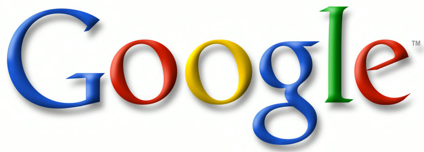
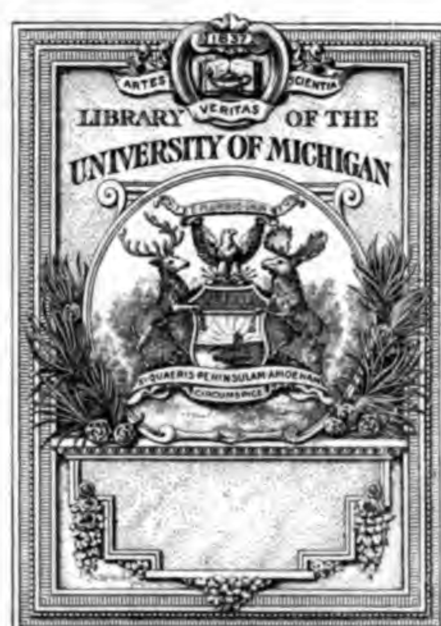



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

TROISIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1896

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85

1896

LE PARTI MODÉRÉ

CE QU'IL EST

CE QU'IL DEVRAIT ÊTRE

I

Je rencontre un ami et nous causons des choses de la politique. Au bout d'un instant, il m'interrompt :

— Vous oubliez que je suis un modéré.

— Moi aussi, lui dis-je, je suis un modéré, et m'en vante ; comment donc se fait-il, étant modérés tous deux, que nous ne puissions pas mieux nous entendre?

La vérité est que nous sommes d'accord sur ce qu'il ne faut pas faire ; nous savons fort bien ce dont nous ne voulons ni l'un ni l'autre. Ce n'est point là une politique, ou, si vous voulez, c'est une politique négative. Mais faut-il faire quelque chose? Et que faut-il faire? C'est là où la difficulté commence. Mon ami a sa manière de penser, j'ai la mienne : survienne un troisième modéré, il dira peut-être que nous avons tort l'un et l'autre.

Au lieu de trois modérés, supposez trois radicaux : ceux-là s'entendront : car ils savent où ils veulent aller, et par quels chemins. Pourquoi? Parce que les radicaux ont un programme et que les modérés n'en ont pas. Au fond, nous autres modérés, nous n'avons eu jusqu'ici qu'une idée com-

mune : la liberté. C'est assez tant qu'on est dans l'opposition ; ce n'est pas assez quand on prétend à gouverner. La liberté n'est pas un but ; elle est un moyen, et voilà ce que parfois nous avons l'air d'oublier. Aujourd'hui, on nous dit : vous demandiez la liberté ; vous l'avez ; quel usage allez-vous en faire ?

Il faut une réponse claire, nette, précise, à la portée de tous. C'est le suffrage universel qu'il s'agit de convaincre, et le suffrage universel se soucie peu des doctrines. Il est simpliste. Il juge en bloc. Si on lui parle d'améliorer l'état social, de répartir les charges publiques avec plus d'équité, de dégrever les petits, d'assister les faibles, il entend ce qu'on veut lui dire et il a la vision d'un monde meilleur. Alors, il se retourne vers nous. Que faisons-nous ? nous essayons de lui prouver que, dans les réformes qui l'ont séduit, il y a une part de chimère ; nous lui démontrons, nos bouquins à la main, les périls du socialisme ; nous lui vantons les bienfaits du régime parlementaire ; nous lui parlons comme on parle dans un salon ou dans une académie, et nous voilà tout étonnés s'il reste froid.

Là est l'éternel malentendu entre le suffrage universel et le parti modéré : nous oublions que, parmi ceux qui nous écoutent, la plupart vivent au jour le jour, que pour eux la question du pain quotidien est la suprême politique, et qu'ils donneraient toutes nos chinoiseries constitutionnelles pour la moindre réforme de l'impôt. Qui osera soutenir qu'ils se trompent ? Et que répondrons-nous s'ils nous disent : « Vous déclarez dangereuses les réformes radicales, voilà qui est fort bien ; mais que nous offrez-vous à la place ? » Les radicaux agissent ; nous, modérés, nous critiquons : c'est leur force, et c'est notre faiblesse.

Quel est le résultat ? C'est que le parti modéré n'a pas dans la politique la place qu'il devrait avoir. Ce parti compte beaucoup d'hommes considérables par la situation sociale, le nom, le passé, le talent, le caractère. Rien de plus facile, semble-t-il, que de trouver parmi eux les éléments d'un gouvernement qui réponde à l'opinion moyenne. Que leur manque-t-il ? Un programme. Le pays connaît ces hommes ; il les connaît et les estime : s'il hésite à les suivre, c'est qu'il ne voit pas clairement ce qu'ils veulent. A l'heure actuelle, bien des gens,

qui vivent de travail et non de politique, s'inquiètent médiocrement que le cabinet soit pris dans telle fraction du Parlement ou dans telle autre ; ils demandent qu'on fasse quelque chose, et vont plus volontiers à ceux qui affirment qu'à ceux qui critiquent. C'est le malheur du parti modéré qu'ayant eu à lutter contre le radicalisme et le collectivisme, sa politique ait pris un caractère défensif — je ne voudrais pas dire négatif. Il y a là une erreur de tactique : en politique comme en guerre, le succès est le plus souvent pour qui prend l'offensive.

On n'entraînera pas les masses en leur parlant de la nécessité de résister au radicalisme, au collectivisme : on les entraînerait peut-être si on leur parlait de progrès possibles, d'améliorations réelles.

A la condition d'accepter sans arrière-pensée les transformations inévitables, j'ose dire que les modérés, les libéraux, les conservateurs au vrai sens du mot auraient un grand rôle à jouer dans l'évolution démocratique qui se fait sous nos yeux. Plus d'un lecteur sourira : « Singulier paradoxe, dira-t-il, de faire fond sur les conservateurs pour l'œuvre démocratique ! N'y a-t-il pas contradiction dans les termes mêmes, et ces deux mots de conservation et de démocratie ne hurlent-ils pas accolés l'un à l'autre? »

Certes, si le conservateur est celui qui se persuade qu'il n'y a rien à faire, que les abus sont éternels, que la société sera toujours semblable à elle-même ; si c'est celui que le mot de réforme effarouche, celui qui épelle le livre de son temps sans comprendre ; si c'est le critique de toute nouveauté, le dédaigneux, le timide, le négatif, oui, cet homme-là est fatalement un étranger dans la démocratie, — mais celui-là je ne l'appelle pas le conservateur : je l'appelle le révolutionnaire sans le savoir, car c'est lui qui, par son obstination, suscite les colères, et qui, par son aveuglement, prépare les catastrophes.

Le conservateur dont je parle, — trop rare, hélas ! en France, où la politique est faite d'abstractions logiques plutôt que de réalités concrètes, — le vrai conservateur, qu'on rencontre à chaque pas dans les pays qui ont les mœurs et la pratique de la liberté, c'est l'homme qui croit fermement qu'il y a certaines idées sociales dont la matière est éternelle, mais dont la forme varie d'une époque à l'autre ; l'homme qui a

compris que l'organisme politique, comme tout ce qui a vie et durée, se modifie peu à peu suivant des lois nécessaires ; l'homme, enfin, qui sait résister à une réforme tant qu'elle lui paraît dangereuse ou prématurée, mais qui est le premier à demander cette réforme le jour où elle est en harmonie avec l'opinion et avec les mœurs : celui-ci acceptera franchement la démocratie ; il s'efforcera de l'éclairer, de la diriger, de la modérer, de la combattre dans ses excès, mais il saura la comprendre et la soutenir dans ses revendications légitimes.

Est-ce là une utopie? Je ne le crois pas. Le rôle que je rêve pour les conservateurs, c'est celui qu'ils ont joué en Angleterre et en Belgique. Dans ces deux pays, on l'a dit souvent et on ne saurait trop le répéter, les plus grandes réformes, les plus fécondes, les plus durables, ce sont les conservateurs qui les ont faites ; et c'est précisément pour les avoir faites qu'ils ont gardé une haute influence politique. Méditons cette leçon, et souvenons-nous, ainsi que le disait M. Georges Picot dans une étude récente, que « rien ne serait plus dangereux pour un parti que de prendre comme mot d'ordre des formules négatives ».

Avec un programme de résistance, le parti modéré risquerait d'être de moins en moins entendu du suffrage universel.

Avec un programme de réformes, il pourrait lutter contre ses adversaires ; et il aurait d'autant plus de chances de succès qu'il proposerait des réformes plus simples, plus pratiques.

Ai-je besoin de dire que je n'ai pas la prétention de rédiger à moi seul le programme de tout un parti? Mais j'entends ce qu'on dit autour de moi ; je note quelques idées qui me paraissent justes ; je constate qu'il y a de plus en plus d'hommes, étrangers à l'esprit de parti, qui ont ce sentiment très net que nous arrivons à un tournant de la politique et qui disent : « Il y a quelque chose à faire. »

II

On m'arrête ici : « Vous dites que les modérés n'ont pas de programme ! Vous savez bien, vous qui combattez dans leurs

rangs, vous savez qu'ils demandent que le régime parlementaire soit appliqué dans toute sa vérité, que les deniers des contribuables soient ménagés, les frais de justice réduits, la procédure simplifiée, la mutualité encouragée, l'administration locale plus libre, les lois mieux en harmonie avec les mœurs et les idées modernes. Ne sont-ce pas là de sérieuses réformes ? »

Ce langage est celui d'hommes éminents, parmi lesquels je compte plus d'un ami ; je sais que si demain ils étaient au pouvoir, ils ne feraient pas seulement ce qu'ils ont dit : ils feraient davantage, et ma confiance en eux est absolue. Mais ce n'est pas moi qu'il s'agit de persuader : c'est les masses électorales. Pour en être écouté, la première condition est de leur parler de ce qui les intéresse. Avec des principes, on peut faire une philosophie politique ; mais je crains, quelque justes que soient les principes, qu'on ne fasse pas une plate-forme électorale.

J'insiste sur ce point ; car ce qui m'a mis la plume à la main, c'est l'inquiétude sur l'avenir du parti modéré. Ce parti a une doctrine, mais une doctrine n'est pas une plate-forme. Modérés, tous tant que nous sommes, — et je prends ma part de la faute commune, — nous ne savons pas concentrer nos forces sur un petit nombre de points. Nous indiquons une orientation générale de la politique plutôt que des solutions positives. Nous défendons certaines idées libérales qui nous touchent, mais qui laissent la foule indifférente. Veut-on un exemple ? Voici la réforme des lois civiles et criminelles, qui est acceptée en principe par tous les modérés. Il est évident que nos codes ont vieilli, et que plus d'un texte, qui a eu dans le passé sa raison d'être, ne répond plus à notre état social. Si nous nous bornons à dire que certains changements sont nécessaires, notre affirmation n'a qu'une valeur académique ; si nous voulons préciser quels sont ces changements, nous ne sommes plus sûrs de nous entendre. Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que le pays, qui, peut-être, se passionnerait pour une réforme concrète (comme on l'a vu, il y a quelques années, à propos de la question du divorce), reste indifférent quand on proclame l'urgence d'une réforme sans indiquer nettement ce que sera cette réforme. En vain les modérés

diront que le moment est venu de reviser l'œuvre législative de la Révolution et du Consulat. C'est là un programme d'études : ce n'est pas un programme d'action.

Supposons qu'une campagne électorale s'ouvre demain. Le parti radical aura son programme. Critiquez-le tant que vous voudrez, repoussez-le, combattez-le ; mais avouez que c'est un programme clair et net. Il tient en quatre mots : « Impôt sur le revenu ». Voilà, ne vous y trompez pas, de quoi entraîner une majorité. Pas un électeur ne sût-il lire ni écrire, qui ne comprenne. A cette formule élémentaire, simpliste, faite pour saisir le suffrage universel, avez-vous une formule à opposer ?

Irez-vous établir une discussion théorique ? Direz-vous que l'impôt global n'aurait peut-être pas les résultats qu'on attend ; que le cultivateur, le manufacturier seraient sûrement frappés, tandis qu'on verrait émigrer les capitaux mobiliers ; qu'avec le système de la déclaration, les plus scrupuleux payeraient pour les autres ; qu'enfin, dans un pays de suffrage universel, ce serait un danger pour l'avenir de laisser la majorité maîtresse d'un impôt que la minorité serait seule à payer ? Il est à craindre que ceux-là vous écoutent d'une oreille distraite qui, acquittant avec peine aujourd'hui la contribution mobilière et celle des portes et fenêtres, auraient l'espoir d'en être affranchis demain. Tout au moins, ils vous diront que les charges qui pèsent sur le contribuable pourraient être mieux réparties, et ils vous demanderont ce que vous proposez aux lieu et place de l'impôt sur le revenu. Si vous n'apportez aucun projet, si vous voulez maintenir notre régime fiscal tel qu'il existe, si vous n'opposez pas programme à programme, réforme à réforme, prenez garde que ceci ne ressemble à l'abdication du parti modéré.

On perdrait son temps à critiquer les réformes radicales si l'on ne montrait pas qu'il est d'autres réformes possibles. La critique est impuissante en politique plus que partout, et l'instinct des foules ne les trompe pas quand il les porte vers ceux qui agissent. Le jour où le suffrage universel aurait à choisir entre une politique positive, quelque imprudente qu'on la suppose, et une politique négative, quelque sage fût-elle, soyez sûrs qu'il n'hésiterait pas : il irait à la première, parce qu'elle

serait l'action. C'est pourquoi beaucoup de bons esprits estiment qu'à l'heure actuelle, s'il y a plusieurs manières d'être conservateur, la meilleure est encore de présenter au pays un programme de réformes pratiques. Il ne s'agit pas de couvrir une affiche électorale : quelques idées simples, justes, et c'est assez. Le temps est passé où les discussions de politique pure nous passionnaient et où la chute d'un ministère était un événement. Aujourd'hui, les questions économiques ou les questions sociales — comme vous voudrez — intéressent seules le public : c'est sur ce terrain, et rien que sur ce terrain, que la lutte est possible.

Je connais l'objection : « Vos réformes, dit-on, ne satisferont jamais ceux qui rêvent un bouleversement social. Quoi que vous fassiez, il y aura toujours des gens pour penser que vous n'avez point fait assez. Si vous accordez quelque chose, vous travaillez sans le vouloir pour vos adversaires : mais vous ne les désarmez pas, et demain ils demanderont davantage. »

C'est la politique du « tout ou rien ». Elle n'est pas nouvelle. Ainsi raisonnaient ceux qui, à la fin du règne de Louis-Philippe, refusaient « l'adjonction des capacités » ; on sait le résultat : une révolution, et le suffrage universel venu vingt ans trop tôt. Certains conservateurs sont de terribles casse-cou. Singulière politique, en vérité, celle qui, pour empêcher des réformes que nous jugeons dangereuses, nous interdirait de demander des réformes qui nous paraissent légitimes ! N'aurons-nous pas plus d'autorité pour repousser l'impôt global, l'impôt progressif, si nous prenons l'initiative d'une réforme fiscale ? — pour combattre le socialisme d'État, si nous développons les caisses de retraite et si nous encourageons la prévoyance sous toutes ses formes ? — pour résister à l'anarchie, si, en décentralisant les services publics, nous restaurons la vie locale, l'administration régionale ? — enfin, pour défendre la liberté, si nous accordons à tous les citoyens le droit de s'associer entre eux, le droit de former ces groupes organisés, ces corps indépendants qui sont ailleurs la plus sûre garantie des institutions libres ?

Répartition plus équitable de l'impôt, caisses de retraite, décentralisation, association : voilà des réformes qu'on peut

appeler nécessaires, et qu'il serait facile de traduire en textes de loi. Sans doute, ce serait peu pour contenter ceux qui veulent supprimer la propriété privée et l'initiative individuelle; mais ce serait assez pour rallier ceux auxquels je faisais allusion tout à l'heure, ceux qui, sans toucher aux conditions essentielles de l'ordre social, estiment cependant qu'il y a « quelque chose à faire ». Que le parti modéré tout entier affirme la nécessité de certaines réformes nettes, précises, intelligibles à tous : non seulement cette affirmation ne l'affaiblira pas, comme quelques-uns l'en menacent, mais il y trouvera la force et la cohésion qui lui ont manqué jusqu'ici.

III

Quelle est l'attitude des modérés dans la question de l'impôt? Au principe de la progression, qui est celui des radicaux, ils opposent le principe de la proportionnalité. « L'impôt progressif, disent-ils, n'a aucune base certaine : la progression d'aujourd'hui peut être raisonnable, mais qui nous garantit que celle de demain ne sera pas excessive? Or, la première condition pour qu'un impôt soit équitable, c'est d'être établi d'après certaines règles fixes. L'égalité devant l'impôt veut que chaque citoyen soit taxé d'après ses ressources réelles. Si nos ressources sont doubles, nous payerons deux fois plus; triples, trois fois plus : voilà qui est net. Mais si l'impôt est progressif, où sera la limite? Vous vous arrêtez aujourd'hui à 5 p. 100 : pourquoi? Et qui nous dit que vos successeurs n'iront pas à 10 p. 100, à 20 p. 100? C'est l'arbitraire, c'est l'inconnu. »

Voilà ce que disent les modérés. En tant que critique de l'impôt progressif, l'argumentation me paraît irréfutable. La seule base certaine, en matière d'impôt, c'est la proportionnalité; mais la question est précisément de savoir si, dans dans notre régime fiscal, cette proportionnalité n'est pas plus apparente que réelle.

Écoutons nos adversaires. « Vous repoussez, disent-ils, l'impôt progressif; mais qu'est-ce donc, la plupart du temps,

que les contributions indirectes, sinon un impôt progressif à rebours? Vous ne pouvez nier que les droits d'octroi, les impôts de consommation, quand il s'agit des choses nécessaires à la vie, ne pèsent plus lourdement sur le pauvre que sur le riche. Où donc est la proportionnalité? Où est l'égalité? »

Reconnaissons que nos adversaires sont dans la vérité quand ils soutiennent que certains impôts frappent inégalement les différentes couches de contribuables; reconnaissons qu'ils ont raison de demander des réformes, et ne leur laissons pas le monopole de ces réformes. Que proposent-ils? D'établir des catégories de contribuables, et d'affranchir de l'impôt ceux dont le revenu est inférieur à un certain chiffre : en fixant le minimum à deux mille cinq cents francs, ce serait, dit-on, l'exemption pour sept millions d'électeurs. Que la réforme soit bonne ou mauvaise, juste ou injuste, ce n'est plus ce qui importe : elle est facile à comprendre, propre à frapper l'imagination, voilà ce qu'il faut voir. Ne perdons pas notre temps en vaines disputes. Secouons cette timidité qui trop souvent nous a rendus suspects au suffrage universel; montrons que nous avons, nous aussi, le sentiment du juste; et si nous sommes capables d'être réformateurs, prouvons-le autrement que par des discours.

Quelle est l'idée qui se répand peu à peu autour de nous, pénètre l'atelier, gagne la campagne, grandit de jour en jour, et, aux prochaines élections, fera peut-être pencher la balance? C'est qu'il faut que chacun paye d'après son revenu. Si nous signalons les dangers de la déclaration, de la taxation, de l'inquisition, de l'arbitraire sous toutes ses formes, on nous dira : « Faites autrement! faites mieux! »

Cherchons donc s'il n'est pas un moyen d'imposer le revenu sans nous obliger à une déclaration où les plus honnêtes seraient les dupes, sans faire de nous le jouet des taxateurs municipaux, sans nous forcer à étaler devant une commission ou un tribunal nos comptes, nos livres, notre état de fortune, nos papiers de famille, notre vie tout entière.

Ce moyen existe. Il a été indiqué bien des fois. C'est d'établir l'impôt non d'après le chiffre du revenu, impossible à vérifier dans la plupart des cas, mais d'après quelque signe de

la richesse qui soit apparent aux yeux de tous. Il n'en est pas de plus sûr que le loyer. En prenant le chiffre du loyer pour base de l'impôt, on arriverait, non à la vérité mathématique, mais à cette vérité approximative à laquelle on peut seule prétendre en matière d'impôt : les erreurs possibles seraient certainement moins nombreuses et moins graves que celles qui résulteraient de la déclaration des contribuables.

Nous avons en France une taxe dont il serait très facile, en y apportant quelques modifications, de faire un impôt sur le revenu sans déclaration : c'est la contribution mobilière. Il y a deux ans, M. Burdeau avait présenté un projet dans ce sens : il proposait d'établir une « contribution d'habitation », croissante ou décroissante suivant certaines règles. Pour moi, j'ai souvent regretté que le parti modéré n'ait pas repris le projet Burdeau : il serait encore temps, et ainsi on aurait quelque chose de positif à opposer à ses adversaires.

Car — et c'est toujours là qu'il faut revenir — que répondez-vous aux partisans de l'impôt sur le revenu ? Critiquer le principe, discuter l'application, rien de mieux la plume à la main ; mais il faut autre chose dans une campagne électorale. Votre plate-forme serait toute trouvée si vous pouviez dire : « Nous aussi, nous entendons que chacun paye d'après son revenu, mais nous voulons éviter les fausses déclarations des contribuables ; nous voulons éviter surtout les perquisitions et les vexations du fisc. » Alors, vous seriez compris : car le Français en général, et le paysan en particulier, se soucie fort peu que les agents des contributions se mêlent de ses affaires. Dans les campagnes, le souvenir de la taille n'est pas aussi mort qu'on pourrait le croire : plus d'un cultivateur, même parmi ceux qui auraient chance qu'on ne les taxât point, repousserait avec horreur l'idée qu'on va évaluer sa récolte et discuter son revenu.

Avec la contribution d'habitation, — c'est-à-dire avec la taxe calculée d'après la valeur locative, — plus de difficultés : le système est très simple ; il serait facilement compris de tout le monde.

On a calculé souvent le rapport du loyer au revenu : ce rapport varie naturellement d'une grande ville à une commune rurale ; pour Paris, on peut admettre qu'il est environ

d'un sixième, c'est-à-dire qu'à un loyer de 1 000 francs correspond un revenu de 6 000 francs. Mais ce n'est là qu'une moyenne. La part du loyer dans les dépenses d'une famille diminue au fur et à mesure que le budget augmente : cette part pourra être d'un cinquième, peut-être même d'un quart, dans tel petit ménage où il y a plusieurs enfants; elle ne sera plus que d'un huitième, d'un dixième, dans la bourgeoisie riche ou aisée. Dès lors, si l'on veut que la contribution d'habitation ait vraiment le caractère d'un impôt sur le revenu, il faut trouver un autre signe extérieur de la richesse qui complète et rectifie les indications données par le loyer.

M. Burdeau, dans ce projet auquel je me permets de renvoyer le lecteur, proposait un impôt sur les domestiques, sous forme d'une majoration de la taxe locative. On peut discuter le procédé : on peut se demander si, l'impôt sur les domestiques étant admis, il ne vaudrait pas mieux en faire un impôt de capitation ; mais l'idée n'en reste pas moins juste.

Ce n'est pas tout. Avec des ressources égales, deux familles paieront un loyer différent suivant qu'elles auront plus ou moins d'enfants : pour que la contribution d'habitation soit vraiment équitable, il faudra donc la réduire d'un tant pour cent qui variera avec le nombre des enfants.

J'allais donner des chiffres : à quoi bon? Ce n'est pas un chiffre qu'on discute : le vrai débat ne porte pas sur un pour cent de plus ou de moins, mais sur toute une politique financière.

Il s'agit de savoir si le revenu sera taxé d'après des signes apparents ou d'après une déclaration plus au moins arbitrairement contrôlée; il s'agit surtout de savoir si chacun doit contribuer aux charges publiques en raison de ses ressources, ou si l'on va créer une nouvelle catégorie de citoyens qui voteraient l'impôt sans le payer.

Nous sommes en face d'une formule précise : « *Impôt sur le revenu*, impôt global, impôt progressif. » En voici une autre, non moins précise : « *Impôt d'habitation*, croissant avec le nombre de domestiques, décroissant avec le nombre d'enfants. » Si l'on regarde aux idées, non aux mots, on a ici un véritable impôt sur le revenu; puisque en tenant compte, d'une part, du nombre des domestiques, d'autre part, du

nombre des enfants, on corrige les chances d'erreur d'une contribution calculée seulement sur le loyer. Dans ce système, chacun doit payer d'après ses ressources réelles. C'est l'égalité devant l'impôt.

Il y aurait d'autres réformes fiscales, comme, par exemple, de réduire les taxes de consommation sur les objets nécessaires à la vie, en attendant qu'on les supprime; mais à chaque moment suffit sa peine. Aujourd'hui, ce qui est en jeu, c'est l'impôt direct : sera-t-il proportionnel ou progressif? sera-t-il payé par tous, ou seulement par quelques-uns? C'est ainsi que la question sera posée devant les électeurs dans deux ans, et peut-être avant deux ans. Si les modérés s'en tiennent à une politique défensive, s'ils se bornent à repousser l'impôt progressif et global, ils persuaderont qui? ceux qui déjà pensent comme eux; mais on peut craindre que le suffrage universel reste sourd à leur voix. Que si, au contraire, ils proposent quelque chose de positif, s'ils opposent l'impôt d'habitation à l'impôt sur le revenu, s'ils montrent leur ferme volonté de faire payer chacun d'après ses ressources sans déclaration et sans taxation, alors tout change : le parti modéré est un parti d'action, et peut espérer qu'on l'entende.

IV

Le parti modéré défend la propriété privée et l'initiative individuelle. Sur ces deux points, il ne saurait transiger sous peine de n'être plus lui-même. Il maintient le principe de la liberté comme le grand régulateur du monde économique. Il demande que l'État n'intervienne que dans la mesure où l'intérêt général l'exige; et par intérêt général il faut entendre ici non pas l'intérêt d'une classe, quelle qu'elle soit, non pas même celui de la majorité, mais l'intérêt de la nation tout entière considérée dans son avenir non moins que dans son présent. Voilà des principes communs à tous les modérés; mais ces principes vont-ils nous empêcher d'étudier les réformes sociales qu'on propose, avec le sincère désir de réaliser tout ce qui s'y peut trouver de bon et de vrai? Non, sans

doute : et il est des cas où nous serons d'autant plus conservateurs, dans le sens élevé où je prends ce mot, que nous serons plus franchement réformateurs.

Je choisis une idée qui me paraît intéressante entre toutes : les caisses de retraite pour la vieillesse. « Chimère ! ai-je entendu dire souvent ; voulez-vous donc introduire en France le socialisme allemand? » Il ne s'agit pas du socialisme allemand. Ma conviction est qu'on peut faire quelque chose sans rien abandonner des principes libéraux : je demande qu'on me lise jusqu'au bout avant de dire que je me trompe.

Dès qu'on parle de caisses de retraite, les savants nous démontrent par des chiffres que l'État ne saurait assurer une rente à tous les Français sans risquer la faillite. Arithmétique facile ! Il est clair que si l'on voulait faire de tout homme âgé de cinquante ans un rentier aux frais de l'État, il n'y aurait pas de budget qui pût tenir : aussi n'est-ce pas là ce qu'on veut. Mais il semble qu'un gouvernement sage, soucieux de l'avenir, devrait encourager la prévoyance et pourrait le faire sans compromettre les finances publiques ; il semble que, lorsque l'État subventionne la musique et la danse, on a le droit de lui demander une subvention pour les caisses de retraite.

Je ne fais pas appel au sentiment ; j'invoque un fait, et un fait brutal. Il y a, dans notre démocratie française, plusieurs millions d'individus qui vivent du salaire quotidien, sans sécurité dans le présent, sans espérance pour l'avenir : est-ce là un gage de conservation sociale? L'ouvrier, dit-on, peut épargner : sans doute ; mais dans quelle mesure? Ne raisonnons pas sur des exceptions ; prenons l'ouvrier dans des conditions moyennes, gagnant de 1 000 à 1 500 francs par an : s'il a femme et enfants, son économie sera peu de chose. Je m'adresse, parmi les personnes qui me font l'honneur de me lire, à quiconque a suivi de près le fonctionnement d'une caisse d'épargne. On a pu voir, comme je l'ai vu moi-même bien des fois, ces livrets où quelques centaines de francs, amassés sou par sou, représentent plusieurs années de privation. Un jour, le titulaire, la tête basse, vient retirer son argent : la maladie ou le chômage l'a frappé ; dix ans d'épargne s'évanouissent en quelques semaines, et tout est à

recommencer. La vérité est que l'ouvrier, sauf de rares exceptions, peut épargner assez pour se mettre à l'abri d'un accident, mais non assez pour vivre, le jour où l'outil lui tombe des mains. Si, avec du travail, avec de l'ordre, ayant fondé une famille, élevant ses enfants de son mieux, il n'a d'autre perspective que l'hospice, admirons qu'il sache se défendre de la haine et de l'envie ; ne soyons pas surpris s'il se désintéresse de la chose publique.

Vous lui donnerez un intérêt en lui facilitant les moyens de s'assurer une pension pour sa vieillesse. Lord Randolph Churchill disait : « Si vous voulez que la démocratie soit conservatrice, donnez-lui quelque chose à conserver. » Ce rare homme d'État parlait le langage de la justice ; il parlait aussi le langage de la prudence.

Oui, quelque chose à conserver, quelque chose qui fasse que le pauvre, comme le riche, s'intéresse au maintien de l'ordre social : c'est la seule chance de préserver la démocratie des révolutions et des aventures. Une retraite pour ses vieux jours, c'est assez pour que cet ouvrier, abandonné aujourd'hui à lui-même, sente que nous avons tous dans la société certains intérêts communs.

Ce minimum d'intérêt social, comment le donner, sinon à tous, du moins à ceux-là qui veulent faire un effort personnel ?

Tout d'abord, il faudrait s'entendre sur la manière de poser la question. Elle est mal posée, à mon sens, lorsqu'on parle uniquement de retraites ouvrières. Une institution d'ordre public, comme celle dont il s'agit, doit s'ouvrir également aux citoyens de toute condition. L'ouvrier d'aujourd'hui peut être le patron de demain ; d'un autre côté, quand on voit les transformations de la richesse mobilière, les crises de plus en plus redoutables de l'industrie, comment affirmer que tel qui est dans l'aisance maintenant n'ira pas frapper un jour à la porte d'une caisse de retraite ? Si l'on veut vraiment faire œuvre sociale, il faut organiser les institutions de prévoyance pour tous les citoyens, sans distinguer aucune catégorie ni aucune profession ; il le faut d'autant plus que, si l'on admet le principe de la subvention par l'État, tous les contribuables supportant une part des charges, il est juste que tous puissent profiter des avantages.

Il existe déjà une « Caisse nationale des retraites pour la vieillesse ». Rien de plus facile, si on le voulait, que d'adapter cette institution à des besoins nouveaux.

Simplifier les formalités, qui, sans être en elles-mêmes très compliquées, peuvent paraître telles à des gens peu lettrés : c'est une première réforme bien modeste, mais qui suffirait à augmenter sensiblement la clientèle de la Caisse des retraites.

On devrait ramener le maximum de la pension de retraite à six cents francs (en respectant, bien entendu, les droits acquis) : il est naturel, en effet, si l'on demande un sacrifice à l'État, que ce soit pour assurer aux intéressés le nécessaire, et rien de plus.

Il conviendrait encore de donner à cette institution, utile entre toutes, la personnalité civile, pour qu'elle pût recevoir des dons et des legs.

Je n'insiste pas sur les réformes de détail. Supposons la Caisse des retraites transformée, mieux connue du grand public, faisant appel à l'épargne de toutes les classes sociales, enrichie par des bienfaiteurs généreux ; nous voici devant ce problème : un pauvre diable, après vingt ou trente ans de travail, d'épargne, a effectué des versements insuffisants pour lui assurer le morceau de pain dont il a besoin. Qu'allons-nous faire? Lui dirons-nous : « Nous ne pouvons rien pour toi »?

C'est ici que l'État peut intervenir par une subvention. Vous admettez que l'État protège tout ce qui a un caractère d'utilité générale, écoles, bibliothèques, musées, théâtres. Nous trouvons le caractère d'utilité générale dans la Caisse des retraites pour la vieillesse, et nous l'y trouvons deux fois : d'une part, il s'agit d'encourager la prévoyance, c'est-à-dire une des plus essentielles parmi les vertus sociales : d'autre part, augmenter le budget de la Caisse des retraites, c'est diminuer le budget de l'assistance privée ou publique.

La subvention sera plus ou moins élevée suivant les ressources budgétaires : ce qui importe, c'est de reconnaître hautement qu'il y a là une question d'intérêt général dont la République n'a plus le droit de se désintéresser.

Rappelez-vous la discussion qui a eu lieu, il y a quelques mois, quand les Chambres ont voté deux millions pour les

institutions de prévoyance : il semblait à quelques-uns que le spectre du socialisme d'État se dressait devant eux. Si c'est du socialisme qu'une subvention à la Caisse des retraites ou aux sociétés de secours mutuels, je serais curieux de savoir de quel nom on appellera une subvention à la Comédie ou à l'Opéra. Tout récemment on votait dix fois plus pour l'Exposition de 1900; ce qui est encore, n'en déplaise à la majorité du Parlement, une forme de socialisme, puisqu'il s'agit de faire payer par les contribuables de la France entière l'intérêt ou le plaisir de quelques-uns. Et, en vérité, — puisqu'on risque maintenant d'être traité de socialiste dès qu'on propose la moindre réforme, — quel est, je le demande, le pire socialisme, de celui qui, en bouleversant Paris sous prétexte d'Exposition, va y attirer des ouvriers de tous les départements qui augmenteront ensuite le nombre des sans-travail, ou de celui qui, en accordant une subvention à la Caisse des retraites, en ajoutant quelque chose aux versements des petits et des humbles, encourage l'épargne et la prévoyance?

Souhaitons que le parti modéré ne s'effraye pas d'un mot; souhaitons que, sans imposer d'obligation à personne, ne faisant appel qu'à l'initiative individuelle, laissant chacun libre de faire ou de ne pas faire acte de prévoyance, il accepte le principe d'une subvention par l'État. Ainsi, la Caisse des retraites pour la vieillesse, qui n'a jusqu'ici compté qu'un nombre trop restreint d'adhérents, pourrait se développer et améliorer d'une manière efficace le sort du plus grand nombre.

Si le parti modéré inscrivait à son programme la question des retraites pour la vieillesse, il ferait œuvre démocratique; il ferait aussi œuvre conservatrice. Ce n'est point par hasard que ces deux termes de conservation et de démocratie reviennent sous ma plume: c'est parce que je suis convaincu que, loin de se contredire, ils se fortifient l'un l'autre.

V

Les modérés ont réclamé souvent la simplification et la décentralisation des services publics; ils ont proposé qu'on fît

un centre administratif du canton, qui n'a eu jusqu'ici aucune existence réelle ; ils ont demandé que, tout en maintenant le contrôle de l'Etat là où il a sa raison d'être, on étendît les attributions des assemblées communales et départementales ; ils ont insisté sur la nécessité de ranimer en France la vie locale.

A Paris, dans le monde politique et ailleurs, on ne se passionne guère sur la question de la décentralisation. Il faut aller en province, il faut causer avec ceux qui supportent les conséquences des services centralisés à outrance, avec ceux qui attendent pendant des semaines qu'un dossier envoyé de la préfecture au ministère revienne du ministère à la préfecture, avec ceux, en un mot, qui souffrent de se sentir en tutelle dans les moindres actes de la vie administrative, pour comprendre à quel point il serait urgent de faire quelque chose. Aucun doute, si le parti modéré parle de décentralisation, qu'il ne soit entendu de la majorité du pays.

Il sera d'autant mieux entendu qu'il tiendra un langage plus hardi.

Une organisation nouvelle du canton ou quelques pouvoirs nouveaux donnés aux assemblées locales, voilà sans doute d'excellentes réformes, mais insuffisantes. On veut cela, et on veut autre chose. Il y a, depuis quelques années, un réveil de l'esprit régional, qui a toujours été et qui sera toujours un esprit de liberté. On trouve dans tous les partis des hommes éclairés, indépendants, patriotes, plus attachés peut-être que jamais à l'unité nationale, qui sont inquiets et mécontents que Paris absorbe de plus en plus toutes les énergies du pays. Que rêvent-ils donc ? Quelques grands centres de vie publique, pouvant, à un moment donné, faire contre-poids à Paris ; quelques grands centres d'action universitaire, judiciaire, militaire, économique, où convergeraient toutes les forces vives d'une région.

Voilà la vraie décentralisation ; voilà, si je ne me trompe, la décentralisation que le parti modéré pourrait demander au nom des intérêts les plus urgents de la démocratie.

Si, en effet, on veut faire une réforme pratique, il faut avant tout savoir où l'on cherchera un point de départ.

Sera-ce dans la commune ? — Mais la commune n'est qu'une

unité de convention; le mot s'applique à des agglomérations humaines qui n'ont entre elles aucun rapport; et, quelque amoureux qu'on soit d'uniformité, on ne saurait vouloir la même autonomie pour une grande ville comme Paris ou Lyon et pour un village qui ne compte pas cinquante habitants.

Sera-ce dans le département? — Mais le département n'existe que sur le papier; c'est une pure figure géométrique, qui ne répond à aucune réalité; on chercherait vainement, entre les habitants d'un même département, la communauté d'idées et d'habitudes qui existait jadis entre les habitants d'une même province.

Département ou commune, arrondissement ou canton, autant de divisions fictives qu'il faudra bien remanier un jour ou l'autre.

En attendant, que faire? Observer le réveil de l'esprit régional, auquel on faisait allusion tout à l'heure, et le favoriser. Quelques-uns diront : « Voulez-vous nous ramener en arrière et ressusciter les anciennes provinces? » — Sans vouloir rien ressusciter, on peut se réjouir du mouvement qui se produit sous nos yeux, et qui fait que certaines grandes villes deviennent comme une seconde capitale pour toute une région. Voyez Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille, d'autres encore : de chacune de ces villes la vie rayonne en quelque sorte ; d'abord, par l'enseignement public à tous ses degrés; ensuite, par les journaux qui sont lus non seulement dans le département, mais dans toute la région; enfin, par les concours agricoles, les expositions industrielles, que sais-je! La décentralisation régionale se fait d'elle-même : pour cette fois, les mœurs ont devancé les lois.

Et maintenant, si l'on est convaincu que la décentralisation régionale est un fait heureux, comment l'encourager?

Tout d'abord, par les universités. La loi récemment votée à ce sujet prête à la critique : elle a transformé tous les corps de facultés en universités, alors qu'il semblait que ce titre et les avantages qui y sont attachés eussent dû être réservés aux principaux centres d'études. La réforme n'est pas dans un changement d'étiquette, et ce n'est point parce qu'on aura appelé université tel corps de facultés où il n'y a qu'un nombre dérisoire d'étudiants, qu'on aura créé une université dans le vrai

sens du mot. Il y a place en France tout au plus pour huit ou dix universités, avec leur budget propre, leurs professeurs avançant sur place, leur personnel d'étudiants recruté dans les départements voisins, leurs programmes réalisant l'unité dans la variété. Ainsi comprises, les universités pourraient être un admirable instrument de décentralisation régionale.

Dans le même ordre d'idées, pourquoi le parti modéré ne reprendrait-il pas un projet cher à Prevost-Paradol, et ne demanderait-il pas que les conseils généraux de plusieurs départements fussent convoqués en assemblées plénières, à certaines époques de l'année, pour discuter les intérêts économiques et moraux de toute une région? On aurait ainsi quelques grandes assemblées, en majorité composées d'hommes compétents, traitant des questions d'utilité générale sans passion politique. Et pourquoi ne pas dire toute ma pensée? Si jamais le Parlement qui siège à Paris devait être victime d'un coup de force, ces parlements nouveaux, ces assemblées régionales, dont chacune réprésenterait plusieurs départements, pourraient être la suprême ressource de la loi et de la liberté.

Ceci mérite l'attention du parti modéré : la décentralisation n'est pas seulement un moyen de simplifier les rouages administratifs, de réaliser des économies de temps et d'argent pour les contribuables, d'habituer le pays à faire de plus en plus ses affaires lui-même; elle est cela, et elle est aussi une garantie pour la liberté. Tocqueville, qui me paraît aujourd'hui un peu oublié, a dit quelque part : « Je crois les institutions provinciales (ou institutions régionales, c'est tout un) utiles à tous les peuples; mais aucun ne me semble avoir un besoin plus réel de ces institutions que celui dont l'état social est démocratique. Comment faire supporter la liberté dans les grandes choses à une multitude qui n'a pas appris à s'en servir dans les petites? Comment résister à la tyrannie dans un pays où chaque individu est faible, et où les individus ne sont unis par aucun intérêt commun? Ceux qui craignent la licence et ceux qui redoutent le pouvoir absolu doivent donc également désirer le développement graduel des libertés provinciales. »

Ces paroles ne vous semblent-elles pas singulièrement

actuelles dans la crise où nous sommes? N'est-ce pas l'instant d'apprendre au pays à se servir de la liberté, quand les uns prêchent le progrès par la révolution, et que les autres conseillent le repos dans la dictature? N'est-il pas temps enfin, après avoir appris à l'enfant à lire, à écrire, à compter, de s'occuper un peu de l'éducation du citoyen? Et quelle meilleure école que la décentralisation?

Mais il ne faut pas que la décentralisation soit dans l'avenir, comme elle l'a été trop souvent dans le passé, un simple motif à développements oratoires. Il ne suffit pas de dire : nous voulons décentraliser. Il s'agit de traduire la pensée en actes, il s'agit de réaliser la décentralisation administrative en revisant dans un sens libéral la loi sur les Conseils municipaux et la loi sur les Conseils généraux; — la décentralisation universitaire, en créant un petit nombre de vraies universités; — la décentralisation financière, en transportant une partie du budget de l'État dans le budget des départements et des communes; — en un mot, la décentralisation régionale, non par une brusque rupture avec la tradition de tout un siècle, mais par une série de réformes sérieusement étudiées.

Chez beaucoup de Parisiens, la « décentralisation régionale » peut n'éveiller qu'une idée un peu confuse; mais, en province, ce mot sur un programme électoral serait compris de tout le monde.

VI

Encore une réforme, et celle-ci est peut-être la plus urgente. .Les modérés, de tout temps, ont demandé certaines libertés, comme la liberté de penser, la liberté d'écrire, la liberté du travail, la liberté de réunion. Aujourd'hui, nous avons toutes ces libertés, et nous n'en faisons pas toujours le meilleur usage. On nous dit : « Que voulez-vous de plus? — Nous voulons la liberté simplement, la liberté sans épithète. »

Je suis libre de penser, libre d'agir; mais je veux associer ma pensée, mon action, à la pensée et à l'action d'autrui. — « Pour quel objet? demandez-vous. — Cela ne vous regarde

pas : si cet objet est contraire aux lois et aux bonnes mœurs, c'est l'affaire du juge; ce n'est pas la nôtre. »

Le dialogue continue, et que de fois je l'ai entendu ! L'un redoute les corporations, l'autre la mainmorte; celui-là craint les francs-maçons, celui-ci les jésuites. Avant de donner la liberté, chacun voudrait savoir à qui elle profitera. — Qu'elle me profite ou qu'elle profite à mon voisin, qu'importe! Ayons le courage de la franchise; reconnaissons que si nous ne voulons pas la liberté pour la liberté, si nous recherchons le parti qu'on en pourra tirer dans tel ou tel camp, si nous renonçons à l'usage par peur de l'abus, nous ne méritons pas ce beau nom de libéraux.

Si la liberté d'association profitera à Pierre ou à Paul, je ne sais; mais ce que j'affirme, c'est qu'elle profitera aux plus capables, aux plus dignes : si je ne suis pas de ceux-là, tant pis pour moi !

Modérés, demandez hardiment la liberté d'association : vous verrez venir à vous, de droite, de gauche, tous ceux qui s'inquiètent de l'émiettement social, tous ceux qui pensent qu'après avoir détruit il serait temps de reconstruire.

Voici un siècle que la liberté d'association est effacée de nos lois. Quel a été le résultat? Les traditions professionnelles perdues, l'apprentissage tombé en désuétude, les liens corporatifs relâchés, l'esprit d'entreprise appauvri, l'initiative individuelle énervée : car cette initiative individuelle qu'on invoque souvent contre l'association, ce n'est que par l'association qu'elle se développe et donne tout ce qui est en elle. La loi du 17 juin 1791, qui a porté le dernier coup à l'association, était une loi de circonstance, une loi de combat : il s'agissait d'empêcher la restauration, sous une forme détournée, des jurandes et maîtrises; une mesure absolue était nécessaire. Le mal est que cette mesure, légitime à un moment donné, ait été si longtemps le droit commun de la France : si bien que les citoyens sont devenus des étrangers les uns pour les autres, que les organismes sociaux se sont peu à peu dissous, et qu'un jour l'individu s'est trouvé seul en face de l'État tout-puissant. Le législateur de 1791 a affaibli le producteur en le livrant à lui-même, en brisant les anciens cadres où s'exerçait son industrie et en lui interdisant d'en for-

mer de nouveaux; affaibli le citoyen, en lui enseignant que l'individualisme et la liberté sont une seule et même chose, tandis que nous ne sommes vraiment libres qu'en nous associant avec ceux qui ont mêmes idées que nous, mêmes sentiments, mêmes intérêts.

Si maintenant on ne réagit pas, si, par la décentralisation et l'association, on ne reconstitue pas entre l'individu et l'État ces groupes intermédiaires, ces institutions locales, ces forces organisées qui existent dans d'autres pays, tout le monde voit où nous allons : la démocratie française ne sera bientôt qu'une poussière d'individus, balayée au premier souffle de dictature ou d'émeute.

Tout en repoussant en principe le droit d'association, on a fait quelques essais de liberté partielle. La loi de 1867 a reconnu aux capitaux le droit de s'associer; la loi de 1884 l'a reconnu aux personnes exerçant une même profession. Ces deux lois répondaient à un besoin réel. Après 1867, les sociétés anonymes se sont rapidement développées; après 1884, des syndicats se sont formés, se recrutant d'abord avec peine, puis enrégimentant les masses ouvrières. Le résultat n'a pas toujours été, ici et là, celui qu'on attendait. On a vu des sociétés anonymes aboutissant à des catastrophes où l'épargne était engloutie; on a vu des syndicats ouvriers attenter à la liberté du travail. Faut-il s'en étonner? C'eût été merveille, avouons-le, qu'un peuple sevré pendant quatre-vingts ans de toute liberté d'association eût appris du jour au lendemain à se servir des bribes de liberté qu'on lui octroyait. Notre éducation libérale est encore à faire. Les abus de la loi de 1867 et de la loi de 1884 ne prouvent qu'une chose : c'est que les demi-libertés sont souvent plus dangereuses que la liberté entière.

En matière d'association, l'entière liberté est possible à deux conditions : d'une part, publicité complète quant à la liste des sociétaires, à l'objet et aux statuts de la société; d'autre part, réglementation du droit de posséder, en ce qui touche les immeubles. Sous cette double réserve, la liberté d'association serait un stimulant énergique de l'initiative privée; elle permettrait d'utiliser des forces qui, étant dispersées, sont maintenant perdues; elle apporterait à l'individu,

dans tous les partis, dans toutes les conditions, un élément sans prix non seulement de vie économique, mais de vie intellectuelle et morale.

Il semble à quelques-uns qu'en demandant la liberté d'association, on s'attaque à l'œuvre de la Révolution et qu'on veuille remonter le cours de l'histoire.

C'est là un malentendu qu'il faudrait une bonne fois éclaircir.

Dans l'œuvre de la Révolution il y a deux parts bien distinctes : les idées positives et les idées négatives. Paiement de l'impôt par tous, admissibilité aux fonctions publiques, liberté du travail, liberté des cultes, et, par-dessus tout, égalité devant la loi : telles sont à peu près les idées positives, dans ce qu'elles ont d'essentiel et de définitif. Voilà ces « principes de 1789 » dont quelques beaux esprits affectent de plaisanter, mais qui sont, malgré tout, et qui resteront les bases de notre droit moderne. Que si nous attaquons un de ces principes, un seul, vous pouvez nous accuser de vouloir restaurer le passé ; car les idées positives de la Révolution ont été depuis un siècle la charte du parti libéral. Mais en est-il de même des idées négatives ? Eh quoi ! parce que nos pères, dans l'ardeur de la lutte, ont dit : « Plus d'associations ! plus d'universités ! plus de provinces ! plus de corps constitués ! » renoncerons-nous à rien reconstruire et assisterons-nous impassibles à l'œuvre d'émiettement qui s'achève ? Parce que la Révolution a détruit une organisation fondée sur le privilège, nous sera-t-il interdit de rêver une organisation fondée sur la liberté et sur l'égalité, c'est-à-dire sur les principes mêmes au nom desquels la Révolution a été faite ? Je m'imagine que si les hommes d'il y a cent ans revenaient parmi nous, s'ils voyaient où nous mène l'excès de la doctrine individualiste, ils seraient les premiers à proclamer la nécessité d'organiser la démocratie ; mais comment ? Parmi les solutions possibles, il n'en est pas de plus conforme aux traditions du parti modéré, de plus simple, de plus juste, que l'association libre : c'est la seule réponse à faire au socialisme d'État et au socialisme révolutionnaire.

VII

J'ai essayé de tracer un programme d'action, un programme de réformes. Faut-il répéter ce que je disais en commençant? Je n'ai d'autre prétention que d'être un porte-parole ; je mets sur ce papier des idées qui sont à l'heure actuelle celles de beaucoup de gens, point hommes de parti, ni passionnés de politique ; mais qui observent, qui jugent, et qui sont convaincus qu'il y a « quelque chose à faire ». Et c'est parce que ces idées ne sont pas seulement les miennes, c'est parce que je les sais partagées par plus d'un esprit raisonnable, que je les expose avec confiance.

Le parti modéré, si par ce mot on entend tous ceux qui ne veulent ni révolution, ni réaction, semble en majorité dans le pays. On disait, il y a soixante ans : « La France est centre gauche » ; je ne suis pas sûr qu'elle soit encore centre gauche, au sens de Royer-Collard, mais je constate qu'il existe un état d'esprit modéré qui se retrouve partout, dans les professions libérales, dans l'industrie, dans le commerce, et même chez beaucoup d'ouvriers. Cependant, ces mêmes modérés, si nombreux dans la vie privée, on dirait qu'ils s'évanouissent dans la vie publique ; et alors même qu'ils ont la majorité dans les assemblées, il arrive parfois qu'ils sont impuissants à constituer un gouvernement.

L'esprit de modération, par lui-même, n'est pas un esprit de lutte ; et voilà peut-être une première raison pourquoi les modérés n'ont pas dans la politique la place qu'ils ont dans le pays. Raison insuffisante pourtant : car, à ne considérer que les personnes, il y a autant d'hommes d'action chez les modérés qu'ailleurs, et ce ne sont pas non plus les manœuvriers habiles qui font défaut, ni les spécialistes, ni les orateurs. Ce qui manque au parti modéré, c'est de concentrer ses forces sur un petit nombre de questions positives, au lieu de les épuiser à combattre le radicalisme et le collectivisme.

En s'attaquant sans cesse aux idées qui lui semblent dangereuses, il se donne les apparences d'un parti de critique.

En se maintenant sur le terrain de la défense sociale, il s'expose à ce qu'on le juge ennemi des réformes.

Comme moi, vous avez entendu ce mot : « Les modérés ne font rien : ils ne veulent rien faire. » Mot injuste, je le veux ; mais qui se retient, se répète, fait son chemin dans le monde, et auquel il est temps de répondre par des actes.

Vous avez devant vous une politique qui se résume en quelques idées simples, en quelques formules frappantes : n'y a-t-il pas mieux à faire que de critiquer et de discuter ? Opposez à la politique de vos adversaires une autre politique non moins claire, non moins précise. Mettez le pays en demeure de choisir entre deux programmes. Ne dites pas seulement : « Nous sommes modérés » ; car ce serait parler dans le désert. Dites : « Nous sommes modérés, et nous sommes réformateurs » : alors ceux-là vous écouteront, qui veulent l'ordre et qui veulent aussi certaines réformes. Soyez de votre temps : montrez que pour vous la liberté est non plus le luxe de quelques-uns, mais l'instrument des réformes nécessaires.

Il y a, chez vos adversaires, quelques idées que tous acceptent, que tous défendent. Impôt global et progressif, cette formule est à elle seule tout un programme. Elle ralliera, dans les prochaines luttes, radicaux et collectivistes. Est-il donc impossible, du côté des modérés, d'avoir un programme commun ? Ne peut-on faire l'accord sur quelques idées pratiques, comme celles que j'indique ici : réforme de l'impôt, par le remaniement de la contribution mobilière et par la réduction des taxes de consommation ; — organisation de la prévoyance sociale, par le développement et la subvention des caisses de retraite ; — décentralisation régionale ; — liberté d'association ? — Y a-t-il une seule de ces idées qu'un modéré, un libéral, ne puisse accepter ? Et si vous en prenez hardiment l'initiative, avec le ferme propos de les réaliser, n'est-ce pas une plate-forme électorale, non seulement pour quelques candidats isolés, mais pour un parti tout entier ?

Il apparaît à tous les yeux que le pays se lasse de plus en plus du régime parlementaire, que les crises ministérielles le laissent froid, et que la politique de parti ne répond plus pour lui à aucune réalité. Il y a là un avertissement. Radical, mo-

déré, opportuniste, progressiste, socialiste, ces mots n'ont guère de sens à vingt lieues de Paris. Aujourd'hui, la vie politique est à la surface, dans les réunions, dans la presse; ce qu'il y a derrière, c'est une indifférence croissante. La question de l'impôt a secoué un instant cette indifférence, parce que l'impôt touche tout le monde, aussi bien celui qui est menacé de payer plus que celui qui espère payer moins. La question des caisses de retraite toucherait, croyez-le, ceux qui travaillent et épargnent; la décentralisation régionale, ceux qui sont vexés chaque jour par l'abus des formalités et de la paperasserie; la liberté d'association, ceux qui ont des projets, des rêves, qu'ils ne peuvent réaliser. Réformes justes, réformes pratiques : en laisserez-vous à d'autres le profit et l'honneur?

On pourrait reprendre aujourd'hui le mot de M. Thiers, et le compléter : « La République, disait-il, sera conservatrice, ou ne sera pas. » Oui, conservatrice, comme tout gouvernement digne de ce nom; mais aussi progressiste, car elle ne saurait durer que si elle répond, dans la mesure du possible, à cette idée de progrès et de justice qui est au fond de la démocratie. En maintenant l'ordre, la République a fait la première moitié de sa tâche, celle qui lui est commune avec toute espèce de gouvernement. La seconde partie est plus délicate : car il s'agit de distinguer, dans ce qu'on lui demande ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, ce qui est possible et ce qui est chimérique. Il est des réformes d'accord avec nos idées et avec nos mœurs. La question, pour le parti modéré, est de savoir si ces réformes seront faites par lui ou contre lui.

VIII

A cette heure où beaucoup de bons citoyens, dans tous les partis, s'inquiètent d'un lendemain douteux; à cette heure où peut-être quelques césariens, suivant dans l'ombre les fautes de la République, calculant les chances, guettant l'occasion, rêvent je ne sais quelle parodie du Dix-Huit Brumaire, c'est à vous, conservateurs, que je m'adresse, à vous plus qu'à personne.

KYRIE ELEISON

I

Sur le perron de marbre de la villa Persiani, les lampes du salon jettent une clarté vive; elle s'étend jusque sur les dalles de la terrasse, où les citronniers en fleurs s'alignent dans les grands vases de terre rouge. Une ombre obscurcit un instant l'ouverture de la porte, puis quelqu'un vient s'accouder à la balustrade. C'est un homme grand, aux épaules un peu hautes; sa figure n'est pas éclairée, mais on voit distinctement à ses lèvres le point lumineux d'une cigarette. Bientôt il la jette au loin d'un geste fatigué.

— La cigarette vous ennuie donc aussi? murmure une voix à ses côtés.

La voix est un peu triste, elle a comme un son de plainte subtile. Le jeune homme se retourne vivement vers la porte éclairée, et la lumière tombe en plein sur son visage. C'est une figure du Nord, aux lignes fines et arrêtées, aux yeux vagues, presque somnolents, ces yeux dont le regard est un attrait pour certaines femmes. Guy Langford a un rire bref :

— Le charme des choses est fugitif, lui aussi !... Il n'y a de tenace que les vices.

Un soupir léger fait écho à ce rire bref.

— Bianca, je vous ai encore fait de la peine ?

Il tend la main et attire sur le perron la jeune femme qui jusqu'alors était restée dans l'ouverture de la porte-fenêtre. Elle fait une faible résistance, puis finit par céder : Guy a passé le bras sous le bras de son amie. Et, maintenant que tous deux sont accoudés à la balustrade, il penche sa tête vers celle de Bianca et cherche à rencontrer son regard. Mais elle tient les yeux fixés à l'horizon ; ils vont du ciel étoilé à la mer placide qui s'étend devant eux comme une plaine sombre. Le jeune homme n'aperçoit que le profil délicat de sa compagne : le front étroit et long sous l'arrangement des frisures, le nez droit et court. Le bas du visage est caché par la main gauche sur laquelle repose le menton.

— Qu'avez-vous, Bianca ?

Il y a dans le ton de Guy beaucoup de sollicitude et un peu d'impatience.

— Rien, rien, répond-elle.

Puis, se dégageant et se redressant par un mouvement subit, elle pose ses mains sur les bras du jeune homme, et lentement les fait remonter jusqu'à ses épaules où elle les appuye. Un souffle d'air léger passe sur les orangers du jardin dont l'odeur violente arrive jusqu'à eux. Elle respire fortement, et, la tête et le buste renversés en arrière, les lèvres entr'ouvertes, elle paraît défaillir sous une émotion trop intense. Dans cette pose, la ligne de son corps souple et mince se dessine avec netteté ; sous les vêtements clairs on distingue les ondulations douces. La lumière qui, de la porte, se projette sur le perron, montre cette figurine toute blanche, droite devant le jeune homme. Il s'incline pour l'embrasser, mais elle échappe à son baiser, se détourne très vite et se détache de lui.

— Ne restons pas ici, dit-elle : ces lumières me fatiguent.

Et déjà elle descend les marches du perron.

Sur la terrasse, où l'herbe croît par places entre les dalles disjointes, l'ombre est plus profonde ; autour de la balustrade des roses jaunes s'enroulent amoureusement, et dans le fond, contre la muraille, les vases d'azalées blanches semblent un groupe d'épousées. Guy et Bianca marchent un moment de

long en large, en silence. On n'entend que le bruissement des jupes de la jeune femme frôlant le sol de marbre ; mais bientôt elle est lasse de cette promenade monotone.

— J'ai assez de la terrasse. Il me faut plus d'air, descendons sur le rivage.

— A cette heure, vous marcherez mal sur les galets.

— Changer de peine est déjà un soulagement. Venez.

Guy résiste : le soir, le bord de la mer est humide; elle prendra froid.

— Non, la nuit est douce. A la fin de mai, sur la Riviera, c'est déjà l'été!

L'automne d'avant, elle a manqué mourir d'une pneumonie; il lui rappelle qu'elle doit être prudente.

— Jamais je ne me suis mieux portée, jamais je ne me suis sentie plus vivante. Vois comme je suis forte!

Et elle appuie la paume de sa petite main contre celle de Guy Langford, entrelaçant ses doigts à ceux de son ami comme pour une lutte.

— Laissez-moi, au moins, prendre quelque chose pour vous couvrir.

Guy remonte en courant le perron ; lorsqu'il revient. portant un grand manteau de laine blanche, Bianca n'est plus sur la terrasse : elle a descendu les marches de marbre et s'adosse à un buisson de mandariniers fleuris. Tout le parfum violent et raffiné des petites fleurs couleur de cire semble émaner d'elle.

Guy et sa compagne traversent rapidement les plantations de citronniers et d'orangers; tout à coup, Bianca s'arrête: elle veut cueillir quelques branches des arbustes en fleurs. Guy lui en fait un bouquet: elle le passe à sa ceinture, mais un souvenir pénible traverse son esprit :

— On dirait un bouquet de noce, murmure-t-elle avec amertume.

Et, d'un geste irrité, elle fait le mouvement d'arracher et de jeter le bouquet. Puis un repentir lui vient : elle le porte à ses lèvres et le replace dans sa ceinture.

— Non! non! celui-ci, je l'aime!...

Elle s'engage la première dans le bosquet de pins qui s'avance sur la mer, elle prend le sentier pierreux qui descend

vers le rivage. Ils poussent la petite porte et se trouvent à quelques mètres de l'eau.

— Prenons le cutter, voulez-vous? Ce serait délicieux, à cette heure-ci! s'écrie Bianca.

Son compagnon se met à rire.

— Mais il n'y a pas un souffle de vent!

— Alors, armez le canot et menez-moi vous-même.

Il fait quelques objections pour la forme, mais lui aussi est attiré par la nuit sereine et douce, par cette eau qui miroite sous les étoiles du ciel. A gauche, deux ou trois maisons de pêcheurs s'étagent contre les bosquets luxuriants des villas. Près d'eux, une sorte de chalet qu'un Américain, grand amateur de canotage, avait élevé lorsqu'il habitait la villa Persiani, renferme les armements des embarcations : avirons, voiles, coussins, couvertures. Le cutter, embossé au milieu de la petite crique, dresse vers le ciel sa flèche hardie. Le canot est amarré à un piton fixé aux marches qui servent d'embarcadère. Guy tire le canot à lui, et y dépose deux avirons pris dans le chalet, puis arrange des couvertures et des coussins à l'arrière, de façon que la jeune femme puisse s'étendre au fond même du canot, en appuyant commodément ses épaules ou sa tête.

— La galère de Cléopâtre et son esclave attendent la souveraine, dit-il.

Et, accostant de nouveau l'embarcation aux marches, le jeune homme tend sa main droite à Bianca : légère et bien équilibrée, elle saute d'un seul bond dans le canot.

— Étendez-vous là, dit-il en désignant la couche improvisée, je vais vous couvrir.

Il l'enveloppe du manteau blanc qu'il a apporté, ramène sur ses pieds les bords de la couverture où elle est étendue, puis, lâchant l'amarre, il arme les avirons et sort lentement de la crique.

Il rame ainsi pendant une dizaine de minutes vers le milieu du golfe. Ni l'un ni l'autre ne parle, mais, lui ramant et elle couchée à l'arrière, ils se font face à peu de distance. Sur le fond sombre des collines les villas claires et les clochers d'église se détachent vaguement en blancheur. Au loin à gauche, la pointe Manara s'avance dans la mer comme

un fantôme endormi. L'eau est aussi tranquille que celle d'un lac, pas un souffle n'en ride la surface, l'embarcation glisse rapide et légère. Au fond du bateau, Bianca, dans ses draperies claires, prend un aspect fantastique. Elle fait penser à Elaine, morte, descendant la rivière pour porter à Lancelot son suprême message d'amour.

— *The lily maid of Astolat*, murmure Guy.

— La comparaison de Cléopâtre valait mieux !

La voix de Bianca résonne mélancolique et douce comme si les mots qu'elle prononce cachaient des pensées tristes. C'est une nuit de la fin de mai, tiède, calme et claire. Dans le ciel sans lune, les étoiles se pressent comme si elles étaient trop nombreuses pour que l'infini pût les contenir. Pas une autre embarcation ne sillonne la mer. Le rivage, toujours plus indécis, paraît s'estomper dans l'ombre. Les fenêtres éclairées des villas et des maisons forment çà et là des points lumineux. Dans le canot le silence s'est fait. Guy rame lentement, les paupières à demi fermées, ne regardant rien, mais toutes les fois qu'il ramène les yeux sur sa compagne il rencontre ses yeux. Elle le contemple avec insistance, presque avec dureté, comme si elle voulait fixer en elle son image. Ce regard qu'il sent, même quand il ne le voit pas, a dans ce silence, dans cette immensité, dans cette solitude, quelque chose de pénible qui le gêne. Guy veut secouer l'impression :

— Êtes-vous assez couverte ? demande-t-il.

— Ne parlez pas, répond-elle. C'est rompre l'enchantement.

Et de nouveau se fait le silence. Jamais elle n'a eu, comme en ce moment, la sensation d'être séparée du monde, de ce qui a été sa vie et son passé. Toutes les amarres ont été rompues, elle est libre, plus rien ne l'entrave. Elle regarde son ami. Ils sont seuls, absolument seuls. Dans cette immensité qui les entoure il n'y a qu'eux. Elle le regarde toujours. C'est là le compagnon qu'elle s'est choisi ; la vie, les circonstances, la destinée ne les ont pas unis, c'est sa volonté à elle. Ils se sont voulus, ils se sont donnés l'un à l'autre. Elle est à lui maintenant, rien qu'à lui ! Et un tressaillement aigu et violent de tout son être la parcourt des pieds à la tête.

— Guy ! s'écrie-t-elle.

Les regards de Langford sont fixés sur l'eau. A l'appel de la jeune femme, il tourne les yeux vers elle.

— C'est vous, cette fois, qui rompez l'enchantement !

Il rit. Le ton est affectueux, mais railleur; il blesse Bianca et réveille dans son âme la plaie toujours saignante, la pensée qui empoisonne ses joies d'amoureuse.

— Eh bien ! reprend-il, que voulez-vous ?

Et il sourit tendrement.

A la clarté des étoiles, elle discerne l'expression du sourire. Il souriait ainsi d'une façon amicale, encourageante, mais sans joie, le jour où elle quitta son mari, où il fut décidé qu'ils partiraient ensemble. Pendant leurs deux ans de vie errante, le fantôme de ce sourire ne l'a jamais quittée, il a paralysé ses élans, il l'a rendue timide, incertaine, même aux heures de passion. Ses bonheurs n'ont jamais été qu'intermittents.

Voyant qu'elle ne répond pas, Langford répète sa question :

— Que voulez-vous, Bianca ? Vous m'avez appelé.

— La couverture s'est dérangée : je voulais vous prier de me recouvrir.

Elle ment, elle l'avait appelé pour autre chose. Mais ce sourire l'a glacée ; sa fierté la domine et la force au prétexte. Guy file les avirons et, se penchant, arrange la couverture sur les pieds de la jeune femme. Des pieds menus, fins, cambrés : le sang arabe, qui coule dans les veines de la Sicilienne, se révèle dans ses extrémités. Le jeune homme les regarde, se penche plus bas, saisi par un désir de les baiser; il y cède, puis reprend les avirons.

Elle n'a fait aucun mouvement, on dirait qu'elle ne s'est pas aperçue de ce baiser, mais il a pénétré en elle, il a calmé ses angoisses. Les pensées qui troublaient son cœur passionné se dissipent; elle s'apaise et détourne ses yeux de son ami. Elle regarde à l'entour, elle voit se confondre les deux immensités du ciel et de la mer, et elle se sent étreinte, elle aussi, dans leur embrassement solennel et silencieux.

C'est Guy, maintenant, qui observe son amie. Elle a fermé les yeux ; un petit sourire voluptueux tient sa bouche entr'ouverte, une de ces bouches étroites, aux lèvres rouges, un peu gonflées, qui donnent à certains visages d'Italiennes une

expression à la fois sensuelle et innocente. Il la regarde, et ses sens s'émeuvent. Comme elle paraît jeune, et quelle saveur sauvage elle a conservée, malgré les dix ans de vie cosmopolite qui l'ont assouplie et façonnée à tous les raffinements ! Ces contrastes la rendent souvent irritante et incompréhensible pour lui, nature plus froide, plus équilibrée aussi par l'éducation reçue et acquise. Cependant, à sa manière, il l'aime, il subit son charme, elle provoque en lui des sensations aiguës, qui l'excitent sans le satisfaire. L'hiver passé, lorsqu'elle a été si malade, avant de venir à Rapallo, une sorte d'attendrissement s'est joint à son amour pour elle. En la voyant si près de mourir, il a eu honte des sentiments de regret et de malaise dont il a été agité quand la simple liaison qu'il souhaitait s'est changée en entrave.

Sous le regard du jeune homme, qu'elle ne cherche pas mais qu'elle sent, Bianca est envahie d'un bien-être délicieux ; émanant de son cœur, il se communique à tous ses membres et les réchauffe doucement. Les forces de la nature la saisissent, l'enveloppent. De légers souffles de fraîcheur passent dans la tiédeur de la nuit. Elle se sent plus forte, plus robuste ; il lui semble que des puissances inconnues fermentent dans son âme. Pourquoi n'est-elle pas heureuse ? Elle veut l'être ! Qui aime-t-elle au monde ? Lui, rien que lui ! Tout le reste a disparu. Et il est à elle, il lui appartient. Elle éprouve le besoin constant de s'en persuader. Mais comme ils sont rares pourtant, les moments de bonheur qu'elle a connus ! Elle s'est toujours rendu compte de leur rareté, et ce sentiment a été l'une des hantises de sa maladie. Il lui paraissait horrible de mourir sans avoir savouré les félicités qu'elle avait entrevues et dont elle se sentait capable.

Guy Langford a cessé de voguer pour allumer une cigarette. Quand ses émotions intimes risquent de devenir alanguissantes, il a pour principe d'en rompre le courant par une brusque rentrée dans les réalités de l'existence. Mais cette fois, le remède est sans résultat. Le silence et l'immobilité de Bianca laissent toute leur force aux tendres sentiments que détruit souvent le choc de leurs deux esprits. Le jeune homme ramène les yeux sur elle.

— Bianca, murmure-t-il.

Elle ne répond pas, distraite de lui par l'intensité de sa pensée. Comme elle a les yeux fermés, il la croit endormie et se remet à voguer.

Mais elle ne dormait pas, elle se disait : « Je suis guérie, bien guérie ; mes épaules ont repris leur rondeur, et l'étoffe de mes robes se tend de nouveau sur ma poitrine. Pourquoi me tourmenter ? j'ai le temps d'être heureuse. »

Cette affirmation la fait tressaillir. Le temps, le temps !... Elle croyait aussi pouvoir compter sur l'avenir, la veille du jour où elle est tombée malade. Et la sensation de cet avenir si bref la ressaisit puissamment. La volonté d'être heureuse maintenant, tout de suite, sans attendre, envahit violemment son âme. Des pensées de douceur, d'abandon, l'amollissent, dilatent son cœur, font passer dans tout son être un frémissement. Elle rejette la tête en arrière : le ciel, le golfe, toutes les merveilles de cette nature enveloppante, capiteuse, aphrodisiaque, — maintenant voilée par les ombres du soir, — lui versent, sans qu'elle en ait conscience, d'ineffables enchantements.

Des bouffées d'air léger, venant du rivage, arrivent jusqu'à elle chargés d'effluves capiteux, où l'odeur des orangers, des roses, de toute la flore printanière, forme une paradisiaque symphonie de parfums. Les milliers d'étoiles qui criblent la voûte en lapis du ciel brillent d'un éclat plus vif. La mer frissonne de volupté sous ces souffles embaumés, miroitant par places avec des scintillements de pierreries. Bianca sent vibrer en elle des puissances passionnées qu'elle ne soupçonnait pas encore. Ses bras se tendent, elle se soulève à demi sur les coussins, et de nouveau regarde fixement son ami. Leurs yeux se croisent : sous les paupières lourdes de Guy Langford, une flamme luit qu'elle connaît bien.

— Viens, murmure-t-elle, en s'écartant pour qu'il puisse prendre place auprès d'elle sur les coussins.

Guy se lève. Comme il se met à son côté, le bateau penche légèrement : elle a peur et se jette sur sa poitrine. Ainsi, tout de suite, ils se trouvent enlacés. Bianca s'abandonne un moment ; puis, levant sur son ami des yeux qu'il ne lui a jamais vus, où resplendit la flamme résolue et joyeuse de l'amour triomphant :

— Comprends-tu, dit-elle tout bas, comprends-tu enfin?

Il se trouve en présence de forces que son cœur à lui ne connaît point, mais dont il pressent soudain la puissance et l'enivrement.

— Oui, balbutie-t-il.

Elle noue ses bras à son cou, et, jetant la tête en arrière, elle regarde un instant sa bouche d'abord, puis ses yeux. Elle sent qu'il tremble; dans tout son être à elle une douceur se répand, un alanguissement exquis.

A son tour, il l'enlace. Le monde réel disparaît pour eux. Il n'y a plus de passé, plus d'avenir : seule dans le présent, la nature chante à l'unisson.

C'était toujours la grande, l'incomparable, la divine symphonie. Les milliers d'étoiles paraissaient jeter des feux plus étincelants et plus suaves; l'eau tranquille du golfe frissonnait par intervalles plus rapprochés sous les caresses répétées des souffles qu'envoyait le rivage embaumé. Le silence vivant des nuits sereines et tièdes était presque rythmé à force de douceur berçante. Et de toutes ces choses délicieusement harmonieuses, du ciel étoilé, de la mer frémissante, de la terre saturée de senteurs, paraissait émaner un hymne infiniment doux et puissant, l'hymne de la création à l'amour.

Avant de reprendre les avirons, Guy Langford ramène autour de son amie les plis du manteau qui la couvre. Il va lentement, avec des mains d'amoureux qui se complaît dans des sollicitudes tendres. Le bouquet d'oranger qu'elle porte au corsage s'est effeuillé.

— Qu'as-tu fait? dit-elle en souriant,

Il prend le bouquet flétri et le porte à ses lèvres. Le geste, l'acte ressemblent si peu à Guy Langford, à cet homme qui, après les heures d'abandon, a le mot ironique si facile, que le cœur de la jeune femme a un soubresaut de bonheur.

Elle s'est recouchée. Il rame vers le rivage. Un peu de vent s'est levé, la température fraîchit: Bianca sent un frisson passer sur ses épaules, elle a un petit accès de toux sèche, puis un goût âcre, douceâtre dans la bouche. Elle porte vivement son mouchoir à ses lèvres. Lorsqu'elle le retire, il est tacheté de rouge. A la lueur des étoiles, elle discerne le sang. Vite elle jette sur Langford un furtif coup d'œil. Absorbé par ses

souvenirs, il n'a rien vu. Elle roule le mouchoir dans sa main et, sans quitter Guy du regard, elle étend son bras hors de l'embarcation, comme pour effleurer des doigts le fil de l'eau. Alors, ouvrant sa paume fermée, elle laisse échapper le morceau de toile qui s'en va à la dérive et que la mer engloutira.

II

C'est le matin, vers midi. Dans le ciel bleu, intense et profond, le soleil bat son plein avec des radiations aveuglantes ; pas un nuage ne ternit cette orgie de lumière. La mer, de saphir près du rivage, est d'azur au lointain, avec des scintillements d'acier : on dirait le miroir de l'Olympe, le berceau de Vénus. Contre les collines vertes qui s'entrelacent amoureusement, les grandes villas peintes en couleurs brillantes, rouge, jaune, rose, lilas, s'élèvent majestueuses ou coquettes et ressemblent à de gigantesques buissons de fleurs adossés à des montagnes de verdure. Des voiles légères, souvent accouplées et pareilles à des vols de colombes, sillonnent la mer : quelques-unes se perdent à l'horizon et paraissent glisser sur l'eau comme de grands cygnes blancs. Un steamer double la pointe du Levanto et file vers Portofino, laissant derrière lui une traînée de fumée qui tranche comme un panache floconneux sur l'immensité bleue et or. Les palmiers se balancent le long des rives du golfe ; et les terrasses de marbre, enguirlandées de ces roses safranées que les Italiens appellent roses du couchant, se dressent comme les portiques de temples consacrés à l'amour.

Par endroits, les festons fleuris, mélangés aux pampres, viennent caresser la mer ou presque, et se balançant avec mollesse, s'effeuillent sous la brise légère. Comme les fleurs voltigeant autour de Laure dans la chanson de Pétrarque, ils semblent dire : « Ici règne l'amour... »

Qual si posava in terra, e qual su l'onde :
Qual con un vago errore
Girando, parea dir : qui regna amore.

Guy Langford, après avoir longé quelque temps ces rives enchanteresses, a pris la route qui monte à la gauche du golfe. Maintenant il a franchi la grille de la villa Persiani et suit l'allée de cyprès qui, de la route, conduit au parterre de roses. Au-dessus des arbres, le bleu du ciel forme une large bande droite, et à travers leurs branches raides le soleil darde quelques rayons qui semblent jeter une poussière d'or sur le vert sombre des feuillages.

Cette allée, le jeune homme la suit d'ordinaire lentement : s'il n'éprouve aucune impatience d'arriver, il n'a jamais aucun désir de partir. Aujourd'hui, son pas est pressé ; il y a dans sa démarche l'élasticité joyeuse de l'homme qui sait trouver au bout du chemin parcouru ce que ses désirs sollicitent. La promenade de la veille a fait naître en Guy des élans qui le surprennent. Il se sent presque disposé à être sentimental. Il est curieux de revoir Bianca, de lire sur ce visage qui, la veille encore, lui faisait l'effet d'un beau livre trop souvent feuilleté, la trace des émotions ardentes qu'elle lui a fait partager. Et, à cette pensée, aux souvenirs qu'elle suscite, son pas se presse encore ; il traverse le parterre de roses et se dirige vers le groupe de pins parasols à l'ombre duquel Bianca est assise d'ordinaire. Mais aujourd'hui la place est vide.

Surpris et mécontent de ne pas trouver celle qu'il était impatient de voir, il entre dans la maison ; il s'informe.

— Madame est dans son appartement, répond le valet de chambre, et elle a donné l'ordre de ne la déranger sous aucun prétexte.

C'est si contraire à ses habitudes, de s'enfermer ainsi ! Guy demande :

— Aucune commission pour moi ?

A ce moment, une femme de chambre paraît :

— Madame prie Monsieur de l'excuser. Elle n'est pas prête encore et demande à Monsieur de bien vouloir revenir dans l'après-midi : la voiture est commandée pour cinq heures.

Guy s'éloigne, mais une légère inquiétude le saisit. Il revient sur ses pas.

— Madame n'est pas malade ?

— Non, monsieur, répond la femme de chambre : Madame

m'a dit qu'elle allait comme de coutume ; elle avait même de belles couleurs en se réveillant.

Il est rassuré, mais la réponse l'intrigue plus encore. De nouveau il parcourt l'allée aux cyprès. Pourquoi Bianca ne l'a-t-elle pas fait prévenir qu'elle ne pouvait le recevoir ce matin ? Comment n'a-t-elle pas écrit un petit mot d'explication ? Ce trouble dans ses habitudes l'ennuie, le gêne. A l'impatience toute sensuelle de revoir la jeune femme, qui l'agitait, il y a quelques minutes, se mêle maintenant une sorte de curiosité inquiète. Jamais elle ne lui interdit sa porte ; même malade, elle le reçoit toujours, et Guy songe à l'intimité de leur vie. Le sentiment de ce lien lui cause d'ordinaire une légère impression d'étouffement ; aujourd'hui, au contraire, il se complaît dans cette pensée.

Il revit la scène de la veille : il en récapitule toutes les phases. Pour la première fois, il a vu Bianca complètement heureuse, sans son expression éternellement déçue. « Aimons-nous vite, disait-elle, ne perdons pas une minute de bonheur ! » Que s'est-il passé depuis lors ? C'est en vain qu'il cherche : quand on ne vit pas ensemble, tant de choses échappent, tant de nuances se perdent !

Si unies que fussent leurs vies, les deux amis n'habitaient pas la même maison. Guy avait bien offert à Bianca l'existence commune, non par désir d'intimité étroite, mais par un sentiment de devoir. Elle avait refusé, devinant ses mobiles. Ce scrupule de délicatesse fut mal récompensé : Langford avait cru à un calcul de femme du monde qui ne veut pas perdre la possibilité d'y rentrer. Très soulagé, au fond, de ce refus, — car il éprouvait, par tempérament, une répugnance instinctive pour tout ce qui, bien ou mal, sortait des règles établies, — il en fut néanmoins surpris comme d'une incohérence : « Une prétendue grande passion que des calculs mesquins arrêtent ! » — voilà quelle fut sa secrète et injuste pensée.

Bianca, très clairvoyante, avait deviné le malentendu, mais c'est en vain qu'elle s'était efforcée de le dissiper. Guy ne l'avait ni crue, ni comprise. Et cette incompréhension et cette incrédulité avaient produit une de ces brisures imperceptibles à la surface qui s'élargissent en profondeur, causent d'invisibles et redoutables ravages.

C'est à Bruxelles qu'ils s'étaient connus : elle, la femme du ministre d'Italie ; lui, le secrétaire de la légation d'Angleterre. Longtemps il lui avait fait une cour discrète dont elle avait goûté les lentes gradations. Leurs deux êtres de races diverses subissaient l'attirance l'un de l'autre. Cette Sicilienne de grande lignée, mais élevée en fille de la nature, puis lancée à dix-neuf ans en plein monde cosmopolite, avait la saveur de l'inattendu. Jetée hors de son centre de vie facile et de son milieu quelque peu primitif, initiée brusquement à tous les raffinements de la culture, de l'élégance et de l'art, Bianca était restée naïve avec des forces latentes de passion. Sa perspicacité première s'était bien aiguisée par l'expérience de la vie sociale ; elle avait appris ce scepticisme de paroles qui fait partie du jargon à la mode ; mais, au fond, elle croyait à tout ce qu'elle sentait, et supposait volontiers que les autres âmes étaient, comme la sienne, d'une seule pièce.

Jamais on ne vit d'initiation intellectuelle et mondaine plus prompte que celle de madame Conzi. Douée de l'oreille musicale des méridionaux, elle était ce qu'on appelle une *orecchiante*, c'est-à-dire un être qui retient sans peine tous les sons et s'assimile avec facilité toutes les mélodies, toutes les cadences, même dans l'ordre des idées. Ce type, assez rare hors d'Italie, intéressait les hommes, surtout les blasés et les sceptiques, et l'on ne manqua pas de faire la cour à madame Conzi. Elle acceptait les hommages avec une grâce familière, comme le pain quotidien auquel on a droit : mais, malgré ses attitudes pleines de langueur, ses élans imprévus et l'effusion de ses manières, elle n'avait jamais manifesté pour personne de sympathie compromettante. En la voyant si indifférente à l'amour, si curieuse des choses de l'esprit et de l'art, les gens superficiels la prenaient pour « une cérébrale ».

— Attendez, avait coutume de dire le vieux ministre de Russie, attendez ! L'esprit de madame Conzi est encore occupé d'acquérir toutes les choses que madame la duchesse de Santelmo, sa mère, a négligé de lui apprendre ; mais, quand l'absorption sera terminée, vous verrez comme elle prendra sa revanche !

Guy Langford était arrivé à l'heure prédite, et il eut l'habileté d'en profiter.

Lorsque M. Pietro Conzi, ministre du roi d'Italie près la cour de Bruxelles, eut appris, par l'un de ces accidents qui ne manquent jamais de se produire, le désagrément dont il était menacé, il posa brutalement à sa femme l'alternative suivante : ou jurer sur la tête de sa mère, devant la Madone et en prenant pour témoin sainte Rosalie, patronne de Palerme, qu'elle ne reverrait jamais Guy Langford, ou quitter le soir même le domicile conjugal. Bianca, sans daigner se défendre ou le contredire, sans un mot de protestation ou d'excuse, prit son mari au mot et, séance tenante, sortit de la maison. Jusqu'alors, cependant, elle n'avait eu à se reprocher que des infidélités de pensée.

Le lendemain, le premier secrétaire de la légation d'Italie à Bruxelles fut l'homme le plus entouré du Club. Ses collègues, ahuris de la nouvelle qu'ils venaient d'apprendre, se pressaient autour de lui. On voulait tout savoir des Conzi, leur passé, leur mariage, les moindres incidents de leur vie conjugale. Le jeune diplomate, qui avait contre son chef de vieilles rancunes inassouvies, saisit avec empressement l'occasion de les satisfaire. Dans le courant de la soirée, avec un art infini et d'habiles réticences, il sut débiter un réquisitoire qui, revu, corrigé, amplifié par la bienveillance naturelle des collègues, sonnait à peu près ainsi :

— Conzi? Un vaniteux, un médiocre. Pas de naissance et beaucoup d'argent! Mordu d'abord par l'ambition politique, il s'est fait nommer député; puis, l'ambition mondaine l'a piqué à son tour. Un poste de ministre à l'étranger lui a semblé le plus prompt et le plus sûr moyen de se décrasser. Son intelligence lourde ne manque pas, lorsque ses intérêts sont en jeu, d'une sorte de finesse paysanne : il comprit qu'un mariage avec une fille de grande maison servirait à merveille ses vanités. Le château de Santelmo, tout aussi rempli d'enfants que les terres qui l'entourent sont grevées d'hypothèques, touchait à ses propriétés : il vit Bianca et jugea qu'elle faciliterait son entrée dans la vie diplomatique. Le calcul était juste, mais l'exécution rencontra des difficultés. Madame de Santelmo dut faire à sa fille plus d'une scène pathétique avant de vaincre ses répugnances. La jeune fille finit par céder...

— Il n'y a que les femmes intelligentes pour avoir de ces

héroïsmes bêtes! s'écria un des adorateurs évincés de Bianca.

— Que voulez-vous! elle ignorait tout de la vie! Puis, vous autres gens ultra-civilisés, vous ne savez pas ce que la famille représente pour nos femmes du midi. Quand il s'agit de leurs parents, frères, sœurs, les sacrifices, les crimes, tout devient possible... Ensuite, pas un liard! ce qui, même aux environs de l'Etna, est un argument irréfutable... Depuis lors madame Conzi a hérité de son grand-oncle, l'archevêque de Palerme, qui, par un précédent testament, avait laissé tous ses biens à l'Église. Encore une chance pour Pietro Conzi!

Mais on voulait savoir des détails sur le ménage, sur les rapports des époux. Conzi avait-il rendu sa femme très malheureuse?

— Il l'a surtout ennuyée!

— C'est bien cela! s'écria un troisième interlocuteur. Et de l'ennui naissent toujours les Langford!...

— C'est le seul enfant que ce brave Conzi ait su donner à sa femme, ricana un clubman, et personne ne pourra dire qu'il n'est pas de lui!...

Tout ce passé, Guy se le remémorait, tandis qu'il rentrait à l'hôtel en proie à cette mauvaise humeur particulière qui suit les élans refoulés. Aller à quelque chose les bras tendus, il ne s'en avisait pas souvent: pour une fois, il n'avait pas de chance!... Et il revivait de nouveau les années écoulées: le long congé qu'il avait dû demander, sa carrière interrompue, sa famille irritée, sa rupture avec les intérêts qui jusqu'alors avaient gouverné sa vie; puis, les monotonies de l'existence à deux, quand la fusion morale n'est pas complète, les malentendus intimes que l'isolement accentue, les regrets que l'on se cache, les tristesses que l'on n'ose faire partager l'un à l'autre.

Lorsque, vers quatre heures de l'après-midi, Langford revint à la villa Persiani, ce n'était plus l'homme du matin; dans ses veines le sang coulait plus calme, son esprit avait retrouvé ses habitudes de raisonnement positif. Bianca était assise sous le bouquet de pins parasols; d'ordinaire elle l'attendait à demi couchée sur son fauteuil, aujourd'hui elle se leva pour venir à sa rencontre. Tout en elle semblait brillant, décidé,

actif : le regard, la tenue, la démarche. Les vêtements flottants et lâches, adoptés depuis sa maladie, étaient remplacés par un costume ajusté. Elle se tenait droite, comme triomphante.

— Pardonnez-moi de ne pas vous avoir reçu ce matin, mais j'étais en retard, je ne voulais pas vous faire attendre.

Le jeune homme sourit. Elle l'avait fait attendre si souvent !

— J'avais peur que vous ne fussiez souffrante, mais Vittoria m'a rassuré.

— Souffrante ? Quelle idée ! Je vais à merveille. N'ai-je pas bonne mine ?

Et elle souriait à son ami, le regardant avec des yeux vainqueurs, la tête rejetée en arrière. Son menton relevé laissait voir en raccourci la ligne éclatante des dents. Guy rendit à Bianca son regard, les impressions du matin se réveillaient en lui. Cependant, une arrière-pensée martelait son cerveau : il croyait discerner dans la physionomie de la jeune femme des nuances nouvelles.

— La promenade d'hier soir vous a encore rajeunie, chère ! dit-il avec une intention tendre et les yeux remplis de souvenirs. Mais vous avez quelque chose qui vous préoccupe. Je le vois ne niez pas, c'est inutile : qu'est-il arrivé ?

— Arrivé ? mais rien ! Que voulez-vous qu'il m'arrive ?

Bianca parlait vite, d'une voix un peu troublée. Elle n'avait point prévu qu'il l'interrogerait, qu'il la serrerait de si près : Guy ne l'avait pas habitué à ces curiosités d'amoureux. Cette insistance lui faisait l'effet d'une caresse et, en même temps, la gênait. Elle n'avait pas préparé de prétexte ; il fallait en trouver un tout de suite. Comment l'imaginer, l'inventer ? L'art du mensonge facile, que tant de femmes possèdent, lui manquait absolument.

Au lieu du prétexte cherché, c'est la vérité, qui lui venait aux lèvres : les angoisses de la nuit, l'appel matinal du médecin, sa visite, l'auscultation, le diagnostic vague, ambigu. Elle avait voulu savoir, il avait essayé de la rassurer :

— Avec des soins, des précautions, on peut aller beaucoup mieux, se guérir !... Les lésions aux poumons se cicatrisent.

Mais elle a vu au delà des paroles que le médecin a pro-

noncées. Ses souvenirs d'enfance l'éclairent. Une tante, une cousine à elle, sont mortes de ce mal, sous ses yeux. Elle en connaît les phases décevantes, les sursis trompeurs. Et puis, même si elle devait guérir, la douceur de pleurer ses souffrances dans les bras de Guy lui est interdite : parler, mettre ainsi entre elle et lui les réalités répugnantes de la maladie qui ronge, c'est perdre l'amour et ces joies passionnées dont elle vient seulement de goûter la plénitude ; c'est rendre impossible cet échange de tout l'être dont la douceur lui a été révélée.

Voyant que Bianca ne répond pas et que ses paupières demeurent obstinément baissées, Guy la fait asseoir à ses côtés, puis, soulevant doucement le menton de la jeune femme, il la force à relever les yeux. Sous le regard de son ami, elle devient pâle, si pâle, qu'il s'écrie épouvanté, en jetant les bras autour d'elle :

— Qu'as-tu, Bianca, dis-moi, qu'as-tu ?

Elle se sent prête encore une fois à tout lui avouer, à lui dire que ses lèvres ne sont plus faites pour l'amour. Puis le regret désespéré des bonheurs qu'elle craint de perdre lui mord le cœur, elle se raidit. Et toujours le mensonge habile qui pourrait expliquer ses pâleurs, ses réticences, refuse de venir à son aide.

— Quelquefois, balbutie-t-elle, on pâlit de bonheur.

Le jeune homme prend sa main, l'ouvre et en baise longuement la paume.

— Alors, chère, vous pâlirez beaucoup.

Ces mots tombent sur l'âme de Bianca : ils sont pour elle une ivresse et une torture. La voix de Guy a des inflexions tendres, ses yeux des flammes vives. Ah ! pouvoir savourer cette minute !... Mais le détraquement de ses nerfs l'effraye, elle n'ose pas s'abandonner à l'émotion. De nouveau elle se raidit, appelle à son aide l'énergie de son intelligence.

— Autant vous dire la vérité... Le courrier m'a apporté des lettres... C'est pourquoi je ne vous ai pas reçu ce matin...

Elle improvise avec effort.

— Des lettres ! De qui ? de votre famille ? de votre mère ?

— Oui, de ma mère... Je ne voulais pas vous en parler.

— Et que vous dit-elle donc de si pénible ?

— Elle revient sur les arguments que vous savez, elle me parle de mon mari... Vous connaissez ses idées...

— Mais tout cela, c'est de l'histoire ancienne. Pour que la lettre de madame de Santelmo vous ait bouleversée, il faut qu'elle renferme autre chose que ses remontrances habituelles. Donnez-la-moi, voulez-vous?

— Je ne puis pas, je l'ai déchirée.

— Déchirée!...

Guy avait cru à l'histoire de la lettre. C'était plausible. Il connaissait madame de Santelmo et savait que sa conscience de dévote sicilienne était fortement alarmée de voir sa fille dans les mains d'un hérétique. Puis, il y avait les innombrables petits Santelmo, à qui les influences politiques de Pietro Conzi pouvaient servir. Il était donc naturel qu'elle eût écrit à Bianca pour lui conseiller une réconciliation. Mais pourquoi celle-ci a-t-elle déchiré la lettre? En formulant ce mensonge positif, la voix de la jeune femme a imperceptiblement hésité ; Guy s'en est aperçu.

— Ma pauvre amie, vous ne savez pas mentir!... Quelque chose vous trouble et vous me le cachez.

Il a pris la voix décidée qui remplace parfois son ton habituel d'indifférence et de raillerie.

— Voyons, si vous avez confiance en moi, expliquez-vous.

— Confiance en vous? C'est bien cette lettre de ma mère qui m'a troublée, préoccupée...

Bianca parle à mots pressés; elle ajoute :

— Vous ne savez pas tout ce qu'une Sicilienne est capable de dire! Les indignations, les violences de langage, les grands mots pathétiques... Ce sont ces mots-là qui m'ont perdue!

Et, heureuse de rentrer dans la vérité, Bianca rappelle son mariage, les moyens qu'on a employés pour l'y contraindre.

— J'ai voulu être héroïque, je n'ai été que niaise!... Tenez, je suis honteuse aujourd'hui de ce que j'ai consenti à faire.

Des larmes gonflent ses yeux ; elle a enfin trouvé un prétexte à son besoin d'attendrissement. D'ailleurs elle est sincère : l'amour lui a révélé des délicatesses que son innocence ignorait ; maintenant qu'elle a appris la vie, sa soumission filiale s'est changée en rancune.

Guy fait alors ce que tout autre homme aurait fait à sa place. Il essuie doucement les yeux de la jeune femme, la presse un moment sur sa poitrine, puis il lui baise les paupières.

— Nous reparlerons de tout cela plus tard. A présent, vous êtes trop nerveuse, trop émue.

Et, tirant sa montre :

— Cinq heures ! s'écrie-t-il. Une promenade vous fera du bien. Allez vous habiller.

— Oui, cher, tout de suite ; le temps de mettre mon chapeau...

— Où irons-nous ?

Elle réfléchit quelques secondes :

— Allons à la Pagana. Je voudrais la revoir avec les impressions d'aujourd'hui.

Bianca s'est levée, elle a déjà fait quelques pas. Tout à coup elle revient en arrière, et, posant sa main sur l'épaule de Guy, toujours assis, elle appuie un instant sa tête contre le front du jeune homme.

— Guy, balbutie-t-elle dans un élan irréfléchi, Guy, je ne veux pas te quitter, ne me laisse pas partir !...

Sans attendre de réponse, elle s'éloigne, marchant vite vers la maison. Le jeune homme reste interdit. Les mots qu'il vient d'entendre lui paraissent singuliers, incohérents. Madame de Santelmo a donc réussi à troubler la conscience de sa fille ? Il semble tout d'un coup à Langford que Bianca est moins sienne, que la chaîne dont ses membres ont senti les meurtrissures se relâche. Mais il n'en éprouve aucun soulagement. Au contraire, quelque chose lui point le cœur et pour la première fois il sent que Bianca fait partie de lui-même.

III

Entre le golfe de Santa Margherita et le golfe de Rapallo, une corbeille de verdure et de fleurs semble émerger des eaux. C'est la Pagana, la villa merveilleuse des Spinola, élevée sur la petite presqu'île qui sépare les deux golfes :

fantaisie d'un Athénien, caprice d'un cardinal de la Renaissance. rêve d'un esthète moderne !

Sur les rochers qui surplombent la mer, des bouquets de pins maritimes, baignant leurs branches dans l'eau azurée. l'irisent de reflets verts qui paraissent couvrir sa surface de plumes de paon gigantesques. Plus haut, le feuillage sombre des pittospores, tacheté de fleurettes blanches, se mêle aux branches grêles et tombantes des tamaris; les lauriers roses. encore sans fleurs, dominent de leurs longues feuilles vert de gris les iris bleus qui se balancent au vent sur leurs tiges élancées. Les genêts d'or, par touffes serrées, sortent de chaque crevasse pierreuse: les aloès, aux pointes aiguës d'un vert atténué, s'étalent au soleil comme heureux d'en recevoir la vie, tandis que les genévriers, aux teintes foncées, gardent l'impassibilité de leurs patries arides. Çà et là, des bouquets de géraniums sanglants jettent une note pourpre dans cette symphonie de feuillages. On dirait des jardins suspendus dont les racines plongent dans la mer, et qui, d'étages en étages fleuris. arrivent au plateau que la villa couronne.

Du côté de Rapallo la végétation est plus majestueuse et plus sombre. Les grands lambertiana, aux branches couvertes de poussière d'or. frôlent les cèdres du Liban et les sévères thuyas. Foncés le soir. ces conifères prennent le matin. au soleil levant. des reflets métalliques, leurs aiguilles luisantes ont des scintillements d'acier. De loin en loin un hêtre robuste mêle ses teintes claires aux feuillages dentelés des yeuses et des chênes verts : ce sont des bosquets remplis d'ombre. des lointains mystérieux où l'œil se perd dans des profondeurs de verdure.

Guy et Bianca sont entrés par la grille du jardin : ils ont pris un des sentiers fleuris qui mènent à l'esplanade. où des vases d'azalées mélangent leurs couleurs claires et décorent de pyramides panachées l'entrée de la maison. Ils marchent à travers des champs de roses et de citronniers que la brise fait frissonner. ébranlant les petits arbustes et penchant les feuilles rougeâtres des jeunes pousses sur la pâleur des roses. comme pour un baiser. Bianca s'arrête à chaque pas : la nature a pris pour lui parler une voix nouvelle; elle y discerne aujourd'hui des harmonies et des forces dont le sentiment

lui avait manqué jusqu'ici. Arrivés à l'esplanade, les deux amis voient se dresser au milieu d'un tertre de gazon un groupe d'agaves gigantesques. L'une d'elles jette vers le ciel, à plusieurs mètres de hauteur, la tige invraisemblablement puissante de sa floraison.

Ces plantes tropicales ne disent rien à Langford, mais elles accrochent le regard de Bianca. Elles lui rappellent son enfance, la Sicile, et elle s'arrête à les contempler.

— Regarde, dit-elle en appelant Guy, elle a fleuri ! Fleur d'agave, amour puissant!... Mais la plante va s'étioler, s'épuiser et mourir, — ajouta-t-elle plus bas.

Les violentes émotions qui la bouleversent depuis la veille ont exaspéré sa sensibilité. Partout elle voit des similitudes. L'ivresse d'hier, c'était la fleur de l'agave ; demain, ce sera le dépérissement et la mort de la plante. Elle veut échapper à l'angoisse, sa marche s'accélère, elle semble tout à coup pressée d'arriver, et, posant sa main sur le bras de son ami, elle tourne rapidement à droite.

— Nous y voilà, enfin ! dit-elle avec un soupir.

Le corps de logis en maçonnerie de nuance claire et de style plutôt florentin que ligurien surgit au milieu de l'esplanade. Tout le long de la façade, qui regarde le golfe de Santa Margherita, s'étend l'immense terrasse de marbre blanc. Dans le dévalement étagé, l'œil aperçoit des cascades fleuries, des verdures rares, et, tout au fond, l'eau miroitant à travers les interstices du feuillage. Puis, en se relevant, le regard embrasse l'étendue bleue et se perd dans la ligne plus foncée de l'horizon lointain. A droite se dessine la courbe gracieuse du golfe : c'est d'abord le petit port de Santa Margherita, abritant ses voiliers de cabotage, ses cutters de plaisance et ses barques de pêcheurs. L'église, dont les dentelures fines se découpent en blancheur contre la colline verte, fait pendant au rouge vif de la villa Centurione. Plus loin, le château de Cervara, où les Espagnols emmenèrent François Ier après Pavie, sort majestueux des bosquets qui l'entourent.

— Voilà bien une prison de roi !... Regarde, Bianca, les trois pointes rocheuses de Portofino semblent en garder les abords : on dirait le trident de Neptune.

Mais Bianca ne répondit pas. Les bras posés sur la balustrade de marbre, la tête appuyée sur ses mains ouvertes, elle regardait devant elle, anxieusement. Ses yeux s'acharnaient à saisir et ce que lui désignait son ami, et la ligne de la côte qui se dessinait en grisaille sur l'eau bleue, et Chiavari avec ses maisons blanches baignées par la mer, semblable à une ville d'Orient endormie. Elle éprouvait cette défaillance intérieure que produit l'infiniment beau, lorsque la nature en ses aspects surpasse tout ce que notre imagination bornée a pu concevoir. Bientôt ses sensations devinrent trop fortes; elle se tourna vers Guy, poussée par l'irrésistible besoin de se mesurer à quelque chose d'humain comme elle, d'incomplet comme elle.

— C'est trop! murmura-t-elle, on ne peut presque pas le supporter.

— Oui, c'est beau, dit-il, ému lui aussi par les magnificences de ces rivages divins.

Bianca maintenant regardait son ami; tout son amour lui remontait au cœur et calmait son indéfinissable trouble. Ses yeux, de nouveau, se tournèrent vers la mer, et elle fut ressaisie par cet ensemble de puissance, de beauté, d'harmonie, qui lui était révélé. Elle aurait voulu faire entrer dans leur passion toutes les énergies de la nature, lui communiquer ses facultés de renouvellement infini.

— Quel dommage qu'il faille s'en aller! Pourquoi ne pouvons-nous rester ici, toujours?

Dans cet élan d'un désir passionné, Guy Langford crut discerner le regret des choses qu'on est menacé de quitter prochainement. Ses récentes préoccupations lui revinrent à l'esprit. Il répondit d'un ton léger:

— Vous avez des amis à la Chambre: faites voter le divorce, et nous viendrons nous établir sur la Riviera.

Il ne plaisantait pas, il pensait ce qu'il disait. Par horreur des situations ambiguës, il préférait le mariage à cette existence qui l'isolait de ce qui remplit la vie des hommes. Même aux heures de pire indifférence, quand il ne sentait plus d'amour, cette solution l'aurait satisfait parce qu'elle remettait les choses en place. Mais il n'en parlait jamais, pour ne pas provoquer d'attendrissements inutiles.

Bianca, d'abord un peu froissée par le ton léger de Guy, fut émue par le sens des paroles.

Un désir fou de voir aussitôt devenir possible l'impossible s'empara d'elle avec une violence dont elle tremblait. Elle s'était éloignée de son ami et marchait rapidement, les mains pressées l'une contre l'autre, les yeux agrandis, toutes les forces de son âme tendues vers cet inaccessible but. C'était un de ces élans suprêmes de l'être qui semblent presque suspendre la vie matérielle. Puis le souvenir de la réalité la ressaisit, la ramena au fait brutal. Elle revit le mouchoir taché de sang, elle entendit la voix hésitante du médecin disant: « Oui, il y a des lésions au poumon droit », et une désespérance la prit, tellement affreuse qu'elle aurait voulu y échapper par quelque acte insensé. Ce besoin, que les âmes excessives peuvent seules comprendre, la ramena vers Guy: elle aurait souhaité le blesser, se blesser elle-même, prononcer des mots irréparables. Mais l'orage de ses pensées étouffait sa voix. Elle s'accouda près de lui en silence et regarda de nouveau tout ce qui venait de l'enivrer : c'était la même beauté implacable; ni la mer ni le ciel n'avait pris part à son désespoir. Toutes ses amertumes se condensèrent dans cette plainte qui lui échappa :

— La nature est cruelle, oui, cruelle !

Guy avait commencé par sourire, mais le sourire s'effaça, tant la voix désolée rendait tragiques les paroles banales.

Un travail se faisait dans ce cœur endolori. Un immense désir d'être plainte, consolée, sauvée, envahissait Bianca, et elle cherchait autour d'elle, éperdue, un point sur lequel s'appuyer. La nature lui avait répondu; l'amour, elle n'osait l'interroger. Enfin un cri d'appel soulagea son angoisse:

— Ayez pitié, Seigneur !

Depuis son départ avec Guy, Bianca ne demandait rien à Dieu, se bornant, matin et soir, à un simple acte d'adoration. Cette interruption de ses pratiques religieuses s'était faite instinctivement, par pudeur, par fierté, par droiture naturelle, non par scrupule, car la religion n'avait jamais été pour elle une loi morale. A cette heure troublée, le cri d'appel inconscient que l'épouvante arrache à tous les êtres humains capables de passion et de douleur, sortit spontané-

ment de ses lèvres sans rencontrer d'obstacles dans sa pensée. Les courants sceptiques n'avaient pas entamé sa foi. Elle se tourna vers Dieu, mue par cet instinct puissant, par ce besoin de se jeter dans les bras protecteurs que les plus incrédules connaissent à certaines heures.

Cet appel adoucit sa souffrance, lui redonna un peu d'espoir. Elle sentit dans son cœur une sorte d'apaisement.

Guy, debout près d'elle, la regardait, voyant son émotion et ne la comprenant pas.

— Chère, qu'avez-vous ? dites-le-moi ! En faisant allusion à un divorce, à un mariage possible entre nous, je ne pensais pas vous jeter dans un pareil trouble.

Les soupçons du jeune homme se fortifiaient. Il avait donc deviné juste : les arguments de madame de Santelmo avaient porté dans l'esprit de sa fille ! De nouveau, Bianca lui parut moins sienne, et le sentiment de ne vouloir jamais céder le terrain conquis, propre à tous les hommes et si fort chez sa race, augmenta soudain à ses yeux la valeur de ce qu'on lui disputait. Il répéta sa question sous une autre forme.

— La possibilité de devenir ma femme vous paraît donc bien terrible ?

— Il n'y a pas de possibilité.

— Mais si les choses s'arrangeaient, par miracle...

— Il ne faut pas compter sur les miracles !

— On peut toujours les espérer.

— Non, c'est tenter Dieu ; laissons les choses comme elles sont.

Les sentiments violents qui, tout à l'heure, agitaient Bianca, s'étaient calmés ; elle parlait d'une voix basse et douce, comme en rêve. Il se méprit encore et s'irrita contre elle.

— Comprend-on jamais quelque chose aux femmes !... Quoi ! à l'existence au grand jour, nettement établie, vous préférez cette vie incertaine, isolée, exposée au hasard de rencontres embarrassantes ?

Il s'empressa d'ajouter :

— Je parle uniquement pour vous.

Ce n'était pas seulement la fausseté, mais l'incorrection de leur situation qui le gênait. Imbu des idées morales de son

milieu et de son pays, Guy Langford, avec son scepticisme de surface, était plus chrétien que Bianca dans sa façon de juger la vie ; en dépit de sa foi dans toute la cour céleste, la jeune femme était païenne d'instincts et par éducation.

Guy développait ses arguments avec une certaine chaleur ; Bianca l'écoutait, attentive, troublée. Elle mesurait à quel point les choses auxquelles son grand amour la rendait insensible avaient conservé du prix pour lui. Et justement, comme pour illustrer les paroles du jeune homme, leur donner la valeur des idées réalisées, un groupe de visiteurs déboucha sur la terrasse. Bianca, ne les connaissant pas, les voyait avec indifférence se diriger de leur côté. Mais pour Langford il n'en était pas de même. Un air de malaise et d'embarras s'était répandu sur son visage. Il eut un moment de lâcheté, il retourna vers la balustrade. Bianca avait remarqué l'expression et compris le mouvement. Elle eut une révolte irrésistible d'orgueil blessé.

— Vous les connaissez donc ? fit-elle d'une voix un peu forcée.

Mais Langford s'était repris. En homme, il faisait face aux arrivants.

— Oui, je les connais, répondit-il, regardant approcher les promeneurs avec un calme affecté.

Le groupe qu'on voyait avancer se composait d'une femme de trente-huit à quarante ans, type de l'Anglaise opulente et brune, sanglée dans une jaquette de coupe irréprochable ; elle avait la démarche hardie et sûre des êtres qui se sentent parfaitement indépendants et en tirent de l'orgueil. Deux hommes cheminaient à ses côtés, deux Anglais sains, bien portants, élégants, avec ce teint brun rose que le soleil du Midi donne aux peaux du Nord.

— Tiens, Langford ! s'écrièrent-ils en même temps.

C'étaient deux camarades de cercle, de chasse, de plaisir. La femme brune avait ajusté un lorgnon sur son nez.

— Comment, Guy Langford ici ?

— Fortescue !... Reeding !... Ah ! Mrs Beauchamp !

Guy lança ces trois exclamations avec peu d'enthousiasme ; il fit ensuite quelques pas hésitants à la rencontre des nouveaux venus, embarrassé de laisser Bianca derrière lui. De

vigoureuses poignées de main s'échangèrent, suivies de demandes et de réponses.

— Oui, nous longeons la Riviera depuis deux jours. J'avais une envie folle de revoir Rapallo. Nous sommes sur le yacht de lady Hermione. Elle est là-bas, derrière la maison, avec Terry.

Lady Hermione, la femme la plus insolente et désagréable d'Angleterre! Guy pensa défaillir. Il aurait donné tout au monde pour être ailleurs; il se sentait très petit garçon et malheureux.

— Quelle chance de vous avoir rencontré! Lady Hermione sera ravie de vous voir... Y a-t-il assez longtemps que vous oubliez vos amis! Cette fois, je vous tiens, je ne vous lâche plus...

Fortescue se permit de pousser du coude Mrs Beauchamp pour l'avertir qu'elle commettait une bévue. Lui et Reeding avaient compris d'emblée la situation : la femme qui, appuyée à la balustrade de la terrasse et à demi cachée par les vases d'orangers, faisait mouvoir avec une lenteur indolente un grand éventail mauve, c'était l'Italienne pour laquelle Langford avait compromis sa carrière. Mrs Beauchamp était myope, et, les orangers aidant, elle n'avait pas aperçu la compagne de Guy; l'avertissement de Fortescue fut donc perdu : elle continua de prodiguer à Langford ses effusions amicales.

— Vous m'excuserez, Mrs Beauchamp, je suis très reconnaissant de vos offres aimables, mais... j'accompagne une dame... — Il hésita un instant : — La femme d'un ancien collègue,.. Il faut même que je vous quitte, car elle est seule...

— Une dame ?... Ah! oui, certainement! — Et elle tourna son regard du côté de Bianca. — Mais il y a un moyen de tout arranger, — ajouta-t-elle aussitôt : — présentez nous.

Mrs Beauchamp, qui se plaisait à ne rien faire comme les autres, trouvait toute naturelle cette présentation improvisée. Cependant, à peine eut-elle prononcé ces mots imprudents, que la situation s'éclaira à ses yeux. Elle se rappela l'aventure de Langford, le congé qu'il avait dû demander. La femme de l'ancien collègue, c'était la belle madame Conzi, la

célèbre Bianca dont toute la diplomatie européenne avait raffolé!... Mrs Beauchamp n'était pas femme à reculer ; elle se piquait d'une parfaite indépendance d'esprit et était toujours prête à payer les bévues que ses élans lui faisaient commettre.

— Hermione prendra ses grands airs, mais qu'importe! Elle voit bien les pires coquines d'Angleterre et du continent! Cette pauvre petite madame Conzi est au fond très respectable. Elle a toujours forcé ses admirateurs à un platonisme surhumain! Il y a bien Langford maintenant, mais, si l'on voulait être sévère...

L'aventure paraissait drôle à Lizzie Beauchamp, amusante à raconter. Puis, elle était curieuse de voir cette beauté rare.

— Eh bien, où est-elle? présentez-nous donc.

Langford, un peu interdit, fit quelques pas en avant pour prévenir madame Conzi, puis revint chercher l'entreprenante Anglaise. Bianca accueillit Mrs Beauchamp avec un beau sourire tranquille et une dignité aisée; elle paraissait conférer une faveur plutôt que la recevoir. Elle eut pour Fortescue et Reeding des mots gracieux. On aurait dit la châtelaine de la Pagana recevant ses hôtes. Les nerfs de Guy Langford commençaient à se détendre: il admirait l'aisance de Bianca et était reconnaissant à Mrs Beauchamp de sa cordialité. Tout naturellement, les deux femmes s'étaient mises à marcher l'une près de l'autre ; les trois hommes suivaient. Personne n'avait parlé d'attendre lady Hermione; instinctivement, chacun désirait éviter la rencontre, et souhaitait qu'un incident vînt l'empêcher.

Arrivés au bout de la terrasse, les promeneurs tournèrent l'angle gauche de la maison. Alors, tous ces gens du monde, blasés et froids, s'arrêtèrent saisis. Cette partie du plateau, qu'un bosquet de pins et de cèdres sépare de l'extrémité de la presqu'île, semble un jardin enchanté baigné par deux mers de féerie : à droite, le golfe de Santa Margherita aux eaux bleu clair, aux contours accidentés ; à gauche, les teintes plus foncées du golfe de Rapallo, pareil à un grand lac placide, aux berges adoucies, aux tons fondus.

Pendant quelques minutes, ce groupe d'êtres disparates resta muet, comme hypnotisé. Puis les exclamations admi-

ratives commencèrent, et pour Bianca le charme fut rompu. Mais elle continua à jouer son rôle avec la même grâce souriante, se prêtant au caquetage mondain, maintenant si vide pour elle ! De temps à autre, elle regardait Guy. Il jouissait de ce retour momentané à ses anciennes habitudes, de cet échange de plaisanteries connues, d'anecdotes courantes Elle en était surprise et un peu attristée.

Une brise très douce s'était levée : sur l'esplanade, des palmiers se balançaient avec une lenteur voluptueuse.

— Et maintenant, où allons-nous ? demanda Mrs Beauchamp dont l'admiration se lassait vite.

Un jardinier offrit de leur faire visiter le vieux château fort. Les promeneurs quittèrent l'esplanade, parcoururent des sentiers fleuris, des bosquets profonds, puis ils arrivèrent aux fossés vides sur lesquels un pont-levis est jeté. Ce pont mène à la grande porte de bois bardée de fer, entrée de ce château-fort d'où les Spinola guerroyaient avec leurs voisins. Mrs Beauchamp, qui s'imaginait avoir du goût pour les ruines historiques, posait à leur guide une foule de questions auxquelles celui-ci répondait avec prolixité : soudain, une voix aiguë lui fit tourner la tête :

— Lizzie, Lizzie, attendez-nous donc !

Au son de cette voix, Guy avait froncé le sourcil et de nouveau une expression de malaise avait assombri son visage. Lui aussi s'était retourné vers les nouveaux venus. Un grand jeune homme blond, à tournure militaire, raide, hautain, les yeux bêtes, accompagnait une femme maigre, d'un âge incertain, vêtue de couleurs claires, batiste et dentelles. Ces étoffes légères, flottant autour d'elle, lui donnaient un faux air de jeunesse. Elle avait un de ces visages insolents de blonde fade, à la fois ennuyés et maladifs, avec des traits trop fins et des yeux trop pâles. Mrs Beauchamp fit quelques pas à sa rencontre.

— Vous étiez si en arrière, que j'ai perdu patience.

Elle ajouta, avec un léger embarras :

— Nous avons trouvé des recruesen route. Vous connaissez Langford, n'est-ce pas ?

Puis, très vite, se retournant vers Bianca :

— Permettez-moi de vous présenter l'une à l'autre : madame Conzi, lady Hermione Fane.

Bianca s'inclina d'un air hautain ; lady Hermione fit un léger signe de tête. Elle possédait une implacable mémoire, et le nom de madame Conzi lui avait tout rappelé.

— Oui, certes, je connais Langford.

Et elle tendit la main à Guy avec des paroles cordiales, puis l'entraîna à son bras sous la voûte du vieux château, sans plus s'occuper de la jeune femme, qu'elle frôla en passant.

IV

L'heure suivante fut, pour Langford et Bianca, riche en impressions amères. Dédaigneusement ignorée de lady Hermione, protégée par Mrs Beauchamp, forcément séparée de son ami, la jeune femme se sentait dans une de ces situations fausses dont toute la dignité qu'on y apporte ne diminue pas l'humiliation. Jamais encore elle n'avait été soumise à pareille épreuve. Pendant leurs deux années de vie errante, ils avaient vécu presque seuls, voyant de loin en loin quelques amis fidèles, mais tous étaient des intimes de Bianca, des gens à elle. Pour la première fois, elle se trouvait en contact avec le monde de Guy, un monde hostile, inconnu, pour qui elle ne représentait rien, sur qui elle n'avait pas de prise.

Certes, en se décidant à quitter la maison conjugale, Bianca Conzi avait envisagé résolument les conséquences de son acte. Mais à quoi sert de savoir la vérité? il faut la vivre pour en connaître la puissance; aujourd'hui, elle la vivait!

Guy subissait des émotions tout aussi pénibles. Il n'ignorait pas la nature véhémente et primesautière de son amie; il devinait le drame qui se jouait en elle. Pour mettre fin à cette embarrassante rencontre, il se sentait prêt à toutes les imprudences, mais il était comme garrotté par la force des choses. Toute initiative de sa part, pour défendre et protéger Bianca, aurait compromis la jeune femme, aggravé une position déjà si délicate et fausse. Le sentiment de son impuissance exaspérait

son orgueil d'homme, irritait ses susceptibilités d'amant.

Lady Hermione l'avait pris à part et l'accablait de questions artificieuses, d'allusions déplacées. Les thèmes ne lui faisaient pas défaut : c'était son père qu'il ne voyait plus, sa carrière qu'il avait compromise... Des envies désordonnées de représailles traversaient l'esprit de Langford ; il faisait de violents efforts pour rester correct, pour conserver cette attitude impassible que les hommes du monde considèrent, à bon droit, comme un signe de race.

Pendant ce temps, Mrs Beauchamp, un peu honteuse des résultats de sa maladresse, s'efforçait d'admirer les vieilles arquebuses, les épées rouillées, les canons encore montés dans les meurtrières. Fortescue, Reeding, Terry les comparaient aux armes modernes. De temps à autre, madame Conzi plaçait un mot distrait, d'une voix éteinte et comme enrouée.

Lizzie manque de tact, elle n'a pas mauvais cœur ; elle essaie de venir au secours de Bianca :

— Vous n'en pouvez plus, je le vois : rien de fatigant comme l'admiration ! Asseyons-nous là, sur cette coulevrine : avec votre chapeau à plumes, vous avez l'air de la grande Mademoiselle s'apprêtant à tirer le canon de la Bastille.

— Non, je vous remercie, je n'ai pas besoin de m'asseoir, répond Bianca, faisant pour se raidir un effort désespéré.

— Mais vous n'avez pas l'air bien, vous êtes pâle !

— C'est l'humidité : voyez comme ces murs suintent.

Elle frissonne, effectivement, et un petit accès de toux secoue sa poitrine : mais, cette fois, elle n'ose pas porter son mouchoir à ses lèvres. La voix de lady Hermione, parlant à Guy, arrive jusqu'à elle.

— Vous auriez dû être compris dans les dernières promotions. C'est une injustice de vous avoir sauté ! Je l'ai dit hautement ; j'en ai même parlé à lord Rosebery.

Langford esquisse un geste vague, qui peut être pris pour un remerciement.

— Un homme d'avenir comme vous ne doit pas laisser les fruits secs de la carrière passer devant lui comme cela.

Chaque coup portait, chaque flèche empoisonnée faisait son trou et vibrait dans la plaie. Avec un art subtil, Hermione Fane relevait aux yeux de Guy, en les exagérant, tous les

avantages dont sa romanesque aventure risquait de le priver. Elle parlait assez haut pour que pas un de ses mots ne se perdît ; ils résonnaient aux oreilles de ses deux victimes, et chacune d'elles calculait avec angoisse ce que l'autre devait éprouver à les entendre.

Guy souffre pour Bianca, il souffre pour lui-même. L'impossibilité de réagir le torture ; d'autres causes de souffrances se sont également éveillées dans son âme : les mots habiles de lady Hermione ont ravivé des regrets latents jusqu'ici. Carrière, vie active, intérêts de propriétaire anglais, liens de famille, amitiés de jeunesse, tout cela lui manque, laisse dans son existence des vides, des lacunes, dont il mesure tout à coup la profondeur.

Son intuition de femme et d'amoureuse avertit Bianca des pensées qui bouleversent le cœur de son ami. Cette défaillance passagère lui paraît honteuse : eh quoi ! il est moins brave qu'elle ! Pourtant, elle a perdu davantage et d'une façon irrémédiable, les humiliations qu'elle subit viennent de le lui prouver. Mais que lui importent les châtiments, les préjugés, les cruautés du monde ? Elle a choisi sa voie et ne recule devant aucun des sacrifices dont il faut payer le bonheur. Son imagination s'exalte ; en comparaison de ses propres sentiments, ceux de Guy lui semblent faibles, incertains. Elle s'en irrite. Toute la fougue de la Sicile allume ses veines et en accélère les battements. Elle a les passions et les colères des êtres primitifs, son raffinement n'est que superficiel, extérieur ; son âme est restée sauvage. Elle ne sait pas dominer les phases successives de ses émotions ; toujours elle appartient tout entière à la minute présente.

Après avoir gravi l'escalier de pierres branlantes, les promeneurs sortent sur le plateau qui s'étend de plain-pied, à la hauteur du premier étage, jusqu'aux murs crénelés qui surplombent la mer. C'est un fouillis d'arbrisseaux, de lianes, de fougères, d'anémones et d'orchidées sauvages ; puis des espaces rocailleux d'où sortent des bouquets de thym qui embaument l'air. Le groupe se disperse à l'aventure. Bianca s'assied sur un pan de mur ébréché. Elle regarde le golfe, qu'elle a traversé la veille au soir avec des émotions si différentes. Hier, le bonheur enivrant ; aujourd'hui, l'amertume

corrosive. Le passage de deux inconnues qu'elle ne reverra jamais a brutalement effacé les impressions heureuses. La cruauté du monde la saisit encore plus vivement que ne l'avait fait l'impassibilité de la nature. Elle se sent défaillir sous le poids de ses pensées.

— Bianca, dit une voix près d'elle.

C'est Guy. Il a vu qu'elle était seule et a fait un détour pour la rejoindre.

Elle le regarde fixement. Il a l'air troublé, embarrassé, malheureux. Elle donne à cette attitude un sens qui la fait souffrir et qui la rend injuste.

— Bianca, levez-vous, partons les premiers; je reviendrai en arrière pour saluer les autres...

Il veut abréger le supplice qu'elle endure, mais elle refuse de comprendre l'intention délicate.

— Allez rejoindre vos amis, répond-elle sèchement: je connais la Pagana, j'irai vous attendre sur la grande terrasse.

Il s'éloigne offensé, mais à pas lents, comme s'il ne pouvait se décider à la quitter. Alors une réaction se fait dans l'esprit de Bianca : elle voudrait courir après lui, le rappeler; mais déjà il a rejoint Reeding et Mrs Beauchamp ; tous trois disparaissent derrière les buissons. Elle reste seule, et soudain elle voit toutes choses sous un aspect nouveau. Nature excessive, elle va d'un extrême à l'autre. Elle a accusé le monde, c'est elle-même qu'elle accuse maintenant. Le monde est logique dans son apparente cruauté : il est forcé de préférer les fautes qu'on lui cache à celles qu'on lui avoue. Toute sa colère contre Guy est tombée soudainement. Pour la première fois, elle se demande de quel droit elle est venue entraver son avenir, empêcher l'accomplissement de sa destinée normale.

Une évolution douloureuse se faisait en elle, sa tête altière se courbait, une humilité inconnue pénétrait son être.

Sur l'esplanade, aucune voix ne se faisait plus entendre. Bianca, énervée par ce silence, se rapprocha du vieux château. Dans la salle du premier étage, Mrs Beauchamp et Fortescue l'attendaient. Les autres avaient disparu sans prendre congé d'elle. Bianca, soulagée de ne plus les voir, ne songea même pas à relever le procédé impoli.

— Impossible de retenir Hermione, s'écria Mrs Beauchamp : elle est toujours pressée ; elle a emmené les autres de force... J'espère que nous nous reverrons, chère madame Conzi.

Les adieux de Lizzie Beauchamp furent très chaleureux. Bianca y répondit avec une réserve un peu triste.

— Vous marchez plus vite que moi. N'ayez pas de scrupule à me laisser en arrière. Je rejoindrai lentement ma voiture.

Elle n'avait qu'une idée : en finir le plus vite possible avec cette intolérable contrainte. Quelques mots encore, et sur le pont-levis vermoulu la dernière poignée de main s'est échangée, la robe de Mrs Beauchamp a disparu derrière les bouquets de pins.

Un moment après, quand la jeune femme s'arrête sur la grande terrasse de marbre, en face de la mer tranquille, Guy n'y est pas arrivé encore. Bianca retrouve ces aspects qui l'ont si violemment émue, il y a une heure à peine ; elle ne sent plus en elle les mêmes volontés passionnées. Elle a compris ce qu'il y a de logique et d'inévitable dans certaines souffrances ; à ce mouvement d'humilité succède en elle un état d'esprit nouveau. Sa pitié cesse de se fixer sur elle-même : elle va maintenant à celui qui partage sa vie, et l'idée du renoncement et du sacrifice commence à pénétrer son cœur.

Bianca traverse une de ces heures où l'on voit toutes choses de plus haut, où la pensée domine la passion humaine, où d'un coup d'ailes mystérieux semble s'élever et planer l'âme. Son devoir est de rendre à Guy la liberté ! Cette seule idée la point, la torture ; elle la repousse avec énergie ; mais sa conscience, assoupie jusque-là, vient d'acquérir une sensibilité nouvelle. Oui, elle aura ce courage.

Absorbée en elle-même, la jeune femme n'avait pas vu son ami tourner l'angle de la villa. Au bruit de ses pas, elle fit volte-face : il était devant elle. Alors, au lieu de courage, une peur lâche lui vint, une envie de pleurer et d'être consolée.

Mais Langford n'était pas disposé à l'attendrissement. Froissé de la sécheresse avec laquelle tout à l'heure elle avait

repoussé son intervention affectueuse, humilié du rôle que les circonstances lui avaient imposé, un peu honteux aussi des regrets dont il s'était senti assailli, Guy avait le visage mécontent et sombre.

— Je suis à vos ordres, dit-il.

— Partons, répondit-elle.

Et elle ne partait pas, elle n'avait pas la force d'étouffer les émotions qui la bouleversaient, de prendre une attitude conventionnelle. Il fallait parler, dissiper cette atmosphère lourde, chargée de colère, mais elle reculait devant une explication. Elle aurait voulu, au moins, que lui commençât : mais il ne disait rien, et restait debout près d'elle, taciturne et maussade. Elle demeurait immobile, inexprimablement fatiguée, nerveuse... Et voilà que ce malaise lui rappela sa maladie : elle en eut soudain la vision nette. Le temps qu'elle avait encore à passer en ce monde était mesuré. Pourquoi disputer avec acharnement un bonheur qui devait être si court? Mais elle ne se révoltait plus, elle s'attendrissait. Sa mort, c'était la solution, la délivrance de Guy.

Sa faiblesse augmentait, elle eut peur de tomber, et, s'approchant d'un banc voisin :

— Il faut que je me repose un instant avant de partir, dit-elle d'une voix oppressée.

Guy, un peu inquiet, s'empressa autour d'elle :

— Vous ne vous sentez pas bien? Voulez-vous un verre d'eau? On pourrait peut-être faire venir la voiture jusqu'ici?

— Non, non! quelques minutes de repos seulement!

Elle ferma les yeux un moment, puis les rouvrit.

— Guy, j'ai été désagréable tout à l'heure, mais c'est que je souffrais tant!...

— Et vous m'en rendiez responsable! Ne niez pas, c'est inutile. Allez, j'ai bien vu. Mon respect pour vous, pour votre dignité, ma conduite de tous points correcte à vos yeux, tout cela n'était que faiblesse. Vous auriez voulu que je fasse un éclat, que je proclame mon droit de vous défendre. Voyons, formulez vos griefs.

— Vous vous trompez, Guy, je ne vous reproche rien.

— C'est-à-dire que vous me reprochez tout!

Ignorant le nouvel état de conscience de son amie, Langford se méprend sur la cause de son trouble.

— Ne me méconnaissez pas, répond-elle avec un petit sourire triste: ce serait injuste. Il est naturel que j'aie souffert. L'heure qui vient de s'écouler a été humiliante...

— J'en ai rarement passé de plus amère!

Au son de sa voix elle apprend tout ce qu'il a souffert, lui, dans son orgueil d'homme. Attendre que sa mort le délivre serait lâche. C'est par un acte libre et spontané de sa volonté, qu'elle doit lui permettre de rentrer dans la vie normale qu'il désire.

— Mon ami, dit-elle très bas, ne regrettons pas cette épreuve. Elle m'a ouvert les yeux sur bien des choses...

— Sur quelles choses? Des choses que vous ne connaissiez pas?

— Je les connaissais sans les comprendre; aujourd'hui je les comprends.

— Vous vous rangez enfin à mon avis?

Bianca baisse la tête en signe d'acquiescement. Langford, emporté par l'idée qui le domine, désireux de rétablir sur l'esprit de Bianca son prestige ébranlé, continue d'énumérer un peu maladroitement les difficultés des situations mal définies. Son désir de mettre d'accord les différents intérêts de la vie ressort de toutes ses paroles.

La jeune femme l'écoute, les yeux fixés sur le ciel, où de légers nuages d'or commencent à paraître, animant de reflets lumineux les eaux du golfe. A présent, elle croit pénétrer le sens profond des choses mieux qu'elle ne l'a fait jusqu'ici.

— Il faut que certains sentiments meurent en nous pour que d'autres puissent vivre, s'épanouir, donner leur fleur.

Bianca parle à voix basse, le visage tourné vers la mer. C'est avec peine que le jeune homme saisit les mots. Tout à coup elle se penche vers lui :

— Vois-tu, ce n'est pas ta faute : — elle a repris le tutoiement pour lui prouver que nulle colère ne l'anime: — mais d'autres amours sont restées dans ton cœur, c'est pourquoi tu n'es pas heureux avec moi.

— D'autres amours?...

Le ton marque de la surprise, de l'indignation.

— Oui, oui, je sais, tu n'aimes pas d'autres femmes, mais tu aimes d'autres choses. C'est naturel : tu es un homme, tu voudrais mettre tout d'accord. Je le voudrais aussi... pour toi, — ajoute-t-elle avec lassitude, — mais comment faire ? C'est inconciliable. Il faut choisir ; l'heure est venue. Si tu peux être heureux sans moi...

— Vos allusions tombent mal, réplique-t-il avec amertume. Jamais vous ne m'avez plus possédé qu'hier, qu'aujourd'hui !... Vous ne vous souvenez donc plus ?

Il lui a posé brusquement la main sur le bras avec une violence qui lui fait mal. Elle tourne ses yeux vers lui et le regarde fixement d'un air étrange.

— Vous me demandez si je me souviens ?

Il y a dans sa voix du triomphe, du désespoir et un inexprimable regret.

Mais Guy ne sait pas discerner ces nuances. Il se croit accusé, il veut se défendre.

— Qu'avez-vous à me reprocher, voyons ? dites-le !

— Rien : vous êtes un ami très bon, très patient, très dévoué.

— Un amant aussi, je pense ?

— Un amant aussi.

C'est avec un peu d'ironie qu'elle répond à la demande puérile. Il saisit l'inflexion et s'en irrite. Cette discussion de leurs sentiments est contraire à sa nature, elle lui est odieuse : il voudrait la tronquer : mais une force le pousse à aller de l'avant, à arriver jusqu'au fond trouble des pensées secrètes. Comme toutes les natures profondes, Bianca porte en elle un mystère qu'il ne peut pénétrer. C'est là son charme irritant. Il l'a senti toujours, mais jamais comme à cette heure. Il demeure perplexe, agacé.

Du côté de Santa Margherita, le soleil s'abaisse derrière les collines. La mer est devenue orange et bleue. Chiavari se dore et la côte de Levanto prend des teintes azurées ; une sorte de buée lumineuse enveloppe le golfe, les rochers, les monts verdoyants. Mais Guy ne voit et ne sent rien des choses extérieures. Toutes ses facultés sont tendues vers l'âme de Bianca. Il reprend :

— Un ami, un amant dont vous êtes mécontente, qui ne vous aime pas comme vous voulez être aimée, qui vous méconnaît, qui ne vous comprend pas...

— Non, en effet, vous ne me comprenez pas...

Il y a dans la voix de Bianca une plainte douce. Elle espérait se faire entendre à demi-mot, éviter les paroles précises, si pénibles à prononcer.

— Guy, murmure-t-elle, Guy, aidez-moi, ma tâche est rude.

— Vous aider ?

— Oui, aidez-moi à faire mon devoir.

Les idées du matin reviennent à l'esprit du jeune homme : la lettre de madame de Santelmo, les projets de réconciliation avec Pietro Conzi.

Son visage se fait dur et froid.

— Expliquez-vous, dit-il d'une voix sèche et brève.

Bianca pose sa main sur le bras de Guy.

— Il y a, vois-tu, des choses inconciliables. Je savais bien que tu n'avais pas, comme moi, oublié ton passé, ton ancienne vie... je le savais, mais je ne m'en rendais pas compte... La force égoïste de mon amour m'aveuglait. Aujourd'hui je vois clair. Guy, je t'ai fait perdre trop de choses ! Guy, je voudrais réparer.

— Réparer ? De quelle façon ?

— En m'éloignant.

— Qu'osez-vous dire ?

Guy s'est redressé. Il a secoué la main qui retenait son bras et a reculé de quelques pas. Une colère fait trembler sa voix, et cette colère est pour le cœur endolori de Bianca un baume merveilleux.

— Ne t'irrite pas, dit-elle. Je pense à toi, uniquement à toi !...

Son regard, son geste, sa voix, tout est sincère. Ce n'est pas une comédie de femme du monde. Guy plonge ses yeux dans les yeux de Bianca. Son regard est dur, investigateur, perçant ; elle le supporte sans fléchir.

— Ah ! dit-elle en faisant le geste de s'ouvrir le cœur, regarde seulement : tu n'y trouveras que toi.

— Je sais, oui, je sais...

Guy parle d'une voix rauque et tremblante. Un attendrissement soudain l'a désarmé.

— Chère, pourquoi me dire ces choses? Vous me faites souffrir, vous souffrez plus encore.

Bianca renverse la tête en arrière comme si le poids de ses pensées était trop lourd.

— Oui, je souffre. Et pourtant, vois-tu, — continue-t-elle avec une passion douloureuse, — dans cette aventure où nous nous sommes jetés, mon sort est préférable au tien. J'ai souffert, oh! certes, de ne pas te sentir à l'unisson avec moi, mais je n'ai pas connu la misère des regrets qui rongent, des ambitions refoulées ; j'ignore le décevant désir des choses perdues, et les humiliations secrètes, châtiment des affections que l'on ne sait pas porter le cœur haut.

— Bianca!

Mais elle ne parait pas entendre et poursuit :

— Pour moi, au contraire, toutes les autres forces, toutes les autres manifestations de la vie disparaissent dans la joie d'être avec toi... Regarde la mer devant nous : elle pourrait engloutir tous les navires qui la sillonnent, et c'est à peine si le mouvement de ses eaux serait altéré un instant. Il en est de même de mon amour. Rien de ce qui te manque, ne le trouble: rien de ce qui te ronge et t'humilie, ne l'abat.

Bianca parle avec une exaltation croissante, un air de douce supériorité se répand sur son visage: et, sous les rayons du soleil couchant, ses traits paraissent éclairés par une lumière intérieure. Jamais encore elle n'a livré ainsi son être moral: toutes les émotions qui la bouleversent depuis la veille l'ont jetée hors d'elle-même et de ses réserves habituelles. La pensée du peu de temps qui lui reste pour aimer condense toutes ses forces.

Les nuages d'or du ciel ont changé de nuance : on dirait des bouquets de roses jetés sur l'azur. Maintenant la mer est de moire lilas avec des reflets violets: à l'horizon, le ciel strié de pourpre prend des teintes vert pâle. Au delà, ce sont les portes du paradis: cette croyance enfantine revient au cœur de Bianca. Sa pensée se tend de nouveau vers les puissances invisibles dont le secours peut venir :

— Ayez pitié, Seigneur! murmure-t-elle pour la seconde fois.

Et l'espoir, la volonté de vivre rentrent en elle.

Sous les paroles vibrantes de son amie, Guy s'est incliné. Quelque chose de profond a remué en lui. Toutes ses idées sur Bianca se sont modifiées soudain. Ses soupçons du matin n'existent plus. Les calculs mesquins, les intérêts secondaires, les préjugés, les conventions ne peuvent avoir de prise sur cette âme qui vient de se révéler à lui dans sa sincérité passionnée. Il ne cherche plus même à s'expliquer ce trouble qui, il y a quelques heures encore, excitait sa curiosité. Des émotions autrement puissantes agitent son être.

— Bianca, dit-il, je suis comme toi. Sur ta vie qui est ma vie, je te jure que je ne regrette rien!

D. MELEGARI

(La fin au prochain numéro.)

LE

PARTAGE DE L'AFRIQUE[1]

II

L'EXPLORATION

Je ne sais rien de plus réconfortant que le spectacle de la lutte engagée, depuis un siècle, par les fils de l'Europe civilisée contre le sphinx barbare qui veille sur le mystère africain.

De quelque point de vue qu'on l'envisage, l'entreprise a de la noblesse et de la grandeur.

L'exploration est éminemment héroïque. Elle élève l'homme au-dessus de lui-même, le met face à face avec le péril, en ne lui laissant pour compagne et pour servante que sa propre énergie. Climat, sol, fatigue, maladies, faim, soif, hostilité des choses et des hommes, guerre sourde ou déclarée, isolement, abandon, appel vain, tout s'oppose, désarme, décourage. Il faut tout endurer, bouche close. A chaque détour de route, à chaque buisson, le but que le rêve s'est proposé au départ échappe. Goutte à goutte, s'épuise la provision d'endurance que rien ne renouvelle, ni les résultats entrevus, ni la trêve des haltes, ni une âme fraternelle, ni l'applaudissement de ceux qui regardent l'œuvre s'accomplir. L'explo-

[1] Voir la *Revue* du 1[er] mars.

rateur est comme perdu à la surface d'un océan rebelle. Quand on lit les récits qu'il fait au retour, on s'étonne qu'il ne se soit pas laissé couler à pic, plutôt que de continuer, les bras morts, une lutte impossible. Ceux qui le recueillent, à l'arrivée, sont effrayés de le voir apparaître, maigre, haillonneux, meurtri, blanchi, flambé, rompu jusqu'aux moelles. « Êtes-vous donc, disent-ils, cet homme qui était perdu et dont on n'a plus parlé depuis quatre ans [1]? » Ils doutent et font cette dernière injure au vagabond... Et celui-là, au moins, est revenu !

Quelle est donc la vocation étrange, faite de soif de nouveau, de lassitude de la vie courante, de goût pour le risque, de curiosité scientifique et de foi, qui destine, de bonne heure, ceux qui doivent devenir les héros de cette Odyssée?

François Levaillant, né à Paramaïbo, dans la Guyane hollandaise, est pris, dès l'enfance, du goût passionné de l'histoire naturelle. A dix ans, il avait des collections importantes; chasseur, anatomiste, empailleur même, il vient compléter ses études à Paris. Il est frappé de l'incohérence des classifications alors admises. Il veut étudier directement la nature et la voir, face à face, dans des contrées non encore explorées. Il part pour le cap de Bonne-Espérance et commence, en 1780, ses belles explorations du Sud africain.

René Caillié, fils d'un boulanger des Deux-Sèvres, orphelin, apprenti cordonnier, lit, à douze ans, l'*Histoire des Voyages* et le *Robinson*. Plus tard, la vue des cartes de l'Afrique, vides et blanches, éveille en lui les premières curiosités. Peu à peu, l'enthousiasme géographique s'empare de lui. Avec soixante francs dans sa poche, il part en 1816, s'embarque à Rochefort pour cette colonie, alors si modeste, du Sénégal, et, va-nu-pieds du désert, se jette droit devant lui, à la découverte de tout ce qu'on ignore dans le continent africain.

1. C'est ainsi que Cameron fut accueilli quand, au bout d'un voyage inouï, il parvint à la côte occidentale : « Le consul d'Angleterre, en m'ouvrant sa porte, me regarda d'un air assez rude, se demandant quel pouvait être l'individu pâle et défait qui se présentait ainsi : « — Je viens vous rendre compte de ma personne, » lui dis-je, j'arrive de Zanzibar. » Il me regarda en fou : « A pied, ajoutai-je... » Il recula d'un pas et laissant retomber ses mains sur mes épaules : « Cameron ! » mon Dieu ! s'écria-t-il. » Le matin, il répétait au vice-consul que je devais être mort. »

Barth est un savant, un professeur. Né à Hambourg, il fait d'excellentes études classiques. Sa thèse de doctorat est une dissertation sur le commerce des Corinthiens. Tout ce qui, dans le passé, a rempli le cadre méditerranéen, l'attire. Il veut voir les choses de près. Après plusieurs excursions archéologiques préliminaires, il part pour « les lieux où fut Carthage », de là pour Tripoli, et enfin, à partir de l'année 1850, il s'enfonce dans le Sahara et le Soudan, où il passera les meilleures années de sa vie.

Burton est un officier de l'armée des Indes, philologue et grand connaisseur en langues orientales ; il apprend l'hindoustani, le persan, l'afghan, le moultani et l'arabe. Celui-ci voyage pour compléter ses connaissances, pour en faire usage et aussi un peu par paradoxe, pour tenter ce que personne n'a fait avant lui. Déguisé, il se joint au pèlerinage musulman et il visite les villes saintes de l'Arabie. C'est une gageure. Dans son second voyage, commencé en 1857, il s'en propose une autre, plus hardie : découvrir les sources du Nil. Avec Speke, autre officier, autre téméraire, il réalise l'impossible, et les grands lacs sont reconnus.

Le meilleur de tous, Livingstone, celui que le noble Duveyrier appelait « le noble Livingstone », est fils d'une famille d'Écosse où l'honnêteté est héréditaire. Son père faisait un petit commerce de thé « où il avait trop de conscience pour pouvoir s'enrichir ». Ouvrier dans une filature, Livingstone s'instruit par un travail opiniâtre. Mais sa conscience est en éveil : il se replie sur lui-même. Des sentiments religieux le pénètrent : « il résolut de vouer son existence au soulagement des misères humaines et de se faire le pionnier de la foi ». C'est dans cette pensée qu'il étudia la médecine, puis la botanique et la géologie, tout en continuant à travailler à la filature pour subvenir à ses besoins. Quand il se fut fait recevoir docteur en médecine et qu'il eut achevé ses études théologiques, il partit pour l'Afrique et débarqua au Cap, en 1840.

Savant, missionnaire, officier, vagabond, aventurier, aucun de ces hommes n'est animé d'un esprit de lucre. C'est une passion forte et généreuse, un trop-plein de vie, une soif de se donner qui les jette dans l'action. Parmi eux, pas un mar-

chand. Le marchand, prudent, se tient à la côte, quand l'homme de foi et l'homme de science, téméraires, se lancent dans l'inconnu.

Bientôt, une autre pensée, plus généreuse encore, les pousse en avant et les soutient. A peine ont-ils fait les premiers pas, qu'une grande pitié les a saisis. Ils voient, en effet, passer auprès d'eux, traînant l'angoisse, la « caravane de traite ». Ils se heurtent au grand mal qui désole ce continent.

Leur rôle se hausse encore, leur mission s'élargit. Ils deviennent des témoins et des arbitres. Partout, leur survenue a dérangé l'affût séculaire de l'homme traquant l'homme. L'Europe chrétienne a reçu de l'Islam, qui la tenait lui-même de l'antiquité, la tradition lucrative du redoutable négoce. Les maux se sont accrus à raison de l'étendue des besoins à satisfaire. A son retour, l'explorateur, qui a vu le mal à sa source, dénonce la misère effroyable, les meurtres, les populations en fuite, les tribus tout entières détruites pour amener au rivage les quelques enfants et femmes qui survivent. L'un des plus anciens et des plus hardis explorateurs du continent noir, Bruce, qui voyageait en 1770, en Abyssinie, s'exprime en ces termes : « Tous les hommes faits sont tués, puis mutilés, les lambeaux de leurs cadavres sont emportés comme des lauriers de victoire ; plusieurs des vieilles femmes sont aussi égorgées, tandis que d'autres dans la frénésie de la terreur et du désespoir se tuent elles-mêmes. Les garçons et les filles d'un âge plus tendre sont ensuite emmenés en triomphe avec la brutalité digne d'un pareil exploit. »

C'est ainsi que commence cette triste litanie. Depuis Bruce, tous les voyageurs la reprennent, l'un après l'autre. « Quand on attaque un village, disent Denham et Clapperton, qui voyagent dans le Bornou, en 1828, la coutume du pays est d'y mettre le feu, à l'instant même. Les malheureux habitants s'empressent de fuir, et tombent entre les mains de l'ennemi qui bloque le théâtre de l'incendie. On massacre à l'instant tous les hommes et on attache ensemble les femmes et les enfants, que l'on fait esclaves. »

Le major Laird, en 1830 et en 1832, voyage dans la région du Tchad : il écrit à son tour : « A peine il se passait une nuit,

sans que nous entendissions les cris de quelques malheureuses créatures que d'infâmes brigands emmenaient en esclavage... Une colonne de fumée s'élevant soudain dans l'air annonça la présence des Fellatahs, et, en deux jours, toutes les villes, y compris Addah Cuddah et cinq ou six autres, furent la proie des flammes. Les cris des malheureux qui n'avaient pas réussi à s'échapper, auxquels répondaient les clameurs perçantes et les lamentations de leurs amis et de leurs parents, campés sur le bord opposé de la rivière et qui les voyaient traînés en esclavage, et leurs habitations réduites en cendres, tout cela formait un spectacle qui, bien qu'assez ordinaire dans ces contrées, ne s'était pas souvent offert aux yeux d'un Européen. Jamais il ne m'était encore arrivé de voir, dans un jour si frappant, toutes les horreurs qui marchent à la suite de l'esclavage. »

Dans le Sud, même spectacle, mêmes descriptions. C'est Cameron écrivant, et cela à une époque bien plus voisine de nous, en 1875 : « Ce marchand arriva, un soir, conduisant une file de cinquante à soixante pauvres femmes, pesamment chargées de butin, et quelques-unes portant encore leurs enfants dans leurs bras. Ces femmes esclaves représentaient ce qui restait de la population de cinquante à soixante villages qu'on avait détruits et ruinés, dont presque tous les hommes avaient été tués, et dont les autres, chassés dans la jungle, allaient s'y nourrir de fruits sauvages et peut-être mourir de faim. Elles étaient attachées les unes aux autres par la taille avec de fortes cordes à nœuds, et on les frappait impitoyablement quand elles ralentissaient leur marche... »

Et c'est Livingstone, résumant en une seule phrase la terreur planant sur tout le continent et les responsabilités de l'Européen : « Dans cette partie de l'Afrique, comme en d'autres, le blanc passe pour un ogre ou pour un diable. Quand j'arrive près d'un village, les femmes regardent par la fente de quelque porte jusqu'à ce que j'approche, puis elles se cachent dans leur cabane. L'enfant qui me rencontre jette les hauts cris et marque une épouvante qui fait craindre des attaques de nerfs. Je le comprends à cause des horreurs commises par les négriers. *Mais pourquoi à ma vue les chiens eux-*

que les plus illustres, parmi les voyageurs allemands, Barth, Owerweg et leurs compagnons se rattachent au groupe anglais, puisque l'initiative de leurs missions appartient à la Société de géographie de Londres.

*
* *

L'école anglaise est remarquable par l'énergie soutenue et le sens pratique. Son action dépend peu de l'État. Elle puise ses ressources et trouve son appui dans des associations particulières qui, le plus souvent, préparent spontanément l'œuvre dont le pays est appelé à bénéficier. En 1788, date importante, fut fondée à Londres la « Société pour le progrès des découvertes en Afrique ». En 1839, est instituée une autre « Société pour l'extinction de la traite des esclaves et la civilisation en Afrique ». — Voilà les deux idées maîtresses de l'exploration africaine nettement dégagées et affirmées, non par quelques individus isolés, mais par des groupements permanents qui tiennent l'opinion en haleine, harcèlent les gouvernements et passionnent leurs adhérents jusqu'à l'enthousiasme. Ces organisations sont prêtes à tous les sacrifices. Ceux qui veulent se consacrer à l'œuvre savent, d'avance, à quelle porte il faut frapper, et ils savent qu'on leur répondra.

Au début du présent siècle, l'Angleterre était peut-être, de toutes les puissances maritimes, celle qui avait le moins d'intérêts en Afrique. Les peuples latins n'avaient pas encore, de ce côté, perdu l'empire des mers. Deux amorces, la Guinée anglaise et la colonie du Cap, cédée par la Hollande à l'Angleterre, ont servi de point de départ aux explorations qui ont planté les premiers jalons du vaste domaine que la Grande-Bretagne est en train d'annexer à son empire colonial.

Le premier problème africain qui se posait pour les géographes et pour les explorateurs fut celui du Niger. Les voyageurs arabes avaient parlé, dans des termes ambigus, d'un grand fleuve reliant le Nil d'Égypte avec le « Nil du Soudan » ou Niger : on croyait que leurs eaux, confondues, entouraient, au sud du Sahara, parallèlement à l'Équateur, toute l'Afrique du Nord. Au fond, on retrouve, dans cette croyance, quelque chose de l'opinion des géographes anciens qui traçaient, sur

péen, — non pas toute, car l'Islamisme a été le premier coupable, comme il sera certainement le dernier, — cette responsabilité, l'Europe allait l'effacer par l'héroïsme des explorateurs, des hommes de science et de foi qui, surgissant de partout, ajoutent cette tâche à leurs autres tâches, et, par leurs paroles, par leurs actes, par le sacrifice même de leur vie, s'efforcent de racheter le passé et de réparer le mal que, pendant de si longs siècles, la cupidité universelle avait produit.

*
* *

Trois grandes équipes, l'école anglaise, l'école allemande et l'école française, se sont partagé la besogne. D'autres nations certainement ont eu des explorateurs hardis. Le Portugal n'a pas oublié le rôle d'initiateur qu'il avait joué au XVI[e] siècle : le lieutenant Serpa Pinto, partant de Benguéla et débouchant au Transvaal, a, au prix de souffrances inouïes, tracé la route qui relie la côte occidentale à la côte orientale. L'Italie qui avait eu, au XIII[e] siècle, Marco Polo, a compté quelques pionniers hardis: Piaggia, explorateur du Bahr-el-Ghazal et du pays des Niam-Niams, Casati, le compagnon d'Emin ; la Suède réclame Grenfell, l'Autriche, Slatin-Bey ; la lointaine Russie, elle-même, a envoyé des voyageurs qui ont pénétré en Abyssinie; un des plus beaux noms de l'exploration africaine lui appartient : c'est le vaillant et érudit Junker qui, après un long séjour dans les zéribas du haut Oubanghi, nous a guidés, avec une précision extrême, dans le labyrinthe embrouillé de ces importantes régions. L'école belge enfin, quoique toute récente, compte parmi les plus actives et les plus entreprenantes; elle mériterait, ici, une place à part, si l'exposé de ses efforts ne se rattachait, plus naturellement, à la campagne de conquête et de prise de possession, dirigée, dans un esprit politique, par la surprenante activité du roi Léopold.

Ces noms glorieux et tant d'autres qu'il faut négliger, dans l'impossibilité de tout dire, honorent toutes les puissances européennes. On peut affirmer, cependant, qu'il n'y a eu véritablement esprit scientifique, activité soutenue et effort d'ensemble, que dans l'œuvre des trois groupes anglais, allemand, français ; et, encore, convient-il de remarquer

que les plus illustres. parmi les voyageurs allemands, Barth, Owerweg et leurs compagnons se rattachent au groupe anglais, puisque l'initiative de leurs missions appartient à la Société de géographie de Londres.



L'école anglaise est remarquable par l'énergie soutenue et le sens pratique. Son action dépend peu de l'État. Elle puise ses ressources et trouve son appui dans des associations particulières qui, le plus souvent, préparent spontanément l'œuvre dont le pays est appelé à bénéficier. En 1788, date importante, fut fondée à Londres la « Société pour le progrès des découvertes en Afrique ». En 1839, est instituée une autre « Société pour l'extinction de la traite des esclaves et la civilisation en Afrique ». — Voilà les deux idées maîtresses de l'exploration africaine nettement dégagées et affirmées, non par quelques individus isolés, mais par des groupements permanents qui tiennent l'opinion en haleine, harcèlent les gouvernements et passionnent leurs adhérents jusqu'à l'enthousiasme. Ces organisations sont prêtes à tous les sacrifices. Ceux qui veulent se consacrer à l'œuvre savent, d'avance, à quelle porte il faut frapper, et ils savent qu'on leur répondra.

Au début du présent siècle, l'Angleterre était peut-être, de toutes les puissances maritimes, celle qui avait le moins d'intérêts en Afrique. Les peuples latins n'avaient pas encore, de ce côté, perdu l'empire des mers. Deux amorces, la Guinée anglaise et la colonie du Cap, cédée par la Hollande à l'Angleterre, ont servi de point de départ aux explorations qui ont planté les premiers jalons du vaste domaine que la Grande-Bretagne est en train d'annexer à son empire colonial.

Le premier problème africain qui se posait pour les géographes et pour les explorateurs fut celui du Niger. Les voyageurs arabes avaient parlé, dans des termes ambigus, d'un grand fleuve reliant le Nil d'Égypte avec le « Nil du Soudan » ou Niger : on croyait que leurs eaux, confondues, entouraient, au sud du Sahara, parallèlement à l'Équateur, toute l'Afrique du Nord. Au fond, on retrouve, dans cette croyance, quelque chose de l'opinion des géographes anciens qui traçaient, sur

leurs cartes, un bras de mer contournant l'Afrique et rejoignant l'Égypte à la côte de Guinée. Dans la première partie du siècle, la Société de géographie de Londres poussa vivement le travail d'exploration en ce sens. Les beaux voyages de Mungo-Park sont célèbres. On doit beaucoup à M. Bodwich, dont les études sur les Ashantis tournèrent les yeux sur les régions où devait se fonder plus tard les colonies de la Côte-d'Or. L'expédition du major Laing, et surtout la belle exploration poursuivie, avec persévérance, par Denham et Clapperton, puis par John Lander, ont jeté, de bonne heure, la lumière sur le problème du cours du Niger et du bassin du lac Tchad.

Mais, si importantes que soient ces prémisses, les efforts de l'école anglaise, de ce côté, s'arrêtent court, aux environs de l'année 1840 : il est probable que la raison qui, au fond, suspend l'élan déjà donné, c'est le fait nouveau et considérable qui vient de se passer dans le nord de l'Afrique : la conquête de l'Algérie par la France. L'Anglais ne s'entête pas contre le fait accompli. La place est prise. Instinctivement, il se détourne et cherche ailleurs.

La colonie du Cap avait été déjà le point de départ de plusieurs explorations importantes. Au temps de la domination hollandaise, des voyageurs avaient pénétré dans l'intérieur : au premier rang, les Français La Caille et Levaillant. En 1806, les Anglais s'emparèrent définitivement de la colonie du Cap, étroite, mais déjà florissante. Leur politique rencontra deux adversaires : tout d'abord les débris des colonies hollandaises et de l'émigration calviniste française qui s'étaient réfugiés vers le nord, cherchant toujours plus loin l'indépendance, la plaine non encombrée de la présence du colon européen, et, en outre, les populations locales, les vaillants Cafres Zoulous, une des plus fortes races de l'Afrique, à peau bronzée plutôt que noire, fils probablement de l'Asie et afflux des grandes invasions qui sont venues du nord par la grande fissure du Nil.

Ce chemin, les Anglais étaient portés tout naturellement à le suivre, en sens inverse. Ils étaient attirés par la vague tradition de l'antique splendeur du Monomotapa et par l'attrac-

tion de l'or, qu'on savait abondant dans ces régions. La lutte politique, engagée contre les Européens ou contre les races indigènes vigoureuses et relativement organisées, avait des alternatives de succès et de revers. Des hommes plus clairvoyants et meilleurs comprirent qu'il y avait une autre méthode à inaugurer. Livingstone montra l'exemple de ce qu'on peut attendre du courage et de la persévérance, joints à la prudence et à la bonté.

A partir de 1840, au moment où les grandes explorations anglaises du nord de l'Afrique s'arrêtent, Livingstone aborde, par le sud, le problème du plateau central. Sa première grande expédition (1852) se résume en cette formule : jonction de la côte méridionale avec la côte occidentale par les bassins du Limpopo, du Zambèse, les hauts tributaires du Congo, et les rivières de la côte portugaise. C'est la région la plus sombre de l'Afrique, la plus âpre par son climat, par ses marais, par les difficultés de toute nature qui tiennent au sol, à la barbarie des habitants, presque tous anthropophages, à la réputation terrible que les chasseurs d'hommes et leurs massacres ont faite, d'avance, aux étrangers. Pour rester ferme au milieu de tant de périls, debout parmi tant de maux, froid dans un tel bouillonnement de haines et de menaces, il faut l'âme fière et droite de l'homme qui va devant lui, pacifiant les plus rebelles, rien que par la sérénité et la bonté qui rayonnent de lui.

On sait l'importance des résultats acquis par les explorations de 1859 et de 1865. Toute l'Europe a les yeux tournés vers le grand voyageur. On le croit perdu. Il reparaît, après des années, pour dire, en hâte, ce qu'il a vu et pour repartir. Le sud de l'Afrique se débrouille. On commence à se rendre compte du lien qui l'unit aux régions centrales : voici qu'apparaissent les grands lacs, ceux du sud tout au moins, le Nyassa, le Tanganyika. Livingstone va plus loin. Il se croit sur la voie de la découverte des sources du Nil. Il voit, dans son rêve, le grand fleuve sortant des quatre fontaines mystérieuses dont parle Hérodote. Il pense qu'il s'agit de ces lacs du sud qu'il vient de découvrir. Il se trompe. Mais il tient, sans s'en douter, les sources d'un autre grand fleuve, le Congo.

D'ailleurs, sur le Nil et dans la grande fissure occidentale,

ses propres compatriotes l'ont devancé et, par le Tanganyika, les résultats qu'ils ont obtenus s'adaptent, avec une justesse merveilleuse, à ceux qu'il a dégagés lui-même.

Pour préparer Burton et Speke, Livingstone et Stanley il avait fallu Bonaparte. La conquête de l'Égypte avait arraché cette terre à l'influence exclusive de l'Islamisme. Elle était rentrée, comme aux temps les plus reculés de son histoire, dans l'orbite méditerranéen. L'Europe, lui rendant ce qu'elle avait reçu du vieil empire des Pharaons, avait réveillé les germes de civilisation endormis dans les hypogées millénaires. Mehemet-Ali avait été, sur cette terre, le véritable successeur du conquérant français. L'empire khédivial à peine ébauché, il avait senti grandir en lui la vieille convoitise pharaonique pour les terres du sud et les contrées nigritiennes. En 1838, Khartoum était fondée, d'après les conseils des Saint-Simoniens, au confluent du Nil blanc et du Nil bleu. Disposant de moyens plus puissants que les Pharaons antiques, les successeurs de Mehemet-Ali avaient franchi les cataractes. Le Soudan avait été entamé. Mais là, on avait dû s'arrêter devant la résistance des esclavagistes des régions équatoriales. Explorateur ou soldat, personne ne pouvait passer. Le Nil gardait son secret.

C'est alors que Burton et Speke, suivant une inspiration vraiment géniale, se décident à saisir, par le centre et par la côte orientale, le problème que Livingstone abordait par le midi et les Égyptiens par le nord. Ils partent de Zanzibar, en 1857 et 1858, et, alors, tout le chapelet des grandes découvertes dans l'Afrique centrale et orientale se détache : Burton, Speke, Grant, Baker, Cameron, Stanley, noms qu'il suffit de rappeler, activité individuelle prodigieuse qui, avec le concours toujours généreux des grandes sociétés scientifiques, religieuses et humanitaires de la métropole, accumule, en moins de trente ans, des succès géographiques qui évoquent le souvenir des plus belles époques du xve et du xvie siècle : découverte des grands lacs et des massifs montagneux qui donnent naissance à la plupart des fleuves importants de l'Afrique : le Nil, le Congo, le Zambèse ; reconnaissance de la grande vallée que le bassin du Nil prolonge, parallèlement à la côte orientale, jusqu'au sud de l'Équateur ; traversée de

l'Afrique en largeur entre la côte orientale et la côte occidentale, depuis les États du sultan de Zanzibar jusqu'aux colonies portugaises qui bordent l'océan Atlantique. C'est dans ce champ immense que s'exercent les plus belles qualités de de la race anglo-saxonne : la vigueur, le sang-froid, la ténacité, la noble ambition de mettre son pays au premier rang des grands serviteurs de l'humanité.

Voici donc que la carte de l'Afrique s'éclaire. Le voyageur qui a franchi le rebord, la ceinture intérieure à l'un des points où elle se rapproche le plus de la côte, s'est trouvé au pied des hauteurs considérables qui déterminent et dominent, à l'est, l'immense plateau central. La région des grands lacs donne la clef de tout le système. Là, les pluies périodiques alimentent les grands réservoirs d'où partent les fleuves qui vont poussant paresseusement leurs eaux à travers le vaste plateau, jusqu'au moment où elles tombent soudain du haut des cataractes dans la région côtière et se précipitent à la mer. L'exploration de ces cours d'eau a été faite, pour la première fois, en partant non de l'embouchure, mais de la source, par Burton et Speke pour le Nil, par Stanley pour le Congo.

On n'a pas remonté ces grands fleuves, on les a descendus. L'obstacle des cataractes n'a pas été franchi ; il a été tourné. Mais maintenant qu'elle est maîtresse du problème, l'exploration peut le manier à sa guise.

La pénétration par la Méditerranée n'a pu obtenir les résultats qu'obtient la pénétration par le Cap et par la côte orientale. Celle-ci paraît, à son tour, moins avantageuse que l'accès par la côte occidentale. Tel est le sens de la dernière exploration de l'école anglaise, celle qui clôt la série, couronne l'œuvre, mais, en même temps, l'achève, en jetant un voile de deuil et d'abandon sur la brillante carrière que ces trente années vigoureuses venaient de parcourir.

C'est la dernière exploration de Stanley, celle que l'homme qui avait retrouvé Livingstone organisa pour aller au secours d'Emin-Pacha, celle qu'il a si bien nommée : « Dans les Ténèbres de l'Afrique ».

Par un de ces bonheurs trop faciles, dont l'ironie de la fortune favorisa, le plus souvent, le début des expéditions

africaines. l'Égypte avait, en dix ans, fondé, au sud des cataractes, un vaste empire : l'empire soudanais. La politique avait marché presque aussi vite que l'exploration ; sitôt un pays reconnu, il était annexé et organisé. En 1874, au moment où Gordon était nommé gouverneur du Soudan équatorial, cette nouvelle Égypte comprenait « toute la vallée du Nil, de Berber aux Grands Lacs ; à l'est, les vallées du Nil Bleu et de l'Atbara depuis leur sortie de l'Abyssinie ; à l'ouest, les pays arrosés par le Bahr-el-Ghazal et le Bahr-el-Arab jusqu'aux confins de l'Ouadaï : en un mot, la Haute-Nubie, l'ancienne Méroé, le Sennar, le Bagrara, le Kordofan, le Darfour, le Chekka, le Dar Fertit, et, dominant les tribus barbares qui avoisinent le Nil, s'étendait jusqu'à l'Ounyoro[1] ».

Il avait fallu dix ans pour édifier cette immense et fragile construction ; il fallut moins de temps encore pour la détruire. En 1879, Ismaïl est détrôné, Gordon est rappelé. Tout le pays se soulève. Emin-Bey (le docteur allemand Schnitzer) est cerné sur l'Équateur, Lupton-Bey, dans le Bahr-el-Ghazal, et Slatin-Bey au Darfour.

L'insurrection du Mahdi, après avoir écrasé toutes les armées envoyées contre elle, s'installe dans le Soudan égyptien et y donne un nouvel exemple de ces redoutables résistances africaines, qui n'ont pas dit leur dernier mot. Emin reste en perdition dans la province équatoriale. Officiers, soldats, femmes, enfants, Européens, Égyptiens, Arabes et noirs, environ huit mille hommes, sont groupés autour de lui et ce « peuple d'Emin » est comme la sentinelle perdue de la civilisation européenne, au cœur de cette Afrique qui s'est refermée sur lui. C'est alors que Stanley décide, sur l'appel de l'illustre Junker et sur l'initiative de la Société de géographie d'Édimbourg, de partir au secours.

Le trait saillant de cette expédition est le choix de la route qu'elle devait suivre. Contrairement à tous les précédents, on ne songe plus ni à la voie du Nil, ni à celle de Zanzibar. On préfère le chemin le plus long en apparence, le plus court en réalité : on part de la côte occidentale. Le Congo apparaît maintenant comme la grande voie de pénétration. Les pre-

1 Wauters.

mières cataractes franchies on est, par lui, maître du plateau central et on prend, de flanc, la grande fissure du Nil. Un des affluents du Congo, l'Arouhouimi, portera l'expédition en droite ligne jusqu'au lac Albert, dont les eaux baignent la province d'Émin.

On sait les terribles épreuves que dut supporter une expédition qui résume et ramasse, pour ainsi dire, dans un exemple unique, à la fois toute la misère et toute la grandeur des explorations africaines : cent soixante jours dans l'obscurité ; la forêt épaisse, humide, spongieuse, laissant couler, sur la troupe qui l'éveille, les larmes de sa pluie éternelle ; les mouches, les moustiques, les taons, bourdonnant, vibrant, piquant et poursuivant, dans la nuit insomne, leur fanfare et leur charge obstinée ; les fourmis rouges aux talons, la fièvre aux dents, la dysenterie au ventre et la faim qui enlève le quart des effectifs ; toutes les embûches de la forêt : le troupeau d'éléphants qui passe comme un tonnerre ; un sifflement, un homme qui tombe, se débat, râle et meurt : c'est la flèche empoisonnée du nain qu'on n'a ni vu ni entendu ; puis c'est la guerre ouverte, les tribus soulevées, brandissant la lance et qu'il faut disperser à coups de fusils ; l'apparition inquiète et inquiétante du traitant arabe qu'on trouble dans son négoce ; enfin, c'est la course en avant, désespérée, le *marche ou crève* final, qui jette l'expédition, toute pantelante, sur le revers occidental du lac Albert. Du haut des falaises, on découvre au loin, sous le soleil vertical, l'immense étendue vide. L'œil interroge et cherche le vapeur d'Emin. Rien. Appel désespéré. Alors, c'est le retour pour chercher les retardataires, l'arrière-garde, les approvisionnements ; Stanley faisant une prodigieuse navette entre les divers camps dont il a jalonné sa route, ramasse les blessés, les traînards, les éclopés. Toujours infatigable, il remonte jusqu'au camp de Yambouya, à l'embouchure de l'Arouhouimi et, là ,il pleure des larmes de sang en trouvant une misère pire que toutes les misères : l'ennui, la faim, la discorde, l'incapacité des chefs, la rébellion des soldats ayant tout brisé, sali. Il faut repartir encore. En route pour le lac !

Cette fois, on prend contact avec Emin. Mais ce n'est nullement le chef qui, vu de loin, paraissait si grand. C'est un

vieillard mou, ânonnant, sans autorité, sans prestige, ballotté, discuté, parfois maître de sa troupe, parfois dominé par elle, attaché à ces rebelles qui l'emprisonnent et qui l'aiment. Il ne sait s'il veut rester, s'il veut partir, marmonne ses résolutions, embrouille ses devoirs et ses responsabilités. Stanley, à la fin, le met au pied du mur; il l'emporte, et, parmi les difficultés des hommes et des choses, il emmène à la côte orientale, à Bagamoyo, les débris du *peuple d'Emin* — quelques centaines d'hommes, — et sa propre troupe décimée, mais fière du travail herculéen qu'elle vient d'accomplir.

C'est, en effet, le plus vigoureux tour de force qu'ait entrepris l'exploration africaine et peut-être l'énergie humaine. Cette expédition magistrale ferme le cycle des grands voyages; mais, en même temps, elle arrache à l'Afrique centrale les derniers représentants de la civilisation.

Après cet exploit, on dirait que l'école anglaise épuisée a renoncé, d'elle-même, à sa tâche. Depuis dix ans, pas un seul explorateur de cette nationalité n'a entrepris d'œuvre importante sur le continent africain.

Elle peut, d'ailleurs, se déclarer satisfaite : après avoir contribué aux premières découvertes dans l'Afrique occidentale, elle s'est consacrée au problème de la vallée du Nil et des lacs : elle l'a résolu. Vraiment créatrice, elle a découvert une Afrique nouvelle, inouïe. Elle en a dressé, ligne à ligne, trait à trait, toute la carte. Ses pionniers, à la fois savants, missionnaires et soldats, ont dépensé, avec prodigalité, les qualités physiques et morales dont s'enorgueillit leur grande et noble race.

Ce n'est pas leur faute si, après avoir soulevé tant de voiles, ils les ont vus s'épaissir de nouveau. Le secret de l'Afrique est bien gardé. L'Isis noire ne veut pas être devinée. Le sphinx veille sur elle et barre la route.

Cette fois, c'est le Mahdi. Son empire, fils du désert, forme le dur tampon qui fait obstacle au milieu de la grande fissure, attaquée par en haut et par en bas. Le plateau central n'a été qu'entamé. Il n'est pas conquis. Stanley, en achevant un exploit admirable, a ramené à la côte les défenseurs suprêmes de l'œuvre que Mehemet-Ali avait ébauchée et qui avait été si heureusement continuée par ses successeurs.



L'école allemande fut plutôt individualiste et scientifique. Au début même, elle se subordonne à une direction étrangère. Plus récemment, il est vrai, la fondation de colonies allemandes sur les côtes de l'Afrique, au Togoland, au Cameroun, à Angra Pequeña, dans les États du sultan de Zanzibar, a précisé et localisé ses efforts ; mais ils ont perdu, en même temps, de leur ampleur. L'exploration allemande a accompli, entre 1850 et 1880, une œuvre désintéressée, remarquable par l'abondance, la précision et la richesse scientifique des résultats. Ses plus glorieux champions furent Barth, Owerweg, Vogel, Beurmann, Gérard Rohlfs, Lenz, Schweinfurth et Nachtigal.

De même que la gloire de l'école anglaise moderne peut se rattacher à une pensée prédominante : la recherche des sources du Nil ; de même celle de l'école allemande se résume en un seul mot : le Soudan.

Le plateau central se divise en deux vastes régions : l'une, qui s'allonge au sud de l'équateur et forme le triangle de l'Afrique sud-équatoriale ; l'autre, qui s'arrondit au nord et qui forme la masse joufflue comprise entre le Sénégal et l'Égypte. C'est cette seconde région qui est parcourue par les voyageurs allemands. Ils y sont en plein pays musulman. Ce n'est pas tant une Afrique qu'ils y rencontrent qu'une Asie. Comme but, ils se proposent un double mystère : une ville, Tombouctou : un lac, le lac Tchad.

Henri Barth et Owerweg, l'un professeur, l'autre docteur, l'un et l'autre hommes cultivés, s'enrôlent dans une importante expédition dirigée vers le Soudan par la Société de géographie de Londres, en vue de chercher à poursuivre, dans un de ses centres les plus importants, l'abolition de la traite. Cette expédition est, tout d'abord, placée sous le commandement de l'Anglais Richardson. On part de Tripoli en 1850. Richardson meurt en 1851 ; Barth devient le chef effectif de l'expédition, ou plutôt, s'abandonnant à sa seule inspiration, il transforme en exploration scientifique la mission politique à laquelle il avait été attaché. Il réside longtemps à Kouka, gagne l'amitié du cheik et de son visir et, suivant tantôt le

sultan, tantôt ses lieutenants dans leurs expéditions, emportant les lettres de recommandation qu'ils lui donnent et qui, partout, lui servent de sauf-conduit, il rayonne dans toutes les directions autour du lac Tchad, faisant les pointes les plus hardies, tantôt vers l'est, dans le Baghirmi, tantôt vers le sud, dans la direction du Chari, ou bien encore au sud-ouest, vers la Bénoué qu'il découvre et qu'il proclame, avec raison, « la plus belle voie de pénétration au cœur de l'Afrique » ; ou bien encore, reprenant à revers les voyages de Mungo-Park et de René Caillié, il se dirige vers l'ouest, traverse tout le Bornou, visite Kano, Katsina, tout le royaume du Sokoto, arrive à Saï sur le Niger, franchit le fleuve sur ce point et, s'enfonçant de nouveau dans les terres, marche droit sur Tombouctou. Il atteint cette ville, y séjourne sept mois et repart de plus belle pour Kouka et le lac Tchad. On le croyait mort : on avait dispersé ses papiers ; le lieutenant Vogel, venu au-devant de lui, avait abandonné tout espoir de le retrouver. Les deux voyageurs ont la joie de se rencontrer. Ils restent quelque temps ensemble, puis se séparent : Vogel pour aller mourir dans le Ouadaï, Barth pour traverser de nouveau le désert et revenir par Mourzouk et Tripoli en Europe. Ces admirables voyages ont duré cinq ans. La relation qu'en a donnée Barth est un document magistral pour la connaissance du Soudan central.

Tous les voyageurs allemands qui succèdent à Henri Barth s'efforcent de rattacher leurs itinéraires à celui du maître. Son compagnon, Owerweg, qui entreprend d'explorer le lac Tchad, meurt comme le lieutenant Vogel. Un autre officier allemand, parti de Darfour, Beurmann, est également tué dans le Ouadaï. Toute la contrée située entre le lac Tchad et l'Égypte oppose une résistance farouche aux tentatives qui la pressent de toutes parts.

Cependant, tandis qu'un autre Allemand, le docteur Lenz, parti du Maroc avec des lettres du Sultan, accomplit une brillante exploration qui complète, vers l'ouest, l'itinéraire de Barth et rejoint Tombouctou au Sénégal par Bassi-Koundou et Médine, tandis que Gérard Rohlfs, porteur des présents du roi de Prusse pour le sultan de Bornou, traverse l'Afrique septentrionale, de part en part, de Tripoli à Lagos, un simple particulier, un homme distingué et instruit, qui

cherche la santé en Afrique, s'engage peu à peu dans une belle expédition dont les résultats égalent, ou peu s'en faut, ceux des voyages d'Henri Barth : c'est le docteur Nachtigal. Parti en février 1869, lui aussi gagne d'abord Kouka, par Tripoli. Il explore les coins les plus reculés et les plus farouches du grand désert et revient, par miracle, d'une terrible expédition chez les mystérieux et solitaires Tibbous. Il trouve, à Kouka, les traces de son illustre prédécesseur et les bonnes dispositions préparées par le souvenir qu'il évoque. Comme Barth, il part du lac Tchad et de Kouka et s'étend, dans tous les sens, à travers le Soudan ; il s'enfonce, vers l'est, dans ces terribles contrées du Ouadaï, du Baghirmi, du Darfour, où tant d'autres ont péri avant lui. Il réussit : deux importantes explorations le portent, au nord-est, dans le Borkou, en plein Sahara ; puis au sud-est, sur le Chari, sur le Logone, et il n'est pas loin de mettre les pieds dans le bassin du Congo ; enfin, dans son voyage de retour, il traverse, parmi les dangers sans cesse renouvelés, le Ouadaï et le Darfour et rentre en Égypte, par El-Obéïd, juste au moment où éclate l'insurrection mahdiste. L'Afrique va donc, de ce côté encore, se fermer pour longtemps devant l'explorateur qui l'a, à peine, entrevue.

Par la Haute-Égypte, l'itinéraire de Nachtigal se rejoint à celui de Schweinfurth, qui, parti en 1863, pour herboriser et augmenter ses collections, remonte le cours du Nil au delà des cataractes, accompagne un traitant arabe, pénètre dans le Bahr-el-Ghazal, séjourne dans le pays des rivières, franchit la ligne de partage des eaux entre le bassin du Nil et le bassin du Congo, parcourt, en tous sens, le pays des Niam-Niams, arrive sur le M'bomou, sur l'Ouellé, observe que ces cours d'eau se dirigent tous vers l'ouest et s'imagine avoir découvert des affluents orientaux du lac Tchad, quand il a, en réalité, atteint, par le nord, le haut bassin du Congo et de l'Oubanghi.

Par l'exploration de Schweinfurth, un dernier nœud de la question africaine est saisi : c'est celui qui établit le contact entre l'Afrique du centre et l'Afrique du nord, c'est-à-dire le point de rencontre des trois bassins du Nil, du Congo et du lac Tchad. Schweinfurth et, après lui, Piaggia et Junker posent le problème sans le résoudre. Mais l'hypothèse hardie de

Desbuissons et de Wauters le dénouera bientôt et en marquera, du même coup, la haute importance politique.

Ainsi, par les voyages de Barth, de Nachtigal et de Schweinfurth, les deux Soudans, le Soudan égyptien et le Soudan nigérien se rejoignent, ou plutôt, se confondent. Il n'y a qu'un seul Soudan. C'est cette vaste région qui s'étend parallèlement à l'équateur, au sud du Sahara, depuis le Sénégal jusqu'au Nil, et dans laquelle se fait, sous l'œil de l'Islam qui progresse, le mariage des deux Afriques : celle du Nord ou des Arabes, celle du Sud ou des noirs. C'est ici que le puissant agglutinant du mahométisme dompte, assouplit et discipline l'anarchie nègre.

Sur ce confin de deux mondes, les voyageurs ont vu, avec surprise, surgir devant eux tout un spectacle des *Mille et une Nuits* : vastes empires à populations agglomérées, dynasties régulières dont les origines remontent à plusieurs siècles, villes aussi vastes que des cités européennes où les constructions mauresques, blanches sous le soleil, dominent les paillotes au toit pointu ; armées superbes. comptant peut-être cent mille soldats, avec des corps d'élite composés de vingt ou trente mille cavaliers armés comme des sultans saladins, de la cotte de maille et du casque pointu, ou engoncés dans le lourd casaquin d'étoffes de coton épaisses et rembourrés. A la tête de ces troupes, un sultan noir, vêtu du burnous blanc, montant un cheval blanc richement caparaçonné, s'avance sous le parasol : on dirait le sultan du Maroc d'aujourd'hui ou le bey de Tunis d'hier. Près de lui son vizir : non loin, les cheiks, les ulémas, le harem, le sérail. Dans les villes, des mosquées, des turbés, des fontaines sacrées, des prêtres, des savants, des philosophes, des annalistes écrivant les fastes des règnes qui se succèdent, des étudiants en grand nombre, qui font comparer telle ville à une « Florence africaine ».

La campagne cultivée, verte, animée, abondante en fourrages, en bestiaux ; les chemins peuplés de voyageurs, piétons et cavaliers. Dans toute la société, une hiérarchie sociale traditionnelle et rigoureusement observée ; des mœurs, qui, souvent, par leur simplicité, par leur gravité, par leur humanité, étonnent le voyageur ; un commerce actif, ingénieux ; une industrie ; une langue répandue sur de vastes régions, le

haoussa, crée un lien entre ces populations et sert au commerce; tels sont les traits principaux de cette vaste contrée qui a vu des empires comme ceux des Sonraï, des Peuls, du Sokoto, qui compte des villes comme Tombouctou, Sokoto, Kano, Katsina, Kouka, Abesch, El-Facher, El-Obéïd, qui vit sur elle-même, loin de l'existence et des agitations des autres parties du globe, mais qui a, dans sa propre histoire, de quoi surprendre par la variété, la richesse, la portée des épisodes.

Quand on entrevoit confusément les grandes lignes de ce passé perdu à jamais, quand on considère le présent, si semblable par sa force d'expansion et sa mobilité aventureuse à ce qu'était l'Islam du moyen âge, quand on réfléchit à ce que révèlent de foi intense et d'énergie repliée sur elle-même, en face de l'Europe agressive, des forces comme le snoussisme et le mahdisme, quand on fait le compte des distances, qu'on envisage les difficultés des routes et du climat, quand on embrasse l'étendue de ce vaste territoire continental compact et sans accès, on se demande quelle sera la force de résistance que l'Afrique saura opposer, un jour, à ceux qui prétendent la vaincre.

C'est ici, en tout cas, que cette résistance aura son réduit. On la sent qui se prépare, qui s'organise instinctivement. Crampel, au premier pas qu'il fait, venant du sud, rencontre des gens à cheval, armés de carabines Remington, qui, écartant les Sénégalais qui l'accompagnent, marchent sur lui, disant : « c'est au blanc que nous en voulons ». Ce sont les musulmans venus du nord; le nom même de leur chef est symbolique : il s'appelle *Snoussi*.

Déjà, les Abd El Kader, les Omar, les Ahmadou, les Samory, les Rabah, le Mahdi et ses successeurs sont connus dans plus d'un foyer européen, où ils ont, de si loin, porté le deuil. D'autres viendront après eux. Depuis Pierre l'Ermite, il a fallu cinq cents ans à l'Europe pour repousser l'Islamisme des rivages de la Méditerranée. Elle le retrouve, replié sur cette seconde ligne, faisant tête, plus ramassé, plus à l'abri, plus sauvage et plus rude. Peut-être le vingtième siècle verra-t-il, dans ces régions, les futures croisades.

***

La part de la France dans l'exploration africaine est considérable. L'école française a commencé de bonne heure et elle est encore en pleine activité. Au début, elle est individualiste et, si j'ose dire, fantaisiste. C'est la curiosité, l'attrait du nouveau, qui met en mouvement le voyageur français. Mais, dans les dernières années, elle a pris un caractère de méthode et d'activité pratique dû, en grande partie, il faut ne pas se le dissimuler, à l'intervention de l'État. L'institution des Missions scientifiques joue, en ces matières, un rôle prépondérant.

D'ailleurs, l'impulsion qui porte la France vers le continent africain est trop ancienne et trop soutenue pour qu'on ne la considère pas comme une sorte de loi historique. La situation de Marseille sur la Méditerranée suffit pour tout expliquer.

Trois grands faits, d'initiative française, marquent, depuis un siècle, l'évolution décisive de la terre africaine : c'est l'occupation de l'Égypte par Bonaparte, la conquête de l'Algérie et le percement du canal de Suez.

La campagne d'Égypte n'est pas seulement une brillante opération militaire. Elle laisse, dans le pays, des germes d'organisation et de civilisation qui se développent après le départ du dernier soldat de Menou. Sous l'influence des Français, qui vont et viennent de Marseille à Alexandrie, l'Égypte se développe, s'enrichit, s'étend. Les successeurs de Mehemet-Ali poussent rapidement son œuvre vers le Soudan, et l'exploration est suivie, sans délai, de l'occupation accomplie par des troupes que des officiers français ont formées.

La conquête de l'Algérie a été le second coup porté à la ceinture d'États que l'Islam déroulait sur les côtes de la Méditerranée. Le pays a été occupé et colonisé. Des méthodes nouvelles ont surgi. L'expérience du climat, du sol, des races est née. Les troupes indigènes ont été enrégimentées. Les officiers d'Afrique, les fonctionnaires algériens, les enfants des colons, établis maintenant depuis plus d'un demi-siècle sur le continent, sont devenus les pionniers naturels des œuvres ultérieures. La question du Sahara a été abordée pratiquement et scientifiquement.



Depuis les découvertes accomplies sous la direction d'Henri le Navigateur, rien de plus grand ne s'est fait, pour l'Afrique, que le percement du canal de Suez, œuvre d'un simple particulier. La Méditerranée a repris, tout à coup, l'importance que la découverte du cap de Bonne-Espérance lui avait enlevée. En même temps que le commerce général du monde reprenait sa route traditionnelle, toute l'Afrique orientale, depuis la mer Rouge jusqu'à Madagascar, était, soudain, rapprochée de l'Europe et mise en contact immédiat avec la civilisation. Il y a cinquante ans, pour aller de l'Europe à l'île de Zanzibar, on touchait terre au Sénégal, au Brésil, on parcourait tout l'Atlantique: on doublait le cap redoutable et la navigation devait longer ensuite les longs rivages de l'océan Indien. Aujourd'hui ce revers de l'Afrique est à quelques semaines de Marseille, à deux pas d'Alexandrie. Aussi, quelle importance n'a-t-il pas prise soudain. M. de Lesseps n'était pas mort que de nouveaux empires autrement réels ou durables que le Monomotapa et que les établissements portugais, s'esquissaient sur cette côte.

Près de ces faits considérables, les travaux de l'exploration française semblent peu de chose et, pourtant, comme ils sont étendus et variés! C'est Le Vaillant qui a fait les premiers grands voyages dans le Sud africain; c'est René Caillié qui, le premier, a visité Tombouctou; c'est La Croix, c'est Cailliaud, qui, avec l'Anglais Bruce, ont procédé aux premières investigations scientifiques sur l'Abyssinie et le Nil Bleu, et leur œuvre spéciale dans cette difficile région de l'Afrique a été poursuivie par les d'Abbadie, les Rochet d'Héricourt, les Lefebvre, les Révoil.

Cependant l'école française n'a revêtu son véritable caractère que dans les trente dernières années. Il semble qu'elle ait attendu, pour prendre son essor, le déclin de ses rivales. Pour embrasser son œuvre d'un coup d'œil, il suffit d'énumérer les points d'attache que la vieille colonisation française avait laissés sur la terre d'Afrique. Les commerçants de Dieppe, de Marseille et de Bordeaux trafiquaient, de longue date, au Sénégal, sur la côte des Esclaves et la côte de Guinée, au Gabon, à Madagascar. Ils avaient, sur ces différents points, planté les premiers jalons. Ajoutez à ces établisse-

ments anciens les nouvelles acquisitions qui sont l'œuvre du XIXe siècle, l'Algérie au Nord, l'échelle d'Obock, dans la mer Rouge, et vous aurez relevé les bases d'opérations de la campagne convergente qui va s'engager de toutes parts.

En considérant uniquement le problème de l'Afrique continentale et en négligeant, par conséquent, les résultats obtenus à Madagascar, il est facile d'observer que toutes les explorations françaises accomplies dans la dernière moitié du XIXe siècle ont un objet parfaitement déterminé : c'est à savoir, l'union, à travers le continent, des établissements que la France avait su, de longue date, s'assurer sur la côte. On trouve, là, comme une théorie de l'hinterland avant la lettre, qui pousse l'un vers l'autre les hardis pionniers qui vont droit devant eux, en s'éloignant toujours du rivage.

Suivez-les. Prolongez indéfiniment les lignes que leurs entreprises amorcent. Il y a un point où elles se coupent, où les territoires qu'elles traversent se rejoignent : c'est vers ce point idéal que se dirigent instinctivement tous les voyageurs : ceux qui partent de l'Algérie ou de la Tunisie, ceux qui partent du Sénégal ou de la côte d'Ivoire, ceux qui partent du Gabon, même ceux qui partent du golfe de Tadjourah. Seulement, tous n'ont pas achevé l'entreprise.

C'est de la vieille colonie du Sénégal que le mouvement est parti. Même avant René Caillié, des voyageurs français ont pénétré dans l'intérieur. De Brue, en 1698, avait parcouru le royaume de Galam. En 1715, un autre voyageur avait visité le Bambouk. La Compagnie du Sénégal y envoya ses agents, à diverses reprises, à partir de 1730. Mollien pénétra également dans l'intérieur, sans pouvoir aborder le bassin du Niger. René Caillié couronne cette série d'efforts par son célèbre voyage à Tombouctou.

Une période d'abandon succède à l'activité du siècle précédent. Mais, en 1854, Faidherbe est nommé gouverneur du Sénégal et, alors, commence, dans l'organisation politique et militaire, dans l'étude scientifique, dans l'exploration, la période vraiment moderne. On ne peut citer que des noms. Le capitaine Vincent visite l'Adrar ; Mage et Bourrel vont chez les Maures ; le capitaine Fulcrand étudie les parages du Cap Blanc et de la baie d'Arguin : le capitaine Azan explore le

Oualo, et le lieutenant de vaisseau Mage les rivières du Siné et de Saloum. On touche enfin au bassin du Haut Niger, le Djoliba. On le parcourt; on l'étudie; on prépare les voies. Le lieutenant Pascal va dans le Bambouk, le lieutenant Lambert dans le Fouta-Djallon, Mage et Quintin auprès du successeur d'Omar, le sultan de Ségou, Ahmadou. Ils séjournent à Yamina, à Sansandig, c'est ce voyage qui établit en quelque sorte la jonction définitive du bassin du Sénégal et de celui du Haut-Niger. Gallieni y séjourne de nouveau, en 1880.

Cependant, du côté de l'Algérie, les premiers efforts sont faits pour répondre aux appels qui commencent à se faire entendre de l'autre côté du Sahara. A la période de conquête, la période d'organisation et d'étude a succédé. On veut connaître l'Algérie, elle-même, tout d'abord; d'où les beaux travaux de notre corps d'officiers, au premier rang desquels les Hanoteau et les Daumas; on veut savoir aussi ce qu'il y a derrière elle. Une inspection méthodique commence. Elle a son point culminant dans la remarquable exploration de Henri Duveyrier chez les Touaregs (1859-1861). Les relations qu'il se crée, l'étude approfondie qu'il fait du passé, du présent et de l'avenir de ces races du désert, mettent ses travaux parmi les plus importants et les plus féconds.

En même temps, une idée plus audacieuse, suite naturelle de la campagne de jonction déjà entreprise, se fait jour dans les esprits : celle du chemin de fer transsaharien. Cette conception, ce rêve, hante désormais les voyageurs qui vont toujours plus loin, toujours plus avant dans le Sahara : Paul Soleillet en 1872, Dournaux-Dupéré, égorgé par les Chambaas en 1874, Victor Largeau qui échoue, en 1876, à Ghadamès. Deux projets sont en présence, l'un oriental, qui se dirige vers le lac Tchad et le Bornou, l'autre occidental qui, par le Touat, doit gagner Tombouctou. Le colonel Flatters qui part, en 1881, pour reconnaître le tracé oriental est surpris avec toute sa troupe et massacré; Pouyane échoue dans sa reconnaissance du tracé occidental; Palat périt à son tour, sur le même chemin; puis c'est Camille Douls, en 1889. Le Sahara se défend bien.

Cependant, tout à coup, du côté du sud, un autre appel retentit. Un jeune officier de la marine française, Savorgnan

de Brazza, avait commencé, dès 1875, à la suite de du Chaillu et de Compiègne, les belles explorations dans l'intérieur de notre colonie du Gabon. Étendant sans cesse le cercle de ses pérégrinations pacifiques, il avait reconnu l'Ogoué, l'Alima, le Niari-Kiliou, pénétré dans le bassin du Congo, découvert, successivement, les affluents de la rive droite du grand fleuve et, notamment, l'amorce du majestueux Oubanghi.

Enfoncé, pendant vingt années, dans ce vaste champ d'exploration, Brazza, tout fumant d'idées et d'activité, avait été à la fois voyageur, administrateur, diplomate, colonisateur, et parmi tant de labeurs, toujours souple, toujours prudent, toujours bon. Il avait créé de toutes pièces notre nouvelle colonie, surpris Stanley par son arrivée impétueuse sur les bords du Congo, arrêté à la rive droite du Congo et de l'Oubanghi l'élan vigoureux de l'État indépendant. Et, tout à coup, voilà qu'un plan gigantesque, longtemps caressé comme une chimère, lui apparaît comme réalisable : lui aussi, il veut aller vers le Tchad, mais par le Gabon. L'idée de l'union de notre colonie équatoriale avec celles de la côte méditerranéenne et de la côte occidentale s'empare de lui. Il devine l'avenir de la Sangha, de ce grand affluent du Congo qui descend du nord en droite ligne et qui, par conséquent, à la remonte, doit conduire le voyageur vers le Chari, vers le Logone, vers les grandes artères du bassin du Tchad.

Nous sommes en 1889. C'est alors que, sous une impulsion énergique, une pensée unique anime, tout à coup, simultanément, et sur tous les points à la fois, tous ceux qui ont au cœur, pour la France, l'ambition africaine. Le Comité de l'Afrique française est fondé ; l'administration des colonies est dirigée par un esprit à la fois pratique et vigoureux, M. Étienne ; les diplomates se saisissent de ces intérêts trop souvent négligés ; des négociants français se réunissent ; la fleur de notre jeunesse, et surtout de notre jeunesse militaire, s'offre, le sourire aux lèvres : il n'est pas jusqu'aux auxiliaires indigènes qui n'apportent leur discipline, leur endurance, leur infatigable courage. Toutes ces bonnes volontés s'entr'aident et se combinent. Un grand effort, ayant pour but la jonction définitive de toutes nos colonies continentales, par un système d'exploration simultané, est décidé.

Binger est parti du Sénégal et, traversant le pays de Kong, il est arrivé à la Côte d'Ivoire, après avoir rencontré Treich-Laplène, venu au devant de lui. Ménard, en sens inverse, essayera bientôt de rejoindre la côte occidentale en partant de ce même pays de Kong et périra tragiquement. Monteil, partant de Saint-Louis, pénètre dans le bassin du Niger, le traverse tout entier, gagne le Sokoto, le Bornou, le lac Tchad et, de là, rentre en France par la Tripolitaine, achevant, dans le désert, le voyage le plus complet et le plus hardi qui ait été accompli jusqu'ici. Mizon remonte la Benoué, s'enfonce dans l'Adamoua et, après des péripéties sans nombre, rejoint Brazza lui-même, dont la brillante campagne sur la Sangha n'est pas seulement une exploration, mais une véritable prise de possession. Sur le Haut-Oubanghi, Crampel, qui remonte également vers le Tchad, rendez-vous commun de tous ces efforts, meurt au moment où il pénètre dans le Baghirmi. Mais la tâche est reprise par Maistre, par Dybowski.

Et, depuis lors, c'est un assaut constamment renouvelé contre le sphinx africain, auquel on arrache, jour à jour, une parcelle de son mystère. C'est Desages, c'est Ballay, c'est Liotard, c'est d'Uzès, c'est Julien, c'est Bonnier, c'est Decœur, c'est Toutée, c'est Brosselard-Faidherbe, c'est Ballot, c'est Hourst, c'est Beau, c'est Marchand... et combien de noms ne faudrait-il pas ajouter à cette liste glorieuse?

En somme, le but est atteint. Le fait symbolique de cette marche combinée, c'est la rencontre de Mizon et de Brazza au sortir de l'Adamaoua, l'un venant du Niger et l'autre du Congo; partis de si loin, ils se retrouvent, sans rendez-vous précis, portés, pour ainsi dire, par l'idée maîtresse qui les conduit l'un et l'autre. Ainsi le mince ruban des itinéraires a relié, à travers le continent, les colonies françaises disséminées, selon le hasard de l'occupation des côtes. Si la formule *A chacun selon ses œuvres* s'applique, l'exploration française aura préparé, pour la politique de la France et pour la civilisation, des résultats dont elles n'auront qu'à tirer parti.

Le mérite de nos explorateurs s'accroît encore du fait de la méthode employée. Elle est uniquement pacifique, douce aux indigènes, tolérante pour l'ignorance, les préjugés, les dispositions hostiles. Il n'y a pas de travail plus curieux

que celui de Brazza, allant et venant, ne s'entêtant pas, palabrant sans cesse, plein de mansuétude, quand, parfois, la réplique par la force lui serait si facile. Qui n'admirerait aussi le judicieux bon sens du froid Binger, que rien n'émeut ni ne déconcerte, qui poursuit son chemin d'un pas tranquille et qui traverse, sans coup férir, des contrées qui, avant lui, paraissaient si âpres et qui se sont fermées depuis qu'il les a découvertes?

D'ailleurs cette méthode de lente et patiente pénétration est commune à tous ceux qui ont réussi en Afrique. A moins que l'exploration ne trouve un objet en elle-même et qu'elle ne se contente d'être une sorte de terrible et périlleux tour de force, elle doit se préoccuper de laisser, là où elle passe, des souvenirs qui disposent les confiances et ouvrent les cœurs. C'était la méthode de Barth; c'était la méthode de Livingstone qui, dans une parole profonde, remerciait Dieu « d'avoir rencontré, dans ce monde nouveau qu'il venait de parcourir, un si grand nombre de braves gens ».

L'exemple du XVIe et du XVIIe siècle doit, en sens contraire, nous servir de leçon. L'Assemblée constituante, après les encyclopédistes, a flétri, avec raison, l'odieux *mercantilisme* qui a déshonoré les premiers pas de la colonisation européenne et n'a laissé, derrière lui, qu'un héritage de honte et de deuil. Les campagnes farouches des navigateurs du XVIe siècle, la soif de l'or, la traite des nègres, toutes les passions et toutes les violences surexcitées par une cupidité sans frein et sans avenir, n'ont produit partout que la ruine et la dévastation. Ces pauvres races inférieures méritaient-elles un si dur traitement?

Les explorateurs modernes en ont jugé autrement. Leur œuvre, qui s'achève, a ennobli de sa gloire pacifique, la seconde moitié de notre siècle. Elle a, en même temps, posé les fondements de la politique africaine moderne sur les bases inébranlables de la paix, de l'humanité et du désintéressement.

G. HANOTAUX

LE DIEU FUTUR

Un siècle avait passé, peut-être un autre en plus,
Depuis que, tout pareil aux carnassiers velus,
L'ancêtre affreux vivait. Un jour, dans la caverne
Où quelque fauve encore à notre époque hiverne,
Il se prit à penser, ô stupeur ! Agité
D'un frisson, se dressant dans son infimité,
Il sentait son cerveau, désormais solitaire,
Rouler l'impitoyable et l'infini mystère :
Le meurtre universel pour seul moyen, la mort
Pour seul but, et l'instinct qui soupire ou qui mord,
Et les douleurs sans nombre et le regard des bêtes,
Et le bien ou le mal, la foudre et les tempêtes,
Et la nuit, et le rêve et les rumeurs des bois,
Et le maître — invisible aux yeux grandis d'effrois !
Au fond d'un crâne épais où l'horreur s'amoncelle,
Jaillie on ne sait d'où, soudain une étincelle
Allumait un foyer, et le front bestial
S'éclaira pour jamais de son reflet fatal.
Et tout changea. Car l'homme, au travers de la brute,
Dominait tout d'un œil qui pénètre et qui scrute,

Et, d'âge en âge, avec un incessant appel,
Dans l'angoisse, inventait un tourbillon cruel
De créateurs jaloux se dévorant eux-mêmes
Dont il s'épouvantait aux pieds de leurs emblèmes.
Le temps marcha. La vie est féroce ; et les dieux
Nouveaux terrifiaient comme autrefois les vieux,
Et le dernier, pasteur se vouant au supplice,
Souffre aussi qu'un enfer éternel se remplisse.
Mais toujours le mystère, au front de l'héritier,
Lointain du sombre aïeul, l'obsède et reste entier.
Le fils a beau plus loin arborer son enseigne,
La Nature est sans cœur et le sien partout saigne ;
Partout il la réprouve ou la dompte ; elle en rit,
Mêlant le vil désir sans cesse au noble esprit
Dans la chair à son gré suivante ou conductrice ;
La chute ou la victoire était dans son caprice.
Et la vie est toujours le char armé de faux
Qui vers les désespoirs ou les chants triomphaux,
Broyant ou lacérant au hasard, se promène
Dans tous les hurlements de la torture humaine.
Et le temps passe. Un siècle après un autre a fui.
L'homme a vu sa misère ; et sa gloire aujourd'hui,
Sur un immense amas de cendre et de ruines,
Est d'élever, après tant de fureurs divines,
Le Dieu seul juste et bon, sans droit de châtiment,
Plein d'oubli, de pitié, de remords seulement.

LÉON DIERX

UN ROMANCIER ANGLAIS

ROBERT-HARBOROUGH SHERARD

Il est toujours fâcheux, à notre époque, d'avoir à présenter un nouvel écrivain. On a l'air de remplir un devoir de politesse envers un ami ou de jouer au petit Colomb de la littérature. Certes, si l'on tenait compte de toutes les louanges que décernent les critiques, nul siècle ne serait si riche en grands écrivains. Il ne se passe point de jour qu'on ne découvre un génie. Comme ces dévotes qui ont leur religion, leur confesseur, leurs saints particuliers, chaque lettré a son grand homme à exhiber, que le voisin ignore absolument.

Cependant il ne faudrait pas croire que ces présentations fussent toutes inutiles, ni surtout qu'il n'y ait personne à les mériter et à les attendre. Au contraire, ce que M. Henry Bérenger appelle l'aristocratie intellectuelle pourrait bien être la démocratie écrivassière de ce temps, et les écrivains qui ont plus de talent que d'esprit d'intrigue ont mille chances de rester inconnus. L'œuvre littéraire, qui exige le recueillement, la solitude, le travail lent et patient, ne peut plus rivaliser avec la grande production hâtive et bruyante d'une époque où la critique, dans la plupart des journaux, n'est plus que la réclame. Le public, faute d'une voix qui le guide, s'inquiète des écrivains dont le nom remplit les feuilles et s'étale sur les

murs, — quand plusieurs expériences ne l'ont pas déjà dégoûté de ces célébrités sans talent et qu'il préfère encore au café-concert les livres qu'on achète mais qu'on ne coupe pas.

Il serait pourtant nécessaire qu'un critique autorisé vînt signaler à ce public les ouvrages dignes de son attention, ouvrages qu'il lirait si on voulait bien les lui indiquer. A défaut d'un enseignement plus illustre, je souhaiterais aujourd'hui que le mien eût quelque influence sur mes lecteurs. Je propose, en effet, à leur admiration et à leur curiosité un écrivain anglais d'une originalité vigoureuse, avec lequel ils ne peuvent se repentir de faire connaissance. Ignoré, il y a quelque temps, dans son propre pays, il commence à y être lu et apprécié comme il le mérite. Robert Sherard est un de ces moralistes attentifs, un de ces logiciens impitoyables dans l'étude de l'âme humaine qui, avec R.-L. Stevenson, George Meredith, Rudyard Kipling, honorent le plus, en Angleterre, la littérature romanesque de ces dernières années.

I

LE GÉNIE DE LA RACE

Robert-Harborough Sherard est né à Putney; son enfance s'est écoulées aux environs de Londres, dans ces campagnes aux vastes ombrages qui offrent en été aux promeneurs des retraites fraîches et magnifiques. Cette riante et féconde nature, le voisinage d'Hampton-Court et de Richmond, tout pleins de la mémoire des Stuarts dont ses ancêtres furent jusqu'à la fin de dévoués défenseurs, les souvenirs d'une époque galante et héroïque mêlés aux beautés riches du paysage, c'était bien ce qu'il fallait à l'imagination d'un futur poète épris de la vie fière, libre et audacieuse de jadis.

D'ailleurs, le génie littéraire n'est point neuf dans sa race. Robert Sherard est le petit-fils du poète lauréat William Wordsworth. Sans doute, à Putney, la vie et l'œuvre de son grand-père lui furent souvent proposées en exemple et il eut cette dévotion, commune aux jeunes gens d'âme noble, pour

les ancêtres dont ils ont hérité l'esprit. Dans son premier recueil de vers, il devait dédier tout un livre à la mémoire de l'aïeul ; et, de fait, dans une partie de son œuvre, on retrouve les tendances moralisatrices du poète de l'*Excursion*. Wordsworth cependant, s'il eût connu son petit-fils, ne l'eût probablement pas encouragé à le suivre dans la carrière des lettres: au contraire de Victor Hugo, qui trouvait du talent au cocher Moore, il gardait son art jalousement et en éloignait ceux qui lui semblaient des profanes, c'est-à-dire tout le monde. — A ce sujet, madame Sherard, la fille du poète, a conté la délicieuse naïveté qu'elle commit, alors qu'elle n'était qu'une enfant de sept ou huit ans.

Wordsworth, en sa qualité de poète lauréat, recevait beaucoup de vers que des jeunes gens, avides de conseils et de louanges, le priaient d'examiner. Il se contentait de ranger, sans les lire, dans une pièce spéciale tous ces manuscrits; puis, quand l'auteur venait réclamer son œuvre, on la lui rendait en déclarant qu'il devait avoir toutes sortes d'aptitudes, mais qu'il serait toujours incapable d'écrire un bon vers. Or, un jour, il arriva qu'un poème se perdit ; on ne le retrouva point parmi les autres quand son propriétaire le demanda. La colère du jeune auteur fut très violente, d'autant plus que Wordsworth, n'ayant pas lu un mot de ses vers, ne sut pas trouver de compliments pour le consoler. Ce petit incident bouleversa le poète. Miss Anna Wordsworth, voyant l'air attristé de son père, entreprit de lui rendre sa bonne humeur. Elle pénètre en secret dans la chambre où l'on dépose les manuscrits, en prend un au hasard, — le plus gros, sans doute, — et le fait remettre au jeune poète avec trois shillings de ses économies et ce court billet: « J'espère, monsieur, que vous serez content et que vous ne tourmenterez plus mon papa ! »

Après le collège, Robert Sherard alla étudier à Oxford et, comme nous l'apprenons dans ce roman : *un Honneur troqué*, où il a fait son portrait, il passait alors une partie de ses journées à lire et à écrire des poèmes, sans négliger ces exercices violents pour lesquels les jeunes Anglais professent un si vif enthousiasme.

A ce moment, le père de Robert Sherard vit qu'il allait être ruiné. — Par suite de l'abandon du système protectionniste,

l'agriculture d'Angleterre, comme celle de France, subissait une crise. L'abondance et le bon marché des blés américains avaient mis à vil prix les blés nationaux; les paysans, dégoûtés d'un sol qui, même productif, ne leur donnait pas l'aisance, quittaient la terre, s'en allaient dans les villes ou émigraient. Les propriétaires fonciers furent bientôt réduits à une gène extrême, car il fallait ou perdre leurs fermiers, ou, s'ils voulaient les garder, leur laisser leurs redevances. Les nobles surtout, qui, tenant à conserver des biens familiaux, refusèrent d'aliéner le moindre partie de leur patrimoine, furent contraints pour vivre de s'endetter; ils s'engagèrent d'autant plus dans les emprunts qu'ils ne pouvaient renoncer à leurs habitudes luxueuses. Multipliant de jour en jour des contrats qu'ils n'étaient pas en mesure d'observer, ils attendirent pour quitter leur château que leurs créanciers l'eussent fait vendre.

Le jeune Sherard, qui savait l'état des affaires familiales, comprit qu'il ne devait plus rester à Oxford, où la vie entre étudiants riches est fort coûteuse. Mais avant de commencer à gagner son pain, il voulut, comme on se grise pour affronter le danger, avoir, lui aussi, son heure de jouissance; et avec les cinquante ou soixante livres sterling qui formaient toute sa fortune, il partit pour cette Italie qui enchantait sa jeune imagination.

Ce fut à Naples qu'il aborda. On se doute, en lisant certains poèmes du volume intitulé *Whispers*, — *Chuchotements*, — que les premières semaines de son établissement furent une longue féerie dont de libres amours remplissaient les actes ou les intermèdes. Qu'on imagine un jeune Anglais quittant la vie régulière d'Oxford, toute de rêveries sentimentales, d'études philologiques et d'exercices du corps, pour mener l'existence sensuelle, étourdissante de l'Italie méridionale, dans un pays admirable et parmi les plus grands souvenirs de la poésie antique : il fut transporté. Il se livra d'autant plus aux séductions du moment qu'il ne pouvait songer à l'avenir sans quelque appréhension. Aussi la joie qu'il exprime a-t-elle quelque chose d'ivre et de fébrile. Dans ces poèmes à l'allure bondissante, il semble que l'auteur ait voulu s'étourdir. Entre différentes pièces d'une grâce voluptueuse, je

citerai cet hymne d'amour où le poète associe toute la nature au triomphe de son amie :

Le soleil s'annonce sur les Apennins,
— Gilda, pour toi ; —
Des chants s'élèvent des vignes de pourpre,
— Gilda, pour toi ; —
Au loin une bague d'écume enserre la plage,
— Gilda, pour toi ; —
Et toute la mer est en gaieté pour toi,
— Gilda, pour toi ! —

Quand le soleil a fini sa course,
— Gilda, pour toi, —
Et que vers son nid s'est enfuie la gent à la douce voix,
Fatiguée de lumière et de soleil et d'amour et de chansons,
— Gilda, pour toi, —
Le paysan courbé sur la route poudreuse,
Lève son éclatant bonnet et remue les lèvres pour prier
Marie mère. Alors de nouveau je dis,
— Gilda, pour toi, —
Oui, tout, mon Amour, pour toi,
— Gilda, pour toi, —
Tout, tout, ma vie, pour toi,
— Gilda, pour toi ! —

Cependant le petit trésor de l'étudiant fut vite dissipé. Le père, déjà aigri par une ruine qu'il sentait inévitable, n'avait pas pardonné à son fils son brusque départ d'Oxford. Bientôt Robert Sherard se trouva sans ressources dans une ville où il n'avait pas d'autres amis que des compagnons de plaisir, d'un commerce plus dangereux que bienfaisant. Il prit alors bravement son parti. Il loua un bateau, imaginant pour gagner sa vie de passer les nombreux touristes qui veulent visiter le port ou faire une promenade en mer. La honte qu'attachent certaines gens à une profession manuelle est un des ridicules de notre démocratie. Quelque rude et ennuyeux qu'il soit de changer de condition, si l'on ne voyait à le faire aucun déshonneur on aurait à sa disposition beaucoup plus d'expédients pour se sauver de la misère et même, au besoin, pour rétablir sa fortune.

Robert Sherard n'était pourtant pas fait pour le métier qu'il avait dû choisir. En fier Anglais qu'il était resté, il n'avait

pu apprendre les paroles mielleuses et la mimique de Polichinelle des bateliers napolitains ; et comme les voyageurs se confient toujours à ceux qui les entraînent ou les font rire, ce jeune homme dédaigneux et triste n'obtenait pas leurs faveurs. Du matin au soir sur le port, il avait de la peine à gagner trois ou quatre *lire* dans sa journée.

Pour comble d'infortune, il tomba malade et fut obligé de passer plusieurs mois à l'hôpital. On devine quelle inquiétude l'agitait et compromettait sa guérison : il craignait même de ne plus avoir, à sa sortie de l'hospice, l'énergie nécessaire pour reprendre son dur gagne-pain. Mais alors un secours inespéré lui arriva. Un de ses oncles, qui visitait Naples, apprit dans quelle misère il se trouvait, alla le voir à l'hôpital, lui remit une somme d'argent et promit, puisque son père l'avait abandonné, de lui faire une petite pension pour lui permettre de continuer ses études.

Ce ne fut pas sans de vifs regrets que Robert Sherard quitta l'Italie. Les jours de misère qu'il y avait vécu s'effaçaient, maintenant qu'on l'avait retiré de l'ennui, devant les heures de divine jouissance et de sublime enthousiasme.

A Sorrente, où il s'embarque pour retourner en Angleterre, il adresse des adieux

> Aux îles de pourpre dans la mer dorée,
> Aux rieuses filles dégrafées au milieu des vignes,
> Aux ombres douces et profondes qui voilent l'Apennin.

La grande poésie de la nature s'était découverte à lui et venait d'éveiller son génie.

Il alla étudier l'allemand et le droit à l'Université de Bonn, resta deux années en Allemagne, puis commença cette vie errante qui est celle d'un grand nombre d'écrivains anglais et dans laquelle, au lieu de se laisser transformer par la nouveauté des mœurs et des pays, ils fortifient leur personnalité par la résistance et demeurent les mêmes en changeant tout autour d'eux.

Après son mariage, Robert Sherard s'établit à Paris. Ici, encore plus qu'à Naples, il eut à combattre pour l'existence. L'oncle qui lui servait une petite pension était mort et Sherard n'avait plus pour lui donner du courage ce ciel de l'Italie qui

rend la vie facile et joyeuse même à la pauvreté. Il passa l'hiver de 1882 avec sa jeune femme dans une étroite mansarde du quartier de l'Europe, où il n'y avait pour tous meubles qu'une table et une chaise. Une mauvaise couverture leur servait de lit.

Doué d'une admirable énergie, Sherard trouvait dans son dénûment le courage de travailler, il écrivait son grand roman : *un Honneur troqué*, et commençait *Rogues*. Ce dernier ouvrage fut porté chez plusieurs éditeurs : aucun, d'abord, ne voulut l'accepter. Enfin, Chatto et Windus, les éditeurs de Swinburne, achetèrent deux cents francs un livre qui devait être plusieurs fois réimprimé.

Ces mauvais jours sont loin; à présent, Robert Sherard est un des romanciers célèbres de l'Angleterre, mais il n'a pu encore oublier ces moments douloureux, cette guerre sans trêve, cette recherche forcée de l'argent, plus pénible encore aux écrivains qu'aux autres hommes, car ils n'ont pas seulement à vivre, mais à penser et à exprimer leurs pensées. Toutefois l'artiste, en lui, doit se réjouir des souffrances de l'homme : s'il ne les eût éprouvées, eut-il compris ces tragédies qu'il nous rend si émouvantes, cette conquête et cette défense de l'or qui sont comme les mobiles de presque tous les actes des hommes et que, seul avant lui, un Balzac a su peindre dans une vaste fresque d'une main sûre et puissante ?

Le premier ouvrage de Sherard : *Whispers* est un recueil de vers [1]. Un premier ouvrage est toujours un effort pour conquérir sa personnalité. Nous nous y débarrassons de tout ce que l'éducation et les circonstances nous ont apporté d'éléments étrangers et qui ne peuvent s'unir à nous. Avant de montrer une nature distincte, nous devons demeurer sous la dépendance de tous les esprits que nous avons approchés.

Le recueil du jeune poète nous renseigne donc sur les nombreuses et illustres influences qu'il a subies. On y reconnaît Swinburne, Shelley, et jusqu'à Thomas Moore, dont le poème célèbre : *le Chant de la Chemise* lui inspire une charmante pièce : *le Chant de la Plume*. Mais si *Whispers* est le livre d'un débutant, c'est aussi le carnet d'un voya-

1. London, Remington, 1884. — Ces poèmes ont paru après le roman *A bartered honour*, mais furent composés antérieurement.

geur amoureux et d'une âme accessible aux émotions les plus variées. Le poète se montre tour à tour sentimental à Paris, païen et sensuel en Italie avec Gilda et Lola, atteint de mélancolie passionnée en Allemagne, tendre et mystique aux lacs chantés par les poètes anglais.

Deux pièces morales sont tout à fait significatives. Dans l'une, intitulée *Self* (Soi-même), le poète nous montre toutes les passions ayant un même but, servant un même roi : le moi.

Les pénitences d'une longue vie ou l'orgueilleux triomphe,
Les clairons de la gloire ou le monceau lumineux de la richesse,
Les lauriers du poète ou le suaire des martyrs,
C'est à ce roi qu'ils vont tous, au Moi !

L'autre pièce a pour titre : *Destin*.

Je n'ai jamais aimé cette croyance lugubre au Destin
Qui nous fait tous des poupées dans la main
De quelque grand faiseur de joujoux, et le monde, son comptoir
Où se règlent nos plus petites actions ;
L'homme qui pense ainsi devient un esclave.
Alors, à quoi bon écouter notre cœur,
Et pourquoi les honneurs dont on récompense les braves,
Si les plus beaux héros n'ont fait que jouer un rôle imposé ?
L'ambition, magnifique encore que coupable,
Est fanée dans le bouton ; une cause misérable
Enlève à toute action sa noblesse ; une maladie flétrissante
Accompagne chacun de nos efforts vers la liberté.
Pour moi, je souhaiterais de commettre un crime
Plutôt que d'être ainsi enchaîné au Destin.

Ces vers annoncent déjà les études morales de Sherard où éclate le génie de la race sans lequel il n'y a point de vrai talent littéraire [1]. Un écrivain, en effet, ne peut se bien développer que s'il demeure en harmonie avec l'esprit de son pays. Une langue est un édifice vaste et magnifique, mais où ne trouvent point de place les conceptions des peuples étrangers. J'ai peu de confiance en ces écrivains dont l'âme,

1. M. Sherard a publié un volume sur M. Zola, un autre volume sur M. Alphonse Daudet, une traduction des Mémoires de Menneval, accompagnée de curieuses notes historiques. Il a écrit aussi une pièce intitulée l'*Aveugle*. Nous laisserons de côté, malgré leur valeur, l'historien, le critique, le journaliste, pour nous occuper seulement du romancier et du moraliste.

semblable à une mosaïque, est formée des diverses façons de sentir de toutes les nations. Pour bien écrire le français, par exemple, il faut d'abord bien penser en français. Ce qui me plaît en Sherard, c'est qu'il est franchement anglais. Les deux pièces que nous venons de citer nous donnent les principes directeurs de l'humanité qu'il rêve avec ses concitoyens : Égoïsme, Responsabilité. Sur ces deux solides assises les Anglais ont élevé leurs plus grandes œuvres artistiques et toutes leurs constructions morales.

II

L'HOMME NATUREL

Il y a chez tout Anglais un individualisme fier, une conscience de sa force, une volonté de puissance et de domination. Cette race normande, qui a donné à la langue anglaise tout son vocabulaire abstrait, a aussi imposé au peuple saxon ses instincts d'audace et de conquête. Lorsqu'on voit Londres, l'activité immense de la Cité, puis, tout à côté du travail fiévreux de l'industrie, ces bibliothèques, ces parcs admirables, retraite pour le rêve et la pensée, on sent bien qu'on se trouve au milieu de vainqueurs que nulle victoire ne rassasie. De l'aristocratie aux derniers rangs du peuple, la fierté reste le trait caractéristique de l'Anglais. Je me souviens des paroles d'un modeste libraire de Swansea, à qui je réclamais un livre égaré par la poste : « Croyez bien monsieur, me répondit-il, qu'on vous rendra ce livre. Il ne sera pas dit qu'on aura lésé un citoyen du Monde ! » *A citizen of the world!* Quelque emphatique que soit l'expression, il n'en est point d'autre qu'un Anglais juge mieux lui convenir, enivré, comme il l'est, de la dignité humaine[1]. Un tel orgueil viril n'existe point sans des instincts puissants. Il n'y a, pour s'en

1. Un de mes amis, rédacteur d'un grand journal de Londres, visitant des prisons, entendit un des geôliers se vanter d'avoir bien frappé une malheureuse femme condamnée au fouet : « Vous me faites souffrir, lui dit-il, dans mon amour-propre qui est solidaire de celui des autres hommes. »

convaincre, qu'à regarder ces hommes solides et vigoureux, ces femmes grandes, élancées, aux larges hanches, qui ont l'allure aisée, joyeuse et hautaine des êtres bien nourris et sains.

L'effort continuel que leur commandèrent l'instinct vital et l'orgueil, tant de luttes pour se former en nation et conquérir les richesses des voisins, conservèrent aux Anglais, en même temps que l'énergie, la rudesse des peuples jeunes. Aussi bien, on ne retrouverait point chez un autre, derrière une civilisation aussi raffinée, une si complète barbarie. C'est là le secret de son empire. A la ruse, aux convoitises du civilisé, se joignent chez l'Anglais, pour assurer son triomphe, le mépris des scrupules, l'énergie et le pouvoir de résistance ordinaires à l'homme primitif. « Un homme contre une société », telle pourrait être l'épigraphe d'une vie de Byron. *L'Individu contre l'État*, tel est le titre du livre d'Herbert Spencer. Chez le poète, chez le philosophe, l'attitude est la même.

Dans les œuvres de Robert Sherard cette affirmation de la personnalité est plus visible encore. Il y a toujours chez lui une revendication, non point sociale, mais individuelle, revendication active et triomphante. « L'amour est peu de chose dans la vie d'un homme », disait-il un jour. Le développement de l'être, la conquête de la puissance, voilà ce qui remplace, dans ses romans et nouvelles, l'intrigue ordinaire d'amour. Aussi bien l'amour n'est peut-être qu'une forme de la volonté, l'affirmation sexuelle de l'homme qui subjugue la femme et se perpétue par l'enfant.

Le premier roman de Robert Sherard : *un Honneur troqué*[1], est l'histoire d'un jeune homme qui se croit le fils naturel d'un grand seigneur anglais, lord Hauberk, et qui oppose son orgueil aristocratique à la plus triste fortune. C'est un roman de caractère d'un intérêt d'autant plus grand que l'auteur y a mis beaucoup de lui-même et de ses aventures. Rien n'est plus curieux que ces premiers livres quand l'auteur est sincère et ose s'y représenter simplement ; les voiles mêmes dont il enveloppe les fictions qu'il mêle à la vérité, en nous indiquant ses préférences d'art et son idéal esthétique, servent encore à nous le révéler.

1 *A bartered honour*, novel in three volumes. London, Remington, 1883.

Ce roman dont l'action se passe en Angleterre, puis à Leipzig et en Italie, nous montre, dans les milieux les plus différents, le développement et la persistance d'un orgueil invulnérable. Charles Hauberk prie un ami de sa famille de lui parler de son père.

« — Le connaissiez-vous bien? lui demanda-t-il.

» — Oui, très bien, j'étais son ami, et c'est un titre dont peu de gens peuvent se vanter, car lord Hauberk était aussi orgueilleux qu'il était noble.

» — Orgueilleux ! dit Charles, je suis heureux d'apprendre qu'il était orgueilleux. Il était très grand, n'est-ce pas?

» — Oui, répondit le *barrister*[1], très grand. Il y en a peu, s'il y en a encore de son espèce, aujourd'hui. C'était un véritable vieux noble tory, et c'est une race qui est maintenant éteinte.

» — Éteinte ! s'écria Charles. Comment ! beaucoup de nobles sont conservateurs.

» — Oui, conservateurs ! le mot exprime la chose exactement. Il indique une sorte de compromis, un désir d'être populaire tout en restant soi-même. Mais elle n'existe plus, cette forte indépendance, cette défiance des classes méprisées qui caractérisaient les tories du temps de votre père[2]. »

C'est à Oxford qu'apparaît le héros de *un Honneur troqué*, poursuivi par ses créanciers et voulant rivaliser de prodigalités avec les plus riches étudiants. Hauberk, en dépit de sa fierté, est snob comme on l'est en Angleterre, où l'on regarde la pauvreté comme un déshonneur. Il a beau être poète et sentir sa supériorité intellectuelle, il ne peut se mettre par l'esprit au-dessus de sa situation, il se sent humilié par le luxe qui l'environne et auquel il lui est impossible d'atteindre; il n'est heureux que lorsqu'il peut, un moment, jouer à la richesse.

« Ses talents, pensait-il, n'étaient pas de ceux que le monde ordinairement récompense. Un Punchbeck arrive où un Chatterton échoue. On n'accorde de lettres de noblesse qu'à un mérite extraordinaire ou, ce qui revient au même, à une ex-

1. Avocat plaidant.

2. *A bartered honour*, t. III, p. 38.

cessive richesse. Le monde d'aujourd'hui comble d'honneurs la soupe et la magnésie, et laisse l'art dépérir; oui! laisse l'art dépérir. L'art est la vérité, et les hommes qui agissent contre ce qu'ils croient la vérité, n'ont pas à prétendre au titre d'artiste. Un homme qui, étant capable de peindre une Méduse, peint un pot de bière et deux pipes d'argile, parce que la foule a besoin de représentations de pots de bière et de pipes d'argile, et qu'elle n'achète que ce dont elle a besoin, — cet homme-là n'est pas fidèle, mais parjure à son art; ce n'est pas un artiste, mais un ouvrier ordinaire. Quant à l'homme qui pouvait donner au monde l'interprétation de quelque sublime sentiment, et qui préfère écrire des chansons et des romances, parce que le monde a besoin de chansons et de romances et n'achète que ce dont il a besoin, ce n'est pas un artiste, c'est le jouet du monde. Charles ne devait donc pas espérer conquérir la renommée d'un poète; le monde n'encourage pas les poètes. Le peu d'hommes qui soient grands par leur poésie sont des hommes capables de combattre avec le monde et de le dominer[1]. »

Le réel drame du livre, qui est, à la manière des romans de Dickens, rempli d'aventures, se trouve dans l'âme du héros, tantôt enivré d'orgueil quand il vit avec lui-même et prend conscience de ses précieux dons intellectuels, tantôt blessé, abattu par le mépris de son entourage. Hauberk a un si vif besoin de puissance qu'il ne craint pas, pour faire reconnaître sa noblesse, de compromettre sa mère. Il faut lire cette scène d'un simple et beau pathétique où la malheureuse femme raconte comment elle fut séduite par lord Brookshire qui, après l'avoir épousée secrètement, la chassa un jour de son château, en lui faisant croire qu'ils n'étaient pas réellement mariés. La dureté de lord Brookshire reparaît chez le fils, qui, au récit des tribulations de sa mère, demeure impitoyable et trouve encore le courage de lui reprocher la situation misérable qu'elle lui a faite en quittant son mari. Les héros de Robert Sherard, menés par un seul instinct, sont terribles de cruauté lente, de violence calculée: nul sentiment, nulle crainte ne les arrêtent.

L'un des plus curieux contes de Robert Sherard est celui

1. *A bartered honour*, t. I, p. 271.

qui s'appelle *Par droit de conquête*[1]. Le héros ne se contente pas de redemander ses titres et ses biens, il s'en empare. Son père, ruiné, a dû quitter le château de ses ancêtres qui a été vendu à un ancien ouvrier enrichi. Le jeune homme arrive un soir secrètement, assassine le nouveau propriétaire et son fils, et passe la nuit à visiter ce château qu'il regarde comme le sien, à se donner, pour quelques heures, l'illusion qu'il est le maître des lieux. Afin de ne pas laisser accuser un innocent du double assassinat qu'il vient de commettre, — et aussi, peut-être, afin d'augmenter sa jouissance en la racontant, — il écrit une confession qui est moins une suite d'aveux qu'une apologie. La misère n'a pas humilié cet étrange héros. La même fierté, le même sentiment de confiance en soi qui exaltait ses ancêtres se retrouvent en lui. Ce n'est pas un criminel vulgaire, puisqu'il dédaigne de voler la fortune de sa victime, mais il veut venger ce qu'il regarde comme une usurpation et redevenir le maître, ne fût-ce qu'un instant. Après avoir accompli cette prise de possession et cet acte de justicier, il se suicidera sans regrets et dans une complète allégresse.

L'esprit de cette nouvelle a aussi inspiré le roman qui a pour titre : *Juste et Illégal*[2]. Un jeune Anglais, Oliver Martin, découvre qu'un de ses arrière-grand-pères, disparu sans laisser de traces, a été assassiné et volé par un hôtelier des environs de Calais, il y a près de cent ans. Aussitôt, sans s'occuper de la prescription qui couvre la famille du criminel, Oliver se met à sa recherche. Il se trouve que la fortune de l'aïeul est entre les mains d'une vieille dévote, la fille de l'assassin. Il faut voir de quelles ruses se sert Oliver Martin et quelles terreurs religieuses il parvient à inspirer à la vieille fille pour l'obliger à lui rendre la fortune volée. Oliver ne veut ni employer la violence, ni renoncer à ses droits, et il s'adresse à une personne qui n'est nullement disposée à reconnaître ses prétentions. Rien de plus curieux que le caractère de cette vieille, partagée entre la dévotion et l'avarice, et qui veut consacrer la fortune volée à faire dire des messes pour le repos de l'assassin. Certains traits sont d'un comique

1. *By right of conquest.*

2. *By right not law*, 1892.

étrange. de ce comique anglais qui provoque à la fois le rire et l'épouvante.

A côté de ces êtres fiers et énergiques qui tiennent à leurs droits plus qu'à leur existence, et ne les abandonnent que devant la mort, il faut placer ces hommes épris de vengeance, poursuivant de génération en génération l'insulte faite à l'un des leurs : c'est un personnage de ce genre que l'auteur nous présente dans *le Cas de M. Lebrun* [1]. Un vieux notaire d'allures et de vie paisibles, tout d'un coup, à soixante ans, devient assassin. pour venger sur le descendant d'un bourreau le supplice d'un de ses ancêtres.

Dans cette vie moderne, de mœurs en apparence correctes, et d'attitudes graves, Robert Sherard a découvert le mystère tragique. et il nous a peint des hommes qui. pour être de notre temps, n'en sont pas moins, en dépit de la police et des lois, des êtres aussi indépendants, aussi possédés de leurs instincts égoïstes et cruels que les guerriers des premiers âges.

A observer la violence que le romancier prête à ses héros, on pourrait lui reprocher son pessimisme, si cette violence, dans les luttes modernes aussi bien que dans les luttes d'autrefois, n'avait sa raison d'être. En réalité, de pareils hommes, quelque barbares qu'ils soient, riches de sève et de vigueur, sont utiles, et la forte vie animale qui les agite, les puissantes énergies dont ils témoignent, du moins aux yeux de l'artiste, les justifient et les absolvent. Leurs crimes ne manquent pas de grandeur et, à défaut de vertus, leurs actions nous intéressent plus que les défaillances, les lâchetés, les vices médiocres d'hommes civilisés, mais affaiblis déjà et déchus.

III

MORALE ET CIVILISATION

Des passions si emportées, un tel mépris de sa propre vie et de celle des autres ont rendu nécessaire la morale anglaise et la sévère discipline qu'elle impose. — discipline qui, chez

1. *The Case of M Lebrun.*

un peuple différent, chez nous, par exemple, serait intolérable.

Aussi bien l'Angleterre, s'il s'est rencontré chez elle un Bunyan, n'est point d'ordinaire mystique, et sa morale religieuse ou sociale a toujours un but d'utilité prochaine. Comme son maître Jérémie Bentham, elle veut que l'on calcule le prix de ses jouissances et qu'au besoin on remette un plaisir de peur qu'il ne coûte des intérêts usuraires. La conquête du ciel et le salut des âmes servent de prétextes à beaucoup de sectes protestantes pour sauver de l'ivresse et de la débauche des misérables qui ne pourraient jamais eux-mêmes s'en relever. L'égoïsme vital des Anglais, quand ils sont de sang-froid, les fait s'éloigner d'instinct de ces divertissements dont se grisent les peuples du Midi et où ils ne voient qu'oubli et humiliation de la dignité humaine. Ils ne séparent guère l'idée de jouissance de l'idée de durée : au lieu de ces brèves satisfactions qu'ils ne savent pas goûter, ils recherchent le contentement paisible et les sensualités douces de la vie familiale. Pour eux, la vertu consiste à s'assurer une existence longue et respectée. Avec leur inaptitude au plaisir et l'idée qu'ils se font de l'importance individuelle, ils considèrent comme un crime toute négligence même momentanée de leur fortune. Comme le remarquait le Hauberk de Sherard, l'argent est en Angleterre un titre de noblesse et une preuve de talent. On ne dit pas d'une cantatrice qu'elle chante bien, ni d'un romancier qu'il écrit de beaux livres, mais qu'ils gagnent tant de livres sterling par an. L'estime qu'on accorde à un homme est proportionnée à son revenu. Ainsi arrive-t-il que cette morale anglaise, comme toute morale, ne travaille qu'à développer certains instincts au détriment des autres ; et si elle combat le libertinage, c'est pour encourager l'avarice.

Dans une société qui ne se contente pas d'accorder à l'argent sa valeur, mais lui donne un rang au-dessus de toutes les autres, il était utile qu'un romancier vînt l'attaquer et en dévoiler l'influence funeste. La nature des actes et des écrits doit varier avec les temps et les lieux. Dans la France démocratique et socialiste d'aujourd'hui qui, sous prétexte de progrès, voudrait anéantir en elle tout instinct de vie et de

puissance, je regarde les adversaires de l'argent comme les plus dangereux ennemis de l'humanité. Mais ce qui est nuisible en France peut être salutaire ailleurs. De plus, Robert Sherard ne montre l'avilissement par l'argent que chez des âmes communes. Sans doute, en aristocrate qu'il est resté, lui reproche-t-il surtout d'être en des mains qui ne savent point s'en servir. En réalité, ni Hauberk, ni Oliver Martin, ni le Philippe de *Par droit de conquête*, ne sont odieux dans leur poursuite de la fortune : la hauteur de leurs désirs ennoblit leur ambition. Mais il y a des hommes que l'argent séduit pour lui-même et sans qu'ils sachent à quoi l'employer : Robert Sherard se montre impitoyable pour ces volontés mesquines.

Un billet de loterie décrit les progrès de l'égoïsme chez un être inférieur. C'est l'histoire d'un employé qui gagne cinq cent mille francs à la loterie des Arts décoratifs. L'employé ne songe d'abord qu'à partager cette fortune, si aisément gagnée, entre ses amis et ceux qui l'obligèrent autrefois, mais aussitôt qu'il se voit riche il ne s'appartient plus : l'argent l'éblouit et le domine. Il craint de distraire la moindre partie de son bien, et pour conserver maintenant sa richesse, il ne prend pas moins de peine qu'il n'en avait naguère à gagner son pain. Cependant l'argent fuit des mains trop inhabiles à le répandre : l'employé perd sa fortune sans en avoir joui et aussi brusquement qu'il l'avait acquise [1].

Dans l'*Argent de la Servante* [2], une vieille demoiselle, miss Martha Grimshaw reçoit des États-Unis une lettre où on lui demande si elle a toujours à son service Barbara Style. On lui annonce en même temps que cette fille vient d'hériter de cent mille dollars. A la joie première que l'idée seule d'une grande fortune ne manque pas de répandre dans toutes les âmes, succède chez miss Grimshaw une secrète jalousie à la pensée que l'héritière n'est pas elle, mais sa servante. Puis l'égoïsme apparaît à son tour. Miss Martha regrette la cuisinière qui flatte sa gourmandise, la domestique attentive et dévouée. Elle va me quitter, se dit-elle, ou si, en reconnaissance de ce que

1 *A Lottery ticket.*

2 *Cook's money.*

j'ai fait pour elle, elle reste à mon service, elle n'aura plus à mon égard son respect d'autrefois, elle voudra être mon égale : la vie ne sera plus tenable... L'artifice des consciences religieuses est ici très finement observé. Si miss Martha veut garder sa domestique, elle tient également à demeurer en paix avec Dieu : rien de plus facile. Il lui en coûte peu de fabriquer un petit raisonnement qui va lui prouver l'excellence de ses intentions. Aisément elle se persuade qu'elle désire seulement le bien de Barbara Style. En effet, la richesse apporte le trouble dans toutes les âmes. De plus, quel emploi cette pauvre fille pourra-t-elle faire de cent mille dollars? Simple comme elle l'est, elle va devenir la proie du premier misérable venu qui l'épousera pour sa fortune, en lui disant qu'il l'adore. Engagée sur cette voie, miss Martha Grimshaw ne s'arrête plus. Tous les malheurs attendent sa servante, si elle n'y met bon ordre. Aussi bien, pourquoi lui a-t-on envoyé cette lettre au lieu de l'adresser à sa domestique? a-t-elle mission d'annoncer les héritages? Mais elle a vite pris sa résolution. Pas un mot de tout cela à Barbara Style, finit-elle par dire. Et elle déchire la lettre.

M. Meilhac a traité le même sujet dans sa jolie comédie : *Gotte*. La comparaison de la pièce et du conte nous montre combien sont différents les deux arts. Dans la pièce française, une raillerie légère qui s'arrête avant d'avoir blessé; dans le conte de Robert Shérard, une analyse serrée, minutieuse, sans pitié.

Le romancier anglais ne se soucie pas d'être aimable. Aussi ne répugne-t-il point à nous représenter des caractères odieux qu'il ne se contente point d'indiquer par un trait sommaire il en explique, dans ses détails, le mécanisme compliqué. A côté de ces romans dont nous avons parlé d'abord, tout éclatants de vie et d'héroïsme, ces études semblent l'œuvre d'un moraliste chagrin et plein de mépris pour l'humanité. Dans ce genre, je connais peu de livres d'une observation aussi puissante que le roman de *Rogues*[1]. Nous y voyons comment un homme honnête, mais sans énergie, peut être le jouet des circonstances, et, de faute en faute, tomber jusqu'au crime.

1. Chatto et Windus, 1889.

D'un de ses clients accusé de vol et condamné à cinq ans de réclusion, M. Wilson, un *barrister* de Londres, a reçu en dépôt une somme d'argent. Il avait d'abord refusé de la prendre, puis, cédant à une sorte de fascination que l'idée seule de l'or exerce sur lui, il a accepté, tout en se promettant bien de garder fidèlement le dépôt et de le rendre à son possesseur ; il ne prévoyait pas ce qui allait lui arriver. Mille tentations viennent successivement l'assaillir. Les prodigalités de son fils, une liaison avec une femme indigne, épuisent ses ressources, et, pour comble de malheur, un incendie achève de le ruiner. Il se voit bientôt contraint pour se tirer d'embarras, de recourir au trésor qu'on lui a confié. Il se jure, d'ailleurs, à lui-même de rapporter sans retard la somme qu'il vient d'en distraire. Mais si faible et si changeante est sa résolution, qu'au lieu de remettre ce qu'il a pris, il fait, à chaque instant, de nouvelles brèches à la fortune de son client. C'est alors que s'achève la dégradation morale de Wilson. Il ne se soucie plus de conserver une fortune qui est déjà en partie dissipée. Son indélicatesse le conduit jusqu'au vol, le vol à l'oisiveté et à la débauche. Incapable de mener une existence régulière, maintenant qu'il juge la sienne déshonorée, il abandonne sa charge de *barrister* et il commence une vie d'orgies et de folles dépenses, à la façon de ces criminels qui ont besoin de s'étourdir et qui prodiguent sans compter un argent acquis sans peine. Enfin il arrive qu'il se trouve mêlé à une bande de voleurs de profession : il apprend d'eux que la fortune qu'il vient de gaspiller avait été enlevée à son frère et lui revenait par héritage.

M. Wilson a dû subir de cruelles épreuves; ses fautes l'ont entraîné dans des aventures qui ont failli lui coûter la vie. Instruit par ses malheurs, il se reproche sa conduite passée. Pour être innocent devant la loi, il n'en est pas moins coupable devant sa conscience. Le crime qu'un hasard ne lui a pas permis d'accomplir réellement, il l'a commis en lui-même, puisqu'il n'a pas craint de se servir de l'argent qu'on lui avait confié et qu'il ne croyait pas lui appartenir. Aussi, tandis qu'il voit passer, conduits par les gendarmes, les bandits qui ont manqué de l'assassiner, il se répète à lui-même l'injure que le commissaire de police a lancé à l'un de ces

misérables : « Canaille ! Canaille ! » — « Ah ! dit-il, que serais-je, si j'avais été comme eux, pauvre, hors la loi, moi qui ai trouvé moyen, malgré mon éducation et ma fortune, d'être un voleur. Ah ! canaille ! canaille ! »

Il semble, à lire ce roman, que l'auteur s'est fait de l'existence la conception la plus attristante, la plus pessimiste. Personne n'a montré plus douloureusement l'impuissance où sont les hommes de se conduire, l'enchaînement des vices, la pente irrésistible et glissante qui entraîne aux abîmes. On se demande si c'est un pasteur protestant qui a écrit *Rogues*. On trouve dans ce livre les exemples austères et les intentions morales d'un prêche, encore que l'auteur paraisse bien désespéré, mais c'est le désespoir d'un esprit très fortement imprégné de christianisme. Je songe à Bunyan et à l'effrayante fondrière qu'il imagine sur le chemin de son pèlerin, « fondrière dans laquelle celui qui tombe, fût-il homme de bien, ne trouve point de fond pour poser le pied ». Je pense surtout à Calvin et à une *Confession de foi*, dont un passage semble bien résumer toute la philosophie du roman de Sherard :

« Nous tenons, dit Calvin, que le péché originel est une corruption répandue par nos sens et affections en sorte que la droite intelligence et raison est pervertie en nous, et sommes comme pauvres aveugles en ténèbres, et la volonté est sujette à toutes mauvaises cupidités, pleine de rébellion et adonnée au mal ; bref, que nous sommes pauvres captifs détenus sous la tyrannie du péché : non pas qu'en malfaisant nous ne soyons poussés par notre volonté propre, tellement que nous ne saurions rejeter ailleurs la faute de tous nos vices, mais pour ce qu'étant issus de la race maudite d'Adam, *nous n'avons pas une seule goutte de vertu à bien faire* et toutes nos facultés sont vicieuses. »

Robert Sherard avait déjà fait allusion, dans sa pièce intitulée *Destin*, à ces deux idées, assez contradictoires d'ailleurs, de péché originel et de responsabilité.

Plusieurs autres livres le montrent de même comme un partisan de la sévère morale du calvinisme. Dans son étude sur Alphonse Daudet, il s'indigne presque à l'idée d'un petit poème que l'auteur des *Amoureuses* avait composé à l'âge

de treize ans, sur des réminiscences du *Don Paez* de Musset, et, à propos des malheurs du « Petit Chose » au collège, il fait l'éloge de l'éducation anglaise sous ses trois formes : exercices du corps, lecture de la Bible et distribution de coups de verges, en même temps qu'il indique les conséquences funestes de l'éducation française : les débauches de l'étudiant et toutes les folies du quartier latin.

Toutefois, si on lit avec attention ce roman de *Rogues*, on verra que Robert Sherard s'est placé, en l'écrivant, à un point de vue très humain, et qu'il est moins touché par l'idée chrétienne de péché que par l'idée toute païenne de faiblesse morale. S'il condamne Wilson, c'est que le *barrister* manque absolument de volonté et qu'il s'abandonne sans courage au flux et au reflux des événements, incapable de les dominer : à Rome, un stoïcien l'eût flétri pour son caractère sans force et sans dignité ; dans l'Angleterre contemporaine, un moraliste utilitaire le méprise, parce que, sans volonté, on ne peut s'assurer une vie heureuse. La morale anglaise, même religieuse, a toujours son idéal sur la terre, mais il est curieux de voir comment, tout en n'estimant que le succès, la richesse et la force, ses adeptes s'enveloppent de christianisme, et, au nom des Évangiles, blâment en les enviant, les avares qui réservent pour eux-mêmes la fortune, tandis qu'ils condamnent avec dédain ceux qui la laissent échapper.

IV

THÉORIE DE LA PERVERSITÉ

La morale anglaise s'entend à merveille à discipliner les énergies barbares et à fortifier la volonté en lui soumettant des instincts qui, libres, ruineraient les êtres. Mais les morales, qui sont de précieux secours aux foules pour rassembler et conduire leurs forces éparses, deviennent nuisibles dès qu'elles tentent de soumettre des êtres d'exception dont toute servitude compromet l'harmonie.

Les fiers héros de *un Honneur troqué*, de *Par droit de con-*

quête, de *Juste et Illégal*, ne sont pas des hommes à accepter la loi, mais à la faire. Le christianisme, en leur imposant une morale qui froisse et domine leurs instincts, doit naturellement les pervertir. Toute barrière, à certains hommes, semble un défi, et cette force, qu'ils eussent employée simplement à s'assurer l'avantage, deviendra un moyen pour eux d'opprimer les autres.

L'orgueil, qui naguère s'épanouissait dans la domination, maintenant condamné, voudra, pour se satisfaire, des cruautés calculées et gratuites[1]. De même, le sentiment ordinaire de la personnalité, combattu par la morale du sacrifice, s'exagérera jusqu'à la folie dans une révolte monstrueuse contre les lois naturelles. Une recherche passionnée du mal du prochain, — recherche qui ne va guère sans l'idée d'un crime à commettre, — le désespoir de sentir les limites de ses forces et de son existence, ont remplacé la joie simple de l'être qui se sent vivre et jouit en paix de toutes ses facultés sans souhaiter qu'elles soient éternelles : l'égoïsme s'appelle maintenant méchanceté.

Cette perversité est analysée par Robert Sherard avec un esprit clairvoyant et profond dans son livre intitulé *Ma Méchanceté*[2], qui est, avec *Rogues*, son œuvre la plus fortement conçue et la plus curieuse. L'auteur nous décrit les différents états de cet égoïsme perverti; et, hardi jusqu'à ne nous point cacher les suites extrêmes de cette passion, il ne craint pas de conduire son héros à une demi-folie. C'est le seul reproche que j'adresserais à Robert Sherard : son livre aurait un intérêt philosophique plus haut si le cas était moins spécial. La méchanceté est une passion plus commune qu'on n'imagine ; ce qu'il y a d'étrange et de rare, c'est la forme qu'elle affecte dans ce roman.

1. Je dis cruauté calculée, car la simple cruauté ne doit pas être regardée comme une perversité, mais comme une passion primitive, commune, à l'origine, à tous les hommes. Je cite, à titre de curiosité, cette définition de l'auteur de *Justine*, qu'il est piquant de rapprocher d'un mot de Nietzsche : « La cruauté n'est autre chose que l'énergie de l'homme que la civilisation n'a pas encore corrompue. Elle est donc une vertu et non un vice », dit le marquis de Sade. Et Nietzsche qui, sans doute, ne savait point de quel écrivain il se faisait l'écho, s'écrie : « On répète : l'homme est méchant. Si c'était encore vrai ! car le mal est la meilleure force de l'homme. » *Zarathustra*, livre IV.

2. *My Wickedness*, New-York, 1893.

L'auteur a craint de choquer un public qui tient à conserver sur la nature humaine d'aimables illusions, et, pensant faire accepter d'un fou ce qu'on ne souffrirait pas d'un homme sain, il a choisi son héros dans un asile d'aliénés. Voyons de quelle manière il le laisse lui-même décrire sa passion :

« Je puis dire ici que mes crimes sont sans nombre. Mon passé n'est qu'une suite d'horreurs. Pourtant je n'ai jamais eu un motif de me venger de qui que ce soit. Loin de recevoir d'affront ou d'injure de mes compagnons, j'aurais eu plutôt à me plaindre de la complète indifférence que la société montra toujours pour ma vie. Cette indifférence, je l'attribue en partie au fait de n'avoir eu ni parents, ni amis, en partie à l'inconstance de mes sentiments, mais principalement à mon extérieur qui m'est très défavorable. Tout ce que j'ai fait, je l'ai accompli volontairement, et, si j'étais libre, je suis sûr que je continuerais comme j'ai commencé. Car, voyez-vous, depuis que l'on m'a enfermé ici, j'ai eu le loisir de méditer des crimes qui dépasseraient en cruauté tout ce que racontent les annales sanglantes de l'humaine méchanceté.

» Méchanceté ! Je me sers d'un mot de convention, comme je me suis servi du mot crime, parce que ces actes que j'ai commis, vous les appellerez probablement crimes, comme vous appellerez méchanceté la raison qui me les conseilla.

» Pour moi, ces crimes furent de pures jouissances, des extases parfaites, et ce que vous appelez méchanceté, je l'appelle religion. Oui, ma méchanceté est ma religion...

» Je soutiens, et j'ai raison de soutenir, que l'égoïsme est la plus haute forme de la dévotion. L'égoïsme est la passion qui vous procure le plaisir le plus vif et le plus durable... Ma méchanceté était mon culte du moi, ma religion. »

Est-il nécessaire de rappeler ici La Rochefoucauld : « Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer » ? Il est vrai que l'auteur des *Maximes* semble corriger son pessimisme par cette pensée : « Les vices entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les tempère, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie. »

L'égoïste ne s'effraie pas d'une passion qu'il retrouve sous d'autres formes chez tous les hommes. Au moment où l'au-

mônier de l'asile vient de lui proposer en exemple les actes vertueux de l'humanité, notre héros, par un retour de son orgueil inguérissable, se met à comparer de pareils actes à ses crimes :

« J'ai mis dans la balance, d'un côté ma vie et mon être, de l'autre les hommes et la vie des hommes.

» Ici le microcosme que je suis, là le monde immense. Le monde, c'est-à-dire les amis, les frères, les soldats, les artistes, les prêtres, l'éternel sacrifice enfin de tous et de chacun pour le but commun. Maintenant je commence à concevoir ce que peut être le plaisir de se sacrifier. Eh bien ! je suis amené à penser que c'est à cause de ce plaisir que l'on se sacrifie soi-même, et qu'en réalité le sacrifice de soi-même est seulement une autre forme de l'égoïsme. »

Mais ce plaisir du sacrifice, cette résignation joyeuse, il ne peut y atteindre. Le sentiment de la personnalité, la peur de la mort le torturent sans relâche :

« Le soir, quand une vapeur s'élève de l'herbe, que le soleil s'est couché derrière la mer et que l'ombre vient lentement obscurcir le feuillage, il se fait un silence que l'âme goûte avec délices. J'ai senti toute cette beauté ou plutôt j'ai senti combien elle pouvait donner de jouissance, mais, à moi, elle n'apporte aucun plaisir. Je rêve d'autres terres et d'autres océans, de gris plus gris, de verdures plus vertes... Il y a surtout dans ce printemps une cruauté qui me le fait prendre en haine. Pour les champs, les arbres, pour chaque fleur et chaque brin d'herbe, il y a un éternel recommencement, une vie qui se renouvelle et doit toujours se renouveler. Pour moi, le printemps marque une année écoulée, un pas de plus vers le tombeau. Dans quarante, cinquante années, le printemps sera encore ici, les arbres reprendront leur feuillage, les fleurs s'épanouiront encore dans la chaleur du soleil et la fraîcheur de la rosée, tandis que pour moi, hélas ! ce sera fini. Cette vie si courte qui m'est donnée à côté de l'éternité de leur existence me remplit d'amertume. Non ! je ne veux pas voir le printemps. Que des murailles de pierre m'en défendent ! Je n'ai pas besoin d'avoir la preuve qu'un pas en avant a été fait. »

Le héros de *Ma Méchanceté* a la cruauté réfléchie de tous

les orgueilleux qui n'ont pas réussi. N'ayant, pour satisfaire son orgueil, ni la beauté qui séduit, ni la volonté qui conquiert, il se venge ainsi de l'indifférence dont la société est coupable envers lui. Tout ce qui est beau, jeune, plein de vie, irrite sa faiblesse. Il s'attaque surtout à ce qui ne peut lui résister. C'est une pauvre fille à laquelle il feint de donner son portefeuille pour l'accuser ensuite de l'avoir volé, c'est une jeune femme à laquelle il déclare une violente passion pour la mieux accabler ensuite de son mépris. Les animaux, les fleurs même, sont en butte à ses fureurs et il s'amuse à traîner des roses dans la boue parce qu'elles l'exaspèrent de leur beauté. Un pareil personnage pourrait servir de compagnon aux héros de Laclos et du marquis de Sade, s'il ne se jugeait lui-même, par orgueil encore, une créature d'exception.

Il est d'ailleurs à remarquer que *Ma Méchanceté* est un livre chaste et qu'on n'y rencontre point ces peintures de voluptés sexuelles qui, dans les livres du marquis de Sade, accompagnent toujours la description des actes de cruauté. C'est que l'amour, sous sa forme saine aussi bien que sous sa forme morbide, est souvent absent de la littérature anglaise. Il semble, par exemple, que Shelley, que Poë n'aient jamais connu la femme que par le rêve qu'ils se faisaient d'elle. L'amour, par ce qu'il comporte d'oubli de soi, de déperdition de force, d'esclavage de la volonté, paraît aux Anglais trop périlleux pour leurs ambitions.

Mais la simplicité originelle du personnage de *Ma Méchanceté* nous permettra de mieux étudier cette passion. Sa folie — que nous n'avons blamée qu'en regardant à la réalisation artistique et philosophique de l'œuvre — va nous servir, et la conclusion que l'auteur nous refuse, nous pouvons nous-mêmes l'obtenir, aidés des renseignements précieux qu'il nous fournit. La folie, est, en effet, comme l'enfance, dominée par l'idée fixe, et, en observant notre personnage, nous n'aurons pas à démêler sa passion des sentiments complexes qui pourraient l'embarrasser.

Dès lors, cette cruauté réfléchie nous apparaîtra non point une action lâche, ainsi que le voudraient Montaigne et Charron, mais un acte d'orgueil témoignant de la faiblesse, de l'impuissance ou du manque de liberté de son auteur. Dans un besoin de se prouver son existence, de la séparer du monde

extérieur et d'en vérifier la force, l'homme à l'état d'enfance, de barbarie ou d'esclavage, est naturellement amené à agir sur ce qui l'environne; il lui faut modifier autour de lui pour affirmer son individualité, et, s'il ne peut le faire autrement, détruire. La joie qu'éprouve l'enfant à briser ses jouets, à désobéir, à faire du mal, nous la retrouverons sous une autre forme chez l'ambitieux entravé, chez l'amateur de sensualités cruelles, chez l'anarchiste militant. Incapables de manifester autrement leur pouvoir vital, dans le doute qu'ils ont de son existence, ils essaient au moins de surprendre les êtres qu'ils ne sauraient attaquer en une lutte ouverte. Tous, en somme, obéissent à ce même sentiment qu'exalte le héros de Robert Sherard: « *my religion, my selfishness* — mon égoïsme, ma religion. »

V

L'ARTISTE

Un peintre de caractères, un analyste de passions, choisit généralement, pour nous les montrer, les crises violentes qui les révèlent. Supposons qu'une même vie, monotone et clémente, sans événement, soit réservée à un ambitieux, à un sensuel, à un orgueilleux, ces trois êtres finiront par ne plus avoir de personnalité distincte. C'est que nos sentiments suivent la même loi que nos facultés: il leur faut l'exercice pour se développer. Cet exercice que réclament nos passions, c'est le commerce avec le monde, tour à tour exaltant et déprimant, réservant à l'homme qui l'entretient mille satisfactions, mille désespoirs passagers. S'imaginer comme M. Maeterlinck que la vie intérieure peut être active sans se traduire par des actes, ou, comme M. Edmond de Goncourt, que l'existence moderne n'est qu'une suite de menues sensations, c'est n'être point sorti de sa chambre et n'avoir jamais éprouvé les grandes ivresses humaines. L'exemple que M. de Goncourt a donné dans presque toutes ses œuvres ne fut que trop suivi par les écrivains français de son école. Ils s'imaginèrent qu'ils manqueraient à toutes les

exigences de l'art et de la vérité, s'ils mettaient dans leurs livres la moindre aventure : alors on vit paraître ces romans sans composition, formés de notes éparses que nul lien ne réunit, collection fastidieuse d'impressions, — la plupart maladives ou puériles, — que la raison n'a pas pris soin de choisir ni d'ordonner.

Ce mépris de l'intrigue, que n'eurent point Racine ni Shakespeare, témoigne moins d'un amour de l'art que d'une imagination misérable et impuissante. Comment, sans intrigue, disposer les observations et les idées, donner aux caractères leur relief, exprimer d'une façon sensible la pensée générale d'un livre? Une intrigue, d'ailleurs, est pour le romancier, aussi bien que pour l'auteur dramatique, un moyen de rendre plus vivantes ses idées : toute idée un peu forte ayant pour résultante un acte, toute représentation de personnages caractéristiques doit nous montrer leur conflit. En négligeant l'intrigue, les romanciers de notre temps semblent renier eux-mêmes leur prétention de nous peindre exactement la vie moderne. Quelles sont donc ces existences qu'ils veulent nous raconter? existences de chat de concierge, de grand'mère tombée en enfance, de vieux célibataire paralytique? La vie n'a nullement cette monotonie qu'ils mettent dans leurs livres, et la vie moderne pas plus que l'ancienne. Les grandes luttes existent toujours et les petites se sont multipliées, car la démocratie, flattant le désir de chacun, a exaspéré les ambitions et rendu les rivalités plus âpres. Le socialisme et la guerre des classes ont même introduit un tragique nouveau.

Aujourd'hui comme autrefois, toute vie d'un être sain, intelligent, jouissant de ses facultés, est une vie d'action et, par conséquent, d'aventures. Les meilleurs écrivains de notre temps ont senti qu'il ne fallait point négliger l'élément tragique. Nous le retrouvons dans les contes de M. Anatole France, dans le *Chemin du Paradis*, de M. Charles Maurras, aussi bien que dans les romans de M. Paul Hervieu.

Et que les prétendus intellectuels ne viennent pas parler d'art populaire! L'intrigue ne paraît pas du tout une part négligeable et secondaire de l'œuvre d'art, et si l'on doit blâmer

la foule, ce n'est point de s'y intéresser, mais seulement de ne pas voir tout ce qu'elle enveloppe.

Il faut qu'il y ait dans le plaisir d'art, comme dans tout plaisir, un effort, et ces complications d'événements répondent chez le lecteur au besoin qu'il ressent de faire travailler son imagination, — de deviner. Si l'auteur simplifie son récit, il n'éveille plus de curiosité et il ennuie. La pensée seule, quelque subtile et profonde qu'elle soit, ne suffit pas à produire cette émotion esthétique qui est une résultante de mille impressions et à laquelle collaborent toutes les facultés de notre être : intelligence, sensualité, activité. Le romancier, en même temps qu'il nous donne l'illusion de penser, doit substituer à notre activité celle de ses personnages et nous donner ainsi l'illusion d'agir. Il y a, en effet, chez l'intellectuel de même que chez l'enfant et l'homme simple, un besoin d'action qui sera seulement satisfait par cette représentation, dans le livre où sur la scène, d'une suite d'actes, c'est-à-dire, par une intrigue.

Je ne prétends pourtant pas confondre l'intrigue à la Ponson du Terrail avec celle, par exemple, de *Madame Bovary*. Les événements s'enchaînent dans l'existence avec une logique si parfaite et les caractères se développent selon des règles si uniformes qu'il serait possible à un psychologue, qui connaîtrait certains détails de la vie d'un homme, de se prononcer d'une façon certaine sur la conduite qu'aura cet homme dans telles et telles circonstances. C'est en cela justement que consiste l'œuvre de l'écrivain. Il faut une science véritable de la vie et de la pensée pour mettre les événements en harmonie avec les caractères. Ainsi le suicide de madame Bovary était la seule conclusion possible du livre de Flaubert. Le roman eut été faux si l'auteur l'eût terminé autrement.

Cela n'empêche point, d'ailleurs, certaines aventures invraisemblables d'être charmantes. Il suffit pour cela qu'elles ne soient point contraires à ce qu'on imagine du personnage à qui elles arrivent et qu'elles permettent à l'écrivain de mieux nous peindre un caractère. Comment se plaindre des intrigues extraordinaires de certaines comédies de Shakespeare, puisqu'elles sont une occasion pour le poète de nous montrer dans l'étude de ses héros son art merveilleux de déduction ?

J'ai dû parler longuement de l'intrigue parce que Robert She-

rard y attache une importance considérable. Mais il n'est pas vrai, comme certains critiques superficiels se sont permis de le dire, que le romancier y subordonne l'étude des caractères. L'écrivain qui, dans un poème de jeunesse, affirmait sa croyance à la responsabilité, fait toujours dépendre les événements de ses personnages. Il semble même que ce soit eux qui créent leur destinée, bonne ou mauvaise. Ainsi les malheurs qui accablent le *barrister* Wilson dans *Rogues* sont dus à un premier manque d'énergie. Ayant une fois cédé aux événements, il n'est plus son maître : la vie l'emporte. Il faut voir alors comment chaque catastrophe en amène une autre, et comment une seule faiblesse entraîne un homme à toutes les lâchetés. Nous ne trouverons point dans les œuvres de Robert Sherard cette fatalité qui domine les héros d'Ibsen ni ces situations étranges qui condamnent à l'incertitude et empêchent toute décision.

L'intrigue de ce roman de *Rogues*, si magistralement conduite, nous transporte dans tous les mondes et donne lieu à des scènes tour à tour piquantes et passionnées. Je voudrais citer ce passage du roman où Wilson, attiré dans un guet-apens par une misérable créature qu'il aime malgré toute son infamie, blessé par l'amant et laissé pour mort, voit cette femme s'approcher de lui et passer la main devant sa bouche pour s'assurer qu'il ne respire plus. Le malheureux ne peut s'empêcher, au péril de sa vie, de baiser la main de celle qui l'a trahi et que tant d'amour finit par émouvoir.

Il ne faut pas s'étonner de la grande place que tiennent dans toute la littérature anglaise le vol et l'assassinat et pourquoi des circonstances qui rendent ces crimes plus épouvantables les accompagnent toujours. Comme nul peuple n'a autant que les Anglais le sentiment de la personnalité et le désir d'un bonheur calme et durable, les idées de brièveté de la vie, de perte de la fortune leur sont insupportables. Les écrivains qui, instinctivement, jouent leur rôle de conservateurs, savent encore augmenter chez leurs lecteurs cet effroi. Personne n'a su jouer de la peur comme les Anglais. Les tragiques des XVIe et XVIIe siècles et, depuis Edgar Poë, Dickens, Stevenson et Sherard ont poussé à l'extrême l'expression et la suggestion de ce sentiment.

Mais à côté de ces sombres descriptions du Londres criminel, que de tableaux d'un amusant pittoresque, que de pages d'une observation fine et délicate! L'écrivain est un explorateur curieux et infatigable; il nous promène dans tous les pays; il nous introduit dans tous les mondes.

Dans *un Honneur troqué*, nous passons de la vie luxueuse d'Oxford aux brutales orgies des étudiants saxons, et nous parcourons l'admirable région des lacs anglais, après avoir contemplé des paysages virgiliens d'une grandeur sereine et majestueuse :

The isle-sustaining Ocean flood,
A plane of light between two heavens of azure...

Naples ensuite nous attire, avec ses mendiants et ses moines de Santa-Lucia et de la Strada del Castello, Naples avec ses tripots où le prince Arnolfo de Caserte vient jouer sa fortune.

Ce goût du décor ne fait pas oublier à Sherard l'humanité. En dehors des caractères que nous avons essayé de décrire, en dehors du Wilson de *Rogues*, du Philippe de *Par droit de conquête*, du Hauberk de *un Honneur troqué* et de cet étrange monomane de *Ma Méchanceté*, quelle troupe amusante et bigarrée forment tous ces personnages secondaires que certains romanciers eussent crayonnés d'un trait, mais que notre écrivain, montrant une passion de vérité, un respect de son art et un sens littéraire malheureusement trop peu communs, a décrits avec attention et amour!

C'est le « jeune beau », le chevalier de la Vigne, qui ne peut pas oublier ses coquetteries de boulevardier même devant la magnificence du paysage napolitain ; c'est la marquise de Malséant, avare et misérable, qui demeure dans un appartement vide qu'elle imagine rempli des meubles d'un somptueux passé ; c'est Jarnowski, le noble polonais ruiné, un croquis d'après nature[1] ; c'est le vieux lord Hauberk retiré dans son château à la campagne, oubliant le monde en compagnie de ses moralistes et, comme un sultan change de favorites, accordant ses faveurs tantôt à Vauvenargues et tantôt à La Rochefoucauld.

1. *An american Snob*. New-York, 1891.

Ne négligeons pas, non plus, le clergyman Bartholomew, le type du tartufe anglais; l'Oiseau moqueur, une curieuse étude d'anarchiste; la bonne demoiselle Dorothy et Dora Wolfe, la délicieuse et perverse courtisane.

C'est avec un art tout spécial, procédant par demi-teintes successives et par lentes gradations que Robert Sherard nous dépeint ses héros. Il n'a point cette brutalité de certains écrivains qui nous découvrent complètement leurs personnages dès le commencement de leur livre ; il leur laisse longtemps ce clair-obscur au milieu duquel les hommes nous apparaissent tout d'abord dans la vie. Puis le visage s'illumine peu à peu, sans pourtant venir jamais en pleine lumière. Ainsi ceux qui nous entourent gardent-ils dans l'ombre, jusqu'à la mort, quelques parties d'eux-mêmes. Un sentiment de piété humaine porte l'écrivain à respecter ce mystère des êtres et à nous les montrer pudiquement voilés.

Mais si nous ne savons pas tout d'une physionomie, ce que l'auteur nous en laisse entrevoir est d'une admirable netteté de dessin. Dans ces romans qui, à l'exception de *un Honneur troqué*, sont de rapides récits, ayant l'allure vive d'un conte de Maupassant, l'auteur joint aux dons d'analyse et d'évocation des Anglais le goût, la sobriété, la vigueur de l'esprit latin.

Cette union des deux génies a produit des œuvres parfaites. Le temps n'est plus où Carlyle demandait à l'Allemagne toute sa pensée. Les rudes et puissants écrivains du Nord se rapprochent chaque jour davantage d'un art qui éclaire et purifie leur talent, met l'ordre et l'harmonie dans leurs idées. Sans doute le séjour à Paris, le voyage à Naples n'auront pas été inutiles à Sherard. Il y aura pris ce sens de discipline et d'élégance intellectuelle nécessaire à tout écrivain et dont les plus sévères moralistes ne se peuvent passer.

HUGUES REBELL

1815-1816

— PORTRAITS —

La Revue de Paris[1] a publié, il y a deux ans, la partie des *Mémoires* du baron d'Haussez relative à la fin du règne de Charles X. A la partie antérieure de ces souvenirs, qui partent de 1814 et offrent de précieux renseignements pour l'histoire, elle emprunte aujourd'hui, parmi beaucoup d'autres, les portraits de quelques hommes qui eurent un rôle au début du siècle. Mais avant de les mettre sous les yeux des lecteurs, il est utile de dire un mot de celui qui les traça.

Dans un de ses livres, M. d'Haussez se vante de posséder au plus haut point le sentiment de la reconnaissance et d'avoir pour la médisance une horreur profonde, mais il avoue qu'il se laisse parfois entraîner par d'irrésistibles emportements. C'est là le seul point de son caractère qu'il semble avoir parfaitement connu. Quant à l'horreur de la médisance, elle ne se révèle pas du tout dans les pages qu'il a consacrées à ses contemporains. Amis et ennemis sont souvent traités par lui avec la même malignité, pour ne pas dire plus. Mais ce sont surtout les hommes qui aidèrent à la Révolution de Juillet qui excitent son animosité. Il écrivait ses *Mémoires* de 1830 à 1833, la défaite était

1. Voir la *Revue* des 1er avril, 1er mai, 1er juin et 1er juillet 1894.

toute récente, le ministre tombé se ressentait cruellement des blessures de sa chute ; et sa situation de fugitif, de proscrit, explique, sans la rendre complètement excusable, l'âpreté de certains portraits.

Quoi qu'il en soit des réserves à faire, on lira avec intérêt et avec profit les *Mémoires* du baron d'Haussez, mais on les lira avec précaution, comme on lit ceux de Saint-Simon et de Tallemant des Réaux.

Tout près de moi siégeait sur les bancs de la Chambre un homme d'une cinquantaine d'années, à la figure grave, à l'air méprisant, à la voix forte et traînante, à l'abord hautain, avec qui personne n'était tenté de lier conversation, mais autour duquel on se groupait pour écouter : c'était M. Royer-Collard. Il ne parlait que par sentences, ne supportait pas ou, pour mieux dire, n'écoutait pas une objection, tant il avait pris l'habitude de dédaigner d'avance celui qui aurait osé la faire, tant il était confiant dans sa supériorité! Il s'était créé une spécialité tout à fait en harmonie avec son ton magistral, son air pédant, son débit lourd, son insultante suffisance : c'était celle des mots profonds, des phrases à effet, des sentences prophétiques. Il vivait de sa haute estime pour son talent, de sa sincère admiration pour ce qu'il pensait et disait, de l'importance qu'il s'était créée et que le public avait sanctionnée. Du reste, il n'avait pas une seule idée applicable, et en fait d'action, il n'était propre à quoi que ce fût. Un bel organe, un style fort, sentencieux, vigoureux, riche en images, donnait à ses discours, toujours écrits, un grand relief, et en avaient fait un des orateurs les plus écoutés de la Chambre. Sa réputation de royalisme lui valait la confiance du côté droit. Sa tendance vers des idées contraires le rendait agréable au côté gauche; et, bien que de part et d'autre on fût d'accord sur le peu de fond que l'on devait faire, en matière de gouvernement, sur les systèmes qui se partageaient son esprit, on ne pouvait cependant se décider à ne pas le considérer comme appartenant à l'opinion que l'on possédait soi-même. M. Royer-

Collard a donc exercé une influence réelle, prolongée et très fâcheuse sur les différentes Chambres qui se sont succédé. Il était regardé comme l'inventeur du système et le chef du parti doctrinaire, et par l'obscurité de ses idées, l'absolutisme de ses principes, et le dédain de leurs conséquences, l'inimaginable pédantisme de son savoir et son mépris pour tout ce qui n'était pas lui, il justifiait une telle distinction. Dans son infatuation, il avait indiqué au torrent révolutionnaire ce qu'il devait entraîner ou respecter. Il en avait calculé la profondeur, la rapidité, puis il s'était tenu sur le bord pour en régler le cours. Le torrent arrive, plus menaçant, plus violent qu'il ne lui avait dit d'être : il emporte tout ce qui lui avait été livré comme sa proie, et aussi tout ce qu'il devait épargner. Il renverse les faibles digues qu'un reste de ridicule prudence avait songé à lui opposer, parvient jusqu'au présomptueux qui avait prétendu le maîtriser, le courbe comme un frêle roseau, promène ses ondes au-dessus de sa tête, et en se retirant le laisse couvert du limon qu'il avait déposé sur les points où il avait étendu ses ravages.

L'homme énergique, l'homme fort sous la Restauration où l'on faisait sans risque du courage populaire est devenu muet, alors que tant de belles déclamations eussent été de saison contre la tyrannie. M. Royer-Collard se borne à enfoncer sa main dans l'urne pour y déposer une boule dont personne ne puisse voir la couleur, et il cherche à se faire oublier non par honte d'avoir si mal jugé l'avenir, mais par peur des résultats terribles dont l'avenir se montre chargé. La vie politique de M. Royer-Collard est terminée, on peut le juger. A ceux qui demanderont ce qu'il a fait pour son pays, l'histoire répondra : « Il a prononcé d'une voix caverneuse quelques discours bien emphathiques, bien lourds, bien creux, débité quelques sentences d'un ton doctoral, insolent ; imprimé aux doctrinaires qu'il a enrégimentés le cachet de son pédantisme et de son impuissance, trahi la cause à laquelle il se disait dévoué, servi de drapeau aux ennemis de cette cause, et, pour rendre complète cette existence de contradiction, de suffisance et d'irréflexion, il a mis le feu à une mine sans prévoir peut-être une explosion dont il n'avait certainement pas calculé les redoutables effets. »

M. Roux de Laborie[1] était l'homme le plus remuant, le plus bavard, le plus inconsistant, le plus important, le plus importun, le plus affairé de toute la France. Manière de postillon politique, on le voyait courant d'une antichambre dans une autre, y recueillant ce qui se disait parmi les gens qui attendaient des audiences, et le distribuant comme s'il l'eût tenu des ministres, paraissant n'avoir du temps pour rien, et le perdant à donner l'idée d'un crédit qu'il n'avait pas ; traité partout sans cérémonie et donnant ces accueils pour de la familiarité ; sans argent et ne parlant que de millions, sans position réelle entre celle qu'il aurait dû avoir et dont il ne voulait pas, et celle après laquelle il courait et que l'on s'accordait à lui refuser. Il avait cependant, au commencement de la session de 1815, acquis sur les députés de province une sorte d'influence qui ne tarda pas à lui échapper.

M. Pasquier, qui succéda à M. Lainé dans la présidence de la Chambre des députés, déploya dans cette difficile fonction autant d'impartialité que de talent. On remarquait cependant que l'impossibilité de faire briller à la tribune l'élégante élocution dont il avait donné maintes preuves était un sacrifice véritable imposé à son amour-propre.

1. On ne pourrait, dans cette page, rien retrouver de ce que Marmontel a dit de Roux de Laborie (Roux-Laborie, croyons-nous), qu'il avait connu dans sa jeunesse : « Dans cet aimable et heureux caractère, dit Marmontel, le besoin de se rendre utile est une passion habituelle et dominante. Plein de volonté pour tout ce qui lui semble honnête, la vitesse de son action égale celle de sa pensée. Je n'ai jamais connu personne aussi économe du temps : il le divise par minutes, et chaque instant est employé ou utilement pour lui-même ou plus souvent encore pour ses amis. » (*Mémoires de Marmontel*, édition Jouaust, tome III, p. 76). — Vitrolles a aussi parlé de Roux-Laborie avec moins de causticité que d'humeur, et avec moins de bienveillance que Marmontel. Empruntons-lui quelques lignes : « Que dire d'un homme que tout le monde a connu ? Sa grande activité l'avait mis en contact avec l'univers entier. Il aimait l'intrigue, mais peut-être moins pour ses avantages personnels que pour l'intrigue elle-même. Son caractère aimable, facile, obligeant, faisait qu'on se demandait s'il intriguait pour obliger ou s'il obligeait pour intriguer, mais il est certain que personne n'était plus heureux que lui qu'en lui donnant quelque chose à faire, et qu'il a toujours fait plus pour les autres que pour lui-même. Il vivait quelquefois en grand seigneur, le plus souvent en pauvre diable, suivant la hausse ou la baisse de ses actions. Son esprit facile était plein de formules d'admiration et de ressources, pour dire à chacun ce qui devait lui être le plus agréable. Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer qui, peut-être sans lui, ne seraient point parvenus au ministère. Il faut dire à son éloge qu'il conservait ses amis dans toutes les fortunes. » (*Mémoires du baron de Vitrolles*, tome I, p. 39.)

Caractère et aptitude, tout est flexible chez M. Pasquier. Préfet de police et directeur général des Ponts et Chaussées sous le régime impérial; député, président de la Chambre, garde des sceaux et ministre des affaires étrangères sous le gouvernement royal, le voilà président de la Chambre des pairs sous l'usurpation. On le rencontrera partout, et toujours aux ordres du prince qu'il sert, tant que ce prince sera sur le trône; propre aux positions qu'il prend, habile aux emplois qu'on lui confie. Il n'y a pas jusqu'aux années sur lesquelles il ne semble exercer de l'empire. Une tournure élégante, quelques habitudes de jeunesse qu'il sait dépouiller du ridicule qu'elles pourraient avoir chez un vieillard ardent, sa perruque brune, servent à dissimuler les ravages du temps. Homme de société, homme public, homme d'affaires, homme d'État, M. Pasquier est tout cela. Ses admirateurs voudraient qu'il fût homme de caractère, mais cette qualité lui manque; on ne saurait tout avoir.

M. de Sémonville[1] a une affinité réelle avec M. Pasquier. Il joue aux événements comme un autre joue au whist, et, grâce à son habileté, il gagne toujours. De mauvais plaisants diront peut-être qu'il a soin de regarder le dessous des cartes; je suis tenté de me ranger de leur avis, tant ce bien joué continu, ce bonheur soutenu, déconcerteraient mon intelligence, s'il fallait en rendre autrement compte; sa figure même confirme mes soupçons : j'y trouve une expression de finesse sournoise, de doute du présent, d'expectative de l'avenir; de même ses propos renferment un blâme adroit de ce qui est, un éloge sous-entendu de ce qui pourrait être; tout cela me donne peu de foi dans sa sincérité. Mais à quoi lui servirait cette vertu? Personne n'y croirait.

L'attitude accroupie, l'air affairé, la figure noire, la chevelure et la barbe épaisses d'un député assis au premier banc de l'extrême droite ne manquaient jamais de provoquer, chez les curieux qui ne le connaissaient pas, cette question: « Quel

1. Charles-Louis Huguet de Sémonville, né à Paris le 7 mars 1759, chargé sous la République de missions diplomatiques, fut nommé sénateur par l'Empereur, dont il vota la déchéance. Louis XVIII l'éleva à la pairie et lui donna le titre de marquis; il tenait celui de comte de Napoléon. Mort à Paris le 11 août 1839.

est celui-ci? — C'est M. de Salaberry[1] », répondait-on. Voyageur, poète, écrivain, orateur, et, imprimant à tout ce qui occupait son esprit le cachet de morosité qu'annonçait l'expression de ses traits, il se faisait remarquer à la tribune par la fougue impossible à modérer de ses opinions. Des grimaces de rage, des gestes d'énergumène les rendaient plus effrayantes encore, et les ennemis du roi affectaient de les prendre pour celles de la majorité qui dominait la Chambre. Pour deviner, sous cette âpreté de caractère, la malice peu dangereuse qu'elle recouvrait, il fallait absolument connaître M. de Salaberry. Or, ce que l'on en voyait donnait peu le désir de se lier avec lui. Les rapports qui, à une époque subséquente, nous ont rapprochés, ont annulé les préventions dont je n'avais pu me défendre, et m'ont permis d'apprécier en lui un esprit réellement remarquable, des intentions d'une parfaite pureté et une grande justesse de vues en politique. Une physionomie moins dure, une déclamation plus calme lui manquaient seules pour en faire un auxiliaire utile à son parti.

Tout près de ce député siégeait le ridicule incarné dans la personne de M. Piet[2]. Des heures, des séances entières ne suffisaient pas à la lourde et lente faconde de ce Démosthène

1 Charles-Marie d'Irumberry, comte de Salaberry, d'une famille originaire de la Navarre, comme son nom basque l'indique, naquit à Paris en 1766. Son père, président à la Chambre des comptes, mourut sur l'échafaud en 1794. Salaberry émigra en 1790, voyagea en Turquie, servit dans l'armée de Condé, puis rejoignit les Vendéens. Pendant le Consulat et l'Empire, il vécut dans la retraite, s'occupant de travaux historiques et littéraires. Malgré des dissidences d'opinions, il était fort lié avec madame de Staël. En mai 1815, il prit part au soulèvement de la Vendée. De 1815 à 1830 député de Loir-et-Cher, il vota constamment avec l'extrême droite. Après la révolution de Juillet, il se retira dans son château de Fossé, près de Blois, et y mourut le 7 janvier 1847. Il a publié : *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel* (Paris, 1799, 1 vol.); *Histoire de l'Empire ottoman* (Paris, 1813, 4 vol.); *Essai sur la Valachie* (1821, 1 vol.). Il fut l'un des actifs collaborateurs de la *Biographie universelle*, et a laissé des œuvres inédites : un recueil de contes et de poésies diverses.

2. M. Piet était né dans le département d'Indre-et-Loire, à Vouvray. Avocat au barreau de Paris, il sollicita l'honneur d'être admis au nombre des défenseurs de Louis XVI. Le département de la Sarthe l'envoya en 1815 à la Chambre, où il siégea avec la droite. Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe* (tome IV, p. 52, de la 1re édition), a parlé des réunions qui avaient lieu chez lui sous le ministère Villèle, auquel il fut très dévoué; il acquit une véritable influence par ses fameux dîners. En 1822, Piet fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Il faisait facilement des vers. Une chanson de lui, les *Ultras*, eut de la vogue.

jeannot, qui s'interrompait à chaque instant pour remettre à la place qu'elle devait occuper une longue queue, continuellement jetée sur l'une ou l'autre épaule par le feu de la déclamation. Ce geste oratoire égayait l'Assemblée, et le rire qu'il ne manquait pas d'exciter réveillait les dormeurs irrévérencieux qui se permettaient de ne pas écouter M. Piet. Les deux ou trois premières années de sa carrière législative furent consacrées à lui établir et à bien lui confirmer la réputation du bavard le plus ennuyeux qui ait jamais fatigué la patience de ses auditeurs. Puis on le vit grandir, prendre de l'importance, ouvrir une espèce de club, tenir une espèce de table dont les frais, dit-on, étaient faits par le ministère, et former une espèce de parti qui donnait la cohésion à une cinquantaine de voix qui, sans cette précaution, se fussent éparpillées sur tous les points de la salle. L'importance de M. Piet a passé, comme toutes les gloires de ce monde, sans laisser de souvenirs ailleurs que dans l'esprit des amateurs d'étrangeté, de ces curieux d'effets sans causes qui perdent leur temps et leurs peines à fouiller dans les balayures de l'histoire pour y ramasser des bizarreries.

Venait ensuite un orateur, un poète, par-dessus tout un saint. C'était M. de Marcellus[1], si connu par les homélies qu'il débitait à tout propos à la tribune. Il ne manquait pas de moyens réels, mais il leur donnait un vernis de ridicule qui nuisait à l'effet qu'il voulait produire. Humble et désintéressé, il aspirait à tout et demandait tout; mais c'était pour la plus grande gloire de Dieu. Ces sentiments pieux l'ont conduit à la Chambre des pairs, et ont valu à son fils un avancement rapide dans la diplomatie.

La prétention d'appartenir à lui seul alors qu'il était accessible à toutes les influences, poussait continuellement M. Alexis de Noailles[2] d'un côté à l'autre de la Chambre, sans que

1. Auguste du Tirac, comte de Marcellus, né au château de Marcellus en 1776, mort en 1841. Député en 1815. Pair de France en 1823. Refusa le serment en 1830. — On doit à son fils, qui servait dans la diplomatie, la statue de la Vénus de Milo qu'il fit apporter en France, et un recueil des chants du peuple en Grèce.

2. Le comte Alexis de Noailles, d'une illustre famille originaire du Limousin, né



quelque part où il s'assît, il trouvât le siège parfaitement disposé pour lui. C'est un homme de bien sans fixité d'idées; c'est un dévot avec une forte teinte d'esprit philosophique; c'est un courtisan avec des idées libérales; un ambitieux qui, faute de savoir se décider, se trouve toujours en dehors de l'une ou de l'autre des positions entre lesquelles il se place. Ce travers a des conséquences fâcheuses pour lui, qui ne jouit pas de la considération politique à laquelle il aurait des droits bien acquis; pour son pays, qui ne tire aucun parti de ses talents, de ses lumières et de sa probité. M. de Noailles a suivi de loin les factieux qui ont perdu la royauté; et il s'est déclaré pour elle lorsqu'il n'était plus temps de la sauver. Belle leçon pour les indécis.

Un des hommes les plus souples, les plus pactisants, les plus sincères dans leur flexibilité politique était le duc de Gaëte[1]. Il réservait toute la constance de son caractère pour sa coiffure qui, sans que rien en eût altéré la rigoureuse symétrie, avait vu passer les ailes de pigeon, les oreilles de chien, les titus, les caracallas, les perruques de toutes les formes et de toutes les époques. Cette perruque est restée pendant soixante ans fidèle à une tête dans laquelle les idées ne se succédaient pas avec rapidité, mais où, en revanche, elles se mûrissaient et s'élaboraient de manière à n'en sortir que raisonnables et susceptibles d'une utile application. Pendant toute la durée du régime impérial, le duc de Gaëte avait dirigé les finances et conçu, organisé et commencé l'imposant travail

à Paris le 1er juin 1783. Accusé d'avoir propagé la bulle d'excommunication de Pie VII, subit une captivité de plusieurs mois, se rendit près de Bernadotte, alors prince régent de Suède, et devint son aide de camp. Figura au congrès de Vienne, comme l'un des ministres plénipotentiaires de la France, fut en 1815 ministre d'État et membre du conseil privé. Député du Rhône, puis de la Corrèze, vota avec la droite, mais conserva toujours son indépendance. Après la chute de Charles X, dont il fut l'aide de camp, il resta fidèle à la légitimité, et mourut à Paris le 14 mai 1835.

1. Michel-Charles Gaudin, fait duc de Gaëte par l'Empereur, né en 1756, à Saint Denis, le 19 janvier, mort le 26 novembre 1844, a laissé la plus honorable réputation. En 1791, il devint l'un des commissaires de le Trésorerie. Après le 18 brumaire, il accepta le ministère des finances et le conserva jusqu'à la chute de l'Empire. Nommé gouverneur de la Banque en 1820, il garda ces fonctions jusqu'en 1834. Il a publié des Mémoires et divers écrits sur les finances.

du cadastre. A la Restauration, il s'est montré disposé à seconder ses successeurs de son crédit, de son influence, de son expérience. Il ne manquait pas une soirée dans les ministères, ni une réception chez le roi. Il y paraissait sans répugnance et comme s'il ne se fût pas aperçu que Louis XVIII était aux Tuileries, et que son carrosse ne le ramenait plus à l'hôtel des Finances. A la Chambre des députés, il défendait le gouvernement dans les bureaux et lui donnait une boule blanche à chaque scrutin. L'amour de l'ordre l'emportait chez lui sur les souvenirs, les affections, les regrets. C'était un homme excellent sous quelque point de vue qu'on l'envisageât.

Les royalistes modérés comptaient dans leurs rangs un député à qui il n'a manqué pour obtenir une immense influence que de la flexibilité de caractère pour la préparer et de la volonté pour l'exercer. M. de Serre[1] aurait trouvé dans la puissance de son talent oratoire, dans l'étendue de ses vues, dans l'élévation de ses sentiments, dans ses antécédents purs de toute participation à la Révolution, les conditions voulues pour empêcher ses amis de s'enfoncer dans l'opinion libérale, et arrêter la fougue imprudente des royalistes de l'extrême droite. A la tribune il était imposant. Malheureusement, il gardait l'attitude qu'il y avait prise partout où il se présentait, et soit distraction, soit dédain, il semblait faire peu de cas de l'opinion, des raisonnements, de la personne même des autres. Il offensait, donc on l'appréciait, on l'admirait, on ne l'aimait pas. Il s'en aperçut, s'en irrita et s'éloigna avec humeur de ceux qui ne le recherchaient guère. Quelques actes en opposition avec des engagements solennellement contractés le discréditèrent. Le parti qui aurait dû lui être opposé lui ouvrit

1. François-Hercule, comte de Serre, naquit à Pagny, près de Pont-à-Mousson, le 12 mars 1776. Émigré et condéen, il rentra en France en 1800 et acquit dans le barreau de Metz une réputation qui lui valut d'être nommé premier avocat général près la cour de Colmar, et, le 13 février 1811, premier président de la cour impériale de Hambourg. A la Restauration il fut nommé dans les mêmes fonctions à Colmar. Pendant les Cent Jours il se retira près de Trèves. En 1815, élu député dans le Haut-Rhin, il montra une grande éloquence et fut appelé à présider la Chambre. Le 20 décembre 1818, il fut nommé garde des sceaux, ministre de la justice. Le ministère dont il faisait partie ayant été renversé, il fut envoyé comme ambassadeur à Naples et mourut à Castellamare.

ses rangs, et parvint jusqu'à un certain point à l'y engager. Lorsqu'il prit le portefeuille de la justice, il avait une forte teinte de doctrine renforcée encore par l'opposition qu'il rencontra. Il était presque libéral lorsqu'il échangea son ministère contre l'ambassade de Naples. Sa carrière se termina à temps pour qu'il mourût encore royaliste.

Je voyais souvent, et toujours avec le respect que commande la réunion d'un noble caractère et d'un beau talent, un homme dont le nom passera à la postérité avec le souvenir d'un de ces événements terribles destinés à porter aux générations qui suivent de tristes et bien inutiles leçons. Chaque fois que je me trouvais en présence de M. de Sèze[1], il me semblait que j'assistais au drame effrayant dans lequel il a rempli un rôle si grand. Je me représentais près de lui son royal client, en face des juges dans lesquels *il ne voulait voir que des accusateurs*; tout autour un auditoire qui demandait du sang; au dehors un échafaud; tout devait faire penser à l'avocat qu'il suivrait la victime à laquelle il prêtait vainement le secours de sa courageuse éloquence. Dans les traits vieillis de M. de Sèze, j'aimais à chercher et à retrouver l'expression qu'ils devaient avoir dans ces moments de sinistre mémoire. Ils conservaient beaucoup de régularité, de finesse, de mobilité. De beaux yeux surmontés par des sourcils épais, mais bien dessinés, un profil aquilin, un port de tête élevé, une action vive, tout cela donnait de l'agrément à une étude, d'ailleurs si pleine d'intérêt. Fixé dans la ligne d'opinion et de conduite dont il ne s'était jamais écarté, M. de Sèze ne cherchait pas à ajouter à sa brillante réputation par des actes nouveaux. Il se bornait à rester ce qu'il avait toujours été, royaliste dévoué, prêt à de nouveaux sacrifices s'ils lui étaient demandés, mais dédaignant de faire éclat de son zèle. C'est un des hommes que je m'estime le plus heureux d'avoir connus.

1 Raymond de Sèze, né à Bordeaux en 1748, tout jeune se signala comme avocat dans l'affaire du Collier, fut le conseiller intime de Marie-Antoinette, prononça un courageux et éloquent discours pour la défense de Louis XVI, devant la Convention. Arrêté comme suspect, il ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Sous la Restauration, pair de France, comte, président de la Cour de cassation et membre de l'Académie française. Mort en 1828.

A l'époque où les hommes dont je viens de parler figuraient sur la scène politique, madame de Staël ouvrait son salon à tout ce qui s'y présentait avec un cachet d'opposition. « Ma maison, disait-elle, est un hôpital destiné aux blessés de tous les partis. » Ces blessés y apportaient le sentiment très vif des coups qu'ils avaient reçus : on s'en apercevait à l'amertume de leurs plaintes.

Madame de Staël faisait les honneurs de son salon avec la fierté du génie, le pédantisme du savoir, le dédain, la supériorité, et ces manières insolentes qu'elle affectait d'employer, afin, sans doute d'attirer plus encore l'attention déjà si fixée sur elle.

Ses réunions attiraient beaucoup de monde, plus même que ses appartements n'en pouvaient contenir. Jusqu'à ce que la foule fût écoulée, elles ne présentaient que l'aspect confus d'une cohue nombreuse. Après minuit, lorsque les salons commençaient à se dégarnir, quelques personnages marquants, en possession d'un talent reconnu de conversation, se réunissaient autour d'un fauteuil au fond duquel le prince de Talleyrand étalait silencieusement son insolente dignité. On recommençait à causer, et on avait l'air de le faire pour lui, bien qu'il ne reconnût cette déférence que par un signe de tête, un « hum », un sourire auquel toute sa figure ne prenait pas la peine de participer, rarement par un « oui » ou un « non », presque jamais par une phrase entière. Les interlocuteurs étaient Benjamin Constant qui, dans son débit saccadé, s'essayait à la polémique ardue, fine, maligne, profonde et de mauvaise foi que plus tard il devait employer à la tribune; le comte de Ségur, dont le ton élégant, l'esprit vif, riche d'anecdotes et un peu frondeur, rappelaient la grâce et l'urbanité du temps et de la société qui avait vu briller sa jeunesse; le comte Beugnot, à l'esprit fleuri, à la causerie piquante, sérieuse, gaie, savante selon qu'elle devait être; Schlegel, qui traduisait tout en métaphysique et trouvait, cependant, le moyen de se faire écouter et comprendre; le duc de Broglie, qui cherchait à parler la même langue; Guizot, qui renchérissait sur les deux, et parvenait à être entièrement inintelligible; Suard, dont les souvenirs, qui remontaient à des contemporains de Racine, de Louvois, de Colbert, s'étaient

saturés de tout ce qui s'était passé pendant les cinquante dernières années du XVIIIe siècle et les premières du XIXe; l'abbé de Pradt, qui avait l'air de se lire quand il entamait ses cours de politique. Chacun aimait à parler et gardait tant qu'il pouvait la parole, certain que l'on était de ne pas la recouvrer dès qu'on l'avait laissé échapper. Elle restait enfin à madame de Staël, qui en usait avec plus d'éclat que de réserve. Pourvu qu'on lui passât l'éloge inévitable de monsieur son père, celui de madame sa mère et le sien, on trouvait dans le reste de ses longues tirades force choses spirituelles, souvent du sublime. Cela durait jusqu'au moment où M. de Talleyrand s'appuyait sur le bras de son fauteuil, se levait péniblement, prenait sa canne, saluait sans mot dire et s'en allait : c'était sa manière de résumer la discussion. Tel était l'engouement dont il était l'objet qu'on lui tenait compte de ce silence affecté comme d'un trait de génie.

Le baron de Puymaurin[1], Gascon d'origine, d'esprit, d'accent et de finesse, a été, depuis 1815 jusqu'à 1830, en possession de réjouir la Chambre des députés par l'étrangeté de ses manières, l'originalité de son style oratoire et la franchise baroque de ses opinions. Il prêtait à rire, et on riait sans qu'il s'en offensât ou s'en laissât arrêter le moins du monde, et, à l'abri de l'hilarité qu'il ne manquait jamais d'exciter, il faisait passer des vérités souvent fort dures qui, dans toute autre bouche que la sienne, auraient été fort mal accueillies. Sa mise, son geste, ses habitudes, tout participait à la singularité de ses propos. Une face large et marbrée de traits qui, à commencer par les yeux, semblaient n'avoir jamais dû appartenir à un même ensemble, des cheveux pendants sur lesquels on paraissait n'avoir jeté de la poudre qu'afin de salir plus sûrement un habit rarement brossé; un

1. Jean-Pierre Casimir de Marcassus, baron de Puymaurin, fils d'un capitoul de Toulouse, né dans cette ville en 1737, dès sa jeunesse s'occupa de sciences et vécut dans la retraite durant la Révolution. Admis dans le Corps législatif en 1806, il y siégea jusqu'à la chute de l'Empire. Il adhéra au rétablissement des Bourbons et siégea jusqu'en 1830 à la droite de la Chambre, où il fut, dès 1817, envoyé par le département de la Haute-Garonne. Après la révolution de Juillet, il se retira à Toulouse, où il mourut le 14 février 1841. Il fit de nombreuses découvertes utiles à l'industrie et publia de nombreux mémoires scientifiques.

pantalon dont la ceinture surbaissée offrait un asile habituel à une des mains de l'orateur; tout cela, s'animant et s'agitant pour ajouter à l'expression d'un baragouin presque inintelligible, donnait un caractère fort plaisant à la singulière éloquence du Démosthène toulousain. Et cependant de tout cela il résultait de l'effet, un effet comique si l'on veut, mais qui portait coup. Cette tête bizarre renfermait d'ailleurs des connaissances utiles : M. de Puymaurin était un très habile chimiste.

On raconte que, voulant profiter de l'engouement de Napoléon pour la substitution du pastel à l'indigo et tirer ainsi de ses talents un parti utile à son pays et à lui-même, il s'était présenté plusieurs fois aux audiences de l'Empereur, mais sans avoir été remarqué. Dépité de cette indifférence, il s'avisa de se teindre les mains en bleu et de renouveler ainsi ses visites. Ces mains bleues étonnèrent Napoléon, qui demanda le nom du teinturier si assidu à ses réceptions. On lui dit que c'était un homme qui n'avait pas hésité à compromettre la blancheur de sa peau pour assurer le succès d'une des idées favorites de Sa Majesté, et que ce bleu était le produit des essais faits sur le pastel comme moyen de teinture. L'Empereur, enchanté de ce genre de dévouement, parla à M. de Puymaurin et lui fournit amplement les moyens de continuer ses essais. Sous la Restauration, M. de Puymaurin entretint Louis XVIII de numismatique et se fit donner la direction des Médailles, dans laquelle il fit preuve de savoir.

L'opposition libérale a toujours cherché à se faire grand honneur de M. Dupont de l'Eure[1], et je n'ai jamais trop su

1. Jacques-Charles Dupont, né au Neubourg (Eure), avocat au Parlement de Normandie. En 1789, après avoir occupé quelques fonctions de judicature et avoir été accusateur public près le tribunal criminel d'Évreux, fut nommé conseiller au tribunal d'appel de Rouen, puis président du tribunal criminel d'Évreux. En 1811, il revint à Rouen en qualité de président de chambre, place qu'il occupa jusqu'en 1818. Il fut alors destitué par le baron Pasquier, qui le punit ainsi de son opposition. Dupont fut nommé deux fois au Corps législatif. En 1812, il siégea au Conseil des Cinq-Cents. En 1813, le Sénat le nomma membre du Corps législatif. En 1814, il fut premier vice-président de la Chambre des députés. En 1816, les collèges électoraux de Rouen et de Louviers le nommèrent député, honneur qu'en 1824 lui fit le premier arrondissement de Paris. Dupont fit constamment partie de l'opposition avancée.

pourquoi. Je n'ai trouvé de remarquable en lui qu'une excessive grossièreté qui se manifeste dans ses propos, dans ses gestes, dans son attitude, dans sa mise, jusque dans sa massive corpulence et sa figure bourgeonnée. A la tribune, il n'a prononcé que des discours écrits. Dans ses bureaux, il a montré une profonde ignorance de toutes les questions qui n'avaient pas rapport avec l'ordre judiciaire. Poussé par son parti au ministère de la Justice après la Révolution de 1830, il n'y a étalé qu'incapacité, partialité, esprit de récrimination.

C'est une remarque assez plaisante à faire que ces ennemis vigoureux de la féodalité, ces gens qui se cabrent au son d'une particule devant un nom propre, ou à la substitution du nom d'un village à un nom de famille, trouvent très bon, très naturel d'ajouter au leur celui du département qui les a vus naître. Nous avons eu les Bourdon de l'Oise, les Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, les Julien de la Drôme, les François de Nantes; nous avons maintenant les Dupont de l'Eure, les André du Haut-Rhin, les Mercier de l'Orne, les Pelet de la Lozère, les Girod de l'Ain. Ce dernier avait joui longtemps d'une sorte de réputation de talent qu'il ménageait avec soin, en évitant les occasions de la compromettre. Il prenait rarement la parole à la Chambre. Au dehors, il assaisonnait sa conversation de ces lieux communs de jargon révolutionnaire qui produisent un effet assuré sur des auditeurs favorablement prévenus. Une telle notabilité ne pouvait rester dans l'oubli. Le jour des réparations, l'époque des récompenses, la glorieuse révolution de Juillet est arrivée. Elle avait des obligations envers M. Girod de l'Ain qui, bien que conseiller à la cour royale de Paris et lié par un double serment comme magistrat et comme député, n'en conspirait pas moins contre le roi. Elle avait besoin d'un préfet de police; ce fut M. Girod qu'elle choisit ou, pour mieux dire, qui se choisit lui-même. Plus tard, pour présider la Chambre des députés, elle voulut avoir un nom lourd et moins influent que M. Royer-Collard; ce fut à M. Girod qu'elle s'adressa. On ne pouvait placer qu'un pédant à la tête de l'Instruction publique : M. Girod de l'Ain était encore là. Il y avait bien encore quelques autres qualités que l'on eût désirées; mais on ne saurait tout réunir. On fut

donc obligé de se contenter de ce que possédait M. Girod de l'Ain.

C'est une étrange figure que celle de M. de Kératry [1]; c'est un étrange assemblage que celui de deux yeux effarés, d'un nez bizarre, d'une bouche immense, et dont la permanente ouverture laisse voir d'énormes dents, d'un corps dont l'extrême ténuité est mal dissimulée par des habits très amples et toujours sales. Il fallait une révolution pour d'un tel personnage faire un courtisan. C'est pourtant ce qu'a fait celle de 1830, et ce n'est pas le moindre de ses prodiges.

M. de Kératry ne s'est pas reposé sur la politique seule du soin de l'immortaliser. A des discours purement écrits, à des articles de journaux d'un incontestable mérite, à une petite part dans une vaste conspiration, il a joint des romans qui font regretter qu'il n'ait pas appliqué son talent à ce genre où il a déployé de l'imagination, une étude réfléchie des mœurs et des temps qu'il voulait retracer, et de l'originalité dans le choix des sujets qu'il voulait peindre.

M. de Kératry a épousé une femme jeune, jolie, royaliste et pieuse, qui, dit-on, est parvenue à le rendre dévot. Je doute qu'elle puisse communiquer à son mari les autres qualités qu'elle possède.

Journaliste comme lui, M. Bertin de Vaux [2] a plus d'audace et de fixité dans les vues. Il fait d'ailleurs de ses affections et de ses désaffections politiques un moyen de gagner de l'argent.

1. Auguste-Hilarion de Kératry, né à Rennes, le 28 octobre 1769. Sous la Convention il fut arrêté par ordre de Carrier et réussit à s'échapper. Député du Finistère de 1818 à 1824, il passa des doctrinaires au parti libéral, vota l'adresse et la nomination du duc d'Orléans comme lieutenant général du royaume, et fut nommé pair en 1837. Conseiller d'État, il donna sa démission après la révolution de Février. En 1849, le Finistère l'envoya à l'Assemblée législative où il se montra ardent conservateur. Mort en 1859.

2. Louis-François Bertin de Vaux, fils d'un secrétaire du duc de Choiseul, naquit à Paris en 1771. Il fut le créateur du *Journal des Débats*, et en 1801 devient vice-président au Tribunal de commerce. Très royaliste, en 1815 il fut nommé secrétaire général du Ministère de la police. Nommé député en 1820, il siégea sur les bancs de la droite. En 1820, ami de Chateaubriand, il fit une vive opposition à M. de Villèle. Sous le ministère Polignac, il donna sa démission de conseiller d'État, vota l'adresse des 221, se rallia à Louis-Philippe avec enthousiasme et fut rappelé au Conseil d'État. Il mourut à Paris, le 23 avril 1842.

Cet argent, c'est à la fois à l'opinion et au gouvernement qu'il le demande. Il égare l'une et il trompe l'autre. Rédacteur d'un journal royaliste, il a changé la nuance des doctrines qu'il professait avec une telle adresse, qu'il a entraîné après lui la plus grande partie de ses abonnés, qui se sont crus longtemps royalistes et dont beaucoup se croient tels encore, parce qu'ils n'ont pas cessé de lire le *Journal des Débats*.

M. Bertin de Vaux a porté à la monarchie légitime les coups les plus répétés, les plus dangereux, les plus mortels. C'est lui qui a conseillé la défection et s'en est rendu l'organe. C'est lui qui, marchant devant elle, a jalonné la ligne qu'elle devait parcourir et fait un appel aux passions dont elle avait besoin de se faire des auxiliaires. C'est lui qui est parvenu à river la portion de l'opinion qu'il dirigeait à la cause à laquelle il l'a attachée. Tant et de si essentiels services ont obtenu leur récompense : M. Bertin de Vaux fait partie de la Chambre des pairs.

En lui on voit une nouvelle preuve de ce fait que dans les factions l'influence ne dépend ni de l'estime ni de la considération. Personne n'a jamais songé à en accorder à M. Bertin de Vaux : des milliers d'individus obéissent à l'impulsion qu'il donne.

Un vieillard dont les traits sillonnés par des rides profondes avaient beaucoup d'analogie avec ceux de Voltaire, est venu apporter, dans la Chambre des députés, à l'époque dont je parle, une haine contre la monarchie qui semblait s'être envenimée de tout ce qu'une longue fermentation avait pu y ajouter de rage contre les classes, d'âcreté contre les individus, de passion pour les idées républicaines. J'ai vu peu d'hommes plus ardents dans la volonté de nuire, plus persévérants dans la suite des moyens d'y parvenir. Ces funestes dispositions étaient favorisées par un talent réel et par une obstination sur laquelle les conseils de ses amis, les intérêts mêmes de son parti ne pouvaient rien.

M. Labbey de Pompières[1] s'était constitué l'accusateur de

1 Labbey de Pompières, né à Besançon le 3 mai 1751, mort à Paris le 14 mai 1831. En 1789, il quitta le service, où il était entré tout jeune, avec la croix de Saint-Louis et le grade de capitaine d'artillerie. Pendant la Terreur, il fut

tous les ministres. Il les poursuivait de ses attaques lorsqu'ils étaient aux affaires; il les poursuivait encore longtemps après qu'ils en avaient été éloignés. Repoussées par une majorité, ses accusations n'en retentissaient pas moins dans la France et dans l'Europe. Elles restaient dans l'opinion libérale et elles portaient coup à la monarchie. Jusqu'à la mort il a suivi le plan qu'il s'était tracé, mais dont il n'a pu voir le résultat. M. Labbey de Pompières était un des hommes les plus hideusement méchants que j'aie vus.

Un autre vieillard aussi ardent, aussi implacable, mais plus dangereux encore, parce que toute sa carrière a été un enchaînement d'antécédents calculés pour créer, pour grossir son influence, pour en faire un colosse, portait dans la Chambre des députés l'esprit de désordre auquel il devait sa célébrité. M. de La Fayette faisait sans cesse retentir la tribune des idées qu'il n'avait cessé de professer, des mots qu'il avait répétés depuis cinquante ans. Ces idées, ces mots prenaient une nouvelle puissance dans sa bouche. Les souvenirs de toute sa vie enthousiasmaient les révolutionnaires. Ses formes polies, ses habitudes de bonne compagnie si honorables, rares dans son parti, ôtaient quelque chose à l'âcreté de la haine méritée que lui portaient les royalistes. L'opinion libérale en avait fait un héros. Doit-on s'étonner qu'il se soit acquis tant de renommée, ait joué un si grand rôle si longtemps soutenu, et se soit rendu redoutable au principe monarchique, en dépit même de la nature qui lui avait refusé les qualités qui font un grand général, un grand orateur, un grand homme d'État, et s'était bornée à ne mettre dans sa tête qu'une idée fixe devenant la règle absolue de sa vie, l'inspiratrice de ses actions? L'esprit révolutionnaire s'est en quelque sorte personnifié en lui aux yeux du monde entier. En lui, cet esprit a placé son désir de tout renverser, son ardeur à tout niveler, son acharnement contre les supériorités sociales, son mépris de toutes les considérations étrangères à ses fins, ses doctrines, ses utopies, sa

incarcéré, ayant accepté les idées et applaudi aux excès de la Révolution. En 1813, il représenta le département de l'Aisne au Corps législatif. Député à partir de 1815, il vota constamment avec l'extrême gauche.

tendance inflexible vers le but qu'il veut atteindre. En lui, il a été persécuté, adulé, prôné; en lui, il a triomphé. Il est donc impossible de voir en M. de La Fayette autre chose qu'une machine à révolutions, sans cesse en mouvement, et dont les effets ont bouleversé la France et compromis le repos de l'Europe. Lorsque cet homme funeste disparaîtra, il laissera dans les rangs de son parti un vide difficile à remplir, car, parmi les milliers de factieux qui resteront, il ne s'en trouvera pas un qui puisse, comme lui, donner une apparence de dignité à ce qui n'en saurait avoir, une couleur de bien public à ce qui fait le malheur de tous, un semblant de probité à ce qui n'en a d'aucune espèce. Grandie sous ses auspices, souvent protégée par son nom, la révolution se soutiendra par son propre poids et par la violence, au lieu de chercher quelques–uns de ses moyens de progrès dans l'estime usurpée qu'inspirait son chef.

Vétéran de la Révolution comme les deux précédents, M. Charles de Lameth a cependant trouvé dans son caractère moins de chaleur pour la défendre. Il s'est borné, ainsi que ses frères, à payer par la plus révoltante ingratitude les bienfaits d'une reine dont le seul tort, peut-être, est de n'avoir pas mis assez de prudence et de discernement dans l'emploi qu'elle en faisait. Si M. de Lameth n'avait pas eu le scandale de cette ingratitude, et le déshonneur qu'elle imprimait à un grand nom, à mettre dans la balance, son mérite comme factieux y eût bien peu pesé. Mais cette circonstance lui a été favorable, car la Révolution, qui fait un crime du nom chez ses ennemis, en tient grand compte chez ses amis; et rien ne sonne mieux à ses oreilles que le bourdonnement d'un titre, comme rien ne lui plaît davantage que l'avilissement dans une haute position. Pour peu qu'on lui sacrifie l'honneur en plus, on est assuré d'obtenir ses bonnes grâces. Or, MM. de Lameth réunissaient toutes ces conditions. En survivant à ses frères, l'aîné[1] avait

1. Le comte Alexandre de Lameth, né à Paris, le 28 octobre 1760, mort dans la même ville, le 18 mars 1829, fut député de la noblesse de Péronne aux États généraux. Après s'être montré très partisan de la Révolution, il se rapprocha de Louis XVI. Fugitif après le 10 août, il tomba entre les mains des Autrichiens. Revenu en France après le 18 brumaire, il occupa plusieurs préfectures; sous

hérité de leur honte et il l'a exploitée avec assez d'éclat jusqu'au jour où je ne sais quel retour de raison ou de pudeur, quelle velléité tardive de s'arrêter dans la voie du mal, l'a porté à se mettre en travers de la Révolution; il a été renversé et, comme nous n'en sommes pas encore aux échafauds, il en a été quitte pour force traits malins, force menaces, force caricatures. Il était tellement perdu dans l'esprit de son parti que sa mort n'a pas même donné lieu à la banalité d'un de ces éloges qui ne sont pas refusés aux factieux les plus obscurs.

Il y a peu de défauts ou de ridicules qui n'aient une épithète pour les caractériser. Ceux que l'on remarque chez M. Laffitte[1] font exception. La position, l'air, le ton qu'il affecte sont plus que de la suffisance, de l'ambition, de la morgue, ou, pour mieux dire, c'est tout cela avec de l'insulte. Jamais on ne poussa plus loin l'orgueil d'une basse origine, le dédain pour tout ce qui n'est pas *soi*. Jamais on ne se montra plus impertinemment fier d'une grande fortune, plus sottement empressé à la dissiper, par ostentation. Il achetait de la renommée partout où il s'en vendait et à tout prix : chez les industriels, à qui, sans examiner, il faisait de grandes avances; dans les entreprises, où il jetait tant de capitaux; dans les actes d'humanité, où ses arrogantes souscriptions dépassaient celles des princes; dans les complots contre l'État, pour lesquels on puisait à pleines mains dans sa caisse[2]; chez les journalistes, qui payaient en encens grossier l'intérêt de son or et qui allaient jusqu'à appliquer le titre d'*auguste couple* à sa femme et à lui[3]. Il a tout prodigué, et avec si peu de réserve et de

Louis XVIII celle de la Somme. Député de la Seine-Inférieure en 1819 et de Pontoise en 1829, il se montra fort hostile au gouvernement.

1. Laffitte, né à Bayonne en 1767, mort en 1844. Gérant de la Banque de France en 1809. Gouverneur de la Banque en 1814. Député en 1815-1817, vota avec l'opposition. Prit part à la révolution de 1830. Président du conseil, se retira après le sac de l'archevêché et passa dans l'opposition.

2. « On prétend, disait M. Laffitte, que le mouvement de Juillet m'a coûté beaucoup. Je n'ai donné que *quatorze cent mille francs*, employés en grande partie à gagner un régiment. » (le 5e).

3. *Le Courrier*, dans le compte qu'il rend du mariage de mademoiselle Laffitte.

discernement, qu'un beau matin il s'est trouvé endetté de plusieurs millions et que tant de gloire aurait subi l'affront d'une banqueroute si, de bonne ou de mauvaise grâce, le budget, la banque, la liste civile, Louis-Philippe lui-même, si peu prêteur qu'il fût, n'avaient jeté une dizaine de millions dans le déficit. L'homme fier, l'homme habile, l'homme désintéressé par-dessus tout n'a pas hésité à réclamer ce prix élevé de ses services politiques. Maintenant, il souffre que l'on fasse pour lui des souscriptions; il accepte des représentations données à son bénéfice sur les théâtres de Paris! Il préfère la richesse, achetée au poids de la honte, à une pauvreté qu'il ne se sent pas la force de supporter avec dignité. Il tranche du Bélisaire et, à défaut de casque, il tend la main! Et que l'on crie encore contre les favoris des rois! Quel est celui, quels sont ceux qui, pendant les quinze années de la Restauration, aient coûté à leur maître autant que M. Laffitte a coûté à la France dans quelques semaines. Cependant, le tribun n'en porte pas la tête moins haute. Il n'a rien rabattu de son insolence contre les sommités sociales, à la place desquelles il se mettait modestement le jour où je l'entendais dire, dans un des bureaux de la Chambre : « Chaque époque a son cachet particulier, un caractère qui lui est propre. Dans le XVe siècle, la gloire des armes était la passion dominante; le nom de Montmorency avait de la valeur : celui de Laffitte en a davantage. »

M. Laffitte avait la prétention d'être un grand orateur et un habile financier. Il lisait à la tribune des discours sur le budget, critiquait tous les systèmes, et faisait entendre que le crédit public ne serait assuré que lorsqu'il en aurait la direction. La révolution l'a mis entre ses mains, et le crédit public a eu le sort de son crédit personnel : il a fort décliné. Quelque temps avant, M. Laffitte s'était assis dans le fauteuil du président de la Chambre des députés, et sa réputation de talent n'avait pu soutenir cette épreuve. Depuis, il n'a pu se relever. Pour se venger, il a fait de l'opposition à ce gouvernement, parvenu comme lui; comme lui, de basse et récente extraction et qu'il dit être le fils de ses œuvres. Il cherche à substituer le bruit des factions à sa réputation perdue et les clameurs d'un parti aux éloges qui ne lui sont plus donnés

par les masses, depuis qu'il n'a plus de quoi en payer les organes. Parviendra-t-il à son but? J'en doute. En révolution, les réputations tombées ne rebondissent pas.

Si je voulais peindre l'arrogance, je prierais M. le général Sébastiani[1] de poser. Car je n'en sais pas de plus fidèle incarnation : c'est son importance, son dédain pour les autres, sa confiance en soi-même, son air de supériorité; on trouve jusqu'à sa bouffissure dans ce petit corps rond, comme dans ses joues qui se gonflent pour laisser sortir des discours boursouflés, des phrases ambitieuses, des mots vides de sens, mais visant à l'effet. Le général Sébastiani ne monte jamais à la tribune sans y professer un cours de diplomatie, de géographie et de stratégie. Il ne lui faut pas moins d'une heure pour l'étalage de sa science. Il fait bon le voir promenant autour de la salle des regards confiants pour y recueillir l'expression de l'effet qu'il se figure y produire. Il n'est pas moins plaisant lorsque, revenu à sa place, il reçoit les compliments de ses voisins. Quel air satisfait!

Tout alla à merveille, tant que des bancs de l'opposition il attaqua le gouvernement, car toute arme est bonne à l'esprit de parti, pourvu qu'elle serve la violence et soit propre à détruire. On est jugé différemment lorsque, arrivé au pouvoir, on est obligé de défendre ce que l'on avait cherché à renverser, de professer les principes que l'on avait combattus, de réprimer les passions que l'on avait soulevées. Le général Sébastiani l'a éprouvé. Harcelé, poursuivi de position en position par les cosaques de la presse, comme il l'avait été en Russie par ceux de l'Ukraine, il a vu sa popularité s'enfuir, sa réputation l'abandonner, et la caricature s'emparer des lambeaux de son ancienne renommée qu'il cherchait vainement à retenir. Il n'y a sorte de mauvaises plaisanteries auxquelles n'aient donné lieu certaine balle extraite d'une blessure, dix fois extraite et

1. Horace Sébastiani, né à la Porta (Corse) le 10 novembre 1772. Sous-lieutenant d'infanterie en 1789. Général de brigade en 1803. Général de division en 1805. Ambassadeur à Constantinople en 1806. Ministre de la marine en 1830. Ambassadeur en Suède et maréchal de France en 1835. Mort en 1841. — Ce portrait du maréchal Sébastiani, qui tourne à la charge et rappelle les caricatures du temps, ne laisse rien entrevoir de la carrière militaire et diplomatique du maréchal.

dix fois remplacée par une autre; certaine habitude qu'il avait de mettre dans ses bagages à l'armée, deux nourrices, dont le lait servait à réparer l'effet des fatigues de la guerre: certains actes de despotisme militaire dont le souvenir contrastait étrangement avec les idées libérales du ministre des barricades, et une foule d'anecdotes ridicules, bizarres, vraies ou fausses, mais toutes en harmonie avec ce que l'on connaît de son caractère et de sa jactance. Pour achever ce que la malignité publique n'avait pu encore faire, une attaque d'apoplexie est venue fournir au général Sébastiani un prétexte pour sortir d'un ministère dans lequel il était parvenu, à travers un torrent de phrases pompeuses, à conduire la France aux pieds des puissances européennes. On n'oubliera jamais le mot qui terminait le compte qu'il avait à rendre de la destruction de l'armée polonaise : *L'ordre règne à Varsovie*.

BARON D'HAUSSEZ

COW-BOY[1]

VIII

ŒIL POUR ŒIL, DENT POUR DENT

Un général et quatre colonels, un professeur et deux juges, voilà le respectable, l'imposant conseil de revision des taxes *ad valorem* du nouveau comté de Pennington. Il siégeait, ce jour-là à Minnesela, dans la grande salle de l'hôtel de ville, entouré d'une foule bizarre, mineurs, fermiers et *cow-boys*. On en était à Hendrik, le Belge, établi depuis un mois bientôt sur le Hat Creek[2].

— Hendrik (Émile), lut un des colonels : une montre en or, estimée cinquante dollars; un wagon et deux chevaux, trois cent cinquante dollars; deux vaches et six veaux de l'année, cent trente dollars.

— Où demeure-t-il, cet étranger-là? demanda Harry Lucius, *foreman* de l'S. N. J., le second grand Ranch de l Anglo-American Co.

— Sur le Hat Creek.

Hendrik s'avança et expliqua dans un anglais à moitié inintelligible, que sa montre était en cuivre et valait bien cinq

1. Voir la *Revue* du 15 avril.

2. Ruisseau du Chapeau.

dollars : que ses chevaux lui en avaient coûté cent, et ses vaches vingt-cinq chacune.

— Où est votre montre? fit le colonel.

Hendrik la sortit de sa poche.

— Écrivez, dit le colonel au secrétaire : une montre, vingt dollars. Quant à vos vaches, si elles font chacune trois veaux par an, elles valent bien trois fois le prix d'une autre! Allons, au suivant.

Harry Lucius, dont le *ranch* étendait, à son avis, ses droits sur le Hat Creek, se pencha à l'oreille de Hendrik :

— Trois veaux par an, dit-il en fixant sur lui ses yeux clairs, c'est beaucoup, l'ami ; c'est trop à côté de l'S.N.J., où tant de vaches perdent chaque année leurs petits... Ne pensez-vous pas que vous trouveriez facilement ailleurs un meilleur emplacement?...

Il appela ensuite un de ses *cow-boys*, véritable géant dont l'œil unique éclairait bizarrement la dure physionomie.

— Dick, lui dit-il à l'oreille, si dans huit jours ce bonhomme-là n'a pas filé avec toute sa smala, il faudra que ses vaches à trois veaux aillent se promener par une belle nuit à une centaine de milles vers le Wyoming... Vous comprenez? avec ces gens-là, nous finirions par ne plus avoir un seul veau sur le ranch!

— *All right !* répondit le colosse, qui alla s'asseoir à côté de Hendrik.

Ce dernier n'était pas un lâche. Il est difficile de l'être, du reste, quand on s'enfonce tout seul avec sa famille à travers le Far West. Il haussa les épaules, quoiqu'il n'eût pas compris les dernières paroles de Harry Lucius, et dit au *cow-boy :*

— Dites à votre *foreman* que je m'en irai quand cela me plaira!

— Vous lui ferez la commission vous-même, mon bon ami, fit Dick en allumant sa pipe. Moi, je parie dix contre un qu'avant une semaine vous aurez trouvé ailleurs ce qu'il vous faut. Chien de pays, que ces Black Hills, allez!

— Summer Patterson! cria le secrétaire.

Puis le colonel répéta :

— Summer Patterson!... quarante chevaux, six cents dollars; cinquante vaches, cinq cents dollars.

— Ce n'est pas quarante chevaux, mais bien cent cinquante qu'il a sur le Wood Creek[1], interrompit un des assistants, une sorte de pionnier à triste mine.

— Miller est un menteur! s'écria Patterson : c'est lui qui a deux cents vaches et qui en déclare trente et une seulement!

Un brouhaha s'éleva dans la salle. Les quatre colonels se parlèrent tout bas : c'était un homme précieux que Patterson, aux jours d'élection; quant à Miller, tout à l'heure on lui réglerait son compte, à ce menteur!

— Au suivant! dirent-ils au secrétaire.

Et l'ordre se rétablit subitement dans la salle : on venait d'appeler le *foreman* Harry Lucius. Il s'avança lestement, saluant de la tête ses nombreux admirateurs et amis. C'était un joli garçon brun, de vingt-six ans, auquel le large sombrero à chaîne étincelante seyait bien; personne ne portait de gants crispins plus souples, de bottes plus fines, avec leurs éperons mexicains en argent, sonnant à chaque pas; sur la poignée de nacre de son revolver se détachait en relief une tête de taureau. Harry était un dandy de la Prairie.

— Harry Lucius de l'S. N. J., — recommença le secrétaire Fyfe; puis il se frotta les yeux que l'étonnement ouvrait tout grands, à mesure qu'il lisait : — quatre chevaux de selle... six... six vaches... trois cent cinquante dollars!

Les quatre colonels et le général, les deux juges et le professeur regardèrent avec stupéfaction Harry Lucius; les chiques passaient d'une joue à l'autre sans s'arrêter, sous l'empire d'une vive excitation. Six vaches et quatre chevaux à l'S. N. J., où il devait y avoir trente mille bêtes à cornes et plus de onze cents chevaux!...

— Eh bien! oui, fit Harry : la compagnie a décidé de s'éloigner vers le Wyoming, et nous avons commencé à y pousser les animaux.

— Vous voulez dire que vous avez fini! — répliqua sévèrement le général, dont la barbiche yankee se hérissait, farouche; — et depuis quand, mon beau monsieur? Allez-vous prêter serment?

1. Le Ruisseau du Bois.

Les *cocktails* que le *foreman* avait pris tout à l'heure chez California Jack commençaient précisément à lui monter à la tête. Il mit le poing sur la hanche, juste au-dessus de son revolver, qu'il n'avait pas laissé à la porte suivant les prescriptions de la loi.

— Vous avez une façon de parler un peu familière, Johnson! fit-il en regardant curieusement le général. Je n'aime pas ça: ai-je jamais volé quelque chose avec vous, mon beau monsieur?... Oui, certes, je prêterai serment! et qui donc doutera de ma parole?

Il promena les yeux tout autour de lui, mais si quelques incrédules n'avaient qu'une médiocre confiance en la parole du jeune homme, ils se rappelèrent sans doute qu'il vaut mieux tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, dans l'Ouest plus que partout ailleurs. Depuis quinze jours, au reste, la plupart des animaux visibles de l'S. N. J. avaient été poussés sur la rive indienne du Hat Creek, à cinq cents pieds du *ranch*, — la largeur de la rivière, — mais, par conséquent, hors du nouveau comté.

Cependant Harry Lucius vit quelque chose sur les visages qui le décida à apostropher ainsi le conseil :

— Voyez-vous, messieurs du conseil, c'est bel et bon de nous taxer et de faire rentrer l'argent dans votre... pardon! dans le trésor du comté; mais il faudrait ensuite que les routes soient ouvertes, les ponts entretenus, et que nous retirions quelques bénéfices de ces maudites impositions. Au lieu de tout cela, vous, de la ville, qui recevez, vous prospérez, et nous, de la Prairie, qui payons, nous végétons. Votre ex-trésorier s'est sauvé l'an passé — que le tonnerre de Dieu l'écrase! — avec dix mille dollars qu'il nous faut payer à présent; et le pays n'est pas mieux entretenu qu'au temps des Sioux. Il faut que tout cela finisse. Vous avez une prison : mettez-y ceux qui la méritent!... et on dit partout, oui, partout, que vous en trouverez même parmi vous!

Il y eut une véritable explosion de rires, de bravos et d'imprécations dans la salle : cette fois, le sentiment public était avec le jeune homme.

Mais, au même instant, une vraie fusillade éclata dans la rue : plusieurs balles percèrent les vitres, allèrent se loger

au plafond sans blesser personne. Les *cow-boys* de l'S. N. J. et bon nombre de mineurs, qui avaient pourtant déposé à la porte leurs revolvers apparents, tout à coup en tirèrent d'autres de leurs poches de derrière; les juges, les colonels disparurent sous la table, la masse se rua vers la porte, mais recula presque aussitôt.

— En arrière! *Hands up*[1]! — cria Reddy, le *foreman* du 101ᵉ *Ranch*, qui venait de l'ouvrir, et s'avançait sur le seuil, accompagné d'une vingtaine d'hommes. — Allons, haut les mains! et tranquille, surtout!... Vous autres, mes gars, feu sur le premier qui bouge!

— *Hello!* Reddy, c'est vous! qu'est-ce qu'il arrive donc? cria Harry Lucius.

— Bonjour, Harry. C'est un des nôtres que ces bonnes gens ont eu l'audace de jeter en prison: Andy, French Andy[2], vous savez, du T.O.T.!... Nous sommes tous venus le délivrer et le venger!

— Ce n'est pas nous! ce n'est pas nous! crièrent alors les lâches dans la salle; — et ils étaient, comme ils le seront jusqu'à la fin du monde, la majorité de la foule.

— Taisez-vous! faites donc la croix au milieu avec vos gens, Harry! autrement, nous n'en finirons pas de les désarmer.

Lucius, Dick et leurs camarades s'alignèrent dos à dos, au centre de la salle, le revolver à la main, prêts à faire feu. Tout à coup, une détonation retentit, et le bras droit de Hendrik retomba inerte, brisé par une balle de 44, que Dick venait de lui adresser.

— Damnation! hurla le Belge, vous m'avez tué...

— Pas tout à fait, répondit l'autre : un bras cassé, peut-être; et pourquoi diable aussi l'avez-vous baissé?

— J'éternuais. Que la peste t'étouffe, fils de chienne!

— Je ne parle pas le belge, — répondit gravement Dick, un bon garçon, au fond, malgré son œil féroce, et qui lui-même comprenait la rage du pauvre émigrant: — vous êtes en colère, je ne ferai pas attention à vos paroles. A-t-on jamais vu un farceur comme vous? Et depuis quand faut-il baisser

1. « Haut les mains! »
2. « Andy le Français. »

la main droite parce qu'on éternue? Allons, vite! laissez-moi prendre votre revolver...

— Harry, cria Reddy, arrêtez donc ce beau monsieur à votre droite... oui, le général Williams Johnson : il paraît que Twenty-Sixth a deux mots à lui dire...

Le général devint blanc comme la muraille; Dick lui mit la main sur l'épaule.

— Donnez vos mains... bien... voilà un gentil garçon, au moins!

Et le général fut emmené les poings liés.

— Allez à la prison, et demandez Twenty-Sixth, — dit Reddy au *cow-boy* qui accompagnait Johnson. — Vous autres, achevez de me désarmer tout ce monde-là : voyez bien aux poches de derrière, surtout. Après, nous vous rendrons votre liberté, messieurs. Gare au premier qui bouge les mains, en attendant! Taisez-vous donc, l'étranger, là-bas, avec vos jérémiades pour une petite balle dans le bras!... Avez-vous une cigarette, Harry?

Alors, ils se mirent tous les deux à fumer, l'œil aussi vigilant que le revolver, dans la salle où le désarmement était presque achevé. Minnesela semblait une ville prise d'assaut, avec cette différence que les deux cents *cow-boys* qui venaient de l'envahir se contentaient de fusiller les maisons en prévenant les habitants de rester chez eux et de ne pas mettre le nez à la fenêtre, quoi qu'il arrivât. Twenty-Sixth s'était rendu immédiatement sur la place, devant la prison, et tous les *boys* du T.O.T. l'escortaient.

— Holà! Mac Rae, cria-t-il, donne-nous les clefs de la cage!

Mac Rae était Écossais, c'est-à-dire très brave et encore plus entêté! Il ouvrit sa fenêtre :

— Je ne rendrai rien du tout! la loi est la loi!... Allez-vous-en tous, ou bien je vais ordonner aux gardes de faire feu!

Un éclat de rire accueillit sa réponse. Ses gardes! ah bien, oui! Pendant qu'il parlementait de son premier étage, eux ouvraient la porte du bas, et levaient les mains haut en l'air!... Seulement, la clef, la clef unique, c'était encore Mac Rae qui la portait à son cou.

— Mac Rae, cria Twenty-Sixth, ne faites pas l'idiot. Donnez la clef, ou bien...

Une balle jeta son sombrero à terre : plus courageux que les autres, un habitant venait de le tirer par sa fenêtre, de l'autre côté de la place. Au même instant, Mac Rae fit feu, et Herbert tourna deux ou trois fois sur lui-même, avec une balle dans l'épaule.

Twenty-Sixth envoya au jugé une balle dans la fenêtre du citoyen qui avait fait feu sur lui. Spurlock tira sur Mac Rae : l'Écossais ouvrit les bras dans le vide, respira en sifflant deux ou trois fois, avec une écume sanglante aux lèvres, puis tomba la tête en avant. La balle avait traversé les poumons : il était mort. Spurlock sauta sur lui comme un fauve, pour lui arracher la petite clef.

— Frank! Frank! cria Twenty-Sixth! ne l'achevez pas, s'il vit encore : c'est un brave!

Dans sa cellule sombre, Andy bondissait aux détonations de la rue. Enfin! enfin! ses camarades arrivaient! pourvu qu'ils fussent assez nombreux! Tout à coup, il y eut un jet de lumière, la porte s'ouvrit, Loïs se précipita, la fameuse clef à la main. La seconde porte intérieure fut vite ouverte, la cage tournée sur son pivot, et Andy sortit de la prison. Libre! oui, libre! et c'était un éblouissement que de penser maintenant aux grands bois mystérieux des Black Hills, à la plus mystérieuse Prairie encore, si brûlée, si triste, si aimée, dont aucune grille ne le séparerait plus vivant... Libre, oui, libre!

Il donna aux camarades la plus chaude accolade de sa vie ; quelqu'un lui passa un revolver à la ceinture, un autre lui mit une carabine sur l'épaule, puis il y eut un hourra, une poussée, et tous se retrouvèrent au dehors, sur la place.

— Faites former le cercle, demanda Andy : qu'on amène Williams Johnson avec Hodgson et James Edwards.

Ces deux derniers seraient restés introuvables si Gordon ne les avait flairés dans le bar de California Jack, d'où les *boys* du 7 K *ranch* les amenèrent en triomphe.

— Camarades, dit Andy aux *cow-boys*, je vous remercierai plus tard : entre nous, n'est-ce pas, c'est à la vie, à la mort?... Il s'agit à présent de régler le compte de ces gens-là, et c'est moi seul que cela regarde. Voici ce que je propose : deux d'entre vous et moi, nous allons nous battre avec eux, à armes

égales, jusqu'à ce que nous les tuions ou qu'ils nous tuent. Ils verront avant de mourir que nous ne nous cachons pas quand nous en voulons à quelqu'un!

— Prenez-moi! prenez-moi! crièrent une foule de voix diverses.

Mais Andy choisit Spurlock et Sheffield.

Twenty-Sixth s'avança alors :

— Andy, faites-vous donc jeter un seau d'eau froide sur la tête, et puis arrosez vos mains; vous tremblez comme un vieillard, vous allez vous faire tuer!... Cet Hodgson est un bon tireur, paraît-il.

Williams Johnson n'était pas ce qu'on appelle un lâche : sans la foudroyante rapidité des *cow-boys*, restés à cheval toute la nuit, il aurait certainement organisé une troupe de citoyens, qui, les jours suivants, eussent résisté à Twenty-Sixth et à ses amis, peut-être avec succès. Mais le général s'était laissé surprendre, et c'était en vain maintenant qu'il cherchait du regard ses fidèles électeurs de la veille. Le courage ne lui manquait pas, mais une sorte de courage si réfléchi qu'il abandonnait vite la lutte quand il la croyait impossible, au rebours de Twenty-Sixth ou de Spurlock qui se battaient toujours avec la pensée fixe de la bête aux abois : « Je serai tué, mais j'en tuerai auparavant une demi-douzaine. »

James Edwards et Hodgson se mirent à causer à voix basse avec le général; au bout de quelques minutes, ce dernier dit :

— Nous n'acceptons pas, non! nous ne nous battrons pas comme cela!

Jack, de l'*o ranch*, fit un de ces bonds prodigieux dans lesquels il excellait, en riant aux éclats :

— Perdu! vous avez perdu le baril de whisky, ami Cairnes! Je vous l'avais bien dit, qu'ils ne se battraient pas!

Cairnes, *foreman* du 7 K, se mordit les lèvres, et s'approcha, avec Twenty-Sixth, de Johnson :

— Je vous pendrai de mes mains, chiens de l'Est, si vous ne nous donnez une bonne raison!... Que je sois damné si je vous comprends! Vous n'êtes pourtant pas des lâches, puisque vous avez osé venir arrêter Andy au T.O.T., après vous êtes assis à leur table!... Il est vrai qu'il dormait!

— Nous ne nous battrons pas, parce que, si nous tuons Andy, Spurlock ou Sheffield, vous nous tuerez tous!

— Doutez-vous de ma parole? demanda Twenty-Sixth, furieux.

— Pas de vous, mais de vos hommes : les tiendrez-vous jusqu'à la fin?

Le *foreman* regarda le cercle : on avait goûté au sang, il en fallait encore; cela enivre si fort, là-bas, au désert!... Oui, c'était bien la mort qui se lisait dans tous ces regards fixes, quoi qu'il arrivât.

Andy se rapprocha : il avait compris l'hésitation du général.

— C'est bon, fit-il. Qu'on leur remette les menottes. Ah! vous ne voulez pas vous battre en hommes de cœur, vous avez encore le sang-froid de penser à ce qui pourrait suivre! Eh bien! moi, Andy, du T. O. T., je vais te marquer sur l'épaule, général Williams Johnson!... Faites du feu, apportez la marque du T.O.T., *boys!*

Quelle idée géniale!... Il n'y eut qu'un applaudissement dans la foule; le général fut dépouillé jusqu'à la ceinture, couché sur le ventre, et quand les lettres furent rouges, Andy, un pied sur son épaule, lui imprima dans la chair : T.O.T.

— Vous avez trop appuyé la dernière lettre : c'est brûlé, et le morceau partira, — fit observer Cairnes : — quant à vous, Johnson, buvez ce coup de gin.

Le général ne se fit pas prier. Après qu'on l'eut frotté d'huile pour prévenir toute inflammation, il remit son habit en silence. La douleur avait été atroce, mais de courte durée. Cependant la sueur dégouttait de son visage, et cette simple remarque dissipa un peu la colère d'Andy.

— Quant à vous, mes amis, dit-il à Hodgson et Edwards, vous qui avez eu l'audace de m'arrêter pendant mon sommeil, vous en mériteriez autant. Mais Spurlock se chargera de vous punir... Spurlock, voulez-vous être assez aimable pour les dessiner à coup de revolver?

— J'ai peur de me tromper, dit en riant le *cow-boy*.

— Non, non, c'est assez de sang comme cela, reprit Andy. Regardez-les, au reste, ils meurent déjà de peur!

— Ma foi, tant pis pour eux, si une de mes balles leur entre par hasard dans l'œil! reprit Spurlock. Ce sera votre faute,

mes bons *tenderfeet* : pourquoi diable ne pas vous battre comme des hommes ?

On les attacha sur deux larges planches, fixées contre un mur, et, à trente pas, Spurlock commença d'exécuter ce tour d'adresse extraordinaire qui se raconte encore aux veillées de là-bas, et qui plus tard a fait commettre le péché d'envie à Buffalo Bill. Ses deux *colts* aux mains, droite et gauche, il déchargea en même temps une série de balles sur les planches, en suivant des deux côtés à la fois le contour des cibles humaines, qui semblaient ne plus avoir une goutte de sang au visage, sauf quand une balle « trop juste » les écorchait, probablement à dessein. Leurs cris mirent en belle humeur les *cow-boys*, et Spurlock fut ensuite porté en triomphe à travers la grand'rue.

Cependant, Twenty-Sixth rouvrait la prison, où l'on fit entrer, dans les cellules 8, 9 et 10, Williams Johnson, Edwards et Hodgson.

Andy, alors, s'approcha du général :

— Comment vous trouvez-vous là, mon damné général ? fit-il en parodiant sa raillerie de la veille. Voilà qui va vous réchauffer. Vous ne serez pas pendu cette fois-ci : vous ne devez rien perdre pour attendre... Seulement, je vous le dis pour la dernière fois, ne vous trouvez plus sur mon chemin !... Quant à la clef, regardez tous !

Il prit un marteau, la mit en pièces.

— Et maintenant, portez-vous bien !... Le diable lui-même ne pourrait vous faire sortir de la cage avant huit ou dix jours : le temps d'en faire venir une autre de Chicago. Cela vous apprendra à toucher à un *cow-boy*. Bonjour !... *Tarara boom de ay !...*

Sur la place, Twenty-Sixth harangua la foule, une foule sans armes, selon l'ordre exprès des *cow-boys*. Il fut presque éloquent ; il reprocha aux Minnesotiens leur ingratitude ; il remplit tous les cœurs de componction en terminant :

— Vous vous êtes montrés indignes de garder le chef-lieu du comté, en laissant ainsi emprisonner au milieu de vous un cavalier du T.O.T. Et qui donc vous a protégé au temps de la dernière révolte des Sioux ? Qui donc vous a débarrassé de Montana Bill, de Yankee Sam, et de tant d'autres *desperados !...* Pour vous punir, nous emporterons aujourd'hui les

registres du comté à Spearfish, où je sais que trois cents hommes armés veilleront jour et nuit à leur garde !

Ce qui fut fait le soir même ; et c'est ainsi que Spearfish, aux beaux jours des Black Hills, reconquit sans coup férir la qualité de chef-lieu et surtout le trésor du comté. Pour le garder, il s'ensuivit toute une guerre de partisans qui fit bien vite oublier les exploits des *cow-boys* et les poursuites judiciaires auxquelles ils auraient pu être exposés en pays plus ou moins civilisé. De plus, la dernière révolte indienne de Pine Ridge, qui éclata trois mois plus tard, fit disparaître toute préoccupation devant celle des Peaux Rouges.

IX

SITTING BULL

Et certes, si jamais cri de guerre surprit à l'improviste les visages pâles, ce fut bien celui des derniers Sioux de Sitting Bull, le 2 octobre 1882. Depuis six mois, les agents du gouvernement de Pine Ridge, — Ralph Boyd entre autres, — avaient diminué les rations de l'immense réserve indienne, confiée à leurs soins par l'oncle Sam. Toutes les bibles que leur avaient expédié d'innombrables missions protestantes, et il y en avait des milliers, ils les avaient religieusement distribuées dans chaque *wigwam*; quant aux bœufs, officiellement achetés aux *cattle-ranches* des environs, et destinés aux estomacs des Peaux-Rouges, ils avaient prélevé dessus, d'abord, une dîme républicaine. Leurs dépôts en banque, — insaisissables, au reste, — s'étaient arrondis à mesure que diminuait leur bétail sioux. C'étaient de bons pères de famille : qui donc aurait pu les blâmer de gagner ainsi leur vie et celle de leurs enfants, à la sueur de leurs fronts ?

Peau-rouge de l'Ouest, visage pâle d'Europe, tous les deux sont taillables et corvéables à merci pour une grande partie des Yankees de pure race, surtout dans le Far West. Le premier meurt, le second souffre en patience et développe le pays par son travail obstiné, son énergie et son honnêteté, jusqu'au

jour où deux générations l'ont fait, lui aussi, yankee. Ce jour-là, il ne travaille plus de ses mains, mais surtout de la tête, et il se livre à la grande exploitation d'autrui, où il est passé maître. Autant que le coup d'œil, et plus encore, le Yankee de l'Ouest a le flair commercial; et non seulement il sait spéculer, mais produire; il ne se contente pas de calculer, mais il crée.

Faire travailler les autres sans rien négliger pour tirer parti de leurs fautes, de leur faiblesse, pour triompher par son astuce — et quelle astuce! — voilà son but, encore plus que l'acquisition du dieu dollar. Merveilleux mécanicien d'une grande machine compliquée, hâbleur, menteur et voleur si besoin est, intelligent et instruit, sans idéal comme sans terre à terre, le Yankee de l'Ouest conserve au plus haut degré l'énergie anglo-saxonne, avec la foi qui ne transige ni n'hésite, la foi obstinée qui réussit toujours à faire prendre aux autres des vessies pour des lanternes, et qui parfois, triomphe suprême de la volonté, crée d'une vessie une lanterne!

Il n'y a que ces hommes-là pour développer rapidement un pays neuf : qui donc saurait y attirer, comme eux, avec la même conviction, les capitaux et les émigrants, ces deux mines d'or que possède l'Amérique en Europe. Ils viennent, ils croient, ils font croire, et ils triomphent par la puissance d'une incroyable volonté comme d'un incroyable travail. Seulement, pourquoi ne songent-ils jamais au lendemain de la mort, et où donc ont-ils pu oublier leur conscience, ce meuble gênant que l'Européen emporte partout avec lui, malgré lui?

Pour en revenir à Pine Ridge, il n'y a rien de si exigeant qu'un estomac de Sioux : un jour vint où l'appétit hurla au fond des poitrines velues : manger ou mourir! Un bœuf de moins par *wigwam*, tous les quinze jours, voilà qui laissait un vide impossible à combler avec du gibier, car il y a longtemps qu'il a fui les dernières réserves indiennes des États-Unis. Quand, le 28 octobre 1882, Standing Bear, — l'Ours debout, — trouva sur Roseberry Creek trois de ses frères foudroyés par la strychnine, à côté des morceaux de viande empoisonnée que Harry Lucius avait fait jeter aux loups de la Prairie, il y eut immédiatement des assemblées de conseil dans toutes les

tribus. La mesure était comble. Précédés de six à huit poneys, qu'ils chassaient devant eux pour les monter tour à tour, des courriers se lancèrent aux quatre coins de l'horizon. La lune se voila de sang, présage de celui qui allait couler, les femmes glapirent durant trois nuits, plus lamentablement que des coyotes au fond des *cañons ;* et le 1[er] novembre au soir, plus de deux mille feux s'allumèrent sur toutes les collines, dans un rayon de quatre-vingts milles. La hache de guerre était déterrée, et c'était merveille de voir les jeunes braves, au visage couvert d'ocre, les mains crispées sur les carabines, écouter les anciens.

Ce qu'ils disaient, ces anciens? Écoutez plutôt Sitting Bull, le grand sorcier, dont la parole seule aurait pu calmer cette révolte grondant comme une marée montante, mais qui garda le silence jusqu'au jour où la soif du sang, l'humiliation aussi de toute une race, éclata sur ses lèvres :

— *Hugh!* Sitting Bull est vieux, bien vieux, il ne voit plus clair; pourtant Sitting Bull est jeune encore, et il voit plus loin que ses jeunes guerriers... Sitting Bull voit hier, Sitting Bull voit demain aussi. Le grand esprit des Black Hills est en lui : que mes fils dansent encore la danse qu'Il aime, et Il parlera.

Le vieil Indien s'est rassis à terre; il se recouvre tout entier de sa couverture bariolée, on ne l'aperçoit plus. La « danse du soleil » recommence, écumante, devant le feu du conseil : « Voici la piste, suivons-la, par ici, par là; courage ! nous allons le rejoindre, lui, l'ennemi, le visage pâle! » et les pas s'accélèrent avec les respirations, et la terre en tremble, et chaque guerrier, le visage convulsé, pointe son fusil ou lève son *tomahawk* sur l'ennemi imaginaire. Répétition vivante du drame de demain; et qui donc l'oubliera jamais, après l'avoir vue une seule fois, cette « danse du soleil »?

Mais Sitting Bull se relève, il étend les bras, les yeux fermés; tous s'arrêtent.

— Que mes frères écoutent tous, que mes frères écoutent bien. Là-bas, entre les collines du White Mountain[1], le pauvre Indien a dressé sa tente, et les *squaws* descendent à la rivière

1. La Montagne Blanche.

pour le repas du soir. Il s'en va au nord, car le père des États ne l'aime plus. Voilà qu'au sud un nuage de poussière monte comme l'aigle en l'air. Sitting Bull regarde. Il voit Custer, il voit Crook, il voit des cavaliers plus nombreux que les étoiles, tous à la poursuite du pauvre Indien. *Haou !...* Sitting Bull envoie ses guerriers sur les collines : le soleil est bien chaud ; le sang rouge est plus chaud encore ; les tentes restent vides, mais au dehors les feux brûlent et ceux qui vont mourir les attisent... Écoutez maintenant le galop de ces chevaux plus nombreux que les *buffalos* au temps qui n'est plus. La terre en tremble bien loin ! C'est Custer, ce sont les soldats de Washington. Les voilà ! *Haou! Haou! Haou!*

L'Ours debout, le Chat sauvage, et le Nuage sanglant, — *Red Cloud*, — bondirent, électrisés par le vieux chef, répétant comme lui :

— *Haou! Haou! Haou!*

Sitting Bull reprit d'une voix plus haute :

— Les voilà ! mais l'Indien est brave, lui aussi : devant, derrière, sur les côtés, partout il accourt, et les visages pâles se trouvent pris au piège... *Hugh!* il disparaît vite : le sang blanc coule comme une rivière au fond de la vallée, toutes les ceintures ont des scalps, et Sitting Bull mange le cœur de Custer ! *Haou!*

Redressé de toute sa haute taille, le vieux chef était effrayant à voir, sous sa peinture jaune et ses plumes d'aigle, les mains crispées sur un long scalp, enlevé sans doute à quelque malheureuse femme, à en juger par sa longueur. C'était bien le génie du carnage. Après un moment de silence, entrecoupé par les souffles haletants de l'auditoire, le vieux sorcier s'écria :

— Que mes frères écoutent ! Ils ont vu hier, avec Sitting Bull : demain sera pareil, s'ils le veulent ; demain je vois du sang partout. *Haou!* les beaux jours sont revenus, et ils seront bons à arracher des poitrines chaudes encore les cœurs des visages pâles, de ceux qui veulent faire mourir de faim le pauvre Indien. Du sang ! du sang ! du sang ! *Haou! Haou!... Hi yiy ip yah!... Yah hi yah*[1] *!*

Les braves ne purent contenir plus longtemps leur fureur.

1 Cri de guerre Sioux.

Il y eut une explosion de hurlements féroces; la danse reprit, plus vive qu'au début. Les guerriers semblaient ivres ; ils finirent par tomber épuisés sur la terre, tandis que les *squaws* leur apportaient de l'eau de feu pour les ranimer. Si les Sioux eussent franchi la Cheyenne ce jour-là pour galoper à travers les Black Hills, en une ou deux nuits d'incendie, de scalps et de deuil comme au bon vieux temps de 1870, la population entière des montagnes, surprise à l'improviste, eût été décimée, peut-être anéantie.

Dieu permit une dispute entre Standing Bear et Sitting Bull. Ce dernier aurait voulu, dans la nuit même, mettre à feu et à sang les Black Hills pour se replier ensuite au nord, à travers les mauvaises terres. C'était une répétition de la tactique qui lui avait si bien réussi naguère, au massacre de Custer. Mais Standing Bear, d'autant plus influent que le soulèvement se trouvait provoqué par la mort des siens, était d'avis d'attendre en armes, pour s'assurer d'un mouvement offensif parallèle chez les Ogallalas.

Ce retard les perdit. Tandis que les danses du soleil continuaient dans le camp insurgé, où s'étaient groupés près de trois mille braves, le télégraphe avait averti le général Miller, à Omaha. Le lendemain, deux régiments de troupes régulières arrivaient à Louisville avec deux mitrailleuses ; et, après cinq jours de marches forcées, ces troupes cernaient les tribus restées aux environs de l'agence.

Quoique l'animation fût extrême des deux côtés, pas un coup de fusil ne fut échangé durant les cinq premiers jours. Le sixième, au matin, le lieutenant Henry s'approcha un peu des tentes indiennes, pour mieux les reconnaître ; il était accompagné du capitaine Simmons et de son ordonnance. Quatre jeunes Sioux les aperçurent et se mirent à ramper vers l'éminence où ils avaient mis pied à terre. Une fois à bonne portée, ils exécutèrent un feu d'ensemble qui renversa les trois hommes.

Les troupiers coururent aux armes : les Sioux poussèrent des hurlements effroyables et la moitié des leurs s'avança contre les blancs, en un vaste demi-cercle qui se dissimulait bien derrière tous les obstacles du terrain. On apercevait, çà et là, des corps glissant à travers les sauges, comme autant de

serpents rouges, puis les reflets métalliques de fusils dont un certain nombre devait remonter au temps de Bas-de-Cuir. Les Américains, très impressionnés, attendaient, un genou en terre: quelque jeune recrue, peu maître de ses nerfs, lâchait de temps en temps un coup de fusil au hasard.

Devant cette attente redoutable, les Sioux s'arrêtèrent et commencèrent un feu de tirailleurs plus juste que celui par lequel on leur répondit : le temps n'est plus où les Peaux-Rouges ne savaient pas ajuster ; et puis, les réguliers se détachaient à l'horizon en si belles cibles pour tous ces sauvages, tapis dans les herbes et confondus avec elles!

La moitié du campement sioux, cependant, restait neutre: c'était le parti de Sitting Bull, et le vieux chef appelait sur les combattants toutes les malédictions du génie des Black Hills. Il avait jugé impossible une attaque de pied ferme et ralliait son monde autour de lui, se réservant pour l'imprévu, plutôt disposé à fuir jusqu'à ce que la nuit permît un retour offensif.

Miller commanda le tir à volonté, puis la charge à la baïonnette. Les Sioux se replièrent en désordre, plus rapides que leurs adversaires, et sans cesser des feux intermittents qui couchèrent à terre un nombre d'hommes considérable. Les deux mille braves de Sitting Bull firent alors mine de s'avancer. Miller ordonna la mise en batterie de ses mitrailleuses, et leur première décharge laboura toute la plaine, à travers les malheureux Peaux-Rouges.

Sur la gauche, à l'extrémité des tentes, fuyait un groupe de *squaws* dans un wagon recouvert de peaux de *buffalos*. Deux d'entre elles serraient sur leur poitrine des bébés dont les yeux noirs s'ouvraient curieusement au bruit de la bataille. Un obus éclata sur la pauvre voiture : les poneys tombèrent, la tête la première, foudroyés ; quatre *squaws* se tordirent sur le sol, déchirées par les éclats, dans l'agonie horrible de la femme blessée à mort ; la cinquième, également précipitée à terre, se releva en étreignant convulsivement son nourrisson, dont la tête fendue ballottait sur ses seins. Le bras droit de la *squaw* avait été tranché net au coude, et le sang de la mère, le sang de l'enfant, tous les deux mêlés, descendaient à torrents le long des misérables haillons...

A travers l'effrayant tumulte, cris de guerre des braves, déchirement des mitrailleuses, elle se mit à baiser ardemment la petite tête vide d'où la vie fuyait avec la cervelle, et, à chaque baiser, ses lèvres restaient plus rouges du sang qui jaillissait, tandis que son bras gauche serrait le petit cadavre, et que le restant mutilé du bras droit s'agitait pour le caresser encore...

Ce fut rapide comme un éclair, et ce fut trop long encore; jamais qui l'a vu n'a pu l'oublier. Elle est encore là, cette femme, chaque fois qu'on rêve tout éveillé, sur la plaine brûlée du soleil; et il y a tant et tant de prière, de souffrance, de désespoir sur sa pauvre figure!... Mais le Grand Esprit eut pitié d'elle, et une dernière décharge la jeta à terre, morte, cette fois. La bataille était finie, tous les Sioux avaient fui.

Pas tous, pourtant : un jeune brave, le Grand Aigle, se tenait là, immobile, contemplant les deux cadavres, son fils, sa femme, vers lesquels il avait couru au dernier moment. Aucune émotion sur sa figure bronzée par la poudre, aucun geste, sous les yeux des réguliers qui le regardaient de loin, plus troublés qu'ils n'auraient voulu. Après une minute, le Sioux se baissa vers la terre rouge; il dégagea le bébé de l'étreinte de sa mère : — elle le tenait fortement, jusque dans la mort; — et il l'emporta vers un monticule dominant la plaine, où se trouvaient deux ou trois *cotton-wood*. Une fois là, il le déposa à terre, lui mit entre les mains sa corne à poudre, — une corne de *buffalo*, — avec laquelle tant de fois l'enfant avait joué, au *wigwam*; puis il alluma à ses pieds un feu pour éclairer le petit esprit dans son voyage au pays des aïeux.

Cela fait, le Grand Aigle commença à chanter doucement : un vieux routier qui l'observait du milieu de ses camarades s'écria alors :

— Prenez garde, il va tirer sur nous!

Il n'avait pas achevé que le Sioux, se penchant brusquement vers le sol, avait ramassé sa carabine, une winchester à répétition, et, dansant autour du cadavre, commençait à la décharger sur les troupes. Il y eut un moment d'hésitation; puis, un soldat tomba, avec un juron; dix ou douze de ses camarades ripostèrent par un feu de file, et le Grand Aigle bondit pour la dernière fois au-dessus du corps de son fils, et

roula à terre, tandis que son esprit allait rejoindre ceux qu'il aimait aux grandes chasses où les visages pâles ne vont pas. Tout était bien fini, cette fois.

Les joues roses de santé et de bonheur, le petit Charlie sauta, ce soir-là, dans les bras de son excellent père, Ralph Boyd, l'agent de la réserve indienne :

— Maman dit que les vilains sauvages se sont sauvés, et que vous allez me permettre de courir dehors maintenant... N'est-ce pas, papa?

Ralph l'embrassa tendrement. :

— Oui, vous pouvez sortir, *darling*; il fait si beau dehors, et les vilains sauvages ne vous feront plus peur!

X

ODET DE BARBÉJAC, BARON DE SAINT-LAC

Ce fut un rude homme d'affaires que Joseph, fils de Jacob, fils d'Isaac, seize cents ans avant le Christ, puisque, avec Philippe Simmons de Chicago, il est seul dont l'histoire de trente-quatre siècles rapporte l'heureuse spéculation sur les blés. Et que de rêves dorés comme les moissons il a fait faire à plus d'une tête yankee, ce *corner* [1] gigantesque attesté par la Bible, qui donna au prévoyant accapareur toute l'Égypte, l'or, les troupeaux, les corps même des Égyptiens réduits par la famine à se vendre comme esclaves! Le subtil patriarche n'oublia même pas de demander au Pharaon une loi spéciale pour lui réserver par la suite le cinquième des céréales. On peut donc affirmer que jamais spéculation ne fut couronnée d'un plus éclatant succès, malgré toutes les difficultés d'entretien d'une pareille accumulation de blés en un temps où les « élévateurs » étaient absolument inconnus.

Tout comme Joseph avait prédit une famine en Égypte, Philippe Simmons avait prévu, cette année-là, une récolte

1 Littéralement : « coin »; dans le jargon des affaires, indique une situation où la masse des acheteurs se trouve acculée.

tardive aux États-Unis. Il avait donc acheté tout le blé disponible « en élévateur », plus une énorme quantité à livrer avant le 25 septembre. L'époque fixée était arrivée sans que les vendeurs à terme eussent rien pu recevoir de la nouvelle récolte : pour faire honneur à leurs engagements, ils se virent obligés d'acheter de Philippe Simmons, à deux dollars, le minot de blé que, selon leurs contrats, ils lui repassaient ensuite à un dollar. L'heureux spéculateur loua immédiatement, chez Dudley and Co., quatre athlètes pour le suivre jour et nuit : car le sourire de son visage de sphinx, le même qui trente-quatre siècles auparavant illuminait les traits de Joseph et du Pharaon, aurait pu dangereusement énerver ses vendeurs ruinés.

Les millions qu'il gagnait avaient bien guéri aux trois quarts sa gastrite, — la gastrite des lunchs express, électriques, — mais voilà qu'un odieux rhumatisme articulaire était venu le clouer sur son fauteuil, juste à l'époque où il se donnait chaque année un mois de congé, à passer sur les *ranches* de l'*Anglo-American Cattle Co.*, dont il était le président. Il télégraphia donc à Twenty-Sixth : « Ne puis aller à Custer. Venez me rendre compte ici; amenez pour ma fille votre plus beau cheval. »

Il était achevé, ce grand *round up* d'automne qui envoyait chaque année des trains d'animaux sauvages aux énormes boucheries de Chicago. Les troupeaux décimés commençaient à chercher de bons quartiers d'hiver au sud des montagnes; les loups se faisaient plus hardis, les mouflons moins farouches en leurs retraites presque inaccessibles, et les daims se rapprochaient des bois où ils se mettent à l'abri des premières neiges. L'immense Prairie si triste devenait plus morne encore et plus désolée sous le vent du nord, avec son murmure étrange, le soir, comme arrivant de pays inconnus : c'était l'hiver qui s'approchait, une mort de trois mois; et les éperons mexicains ne sonnaient plus aussi gaiement aux portes des *ranches*, où l'occupation des veillées se borne alors à couper du bois pour le brûler, deux manières de se réchauffer également bonnes.

Au reçu de la dépêche de Philippe Simmons, Twenty-Sixth fit jeter le lasso sur Juanito, le plus noir des petits

chevaux qui jamais aient galopé le long de la Cheyenne. Andy lui infligea un savant dressage de haute école qui ne présentait qu'un défaut, — presque toujours le même : en toutes choses, Andy voulait progresser trop vite. — Au bout de trois semaines, il se rendit à Buffalo Gap afin d'accoutumer sa monture à la « ville », à toutes les choses monstrueuses que les poulains ne voient jamais sur la Prairie. Or, comme Juanito et son cavalier arrivaient fièrement dans la grand'-rue, madame Phelps sortait de chez elle pour aller acheter quinze sous de gomme à mâcher (*chewing-gum*). Le mari de cette digne matrone, ministre sans congrégation, et par là sans casuel, avait secoué la poussière de ses bottes sur les Black Hills, et était parti subitement, oubliant de laisser son adresse à sa bien-aimée moitié. Cet abandon, qui avait déplorablement aigri l'esprit de la bonne dame, lui faisait aussi soupçonner tous les hommes de vouloir attenter à sa vertu.

Quand Juanito aperçut cet être étrange et nouveau, une femme, quand il vit surtout la brise gonfler ses jupes d'une façon alarmante, il s'en éloigna par un écart prodigieux. Complètement surpris, Andy, qui rêvait aux belles *misses* américaines, vida les étriers. Juanito considéra madame Phelps, son beau cou de cygne s'arrondit en se recourbant, il souffla deux fois, sonore comme un clairon, puis fit volte-face et partit au galop, effleurant à peine les herbes desséchées, la queue droite comme une barre fixe. Jamais, non, jamais, vous n'avez vu plus belle créature en ce monde !

Ce n'est pas au malheureux Andy qu'il eût fallu, en ce moment, demander ce témoignage en faveur du fugitif. Pour l'arrêter, il épuisait en vain toutes les imprécations du dictionnaire *cow-boy* ; et voici que s'avançait madame Phelps, hors d'elle-même, tremblante de colère :

— Ah ! vous voulez me tourner en ridicule, espèce de vaurien !... Vous le paierez cher, lâche, qui attaquez une pauvre femme sans défense !

— Que cinq cents millions de diables vous emportent, vous et votre robe ! répondit Andy exaspéré. Juanito ! Ju-an-ito ! *Come here, old boy !* [1]

1. « Viens ici, mon vieux ! »

Dieu du ciel! toutes les nuances de l'arc-en-ciel rayonnèrent sur le visage de madame Phelps, au mot : « robe ». Elle se mit à hurler : « *My God! help! help!* Mon Dieu! au secours! au secours! » et se précipita chez Ben Runnyan, le charpentier, passé juge de paix aux dernières élections. A l'horizon Juanito n'était plus qu'un tout petit point noir.

— Un *cow-boy* vient de m'insulter, de me déshonorer, pleura-t-elle hors d'haleine, là, dans la rue! Il voulait ma robe!... Faites-le arrêter, jeter en prison, envoyer à la potence... *My God!*...

Et elle s'évanouit.

Ben Runnyan retira sa chique de sa bouche, la posa sur son établi, courut chercher sa femme. On fit avaler un verre de gin à madame Phelps : elle reprit instantanément connaissance.

— Faites votre déposition, madame, dit alors le charpentier, très froid et très digne.

Depuis quelques jours il chômait; deux ou trois bonnes amendes, sur lesquelles il prélevait la moitié, voilà qui lui permettrait de soutenir sa famille.

Andy arriva quelques minutes après, fort ennuyé. Il plaida lui-même sa cause, bien que trois avocats fussent accourus déjà lui offrir leur éloquence. Oui, il avait été grossier, mais qui ne l'eût été à sa place?

— Pas un gentleman yankee! — fit sévèrement Ben Runnyan, monté sur son établi, en bras de chemise, mais une énorme Bible à la main, ce qui solennisait le tribunal.

La foule, jusque-là silencieuse, applaudit, — surtout les trois avocats remerciés par le *cow-boy*. — Andy se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Quant à madame, reprit-il, je jure que jamais une mauvaise pensée...

— Il ment! cria madame Phelps, il a parlé de ma... de ma robe, l'infâme!

— Misérable Français! cria madame Runnyan, qui, depuis huit jours, lisait passionnément la traduction de *Nana*.

Andy perdit patience.

— Je ne pouvais pourtant pas parler de vos pantalons, madame! et que le tonnerre du ciel m'écrase là, sur place, si ce n'est pas votre jupe, oui, votre jupon qui a fait peur à mon cheval!

Il y eut une explosion de rires telle que le magistrat dut attendre cinq minutes avant de rendre son verdict. Madame Phelps, évanouie de nouveau, était tombée dans les bras de son amie : heureusement, il restait encore un peu de gin au fond de la bouteille.

— Vingt dollars d'amende, et les frais.

Alors Ben Runnyan descendit de l'établi, où il reprit sa chique, et tendit la main au *cow-boy*. Celui-ci exaspéré, y mit vingt-cinq piastres, puis s'éloigna rapidement vers le *Dry good store* (magasin de nouveautés).

— Une jupe, dit-il au commis en entrant, une jupe à ma taille.

Le commis était un jeune homme timide, blond et frais, arrivé de Chicago la veille. Il regarda le *cow-boy*, puis ses revolvers, et devint tout pâle.

« C'est un fou, se dit-il ; je cours chercher le patron... »

— Oui, monsieur, oui! oui!

Le patron accourut essoufflé ; un énorme Allemand dont la capacité pouvait être d'un baril de bière.

— Une jupe, monsieur? Mais que voulez-vous en faire? Et pour vous? il n'y en a pas à votre taille!

— Voilà qui devient agaçant! cria Andy. Voulez-vous me servir, oui ou non? Que vous importe le reste, si je paie?

Il mit la main à son revolver, et il commençait à se sentir si peu maître de lui que, pour un mot de plus, il eût tiré sur le patron, absolument hébété. Les trois avocats, qui regardaient par la porte, s'éclipsèrent. Pourvu qu'il tirât! ce serait un magnifique procès au criminel! Mais le commis venait de lui remettre la plus belle jupe d'indienne qui ait jamais charmé les Black Hills.

C'est ainsi que, huit jours durant, Juanito, retrouvé au T. O. T., fut monté et soigné par une amazone masculine, — jusqu'à ce qu'il fût devenu aussi doux qu'un mouton. « Maintenant, comme Andy vint le dire à Twenty-Sixth, il pouvait affronter le monde et ses embûches! »

— Bravo! dit le *foreman*. Nous partirons après-demain. Je dis « nous », parce qu'il y a longtemps que vous parlez d'aller visiter Chicago. Voulez-vous me tenir compagnie cette fois?

— Merci de tout cœur : vous ne savez pas quel plaisir vous me faites... Je vais donc me préparer pour un mois d'absence...

Il battait malgré lui, son cœur de Français, en pensant à miss Simmons, la jolie Américaine : — elle était certainement jolie ! — à laquelle tant de fois il avait rêvé sur le cheval noir, le cheval au cou de cygne... De plus, il avait fait pas mal d'économies, et un petit séjour dans l'Est le reposerait de la rude vie des *ranches*.

Sa déception fut deux fois amère, lorsqu'en arrivant au *corral* de Juanito, le lendemain matin, il trouva l'enceinte vide ; trois fois il en fit le tour, en se frottant les yeux, persuadé qu'il rêvait encore. Mais il fallut bien le reconnaître : Juanito, qu'il y avait enfermé la veille, le lasso au cou, n'y était plus ! Qu'avait-il pu devenir ?... Sauté par-dessus les *logs* ? Allons donc ! ils avaient été surélevés de deux pieds depuis le fameux dressage de Jack Reid, de l'ω. Aucun *boy* n'avait ouvert la porte. Mais alors ?...

Il appela Twenty-Sixth et Spurlock : ce dernier, qui avait un vrai flair de sauvage, fit le tour du *corral*.

— Juanito n'est pas parti seul, dit-il : sinon on verrait par terre et sur l'herbe la trace du lasso. Quant à ses empreintes, il est impossible de rien distinguer au milieu des centaines d'autres. Il a été volé.

Twenty-Sixth, penché sur le sol, se releva d'un bond :

— Volé ! volé à nos portes ! en plein T.O.T. !

— Oui, volé, et le voleur doit avoir cinq heures d'avance sur nous : j'imagine qu'il se dirige sur le Montana.

— Pourquoi le Montana plutôt que le Wyoming ?

Spurlock secoua sa tête crépue, aux traits aussi durs que ceux de Sitting Bull, et garda le silence. C'était sa façon de s'expliquer, à lui, qui procédait toujours par instinct : il aurait été fort embarrassé s'il lui avait fallu développer ses déductions, rarement fausses, du reste.

Twenty-Sixth n'était pas homme à perdre un temps précieux ; il tira trois coups de revolver en l'air : tous les *boys* accoururent, même le cuisinier. Il était cinq heures du matin, personne n'était parti encore pour la tâche quotidienne.

— *Boys*, dit-il, un voleur a enlevé cette nuit Juanito.

C'est la première fois que cela arrive au T.O.T depuis que j'ai l'honneur d'en être le *foreman*. Il faut que cela soit la dernière, vous m'entendez bien? Spazzi, Labonté, vous resterez au *ranch*, comme de coutume; préparez des conserves pour les cavaliers, huit jours de provision à chacun, et que tout soit prêt dans vingt minutes. Pour vous, mes garçons, vous allez partir deux à deux dans les directions que je vous indiquerai tout à l'heure. Vous irez en avant pendant cinq jours, environ deux cent cinquante milles. Le cinquième jour, avec ou sans Juanito, tournez bride et revenez au T.O.T. Je ferai prévenir l'Association des *ranches* à Cheyenne; donnez l'alerte à tous les *boys* que vous rencontrerez, battez la Prairie en tous sens, et n'oubliez pas vos carabines : vous en aurez besoin... S'il n'y a qu'un voleur, réglez-lui son compte le plus vite possible; s'ils sont plusieurs, dédoublez-vous : que l'un de vous les suive, en se dissimulant de son mieux, et en laissant derrière lui les traces de son passage ; que l'autre revienne à toute bride chercher du secours à l'S. N. J. J'aurai fait prévenir le *foreman*, Harry Lucius... C'est dit?

Là-dessus, il se mit à leur assigner à chacun une direction déterminée, qu'il notait sur son calepin, au fur et à mesure. Quand il arriva à Odet, le dernier venu, il ne restait plus personne à lui donner comme compagnon, le nombre des cavaliers étant impair.

— Vous, dit-il, puisque vous voulez bien nous aider, vous vous dirigerez sur Hot Springs[1], où moi-même je me rabattrai le sixième jour, avec Andy. Vous ne connaissez pas encore assez le pays pour vous y aventurer seul.

Le colosse canadien avait un petit sourire au coin de la bouche en parlant ainsi. Mais Odet ne le vit pas ; il s'en fut à la hâte rouler son *slicker*[2] en portemanteau sur la croupe de son cheval « Gambetta ». Il se sentait au front une auréole, celle que naguère il voyait resplendir autour du Dernier des Mohicans ou d'Œil de Faucon.

Aussi, trois quarts d'heure après, quand les *boys* s'éparpillèrent aux quatre points cardinaux, Odet de Barbéjac,

1. « Sources Chaudes ».

2. Manteau en toile huilée.

baron de Saint-Lac, eut beaucoup de peine à enfourcher « Gambetta ». Il n'avait pas apporté au Far West l'armure de ses aïeux : — sans quoi, il l'eût endossée : — mais il avait emprunté à Spazzi un *colt* calibre 45, outre son 44, plus un formidable *bowie-knife*[1], et enfin son énorme carabine, destinée sans doute à chasser l'éléphant. Trois rangs de cartouches lui faisaient le tour de la taille, au-dessus de ses *chapparejos* resplendissant neufs; poudrière ambulante, il ne lui manquait en vérité que de traîner à sa suite une batterie d'artillerie, obus dans l'âme, prête à faire feu...

A son aspect Andy éclata de rire, — tellement que les larmes du *cow-boy* jaillirent sur le pommeau de sa selle. Odet lui demanda, de ce ton froidement impertinent qu'il excellait à prendre, la cause de ses « convulsions ».

— Pourquoi faire, deux revolvers? finit par dire Andy. Depuis quand tirez-vous des deux mains?

— Depuis quand?... Où donc avez-vous la tête? Vous ne m'avez jamais vu tirer de la main gauche? Tenez...

— Grâce! cria Andy. J'ai déjà reçu jadis une balle qui ne m'était pas destinée; je ne tiens pas à recommencer. Croyez-moi, laissez là un revolver et prenez trois boîtes de *corned beef* de plus...

— Vous ne songez qu'à manger, vous autres!

— Vous m'en direz des nouvelles après deux jours de « quête » sur la Prairie. D'ailleurs, vous voyez bien que vos *six-shooters* n'ont pas le même calibre. *Good bye!* au moins ne tuez personne des nôtres avec votre tir de la main gauche!

Cette dernière remarque fit paraître une certaine rougeur sur le teint de jeune fille d'Odet : il grommela d'abord quelques imprécations, puis se rasséréna et partit au petit galop vers Hot Springs. Loin de ce maudit farceur d'Andy, l'auréole reprenait son éclat. Oh! la belle vie! L'insouciance, la santé, la liberté, et, — pour couronner le tout, — un voleur, un vrai, à pendre ou à tirer, et froidement, vous savez!

Quand le baron, comme on l'appelait déjà dans le Far West,

1. Coutelas.

était venu, deux mois auparavant, se présenter à Twenty-Sixth avec une lettre de Philippe Simmons, le *foreman* avait hésité. « C'est le fils d'un de mes amis de Cannes, que sa famille envoie passer une année de pénitence en Amérique, écrivait le président. Il aime trop le beau sexe, et l'Est lui serait dangereux; nous vous l'envoyons au T. O. T., où il paiera pension et s'amusera à dresser les chevaux qu'il lui plaira d'acheter. Traitez-le comme un de vos camarades, d'autant plus qu'on le dit facile à vivre. »

Odet fut si bon garçon dès le début, son regard était si franc, son visage si jeune et sympathique, que Twenty-Sixth lui tendit la main; et rarement le Canadien faisait pareil accueil à un inconnu. Quant aux *cow-boys* du T. O. T., Odet en eut vite fait de vieux amis. Lui qui avait des raffinements de luxe à Paris, et comptait parmi les plus délicats de « l'Épatant », il se plia en un seul jour à l'existence rude et grossière des *ranches*, mangeant à la pointe de son couteau, crachant fort, crachant loin, et roulant même quelquefois, faut-il le dire? une chique énorme entre ses dents blanches. Voilà qui donne la vraie popularité, quand vous êtes un aristocrate!

Il exagérait même les tics yankees, et vous n'eussiez pu l'arrêter pour causer affaires, sans le voir s'accroupir immédiatement, tirer son *bowie-knife* et se mettre à « whittler[1] » — autrement dit : à débiter en allumettes un petit bloc de bois. Quelles fusées d'esprit gascon, alors, entremêlées de : « *I guess*[2] », de « *You bet*[3] », le tout plus nasal que nature, et bien fait pour dérider à tout coup même les Yankees!

Il était arrivé au T. O. T. avec une toute petite valise, un faux-col et une paire de bottes, ce qui lui avait déjà valu bien des sympathies. Il avait tiré de sa valise une brosse à dents, dont il avait ostensiblement armé la poche de son gilet, selon la mode, puis deux énormes volumes, qu'il ne lisait jamais, du reste.

— Qu'est-ce donc que cela? lui demanda un jour Spurlock.

1. *To whittle*; — de *whittle*, couteau de poche.
2. « Je suppose! »
3. « Vous pouvez le parier! »

— Ça? c'est la généalogie des Barbéjac, barons de Saint-Lac, depuis sept siècles, répondit-il avec fierté. Sept siècles, comprenez-vous?

— *What*? cria Spurlock? Qu'est-ce qu'il dit donc avec son mauvais accent?

— Il dit que c'est le *pedigree*[1] de sa famille, répondit Sheffield avec une forte envie de rire.

— Ah oui! comme celui du Percheron au *ranch*, dit Spurlock toujours sérieux. Mais le sien est diablement long! Le mien est plus court : père et mère inconnus!

Odet n'entendait pas raillerie sur sa généalogie : c'était, du reste, son seul point faible.

— Quel sauvage! fit-il en haussant les épaules; et dire que sept siècles de gloire en sont tombés à cette comparaison, mon pauvre Sheffield!

Cher Odet! on nous a conté que le *cow-boy* d'antan, le pseudo-yankee, — si propre, si sale, — si raffiné, si grossier, — était redevenu le grand seigneur de France, le digne héritier de sept cents ans d'aïeux, et que tous les barons émus, là-bas, au vieux pays, étaient descendus de leurs cadres pour saluer l'enfant prodigue. On nous a conté aussi que tu pensais souvent à ta vie de l'Ouest, à travers le grand pays farouche et libre, et que parfois, dans tes salons, accroupi sur la peau de *buffalo* achetée à Sitting Bull, de ce *buffalo* que tu te rappelles maintenant avoir tué je ne sais où, tu redevenais l'aventurier de 1882 au grand scandale du château!... Eh bien, dis-toi alors que nous ne t'avons pas oublié, toi qui fus le rayon de soleil, de gaieté et d'humour d'une vie un peu sombre!...

Hot Springs, comme son nom l'indique, était une source d'eaux chaudes à soixante milles du T. O. T., appréciée déjà par les sauvages depuis des siècles peut-être, puisqu'ils avaient creusé tout autour, dans le roc vif, de véritables baignoires. Leur cure de rhumatismes était devenue célèbre, depuis qu'un embranchement du *Fremont, Elkhorn and Mis-*

1. Généalogie.

souri Valley y avait été construit. Un tout petit hameau, la ville de Hot Springs, y était alors éclos en même temps qu'un hôtel à peu près convenable, le *Washington*. Il abritait une vingtaine de jeunes servantes — *girls* — dont les charmes avaient raflé tous les cœurs *cow-boys* à cent milles à la ronde. A cette époque, le Dakota comptait trente et un hommes pour une femme : aussi, le régisseur du *Washington*, pacha sévère et prudent, s'il autorisait les visites de courtoisie au salon de ces demoiselles, interdisait toute promenade sentimentale en voiture : « Ou bien, disait-il, il me faudra en importer une douzaine par semaine, jusqu'à ce que l'équilibre naturel soit rétabli ! »

A côté de cet hôtel moderne, subsistait l'ancien refuge, — *lodging house*, — des premiers jours, le *Pionnier*, avec sa misère d'hier et son luxe d'aujourd'hui, sa salle à manger aux bancs ignobles, son salon au mobilier doré acheté à Chicago, ses chambres munies d'une sonnerie électrique au chevet : — non pas un bouton, dont les hôtes indiscrets auraient pu abuser, mais un timbre, pour permettre au clerc de vous réveiller commodément de son comptoir, aux heures fixées. Quel cauchemar que ce timbre éclatant à vos oreilles, vraie trompette de Josaphat ! Que d'imprécations il a entendues quand il venait dire aux *cow-boys* désireux de dormir leur grasse matinée après cent milles à cheval :

— Drrril ! drrrrril ! Lève-toi, lève-toi ! la bonne — pardon ! la dame auxiliaire (*help lady*) — veut faire ta chambre ! drrrrrril !

Et il fallait bien se lever.

Odet avait donc reçu de Twenty-Sixth une mission fort agréable, en ce poste ; au reste, il n'avait pas la moindre chance de rencontrer le voleur. Quand il y arriva, après une nuit passée à la belle étoile, — crainte des punaises, il ne couchait jamais dans les *log-houses* rencontrés sur sa route, ce qui lui avait déjà donné un renom de dur à cuire : — quand il fit son entrée dans la cité, sur « Gambetta », au pas espagnol, toutes les *girls* du *Washington* se précipitèrent aux fenêtres. « Un *cow-boy* ! et si rose, si frais, si mignon !... *My*[1] !... ».

1. Pour « *My God !...* Mon Dieu ! »

Très digne, Odet s'arrêta devant le perron, y attacha « Gambetta », entra dans l'*office*.

Ses armes sonnaient autant que ses éperons, comme il traversait le hall, où les voyageurs du *Pullman car*[1], arrivés le matin même, le regardaient avec surprise, une surprise délicieuse pour lui. Ce fut bien pis, lorsqu'il demanda, à voix haute, au « clerc » :

— Avez-vous vu un cavalier petit et trapu, grêlé de la petite vérole, menant en laisse un cheval noir?

O imagination gasconne, qui improvisait ainsi le signalement d'un voleur inconnu, et, ce qui est plus fort, le *croyait* maintenant conforme à la réalité!

— Non, monsieur, fit le clerc, tout petit devant cet arsenal ambulant.

— Ah! tant pis! *nous* le cherchons tous, au T. O. T.! Il *nous* a volé ce cheval: mais *nous* le trouverons!... En attendant, donnez-moi à déjeuner; je meurs de faim : dix jours en selle, presque rien à manger à travers la Prairie!

Le clerc se précipita, hors d'haleine; les *girls* accoururent, pleines d'enthousiasme. Un *cow-boy* à la poursuite d'un bandit, exactement comme dans leurs romans à dix sous, — *dime novels!* — *My! how lovely*[2]*!...* « Gambetta » fut emmené aux écuries et saturé d'avoine. Droit comme un I, Odet alla s'asseoir tout armé au fond de la grande salle à manger, après une entrée si formidable que deux jeunes misses avaient jeté un cri d'effroi.

Et il n'y eut plus au *Washington* qu'un sujet de conversation: le *cow-boy!*

Lui, le baron de Saint-Lac, il dévorait de ses dents blanches, — les dents du pays de l'ail, — toutes les douceurs que la blonde Jenny lui apportait dévotieusement.

Pendant ce temps-là, Twenty-Sixth et Andy, Spurlock et Sheffield, Dan et Jack, Loïs de Bère et les autres *boys*, couraient toujours sur la Prairie brûlée, l'œil au guet, la main au revolver. Où donc, où donc avait passé Juanito?

1. Wagon-salon.

2. « Dieu! que c'est charmant! »

XI

LORD RUPERT, MARQUIS D'OAKTON

Trois jours s'écoulèrent ainsi. Hot Springs était un trop agréable séjour pour l'abandonner avant le retour de Twenty-Sixth. L'attendre là, du reste, n'était-ce pas ses instructions formelles? Chaque matin, Odet se faisait amener « Gambetta » devant le *Washington ;* si l'on avait pu lui amener aussi le bandit, comme il l'aurait vite exécuté devant tout le monde!... Il sautait en selle, une selle de Cheyenne : — il était un excellent cavalier, — puis partait pour revenir le soir, après une consciencieuse battue des environs, une battue à l'homme, absolument comme ses aïeux! Mais l'homme ne se trouvait pas; et c'était le soir, vers sept heures, le même frémissement contenu, plus doux à entendre que l'encens à respirer, lorsqu'il rentrait à l'hôtel avec ses armes. Il ne les quittait plus jamais. Songez-y donc! l'hôtel était plein, du sous-sol aux mansardes!...

C'est pour cela que lord Rupert, marquis d'Oakton, son secrétaire Spencer, et son valet de chambre Smith, arrivés la veille au soir de Chicago, avaient dû faire contre fortune bon cœur et s'étendre sur les lits horriblement durs du *Pionnier*. Ils dormaient tous profondément lorsque notre Odet mit le pied à l'étrier, vers huit heures du matin. Tout à coup, il entend des vociférations anormales éclater dans le *Pionnier :*

— *Smith! I say, Smith! confounded beggar! Come here, I say!...* Smith! Hé! Smith, maudit gueux, venez ici, hé!

Puis les imprécations de plusieurs hommes, toute une querelle : les *girls* se précipitent aux fenêtres du *Washington ;* Odet laisse « Gambetta », fait irruption dans le *Pionnier :* au premier étage, il trouve James Wells, le clerc, entre les bras d'un grand gaillard à favoris jaunes. Le jeune homme se débat avec fureur, et menace du poing lord Rupert, qui le contemple avec mépris.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demande Odet.

— Ce *dude*[1] d'Anglais m'a jeté ses bottes à la tête, le fils de chienne! Laissez-moi lui apprendre ce que c'est qu'un libre citoyen américain!

Sa Grâce, très calme, il faut le reconnaître, hausse les épaules, puis arrête son regard ennuyé sur Odet.

— Êtes-vous un des *cow-boys* de l'*Anglo-Américan Co*? demande-t-elle.

— Pas tout à fait, mais je demeure au T. O. T. pour le moment.

— Alors, c'est tout comme : rendez-moi donc le service de nous débarrasser de cet individu-là, voulez-vous, mon brave *(my good man)*?

Il est fort susceptible, Odet : ce « mon brave » résonne mal à son oreille.

— Pas avant que je sache l'origine de cette querelle, répond-il vivement. Et puis, vous le prenez bien à votre aise, mon bon ami. Qui êtes-vous?

Ce disant, il lui tend une carte :

ODET DE BARBÉJAC

BARON DE SAINT-LAC

Paris, 75, avenue Friedland.

Lord Rupert y jette les yeux indolemment ; aussitôt il change de contenance, il se fait aimable, souriant, et dit en excellent français :

— Vous excuserez mon erreur, baron; elle était permise, en ce désert. Si je puis seulement faire évacuer ma chambre, je vous raconterai cette sotte aventure. Smith, lâchez cet individu.

Odet n'a pas de rancune: il emmène Wells, — qu'il invite à déguster un *daylight*[2] au bar du *Washington*, et le clerc commence à noyer sa colère dans le whisky. Il paraît qu'après avoir sonné trois fois sans résultat ce milord, il est allé le réveiller: l'heure du déjeuner allait passer.

— Savez-vous comment il m'a répondu, monsieur? par

1. Petit-maître, « gommeux ».

2. « Lumière du jour », sorte de *cocktail*.

deux bottes en pleine figure!... Sans sa brute de valet aux favoris rouges, je les lui aurais fait manger, monsieur!

Odet rit aux éclats, paie une nouvelle tournée ; Wells regagne son « office » d'un pas hésitant : le calme est rétabli.

Lord Rupert descend avec Smith au moment où l'unique *girl* du *Pionnier*, la belle Laura, ferme la porte de la salle à manger. Elle fronce les sourcils au retardataire. Ce dernier va s'asseoir à la meilleure table; Smith reste debout derrière lui. Tout un attroupement contemple par la fenêtre ce groupe extraordinaire.

Laura s'approche, nerveuse :

— *Steakbeefsteakrumpsteak and corn! Boiledroastedpotatoes! Tea or coffee*[1]?

— *What*? fait Sa Grâce, absolument découragée. Smith, voulez-vous demander à cette enfant ce qu'elle dit?

C'était une habitude invétérée chez lord Rupert que de s'adresser à son secrétaire ou à son valet de chambre, dans les circonstances difficiles; elle lui a joué bien des tours en Amérique. Être un lord, avoir six malles et deux domestiques, voilà qui réveillait déjà tous les préjugés yankees; ne vous parler que par l'intermédiaire d'un de ces domestiques, voilà qui faisait déborder la mesure de l'Ouest.

Smith interroge Laura :

— Que dites-vous, *sissy* (petite sœur)?

Quel regard foudroyant lui adresse la belle Laura pour toute réponse! Puis elle lui tourne le dos, se retire dans son salon, et c'est en vain que le patron cherche à la faire redescendre.

— Il a un domestique de là-bas, cet « Angliche » : qu'il se fasse servir par lui!

Au dehors, on applaudit. Cependant, lord Rupert commence à s'impatienter ; le patron supplie Odet d'intervenir, car ce grand seigneur anglais paie bien : pourquoi le *Pionnier* perdrait-il ses dollars?

Odet entre dans la salle à manger et s'adresse à lord Rupert en français :

1 « Bifteck, faux filet, bœuf salé! Pommes de terre bouillies et grillées! Thé ou café? »

— Marquis, ce pays est un pays de sauvages : vous devez vous en apercevoir. Ils n'ont rien de convenable à vous offrir ici. Cependant, si vous voulez vous fier à moi, vous allez déjeuner au *Washington*, où, mieux qu'ici, vous pourrez réparer vos forces.

— Ah! mon pauvre ami, vous me sauvez la vie... Smith ?

— *Yes, m'lud !*

— Vous trouverez sans doute ce qu'il vous faut ici. Je m'en vais avec ce gentilhomme français. Vous surveillerez bien mon bagage. *Fancy such a country*[1] *!*

Descendu, la veille au soir, du *Pullman car*, — cette quintessence de la civilisation, — milord avait peine à y croire, à cet Ouest sauvage. Quand son père, le duc de Borough, dont par courtoisie on lui donnait le titre de « Grâce », lui conseilla pour sa santé financière un voyage à son *ranch*, — la moitié des actions de l'*Anglo-American Co*, appartenait à l'Angleterre, — le marquis d'Oakton accepta le conseil avec enthousiasme. Au lieu des rendez-vous d'Elmnick, le château de la famille, il découplerait sur la... sur « sa » Prairie, là-bas, quelque part au nord-ouest, *you know*[2]. Quant au fusil, eh bien, au lieu d'un déplacement en Écosse, ce serait en Wyoming, avec des *cow-boys* comme *game-keepers*, *a deuced lot, by Jove*[3] !

Il y eut un murmure d'admiration dans son entourage à l'*Army and Navy Club*, tandis que, de son côté, le vieux duc se frottait les mains auprès d'une bouteille de *scotch*[4] 1860. « *A devilish clever dodge of mine*[5]*!* » murmurait-il avec satisfaction...

Seulement, cela ne s'annonçait pas bien, à Hot Springs : des sauvages, passe! c'était dans le programme; des sauvages impertinents, ah non! c'était trop fort! Certainement il s'en plaindrait à « ses » *foremen* de l'S.N.J. ou du T.O.T. « *I will report their impertinence to the foremen, egad*[6]!... Ils apprendront

1. « Imagine-t-on un pareil pays? »
2. « Vous savez. »
3. « Avec des *cow-boys* comme rabatteurs, de fameux diables, par Jupiter! »
4. Whisky écossais.
5. « Un satané tour de ma façon! »
6. « Je me plaindrai de leur impertinence aux *foremen*, ma parole! »

comment on parle à un futur duc de Borough, qui aura un jour dix-huit cent mille livres de rente, quatre somptueuses résidences en Angleterre, une villa à Cannes... Heureusement que ce petit nobliau français me désennuira... »

Il est six heures du soir. Odet arrive au petit galop. Rien encore. il n'a rien trouvé, sauf un robuste appétit. Le voilà devant le *Washington :* il rassemble « Gambetta », et le cheval se met à passager à la perfection. — Cavalier très fin, et selon les traditions mystérieuses de Baucher, le baron faisait toujours sensation dans un pays où les allures désordonnées sont à peu près les seules connues.

Sa Grâce elle-même, qui est là, paresseusement étendue sur un *rocking-chair*, un cigare aux lèvres, se soulève pour le voir :

— *A little frenchy*, dit-il, *but a good seat after all*[1].

— Salut, Rupert ! crie Odet, sans avoir l'air de remarquer le mouvement hautain du noble lord à cette appellation familière ; êtes-vous remis de vos émotions ?

— Et vous-même, avez-vous trouvé votre bandit ?... Mais combien d'armes portez-vous donc ?

— Deux revolvers et un *express-rifle* : ce n'est pas trop. J'ai même un troisième revolver de petit calibre, ici, dans cette poche de derrière...

— Cela ne doit pas être très confortable ?

— Oh ! on s'y fait, répond l'autre, — qui s'est assis cent fois sur son *bull-dog*[2], et a maudit autant de fois cette invention de *pistol-pocket*.

Lord Rupert la contemple, cette poche à pistolet yankee, et reste un moment rêveur ; puis il appelle Smith.

— Smith ! *I say*, Smith !

Le valet de chambre apparaît aussitôt.

— Oh ! *I say !* voyez-vous cette poche que le baron français porte au derrière ?... Vous vous en ferez faire une pareille, et vous y mettrez mon revolver de poche, pour me le passer quand j'en aurai besoin, dans ce pays de brutes !

1. « Un peu genre français, mais une bonne assiette, après tout. »
2. Revolver de petit calibre.

Ce fut tellement imprévu, si simplement dit, qu'Odet de Barbéjac, baron de Saint-Lac, pour la première fois de sa vie de Gascon, demeura court. La riposte lui fit misérablement défaut, et il en resta d'autant plus vexé.

— Ce fut mon Waterloo, avouait-il à ses amis. Mais quelle revanche plus tard!... le Yorktown[1] de Sa Grâce!

XII

LA MORT DE ROYAL

Vers minuit, Jimmy Mac Rae, le mineur du Squaw Creek, après un dernier *cocktail*, monta se coucher. Le clerc du *Pionnier* lui avait assigné, peut-être à dessein, la chambre n° 9. Jimmy tourne la clef électrique : l'appartement se trouve illuminé, — sauf des éclipses subites et totales qui alternent avec l'éclatante lumière. Hot Springs s'était offert ce luxe au lendemain de sa création, lorsqu'elle ne comptait guère que huit ou dix *log-houses;* mais la dynamo fonctionnait mal, et, comme la ville, était plutôt restée à l'état d'embryon.

Cependant, cette lumière blanche réveille brusquement lord Rupert. Quelle n'est pas sa stupeur lorsqu'il voit dans son *rocking-chair* Jimmy, renversé en arrière, le pied droit sur le pied gauche, appuyé au mur, et cherchant à enlever ses bottes sans les toucher des mains, à cause de la crotte.

Sa Grâce, d'abord, se met sur son séant, puis se frotte les yeux. Non, Elle ne rêve pas. Est-ce un voleur? un assassin? Il en a la mine. Mais pourquoi, alors, avoir ouvert le courant électrique? Pourquoi n'ôter ses bottes qu'une fois entré sans bruit?

— Que voulez-vous? qui êtes-vous? s'écrie-t-Elle d'une voix un peu émue.

Jimmy se retourne entre deux hoquets.

— Tiens! vous ne dormez pas, étranger? je n'ai pourtant pas fait de bruit!

1. Où Washington fit prisonnier lord Cornwallis, avec son armée, en 1781.

— Que voulez-vous, monsieur? reprend plus haut Sa Grâce.

— Je veux dormir, parbleu!... En voilà un *tenderfoot*!

— Dormir? Eh bien, allez-vous-en dans votre chambre! Qu'est-ce que vous faites ici?

— Mais c'est ici, ma chambre! On dirait que le lit n'est pas assez large pour nous deux!... Jimmy Mac Rae, de bonne vieille souche irlandaise, pour vous servir. Et vous? personne ne vous a encore présenté à moi?

Ici, lord Rupert pousse une exclamation intraduisible. Mac Rae reprend, offensé :

— Seriez-vous dégoûté de moi par hasard, Mylord?

Pauvre marquis! s'il ne l'avait pas été auparavant, il le fut certainement lorsque Jimmy eût retiré ses bottes.

— Sortez d'ici, mendiant effronté, s'écrit-il hors de lui. Smith! Spencer!

Spencer accourt : un petit homme noir, obséquieux et huileux, les yeux, la tête, le dos, souverainement respectueux. Il s'incline, à peine éveillé.

— Ce misérable ivrogne a la prétention de coucher avec moi! voulez-vous voir ce que cela signifie?... Quel pays, grands dieux!

— Il faut laisser dormir Mylord, murmure Spencer.

Et il salue Jimmy en souriant.

— Mylord ou non, hurle Jimmy, j'ai droit au lit comme lui, et j'entends y dormir! S'il n'est pas content, qu'il retourne en Angleterre avec vous, espèce d'huître!

Toutes les rancunes de la verte Erin flambent dans les petits yeux gris du mineur; sa bouche d'Irlandais du peuple, une vraie bouche de singe, se contracte. Il s'avance sur lord Rupert, dans la plus menaçante des gigues. Spencer disparaît, affolé : il oublie Smith, et court au *Washington* chercher le baron français.

C'est alors que le vieux sang anglo-saxon se réveille : acculé sur son lit, lord Rupert se redresse, souple et nerveux, véritable athlète. Deux parades, un revers, un coup droit et enfin, de la main gauche, un splendide « assommoir », sur le cou, au-dessus de l'oreille, et voilà Jimmy à terre, dormant mieux qu'il ne s'y attendait tout à l'heure.

Le propriétaire du *Pionnier* accourt au même instant : puis

Odet, de fort mauvaise humeur, et qui ne serait jamais venu si Spencer ne lui avait affirmé qu'on égorge son maître.

Devant ces *gentlemen*, lord Rupert, quoique en chemise, redevient le grand seigneur anglais : le boxeur disparaît, mais Sa Grâce ne gagne pas au change.

— Ah! mon pauvre ami! quel pays! figurez-vous qu'ils ont eu l'impertinence de me donner un compagnon de lit *(a bed fellow)*!

Odet lui explique que c'est la coutume invariable du pays, et qu'il faut payer double pour avoir un lit à soi tout seul.

— C'est ce que je fais toujours! ajoute-t-il.

— Spencer! dit lord Rupert, vous verrez à cela... Et maintenant bonne nuit!... Soir ou matin, je commence à croire qu'il est impossible de dormir dans ce satané pays de prairies... A demain, baron, et merci!

Odet la regarde un moment avant de regagner le *Washington*, cette prairie maudite, d'où s'exhale un parfum de liberté, avec son immensité vague aux rayons de la lune. Terre vierge, où les marquis d'Oakton, où les barons de Saint-Lac, ainsi que leurs aïeux aux premiers temps des Gaules, ne sont plus que des hommes comme les autres... Mais que c'est donc bien l'âme française qui rêvasse ainsi la nuit! L'autre, l'anglaise, elle ne rêve pas dans le vide, elle suggère à Sa Grâce de couper le fil du timbre placé à son chevet.

Ce qu'Elle fait; puis Elle s'endort : — un horrible cauchemar du pays des *cow-boys*, que personne ne réussit à troubler le lendemain matin, pas même James Wells avec ses sonneries électriques.

Le lendemain est une triomphante journée : un de ces soleils qui décuplent la vie dans vos veines, et que, debout, en selle, avant le *round up*, on serait tenté d'adorer! Les dernières gouttes de rosée qui disparaissent, une bonne odeur de terre qui se réveille, les oiseaux qui ouvrent leurs ailes à la chaleur de l'aurore, ce grand silence encore, avant-coureur du jour, prière du matin au Créateur, ô sublime extase de la vie!... Qui donc a vécu ces moments trop courts de sérénité morale, d'exaltation physique, sans en garder la glorieuse mémoire

et sans se dire plus tard, aux heures de souffrance : « Pourtant, ces jours-là seuls valaient la peine de vivre! »

Était-ce la pensée de Jack et de son camarade, lorsqu'ils arrivèrent à Hot Springs vers midi? Ce serait difficile à dire. Ils avaient faim et soif, leurs chevaux étaient exténués, et ils n'avaient pas retrouvé Juanito. Leur humeur était donc exécrable : elle devint deux fois pire, à la vue de l'aimable Odet qui accourait à leur rencontre, rose et frais comme une jeune fille.

— *Hello*, Jack! *Hello*, Dan! Comment allez-vous?... Vous n'avez rien trouvé? Moi non plus!

— Ça ne m'étonne pas, murmura Jack entre ses dents.

— Venez-vous déjeuner au *Washington*?

— Non, c'est trop beau pour nous. Le *Pionnier* fera notre affaire.

Les deux cavaliers s'y rendent, un peu déconfits, Odet reste seul sous la véranda du *Washington*. Au même instant, la blonde Jenny passe derrière lui.

— Qui sont ces deux cavaliers? lui demande-t-elle.

— Deux de mes camarades du T. O. T.

— *My!*... ils ne vous ressemblent guère, heureusement!...

Mais Odet ne voit pas son regard, n'encourage pas son flirt : il fait un retour sur lui-même, il est trop *dude*, il a trop d'armes, il est trop *cow-boy* de parade. Le voilà qui monte à sa chambre, d'où il redescend bientôt pour aller rejoindre Dan et Jack au *Pionnier* et partager leur modeste repas. — Ce fut de ce jour qu'il devint l'enfant gâté du *ranch*...

Dans l'après-midi, Twenty-Sixth et Gordon, le lévrier, arrivent seuls : Andy est resté à quelques milles en arrière, sur une piste fraîche de deux chevaux ferrés, se dirigeant vers le nord-est. Mais ce n'est évidemment pas celle de Juanito, puisque Spurlock le ramène à Hot Springs vers sept heures du soir. Le *cow-boy* le monte et Royal suit par derrière, à bout de lasso, boiteux, avec une trace sanglante au cou.

Les bravos éclatent, les *cow-boys* entourent le cavalier; mais Spurlock est sombre : il saute à terre, s'en va droit à son cheval. Celui-ci, à peine arrêté, tourne une fois sur lui-même, puis s'écroule, anéanti; le sang recommence à couler de l'encolure. Une balle dans le cou, quatre-vingts milles dans les jambes, c'est trop!

— Royal! oh! mon Royal! s'écrie Spurlock, à genoux près de lui dans la boue, les bras passés autour de sa tête. Arrière, vous autres! Laissez-le donc respirer, au moins! Jack, voulez-vous courir chercher Briggs? Il y a une balle à ôter... celle que cette pauvre bête a reçue pour moi...

Gordon vient lécher affectueusement Royal, il le caresse, il lui dit bien doucement : « Courage! on va te soigner, on va te guérir! Nous t'aimons trop pour te laisser partir! »

Mais Royal est presque fourbu : « Ah! je suis fatigué à mourir. Laisse-moi dormir tranquille... »

Sur ses yeux tristes se reflète l'image de ceux qui se penchent vers lui. C'est la mort qui vient, qui fait ainsi trembler ses pauvres jambes raides. C'est fini, la Prairie!... Les sabots commencent à le brûler...

Un grand soupir... Royal essaie de se relever, il hennit si bas qu'on le dirait déjà bien loin; puis il retombe, mort.

— C'est ma faute! ma faute! crie Spurlock. Je l'ai trop fait courir... Royal, mon Royal où es-tu?

— Vous en achèterez un autre, mon brave...

C'est lord Rupert, qui s'est approché avec un petit groupe de baigneurs. Il reprend :

— Dites-nous donc plutôt où vous avez rencontré le voleur?

Le ton du marquis, ses deux mots favoris : « mon brave » — et il excellait à vous faire sentir par son accent hautain la distance qui séparait un simple mortel de Sa Grâce, — font relever la tête au *cow-boy*.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous, le *tender-foot*?

— Je ne suis pas un *tenderfoot*, je suis le marquis d'Oakton, propriétaire de votre *ranch*, le T. O. T. Voyons, avez-vous laissé aller le voleur? Racontez-nous cela?

Spurlock regarde Royal couché sur le sol, puis se met à jouer machinalement avec son revolver. Soudain il relève la tête, fait feu : le cigare du marquis est coupé en deux, la balle a effleuré ses lèvres.

— Holà! Spencer, qu'est-ce que cela veut dire? demande lord Rupert, tout étourdi.

Les femmes s'évanouissent sous la grande véranda. Spencer, très pâle, s'abrite derrière une porte, d'où il crie ensuite :

— C'est ce misérable qui a tiré sur Votre Grâce!... Je l'ai vu! Je l'ai vu!

— Parbleu! fait Spurlock, c'était pour montrer à Sa Grâce comment j'ai expédié le voleur de chevaux. Seulement, « mon brave », au lieu de vous tirer au-dessus de l'oreille, je n'ai fait que raser votre bouche. Voilà comment cela c'est passé!

Lord Rupert se précipite sur lui; ses *cow-boys* le retiennent. Spurlock est debout, un pied sur Royal, un revolver dans chaque main; il commence à voir rouge.

— Prenez garde, dit Twenty-Sixth aux baigneurs. Laissez-le seul!

— Rentrez tous, gens de l'Est! crie alors Spurlock de sa voix rauque. *You make me tired* (vous me fatiguez)! J'ai du sang sur les mains aujourd'hui. Tant pis pour vous, si j'en ai d'autre tout à l'heure!

Tous les flâneurs se précipitent, terrifiés, dans le *Washington*. La nuit tombe, au reste, et avec elle une pluie fine et serrée. Pourtant, là, dans l'ombre, Spurlock, Sheffield et Gordon sont restés silencieux à côté de Royal.

Un poney passe au galop, monté par un jeune garçon de huit à neuf ans; le groupe sombre fait peur au cheval: il saute de côté... Le petit cavalier tombe à terre, où il reste étendu, criant de toutes ses forces, avec plus de peur que de mal.

Spurlock le relève doucement dans ses bras rudes :

— Mon pauvre petit, t'es-tu fait mal? Allons, ce ne sera rien. Tiens, je vais te remettre en selle. Non, ne pleure pas, n'aie donc pas peur!...

Puis il revient s'accroupir près de son cheval, la tête dans ses mains, et Sheffield l'entend soupirer :

— Royal! Royal!

Plus rien ensuite que le bruit mélancolique de la pluie, les gémissements de Gordon, une grande solitude... Les deux *cow-boys* rêvent au passé; et quand, à travers l'orage, les accords d'un piano, venant du *Washington*, arrivent presque indistincts aux oreilles de Spurlock, lui qui a sur les mains plus de sang humain qu'on ne l'a jamais su, pour la première fois, pour la dernière fois de sa vie, il se met à pleurer amèrement.

XIII

OMAHA MEDICAL AND SURGICAL INSTITUTE[1]

Chicago, 6 oct. 1882.

« Traitez avec les plus grands égards lord Rupert, marquis d'Oakton, qui vous remettra cette lettre. C'est le fils de notre plus fort actionnaire d'Angleterre. Je compte sur vous, mon cher Twenty-Sixth, pour lui rendre agréable le séjour qu'il va faire au T. O. T.

» PHILIPPE SIMMONS. »

Les sourcils froncés, le *foreman* achève la lecture de la lettre que vient de lui remettre Spencer, à sept heures du matin, de la part de « Sa Grâce qui dort encore ».

— Il aurait pu me l'apporter lui-même, dit Twenty-Sixth, de fort méchante humeur.

Spencer lève les yeux au ciel, puis s'éclipse discrètement.

— Voilà qui est gai, continue le colosse; c'est à croire que le T. O. T. est devenu une maison de déportation! Comme s'ils étaient faciles à vivre, ces jeunes vieux qu'on nous adresse en port payé, de là-bas!... Sans compter ce que vont dire les *boys* et Spurlock!... Enfin, j'essaierai...

A-t-il réussi à en prendre son parti? Vers midi, quand Sa Grâce le salue avec bienveillance, sous la véranda, Twenty-Sixth fait un effort, se redresse, puis se découvre, et la conversation s'engage sans trop de peine jusqu'à l'heure du lunch.

— Où sont vos associés? demande alors le Canadien qui s'étudie à parler son meilleur français avec Sa Grâce.

— Mes associés? Que voulez-vous dire, mon bra... (lord Rupert se reprend vite), Monsieur?

— Oui, vos deux compagnons!

Sa Grâce ne comprend plus du tout: Elle n'a pas d'associés,

1. Institut médical et chirurgical d'Omaha.

Elle ne fait pas d'affaires. Andy arrive sur ces entrefaites, lui donne toutes les explications nécessaires... Sa Grâce considère alors avec commisération Twenty-Sixth.

— *Fancy !*[1] mes *domestiques* dînant dans la même salle à manger que moi !... Oh !

Twenty-Sixth sort de la salle : il étouffe. Quel fat que ce damné lord !... Allons, on rira au *ranch*, ou bien on se battra : deux alternatives également désagréables.

Décidément, il fera mieux de prier Sa Grâce d'attendre son retour de l'Est, à l'hôtel, où Odet pourra lui tenir compagnie sans doute : autant de semaines gagnées sur l'ennemi.

Tout s'arrange ainsi, malgré un certain mécontentement d'Odet qui entend réserver sa liberté absolue. Twenty-Sixth retourne alors au T. O. T. Après une courte inspection, il en repart le lendemain avec Andy et Juanito, tous à destination de Chicago, la reine de l'Ouest !

Il y a plus de cinq cents milles de Rapid City à Omaha, leur première étape. Le trajet se fait en un jour et une nuit ; puis, arrêt facultatif de plusieurs heures. Les deux jeunes gens allèrent donc flâner dans Munroe Street, en vrais enfants désœuvrés du désert.

Il y a peu de villes au monde où le beau sexe soit aussi mal représenté qu'à Omaha, dont le climat gâte et moisit bien vite les teints les plus éclatants. Andy le faisait remarquer à Twenty-Sixth, quand ce dernier poussa une exclamation joyeuse, en laissant tomber à terre son cigare.

— Quoi? demanda Andy. Est-ce une jolie femme?

— Au diable le cotillon ! répondit le *foreman*, vous êtes pire qu'un Mormon!... Regardez donc là-haut, à cette fenêtre... Mais c'est bien Jessie, Girlish Jessie...

— C'est lui! Hourra !... *Hi yi yip yah ! — yah hi yah!* hurla Andy, les mains en porte-voix, avec un tel entrain de Sioux déchaîné sur la piste de guerre, qu'un attroupement se forma.

Twenty-Sixth se précipita dans l' « office » de l'*Omaha Medical and Surgical Institute*, passa comme une trombe devant la jolie caissière, qui voulut l'arrêter d'une apostrophe indi-

1 « Figurez-vous !... »

gnée : « Monsieur! monsieur! où allez-vous? » et il fit irruption dans le cabinet particulier de l'illustre Randolph.

Ce praticien parlait avec animation à Churchill, le petit bossu, dont l'originale profession était celle d'allumeur d'incendies. A cette époque-là, déjà préhistorique, il n'avait pas de concurrents dans l'Ouest ; et, comme les temps étaient durs, la police plus éveillée qu'Argus, il se montrait difficile. Un incendie de première classe, avec combustion totale, mais sans perte de vie, pour éviter une enquête toujours délicate, ce serait cinq cents dollars; un incendie de seconde classe, avec le plus de dommages possible au mobilier seulement, ce n'était que deux cents dollars...

A ce moment Randolph, se redressa devant Twenty-Sixth, les sourcils froncés :

— Plus tard, attendez; je suis occupé...

— Je veux voir Girlish Jessie...

— Je ne le connais pas ; demandez à la caissière et laissez-moi en paix, mon bon ami...

Twenty-Sixth n'était pas très facile à intimider; il reprit, les sourcils froncés, lui aussi :

— Je viens de l'apercevoir là-haut, au troisième étage; un grand, rose et blond, un *cow-boy* du Dakota...

— Demandez à la caissière, dit Randolph, en le reconduisant à sa porte, qu'il verrouilla en dedans, pour reprendre sa conversation avec Churchill.

— C'est un malhonnête que votre *foreman*, dit Twenty-Sixth à la jeune femme. Je reviendrai lui dire deux mots... Le plus pressé est de serrer la main à Jessie, n'est-ce pas, Andy? Que diable peut-il bien faire par ici?

L'ascenseur les mit à sa porte. Ils entrèrent sans frapper, dans leur hâte, et se trouvèrent en face de leur ami rayonnant de joie: car c'était le parfum sauvage de la Prairie, du pays libre où la mort, où la vie étaient toujours présentes, mais jamais la maladie, qu'ils lui apportaient... Il avait mauvaise mine, les yeux cernés, tout brillants de fièvre, et pourtant un certain embonpoint, une certaine boursouflure, — « peu difficile à expliquer, si vous avez bu toutes ces bouteilles », dit Andy en regardant autour de lui. La chambre en était remplie, en effet, de ces flacons, de toute taille et de toute

couleur : plus de cent cinquante !... Et les boîtes de carton rondes, aux inscriptions étranges, et les petits pots d'onguent, et, par-dessus tout, l'infernale odeur d'iodoforme... Pouah ! Twenty-Sixth en éternua trois fois. L'air pur manquait, ici... Puis la curiosité fut la plus forte, et il demanda :

— Que faites-vous donc ici, chez ce médecin? Êtes-vous malade depuis votre départ subit du *ranch*, il y a des mois...

Jessie devint très rouge, puis encore plus pâle.

— Je suis bien malade, je ne puis pas guérir ; et puis, voyez-vous, j'en ai assez, je voudrais être mort !

Il était si triste, l'accent de Girlish Jessie, que les deux *cow-boys* relevèrent la tête. Twenty-Sixth le regarda fixement. Il avait peur d'avoir compris.

— Voyons, fit Andy, qu'est-ce que vous avez donc? êtes-vous goutteux à vingt-trois ans? C'est joli pour un *cow-boy* !

— J'ai la lèpre, dit-il si bas qu'on l'entendit à peine.

Twenty-Sixth se leva, un peu pâle sous son regard. Andy, moins sérieux, partit d'un éclat de rire qui rappela instantanément à Jessie les joyeuses veillées du *ranch*. Où étaient-elles, hélas?

— Merci ! vous aviez la lèpre et vous me laissiez boire, au T.O.T., dans votre verre !... Eh bien, c'est genti là vous, et je dois l'avoir à cette heure, moi aussi !

— Où avez-vous pris « ça »? demanda Twenty-Sixth.

— A Deadwood, chez les Chinois... Ah ! si vous saviez, si vous saviez ce que j'ai souffert... d'abord au T.O.T., et puis ensuite ici, seul, entre ces quatre murs, comme un pestiféré que je suis, avec des drogues nouvelles tous les jours, tous les jours des poudres, tous les jours des onguents... Mon Dieu, mon Dieu !... et je suis devenu si lâche aussi, à force de vivre, de soigner ma maladie... J'aurais dû, je devrais m'envoyer une balle dans la tête ; tenez, voyez-le, mon *six-shooter* de là-bas : — il montrait son beau revolver de l'Ouest à crosse de nacre sculptée : — il y a trois mois qu'il est chargé pour cela, trois mois que je remets au lendemain... un siècle que je me soigne dans le dégoût et dans l'amour de la vie. C'est dur de devenir lâche et de le sentir, allez ! Maintenant, partez. Vous m'avez fait tant de bien tout à l'heure, vous me faites tant de mal à présent ! Vous me rappelez la liberté, la

vie, tout ce que j'ai perdu, tout ce que je ne reverrai jamais. Partez...

Sans plus rien dire, il cacha ses yeux égarés derrière ses paumes. Andy tourna la tête, bouleversé. Twenty-Sixth mit la main sur l'épaule de Jessie, aussi doucement que s'il eût touché un bébé. Il avait, lui aussi, la gorge serrée et la parole difficile :

— Jessie, il y a trois mois que vous... que vous avez pris « ça », dites-vous?... Eh bien, où est-elle cette lèpre?

— Où elle est? en dedans, grâce aux poudres du docteur.

— En dedans?... Que le tonnerre de Dieu écrase le docteur!... En dedans! mais il n'y a pas une poudre, pas un médecin au monde qui aurait pu l'empêcher de sortir au bout de quinze jours!... Allons, venez à Chicago avec nous : vous irez voir Abraham Fairbank, le grand spécialiste, et lui, au moins, vous dira ce qu'il en est... A propos, combien payez-vous de pension ici?

— Soixante dollars par mois, et deux cent cinquante pour les remèdes et soins médicaux... Je n'ai plus d'argent...

— Trois cent dix dollars de menteries! rugit Twenty-Sixth hors de lui. Je les connais, ces médecins! Cela m'a coûté quinze dollars jadis pour me faire extirper un cor! Savez-vous combien il en est revenu? deux, tout simplement... Trois cent dix dollars! mais vous avez fait un héritage?... Brisez-moi tous ces flacons : voilà votre lèpre! et en route!

Malgré lui, Girlish Jessie subit l'ascendant de son ancien *foreman*. Il fit sa malle, descendit régler ses comptes.

— Eh bien? eh bien? vous partez avant la guérison complète? lui dit le savant Randolph, accouru à cette nouvelle.

— Oui, je l'emmène chez Fairbank, à Chicago, répondit brièvement Twenty-Sixth. Ah! vous lui en avez fait avaler des pilules, à ce pauvre garçon, docteur!... Nous viendrons vous remercier à notre retour.

Randolph ne baissa pas les yeux : c'était un homme très fort.

— Faites comme il vous plaira, dit-il à Jessie. Je m'en lave les mains. Bonjour!... A propos, dites à votre ami, là, le docteur du Dakota, que je lui apprendrai quand il voudra « le savoir-vivre »...

Et, ce disant, il ferma la lourde porte, avec ses trois verroux, sur nos amis un peu déconfits.

Le même soir, l'express du *Rock Islands* les emportait à toute vapeur vers Chicago. Jessie, toujours absorbé, inquiet malgré ses amis, se débattit toute la nuit dans l'insomnie qui précède les jugements suprêmes.

XIV

CHICAGO

Chicago! Chicago la riche, Chicago la fiévreuse, Chicago l'énergique, ville monstrueuse que tes vices auraient déjà damnée, si ta passion du travail quotidien ne rachetait les péchés de tes nuits! Cité géante aujourd'hui, village obscur encore hier, demain capitale de tout un continent, cité maîtresse des terres et des mers, que t'importe qu'on te raille ou qu'on t'admire, puisque vérité ou mensonge aide toujours à ta réclame gigantesque à travers l'univers! En 1830, quand tes États-Unis, — car tu en es bien la reine, — avaient douze millions d'habitants, il n'y en avait pas cent dans tes murs: soixante ans ont sonné à l'horloge du monde, à peine une vie d'homme, et voilà que tu as douze cent mille citoyens, et les quarante-quatre États ou territoires soixante-cinq millions d'hommes libres! Soixante ans durant lesquels les cadets d'Europe, les pauvres et les déshérités, mais aussi les affamés, se sont rués sur ce sol vierge, à la prise des terres fertiles, à la conquête de l'or, leur dieu; de la liberté, leur déesse!... Et que n'avaient-ils pas? Un sol riche, fécond, des mines plus riches encore, une volonté et une passion de travail admirables, une libre constitution qu'ils ont su respecter et faire respecter aux nouveaux venus. Leur merveilleuse réussite, ils la méritaient. Mais, dans l'ivresse de la prospérité inouïe, eux, les petits d'hier, dont les filles épousent aujourd'hui les grands de l'Europe, ils ont volontairement ignoré tout ce qui est le charme de la vie, l'idéal, ce souffle de Dieu qui fait parfois oublier notre boue, cet avant-goût de la vie immatérielle au

delà du tombeau. L'idéal! *what is it? it does not pay!* qu'est-ce que cela? cela ne paie pas!... Et voyez, écoutez, entendez la meute ardente, enfiévrée sur la piste du veau d'or... L'or, ah! l'or, voilà ce qui se trouve dans toutes les âmes de Chicago, au fond de toutes ses aspirations, de toutes ses énergies, derrière toutes les amitiés, et même aussi, hélas! tous les amours!

Que de fois, au sortir des *stock yards* [1], j'ai erré sur tes rives, ô royal Michigan, par la splendeur mourante des soleils d'automne, aux heures où l'âme des poètes et des *cow-boys* tressaille devant l'œuvre de Dieu!... Mais les *cow-boys* ne savent pas exprimer ce qu'ils pensent, et les poètes, ces amoureux du beau, n'étaient pas là, parce qu'ils t'ont fuie, s'ils sont jamais venus dans tes murs, ô cité cyclopéenne du travail matériel! Car tu n'as pas d'abri pour les « inutiles », et c'est là ton châtiment, dans ta splendeur toute neuve de parvenue.

A travers la brume du matin, le phaéton du docteur Abraham Fairbank file comme une flèche. Avant sa consultation et ses visites il aime à prendre en toute saison ce qu'il appelle son bain d'air : lancés à toute vitesse, ses merveilleux trotteurs effleurent à peine le sable de Lincoln Park ; lui, perdu dans une rêverie profonde, les laisse suivre presque au hasard les grandes allées. A quoi pense-t-il? A cette première exécution par l'électricité : il va tout à l'heure voir mourir William Miller, le parricide.

— Hep! Hep! prenez donc garde!

Le phaéton effleure un piéton qui se recule de fort mauvaise grâce, il contourne la cascade, et le voilà sur le chemin du retour. Les chevaux s'animent, ils ne semblent plus faire qu'un seul corps, leur naseaux halètent, et derrière eux ils laissent une vapeur légère qui monte dans l'espace. Quelle jouissance que cet air du matin qui vous fouette le visage à vous faire perdre la respiration!... Mais voici la prison : le docteur ralentit l'allure des splendides bêtes, passe les rênes au groom, saute à terre et monte à la chambre d'exécution.

Mac Lean, Smith, Pearson et vingt autres célébrités médi-

1. Marché aux bestiaux.

cales l'y ont déjà précédé : il est six heures quarante-cinq ; à sept heures, le condamné à mort doit être lancé dans l'éternité de ce fauteuil étrange, fixé là au milieu de l'appartement avec un dôme électrode semblable à un appareil ordinaire de douche.

Sept heures cinquante. La porte s'ouvre dans un grand silence. Le parricide s'avance entre Knowlton, le pasteur de la prison, et Kelly, le geôlier. Une fois en face du fauteuil électrique, ils s'arrêtent : Kelly se découvre et dit :

— Messieurs, je vous présente William Miller. Je viens de lui lire l'arrêt de mort qui doit s'exécuter; mais s'il a quelque chose à dire avant de mourir, c'est le moment de l'écouter[1]...

La main sur l'épaule du misérable qui vient de s'asseoir dans le fauteuil de mort, le geôlier, tout en prononçant la formule légale, semble oppressé par la minute qui va suivre. Sa voix bourdonne aux oreilles des assistants, qu'une telle formalité, à cette heure, en ce lieu, révolte malgré eux.

— Je vous souhaite à tous bonne chance, dit tout à coup Miller. Je sais que je vais dans un monde meilleur : les journaux ont raconté bien des mensonges sur mon compte, et...

C'est tout ce qu'il peut balbutier : sa langue s'embarrasse; il se tait, fort pâle. Le révérend Knowlton s'essuie les yeux : ce n'est donc pas en vain qu'il a évangélisé le malheureux criminel !... A voir celui-ci, maintenant les mains appuyées sur ses genoux, dans son calme effrayant, les yeux sur le visage nerveux des assistants, on dirait qu'il est le juge devant des condamnés à mort !... Pourtant, non, regardez le pli de sa bouche contractée, lisez-y la pensée suprême :

— Je sais que vous allez me tuer : c'est bien : mais ne me faites pas mal !

Cette force invisible qui va foudroyer le misérable, — les dynamos du rez-de-chaussée, les lampes électriques de l'antichambre, avec leur demi-lueur, — tout cet appareil de supplice transporte Abraham Fairbank au moyen âge : plus loin encore, aux siècles des philosophes grecs et romains, aux temps mêmes des brahmes védiques ou des prêtres chaldéens,

1. Voir le *Herald*, 1890.

— de tous ceux qui vainement, depuis la création du monde, ont scruté le mystère de la vie, l'horreur de la mort.

Plus que cinq minutes.

— Otez votre habit, Bill, dit Kelly. Je resterai près de vous jusqu'à la fin.

— Je serai calme, répond Miller.

Les courroies qui maintiennent ses jambes, ses bras et sa poitrine sont solidement ajustées ; enfin le masque de cuir, avec le second électrode au sommet du crâne rasé. Le geôlier devient nerveux, maladroit.

— Prenez votre temps, monsieur Kelly, fait le prisonnier : ne vous pressez pas !

— Très bien, Bill : vous ne souffrirez pas du tout.

C'est fait : le masque est sur sa figure; pour la dernière fois, à tout jamais, il a vu cette lumière de l'aurore qui lui apporte aujourd'hui la mort.

— Serrez un peu plus le masque, dit-il de sa voix étouffée mais toujours calme; j'ai fait de mon mieux...

— Dieu vous pardonne, Miller, lui répond nerveusement le docteur Pearson : vous vous êtes bien conduit.

Il va être sept heures. Le docteur lance un jet d'eau salée sur les éponges des électrodes. Ses confrères se penchent en avant.

— Combien de temps maintiendrai-je le courant? demande Kelly.

— Douze secondes !

— Non, dix suffiront amplement !

Miller entend tout : ah ! la longue agonie dans l'attente du choc suprême !...

— Tout est prêt, dit Kelly.

Pearson lui fait un signe; le geôlier se retire dans l'antichambre, et, comme le dernier coup de sept heures sonne, appuie sur un bouton secret.

Une convulsion terrible du misérable, les courroies qui crient un peu sous l'effort, les épaules qui par deux fois remontent au niveau des oreilles, puis rien autre, pas de bruit, sauf celui des respirations haletantes. Un souffle d'air entre dans la chambre et passe froidement sur tous les hypnotisés qui fixent le fauteuil de mort, l'appareil mystérieux où il semble que la vie entière de la création pourrait être foudroyée...

Après la première convulsion, tout est demeuré tranquille. Le supplicié n'a plus bougé : une vague, instantanément figée au moment où elle frappe le rivage, donne à peine l'idée de cette mort, tant l'expression du visage est restée calme ; aux contractions du nez et des lèvres, on dirait seulement qu'ils font face à un ouragan de sable.

— Cinq ! dix ! quinze ! dix-sept secondes... Il est mort, — déclarent Pearson et Smith : arrêtez le courant !

Leurs livres leur avaient dit, à ces savants, que sous la pression de dix-sept cents volts le courant électrique martelait les centres nerveux deux cent trente fois par seconde, détruisait leurs cellules, opérait violemment la séparation de l'oxygène et des corpuscules sanguins... Il était bien mort, William Miller, mais, pour s'en convaincre, pour approcher l'oreille de ce cœur qui ne battait plus, il fallait interrompre le courant.

C'est fait : les savants se pressent tous autour du cadavre, observent la lividité du visage. Durant la terrible étreinte suprême, les ongles de la main droite ont pénétré dans la chair : deux lanières ont éclaté sous l'effort.

— Voici le triomphe de l'idée émise depuis dix ans, s'écrie Pearson, le grand promoteur des exécutions capitales par l'électricité : de ce jour, nous entrons dans une ère plus haute de civili...

Qu'y a-t-il donc ? que regarde-t-il ainsi, subitement muet ? Ah ! Dieu ! la main droite, si atrocement crispée, saigne sous les ongles, et, goutte à goutte, le sang tombe, tombe...

— Cet homme n'est pas mort ! rétablissez le courant ! s'écrie Abraham Fairbank.

Mais la dynamo a été arrêtée, il faut la remettre en mouvement. Hâtez-vous donc, courez ! cet homme, à demi tué de par la loi, va revivre...

Trop tard : voici la respiration qui reprend ; une légère écume perle aux lèvres, la poitrine se soulève en un effort herculéen qui vous oppresse à ne plus pouvoir respirer. Smith s'évanouit, tandis que les autres se soutiennent à peine.

— Ce n'est qu'une action réflexe, murmure Pearson.

— Je vous dis qu'avec du brandy je ramène cet homme à la vie, réplique durement Fairbank.

Sept heures six minutes : le courant est appliqué de nou-

veau. Trois chocs formidables sous la détente brusque de dix-sept cents volts; les épaules remontent haut encore une fois, puis retombent pour toujours; il y a comme une sorte de bouillonnement intérieur dans ce corps inerte à présent, puis une fumée âcre s'en élève : Miller commence à brûler. Il est bien mort, cette fois, à sept heures sept minutes.

Les savants docteurs quittent en silence la chambre de torture : l'autopsie ne doit se faire qu'après le déjeuner. Pensifs, ils s'en vont sous l'impression de l'horrible scène. Fairbank rentre chez lui, où déjà l'attendent plusieurs malades dans le salon qui précède le cabinet de consultation.

Nos trois *cow-boys* sont du nombre : Girlish Jessie, sombre et taciturne, Twenty-Sixth et Andy, qui cherchent en vain à le distraire. Au bout de dix minutes, ils sont introduits en présence du célèbre spécialiste. Sans les faire asseoir, il les interroge d'un regard rapide et, brusquement :

— Que voulez-vous?

— Une consultation, répond Jessie.

— Eh bien! oui! quoi? qu'est-ce que c'est? crie Fairbank, déjà impatienté (la mort de Miller l'a énervé sans qu'il veuille se l'avouer à lui-même). Ne me faites pas perdre mon temps.

Il lève la main comme il parle, et montre l'énorme écriteau accroché en face de la porte : « *This is my busy day* : *make it short*. C'est mon jour de travail : faites vite. »

— Docteur, j'ai la lèpre!

La lèpre! Fairbank bondit hors de son fauteuil, pour examiner attentivement le *cow-boy* :

— La lèpre?... et depuis quand? où est l'éruption? où, les taches?... Déshabillez-vous!

— L'éruption est rentrée, docteur, depuis un mois, mais il y a encore des taches blanches sur ma langue, des ulcères... et puis, des démangeaisons par tout le corps... je n'en puis plus...

Il raconte alors, de son accent désespéré, le traitement au mercure, administré sous toutes les formes, à l'*Omaha medical and surgical Institute*. Fairbank l'écoute et l'examine attentivement de la tête aux pieds.

Enfin, il recule de deux pas, regarde Jessie à travers ses lunettes, et dit lentement :

— La lèpre ! vous l'avez dans l'imagination : elle a dû rapporter pas mal d'argent à votre Randolph d'Omaha, n'est-ce pas ? Vous avez eu une éruption d'une tout autre nature : elle devait disparaître au bout de trois semaines, avec un traitement convenable. Mais on vous l'a entretenue pendant des mois. Votre langue se ressent simplement de l'état de votre estomac surchargé de poisons. Vous n'avez rien, rien de rien, qu'une forte dose d'exaltation. Prenez des dépuratifs, tenez, voici l'ordonnance ; soyez sage et ne soyez plus aussi crédule... A un autre !

Les trois amis passent à la caisse, dans un cabinet attenant à celui du docteur. Coût de la consultation : cinquante dollars.

— C'est un docteur qui parle d'or ! s'écrie Jessie. N'importe, je suis guéri, guéri, guéri !... Est-ce un rêve ?... Voyons, Twenty-Sixth, touchez-moi, que je sois sûr de la réalité. Si j'allais me réveiller encore malade, mon Dieu !

Dans ses yeux passa une dernière fois l'affolement qui avait déjà fait peur à Twenty-Sixth. Le colosse n'hésita pas : à la grande stupéfaction du caissier, il envoya à Jessie un coup droit en pleine poitrine : le *cow-boy* fut renversé contre le mur.

— *By Jove !* vous y allez trop fort, Twenty-Sixth !... On dirait que vous voulez m'assommer !

— Vous le mériteriez, gronda le *foreman*.

— Qu'en savez-vous ? Avez-vous jamais été malade, vous ? Une balle à travers la tête, en pleine santé, voilà une belle mort et que vous ne craindriez pas ; mais l'autre, celle qui vient peu à peu, par degrés, sans que vous vous en doutiez autrement qu'à la tristesse ou, plutôt même, au dégoût de vos amis, oh ! mon Dieu ! qu'Il me l'épargne, qu'Il vous l'épargne !... Tous les jours, depuis deux mois, je l'ai subie, cette torture. Puissé-je mourir un jour, debout dans mes bottes de *cow-boy*, au grand soleil... mais pas avant mon retour à Omaha...

— Votre retour à Omaha ! et pourquoi faire, s'il vous plaît ?

— Oui, à Omaha, et ce matin même... Quoi faire ? Eh ! deux mots, simplement, à mon ami Randolph... C'est si bon de

savoir que le sang qui vous brûle les veines n'est pas irrémédiablement vicié !

Twenty-Sixth commençait à être inquiet.

— Pas de folies, dit-il sérieusement. Vous avez été volé : vous le serez encore. Tout le reste est l'effet de votre imagination de jeune fille.

— Je prends l'express de dix heures et demie, répondit l'obstiné *cow-boy*; je voudrais vous voir à ma place. Dire que j'ai bu plus de cent flacons de drogues!...

Et il grinça des dents.

— *All right, my boy!* Seulement, si vous vous faites jeter en prison, ne comptez pas sur moi pour vous en tirer, comme Andy à Minnesela : Omaha n'est pas tout à fait la Prairie... Prenez votre temps, faites route avec nous. Au retour, nous aviserons. Un avocat, peut-être...

Jessie éclata de rire.

— Adieu, Twenty-Sixth. Le *foreman* du T. O. T. qui parle d'avocat et de procès!... Qui le croira, au *ranch*?... Adieu, Andy! au revoir, plutôt!... Vous m'avez sauvé la vie, tous les deux : je vous le rendrai un jour.

Tout en causant, ils étaient arrivés à la gare du *Rock Islands*. Girlish Jessie sauta dans l'express, dont l'énorme machine crachait la vapeur en tous sens. Deux minutes plus tard, le convoi s'ébranlait sans signal, d'une seule impulsion, comme tous les trains d'Amérique ; et ce mouchoir blanc qui voltigeait là-bas, au dernier wagon, c'était celui d'un *cow-boy*, avec cinq dollars et demi en poche, pour toute fortune, et cependant avec un des bonheurs les plus profonds, les plus intenses qui se puisse éprouver sur terre, — la sensation de la vie !

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

(A suivre.)

DE LA MODE

EN ART ET EN LITTÉRATURE

La mode est une façon d'être qu'il faut tour à tour prendre et laisser, sous peine de prêter à rire à ses contemporains. Sa puissance est fondée sur la peur du ridicule, sentiment un peu méprisable, mais qui est, après tout, l'excès d'une qualité charmante : la sociabilité. On peut même dire qu'au prestige de la mode dans une nation il est facile de mesurer le degré de sociabilité des citoyens. C'est, en effet, la vie de société qui impose des mœurs communes, des manières pareilles et des vêtements semblables. C'est elle qui oblige chacun à tempérer la vivacité de ses opinions et à atténuer l'originalité de ses préférences. Ajoutons à cela que, l'esprit d'imitation étant un des traits du caractère féminin, toute société où domine l'influence des femmes sera plus docile à suivre les pratiques et les rites de la mode.

Telles sont les raisons générales qui ont fait si grande l'autorité de la mode dans l'ancienne société française. C'était une tradition en quelque sorte nationale de subir la mode.



On s'en vengeait, à la vérité, d'abord en l'imposant au reste de l'Europe, puis en la raillant. On déclarait sa tyrannie folle, intolérable. Les vieux moralistes ne tarissaient pas sur ce sujet, quittes à accepter les premiers l'absurde esclavage. Montaigne, se plaignant de la « particulière indiscrétion » du peuple français de se « laisser si fort piper et aveugler à l'auctorité de l'usage présent », disait : « La façon de se vestir présente lui faict incontinent condamner l'ancienne d'une résolution si grande et d'un consentement si universel que vous diriez que c'est quelque espèce de manie qui luy tourneboule ainsi l'entendement. Parce que nostre changement est si subit et si prompt en cela que l'invention de tous les tailleurs du monde ne sçaurait fournir assez de nouvelletez, il est force que bien souvent les formes méprisées reviennent en crédit, et celles-là mesmes tombent en mépris, tantost aprèz; et qu'un mesme jugement prenne, en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions, d'une inconstance et legierté incroyable. Il n'y a si fin entre nous, qui ne se laisse embabouiner de cette contradiction et esblouir tant les yeux internes que les externes insensiblement. » Et La Bruyère, au chapitre *de la Mode*, écrivait : « Une chose folle et qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé et la conscience. »

Je voudrais rechercher si l'assujettissement aux modes est aussi complet, aussi général aujourd'hui qu'au temps de La Bruyère.

De la mode dans les vêtements et les parures, je ne puis rien dire, faute de compétence. Je m'en tiens à l'art et aux lettres; et j'entends ne point sortir de France. La connaissance superficielle que j'ai de la littérature et de l'art chez les autres nations européennes me fait croire qu'avec peu de retouches, les mêmes remarques pourraient se trouver vraies des deux côtés des frontières. Mais c'est toujours une entreprise bien scabreuse que de raisonner sur les mœurs des étrangers. Il est déjà si malaisé de connaître celles de ses compatriotes.

I

Il semble que nous assistions à une révolution des mœurs dont l'effet aujourd'hui est de diminuer et sera demain d'abolir l'empire de la mode. Sans doute, par essence, la mode est quelque chose de fugitif. Mais à aucune autre époque on n'a vu pareille mobilité ni pareille confusion des jugements.

Autrefois les modes évoluaient avec le goût public dont elles n'étaient, après tout, que l'expression un peu caricaturale. Maintenant il n'y a plus que des velléités de modes, et si brèves, qu'à les vouloir suivre toutes, l'esprit le plus sain et le plus robuste risquerait de perdre l'équilibre de ses facultés. En art et en littérature, les modes passent aussi vite que s'il s'agissait de toilettes et de coiffures. Que dis-je! elles passent plus vite encore. Durant trois années les femmes ont porté des manches énormes et bouffantes, avec une persévérance aussi étonnante que regrettable et, durant trois années, que de révolutions littéraires! Combien de dieux venus et disparus! Combien d'idoles adorées et brûlées!

Remontez seulement à douze ans en arrière, et voyez combien d'admirations successives ou simultanées, contradictoires et incohérentes a dû traverser un Français, désireux, comme on dit, d'« être à la mode ».

En 1884, il apprend soudain que le naturalisme est bon à reléguer parmi les vieilleries surannées, que, sans doute, il n'est pas défendu d'aimer les épopées démocratiques et les gros symboles de M. Émile Zola, mais que l'âme moderne a des aspirations supérieures et compliquées auxquelles des livres comme *l'Assommoir* et *Nana* ne sauraient donner satisfaction. C'est des Esseintes, le délicieux des Esseintes de *A rebours*, qui lui apporte cette révélation, qui lui enseigne comment il doit cultiver sa névrose, et lui recommande pêle-mêle : le *Satyricon* de Pétrone, la *Psychomachia* de Prudence, le *De viribus herbarum* de Macer Floridus, les peintures de Gustave Moreau, les estampes de Luyken, les dessins d'Odilon Redon, la contemplation des orchidées, *l'Homme* d'Ernest

Hello, les livres de Ruysbroeck l'Admirable, les poèmes de Baudelaire, de Mallarmé et de beaucoup d'autres encore. Mais, en même temps, les essais et les premiers romans de M. Paul Bourget lui ont appris les beautés de la poésie anglaise, la grâce des préraphaélites, et qu'il convient de se meubler chez Morris. Il en est là de ses découvertes et il lit tour à tour Macer Floridus et Shelley parmi des mousselines et des cretonnes dont Walter Crane a imaginé les dessins, quand la Russie lui apparaît à travers les études de M. Eugène Melchior de Vogüé. Et le voici incontinent obligé de se faire une âme slave, de s'incliner à la pitié, de se plonger dans les cauchemars de Dostoïevsky et de croire au moujik rédempteur.

Il est en plein tolstoïsme, quand il s'aperçoit qu'il a trop négligé Richard Wagner. Pour rattraper le temps perdu, il court à Bayreuth entendre *Parsifal;* il court à Dresde ou à Munich entendre *l'Anneau du Nibelung*. Il lit les commentateurs. Il dévore Chamberlain, Ernst, Kufferath. Il suit la spéciale *Revue wagnérienne*. Dans les concerts symphoniques, il guette les froncements de sourcils d'Édouard Dujardin. Il maudit les marmitons ennemis de *Lohengrin*. Lorsqu'on joue *la Walkyrie* à l'Opéra, il connaît tous les thèmes par les noms que leur a donnés Hans de Wolzogen et il hausse les épaules quand un flûtiste fatigué se mêle de diriger l'orchestre.

Mais, tandis qu'il wagnérise, les temps ont marché : c'est maintenant l'ère du mysticisme. Mysticisme en poésie, mysticisme en peinture. Dans les expositions où naguère s'entassaient tant de tableaux réalistes, où l'on ne voyait sur les murailles que noces populaires, bals publics, blanchisseuses, artilleurs et croque-morts, ce ne sont plus que des paysages de rêve, des princesses de féerie, des chevaliers du passé, des apparitions, des Christs miséricordieux, des choses évangéliques lointaines et brumeuses. Les peintres ont retrouvé la foi des primitifs en écoutant les balbutiements des poètes. Ceux-ci content des histoires très simples incluses en des symboles très obscurs.

Notre homme est fort appliqué à pénétrer l'ésotérisme de ces images et de ces chansons, quand des voix se mettent à crier de toutes parts : « Assez de rêve ! à l'action ! » La mode a

changé : nous n'irons plus à Fiesole : les lys sont coupés ; il faut être socialiste. Résigné, il se dit, comme les autres, qu'en effet ces vaines amusettes ont trop duré, que « de graves problèmes se posent aux générations nouvelles ». Entre les divers socialismes, il va peut-être tenter un choix, quand on lui fait tout à coup savoir qu'il est trop tard. Fini le socialisme. La jeunesse « ravacholise ». Des éphèbes, blonds et chevelus, le col cerclé de satin, la taille prise en de longues redingotes, occupent leurs années de loisir, en attendant l'heure du mariage et du notariat, à célébrer la « bienfaisante anarchie » et à lire Multatuli, — entre deux exécutions de la messe du pape Marcel. Car on est devenu palestrinien, ce qui d'ailleurs n'empêche pas qu'il soit séant d'admirer les chansons de Bruant et de suivre l'enseignement des envoûteurs. Anarchiste, palestrinien, occultiste, l'infortuné doit encore se ruer aux représentations d'Ibsen. Inutile de dire qu'entre temps il a dû se faire « ses idées » sur Napoléon, qu'il a renouvelé son mobilier et que son logis est du plus pur style Empire.

Mais il ne peut longtemps flâner et rêver dans ces sièges, d'ailleurs inconfortables. « Marche ! Marche toujours ! », clament les Annonciateurs de la mode. De nouveaux prophètes sont nés. Il faut connaître Nietzsche, s'initier à la Renaissance latine et trouver de nouvelles formules à ces enthousiasmes nouveaux, — et très passagers. En effet, il est bientôt révélé que d'Annunzio, héros de la Renaissance latine, est un simple plagiaire : et on attend avec impatience la démolition de Nietzsche. Cependant les meubles Empire sont retournés chez le brocanteur : car il serait indécent de ne pas encourager les ouvriers qui travaillent aujourd'hui au renouveau de l'art industriel, et de ne point commander meubles, tentures, vaisselle et tapis à quelques-uns de ces artistes qui ont entrepris de traduire en leurs œuvres le grand, le seul, l'unique caractère de notre temps : l'incohérence.

C'est ainsi qu'en douze ans l'amateur éclairé a changé trois fois de mobilier et vingt fois d'esthétique.

Et dans ce tableau incomplet, on a négligé bien des œuvres et bien des hommes qui pendant une semaine, ou même une quinzaine, occupèrent l'imagination des badauds.

1er Mai 1896.

Invinciblement, si l'on se remémore tous ces brusques et incessants changements de la mode, on songe à *Bouvard et Pécuchet*, livre prophétique, dont le sens nous avait été voilé, quand on le publia peu de temps après la mort de Gustave Flaubert, et dont toute la beauté nous devait apparaître à la longue, à mesure que nous reconnaissions plus clairement les traits de notre visage dans cette caricature grandiose. En résumant les « états d'âme » de notre amateur éclairé, j'entrevoyais les deux bonshommes de Flaubert. Lorsque toutes leurs tentatives scientifiques eurent échoué, ils se firent archéologues : ils visitèrent les cathédrales ; ils visitèrent les vieux manoirs : ils placèrent dans leur maison un vitrail gothique ; Bouvard se costuma en moine ; Pécuchet mit un casque. Puis ils firent de l'histoire, de l'occultisme, du spiritualisme, du christianisme, du socialisme, pour aboutir, — et, en cela, du moins, ils eurent la tardive sagesse d'accepter leur destinée, — à confectionner un bureau à double pupitre, à acheter des registres, des grattoirs, de la sandaraque et à suivre, enfin, leur vocation d'expéditionnaires...

II

D'où vient donc cette trépidation folle du goût public ? Pourquoi n'y a-t-il plus, aujourd'hui, en France, que des lueurs et des éclairs de mode ?

A première vue, on distingue deux causes de ce nouvel état d'esprit : le goût de bric-à-brac et le goût du cosmopolitisme.

L'amour du bric-à-brac aura été la plus forte et la plus constante des superstitions du XIXe siècle. Suivez l'histoire du mobilier : elle est bien significative.

Sous le premier Empire, il existe encore un style original. Toutes ces réminiscences grecques, romaines, égyptiennes trouvaient un emploi nouveau, inédit, dans le mobilier moderne. Et le style Empire était en même temps traditionnel : on peut suivre, jusqu'à son avènement, les lentes déforma-

tions du Louis XVI à travers les meubles de la Révolution et du Directoire.

Sous la Restauration, pour la première fois, on revient en arrière ; on retourne au Louis XVI très légèrement modifié. C'est le début des modes rétrospectives. C'est l'aube du bric-à-brac. Alors commence, dans l'ameublement, ce surprenant carnaval qui, hélas! n'est pas encore fini. Depuis la Restauration jusqu'à nos jours, si on laisse de côté les désastreuses créations de quelques tapissiers (par exemple, les meubles capitonnés du temps de Louis-Philippe et les sièges enveloppés de peluche de la troisième République), on voit les maisons se remplir de vieux meubles plus ou moins truqués ou de copies plus ou moins fidèles. A partir du romantisme, le pasticheur et le brocanteur sont les vrais maîtres de l'ameublement. Nous ne tirons plus rien de notre propre fonds. Nous sommes en proie à une étrange maladie qu'on pourrait appeler la muséomanie. Le rêve, non seulement du millionnaire, mais du bourgeois le plus modeste, est de transformer sa demeure en un musée : l'industrie livre des pastiches à bon marché. C'est une frénésie de réunir autour de soi des meubles, des tentures et des bibelots d'un autre âge ou d'un autre pays. Archéologie et exotisme sont en effet les caractères de cet ahurissant bric-à-brac.

La plupart de nos appartements racontent toute l'histoire de France : antichambre moyenageuse, salle à manger Renaissance, cabinet de travail Louis XIII, chambre Louis XV et salon Louis XVI. Tous ces vieux styles ont apparu successivement aux devantures des ébénistes et des marchands de curiosités. Maintenant ils fraternisent en une promiscuité saugrenue. Et parmi toutes ces vieilleries, les gens d'aujourd'hui mangent, causent et dorment sans se douter du contraste que font leurs très modernes personnes avec ce décor suranné.

Quant à l'exotisme, c'est, comme le moyenagisme, une invention des romantiques. Madame de Staël fut des premières à porter un turban et ne le quitta jamais. La mode des turqueries date des *Orientales*. Depuis ce temps-là, nos logis ont tour à tour été envahis par les chinoiseries et les japonaiseries. Enfin sont venues l'Inde et la Perse. Et, sur nos chemi-

nées, les Bouddhas à demi dédorés sont venus retrouver les vierges du XIIIe siècle, savamment détériorées.

Depuis quelques années certains artistes font, je le sais, de méritoires efforts pour arracher le public à cette manie du bric-à-brac. Mais, s'ils sont parvenus à créer quelques bibelots charmants, leurs œuvres sont par trop disparates. Il n'y a pas de lien entre ces tentatives diverses; et jusqu'ici elles semblent à peu près stériles.

D'ailleurs, n'allez pas croire que je me mêle de critique d'art. Si tel était mon dessein, je devrais étudier plus longuement ces influences exotiques, et montrer le très grand profit que tant d'artistes modernes ont retiré de la connaissance des Japonais. Il m'a seulement paru que l'incohérence de nos mobiliers traduisait bien l'incertitude de nos goûts, que nous avions la cervelle à l'image de notre logis et que dès lors on pouvait comprendre pourquoi, à force de s'émietter et de s'éparpiller, la mode a presque cessé d'exister.

Il faut tout de suite faire une remarque analogue à propos du cosmopolitisme littéraire.

Il est bon d'encourager la passion chaque jour plus vive du public français pour les œuvres étrangères. Elle est intolérable, la clameur des protectionnistes de lettres qui voudraient renvoyer par delà les frontières les œuvres des Russes, des Scandinaves, des Allemands, des Anglais et des Italiens. Elle est exaspérante, cette coalition de vieux vaudevillistes fourbus, qui protestent au nom du génie national, comme si l'esprit français tenait tout entier dans les farces d'Eugène Labiche, et de jeunes négociants en littérature qui confessent, avec une touchante candeur, la nécessité de débarrasser notre marché de la production étrangère. A toutes ces doléances on a d'ailleurs maintes fois répondu que, de tous temps, les écrivains français ont beaucoup emprunté aux étrangers, que nous allons irrésistiblement à la réalisation des rêves de Gœthe, et qu'en attendant, les échanges littéraires de peuple à peuple sont le plus sûr moyen de détruire les ineptes préjugés nés des rivalités politiques, et de révéler à tous les civilisés la force de leur solidarité intellectuelle. Et ces considérations qui s'imposent évidentes, impérieuses, à quiconque pense et réfléchit, n'ont jamais été réfutées que par des facéties sur

la difficulté de prononcer les noms des écrivains étrangers, ou par des lamentations sur la concurrence que font Ibsen et Tolstoï à la « copie » nationale.

Cela dit, reconnaissons que depuis quelques années le cosmopolitisme littéraire a fait de grands progrès en France et qu'il y a pris une forme nouvelle[1].

Autrefois les œuvres étrangères n'étaient guère connues que des artistes et des écrivains. Les traductions étaient infidèles. Dans le roman comme au théâtre sévissait l' « adaptation », Le public souvent ignorait les originaux. Il ne les soupçonnait qu'à travers des versions caricaturales ; ou bien il en était réduit à s'en rapporter aux analyses et aux citations des critiques. Sous la Restauration, lorsque s'éveilla chez les lecteurs français une grande curiosité des littératures étrangères, on publia, pour la satisfaire, de bien étranges traductions et de bien pitoyables arrangements.

Depuis lors, tout a changé. La connaissance des langues s'est répandue. D'autre part, les traductions, sans être parfaites, sont presque toujours littérales et intégrales. Enfin, c'est peu de temps après avoir paru que les livres sont traduits. Même certaines œuvres sont simultanément publiées en des langues différentes. Les derniers drames d'Ibsen ont été imprimés à la même date en norvégien, en allemand, en anglais, en français. S'il n'y a pas encore une littérature « européenne ». il y a dès maintenant un « public européen ».

Cette rapide et perpétuelle circulation des livres (on pourrait en dire autant des tableaux qui sans cesse passent d'une capitale à une autre, grâce aux expositions internationales), rend presque impossibles la formation des modes. Des œuvres, venues du nord, venues du midi, issues des esthétiques les plus diverses, imposent à qui veut les comprendre et les sentir une sorte de gymnastique de l'esprit. Cette gymnastique est très salutaire et très propre à former des intelligences souples et libres. Mais, en abolissant les préjugés, le cosmopolitisme abolit la mode, qui est bien le préjugé suprême.

1. Voir dans la *Revue* du 15 février 1895 : *De l'influence des littératures étrangères*.

III

Cependant cosmopolitisme et bric-à-brac ne sont peut-être ici que des causes secondaires. La vérité est que la mode n'est point une création spontanée. Il faut qu'un homme, qu'une classe, qu'un groupe la crée ou la dirige. Or, de nos jours, il n'y a plus en France, pour un pareil emploi, ni homme, ni classe, ni groupe.

Montesquieu, dans une de ses *Lettres persanes*, s'exprime ainsi au sujet de la mode : « Il en est des manières et des façons de vivre comme des modes : les Français changent de modes selon l'âge de leur roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avait entrepris. Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres. »

La lettre, dont ces lignes sont tirées, est datée de 1717. Louis XIV était mort depuis deux années seulement. Et pour le temps du Grand Roi la remarque de Montesquieu est la vérité même. Toute mode venait alors de Versailles, et c'est là sans doute le secret de la prodigieuse harmonie des arts et des lettres durant la seconde moitié du XVIIe siècle, si divers pourtant qu'aient été les génies des écrivains ou des artistes.

Au XVIIIe siècle, il est déjà plus difficile de déterminer qui fait la mode. Ce ne furent assurément ni Louis XV ni Louis XVI qui en dirigèrent les évolutions. Ce rôle appartint, quelques années durant, à deux femmes : madame de Pompadour, « patronne du luxe et de la rocaille », comme l'appellent les de Goncourt dans le joli portrait qu'ils ont tracé d'elle, et, plus tard, Marie-Antoinette.

Mais la souveraineté de la favorite ou de la reine sur les modes du temps ne fut jamais aussi absolue que celle d'un Louis XIV. D'autres puissances avaient alors grandi dans la société française, et les salons, en matière de modes, faisaient concurrence à la cour. Les écrivains et les artistes se retrou-

vaient dans ces « bureaux d'esprit » et, par leurs conversations, commençaient d'exercer leur empire sur les opinions et les goûts.

Pendant la première moitié de ce siècle, il existait encore en France une sorte de société élégante, plus ou moins artiste, plus ou moins lettrée, composée de bourgeois, de financiers et d'aristocrates résignés à la disparition de leur caste. Elle prétendait exercer quelque autorité sur les choses de l'esprit. Elle accueillait les peintres, les musiciens et les littérateurs. Elle prenait parti dans les grandes querelles littéraires. Ses opinions trouvaient un écho dans les journaux et les revues, alors peu nombreux.

Cette société s'est dispersée sous le second Empire. Aujourd'hui elle n'est plus qu'une légende. Il n'y a plus d'aristocratie. Il n'y a plus même de ploutocratie. Il n'y a plus de classe riche. Il y a des gens riches ou plutôt des gens qui sont riches, qui ne l'étaient pas hier, qui ne le seront plus demain. Le « monde » est peuplé de parvenus et de décavés. Le jeu est devenu la règle des existences. Il n'est point de fortune qui soit à l'abri de ces catastrophes périodiques qu'on nomme des « krachs ». Dans cette insécurité générale, comment pourrait se former et vivre une élite capable de s'intéresser à l'art et aux lettres? Les millionnaires, pour augmenter ou défendre leurs millions, doivent dépenser trop de temps, trop de politique et trop d'énergie, pour qu'il leur reste encore le loisir et la force d'être les arbitres du goût et les maîtres de la mode. Après une journée de fièvre, donnée à la spéculation et aux affaires, chacun laisse au brocanteur le soin d'aménager son logis, et au journal le soin de régler ses opinions littéraires et artistiques.

De loin, ce groupement d'enrichis donne encore l'illusion d'une société. De près, on s'aperçoit que c'est un campement de nomades. Ils sont venus des quatre points cardinaux pour peupler les abords de l'Arc-de-Triomphe. C'est un amalgame extravagant et séduisant de toutes les races. Les hommes y sont parfois intelligents et les femmes souvent belles. Mais, malgré tout, ils sont chez nous des étrangers, les citoyens de la très moderne Rastapolis, incapables, quelle que soit leur souplesse, d'entrer de plain-pied dans nos cœurs. Ils

ignorent tout des traditions du pays où ils ont planté leur tente. Mais leur goût naturel du baroque et de l'incohérent déconcerte d'abord, puis séduit et affole les autochtones qui, pour des raisons diverses, leur ouvrent les portes de leur maison.

N'allez pas croire que cette troupe de parvenus, d'étrangers et d'ambitieux, fasse fi des artistes et méprise la littérature. Loin de là ! Elle ne manque pas une exposition ; elle remplit les loges des théâtres ; elle assiste à tous les concerts ; elle lit le sommaire de toutes les revues ; elle reçoit les poètes ; elle accueille les peintres, donnant la préférence à ceux du Champ-de-Mars ; elle est assidue aux réceptions de l'Académie, aux cours de la Sorbonne, aux auditions de Saint-Gervais, aux conférences de Notre-Dame, aux représentations du théâtre de l'Œuvre, et on la rencontre même dans les cabarets de Montmartre. Elle a des engouements et des commencements d'enthousiasme.

Ce sont les badauds de la Haute. On les appelle souvent les snobs.

Cette dernière appellation est-elle est bien juste ? Un jour, M. Paul Hervieu, raillant l'abus qu'on fait du mot *snob*, écrivait :

« On adopta cette qualification de snob, parce qu'elle était là, toute faite, à ne rien faire, et aussi parce qu'elle était alerte et brève, et surtout sans doute parce que, demeurant très obscure et ne constituant pas de détermination absolue, elle avait l'avantage d'offrir, à quiconque en userait, la satisfaction d'exprimer ce qu'il croirait dire par là.

» Si l'on se reporte à la simple étymologie du mot, on est bien forcé de convenir que son choix indiquerait, dans l'intention, plus de violente vivacité que de grâce spirituelle et de justesse. On sait, en effet, que snob, venant de l'argot anglais, doit se traduire en argot français, et qu'il signifie non plus même savetier, mais par conséquent gniaf. Voilà, n'est-il pas vrai ? une manière bien peu subtile, un tour bien peu approché pour définir tel jeune fat ou tel vieux niais, telle petite poulette ou telle grosse dinde, chez qui nous ne faisons que sentir un léger ralentissement de diction, au moment où ils articulent les titres et noms de quelque hôte autour duquel ils s'enorgueillissent d'aller faire tas ? »

Mais si le mot est vague, si nous lui faisons exprimer aujourd'hui des idées auxquelles jamais Thackeray ne songea, le personnage, que nous avons coutume d'appeler snob, a été en ces dernières années cent fois portraicturé. On trouvera tous les éléments d'une complète psychologie des snobs dans certains romans de M. Paul Hervieu, dans le *Lys rouge* de M. Anatole France, dans les jolis dialogues de M. Pierre Veber (*Vie parisienne* et surtout dans les « Mondanités » des journaux parisiens.

De ces malheureux snobs tant raillés, tant conspués, il faudrait pourtant qu'on prît un jour la défense.

Ils sont un peu agaçants, je le confesse. Et j'ai souvent entendu rappeler contre eux le mot de Berlioz : « Il serait déplorable que certaines œuvres fussent admirées par certaines gens. » Mais, rassurez-vous, ils n'admirent pas tant qu'ils en ont l'air.

Puis, leurs enthousiasmes bruyants ont une véritable utilité pratique. En effet, sans eux, que deviendraient certaines entreprises artistiques où les personnes les moins snobs du monde prennent un grand plaisir? Par snobisme pur, je l'accorde, ils paient les frais du culte. Mais enfin ils les paient. Or, en France, comme ailleurs, ce ne sont pas toujours les vrais croyants qui peuvent ou qui veulent subvenir aux besoins de leur paroisse.

On a donné à Paris quelques représentations des drames d'Ibsen, très imparfaites. Mais si pauvre qu'ait été la mise en scène, si faible qu'ait été l'interprétation de ces ouvrages, aurait-on pu risquer l'aventure, si d'excellents snobs n'avaient retenu les loges et n'avaient dévotement pèleriné jusqu'au théâtre des Bouffes du Nord?

Depuis quelques années, nous pouvons, dans l'église Saint-Gervais, entendre de très belles exécutions de musique religieuse. M. Charles Bordes est un musicien de grand talent et de grand savoir. Mais que pouvaient sa passion, son désintéressement, sa volonté, s'il n'avait trouvé dans un certain public des encouragements et mieux que des encouragements? Nous connaissons maintenant Palestrina, nous connaissons Vittoria et toute l'admirable école des musiciens espagnols du XVI[e] siècle. A qui le devons-nous? Sans

doute, à certains jours, la nef de l'église de Saint-Gervais présente un spectacle bizarre ; et l'on y voit des visages qu'on n'est point accoutumé de rencontrer dans les églises. Qu'importe? faute de ces étranges paroissiens, nous serions privés de Palestrina, et Vittoria nous demeurerait inconnu.

Et je pourrais citer vingt autres services rendus de la sorte à l'art et aux artistes par le snobisme. Mais je veux m'en tenir à l'exemple le plus frappant et le plus probant de tous.

Il est indispensable que l'entreprise de Bayreuth vive et prospère. S'il est vrai, — et aujourd'hui les plus récalcitrants commencent de se rendre à l'évidence, — que le 13 août 1876, jour de la première représentation du prologue du *Ring*, et le 28 juillet 1882, jour de la première représentation de *Parsifal*, demeureront des dates capitales et glorieuses dans l'histoire du siècle et peut-être dans l'histoire des civilisations chrétiennes, — s'il est vrai que Richard Wagner, par le prestige de la scène et la beauté du poème, a décuplé la puissance expressive de la symphonie de Beethoven et a fait de la musique une langue et une dialectique universelles, accessibles à toutes les intelligences et propres à émouvoir toutes les imaginations, — s'il est vrai qu'en raison de ses terribles complexités, cet art nouveau exige de ses interprètes une foi ardente et une abnégation passionnée, — s'il est vrai, d'autre part, que sur tous les théâtres, les drames de Richard Wagner sont mutilés, défigurés, déshonorés, et que, partout, la pensée du poète en est comme obscurcie, — il faut conserver à tout prix le théâtre de Bayreuth, ce pauvre théâtre de planches et de briques, élevé par Richard Wagner lui-même, réalisation imparfaite de son rêve d'artiste, mais que hantera toujours le souvenir du génie disparu; il faut que longtemps, très longtemps encore, les fêtes de Bayreuth fassent pressentir aux intelligences de bonne volonté l'idéal de l'art wagnérien ; il faut qu'elles inspirent de plus en plus le dégoût des misérables parodies auxquelles se livrent, en tous pays, les entrepreneurs de spectacles, il faut qu'elles hâtent la venue du jour où le monde entier reconnaîtra en Richard Wagner non pas un simple compositeur d'opéras, comme Meyerbeer ou Verdi, mais un génie unique et le créateur d'une forme d'art nouvelle.

S'il est nécessaire de conserver le théâtre et de continuer les représentations de Bayreuth, croit-on que les wagnériens, ceux qui aiment vraiment Wagner et s'efforcent, en toute conscience, de pénétrer le sens de ses drames, suffiront à soutenir l'entreprise ? Elles ne seraient déjà plus qu'un souvenir, les « représentations de fête » ; et il ne serait plus qu'une ruine, le théâtre de Bayreuth, sans les snobs, les excellents snobs de toutes les capitales d'Europe et d'Amérique.

Je ne veux pas dire que leur présence rende agréable le séjour de Bayreuth. Ils sont insupportables. On les peut diviser en deux catégories : les cyniques et les hypocrites.

Les cyniques sont venus entendre *Parsifal* pour avoir entendu *Parsifal* ; ils l'avouent et s'en retournent, déclarant s'être ennuyés à mourir. La badauderie les a conduits en Bavière. Ils n'ont rien compris, n'ayant rien écouté de la représentation. Suivant leur tempérament, ils ont essuyé l'averse avec sérénité ou bien ils se sont vengés par quelques gouailleries. Du reste, leur cynisme les abandonne en général dans le train qui les ramène chez eux. Rentrés à Paris, ils gouaillent encore un peu ; mais ils ont tout de même une nuance de mépris pour qui n'a pas entendu *Parsifal*.

Les hypocrites sont les pires et les plus encombrants. Ils savent leur affaire, ayant travaillé Hans de Wolzogen. Peut-être, s'ils écoutaient le drame en toute simplicité, seraient-ils émus et touchés. Mais les commentaires, dont ils ont fait provision, s'interposent entre eux et l'œuvre même. Ces agités sont le fléau des entr'actes. Leurs enthousiasmes réglés sont exaspérants. Les moins redoutables sont encore ceux qui feignent l'accablement et se tiennent à l'écart, blêmes d'émotion, prostrés d'admiration... et rêvant, avec une joie intime, au départ prochain.

Je ne parle ici que de mes compatriotes. Il y a à Bayreuth une foule d'Anglais, d'Américains et d'Allemands qui, pour cacher leur ennui, ne se mettent pas en frais d'enthousiasme, et qui laissent clairement paraître sur leurs visages la plus morne des indifférences en matière de wagnérisme. Ils sont venus voir une « curiosité » ; l'ayant vue, ils repartent et vont où Bædeker les mène.

Les snobs ne sont donc pas toujours inutiles. Aussi, pour

être tout à fait juste, devrait-on leur témoigner un peu d'indulgence.

D'ailleurs, encore une fois, le snob ne crée pas la mode. Il la suit avec docilité. Qui donc fait la mode?

IV

Puisqu'il n'y a plus de classe sociale en possession de créer la mode, et puisque, d'autre part, nous constatons encore de vagues et furtives velléités de mode, qui donc possède sur le goût cette ombre de puissance?

Nous avons déjà constaté qu'au XVIIIe siècle, les gens de lettres et les artistes ont commencé de jouer dans la société française un rôle nouveau. Jusqu'alors, l'auteur n'avait d'influence sur les esprits que par son livre; le peintre ou le sculpteur ne s'exprimait, pour ainsi dire, que dans son œuvre. Désormais, leurs jugements et leurs opinions, colportés dans les salons, se répètent dans le public, opinions neuves et jugements subversifs, qui deviennent vite « à la mode », parce qu'ils satisfont l'esprit de fronde qui règne alors dans toute la nation.

Presque en même temps s'établit entre les artistes et les littérateurs une sorte d'intimité intellectuelle qui va grandir encore le pouvoir des uns et des autres.

On rapporte que madame Geoffrin, en créant son salon, avait d'abord songé à recevoir tous ses amis le même jour. Mais elle s'aperçut que les littérateurs, les poètes et les philosophes se réunissaient pour causer entre eux et que les artistes faisaient bande à part. Elle se décida donc à établir deux dîners, celui du lundi pour les artistes et celui du mercredi pour les gens de lettres.

Quelques années plus tard, madame Geoffrin n'eût point songé à séparer ses invités. Car, sous l'influence de Diderot, on vit bientôt se former des mœurs nouvelles.

« On retrouve, disait Diderot, les poètes dans les peintres et les peintres dans les poètes. La vue des tableaux des grands maîtres est aussi utile à un auteur que la lecture des grands ouvrages à un artiste. » On sait que cette maxime est peut-

être la plus grande nouveauté de l'esthétique du XVIIIe siècle.

On s'est souvent demandé si le mélange des arts ou pour mieux dire leur réciproque pénétration fut pour chacun d'eux une cause de progrès ou de décadence. Laissons cette controverse de pure critique : et contentons-nous de noter que, heureux ou malheureux, l'événement a beaucoup modifié les relations des artistes et des gens de lettres.

A mesure que le pittoresque entra dans la littérature et que la peinture se fit plus littéraire, les deux groupes encore divisés dans le salon de madame Geoffrin se rapprochèrent. Au temps du romantisme, peintres et poètes marchèrent confondus à la bataille. Il y avait alors entre eux comme une sorte de fraternité d'armes. Puis, la musique ayant à son tour envahi le domaine de la poésie et de la peinture et s'étant efforcé, — avec Berlioz et ses disciples — de substituer l'évocation à la suggestion, artistes et gens de lettres s'empressèrent d'accueillir les musiciens. Enfin, comme pour mieux sceller l'alliance, voici qu'en ces dernières années peintres et poètes ont tenté de remplacer l'évocation par la suggestion et d'exciter, soit par les couleurs, soit par les mots, ces vagues et mystérieuses émotions qu'il appartenait jusqu'ici aux seuls musiciens d'éveiller au plus profond de notre sensibilité.

A étudier ainsi, — pour les détourner à leur profit, — les ressources des arts voisins, littérateurs et artistes se sont peu à peu donné une sorte de culture générale. Ils sont en état de se comprendre et de se juger les uns les autres. Ils forment désormais dans la société la seule puissance qui ait quelque autorité sur le goût public. Par leurs conversations et par leurs écrits, ce sont eux qui créent des semblants de modes.

S'ils avaient une seule pensée commune, ils seraient vraiment les maîtres de l'opinion et ils exerceraient sur les modes de leur temps une omnipotence pareille à celle d'un monarque absolu. Car ils tiennent en leurs mains la seule arme de règne qui soit encore redoutable : le journalisme. Malheureusement, — ou plutôt heureusement, — ils ne sont plus qu'une foule sans direction, sans chef. Chacun tend à un idéal particulier. C'est aujourd'hui le triomphe de l'individualisme. Et nous tenons, enfin, la grande raison pourquoi la mode ne peut plus inspirer à ses sujets d'hier ni crainte ni respect.

A travers les brumes du présent, il est malaisé de deviner où vont l'art, la philosophie et la littérature. Naguère, M. Brunetière, avec sa véhémente éloquence, annonçait la *Renaissance de l'idéalisme;* il en énumérait tous les symptômes et, parmi les plus manifestes, il citait la place que tient dans le monde l'œuvre poétique et musicale de Richard Wagner. J'inclinerais volontiers à partager l'opinion de M. Brunetière, si je ne redoutais un peu ces grandes généralités sur le temps où nous vivons. Mais, que notre époque soit, comme il le veut, un âge d'idéalisme ou qu'elle soit un âge de tâtonnement et d'éclectisme, ce qui crève les yeux, c'est l'individualisme forcené des écrivains et des artistes, la dissemblance profonde de leurs tempéraments, l'ardente volonté que chacun déploie pour cultiver en lui-même la faculté par où il diffère de ses contemporains. Tous pratiquent avec une dévotion réfléchie le « culte du moi ».

On dira qu'il en a toujours été de même et que, si le culte du moi a trouvé aujourd'hui ses liturgistes et ses théologiens, il n'en est pas moins vrai qu'en tous les temps les hommes de génie furent de grands individualistes. L'histoire, ajoutera-t-on, démontre qu'à une même date, dans le même milieu social, ont toujours vécu des hommes dont les caractères intellectuels étaient diamétralement opposés. — Je n'y contredis pas. Émile Hennequin, un jeune critique de très grand talent, mort il y a huit années, a, dans sa *Critique scientifique*, combattu la théorie de Taine sur l'influence du milieu en dressant un tableau des littératures classiques et modernes, où, pour chaque époque, sont mis en regard les noms des écrivains et des penseurs les plus dissemblables. Mais, — Émile Hennequin du reste le remarquait lui-même, — jamais ces antithèses ne furent aussi violemment accentuées que de nos jours. Quelles affinités de métier ou de pensée peut-on découvrir entre des peintres comme MM. Puvis de Chavanne, Gustave Moreau, Besnard, Carrière, Monet? Et, en littérature, les contrastes s'accusent encore davantage : qui croirait que M. Henri de Régnier est le contemporain de M. Henri Lavedan, M. Paul Hervieu celui de M. François de Curel, M. J.-H. Rosny celui de M. Maurice Barrès?

De cet individualisme à outrance il est facile de discerner les raisons.

C'est d'abord la liberté de penser et d'écrire qui dès maintenant est absolue : toutes les entraves politiques, sociales et même morales sont brisées : les lois sur la presse qui figurent encore dans les codes des nations civilisées ne sont plus que des remparts démantelés, des défenses à demi ruinées ; il n'est guère de paradoxe, de rêverie, d'utopie qui ne trouve un imprimeur, des lecteurs et, si par hasard la justice s'en mêle, des juges disposés à l'indulgence ; chacun est libre, ou à peu près, de développer sa personnalité selon sa fantaisie.

C'est ensuite, et surtout, la situation sociale des écrivains et des artistes. Autrefois, la nécessité de vivre leur imposait des protecteurs embarrassants, ou bien les condamnait à respecter la tyrannie des modes, ou bien les forçait à rechercher soit des emplois, soit des encouragements officiels ; et toutes ces sujétions étaient parfois mauvaises conseillères. Celui qui prétendait s'y dérober risquait de mourir de faim. Dans les dernières années du XVIII[e] siècle, on commença de penser que peindre ou écrire était une profession comme une autre, et que le peintre ou l'écrivain pouvaient et devaient vivre de leur état. Dans un de ses mémoires contre les comédiens, Beaumarchais disait : « On a dit aux foyers des théâtres qu'il n'est pas noble aux auteurs de plaider pour le vil intérêt, eux qui se piquent de prétendre à la gloire : on a raison, la gloire est attrayante ; mais on oublie que, pour en jouir seulement une année, la nature nous condamne à dîner trois cent soixante-cinq fois ; et si le guerrier, le magistrat ne rougissent pas de recueillir le noble salaire dû à leurs services, pourquoi l'amant des Muses, obligé incessamment de compter avec son boulanger, négligerait-il de compter avec les comédiens ? » Grâce aux efforts de Beaumarchais et des gens de lettres de son temps, grâce à la Convention, qui fit une loi sur la propriété littéraire, la profession d'artiste ou d'écrivain put enrichir les uns et permettre aux autres — à presque tous les autres, — de vivre sans abandonner leur originalité. De nos jours, les conditions de la vie intellectuelle sont rendues encore plus faciles par la création des sociétés de secours et des syndicats d'intérêts.

L'artiste ou l'écrivain sont donc délivrés des nécessités qui jadis pesaient lourdement sur eux. Ni les lois ni les hommes n'ont de prise sur leurs rêves, sur leurs idées. Ils peuvent développer leur individualité sans souci du public; à proprement parler, il n'y a plus de public. L'anarchie des imaginations permet à chacun de peindre, de sculpter ou d'écrire comme bon lui semble.

Est-ce à dire que l'action des écrivains et des artistes soit maintenant moins grande et moins large qu'en d'autres temps? Non. L'œuvre achevée dans la solitude va recruter çà et là des admirateurs inconnus. Le livre, écrit dans l'isolement, va cheminer à travers le monde, éveillant des enthousiasmes ignorés.

Qui n'est compris ni aimé de ses compatriotes peut espérer désormais trouver, par delà les frontières de son pays, des adhésions, des sympathies, s'il a mis en son œuvre une parcelle de beauté, un atome de vie. Écrivains et artistes peuvent s'affranchir même de leurs traditions nationales. Autrefois chaque peuple cultivait son propre champ, connaissant, grâce à l'expérience des aïeux, les propriétés du sol qu'il ensemençait et sachant quelles graines devaient le plus sûrement y germer et y croître. Maintenant l'Europe est balayée par de grands coups de vent qui emportent les semences loin de la patrie du semeur et couvrent soudain la terre de moissons imprévues.

Être soi-même, tout soi-même, rien que soi-même, voilà ce que l'état social permet aujourd'hui aux artistes et aux écrivains, et on sait s'ils usent de la licence. Ils ne se conforment donc plus à la mode, parce que personne n'est aujourd'hui en état de la leur imposer. Eux-mêmes ne peuvent davantage l'imposer aux autres, parce que, divisés sur tout, ils n'ont qu'un parti pris commun, — celui de l'individualisme.

ANDRÉ HALLAYS.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

L'AME DU VOYAGEUR

Les explorateurs doivent se résigner à des fatigues, à des souffrances, parfois à des maladies, sans cesse à des misères. Le métier est rude, et on les plaint. Pour moi, je plains ceux qui n'ont pas voyagé.

Je ne suis pas psychologue, mais j'ai cherché à analyser l'état d'âme du voyageur. J'ai voulu connaître sa « chambre intime »: pour cela, j'ai regardé au plus profond de moi-même: de mes idées et de mes sentiments, j'ai essayé de dégager ce je ne sais quoi qui fait adorer à ceux qui en ont goûté la vie errante.

Voici ce que j'ai trouvé: à côté de la satisfaction du devoir accompli ou des services rendus à la science et à la patrie, à côté des jouissances de la vie libre et active, un des charmes du voyage réside dans un travail de comparaison que fait constamment et sans peine celui qui a l'habitude de regarder. A force de voir, sous des climats variés, en des conditions d'existence diverses, des hommes de races différentes, on découvre des points communs en tous; et

notant, peu à peu on se forme une opinion sur les questions générales qui préoccupent au plus haut point l'humanité. Le voyageur entrevoit les causes de la formation et du mouvement des peuples; il saisit la logique qui préside à la constitution de la famille, aux règles du mariage, à l'établissement de la propriété, aux modes de vie, nomade ou sédentaire, à la forme même de l'habitation. A ses yeux apparaît l'ordre fatal des étapes de la civilisation ; il apprend pourquoi et comment, sur divers points de la terre, des nations sont arrivées au même degré, à des époques différentes.

Il croit même pouvoir aller plus loin, et pénétrer jusqu'au fond des âmes. Des problèmes qui paraissent souvent obscurs s'éclairent pour lui d'une lumière éclatante. Il peut se tromper, sans doute, mais il sera pourtant sincère lorsqu'il pensera entrevoir ce qui fait la conscience, ou comment naissent et grandissent les conceptions religieuses. S'il ne peut faire partager à tous sa manière de voir, du moins aura-t-il trouvé pour lui-même, dans le spectacle aperçu des lois générales de l'évolution humaine, la tranquillité de l'esprit et la paix du cœur.

Le voyageur ne recueille pas uniquement le bénéfice d'un travail conscient; il éprouve des sensations connues de lui seul, sensations profondes, nettes, qui lui laisseront à jamais une impression aussi vive qu'au premier jour. Il me semble qu'il voit des choses que d'autres ne voient pas, qu'il apprend à connaître une vie générale, universelle, ignorée de la plupart. Sentant qu'il est près d'elle et qu'il est à elle, la nature le prend pour confident et lui ouvre tout grands ses mystères. Il n'a pas lieu de s'enorgueillir : il n'est guère plus savant que d'autres ; mais il a vu de près, sans voiles ; il est l'artiste devant qui le modèle paraît dans sa nudité admirable, l'artiste qui se repaît pleinement, sainement, de la beauté.

Dans ces moments de révélation, le voyageur qui crayonne sur son carnet ne se sent pas écrire ; sa main semble courir toute seule poussée par une force inconnue, et l'état de son âme se reflète en ces pages comme en un miroir. C'est quelques-unes de ces notes que je donne telles quelles, comme elles me sont venues, afin que le lecteur y retrouve les sensations mêmes que j'ai éprouvées.

* * *

A Madagascar, au nord de l'Emirne, un soir, en arrivant sur les bords du lac Alaotra, un coucher de soleil extraordinaire. J'ai vu de bien beaux couchers de soleil sur l'Océan Indien, en Cochinchine et au Cambodge; je crois n'en avoir jamais vu d'aussi étrange que celui-ci.

Le ciel passe du violet foncé au vert, un vert clair, pâle, qu'on ne connaît pas dans la vieille Europe; sur ce fond à peine lavé se détache un gros nuage noir, en forme de monstre crachant du feu. D'autres masses sombres se veinent de filets rouges. Au milieu de cette scène splendide, des cumulus forment des montagnes qui entourent un lac. L'illusion est parfaite: on distingue les rives, un promontoire, et même une rivière venant se jeter dans le lac; au loin, des nuages blancs dominent une chaîne aux crêtes neigeuses. Il semble que le lac Alaotra, sur les rives duquel nous allons dormir, ne soit plus devant nous, mais plus haut, là-bas dans le ciel. De petits nuages d'encre en barres horizontales viennent se poser sur le tableau comme des traits de plume ajoutés.

Cependant que nous avançons à pied à travers les plateaux ondulés de terre rouge et d'herbes, qui occupent une grande partie de Madagascar, tout le monde dans notre colonne se tait. On regarde et on regarde encore: nos porteurs, nos simples Bétsimisaracs, sont eux-mêmes, je crois, frappés. Ces braves gens à l'esprit simple, aux idées rares, qui d'ordinaire baissent la tête pour chercher le chemin, la lèvent maintenant au ciel, tant est grand le spectacle que nous donne la nature en cette soirée d'hiver subéquatorial.

Le gîte est loin, nous continuons à marcher. La nuit vient vite: les tons variés du ciel se fondent en une teinte pâle, uniforme, sur laquelle paraît à peine la silhouette des gros nuages. L'apparition d'une première étoile crève le firmament. Le croissant de la lune, blanc d'une blancheur presque diaphane, s'emplit de lumière et prend un éclat métallique: sur le sentier, maintenant éclairé, nos ombres se projettent très noires.

Voici les tombeaux des Antsianacs, marqués par de

grandes perches qui portent une fourche à leur extrémité. Puis les cactus à raquettes, dont les épines doivent arrêter les brigands. La route est resserrée, on ne peut marcher qu'en file, et notre caravane se coule à travers ces arbustes comme un long serpent.

Nous sommes au village d'Imérimandroso. A nos pieds, le lac Alaotra, long réservoir peuplé de crocodiles. Aux rives s'appuient des villages lacustres, dont les maisons flottantes oscillent selon les mouvements de crue ou de baisse des eaux. L'Alaotra se ride légèrement, et ses petites vagues se jettent d'une crête à l'autre un éclat de l'astre nocturne ; à la surface des eaux se déroule et miroite un long ruban d'argent.

Nous choisissons notre maison, et, après le dîner rapide, nous nous couchons, heureux de pouvoir enfin nous recueillir, et de laisser aller nos rêveries vers l'autre lac, le beau lac qui nous est apparu au ciel, gardé par des monstres apocalyptiques.

* * *

De ma fenêtre à la résidence de France à Tananarive. Juillet 1894.

Devant la résidence, la terrasse sur laquelle les soldats de l'escorte s'exercent à la manœuvre du bâton. Ils sont gais, les braves pioupious qui s'agitent au-dessous de nous, et qui de loin nous apparaissent comme de petites poupées. C'est que la vie est bonne et pas chère à Tananarive. On y trouve le dîner, le gîte et le reste. Très important, le reste ! aussi des sous-officiers ayant terminé leur temps cherchent-ils un emploi dans la capitale pour ne pas la quitter. Bonne graine de colons que ces hommes qui sont acclimatés au pays et y séjournent par plaisir !

Au-dessous de la caserne, le jardin dessiné par M. Bompard et où les jeunes arbres de France se mêlent aux plants indigènes.

Plus loin, un petit lac, légèrement ridé le matin, uni le soir comme une glace à la surface de laquelle se reflète l'îlot central ; dans l'îlot, s'élèvent quelques maisons grises qui s'appuient à un bouquet d'arbres : c'est la poudrière de la reine. Les gens bien informés prétendent que le magasin

existe, mais qu'on a oublié d'y mettre de la poudre. Une chaussée sur laquelle sèchent au soleil de blancs lambas relie à la terre cette île dont l'accès est interdit au public. Le lac avec son édicule me rappelle celui d'Hanoï; mais tandis qu'au Tonkin il y a une légende consacrée par une pagode, on ne trouve point de souvenirs religieux à Tananarive. En pays asiatique, une tradition, une idée, une croyance ; ici, rien.

Au delà du lac s'étend une plaine de rizières d'une platitude parfaite, nivelée qu'elle est par les eaux de l'été. Maintenant, elle paraît uniformément grise, divisée comme à l'équerre par des digues qui se coupent à angles droits, et sur lesquelles avancent, en longues lames noires, les grandes ombres des nuages. De-ci, de-là, apparaissent des villages gris, eux aussi, le matin, et le soir teintés de rose par le soleil couchant ; les maisons surgissent de l'étendue plate, en ligne, les unes à côté des autres sur les talus artificiels comme une succession de récifs.

Au loin, des collines pelées cachent la naissance des monts Antankars dont on ne distingue que les crêtes bleues.

Devant nous donc, une caserne, un lac, une plaine ; autour de nous, la ville. La partie centrale est sise sur une terrasse (si l'on peut employer ce mot) étroite et allongée d'où se détachent plusieurs arêtes, comme les rameaux de la branche d'un arbre. Sur celles-ci s'élèvent les faubourgs, où les maisons s'accrochent tant bien que mal aux pentes escarpées. Certaines sont retenues à la roche par des griffes de fer.

A gauche, une colline en forme de gros ballon parfaitement arrondi, couverte de maisons à la base seulement. La partie supérieure est fendue de grands fossés. En creusant des tranchées dans les flancs du mont, les Hovas pensaient faire des travaux de défense contre une invasion possible des Sakalaves ; vu de loin, le ballon se trouve ainsi marqué de grandes raies comme un Satzuma craquelé, ou le crâne ridé d'un éléphant. Ce mamelon nuit au paysage ; relié par un petit col en forme de selle à la montagne principale, il semble vouloir enlever à Tananarive une partie de son pittoresque : on a envie de couper la calotte, et de répandre la terre dans les marais du bas pour préparer un nouveau terrain à l'expansion de la capitale de Madagascar.

La résidence, d'une part, et le gros ballon de l'autre, forment comme les cornes d'une demi-lune; entre les deux se dresse la hauteur qui porte le siège du gouvernement hova et la plus grande partie de la ville. D'étroites constructions rouges se dressent sur le coteau et tournent leur façade du côté du lac; un toit de chaume les coiffe encore généralement, mais, d'année en année, il est remplacé par de jolies tuiles roses. Rien de plus inattendu, de moins vu que Tananarive. Les maisons sont espacées, et la nudité des terrains non bâtis est dissimulée par quelques arbres, par des broussailles, des cactus, chevelure épineuse des rochers, qui prend racine au sommet et retombe en longues gerbes sur les parois.

Pour jeter une note discordante dans l'accord des tons rouges, roses, gris, vert doré, jaune-paille, qui s'harmonisent dans le Tananarive indigène, il a fallu la main des Européens. Sous la direction des Vasas, ont surgi du sol malgache des bâtiments d'un style nouveau pour les peuples d'Orient. Tout en haut, le palais de la reine, lourd pavé flanqué de tours carrées, et comme équarri de quatre coups de hache dans un bloc gris. Aux façades uniformes, régulièrement percées de trois rangs d'ouvertures, on reconnaît le génie de l'Anglais, qui bâtit puissamment, grandement, solidement, mais jamais ne trouve ce je ne sais quoi de léger, d'élégant, de gracieux, qui procède du naturel sentiment de l'art.

Au-dessous, la demeure du premier ministre, ornée de clochetons zingués, comme un casino de bord de mer.

Des églises protestantes; la cathédrale catholique, qu'on dirait, avec ses tours et sa rosace, transportée de France et posée là d'une seule pièce.

La résidence de France où nous sommes, jolie, légère, élégante, faite de briques rouges et de pierres, agrémentée de vérandas et de terrasses, donne l'illusion d'un hôtel de Paris.

Au pied de la grande colline, à gauche du lac que nous avons devant nous, une grande place verte rappelle les *commons* anglais; une partie de l'espace est occupée par une mare où des femmes, jusqu'à mi-jambes dans l'eau, ramassent dans des paniers de petits poissons qu'elles vont vendre au marché.

De pittoresque qu'elle était, la ville est devenue bizarre,

bigarrée. Et la transformation commencée s'achèvera. Ce qui s'est passé au Siam, au Japon, ne peut manquer de se répéter dans un pays sans passé, chez un peuple sans histoire et sans religion propres. Ici, point de superstition à vaincre, point de préjugés à déraciner, pas d'éponge à passer, rien à détruire. Nous ne sommes pas en présence d'une grande nation au milieu de laquelle il est difficile au nouvel arrivant de se créer une place. Pas d'autonomie ; nous n'aurons pas affaire à une race unie, qui, malgré un arrêt de développement plusieurs fois séculaire, comme on en observe en Extrême-Orient, ait une civilisation très développée, et une personnalité consacrée par le temps. A Madagascar, la voie est d'avance déblayée, prête, ouverte à l'avenir. De jour en jour, le pays doit s'européaniser, se façonner aux mœurs, à l'esprit, au génie des nations supérieures.

Voilà ce que je vois pour demain.

Aujourd'hui, en contemplant Tananarive, je ne puis m'empêcher de songer à un de ces petits gouverneurs hovas qui venaient nous rendre visite, lorsque nous faisions route sur la côte orientale, de Tamatave à Foulpointe. Emmailloté dans la défroque de quelque valet européen, portant des boutons de la marine anglaise et le képi d'un capitaine d'état-major français, apparaissait devant nous un petit homme aux pommettes saillantes, aux yeux légèrement bridés, à la barbe mogole, au teint brun, produit étrange de sang arabe, nègre et malais. Ce personnage brandissait un vieux sabre veuf de son fourreau, tandis qu'une musique à ses ordres, un orchestre composé d'instruments indigènes, de grosses caisses et de fifres, faisait succéder à l'air composé par un Anglais en l'honneur de la reine, une imitation, pour ne pas dire une parodie, de la *Marseillaise*. Au milieu du charivari, le gouverneur hova trouvait le moyen de nous assurer du bon accord entre la République *Ipibik)* française et la reine de Madagascar. En voyant gesticuler le pantin travesti par tant de mains différentes, je ne pouvais songer sans peine que des personnages pareils avaient été pris au sérieux par le gouvernement français.

Tel le petit fonctionnaire bigarré, tel son gouvernement, telle sa capitale.

***

Du sable et du soleil, voilà Aden. Nulle part je n'ai aussi nettement senti le poids du fatum qu'ici, entre l'aridité d'en bas et le rayonnement d'en haut.

Nous sommes en septembre ; la chaleur est insupportable et les journées paraissent terriblement longues. Dans l'après-midi, on ne sait que faire ; on ne peut songer à sortir ; fermer ses fenêtres, c'est étouffer dans une cuve portée à une haute température ; les ouvrir, c'est appeler le simoun avec son cortège aveuglant. Pas d'eau pour se baigner ; dans la mer, les requins ; sur terre, l'eau douce à des prix exorbitants. Il faut se résigner à souffrir en attendant l'approche de la nuit.

Vers six heures, nous sortons et prenons une voiture pour aller de Steamer-Point à la ville arabe ; derrière Steamer-Point, derrière la ville arabe, autour de nous, partout, de grandes montagnes de sable et de rochers, invariablement nues ; immenses réflecteurs disposés par la nature pour emmagasiner et renvoyer la chaleur. Sur les parois de la roche se creusent des cavités dans lesquelles vient nicher un peuple de vautours.

A chaque pas, nous trouvons l'empreinte de la lourde domination anglaise ; ce sont : murs crénelés, courant le long des crêtes, forts solidement cimentés sur des sommets escarpés, gros canons appuyés sur le sable du rivage et attendant l'heure de parler, travaux d'art, tranchées dans les falaises, tunnels sous les collines, et, devant les portes, ces grands Syks, ces fiers soldats de l'Inde, maintenant préposés à la garde des entrepôts des plus riches marchands du monde. L'uniforme rouge arde au soleil ; il faut avoir connu ces flamboiements, ces trop-pleins de lumière pour comprendre l'image des Hébreux peignant la robe du Christ d'un même mot qui désigne le rouge, le blanc et l'éclatant tout à la fois.

Sur la route, et dans Aden même, une population de nègres de toute taille, grands Somalis, très noirs, à la carrure herculéenne, guides, cochers ou interprètes sortis on ne sait de quel port africain ; petits négrillots, aux jambes fines, au

ventre ballonné, énorme, véritables monstres dont le torse chétif porte une tête trop grosse; dans la face luisante, deux grands trous montrent de beaux yeux à fleur de peau. Cette population de gnomes innommables entoure le voyageur, s'attache à lui, le harcèle, ne lui permet pas une minute de tranquillité dès qu'il est sorti de l'auberge. Les contorsions et les grimaces de ces enfants, le rire de deux superbes rangées de dents blanches m'attristent. Où le passager, où le globe-trotter ne voit que l'avidité pour le « bakchich », il me semble sentir une douleur cachée, un désespoir navrant. Je ne sais que penser, et me trouve malgré moi pris entre des désirs contraires de rire ou de frapper ; une étreinte serre le cœur, en face de gamins à qui leurs parents ne lèguent en les mettant au monde que le droit à la souffrance.

Autour de la voiture viennent se presser des Juifs, facilement reconnaissables à leur aspect sordide, à leur tête de mouton dont le nez recourbé plonge sur de grosses lèvres charnues ; des mèches flottent en tire-bouchons des deux côtés des tempes. Les Juifs d'Aden exercent la plupart la profession de changeurs de monnaie. Je fais mine de prendre une instantanée de l'un d'eux ; en apercevant mon appareil, le personnage fait un mouvement de côté, se met derrière le cheval, et me déclare qu'il n'apparaîtra devant l'objectif que moyennant dix sous.

Nous voilà sur la grande place d'Aden. Les tables en bois mal équarri d'un café en occupent la majeure partie. De gros musulmans, coiffés d'un vaste turban, gens à la figure fine ornée d'une grande barbe souvent teinte de henné, jouent tranquillement au domino : ils approchent de temps en temps de leurs lèvres le long serpent vert d'un narghilé, ou vident une minuscule tasse de café noir et aromatisé. Des agents de police indous écartent à coups de bâtons les curieux ; des chèvres, des ânes, peints au henné, eux aussi, errent autour des tables ; un parfum particulier, fin, s'exhale de partout.

De longues files de chameaux montent et descendent entre la ville indigène et Steamer-Point. Tous marchent d'un même pas rythmique. Les hommes, accroupis derrière leur bosse à la naissance de la queue, se laissent bercer par le mouvement de va-et-vient régulier, et semblent ne faire qu'un avec leurs montures.

Tout ce monde reste, va, se meut tranquille par une chaleur intense, courbé sous la fatalité qui pèse sur chacun comme le soleil de plomb. Quel exemple de la résignation que le spectacle des routes chaudes d'Aden! On comprend que tous attendent la souffrance avec la même impassibilité que le bonheur.

Au-dessus de la foule qui accepte ce qui est écrit, plane une idée dominante, la suprême illusion, la croyance. Le long des chemins, près des maisons, sur les terrasses, quatre fois par jour, des hommes, tour à tour debout, accroupis ou prosternés, murmurent, en se tournant vers la Mecque, la prière à Allah et à son prophète. Tandis que leur destinée écrite au ciel s'accomplit, immuable, ils attendent, calmes, le paradis des Houris.

Vivre parce qu'on croit, quoi de plus beau!

Dans mon séjour à Aden, je retrouve l'Orient et l'Occident, la désespérante philosophie fataliste des musulmans et le progrès, la marche en avant de la race anglo-saxonne; d'un côté celui qui obéit, et, de l'autre, celui qui commande. Résignation ici, et là Puissance. C'est la revanche de l'Europe sur l'Asie, l'invasion des civilisés suivant de quatorze siècles celle des Barbares. Nous assistons à un des grands mouvements dans l'histoire du monde, à un flux dans la mer des peuples; à quand le reflux? Viendra-t-il de l'Est ou de l'Ouest? Demeurerons-nous unis contre le débordement des grandes productrices d'enfants jaunes, que certains craignent? L'avenir nous le dira. Mais je crois, quant à moi, que l'Europe a plus à craindre de ses propres descendants qui se fortifient et grandissent en d'étranges proportions, au loin, que des races moulées depuis des milliers d'années dans un cadre inférieur.

***

Nous sommes en pleine nuit dans une forêt d'Angkor. Deux jours, nous avons navigué sur cette mer intérieure, le Tonlé-Sap, qui se vide une fois l'an, et attire une population de cinquante mille âmes là où passe maintenant notre canonnière. *Le Bouclier* a jeté l'ancre devant l'arroyo de Siem-Reap, et trois heures de sampan nous ont menés à la ville siamoise que nous venons de quitter après dîner.

Nos équipages sont des charrettes à bœufs, sortes de claies

couvertes d'une bâche et suspendues sur l'essieu des deux roues : les rais en sont renforcés par trois pièces de bois en forme de triangle. Les bœufs se courbent sous un joug où se dresse une haute corne en bois ; à l'extrémité de celle-ci sont reliées les ficelles qui passent dans les naseaux des animaux. Mode de locomotion qui semble inventé exprès pour ce genre de promenades nocturnes.

Nous avons traversé d'abord les faubourgs de la ville, des cases sur pilotis au milieu des bois de cocotiers. Puis nous sommes entrés dans la forêt : la lune se lève ; les bœufs marchent au pas : silence autour de nous ; pas un cri d'oiseau, pas le moindre souffle de brise. Seuls les chants nasillards des conducteurs des charettes, les grincements des roues, le clapotis des bœufs, lorsque la route est inondée, troublent la majesté du silence. Nous avançons très lentement. Il semble qu'avant de voir quelque chose de très grand, il faille se recueillir. Sous la lumière de la lune, la nature prend l'aspect de ces paysages puissants et tourmentés que Doré donnait comme cadre aux scènes du Paradis perdu. Les arbres grandis dans la nuit sombre détachent sur le ciel constellé leurs masses aux formes étranges. Les lianes qui pendent à leurs branches se coupent de raies noires, ombres projetées par les feuilles, et semblent des serpents géants. Sur le feuillage, par places, des groupes de lucioles figurent des arabesques mouvantes et scintillantes. Tout porte au recueillement.

Tant bien que mal étendu sur le char cahotant, à demi endormi par la musique bizarre et monotone des roues, tandis que mes regards montent vers le ciel, je me sens envahir par la nature environnante. Je suis enlevé presque malgré moi à la réalité, et entraîné bien loin dans la forêt enchantée des beaux contes orientaux. Dans ces divines solitudes de l'Asie méridionale tout parle, tout berce, tout chante. Oh ! que je vous aime, charme inconnu, rêveries aux ailes d'or des grandes forêts de l'Indo-Chine ! Que vous me faites parfois bien saisir les conceptions de ces esthètes contemplatifs dont l'idéal est de s'élever au-dessus des misères humaines, pour se confondre un jour dans le grand Pan, s'absorber en la nature belle, forte, enchanteresse, et, assimilés à la force créatrice, devenir ainsi une partie de la vie universelle et divine !

Pareils à ceux qui furent employés à la construction des édifices kmers, les bœufs, que grandissent les ombres de la nuit, soufflent fortement de leurs naseaux, et marquent leur marche par un régulier dodelinement de la tête ; ils semblent, eux aussi, se laisser envahir par le sentiment général, et songer.

Brusquement, la forêt s'ouvre, le rideau se déchire. Devant nous, quelques marches montent vers une large terrasse. De chaque côté s'accroupit un monstre de pierre, laid, s'il n'était étrange, ridicule, s'il ne représentait une des conceptions d'un peuple bien éloigné de nous aujourd'hui, mais de même race que nous, admirable, bien que souvent incompréhensible. Ces animaux, baptisés, je ne sais pourquoi, du nom de lions, se présentent de profil à la lune, et nous apparaissent, l'un pleinement éclairé, tout blanc, et l'autre dans l'obscurité, tout noir.

Nous descendons pour marcher, tandis que les charrettes gravissent les escaliers ; les roues s'engagent en des ornières creusées par l'usure dans la pierre. Je me souviens d'avoir vu au Laurium, non loin des ruines d'un temple antique, de pareils sillons imprimés dans le marbre sur la piste des courses de chars.

Plus loin, une seconde terrasse dallée. Des touristes ont innocemment gravé leurs noms en grosses lettres sur la pierre. Ils ont peut-être pensé qu'en face de monuments où un peuple a mis toute son âme, au point d'épuiser sa force vitale, il leur suffirait, à eux, pauvres modernes, de s'inscrire pour passer aussi à la postérité.

Entre deux étangs situés en dépression et remplis de nénuphars, s'allonge alors une chaussée droite, étroite, menant à une longue enfilade de portiques dont le pied était jadis baigné par les eaux des étangs. C'est la première enceinte d'Angkor-Vat, la pagode royale. Une porte, surmontée d'une tour, donne accès à une autre chaussée, sise encore entre des étangs, qui mène à l'enceinte intérieure. Dans le fond se dresse le gigantesque diadème à trois pointes des pyramides sacrées. Telle on figure généralement la coiffure des Devadas.

En haut, au-dessus de la pyramide du milieu, une flèche d'or, un trait étincelant dans le ciel : c'est le baudrier d'Orion.

On regarde; ce qu'on voit est beau, grand, simple; on se tait. Les idées ne sont pas assez nettement établies, les sentiments sont trop imparfaitement définis pour pouvoir être exprimés. Trop de pensées nous agitent pour que nous en puissions fixer une aussitôt. Ces ruines renferment toute une civilisation qui n'est plus, tout un passé. Il y a mille ans, un peuple vivait, pensait, travaillait, créait ici. Un souverain laissait de sa puissance des traces ineffaçables. Une cour s'agitait autour de lui, des fêtes se donnaient sur les lacs, des prêtres présidaient aux cérémonies religieuses, de longues processions se déroulaient sur les chaussées. D'une vie intellectuelle et artistique, d'une puissance créatrice incontestables, d'une dépense extraordinaire de force et d'énergie sont nés ces monuments d'Angkor. A les élever, les Kmers paraissent s'être épuisés; ils semblent s'y être donnés entiers, et avoir disparu ensuite pour ne laisser d'eux que leurs œuvres.

Angkor-Vat, Angkor-Thom et quelques ruines éparses sont tout ce qui reste d'un royaume, jadis puissant.

Maintenant les pierres s'effritent, les lierres s'attachent à elles; les racines attaquent les blocs et les disjoignent, les arbres se dressent au sommet des tours comme des crinières. La forêt enserre de tous côtés la ville morte, d'une enceinte plus étroite chaque jour. Si les hommes n'interviennent pas pour défendre les traces du passé contre les forces de l'avenir, un temps viendra, assez prochain, où les monuments Kmers ne seront plus. Ce qui est le tombeau d'un peuple n'existera même plus : l'œuvre sera ensevelie; la terre aura recouvert la dalle du sépulcre : des peuples jeunes pousseront la charrue à sa surface, des civilisations nouvelles s'élèveront sur des fondations faites des débris des anciennes.

En voyant ce qui se passe à Angkor, le voyageur songe à ces lignes de Bossuet : « Quand Dieu efface, c'est qu'il se prépare à écrire. »

Nous autres, nous profitons de ce que la monumentale inscription laissée par ce peuple n'est pas encore complètement détruite pour tenter d'en déchiffrer des parties. Rentrés pour le repas du soir dans la Sala de bambous, nous écoutons les gardiens de la pagode. Nos voisins les bonzes, les prêtres, drapés de longues toges jaunes, après avoir psalmodié leurs

prières, remplissent l'air de leurs chœurs, ou accompagnent leurs chants mélancoliques sur le clavecin de bambous. En associant l'idée de la prière à celle de la grandeur des Kmers, ils nous rappellent que les grandes œuvres sont filles d'un grand sentiment. C'est la croyance à l'au-delà qui a fait surgir du sol les monuments les plus admirables du monde.

* * *

Des promenades sur la côte d'Annam nous ramènent en arrière, en France. — Nous avons des visions de plages bretonnes et sentons notre cœur battre plus vivement, en retrouvant si loin quelque chose de la Patrie.

Une heure de chaloupe à vapeur depuis Tourane, et l'on aborde au pied des montagnes de marbre. C'est un groupe d'îlots rocheux, calcaires, entourés de sable de tous côtés. Un sentier entre des cactus, puis un escalier étranglé, entre les parois de rochers gris aux flancs desquels se cramponnent des arbres bizarres, mènent le touriste à une pagode, élevée à l'entrée d'une grotte. Un trou noir, une ouverture béante dans la pierre, au-dessus de laquelle un palmier plonge, pour remonter en courbe gracieuse et présenter au ciel sa gerbe métallique comme la branche d'un grand lustre, donne accès dans les souterrains.

On entre, on suit un couloir étroit, obscur, et on débouche subitement sur une grande salle ronde, sous un dôme élevé. La lumière vient du sommet à travers les ouvertures arrondies dans le rocher ; et le feuillage qui croît à l'extérieur adoucit et tamise encore le jour. Les murs sont gris, couverts par places d'un lichen vert. De la voûte descendent jusqu'au fond de la salle des racines d'arbres, qui tombent comme les cordes des cloches d'une cathédrale.

On placerait volontiers dans ce cadre une aventure des *Mille et une Nuits* ; après une marche pénible dans des souterrains noirs, sales, tortueux, on se figure le héros, pénétrant par enchantement dans cette grande salle riche, bien éclairée; on entend, partant des recoins, les accords d'une musique suave et douce ; on voit rangés le long des murailles les trésors les

plus rares : on contemple au milieu de la salle des groupes de jeunes femmes plus belles les unes que les autres, vêtues des étoffes les plus somptueuses, souriant à la venue du Prince Charmant.

Voilà ce que le rêve me montre. La réalité est autre.

Lorsqu'on s'est arrêté une minute, surpris, à l'entrée, on descend par un escalier que gardent des deux côtés des gardiens peints en rouge à la chinoise, assis sur de gros monstres à la figure de chats effrayés. A droite, une petite pagode, au toit orné de faïences blanches et bleues, abrite des Bouddhas dorés, et cache une fontaine où viennent en pèlerinage les femmes stériles. La chapelle est éclairée en plein par la lumière d'en haut et semble encadrée par la muraille. Tout autour de la salle, de petites pagodes, des niches cachant des Bouddhas, des inscriptions. Cette grande rotonde souterraine, doucement éclairée, défendue par des génies du bouddhisme chinois, et consacrée à la religion, laisse une impression étrange.

Au sortir de la grotte, un escalier nous conduit à une arche de pierre naturelle, donnant accès à une terrasse qui s'étale au sommet du mont.

Nous nous trouvons dans un vrai cirque, dans un Colisée où la main de l'homme n'aurait pas passé; le pourtour est fait de cette roche grise, déchiquetée, tantôt percée de cavités tantôt alourdie de grosses pendeloques, à qui sont dues les merveilles de la baie d'Along. Par les arches qui en marquent l'accès et la sortie, on a des échappées sur la plaine : d'un côté, derrière nous, le désert de sable au milieu duquel se dressent, comme de grosses bêtes accroupies, les autres rochers; plus loin, dans l'ouest, de la verdure, des jardins et des rizières sur lesquelles s'étend en caresse un de ces rayons chauds dont le soleil est avare en cette saison.

De l'autre côté, vers l'est, un escalier très droit bordé de balustrades en pierre; dans les cavités des rochers, des Bouddhas dorés; sur les terrasses, de petites pagodes; partout de grands cactus gris; dans les fentes où ruisselle un mince filet d'eau, s'accrochent des palmiers, des arbres tourmentés par le vent et les pierres, qu'enserrent de leurs spirales de belles Monsterra aux larges feuilles vertes.

Sur le monticule, se meut un peuple de bonzes et de bonzillons ; ils promènent leurs écharpes safran sur la teinte grise de l'ensemble, pour la plus grande joie de l'artiste et le plus grand dam du passant qu'ils ne cessent de harceler de leurs demandes. Ces mendiants religieux ont la plus mauvaise réputation ; on prétend qu'ils ne sont pas étrangers à la guérison des femmes enceintes ; on fait courir sur leur compte d'autres bruits plus mauvais encore...

Plus bas, au pied du rocher, s'étend une large plage de sable, tapis doré qu'une mer sombre vient mollement lécher de ses lames. A l'horizon, un groupe d'îles noirâtres, rochers tourmentés par les courants, battus par les furieuses tempêtes du golfe de l'Annam, où les pêcheurs viennent récolter les nids d'hirondelles.

La longue grève, sur laquelle s'élèvent les collines de marbre, me fait songer à celle du Mont-Saint-Michel et de Tombelaine. Là-bas, sur les côtes de Bretagne, les accidents de la nature ont été mis à profit par le catholicisme occidental ; ici par le bouddhisme de l'Orient. A des milliers de lieues de distance, les rochers ont été attaqués par la main de l'homme pour des motifs religieux ; en France, l'art élevé ; ici, le bizarre, l'étrange. Aux deux extrémités de l'ancien continent, la même idée des deux races blanche et jaune, de laisser sur la roche, comme une signature éclatante, l'empreinte de leur génie.

***

Il n'y a pas qu'aux montagnes de marbre que la côte d'Annam nous donne une ressouvenance, bien rare en ces régions, des plus beaux paysages extrême-occidentaux. Cette vision de la côte de Bretagne, je l'ai eue une seconde fois, bien nette, en montant à Hué, en décembre 94.

Après quelques kilomètres parcourus le long de la mer au nord de Tourane, on commence à gravir la chaîne côtière d'Annam. A mesure qu'on s'élève, le paysage devient splendide ; il doit au mauvais temps et à la tempête de prendre un caractère effrayant ; et si nous perdons pour le confort, nous nous dédommageons amplement par le coup d'œil : à nos pieds, les baies arrondies dont la mer dessine les courbes en

un triple bourrelet d'argent. L'Océan a une teinte noirâtre et semble frissonner sous le souffle du vent ; de longues rides, traversant la baie, se forment d'un côté et galopent pour disparaître de l'autre.

En deçà du littoral, dans les terres, s'étendent une plaine de rizières en damier sur lesquelles se détachent encore à la dernière clarté du jour les masses noires des buffles, et d'immenses lagunes à peine séparées par des bancs de sable, entre lesquels voguent de frêles sampans. De tous côtés, à l'horizon, de lourdes montagnes sombres, à demi cachées dans la brume. Le brouillard se confond à certaine distance avec la mer qu'il enveloppe d'un voile de mystère.

On se croirait volontiers au pays des légendes, dans le domaine des génies, des farfadets ou des gnomes ; on s'attend à entendre le râle des passagers du *Vaisseau-Fantôme*, ou le chant lointain des Vierges de Sein.

Nous marchons au milieu d'une végétation forte, puissante, chargée d'humidité et de sève.

Antithèse étrange que cette impression d'une anse déchiquetée de Bretagne, ou d'un fjord de Norvège, dans une contrée où la nature vous fait deviner les caresses d'un soleil tropical.

Bientôt la nuit se fait, et nos hommes n'avancent plus que lentement ; ils doivent contourner de gros rochers qui barrent à moitié la route, ou passer sur des ponts de bâtons au-dessous desquels bruissent quelques cascatelles. Les torches de roseaux sans cesse secouées de haut en bas comme des encensoirs, éclairent notre marche, et les étincelles éparpillées tombent dans le bois et disparaissent parmi des lucioles étincelantes. La mer gronde en bas. Le convoi a un aspect fantastique. La chaise de Roux, qui me précède, semble avoir changé de forme ; nos petits coolies ont grandi sous leurs chapeaux coniques, et leurs manteaux de feuilles de roseaux se sont hérissés : ils deviennent des êtres bizarres sous leurs carapaces végétales.

Quelques cañhas de bambous occupées par des gens qui travaillent à la route, une dernière montée raide sur des pierres plates, et nous voilà au col des Nuages, dans le tram, autour d'un grand feu qui nous séchera.

Pour la première fois depuis que je suis en Indo-Chine, j'ai l'impression de l'hiver.

*
* *

En Chine, c'est le charme d'un fleuve déjà connu qui vient s'emparer de nous et nous séduire.

Le 18 avril, je revois le Mékong et suis heureux de le retrouver. Il me semble qu'entre ses eaux et moi il y ait un lien, qu'une sympathie nous unisse. C'est un ami auprès duquel il me plaît de rester, avec qui j'aime à causer. Et de fait, la multitude des souvenirs qu'évoque le nom d'un fleuve tel que le Mékong, l'histoire des peuples qui habitent ses bords, l'aspect des pays qu'il traverse, la majesté du cadre, la solitude du lieu, le murmure même des eaux, tout porte à la réflexion, au songe.

Au-dessous de nous, les eaux mugissent en un rapide que forment des rochers s'avançant des deux côtés comme pour barrer le passage; plus loin, les collines qui bordent le fleuve semblent s'abaisser à un coude, tandis que les grands arbres inclinent leurs rameaux en courbes gracieuses, couvrant de leur ombre le cours redevenu tranquille.

Auprès de nous, nos mulets attendent paisiblement que le moment soit venu pour eux de passer; de leur queue agitée en un mouvement régulier de balancier, ils chassent les mouches qui les taquinent.

Assis sur une roche élevée, je contemple cette scène sauvage et simple à la fois, à laquelle nous devons un sentiment de quiétude, de tranquillité profonde. Je retrouve la sensation que j'ai éprouvée dans le calme des forêts d'Angkor; je comprends la volupté que trouvent encore à la vie contemplative les sages détachés de beaucoup des soucis d'ici-bas. La vision, pour moi, est courte, rapide: je soulève un coin du voile qu'ont déchiré les anachorètes, que déchirent encore les moines du mont Athos ou les fakirs de l'Inde. Le renoncement aux joies terrestres auquel poussent les Brahmes, l'existence ascétique des Mahatmas, la science et la vie d'une partie de l'Inde et de l'Asie centrale, c'est-à-dire de plusieurs millions d'habitants, deviennent à mes yeux chose intelligible. Pour

un peu, je penserais à l'unisson de ces cerveaux asiatiques...

Et, lorsque je quitte le pays du rêve et de la songerie, encore à demi endormi par le rythme monotone du fleuve, c'est le chimérique que je caresse, c'est à l'impossible que je veux toucher.

Briffaud et moi parlons de descendre en radeau le Mékong depuis la hauteur de Tali jusqu'à son entrée en Indo-Chine ; l'entreprise serait hardie, peut-être faisable, et l'idée nous séduit. Il nous semble qu'elle soit nôtre et que nous mettions déjà le projet à exécution. Nous causons de la construction du radeau, des détails du gouvernail, des vivres à emporter, des précautions à prendre, comme si nous nous embarquions demain.

Qui n'a pas mouillé ses lèvres à la coupe du merveilleux, qui ne s'est pas enivré du poison divin de l'illusion, ignore un des sentiments qui sont le propre de la race française. Je ne l'appellerai pas défaut, non; je dirai plutôt que c'est un penchant, qui, selon qu'il est dirigé, peut produire les œuvres les plus étonnantes, les plus admirables, ou donner les résultats les plus funestes. C'est à force de viser à l'impossible qu'on arrive à l'extraordinaire, et nos ancêtres n'eussent jamais été grands s'ils ne se fussent crus capables d'œuvres de géants...

***

La crainte des obstacles est pour l'explorateur le commencement de la sagesse. Il est sûr d'en rencontrer assez d'inévitables pour ne pas chercher à s'en créer de nouveaux de son gré.

Un grand voyageur thibétain, M. Rokhill, répondait à son éditeur, qui lui demandait, avant son départ, en vue de la publication éventuelle de son récit, s'il aurait beaucoup d'incidents : « Le moins possible ». Réponse sage, qui dénote l'expérience d'un voyageur consommé.

Aussi craint-on, en route, au premier chef, la traversée des grandes chaînes, source certaine de fatigues et de difficultés. Mais, si les escalades procurent souvent de grandes souffrances, l'arrivée sur le sommet donne en revanche aussi les joies les plus intenses. J'ai connu une de celles-là simplement pour avoir atteint une certaine passe.

C'est le 7 octobre; nous sommes encore dans le bassin de la Salouen, et, après une longue et pénible montée à pied, nous parvenons au col. Par une fente entre deux montagnes, on aperçoit derrière soi, enveloppée dans une teinte bleuâtre, la chaîne de séparation de la Salouen et du Mékong, avec quelques sommets saupoudrés de neige fraîche; le paysage me rappelle les lointains de certains tableaux miniatures, d'un triptyque de Vinci entre autres, au musée de Pétersbourg.

Il est interdit de chanter ou de tirer des coups de fusil; on marche vite; il faut fuir l'endroit redouté; les génies de la montagne, lorsqu'ils s'attaquent à un voyageur, l'épargnent rarement, et leurs victimes sont nombreuses. Des crânes humains, des ossements, des tibias, des écuelles, un reste de pipe, étalés auprès d'un tas de pierres que surmonte un bambou, nous montrent le sort réservé aux infortunés qui se laisseraient surprendre par le froid.

On marche vite, presque à plat, le long des crêtes, et l'on s'arrête au pied d'un monticule. Tandis que les hommes montent la tente, je grimpe sur l'éminence pour voir, voir ce qui est devant nous, ce qu'il y a plus loin. Arrivé en haut, je m'assois; Roux, qui m'a suivi, fait de même. Pendant un temps, nous restons à regarder, sans nous parler; au bout de quelques minutes nous échangeons ces quelques mots : « C'est beau ! — Oui, c'est beau ! » Puis on se tait de nouveau. C'est que le spectacle que nous avons devant nous est unique, profondément impressionnant. C'est un des plus beaux auxquels il m'ait été donné d'assister en voyage. Le brouillard qui nous avait entourés s'est déchiré, et, vers l'occident, le ciel nous apparaît resplendissant. Au premier plan descendent vers le Kiou-Kiang des pentes vertes, sur lesquelles des pins rabougris étalent leurs branches comme des cèdres. On devine le fleuve sans l'apercevoir.

Au nord-ouest, de hautes montagnes neigeuses et rocheuses, hérissées à la fois et serrées, d'un aspect farouche. C'est bien là la barrière qui interdit l'entrée du Thibet, du grand pays du froid, des mystères et des priants. Au sud-ouest s'ouvre une large vallée, une trouée dans des montagnes plus basses : ce sera peut-être notre route de demain. En nous tournant, nous apercevons les flancs de la chaîne de séparation des

deux fleuves pleinement éclairée par le soleil couchant, grands coteaux verts bordés de neige fraîche étincelant sur les crêtes qu'elle vient mordre.

Nous en avons bien fini avec la Chine si fatigante, avec ces paysages si uniformément pittoresques du Mékong chinois. On respire plus librement, on voit plus loin, on a plus d'espace devant soi que dans les vallées étroites où nous venons d'être enfermés.

A mesure que nous sommes montés, l'horizon s'est élargi, et, maintenant que nous voilà sur le sommet, nous nous sentons grandis. Nous étions petits dans ces gorges étroites où la vue ne pouvait guère s'étendre qu'à quelques centaines de mètres. Ici, sous nos yeux, s'étale tout le bassin de l'Iraouaddy, avec ses arêtes tourmentées, ses grandes branches torrentueuses, ses plaines basses. Nous oublions les difficultés qui nous attendent pour le traverser, nous n'en avons fait déjà qu'une bouchée; nous sentons au loin un ciel plus chaud, nous entrevoyons les Indes, les Indes merveilleuses, si riches, dont le nom glorieux, qui semble dire tant à lui seul, a fasciné à travers les siècles les grands conquérants, depuis Alexandre, depuis Tamerlan, jusqu'à Napoléon. Et il nous semble qu'en ouvrant une route nouvelle vers les belles plaines du Bramapoutre et du Gange, qu'en descendant, par des contrées encore vierges de pas européens, sur les rives des fleuves sacrés, nous faisons, nous aussi, œuvre de conquérants. Devant nous, une terre inconnue. La solution de grands problèmes géographiques est peut-être entre nos mains : nous allons travailler pour la science, et, si nous réussissons, nous aurons, nous aussi, une gloire à apporter à la France, à la Patrie, dont l'image nous accompagne et nous soutient sans cesse.

Une nouvelle ardeur nous saisit, une force nous pousse en avant; nous respirons à pleins poumons; et, au milieu de nos misères, nous nous sentons heureux, si heureux que je me prends à pleurer d'émotion.

Nous redescendons au camp.

Le soir, la lune qui décroît apparaît derrière le cône au pied duquel nous couchons : elle cache de sa clarté une partie des étoiles qui scintillaient dans un ciel sans nuages. Nos hommes groupés autour des feux chantent avec entrain. Tête

nue, la poitrine découverte, ils ne s'aperçoivent pas que le thermomètre ne marque que deux degrés. Ils contemplent le grand cône blanc du Pémachan, la montagne sainte, dont la tradition fait le paradis terrestre et l'origine de la race Loutzé.

Et ces gens confiants s'étendent autour de nous et s'endorment vite, attendant sans soucis que le soleil, venant éclairer de nouvelles teintes le grand tableau, leur ouvre une journée de peines et de labeurs.

Cette conscience qu'a parfois le voyageur d'être comme enlevé et transporté par une force inconnue en un autre monde, vers l'au-delà, voilà pour moi le charme qui le retient à son métier, plus encore que la joie de la liberté ou l'amour de la science; voilà pourquoi celui qui a bu à la coupe du voyage voudra y boire encore, et encore, et toujours!

HENRI-PH. D'ORLÉANS

SOUVENIRS DE JEUNESSE[1]

I

Mes premiers souvenirs remontent à 1848. Ils naissent dans les rumeurs de la guerre que nous appelons « la guerre de la Liberté nationale ». J'avais alors quatre ans : il est naturel que je n'y aie rien compris. Il ne me reste qu'une vague idée des bruits de la bataille de Miskolcz : mes parents habitaient cette ville, qui fut tour à tour au pouvoir des ennemis et des Hongrois.

Mon père était... comment dire? inspecteur ou receveur du sel? ma foi! je ne sais au juste. Je sais seulement que devant notre maison se promenait, jour et nuit, une sentinelle. Mon père avait la caisse du Gouvernement. Bien que mon frère aîné, qui avait dix ans à cette époque, m'ait souvent raconté depuis notre situation, je n'ai jamais su m'y retrouver. Mais ce que je me rappelle très bien, c'est qu'au

1. A l'heure où la Hongrie célèbre son millénaire, où l'Exposition de Budapest fournit au monde civilisé l'occasion de lui témoigner tant de justes sympathies, nous sommes particulièrement heureux de publier les *Souvenirs* que son peintre national, Michel de Munkacsy, a bien voulu nous confier.

premier bruit de la marche des Russes sur Miskolcz, tous les pères cherchaient à mettre leur famille à l'abri. C'est ainsi que le mien nous expédia, avec ma mère, chez le père de celle-ci, qui était régisseur des biens du prince de Cobourg, dans un des plus jolis pays de la Hongrie, au milieu des montagnes de Matra.

Les Russes étaient déjà répandus dans les environs, et le trajet ne fut pas sans péril. Notre voiture s'arrêtait à chaque instant, de peur de tomber entre les mains ennemies, ce qui nous arriva en effet. Je sens encore la terreur qui nous saisit quand nous nous vîmes cernés par les Cosaques, leurs lances tournées vers notre voiture. Il n'y avait que cinq enfants et leur mère ; rien à prendre. Ce fut sans doute ce qui décida les Cosaques à nous laisser aller et continuer notre route.

Nous voici donc arrivés à Cserepvar, sains et saufs. Là se rattachent mes plus heureux souvenirs d'enfance. Un vieux château ; sous la grande voûte d'entrée, tout un arsenal, de vieux canons ; enfin tout ce qui peut éveiller l'imagination d'un enfant dont la cervelle commence à travailler. Avant d'entrer, à droite dans la cour, il y avait une petite chapelle; à gauche, un puits à roue qu'un âne tournait philosophiquement toute la journée, d'un mouvement perpétuel ; je crois même qu'il marche encore. Cet âne faisait notre joie, à nous cinq. Il y avait toujours l'un de nous sur son dos; et des querelles s'engageaient pour la possession de cette place éminente. Naturellement, mon frère aîné remportait presque toujours la victoire; alors, pour nous consoler, il nous attelait à côté de l'âne. Aux heures d'étude, notre instituteur nous trouvait toujours là, et, pendant qu'il nous détachait, mon frère se sauvait comme un bienheureux. Quant au reste du château et à son architecture, je n'en ai pas la moindre idée. Mais du pays, oui ! et bien souvent, il me prend une envie folle de le revoir; car, depuis cette époque, je n'y suis jamais retourné. Cependant, si je veux le décrire, je m'aperçois qu'à part l'âne, mes souvenirs sont vagues, comme un vieux daguerréotype qui s'efface et dont à peine on peut ressaisir les formes.

C'est là, disais-je, que se rattachent mes plus heureux sou-

venirs d'enfance : je ne peux parler que de l'impression qui m'en est restée; car toute cette époque m'a l'air d'être un livre dont les pages sont arrachées. Pourtant je vois encore le petit village qui s'étalait si gaiement sous nos pieds, avec ses maisons blanches, une vallée verte traversée d'une rivière, des vaches, des chèvres qui jetaient des taches vives sur la montagne où nous aimions tant nous rouler dans l'herbe.

Chose curieuse, que j'aie été si heureux, à cette époque! En y réfléchissant aujourd'hui, je trouve qu'il n'y avait pas de quoi. Le sang coulait en Hongrie, et mon pauvre père dut supporter bien des angoisses. Retenu à Miskolcz par ses devoirs de citoyen, il ne pouvait être bien rassuré sur le sort de sa famille qui, du reste, était loin de se sentir hors de danger. Le pays était en feu d'un bout à l'autre. Nous vîmes bientôt, de Cserepvar, le joli petit village tout en flammes : ce petit village si blanc, si gentil, disparut tout à fait, ne laissant d'autres vestiges qu'un groupe de taches noires. A une demi-heure de Cserepvar, à Kapolna, venait de se livrer une des plus sanglantes batailles de notre guerre. Dès cette époque, comme éveillés par l'effroyable bruit de mitraille, mes souvenirs deviennent plus précis.

Mon père, resté à Miskolcz, tomba entre les mains ennemies, fut emprisonné et gagna dans sa prison le mal qui devait l'enlever peu d'années après. Nous, encore à Cserepvar, entourés tantôt d'amis, tantôt d'ennemis, nous attendions l'issue des événements.

La guerre finie, mon père vint nous chercher, lui-même : ainsi rentrai-je dans la maison natale.

Bientôt un nouvel événement vint troubler mon bonheur : je perdis ma mère. Combien de fois, depuis, j'ai repensé à elle! Mais les enfants oublient si vite! A cet âge, les plaisirs prennent facilement le dessus.

J'aimais bien aller ramasser des pierres sur les routes; et malgré sa bizarrerie, ce fut une de mes plus vives passions de ce temps-là. Cette passion me valut aussi bien des gifles. J'emplissais mes poches de pierres, au risque d'abîmer mes pantalons, malgré la défense réitérée que m'en avait faite mon père. Un jour, assis à table, à côté de lui, je laissai entendre un petit bruit de cailloux ; il fit sortir l'une après l'autre les

terribles pièces à conviction, et les rangea l'une contre l'autre sur la table. Il me regarda brusquement au fond des yeux, et je l'entends encore me dire :

— Mange-les !

Mon père était très sévère et, quand il donnait un ordre, il fallait l'exécuter. Mais le moyen de manger tous ces cailloux? Mon père, toujours sérieux, sans hésiter, prend le plus gros, me le tend et répète la sentence. Comment faire? Pourrai-je seulement mâcher? Mon père tourne la tête, — je soupçonne aujourd'hui que c'était pour rire, — puis, me regardant de nouveau, il m'apparaît plus décidé que jamais. Comment avaler des cailloux? Alors, entre mon père et moi, une négociation s'engage :

— Veux-tu me promettre, demande-t-il solennellement, de ne jamais plus fourrer une pierre dans tes poches?

— Oui, répondis-je, jamais plus.

— Pas une seule?

— Pas une seule.

Il fallut que mon père m'aidât à retirer le caillou que j'avais tant bien que mal introduit dans ma bouche : il eut de la peine, mais il finit par l'enlever.

Depuis, j'ai tenu parole.

J'étais moins souvent puni pour des fautes venant de ma propre inspiration que pour des prouesses conseillées par mon plus grand frère. Il était terrible, et le pis est que d'habitude il n'agissait pas seul : il lui fallait des complices. Mon Dieu ! il les trouvait facilement, surtout quand il s'agissait d'aller se baigner dans la rivière qui traversait notre jardin. Un jour que nous rentrions de la promenade, mon frère Aurel s'approche du puits qui était dans la cour et veut boire. Émile lui dit :

— Mets-toi debout sur la margelle : je vais faire monter le seau.

Sitôt dit, sitôt fait. Mais, comme Aurel s'appuyait sur le seau pour boire, l'autre lâche la roue, et Aurel disparaît !... Ah ! mes cris d'effroi !... Heureusement, le professeur de français entrait dans la cour au moment même. En nous voyant autour du puits, il comprit, accourut et sauva mon frère. Aurel en fut quitte, cette fois, avec de fortes contusions et

une bonne fluxion de poitrine ; mais n'a-t-il pas contracté alors le germe de la maladie qui l'emporta plus tard, à l'âge de dix-huit ans? Pauvre garçon! Pour nous, quelques nouvelles calottes nous rendirent pensifs pendant deux jours.

Aurel était donc terrible: il tyrannisait ses frères plus jeunes tant qu'il pouvait, ayant la passion de nous exposer avec lui à toutes sortes de dangers. C'est ainsi qu'un jour il me traîna par ma cravate, — un foulard rouge que je portais autour du cou, — pour aller prendre part à une bataille entre juifs et chrétiens de douze à quinze ans. Je hurlais, mais cela ne servait à rien ; il me traînait comme un veau qu'on mène à l'abattoir, en me disant :

— Viens, Miska! nous battrons les juifs!

Mais arrivé sur le champ de bataille, — un grand terrain vide pas loin de la maison, — je filai bien vite chez nous. Aurel rentra aussi, mais plus tard. Depuis ce temps, on nous surveilla davantage. L'instituteur, que nous avions à demeure, ne nous quittait plus. Un jour, malgré cette surveillance, je faillis encore laisser ma peau sous une voiture de paysan qui m'avait renversé comme je traversais la rue devant notre maison.

Je devais avoir six ans, et je commençais à aller à l'école ; je me souviens des longs moments où je m'endormais sur mes livres. C'est aussi vers cette époque que j'eus une envie folle de posséder une pipe. C'était une grande et belle pipe culottée, aux initiales de mon père. Dans sa chambre, elle était posée sur une espèce de dressoir avec beaucoup d'autres pipes de différentes formes, car mon père était un amateur sérieux. Elles étaient rangées sur ce dressoir, comme des tuyaux d'orgues ; toute une collection. Les tiges commençaient par des hauteurs ordinaires de vingt-cinq centimètres et s'élevaient jusqu'à deux mètres. On ne connaît pas ce genre de luxe en France, mais chez nous il est en usage ; c'est par là que nous ressemblons le plus aux Orientaux. Ma passion était donc une belle pipe d'écume bien potelée — le goût du potelé m'en est toujours resté depuis — et de couleur café au lait. Un bout commençait à brunir. Ah! la belle couleur! N'est-ce pas elle qui, la première, a éveillé en moi le sentiment artistique? En vérité, ce n'était pas pour fumer que je la désirais, cette pipe : — je n'ai jamais fumé de ma vie :

— c'étaient sa forme et sa couleur qui m'avaient séduit. Cette pipe satisfaisait les deux instincts qui se sont le plus développés en moi : le sentiment de la couleur et l'amour du potelé. Chaque fois que je pouvais m'approcher d'elle, je la caressais, je la tournais dans tous les sens. Si j'avais été sûr de pouvoir la cacher, je crois que je l'aurais volée.

A propos de sentiment artistique, on s'attend peut-être... Eh bien! non, je ne fus pas un de ces petits prodiges qui, à dix ans, font déjà des chefs-d'œuvre. Je griffonnais, quand je pouvais attraper un crayon; mais je ne me souviens pas d'avoir portraituré mes professeurs à lunettes, ni mes espiègles camarades. Je faisais des bonshommes, voilà tout : — probablement, deux longs bâtons pour les jambes, un rond pour le corps, un plus court bâton pour le cou, un plus petit rond pour la tête, les deux bras s'étendant de côté, comme je vois dans tous les albums d'enfants; — mais je ne crois pas que Meissonier ni Detaille les auraient signés, même à cet âge.

Il y a bien encore une certaine tache d'encre sur le drap vert du bureau de mon père... Attiré par différents crayons qui reposaient là, je les prends, je me livre à mon inspiration, et, dans le feu de la besogne, je renverse l'encrier. Quelle alerte! Je vois la masse noire s'étaler lugubrement sous mes yeux; je m'y serais noyé volontiers, pour m'éviter une fin plus cruelle peut-être : car j'étais convaincu que c'en était fait de moi. Doucement, lentement, la tache s'agrandissait sur le drap, et je voyais mon avenir sombrer dans cette mare. Alors la liberté des *betzars* (brigands) m'apparut : j'en avais tant de fois entendu parler dans les contes d'enfants! Cette liberté glorieuse me promettait la sécurité avec les bandits au fond des bois, sur la *pusta*. Je ne fais plus ni une ni deux; je conçois sérieusement le projet de m'échapper et d'aller m'engager dans une bande.

Il y avait non loin de la maison un petit bois où, d'après nos bonnes, habitaient les *betzars;* et c'était très dangereux d'aller là!... Ce bois m'apparut soudain comme un Paradis terrestre. Ah! que je serais bien, là! avec les *betzars* : et, sans rien dire à personne, je file vers la liberté. Je fus d'abord quelque peu étonné de ne pas rencontrer de *betzars*, et je me sentais bien seul. Je n'étais pas là depuis longtemps,

que je commençai d'avoir peur. Tout à coup, une terreur épouvantable me prend : je veux sortir. Mais, plus je vais, plus je m'enfonce. Un silence profond autour de moi, et c'est tout. Après une ou deux heures de cruelles angoisses, j'entends de loin une voix appeler :

— Miska ! Miska !

Malgré ma peur, je n'ose pas répondre : j'ai le pressentiment d'un autre danger. Les voix reprennent, se multiplient, je reconnais celle de mon père qui se mêle à celles des bonnes et des domestiques. On fait une battue dans le bois, comme pour y chercher un lièvre ; et moi, je ne bouge pas. Une peur en chasse une autre ; maintenant que je ne me sentais plus seul, je n'avais plus peur du bois, mais j'avais une peur atroce de mon père qui approchait. Mon Dieu que j'étais malheureux ! Je me voyais déjà surpris et entouré. Je distinguais la voix de chacun, je comprenais ce qu'ils disaient. J'entendis mon père demander : « L'a-t-on vu entrer dans le bois ? — Oui, je crois ! — Imbécile ! » Et les cris de « Miska ! » continuaient. Miska, accroupi au pied d'un arbre, tout mince, plus mort que vif, sentait la terre s'entr'ouvrir sous ses pieds. — Tout à coup, les voilà ! Miska découvert, son père furibond !... Ce qui suivit je ne vous le dirai pas ; mais si jamais vous avez reçu une raclée de cette importance, vous vous la rappellerez, dussiez-vous arriver à l'âge de Victor Hugo. Le derrière de Miska fut, sans doute, plus noir que la table tachée d'encre : aussi vous voyez que je m'en souviens.

Cela suffit-il comme promesse de mon grand avenir ? Non ! Je vais en citer une autre encore plus convaincante et presque aussi dramatique... Aujourd'hui encore, si je soulevais ma moustache, au coin de ma bouche, on verrait une cicatrice, comme une petite soudure : c'est la marque de ma vocation.

Dans la chambre de mon père, — sa chambre était le lieu préféré de mes opérations, — il y avait, accrochée au mur, une gravure magnifique. C'était un cavalier, et ce cavalier me tentait beaucoup. Cent fois, j'aurais voulu l'atteindre pour le copier : mais il était accroché trop haut pour ma taille. Un jour, je n'y tiens plus, j'entasse tout ce que je trouve de tabourets et de chaises : je monte sur cette construction traîtresse, et j'arrive au cadre, juste à le toucher, à le soulever

du doigt. Mais je pousse trop fort ; la gravure se décroche et je dégringole avec elle, la tête au travers du cadre. Le verre a épargné mes yeux, mais il a un peu allongé ma bouche en la sabrant.

Certes, je préférais le crayon aux livres, cette dernière aventure en fait foi. Mais qu'est-ce que cela prouve? Il est bien rare qu'un enfant, à cet âge, ne préfère pas n'importe quoi aux livres. Je souris toujours du père qui me montre son fils en disant : « Il est extrêmement doué : à cinq ans déjà, il crayonnait; il n'y avait pas moyen de le faire aller à l'école. » Cela prouve, le plus souvent, que l'aimable enfant aimait mieux jouer ; moi, comme les autres.

Cependant il fallait aller à l'école. Mon pauvre père avait l'intention de nous donner, à tous, une éducation sérieuse. Hélas ! il ne put que la commencer. Mes deux frères aînés en profitèrent; mais moi j'étais trop jeune encore quand il mourut. La maladie contractée pendant la guerre, en prison, l'avait miné. Que de fois je l'ai vu dans son lit, sans me douter qu'il fût si près de sa fin ! Un jour, il nous appelle tous autour de lui. Je n'oublierai jamais ce tableau ; il nous fait agenouiller et nous bénit, l'un après l'autre. Il me semble que je sens encore sa main se poser sur ma tête ; il ne me regardait pas et parlait tout bas. Je vois encore sa tête enfoncée dans les oreillers blancs, encadrée d'une chevelure noire, le front très élevé et un peu chauve.

Il était mort, le lendemain...

II

Après la mort de mon père, nous restons cinq orphelins : deux plus âgés, deux plus jeunes, moi au milieu. L'aîné avait au plus treize ans. Quatre oncles et une tante, que nous avions encore, se partagèrent la tâche de nous élever. Chaque oncle prit un enfant, et l'on nous emmena aux quatre coins de la Hongrie. Cependant, la tante habitait la même ville qu'un de nos oncles ; la ville s'appelait Csaba. Giza, ma plus jeune sœur, alla donc à Csaba chez ma tante, qui l'avait prise pour elle ; je la suivis un peu plus tard, chez l'oncle Roeck.

Je force ma mémoire pour me rappeler ce trajet, de Miskolcz à Csaba. C'était un grand voyage, à cette époque où l'on n'avait pas de bonnes routes, ni le plus petit chemin de fer. Je ne me rappelle nettement que l'entrée à Csaba. C'était en 1851, au commencement de novembre, une de ces journées d'automne où tout a l'aspect désolé : un ciel de plomb, au loin quelques taches foncées, rompues seulement par la grande ligne toute droite de l'horizon qui se dessinait durement sur le fond gris. Mon oncle me montra de loin deux tours d'église: l'une très haute et très mince, l'autre plus basse de moitié, toutes deux se regardant et ayant l'air de faire la causette ensemble.

— Vois-tu ces tours d'église? C'est Csaba! me dit-il.

J'étais impatient d'arriver dans ma future demeure, mais notre véhicule n'allait pas vite. Les chevaux et la voiture s'avançaient dans une mare noire, une véritable fondrière; la route n'était marquée que par des bâtons' plantés de loin en loin, qui avaient la prétention d'être des arbres. Nous avancions lentement, péniblement. En arrivant, je fus vivement frappé par l'aspect de la ville : une large route, des maisons toutes basses et longues dont les toits en chaume semblaient sortir de terre, bâties sur une ligne aussi régulière que la rue de Rivoli. Csaba est une ville de 36 000 habitants. Deux grandes routes la coupent à l'angle droit. Au carrefour de ces deux routes se trouvent deux églises, juste en face l'une de l'autre. Un silence profond. Pas une âme dans la rue. Des chiens sortent des maisons, aboient et rentrent chez eux. Tout à coup, j'entends une cloche sonner mélancoliquement. Je demande à mon oncle :

— Pourquoi sonne-t-on si lentement ici?

— C'est l'horloge qui sonne l'heure, me répond-il.

Je n'avais jamais entendu pareille sonnerie à Miskolcz. Nous avançons toujours. Enfin, un peu avant l'église, la voiture s'arrête à la porte d'une toute petite maison, d'apparence pas plus fière que toutes celles que nous longions. Je sentis alors mon pauvre cœur se serrer : je m'étais fait une autre idée de ma future résidence, où je pensais continuer ma vie d'enfant sans souci.

J'examinais cette petite maison et ne disais rien ; j'avais le

vague espoir de n'y faire qu'une halte et de trouver plus loin une maison plus jolie. Mais non! Voici qu'on descend les malles. Une vieille femme, la ménagère de mon oncle qui était garçon, me fait entrer; je la suis avec défiance, étonné toujours, intrigué par la simplicité de cette maison de paysan. J'en fais l'inspection assez vite et j'arrive au cabinet de mon oncle. Ici, relativement, règne un peu plus de luxe. J'y reconnais des objets venant de mon père. Sur la table qui sert de bureau il y a des paperasses, de grands ciseaux, un coupe-papier, des plumes et des crayons.

Oh! quelle joie pour ma soif de luxe! Comme dans le désert une oasis, un beau presse-papier brille superbement sur un tas de lettres. Enfin, me voilà rassuré : nous ne sommes pas si pauvres! Ce presse-papier doit être quelque chose de précieux: il flatte mon orgueil, ma vanité. J'étais bien aise, je l'avoue, que mon oncle possédât un objet pareil, et je commençais à me réconcilier avec mon sort en examinant de tous côtés cette boule de verre de toutes les couleurs. J'osais à peine la toucher.... Certes, elle frappait gentiment mon imagination, cette boule de verre; mais, puisque j'analyse mes impressions, j'ose dire que ce n'était pas le même amour que j'avais eu pour la pipe de mon père. Cette boule m'imposait, je l'admirais, j'en étais fier, elle me représentait la richesse, le luxe; tandis que la pipe, je l'aimais de cœur, j'aimais la toucher; jouer avec elle c'était mon bonheur. Ainsi rassuré pourtant, je demandai des nouvelles de ma sœur Giza.

— Nous irons la voir tout à l'heure me dit mon oncle.

Nous sortîmes, en effet, pour aller voir Giza chez ma tante, mariée à un certain M. Steiner. Celui-ci, par exemple, était dans une position plus qu'aisée, je peux même dire qu'il était riche. — Ma première sortie à Csaba n'est pas moins inoubliable que l'arrivée.

Pour aller dehors, il fallut se botter, et se botter bien : car il n'est pas rare que, d'un pas à l'autre, votre botte reste collée et que vos pieds s'enfoncent dans la boue. C'est ainsi dans toute la basse Hongrie, où il n'y a pas de pierre. La brique même coûtant fort cher, on laisse les rues à la fantaisie du temps et de la saison, qui les façonnent. Pendant l'hiver, c'est une mer de boue; l'été, une mer de poussière.

Les trottoirs sont originaux : figurez-vous, posées le long des maisons, deux planches qui se suivent parallèlement, — l'une pour les allants, l'autre pour les venants, — dans les quartiers aristocratiques et les plus fréquentés. Dans les autres, on se contente d'un seul tracé. C'est la mort, surtout du côté de la rue, que borde un fossé variant de quarante centimètres à un mètre de largeur.

Chemin faisant, je me rappelle la joie que ce genre de gymnastique me causait, moi devant, mon oncle derrière, me surveillant ; car il faut une véritable adresse pour marcher sur ces planches inégales et glissantes. Enfin nous arrivons sans accidents.

Ici, le tableau est plus réjouissant : une vraiment jolie maison, à l'extrémité de la ville. Un large perron s'arrondit sur la cour. De l'autre côté, une terrasse domine un grand jardin.

Ma tante, mon oncle et Giza nous attendaient sur le perron. On m'embrasse, et je me sens tout à fait chez moi. Je m'y plais; je prends Giza, et nous visitons la maison. Dans la cour, il y avait de belles remises avec de belles voitures, des écuries avec six chevaux. Cocher, domestique, jardinier, sont tous autant d'amis que je me fais à l'instant. Je parcours tous les coins et je rentre enchanté. A l'intérieur, c'est le même bien-être. Ma tante, que je ne connaissais pas, est très bonne pour moi ; et avec l'instinct des enfants, qui sentent tout de suite d'où leur peut venir du bien, je m'attache à elle. Une vie heureuse semble s'annoncer pour moi. Cette nuit-là, je couchai chez ma tante en attendant qu'on m'installât chez mon oncle. Quand, le lendemain, il fallut partir, ce fut un gros chagrin : chez mon oncle, il n'y avait rien pour me charmer.

Avocat très recherché à Pesth avant la guerre, il avait eu alors une très bonne position. Mais après la guerre, son diplôme d'avocat lui ayant été confisqué, il s'était retiré à Csaba sans savoir ce qu'il ferait et sans grandes ressources pour vivre. Entre temps, il faisait de la musique. Violoniste passionné, je l'entendais pendant des heures racler des gammes. Nous allions prendre nos repas chez ma tante. C'était elle qui, n'ayant pas d'enfants, devait se charger de notre éducation. Plus tard, sans doute elle adopterait Giza.

Je n'étais donc que provisoirement chez mon oncle, lequel, n'ayant rien à faire, me donnait des leçons.

Après quelques jours passés dans les joies de la première installation, mon oncle me traça ma ligne de conduite et je commençai, dès lors, à sentir la fermeté de son caractère et — faut-il le dire? — l'agilité de ses mains. Les heures du matin étaient consacrées à l'étude : je le vois encore dans sa robe de chambre bleu foncé, brodée de rouge, avec des pantoufles rouges, une longue pipe ou chibouk à la main, dont il faisait constamment passer le bout de droite à gauche, dans sa moustache. Assis devant son bureau, il me faisait approcher de lui pour réciter mes leçons. Dans les premiers temps, je m'appuyais sur ses genoux avec la naïve confiance des enfants qui n'ont pas, même s'ils les ont commises, conscience de leurs erreurs. J'aimais à tripoter ses brandebourgs, à fourrer mes doigts dans les ronds de fumée qu'il savait très bien faire et qu'il laissait échapper, l'un après l'autre, de sa bouche entr'ouverte. Mais je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir du danger de cette intimité : mon oncle soulignait chaque faute d'un léger tour de main dans mes cheveux ou sur mes oreilles. Peu à peu, je mis une distance entre nous, et je me chatouillais toujours la tête ou les oreilles pour avoir mes mains toutes prêtes à parer les coups.

J'étais arrivé à avoir de lui une telle peur que son regard seul me faisait oublier ce que je savais, surtout quand il s'agissait de calculer. Durant nos répétitions, la perspective d'aller dîner chez ma tante avec ma sœur et d'y retrouver mes jouets m'était une consolation bien précieuse. A midi, on nous voyait passer très régulièrement, l'oncle en avant, moi derrière, suivis d'un lévrier. Nous marchions en file sur la planche. Ah! chez la tante, c'était une joie. Quels bons dîners, quels bons desserts! — excepté les jours où l'oncle, après une faute grave, sur un signe de l'œil, me faisait lever de table après le second plat. Il n'y avait pas à raisonner avec lui. Au commencement, j'essayais de ne pas comprendre ses signes : mais il connaissait le moyen de se faire entendre... Pauvre Giza! elle mettait alors dans ses poches quelques douceurs, qu'elle me donnait après le dîner. Nous étions très heureux d'être ensemble; j'avais tout le temps d'oublier en sa

compagnie les chagrins des heures matinales : car les après-midi, je les passais avec ma sœur, et c'est chez ma tante que je faisais mes devoirs, — de sorte que je ne savais pas au juste à qui j'appartenais. Moi, je disais que c'était à ma tante : elle me donnait de bonnes tartines, et le temps passait ainsi.

J'avais des petites camarades. C'étaient les filles des voisins. Leur père, un vieil ami de Steiner, dînait tous les jours sans exception, chez nous ; il était comme de la famille. Leur maison communiquait même avec la nôtre par la cour, et la petite grille n'était jamais fermée. Ainsi le terrain de nos exploits était-il assez grand.

Il est vrai que je ne passais pas la soirée chez ma tante. Pendant l'hiver, la rentrée était fort difficile. Le soir venu, nous partions avec des lanternes à la main : il était défendu par l'autorité locale de sortir sans lanternes. C'était très curieux de voir voltiger dans la profonde obscurité ces petites lumières, par ci, par là, comme si elles marchaient toutes seules, car on ne voyait pas le porteur. Le premier hiver s'écoula sans incident pour moi ; je n'entendais même plus parler de mes autres frères. Je ne dis rien de ma passion pour la peinture ou le dessin, pendant tout ce temps-là. Je me rappelle avoir beaucoup crayonné, mais toujours sans attirer l'attention de personne. En voyant, un jour, chez une de mes petites camarades, une boîte d'aquarelle, j'eus une envie folle d'en posséder une semblable. Je commençai à tourmenter ma tante pour qu'elle m'achetât aussi une boîte. Quelle joie, quand j'eus cette précieuse boîte et des pinceaux, avec un petit livre à images pour copier ! Dès lors, dans la maison, on ne vit plus que peintures, car je ne me contentais pas de barbouiller mes cahiers. Le résultat fut qu'on me reprit ma boîte, — pas pour longtemps, Dieu merci !

Ainsi je vivais heureux sous la double tutelle de mon oncle et de ma tante. Elle me témoignait son affection de plus en plus, elle me prenait avec elle pour aller promener dans ses belles voitures. J'en étais fier, et je me considérais comme le fils de la maison.

Il était question de m'envoyer au collège l'année suivante : à Csaba, il n'y avait que des écoles primaires ; mais le sort en décida autrement. Nous étions en hiver, et cependant je passais

maintenant presque toutes les soirées chez ma tante. On se réunissait souvent entre gens du voisinage : presque toutes les familles qui demeuraient dans cette partie de la ville. Le vieil Omastra, l'ami intime de la maison, n'y manquait jamais : dès les quatre heures, il était là. Quand les hommes étaient ainsi réunis, je les entendais parler politique, de ce triste régime imposé au pays ; et je comprends maintenant que ces amis eussent besoin les uns des autres pour se soutenir et pour entretenir dans leur petit groupe l'esprit et le sentiment national contre un terrible despotisme. On osait à peine parler à haute voix. A chaque instant, arrivait la nouvelle d'une arrestation, — pour rien, pour un mot, pour avoir déclamé une poésie patriotique; et ceux qui étaient arrêtés de cette manière attendaient longtemps leur liberté. Je me souviens d'un pauvre maître d'école, emprisonné pour avoir conservé chez lui un manuscrit de Petöfi : il ne fut relâché qu'en 1860. Vous pouvez penser avec quel orgueil je compare notre situation politique d'aujourd'hui à cette époque de deuil... Combien il a fallu d'énergie, de fermeté, de génie même, pour nous tirer de là !... Quand je pense à ces soirées d'hiver, il me reste dans le cœur, encore aujourd'hui, comme la voix étouffée du passé, de ses gémissements, de ses plaintes... Je voyais donc souvent ces quelques amis réunis, lisant les journaux, commentant les faits, et comme j'avais l'âge de sentir, sinon de comprendre les choses, j'y faisais attention.

Ma tante aussi, femme très énergique et très entendue, prenait part à ces entretiens. Un soir, nous étions comme d'habitude réunis dans le salon, Omastra naturellement, ma tante, son mari, Giza et moi. Non loin de notre maison, il y avait une fête foraine qui avait attiré toute la jeunesse. Tout à coup, la porte s'ouvre, et un homme entre, la figure non pas masquée, mais salie et déguisée par une fausse barbe ; une grande fourrure de paysan sur les épaules, des bottes crottées. Il s'arrête devant le petit groupe, et son apparition dans le salon est pour nous une surprise plutôt amusante qu'effrayante, car on croit à une plaisanterie. Il nous semble même reconnaître l'oncle Roeck sous cette fausse barbe : il était absent, ce soir-là, par hasard. Ma tante, très fâchée de cette plaisanterie de mauvais goût, s'approche de l'indiscret et lui exprime avec vi-

vacité son mécontement, en lui disant d'aller nettoyer ses bottes. Hélas! la terreur succède à la surprise. L'homme, tirant de sa fourrure un fusil et frappant ma tante avec la crosse, lui dit :

— Si tu crois que je suis ton frère!...

Au même instant, trois autres hommes, également armés, entrent, se jettent sur Omastra, sur mon oncle Steiner et sur ma tante, à moitié évanouie des coups qu'elle venait de recevoir à la tête. Mon oncle et Omastra n'avaient point d'armes : ils n'essayèrent même pas de résister. Ils se laissèrent lier les mains et les pieds. Quelques minutes après, deux autres bandits amenèrent au salon deux domestiques, également garrottés. Ils continuèrent ainsi à amener cuisinière, bonnes, jardinier, cocher, sans les maltraiter autrement. Ils déclarèrent qu'il était inutile de se défendre, toutes les issues étant gardées, et tellement bien gardées que personne ne pouvait approcher sans être pris. Un domestique d'Omastra vint pour apporter quelque chose à ma tante : il subit le même sort, fut lié et cantonné avec les autres. Au personnel de notre maison ainsi groupé, les brigands ajoutèrent celui de la maison d'Omastra, qu'ils allèrent aussi chercher comme nous, par surprise, en menaçant de mort quiconque oserait bouger ou crier. C'était effrayant à voir, ce tas d'hommes, de femmes, muets de terreur, étendus par terre. Nous étions ensemble, Giza et moi, attachés par les pieds. Deux hommes seulement restèrent avec nous. Les autres surveillaient l'extérieur, et commençaient à opérer. Comment décrire le supplice qu'ils firent supporter à ma pauvre tante? Ils ne lui avaient pas lié les pieds : il fallut qu'elle les conduisît partout où il y avait quelque chose à prendre. Ils lui demandent l'argent d'abord, sachant que ma tante avait les clefs de tout : elle donne les clefs. Mais il faut davantage, et, quand elle ne peut donner rien de plus, la torture commence : ils la couchent sur un canapé, la frappent à coups de crosse, et, pour étouffer les cris de douleur de la patiente, un de ces misérables s'est assis sur sa tête.

Dans le salon où nous étions régnait un silence terrible. De temps en temps, un gémissement étouffé. Songer à se défendre, c'était la mort certaine. Après avoir vidé la caisse, les bandits font main basse sur les bijoux, sur tous les objets de valeur. Ils traînent encore ma tante partout où elle pourra

leur indiquer d'autres choses... Enfin, elle tombe en syncope, et les brigands l'abandonnent pour requérir le maître d'hôtel à sa place et le sommer de déclarer où se trouve l'argenterie. Cet homme, dès qu'on lui eut détaché les pieds, traverse le perron et veut prendre la fuite. On le rattrape, on le ramène dans le vestibule et, avec une incroyable audace, sans crainte du bruit, on lui tire dessus. Mais, volontairement ou par hasard, on le manque, et le coup de fusil fait seulement voler la lampe en éclats... Et dehors, toujours le plus grand calme! A une centaine de mètres, on s'amuse à la fête foraine; et les misérables continuent tranquillement à piller, plus de quatre heures durant. Après avoir tout dévasté, ils mangent, laissent couler dans la cave le vin qu'ils ne peuvent plus boire, puis attellent nos deux voitures, y entassent tout ce qu'ils ont pris et nous laissent, toujours liés, étendus dans la maison saccagée dont ils referment les portes.

Quand nous nous sentîmes seuls, ceux qui pouvaient bouger encore essayèrent de se dégager. Ce fut le maître d'hôtel, dont ils avaient laissé les pieds libres, qui s'approcha de la fenêtre et, malgré les cordes de ses mains, réussit à ouvrir les volets. Il brisa les vitres et cria au secours, mais en vain. Vers une heure du matin seulement, arriva le premier secours. Bientôt après, tout le monde du bal, tous les voisins furent là. On commence à nous délier, à rappeler à la vie ceux qui restent sans connaissance. Vite, on donne l'alarme dans les rues, et les trompettes des gendarmes se mêlent aux cris de la foule épouvantée. La poursuite des bandits commence. Après de longues recherches, on en arrêta six, qui furent pendus sur-le-champ. La mort des misérables ne rendit pas la vie à ma pauvre tante. Elle expira, quinze jours plus tard, me laissant bien malheureux d'avoir auprès d'elle entrevu le bonheur que j'aurais, par la suite, tant de peine à atteindre.

III

Cette sombre aventure m'avait donc fait orphelin une seconde fois. Après la mort de ma tante, son mari, Steiner,

voulut quitter le pays ; et je restai chez mon oncle Roeck.

Ce fut un grand changement pour moi. L'oncle menait l'existence d'un garçon bien modeste. J'étais malheureux dans la petite maisonnette, seul avec lui et la vieille bonne qui faisait son ménage. Ne cuisinant jamais chez nous, nous allions prendre nos repas chez les Omastra. Je pouvais bien avoir huit ans, à cette époque. Le plus grand événement d'alors fut pour moi notre déménagement. De la petite maisonnette, nous passâmes dans une autre plus confortable, immédiatement voisine de la famille Vidowski, où il y avait six enfants. La plus étroite intimité ne tarda pas à s'établir entre moi et les Vidowski, surtout ceux des enfants dont l'âge s'accordait le mieux avec le mien. Dès ce moment, je passai fort peu de temps chez nous. Je comptais pour ainsi dire comme le septième enfant de la maison Vidowski, mon oncle n'ayant nullement protesté contre cette adoption : j'étais là mieux en tutelle que chez lui. La mère Vidowski m'avait pris en sérieuse affection, et ne faisait aucune différence entre ses fils et moi. La pauvre femme, elle fut ma troisième mère!

Je faisais mes études avec mes nouveaux camarades, qui avaient des professeurs à la maison. Ma tartine de beurre, à quatre heures, ne se distinguait en rien de la leur. Enfin, je restais là toute la journée jusqu'au soir, et je ne rentrais chez l'oncle Roeck que pour me coucher. Que de bons moments j'ai passés dans cette maison bénie! Une immense cour et un jardin plus vaste encore, dans lequel nous avions l'entrée libre, complétaient mon bonheur. C'était aussi le lieu de rendez-vous des autres écoliers, pendant les jours de vacances.

Parmi les enfants Vidowski, c'étaient surtout Franz et Ladislas mes deux intimes, parce que, tous les trois, nous aimions dessiner. Franz était très fort et nous passions des soirées à copier des images, sous une haute lampe posée au milieu d'une grande table ronde, dans la chambre où, par intervalles, l'apparition de la maman excitait nos ambitions. Elle était notre juge impartial et donnait les mauvaises notes, généralement à ce pauvre Ladislas. Le temps s'écoula ainsi, un jour chassant l'autre, je ne sais plus combien de mois. Un beau soir, on parla d'envoyer les enfants Vidowski dans un

collège : à Csaba, je l'ai déjà dit, il n'y avait que des écoles primaires. Bientôt je vis partir Ladislas pour Presbourg. Je retombai sur les bras et à la charge de mon oncle Roeck; il me dit, un matin :

— Mon garçon, je n'ai pas les moyens de te faire étudier. Du reste, dans le temps où nous vivons, il vaut mieux être un bon ouvrier, indépendant par son travail, qu'un piètre monsieur bon à courir les emplois, qui vont toujours aux étrangers. Veux-tu être menuisier ?

Si vous croyez que je compris quelque chose aux raisonnements de mon oncle, vous vous trompez. Mais devenir menuisier me souriait : courir dans les rues pieds nus, manches retroussées, avec un tablier, comme j'avais vu faire à d'autres apprentis, était une perspective délicieuse. Et j'acceptai avec enthousiasme. Je me disais seulement :

— Pourvu que l'oncle ne change pas d'idée!

A ma grande satisfaction, le lendemain, je vis arriver chez nous un patron menuisier avec qui l'on discuta les conditions de l'apprentissage. L'oncle voulait que je fusse traité un peu autrement que les autres apprentis, c'est-à-dire qu'on ne m'employât pas aux travaux en dehors de l'atelier, comme à porter l'eau, à garder les porcs, et à un tas d'autres corvées qui ne constituent pas précisément le métier de la menuiserie. Pour mon entretien, l'oncle Roeck payerait douze florins et quatre sacs de blé par an, et l'apprentissage durerait trois ans et demi. — J'avais dix ans et demi quand ce contrat fut signé entre l'oncle Roeck et le patron Langi.

La fièvre de l'impatience me prit, je brûlais d'entrer dans ma nouvelle carrière, ou plutôt dans ma première. J'allai fièrement annoncer mon embauchage à mes amis Vidowski. La mère le savait déjà, et je vis la pauvre femme hocher la tête soucieusement; mais je ne compris pas alors ce signe. Elle m'embrassa et me laissa partir, en me disant :

— Tu viendras passer ici tous tes dimanches et fêtes.

Dieu la bénisse pour sa bonté! Que de joies, que de consolations m'a values la charité compatissante de cette femme de cœur!

On procéda à mon équipement, ce qui ne fut pas long : un sac de paille pour me servir de matelas, un oreiller et une

couverture. L'oncle me remit aussi un gobelet et un couvert en argent massif. C'était la part d'héritage qui me revenait de mon père. Enfin, conduit par l'oncle, je fis mon entrée chez les Langi.

La maison devant laquelle nous nous arrêtâmes différait des autres maisons de paysans par un peu plus de propreté. Les deux fenêtres qui donnaient sur la rue étaient un peu plus grandes, avec des volets violemment peints en vert. En entrant dans la cour, j'entendis le bruit des scies, des rabots et des marteaux, se mêler aux chants et aux sifflets des ouvriers. Tout le monde ici paraissait gai. Le long du mur étaient des planches dressées debout ; des tas de bois partout, et des meubles peints qui séchaient. Pour arriver à l'atelier, il fallait suivre un long corridor, encombré de vieux meubles en réparation, de coffres peints et d'un Christ découpé en zinc, couché sur deux traverses, attendant le modelé en couleur de maître Langi. Car il faut dire que maître Langi exerçait également dans le pays, à défaut d'autres décorateurs et peintres, ce noble métier : il peignait ainsi tous les chemins de la croix et tous les calvaires dont la commune et les environs avaient besoin. Je m'arrêtais extasié devant les coffres, les lits et autres meubles de paysans, étalés le long du corridor et peints à fonds bleus avec des fleurs vertes et blanches, — les tulipes symboliques de la Hongrie.

Je ne me possède plus de joie. Comme nous approchons de l'atelier, le patron vient au devant de nous. Je n'oublierai jamais sa taille un peu voûtée, sa démarche lente de bon ours, sa chemise retroussée et, par-dessus tout, sa figure... Ah ! il n'était pas précisément besoin d'être récalcitrant aux trognes, pour n'être pas séduit par l'ensemble de celle-ci : deux petits yeux grisâtres, des sourcils comme dévorés par les mites, enlevés en partie par les marques de petite vérole dont toute la figure était trouée. La barbe était rasée une fois par semaine, le dimanche ; et la moustache coupée court, tirant sur le roux, laissait voir une bouche, ah ! cette bouche !... Il vint donc au devant de nous, le patron, et nous conduisit dans l'atelier. C'était une grande pièce, encombrée aussi de toute espèce de meubles. Des montagnes de copeaux s'élevaient devant chaque établi où les ouvriers étaient en train de raboter et de cogner. Après un

rapide coup d'œil jeté dans l'intérieur, l'oncle nous emmena un peu à l'écart, le patron et moi, pour nous faire ses dernières recommandations. Il m'adressa ses adieux dans la cour. Je ne me crus certain de rester là que lorsque je le vis sortir, et la porte se refermer enfin derrière lui.

Me voilà donc menuisier! Resté seul avec le patron, celui-ci me ramena dans l'atelier. J'étais désormais son subalterne. Il me sembla déjà remarquer un changement de sa physionomie, comme il rentrait lentement et se dandinant; et si je n'eusse été trop ébloui du bonheur de raboter, j'aurais certes pu m'apercevoir du caractère charmant de mon nouveau maître. Tout à ma joie, je change de costume, c'est-à-dire que pour me conformer à l'usage de l'atelier, j'ôte mes bottines, ma jaquette, mon gilet, je retrousse les manches de ma chemise et je mets un tablier bleu.

D'où me venait cette joie d'être menuisier? C'est facile à comprendre. Pour les études, je ne manifestais pas un bien grand amour. Mes amis Vidowski une fois dispersés, j'avais senti, malgré mon âge peu avancé, une espèce de gêne. D'abord, point de travail suivi: mon oncle avait toujours fait à lui seul mon instruction, et je redoutais de l'approcher de trop près, à cause de ses bras si lestes; j'étais surtout séduit par la pensée d'échapper au cercle de ses mains. Et puis, le seul fait de raboter, de clouer, de taper, d'être pieds nus, tout cela me réjouissait tant! Ajoutez qu'à cet âge on ne s'inquiète pas beaucoup de la différence qui peut exister entre les positions sociales. Pourquoi donc, ne connaissant pas encore le revers de la médaille, n'aurais-je pas été ravi? Mais mon beau rêve fut de courte durée.

Quand je fus en tenue, le patron me présenta à tout le personnel de l'atelier, ouvriers et apprentis auxquels je devais obéissance; aux premiers, en raison de l'autorité qu'ils ont sur les apprentis; aux seconds, par le droit que leur assurait l'ancienneté d'âge et de service. Je me les rappelle tous, comme si je les voyais encore. Il m'est impossible de ne pas nommer au moins le vieux Janos ou Jean qui, le premier, exerça son autorité sur moi, en m'ordonnant de faire chauffer la colle forte. Aussitôt, un des apprentis (c'était justement le fils de la ménagère de mon oncle) me conduisit dans un cabinet

noir d'un mètre carré, où un feu éternel, comme celui des antiques Vestales, était entretenu toute la journée, sous les cendres.

Il fallait le ranimer, à la force des poumons, pour obtenir la flamme et chauffer la colle. Cette première expérience m'est toujours restée dans la mémoire, tant le pauvre garçon, pour me mettre au courant, dut souffler avant de raviver le feu. Enfin, les étincelles commencent à pétiller et à monter dans la cheminée, en décrivant des zig-zags sur le fond noir jusqu'à ce qu'elles aillent s'éteindre dans le vide. Sous la cendre, le feu s'éveille doucement et, grâce à des copeaux fins, tout à coup monte une flamme gaie. On pose la casserole sur le trépied. et la colle cède bientôt. Quand elle est liquéfiée, on prend par son manche la casserole, qu'on accourt déposer devant monsieur l'ouvrier.

Telle fut ma première leçon et la besogne par laquelle j'entrai d'abord en fonctions. J'aurais mieux aimer raboter et avoir tout de suite un établi à ma disposition; il fallut me contenter d'une espèce de couperet à long manche et d'un petit morceau de planche, de quelques centimètres de longueur, que je dus découper en chevilles. Cela me rapprochait de mes ambitions. et. cette même après-midi, je taillai des chevilles pour le vieux Janos. A l'atelier, on connaissait ma famille et l'on s'étonnait un peu de me voir là. On commença à me demander pourquoi je ne continuais pas mes études. Que répondre? Je ne savais. Un ouvrier dit :

— Il est trop bête pour étudier !

Un autre :

— C'est probablement un vaurien !

J'étais un peu gêné, mais trop heureux d'être là. Je taillai donc mes chevilles sans répondre, et la première journée se passa ainsi. Un peu après sept heures (c'était en plein été), je vois une grosse paysanne carrée, — une de ces vaches à deux pattes, — s'arrêter au seuil de la porte vitrée grande ouverte sur un corridor, et dire à l'atelier, en langue slave, que le dîner était prêt. Aussitôt les ouvriers, qui mangent à la table du patron, cessent leur travail, tirent de l'établi leur mouchoir, se donnent un coup de peigne; quelques-uns se lavent même, allant à la cruche et prenant de l'eau dans

leur bouche, qui leur sert de robinet; et gravement, majestueusement, ils défilent l'un après l'autre le long du couloir au bout duquel la table du maître est dressée. Le patron et la patronne sont assis, déjà graves et solennels. Les ouvriers — généralement au nombre de quatre — prennent place en souhaitant bon appétit au ménage ; et, pour donner l'exemple de la modération (au moins, je le suppose), ils prennent de toutes petites portions. Madame se disait toujours bien lasse d'avoir tant travaillé. Quant à Monsieur, il était de nature sobre et touchait peu aux plats communs, oh ! oui, bien communs !... Mais, dès que les ouvriers avaient quitté la table, on voyait à l'autre bout du corridor des mouvements suspects, de mystérieux tête-à-tête, et l'apparition d'autres plats dont la grosse bonne, quand elle s'abandonnait à des familiarités, révélait le secret. Or, à cet âge-là, j'avais plus d'appétit qu'à présent. J'avoue qu'en voyant, le premier jour, que l'invitation ne s'adressait qu'aux ouvriers, je me demandai avec inquiétude : « Et nous?... »

J'étais très intrigué de savoir comment et quand nous mangerions, et pourquoi on ne nous admettait pas à table. Je n'eus pas le temps de me hasarder en de longues réflexions, car je vis la grosse bonne reparaître aussitôt avec une immense cuvette, — appelez cela un plat, si vous aimez mieux, — qu'elle déposa par terre, devant la porte de l'atelier. On se précipita pour prendre place autour, dans les poses les plus variées et selon les ondulations fantaisistes du terrain. Le plat, ainsi assiégé, subit un assaut furieux et fut bientôt vidé, à l'aide d'une cuiller que la déesse nous avait remise à chacun en guise de couvert. La première fois, je fus un peu surpris de cette communauté, et je me glissai timidement parmi les convives ; mais je m'aperçus bien vite que la timidité et la modestie étaient ici déplacées. Nous étions cinq autour de l'unique plat commun, et le principe : « Chacun pour soi et Dieu pour tous ! » y devait seul être le nôtre. Aussi vis-je les cuillers se plonger au fond du liquide gris sale que contenait le plat, avec une rapidité vertigineuse ; je les entendis se choquer au fond, comme autant de lances de combattants. On m'avait prévenu à temps qu'il était défendu de toucher à la partie solide : celle-ci ne devait pas être livrée

au hasard et à l'indiscrétion des cuillers avant qu'on se fût débarrassé de la partie liquide. On devait honnêtement se partager ce reste qui était la viande ainsi mise au grand jour, comme les poissons des réservoirs après qu'on a laissé couler les eaux. — Hélas! j'ai eu assez souvent l'occasion de faire l'expérience que, même par ce moyen, il ne nous était pas facile de faire des pêches miraculeuses. Procéder au partage était une question délicate, et l'opération était suivie avec un intérêt général. Celui qui partageait n'avait pas le droit de choisir: il devait se contenter de la portion qui restait: aussi mettait-il, dans cet exercice autant d'impartialité que possible. Tout cela était vraiment nouveau pour moi: bien qu'on ne m'eût pas donné des habitudes princières à la maison, on y mangeait proprement. Voyant la façon primitive de nos repas, je n'osai retirer de ma malle mon beau couvert d'argent!

Le premier de ces repas, justement, m'est resté en mémoire par toutes sortes de surprises. Nous étions encore assis quand les ouvriers, sortant de table et longeant de nouveau le couloir, arrivèrent jusqu'à nous. Comme l'un d'eux trouvait bon de sauter par-dessus notre plat, la bonne le pinça aux mollets en poussant un gros rire. Aussitôt, l'ouvrier revient sur ses pas, culbute la grosse fille: et voici que s'engage une bataille générale, que j'ai vue bien souvent se répéter depuis, entre la bonne et les ouvriers. C'était leur distraction habituelle et, ma foi! la nôtre aussi. Nous aimions voir la grosse fille se défendre contre tous ces gars: à grands revers de bras et à pleines mains, elle ne ménageait pas les tapes. Rouge, essoufflée, après la rixe, elle revenait prendre ses cuillers, son plat, et disparaissait à l'autre bout du corridor. J'entends encore ses gros éclats de rire, et les propos que je vous laisse à deviner. Puis, on se retirait pour aller au lit.

Comme c'était l'été, tous, excepté le ménage du patron, couchaient en plein air, dans la cour ou le long du corridor, selon la fantaisie de chacun. Par exemple, ce campement à la belle étoile me causait une grande joie. On prenait son matelas et on le portait où on voulait. Les nôtres, en qualité de matelas d'apprentis, étaient disposés le long du couloir. Mais, la première nuit, je ne fermai pas l'œil, tout à l'impatience de revoir le jour et l'atelier. Ces quelques heures de repos

nocturne me semblaient une éternité. A chaque instant j'éveillais mon voisin pour lui demander si on n'allait pas se lever. A la fin, il se fâcha, et, furieux, me fit cette réponse à laquelle j'ai pensé pas mal de fois, depuis :

— Tu en auras bientôt assez, de te lever !...

Et il se rendormit là-dessus. Je me tus, et j'attendis le jour, qui ne tarda pas à venir. Dès la première lueur, n'y tenant plus, je me levai, très étonné de voir mes compagnons rester couchés encore, malgré le soleil qui rayonnait. Enfin, au bout d'une éternité, je vis la bonne sortir de la cuisine et crier de sa plus grosse voix : « *Clapsi horca !* » les seuls mots slovaques qui me soient restés du temps jadis, et qui veulent dire : « Les enfants , debout ! » Il était cinq heures. Aussitôt toutes les têtes crépues de sortir des couvertures. On s'étire, on baille, on se lève enfin ! Chacun reprend son matelas et le rapporte dans la chambre à coucher dont je vous parlerai bientôt.

Au premier coup de rabot, tout l'atelier fut en mouvement. Je respirais heureux, au milieu de cette pleine activité ; et ma petite cervelle s'animait tandis que je taillais des chevilles, dont chacune me semblait une œuvre, à elle seule.

Le patron fit son entrée vers sept heures et, suivant son habitude, s'arrêta au milieu de l'atelier, les deux mains sur les hanches, le ventre en avant, regardant tout autour de lui. Il se déclara satisfait de mes chevilles ; seulement, il ne voulait pas me laisser à cette besogne. M'entraînant vers un coin encombré, il me plaça devant une grande plaque de marbre, carrée, posée sur une table, et retira d'une étagère suspendue au mur un cornet dont il versa le contenu. C'étaient des couleurs en poudre. Il les étendit sur la plaque, et, après les avoir mélangées d'huile, me montra comment il fallait les broyer. Ainsi me confia-t-il cette besogne qui m'amusa au début, et bientôt devint ma plus terrible torture. Après une demi-heure de cet exercice, je n'étais plus qu'un monstre vert, à la grande joie de l'atelier. La couleur débordait de toutes parts et, à mon désespoir, je ne pouvais la retenir sur le marbre. Je me débattais, je pataugeais dans cette masse gluante qui commençait à m'ennuyer beaucoup. Aussi me remis-je à exécuter les différents ordres donnés par les ouvriers, pour faire diversion à ce travail monotone. Cepen-

dant le broyage des couleurs continua toute la journée, puis recommença le lendemain et le surlendemain encore.

J'en acquis de plus en plus l'habitude et sus bientôt maintenir et diriger sur le marbre la masse glissante. Ce que je maîtrisais de moins en moins, c'était l'impatience que j'éprouvais à demeurer toute la sainte journée devant ce carré de marbre, à tourner, à broyer cette couleur, à la mettre dans des pots, tandis que les autres rabotaient et sciaient gaiement. Après quelques jours de cette insipide et pénible besogne, n'en pouvant plus, j'éclate en sanglots. Le patron survient et me questionne d'un air sévère sur la cause de mon chagrin.

— Je ne veux plus broyer des couleurs ! répondis-je.

— Comment, imbécile ! tu ne veux plus broyer des couleurs ? Qu'est-ce que tu veux donc faire ? Crois-tu que je te nourrirai pour rien ? Attends, que je le dise à ton oncle !

Je me repris donc à broyer, — et à broyer pas mal de noir !... De temps en temps, quelques grosses larmes perlaient la face huileuse de la plaque : je me croyais condamné à perpétuité à tourner le pilon, comme Samson tourna la roue du moulin. Inutile de vous dire que, dès ce moment, je ne dérangeais plus personne par ma hâte de me lever. Cependant, tout en broyant mes couleurs, j'étais souvent appelé par les ouvriers à faire quelque autre ouvrage, à chauffer la colle, que sais-je ? et cela me paraissait une suprême distraction. Un jour, l'honneur me fut accordé par le vieux Janos de prendre l'autre bout de sa scie et de scier avec lui, en longueur, des morceaux de bois qui devaient former des pieds de table. Cet honneur, que j'avais envié souvent à mes camarades, les autres apprentis, me causa une grande joie ; mais j'étais petit, guère fort, et la chose n'allait pas très bien. Je craignais d'être remercié. Heureusement, le bon vieux eut pitié de moi, il me prit en patience et, au bout de quelque temps, j'y fus fait. Petit à petit, je mis la main à tout : je rabotais, je sciais. Au bout de trois mois, je fis une table entièrement seul. Vous pensez bien que cette table n'était un chef-d'œuvre, ni d'exécution, ni de style : mais c'était une table à quatre pieds, avec son tiroir et son dessus. J'en fus fier et l'annonçai fièrement aux Vidowski, chez lesquels je ne manquais pas d'aller, le dimanche.

J'y rencontrais quelquefois la petite fille du voisin, qui tenait toujours mon cœur. Je peux bien vous la nommer, d'autant mieux qu'elle ne paraissait pas s'apercevoir de l'amitié que j'avais pour elle : c'était mademoiselle Slona Bartoki. Elle avait une gentille petite figure, mais elle était cruelle de ne pas vouloir deviner mon cœur. Tant bien que mal, je m'en consolais sur la grande table où je dessinais avec Franz, toute l'après-midi.

Le soir, de retour à l'atelier, la veillée manquait pour moi de charme, et, après le bon dîner des Vidowski, je touchais rarement au souper qui nous réunissait autour de la cuvette posée à terre par la grosse Slancsa, — autrement dit, en français, Anne, — d'autant plus que la bonne mère Vidowski ne me laissait jamais repartir les poches vides. J'en profitais pour calmer la jalousie que ma qualité de protégé des Vidowski ne manquait pas d'exciter chez mes compagnons d'atelier : je partageais mes provisions avec eux. Un jour, je rapportai tout un gâteau et des pommes superbes. Pour les partager, l'idée me vint de me servir de mon couvert en argent. Pendant cette opération, le vieux Janos entre et voit mon magnifique instrument :

— Qu'est cela ? dit-il.

J'étale fièrement devant lui mes richesses. Il les contemple et me tient à peu près ce langage :

— Tu n'en as pas besoin, ici. Veux-tu me vendre cela ?

Et il me montre une pièce d'argent, de la valeur d'à peu près deux francs. Autant pour lui faire plaisir que par amour de la pièce, je lui cédai mon couvert avec son étui, sans me demander si j'aurais lieu d'être content de ce marché. La pièce d'argent me faisait plaisir, et je dormis heureux. Le lendemain, le vieux Jean se dit en lui-même : « Si je pouvais avoir aussi ma pièce d'argent, tout en gardant le couvert, ce ne serait pas maladroit. »

Pour réaliser son désir, il retira de sa malle, pendant le déjeuner, un petit châle, une espèce de foulard en laine rouge, et me dit :

— Vois-tu ce châle ? N'est-ce pas qu'il est beau ?

— Magnifique ! dis-je, sincèrement ébloui.

— Eh bien ! je te le vends pour la pièce que je t'ai donnée hier.

Ainsi eut-il sa pièce d'argent et mon couvert. Moi, le dimanche suivant, je passe le châle à mon cou, laissant pendre les deux bouts sur la poitrine, et, tout fier, je me précipite chez les Vidowski où se trouvait mon oncle. Mon entrée fait sensation.

— Quel est ce châle? Qui te l'a donné?

— Je me le suis acheté, répondis-je.

— Où as-tu pris l'argent?

Il fallut bien le dire. Grande fut l'indignation de mon oncle et suivie de calottes, par-dessus le marché que je venais de faire... Depuis, j'ai pensé bien souvent à mon couvert que j'aurais encore!... Les semaines et les mois passèrent, durant lesquels chaque jour emportait une de mes illusions; et la nuit était déjà loin où j'avais attendu impatiemment le lever du soleil.

MICHEL DE MUNKACSY

(*A suivre.*)

KYRIE ELEISON

V

Une petite pluie fine, persistante, dont les gouttes tombent en lignes serrées et perpendiculaires. La mer est aussi grise que le ciel ; elle est morne, triste, immobile : on dirait une eau stagnante, une chose morte. Aux pentes des collines, des nuages sont accrochés, semblables à des linceuls blancs jetés sur les bois toujours verts ; les villas aux couleurs vives prennent sous le ruissellement de l'eau des aspects de moisissure ; tout dans la nature est enveloppé d'une atmosphère sombre, humide, pleurante.

Les fenêtres de la villa Persiani sont hermétiquement closes. Dans le salon du rez-de-chaussée un grand feu est allumé ; le bois de hêtre mélangé aux pommes de pin flambe avec des crépitements joyeux. C'est la seule note gaie dans toute cette grisaille. Une femme de chambre paraît, tenant sur le bras des oreillers de dentelles ; elle dispose sur une chaise longue, puis approche la petite table couverte de journaux, de livres, de menus objets. Après un regard

1. Voir le numéro du 1er mai.

circulaire comme pour s'assurer que tout est en ordre, elle s'éloigne, et pendant quelques instants la chambre reste vide ; on n'entend que le pétillement des pommes de pin qui finissent de se consumer.

De nouveau la porte s'ouvre : une femme, emmitouflée de châles dont elle ramène les plis sur sa bouche, entre dans la salle ; arrivée près du feu, elle se dépouille lentement. Chaque mouvement qu'elle fait semble la fatiguer. Elle respire avec effort, comme si le souffle lui manquait, et se laisse tomber avec lassitude sur la chaise longue.

Sur la blancheur des oreillers, le visage de Bianca se détache maintenant avec netteté. Les contours sont un peu amaigris, mais les couleurs des joues sont restées brillantes : c'est un rose très vif qui forme tache et ne se fond pas dans les chairs. Le pli de la bouche s'est légèrement marqué, les paupières sont plus bleues ; les mains, si délicatement modelées, semblent s'être affinées encore et se détachent trop pâles sur le velours foncé de la robe ; les ongles diaphanes se sont bombés.

Un instant, elle reste immobile, les paupières closes, puis une inquiétude passe sur son visage : elle ouvre les yeux, se soulève, et, prenant sur la table une petite glace, elle s'examine anxieusement, étudie avec angoisse chaque trait de son visage. Ses doigts font bouffer les cheveux sur les tempes, lissent les sourcils. Une boîte à poudre est également à sa portée ; avec la petite houppe, elle estompe le feu de ses joues, blanchit son front qui a pris des tons d'ivoire. Elle se dit qu'elle en est à la poudre et que bientôt il faudra le maquillage !... Et trompe-t-elle, au moins, celui qu'elle veut tromper ? Parfois il lui semble voir passer dans les yeux de Guy des lueurs d'attendrissement qui ressemblent à de la pitié... Mais non, non, il n'a aucun soupçon, ne se doute de rien.

Bianca s'est levée, ses pensées ne lui permettent pas le repos. L'excitation lui rend des forces. Elle presse ses mains l'une contre l'autre avec le mouvement fébrile des jours d'agitation ; mais toutes les puissances de sa nature que l'émotion a réveillées ne peuvent rien contre la brutalité des faits, contre les décrets d'une volonté supérieure.

Bianca et Guy ont passé juillet et août dans l'Engadine.

A force de soins, de précautions et de prudence, elle est parvenue à cacher la vérité à son ami. Elle a eu pour complices l'air vif et pur des sommets et la saison clémente. Deux mois d'oubli, de bonheur, d'enivrement; le triomphe de la jeunesse, de la beauté, de l'amour... Dans la fusion complète de leurs deux êtres, les différences de race, d'éducation se sont effacées. Puis septembre est arrivé; ils sont descendus sur les lacs italiens. Un soir, malgré sa prudence habituelle, elle a pris froid au retour d'une promenade; une bronchite est survenue. Elle a été encore malade, très malade. Mais jamais elle ne s'est abandonnée, elle s'est toujours tenue en garde, cachant tous les symptômes accusateurs, faisant jurer au médecin de ne pas révéler à Guy la maladie chronique que la bronchite aggrave. Sa tension d'esprit a retardé la guérison, mais enfin le mieux s'est déclaré; elle a pu revenir à Rapallo, rentrer à la villa Persiani.

Maintenant pour elle les jours heureux sont finis; elle sait qu'il y a des forces supérieures à la volonté et à l'amour. Au cri d'appel vers Dieu que lui avait arraché l'impassibilité de la nature, elle donne aujourd'hui un sens plus profond, moins impérieux, plus humble.

Elle a pourtant encore des heures de terrible révolte; elle ne veut pas mourir, elle veut être heureuse, encore, longtemps... Elle et Guy ne font plus qu'un, ils ne peuvent se séparer. L'idée de le quitter donne à Bianca la sensation violente d'un déchirement physique, comme si ses propres membres lui étaient arrachés. Puis il lui semble que de cette intensité de souffrance une force se dégage, une force qui les rattache l'un à l'autre, qui unit leurs deux êtres dans une étreinte trop puissante pour la mort.

Bianca, après avoir fait deux ou trois fois le tour de la salle, s'approche des fenêtres. Son excitation est tombée. Elle regarde le perron. Comme il pleut! Sur la terrasse, les orangers et les citronniers alignés dans leurs grands vases de terre rouge sont chargés de fruits; les citrons revêtent déjà leur couleur d'or pâle; les oranges ne sont encore que des boules vertes à peine jaunissant d'un côté. La pluie, en tombant sur leurs feuilles les rend plus luisantes; elles semblent vernies. Au loin, sur le fond toujours vert des grands cyprès et des pins

sombres, les arbres que l'automne dépouille dressent tristement leurs membres décharnés dans l'air gris. Sur le sol, au lieu de fleurs éclatantes, des amas de feuilles mortes. Et toujours la pluie fine tombe du ciel morne, comme si elle ne devait jamais cesser.

Un coup de sonnette. C'est Guy! Bianca rougit. Son amour est si vivant que l'habitude n'a pas diminué sa puissance d'émotion. Elle se moque d'elle-même et pense qu'à soixante ans elle rougira peut-être encore à son coup de sonnette.

A soixante ans!... Toute son ambition se borne maintenant à arracher à la mort quelques années, quelques mois, à empêcher la maladie de défigurer son visage, à dissimuler les réalités qui refroidiraient les élans de son ami, attristeraient leurs heures d'amour.

Non, ce n'est pas Guy. Pourquoi vient-il si tard? Déjà, ce matin, elle ne l'a pas vu, il lui a fait dire qu'il avait des lettres d'affaires à écrire. Depuis quelques jours, il lui paraît préoccupé, et, par moments, presque sombre. Sans doute des ennuis de famille. Elle soupire. « Pauvre ami! pense-t-elle avec tristesse, c'est à cause de moi que tu souffres, et je te prépare de nouveaux chagrins! »

La nécessité d'en retarder le moment lui apparaît toujours comme un devoir. Ce n'est pas seulement son amour qu'elle défend : il ne faut pas que Guy connaisse l'angoisse d'être attaché à une invalide, à une mourante... Aussi longtemps que ce sera possible, elle luttera.

Un domestique entre, apportant d'abord la table à thé, puis un plateau chargé de petits pains au caviar, de viandes froides. Bianca mange avec avidité. Une sorte de bien-être l'envahit, des pensées d'amour lui viennent, l'illusion tenace reparaît. Elle va décidément mieux, cet appétit singulier le prouve. Heureusement, elle n'a pas de tubercules, le médecin le lui a assuré. Cela peut durer ainsi pendant des années, on vit même avec un seul poumon! Elle récapitule tous les cas dont elle a eu connaissance; mais la pensée des poitrinaires qu'elle a rencontrés éveille dans son esprit des souvenirs répugnants. Elle frissonne. Pourvu qu'elle ne change pas trop vite! De nouveau, elle reprend le petit miroir et se contemple anxieusement. Non, elle est toujours belle. Bianca souffle sur la glace; elle

craint que son haleine ne soit chargée de fièvre. Elle se rassure. Rien encore ne marque en elle la déchéance. Mais cela viendra. Peut-être même, sans qu'elle s'en doute, Guy la trouve-t-il déjà moins fraîche, fatiguée, vieillie. Alors elle évoque le souvenir des moindres attitudes du jeune homme. Certes, leurs rapports se sont légèrement modifiées depuis la bronchite de Côme; il s'alarme pour elle de la moindre imprudence et lui évite les émotions, mais pourtant, c'est toujours l'amoureux.

Les roues d'une voiture se font entendre, un coup de sonnette retentit.

Cette fois c'est Guy. Il semble presque plus changé que Bianca. Il a l'air préoccupé, soucieux. Elle l'accueille avec un sourire épanoui, auquel il répond par un sourire tendre, mais grave. Il s'excuse de ne pas être venu le matin : des affaires urgentes l'ont retenu.

— Comment va votre rhume? demande-t-elle.

— Mieux, je vous remercie.

— C'est vraiment miraculeux, avec votre manie anglaise de patauger dans la pluie!

— Voyez donc l'injustice! Pour vous contenter, aujourd'hui, j'ai pris une voiture.

Elle est ravie de pouvoir le gronder, d'avoir à s'occuper d'une autre santé que la sienne.

— Et vous, chère, comment vous sentez-vous?

— Mais très bien. Je tousse toujours un peu; mais vous savez, on n'en finit jamais avec les bronchites, et le médecin de Côme m'a prévenue qu'avant le printemps je n'en serais pas entièrement débarrassée. Vous étiez là quand il l'a dit.

Par moments, elle bénit cette maladie qui lui sert à expliquer sa faiblesse, sa toux persistante, les soins dont elle s'entoure.

— Une tasse de thé, n'est-ce pas?

Il s'assied près d'elle, ils causent. Bianca montre beaucoup d'enjouement. Elle essaye d'être gaie, brillante. Elle lui raconte le dernier roman qu'elle vient de lire, un roman drôle dont tout Paris s'est amusé. Il l'écoute un peu distrait.

— L'héroïne a les idées les plus avancées, ce qui ne l'empêche point d'être extrêmement élégante!... A propos, vous ne

m'avez pas fait compliment de ma nouvelle robe! Vous plaît-elle?

Bianca se lève et fait quelques pas devant lui pour être admirée. C'est un vêtement flottant en velours bleu foncé; une épaisse bande de chinchilla frissonne autour du col et garnit les larges manches d'où sortent les bras blancs. Guy s'est levé à son tour, il examine la robe et en observe les détails, puis il se penche et touche de ses lèvres la fourrure.

— Comme c'est doux! dit-il.

Et il murmure quelques mots tendres.

Lorsqu'il redresse la tête, Bianca essaie de rencontrer ses yeux, mais il les détourne obstinément comme si un secret se cachait sous ses paupières lourdes. Il se dirige vers la fenêtre et regarde la pluie qui bat les vitres.

— Voyez la mer! on dirait une grande tache sale.

Bianca s'est approchée.

— C'est ainsi depuis notre retour, reprend-il. Vous rappelez-vous, ce printemps, la symphonie des couleurs?

— On dirait aujourd'hui la symphonie des larmes.

Bianca a un petit frisson. Elle s'en veut d'avoir prononcé ces mots lugubres.

— A propos, cher, le jardinier est venu ce matin pour les plantes du salon. Il ne voulait mettre que des verdures; j'ai préféré des fleurs!... Là, dans cet angle, un groupe de chrysanthèmes, et, entre les fenêtres, des œillets de la serre: ce sera plus gai.

Guy approuve les décisions de Bianca, il suggère quelques changements; puis, tout à coup, il dit brusquement, comme ayant hâte d'en finir avec une communication désagréable :

— Chère amie, j'ai une permission à vous demander.

— Dites.

— Vous êtes installée, tous les arrangements d'hiver sont pris; le médecin de Rapallo vous inspire une certaine confiance...

— Pourquoi ces préambules?

— Ce ne sont pas des préambules; je voulais me prouver à moi-même que je pouvais vous quitter l'esprit tranquille.

— Me quitter?

— Oh ! seulement pour deux ou trois jours.

— Et vous allez ?

— A Nice.

— A Nice ? et pourquoi ?

— Je vous ai dit que j'avais eu ce matin des lettres à écrire. J'ai des gens à voir ; il s'agit d'affaires urgentes.

— Et c'est à Nice que vous allez les traiter ?

— C'est-à-dire que je vais y consulter celui qui doit les traiter pour moi.

— Et c'est ?

— Mon ami Philip Huntley, un ancien camarade d'Oxford.

— Comment se trouve-t-il à Nice ?

— Il y passe quelques semaines pour se reposer.

— Vous êtes très intimes, je crois ?

— Je le considère comme un frère aîné ; il devait épouser ma pauvre sœur Maggie, celle qui est morte. Je vous en ai parlé...

— Oui, je sais, mais pourquoi votre ami ne vient-il pas ici ? J'aurais eu du plaisir à le connaître.

— Mais c'est moi qui ai un service à lui demander : je ne puis l'engager à se déplacer pour venir m'entendre.

Guy s'exprime avec une légère impatience.

— Et vous partez quand ?

— Je voudrais partir ce soir... si cela ne vous contrarie pas, pour être plus vite de retour.

Bianca reste pensive un moment. Elle est prête à s'attrister ; mais, si elle est triste, son visage se marquera, Guy la trouvera maussade, ennuyeuse. Elle essaye de prendre les choses gaiement.

— Une idée !... s'écrie-t-elle. Emmenez-moi ?

Guy paraît un peu déconcerté.

— Impossible, ma chère, par cette saison pluvieuse ! Vous prendriez froid.

— Pas plus qu'ici.

— Oui, plus qu'ici : vous seriez à l'hôtel, mal installée...

— Un peu de distraction me ferait du bien. Nous irions au théâtre, nous irions à Monte-Carlo...

— Si vous voulez, nous pourrons faire une course plus

tard, quand le temps sera remis. Mais, cette fois, c'est impossible! Je serais obligé de vous laisser seule, hors de chez vous; je ne serais pas tranquille... Ces gens que je vais voir, vous ne les connaissez pas.

Le mot est maladroit. Il la jette dans des réflexions douloureuses. Toujours le monde se met entre eux et les sépare. Même mourante, elle le verra encore se dresser entre lui et elle. Il y a donc des lois, des conventions, contre lesquelles les sentiments les plus puissants ne peuvent rien, et qui brisent toutes les énergies de l'âme... Dieu est moins inexorable que le monde, beaucoup moins! Il n'est sans pitié que pour les sentiments bas; pour les autres, il a miséricorde et pardon. Elle s'abîme dans cette pensée que Dieu est son unique refuge.

Guy la regarde. Elle sourit, mais il voit qu'elle est affligée.

— Mon amie, ne vous attristez pas : je serai ici dans deux jours. Qu'est-ce que deux jours?

Une idée le harcèle: s'il la prenait avec lui? Mais non, ce serait de la folie. Elle apprendrait, elle devinerait le but de sa course, et il faut l'éviter absolument. Mieux vaut lui laisser des soupçons qu'il dissipera ensuite.

— Chère, je voudrais vous emmener avec moi, mais ce n'est pas possible, croyez-en votre ami.

Il lui prend la main et la caresse doucement. Il semble très las, très accablé.

— Oui, oui, je me rends compte, dit-elle après lui. Vous ne pouvez m'emmener avec vous.

Bianca change de conversation. Elle a appris l'art de rester aux surfaces, de ne pas trop creuser les sentiments qui font souffrir. Elle parle des lettres qu'elle a reçues, des menues nouvelles mondaines qu'une amie fidèle lui communique. Puis elle revient au voyage de Guy, elle le charge d'une ou deux commissions. Elle voudrait un tour de cou en dentelle blanche: elle se fait frivole, coquette.

La note est un peu forcée. Rien, d'ordinaire, n'impatiente Guy autant que l'affectation. Pourquoi celle-ci l'attendrit-elle? Comme tout à l'heure, il détourne la tête pour ne pas rencontrer les yeux de son amie.

Une heure plus tard, quand il quitte la villa Persiani, Bianca

s'attache à lui. Elle passe les bras à son cou, elle prolonge les adieux. Guy est affectueux, tendre, mais dans son attitude il y a une nuance que Bianca ne s'explique pas. Il lui baise le front gravement. Elle redresse la tête et le regardant bien dans les yeux :

— Je ne sais pas pourquoi tu pars ; dit-elle, mais je sais pourquoi tu ne m'emmènes pas.

Et lui, pour ne pas répondre, la serre dans ses bras et l'embrasse sur le front une fois encore, puis il s'en va. Couvert d'un waterproof, le parapluie ouvert, Guy suit rapidement l'allée de cyprès. Aujourd'hui le soleil ne luit pas à travers les branches, une buée grise plane au-dessus des géants noirs, et la pluie tombe incessante et triste. Le jeune homme frissonne. « Pauvre Bianca ! pense-t-il, heureusement tu ignores pourquoi je ne t'emmène pas ! »

VI

Dans une chambre de l'Hôtel des Anglais, les deux hommes ont échangé une cordiale poignée de main. Ils sont debout en face l'un de l'autre : Philip Huntley, plus âgé de quelques années, très mince, la tête un peu penchée, les cheveux noirs grisonnant aux tempes, la dureté de ses traits fins corrigée par des yeux doux et profonds : Guy Langford, plus grand que son ami, plus robustement bâti, mais avec cet air fatigué qui depuis quelque temps vieillit son visage.

Habitués l'un à l'autre de longue date, liés par cette amitié virile et peu expansive des races fortes, se comprenant par monosyllabes, par une inflexion de voix, même par le silence, ils se retrouvent comme s'ils s'étaient quittés la veille.

— Ta venue à Nice, dit Guy, m'évite un voyage en Angleterre.

— Vraiment ?

— Oui, j'ai besoin de toi ; mais nous parlerons de cela plus tard.

Cette façon de procéder ressemble si peu à Guy Langford, toujours pressé d'en avoir fini avec chaque chose, que Philip

Huntley le regarde étonné. Mais, avec ce respect des affaires et des secrets d'autrui que les Anglais savent pratiquer, il ne demande rien.

— Tu es à Nice pour te reposer? reprend Guy.

— Oui, je me mets au vert.

— Trop travaillé, n'est-ce pas?

— Peut-être.

— Es-tu content, au moins?

Philip a un geste d'insouciance. Pourtant non seulement il réussissait dans sa profession, mais il était en passe de devenir célèbre : son dernier rapport à l'Académie de médecine sur les localisations cérébrales avait attiré l'attention du monde savant. Sa clientèle croissait chaque jour; il était un des médecins à la mode.

Guy avait compris la signification du geste de Philip et deviné les dessous de son indifférence pour les avantages qui, d'ordinaire, passionnent les hommes. Depuis la mort de Maggie Langford, à qui Huntley avait été fiancé, le médecin s'était absorbé, cantonné pour ainsi dire dans les recherches scientifiques. D'une nature à la fois robuste et tendre, il avait eu pour la jeune fille un attachement profond. Lorsqu'elle mourut, il comprit que pour vivre et ne pas devenir un déséquilibré, il n'avait qu'un refuge : le travail et l'étude. Sous une apparence réservée et l'affectation d'un langage ironique, Philip Huntley cachait des sources toujours jaillissantes de pitié et d'affection.

Les deux amis causèrent encore de tout et de rien. Ensuite ils déjeunèrent ensemble et, leurs cigares fumés, arpentèrent la promenade, les boulevards, les quais. Mais entre eux les sujets étaient épuisés. Ils étaient préoccupés, l'un de ce qu'il allait dire, l'autre de ce qu'il allait entendre. L'après-midi était déjà assez avancée lorsque les deux hommes retournèrent à l'hôtel. Philip se mit à dépouiller son courrier du jour, tandis que Langford, les mains dans ses poches, la cigarette aux lèvres, passait d'une fenêtre à l'autre, prenant un livre, le reposant pour le reprendre encore. Enfin il se rapprocha de Philip.

— Autant en finir tout de suite. Veux-tu connaître le but de ma visite?

— Naturellement.

— Tu es mon ami, et tu es médecin : je suis venu te consulter.

— Pour qui?

— Pour moi.

— Pour toi? Mais tu t'es toujours porté à merveille. Tu étais le plus fort de nous tous!

— Regarde-moi avec attention.

Philip Huntley ajusta son pince-nez et, entraînant Guy vers l'une des fenêtres, l'examina d'un regard professionnel.

— C'est vrai, tu as maigri. Le teint est plombé, les yeux sont fatigués. Un peu de dyspepsie, sans doute.

Il lui posa deux doigts sur le poignet, et, s'animant :

— Non : la peau est chaude, le pouls agité, irrégulier... Voyons, que diable as-tu? Vite, dis-moi tes symptômes.

Guy parla quelque temps sans que Philip l'interrompît. Il avait repris son sang-froid, énumérait nettement, posément, tous les phénomènes du mal qui déjà le minait. Le visage de Huntley était devenu sérieux.

— Et depuis quand tout cela?

— Depuis cet été, dans l'Engadine. J'ai d'abord cru à un rhume, puis certains symptômes sont survenus : petits accès de fièvre, sueurs froides, toux persistante.

— Et tu as consulté?

— Personne.

— Et pourquoi?... Tu n'avais pas de médecin sous la main?

— Au contraire.

— Mais alors, pourquoi?

— Je ne pouvais pas attirer l'attention sur ma personne et... je ne voulais pas savoir la vérité. J'étais lâche.

— Ça ne te ressemble pas.

— Que veux-tu! il y a des circonstances...

Philip Huntley siffla doucement entre ses dents; ce qui indiquait chez lui de la préoccupation et du mécontentement.

— Et si tu n'avais pas su que j'étais à Nice?

— Je serais parti pour l'Angleterre. Les symptômes s'aggravent.

— Il faut que je t'examine, dit Philip.

L'auscultation fut longue, minutieuse, attentive.

— Et maintenant, dit Guy, traite-moi en homme; je veux savoir la vérité : ne dissimule rien. Les poumons sont atteints, n'est-ce pas ?

Philip Huntley eut un geste qui pouvait passer pour un demi-acquiescement.

— Et c'est là, justement, ce que je ne m'explique pas !... Si tu avais eu une fluxion de poitrine, si tu avais vécu dans un climat insalubre, je comprendrais. Mais l'Engadine, les lacs, la Riviera, et pas de cause déterminante ! Tu es bien sûr de ne pas avoir attrapé quelque part une mauvaise fièvre ?

— Absolument sûr.

— Ce n'est pas héréditaire non plus. Dans ta famille, que je sache, il n'y a pas trace de consomption. Rappelle bien tes souvenirs cependant. Le mal saute quelquefois une génération. La santé des collatéraux a également de l'importance. Tes oncles, tes tantes, personne n'a jamais eu la poitrine attaquée ?

— Personne ! La maladie n'est pas dans la famille. Ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher.

— Et où donc ? Explique-toi !... On dit tout au médecin.

— La tuberculose n'est-elle pas contagieuse ?

— Oui et non. On peut vivre avec des poitrinaires et ne rien attraper. Mais il y a des circonstances où la maladie se donne. Dormir dans la même chambre qu'un malade, respirer son haleine, tout cela est dangereux. Ainsi, entre mari et femme, les cas de contagion sont fréquents.

— Eh bien, mon cas est un cas de contagion.

— Comment cela ?

Philip Huntley connaissait les circonstances de la vie de Guy : mais il avait peine à rapporter une idée de maladie à la radieuse beauté dont il avait entendu parler.

— Tu sais que je ne vis pas seul...

Guy s'exprimait avec hésitation. Parler de Bianca, même à son meilleur ami, lui était pénible.

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, la pauvre femme est...

— Poitrinaire ?

— Oui.



— L'était-elle quand vous vous êtes connus?

— Non, elle semblait se porter à merveille. Pas trace de maladie...

— Qu'est-ce qui a déterminé l'état aigu?

— Une pneumonie.

Guy raconta leur séjour à Florence, la longue maladie de Bianca. Mais elle semblait guérie, le médecin s'était borné à recommander des soins. L'air de la Riviera avait paru d'abord la remettre, jamais elle n'avait été plus vivante! Puis, tout à coup, à la fin de mai, des crachements de sang étaient survenus.

— Elle me les a cachés. Nous sommes partis pour l'Engadine. Je ne me suis aperçu de rien. Quelquefois elle s'éloignait brusquement de moi, sans raisons apparentes, mais je croyais à des caprices de femme...

— Et comment as-tu découvert la vérité?

— En septembre, nous sommes descendus sur les lacs. Un jour, à Côme, elle a pris froid, une bronchite s'est déclarée, le médecin a été appelé. Naturellement, il a constaté l'état de ses poumons. Elle lui avait fait promettre de tout me cacher, mais il a rempli son devoir et m'a dit la vérité... C'est même par lui que j'ai appris les crachements de sang de Rapallo. Elle a des tubercules, mais elle n'en sait rien.

— La madadie est-elle très avancée?

— Il paraît que oui. Puis, c'est héréditaire : une tante et une cousine à elle sont mortes phtisiques.

Guy donna quelques détails. Philip demanda :

— Avez-vous demandé une consultation?

— Oui nous avons appelé le professeur Rossi, de Milan.

— Et qu'a-t-il dit?

— Il a confirmé le diagnostic du médecin de Côme. Et que d'histoires pour ne pas éveiller les soupçons de la malade ! Car tu comprends, moi, je suis censé tout ignorer.

— Mais c'est absurde! s'écria Philip avec un geste de colère.

— Ah! si tu savais!...

Et Guy, en quelques mots pressés, rapides, dit à Philip les douloureuses angoisses de cette existence où chacun par pitié trompait l'autre, où deux êtres jouaient, le cœur dé-

chiré, la comédie du bonheur et de l'ignorance. Il raconta les inexprimables navrements de cette situation où la ruse devenait un devoir, où, par compassion, il fallait vivre de mensonges, dissimuler ses fatigues, étouffer ses accès de toux.

Philip écoutait son ami en détournant la tête afin de cacher l'expression de ses yeux.

— Elle ne sait donc pas que tu es malade ?

— Elle n'en a pas le moindre soupçon.

— Comment n'a-t-elle jamais pensé qu'elle pouvait te donner son mal ?

— L'idée de la contagion ne lui est pas venue. Ce n'est pas une de nos femmes du Nord qui dans l'exercice de la philanthropie ont appris un peu de médecine, connaissent vaguement la cause des maladies et leur développement.

Langford s'était levé ; il alluma une cigarette, et en tira deux ou trois bouffées en faisant quelques pas.

— Eh bien, maintenant tu sais tout ; parle : que dois-je faire ? Et d'abord, puis-je guérir ?

— Oui ; le mal n'est pas héréditaire et il débute à peine. Tu peux guérir.

Guy poussa un soupir de soulagement. A trente-six ans, en pleine vigueur, l'idée de se voir mourir lentement, d'assister jour par jour à sa déchéance physique, n'a rien de réconfortant.

— L'oracle a parlé, dit-il d'un ton presque joyeux en se rasseyant vis-à-vis de Philip : je guérirai.

— Oui, je le répète, mais à une condition.

— Laquelle ? j'y souscris d'avance.

— Partir pour Madère.

— J'aurai de la peine à la décider, mais j'y arriverai.

— Tu ne m'as pas compris.

— Comment ?

— Pour guérir, il faut que tu partes seul !

Guy de nouveau se leva. Il marchait à travers la chambre. Le silence dura quelques minutes. Philip, toujours assis, attendait.

— Ce que tu proposes est impossible, dit Langford d'une voix un peu rauque, mais ferme. Je ne puis la quitter. Cherche autre chose.

— Il n'y a qu'un moyen : éliminer la cause du mal. Si on ne l'élimine pas, Madère, Alger, Davos, tout est inutile. Je te traite en homme ; voilà le dilemme.

— Je me rends compte.

Guy cacha un instant son visage dans ses mains. Toute sa jeunesse, toute sa virilité se révoltaient contre le décret impitoyable. Quand il découvrit ses traits, son expression était dure à force de résolution.

— Je ne puis pas la quitter.

Philip baissa la tête sans répondre.

Guy reprit :

— Cherche autre chose.

— Tu pourrais au moins, sans la quitter, diviser vos vies... empêcher la contagion.

— Impossible ! Elle croirait que je ne l'aime plus.

Philip Huntley étreignit nerveusement de ses mains les bras du fauteuil.

— Alors il n'y a qu'un moyen : lui laisser croire que tu ne vois rien, que tu es dupe de ses pauvres efforts, mais dis-lui que toi, tu es malade. Elle comprendra !...

— Ce serait la tuer ! L'idée de m'avoir donné sa maladie... Non, impossible !

— Je ne vois que ce moyen.

— Il faut l'écarter comme l'autre.

Les deux hommes étaient sombres, presque farouches.

Ils restèrent silencieux, longuement. Chez Philip, le médecin se révoltait, l'ami s'indignait, l'homme comprenait. Placé dans des circonstances analogues il aurait agi de même. Guy avait pris le visage inflexible que donnent les résolutions immuables. Une pensée avait pénétré en lui qui ne devait plus le quitter. Il était comme un condamné à mort auquel on a offert la vie et qui l'a repoussée. Les chrétiens jetés aux fauves, et dont la bouche refusait de prononcer le reniement qui seul pouvait les sauver, devaient sentir ce qu'il éprouvait. Il quitta enfin le fauteuil où il avait entendu sa condamnation et arpenta deux ou trois fois la pièce. Puis, se plaçant en face d'Huntley toujours assis :

— Ne parlons plus de moi, dit-il. Pour l'acquit de nos consciences, tu me donneras quelques prescriptions que je suivrai.

Philip écoutait en silence, les yeux fixés sur le plancher.

— Parlons d'elle plutôt, reprit Guy. Les médecins de Milan et de Côme se sont peut-être trompés. Crois-tu qu'il y ait encore moyen de la sauver? La science a fait tant de découvertes dernièrement !...

Philip Huntley leva les yeux sur Guy. La fragile espérance qui tremblait dans la voix de son ami lui en disait plus que toutes les protestations d'amour n'auraient pu faire. Il hésita un instant, puis, ayant pitié, il prononça la phrase sacramentelle des cas désespérés :

— Tant qu'il y a vie, il y a espoir.

— Non, pas ça. Je veux ton avis sincère, répliqua Guy, la voix dure et la figure contractée.

— Décris-moi les symptômes exactement.

— Interroge, et je te répondrai.

Ce fut alors entre les deux hommes un échange de questions, de réponses rapides ; après quoi, Philip se leva à son tour et marcha quelques moments, la tête baissée, les mains derrière le dos, comme s'il concentrait ses pensées. Enfin, s'arrêtant devant Guy :

— Tu dis qu'elle n'a presque pas changé encore, qu'elle est toujours fraîche, qu'elle mange beaucoup?

— Oui, c'est bon signe, n'est-ce pas?

— Euh! la phtisie florissante!

— Elle vaut mieux que l'autre?

— Pour l'esthétique, oui. Je ne puis pas te tromper, Guy, le cas est grave; et les efforts de la pauvre femme pour vivre comme si elle n'était pas malade l'empirent encore... Où comptez-vous passer l'hiver?

— A Rapallo.

— Le climat est un peu variable, à cause des vents : puis, vous êtes trop près de la mer.

— Quel endroit conseillerais-tu?

— Je ne sais, il faudrait voir. Pour le moment, la saison n'est pas avancée et vous pouvez rester où vous êtes.

Un silence se fit entre eux, un de ces silences gros de pensées.

— Philip! s'écria Guy tout à coup.

— Quoi?

— Philip, nous avons été amis depuis l'enfance. Tu ne m'as jamais rien refusé. La vérité que je sollicitais, tu me l'as dite tout à l'heure. J'ai un autre service à te demander?

— Voyons.

— Je voudrais que tu la voies. Si je t'appelle, viendras-tu?

Philip hésita. Il n'éprouvait aucune sympathie pour Bianca, elle lui inspirait même une espèce de ressentiment. Son sort ne l'attendrissait pas. Il lui en voulait d'avoir enlevé Guy à la vie normale, de le condamner inconsciemment à mort par son égoïste amour. Puis, il y avait dans cette ardeur de passion qui luttait contre la maladie des éléments que son tempérament froid l'empêchait de comprendre, qui choquaient ses sentiments d'homme équilibré, ses principes de correction. Mais il lut dans le regard de Guy une supplication anxieuse.

— Je viendrai, répondit-il.

Guy tendit la main à Philip et serra convulsivement celle de son ami.

— Et maintenant, dit-il, parlons d'autre chose... J'ai encore un jour à te donner; je ne partirai que demain soir.

Philip Huntley n'oublia jamais cette journée. Langford se montra d'une liberté d'esprit étonnante; c'était complètement le camarade d'autrefois, l'ancien champion du *foot-ball* et du *cricket*. Par moments, Philip croyait avoir rêvé les premières heures de leur entrevue. Puis, un accès de toux, la démarche plus lente de Guy, ses yeux cernés, ses mains qui commençaient à maigrir, rappelaient au médecin le diagnostic qu'il avait établi. Et sa pitié croissait devant cet héroïque courage. Mais dans ce drame poignant auquel il se trouvait mêlé par le hasard, il n'avait de compassion attendrie que pour l'un des acteurs. L'autre, à ses yeux, était l'ennemi, un ennemi qu'il aurait voulu détruire. Ce qu'il y avait d'humanité fragile, impuissante et douloureuse dans l'amie de Guy ne le touchait pas. Il ne voyait que l'héroïsme de l'homme; le sort pitoyablement tragique de la femme ne l'émouvait point, n'excitait en lui que de la colère. Il aurait éprouvé une sorte de sauvage plaisir à mettre Bianca en face de la vérité brutale, à lui faire honte de ses baisers empoisonnés.

VII

Langford avait écrit à Bianca quelques phrases laconiques, annonçant son arrivée à Nice ; le lendemain, il lui télégraphia le jour et l'heure de son retour à Rapallo. Ces deux jours d'absence avaient été remplis pour la jeune femme d'obsédantes pensées. Elle sentait confusément des forces qui lui étaient contraires s'agiter autour d'elle. L'attitude que Guy avait eue le jour de son départ, sa préoccupation, sa tristesse, l'avaient forcée à préciser les vagues appréhensions qui depuis quelque temps la troublaient.

Guy n'était plus tout à fait l'amant des derniers mois ; il avait des réserves, des réticences. Avec ses nerfs ébranlés et son cœur toujours en éveil, Bianca tremblait au moindre souffle, un doute suffisait pour troubler son âme endolorie. Ce départ soudain, inexpliqué, ce refus de l'emmener indiquaient l'entrée d'éléments nouveaux dans la vie de Langford. L'imagination excitée, elle pensa à tout, sauf à la vérité.

Cependant, le jour du retour de son ami, elle chassa les idées importunes, elle fit mettre des fleurs partout pour donner à la maison un air de fête. Vêtue de blanc, comme Guy aimait à la voir, un bouquet de pâles roses d'automne au corsage, elle alla à lui les bras tendus, le sourire aux lèvres. Langford dut faire appel à toutes ses énergies pour répondre à cet accueil de femme heureuse. Il s'était tracé en route un plan de conduite, avait préparé les réponses aux questions inévitables, aux interrogations pressantes. Mais ces apparences d'amour et de bonheur le déconcertèrent. La vérité qu'il avait été chercher près de Philip Huntley mettait désormais une barrière entre le passé et le présent, en faisait deux choses distinctes, impossibles à confondre. L'heure des tendres ivresses n'était plus. Il appartenait tout entier aux réalités poignantes de la maladie et de la mort.

Et il fallait feindre !

Bianca s'était aperçue du sourire forcé, elle avait senti la froideur de l'étreinte. Ses inquiétudes s'accrurent, devinrent

plus cruelles, mais elle refoula son angoisse, et posa au jeune homme les questions auxquelles il s'attendait. Avait-il vu son ami, avait-il été content de son voyage? Et les affaires qui l'avaient appelé à Nice paraissaient-elles s'arranger?

Guy débita consciencieusement les réponses préparées. Oui, il avait vu Huntley, et ils étaient d'accord sur la façon dont les affaires devaient être traitées.

— Vous revenez donc satisfait, vraiment satisfait?

Elle insistait; elle n'avait pas cru un mot des paroles de Guy et, sachant qu'il répugnait au mensonge, voulait le pousser dans ses retranchements.

— Satisfait? Mais oui..., seulement, vous savez, la chose n'est pas arrangée encore...

Il bredouillait péniblement. Elle eut pitié de lui et changea de sujet. D'ailleurs, elle le voyait bien : il revenait de Nice plus sombre qu'il était parti.

Bianca, semblable sur ce point à presque toutes les femmes, divisait les choses de ce monde en deux catégories : celles qui se rapportaient à son amour et celles qui ne s'y rapportaient pas. La préoccupation de Guy appartenait peut-être à ce dernier ordre : elle voulut s'en assurer et, doucement câline, elle glissa son bras sous le bras du jeune homme.

— Ces deux jours ont été bien longs sans vous. Mais, cependant, voyez comme j'ai pris bonne mine. L'air de la Riviera fait des miracles!

Elle a mis du rouge sur ses joues, il s'en aperçoit parfaitement. D'ordinaire, ces ruses innocentes l'attendrissent. Aujourd'hui elles l'irritent : ce ton caressant, un peu enfantin, lui paraît sonner faux, jurer avec la vérité terrible. Oubliant que Bianca l'ignore, il la taxe de frivolité, de légèreté, d'insouciance. L'héroïsme avec lequel elle se regarde mourir, cette force d'âme dans l'amour, qui le touchait autrefois n'est plus, auprès de son sort à lui, que la soumission à l'inévitable.

— Oui, chère, très bonne mine...

Et il essaie de donner à la jeune femme le regard qu'elle demande. Mais ses yeux sont durs, ils ne renferment ni admiration, ni tendresse.

Elle frissonne. Jamais il ne l'a regardée ainsi! Elle fait un dernier effort, et, appuyant sa tête sur l'épaule de Guy :

— Maintenant que vous êtes là, je vais aller mieux encore. Je suis si heureuse de vous revoir! Et vous aussi, n'est-ce pas, vous êtes heureux?

— Mais oui, vous le savez bien.

Il détourne le visage, et, se dégageant du bras qui le retient, fait quelques pas vers la fenêtre. Il ne peut pas, non, il ne peut pas! Accepter la mort, refuser d'être sauvé, tout est possible, mais feindre le bonheur quand il se sait mortellement atteint, dépasse ses forces. Guy aime la vie, et il la regrette désespérément; sa chair se révolte contre cette décomposition lente à laquelle sa volonté le soumet et qu'il pourrait éviter.

Ses yeux se fixent un instant, sans les voir, sur les groupes de chrysanthèmes qui ornent la terrasse. Puis il revient vers Bianca :

— Parlons de vous plutôt, chère, dit-il ; qu'avez-vous fait pendant mon absence?

Les paroles sont affectueuses, mais la voix est sèche, le sourire qui les accompagne est contraint. Elle le regarde sans répondre, la bouche amère, les yeux remplis de soupçons. Une angoisse l'étreint. Tout dans l'attitude de Guy la froisse, la désespère. Que s'est-il donc passé? Pourquoi a-t-il changé ainsi? Ce n'est plus seulement de la préoccupation, du mécontentement: on dirait qu'il a de la rancune contre elle. De la rancune? Et un sourire navrant plisse ses lèvres. Sa fierté blessée lui conseille de se taire, mais l'inquiétude est plus forte.

— Qu'avez-vous? demande-t-elle d'une voix sérieuse et brève, d'où toute émotion a disparu. Que s'est-il passé? Dites-le-moi, je vous en prie.

— Que voulez-vous qu'il se soit passé?

— Pas de faux-fuyants! Vous êtes libre évidemment de me cacher vos secrets, mais ayez la franchise d'avouer qu'ils existent.

— Il s'agit d'affaires, je vous l'ai dit!

Elle est en face de lui, elle s'aperçoit de sa pâleur, de la contraction de ses traits. Il s'agit donc de choses bien graves, que sa figure s'est altérée ainsi!

— Guy, dites-moi la vérité. Qu'est-il arrivé?

— Arrivé ?... Il n'est rien arrivé !

Le ton de Langford est ferme, résolu. Elle se sent impuissante à lutter contre cette volonté d'homme. Elle est si fatiguée ! Doit-elle employer ce qui lui reste de vie à combattre contre lui ? Elle voudrait lui crier de l'épargner. Ah ! s'il savait, il ne la traiterait pas ainsi ! Elle devient pâle, si pâle qu'il s'alarme ; il craint qu'elle ne tombe, il se précipite vers elle pour la soutenir, et, au contact de ce corps qui tant de fois a palpité contre le sien, une détente se fait en lui.

— Ah ! pauvre Bianca ! s'écrie-t-il.

Et alors, pour la rassurer, pour dissiper l'inquiétude qu'il lit dans ses yeux, il essaie de lui expliquer l'affaire imaginaire qui l'a appelé à Nice. Il entasse détails sur détails ; s'il est troublé, préoccupé, c'est naturel, il s'agit d'intérêts importants : un testament attaqué... Huntley va s'occuper de régler cette affaire.

— M. Huntley est-il homme de loi ?

— Non, il est médecin !

— Ah ! il est médecin !...

Bianca avait écouté Guy d'une oreille attentive et soupçonneuse. Langford est un pitoyable inventeur d'histoires. Le fait que Huntley est médecin, et non avocat, affermit les doutes de la jeune femme.

— Et reverrez-vous votre ami pour cette affaire ?

— Oui, sans doute... Peut-être même Huntley viendra-t-il à Rapallo.

Guy lance avec empressement ces mots, qui lui paraissent préparer la visite de Philip, mais Bianca le désappointe par sa réponse.

— Si M. Huntley vient à Rapallo, trouvez un prétexte pour ne pas me le présenter. Je déteste les médecins !

L'instinct l'avertit que Philip est l'adversaire. Elle rattache à sa présence à Nice le changement qui l'alarme et l'inquiète. Tous les fils lui échappent, elle ne sait même pas sur quoi fixer ses soupçons, comment les préciser. Elle sent seulement que le charme est rompu ; elle ne mourra pas en paix.

Désormais le bonheur est fini. Pour ces deux êtres qui avaient atteint les suprêmes hauteurs de l'amour, les jours s'écoulent lourds, angoissants, remplis de pensées irritantes et

douloureuses. Ils ne savent que se dire dans leurs longs tête-à-tête. Elle, inquiète, méfiante, cherchant à deviner. Lui, farouche, passant de la résignation à la révolte, et, par moments, ne comprenant même plus pourquoi il se condamne à mort : le souvenir des joies enivrantes semble s'effacer, comme celui d'une chose imaginaire, — un rêve qui n'a jamais eu de réalité.

Pour Bianca, au contraire, le souvenir du bonheur est toujours vivant. Elle regrette en désespérée les jours de joie qu'elle comptait disputer à la mort ; en les lui dérobant, Guy la vole. Les émotions qui la bouleversent sans répit enflamment son sang, hâtent les progrès du mal. Sous le rouge elle a des blancheurs de morte. Alors Guy s'attendrit ; il oublie, par moments, qu'il est condamné lui-même : il essaie d'oublier et de faire oublier dans une heure de passion les torturantes pensées qui rongent leurs deux cœurs. Mais ces étreintes désespérées ont d'abominables amertumes. Il n'oublie pas un instant que ce sont là des baisers mortels, des enlacements de cadavres. Elle y cherche avec une ardeur convulsive l'illusion de l'amour et n'y trouve que la certitude de n'être plus aimée.

Dans l'isolement où ils vivent, rien ne vient les distraire, aucune voix étrangère ne rompt la monotonie de leurs douloureux tête-à-tête. La dissimulation qu'il est obligé de pratiquer répugne presque physiquement à la nature de Guy ; il s'en irrite comme d'une déchéance. Ils restent souvent face à face des heures entières sans parler, comme anéantis. Bianca a presque toujours la fièvre, maintenant ; des accès de toux la secouent, non seulement la nuit et le matin, mais encore aux heures où elle se trouve avec son ami. Les feintes qu'elle s'impose sont devenues inutiles : elle n'a plus de bonheur à sauvegarder ; mais elle s'y acharne comme à sa dernière défense. Elle continue à épier le visage de Guy. S'aperçoit-il de ses malaises grandissants ? Mais elle ne peut rencontrer ses yeux, il évite presque toujours de la regarder. Tous deux sont soulagés de se quitter le soir, de rentrer dans la solitude pour redevenir vrais.

Les jours passent. Novembre est arrivé avec ses journées claires et fraîches. La mer semble rire doucement, à peine

moutonnée par des souffles légers qui mettent sur la crête des petites vagues des flocons d'écume blanche. C'est un renouveau d'été.

Guy se sent un peu mieux, plus fort physiquement, moins abattu d'esprit. Il veut proposer à Bianca d'aller passer deux jours à Nervi. Il éprouve un besoin impérieux de changement. Un matin, en arrivant à la villa Persiani, il trouve la jeune femme occupée à écrire. Dès qu'il entre, elle cache la feuille.

— Des secrets? demande-t-il.

— Vous avez les vôtres, j'ai les miens, — répond-elle; puis tout à coup, obéissant à une impulsion irrésistible : — Non, je n'en ai pas! Voulez-vous savoir ce que j'écrivais? Mon testament. C'est pour me donner encore dix ans de vie!

— Votre testament? Mais vous êtes folle. Fait-on des testaments à votre âge?

Le mot lui a causé un léger frisson; il voudrait qu'elle ne l'eût pas prononcé.

Elle reprend.

— Je vous lègue une mission à remplir.

— Mais je puis mourir avant vous.

— Non! si vieille que je devienne, vous me survivrez toujours quelque temps : vous êtes plus fort que moi.

Elle ne se rend pas compte du sens tragique que la réalité prête à ses paroles. Elle pense qu'il reste à Guy toute une vie à vivre où elle n'aura point de part. Ses yeux se remplissent de larmes; elle les essuie du revers de la main, et, dans ce mouvement, quelques-unes de ses bagues tombent de ses doigts amaigris. Bianca regarde avec une sorte d'épouvante les pierreries qui scintillent sur ses genoux; il lui semble que toute sa force s'en est allée avec ces anneaux d'or. Elle est si, si fatiguée! Son cœur tremble, quelque chose lui étreint la gorge. Elle a un étouffement, un accès de toux: un jet de sang rose tache le mouchoir, coule sur la robe et les coussins.

Lorsque l'accès est passé, elle voit Guy près d'elle, la soutenant. Dans ses regards elle ne lit ni surprise, ni effroi : rien qu'une compassion infinie.

— Ah! tu savais!...

Il courbe la tête, il ne peut supporter le désespoir de ce

pâle visage, l'interrogation poignante de ces yeux où il a lu tant de fois l'extase de l'amour.

Désormais entre eux il n'y a plus de secret ; elle le croit, du moins. Une sorte de détente s'est faite. Chez Guy la pitié domine tout autre sentiment. Bianca est soulagée de ne plus devoir feindre. Puis, à ses yeux bien des choses s'éclairent ; la préoccupation, la réserve, la tristesse de son ami s'expliquent : il était ainsi parce qu'il savait la vérité et ne pouvait la lui dire. Sans doute, c'est pour elle qu'il a voulu consulter Huntley. L'affaire qui l'appelait à Nice, la voilà ! Et elle s'est irritée, elle a douté de son cœur !...

Elle est maintenant avec lui douce, affectueuse, presque humble. Cette attitude le touche infiniment ; Bianca semble dire : « Je ne suis plus rien, je ne puis plus rien ». Il voudrait par pitié lui redonner l'illusion de l'amour, mais elle se refuse nettement, fermement.

Tout le mois de novembre est d'une douceur printanière. La flore automnale chante son hymne au soleil pâlissant. Au crépuscule la mer devient rose et les collines prennent des teintes d'aurore. Bianca est assise sur la terrasse. Vainement Guy veut lui persuader de rentrer.

— Ce sont mes derniers couchers de soleil, dit-elle : laisse-moi.

Elle contemple le ciel, le golfe, les collines avec le regard des adieux suprêmes. Quelques hirondelles retardataires passent sur leurs têtes.

— Elles s'en vont vers le soleil, murmure Bianca ; moi, où vais-je ?

Il ne répond pas. Il y a des mots pour lesquels il n'y a pas de réponse possible.

— Te souviens-tu, dit-elle tout à coup, avec un tendre sourire, de notre dernière promenade en bateau sur le golfe ?

Il lui prend la main et la baise longuement. Il ne peut parler, l'émotion l'étouffe, il se sent à bout de forces.

Soudain, avec cette inquiétude des malades qui croient trouver un soulagement dans le mouvement, elle s'écrie :

— Guy, emmène-moi, je ne puis supporter d'être ici : tout m'y parle de ce que je dois oublier.

Langford consent à ce que Bianca désire ; elle se calme.

Ils cherchent ensemble les endroits où ils pourraient aller : Alger, Madère... Non, c'est trop loin !

— Allons à Pise plutôt, dit-elle. C'est triste et paisible; tout y prépare à la mort.

— Mais personne ne va plus à Pise !

— Qu'importe. C'est là que je veux aller !

Guy télégraphie à Philip. Celui-ci répond : « Oui, Pise est indiquée. » Le départ se décide, les préparatifs sont bientôt faits. Cependant un scrupule trouble la conscience de Langford : Bianca a des parents, une mère. A-t-il le droit de leur cacher la vérité ? Autrefois, quand il était censé ignorer la maladie de la jeune femme, sa prétendue ignorance pouvait lui servir de prétexte. Mais maintenant il ne peut la laisser mourir sans prévenir sa famille. La responsabilité serait trop lourde. Madame de Santelmo doit être avertie. Il aborde la question avec Bianca.

— Il y a du temps encore, répond-elle ; lorsque nous serons à Pise... Rapallo, c'est l'amour et le bonheur : n'y mêlons pas d'autres souvenirs. Je te dirai quand le moment sera venu... Non, je les préviendrai moi-même...

Puis une inquiétude lui vient :

— Promets-moi de ne pas écrire sans m'avertir ?

Il promet.

Et Bianca pense qu'elle n'appellera personne. C'est près de lui qu'elle a choisi de vivre, c'est près de lui seul qu'elle veut mourir. Jusqu'au bout elle sera fidèle à son amour. Il n'y a plus en elle d'autre force que celle-là.

VIII

Une tristesse de plus s'est attachée aux murs du Lung' Arno de Pise. Dans le vieux palais Ronconi, dont la façade est attribuée à Michel-Ange, Bianca occupe l'appartement du premier étage ; Guy habite tout près, à l'Hôtel de la Grande-Bretagne. Pendant les heures chaudes de l'après-midi, ils sortent quelquefois en voiture, suivant les quais inondés de soleil ; et si la journée est exceptionnellement tiède, ils arrivent,

toujours en longeant le fleuve paisible, à la promenade des *Piaggie* d'où le regard embrasse le doux paysage toscan. Les collines bleues s'élèvent de la plaine fertile, le fleuve blond coule facilement le long de prairies encore vertes; sur ses rives, que bordent les peupliers, des bouquets de saules se penchent vers les eaux. C'est bien le paysage qui a inspiré les primitifs; il s'en dégage, comme de leurs œuvres un charme naïf. Par ces claires après-midi hivernales, tout est calme, apaisant et légèrement mélancolique.

Mais il y a des jours où Bianca ne peut sortir. La maladie a fait chez elle d'effrayants progrès. Ces jours-là, la jeune femme, à l'heure où le soleil se couche, fait rouler son fauteuil près de la fenêtre et regarde à travers les vitres fermées le ciel jaunissant du crépuscule d'hiver. On ne peut l'arracher à cette contemplation avant que la nuit l'empêche de discerner les aiguilles gothiques de Santa Maria della Spina. Cette petite chapelle aux fines ciselures de marbre, élevée au XIII[e] siècle pour les marins en partance, a pour Bianca une signification spéciale. Elle aussi va partir pour la haute mer.

Aujourd'hui la malade est seule. Afin de complaire à Guy, elle lui a permis d'appeler en consultation les meilleurs médecins de Pise, mais cela n'a pas suffi à Langford : il désire que Huntley la voie, il n'a confiance qu'en lui ; et il est parti pour aller, jusqu'à Gênes, à la rencontre de Philip. Bianca a engagé son ami à faire cette course qui le distraira, qui le fera sortir de l'atmosphère déprimante où il vit. L'altération croissante des traits de Guy, sa fatigue, qu'il ne parvient plus à dissimuler, sont pour la jeune femme une inquiétude et un remords constants. Voilà à quoi son amour l'a condamné! Cette agonie à laquelle il assiste abat son âme et son corps. Elle voudrait l'éloigner et comprend que c'est impossible. Toute velléité de révolte et toute pensée d'égoïsme l'ont abandonnée. « Il est temps que je m'en aille », se dit-elle parfois. Mais, malgré ses alarmes grandissantes, pas un soupçon de la vérité n'a traversé son esprit.

Bianca profite de l'absence de Guy pour se faire conduire au Campo Santo : toujours Langford a trouvé un prétexte pour l'empêcher d'y entrer. Ce désir contrarié est devenu chez elle une sorte d'idée fixe, une obsession continuelle.

Aujourd'hui elle est libre, rien ne l'empêche de satisfaire son envie. Elle monte en voiture.

— Au Campo Santo, ordonne-t-elle.

Mais à peine le cheval a-t-il fait quelques pas dans cette direction, que Bianca change d'avis. La peur des impressions qu'elle va chercher la saisit, la fait hésiter.

— Non, dit-elle, retournons en arrière.

Puis le désir maladif revient plus fort que la crainte. Elle a maintenant la curiosité des impressions qu'elle voulait fuir. C'est comme l'impulsion d'une force secrète, à laquelle elle ne peut résister. Elle donne au cocher un nouveau contre-ordre ; la voiture s'engage dans une rue transversale, arrive sur la place de la cathédrale et s'arrête devant la porte du Campo Santo. Bianca descend et congédie la femme de chambre qui l'accompagne.

— Entre au Dôme et prie pour moi ; je te reprendrai en passant.

Bianca pénètre sous les portiques de la vaste cour où depuis sept siècles les morts de Pise reposent dans la terre sainte rapportée du mont Calvaire. La dernière fois qu'elle y est venue, des gerbes de lis blancs s'élançaient du milieu de la pelouse verte. Aujourd'hui aucune fleur n'égaie la solennelle beauté du cloître silencieux. Elle erre lentement sous les arceaux gothiques, s'arrêtant à chaque pas, fatiguée, exténuée, mais retenue par une attirance secrète et puissante. Aucune des impressions qu'elle craignait ne l'assaillent. Elle n'éprouve ni révolte ni épouvante. C'est au contraire une sorte d'apaisement, comme si elle appartenait déjà au monde des disparus.

Des pensées étranges et nouvelles lui viennent. Dans cette atmosphère d'outre-tombe, elle s'examine avec le regard impartial et froid dont on juge les morts. Sa conscience a acquis des finesses nouvelles; la douleur a élargi sa conception de la vie. Elle comprend tout à coup l'inutilité de la sienne et ce qu'il y a en elle d'incomplet, d'inachevé. Qu'a-t-elle su être? Rien qu'une amoureuse! Toutes les puissances de sa nature ne se sont développées que par et pour l'amour. Dieu est miséricordieux de la faire mourir jeune : la jeunesse passée, qu'aurait-elle fait? Sur la terre, il ne pouvait plus y avoir de place pour elle!

Sous les voûtes silencieuses des arcades en plein cintre où tant de malheureux ont promené leur désespoir, la mort lui paraît naturelle, presque facile. C'est le repos, la liberté. Ce sera la délivrance pour Guy, la seule réparation qu'elle puisse lui offrir. Elle s'attendrit, elle pense qu'il redeviendra heureux et que son âme à elle en sera consolée. Puis, l'idée de l'au-delà la saisit. Toutes les formules apprises lui reviennent ; elle a un frisson, mais sa confiance en Dieu est plus forte que les menaces du catéchisme. Il sera miséricordieux envers elle qui a tant souffert et tant aimé.

Maintenant Bianca est devant les grandes fresques : le *Trionfo della Morte* l'arrête. Ces murs, où les imaginations enfiévrées du moyen âge ont reproduit leurs visions terribles, condamnent les joies de l'amour. De quel droit a-t-elle cette confiance dans la miséricorde de Dieu, cette certitude de pardon ? Ces joies, elle les a voulues et savourées, elle devra les expier. Elle essaie de se sentir criminelle, de faire passer sa conscience par les phases des repentirs conventionnels. Elle ne peut pas. C'est en vain qu'elle s'efforce d'évoquer le souvenir de ses devoirs enfreints : Bianca n'a jamais rien compris qu'à travers son cœur. Tout ce qui est formule n'a pas de prise sur son âme sincère et primitive. Elle a beau aiguillonner sa conscience ; certaines notes ne résonnent pas dans son âme. Elle ne reconnaît que deux réalités : Dieu, qu'elle a offensé et mal servi ; Guy, dont elle a troublé la vie. Sa tête se courbe et tout son être se fond dans ce cri de l'impuissance humaine devant les fautes irréparables :

— Seigneur, ayez pitié !

Ces pensées humbles et résignées la suivent du Campo Santo chez elle, la préparent à l'entrevue qu'elle redoute. L'idée de rencontrer Huntley l'émeut et la trouble. Se montrer à lui dans sa déchéance est une épreuve : la pauvre femme est encore accessible, par moments, au souci des choses qu'elle va quitter pour toujours : ce n'est pas ainsi, flétrie, décomposée, mourante, que Guy rêvait de la montrer à ses amis ! Puis, elle a honte de cette préoccupation frivole ; elle en demande pardon à Dieu.

Les deux hommes arrivèrent à Pise le lendemain. Huntley,

très mécontent de Guy dont l'état s'était rapidement aggravé, sentait sa rancune contre Bianca augmenter et s'aigrir. Si l'on n'intervenait promptement, Langford était perdu. C'était là pour Philip un grave et terrible cas de conscience, qu'il ne savait comment résoudre. Fallait-il laisser mourir celui dont la maladie était accidentelle, pour épargner une émotion pénible à l'être irrémédiablement condamné? Guy était son ami d'enfance, le frère de Maggie. Madame Conzi ne représentait rien pour lui, ni dans le passé ni dans le présent. Puis, il écartait ces considérations personnelles et, se mettant en face du fait seul, il essayait de le juger comme s'il intéressait la conscience d'un autre. Tout le long du voyage ces pensées le harcelèrent. Lorsqu'il entra dans le salon de Bianca, sa résolution était prise. Il lui dirait la vérité, il la forcerait à éloigner Guy.

La jeune femme s'était parée pour le recevoir, essayant de ressusciter un peu de sa beauté disparue : mourante, elle voulait encore faire honneur à Guy. Ce fut une longue et triste toilette ; elle luttait contre l'épuisement, et à chaque instant, devait s'interrompre. Enfin, elle fut prête.

— Je vous présente mon ami Philip, dit Guy en amenant Huntley devant le fauteuil de Bianca.

Il s'inclina froidement, le visage dur. Elle lui tendit la main, avec des paroles douces et cordiales. Cette figure diaphane que la maladie spiritualisait, ces yeux démesurément agrandis par la maigreur des joues, cette bouche d'enfant où tremblait un sourire pathétique troublèrent Philip. Bianca ressemblait si peu à la femme coupable et meurtrière pour laquelle il était sans pitié! Mais il se raidit contre l'émotion involontaire. Et pour couper court à tout sentiment amollissant, il entra sans tarder dans son rôle de médecin. L'état de Bianca était tel qu'il l'avait deviné. Ce jour-là, il ne lui dit que des généralités, mais il parla franchement à Guy lorsqu'ils sortirent du palais Ronconi. Elle pouvait aller jusqu'au printemps, et comme sa nature était forte, si aucun accident ne survenait, il était possible qu'elle passât l'été.

— Pas d'espoir donc?

— Aucun.

Le visage de Guy se contracta.

— Et moi? demanda-t-il.

— Oh toi! tu pouvais te sauver si tu avais voulu...

Langford détourna la tête et changea brusquement de conversation.

Le soir, à dîner, ils se retrouvèrent chez madame Conzi. Les sujets de conversation étaient forcément limités; sans le vouloir, les deux hommes glissèrent dans les souvenirs communs et commencèrent à parler du passé. Bianca les écoutait, silencieuse, plaçant de temps à autre un mot d'une voix enrouée et éteinte. Peu à peu elle s'isola. En les entendant rappeler les choses d'autrefois, elle sentait mieux encore la tristesse du présent et devinait l'avenir. Une fois qu'elle aurait disparu, Guy serait repris par ses anciens intérêts; il rentrerait en Angleterre. Certes, il la pleurerait longtemps, mais avec les années, de nouveaux éléments entreraient dans sa vie, il rencontrerait d'autres femmes... Il se marierait, il aurait des enfants, et jouirait enfin de cette existence en plein jour qu'il aurait voulu partager avec elle. Un regret poignant lui vint, mais il ne dura pas. La mort la touchait de trop près : il n'y avait plus de place en elle pour les pensées terrestres. Son amour s'était dépouillé de tout égoïsme : Guy devait vivre, être heureux. C'était le seul désir, la seule volonté qui lui restât.

Le lendemain, elle s'arrangea pour avoir avec Huntley un entretien particulier. C'était lui fournir l'occasion qu'il souhaitait. Mais, par une inconséquence singulière, Philip chercha mille raisons pour retarder ce tête-à-tête.

Il se sentait ébranlé dans sa conscience, moins assuré dans ses résolutions; il aurait voulu gagner du temps, pour préparer ses mots, se tracer une ligne de conduite ferme et sans cruauté. Il essaya de s'esquiver, de sortir avec Guy, de renvoyer à plus tard l'entretien qu'il redoutait, mais Bianca déjoua ses manœuvres. Au moment où il s'inclinait pour prendre congé, elle le retint.

— Monsieur Huntley, restez donc je vous prie. C'est un bon moment pour causer. J'ai à vous parler, je vous l'ai dit. Un entretien de malade à médecin, ajouta-t-elle en souriant.

Guy, déjà près de la porte, se retourna.

— Vous n'avez pas besoin de moi, n'est-ce pas?

— Madame, madame, vous m'avez mal compris!...

Et elle, retrouvant un dernier élan de force sous la brûlure de la vérité sinistre, insistait haletante, droite devant Huntley courbé, la voix sifflant les mots :

— Dites... mais dites-le donc... C'est moi qui l'ai perdu!

Philip, saisi d'horreur, de pitié, de remords, n'eut pas besoin de répondre. Bianca lâcha prise. Une expression de suprême angoisse blanchit sa figure, un cri rauque, inarticulé, sortit de sa poitrine meurtrie. Elle battit l'air de ses mains et s'abattit d'un coup sur le plancher. Huntley se précipita vers elle.

Un flot de sang jaillit de la bouche de Bianca...

Lorsque Guy rentra de sa promenade, toutes les portes étaient ouvertes; les domestiques effarés couraient dans l'appartement. Il se précipita dans la chambre de Bianca et vit sur les coussins du lit la tête livide, renversée.

— Morte! cria-t-il.

Huntley, les traits contractés, le visage aussi pâle que le jour où Maggie mourut, lui imposa silence d'un geste impérieux.

— Non, dit-il d'une voix sourde : une syncope.

Guy, penché sur le corps de Bianca, se redressa.

— Une syncope?... Mais provoquée par quoi?

— Une hémorragie.

— Comment cela? soudainement?

— Oui.

Quelque chose dans la voix de Philip frappa son ami. Les deux hommes se regardèrent. Le médecin détourna les yeux. Un soupçon terrible traversa l'esprit de Langford.

Sa main s'abattit sur l'épaule de Philip.

— Aurais-tu osé?...

Ils parlaient à voix basse, mais l'âme de Bianca, à moitié partie pour l'au-delà, les entendit. Ses yeux s'ouvrirent :

— Guy!

Il se pencha sur elle, contemplant ce visage où la mort avait déjà mis son empreinte.

— Guy, murmura-t-elle d'une voix indistincte, Guy, ce n'est pas lui... C'est moi... J'ai deviné... j'avais des soupçons...

Elle ne put continuer et de nouveau s'évanouit.

Caché derrière les rideaux du lit, Philip Huntley sentait des larmes brûler ses yeux sous ses paupières fermées.

Le soir, Bianca était agonisante. Peu de moments avant d'expirer, elle eut un léger retour de forces. Elle fit signe à son ami de s'approcher, elle chercha sa main et murmura à oreille :

— Guy, pardonne-moi.

L'épouvante, qui depuis quelques heures figeait tous ses traits, s'était changée en expression suppliante.

Guy, sans voix, étranglé d'émotion, ne pouvait faire autre chose que baiser la main diaphane qui reposait dans les siennes.

Elle eut encore la force d'ajouter :

— Guéris... tu peux, maintenant.

Il fit un geste de dénégation. En la voyant mourir, il n'éprouvait plus aucune envie de vivre. Il se pencha plus encore sur le coussin blanc et murmura à l'oreille de Bianca des mots qu'elle seule entendit. Un faible sourire très doux entr'ouvrit un instant les lèvres de la mourante, une sérénité se répandit sur son visage. Elle murmura une fois encore :

— Seigneur... pitié !

Ce furent ses derniers mots.

Lorsqu'elle fut morte, Guy Langford, debout près d'elle, répétait machinalement :

— Seigneur !... Pitié !

D. MELEGARI

PROUDHON

I

C'était un homme de faible santé, frêle et grêle, sinon chétif, dans sa jeunesse, « petit blondin fluet », comme il dit lui-même ; plus tard, un peu grossi et alourdi d'une mauvaise graisse, blafard, aux cheveux rares, pâles et fins, avec un grand front méditatif et d'admirables yeux clairs. Sa démarche était hésitante et un peu lourde, ses manières embarrassées et timides. Il sentait le paysan plus que l'ouvrier, quoique fils d'artisan, surtout le solitaire et le rêveur. « Eh bien? disais-je à quelqu'un, dans ce temps-là, qui venait de l'interviewer, comme on ne disait pas alors. — Eh bien ! il a l'air d'un pêcheur à la ligne. » Je ne sais pas pour qui furent faits ces vers de Victor Hugo :

> Quand vous vous assemblez, bruyante multitude,
> Pour aller le traquer jusqu'en sa solitude...

vous ne trouvez

> Que cet homme pensif, mystérieux et doux.

Très probablement pour Lamennais ; mais ils s'appliquent

aussi bien à Proudhon, et mieux encore. Il était homme d'intérieur et de silence. L'idée d'aller dans le monde l'exaspérait : « J'éprouve de la fatigue en toute compagnie... J'aime mes semblables, et pourtant ils me lassent et m'ennuient... Tel homme a besoin de l'excitation continuelle d'une grande ville, du monde, des salons. Tel autre doit chercher le recueillement dans la solitude, Voltaire (c'est une erreur) et Beaumarchais se trouvaient bien du premier genre de vie ; Rousseau et Saint-Pierre n'ont été ce qu'ils furent que par le second... Je déteste la civilisation parisienne. Je n'aurai de repos, je ne retrouverai l'usage de mon esprit et de mes facultés que sur les bords du Doubs. C'est trop pour moi que d'habiter ce pays de maîtres, de valets, de voleurs et de prostituées... »

Il avait eu de très bonne heure le sentiment profond de la nature, signe très caractéristique, qui n'indique pas nécessairement l'homme d'imagination, mais qui révèle l'homme qui ne sera jamais psychologue, observateur, ni non plus politique, dirigeant, chef de parti, et qui sera très probablement songeur, enclin aux longues méditations et, s'il a l'esprit dialectique, aux systèmes. Il aime se rappeler son enfance qui fut moitié de petit ouvrier, moitié de petit paysan : « J'ai vu ma mère faire tout cela. Elle pétrissait, faisait la lessive, repassait, cuisinait, travait la vache, allait aux champs lui chercher de l'herbe, tricotait pour cinq personnes, raccommodait le linge. » — « Depuis, il a bien fallu me civiliser. Mais, l'avouerai-je ? le peu que j'en ai pris me dégoûte. Je hais les maisons à plus d'un étage... Quel plaisir autrefois de me rouler dans les hautes herbes que j'aurais voulu brouter comme mes vaches, de courir pieds nus sur les sentiers unis, le long des haies, d'enfoncer mes jambes en rechaussant les verts *turquies* dans la terre profonde et fraîche !... Le paysan n'effleure pas la nature d'un œil d'artiste : il l'aime pour ses puissantes mamelles, pour la vie dont elle regorge : il la caresse à pleins bras, comme l'amoureux du cantique des cantiques : *Veni et inebriemur uberibus*. »

Cette ivresse, il en conserva toujours le souvenir et le regret. Il vécut, au moins, de la vie la plus simple, la plus naturelle, et la plus rapprochée qu'il put de cet idéal rustique.

Il fut homme de famille, mari d'une femme pauvre, adorant ses filles, reclus et confiné, tout pénétré d'un profond sentiment domestique, d'une moralité absolue et, pour tout dire d'un mot que je n'emploie presque jamais, vertueux. Il s'en vante un peu, n'ayant pas de tact, ou, si l'on veut, pas d'élégance, mais d'une façon simple encore, et avec l'expression d'un étonnement naïf qui fait sourire et devrait faire pleurer : « Ne suis-je pas, dès ma naissance, disgracié de la nature et de l'humanité? Et cependant mon père était un brave homme, ma mère une digne femme, mes aïeux d'honnêtes paysans; moi, je n'ai jamais trompé un enfant, fait tort à une jeune fille, manqué à un vieillard, ni calomnié un adversaire. J'ai bien travaillé, je me suis sacrifié; j'ai travaillé tant que j'ai pu, et tout cela pour recueillir ce triste jugement : « bon » garçon au fond, mais fou d'orgueil et dangereux, gibier de » Cayenne. » Est-ce pas touchant; et cette surprise de ce que la société compte pour rien la probité, la loyauté et l'intransigeance morale et de ce que la vertu ne soit pas un élément de succès, ne trahit-elle pas une âme restée d'une ingénuité charmante?

Il était tel, bienfaisant du reste et serviable, quoique ombrageux. Il prodiguait son temps de travailleur, sa seule richesse, si précieuse pour lui, en indications, renseignements, explications envoyées à peu près à tous ceux qui les lui demandaient. C'était même chez lui le commencement d'un travers. Il aimait à être directeur de conscience, tendance assez générale chez les hommes vertueux qui ont conscience de leur vertu. Sa correspondance est pleine de « lettres de direction ». Telle d'entre elles, comme celle à M. Penet (31 décembre 1863), est admirable et ferait honneur à un orateur sacré. On sait que les aimables plaisants du temps, connaissant cette respectable manie, inventèrent une Madeleine cherchant le salut, et lui écrivirent une « lettre de femme » pleine d'angoisse, d'aspiration au relèvement, et de confiance. Ils eurent raison; car la réponse de Proudhon est une des plus belles et hautes pages de toute la littérature morale. Il aima le bien et le pratiqua de tout son cœur, à travers les excitations de son orgueil, qui était plus grand qu'il ne croyait, de ses colères qui n'étaient pas médiocres de ses rancunes qui ne laissaient pas d'être

assez tenaces, et de son instinct taquin, qui était, et il l'a reconnu lui-même, assez vif. Personne au monde n'a été plus désintéressé, jusque-là que l'idée de la « propriété littéraire » lui faisait horreur, et qu'il avait à cet égard, lui écrivain, une répulsion qui paraîtrait peut-être plus naturelle chez un éditeur. Il est un exemplaire curieux de ces hommes, assez nombreux, qui ont été des vertueux et qui n'ont pas été des sages. Il est malheureux que la vertu ne mène pas toujours à la sagesse ; mais la chose est trop vraie. La sagesse se compose de vertu et de sens du réel. C'est pour cela que Marc-Aurèle est un des noms dont on la nomme. Proudhon a eu presque pleinement l'une de ces deux parties et a manqué presque pleinement de l'autre. Mais ce n'est pas peu que d'être la moitié d'un sage, surtout quand de ces deux moitiés c'est encore la plus noble et la plus vénérable que l'on a.

II

L'éducation de son esprit, quoique absolument aventureuse, ne me paraît pas avoir été composite. Quoique s'étant instruit tout seul, il a su assez vite quelle était la pâture de son esprit. Il a lu un très petit nombre des classiques anciens, les plus grands, Homère, Virgile, Tacite ; la Bible très bien, et, on le voit, à plusieurs reprises ; quelques auteurs du XVII[e] siècle, qu'il a toujours aimés, et puis Voltaire, Rousseau, et, en fait d'études littéraires, il semble que ce soit à peu près tout. Mais les philosophes et les économistes l'ont attiré de bonne heure et retenu. Hegel, Kant, Feuerbach, Marx, Engels, Smith, Say et Malthus sont sans cesse entre ses mains, surtout ces derniers, et toujours dans sa mémoire. Il a été toute sa vie un étudiant en philosophie et en économie politique. Il est à remarquer qu'il s'occupe peu d'histoire proprement dite, et qu'en vérité il la sait mal. Il y a dans le livre de *la Justice dans la Révolution et dans l'Église* une espèce d'*Essai sur les Mœurs* qui est très étrange, et où l'imagination a plus de part que le savoir. Proudhon, quoique à chaque instant il institue une Philosophie de l'histoire, n'aime point, paraît-il, voir se

dérouler sous ses yeux les faits historiques. Peut-être, et j'en suis quasi assuré, trouve-t-il que l'histoire telle qu'elle a été toujours faite lui cache les faits, j'entends les seuls qui l'intéressent, les faits économiques ; qu'elle nous donne la façon dont les peuples se sont agités, ont tué et ont péri, mais non celle dont ils ont vécu, ou, si l'on veut, la façon dont ils ont été organisés politiquement, mais non celle dont ils ont travaillé, produit, échangé, épargné et souffert. Et cela seul, à proprement parler, lui est important. Proudhon est comme un médecin sensible, un médecin par vocation. C'est sur l'humanité souffrante qu'il se penche avec intérêt, et c'est la pathologie seule et la thérapeutique, s'il est possible, qu'il veut apprendre ; et comme il y a deux thérapeutiques possibles, la sociologie et la morale, il n'a été et n'a voulu être que sociologue et moraliste.

On le voit bien quand il se trouve par aventure en face d'un pur artiste. Ou il le nie et le condamne, ou, comme le tirant à soi, bon gré mal gré, il le force, pour ainsi dire, à être moraliste et sociologue quoi qu'il en ait. On apprend dans Proudhon que Virgile a voulu brûler l'*Énéide* parce qu'elle était déjà, mais n'était pas assez, un livre de morale sociale qui aurait renouvelé le monde et rendu inutile le Christianisme. Il y suffisait de deux cents vers de plus que Virgile aurait écrits, que tout le poème annonce, que l'auteur n'a pas eu le temps de composer, ce pourquoi il a commandé de détruire l'ouvrage. D'autre part, Delacroix est méprisable parce qu'il peint indifféremment histoire ancienne, histoire du moyen âge ou histoire moderne, et « que m'importe dès lors que M. Delacroix se soit fait une autre manière de peindre que M. Ingres » ? Peut-on souffrir un peintre qui, peignant Boissy d'Anglas, « n'a pas vu que l'insurrection de Prairial fut provoquée par la réaction thermidorienne » ? Cela veut dire que Proudhon n'attache d'importance au monde qu'aux faits, idées et œuvres qui ont une signification sociologique ou peuvent en avoir une. Littérature, beaux arts et histoire même telle qu'elle a été faite jusqu'à nos jours, n'ont point cette signification ou cette portée. L'histoire en particulier a été éminemment superficielle et décorative. Elle a étalé le drame extérieur de l'humanité, ne nous a pas rensei-

gnés sur la manière dont les acteurs, rentrés chez eux, se tiraient d'affaire. A l'histoire tout entière s'appliquerait le mot dédaigneux et très joli de Proudhon sur les historiens de la Révolution française qu'il a connus : « Ils ont donné le scénario de la Révolution française, » De là, les lacunes de l'éducation de Proudhon. Il a négligé, parce qu'il les méprisait un peu, histoire proprement dite et littérature.

Il a eu tort, quoiqu'il eût ses raisons, même à son point de vue particulier de sociologue. Littérature et histoire, même anecdotique, lui eussent peut-être donné ce qui lui a manqué le plus, un peu d'esprit de finesse. Le moraliste brutal qui était en lui en eût été affiné, adouci peut-être aussi, ce qui est moins important, mais bon encore. Le logicien intransigeant qui était en lui en eût été assoupli, et Renan n'aurait pas pu dire sur lui ce mot si juste : « M. Proudhon, bien qu'ouvert à toute idée, grâce à l'extrême souplesse *de son esprit*, et capable de comprendre tour à tour les aspects les plus divers des choses, ne me semble pas avoir conçu la science d'une manière assez large... Sa science est trop exclusivement abstraite et logique. Il n'est pas encore assez dégagé de la scolastique du séminaire; il raisonne beaucoup; il ne semble pas avoir compris suffisamment que, dans les sciences de l'humanité, l'argumentation logique n'est rien et que la finesse d'esprit est tout. »

Très savant, cependant, il ne faut pas croire que Proudhon, en tant que logicien enragé, ait eu le mépris des faits. Nul n'en a réuni un plus grand nombre, nul ne les a aimés plus que lui. Mais c'était toujours faits uniquement économiques, ou ayant avec la science économique un certain rapport, et envisagés par lui à ce titre et dans cet objet, et c'est ainsi que cet homme passionné pour le bonheur des hommes, mais peu sociable, peu répandu, peu observateur et, d'autre part, se souciant peu des écrivains et des artistes qui n'ont songé qu'à peindre l'homme, s'est placé très peu dans cette condition nécessaire pour améliorer la nature humaine qui est de la connaître. — Mais n'insistons pas à signaler les lacunes et, après les avoir indiquées pour définir seulement, ne demandons à notre homme que ce qu'il a voulu nous donner.

III

La première impression générale que l'on garde des livres de Proudhon est extrêmement confuse. Ils semblent un amas énorme de contradictions. Ils semblent avoir été conçus par un sceptique redoutable qui a voulu, en montrant successivement toutes les différentes faces de toutes les idées, nous laisser dans l'incertitude absolue de ce que nous devons croire vrai ou probable, ou possible, ou pratique ou impraticable. Cet esprit affirmatif et tranchant, et même arrogant, produit le même effet que les esprits fuyants qui glissent sur les idées sans vouloir jamais les saisir. Il est dissolvant, lui si décisif, autant que le serait un indécis. On voit les idées fondre, pour ainsi dire, dans sa main, et se réduire en quelque chose d'impalpable et de poudreux qui s'évanouit. On le voit donner successivement un corps aux théories les plus contraires, puis le leur retirer. Il est démocrate, et personne n'a dit plus de mal du suffrage universel; son idéal est la justice, et il a magnifiquement affirmé et comme chanté le droit de la force; il est individualiste de toute son âme, et la liberté sous forme de concurrence lui paraît un leurre et comme un perpétuel assassinat; il adore la Révolution française, et exècre et méprise un à un exactement tous les révolutionnaires; il est socialiste, et tous les systèmes socialistes sont ruinés par lui avec une puissance et une perfection de clarté et de logique à laquelle on ne souhaite rien. Sauf sur la morale proprement dite, et sur la morale restreinte encore, pour ainsi parler, sur la morale privée et domestique, il est sur toutes choses comme un magicien subtil et un prestidigitateur alerte qui les fait voir sous les aspects les plus différents et les transforme et les déforme à les toucher. C'est un Protée qui communique sa nature à tout ce qu'il touche, et qui rend Protées eux-mêmes tous les objets qu'il regarde.

A l'en croire c'est une méthode, et non pas autre chose. Il a pris la manière d'Hegel. Il pose la thèse, il pose l'antithèse et il cherche la synthèse. Il montre de toute institution humaine qu'elle est vraie, qu'elle est fausse et qu'elle redevient

vraie prise d'une façon nouvelle et purgée de ce qui faisait qu'elle était fausse ; et qu'elle est juste, qu'elle est injuste et qu'elle sera justifiée à nouveau par une nouvelle manière de la pratiquer.

Il y a du vrai dans cette explication de lui-même qu'il a donnée souvent; mais il faut bien, quand on l'a beaucoup relu, arriver à cette conviction que cette méthode était surtout chez lui et un instinct élevé à la dignité d'une méthode et un prétexte se déguisant sous les belles apparences d'un système. Un instinct, d'abord, un tour d'esprit inné : l'aveu lui en est échappé à lui-même dans un *post-scriptum*, et l'on dit que c'est le *post-scriptum* qui révèle la pensée de derrière la tête : « Vous savez que mon tempérament est de me moquer un peu de tout, même de ce que je crois, et que cela fait le fond de ma conscience. » Singulière conscience ! Il ne faudrait pas abuser d'une boutade de ce genre, si l'on ne voyait bien, à le connaître, qu'en effet il avait un fond de moquerie taquine qui s'appliquait fort bien même *à ce qu'il croyait*. Le premier mouvement de Proudhon est de nier en haussant les épaules dès qu'il est présence d'une idée, fût-elle de lui, quoique moins souvent, moins vite et moins complaisamment dans ce dernier cas. Il est de ceux qui aiment à nier. Il y a des esprits pour qui cette première période pendant laquelle nous examinons quelque chose est un moment, ou un temps, d'intérêt sympathique : « C'est curieux, cela, attachant, probablement juste. Serait-ce la vérité ? » et ils souhaitent que ce soit la vérité. Les doutes viennent plus tard. Il y a des esprits pour qui cette même période est toujours de défiance et de mauvaise humeur : « Qu'est-ce encore que ceci ? Encore une sottise humaine, une déclamation, un sophisme, un lieu commun vide », et ils souhaitent que ce ne soit pas autre chose. Un peu d'indulgence vient plus tard, quelquefois. En son fond, Proudhon était certainement de ce second groupe d'esprits.

Surtout, sans précisément avoir l'amour du paradoxe, car il n'était pas charlatan, il avait une horreur instinctive de ce qui était croyance générale. Beaucoup d'hommes fort distingués d'esprit sont persuadés que la foule ne peut pas se tromper absolument, et le *consensus generis humani* leur impose toujours. Ils estiment au moins qu'il y a une vérité

intime, enveloppée de beaucoup d'ombres, mais enfin une vérité comme centrale dans ce que la majorité des hommes croit vrai, ou qu'il y a dans ce que la majorité embrasse une vérité relative, une vérité pour le moment et selon le moment, quelque chose qui pour le temps où l'on est doit faire office de vérité. Proudhon n'était pas du tout de ces hommes-là, et sans qu'il s'y appliquât, je crois, sans qu'il y songeât peut-être, du fait de son instinct, il suffisait qu'une idée fût répandue dans la foule, ou fût celle d'un groupe considérable de ses contemporains, pour qu'il fût très porté à conclure de cela même qu'elle était une sottise. Ce démocrate a eu un esprit extrêmement aristocratique.

J'ai dit, de plus, de cette fameuse méthode, qu'elle lui fut souvent un prétexte et un faux-fuyant. Je le crois fort, en ajoutant, car je l'estime, que c'était prétexte et échappatoire inconscient sans aucun doute, et dont il était dupe le premier. Écrivant beaucoup, discutant et argumentant tous les jours et toute la journée, il tombait, comme il arrive nécessairement, dans des contradictions qui sautaient aux yeux. Sa méthode, ou invoquer sa méthode, lui était un moyen merveilleux de les sauver. Il disait : « Quand je soutenais cela, j'étais dans la thèse ; maintenant je suis dans l'antithèse et la synthèse viendra plus tard. Je ne puis pas tout dire à la fois. » Ainsi procèdent tous ceux que l'on prend à se contredire. Ainsi procédait, dans le même temps, son ami Émile de Girardin, avec une désinvolture beaucoup plus cavalière et qui décidément chez lui est suspecte.

La méthode hegelienne est chez les polémistes une admirable et un peu trop facile méthode de stratégie.

A la vérité, en même temps qu'un tour de son tempérament intellectuel et une ressource de polémique, elle était bien chez Proudhon une habitude rationnelle où il était très à l'aise. Sa souplesse incroyable de dialecticien s'en accommodait tout naturellement : son grand goût pour les masses de faits s'en accommodait aussi, parce que, avec ce procédé, il pouvait disposer ses faits en deux ordres de bataille, ou des mêmes faits tirer et établir en deux longues files deux séries de conséquences contradictoires, et c'est dans ces dispositions, j'ai presque dit dans ces figurations, que, très habile metteur

en scène, il prenait un plaisir intellectuel infini. La méthode hegelienne consiste surtout, chez les polémistes, à avoir sur une même question une idée, une autre idée, qui est en opposition avec la première, et une troisième qui n'est pas forcée d'être d'accord ni avec la première ni avec la seconde, et les esprits qui ont beaucoup d'idées sont enchantés naturellement de cette méthode-là. Or Proudhon abonde en idées et les aime toutes, quand elles sont de lui. C'est une des *imaginations intellectuelles* les plus fécondes qui aient été ; c'est un artiste en idées et raisonnements.

En cet ordre de choses, sa création, un peu incohérente et mal réglée, mal surveillée, est indéfinie. Il croit qu'il va écrire une brochure, à propos d'un incident, et il écrit un volume. L'aventure lui est arrivée toutes les fois qu'il a pris la plume. Une fois même, au lieu de la brochure projetée, c'est trois volumes, c'est quinze cents pages (*Justice dans la Révolution et dans l'Église)* qu'il a écrites. A des esprits de cette nature la méthode antinomique est une tentation presque inévitable, comme la forme dialoguée, qui n'est pas très différente. Elle leur permet de déployer toutes leurs idées, et tout le pour et tout le contre, et tout l'entre-deux et tout l'accessoire ; et moins que la forme dialoguée elle éveille l'idée d'un scepticisme possible de la part de l'auteur, et plus que la forme dialoguée elle a un air philosophique ; et à ce qui paraîtrait abandonné sous la forme de dialogue elle donne au contraire une apparence et aussi un appareil et aussi un apparat de beau dogmatisme. Or un homme qui n'était pas sceptique, mais qui avait en lui de quoi l'être et qui se croyait dogmatique, un homme qui de chaque question apercevait immédiatement le pour et le contre et croyait apercevoir la solution, c'était précisément Proudhon. Il est allé tout droit au procédé d'exposition qui était l'image même, sans qu'il le sût bien, et comme le moulage de son esprit.

IV

Un esprit de cette sorte et ainsi armé devait être surtout un critique ; et c'est en effet ainsi qu'on se le figure et qu'on

le définit couramment ; c'est le souvenir le plus net qu'il ait laissé dans la mémoire des hommes. « Proudhon ? Un écrivain qui a démonté tous les systèmes politiques de son temps et qui en a répandu les débris sur le sol. Aucun ne lui a résisté. » Il fut autre chose, mais il fut avant tout un esprit critique.

Il était merveilleux pour partir d'un axiome, comme il le dit souvent, et pour aller ensuite de conséquence en conséquence jusqu'au dernier terme ; mais inversement il était expert, à propos de chaque doctrine, à remonter jusqu'au principe premier qui en était bien la vraie source, quelquefois cachée, et dès lors il tenait la doctrine tout entière et l'avait à sa merci ; car des doctrines politiques et morales ce sont les axiomes qui sont le plus discutables et ce qui plie le mieux sous les assauts de la logique.

Et ce fut précisément son art même que de faire des doctrines politiques et sociales des systèmes logiques, que de transformer les idées, quelles qu'elles fussent, de ses contemporains, en chaînes de déductions, pour, dès lors, avoir prise sur elles et les disloquer logiquement d'une manière souvent magistrale.

Les croyances et théories sur lesquelles s'est exercée principalement son incisive critique sont : la souveraineté du peuple, le principe des nationalités, l'instinct religieux.

La souveraineté du peuple est un pur « sophisme » et une véritable « utopie ». — « Ceux qui nous ont conduits où nous sommes (en 1853) sont ces prétendus logiciens qui, surfaisant le projet électoral de M. Duvergier de Hauranne, nous ont donné d'un coup dix millions d'électeurs dont les idées, pour les trois quarts, étaient juste au niveau de l'ancienne plèbe de Rome. En deux mots, nous sommes victimes d'une *utopie*. Au lieu de faire du progrès, nous avons fait de l'absolu : nous avons pris au pied de la lettre et comme étant d'une vérité immédiate, *a priori*, sans conditions, le dogme de la souveraineté du peuple, et nous sommes arrivés juste, avec cette souveraineté, au même résultat où parvinrent jadis les cités grecques et romaines, à la tyrannie. » — « Le dogme de la souveraineté du peuple est une parfaite niaiserie. »

C'est que, pour Proudhon, qui, à certains égards, est un idéaliste effréné, en ce sens qu'il ne croit qu'aux idées pures

qui sont les siennes et à la logique particulière qui est la sienne, le nombre n'est rien et les tendances et aspirations du plus grand nombre, qui sont des idées confuses et des sentiments vagues, doivent n'être comptées pour rien. Le souverain, c'est la *raison*, c'est la loi rationnelle. « Il n'y a pas d'autre souveraineté que celle de la raison et de la loi », et « la découverte de la loi est en politique comme en physique le prix d'une observation et d'une étude opiniâtre, et la volonté du peuple ni celle de personne n'a rien à y faire ». Autrement dit, la politique est une science. Elle se fait, comme toutes les sciences, d'observations et de raisonnements, d'observations qui portent sur la nature et sur les démarches de toute l'humanité depuis qu'elle existe, de raisonnements coordonnant toutes ces observations et en tirant une loi générale ; et qui fait ces observations et qui tire cette loi, c'est le savant, et il n'y a pas d'autres souverains de la société que la loi (au sens scientifique) et le savant qui l'interprète. Leur opposer, leur substituer les intuitions confuses et contradictoires d'une multitude qui ne sait pas l'histoire et qui ne sait pas raisonner est une monstrueuse absurdité. Un despotisme intelligent, informé et scientifique est la conclusion naturelle et nécessaire de cette considération.

Notez qu'en absolu il a parfaitement raison. Seulement il y a très longtemps qu'on s'est aperçu que cette information complète de la nature de l'humanité, personne ne l'a, que cette loi tirée de cette complète information, personne ne la tient, et que ce savant, possesseur de la loi, tout un chacun croit l'être et personne ne l'est. Dès lors, on tâtonne, parce que l'humanité n'a jamais fait autre chose et ne peut pas faire autrement, et toutes les « souverainetés » successivement essayées selon les différents temps sont parfaitement des expédients, et celle du peuple comme les autres ; mais, en attendant le savant suprême, le savant infaillible, le dieu de la sociologie, on ne peut avoir recours qu'à des expédients. La souveraineté monarchique en est un, la souveraineté aristocratique en est un autre, la souveraineté parlementaire, mélange plus ou moins bien ménagé de souveraineté aristocratique et de souveraineté populaire, en est un autre, et la souveraineté

du peuple en est encore un. Chacun a ses mérites, et la combinaison de ces expédients divers a son mérite aussi.

Et lequel choisir de ces expédients multiples? Ce serait une erreur de croire qu'on a le choix. Ce sont les circonstances qui nous imposent ou l'un ou l'autre, ou la combinaison des uns avec les autres. « La fatalité nous mâche », et nous ne pouvons pas être mâchés par autre chose. L'art du politique n'est que de comprendre les formes successives que prend cette fatalité et d'y accommoder les mesures de détail, les seules dont il soit, jusqu'à un certain point, le maître, champ très vaste encore et domaine qui peut suffire à son activité et à son intelligence, et qui les dépasse.

On peut observer encore sur ce point, pour taquiner Proudhon, et pour faire plaisir aux partisans du suffrage universel, et surtout parce que c'est vrai, que la souveraineté du peuple, quelque irrationnelle qu'on puisse l'estimer, *en fait* est d'abord un de ces expédients nécessaires dont nous parlions tout à l'heure, et ensuite a toujours existé, au fond, et s'est toujours fait sentir, quelle que fût la forme apparente et comme la disposition extérieure du gouvernement. Un gouvernement a deux sortes de pouvoir, un pouvoir positif, actif, et un pouvoir négatif. Il fait et il empêche de faire. Il a le *jubeo* et le *veto*. De ces deux pouvoirs, le plus grand, le plus fort, c'est le second. Celui qui a le *veto* a la souveraineté. Les tribuns du peuple, encore que leur *veto* fût incomplet, le savaient bien. Or la foule a toujours eu le *veto*. Les gouvernements les plus autocratiques n'ont jamais fait tout ce qu'ils voulaient. Ils n'ont fait ce qu'ils voulaient que quand la foule, d'une façon générale, le voulait aussi; ils n'ont fait que ce qu'elle voulait, à peu près, puisqu'ils n'ont jamais fait ce qu'elle ne voulait absolument pas. La volonté nationale, au moins sous forme d'acquiescement national, est donc précisément cette « loi » que le savant tire de l'observation de l'humanité tout entière, et à laquelle Proudhon veut qu'on obéisse. Seulement cette volonté populaire s'exerçait autrefois d'une façon très générale, très lente, très lointaine et très indirecte, d'une façon, à vrai dire, si générale, si lente, si lointaine et si indirecte qu'il était assez facile de l'éluder, non pas complètement, non pas toujours, et elle finissait toujours, au contraire, par avoir raison,

mais dans un très grand nombre de mesures législatives et de décisions particulières, Elle était informée trop tard et se manifestait elle-même trop lentement pour peser immédiatement sur les résolutions quotidiennes du pouvoir central; elle arrivait presque toujours après coup et rencontrait devant elle le fait accompli. — Mais à mesure que la facilité et la rapidité de l'information et des communications sont devenues plus grandes, elle a été mise en jeu plus rapide, en action plus continue, et elle a touché les dépositaires du pouvoir comme de plein contact. C'est la rapidité des communications qui a transformé la volonté nationale de force latente en force toujours sentie, ou de force à action lente en force à action rapide et instantanée. Dès lors la volonté nationale est une loi qui dérive d'un fait universel, d'un fait permanent et d'un fait qui, déjà immense, ne fait et ne fera de jour en jour que se confirmer et s'accuser davantage. Il faut donc l'accepter, en attendant le règne de la science accomplie et absolue. Que ce règne arrive; mais tout porte à croire qu'il se fera attendre.

Le principe des nationalités a eu en Proudhon un critique très vigoureux encore et très puissant. Il était assez nouveau en son temps et très populaire. Il flattait extrêmement par sa simplicité les intelligences d'alors, toutes enchantées d'idées générales; et que la France n'eût rien à y gagner, ce n'était qu'une raison de plus au peuple chevaleresque de s'en engouer avec une espèce de fureur ou du moins d'ardeur religieuse. Proudhon, guidé ici moins par son patriotisme, qui ne me semble pas avoir été jamais très impérieux, moins par son sens même, que par son humeur contredisante et par son horreur pour les idées, fussent-elles justes, qu'il voyait adoptées d'emblée par un grand nombre d'imbéciles, s'est attaqué à celle-ci avec une vivacité et une verve singulières. Pour ne pas employer, à quoi je ne saurais me résoudre, le mot de « pure blague », dont il use sans embarras, je dirai que ce principe paraît à ses yeux appartenir à l'ordre oratoire et non à l'ordre scientifique. C'est qu'il ne croit pas à cet « être collectif » dont on a tant parlé et qui s'appelle une nation. Je sais bien qu'il affirme y croire dans une lettre à Michelet; mais ailleurs, — et que cela fasse une contradiction, je dirai qu'avec Proudhon il ne faut pas en être à les compter. — il se moque

âprement de cette « analogie si facile à faire entre la vie de l'individu et le développement des nations ». Qu'il y ait enfance, adolescence, maturité et décadence d'un peuple, c'est ce qu'il « nie formellement contre Montesquieu, Bossuet, etc. » C'est une idée puérile; « ... ce mot décadence », par exemple, « appliqué à une société par comparaison avec les phénomènes de la vie individuelle, est plus qu'impropre : il est faux, il énonce une chose impossible, absurde ».

Autant dire, et si ce n'est pas ma pensée, c'est bien, ce me semble, celle de Proudhon, qu'un peuple n'existe pas. Il n'est pas un organisme, ni même une organisation; il n'est qu'une association pour la sauvegarde et la défense, comme il y a des associations commerciales ou des associations industrielles. Dès lors les nationalités, soit en puissance, soit en pleine maîtrise et en plein exercice d'elles-mêmes, soit étouffées par un vainqueur, n'ont rien qui les rende respectables et sur quoi elles appuient leur droit. Au contraire même, une simple association pour la sauvegarde et la défense étant plus sûre si elle est plus vaste, c'est à être embrassée dans une association plus étendue et plus redoutable qu'une petite nationalité devrait aspirer et tendre de toutes ses forces, ou plutôt, car ce serait ici le cas, de tout son affaiblissement volontaire.

Sans aller jusque-là, Proudhon se contente de dire, ce qui est assez vrai après tant de bouleversements, de pénétrations réciproques et de fusions plus ou moins volontaires ou plus ou moins consenties qui rendent inextricables les « questions de races », que la nationalité est « indéfinissable », et que c'est le principe de liberté constitutionnelle qui doit être substitué partout au principe de nationalité. Un peuple est libre et n'a rien à demander ou à souhaiter quand il est une association discutant librement ses moyens d'existence, de défense et d'amélioration, ou même quand il fait partie d'une association plus vaste qui l'embrasse, où il peut discuter librement ces mêmes moyens.

C'est cette façon de concevoir les choses qui a amené sans doute Proudhon à reconnaître le droit de la force. Il y est arrivé par un autre chemin, comme nous le verrons plus loin, mais il a pu y être également dirigé par celui-ci. C'est, en effet, à propos des nationalités qu'il dit que le principe qui

les proclame sacrées « eût arrêté le cours de la civilisation ». C'est-à-dire que la civilisation ayant une première fois, dans l'antiquité, tendu à la constitution de vastes agglomérations sociales et y ayant sacrifié les nationalités particulières ; ayant une seconde fois, depuis le moyen âge, semblé tendre constamment au même but ; et cette tendance n'ayant été transformée en effets que par la violence : la violence est justifiée par ses résultats et doit être tenue pour légitime. Nous retrouverons cette théorie en son lieu. Pour le moment, nous n'avons qu'à faire remarquer comment Proudhon dissout, en quelque manière, la théorie des nationalités dans les difficultés qu'il y a à les définir : et, parce qu'il ne peut pas ou ne veut pas voir en quoi consiste une nation, n'aperçoit pas le droit des nations, *le droit des gens ;* et enfin, niant le droit des gens, est bien amené à ne rencontrer devant lui, comme principe international, que la force, et à s'incliner devant elle.

Un troisième objet de l'analyse dissolvante de Proudhon, c'est l'instinct religieux. Il est presque étonnant que Proudhon ait été antireligieux, tant la passion antireligieuse était une passion de son temps. En général, ce n'était pas ce qu'on pensait autour de lui qu'il aimait à penser lui-même. Le « libéralisme » et la « démocratie » de son temps, j'entends le parti qui s'intitulait libéral et le parti qui se donnait le nom de démocrate, étant d'accord pour attaquer l'instinct religieux, il est surprenant que Proudhon ne l'ait pas défendu. Mais il y avait, du reste, assez d'esprits religieux en France pour que Proudhon, en attaquant les religions, pût déplaire à beaucoup de monde, et cela a dû lui suffire. Seulement, c'était encore à la condition qu'il fût si radical et si violent dans cette attaque qu'il pût déplaire même aux antireligieux : et c'est précisément ce qu'il a fait. La bourgeoisie « libérale » et le peuple « démocrate » de 1830 à 1850 étaient anticléricaux et confusément antireligieux ; mais ils étaient déistes, très complaisamment, et même avec assez d'ardeur, véritable ou affectée. Se montrer l'ennemi non seulement des religions mais de l'idée de Dieu, c'était déplaire aux esprits religieux d'abord et, ensuite, et peut-être plus encore, comme les compromettant, aux bourgeois libéraux et aux « jacobins » restés déistes, qui étaient les deux groupes auxquels Proudhon tenait parti-

culièrement à être odieux. Décidément, ici encore, il était très fidèle aux habitudes de son caractère.

Mais ceci n'est qu'une tendance de tempérament. Comment s'est-elle transformée en idée ? L'idée la plus saisissable de Proudhon en cette affaire est celle-ci. L'homme est fait pour penser plus loin et plus haut que le réel. Il est fait pour penser l'absolu. Seulement, tout en obéissant à ce penchant de sa nature, il s'égare. Il prend l'idéal pour l'absolu. Ce sont choses très différentes et même contraires. L'absolu est rationnel ; l'idéal, ou du moins ce que j'appelle toujours ainsi, est sentimental. C'est un rêve de perfection, de bonté, de beauté qui ne répond à rien dans la nature et qui dans l'homme ne répond qu'à certaines facultés d'imagination et d'exaltation dont il y a lieu qu'il se défie, puisque dans la vie pratique elles lui sont toujours funestes. C'est un rêve de poète, si l'on veut, d'artiste, si cela vous fait plaisir, et d'illuminé à mon avis. Il vient d'une imperfection et d'une défaillance de notre esprit, qui, cherchant l'absolu et n'ayant pas assez de force pour le découvrir, et en sentant le besoin, le remplace par un vague idéalisme, l'imagination ayant pris la place et rempli l'office de la raison trop faible encore et pour un temps impuissante. Il n'y a pas lieu d'en vouloir aux hommes des temps anciens de cette erreur, de cette sorte de substitution. Ils voulaient échapper au réel et ils y échappaient comme ils pouvaient. Ils avaient raison de chercher au delà de lui, tort, sans que ce fût leur faute, de prendre une chimère poétique pour une conception rationnelle. Il y a une métaphysique vraie et une métaphysique fausse. La vraie est faite avec des concepts de la raison, la fausse avec des amusements de l'imagination. La vraie a pour objet l'absolu et réalise son objet ; la fausse a pour fin l'idéal et n'atteint pas son but. Or le terme suprême de la métaphysique d'imagination, c'est l'idée de Dieu, et la preuve, c'est qu'il n'y a pas de Dieu preuve sérieuse, et que les déistes réfléchis et sincères reconnaissent que Dieu ne se prouve pas.

Dieu n'existe donc point ; mais non seulement il n'existe pas, mais il est funeste à l'humanité qui croit en lui. « L'idéal est source de tout péché », il est « l'origine du mal », il corrompt et pervertit l'homme. Pourquoi ? Parce qu'il le

rend idolâtre. L'idolâtrie consiste à adorer comme une personne, comme un être, et comme un être à qui, immédiatement et forcément, nous donnons des penchants, passions, etc., semblables aux nôtres, un absolu, un principe qui ne devrait être qu'un pur axiome, qu'une pure et froide loi. En faisant entrer l'absolu dans une personne, parce que nous faisions entrer un principe rationnel dans l'atelier de notre imagination, nous avons défiguré et dénaturé l'absolu, et n'avons plus eu au-dessus de nous qu'une idole. Idolâtrie, c'est idéolâtrie, et réciproquement.

Dès lors tout est compromis. Dès que l'humanité a cette conception erronée, parce qu'elle est hybride, non seulement elle ne progresse plus, mais elle recule. Elle a mis de ses propres mains un obstacle entre elle et la réalisation de son œuvre, entre elle et son but : jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive que c'est à sa raison seule de travailler au concept supérieur qui doit la guider, l'éclairer et la soutenir. L'idéalisme poétique, et le Déisme qui en est l'expression accomplie, est un long détour par lequel l'humanité cherchant l'absolu s'est égarée, avant de se rendre compte du véritable objet de ses recherches et du véritable et unique moyen d'y atteindre. Combattons donc ce qui reste d'idéalisme dans l'homme comme un poison subtil de son intellect, une ivresse de son esprit et un leurre de sa raison.

Voilà, si j'ai bien compris, ce dont je ne réponds nullement, les raisons que donne Proudhon de son horreur pour le Déisme, un peu partout dans ses œuvres, et principalement dans la *neuvième étude* de *la Justice dans la Révolution et dans l'Église*.

D'une part cette distinction entre l'absolu et l'idéal est un peu subtile, et d'autre part cette perversion de l'homme par l'idéalisme est très peu prouvée. Ce que les hommes ont mis dans l'idée de Dieu, c'est bien tout autant l'absolu que l'idéal, en donnant à ce dernier mot le sens que lui donne Proudhon. Ils ont considéré Dieu comme souveraine justice, comme souveraine intelligence et comme souveraine raison, tout autant que comme suprême beauté, suprême puissance, suprême majesté. Ils ont même une conception beaucoup plus nette de Dieu comme absolu que comme idéal. Pour le bon

déiste du commun, point subtil, point théologien, à quelque religion qu'il appartienne, Dieu est un être très intelligent, qui sait tout et qui commande le bien, qui commande l'ordre et le maintient et le répare et punit ceux qui le troublent ; et la réalisation de l'ordre dans l'humanité, c'est précisément ce que recherche Proudhon, et cet ordre réalisé c'est ce qu'il appelle l'absolu.

Mais en général les hommes ont fait entrer dans l'idée de Dieu tout ce qu'il y a de supérieur en eux et aussi bien les beautés d'imagination que les beautés de raison. Il est vrai. Est-ce une raison pour croire que ces beautés d'imagination qu'ils ont mises dans l'idée de Dieu les puissent pervertir? Il y a lieu d'en douter. Sans doute les hommes n'ont pas pu s'empêcher de faire de Dieu un homme, un homme supérieur, en lui donnant, porté à l'infini, aussi bien tout ce qu'ils trouvaient en eux de beau que ce qu'ils y trouvaient de bien. Ils ont voulu l'adorer non seulement avec leurs facultés rationnelles, mais avec leur imagination. C'est ce dernier point qui, selon vous, est mauvais. Mais il faudrait prouver que la contemplation du beau est pervertissante, et c'est ce qu'il n'est pas facile de démontrer, ni d'accorder. Sans croire que le beau ait nécessairement une vertu moralisante, il est très malaisé de concevoir qu'il soit corrupteur par lui-même. C'est à le croire que Proudhon a toujours penché, et à le prouver qu'il s'est essayé quelquefois. C'est vaguement le fond de sa pensée. Elle est extrêmement contestable. Le beau, à en parler le moins complaisamment possible, à tout le moins apporte à l'âme une certaine sérénité qui n'est pas un mauvais état, qui est un état plutôt favorable à l'éclosion de l'idée du bien qu'il ne lui est contraire. Qu'entre le beau et le bien il n'y ait pas accord nécessaire, concert, concours, ni surtout production réciproque, je le veux très bien ; mais qu'il y ait antagonisme, je ne le vois pas. C'est cet antagonisme que Proudhon croit voir, et c'est pourquoi le Dieu beau, le Dieu touchant et le Dieu aimable lui est odieux, et lui semble corrupteur.

Inutile d'ajouter que ce qu'il poursuit ainsi de sa haine, ou, si l'on veut, de sa défiance, c'est en dernière analyse le Dieu personnel. Si les hommes ont mis dans l'idée de Dieu tout ce qu'ils avaient dans l'âme dont ils étaient fiers, c'était pour le

rendre aussi personnel que possible. S'ils ne se sont pas contentés du Dieu tout raison, s'ils ont voulu le Dieu tout beauté, tout charme et tout amour, c'est pour enrichir, achever et confirmer à leurs yeux sa personnalité; c'est, usons du mot sacré, si caractéristique, pour avoir un Dieu vivant. Dieu n'est jamais assez vivant pour celui qui aime à y croire: et si les hommes se sont figuré leur Dieu si personnel, c'est pour pouvoir l'aimer mieux : c'est pour pouvoir l'aimer. On n'aime pas une loi, on la reconnaît et l'on s'y soumet; on n'aime pas la raison, on l'admire; on n'aimerait pas un être doué seulement d'une raison souveraine, on l'admirerait froidement. C'est pour pouvoir aimer Dieu que les hommes l'ont imaginé si précisément personnel, au risque, je le reconnais, de le faire trop semblable à eux. La question, comme tout à l'heure elle revenait à se demander si la contemplation du beau était corruptrice, revient donc maintenant à se demander si l'amour de Dieu est corrupteur.

Cela peut se soutenir, et les longues considérations de Proudhon sur les méfaits du mysticisme prouvent que cela peut se soutenir avec talent. Mais c'est trop facilement triompher que de prendre les choses ainsi. L'amour de Dieu est un sentiment; c'est la transformation d'une croyance en un sentiment, d'une idée en une émotion. Sitôt qu'il y aura sentiment quelque part, il y aura chance d'être amené à tous les beaux efforts, à tous les actes sublimes, à tous les héroïsmes où la passion entraîne, et péril de tomber dans tous les excès où la passion pousse. Cela prouve tout simplement qu'il n'y a que la passion qui soit une force. L'idée de loi, l'idée d'ordre, pure et simple, non personnifiée, certes ne poussera à aucun excès; elle n'entraînera non plus à aucun héroïsme: elle ne donnera même jamais le désir d'accomplir aucun acte: elle n'inspirera rien du tout, si ce n'est résignation et tranquillité. Les hommes ne sont mus que par les passions. Si vous voulez donc un principe d'action parmi les hommes, consentez à ce qu'ils se laissent conduire à un sentiment. Parmi les sentiments ceux-là ne vaudront-ils pas mieux, qui auront d'abord été des idées, au lieu d'avoir été de simples suggestions de l'instinct? Ceux-là ne vaudront-ils pas mieux qui seront des idées transformées en sentiments?

Et parmi ces idées transformées en sentiments, parmi ces sentiments issus des idées, celui-là ne sera-t-il pas le plus pur, ou le moins impur, le plus sain, ou le moins malsain, qui sera sorti de cette idée que l'homme n'a formée qu'en y accumulant et y ramassant tout ce qu'il avait de meilleur en lui? Cette idée, c'est l'idée de Dieu ; ce sentiment c'est l'amour de Dieu. Il y a au moins des chances pour qu'il pousse généralement à des actes assez moraux, et si je veux bien convenir qu'il n'est pas impossible qu'il ait ses dangers, je ne puis nullement comprendre qu'on le puisse considérer comme l'élément essentiellement pervertissant du cœur humain.

Mais quoi? A l'égard de tout ce qui est sentiment Proudhon a une défiance invincible. Il a tant aimé les lois et les axiomes qu'il croit que l'homme peut être mû et transporté, pour le plus grand bien de l'humanité, par la contemplation d'une formule. C'est peu probable.

Une dernière réflexion seulement sur Proudhon considéré comme critique. Au fond de ses idées sur les nationalités, sur ce que c'est qu'un peuple, sur la souveraineté nationale, sur l'instinct religieux, il nous semble qu'on peut saisir un trait commun : la répulsion à l'égard de tout ce qui unit les hommes et les attache les uns aux autres. Un peuple tenu pour un être collectif, c'est l'idée d'une étroite dépendance réciproque entre les différents membres de ce peuple ; et Proudhon n'aime pas cette idée-là. Une « nationalité », c'est l'idée d'une race considérée comme une personne vivant indéfiniment dans le temps et ayant à ce titre des droits respectables, et, donc, c'est l'idée d'une étroite dépendance entre les ancêtres et les descendants ; et Proudhon n'aime pas cette idée-là. La souveraineté du peuple, c'est l'idée que ma volonté ne peut pas être indépendante de la volonté de mes concitoyens, doit plier sous le joug de la leur, et que mes goûts, mes penchants, mes conceptions, ma pensée, mon âme, ma personne doivent se conformer aux tendances générales, à l'âme générale, si je puis ainsi dire, de mes concitoyens ; et c'est encore là une idée que Proudhon n'aime point du tout. Enfin l'instinct religieux peut être personnel ; mais il a toujours donné naissance à des religions, et les

religions sont le lien le plus fort que les hommes aient trouvé pour s'attacher les uns aux autres ; elles sont ou elles veulent être une communion tellement intime que chacun de nous vive uniquement du sentiment commun à tous, que tout ce qui n'est pas ce sentiment soit méprisé par nous comme n'étant rien et que, par conséquent, notre personnalité soit abolie autant qu'il est possible qu'elle le soit; et de toutes les conceptions c'est cette conception-là qui est à Proudhon la plus étrangère et la plus antipathique.

Ce que Proudhon aime donc le moins, c'est ce qui nous joint et nous engrène, pour ainsi parler, à nos semblables, de quelque manière que ce puisse être. Il est fortement, passionnément individualiste. Il voudrait que l'homme fût une liberté; il ne voudrait entre les hommes que des contrats toujours libres, et toujours révocables, très courts au moins, et qui ne les enchaînassent point. « C'est un individualisme affolé » comme M. Hyndman a dit de conceptions analogues à la sienne. C'est aussi un libéralisme exigeant et intraitable. Son mot d'*an-archie*, qu'il a lancé, puis retiré, ou confirmé en l'expliquant d'une manière qui équivalait à le retirer tout en s'en s'applaudissant, comme il a fait à peu près de tous ses mots à effet, exprime bien la tendance dernière de son esprit. Il ne voudrait pas de gouvernement, par quoi il faut entendre, en donnant à ce mot tout son sens, qu'il ne voudrait rien, non seulement de ce qui lie l'homme et le fait obéir, mais de ce qui lui trace sa route, et le dirige vers un but qu'il n'a pas lui-même choisi. Quand nous aurons, non plus examiné ce que Proudhon attaqua et voulut détruire, mais essayé de reconstruire en système ce qu'il a voulu persuader, recommander et établir, nous verrons que cet individualisme intransigeant est bien en effet l'aspiration et l'inspiration de tout son esprit.

V

En effet, à considérer Proudhon, non plus comme critique, mais comme dogmatique, ce que l'on voit de plus précis et de plus permanent au fond et comme au centre de son esprit,

son idée maîtresse, c'est l'idée de justice. La justice doit être réalisée sur la terre d'une manière absolue : « La vraie constitution de la société a pour fondement la justice considérée tout à la fois comme puissance de l'âme et notion de l'entendement; ce principe animique et intelligible est immanent à la nature humaine... » Car « l'humanité, Rousseau l'a dit, est vertueuse par nature; il lui suffit, pour produire les actes de sa vertu, d'être libre ». Elle va d'elle-même, « spontanément », à la « création de l'ordre », c'est-à-dire à la réalisation de la justice. Ne dites point que beaucoup d'hommes, que la plupart des hommes, en la plupart de leurs actes, sont très étrangers à l'esprit de justice et semblent n'en avoir aucune notion. Encore que vrai comme fait, cela ne vaut pas comme argument. Il n'y a pas, non plus, cinq personnes sur mille qui soient saines; cela n'empêche pas que la santé ne soit l'état naturel de l'homme. Ainsi le veut l'idéalisme tenace, ou, s'il l'aime mieux, le sens de l'absolu de Proudhon. Réaliser la justice, c'est donc le but naturel de l'homme, sa loi morale, comme sa loi physique est de se bien porter. La justice, c'est la santé de l'âme. L'histoire de l'humanité, c'est l'humanité cherchant à créer l'ordre dans son sein, à tirer la justice du chaos. Toutes les grandes convulsions historiques sont des efforts pour substituer par la force la justice à la force; et le moyen l'emportant toujours, momentanément, sur le but, il est bien vrai que c'est toujours une force simplement qui s'est substituée à une autre force; mais c'est toujours aussi la justice qui était la pensée inspiratrice du mouvement, et c'est elle qui, en quelque mesure, a fait le vrai profit; et de tous ces profits partiels se constituera enfin un bénéfice définitif, une réalisation presque complète, puis complète enfin de la justice sur la terre.

Ne voit-on pas que, même quand elle se trompe, l'humanité, à chaque grand mouvement qu'elle fait, marche vers la justice alors même qu'elle semble chercher autre chose? Le christianisme s'est égaré dans la conception et la création de je ne sais quel idéal. Mais, à travers l'*idéal* chimérique, l'*absolu*, c'est-à-dire la loi de justice, faisait son chemin, et, un jour, l'idéal se dissipant, l'échauffement mystique se calmant, il n'est resté que l'idée d'un meilleur ordre et d'un plus grand

ordre, d'une justice plus rigoureuse à maintenir et à soutenir parmi les hommes. Le fond de la Révolution française, et c'est pour cela que si les hommes en sont petits l'idée en est immense et immortelle (Renan a plusieurs fois émis le même jugement), le fond de la Révolution française, c'est l'idée de justice. Ce qui a passé à cette époque par l'esprit des hommes, c'est que au *commandement* on pouvait substituer la *résolution*, c'est qu'il pouvait y avoir une société où le programme des choses à faire dans l'année ou dans le décennat sortît non de la tête d'un homme, non de la tête de plusieurs hommes, mais de la tête de tous, régulièrement et périodiquement consultés. Et ceci, politiquement, est peut-être une erreur, comme moralement le christianisme en fut une; mais c'est un effort encore, et plus grand, et surtout plus net, pour réaliser la justice, pour que disparaisse la plus grande sans doute et la plus blessante et la plus indigne différence établie entre les hommes, celle qui met d'un côté un ou plusieurs qui commandent et de l'autre des millions qui obéissent. Il n'y a dans le fond, et au risque d'immenses déboires au point de vue pratique, qu'un impérieux besoin de justice et une vaste idée de justice en cette affaire.

Et si j'oppose sans cesse l'idée de justice dans la Révolution à l'idée d'injustice dans l'Église, c'est, on le voit bien en me lisant complètement et d'un peu près, parce que l'Église avait donné le modèle même du gouvernement, et que la Révolution, par son principe, en détruisait l'idée, encore que dans la pratique elle en construisît un qui était formidable.

La Révolution tend à l'*an-archie*. Elle l'est, en essence. Elle dit : il n'y a pas de souveraineté ; il n'y a pas de commandement ; il y a des résolutions. En cela elle est *juste*. Le commandement, le droit de commander est une injustice. Entre justice et commandement il y a antinomie. La justice absolue c'est l'*an-archie*. Il y faut tendre pratiquement, c'est-à-dire progressivement. Il faut arriver à ce que personne ne commande et à ce que tous obéissent : tous obéissant d'abord à tous, c'est le premier pas, c'est la première constitution, imparfaite d'ailleurs, et grossière, de la justice ; tous obéissant à la loi pure, à la loi froide, stricte, précise, invariable, exprimant la justice éternelle, à la formule même, enfin

trouvée, de la justice absolue; et ce sera le dernier pas et la constitution définitive. Et toujours est-il que la Révolution est un pas vers le but, et un progrès, surtout une intuition, une vision, une *prévision*, et comme un avant-goût de la justice.

Voilà, ce me semble, l'idée maîtresse de Proudhon; tout doit tendre à la justice absolue, tout doit être ramené à la réaliser, rien n'a de valeur que relativement à la justice, et qu'en tant que moyen de l'établir ou voie qui y achemine.

Mais qu'est-ce que c'est précisément que la justice, et tâchons donc de ne pas nous payer encore une fois de mots vagues. Avec Proudhon, malgré ses sophismes de discussion, on peut être sûr de ne pas rester dans les régions oratoires et d'aller jusqu'au terme extrême et net de l'idée. Pour Proudhon comme pour tous ceux qui ne sont pas arrêtés aux surfaces, la justice n'est pas autre chose que l'égalité entre les hommes. Justice et équité sont synonymes dans le langage et équité n'a pas d'autre sens qu'égalité. Si la justice n'est pas un vain mot, si l'instinct de justice ne se trompe pas, si la passion de la justice est la conscience même de l'humanité, il faut que les hommes soient égaux; ou plutôt ceci n'est pas une conséquence de cela, c'est la même chose : en désirant la justice les hommes ne désirent que l'égalité, et, en cherchant à réaliser celle-là, ils ne songent qu'à conquérir et établir celle-ci. Ce sont ou les naïfs ou les hypocrites qui, pour se complaire à un mot plus noble, ou pour déguiser le mot cru et dur sous le mot pompeux, disent justice au lieu de dire égalité. L'égalité est le nom précis dont la justice se nomme. Pour qu'il y ait justice il faut que les hommes soient égaux.

Mais ils ne le sont pas de par leur nature même et de par la nature. Ils ne le sont ni en force, ni en intelligence, ni en quoi que ce soit. Et non seulement ils ne le sont pas, mais il serait extraordinaire et étrangement anormal qu'ils le fussent; car il n'y a aucune égalité dans la nature. La nature est l'inégalité, et l'iniquité et l'injustice même. Elle veut que le fort étouffe le faible, et elle n'a établi, comme pour cela, que des forts et des faibles. Elle n'a mis aucune égalité entre ses créatures, comme pour se donner le spectacle de ce jeu : les forts écrasant les faibles; les faibles se défendant par la ruse ou la fuite et constatant par cela même leur infériorité et l'iné-

galité dont ils sont victimes ; ou par la coalition, et alors aliénant leur autonomie individuelle, leur personne, se supprimant comme *moi*, confirmant ainsi d'une façon plus éclatante leur infériorité et l'inégalité ; puisque, pour vivre comme corporation, il faut qu'ils périssent individuellement ; puisque, en vérité, pour subsister de je ne sais quelle vie apparente, il faut qu'ils se tuent. Voilà la leçon de la nature et voilà son ordre, dans tous les sens du mot ; c'est ainsi qu'elle est ordonnée, et c'est le commandement qu'elle fait à l'univers.

Conformément à l'idéalisme d'un genre particulier que j'ai signalé chez lui, Proudhon pourrait répondre que cela ne fait rien ; qu'encore que la plupart des hommes soient des malades, la santé n'en est pas moins l'état naturel de l'homme ; qu'encore que toute la nature ne soit qu'injustice, la justice n'en est pas moins la loi ; et à ces intrépidités d'affirmation il y a peu de chose à répondre ; mais il va plus loin : il affirme que l'égalité existe même dans la nature, et que la nature nous la montre comme notre cœur nous la fait aimer et comme notre esprit nous la fait concevoir. Ne voyez-vous pas l'égalité qui règne dans les lois naturelles ? « Les jours de l'année sont égaux, les années égales, les révolutions de la lune, variables dans une certaine limite, se ramènent toujours à l'égalité. La législation des mondes est une législation égalitaire. Descendons sur notre globe : est-ce que la quantité de pluie qui tombe chaque année en tout pays n'est pas sensiblement égale ? Quoi de plus variable que la température ? Et cependant, en hiver, en été, de jour, de nuit, l'égalité est encore sa loi (?). L'égalité gouverne l'océan, dont le flux et le reflux, dans leurs moyennes, marchent avec la régularité du pendule. »

Donner pour preuve de l'égalité entre les êtres la régularité des lois astronomiques n'est pas très convaincant. La nature a des uniformités, cela est certain ; mais une de ces uniformités est précisément l'inégalité entre les êtres vivants : elle a des lois, cela est incontestable ; mais une de ces lois est précisément la loi du plus fort. C'est de quoi Proudhon ne convient pas. Non seulement les hommes, pour en venir à eux, doivent être égaux ; mais ils le sont. S'il n'y paraît pas, s'ils ne le sont pas tout à fait, c'est par accident : « L'homme par essence est égal à l'homme, et si, à l'épreuve, il s'en trouve

qui restent en arrière, c'est qu'ils n'ont pas voulu ou su tirer parti de leurs moyens... Si quelque différence se manifeste entre eux, elle provient, non de la pensée créatrice qui leur a donné l'être et la forme, mais des circonstances extérieures sous lesquelles les individualités naissent et se développent[1].» Ainsi l'égalité est fondée non seulement « en droit, mais en fait », non seulement en absolu, mais en belle et bonne réalité.

Rien n'est plus faux. En fait il n'y a pas un atome d'égalité ni même de justice dans la nature. Les êtres sont ce qu'ils peuvent. La nature les jette dans la mêlée et semble leur souhaiter bonne chance en les lâchant, sans plus vouloir s'occuper d'eux. Elle crée sans relâche pour la mort, et non seulement pour la mort, ce que nous acceptons, encore qu'il dût paraître étrange de créer si vainement, et de souffler ainsi des bulles de savon, mais elle crée pour la lutte et pour le carnage; et non seulement pour la lutte et le carnage, mais pour la continuité du massacre, s'ingéniant à donner aux espèces faibles une énorme puissance de génération et de rapide multiplication, afin qu'elles ne s'éteignent point par leur faiblesse et que le massacre puisse durer indéfiniment. Il n'y a rien au monde de plus inégal, de plus *inéquitable* et de plus injuste que le monde.

Et, en droit, qu'est-ce au fond que ce droit à la justice, que ce droit à l'égalité, sinon le désir que vous en avez? Où est le droit qu'un homme a d'être l'égal d'un autre homme? C'est ce que vous n'établissez nullement. On voit bien qu'il est désagréable pour un homme de sentir au-dessus de soi un être qui lui ressemble fort et qui appartient évidemment à la même espèce. Mais ceci n'est qu'un sentiment, louable peut-être, naturel sans doute: mais un simple sentiment. On voit bien aussi, peut-être, que l'égalité établie entre les hommes aurait quelque chose de satisfaisant pour le coup d'œil, qu'il n'y aurait point de dissonances fâcheuses et de choquantes disparates et de déconcertantes disproportions; mais ceci n'est qu'une conception esthétique, contestable du reste, et ne fonde point un droit. Toute l'argumentation de Proudhon repose ou

1. Cette idée folle avait déjà été, comme on sait, très sérieusement enseignée par Helvétius.

sur un fait qui est faux, ou sur un axiome qui n'est qu'une affirmation, et l'affirmation de quoi? Du désir qu'a l'homme faible que tous les hommes soient aussi faibles que lui. Cela constitue une théorie en l'air, qui n'est même pas un système.

C'est précisément la fragilité de son système, quelque brillant qu'il le rendît par ses développements et surtout par ses digressions, qui l'a amené à le transformer d'une manière assez inattendue, quelques-uns ont même dit scandaleuse, à un moment donné. Le théoricien de la justice est devenu le théoricien du droit de la force. Comme il arrive souvent, le système, en se développant, a fini par se retourner contre ses prémisses et par se réfuter lui-même, tout en assurant qu'il restait fidèle à son principe, et peut-être y restant conforme en effet. Dans *la Guerre et la Paix*, Proudhon a soutenu que la guerre était un facteur essentiel de la civilisation, et la force une justice, un élément, au moins, de la justice, et un moyen, le plus puissant et le plus décisif, par lequel elle se réalise. Comment? Il l'avait déjà indiqué dans le livre même où il faisait la théorie de la Justice et de l'Égalité, dans *la Justice dans la Révolution et dans l'Église*. Là, déjà, à ceux qui lui faisaient remarquer que l'égalité n'était pas en fait entre les hommes, que, par exemple, certaines races humaines étaient manifestement inférieures à d'autres races, il répondait nettement que, s'il était vrai, les races inférieures seraient absorbées par les autres et finiraient par s'éteindre, et qu'ainsi l'égalité aurait bien pour elle le dernier mot et s'établirait. Et il ajoutait: « La justice ou la mort! Telle est la loi de la Révolution. »

Ce n'était point une simple boutade, et remarquez qu'à creuser lui-même sa théorie, Proudhon était bien forcé d'en arriver là. La suite des idées est celle-ci : L'inégalité est monstrueuse, elle est contre la raison. — Du reste je la nie en fait; elle n'existe pas; elle n'est qu'une apparence. — Elle existe pourtant, et sachons donc reconnaître que si elle n'existait point, je ne serais pas là à la combattre; elle existe et est plus qu'une apparence : je ne me bats pas contre des fantômes: elle est plus qu'une apparence; elle est un *accident*. — Cet accident doit disparaître. — Comment? Par la disparition des forts. Ce sont eux qui constituent l'inégalité et qui la perpétuent... — Mais aussi, peut-être, mais tout aussi bien

par la disparition des faibles. Si c'est l'égalité que je cherche et uniquement l'égalité, elle se constituera aussi bien par la disparition des inférieurs que par celle des supérieurs; car ce qui constitue l'infériorité c'est la supériorité; mais ce qui constitue la supériorité c'est aussi l'existence des inférieurs. Que les uns ou les autres soient supprimés, l'égalité règne. Or ce qui supprime les inférieurs et ce qui par conséquent égale et nivelle l'humanité, c'est la force, c'est la guerre. La guerre est moyen d'égalité, donc moyen de justice. Pour qui (et c'est moi) ne voit dans la justice que l'égalité et ne met dans l'idée de justice que la notion d'égalité, il n'y a rien comme la force qui soit juste, il n'y a rien comme la guerre qui ait office de justicier, et même il n'y a que la force qui soit juste et il n'y a que la guerre qui soit justicière.

Conclusion un peu suffocante, tour de logique un peu ébouriffant au premier choc. Voilà l'idée de justice, partie sans doute de la considération des misères imméritées des faibles, qui aboutit à la suppression des faibles et à l'écrasement des inférieurs; voilà l'idée du droit qui arrive à rejoindre l'idée de la force et à s'y confondre. Démarche très intelligible pourtant, très explicable, et je crois sincère, de la pensée de Proudhon. Sans avoir à tenir compte de son esprit taquin et de son humeur paradoxale, ni même, quoique ici il y ait lieu d'y songer, des emportements et entraînements de sa passion dialectique, on comprend bien que Proudhon soit arrivé à ce dernier terme, quoique partant de l'idée de justice. Cela tient à la manière dont il en partait. Dans l'idée de justice, nous, hommes du commun, nous mettons toujours une idée de pitié. Quand nous disons: « Ce n'est pas juste », nous voulons toujours dire surtout qu'il y a là une grande misère, une calamité dont l'énormité nous révolte en même temps qu'elle nous navre. Ces deux sentiments sont connexes en nous et ne se séparent point, et ne se démêlent point précisément l'un de l'autre. Proudhon, sans doute, lui aussi, est pitoyable, comme un autre; mais c'est beaucoup plus son instinct logique que son cœur qui est choqué du spectacle de l'injustice. Cette pitié pour le faible est certainement une partie de son horreur pour l'injustice; elle n'en est pas la source. C'est vraiment l'égalité en elle-même qu'il aime, et pour elle-

même Nous avons une certaine complaisance pour l'égalité, parce qu'elle est une forme de la justice ; et lui n'aime la justice qu'en tant qu'elle est l'égalité, et après s'être aperçu qu'elle n'est, à la bien prendre, que l'égalité elle-même. Dès lors, et dépouillée, ou presque dépouillée, du sentiment qui s'y joint d'ordinaire, ramenée à elle-même à l'état pur, l'idée de justice devient l'idée de niveau, et, que le nivellement se fasse d'une façon ou d'une autre, par en haut ou par en bas, par la suppression des faibles ou par la suppression des forts, je ne dirai pas peu importe à l'égalitaire, mais du moins il accepte l'une des deux solutions à défaut de l'autre, et n'est pas trop blessé que des deux ce soit la pire qui se présente, tant la passion de l'égalité le possède et le domine.

Et il a raison ! De l'idée de justice pure on ne peut tirer en effet que l'idée d'égalité. L'idée toute sèche de justice se ramène à l'idée d'égalité, et s'y confond. *C'est que l'idée toute sèche de justice est une idée fausse*, tout simplement. Elle est fondée sur l'idée de droit. Or qu'est-ce qu'un droit ? Rien de plus clair entre contractants. Si l'on m'a promis telle rémunération à condition que je fasse tel ouvrage : cet ouvrage fait, la promesse de l'autre devient mon droit. J'ai droit à la rémunération parce que j'ai été loyal et que, si l'autre me la refusait, il ne le serait pas. J'ai droit à la rémunération, parce que, si vous me la refusez, vous avez menti, vous m'avez trompé, vous m'avez dérobé par tromperie mon temps et mes forces, vous m'avez volé. J'ai droit contre vous comme contre un voleur de ma maison, de mon jardin ou de mes meubles. Entre contractants il y a droit évident, palpable et hors de tout conteste. Et la justice consiste à ce que le droit soit respecté. Entre contractants il y a justice. On peut l'invoquer, la réclamer, se la faire rendre, son contrat en main.

Là où il n'y a pas contrat y a-t-il droit ? Nullement. C'est par un abus de mots qu'on prétend qu'il peut y en avoir et qu'il y en a. C'est par une sorte d'extension abusive de l'idée de droit. Comme, en société, nous sommes entourés, enserrés d'un réseau de mille droits et devoirs réciproques, on s'habitue à voir des droits partout, même où il n'y en a aucunement. Comme, sans cesse, presque du berceau à la tombe, nous sommes employés, en vertu d'un contrat écrit ou d'un

contrat verbal, à quelque ouvrage, et qu'à chaque instant nous revendiquons le droit qui en résulte, nous croyons avoir toujours un droit dans notre main; nous ne pouvons pas nous imaginer que nous soyons sans droit; nous croyons être nés avec un droit, ou avec plusieurs. De là ces idées de droit à la vie, de droit à la liberté, de droit au travail, ces idées de droits *a priori*, ces idées de droits antérieurs à toute convention et à tout contrat, qui ne reposent sur rien, qui ne sont pas autre chose que des idées fausses.

C'est précisément pour cela que ceux qui ont cru à ces sortes de droits, mais qui, esprits vigoureux et logiques, ont voulu les fonder sur quelque chose et en ont voulu trouver la base solide, en sont venus tout naturellement à supposer un contrat à l'origine des sociétés, ont inventé un contrat social, obligeant la société envers les individus et les individus envers la société. Ils sentaient bien que les droits sans contrat ne sont rien du tout, et, pour qu'il y eût droit, c'est le contrat qu'ils ont inventé.

Mais c'est leur invention même qui se retourne contre eux. Elle montre que pour que les « droits naturels » soient autre chose qu'une chimère ou une déclamation, il faut supposer une chose qui n'a jamais existé, un traité social primitif qui n'a jamais été signé, et qui, du reste, eût-il existé, n'engagerait pas les générations successives. Elle montre que les droits *a priori* ne sont qu'une illusion qu'on ne peut appuyer que d'une hypothèse. Elle montre mieux que toute argumentation qu'il n'y a droit que là où il y a contrat, et que le droit entre non contractants n'est rien.

Et donc la justice entre non contractants n'est rien, elle non plus; ou elle est simplement l'égalité; et qui prouve que l'égalité doive exister entre les hommes? Pourquoi doit-elle exister? Parce que c'est juste. Mais qu'est-ce que la justice où il n'y a pas droit, et quel droit peut-il y avoir là où il n'y a pas contrat?

Non, l'idée de justice, en dehors des contrats, est simplement une idée fausse. Ne dites point : il faut que les hommes soient heureux parce que c'est juste. Dites : il faut que les hommes soient aussi heureux que possible parce que c'est bon. Dites : il faut abolir tant qu'on pourra la misère parce que la misère

fait pitié ; il faut soulager les faibles de leurs fardeaux le plus possible parce qu'ils sont nos frères. Fondez les rapports sociaux, en dehors des contrats authentiques, non sur la justice, mais sur l'altruisme. Croyez-vous obligés, certes, mais non pas par la justice, mais oui bien par la bonté. Car l'esprit de justice non uni à l'esprit de bonté est si sec et si froid, il n'est si bien qu'une sorte de manie d'égalité, qu'il peut mener, nous venons de le voir, aussi bien au dessein de supprimer les faibles qu'à la volonté de les secourir. Le coup de génie du christianisme, en son enseignement le plus ancien, et le plus profond et le plus sacré, est d'avoir franchi, comme la dédaignant, l'idée de justice, pour arriver à l'idée de charité, et s'y tenir. La justice n'est pas dans l'Évangile. Elle y est omise, oubliée, peut-être méprisée ; il semble parfois qu'elle y est raillée. Elle a semblé au fondateur du christianisme quelque chose de froid, d'exact, de correct et de pharisaïque. C'est de la charité seule qu'il nous parle, parce qu'elle est généreuse au contraire, et féconde et *illimitée*. — C'est là une vue profonde. La société s'organise et reste organisée, engrenée, liée par une foule de contrats, depuis celui qui oblige réciproquement le maître ouvrier et son compagnon, jusqu'à celui qui oblige la société tout entière à me protéger parce que je me suis engagé à lui payer l'impôt ; et tous ces contrats sont garantis par une convention supérieure qui s'appelle la loi : et dans tous ces contrats et conventions, c'est la justice qui doit régner, c'est-à-dire la loyauté réciproque à tenir ses engagements, et voilà pourquoi on a pu dire que la société est fondée sur la justice. Mais quand on se demande non plus ce qui la maintient, mais ce qui doit l'améliorer, ne songez plus à la justice, ne cherchez plus de ce côté : vous ne trouveriez que des idées fausses, que des conceptions sans fondement, et qui même peuvent vous mener, pour peu, à la vérité, que vous ayez l'esprit paradoxal, jusqu'à des conséquences dont votre humanité même s'accommoderait assez mal ; songez à la charité, à l'esprit de dévouement, à l'esprit de fraternité : sachez que ce sont là les vrais devoirs, et non seulement pour l'individu, mais pour la société elle-même ; et que ce sont là des principes qui, dans leurs conséquences les plus lointaines, ne risquent point de devenir le contraire de ce qu'ils étaient.

VI

Les idées économiques de Proudhon sont toutes fondées, comme ses idées politiques, sur l'idée de justice ramenée à l'idée d'égalité. Seulement, en même temps que passionnément égalitaire, Proudhon est passionnément libéral. Il est individualiste, j'ai dit à quel point. Il veut que l'individu soit aussi libre, aussi autonome que possible, ne soit pas gêné sous prétexte d'être protégé, ne soit pas opprimé par sa sauvegarde. Et cela fait une antinomie dans laquelle Proudhon s'est débattu, sans pouvoir en sortir très facilement, toutes les fois qu'il a exposé ses idées économiques. Car il est très difficile, en pareille matière, d'établir l'égalité sans renoncer à la liberté, et de laisser agir la liberté sans renoncer à l'égalité, comme nous allons, je crois, le reconnaître; et il me semble que le manque de portée, l'inachevé et *l'inconclu*, l'avortement perpétuel des déductions économiques de Proudhon tient à ce qu'il ne s'est jamais résigné à renoncer à l'un ou à l'autre de ces deux principes.

Ainsi, pour commencer par la question où Proudhon s'est jeté tout d'abord et qu'il a traitée avec la véhémence la plus retentissante, Proudhon rencontre ce grand fait social, universel depuis les temps les plus reculés, la propriété. L'égalitaire proteste contre ce fait, le libéral, l'individualiste ne peut pas s'empêcher de le défendre.

L'égalitaire dit : « la propriété c'est le vol[1] »; il est contre toute justice (égalité) que celui-ci ait comme une personnalité plus large, plus vaste que celui-là, qu'il étende sa personnalité dans et sur des objets matériels qui le constituent plus grand, plus fort et plus lourd, plus gros sur la terre que son semblable, lequel ainsi n'est plus son semblable le moins du monde. Il y a là empiètement, conquête, invasion de la part de celui qui possède, réduction, retrécissement, sujétion et en définitive esclavage pour celui qui ne possède pas.

1. Le mot, comme on sait, avant d'être de Proudhon, est de Brissot. Il est aussi de Henri de Saint-Simon : « Fainéants, c'est-à-dire voleurs. » On peut remonter; il est aussi dans Morelly (1756). Il a toujours été dans le cœur de ceux qui ne possédaient pas.

Et sur quoi celui qui possède fonde-t-il son droit? Sur le fait de premier occupant, disent les uns. Mais vous n'êtes pas le premier occupant de la chose que vous possédez. C'est par hérédité que vous occupez la place d'un premier occupant disparu depuis des siècles. En quoi et pourquoi la préoccupation est-elle transmissible? Il faudrait prouver non pas la légitimité de la première occupation, mais la légitimité de l'hérédité. Or l'hérédité n'est pas légitime, elle est légale. Elle n'est fondée que sur la loi, sur une loi actuelle, qu'on peut remplacer par une autre. Et cette loi est contraire au principe d'égalité inscrit si fastueusement dans vos constitutions.

Sur le travail, disent les autres ; on est propriétaire de la chose qu'on a tellement modifiée par son travail qu'en vérité on l'a créée. Aussitôt, je tire « cette irréfragable conséquence que celui qui ne travaille plus et qui fait travailler un autre à sa place perd son droit au bénéfice de celui-ci ; et dès lors plus de propriété. »

Qu'on prenne la question comme l'on voudra, on en viendra toujours à voir que la propriété est une supériorité d'un homme sur les autres hommes qui n'est pas consentie par ces autres hommes. Une supériorité non consentie par les inférieurs est contraire au principe démocratique ; elle est une inégalité, cela va de soi, mais une inégalité anormale, irrégulière et comme inconstitutionnelle ; elle n'est pas l'inégalité qui existe entre le chef élu et ceux qui l'ont nommé ; elle est une inégalité de naissance, de hasard, de providence, si vous voulez, qui prend son droit en dehors du droit tel que nous l'entendons au temps moderne ; elle est féodale ; elle est une anomalie dans l'époque actuelle. Elle doit disparaître, comme ont disparu ces autres institutions qui lui ressemblent : féodalité et monarchie.

Remarquez-vous que, comme elles, elle a le caractère d'expédient et de mesure transitoire? Les hommes ont très probablement commencé politiquement par une manière de république confuse, économiquement par une manière de vague communisme. Les chefs sont nés de l'ambition naturelle à l'homme et qui réussissait chez ceux qui étaient les mieux doués ; mais cette ambition et la supériorité naturelle des mieux doués n'aurait nullement suffi, si la nécessité, ou

l'extrême utilité, du chef, ne se fût pas fait sentir et ne l'eût pas fait accepter. Cette nécessité, elle est venue, même sans supposer attaques et incursions des tribus voisines ou attaques et incursions contre les tribus voisines, du désir, de l'impatience de progrès, si naturelle à tous les hommes en tous les temps. Le chef, roi, duc, baron, est un homme, non de délibération lente, interrompue, reprise, à solution tardive et tempérée, utile seulement pour la conservation et le maintien du *statu quo*, mais un homme de décision, de hardis desseins, d'entreprises; il est une initiative. C'est par lui que se fait le progrès, le changement du moins, que les hommes confondent souvent avec le progrès, et qui n'est peut-être pas un bien, mais dont il faut reconnaître que les hommes ont besoin. Les chefs sont nés parmi les nations de ce besoin-là, ou du moins ce besoin a très puissamment aidé les chefs à naître et et à faire accepter leur domination, parfaitement illégitime.

Il en est tout de même de la propriété. Les propriétaires, les capitalistes, les hommes possédant beaucoup plus que les autres ont été une condition du changement, du progrès, de toutes les nouveautés économiques. « Toute évolution industrielle exigeant une certaine mise de fonds, une consommation de valeurs et de temps, il fallut créer des loisirs et fournir des avances à certains hommes devenus pour ainsi dire *les éclaireurs de la production* [ou plutôt se trouvèrent naturellement éclaireurs de la production les hommes qui, d'une part, avaient su par l'épargne se créer des loisirs et des avances, et d'autre part avaient le goût des entreprises]... En général les perfectionnements mécaniques, les applications de la science à l'industrie, les réformes agricoles, l'esprit d'innovation et de découverte, viennent, non des pauvres, mais des riches; et non de l'initiative sociale, mais de la spontanéité individuelle.» Voilà ce qu'ont été les propriétaires et capitalistes. Ils ont été des chefs du travail, comme rois et ducs étaient chefs de la vie politique et militaire. Mais ils doivent disparaître comme eux, pour mêmes raisons ou pour raisons analogues. Le chef politique est remplacé dans les sociétés modernes par un mandataire chargé d'exécuter la volonté de tous et non la sienne, parce que, l'information étant plus grande et les communications plus faciles et constantes, l'initiative peut venir

de tous ; le chef du travail disparaîtra de même parce que, l'association étant devenue plus facile, le travail n'a plus besoin de chef, et l'esprit d'initiative et d'entreprise peut appartenir à une association comme il ne pouvait appartenir autrefois qu'à un homme.

Notez en même temps que ce qui légitimait le propriétaire ou capitaliste, à savoir cet esprit d'initiative et d'innovation, propriétaires et capitalistes ne l'ont plus. Ils sont devenus, tout au contraire, des timides, des misonéistes, des conservateurs, des immobiles, ne songeant qu'à garder les situations acquises. Comme les féodaux politiques avaient cessé d'être chefs politiques et même chefs militaires, les féodaux économiques ont cessé d'être chefs du travail. Comme ceux-là ont disparu parce qu'ils avaient perdu ce qui les justifiait, ceux-ci, ayant perdu ce qui les justifiait doivent disparaître. Le rôle historique du propriétaire est fini.

Ainsi raisonne le Proudhon égalitaire.

Et le Proudhon libéral, le Proudhon individualiste répond : La propriété individuelle, c'est l'individualité ; c'est dans un commencement au moins de propriété individuelle que l'individu se sent lui-même et prend conscience de lui. La misère la plus profonde du prolétariat et de l'esclavage, ce qu'ils ont de plus horrible, c'est l'absence absolue de propriété, parce qu'à ne posséder rien l'homme ne saisit plus sa personnalité, se sent comme un enfant ou un animal, n'est pas sûr d'être quelqu'un. On ne saisit pas sa personnalité en elle-même, ou il y a à cela quelque difficulté ; cela demande une certaine puissance d'abstraction ; on la saisit dans son extension, dans ce qui, en l'accroissant, l'encadre et la rend palpable : c'est autour de soi qu'on se saisit, en disant comme la Galathée de la légende : « Ceci est encore moi. »

C'est si vrai que la propriété immobilière n'est plus vraiment la propriété, ce n'est plus qu'une supériorité sur le voisin moins pourvu : « Si l'inégalité est un des attributs de la propriété, elle n'est pas toute la propriété : car ce qui rend la propriété chose « délectable », comme disait je ne sais plus quel philosophe, c'est la faculté de disposer à volonté, non pas seulement de la valeur de son bien, mais de sa nature spécifique, de l'exploiter selon son plaisir, de s'y fortifier et

de s'y clore, d'en faire tel usage que l'intérêt, la passion et le caprice même suggèrent. Qu'est-ce qu'une jouissance en numéraire, une action sur une entreprise agricole ou industrielle, un coupon de grand livre, à côté du charme infini d'être maître dans sa maison et dans son champ, sous sa vigne et sous son figuier ? » — Ainsi la propriété non seulement est une tendance naturelle de l'homme, elle est une de ses facultés. Elle est une des choses qui le distinguent des autres hôtes de l'univers. « Je le sais aussi bien que personne, la propriété a sa racine dans la nature de l'homme et dans la nécessité des choses. »

Ainsi proteste contre lui-même Proudhon quand l'individualiste énergique et même intransigeant prend en lui le dessus.

Surtout quand il rencontre les systèmes nettement destructeurs de la propriété, communisme ou collectivisme, sa répulsion devient extrême. On voyait bien tout à l'heure que déjà il trouvait une manière de communisme *inégalitaire*, mais de communisme cependant, dans la propriété immobilière. Dans la propriété collective, il trouve une disparition encore plus fâcheuse de l'individualité : « Si le travail, l'échange et la consommation s'effectuent dans une parfaite indépendance, la condition est jugée la meilleure possible ; si le travail est exécuté en commun et que la consommation reste privée, la condition paraît déjà moins bonne, mais encore supportable : c'est celle de la plupart des ouvriers et fonctionnaires subalternes ; si tout est rendu commun, travail, ménage, recette et dépense, la vie devient insipide, fatigante, odieuse. Tel est le préjugé anticommuniste, préjugé qu'aucune éducation n'ébranle, qui se fortifie même par l'éducation sans qu'on puisse découvrir comment cette éducation pourrait changer de principe, préjugé enfin dont les communistes paraissent tout aussi imbus que les propriétaires. » C'est que l'homme sent s'évanouir sa dignité et sa personne même dans l'organisation communautaire à quelque degré qu'elle soit poussée et pour ainsi dire dès qu'elle commence : « *La communauté des choses rend ma personne commune*, dit-il, trouvant là une admirable formule ; je suis d'autant plus pur, plus libre, plus inviolé que je suis avec mes semblables en communauté plus éloignée, comme, par exemple, en communauté de soleil, en commu-

nauté de pays ou de langue. Au contraire, je me sens d'autant plus profane et moins digne qu'ils sont avec moi en communauté plus prochaine, à la manière de Platon. »

Ainsi parle le Proudhon individualiste, et jamais peut-être l'amour jaloux de la personnalité, de la liberté, de la possession de soi-même ne s'est exprimé avec plus de force ni avec plus de précision pénétrante.

Et entre ces tendances contraires, entre ces besoins contraires et ces protestations contradictoires que peut conclure Proudhon? Il ne conclut vraiment point. On voit bien que ce qu'il voudrait qui disparût c'est la trop grande, l'excessive et l'abusive propriété; et que ce qu'il voudrait qui subsistât c'est la petite propriété, « le jardin, la vigne et le figuier ». Ce qu'il voudrait qui subsistât, et il est très logique en ceci, c'est la propriété qui étend seulement la personnalité et la satisfait et la confirme; ce qu'il voudrait qui disparût c'est la propriété où la personnalité au contraire se noie, se disperse et ne se reconnaît plus. Ceci est exact. Le grand seigneur, possesseur d'immenses domaines, ne se saisit pas plus lui-même dans ces royaumes qui portent son nom, mais où il n'a mis nulle part sa marque et son empreinte, n'y pouvant mettre son affection prochaine et intime, que le pauvre hère ne peut se saisir et se reconnaître dans quoi que ce soit au monde, ne possédant rien. Et l'on voit bien que c'est à la propriété en tant seulement qu'elle est une extension de la personnalité, c'est-à-dire à la propriété restreinte, que Proudhon reste attaché. Mais où fixer la limite et où trouver le droit qui fixera la limite, c'est ce qui sans doute n'est pas très facile et c'est ce que Proudhon n'a pas trouvé. Il se contente, c'est ce que je trouve de plus net, je ne dis pas comme conclusion, mais comme dernier mot en cette affaire, de dire qu'il faudrait des freins et des contrepoids : « ... La propriété sans *contrepoids*, sans engrenage, aboutit droit où je dis et devient vol et brigandage. Notre société en est là aujourd'hui. C'est pour cela que je cherche dans la création de garanties sociales et mutuelles un contrepoids... » Mais ce contrepoids fait de garanties sociales et mutuelles, il ne l'a pas trouvé, et toutes ses considérations sur ce sujet amènent seulement à cette vue générale que la propriété la meilleure, la plus salutaire à l'humanité, c'est la

plus divisée, axiome économique assez contestable du reste, et en tout cas peu original.

Nous trouverons la même lutte de Proudhon contre lui-même dans ses études sur le travail et sur l'échange. J'ai peut-être tort de dire *lutte*. L'esprit de Proudhon est si vif et le jeu des idées est pour lui si captivant que l'antinomie lui est un plaisir, une joie violente et un peu âpre, une ivresse de prestidigitateur passionné. Disons, si l'on veut, que les deux Proudhon vont se jouer en exerçant leur adresse et leur force l'un contre l'autre dans cette nouvelle arène, comme dans celle où nous les voyions tout à l'heure.

Ce qui frappe le plus Proudhon dans la question du travail, c'est ce qu'il a appelé, d'un nom très heureusement imaginé, l'*anarchie industrielle*.

Elle consiste, on le sait, en ceci : Rien, dans l'état actuel, n'indique, ne règle, n'établit la quantité de choses à produire, la quantité de travail à faire utilement, ni, par conséquent, la valeur du travail. Je travaille à un ouvrage pénible et délicat. Que me rapportera-t-il ? que vaut-il ? Je n'en sais rien. Cela dépend du besoin qu'on en aura quand je l'aurai fini. A ce moment, si on me le demande, il vaudra beaucoup, car il s'établira comme une enchère autour de lui et je le donnerai au plus offrant. Si je l'offre, il vaudra peu, peut-être ne vaudra-t-il rien.

Il est vrai que je suis employé par un chef de travail, par un patron qui me promet une rémunération fixe, soit au temps, soit à la tâche : mais cela est illusoire, car lui-même ne sait pas ce que vaudra l'ouvrage fait la semaine prochaine, et par conséquent sa promesse, même s'il la tient, ne peut rester ferme que pour un avenir très peu éloigné, et si dans quelque temps lui-même en est à offrir, il ne me promettra plus et ne me donnera plus que les deux tiers ou la moitié de ce qu'il me promet et me donne aujourd'hui.

C'est l'insécurité absolue, et c'est cette chose étrange d'un travail qui est le même en lui-même, qui est le même comme effort musculaire ou cérébral et comme temps employé, et qui n'est nullement le même comme rapport, comme valeur à échanger contre une autre valeur. Il n'y a là rien de régulier, de normal, ni d'équitable et de juste, ni, pour ainsi dire, de réel. On dirait que mon travail et mon temps ne sont pas des choses réelles,

sont des riens, qu'on prend quelquefois seulement, selon les circonstances, pour quelque chose. Et ces ombres vaines, ces fantômes, parfois seulement doués d'existence sans qu'on sache pourquoi, c'est pourtant ce dont je vis, ce dont vivent les miens, et la seule ressource dont les miens et moi pouvons vivre. C'est épouvantable. C'est la marche dans les ténèbres, c'est un tâtonnement d'aveugles, c'est l'anarchie.

Autre aspect de cette anarchie, non moins effrayant. Pour obvier à cet inconvénient de l'insécurité et de l'incertitude sur la valeur de ce qu'ils font, les hommes ont réduit leurs espérances pour augmenter leur certitude quotidienne. Ils se mettent à la solde d'un chef de travail qui leur promet, par exemple, pour une année tout entière un salaire fixe. Voilà un peu plus de sécurité, mais d'abord obtenue par un sacrifice, et ensuite illusoire encore.

Obtenue par un sacrifice, car le chef de travail ne paiera pas le travail ce qu'il vaut aujourd'hui ni ce qu'il suppose qu'il vaudra demain et après-demain, parce qu'il fait une avance qu'il ne veut pas faire gratuitement, parce qu'il veut se couvrir des risques qu'il encourt si ses prévisions sur la valeur qu'aura demain le travail fait se trouvent démenties, et enfin parce qu'il profite de la situation pour faire un bénéfice.

Illusoire, parce que ce chef de travail n'est pas plus sûr que le simple travailleur de la valeur du travail, quelque bien informé qu'il puisse être, cette valeur étant toujours dans les ténèbres de l'avenir. En cette incertitude, il sera toujours comme tiré en deux sens contraires : par la crainte de ne produire pas assez et de manquer l'occasion où le travail fait aurait une grande valeur et, jeté en abondance sur le marché, l'enrichirait; par la crainte de produire trop et de se trouver dans des circonstances où il serait forcé de livrer la marchandise à perte pour s'en débarrasser et de se ruiner.

Mais remarquez que cette seconde crainte sera toujours moins forte que la première : d'abord on a toujours plus de désir de s'enrichir que de crainte de se ruiner; ensuite les risques ne sont pas les mêmes : si le chef de travail a produit trop, ce n'est pas sûrement la ruine qui l'attend, c'est le plus souvent un simple arrêt dans le travail; il a trop produit, il dit aux ouvriers : « Ne travaillez plus », et il attend que la marchan-

dise s'écoule : c'est une perte, non une ruine ; dans l'autre cas, c'est un enrichissement rapide et merveilleux.

Le chef de travail a donc toujours une tendance à produire trop ; c'est même une bonne règle industrielle. Beaucoup trop produire est insensé, mais produire un peu trop est nécessaire ; c'est le moyen d'être prêt non seulement aux bonnes occasions, ce qu'on ne peut guère reprocher à un producteur, mais à faire honneur à son bon renom quand la demande se multiplie ; et il y aurait une sorte d'humiliation à être pris au dépourvu. La surproduction est donc une règle en industrie.

Mais alors le chômage en est une aussi ! S'il y a toujours surproduction, il faudra bien que le moment arrive où la demande cesse, où la marchandise attend et où le travail aussi doit cesser et le travailleur attendre. C'est le chômage, c'est l'ouvrier ne mangeant pas. Ce qu'il a fait, cet ouvrier qui s'est mis à la solde d'un chef de travail pour se créer une sécurité, n'est donc pas très heureux. Il a diminué l'insécurité quotidienne pour s'assurer, à un moment donné, une certitude de misère. Il a accumulé dans la période de chômage toute la misère qui se serait disséminée, moins lourde, sur toute son année. Il a capitalisé son indigence. Et le moment où il touchera cet étrange capital, il ne le sait pas, il ne peut pas le savoir, il ne le prévoit jamais. C'est le hasard absolu, c'est l'anarchie.

Il n'y a pas seulement anarchie dans le régime industriel moderne, il y a barbarie dans le sens précis du mot, retour à l'état barbare ou, si l'on veut, l'état barbare s'est conservé là. La loi de division du travail est la grande cause qui produit cet état de barbarie ou qui le maintient. Comme on s'est avisé, avec beaucoup de raison, qu'il y a économie de temps et de capital à donner à chaque ouvrier une partie seulement, toujours la même, du travail que l'on entreprend, et par exemple à celui-ci la lame du couteau et à celui-là le manche, et à un autre le soin de les réunir, on est arrivé à une grande facilité et rapidité de production et à un bon marché merveilleux ; mais on a fait une classe d'hommes qui ne sont proprement que des machines, qui, industriels, ont beaucoup moins *d'industrie* que les paysans, les sauvages et même les castors.

Passe encore, quoique cette situation soit inquiétante pour

l'avenir des races et qu'il ne soit jamais bon de ne demander aux générations successives d'une certaine classe sociale aucun exercice de l'intelligence et de l'invention; mais ces hommes, en devenant des machines, ont été convertis en esclaves. Peuvent-ils exercer une industrie, personnellement, librement, à leurs risques et périls? *Ils n'en ont pas;* ils n'ont qu'une manipulation fragmentaire et parcellaire, susceptible d'être adaptée à une industrie, inutile et improductive toute seule. Et eussent-ils une industrie complète, *ex integro*, ils n'en pourraient rien faire du tout, car la division du travail ayant précisément pour effet de produire à meilleur marché que le travail intégral isolé, ils ne pourraient pas lutter, isolés, par le travail intégral, contre la grande maison d'en face qui use de la division du travail. Ils sont donc obligés, quelque habiles qu'ils soient, d'entrer dans le travail divisé et d'y perdre leur habileté. Ils sont serfs de la grande industrie et attachés à leur rouage comme le serf d'autrefois à sa glèbe.

Tout cela « semble avoir été combiné pour l'asservissement de l'ouvrier. Après avoir, dans l'intérêt de la production, divisé et sous-divisé à l'infini le travail, on a fait de chacune de ses parcelles l'objet d'une profession particulière, de laquelle le travailleur enroutiné, hébété, ne s'échappe plus. Politiquement affranchi par la Révolution, il est refait serf en son corps, en son âme, en sa famille, en toutes ses générations, de par la distribution vicieuse, mais invétérée, du travail. »

Rien n'est plus curieux en même temps que plus attristant que cette évolution du travail parmi les hommes. La division du travail a été imaginée pour les affranchir et aboutit à les asservir davantage. Elle a été inventée pour que ce ne fût pas une nécessité pour chacun de pourvoir à tous les besoins de sa vie, d'être pour son propre service chasseur, tailleur, charpentier, maçon, cordonnier et le reste; et l'on trouva qu'il valait mieux que celui-ci fût maçon pour tous et celui-là boulanger pour tous, etc.; et un véritable affranchissement est résulté de cette première répartition. Mais voilà qu'en se divisant davantage et toujours de plus en plus le travail replace, non plus tous les hommes, il est vrai, mais une classe d'hommes, dans les conditions primitives ou plutôt dans des conditions pires, les réduisant à l'état de simples rouages qui

n'ont pas besoin d'intelligence et qui la perdent en tournant : « Le travail, en se divisant selon la loi qui lui est propre et qui est la condition première de sa fécondité, aboutit à la négation de ses fins. » Voilà ce qu'on peut appeler la barbarie du régime industriel.

Elle va très loin. Proudhon nous prévient que ce n'est pas une déclamation que de parler d'esclavage à ce propos. Sauf (ce qu'il pourrait, cependant, faire remarquer) le droit arbitraire de vie et de mort du maître sur l'esclave, l'ouvrier moderne est aussi lié que l'esclave antique ; car de changer d'usine ou de fabrique, ce n'est pas cela qui l'affranchit guère et il est toujours le corvéable de son industrie, ici, là, ou plus loin, dans des conditions identiques, sans pouvoir jamais vivre d'une façon autonome, puisqu'il *fait partie* d'une industrie, mais *n'a pas* à lui une industrie, comme nous l'avons montré ; — et d'autre part, il est peut-être plus foulé que l'esclave antique, parce que l'esclave antique qui vous appartient, qui est un capital à vous, que vous devez ne pas laisser mourir pour ne pas perdre ce capital, vous le nourrissez et le faites travailler à force de terreur ou de coups, mais non pas par la menace de mourir de faim, ce qui fait qu'il est « une propriété chanceuse et de difficile exploitation » ; tandis que l'ouvrier moderne, sans qu'il y ait la moindre oppression, ni la moindre pression, ni même la moindre mauvaise intention de votre part, se nourrissant lui-même, subit, pour ne pas mourir, les plus terribles diminutions de salaire et va jusqu'aux dernières limites et de travail et de privations que la concurrence lui impose, précisément parce qu'il est propriétaire de sa personne et libre, triste victime de sa franchise et esclave de sa liberté.

Il est très probable, remarque ici Proudhon, que là est tout le secret de la disparition de l'esclavage. C'est leur intérêt même qui dut ouvrir les yeux aux propriétaires de l'antiquité. Ils durent comprendre que le meilleur parti à tirer de l'esclave était, en l'affranchissant, de le « constituer fermier de sa propre personne[1] ».

1. Il y a une autre raison, confirmative du reste de celle-ci, donnée par Dunoyer dans *l'Industrie et la morale dans leurs rapports avec la société* (1825), et rapportée par Auguste Comte dans le *Cours de philosophie positive*, t. V, 54me leçon.

Et ici il faut reconnaître que Tocqueville appuie Proudhon par un exemple moderne. « La servitude, dit-il, qui abrutit l'esclave appauvrit le maître. » Regardez la rive droite, puis la rive gauche de l'Ohio. « Sur la rive gauche du fleuve la population est clairsemée..., la forêt primitive reparaît sans cesse.... l'homme semble endormi... Sur la rive droite de riches moissons couvrent les champs... » C'est que la rive gauche est pays d'esclave et la rive droite pays de travail libre. « L'ouvrier libre est payé, mais il fait plus vite que l'esclave... Le noir n'a rien à réclamer pour prix de ses sueurs, mais on est obligé de le nourrir en tout temps ; il faut le soutenir dans sa vieillesse comme dans son âge mûr, dans sa stérile enfance comme dans les années fécondes de sa jeunesse, pendant la maladie comme en santé... » Conclusion : la production est plus grande dans le pays de travail libre, mais l'ouvrier libre est beaucoup moins heureux dans son enfance, pendant ses maladies, dans sa vieillesse, et beaucoup plus chargé de travail quand il est valide, que le travailleur esclave. Il y a des effets de la civilisation qui sont des redoublements de barbarie, et des affranchissements qui sont surcroîts de chaînes : « Par requierre de trop grande franchise et liberté chet-on en trop grand servaige. » Barbarie industrielle, le mot, décidément, est-il trop fort? Je n'ai pas besoin de dire que pour Proudhon il est trop faible.

Et l'on s'attend, après ces sombres tableaux et ses véhéments réquisitoires, à ce que Proudhon recoure aux remèdes tant de fois offerts et qui semblent les seuls, non qu'on soit sûr de leur efficacité, non qu'on soit sûr même de pouvoir les mettre en pratique, mais qu'il soit naturel de proposer : contre la barbarie industrielle essayons de l'organisation régulière du travail ; contre l'anarchie industrielle essayons de la réglementation du travail et des salaires. Puisque ce qui fait la différence entre les choses d'industrie libre et les choses d'État, c'est que les choses d'industrie libre sont abandonnées aux incertitudes du hasard et à l'âpreté de la concurrence, tandis que les choses d'État sont prévues, réglées, concertées, exemptes de toute témérité, calculées selon les besoins vrais, soustraites aux entraînements qu'amène la lutte, et constituent un ordre et non une bataille, donc une sécurité au lieu

d'un état barbare, et un labeur paisible au lieu de « la confusion d'un incendie »; faisons entrer l'État dans l'industrie, faisons de l'État le régulateur du travail industriel. Puisque la différence entre l'ouvrier et le fonctionnaire est que le fonctionnaire n'a à subir ni les contre-coups de l'imprévoyance des chefs de son travail, ni les effets de leur ambition téméraire, ni les résultats désastreux des batailles que la concurrence les oblige à livrer, ni les excès de labeur quand la demande se porte brusquement sur un point, ni les excès d'oisiveté et de misère quand elle cesse; en faisant de l'industrie une chose d'État, en remplaçant la concurrence par l'information, en mesurant juste la production aux besoins, en dressant le budget industriel comme on dresse le budget de l'État, faisons de l'ouvrier un fonctionnaire. — C'est ce dont Proudhon ne veut pas entendre parler; c'est cet ordre de solutions qu'il repousse absolument.

C'est qu'ici l'individualiste, le libéral se réveille. Il ne veut pas de cette ingérence de l'État dans les choses du travail parce que l'État, s'il est protecteur, est aussi despote, et, s'il est bienfaiteur il est aussi tyran capricieux. Il n'a pas intérêt ou, du moins, il n'a pas un intérêt urgent, perpétuellement senti, à être servi par les meilleurs. De là ces fonctionnaires qui ne fonctionnent pas. « Il y a des fonctionnaires qui votent; il y en a qui signent; d'autres qui parlent, d'autres qui sont aux écoutes, qui se promènent et qui regardent faire. Telle fonction à peine suffisante pour un seul, occupe dix hommes; tel homme reçoit les émoluments de dix fonctions... » Vous croyez échapper à l'anarchie en passant des choses d'industrie aux choses d'État, vous la retrouvez sous une autre forme: ici c'est l'anarchie par nonchalance, par trop de sécurité et par prodigalité des faveurs; c'est l'anarchie de la sinécure. Vous croyez échapper à la barbarie, vous la retrouvez sous une nouvelle forme: l'ouvrier fonctionnaire, c'est le travail noir opposé au travail blanc. Il est nourri, mais improductif et dégradé; il n'a ni vaillance, ni initiative, ni dignité, ni personnalité; il est en état de barbarie morale. Vous croyez échapper à l'absolutisme, vous ne faites qu'en remplacer un par un autre. La concurrence industrielle en était un, amenant, contraignant le travailleur à

aller jusqu'au maximum d'effort et jusqu'au minimum de réfection pour pouvoir lutter contre les rivaux ; l'État patron en est un autre, seul possesseur du travail à donner, le donnant par conséquent à très haute rétribution à ses favoris, il est vrai, mais à aussi basse rétribution qu'il le veut, et pour le pain, comme un propriétaire d'esclaves, à tous les autres ; à d'autant plus basse rétribution à ceux-ci qu'il le donne à meilleures conditions à ceux-là ; et cette inégalité et cette injustice, inévitables, fatales, tant elles sont naturelles dans les habitudes d'un despote, en même temps qu'elles sont barbarie, constituent anarchie du même coup. Despotisme abstrait, en quelque sorte, impersonnel et dont personne n'est responsable sous le régime de la concurrence ; despotisme personnel et dont le gouvernement sera responsable (mais qu'est-ce que cela fait si cette responsabilité n'a pas de sanction? et elle n'en aura pas) sous le régime de l'État patron : anarchie et barbarie dans les deux cas : voilà le résumé du problème économique.

C'est pour cela qu' « économistes et socialistes poursuivent également un but impossible à atteindre : les premiers, en appliquant à la société les règles de l'économie privée », en croyant qu'il suffit de travailler et d'épargner, ce qui dans la famille amène à l'aisance et, pratiqué par tout un peuple, amène, par une concurrence effrénée, à une surproduction formidable et par la surproduction à la misère : « les seconds, en appliquant à la société les règles de la fraternité privée », en croyant qu'il suffit de mettre tout en commun et de compter les uns sur les autres, ce qui dans la famille, grâce à l'affection mutuelle, est quelquefois possible et alors excellent, et ce qui dans tout un peuple, cette affection mutuelle faisant défaut, est absolument chimérique, détendrait tout ressort, ferait des plus énergiques des endormis et amènerait, par une sorte de cachexie, à l'universelle misère.

Comment peut-on sortir de ces antinomies? Proudhon l'a cherché. Il lui a semblé que le fond même de la question sociale c'était cette incertitude sur la valeur du travail, dont nous avons parlé plus haut, et que cette incertitude on pouvait la faire cesser.

Il suffirait de déterminer la valeur du travail, de lui attri-

buer un prix fixe, un chiffre invariable. Une heure de travail c'est tant, c'est toujours tant, et ce ne peut être ni plus ni moins. Un objet, qui coûte à l'ouvrier travaillant selon les plus récentes méthodes et les plus perfectionnées tant d'heures de travail, vaut tant. Sa valeur est fixée jusqu'à ce que de nouveaux perfectionnements permettent de le faire en un moindre nombre d'heures, auquel cas sa valeur baisse; mais l'unité de valeur ne change pas: l'unité de valeur c'est toujours l'heure de travail. Dès lors l'incertitude et l'insécurité disparaissent : producteur, je n'en suis plus à ne pas savoir si ce que je produis vaut quelque chose ou ne vaut rien. La concurrence disparaît, ou elle n'est plus qu'une émulation pacifique pour le progrès : on cherchera à produire les objets en un plus petit nombre d'heures; mais on ne songera pas à s'accabler ou à accabler ses ouvriers d'un nombre d'heures démesuré. On le faisait quand on ne savait pas ce que cette heure représentait de rémunération définitive, afin d'être sûr de ne pas rester en deçà d'une rémunération suffisante pour vivre; on le faisait pour surproduire, ce qui était une nécessité, étant donnée la variabilité de la valeur des objets; pour lutter d'avance contre la dépréciation possible de l'objet par la grande quantité qu'on jetterait sur le marché, contribuant ainsi, du reste, à cette dépréciation et tournant dans un cercle. Maintenant, rien de tout cela. On travaille le nombre d'heures nécessaires pour vivre aisément; on sait quel est ce nombre d'heures, et l'on s'y tient.

— Tant de modération! — Sans doute, ou à bien peu près. Il y a bien encore l'ambition, et il se trouvera des hommes pour s'accabler dans le dessein de dépasser les autres; mais la vraie cause de la concurrence effrénée n'est pas l'ambition, c'est le besoin : il s'agit de tirer de soi-même de quoi vivre, alors que tous en faisant autant déprécient ce qu'ils produisent à force de produire, et de là des efforts douloureux de plus en plus violents; on court après la valeur qui baisse sans cesse, et en courant après elle on la fait baisser. Il ne s'agira plus, la valeur étant fixe, que de l'atteindre; quelques-uns voudront, pour ainsi parler, l'atteindre deux fois, gagner deux fois leur vie; mais ce sera le très petit nombre, comme dans les carrières de l'État le petit nombre seulement tend

obstinément aux grosses places, et l'immense majorité, de bonne heure, se résigne à l'honnête moyenne. En tout cas la valeur est fixée, elle est fixée par le nombre d'heures employé à fabriquer l'objet, elle est rémunératrice; tout homme qui travaille est sûr de son lendemain.

Je ne trouve que cette conclusion nette dans tout Proudhon. C'est toujours à cela qu'il revient, et c'est ainsi qu'il croit se placer entre les économistes et les socialistes de son temps, repoussant les uns et les autres, n'ayant besoin ni de l'Etat patron ou du communisme d'une part, ni de la concurrence d'autre part, et apportant une solution originale et qui suffit.

On sait que ce n'est pas une solution. Cette valeur qu'il faut fixer, qui la fixera? C'est ce que ne dit jamais Proudhon. « Il faut fixer la valeur... quand la valeur sera fixe... » : voilà ce qu'on lit tout le long des *Contradictions économiques*, en s'attendant toujours à voir Proudhon arriver au *comment* et au *par qui;* et c'est à quoi il n'arrive jamais. C'est qu'il ne veut ni de la concurrence ni de l'État despote économique, et que, précisément, pour « fixer la valeur », *il aurait besoin soit de l'une soit de l'autre*. La valeur, mais c'est la concurrence qui la fixe. La valeur d'un objet est déterminée par le besoin qu'on en a et ne peut pas être déterminée par autre chose. Un objet n'est pas une chose en soi, qui mérite rien que pour elle qu'on emploie des forces et du temps à la fabriquer; un objet est la réponse à un besoin à satisfaire; et, si ce besoin existe, l'objet a de la valeur; s'il n'existe pas, l'objet est un pur rien. Les fluctuations de l'offre et de la demande sont donc la seule mesure de la valeur de l'objet: sa valeur vraie n'est pas autre chose que la moyenne entre les points extrêmes de cette fluctuation. Vous avez donc besoin, pour savoir et s'il faut fabriquer cet objet et comment et à quelles conditions, de consulter l'offre et la demande, lesquelles ne peuvent exister que s'il y a concurrence; car, s'il y a monopole, la demande existe mais non l'offre, et notre étiage nous manque. Offre, demande, concurrence : voilà donc tout ce dont vous avez besoin pour *connaître* la valeur. Quand vous voudrez la *fixer*, tout cela vous manquant, comment ferez-vous?

— Le nombre d'heures? Je consulterai le nombre d'heures nécessaire à fabriquer l'objet. — Mais le nombre d'heures

mesure l'effort et non la valeur. On peut consacrer un nombre d'heures considérable à un objet dont personne n'a le besoin ni le désir. Pour savoir si l'effort est utile il faut savoir si ce à quoi il s'applique est désiré. L'effort inutile est honorable si l'on veut, mais ne saurait être payé; il n'a pas de *valeur* sociale. La mesure, même de la valeur de l'effort, est donc encore donnée par la demande, et nous voilà revenus au jeu de l'offre, de la demande et de la concurrence. C'est l'offre et la demande dans la concurrence qui *fixent pour chaque jour* la valeur de l'objet d'échange, ce qui revient à dire qu'elle restera variable.

Vous voulez qu'elle soit fixe ? Alors tournez-vous du côté de l'État et acceptez l'État patron et unique patron. Lui, monopoleur, pourra établir une valeur fixe. Il pourra même l'établir arbitraire, comme il fait pour les cigares qu'il vend. Il pourra, s'il veut, l'établir en la fondant sur le nombre d'heures de travail. Il pourra tout ce qu'il voudra. Mais c'est l'État patron, dont vous ne voulez pas, l'État patron avec tous les vices que vous lui trouvez et que vous avez signalés en lui. Ne dites pas : « Non! c'est l'État législateur; l'État fixant la valeur des objets par mesure législative! » Mais l'État légiférant sur la valeur revient à être l'État patron. Fixera-t-il la valeur d'après les indications de l'offre et de la demande? Il faudra qu'il laisse aller la concurrence et qu'il la suive. Dès lors, simple enregistreur des résultats de la concurrence, il ne sert à rien et devrait laisser la concurrence fixer la valeur elle-même. Fixera-t-il la valeur d'après son goût, son humanité, son intérêt ou son caprice? Dès lors, l'incertitude du travailleur, que vous voulez faire cesser, devient plus grande que jamais. L'industrie ne voudra rien entreprendre, sachant moins que jamais la valeur qu'aura demain ce qu'elle fait aujourd'hui; elle disparaîtra peu à peu, et l'État, forcé de prendre peu à peu les places qu'elle laissera vides, deviendra peu à peu, et très vite, universel patron. Proudhon, et c'est ce qu'il n'a jamais voulu s'avouer, dès qu'il proscrit le régime de la concurrence, est acculé au socialisme d'État et, malgré qu'il en ait, forcé d'y entrer.

— Mais vous oubliez mon principe même : le nombre d'heures employées, l'heure unité de la valeur. Ce n'est ni la concurrence ni l'État qui fixent la valeur, c'est le travail, c'est

le temps de travail employé à faire l'objet. C'est pour cela que je n'ai besoin ni de l'État ni de la concurrence et que je me tiens entre eux deux. — Mais l'heure, l'heure est variable, à le bien prendre, comme tout le reste. Comme quantité de travail qu'elle contient, elle est élastique. Tel ouvrier en une heure produira dix objets de telle nature, tel autre vingt. Vous vous fonderez, je suppose, pour fixer la valeur de cet objet, sur le travail de ce dernier ouvrier, et vous direz que cet objet a pour valeur un vingtième d'heure. Cette fixation décrétée, il se trouvera un ouvrier demain qui fera en une heure vingt-cinq de ces objets pour que son heure lui soit comptée une heure et quart, et voilà la concurrence qui recommence. La suivrez-vous? Alors à quoi bon? Elle sera la même, aussi véhémente et aussi écrasante que sous le régime actuel. Ne la suivrez-vous pas? Direz-vous : « Non, il est raisonnable de ne faire que vingt de ces objets en une heure; je compte toujours cet objet vingtième d'heure »? Alors le progrès s'arrête, plus de perfectionnement, ou personnel, ou d'outillage, ou d'organisation. Encore une fois ou vous suivez la concurrence ou vous ne la suivez pas. Si vous la suivez, il n'importe que vous évaluiez l'objet lui-même ou l'heure de travail consacrée à le faire: la concurrence s'appliquera dans un cas comme dans l'autre. Si vous ne la suivez pas, l'argumentation de tout à l'heure revient sous une autre forme, vous devenez l'État patron; vous êtes l'État fixant selon son bon plaisir non plus la valeur de l'objet, mais la valeur de l'heure de travail; mais encore c'est la même chose; et l'industrie s'abandonne, se renonce, vous laisse la place, et l'État patron reparaît.

En dernière analyse, c'est toujours entre la concurrence et l'État patron qu'il faut choisir; les tendances individualistes et les tendances égalitaires de Proudhon se combattant ne lui ont pas permis ce choix, et c'est pour cela qu'il s'est arrêté à une solution intermédiaire qui n'est qu'apparente.

Cette dualité de sa nature peut expliquer, je crois, même dans tout le détail, toutes ses considérations économiques et expliquer pourquoi il n'est jamais arrivé à aucune conclusion satisfaisante. Elle explique aussi pourquoi on trouve dans ses ouvrages des arguments si multiples, si ingénieux et si pénétrants tant dans un sens que dans un autre. Outre qu'il

a infiniment d'esprit et de ressources de dialectique, il avait en lui, très enracinés, les deux principes contraires et contradictoires et n'avait, selon qu'il écoutait l'un ou l'autre, qu'à en tirer les conséquences pour fournir d'excellentes armes à l'un ou l'autre parti. C'est pour cela qu'il a paru être un sophiste. Il l'est quelquefois dans la polémique ; il ne l'est pas au fond. Il est *double*, sans rien du sens défavorable qui s'applique à ce mot, il est double foncièrement. Il a deux pôles. C'est un économiste qui a horreur des effets de la concurrence, et un socialiste qui a horreur de l'omnipotence et même de l'ingérence de l'État. C'est — il est surtout cela — un économiste qui se révolte contre lui-même, un homme qui connaît admirablement le jeu des forces économiques, qui sait jusqu'où elles mènent, et qui recule devant ces conséquences terribles sans jamais vouloir aller jusqu'au remède, pire que le mal ou égal au mal, de la tyrannie de l'État et du fonctionnarisme universel, — d'où il suit qu'il n'a pas donné de solution.

Mais ce qui le distingue le plus de tous les socialistes français qui l'ont précédé, c'est que, comme il s'en est souvent loué, il n'a pas un atome de mysticisme, ni même d'idéalisme au sens courant du mot. Il n'a pas songé un moment à changer la nature humaine, ce que tous les socialistes précédents, plus ou moins consciemment, ont voulu faire, ou ce que leurs systèmes les obligeaient préalablement à faire pour pouvoir être appliqués. Lui est très positiviste. Il ne fait appel ni à la fraternité, ni au sacrifice, ni à l'amour, ni même à l'altruisme : il ne compte pas sur eux et se vante de n'en pas avoir besoin ; et c'est même contre ceux qui fondent leur système sur la fraternité qu'il a les railleries les plus aiguës et les plus superbes. Il n'a cherché qu'une loi mathématique, dont l'application établît dans le domaine économique l'égalité et la justice. Il est douteux qu'il l'ait trouvée.

VI

Proudhon est un des plus grands remueurs d'idées que le siècle qui finit ait produits, et l'un des plus suggestifs ou,

pour parler français, l'un des plus inspirateurs. Son influence a été grande, à titre du moins d'éveilleur, d'excitateur, et pour ainsi parler de ferment. On sentait en lui une si grande information, d'abord, encore que souvent confuse, une telle puissance ensuite d'argumentation et de dialectique, qu'il était impossible de ne pas ou le suivre ou essayer de le réfuter, qu'il était impossible de n'en pas tenir compte et ridicule de le dédaigner. Aussi de tous les sociologues français il a été certainement le plus lu. Ses digressions même, énormes quelquefois et comme monstrueuses, si elles n'avaient pas été l'effet de sa fougue, de sa « suite enragée » comme dit Saint-Simon, eussent été une habileté. Elles délassaient le lecteur, comme Proudhon peut délasser, par un changement d'exercice violent, mais enfin elles délassaient et amusaient l'esprit. Ses attaques, ses charges et assauts furibonds, qui scandalisaient par leur brutalité, n'étaient pas sans beauté, étant la manifestation d'une force rare et extraordinaire.

Comme rapporteur et critique des différents systèmes, il demeure très précieux, à la condition de le contrôler, et son œuvre demeure à ce titre une bibliothèque et un arsenal.

Comme dogmatique, il reste de lui très peu de chose, et, non pas ses conclusions, mais celles qu'on tire de ses livres après les avoir lus sont tristement négatives. Scherer a fait sur lui un article qu'il a intitulé « la Banqueroute du socialisme », et ce n'est pas seulement la banqueroute du socialisme qui semble résulter de cette grande enquête et de ces mille discussions, c'est la banqueroute et du socialisme et de l'économie politique, la démonstration de leur impuissance à tous deux à faire disparaître ou même à atténuer la misère humaine, ce qui peut tendre à faire croire que ce ne sont peut-être pas des remèdes matériels qui la guériront jamais.

Cependant deux grandes idées restent, qui, sans être précisément de Proudhon ni l'une ni l'autre, peuvent être légitimement attachées à son nom : cette idée que la Révolution française c'est la justice, ou qu'elle n'est rien : et cette idée que toutes les révolutions sont des révolutions économiques. Et ces deux idées ne sont peut-être pas bien d'accord entre elles, mais il n'importe. Il était bon, au temps où la Révolution française était encore l'objet d'une espèce de fétichisme, de lui

trouver un nom glorieux, d'y attacher une série d'idées saines et généreuses, et de persuader à ses adorateurs que le culte à lui rendre devait être le respect superstitieux de la justice. — D'autre part, que toutes les révolutions soient des révolutions économiques, « *des dégagements de capitaux*[1] », et que par conséquent l'histoire vraie soit l'histoire de l'économie politique, et la philosophie de l'histoire, la connaissance des conditions économiques aux différents temps... c'est une idée fausse; il y a des forces morales indépendantes des besoins, il y a des secousses nationales ou humaines indépendantes de la répartition des richesses: il y a des révolutions religieuses, c'est-à-dire morales, et presque purement morales; mais il y a cependant une très grande part de vérité dans l'axiome de Proudhon, et dans tous les temps où les religions n'ont pas été fortes et où l'instinct religieux a été rare et *individuel*, les révolutions ont été purement économiques. C'est ce qu'elles ont été dans l'antiquité, je veux dire dans la courte période de l'antiquité que nous connaissons; c'est ce qu'elles ont été et ce qu'elles sont dans les temps modernes; c'est ce qu'elles seront de plus en plus, de l'avis de ceux qui croient, qu'ils s'en louent du reste ou qu'ils s'en plaignent, que nous revenons, à bien des égards, à l'état moral et même social de l'antiquité. En tout cas c'est bien le caractère qu'elles ont de nos jours et qu'il est probable qu'elles garderont, ce qui prouve au moins, sans aller jusqu'à dire comme Proudhon que « la politique n'est rien du tout », que l'étude des questions sociales est la plus importante qui puisse être à l'heure actuelle, dût-on, à les étudier, ne trouver, au lieu de solutions, que des expédients et, au lieu de remèdes, que des palliatifs.

ÉMILE FAGUET

1. Saint-Simon disait déjà en 1814: « Il n'y a point de changement dans l'ordre social sans un changement dans la propriété. »

LES RAYONS X

ET

LA CHIRURGIE

La découverte de Roentgen a été accueillie avec une admiration mêlée d'inquiétude vague. Elle a fait naître dans bien des esprits des sentiments fort voisins de ceux qu'éprouvaient les êtres naïvement compliqués du moyen âge devant la sorcellerie. On a cru que les rayons X allaient ouvrir une porte sur l'inconnu toujours irritant, et, comme tout ce qui se présente avec une apparence de mystère, la possibilité de photographier à travers les corps opaques passionne le public.

*
* *

Les rayons X sont d'ailleurs d'une fantaisie délicieuse. Je ne puis m'empêcher de les aimer, car ils déroutent comme à plaisir les attardés intellectuels qui ont encore la fatuité de croire que tout doit se passer dans le monde conformément aux règles de notre raison.

Ces rayons, on ne les voit pas et cependant ils impressionnent les plaques photographiques comme la lumière ordinaire. Ils traversent les corps réputés opaques et sont arrêtés

par les plus transparents. Ils passent au travers du bois comme les rayons du soleil au travers d'une vitre, mais le verre leur est imperméable. Si la lumière du soleil était faite de rayons X, il faudrait remplacer les vitres de nos fenêtres par des planches de bois, et entourer de verre les chambres noires.

Tout en eux est paradoxal. Ces rayons, qui sont arrêtés par le verre, traversent le diamant avec la plus grande facilité, si bien qu'on peut les utiliser pour reconnaître les pierres fausses qui ne sont que du verre plus ou moins modifié. M. Londe en a fait l'expérience. Dans un collier, quatre diamants faux ont été substitués à des vrais. Il était absolument impossible pour un œil ordinaire de distinguer dans le ruissellement des feux les pierres fausses des vraies. Le collier a été enfermé dans une boîte en bois et photographié avec les rayons X. Sur l'épreuve tirée avec le cliché ainsi obtenu, tous les diamants vrais sont blancs; les quatre faux font autant de taches noires.

Ce qui a peut-être le plus frappé dans les rayons X, c'est leur invisibilité. Ne pas voir des rayons qui traversent le bois et même des lames métalliques! Quelle impuissance! L'orgueil humain en était comme humilié. La pensée des gens qui ne pensent pas est faite de contradictions. Ils se livrent volontiers aux rêveries du spiritisme, mais ils tendent à croire que, dans le domaine des phénomènes physiques, rien n'existe en dehors de ce qu'ils perçoivent. Swift dans Gulliver, Voltaire avec Micromégas avaient déjà cherché à leur donner une leçon de relativisme. Mais la leçon porte presque exclusivement sur des questions de dimensions. Voltaire, encore qu'il ait cherché à se placer à un point de vue plus élevé que Swift, n'a pu aller bien loin dans ce sens. Il donne soixante-douze sens aux habitants de Saturne, et mille à ceux de Sirius. Mais quels sont ces sens? Malgré son esprit, il ne peut nous le dire. Toute idée nous venant des sens, nous ne pouvons concevoir des sens que nous n'avons pas. Aussi la leçon de relativisme qui découle des rayons X est-elle d'une valeur supérieure. Elle est pleinement démonstrative parce que ces singuliers rayons ont précisément la propriété de produire la fluorescence, d'impressionner les plaques photographiques, c'est-à-dire de déterminer des phénomènes perceptibles à la

vue, de telle sorte que c'est notre œil lui-même qui nous démontre son insuffisance.

On s'est beaucoup demandé pourquoi nous ne voyons pas les rayons X. Les recherches auxquelles conduit cette question sont sans doute pleines d'intérêt, mais il ne faut pas s'attendre à ce qu'elles donnent une solution immédiatement satisfaisante, puisque nous ne connaissons pas bien les conditions de la visibilité.

On a supposé d'abord que la cornée ne se laissait pas traverser par ces rayons. Arrêtés par cette membrane, ils n'arrivent pas, disait-on, jusqu'à la rétine, seule partie sensible de l'œil, et ne peuvent être perçus. — Si cette explication était exacte, il resterait encore à expliquer pourquoi ces rayons ne traversent pas la cornée. Mais est-elle exacte? Il ne semble pas. Bien que les expérimentateurs soient arrivés sur ce point à des résultats un peu discordants, il est très probable que les milieux transparents de l'œil ne sont pas complètement imperméables aux rayons X. Ceux-ci arrivent donc en totalité, ou au moins en partie, jusqu'à la rétine. Mais cette membrane, moins sensible que les plaques photographiques, n'est pas impressionnée par eux. — On arrive donc à cette conclusion que nous ne voyons pas les rayons X, parce qu'ils ne déterminent sur notre rétine aucune modification que notre cerveau puisse percevoir.

D'ailleurs l'espèce de stupéfaction que certains esprits éprouvent à constater que des rayons qui se comportent, à certains points de vue, comme des rayons lumineux, sont complètement invisibles, ne durera guère. Il existe dans le spectre solaire des rayons que nous ne voyons pas, les rayons ultra-violets ou infra-rouges ; personne ne s'en étonne. Nous avons l'esprit ainsi fait que les choses que nous connaissons depuis longtemps, nous semblent toutes simples, tandis que celles qui sont nouvellement découvertes prennent une apparence surnaturelle. Nous voyons la lumière ordinaire ; elle traverse le verre ; elle ne traverse pas le bois. — Nous ne voyons pas les rayons X ; ils traversent le bois, mais sont arrêtés par le verre. — Qu'y a-t-il de plus étonnant dans ces phénomènes-ci que dans ceux-là ? Absolument rien. Nous sommes habitués aux premiers, nous ne

sommes pas habitués aux seconds; voilà toute la différence. Le téléphone, qui nous a tant étonnés, n'étonne plus les jeunes gens d'aujourd'hui. En 1916, les enfants qui naissent maintenant auront appris dans les cours de physique élémentaire qu'il existe des rayons invisibles ayant la propriété de traverser certains corps opaques, et trouveront tout naturel cet ensemble de faits qui paraissent aujourd'hui paradoxaux. C'est ainsi que l'étiage moyen des connaissances humaines s'élève. Les craintes fétichistes, les inquiétudes métaphysiques diminuent d'autant, et l'humanité pensante s'achemine vers l'état scientifique.

L'invisibilité des rayons X fait surgir une foule de questions. Nous ne les voyons pas, mais on peut légitimement se demander si certains animaux ou certains sujets dont les sens sont dans un état d'hyperexcitabilité extrême, les hystériques, par exemple, ne les perçoivent pas, ou s'ils ne perçoivent pas d'autres rayons qui nous échappent également. Les chats et beaucoup d'autres félins se dirigent aisément dans l'obscurité. Il est bien certain qu'ils voient quelque chose là où nous ne voyons rien. Les sujets ne sont pas très rares, qui prétendent reconnaître une personne à travers une porte fermée. Je suis bien loin d'admettre aveuglément les affirmations de ces pauvres malades qui poussent si loin le plaisir de duper les autres qu'ils arrivent à se duper eux-mêmes. Avec eux il faut toujours craindre les supercheries, et, lors même qu'ils nous trompent souvent encore en prenant leurs hallucinations pour des réalités, ils sont sincères. Il n'est cependant pas impossible qu'ils voient quelque chose que les autres ne voient pas. S'il en est ainsi, que voient-ils? Ce ne sont pas les rayons X, car ceux-ci ne prennent naissance que dans des conditions très particulières qui ne sont pas fortuitement réalisées dans la nature. Peut-être perçoivent-ils d'autres rayons que nous ne soupçonnons pas, et qui ont, comme les rayons X, la propriété de traverser certains corps opaques.

***

Je ne dirai rien des rayons X au point de vue purement physique. Je me bornerai à quelques renseignements som-

maires sur la manière d'obtenir les photographies, et sur les services qu'elles peuvent rendre à la chirurgie.

Les photographies par les rayons X se font très simplement. Je n'ai pas besoin de dire qu'on ne se sert d'aucun appareil photographique. Ces rayons étant arrêtés par le verre ne peuvent être collectés par une lentille.

Voici comment on procède. Je suppose qu'on veuille photographier une main. La plaque sensible, soigneusement enveloppée d'une couche simple ou double de papier noir qui la protège de la lumière ordinaire est placée sur une table ou un support quelconque. La main à photographier est allongée à plat sur le papier qui enveloppe la plaque. Le tube de Crookes est suspendu à une petite distance au-dessus de la main. — dix à vingt centimètres suivant les cas, — et on y fait passer les décharges d'une forte bobine de Rumkorff. On voit alors se produire dans le tube une lueur fluorescente d'un jaune légèrement verdâtre. Ces rayons visibles ne sont pas ceux qui agissent. Si l'on entoure le tube de papier noir, on ne voit plus rien, et la photographie ne s'en produit pas moins.

Le temps de pose est très variable et dépend d'une foule de conditions : dimensions du tube de Crookes, puissance de la bobine, épaisseur de la région à photographier. Je ne puis entrer dans ces détails, mais je dois signaler que M. Chappuis, en déterminant les conditions de maximum de puissance des tubes de Crookes, a permis de réduire de beaucoup la durée de la pose.

Dans certains cas, il est avantageux d'employer des pellicules sensibles au lieu de plaques de verre. Ces pellicules s'enroulent autour des parties à photographier, et on évite ainsi, dans une certaine mesure, les déformations qu'amèneraient des projections trop irrégulières. En outre, ces pellicules ne sont pas exposées à être cassées par le poids du corps ou du membre.

Cette brève description du dispositif opératoire permet de comprendre que les photographies par les rayons X ne sont pas comparables aux photographies ordinaires. Pour faire ces dernières, on place l'objet dont on veut obtenir l'image en pleine lumière. De chacun de ses points part un fais-

ceau lumineux divergent qui est transformé par l'objectif en un faisceau convergent dont le sommet, quand la mise au point est parfaite, tombe juste sur la plaque sensible. A chaque point de l'objet correspond sur la plaque un point similaire, et c'est ainsi que l'image photographique reproduit, non seulement la forme générale, mais tous les détails de l'objet à photographier.

Avec les photographies de Roentgen, les choses se passent d'une manière toute différente. L'objet est placé entre la plaque sensible et la source lumineuse. — J'appelle ainsi, pour plus de commodité, le tube de Crookes, bien qu'on ne sache pas encore si les rayons X doivent être considérés comme de la lumière. — Ce qui se projette sur la plaque sensible, ce n'est pas l'image de l'objet, mais son ombre. La photographie reproduit donc une ombre chinoise comparable à celle qu'on obtient en projetant sur un mur le profil d'une personne placée entre ce mur et une lampe.

A ce point de vue, les tissus se divisent en deux groupes : les parties molles — peau, tissu cellulaire, muscles, tendons, ligaments, aponévroses, vaisseaux, nerfs, viscères — qui sont transparentes, — les os, qui sont opaques. Ainsi, sur la photographie d'une main, le contour des parties molles est indiqué par une ombre pâle, légère, tandis que les os se marquent en noir[1].

La comparaison avec les ombres chinoises, qui fait comprendre le mécanisme des photographies de Roentgen, n'est pas absolument exacte. Elle n'est pas exacte, parce qu'en réalité aucun tissu n'est complètement transparent, aucun n'est complètement opaque. Ce qui donne l'idée la plus juste des photographies que l'on obtient avec les rayons X, c'est la lanterne magique. Tout le monde connaît cet instrument dans lequel on interpose entre un foyer de lumière et un écran des plaques de verre sur lesquelles sont exécutées des peintures transparentes. Les images qui se projettent sur l'écran sont modelées, les rayons lumineux étant en partie arrêtés là où la peinture, plus épaisse ou plus sombre, marque

1. Lorsque j'indique la manière dont se marquent les diverses parties, je parle toujours de l'épreuve et jamais du cliché.

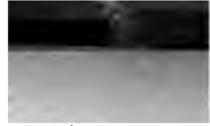
les ombres. Les choses se passent ainsi dans les photographies de Roentgen lorsqu'elles sont bonnes.

Les parties molles qui sont transparentes ne le sont cependant pas complètement ; aussi leur silhouette se marque-t-elle en gris clair sur l'épreuve. Elles arrêtent en partie les rayons X, et les arrêtent d'autant plus que leur épaisseur est plus considérable. C'est pour cela qu'il est difficile de photographier actuellement les parties épaisses du corps, la cuisse, le tronc.

D'autre part, les os qui sont très opaques par rapport aux parties molles ne le sont pas tout à fait. Ils laissent passer un certain nombre de rayons, et ils en laissent passer d'autant plus qu'ils sont plus minces. Sur les bonnes photographies de la main, les têtes articulaires des métacarpiens et des phalanges, qui sont plus épaisses que le corps de l'os, se dessinent par une ombre plus foncée. Les belles épreuves que m'a faites M. Londe ont même un modelé très délicat.



Le côté mystérieux des rayons de Roentgen a fait naître des espérances peut-être exagérées sur leur utilité chirurgicale. Il n'est pas absolument impossible qu'on arrive à constater un jour qu'ils ont une action sur la nutrition des tissus; mais jusqu'à présent rien de tel n'a été fait. Je sais bien que la légion des gens malhonnêtes, lèpre honteuse de notre corporation, qui sont toujours prêts à exploiter la crédulité publique dans un but mercantile, cherchent déjà à traiter diverses maladies par les rayons X. Mais leur but n'est ni de faire de la science, ni d'être utiles à leurs malades, c'est uniquement de voler leur argent. Les rayons de Roentgen ne peuvent pas être considérés aujourd'hui comme ayant une action thérapeutiques. Ils constituent un moyen d'investigation, un procédé d'exploration, un instrument de diagnostic et pas autre chose. Ils nous permettent de voir, par l'intermédiaire des photographies, des choses invisibles. C'est un peu comme si l'on nous avait donné un sens de plus. L'avantage est considérable, encore que ce sens soit très imparfait. On peut espérer d'ailleurs que des perfectionnements prochains l'amélioreront notablement.



Pour indiquer dans quels cas les rayons X peuvent nous rendre service, je me servirai surtout de mon expérience personnelle, c'est-à-dire des belles photographies que M. Londe a faites de mes malades.

C'est à la recherche des corps étrangers qu'on les a appliqués d'abord. La demi-transparence des os est fort importante à ce point de vue. On avait craint au début que cette recherche ne fût très incertaine et très hasardeuse. Il en serait ainsi si les os étaient complètement opaques, comme on tendait à le croire. Il suffirait en effet que le corps étranger fût dans le plan d'un os pour qu'il échappât complètement. Mais il n'en est rien. Les os se laissent en partie traverser par les rayons X, lorsque la source lumineuse et le temps de pose sont suffisants. Un corps étranger, pourvu qu'il soit opaque, se dessine parfaitement au travers d'un os. Or la majorité des corps étrangers qui pénètrent accidentellement dans nos tissus, épingles, aiguilles, clous, projectiles des armes à feu, fragments de verre, sont justement opaques aux rayons X. Aussi leur ombre noire se distingue-t-elle aisément sur l'ombre moins foncée des os. J'ai pu découvrir ainsi un certain nombre de corps étrangers dans la main et dans le pied.

A la vérité, les photographies de Roentgen montrent l'existence du corps étranger, mais sans nous renseigner sur son siège exact. Elles nous indiquent sa situation dans un plan perpendiculaire à l'image obtenue, mais elles ne peuvent préciser la place qu'il occupe dans ce plan. Si, par exemple, la photographie d'une main nous montre une balle siégeant au niveau d'un métacarpien, elle ne peut nous apprendre de quel côté de l'os cette balle se trouve. Qu'elle soit en avant, qu'elle soit en arrière de l'os, la projection sur la plaque sensible se fera de la même façon. On peut s'en rendre compte en faisant un trait coloré sur une plaque de verre destinée à une lanterne magique. L'image projetée sur l'écran ne permettra pas de reconnaître de quel côté de la plaque la raie a été faite. Quand il existe une tache, de la buée sur une vitre, on ne peut voir, en regardant par transparence, de quel côté est la buée ou la tache. Il en est de même avec les photographies de Roentgen. On ne peut y voir, de deux objets superposés, lequel est dessus, lequel est dessous. Cependant, sur les très bonnes épreuves

on peut en quelque sorte le deviner. En effet, le cône d'ombre produit par l'objet qui est le plus rapproché du tube de Crookes, et par conséquent le plus éloigné de la plaque sensible, est plus diffus, et sa marque sur la photographie est plus floue. Dans les cas embarrassants, on pourrait, en faisant deux photographies dans deux sens différents, arriver à préciser le siège du corps étranger. Pour la main qui me sert toujours d'exemple, on ferait deux épreuves, l'une en l'appuyant par son côté palmaire, l'autre en la faisant reposer sur sa face dorsale. Si le corps étranger était plus net sur la première, c'est qu'il siégerait du côté de la paume. On arriverait encore au même résultat en faisant une seule photographie avec deux sources lumineuses, c'est-à-dire avec deux tubes de Crookes. Chaque tube produisant un cône d'ombre, le corps étranger serait marqué deux fois sur la photographie. L'éloignement de ces deux images permettrait de déterminer son siège exact.

D'ailleurs, en général, ces artifices sont inutiles. Quand la photographie a montré dans quel plan est situé le corps étranger, on arrive presque toujours, par l'étude des symptômes et quelques raisonnements très simples, à déterminer son siège exact.

J'ai pu ainsi trouver très facilement dans une main une aiguille qui avait échappé à des recherches antérieures. La photographie[1] montrait que l'aiguille était transversalement plantée au niveau du tiers moyen du cinquième métacarpien. Il restait à savoir si elle était en avant ou en arrière de cet os. Mais si elle avait été en arrière, on l'aurait aisément sentie par la palpation, car là les parties molles sont d'une extrême minceur. Comme on ne la sentait pas, il devenait certain qu'elle était dans l'épaisse masse musculaire qui est située au-devant de cet os, et c'est là que je l'ai trouvée. J'ai enlevé dans des conditions analogues deux autres aiguilles, l'une d'un pied, l'autre d'une main.

Voici un cas un peu plus complexe. Un jeune homme a reçu dans la main, à bout portant, une balle d'une carabine

1. La plupart des photographies dont je parlerai ont été présentées en mon nom à l'Académie des Sciences, par M. le professeur Guyon.

rayée de six millimètres. Immédiatement après l'accident, un médecin a enlevé une esquille osseuse et, six mois plus tard, un petit fragment d'os nécrosé s'est éliminé spontanément. La photographie faite un an après l'accident montre que la balle est située sur le bord externe du troisième métacarpien, juste au niveau de son col. L'étude des symptômes et de certains détails de la photographie permet de déterminer très exactement son trajet. L'histoire du malade prouve que les os ont été atteints, puisqu'on a enlevé une esquille immédiatement après l'accident, et qu'un séquestre s'est éliminé six mois plus tard. L'orifice d'entrée de la balle, ou plutôt la cicatrice qu'il a laissée, est située sur la face dorsale du cinquième métacarpien, vers sa partie moyenne. La photographie montre que le bord externe de ce métacarpien est un peu épaissi et que le quatrième, à l'union de son tiers moyen et de son tiers antérieur, est déformé et augmenté d'épaisseur. Si l'on rapproche ces diverses constatations, on peut en déduire sûrement que la balle entrée par la face dorsale, au niveau du cinquième métacarpien, a cheminé obliquement en éraflant le bord de cet os, et qu'elle a fracturé le quatrième métacarpien pour venir se loger sous le troisième. Si on ajoute à cela que la balle n'est pas perceptible à la palpation la plus attentive, son siège, au point que j'ai indiqué, devient évident. On peut, il est vrai, se demander si elle n'est pas logée dans l'épaisseur de l'os; mais la photographie permet de lever ce dernier point de doute. Si la balle était dans l'os, il se serait produit autour d'elle une ostéite condensante qui aurait rendu le tissu osseux plus opaque. Comme la photographie ne révèle rien de tel, on peut être sûr que la balle n'est pas dans l'épaisseur du troisième métacarpien.

Je dois à M. Londe une photographie dont l'intérêt est réellement considérable. Il s'agit d'un homme qui a reçu dans la main une balle de revolver il y a environ douze ans. Le malade n'a reçu qu'une balle et la photographie en montre deux, ou plutôt deux fragments. La balle est entrée du côté palmaire un peu en dehors du deuxième métacarpien. Les deux fragments dont la photographie révèle l'existence siègent l'un au niveau du troisième, l'autre au niveau du quatrième métacarpien. Il ne saurait y avoir de doute sur ce

qui s'est passé. La balle a rencontré le bord du troisième métacarpien, mais l'os a résisté. C'est la balle qui s'est coupée de telle sorte qu'une moitié est restée contre cet os, tandis que l'autre a cheminé jusqu'à ce qu'elle fût arrêtée par le métacarpien suivant. Je n'ai enlevé ni l'un ni l'autre de ces corps étrangers, parce qu'ils ne déterminent aucun accident. Si leur extraction avait été indiquée, cette photographie aurait rendu les plus grands services. Sans elle, on se serait estimé fort heureux de trouver l'un des fragments. Peut-être eût-on été étonné de son petit volume : mais on aurait pensé sans doute que le plomb avait été en partie corrodé par les tissus enflammés. Le blessé ne sait pas d'ailleurs quel est le calibre exact du projectile qu'il a reçu. Il est certain, en tout cas, qu'on n'aurait pas songé, ayant trouvé un corps étranger, à en chercher un second, alors qu'il était certain qu'un seul avait pénétré, et les accidents auraient pu persister après comme avant l'opération.

Les débris de verre eux-mêmes peuvent être décelés au sein des tissus par les photographies de Roentgen, car le verre arrête les rayons X. Une dame était tombée si malheureusement qu'elle avait passé sa main au travers d'une vitre et s'était fait de larges blessures. Au moment de l'accident, plusieurs morceaux de verre ont été, m'a-t-on dit, extraits des plaies. La cicatrisation s'est faite complètement, mais des douleurs ont persisté. La palpation la plus attentive ne permettait de sentir aucun corps étranger, et cependant la photographie qui vient d'être faite par M. Londe montre qu'il existe dans la paume de la main deux fragments de verre dont l'un a près d'un centimètre carré.

On peut donc être assuré dès maintenant de trouver dans la main, grâce aux photographies de Roentgen, les corps étrangers même de très petite taille, pourvu qu'ils soient faits de matières opaques aux rayons X. Les échardes de bois, par exemple, échappent à ce moyen d'investigation, puisque le bois est transparent. Mais les corps métalliques, les fragments de verre seront facilement décelés. C'est là un très réel avantage. Les corps étrangers de la main sont fréquents. S'il en est qui sont bien tolérés, d'autres, en assez grand nombre, déterminent des accidents. Or, on ne s'imagine pas combien

il est difficile de trouver sans guide précis un corps étranger dans une main. La recherche est si délicate au milieu des nombreux vaisseaux. tendons et nerfs qui s'y intriquent, et si hasardeuse, qu'il est de règle de ne jamais tenter l'extraction des corps étrangers à moins qu'on ne les sente nettement. Or, on ne les sent presque jamais. Grâce aux photographies de Roentgen, la pratique chirurgicale sera donc très avantageusement modifiée sur ce point.

Dans les parties plus épaisses du corps qui se laissent moins facilement traverser par les rayons X, les résultats sont moins nets. Je crois cependant qu'on pourrait dès aujourd'hui trouver un corps étranger dans la jambe ; dans la cuisse ce serait plus difficile ; dans le crâne on échouerait sûrement. C'est fort regrettable, car il y aurait un énorme intérêt pratique à déterminer le siège exact d'une balle dans le cerveau. Mais nous ne sommes qu'au prime début des photographies par les rayons X ; on peut donc espérer que des perfectionnements ultérieurs permettront de réaliser ce désidératum.

Il se développe parfois spontanément dans les articulations des « corps étrangers » faits d'os et de cartilage, qui déterminent des troubles sérieux. Le plus souvent il est assez facile de les diagnostiquer, mais il faut quelquefois attendre et rester un certain temps dans l'incertitude. Dans ces cas, les photographies rendront encore des services. M. Lannelongue a pu reconnaître ainsi un corps étranger du genou.

L'étude des fractures et des luxations pourra, je crois, bénéficier grandement de ce moyen d'exploration. Je m'en suis déjà servi avec avantage. Je ne puis entrer ici dans des détails trop techniques. et suis obligé de m'en tenir aux côtés plus immédiatement pratiques. Dans certaines fractures complexes, il n'est point aisé de savoir si l'on a obtenu une réduction parfaite, c'est-à-dire si les fragments ont été juxtaposés dans une situation qui reconstitue aussi exactement que possible la forme antérieure des os brisés. La perfection de la réduction est toujours très importante non seulement pour la conservation de la forme, mais aussi pour le rétablissement intégral de la fonction. Dans un cas fort intéressant, j'ai fait photographier une jambe fracturée après la pose de l'appareil et ainsi obtenu des renseignements très précis sur la situation des os.

Dans certains traumatismes, ceux du coude, par exemple, il est quelquefois fort difficile et même presque impossible de faire un diagnostic exact. S'agit-il d'une fracture ou d'une luxation? Les deux lésions existent-elles simultanément? Où et comment les os sont-ils brisés? On ne peut le savoir avec précision, et l'incertitude du diagnostic entraîne l'incertitude du traitement. Les photographies de Roentgen trancheront toutes ces difficultés pour le plus grand bien des malades.

On pourra aussi, dans certains cas d'inflammation ou de tumeurs osseuses, reconnaître de légers épaississements, de minimes déformations de l'os malade, qui permettront de faire des diagnostics plus précoces et conduiront à une thérapeutique plus hâtive et d'autant plus efficace.

Des recherches fort intéressantes ont été entreprises dans un sens tout différent par mes amis Varnier et Louis Funk-Brentano. Ils ont appliqué les photographies de Roentgen à l'étude de l'obstétrique. Jusqu'ici leurs recherches n'ont été faites que sur le cadavre, mais elles sont très encourageantes. Ils ont obtenu des images assez nettes du bassin pour qu'on y puisse reconnaître certaines viciations pelviennes fort difficiles à diagnostiquer, particulièrement les asymétries qui sont un grand obstacle aux accouchements normaux. De plus, en photographiant un utérus gravide enlevé de l'abdomen, ils ont obtenu des épreuves sur lesquelles on voit très nettement l'attitude du fœtus.

On s'est demandé si les rayons X permettaient de reconnaître le sexe d'un fœtus dans le ventre de sa mère. Sur la photographie d'un utérus conservé dans l'alcool, Varnier et Funk ont cru reconnaître que le fœtus était du sexe féminin. Cette constatation n'a pas encore subi de contrôle, car l'utérus, réservé pour d'autres expériences, n'a pas été ouvert. En admettant même qu'il n'y ait pas d'erreur, il ne faut pas se hâter de conclure qu'on obtiendra même résultat sur le vivant. Les conditions seraient toutes différentes. D'abord il s'agissait dans les expériences en question de tissus durcis par l'alcool, rendus plus denses et sans doute plus opaques. C'est probablement pour cela que leur ombre a pris plus de netteté que celle des tissus normaux. En outre, l'utérus était isolé. Les difficultés seraient bien plus considé-

rables, et les images beaucoup moins nettes si l'organe était en place, puisque les rayons auraient à traverser les parois de l'abdomen et du bassin. En somme, actuellement, les photographies de Roentgen ne permettent pas encore de reconnaître le sexe d'un fœtus dans le ventre de sa mère.

Le champ des services que nous rendent les rayons X serait prodigieusement agrandi si on arrivait à photographier le tronc, abdomen et thorax, comme on photographie les membres. On pourrait alors reconnaître non seulement les corps étrangers qui pénètrent dans ces régions, mais ceux qui s'y développent spontanément : calculs de la vessie, des reins, de la vésicule biliaire. Pour les calculs vésicaux, l'avantage serait médiocre, car on les diagnostique assez facilement ; mais il serait considérable pour les calculs biliaires et rénaux. MM. Chappuis et Chauvel ont constaté que les calculs du rein sont presque aussi opaques que les os, tandis que les calculs biliaires sont à peu près aussi transparents que les muscles ; les premiers se marqueront donc en noir, les seconds en blanc sur les épreuves. Il est possible qu'on arrive à déceler leur présence sur le vivant; mais rien de tel n'a encore été fait.

Jusqu'ici, j'ai considéré le corps comme formé de deux sortes de parties : les parties molles plus ou moins transparentes, les parties dures, plus ou moins opaques. Cette division, qui est commandée par les photographies actuelles, est par trop simpliste. Les parties molles comprennent un grand nombre de tissus et d'organes différents qui peuvent être malades chacun pour son compte. Ces divers tissus ou organes se confondent sur les photographies parce que leur transparence est à peu près égale. Mais il est probable que cette transparence, bien que très voisine, n'est pas identique, et l'on peut espérer que des perfectionnements ultérieurs permettront d'obtenir, à côté de l'image des os, celle des vaisseaux et des nerfs.

La transparence des vaisseaux est modifiée par certaines maladies. Dans l'artériosclérose les artères s'épaississent, s'indurent et même se calcifient. Elles deviennent plus opaques et leur ombre se marque sur les photographies. Hoppe Seyler a pu ainsi photographier les artères athéromateuses de la jambe et de la main.

MM. Chappuis et Chauvel ont constaté dans leurs expériences cadavériques que le rein est presque aussi opaque que les os. Cela permet d'espérer qu'on arrivera à photographier certains viscères et à reconnaître ainsi leurs modifications de siège, de forme et de volume, ce qui faciliterait singulièrement certains diagnostics difficiles.

Mais j'escompte l'avenir. Si probables que soient les perfectionnements qui conduiront à ces résultats, il faut bien reconnaître qu'ils ne sont pas encore réalisés.

En somme les photographies de Roentgen nous rendent dès maintenant de réels services, et comme elles datent à peine de quelques mois, il est permis d'espérer qu'elles nous en rendront bientôt davantage.

PIERRE DELBET

HORTENSIAS BLEUS[1]

I

REGINA

Le paradoxe bleu d'un fol hortensia.

A madame la marquise de Casa-Fuerte.

Pour avertir, au seuil de cette poésie,
J'y burine moi-même une idole choisie,
Aux clairs yeux retroussés dans l'ovale aminci,
Comme on en voit au front des femmes de Vinci.

Sur ses seins elle tient ma lyre dont les branches,
Pour bien signifier les voix graves ou blanches,
Offrent deux cols de cygne, un noir et l'autre blanc,
Qui filtrent de son cœur le battement troublant.

Pour que l'étrangeté de ce prélude insigne
Qui fige dans le temps l'heure du chant du cygne,
Sans fin faisant trembler, fasse sans fin courir
Vers ce chant dont le charme est de toujours mourir,

Pour dire son mystère, elle n'a d'auréole
Que l'orbe de la lune où rayonne son front,
Comme une abeille d'or au cœur d'une alvéole ;
Une chauve-souris autour volète en rond.

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre (Charpentier et Fasquelle, éditeurs) : « Les *Hortensias bleus*, dit l'auteur en son avant-propos, ne sont rien autre que la vue *en bleu* — à savoir un peu plus mélancolique — de la *vie en rose*. »

En hortensias bleus elle est toute coiffée,
Que sur le champ du rêve en masse elle a conquis,
A cause que du rare elle est tant assoiffée,
Du suave au subtil, du bizarre à l'exquis.

Et la voilà sous l'art de l'étrange couronne
Où la lune oublia de ses rayons frileux,
Qui donne à s'envoler aux cycles nébuleux
De la chauve-souris dont l'aile l'environne,

Et donne à s'effeuiller aux hortensias bleus.

II

MORTUIS IGNOTIS

A madame la comtesse de Wolkenstein.

Le jour des morts, chacun apporte une couronne
A des parents partis, à des amis défunts;
La grille du tombeau de roses s'environne,
Ce ne sont que bouquets, guirlandes et parfums.

Vers des seuils définis tous les pas se dirigent;
Des prénoms sont tracés dans les bandeaux fleuris:
Et les stèles qui dans les frais enclos s'érigent,
Pour celui-ci, pour celle-là, s'ornent d'iris.

Les regrets sont touchants de ces douleurs nommées;
Mais se sentir vraiment pleurer sur les os froids
De ceux qu'on a chéris, rend presque parfumées
Les larmes qu'on prodigue à leurs cercueils étroits.

Les vrais désespérés sont ceux qui s'acheminent
Sans but et sans savoir où poser leurs cyprès:
Ceux dont les morts perdus sous terre récriminent
Contre l'anonymat des pleurs et des regrets.

Pour ceux-là le champ noir a réservé le cippe
Qui se dresse à son centre, énigmatique et beau ;
Le plus mystérieux de tout ce municipe,
La tombe de tous ceux qui n'ont pas de tombeau !

Le lieu de ralliement des malheurs sans boussole ;
Le phare des chagrins où le deuil atterrit,
De ceux dont le veuvage au hasard se désole
Et qui n'ont point de dalle où célébrer leur rit.

J'y vois se rassembler de modernes Électres
Dont les libations s'adressent aux lointains ;
Et j'y sens affluer des réserves de spectres
Dont, en des pays morts, les yeux se sont éteints.

Et rien ne me saisit à l'égal de ces vagues
De fleurs qu'on jette là, sans noms, aux morts sans noms :
De ces rubans unis où s'attachent des bagues,
Chagrins incognito, mystérieux chaînons

Reliant, à travers les mers et par l'espace,
Le survivant fidèle aux restes exilés
Des absents dont l'amour se rapatrie et passe,
Ce jour-là, dans les cœurs qui les ont rappelés.

Et tout me semble étroit des concessions vaines,
Des perpétuités orgueilleuses, des mots
Et des titres gravés dans les marbres aux veines
S'entrecroisant avec des ors et des émaux,

Lorsque je songe à ceux dont les géantes tombes
Sont les glaciers, les océans, les infinis
Où viennent sangloter les désespoirs des trombes
Sous la rose des vents pour rosaires bénits !

COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

LA VÉRITÉ

SUR LA

MORT DE L'ABBÉ PREVOST

De l'abbé Prevost, que reste-t-il? Un nom, un livre, — un tout petit livre : *Manon Lescaut*. — Si l'on a quelque idée de l'auteur, on se figure un abbé de fantaisie, plus ou moins aventurier : des cent onze autres volumes qu'il a publiés, on ne sait même pas les titres. Sa vie est aussi mal connue que ses œuvres, et sa mort elle-même aussi mal connue que sa vie.

« Sa mort, survenue brusquement le 25 novembre 1763, est restée enveloppée de mystère. » Ainsi parlait Sainte-Beuve en 1854. Il ajoutait : « De ces témoignages contradictoires émanés de la famille, il résulte un dernier doute. C'est à cela qu'aboutissent souvent, même à si courte distance, les recherches historiques sincères[1]. »

M. Brunetière, en 1885, disait à son tour :

« Et quand nous pourrions montrer, avec la dernière évidence, sur des pièces authentiques et des témoignages dûment légalisés, que ce n'est qu'une légende, je crains fort que l'on ne mît en doute l'autorité des témoignages et l'authenticité des pièces plutôt que de renoncer pour toujours à ce dénouement. » Mais il ajoutait, avec sa fermeté habituelle : « Nous, en tout cas, avant de faire entrer dans la biographie de Pre-

1. *Causeries du Lundi*, tome IX.

vost cette dernière aventure, nous attendrons un supplément d'enquête[1]. »

Voilà, depuis cent ans, d'ailleurs, et même un peu plus, les deux seuls écrivains qui aient mis en doute « la légende ». Et si vraiment, après qu'elle sera démentie, « avec la dernière évidence », par « des pièces authentiques et des témoignages dûment légalisés », on va mettre en doute, par une revanche de la badauderie publique, « l'autorité des témoignages et l'authenticité des pièces », il nous plaît au moins d'en faire l'expérience. Nous avons mené de notre mieux et poussé jusqu'au bout le « supplément d'enquête » réclamé par M. Brunetière. Pour dire la vérité, toute la vérité sur l'abbé Prevost, sa vie et ses œuvres, il faudrait un volume[2]; pour dire la vérité sur sa mort, un chapitre suffira. Aussi bien espérons-nous montrer par cet exemple et comment se forme une légende, et comment, à la rigueur, il n'est pas impossible de la détruire.

*
* *

Le premier qui rapporte l'événement est un nouvelliste à la main :

> Ce 1er décembre 1763, M. l'abbé Prevost, très connu dans la République des lettres par les ouvrages qu'il a donnés, a été trouvé mort dans le Parc de Chantilly d'une attaque d'apoplexie qui l'y a surpris en se promenant[3].

Le second est Louis Petit de Bachaumont, ami de Prevost, qui écrit le lendemain :

> La littérature vient de perdre M. l'abbé Prevost, mort il y a quelques jours subitement en allant à une maison de campagne qu'il avoit près de Chantilly[4].

Trois jours après, la *Gazette de France* dit un peu plus longuement :

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1885.

2. Ce volume paraîtra bientôt sous ce titre : *L'abbé Prevost, histoire de sa vie et de ses œuvres (documents nouveaux)*, par Henry Harrisse; Calmann Lévy, éditeur.

3. Nouvelles à la main. Bibliot. Mazarine, ms. 2388, relié aux armes du duc de Penthièvre, p. 306.

4. *Mémoires secrets*, Londres, 1777, in 8°, t. I, p. 233.

L'abbé Prevost, qui s'est rendu célèbre par un grand nombre d'ouvrages d'esprit et d'imagination, est mort le 25 du mois dernier d'une attaque d'apoplexie, dont il a été frappé en allant à une maison de campagne qu'il avoit à quelques lieues de cette capitale[1].

L'abbé Jean-Louis Aubert, qui avait des relations personnelles avec Prevost, annonça l'événement, lui aussi, dans ses *Affiches et Avis divers*, le 7 décembre 1763 :

Les lettres viennent de faire une perte considérable en la personne de M. l'abbé Prevost d'Exilles, aumônier de S. A. Mgr le prince de Conti. Cet écrivain, recommandable à toutes sortes d'égards, et qui s'est acquis une réputation brillante, tant par la beauté et l'élégance de sa plume, que par le prodigieux nombre d'ouvrages curieux et intéressans qu'il a composés, est mort subitement le 25 novembre dernier, en revenant à une maison de campagne qu'il avoit à St-Firmin, près de Chantilly. Il est très vraisemblable que sa mort a été occasionnée par une goutte remontée : ce qu'il y a de certain (et nous en avons nous-mêmes été témoin), c'est que depuis plusieurs mois il souffroit des douleurs de goutte très vives à une jambe, sur laquelle, de l'avis de personnes expérimentées, il avoit appliqué, quelque temps avant sa mort, différentes herbes qui, en soulageant la partie affligée, ont pu faire remonter cette humeur dans la poitrine[2].

Quant à Antoine de La Place, à qui tout à l'heure il nous faudra revenir, nous le voyons répéter textuellement dans son *Mercure de France* la notice de la *Gazette ;* c'est-à-dire (fait à noter d'ores et déjà) qu'il attribue aussi la mort de l'abbé Prevost à « une attaque d'apoplexie[3] ».

Pour Meusnier de Querlon, ami personnel de l'auteur de *Manon Lescaut*, celui-ci « mourut d'un coup de sang ou d'une goutte remontée[4] ».

Collé, dans son *Journal historique* (rédigé entre 1763 et 1772), rapporte ainsi la mort de Prevost :

A la fin de ses jours, il avait obtenu un petit bénéfice ; il les a abrégés en voulant se faire passer la goutte. Il s'appliqua un topique qui l'en délivra effectivement, mais en le faisant mourir subitement[5].

1. *Gazette de France*, 5 décembre 1763, n° 97, p. 420.
2. *Affiches, Annonces et Avis divers pour l'année 1763* (Paris, 7 décembre, p. 844).
3. *Mercure de France*, février 1764, p. 233.
4. *Histoire des Voyages*, Paris, 1768, t. XVIII, p. xxxvj.
5. *Journal historique*; Paris, Didot, 1868, in-8°, t. II, p. 326.

Laurent Dupoirier, dans la *Gallerie françoise*, publiée en 1771, dit seulement :

En retournant à Saint-Firmin, près de Chantilly, lieu de sa résidence, l'abbé Prevôt mourut d'apoplexie le 23 novembre 1763.

Enfin Dutens[1], le fait mourir de la même façon, mais dans le bois de Boulogne[2].

***

Ce qu'il faut retenir de tout cela, c'est que durant au moins dix ans les contemporains de Prevost, amis ou adversaires, croyaient et répétaient qu'il était simplement mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Mais dix-neuf années après, en 1782, on vit apparaître un nouveau récit de sa fin, sous forme de glose à l'épitaphe suivante, — l'une et l'autre étant l'œuvre d'Antoine de La Place :

DE L'ABBÉ PRÉVOST D'EXILES

Ci gît, qui, toujours énergique,
Intéressant et pathétique ;
Mais toujours sombre, et respirant la mort,
Semble dans ses Écrits, avoir prévu son sort.

Voilà l'épitaphe : maintenant voici la glose :

Vers la fin de 1763, l'abbé Prévost ayant été trouvé dans la forêt de Chantilli, au pied d'un arbre, sans parole et sans aucune espèce de sentiment, fut porté chez le curé de..., qui le regardant comme mort, envoya appeler la justice de... pour constater l'état du cadavre, et en attendant qu'elle arrivât, le déposa dans son église. Mais en procédant, quelques heures après, à l'ouverture du corps, le premier coup de scalpel ne prouva que trop sensiblement au chirurgien et au officiers de cette Jurisdiction, que le prétendu défunt, non seulement ne l'étoit pas, mais que les secours que d'abord l'on auroit pu

1. *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, Paris, 1806, t. II, p. 282.

2. D'autre part, l'*Annuaire statistique du département de l'Oise*, 1861, p. 46, dit que ce fut dans la forêt de Compiègne ! — Après avoir raconté que le chirurgien s'était « hâté d'enfoncer le fer dans les entrailles » de Prevost, l'auteur de cet annuaire ajoute : « La comtesse (*sic*) de Condé, qui lui était très attachée, se chargea des frais de ses funérailles, qui eurent lieu à l'église de Chantilly ». Tous ces détails sont purement imaginaires.

lui administrer étoient, pour lors, devenus inutiles. Quels remords pour l'opérateur ! Quels regrets pour les amis de sa victime !

L'Auteur de cet Ouvrage tient cette anecdote de M. l'Abbé de Blanchelande, frère du défunt, qui vint huit ou dix jours après le consulter sur ce qu'il y avoit à faire dans une si cruelle occasion, et qui [1] lui répondit : Gémir et se taire [2].

Bernard d'Héry, en 1783, raconte à son tour, dans une biographie qu'il place en tête des *Œuvres choisies de l'abbé Prevost* :

Le 23 novembre 1763, comme il s'en retournait seul à Saint-Firmin, par la forêt de Chantilly, il fut frappé d'une apoplexie subite et demeura sur la place. Des paysans qui survinrent par hasard, ayant aperçu son corps étendu au pied d'un arbre, le portèrent au curé du village le plus voisin. Le curé le fit déposer dans son église, en attendant la justice, qui fut appelée, comme c'est l'usage, lorsqu'un cadavre a été trouvé. Elle se rassembla sur-le-champ avec précipitation, et fit procéder par le chirurgien à l'ouverture du corps. Un cri du malheureux, qui n'était pas mort, glaça d'effroi les assistants. Le chirurgien s'arrêta, il était trop tard ; le coup porté était mortel. L'abbé Prevost ne rouvrit plus les yeux que pour voir l'appareil cruel qui l'environnait, et de quelle manière horrible on lui arrachait la vie. Il expira sous le scalpel au même instant.

Bernard d'Héry, quand mourut l'abbé Prevost, avait huit ans. Il ne cite aucune autorité : mais en comparant son récit avec celui de La Place, on voit qu'il s'est borné à le paraphraser. Nous n'avons jusqu'ici, en réalité, qu'une source unique de cette histoire : le *Recueil d'épitaphes, ouvrage moins triste qu'on ne pense*.

Antoine de La Place, directeur du *Mercure de France*, de 1762 à 1764, était bien placé pour recueillir des renseignements. Or, dans son journal, au mois de février 1764, loin de faire allusion à un incident aussi extraordinaire que ce coup de scalpel et si propre à intéresser tous ses lecteurs, La Place, quoique « de son naturel grand hâbleur », comme dit La Harpe, ne fait que reproduire le récit de *la Gazette de*

1. *Sic*, pour « il », évidemment.

2 *Recueil d'épitaphes, ouvrage moins triste qu'on ne pense*. Par M. D. L. P., Bruxelles, 1782, in-12, t. I, p. 152.

France et laisse l'abbé Prévost mourir tout simplement d'apoplexie.

Pour ces détails étranges, dix-neuf ans plus tard, il dit les tenir « de M. l'abbé de Blanchelande, frère du défunt ». Nous verrons si l'abbé de Blanchelande a pu les fournir.

A l'appui de cette version nouvelle, on ne saurait trouver que certaine note communiquée à Sainte-Beuve en 1853 par mademoiselle Rosine Prevost, qui l'avait écrite sous la dictée de son père, M. Liévin Prevost de Courmières, neveu de l'abbé.

Il est dit expressément dans cette note qu'un jour que l'abbé Prevost revenait de Chantilly à Saint-Firmin où il habitait, une attaque d'apoplexie l'étendit au pied d'un arbre dans la forêt ; que des paysans qui survinrent le portèrent chez le curé du village le plus voisin; qu'on rassembla avec précipitation la Justice qui fit procéder sur-le-champ à l'ouverture du cadavre, et qu'un cri du malheureux, qui n'était pas mort, arrêta l'instrument et glaça d'effroi les spectateurs[1].

Cette note, au premier aspect, réclame l'attention : elle fut dictée par un propre neveu de l'abbé Prevost[2]. Mais quoi? Était-ce le neveu qui assista à ses obsèques? Non pas. Celui-ci, nommé Alphonse[3], était l'oncle, et non le père de mademoiselle Rosine Prevost; et ce n'est pas lui, nous le prouverons, qui a fourni ces renseignements. La note, au surplus, est rédigée dans les mêmes termes, ou peu s'en faut, qu'avait employés Bernard d'Héry. Ne serait-ce pas un écho devenu comme un article de foi pour avoir été souvent répété?

RÉCIT DE BERNARD D'HÉRY	RÉCIT DE LIÉVIN PREVOST
Des paysans qui survinrent... le portèrent au curé du village le plus voisin... la Justice... se rassembla sur le champ avec précipitation, et fit procéder... à l'ouverture du corps. Un cri du malheureux, qui n'était pas mort, glaça d'effroi...	Des paysans qui survinrent le portèrent chez le curé du village le plus voisin... la Justice qui fit procéder sur le champ à l'ouverture du cadavre... un cri du malheureux qui n'était pas mort... glaça d'effroi...

1. *Causeries du Lundi*, 1859, t. IX, p. 109.

2. Liévin-Louis-Jacques-Jérôme Prevost de Courmières, né en 1741, mort en 1801, seigneur de la Cour d'Humières et de Gorguechon, lieutenant-général civil et criminel au bailliage d'Hesdin, marié à Augustine Dupont de Blingel. Il était fils de Jérôme-Pierre, frère cadet de l'abbé Prevost.

3. Alphonse Prevost de Courmières, frère cadet de Liévin-Louis. Né en 1748, mort en 1838 à Hesdin. Lieutenant-colonel au 18e régiment de dragons, chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion d'honneur.

Non seulement le langage est le même, mais des circonstances importantes de ce double récit sont démenties par une pièce authentique : l'acte mortuaire, que nous reproduisons plus loin.

Tout d'abord, l'événement ne peut être arrivé « un jour que l'abbé Prevost revenait de Chantilly à Saint-Firmin », ni dans « la forêt de Chantilly », — non plus que dans le parc, — pour la simple raison que ce fut à la Croix de Courteuil, — située à deux kilomètres *au delà* de Saint-Firmin, lorsqu'on arrive de Chantilly, et séparée de la forêt par des champs cultivés.

Ensuite, d'après ces trois récits qui s'emboîtent l'un dans l'autre, et pour cause, — Antoine de la Place, Bernard d'Héry, Liévin Prevost, — à peine le corps de Prevost a-t-il été apporté au village voisin que les habitants vont quérir la Justice : elle « se rassemble avec précipitation » et fait procéder « sur le champ » à l'autopsie. Ce « village le plus voisin » est Courteuil, qui se trouve à 5 kilomètres seulement de Chantilly. Selon La Place et ses imitateurs, il ne dut donc se passer que peu de temps entre la découverte du corps et entre l'arrivée de la Justice, entre l'arrivée de la Justice et le prétendu coup mortel. D'ailleurs, La Place dit, en propres termes, que, l'ayant déposé dans l'église, on procéda « *quelques heures après* à l'ouverture du corps ».

Or, les paysans apportèrent à Courteuil Prevost inanimé « le vendredi vingt-cinq novembre », et c'est seulement le « lendemain vingt-six dudit mois », « ayant expiré », qu'il fut « visité par les officiers de la Justice de Chantilly ». Le chirurgien accompagnait les gens de justice, apparemment, et c'est eux qui lui commandèrent de procéder à l'autopsie.

Va-t-on parler d'une léthargie qui aurait duré jusqu'au lendemain? Mais, si l'on admet la vérité de ce conte macabre, on admet aussi que les magistrats et le chirurgien furent appelés immédiatement après la découverte du corps, et qu'il s'est à peine écoulé « quelques heures » entre cette découverte et le premier coup de scalpel, le 25 novembre et non le jour suivant. L'épitaphe authentique (citée plus loin) fixe la mort au 25 novembre : *obiit 25 novembris*.

A quoi bon, d'ailleurs, s'attarder là-dessus? L'arrivée des

gens de justice et l'autopsie, l'acte mortuaire en donne la date explicitement, comme nous venons de le dire : « le lendemain, vingt-six dudit mois. »

***

Arrivons maintenant à deux relations qui nous mettront sur la voie de la vérité.

Auger, de l'Académie française, termine ainsi une notice biographique sur Gaillard, son confrère, mort en 1806 :

Sa maison étoit assez voisine de celle où l'abbé Prevost, tombé seulement en apoplexie avoit fini misérablement sous le scalpel d'un chirurgien qui l'avoit cru mort. L'abbé Prevost avoit eu cette attaque dans la même forêt (de Chantilly) où Mr. Gaillard avoit été atteint de paralysie ; Mr. Gaillard que ce rapprochement frappoit, et qui avoit d'ailleurs à craindre que la première de ces maladies ne le conduisît à l'autre, avoit demandé que l'on gardât son corps pendant trois jours sans l'ouvrir ni l'enterrer. On a eu religieusement égard à cette recommandation[1].

Une première erreur, c'est de placer la prétendue scène du scalpel dans la maison de Saint-Firmin, alors que l'abbé Prevost est mort à Courteuil. Et pourquoi ne pas s'être conformé au récit même de Gaillard ? Le voici :

L'abbé Prévôt, sur la fin de sa vie, s'étoit retiré à Saint-Firmin, à la tête du canal de Chantilly, dans une maison très agréable par elle-même et plus encore par ses entours ; il y vivoit tranquillement au sein des lettres et de l'amitié, écrivant toujours par goût et par habitude, et jouissant de lui-même, lorsqu'à la fin de l'année 1763, il fut trouvé mort d'apoplexie ou d'indigestion sur le chemin de Saint-Firmin à Saint-Nicolas d'Acy, près de Senlis, maison de bénédictins où il était allé dîner[2].

Gaillard, avait trente-sept ans lors de cet événement. Une lettre, citée plus loin, indique des rapports personnels entre lui et l'abbé Prevost. Il vécut au moins quinze ans à Saint-Firmin même. C'était un historien très consciencieux. Enfin son récit est corroboré par différentes relations de témoins oculaires,

1 Gaillard, *Histoire de la Rivalité de la France et de l'Espagne*, 2e édition, Paris, 1807, t. I, p. xxxv.

2. *Encyclopédie méthodique*, 1790, t. IV, p. 396 du *Dictionnaire historique*.

publiées depuis longtemps, et qui ont néanmoins échappé jusqu'ici aux biographes du romancier. En voici une assez curieuse :

L'abbé Prevost acheta sur la fin de ses jours une maison de campagne à Saint-Firmin, village près de Chantilly. De là, il allait quelque fois diner à Saint-Nicolas d'Acy, chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Vannes [1], à une petite lieue de Senlis. Ce fut en revenant de dîner à ce couvent qu'il fut frappé d'apoplexie et mourut sur le chemin de Saint-Nicolas à Chantilly, derrière le jardin de l'abbé de Saint-Leu, curé de Courteuil. Celui-ci, aidé de sa domestique, releva aussitôt le corps du défunt, et le porta dans son presbytère, où sans délai, se rendit don *(sic)* Preslier, procureur des moines de Saint-Nicolas, muni d'une poche pleine d'écus. Arrivé à Courteuil, il dit en entrant au presbytère : « Je viens chercher le corps de l'abbé Prevost. — Vous ne l'aurez pas pour trois raisons, dit le curé : 1° parce qu'il avait jeté le froc aux orties ; 2° parce qu'il appartenait à une congrégation différente de la vôtre ; 3° parce qu'il est mort hors de votre couvent. — J'ai prévu, répond le procureur, toutes ces difficultés, et voici de quoi les lever. » En même temps, il jette loin du corps du défunt la poignée d'écus dont il s'était muni. A l'instant le curé saute sur les écus et le moine sur le défunt ; puis, à l'aide d'un domestique, il l'emporte à Saint-Nicolas.

C'est l'abbé de Saint-Leu [2], lui-même, qui a raconté, il y a plus d'un demi-siècle, cette anecdote au soussigné, lequel lui repondit : « Il faut avouer que c'était bien digne de vous deux. »

L'abbé Prevost fut inhumé dans l'église des Bénédictins et son épitaphe y était encore lorsque le couvent fut vendu.

Certifié véritable par le soussigné, propriétaire et maire à Courteuil en 1793.

Signé : LEGAT [3].

Le fait que le récit de l'abbé de Saint-Leu se trouve ici rapporté plus d'un demi-siècle après avoir été entendu peut expliquer cette légère inexactitude : l'arrivée « sans délai » de Dom Preslier et l'immédiate prise de possession par celui-ci du corps relevé sur la route et rapporté au presbytère. Quant

1. Les religieux du prieuré de Saint-Nicolas d'Acy n'étaient pas des bénédictins de la congrégation de Saint-Vannes, mais bien des clunistes réformés (Papiers de Dom Grenier, *voce Aciacum*).

2. L'abbé de Saint-Leu fut curé de Courteuil de 1760 à 1784. Moins d'un an après, Legat, alors prêtre, devint curé de cette église.

3. *Revue de l'Oise* : Paris, t. I, n° de juillet 1838, p. 131. Obligeamment indiqué par M. Maurice Tourneux.

à la scène des écus, si elle est vraie, il faut la reporter au lendemain, ou au surlendemain, jour où les restes de l'abbé Prevost quittèrent en effet Courteuil.

Les autres circonstances sont confirmées par une pièce officielle : un extrait du registre des actes de l'état civil de Courteuil, pour l'année 1763, déposé aux archives du tribunal civil de Senlis. En voici le texte exact et complet :

L'an mille sept cent soixante-trois, le vendredy vingt-cinq du mois de novembre a esté trouvé au lieu dit la croix de Courteuil, sur le territoire de cette paroisse, expirant et frappé d'un coup de sang, Le corps de dom Antoine-François Prevost, agé de soixante-trois ans [*sic pro* 66] aumônier de S. a. S. M[gr] le prince de Conty, prieur et seigneur temporel et spirituel de Gêsne au bas Maine, Diocèse du Mans demeurant depuis quelques années dans la paroisse de Saint-Firmin, chéz Dame Catherine Robin, veuve du Sieur Claude David de Genty, avocat en parlement; le quel ayant expiré dans notre maison presbytérale[1] a esté le landemain vingt six du dit mois visité par les officiers de la justice de Chantilly d'où cette paroisse dépend, il a esté constaté par la ditte visite que le dit Dom Prevost étoit mort d'apoplexie. Lequel a esté ce jourdhuy vingt-sept du present mois transferé et déposé de ce lieu par nous curé soussigné entre les mains des prieur et Religieux de S[t] Nicolas Dacy les Senlis ordre de S[t] Benoist, Congregation de Clugny, Lesquels vûs que le dit Dom Prevost étoit prestre et Religieux profes de l'abaye de la Grenetière au diocèse de Luçon ont demendé que le corps du dit deffunt fut inhumé dans leur maison. Ce que nous leur avons accordé, — Le Convoi et transport jusqu'au dit S[t] Nicolas fait en présence du sieur Alphonse Prevost De Cormiere neveu dudit deffunt, du Sieur Quin, inspecteur des jardins de S. a. S. M[gr] le prince de Condé et des curés voisins soussignés :

Alphonse Prevost Decourmière, Dieu, curé de St. Firmin, Quin, Tannier, curé de St-Léonard, Chomel, curé d'Aumont, et De Saint Leu, curé de Courteuil[2].

Voici, enfin, le texte intégral et authentique, pris sur l'original, d'une lettre écrite par l'abbé de Blanchelande, ce frère

1. L'acte de décès diffère ici du récit fait par l'abbé de Saint-Leu à Legat « que Prevost mourut sur le chemin » : circonstance corroborée par la lettre de l'abbé de Blanchelande et d'autres témoignages. Le curé de Courteuil a pu prendre pour un reste de vie des signes reflexes, ainsi que la chaleur du corps et le fait qu'il paraît répondre aux excitations qu'on lui imprime et, en conséquence, tenter des efforts pour ranimer le cadavre, comme cela se voit constamment dans des cas semblables.

2. Cette pièce a été publiée par Sainte-Beuve. Notre texte est pris sur l'original.

de l'abbé Prevost de qui La Place prétend avoir reçu, « huit ou dix jours » après l'événement, sa funèbre et bizarre anecdote :

« A Hesdin le 1er 10 bre 1763.

Quand on reflechit sur les evennemens de ce bas monde, monsieur et cher cousin [1], on ne doit guerres s'y attacher. Si l'on y respire un instant, il semble que ce ne soit que pour se préparer à quelque nouvelle peine. Vous pensés bien que ce prélude est pour vous disposer à une nouvelle que je ne dois pas vous annoncer cruement, parce que je connois votre sensibilité et que l'amitié nous a toujours uni plus fortement encore que la proche parenté. Courmières [2] écrit à Mr. l'avocat Dupond [3] que le 26 de ce mois son oncle fut se promener après midi au prieuré de St. Nicolas, qui est une communauté de bénédictins réformés à trois quarts de lieue de chés lui. Il étoit seul. A son retour se trouvant vis à vis de quelques hommes qui passoient dans le chemin, il leur cria : à moi mes amis je me meurs. Puis il dit : Seigneur pardonnés moi mes fautes et sur le champ il mourut. Je ne crois pas vous devoir laisser aprendre cette affligeante nouvelle par la voix publique. Nos neveux [4] et surtout Courmières, perdent beaucoup. Cette perte arrivée après celle de leur père [5], leur est par cette raison même, plus dommageable. Vous perdez aussi un parent qui vous estimoit et aimoit beaucoup. La résignation aux volontés du ciel est la source des consolations pour les chrétiens. Joignons-y 'espérance que le ciel lui a fait miséricorde. Ses dernières paroles en donnent la confiance. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond dévouement

Monsieur et cher cousin

Votre très humble et obéissant serviteur.
f. prevost abbé de Blanchelande.

J'ai l'honneur de saluer mon cousin, votre fils et mes cousines. Ma Sœur [6] et ma nièce [7] vous présentent à tous leurs très humbles civilités [8]. »

1. La lettre est adressée à M. Duclay, de Capelle, cousin du côté maternel.

2. Alphonse Prevost de Courmières, qui assista aux obsèques de son oncle et signa à l'acte de décès comme témoin. Il faisait ses classes à Paris, ce qui explique sa présence à l'enterrement.

3. Dupont de Blingel, beau-père du frère d'Alphonse Prevost.

4. Alphonse et Liévin, son frère ainé.

5. Jérôme, frère cadet de l'abbé Prevost, mort le 28 avril précédent.

6. C'est-à-dire sa belle-sœur, Marguerite, veuve de Jérôme, née Blondin.

7. Marie-Florence, fille de Jérôme, qui épousa Le Merchier de Bois-Hutin, et dont la descendance s'éteignit en 1847.

8. Nous devons cette pièce capitale à l'obligeance éclairée de deux membres de

Cette lettre confirme, en toute sa partie essentielle, la première version d'Antoine de La Place et détruit la seule apparence de vérité sur laquelle reposait le conte imaginé à plaisir dix-neuf années après l'événement. L'abbé de Blanchelande n'a pu dire à La Place que Prevost avait expiré sous le scalpel d'un chirurgien, ayant écrit à son cousin, quelques jours auparavant, qu'il était mort frappé d'apoplexie foudroyante sur la grande route !

Autre chose : l'abbé de Blanchelande était à Hesdin lorsque La Place prétend avoir reçu ses confidences, — à Paris, nécessairement où il vivait.

La Place prétend que l'abbé de Blanchelande lui raconta cette histoire « huit ou dix jours après » l'événement. Prevost est mort le 25 novembre : c'est donc au 3 ou 5 décembre qu'il faudrait fixer leur entrevue. Or, non seulement l'abbé de Blanchelande n'était pas présent aux obsèques, mais, installé à Hesdin le 1er décembre, c'est là qu'il apprit la mort de son frère, et seulement par la lettre de son neveu Alphonse. Et la version que donne cette lettre est diamétralement opposée au récit que La Place attribue à Blanchelande. Et rien, d'ailleurs, ne fait supposer que l'abbé dût quitter Hesdin immédiatement après l'avoir écrite, ni surtout pour aller à Paris.

Admettons provisoirement qu'il soit parti le jour même. D'Hesdin à Paris le trajet ne pouvait se faire en moins de quatre jours ; et la diligence ne partait qu'une fois par semaine, de Montreuil-sur-Mer. L'abbé n'a donc pu se trouver dans la capitale le 3 décembre ; et s'il y était le 5, on doit supposer qu'il se mit en route le jour même où sa lettre à M. Duclay fut écrite, et que la diligence partait justement ce jour-là ; que les renseignements contraires à son premier récit furent recueillis en chemin, et qu'il n'eut rien de plus pressé, au débotté, que de les communiquer à La Place. Enfin, pourquoi voyons-nous ce journaliste publier en février 1764 que Prevost était simplement mort d'apoplexie, quand, d'après ses propres déclarations, il aurait su le contraire depuis près d'un mois ?

la famille : M. Liévin Prevost de Courmières nous en a d'abord donné un extrait ; puis M. le Dr Houzel, de Boulogne-sur-Mer, à qui appartient le précieux autographe, a bien voulu nous le communiquer.

Il avait, d'ailleurs, beau jeu pour mentir : quand il lança son extraordinaire histoire, l'abbé de Blanchelande était mort depuis seize ans.

***

Reste à savoir si La Place a inventé la chose de toutes pièces, ou bien s'il n'a pas, avec ses goûts de romancier et sa hâblerie habituelle, développé dans le sens tragique une matière fournie par la réalité.

« Autrefois, dit Nysten, on donnait le nom d'apoplexie foudroyante à presque tous les cas de mort subite, en particulier à ceux dus à la rupture d'un anévrisme[1]. » Or c'est précisément le cas de l'abbé Prevost.

Dans la notice nécrologique donnée par l'*Almanach Historique et Géographique de l'Artois pour l'année bissextile 1764*[2], — rédigée sans doute en décembre 1763, — se trouvent des renseignements identiques à ceux que nous a fournis la lettre de l'abbé de Blanchelande et d'autres qui les complètent :

> Ce célèbre écrivain (l'abbé Prevost) partit le jour de sa mort, après avoir dîné, d'une maison qu'il habitoit à St-Firmin, pour aller seul et à pied se promener jusqu'à Saint-Nicolas, Prieuré de Bénédictins de l'ordre de Cluni, situé à trois petits quarts de lieue de sa demeure. Comme il s'en retournoit, des paysans qui travailloient près du chemin, s'apperçurent qu'il chanceloit et coururent à lui. Il leur dit : *A moi, mes amis je me meurs ;* et il ajouta : *Seigneur pardonnez-moi mes fautes :* mais il tomba mort avant que ces paysans eussent pu le joindre. Son corps ayant été ouvert, on trouva dans la poitrine une grosse veine rompue, dont le sang avoit inondé cette partie.

On pourrait à peine citer deux ou trois cas de rupture des grosses veines de la poitrine sans une contusion ou un effort violent ou quelque circonstance, au moins, telle qu'un bain froid (Portal) ou un accès de fièvre pernicieuse algide (Senac). Par contre, les ruptures d'anévrisme, surtout à un certain âge, sont fréquentes. Le rédacteur de l'*Almanach*, qui n'était

1. *Dictionnaire de médecine et de chirurgie ;* édition de Littré et Robin, Paris 1855.

2. Amiens, in-18, p. 213.

pas médecin, a dit comme le vulgaire : « une grosse veine », quand il fallait dire : une artère.

Le sérum qui jaillit, sans doute, lorsque le chirurgien introduisit les deux branches de son sécateur sous les dernières côtes, a pu faire croire à des témoins peu familiers avec les pratiques de l'autopsie que le coup était porté à un homme encore vivant. Mais, somme toute, il est infiniment plus probable que La Place a inventé son horrible anecdote.

Enfin, les *Affiches du Beauvaisis* ayant réédité cette fable, l'abbé Varnau protesta dans les *Affiches de Senlis* (numéro du 12 mars 1785) :

M. Regnard, avocat au Parlement, juge châtelain de Chantilly et dépendances pour S. A. S. Mgr le Prince de Condé, m'a remis la minute du procès-verbal dressé le 26 et non le 23 novembre 1763 pour constater la cause et l'heure de la mort du feu sieur abbé Prévot, né à Hesdin dans l'Artois, en 1697.

La pièce authentique que j'ai sous les yeux a été dressée sous les ordres de mondit sieur Regnard accompagné pour lors de MM. Duquêne, procureur fiscal ; Lanier, greffier ; Leroy, huissier ; Truyart, docteur en médecine, et Caftérès, chirurgien.

L'on y voit en substance la vérité de ce qui suit :

Le 25 novembre 1763, sur les cinq heures du soir, le sieur abbé Prévot fut frappé d'une apoplexie qui le renversa par terre sans mouvement et sans vie sur la route de St-Firmin à Senlis, vis à vis la croix de la Paroisse de Courteuille et non au pied d'un arbre dans la Forêt de Chantilly.

M. de St Leu, curé de ladite paroisse, instruit de cet accident, se porta aussitôt en ce lieu avec plusieurs personnes et fit transporter dans son presbytère le corps dudit sieur Prévôt qu'on essaya de rappeler à la vie par tous les moyens et secours usités en pareil cas.

Tous les remèdes employés pendant plusieurs heures étant inutiles et le Sr. Prévôt reconnu mort par tous les assistants, le curé fit porter le cadavre à l'Église, pour y rester la nuit du 25 novembre.

Le lendemain 26, mondit Sr. Regnard, juge, accompagné des personnes susdites, se rendit de Senlis à Courteuille, où, instruit de ce que dessus, il fit enlever de l'Église le corps de M. Prévôt, mort dès la veille, et fit procéder dans la maison d'un particulier à l'ouverture du cadavre.

En faisant cette opération, l'on trouva dans la poitrine un épanchement très abondant de sang causé par la rupture de l'aorte et autres gros vaisseaux.

Cette quantité de sang jointe à celle d'un fluide extraordinaire et

fétide qui stagnoit dans l'estomach annonça très évidemment aux gens de l'art et à tous les spectateurs la vraie cause de la mort subite de M. l'abbé Prévôt, dont la vie ne pouvoit résister au coup de foudre qui le frappa.

Le « fluide extraordinaire et fétide qui stagnoit dans l'estomach » provenait des matières alimentaires ingérées peu d'heures avant la mort, et qui avaient subi, le lendemain, un commencement de putréfaction : autre preuve positive que le décès précéda le coup de scalpel.

*
* *

L'abbé Prevost n'est donc pas mort de ce que nous appelons aujourd'hui une attaque d'apoplexie, ni d'une indigestion, ni d'une goutte remontée ; encore moins, tué par quelque inepte chirurgien. Il est mort de la rupture d'un anévrisme.

Il n'est pas mort, comme le rapportent presque tous ses biographes, le 23 novembre 1763, ni en revenant de Chantilly, mais le 25, alors qu'il marchait en sens inverse, à Courteuil.

Il ne fut pas transporté, comme le raconte Ambroise-Firmin Didot, chez la veuve de son éditeur : — « dans la maison de ma bisaïeule, à Saint-Firmin, après l'affreux accident qui termina si fatalement sa longue carrière [1] ». — Nous ne savons si, comme le disent Bachaumont, Querlon, La Place et Legat, Prevost était propriétaire à Saint-Firmin, mais nous avons la preuve qu'à l'époque de sa mort il ne demeurait ni dans une maison lui appartenant, ni chez madame Didot. On voit par l'acte de décès que c'était chez « dame Catherine Robin, veuve du sieur Claude-David de Genty, avocat en parlement. »

Il n'est pas mort, comme certains récits pourraient le faire croire, dans un état voisin de l'indigence, ou à la charge de madame Didot, veuve de son éditeur. Il était alors, au contraire, en possession d'un prieuré qui rapportait plus de 2 000 livres annuellement, chargé d'un important travail his-

1. *Encyclopédie moderne*, tome XXVI (1851), p. 836.

torique par le prince de Condé et locataire d'une jolie maison de campagne, entouré d'amis.

Enfin, loin qu'il ait rendu l'âme hors du giron de l'Église, « en moine défroqué », le clergé se disputa son corps, et ce furent les bénédictins, à l'ordre desquels il n'avait pas cessé d'appartenir, qui voulurent lui donner une sépulture sous les dalles de leur église même.

Dans la nef de l'église du prieuré de Saint-Nicolas d'Acy, à gauche, en entrant par la porte principale et près de celle-ci, on lisait encore, à l'époque où le monastère fut démoli, sous la Révolution, l'épitaphe suivante :

HIC JACET D. ANTONIUS PREVOST
SACERDOS MAJORIS ORDIN. S. BENEDICTI
MONACHUS PROFESSUS QUAM PLURIMUS
VOLUMINIBUS IN LUCEM EDITIS INSIGNITAS,
OBIIT 25. NOVEMBRIS 1763.
REQUIESCAT IN PACE[1].

HENRY HARRISSE

1. *Quam plurimus* pour *quam plurimis ; insignitas* pour *insignitus*. — « Ici gît Dom Antoine Prevost, prêtre de l'ordre majeur de Saint-Benoît, moine profès, connu pour les très nombreux ouvrages qu'il a mis au jour. Il mourut le 25 novembre 1763. Qu'il repose en paix. » (Papiers de Dom Grenier, Bibliot. nation., Mss., *Picardie*, vol. 192, f° 63).

COW-BOY[1]

XV

MISS SPERANZA

Trois heures de l'après-midi. La brise du Michigan caressait doucement les splendides résidences du *Lake Front View*, apportant une bonne odeur saine du large, qui chassait loin les souillures de la ville énorme. Une soubrette au joli peti bonnet tout ajouré, comme dans la vieille Angleterre (elle recevait cinq dollars d'extra par mois pour le porter) causait avec un policeman sur le seuil d'un palais en marbre rouge. Deux gentlemen qui venaient de tourner le *block*[2] interrompirent son *flirt*.

— *Is mister Simmons at home*[3]?

La gentille soubrette fronça un peu les sourcils, et battit en retraite vers l'antichambre, où elle jeta un coup d'œil sur un placard dissimulé dans le mur, tout contre la porte. Une trentaine de photographies masculines y étaient classées en deux catégories : à admettre, à refuser. Elle constata que les

1. Voir la *Revue* des 15 avril et 1er mai.
2. Pâté de maisons compris entre des rues.
3. « Monsieur Simmons est-il chez lui ? »



visiteurs ne figuraient pas encore sur les ingénieuses listes, et, sans plus les faire attendre, elle fit « oui » de la tête, et les conduisit dans un charmant salon où se respirait une vague odeur d'encens. Puis elle demanda leurs cartes, et disparut en disant :

— Je vais prévenir Miss...

— Miss? fit Twenty-Sixth : allons! encore une de vos coquilles, mon bon... Décidément, votre accent ne s'améliore pas. A-t-on jamais vu, du reste, un Français parler purement l'anglais? Vous demandez *mister* (monsieur) et l'on comprend *miss!*

Elle entra sur ces mots, miss Simmons, dans toute la gloire de ses dix-sept ans. De plus jolie fille dans Chicago, non, il n'y en avait pas : si fraîche, si rose, si piquante!... Toutes les gâteries de la nature!... Elle savait bien les rehausser encore, puisqu'elle portait, suivant l'audacieuse mode du jour, inséré entre ses deux dents de devant, un magnifique diamant dont les feux étincelaient à chacun de ses sourires. Pour être singulier, le charme n'en était pas moins réel, un charme presque magnétique. Les jolies lèvres rouges, les jolies dents blanches, diamants plus précieux que le premier et aussi rares en Amérique, tout cela fascina nos *cow-boys*.

Après le premier coup d'œil, miss Speranza avait fait une petite moue : la tenue des deux jeunes gens n'était pas élégante ; c'étaient deux complets, achetés au bazar une heure auparavant, avec des épaules remontées, droites comme la barre d'un T ni plus ni moins, et, par devant, le rembourrement que prodiguent les tailleurs américains.

— Qu'est-ce qui me procure le plaisir de votre visite, messieurs? demanda-t-elle enfin.

— Mademoiselle, fit Twenty-Sixth, il y a une erreur. Nous désirons voir monsieur votre père. Je regrette qu'on vous ait dérangée. Je suis le *foreman* du T. O. T. *ranch*, en Dakota, et mon compagnon est un de nos cavaliers de là-bas.

— C'est moi qui ai dressé le cheval que nous amenons, dit alors modestement Andy.

— Des *cow-boys!* de vrais *cow-boys!* Oh! tant mieux, tant mieux!... moi qui étais si désireuse d'en voir!... Mais où sont donc vos revolvers, et votre *bowie-knife*, et vos *sombreros*?... Et

Juanito, où est Juanito, mon cher petit Juanito? Quel joli nom! Il doit être joli lui aussi, j'en suis sûre. Qui l'a baptisé?... Et vous me raconterez des histoires de l'Ouest: ce sera délicieux... Ah! que je suis contente!

Étourdis, ravis, hypnotisés par les lèvres rouges et le diamant fascinateur, les *cow-boys* regardaient la radieuse fille. Si... si jamais « on » l'eût rencontrée au fond du Far-West, quel splendide coup de lasso!...

Speranza comprit leur silence admiratif.

— Vous ne voyez pas beaucoup de femmes là-bas, n'est-il pas vrai? On s'en aperçoit... Oh! ne rougissez pas: vous pouvez me regarder à votre aise; mais moi, c'est Juanito que je voudrais voir.

— Je cours le chercher, s'écria Andy.

— C'est cela! c'est gentil à vous... Je le monterai; vous viendrez avec moi le long du lac. Courez!... Vous, monsieur, je vais vous introduire dans le cabinet de mon père, si vous voulez me suivre.

Andy disparut comme une flèche. Twenty-Sixth se leva, tout plein de jalousie, et s'en alla trouver Philippe Simmons. A côté d'un guéridon chargé de *club whisky*, le millionnaire fumait avec toute l'amertume des rhumatisants. De plus, son téléphone venait de surexciter ses nerfs malades. Tout à l'heure, comme il parcourait le petit ruban de papier que le télégraphe déroulait à ses côtés avec les nouvelles du monde entier, on l'avait sonné: — oui, c'est à lui-même qu'on désirait parler, était venu dire son secrétaire Bennett.

— *Hello!* qu'est-ce que c'est? avait-il demandé.

— Comment allez-vous, très chère Speranza? avait répondu tendrement une voix de jeune homme.

— Allez au diable! cria Simmons exaspéré: c'est au père que vous parlez, et non à la fille!

— Je m'en aperçois bien à votre grossièreté, répondit doucement la voix en fermant le téléphone.

Et la rage du père offensé s'était décuplée dans son impuissance à s'exhaler contre un inconnu.

Mais quand Twenty-Sixth entra, son air bourru disparut aussitôt.

— *Hello!* vous, mon garçon, ici!... A la fin, je commençais



à me demander ce qui avait bien pu vous arriver... Donnez-moi la main : vous me passerez un peu de votre santé. J'ai l'air d'être votre grand-père, n'est-ce pas? moi qui pourrais à peine être votre père... Cela use plus que la vie des *ranches*, la vie de Chicago!

Certes, on le constatait à première vue. Les deux personnages présentaient le contraste si frappant de la vie telle que Dieu nous l'a donnée aux premiers jours du monde, et de la vie déformée par l'homme trois mille ans après la création. Ici, un corps droit, une poitrine bien sortie, un teint frais, presque pas une ride et tout le robuste épanouissement de la joie de vivre. Là, un corps nerveux, presque fébrile, tant l'intelligence le secoue, un teint bilieux, celui des *lunches* en trois minutes — ouvrez la bouche, avalez le *sandwich*, payez et filez, *be off!* — et tant de plis au front, ceux des dépêches de baisse lorsqu'on est à la hausse, ceux des appréhensions que ressent le spéculateur, même quand tout va bien, trop bien, toute la lassitude enfin de l'éternelle chasse au dollar, — au dollar que dépenserait, qu'exhiberait ensuite miss Speranza, et ses amoureux du téléphone!

Twenty-Sixth s'assit au pied d'un tableau signé Wagrez, — un sujet vénitien, — dont les dimensions étaient telles qu'on avait dû le coucher sur le côté, en attendant l'achèvement d'une galerie spéciale de peinture : on prenait vite le torticolis à le contempler en cette position.

Les deux hommes s'absorbèrent bientôt dans les comptes rendus du *ranch*.

Pendant ce temps-là, notre Andy amenait Juanito; affolée par le tumulte étrange de la grande cité, par les bicyclettes, ces choses qui couraient sans bruit, par les tramways, ces machines qui filaient sans chevaux, la petite bête faisait mille défenses au grand dépit de son écuyer.

Miss Speranza la regarda sous toutes ses faces, en véritable connaisseur, l'admira beaucoup, mais dit enfin :

— Son dressage ne me paraît pas très complet. Que sera-ce quand il sentira flotter ma robe!

— Mademoiselle, fit Andy rouge de colère et d'humiliation, je le monterai en amazone, si vous voulez, et vous verrez qu'il est doux comme un agneau.

— Idée de génie ! s'écria Speranza. On va vous en apporter une : elle vous ira à ravir, vous verrez! Je vous prends au mot!

Piqué au vif, Andy accepta : il ceignit la jupe, se mit en selle ; mais, tandis qu'il s'escrimait contre Juanito, il vit le portail s'ouvrir à deux battants, et miss Speranza paraître sur un très joli bai brun, en costume masculin gris foncé, et selle anglaise. Elle riait fort quand elle passa devant le *cow-boy*, et cria :

— Qui m'aime me suive!

Il partit à sa suite, tout le long de cette avenue Michigan où ses moustaches et sa jupe d'amazone produisirent une impression extraordinaire sur les badauds.

Speranza riait aux larmes. Andy commençait à réfléchir et à se mordre les lèvres. Il était ridicule, et cela l'aurait exaspéré jusqu'à la malhonnêteté, si son beau cavalier n'avait eu la pitié de maintenir une très vive allure.

Et quand ils rentrèrent, une heure plus tard, miss Speranza comptait un amoureux de plus.

— C'est ainsi que je dompte les *cow-boys* qui veulent m'en faire accroire, dit-elle à une de ses amies.

Andy se garda bien de raconter cette promenade à Twenty-Sixth : mais le lendemain, le *Chicago Herald* imprimait en première colonne la solennelle protestation d'un « citoyen qui se respecte et qui veut qu'on le respecte! » contre les débordements d'une ville où l'on pouvait voir, en plein jour, un homme monter à cheval en costume féminin! Que fait la police? Où nous mèneront ces mœurs de Sodome?

Twenty-Sixth en parla même à Andy, qui garda un silence prudent. Si le *foreman* eût seulement soupçonné la vérité, le séjour du T. O. T. n'eût plus été supportable au *cow-boy*. Il détourna donc le sujet de la conversation. Et cela lui fut facile, car ils venaient d'entrer dans une fabrique de lainages, où une passe de Philippe Simmons devait leur assurer une visite des plus intéressantes pour le Canadien : plus de deux cents ouvrières venues de Québec y étaient employées.

Ils avaient déjà parcouru les salles où la laine s'imbibe d'huile, puis une autre où les tissus sont frappés, foulés par d'énormes marteaux, et venaient de monter à l'étage où

l'admirable métier mécanique lançait entre les mailles, à temps égaux, une navette et un fil. Le pouce en bas, plongé à chaque passage du fil, pour s'assurer qu'il n'était pas rompu, des centaines de femmes surveillaient ce prodigieux mécanisme et, avec leur mouvement régulier, presque automatique, à travers le bruit de l'immense salle, on eût dit d'autres machines, mais si malpropres, si usées, si lasses! Des créatures humaines? Allons donc! d'autres rouages de la grande usine, et moins perfectionnés que les premiers, puisqu'ils se fatiguent.

En regardant ces pauvres figures résignées, Twenty-Sixth et Andy hâtaient le pas.

— On étouffe ici : allons-nous-en...

— *Hello!* cousin Leclerc, comment allez-vous? dit au passage une ouvrière d'environ vingt-six ans, toute rouge d'émotion, sous l'huile des métiers.

Twenty-Sixth s'arrêta brusquement. Il y avait huit ans, non, dix ans bien comptés, qu'il ne s'était entendu appeler de son nom canadien. Il regarda en face la jeune fille.

— Je ne vous reconnais pas, mademoiselle; qui êtes-vous donc?

— Vraiment? — les larmes montèrent aux yeux de la petite ouvrière; — je suis donc bien changée!... C'est moi, Rosette Gagnon, de Sainte-Marguerite... Me reconnaissez-vous, à présent?...

Une bouffée d'air frais du nord, la senteur sauvage des sapins, le murmure des cascades au sortir du lac Masson, tout cela monte à la tête de Twenty-Sixth, à ces simples paroles, au milieu de l'usine sale. Il ferme les yeux une seconde. Oui, voilà onze ans maintenant, il était tout jeune homme et elle toute jeune fille, déjà formée, cependant: que de promenades à deux dans les bois d'alors, que de framboises cueillies, le rire aux lèvres, sous la Roche des amoureux, près du lac Dupuis!... Il revoit tout cela; mais elle, sa Rosette d'antan, où donc, où donc est-elle à présent? Ces usines yankees, quelles fabriques de nervosité maladive où les Canadiennes viennent perdre leurs couleurs, puis leur santé, à en juger par sa cousine!... Rosette de seize ans, aux joues roses et rondes, à la poitrine si fière, aux yeux noirs si tendres, qu'êtes-vous devenue? Est-ce bien vous qui êtes là, si pâle et si rouge,

malgré les faux diamants aux oreilles, avec une bouche si amère, des yeux si tristes, une attitude si navrée?

Elle se souvient aussi, et les larmes longtemps retenues jaillissent, plus fortes que l'orgueil : elle baisse la tête et retourne à son métier. Un surveillant vient de crier :

— A quoi flânez-vous donc, la Canadienne, là-bas?

Est-ce cette voix brusque qui fait sursauter Twenty-Sixth et le réveille? Il voit alors les larmes de sa cousine, son cœur se serre.

— Rosette, dit-il, que fais-tu ici? Qu'es-tu venu faire aux États-Unis?

— J'ai cru...

Et les mots se perdent dans les sanglots.

— Pourquoi ne retournes-tu pas chez toi? Tes parents sont-ils morts?

— Je n'ai pas d'argent : je ne veux pas leur en demander.

— Viens-t'en! crie Twenty-Sixth; je t'emmène et je te reconduirai jusque là-bas, foi de Leclerc. Place! vous autres : elle a fini d'être « maganée »[1] dans vos usines, la Canadienne. Trois cents jours par an sans air pur, sans soleil! Pauvre, pauvre enfant!

Les surveillants accourent, veulent se fâcher. Le colosse canadien ôte sa veste : tous reculent. Andy survient, montre la carte de Philippe Simmons, et ferme la marche, l'œil au guet. Et les deux cousins s'en vont au bras l'un de l'autre, la petite ouvrière presque transfigurée, Rosette de seize ans comme jadis, marchant dans un rêve, mignonne épave française et catholique, que le vent allait enfin ramener à cette patrie canadienne si calme, mais si heureuse.

XVI

L'OLYMPIA

Il n'y a pas à le nier, jamais l'Olympia, le joli théâtre de la 25e avenue n'a renfermé une foule moins enthousiaste que celle d'aujourd'hui. La salle est pourtant comble.

1. Maltraitée. — locution du Canada.

et sous les incandescences de la lumière électrique plus de trois millions de diamants reluisent de leurs feux superbes !... C'est, du moins, ce que l'élégant et pratique Harry Williams Skidmore vient de confier à son voisin, George Erra Smith : tous les deux font partie de cette élégante coterie dont les membres n'oublient jamais que leur nombre infranchissable est fixé à quatre cent onze. Elle comprend, chacun le sait, toute l'aristocratie de Chicago, celle dont la signature a toujours au moins trois noms euphoniques harmonieusement disposés par le fils, si le père n'y a pourvu le jour du baptême, et dont les millions sont les quartiers de noblesse. Cinq millions : la famille remonte à un siècle en arrière ; vingt millions : elle descend des cavaliers qui jadis colonisèrent la Virginie ; cent millions : oh ! alors, leur heureux possesseur a le droit de signer, par exemple, Lucius Williams Roger VI ou VII, selon l'ancienneté de la dynastie. Son étendard flotte orgueilleusement sur la plus haute tour d'un palais de marbre à New-York, d'un Trianon ou d'un Chenonceaux, à Newport, d'un hôtel fantastique, à Chicago.

— Trois millions de diamants avec ou sans les femmes ? demande George Ezra Smith, qui a de hautes prétentions à l'esprit.

— Cela dépend, mon cher : toutes les pierres ne sont pas fausses ; combien y a-t-il de femmes qui ne le sont pas ?

Madame la pastoresse F. G. S. Hicks, qui se trouve devant lui aux fauteuils d'orchestre, se retourne avec un regard méprisant. La digne matrone est venue jouir du spectacle, avec la sérénité que seule donne une digestion facile. Son mari, le très révérend F. G. S. Hicks, M. S. (jamais personne n'a pu expliquer le sens mystérieux des lettres qu'il accole toujours à sa signature comme une décoration), est le ministre de l'Église Nouvelle, 3e avenue. Lui aussi s'agite dans sa solennelle redingote : il est venu pour voir, pour écouter l'équivalent de ses dollars ; et voilà que ces deux étourneaux placés derrière lui ne cessent de bavarder, même après le lever du rideau. C'est indécent ! Au moins, ses voisins de gauche ont-ils une tenue convenable. C'est Twenty-Sixth et Andy, absolument hypnotisés par cette scène féerique : il est loin, le *Gaiety Theater* des Black Hills !

Harry Williams Skidmore abaisse un instant son monocle sur le très révérend couple, puis se renfonce dans son fauteuil, en déplorant à haute voix la mode des chapeaux énormes, chez les dames qui s'installent à l'orchestre. Le pasteur fronce les sourcils, tout fait prévoir un scandale, lorsque les applaudissements éclatent dans la salle, couvrent les accords de l'orchestre, font tressaillir d'aise au fond des coulisses le régisseur anxieux. Enfin ! elle est rompue, cette glace obstinée du Nord ! Les bravos enthousiastes, les « encore ! encore ! » partent de toutes les bouches, des bouches moroses aux plis sceptiques, — celles des papas, — des bouches trop rouges aux dents d'or, — celles des mamans aux millions de diamants ; — jusqu'aux mignonnes lèvres de ces superbes jeunes filles, les vrais joyaux de l'Amérique, qui se mettent de la partie !

Lui, celui qu'on applaudit à outrance, c'est le nègre monstrueux qui a remplacé sur la scène l'italienne Giovanna. Après une « danse de la savate », il est venu chanter de sa voix rauque, — chanter ou hurler ?

New-York est la reine des États-Unis, *you know* [1] !
Non, c'est faux, la reine, c'est Chicago, *don't you know* [2] ?
Chicago sur le plus grand pied du pays, *you know* [3] !

Pauvre Giovanna ! toi qui de ta voix chaude faisais vibrer les fibres les plus intimes du cœur, toi dont le chant généreux emportait l'âme plus haut, plus haut encore, aux sphères d'or, tu pleurais de dépit dans ton arrière-loge : ces applaudissements que l'on prodiguait au nègre grossier, on te les avait marchandés tout à l'heure, quand tu avais chanté toute la passion de ton âme ravie par l'amour de l'art, sans réveiller la foule stupide, la foule qui délirait maintenant devant une farce d'ivrogne !

— Allez encore, Tommy ! souffle le régisseur, enchanté. Ouf ! voilà enfin la salle remuée.

1. « Vous savez. »

2. « Ne savez vous pas ? »

3. Jeu de mots : *footing* veut dire fondation, assises, situation ; *foot* veut dire pied. — Les habitants de Chicago sont renommés aux États-Unis pour la dimension de leurs pieds.

Tommy rentre en scène, salue l'assistance et s'écrie de mauvaise humeur :

— J'ai fait mon devoir! s'il me faut recommencer, je dois être payé double!

Des rires entremêlés de bravos éclatent dans cette foule essentiellement américaine, c'est-à-dire bon enfant. Le régisseur promet ce supplément, et la danse des talons recommence au milieu de la poussière que soulève sur les planches le nègre inondé de sueur. Les bravos redoublent : deux, trois, quatre fois on le rappelle encore!

Mais à présent, voici la Galba, l'étoile arrivée hier de Paris. Est-ce une femme, est-ce un sylphe, qui surgit en cette danse diaphane, au centre même du jet de lumière électrique? Comme dans une fantasmagorie, la voilà qui accourt de très loin, puis se rapproche, grandit, tourbillonne en gracieux pas rythmés dans un nuage de mousseline, pour disparaître enfin au travers des belles filles dont les rangs ondulent derrière elle. Une véritable apparition de rêve, par une nuit d'été, sous les rayons argentés de la lune! Éclipsés le fandango, le *zapateado* de Deadwood!... La foule reste interdite, muette en son admiration. Toutes les lorgnettes, qu'une pièce de vingt-cinq sous a tirées de leur étui au dos des fauteuils, sont braquées sur la scène. Le révérend F. G. S. Hicks, M. S., s'indigne : non, lui, l'un des ministres les plus zélés de l'Église Nouvelle, il ne permettra pas une telle infamie sous ses yeux, sous les yeux de son épouse. Et le voilà qui siffle bravement au milieu de l'admiration générale!

Twenty-Sixth le regarde d'un air féroce, Harry Williams Skidmore se fâche.

— Bravo! bravissimo! crie-t-il de sa meilleure voix, celle des heures de fièvre à la Bourse.

Les trois quarts de la salle s'unissent à lui : quelques puritains de vieille roche soutiennent le révérend.

— Jamais je ne souffrirai pareille indécence! crie ce dernier.

— L'indécence, c'est de vous voir ici! répond Skidmore.

— Et si ceux qui applaudissent fréquentaient un peu plus les temples sacrés..., — continue Hicks sans prendre garde à l'interruption.

— Si les ministres y restaient, on pourrait jouir en paix du spectacle ! — interrompit de nouveau Harry, en lui montrant le poing.

— Monsieur, je...

— Eh ! monsieur, les théâtres n'ont pas de cloches comme vos temples pour se faire de la réclame et appeler les spectateurs ! Qu'êtes-vous venu faire ici ? Qui vous y a appelé ?

Les voisins rient aux éclats : le parapluie de Hicks s'abat sur la tête de Harry; celui-ci riposte par un coup droit en plein creux de l'estomac. George Ezra Smith s'interpose ; madame Hicks crie « au meurtre » !

« A l'ordre ! à l'ordre ! » crie-t-on de toutes parts. Les policemen apparaissent alors, essoufflés et gigantesques : vlan ! à droite, vlan ! à gauche, de leurs courts bâtons ; les crânes fuient sur leur passage ; en deux minutes Harry, George, le révérend Hicks et sa digne moitié sont expulsés. La Galba, toute rose d'émotion, presque jolie, revient enlever à la pointe de ses mignons souliers un vrai tonnerre d'applaudissements.

... Je n'ai pas besoin d'insister, monsieur le rédacteur, sur un fait aussi déplorable. Si la meilleure partie de notre bonne population n'y prend garde, si elle tolère dans nos théâtres, devant nos femmes et nos enfants, l'étalage effronté de danseuses françaises sans pudeur, comme tout ce qui nous vient de Paris, véritables filles de celle qui dansa devant le roi David, la moralité publique, déjà si amoindrie, disparaîtra complètement ! Il appartient à votre estimable journal de se faire le champion d'une aussi belle cause, pour laquelle je serais heureux de verser mon sang s'il le faut !

Très Rév^d^. F. G. S. HICKS, M. S.
Pasteur de l'Église Nouvelle, 3e avenue.

(Bancs confortables pour les étrangers au service du dimanche, dix heures précises du matin.)

« Bien ! très bien ! — se dit le révérend Hicks en relisant son épître au *Witness*[1], le vieil organe fossile et puritain de la ville, épître qu'il venait d'écrire de haute verve, après son expulsion. — La phrase est bien tournée, choisie et concise, quoique suffisamment explicite. »

1 *Le Témoin.*

Là-dessus, il alla se coucher, et s'endormit en rêvant à l'homélie qu'il prononcerait le dimanche suivant (il y aurait foule, après cet article ; les bancs, du reste, étaient si confortables !) tout heureux d'avoir satisfait cette démangeaison anglo-saxonne : écrire une lettre à son journal quotidien.

XVII

LA NOUVELLE FRANCE

Perdu dans le désert pendant deux ou trois jours, sous un soleil brûlant, avez-vous trouvé, à l'heure de la dernière angoisse, l'eau fraîche, l'eau vive d'une source jaillissant au fond d'un ravin caché ? Avez-vous enfin frémi de cette émotion indescriptible de la vie l'emportant sur la mort ? Si oui, vous comprendrez l'extase de l'aventurier, perdu dans le grand désert d'une autre race d'hommes, autre par l'âme comme par la langue, le jour où il retrouve la patrie. Et c'était bien la patrie pour Andy, *cow-boy* français perdu au fond du Far West, que ce Canada, nouvelle France d'Amérique où, le soir de son arrivée à Montréal, la langue aimée résonna délicieusement à ses oreilles... Vrais nomades de tout un continent, Twenty-Sixth et lui n'ont pu résister à la tentation d'accompagner là-haut, dans le Nord français, la cousine Rosette, et Simmons n'a pas voulu les retenir : il connaît trop bien l'indépendance de ces cavaliers qui, d'ailleurs, ont promis d'être revenus à Chicago avant trois semaines.

Venant de Chicago, se réveiller à Montréal, quelle aurore magique et joyeuse ! Car ils sont bien de France, ces Normands d'une province française, cédée, non pas conquise !... La vieille France les envoya là-bas soixante-dix mille, à prier, à défricher, à labourer. Sous la bénédiction de leurs prêtres, restés seuls avec eux aux sombres jours de la cession, les aïeux remuèrent la terre fertile : comme eux, avec eux, les fils ont travaillé, ont prié, ont semé : voyez donc à présent si la moisson a levé belle et féconde sur la Nouvelle-France ! Treize cent mille

Canadiens de Québec, deux millions cinq cent mille dans le nord-ouest et aux États-Unis, sept millions d'arpents clos ou cultivés pour nourrir nos familles et cent millions d'autres qui attendent les bras à venir, rien que dans notre province !

Pauvres pionniers d'il y a cent trente ans, agréablement plaisantés sur vos « arpents de neige », quel éclatant démenti n'avez-vous pas donné au grand calomniateur de tout ce qui était français, — comme vous l'étiez alors, comme nous le serons toujours, habitants unis dans le même labeur agricole, vivant de la même foi, mourant de la même mort, aux pieds du crucifix qui nous redit comme à nos pères : « Aime Dieu et va ton chemin ! »

Twenty-Sixth et Andy ne passèrent qu'un seul jour à Montréal. Ils reprirent le lendemain le train pour Saint-Jérôme, d'où ils devaient continuer au nord sur Sainte-Marguerite. Tout le comté de Terrebonne se trouvait alors dans le bouillonnement d'une lutte électorale d'autant plus vive que la communauté politique était plus restreinte. C'était maintenant l'état-major des « orateurs » populaires qui avait envahi les campagnes. Les triomphes de ces gens-là étaient d'autant plus éclatants que leur voix était plus forte, leurs gestes plus violents, leurs discours plus fanatiques. Lorsqu'ils avaient inquiété les intérêts matériels, surexcité les passions, démoli les convictions, leurs gardes du corps savamment disséminés dans la foule poussaient trois « Hip! Hip ! Hourra ! » qui enlevaient les masses. Un bon orateur amenait ces braves dans trois ou quatre voitures, pour couvrir au besoin la voix de l'adversaire et faire taire les interrupteurs du « patron ».

Chacun à son tour, les orateurs se succédaient sur l'estrade et souvent on les voyait couverts de sueur, brandir leur poing crispé sous le nez de leur adversaire, assis derrière eux, attendant patiemment l'heure de la réplique. Et lorsqu'elle arrivait enfin, la moitié du succès dépendait de l'impétuosité avec laquelle on s'arrachait le grand *capot*[1] de fourrure. Sans rancune personnelle, ils se passaient souvent le flacon de whisky d'où ils tiraient leur éloquence à l'emporte-pièce. Et

1. Manteau.

alors, quelles réparties, où se réveille le vieux sang de France !

— S'il y a tant d'imbéciles parmi nos adversaires, c'est qu'il y a trop d'esprit *de parti*..., s'écrie l'honorable Va-de-bon-cœur, à la porte de l'hôtel de Beaulieu, où les deux *cow-boys* l'écoutent avec sept ou huit cents électeurs.

— Ah ! mon ami ! on s'est ben amusé, — racontent les électeurs, en rentrant chez eux, le soir : — ils se sont dit ben des pauvretés !

Quant aux aspirants à la législature, ils s'en retournent ensuite à Québec ou à Montréal, avec une très grande dignité : honorables déjà, sinon très honorés, ils voient leur mémoire passer d'avance à la postérité dans ces biographies *ante mortem* de « Nos Hommes Illustres ! » dont l'Amérique a la spécialité annuelle, et qui vouent aux siècles futurs votre portrait (physique et moral), votre autographe et le modeste récit de vos exploits, fussent-ils ceux d'un huissier, moyennant la bagatelle de trente à cinquante dollars : moins cher qu'une « peinture à l'huile » ! Et que dis-je : un huissier ? Tout épicier, tout usurier enrichi voit s'ouvrir devant lui les portes d'or de l'immortalité. Jusqu'à un « gros » boucher qui « ne faisait pas le détail », oncle de Twenty-Sixth, et qui pouvait montrer à ses enfants quatre pages sur son compte dans l'ouvrage de la Compagnie de publication Maisonneuve, de Montréal. Il est vrai qu'il « tenait les plus belles viandes de la ville », ce que l'on y peut lire encore.

Les deux *cow-boys* partirent à cheval pour Sainte-Marguerite par une radieuse journée d'hiver, tandis qu'Andy se remettait à rêver à la France, si lointaine et si proche. Elles étaient si bien du pays, ces jolies voix fraîches des fillettes du Nord, qui, sur son passage, à la file, disaient gentiment : « Bonjour, monsieur ! » tandis que leurs frères ôtaient noblement leurs chapeaux. Ces petites voix argentines résonnent comme les chants des bergères des Alpes, là-bas, au vieux pays.

Fillettes gentilles du Nord sauvage, gardez toujours l'exquise politesse du cœur, que vos arrière-grand'mères apportèrent de la douce France ; laissez aux pays d'en bas la fièvre américaine, la hâte grossière d'une vie sans idéal, jamais libre, toujours esclave; et puissent, bien des siècles encore,

vos yeux noirs sourire et montrer au passant fatigué, sur le chemin de la vie, le ciel et l'immortalité !

A Sainte-Marguerite, les seize frères et sœurs de Rosette Gagnon firent une escorte d'honneur aux deux cavaliers jusque chez les parents du *foreman*. Il y eut alors de grandes réjouissances dans le petit village, où, gravement, avant de boire une « traite » d'*espérette*[1], les habitants ôtaient leurs chapeaux et disaient à Andy : « C'est tant seulement pour vous saluer, monsieur ! » puis, retournaient leurs verres pour prouver qu'il ne restait plus rien dedans...

Il n'y avait plus qu'une conversation dans les huit *rangs* de la paroisse :

— Comment ça va-t-y par cheux vous ?

— Ben, marci. Vous rappelez-vous le petit à Leclâre qui fréquentait la petite à Gagnon ?

— Oh ! oui, le p'tit imparfait ! même qu'il avait grandement le *mal des États*.

— Tout juste. Eh ben, il est débarqué tout faraud, avec sa blonde qu'il a accostée là-bas, à Chicago : paraît que c'est chaud !

— Vous ne dites pas ça !...

Parmi ces innocents propos, ces jours furent si heureux qu'ils n'ont jamais eu d'histoire jusqu'au moment où les deux jeunes gens partirent avec le père Leclerc, pour une grande chasse en pleine forêt vierge, à cent milles plus loin au nord, au Nominingue !

XVIII

LE NOMININGUE

Nominingue ! Nominingue ! Forêts vierges aux senteurs sauvages, rivières mystérieuses qui fuient à travers les savanes

1. *Spirits* (esprit, alcool).
2. Division municipale.



en chantant l'hymne des bois, grands lacs que parfois sillonnent en silence les canots d'écorce ! Nominingue, Nominingue, qui dira, qui chantera la splendeur de ta création ?

A travers la forêt, c'est une voie lumineuse que ce chemin Chapleau où l'on s'avance entre les hautes murailles de merisiers, d'épinettes et de pins Douglas, les yeux ravis par cette végétation luxuriante, les oreilles attentives au grand concert de ce qui vit de la forêt, dans la forêt !

D'innombrables daims qui vous regardent au passage, et, surpris, jettent un souffle bruyant et frappent du pied le sol sonore ; les renards, qui ne marchent pas, mais qui volent, si rapides sont leurs sauts ; les chats sauvages, plus farouches encore... Et puis, là-bas, là-bas, bien loin, voguant sur la brise du Petit Nominingue[1], c'est la cloche des Pères, une prière vers le Créateur, ou bien le silence, le silence de toute cette nature sauvage, qui est encore une envolée vers Dieu. Ensuite, les coups sourds du pic, demandant aux arbres morts sa provision de vers. Les perdrix s'enlèvent lourdement, et, sur les lacs, le huard ulule ses plaintes fantastiques, tandis que les canards se laissent aller à la dérive, dans un doux far-niente.

Comme ils chantent sans lasser jamais ceux qui savent les comprendre, ces ruisseaux des bois, si limpides, si cachés, si purs ! Qu'il fait bon les entendre, couché dans la mousse, les yeux au ciel à travers les éclaircies des feuillages touffus, et que la vie serait donc délicieuse à s'endormir ainsi sur leurs rives, sans souci des lendemains ! Car ils murmurent aux oreilles charmées :

« Vous qui cherchez le bonheur très loin, dans les grandes cités, dans ces fournaises humaines où toujours le labeur succède au labeur, sans relâche et sans une heure pour Dieu ou pour son œuvre, vous tous, les fourbus de la civilisation, écoutez-nous !

» Laissez là cette existence factice, dont les besoins centuplent vos travaux au delà même de vos forces, et pendant qu'il en est temps encore, venez donc reprendre la tâche de vos aïeux, au milieu des forêts, dans l'air pur qui n'a jamais passé sur les villes : *Beata solitudo, sola beatitudo !*

1. Il y a deux lacs de ce nom : le Grand et le Petit.

» Là, du moins, vous pourrez apprécier comme la vie est belle, au soleil du bon Dieu; elle n'ira pas s'absorber tout entière dans la poursuite acharnée du lendemain rêvé, — ce lendemain que la mort seule vous donnera peut-être !... »

Ils ont fini depuis longtemps, et toujours l'on écoute, ravi, sous le charme du vrai. Qui donc, les ayant une fois entendus, a pu jamais les oublier? Qui de nous, les entendant, n'a frémi ou pleuré, travailleurs des rues et des usines, — plus broyés que les esclaves d'avant le Christ, — commis ou employés, — sous le harnais lamentable de l'habit noir, — avocats ou industriels, pauvres ou riches forçats, tous entraînés sans merci dans le monstrueux engrenage de notre civilisation?

Mais le tumulte de la ville les a vite fait taire, les voix douces des ruisseaux au fond des bois, si limpides, si cachés, si purs. Le grand nombre ne sait pas les comprendre, et retourne à la fournaise. Et peut-être est-ce mieux : ils ne sont pas dignes de toi, ô mon beau Nominingue !

Terre promise des chasseurs, eaux rêvées des pêcheurs, paradis des colons forts aux nombreuses familles, Nominingue, Nominingue ! dans ton air pur comme aux premiers jours du monde grandiront un jour les moissons futures, si saines, si fortes, si resplendissantes de toutes les santés, moissons d'épis et moissons d'hommes, véritable richesse de ce continent; et tu seras bien alors, ô splendide pays du Nord, le grenier de notre race française sous le regard de Dieu !...

Hou ! houhouhou ! Hou ! houhouhou !... Les hurlements, si lointains d'abord qu'on aurait pu les confondre avec les sifflements du vent, se rapprochèrent tout à coup, éclatant au milieu de la nuit, terribles à entendre avec le gémissement presque humain qui les achevait. Comme une fusée, les aboiements partaient ensemble : râles furieux de bêtes affamées que la rage même de leurs hurlements fait bondir en l'air; puis venait le sanglot lugubre, la plainte de l'animal qui va mourir. Et les loups des grands bois se taisaient alors quelques secondes, le museau levé, pour mieux flairer le vent du Nord.

Comme ils craquaient là-haut, les vieux érables qui avaient déjà vu tant d'ouragans, et dont les racines ébranlaient le sol en s'y cramponnant à travers la tempête ! Dans la nuit pro-

fonde, ils semblaient pleurer sous le vent glacial, eux qui résistaient depuis des siècles peut-être, depuis le jour où, petite graine, ils avaient germé dans la terre noire. Plaintes d'arbres ou d'animaux, elles étaient si lugubres qu'Andy réveilla Twenty-Sixth.

— Quelle vraie nuit d'enfer ! On dirait que tous les esprits des morts viennent hurler autour de nous, ce soir ! Aidez-moi donc à remettre du bois au feu...

Canard Blanc, leur voisin de campement, se leva en pestant contre les importuns parfaitement incapables de dormir ou de laisser dormir en paix le bivouac. C'était le doyen de la petite troupe de chasseurs, un métis canadien, vivant uniquement de sa chasse à travers la forêt vierge. Il avait consenti à servir de guide à Leclerc, le père de Twenty-Sixth, à son cousin Sans-Cartier et aux deux *cow-boys*, mais il trouvait qu'on était trop nombreux pour cette chasse des bois, où il faut avant tout le silence.

Après avoir étiré son grand corps nerveux, Canard Blanc se mit à jeter sur le feu des arbres entiers que les chasseurs avaient traînés jusque-là dans la soirée. La flamme jaillit si haute qu'il fut obligé de reculer en se couvrant le visage des deux mains, Il devait avoir la gorge sèche : il demanda presque aussitôt son flacon de whisky à Andy. Ce dernier le lui tendit, avec la recommandation prudente de lui en laisser, car c'était un des buveurs les plus intrépides du Nord. Mais Canard Blanc se contenta de sourire, et, prenant la bouteille, d'une seule aspiration il la vida tout entière. Alors, il dit :

— Pour te remercier, ami venu de l'Ouest, je m'en vais chasser les maudites bêtes parlantes.

Il saisit une branche énorme de bouleau, dont la flamme et les pétillements donnaient en même temps une torche et un feu d'artifice, puis s'avança vers la forêt, en dehors du cercle de lumière, prêt à secouer son tison sur les nocturnes visiteurs :

— Ah ! les maudits !...

Il y a tantôt quinze années de cela ; et Twenty-Sixth assure que, chaque soir où le vent d'hiver pleure sous sa porte, cette nuit terrible lui revient devant les yeux. A demi soulevé sur le coude, il suivait du regard la fantastique pro-

jection du métis à silhouette maigre et osseuse, aux grands cheveux : un revenant de la vallée de Josaphat!... Tout à coup, une bouffée de vent éteignit son brandon, qui fuma dans la nuit, tout en éclairant encore ses traits grossiers. Au même instant, un hurlement extraordinaire déchira les ténèbres, un aboiement de chien enragé; puis un silence, les autres se turent : on entendit le souffle embarrassé d'un animal qui devait être de forte taille, et tout près de Canard Blanc, autant qu'on pouvait en juger.

Le métis étendit les deux bras en avant ; il laissa tomber son tison, il saisit sa carabine pour la mettre en joue, la lâcha pour étendre de nouveau les deux mains et repousser un être invisible, enfin se remit en marche, les yeux fixes, dilatés, les lèvres ouvertes sans mot dire.

Twenty-Sixth se dressa, tellement impressionné par ces mouvements de somnambule, qu'il ne parvenait pas à maîtriser le tremblement de ses membres. Alors il cria, le revolver au poing :

— Canard Blanc? Où vas-tu?

Mais voilà qu'au moment où il allait le rejoindre il aperçut devant lui, dans la forêt noire, des yeux jaunes comme ceux d'un chat-tigre, si étincelants qu'il en ressentit par tout le corps un frisson étrange. Oh! la terrible attraction du regard fauve qui vous aspirait, vous enlaçait de ses effluves magnétiques, aimant formidable, irrésistible.

Un second hurlement, durant lequel les yeux jaunes s'éteignirent pour se rallumer tout contre le métis. Puis, Twenty-Sixth entendit le même souffle affreux, encore embarrassé, comme du fond de la gorge d'une bête féroce; il y eut un coup de vent qui ralluma le tison fumant par terre, et les chasseurs purent apercevoir Canard Blanc sur la lisière de l'éclaircie, où l'attendaient plus de cent loups. Cependant le malheureux avançait toujours. Un loup monstrueux l'avait fortement mordu au bras droit, et le guidait, hypnotisé, vers la terrible troupe en marchant à ses côtés. C'était tellement étrange et horrible qu'Andy ferma les yeux : — il croyait rêver. — Il les rouvrit ; le charme était rompu : il fit feu presque en même temps que Twenty-Sixth. Le loup, blessé, lâcha le bras du métis et disparut en hurlant dans la forêt.

Twenty-Sixth se précipita sur Canard Blanc, dont la main saignait, et le secoua violemment : le métis chancela, se passa la main sur le front, puis jeta un cri de douleur.

— Canard Blanc, mal à la tête... s'en allait au grand pays de chasse...

— Oui, dans l'estomac des loups!... Nous devenons trop vieux pour courir les bois, mon ami : s'il vous arrive souvent de perdre ainsi la tête, vous irez vite rejoindre vos pères...

Et jusqu'à l'aurore, les yeux jaunes qui avaient disparu, les yeux du loup monstrueux, brillèrent devant Twenty-Sixth, plus énervé qu'il ne l'avait jamais été de sa vie.

XIX

UNE ÉGLISE DE L'OUEST

L'*Anglo-American cattle Co* possédait à Fremont, — vingt milles au nord-est d'Omaha, — une grande ferme d'élevage où s'achevait, aussi selon toutes les règles de l'art, le dressage des chevaux assouplis déjà sur les *ranches* du Dakota. Les *cow-boys* de l'S. N. J. ou du T. O. T. venaient y faire de temps à autre une saison de civilisation, lorsqu'ils y amenaient par l'*Elkhorn and Missouri Valley* quinze ou vingt wagons de poulains.

C'est ainsi que Thomas Labonté, ancien brosseur d'Andy au 7e cuirassiers, et Billy, le célèbre, l'unique Billy, y arrivèrent par une belle journée de décembre 1882.

Billy, c'était le troubadour de l'Ouest sauvage, avec la poésie en moins. Depuis dix ans peut-être qu'il sillonnait la Prairie de ses courses vagabondes, du Montana au Texas, de Bismarck à Los Angeles, il n'y avait pas un *ranch*, pas un *log-house* où sa grosse figure épanouie ne fût accueillie par une joyeuse bienvenue. Et c'est si rare, en ces déserts, où l'on se fait vite au mutisme indien!... Gazette vivante des frontières, avec des commentaires si drôles; virtuose de l'harmonica, au son duquel il faisait danser en passant toutes les donzelles de Cheyenne City: quelque peu amateur de *banjo*, — il trouvait partout le vivre et le couvert, parce que partout il apportait

sa belle humeur, son insouciance, sa graisse et sa paresse : tout cela reposait tant, aux longues veillées d'hiver, c'était un tel contraste avec la fièvre yankee !... Et puis il était si bien informé, à quelques mois près, de tout ce qui passait en ce monde ! C'est lui qui avait montré au cuisinier de l'ω son erreur de date, lorsqu'il s'était aperçu que depuis trois mois ce brave homme faisait célébrer le dimanche au *ranch* le mardi : en reconnaissance de quoi, on l'avait appelé « Billy-le-Calendrier ».

Un beau matin, Billy tombait du ciel avec son cheval pie ou plutôt jaune, « Pinto », une rosse d'humeur paisible, aux deux oreilles fendues par ses premiers propriétaires, mais infatigable quand on le laissait trottiner à l'indienne, — *Indian gait*. — Billy le dessellait, puis allait d'abord saluer le cuisinier du *ranch* : très sensible à de si rares égards, ce dernier lui réservait les meilleurs morceaux, et il fallait voir comme il les dévorait de ses dents aiguës, cet enfant d'un pasteur de Chicago, d'un farouche méthodiste, Quelle revanche sur les privations forcées de sa jeunesse ! — C'est de lui que Paul Bourget a parlé dans *Outre-mer* ; élève d'un collège mixte, il disait volontiers : « J'étais aimé de toutes mes gracieuses camarades ! » Or, d'animal plus laid que Billy, non, il ne s'en trouvait pas sur la Prairie. Mais il avait une telle foi en son pouvoir magnétique sur le beau sexe, qu'il eut été parfaitement inutile de chercher à lui dessiller les yeux.

Saisi un jour, lui aussi, de la fièvre des richesses, il était arrivé à se constituer, de troc en troc, un troupeau de douze vaches. Pinto avait été le principe de cette opération merveilleuse, qui avait duré juste sept mois : et puis, un beau matin, Billy avait regretté le cheval jaune : il avait cédé les douze vaches, repris son cheval, son existence vagabonde et sa bonne figure heureuse de vivre qui illuminait de son reflet les visages sombres et nerveux des cavaliers de l'Ouest.

Thomas Labonté, importation directe des montagnes de la Grande Chartreuse dans le Far West, — « un pays de sauvagss, monsieur ! » — économisait trente dollars par mois sur ses gages de souffre-douleur au T. O. T. Sa provision de patience, il la tenait de la nature, et aussi de ses réflexions : il rêvait au champ et à la femme qu'il retournerait prendre, là-bas,

avant cinq ans. Il aurait ses économies, elle aurait cinq ou six mille francs de dot ; ils auraient deux petits ; et sa vie s'écoulerait tranquillement à voter pour le gouvernement au pouvoir, après avoir élagué ses haies. Sa bonhomie craintive, sa maladresse, son anglais extraordinaire lui valaient d'innombrables lazzi, qu'il supportait tranquillement, du reste, en remplissant de son mieux ses fonctions d'homme à tout faire.

Or donc, les deux gaillards étaient venus passer quelques jours à Fremont. Comme ils se promenaient dans la 7e avenue, où s'élevaient déjà trois maisons, Labonté aperçut sur la gauche la chapelle catholique. C'était un bon, un vrai catholique. Il entra donc, suivi de Billy, — curieux de visiter une fois en sa vie un temple « romain ». — Une fois entré, Thomas fit un grand signe de croix et se mit à penser aux jours qui avaient fui si vite, au temps de sa dernière confession, avant le départ, et qui, depuis si longtemps, n'avait jamais été renouvelée. Dans un coin sombre, cinq ou six femmes et quelques hommes attendaient leur tour auprès du confessionnal unique. Il prit aussitôt la résolution de les imiter, — c'était grande fête le lendemain, — et, après un court examen, alla s'agenouiller devant le prêtre, au suprême ébahissement de Billy.

Pauvre Thomas, pour qui « être catholique », voulait dire « être Français » !

Lorsqu'il eut achevé son *Confiteor*, il aborda le récit soigneusement préparé de ses fautes. Mais le révérend J.-S. Skinner lui dit :

— Je ne comprends pas : parlez donc anglais !

C'est la même phrase qui, peu d'années auparavant, avait amené la révolte des métis canadiens du Manitoba, sous les ordres de Riel, à l'ombre du drapeau blanc. Elle eut un tout autre effet sur Labonté : un vrai coup d'assommoir, suivi du sentiment brutal de la réalité... Saint-Pierre de Chartreuse et la vieille église aimée ? Allons donc ! tout cela avait fui : c'était à Fremont, au fin fond de l'Amérique, en plein pays indien, qu'il se trouvait !... Et voilà qu'il perdit complètement la tête avec le souvenir de ses fautes, pour commencer à bredouiller un anglais extraordinaire.

— *I said that I have killed a man!* Je me suis vanté d'avoir tué un homme!...

Et le souvenir de cette innocente forfanterie était à cette heure le seul pseudo-péché que le diable voulut bien lui permettre de se rappeler.

— Parlez allemand, si vous voulez! — reprit le révérend Skinner, qui n'y comprenait plus rien.

Labonté fit un effort inouï : la sueur tomba à grosses gouttes de son front, mais il ne réussit qu'à bredouiller de nouveau la même phrase...

— Ciel! dit le révérend, vous avez tué un homme! mais où? et comment, mon pauvre enfant?...

Les soupirs, l'embarras inexprimable du malheureux, confirmèrent ses craintes.

— Non! non! gémit Labonté, je ne puis dire...

— Dites tout, mon fils, tout!... Comment l'avez-vous tué?

— Je ne l'ai pas tué! — s'écria le pauvre homme en se relevant, hors de lui. — C'est ce sacré Anglais!... Je m'en vais, oui, je m'en vais!

Il sortit, malgré le révérend, — persuadé qu'un grand pécheur retournait à l'impénitence finale. Il y eut scandale dans la paisible chapelle. Labonté jura, les dévotes se signèrent. Billy ouvrit des yeux énormes.

— Je savais qu'il n'allait rien faire de bon dans cette petite boîte romaine, raconta-t-il plus tard au *ranch*. Qui eût dit que cet homme — et voyez s'il devient rouge à ce souvenir! — avait tué un innocent? Car c'est bien là ce que le *vicaire*[1]. lui a reproché. Ce n'est pas ma faute, si je l'ai entendu, Tom : vous criiez tous les deux comme des coyotés blessés... Moi qui vous croyais aussi bon que votre nom!... Fiez-vous donc aux apparences!

Ce fut là, du reste, la première et dernière confession de Thomas Labonté durant les cinq années qu'il passa sur le libre sol américain. — D'aucuns, il est vrai, trouvent que des prêtres de langue américaine doivent suffire à toute congrégation de l'Ouest, canadienne ou italienne :

1. *Vicar*, curé.

— Si nous perdons ainsi une génération, disent-ils, nous aurons du moins la suivante!

Et ils le croient. D'abord yankee, ensuite catholique! en effet, qu'y aurait-il de mieux?...

En arrivant à Fremont par l'express de Chicago, Andy, qui précédait Twenty-Sixth sur le chemin du retour, entendit raconter l'aventure de son ancien brosseur. Malgré lui, le dimanche suivant à la messe, il ne put s'empêcher de sourire en regardant le fameux confessionnal. Qui lui eût dit alors, que vingt minutes plus tard, il éprouverait des sentiments analogues à ceux de Labonté? C'est qu'un Français ne devrait jamais fréquenter une église allemande ou yankee: il n'est pas bon juge du clergé très spécial des races anglo-saxonnes, et tout l'offusque chez ces prêtres vivants, trop vivants. Quel est le Latin qui s'est jamais demandé si un prêtre doit manger en ce monde, et y jouer un rôle autre que purement moral? Le miracle des corbeaux et des pains ne se renouvelle plus sur la Prairie; et les curés de l'Ouest, fort bons prêtres d'ailleurs, n'ont garde de laisser aucun doute là-dessus à leurs ouailles. Celui de Fremont, homme des plus pratiques, avait breveté un système « très payant ». Son bedeau quêtait avec une sorte de longue cuiller où l'offrande restait exposée quelques secondes aux yeux de l'assistance. Quand tous les voisins s'en étaient bien rendu compte, un mouvement brusque du poignet la faisait dégringoler dans une poche mobile, à l'extrémité de la cuiller, pour être immédiatement remplacée par la suivante. Solennel, en redingote, un jeune homme suivait, une liste à la main, où il inscrivait le nom du paroissien, le montant de son aumône. Il ne demandait pas son adresse.

Pauvres aumônières de France, si profondes, si discrètes, si évangéliques, où le gros sou fraternise avec le louis d'or, loin des regards humains, comme vous seriez restées vides en ce pays pratique!

Lorsque les deux quêteurs arrivèrent à Andy, il déposa, exprès, un *cent* dans la cuiller: le bedeau le regarda; le jeune homme solennel, en redingote, accourut prendre son nom. Andy, suffoqué d'une indignation toute française (il n'avait

as saisi jusque-là ce que l'on demandait tout bas à chacun'.
esta d'abord abasourdi ; et sans réfléchir, il donna le nom
e Twenty-Sixth. Un regard plus sévère encore, puis bedeau
t assistant disparurent.

Andy voulut prier, oublier ce qu'il venait de voir, ce que
es voisins trouvaient si naturel. Il ne pouvait pas, non!
l se sentait révolté jusqu'au fond de l'âme. « Et cependant,
e disait-il, il faut bien que ce prêtre vive, après tout...
Hélas! où sont nos prêtres de France, si pauvres, auxquels on
dispute encore une misérable indemnité pour des biens confis-
qués, et toujours si admirables dans leur dénûment!... »

Huit jours plus tard, ce fut Twenty-Sixth qui entendit la
messe du révérend Skinner. Andy était retourné au *ranch*,
omme Girlish Jessie, — qui n'avait trouvé à Omaha que les
endres du *Medical and Surgical Institute* : Churchill avait
bien gagné son pain, son incendie avait été de première classe
t sans reproches.

Il faisait trop chaud dans la chapelle, et Twenty-Sixth
commençait à s'assoupir, quand la lecture des aumônes recueil-
lies la semaine précédente, après l'Évangile, lui fit tout d'un
coup monter le sang au visage. Oui, c'était bien son nom que
e curé venait de lire : « Twenty-Sixth ! un *cent !* » puis une
pause, qui disait, au milieu du silence solennel : « Pas même
autant de sous que son nom le ferait croire ! »

Il sursauta : ses voisins le regardèrent avec étonnement ; il
oublia qu'il leur était inconnu et devint cramoisi. Après la messe,
qu'il acheva d'entendre sur des charbons ardents, il se précipita
vers la cure où, du reste, il devait présenter une très jolie chasu-
ble brodée par ses sœurs pendant les longues veillées du Nord.

— C'est moi qui suis Twenty-Sixth, monsieur le curé ; mais
je n'étais pas ici dimanche dernier : comment se fait-il?...

« Allons, se dit le révérend Skinner tout guilleret, mon
système a du bon : en voilà encore un qui a honte!... »

Puis, tout haut :

— Vous comprenez bien, mon cher garçon, que l'église et
moi ne pouvons vivre de sous. Il faudra donner convenable-
ment, la prochaine fois. Si vous voulez un curé et une cha-
pelle, il faut les soutenir...

— Mais, monsieur le curé...

— C'est bien! c'est bien! n'en parlons plus et tenez-le-vous pour dit... Qu'avez-vous donc là?

— Une chasuble que je veux vous offrir de la part de mes parents du Canada...

— Vous êtes Canadien? Un beau pays, et si catholique!... Mais vos compatriotes y sont tenus en serre chaude: il leur faut le grand air libre des États pour s'épanouir!

— Cependant, monsieur le curé, on dit que la constitution canadienne respecte beaucoup plus la liberté que celle de Washington.

— Vraiment? ce n'est pas ce que dit le futur pape, notre grand évêque!... Mais voyons la chasuble... bien, très bien. Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux, mais c'est très convenable... Allons, vous êtes meilleur qu'on ne l'aurait supposé... Au revoir, pratiquez votre religion, et soyez sage!

XX

SPURLOCK

Dix heures du matin à Hot Springs. Sa Grâce vient de prendre son bain; il était trop chaud. Étendue dans son *rocking-chair*, elle écoute son secrétaire Spencer, qui vient de terminer la correspondance hebdomadaire pour Elmwick, là-bas, en Derbyshire: « Depuis ma dernière lettre, la bonne grâce hautaine, le tact de grand seigneur de lord Rupert ont vite conquis tous les sauvages habitants de ces contrées, peu accoutumés à recevoir les visites de l'aristocratie britannique. Sans doute, ces gens-là... »

Odet arrive sur ces entrefaites. Il a quitté le matin le T. O. T. pour venir recevoir, à onze heures, Twenty-Sixth. Le marquis d'Oakton lui fait bon accueil; un peu froid, comme toujours. Très susceptible, — *touchy*, — en bon aristocrate français, Odet qui n'a pas oublié la poche, la fameuse poche yankee commandée à Smith, prend la résolution de se venger. Au déjeuner servi par la belle Laura, qui minaude bien fort devant le baron français, il choisit le moment précis où elle

se penche entre lord Rupert et lui-même pour passer subtilement la main derrière sa taille et lui donner, du côté « anglais », un léger pinçon. Il était, du reste, expert en la matière.

Avez-vous jamais subi un choc en retour? Le tonnerre tombe là-bas, et vous ressentez, au même instant, une secousse électrique. Lord Rupert éprouva ce phénomène : c'était une formidable gifle que lui appliquait Laura sur la joue gauche.

— *How dare you, scoundrel!*... Comment osez-vous, gredin!..

Puis elle se retire et va déclarer au patron qu'elle a servi pour la dernière fois de sa vie ce *dude* d'Angleterre.

Tout étourdie, Sa Grâce n'y comprend absolument rien : le bifteck qu'elle avalait s'arrête dans sa gorge; elle étouffe, passe au rouge apoplectique. Odet, le nez dans son assiette, considère attentivement son pâté.

Sa Grâce finit par reprendre haleine :

— A qui en a-t-elle, cette folle? Vraiment, c'est trop fort : je vais la faire fouetter en public!... Mais qu'est-ce qu'il y a donc là dedans de si comique? demande-t-il à son voisin, d'un air soupçonneux.

Pas de réponse : s'il parle, Odet est perdu; déjà un rire inextinguible commence à le trahir.

— Smith! amenez-moi la folle qui nous sert! commande lord Rupert.

— *Yes, m'lud!*

Le valet de chambre disparaît; on entend bientôt des hurlements : Laura l'a ébouillanté de la tête aux pieds.

— C'est une tigresse, *m'lud!*

— *Stupid idiot!* s'écrie Sa Grâce. Alors, amenez-moi le patron.

Odet retrouve la parole : les jeunes paysannes de ce pays-ci, explique-t-il, sont aussi mal élevées que susceptibles.

— Ne l'auriez-vous pas regardée pendant le dîner?

— Mais oui, de temps en temps : elle est assez agréable, pour une femme de cette classe-là.

— Voilà toute l'explication, marquis : elle vous aura trouvé impertinent. Vous vous en tirerez à bon compte si elle ne vous appelle pas devant le tribunal, où vous seriez certainement condamné!

Sa Grâce a un haut-le-corps. Elle examine Odet, dont Elle

trouve le discours fort déplacé : il a l'air sérieux,. le Français!... Et pourtant, une gifle, c'est raide... Mais une affaire devant le tribunal! il ne manquerait plus que cela!... Quel chien de pays!... Heureusement le marquis d'Oakton secouera aujourd'hui le mépris de ses guêtres sur cet hôtel : une fois au T. O. T., il sera chez lui.

A onze heures, l'express arrive avec Twenty-Sixth. Odet lui fait fête. Sa Grâce l'accueille avec bienveillance. Le *foreman*, qui l'avait complètement oublié, se rembrunit légèrement à sa vue. Mais cela ne dure pas longtemps, et, après le déjeuner, la joyeuse bande se met en route pour le *ranch*, Smith à l'arrière avec une voiture et les nobles bagages : six malles, quatre caisses.

A mi-chemin, ils font une rencontre : c'est Billy le Calendrier à cheval sur Pinto. Billy pousse un joyeux hourra, une sorte de salut à la *cow-boy*, puis, soudain, il s'arrête pétrifié, les yeux sur la pyramide de malles; il regarde ensuite Twenty-Sixth, reconnaît auprès de lui lord Rupert. Sa bouche, déjà si large, se fend jusqu'aux oreilles en un rire silencieux, puis il tourne bride et disparaît au nord, vers le T. O. T. Twenty-Sixth et Odet se regardent sans mot dire, le premier très vexé, le second avec une forte envie de rire.

— Est-là un de mes *cow-boys* ? demande le marquis d'Oakton. Il n'a pas l'air très civilisé...

Twenty-Sixth murmure on ne sait quoi. Odet se charge de la réponse.

L'arrivée au *ranch* manque de prestige : tous les *boys* viennent serrer la main à Twenty-Sixth; puis ils retournent s'accroupir autour de Billy, fument et crachent en silence, les yeux sur lord Rupert. Sa Grâce avise le plus rapproché.

— Hé! là-bas, crie-t-elle, venez donc aider à décharger les bagages!

— Oui, s'il vous plaît, corrige Twenty-Sixth.

Jack s'approche de bonne grâce : il soulève d'un côté une malle énorme, puis dit à lord Rupert :

— Prenez donc l'autre côté, milord!

Sa Grâce le regarde, profondément surprise.

— Spencer, dit-elle enfin, voyez-y donc!

Spencer appelle le valet de chambre.

— Holà ! Smith ! prenez donc cette malle avec cet homme.

Smith s'empresse, mais « cet homme » n'est pas content : il pousse l'énorme colis sur le pauvre valet de chambre, qui tombe par terre à demi écrasé; puis il s'en va, les deux mains dans ses poches.

— Si vous ne pouvez pas décharger avec moi votre voiture, Milord, je ne crois pas que je puisse le faire avec votre... comment dites-vous ?... votre valet de chambre !

Smith hurle de douleur : Twenty-Sixth le dégage, puis l'aide à entrer la malle dans la chambre réservée à lord Rupert. Celui-ci commence à être un peu énervé : qu'il est donc loin d'Elmwick et du Derbyshire !...

Une bouteille de champagne, que le *foreman* débouche en son honneur, lui rend sa bonne humeur ou presque ; et le soir, quand l'heure du souper arrive (on l'a servi seul dans sa chambre, car il faut bien garder son rang, même en pays de sauvages), il appelle Spencer :

— Faites donc porter ce poulet, qui est presque entier, à mes *cow-boys*, là-bas, dans la cuisine... Malgré leur grossièreté, je veux être bon pour eux...

Spencer envoie Smith.

Pauvre Smith ! Lorsqu'il pose le poulet sur la table à peine équarrie de la cuisine, en disant respectueusement : « De la part de Sa Grâce le marquis d'Oakton », il y a d'abord un silence profond, puis Spurlock se lève, tout pâle : il prend le poulet, l'envoie par la fenêtre, la vitre vole en éclats, et, de l'autre côté, Gordon happe au passage ce morceau de lord ! Le *cow-boy* saisit ensuite le plat rempli de jus, et le brise sur la tête du valet de chambre.

— Dites... (il tremble de rage en parlant) dites à votre maître que nous ne sommes pas des chiens, pour manger ses restes ! Qu'il mange seul si ça lui fait plaisir, ça le regarde, mais qu'il nous laisse au moins tranquilles...

Smith s'enfuit, ruisselant de sueur et de sauce. Les *boys* sont tous debout, et lord Rupert surpris s'entend damner de loin en cinq ou six langues. Il n'y comprend plus rien du tout.

Twenty-Sixth, qui est resté muet, à côté de Spurlock, se dirige vers sa chambre où il ouvre sa malle pour relire la lettre de Simmons.

« Traitez avec les plus grands égards lord Rupert, marquis d'Oakton... c'est le fils de notre plus fort actionnaire d'Angleterre... »

Le *foreman* siffle un moment, puis hausse les épaules.

— Je commence à en avoir assez de Sa Grâce et de toutes les Grâces d'Angleterre... Il faudra bien en finir une fois ou l'autre.

Il revient lentement; les *boys* sont maintenant aux écuries, sauf Spurlock, qui l'attend sur la porte.

— J'ai décidé de m'en aller, dit-il brusquement : voulez-vous régler mon compte?

Twenty-Sixth le regarde avec tristesse. Il s'y attendait... Pourtant ils ont déjà passé tant de jours ensemble, jours de péril qui comptent double, qui, mieux que le sang, vous font frères, depuis la fondation du T. O. T. !... « Comme c'était sauvage alors, en comparaison d'aujourd'hui !... »

— C'est précisément pour cela que je veux partir, répliqua le *cow-boy*. Il y a trop de monde ici, pour moi. J'ai voulu essayer, je ne puis pas ; et du reste, votre lord, vous savez, je finirais par tirer sur lui...

— Mon lord! répond amèrement Twenty-Sixth, mon lord! Écoutez, Spurlock, vous êtes furieux, mais il ne faut pas partir comme cela : attendez trois jours, et vous partirez pour le Nouveau-Mexique avec les six cents chevaux que nous devons livrer à la *Robinson Valley Co*. Vous choisirez vos cavaliers : et qui sait si je n'irai pas vous rejoindre là-bas? car moi aussi, je me trouve maintenant à l'étroit par ici!

— Cela me va... Dans trois jours, alors!

Trois jours après. Un *boy* en tête, au grand galop, pour indiquer la route aux chevaux, qui se précipitent affolés sur ses traces; quatre cavaliers sur les ailes, à gauche et à droite, et huit autres par derrière, pour les pousser hors des pâturages où ils sont nés, où ils cherchent à revenir chaque fois que l'allure se ralentit, voilà le tourbillon qui part du T. O. T. sous la conduite de Spurlock. Lord Rupert galope derrière : il oublie sa naissance et son rang. Émerveillé par son équitation anglaise, Spurlock ne peut s'empêcher de dire à Twenty-Sixth :

— Quel dommage qu'il soit lord! C'est un rude gaillard!

A la nuit, sept cavaliers retournent au T. O. T.: Spurlock

campe avec cinq hommes et un cuisinier, — qui porte en croupe sa tente et sa marmite. — Twenty-Sixth ne peut se résoudre à les quitter le soir même, il prend la résolution de les accompagner quatre ou cinq jours.

Le troupeau vaut cent mille francs, la route est longue à travers des pays inconnus, souvent infestés par les voleurs de chevaux. Mais Spurlock a donné sa parole, et Twenty-Sixth dort tranquille.

XXI

LE JUGEMENT DE SALOMON

Yoshika portait une queue de six pieds qu'il tressait avec amour, une fois par semaine, en attendant le jour où l'ange de la mort viendrait la tirer à lui. Alors, il suivrait, et, bienheureux, s'élancerait vers le paradis, où l'on fume nuit et jour la « fumée noire[1] » sans en être incommodé : — c'est ce que lui avait dit Benkei, le vieux prêtre de Hiyesan, et il savait que c'était vrai, aux États-Unis, au milieu des barbares, comme là-bas en Mandchourie, pays des aïeux.

Sous son petit chapeau de canotier, il l'enroulait donc avec soin, cette chevelure qui le gardait Chinois, et que, tant de fois, en cette station perdue de la prairie, Hayseed, sur la Cheyenne, des *cow-boys* de belle humeur avaient tirée ou voulu couper. Mais il se faisait si petit, si humble, dans son réduit de planches recouvertes de mottes de gazon, où il vivait de cinq *cents* de riz avec un demi-*cent* d'opium, — le prix du blanchissage d'un faux-col !... Il repassait si bien, et lançait si adroitement avec sa bouche l'empois sur les chemises de fête, qu'on avait fini par lui pardonner ses yeux en coulisse, son origine et sa queue orientales : il était même devenu l'ami de plus d'un cavalier des *ranches*.

Il ne faut donc pas s'étonner si ce matin-là, Jack Reid, de l'∞ *ranch*, prit fait et cause pour le Chinois, quand ce dernier arrêta lui-même — qui l'eût cru ? — un voyageur au milieu

1. L'opium.

de la grand'rue, dans un *démocrate*[1] que traînait une jolie mule.

Jack ne savait même pas de quoi il s'agissait; mais Yoshika, bouillant d'indignation, le lui eut bientôt expliqué.

— Cette mule est à moi! je l'ai achetée il y a trois semaines, et je l'ai perdue, il y a huit jours!

— Par le dieu d'Abraham! gémit l'inconnu, cet homme-là ment! J'ai acheté comptant cette mule à Chadron, avant de partir pour les Black Hills, où je vais exercer mon petit métier à Deadwood.

Son petit métier, c'était celui de sa race depuis bien des siècles, et que trahissait son nez recourbé : c'était un prêteur sur gages, et il emportait avec lui la balance où l'or des mineurs devait bientôt fondre de cent pour cent.

Jack fit la grimace : le juif ne lui disait rien de bon; d'autre part, il avait bien dans son portefeuille, cet inconnu-là, un acte de vente de Billy-le-Calendrier... Que dire à cela? Le pauvre Yoshika, lui, n'avait que sa parole. Mais il se fit si éloquent, il y avait tant de sincérité dans ses petits yeux en triangle, que Jack prit sur lui d'arrêter M. Nathan jusqu'à nouvel ordre. Il le remit à la garde de son ami Dan, et s'en fut conter le cas à Harry Lucius, de l'S. N. J., campé à un mille du village, avec une vingtaine de ses cavaliers. Ils partaient pour le Sud, d'où ils devaient ramener au printemps deux mille vaches du Texas.

Harry Lucius écouta gravement le *cow-boy*, but une longue gorgée d'eau et dit :

— Ceci est sérieux. Nous allons former un jury : je le présiderai; chaque partie plaidera elle-même, et nous déciderons.

Sitôt dit, sitôt fait; sur une de ces roches erratiques qui se sont jadis promenées aux environs du Wyoming, Harry Lucius s'installa tout armé, avec son grand foulard rouge qui flottait à son cou; à droite et à gauche, s'accroupirent douze *cow-boys* jurés, enchantés de juger une fois dans leur vie autrement que le revolver au poing; la population de Hayseed, — un peu plus du double, — fit le cercle tout autour, et Nathan fut introduit au centre avec Yoshika. La mule litigieuse,

1. Sorte de char à bancs.

dételée et tranquille sous un beau soleil de décembre, broutait en arrière, comme une bête qui a l'éternité devant elle.

— Messieurs ! — dit Harry Lucius, en vrai dandy qu'il était, — il ne sera pas défendu de rouler une honnête chique, mais la Cour ne permet pas de fumer. Veuillez maintenant prêter toute votre attention et juger en votre âme et conscience de libres citoyens américains... Yoshika, parlez d'abord.

— O toi, seigneur des *ranches* (Harry Lucius sourit avec bienveillance), écoute la prière du tout petit Yoshika...

Ainsi commença le Chinois ; et il jura sur les cendres des aïeux qui, depuis trois mille ans, dormaient là-bas, en Mandchourie, que la mule, sa bien-aimée Kusuri, lui appartenait, et qu'il la reconnaîtrait entre mille.

— De qui l'avez-vous achetée? demanda Harry Lucius.

— Du colonel qui mange toujours bien, seigneur des *ranches* !

— Qui voulez-vous dire ?

— Un *cow-boy*, gros et petit : voici son nom, là, sur ce papier !

Il défit sa tresse, en tira un chiffon où les *cow-boys* aperçurent avec désappointement quelques caractères chinois.

— Je ne puis rien lire, dit le *foreman*. Que voulez-vous qu'on fasse, si vous ne pouvez nous dire son nom en anglais ?

Le Chinois se tordit les mains avec un vrai désespoir :

— Et pourtant c'est bien là ma Kusuri, qui m'a coûté une vache, toute une vache, mes économies de toute une année, et qui s'est sauvée il y a huit jours, après avoir brisé ma voiture !... Faut-il donc la perdre de nouveau, après une aussi cruelle séparation ?... Seigneur, seigneur des *ranches*, aie pitié du tout petit !... aie pitié...

Il tomba à genoux : ses yeux en triangle étaient remplis de larmes.

— Et moi, cette mule m'a coûté deux vaches, répondit Nathan. Vous voyez bien que ce n'est pas la même... Et puis, j'ai un papier, moi !...

Et il agitait triomphalement son acte de vente, dont la date coïncidait avec la fuite de Kusuri.

Harry Lucius commençait à s'impatienter, quand il eut une inspiration renouvelée de Salomon :

— Si vous ne pouvez vous accorder, dit-il, je vais faire

trancher la mule en deux !... Yoshika aura le derrière, et Nathan le devant !... Acceptez-vous ?

Yoshika saisit la queue de l'infortunée bête, et Nathan ses oreilles trop longues ; tous les deux répondirent en même temps :

— Nous acceptons !

Harry Lucius étouffa un juron : sa combinaison avortait piteusement. Le jury, cependant, chiquait avec une intensité qui prouvait une tension d'esprit extraordinaire.

Tout à coup, Jack Reid, qui depuis un moment examinait l'horizon, poussa un cri de joie :

— Voilà Billy lui-même ! quelle chance !

Oui, c'était bien lui, avec sa physionomie réjouie de paresseux, qui disposa tout de suite les jurés en sa faveur. Il se rendait au 101[e] *ranch*, et, par le plus grand des hasards, avait fait un détour pour venir luncher à Hayseed.

Il avança, souriant et curieux, au milieu du carré, un gros cigare à la bouche.

— Témoin ! fit sévèrement Harry Lucius, on ne fume pas ici ! Respect à la cour !

— C'est lui, seigneur ! cria le Chinois, qui n'en pouvait croire ses yeux. C'est lui le colonel qui mange toujours bien ! C'est lui qui m'a vendu la mule !

Profonde sensation dans la cour. Billy regarde avec surprise Yoshika, puis se tourne vers Nathan : son sourire disparaît, il devient très rouge. Il est vrai qu'il fait bien chaud sous le soleil qui tombe à pic. Puis il se met à se dandiner, ce qui dénote chez lui une perplexité profonde, et se ressaisit enfin dans un déluge de paroles :

— J'allais éteindre mon cigare, colonel. Je n'ignore pas les bonnes façons, ayant eu l'honneur d'être élevé dans un collège mixte de l'Est, où se trouvaient la plupart des filles des Quatre cents de New-York. Toutes, elles aimaient la beauté de mes manières. Ainsi, madame Cleveland, qui était alors ma voisine en calligraphie, me disait...

Quand Billy parlait là-dessus, il prenait régulièrement le mors aux dents, impossible de l'arrêter. Cependant, Harry Lucius le coupa sans cérémonie :

— Au fait, témoin ! Vous nous raconterez cela plus tard. Est-ce vous qui avez vendu cette mule à M. Nathan, il y a huit jours ?

Billy s'interrompit net ; il examina la mule sous toutes ses faces, puis il cracha à dix pieds devant lui sans répondre. Comme un seul homme, le jury l'imita : c'était pour eux une contenance, comme, pour d'autres, c'est le pince-nez ou le monocle, la chique, la pipe ou la boule de gomme.

— Voyons, est-ce vous, témoin? redemanda Harry, avec un sourire au coin des lèvres.

— Cela se peut, colonel, répondit alors Billy.

— Ou bien, serait-ce la mule que vous avez vendue, il y a trois semaines, à Yoshika?

Billy regarda d'abord le jury, puis Harry Lucius.

— C'est bien difficile à dire, Votre Honneur. Voyez-vous, j'avais les deux sœurs si pareilles qu'il m'a toujours été impossible de les distinguer l'une de l'autre. J'en ai vendu une à Yoshika, l'autre à Nathan...

Ici Nathan poussa un soupir lamentable, en songeant qu'il avait payé le double du Chinois.

— Quant à dire laquelle des deux est celle-ci, je ne le saurais en réalité.

Quelqu'un murmura par derrière, dans la foule :

— Il n'y a jamais eu qu'une mule! Et voilà comment Billy a fait douze vaches!

Billy n'était pas querelleur et ne touchait jamais à l'énorme revolver qu'il portait sur son postérieur rebondi, mais cette remarque le cingla aussi vivement qu'une vérité.

— Ecoutez ce *fils de fusil*[1] ! répondit-il en dominant de sa voix l'éclat de rire irrésistible du jury : parce qu'il a dû tricher quelques niais au poker, le voilà qui veut inonder de sa bave de serpent à sonnettes un honnête homme!... Je me suis fait moi-même, monsieur! (C'était vrai, hélas!) Et pour débuter dans la vie, je n'ai trouvé dans l'héritage de mon père que les deux dents en or que le dentiste lui avait fait payer dix dollars, et que je n'ai pu revendre qu'un dollar et demi!... Si je suis arrivé à l'aisance après un début pareil, c'est à force de travail et de persévérance!... Pouvez-vous en dire autant, mon brave *tenderfoot*?

L'inconnu s'en alla : la réponse foudroyante de Billy lui

1. *Son of a gun.*

avait ramené tous les esprits. Quand le silence se fut rétabli, Harry Lucius dit :

— Nous allons demander à l'animal en litige de trancher la question. Yoshika, vous passerez à ma droite, en tenant une casserole d'avoine. Nathan, vous ferez de même à ma gauche!

Quand les deux adversaires furent prêts :

— Lâchez la mule!

— Kusuri, mon beau lotus, soupira Yoshika, viens, viens à moi!

— Ma douce colombe du Liban, nasilla Nathan, viens retrouver ton maître!

Tous les deux agitaient désespérément leurs casseroles où l'avoine résonnait avec un bruissement de serpents à sonnettes.

Kusuri leva la tête, indécise, et aspira l'air. C'était un vrai parfum que cette avoine!... Elle fit un pas vers Nathan. Jack se mit à jurer; le juif redoubla ses appels; les yeux en triangle de Yoshika se remplirent d'eau, sa voix devint tremblante :

— Kusuri! ô ma Kusuri, m'as-tu oublié?...

Tout à coup, sur la Cheyenne, éclata une fanfare de hennissements, appels aigus de chevaux sauvages qui s'approchaient parfois de Hayseed : on les entendait frapper la terre du pied, tandis que, les naseaux frémissants, ils considéraient le groupe étrange présidé par Harry. Kusuri tourna ses grandes oreilles vers ses frères du désert : une seconde encore d'hésitation entre l'avoine et la liberté, puis elle fit volte-face, dispersa le jury et l'auditoire en deux ou trois ruades sonores, et se rua vers la Cheyenne. Déjà on ne la distinguait plus, là-bas, galopant farouche et libre, entièrement transfigurée au milieu de la troupe enragée des chevaux.

— Kusuri appartient à la Prairie, dit gravement Harry Lucius, après l'avoir suivie du regard : le ciel vient de le décider... Elle valait son pesant d'or, n'est-ce pas, Billy? Vous, Yoshika, et vous, Nathan, vous remettrez au président du jury dix dollars chacun pour les frais de cour.

Seulement, il n'y avait pas de whisky à Hayseed, un village trop nouveau pour avoir ses alcools clandestins : — la « prohibition » venait d'enlever par surprise le Dakota : — la soif du jury qui avait vingt dollars à sa disposition, une

de ces soifs ardentes que seuls les États « prohibitionnistes » peuvent connaître, augmentait de minute en minute. Que faire? Billy lui-même désespérait, quand Harry Lucius eut une idée de génie :

— Nous avons soif, dit-il ; Buffalo Gap est trop loin : eh bien ! arrêtons l'express de midi : il y a un *dining car*[1] ; nous trouverons là tout ce qu'il nous faut.

— Vous oubliez que le territoire est « tempérant », dit Loïs de Bère.

Harry Lucius éclata de rire :

— Ah ! mon garçon, que vous êtes encore enfant !... Mais c'est précisément pour cela que nous trouverons tout ce qu'il nous faut dans cet express ! Voici bientôt l'heure : attention, vous autres ! Nous allons nous rendre jusqu'au premier crochet de la voie, au sortir des collines. Vous, Billy, vous resterez à cheval en travers des rails pour obliger le mécanicien à...

— Je ne crois pas que Pinto y consente, fit Billy, soupçonneux.

— Allons donc !... un cavalier comme vous !... Et puis, pour votre peine, c'est vous qui aurez soin du ravitaillement, dans le *dining car*... Payez du reste tout ce que vous prendrez. Vous, Loïs, et vous, Dick, vous galoperez à droite et à gauche du mécanicien, en le mettant en joue. S'il n'arrête pas sa locomotive à la première sommation, tirez au ras de sa figure : il n'y a pas de meilleur argument. Vous, mes enfants, montez tous ensemble à l'assaut : quatre au *dining car* avec Billy, le reste avec moi, dans les autres compartiments, pour tenir les voyageurs en respect. Quand je pousserai le cri de guerre sioux, tout le monde descendra. Que ceux qui ne veulent pas être reconnus plus tard se mettent une feuille au coin de la bouche : il n'y a rien qui vaille ce déguisement-là. Surtout, pas de sang, à moins qu'on ne vous tire dessus...

Dans l'express qui avait quitté Deadwood à sept heures du matin, le révérend Emmanuel Morrisson, brillamment rasé, finement culotté, avec de magnifiques *knickerbockers* de satin noir, adressait une courte homélie à ses ouailles, les pieuses et laides dames d'Omaha, venues avec leur pasteur pour com-

1. Wagon-restaurant.

battre le bon combat, et annoncer le méthodisme aux grossières populations du Dakota. Même, le révérend avait dans le train son wagon-chapelle, innovation de génie, et si confortable! qui coûtait un peu cher à la congrégation, mais qui faisait tant de bien!

— Jugez donc, mesdames, si nous ne réalisons pas le rêve du xxe siècle!... Ce n'est plus le peuple qui va à l'église, c'est l'église qui va au peuple!

Et les belles et bonnes paroles coulaient de source chez ce digne homme, si plein de respectabilité, de foi en son œuvre, avec son air de digestion facile, de confort et de pitié pour les infidèles. Et de la congrégation même, quel parfum s'exhalait, parfum de moralité, de religion riche et généreuse!...

Cependant, l'express filait toujours, — cinquante milles à l'heure, — et le wagon-chapelle aussi. Entre temps, madame Hilda Currie parla de sa « Ligue de secours aux petits Chinois d'Omaha », pauvres petits païens, abandonnés en pays étranger, au milieu des trois à quatre mille vagabonds de la ville! Quant à Edgar Campbell, président de la Société protectrice des animaux, il s'élevait avec chaleur contre un nouveau papier tue-mouches, ou plutôt colle-mouches, qui faisait périr ces pauvres bestioles dans l'agonie la plus terrible, celle de la faim!

— On m'a affirmé que notre Compagnie des tramways d'Omaha, qui use cinq cents chevaux par an, l'a adopté pour ses écuries. J'ai peine à le croire, mais je vérifierai... Eh bien, eh bien, qu'est-ce que cela? Ah! mon Dieu! le train est attaqué par des bandits!

Oui, ils avaient cet air-là, les *cow-boys* de l'S. N. J., quand ils sautèrent sur les marchepieds des immenses wagons; l'express avait sifflé « en détresse », pour prévenir le gardien des bagages, puis s'était arrêté brusquement. Le mécanicien tenait à la vie, et les carabines de Loïs et de Dick étaient trop près de lui pour le manquer. Une seule, et il aurait peut-être ouvert tout grand le piston et passé à toute vapeur sur Billy et Pinto: mais deux, c'était trop. Que les voyageurs se tirent d'affaire!

— *Hands up!* cria Jack Reid, dans le wagon-restaurant où restaient quelques déjeuneurs en retard. Par ici, Billy! ce noiraud-là va nous trouver sans doute ce qu'il nous faut.

De fait, le garçon nègre du wagon, qui grisonnait de frayeur, se multiplia pour leur remplir un panier de whisky, — liqueur médicale dans les États tempérants — et d'Apollinaris.

Billy passa ensuite dans les autres wagons, où ses amis tenaient en respect les voyageurs épouvantés. Dans celui du beau monde, — le compartiment du révérend, — Harry Lucius, toujours poli, avait immédiatement déclaré aux dames qu'elles n'avaient rien à craindre de lui ou de ses compagnons, si bien que trois d'entre elles étaient déjà revenues de leur évanouissement et le trouvaient « très joli garçon sous son grand *sombrero !* » — remarque que Billy saisit au vol et dont il se crut l'objet, avec sa modestie accoutumée. Il salua donc ces dames, en ajoutant au salut un clin d'œil qui les fit devenir cramoisies, — crainte ou colère, qui sait ?, — puis se retourna vers le révérend et les beaux messieurs terrifiés, tous les mains en l'air ; et, aussitôt, les dures années de son enfance lui repassèrent devant les yeux :

— *Hello !* dit-il, voilà précisément le genre d'hommes qu'il me faut... Y a-t-il ici quelqu'un du Kentucky ?

— Moi, — répondit Edgar Campbell, presque à son insu.

Billy marcha vers lui, lui frappa familièrement sur l'épaule, tandis que l'autre le regardait avec un certain mépris.

— Charmé de vous rencontrer, mon vieux ! Allons ! il me faut votre élixir de longue vie (*your pain killer*[1]) !

— Je n'en ai pas, protesta d'un air indigné le président de la Société protectrice des animaux.

— Pour ne pas vous obliger à baisser les mains, continua Billy comme s'il n'avait rien entendu, — je vais vous le tirer de votre poche !

De fait, il lui trouva dans la redingote un flacon de ce whisky du Kentucky dont les connaisseurs disent tous : « En boire, et puis mourir ». Seulement ce flacon simulait, à s'y méprendre, un livre cartonné, du format d'un paroissien, et sur le dos on lisait en lettres d'or : « Bible ».

Les dames se regardèrent, indignées ; leur évanouissement cessa du coup. Le révérend Emmanuel se détournait avec

1. Littéralement : « tueur de douleurs ».

horreur : tout le wagon scintilla devant les yeux d'Edgar comme s'il avait eu ce flacon-là dans la tête.

Mais comment décrire la stupeur du révérend lorsque Billy, s'approchant de lui, retira de sa redingote un flacon pareil, — en réalité celui de Campbell que le malin garnement venait d'y glisser? — Il rougit, il pâlit, il perdit si bien la tête qu'il oublia le fameux « *Hands up !* » et porta les mains à son visage : *Vade retro, Satanas !*

Heureusement, Harry Lucius ne tira pas : il riait de trop bon cœur.

— Voici un dollar, mon révérend, fit Billy avec un petit salut de la tête. Vous êtes un homme d'esprit, qui savez donner l'eau comme la parole de vie !... Merci encore et au revoir. *Ta ra ra boom de ay !*

Sur cet affreux calembour et ce refrain, l'express se remit en marche.

A partir de ce jour, le révérend Emmanuel Morrisson a perdu la confiance de l'Église méthodiste. Et cependant, que n'a-t-il pas fait pour la reconquérir de haute lutte? C'est lui qui, d'une chaste ombrelle, a percé, au musée d'Omaha, cette magnifique peinture des *Trois Parques*, où la Jeunesse est fort décolletée. Toutes les protestations du digne homme ont été vaines, tous ses hauts faits sont demeurés stériles. Il n'est plus à Omaha : on l'a envoyé se retremper à Toronto (Canada). C'est encore lui qui a failli causer un conflit international, en révélant aux citoyens de la ville sans tache le cynisme du club de *base ball* de New-York, qui joue parfois le dimanche, et qui a adopté le titre de *Toronto Club !* L'oncle Sam s'est déclaré incompétent, les réclamations du révérend et de toute une ville ont été dédaigneusement ignorées : il n'a donc pu, cette fois encore, faire oublier son passé, le pauvre homme ; et d'avancement, il n'en aura jamais, non, jamais. Aussi jusqu'à sa mort ses cheveux gris se dresseront sur sa tête au souvenir du Dakota et de ses *cow-boys !*

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

(La fin au prochain numéro.)

LE SALON

DU CHAMP-DE-MARS

L'an 1896 ne marquera pas une date importante dans l'histoire de notre école; c'est l'écheveau qui se déroule, c'est le fil de l'eau, c'est le flux épandu d'une marée annuelle que ne trouble aucun vent du large. Au Palais du Champ-de-Mars, comme au Palais des Champs-Élysées, la température est restée ce qu'elle était le printemps dernier; elle stationne en ces régions modérées où il n'y a ni éclosion à espérer ni paroxysme à craindre. La Société nationale, la grande confrérie des dissidents, qui seule nous occupe ici, garde sa tenue nette et sa discipline; elle a foi dans son blason, et son cri de ralliement n'a certes rien d'agressif pour quiconque est de bonne foi; mais son exposition n'a point à nous déceler la moindre fermentation nouvelle. On dirait d'une période d'attente où, instinctivement, chacun se confine en sa besogne journalière par habitude et par prudence.

Heureusement, — combien il nous est doux de le redire souvent ici même! — cette maison est devenue la maison de

Puvis de Chavannes, et l'art du maître est un drapeau qui va se déployant sur le monde. Il n'y a pas de destinée plus enviable que celle de servir sous ces enseignes pures et nobles ou d'abriter ses misères à leur ombre: car, d'année en année c'est un croissant triomphe et ce sont des trophées imprévus. Historiquement parlant, il n'y a pas d'exemple d'une progression aussi constante, aussi régulière, aussi harmonieusement rythmée, d'une santé morale et d'une volonté créatrice aussi soustraites au hasard, aussi également dispensées. En parlant de celui sur lequel on a tant écrit, on sent se fausser toute littérature et s'ébrécher toute critique, et c'est vraiment devant son œuvre qu'on voit le néant des examens méthodiques et des analyses raffinées, puisque l'œuvre est incessamment neuve et que depuis trente ans l'auteur n'a pas varié.

En voici la preuve deux cents fois répétée dans ces dessins qui occupent la vaste salle où se trouvait, en 1889, le rendez-vous d'honneur de l'exposition centennale. Là est la leçon que les plus bornés ont comprise ces jours-ci; là sont les matériaux dont Puvis de Chavannes s'est servi pour bâtir son monument; toutes les habiletés et toutes les fausses élégances dont les modes sont composées font ou feront leur *mea culpa* devant ces fières études qui ont en germe tous les caractères du grand art et de la poésie et qui sont enfin sorties des cartons de l'artiste pour attester son tendre amour envers la divine nature à la face de ceux qui pouvaient le méconnaître. Que ceux-là regardent aussi les cinq panneaux qui vont compléter à Boston la décoration du Musée : vraiment, leur inspiration sort d'une source de cristal, où les images se reflètent agrandies et consacrées. Pas de complications savantes et nulle crainte du lieu commun : *l'Astronomie*, ce sont des pâtres qui observent le ciel, au temps que l'humanité rampait dans la matière, et c'est la simple paraphrase du vers :

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit.

L'*Histoire*, c'est la Muse pieuse qui erre dans les ruines et descend dans les cryptes écroulées. La *Poésie bucolique*, c'est Virgile aux champs, et la *Poésie dramatique*, Eschyle ;

et ce dernier voit devant lui se dessiner la visite éperdue des Océanides au Prométhée rédempteur. *Homère* enfin revit une fois de plus devant nous, et ses deux filles de gloire, l'Iliade et l'Odyssée, l'accompagnent comme il sied. Ces visions séculaires, ces héros humains aux gestes calmes et forts replacés dans des paysages dérobés à quelque Atlantide seront, dans l'histoire de l'art français, la sereine éphéméride de la présente année.

Où irions-nous, après cette halte vivifiante, sinon à un artiste ému toujours et persuasif? M. J.-C. Cazin a une place d'élection parmi les maîtres obstinés, volontaires, rectilignes, qui ont souci de leur artistique dignité et se gardent des compromissions. Loin du bruit et des théories, il a trouvé le secret d'un charme enveloppant, d'une insinuation mystérieuse, d'une silencieuse éloquence. On ne peut aimer que d'un amour rare et fidèle ces humbles paysages veloutés où de rustiques parfums semblent verser la paix, l'idéale paix des heures, et, sans penser aux fadaises qui ont cours, — surtout à cette célèbre correspondance des couleurs, des sons et des odeurs qui vraiment ne mérite pas d'être si souvent citée, — on goûte en eux les harmonies universelles que la peinture distille habituellement avec tant de parcimonie au prix de la musique.

La courtoisie que nous devons à un hôte ne nous interdit pas d'exprimer nos regrets et notre désillusion devant l'envoi de M. Burne-Jones. Autant le perpétuel renouvellement et la verte sensibilité devant la nature nous enchantent chez les doyens de nos peintres, autant la stagnation et la convention, fût-elle parée de voiles spécieux, désoblige notre loyauté. Ce portrait est, hélas! signé d'un nom respecté; c'est l'œuvre d'un chef d'école vers qui alla notre élan premier, lorsqu'il exposa de grandes images froides et mélancoliques, magnifiées par un souffle mythologique, par la fable antique qui a toujours de merveilleux attraits. Mais est-ce à cette technique indigente que l'étude des anciens a mené leur fervent et presque religieux disciple? Il faudrait alors la proscrire à jamais. Tout le génie passé et présent de la race anglaise, toute la lignée de ses portraitistes condamnent d'ailleurs l'impersonnalité de la triste chrysalide que voilà, et nous regardons avec stupeur cette pellicule transparente, péniblement coloriée.

cette effigie malade et vieille d'une maladie sans nom et d'une vieillesse sans beauté. C'est l'écroulement d'un système débile et la faillite d'une esthétique hybride.

La *Cène* de M. Dagnan-Bouveret est un tableau plein d'intérêt, une œuvre grave et virile. L'art qui se respecte attire à soi le respect et ce n'est pas légèrement qu'il convient de le déterminer. Il y a longtemps, en effet, qu'une composition si profondément ressentie n'avait paru dans les expositions publiques et l'on ne saurait trop remercier l'auteur, en ces jours de charlatanisme, de la simplicité et de la retenue discrète qu'il y a conservées. Le tact supérieur de M. Dagnan se trouve ainsi être un des facteurs de son succès; le spectacle y a gagné une majesté sobre et une ampleur naturelle, auxquelles le savoir matériel du peintre a ajouté la recherche d'un réel caractère.

M. Dagnan a fait de fortes études et cela demeure un viatique fort précieux que d'avoir un bon outil solide en main. Bastien Lepage et lui se formèrent longuement à l'École des Beaux-Arts, sans que, par bonheur, l'Académie les ait trouvés mûrs pour la Villa Médicis. L'indépendance leur donna une avance considérable, et aujourd'hui le survivant, notre cher Dagnan, a sur beaucoup de ses contemporains l'avantage d'un dessin sûr et d'une connaissance des lois premières qui l'empêchent de craindre et de tâtonner. C'est à l'art de Delaunay qu'on peut comparer l'œuvre qu'il vient de concevoir. La figuration de la *Cène* est la figuration traditionnelle, sauf une nuance difficile à définir de pittoresque plutôt inutile. Les types des apôtres sont en effet choisis avec une habileté calculée et disposés avec un souci d'agencement que n'eurent jamais les maîtres d'autrefois. Il ne faut d'ailleurs chercher ici aucune préoccupation de vérité ni de couleur locale, non plus que se reporter à la façon dont M. J. Tissot a traité le même sujet dans ses précieuses illustrations des Évangiles. L'important est que la figure du Christ soit, ce qu'elle est par bonheur, touchée avec de grands ménagements.

Nul sujet n'est plus épineux, et, en vérité, si ce généreux effort d'un peintre très bien armé ne nous satisfait qu'à un point de vue purement plastique, c'est parce que nous croyons qu'il y a témérité à vouloir traduire *avec talent* un sentiment

aussi grand et complexe que celui de l'onction religieuse. Certains ont fait à M. Dagnan le facile reproche de prosaïsme et se sont étonnés de voir là des affirmations plastiques fort nettes, au lieu de spectres fluents et sans consistance : ceux-là montrent le bout de l'oreille et se plaignent de la santé d'autrui, au lieu de s'avouer malades. Pour nous, le spectacle manque du mystère attendu parce que l'intimité n'est pas complète entre Jésus et ses disciples ; et ce qui rompt cette intimité, c'est surtout la lueur qui émane de cette grande figure dressée. L'artifice ne semble pas surnaturel ; il a même quelque chose de tant soit peu choquant, puisque le rayonnement de la face divine projette au mur l'ombre corporelle du Messie. Il faut bien le dire, au surplus : les *Pèlerins d'Emmaüs* sont l'inimitable chef-d'œuvre qui doit désespérer les artistes modernes et les dissuader de lutter au XIX[e] siècle contre la matière pour ne vouloir peindre que l'esprit. Rembrandt seul a le droit de baigner dans un reflet miraculeux la table des deux paysans à laquelle un Dieu daigna s'asseoir.

L'art a ses maladies et ses malades ; mais, en France, les épidémies sont de courte durée. Jadis, il n'y avait guère qu'une outrance avérée contre laquelle la peinture eût à se défendre : c'était l'outrance du pinceau, l'outrance matérielle du *métier*. On crut longtemps que l'art était en péril du fait des impressionnistes et des *pointillistes* de toute sorte. Mais l'événement a prouvé que c'étaient là des craintes chimériques, et le bon sens a pris le dessus. Aujourd'hui, il y a l'outrance de l'idée qui se révèle comme une dangereuse névrose. Faut-il s'alarmer encore ? Non : les mystiques à froid et les abstracteurs de quintessence disparaîtront sans doute comme ont disparu les *tachistes* et les *luministes* échevelés.

Cependant, entre le personnel des deux groupes outranciers, — souvent doublés de simples ironistes — il y a une grande différence. On pourrait comparer les premiers en date à de bons garçons, un peu grossiers, mais francs, passionnés pour leur art, qui croyaient découvrir des procédés nouveaux pour transcrire la nature et peindre la lumière, et qui se donnaient beaucoup de mal par naïve ignorance. Il leur a été impossible de se résumer en une œuvre belle, mais tout ce qu'il y

avait d'acceptable dans leurs essais est entré dans le domaine commun, dans le grand torrent, et ils n'ont pas été inutiles. Les nouveaux venus sont plus habiles : dispersés en petites chapelles et retranchés derrière les mots vagues d'idéalisme et de philosophie, ils cachent leur bonne santé sous des façons d'éthéromanes et sont cruellement offusqués par le grand soleil et la bonne mère nature. Eux non plus n'arrivent point à produire leur chef-d'œuvre ; et ils cherchent partout un conducteur, M. Puvis de Chavannes s'étant nettement refusé à porter la bannière de leur idéalisme sectaire. En haine de tout ce qui est matériel, ils font une guerre sans pitié au premier groupe, et c'est ainsi que M. Monet n'a pas de pires ennemis que les peintres de l'âme. Enfin, — le trait est à noter, — ni les uns ni les autres n'ont jamais abordé de front le portrait ; leur effort s'arrête devant la ressemblance et le contour obligatoires.

Le public a souvent trouvé la Société nationale trop indulgente pour les outranciers du métier et les sentimentaux détraqués. Cette année, grâce à l'ouverture de nouvelles salles d'expositions parisiennes sans doute, l'école mystique et symbolique est clairsemée, disjointe. L'aspect des grandes galeries offre une réelle homogénéité où triomphe, en dépit de tout, un matérialisme de suffisant aloi.

A quoi se fier, d'ailleurs, et comme on aurait tort de voir partout des précipices ! La peinture inutilement fade et diluée, faite au lait de chaux teinté, au blanc et bleu, la peinture crayeuse et pulvérulente à laquelle, par un insupportable abus de mots, on donnait hier encore l'étiquette de *décorative*, cette peinture a presque disparu. Les tableaux clairs sont nombreux, mais ils ont des raisons d'être clairs, et les tableaux de coloration foncée abondent. Il y a là un peu de réaction, ce qui n'est pas un mal, à condition que le noir, à son tour, ne devienne pas un moyen d'escamotage. Mais le fameux *ton chaud* qui naguère était la monotone livrée des Salons, le *jus* débordant contre lequel il a fallu si fort lutter, le cambouis florentin n'a pas reparu, ou du moins ce n'est pas ici qu'il sévit désormais.

Il n'y a pas dix ans, dans les salles du Palais de l'Industrie, les tableaux de Duez, de MM. Roll, Gervex, Besnard, etc.,

tranchaient en notes claires dans le concert officiel, et nous avons déjà peine à nous le figurer. Ceux que nous venons de nommer furent parmi les premiers qui décidèrent la scission des Salons français, et déjà nous ne comprenons plus qu'ils aient pu faire alors une révolution, tant nous les trouvons pondérés. Duez, hélas ! nous a été enlevé bien cruellement. Ce fut un artiste tendrement studieux de la nature extérieure ; son art sans mensonge et sans afféterie était réchauffé par une émotion discrète et vraie et servi par un fin métier. Son nom ne se trouve au Champ-de-Mars que sur une étoffe dont il composa le dessin floral. MM. Roll et Gervex ont conservé leur palette ; mais M. Besnard ne cessera pas de varier : il se joue dans le prisme avec une facilité et une élégance innées, et cette aisance cache beaucoup de force et réjouit l'œil par sa spontanéité. Une fable dit que Milon de Crotone prenait parfois une orange en sa main et que, tel effort qu'on fît pour la lui arracher, il ne l'écrasait pas, tandis que tout autre, par un effort antagoniste, eût abîmé le fruit. Dans ses hardiesses les plus aventurées, dans les gageures qu'il gagne en riant, M. Besnard excelle à conserver à ses grandes ébauches un duvet délicat. Cette année, c'est la moire de l'eau qu'il se divertit à peindre dans de grands paysages du lac d'Annecy auxquels il a prêté de singuliers aspects tahitiens.

Ce n'est point par esprit de taquinerie que nous nommions tout à l'heure quelques-uns des fauteurs de la dissidence qui a coupé en deux l'art français, mais pour secouer un peu cette épithète de révolutionnaires qu'on pique volontiers au manteau des membres de la Société nationale. Il est à peine nécessaire de rappeler qu'elle compta dans ses rangs, dès le premier jour de l'exode, Meissonier, Galland, Chenavard, Ribot, ces belles gloires disparues. A cette heure, le président respecté de la section de peinture est M. Carolus-Duran, dont sept portraits attestent la fécondité jamais lasse dans un genre qui ne souffre pas la moindre intransigeance.

On pratiquait autrefois des classements faciles, surtout pour les jeunes talents en *devenir* ; de nos jours la critique ferait de la mauvaise besogne en rapprochant les unes des autres les jeunes recrues sur lesquelles elle fonde espoir. A peine

peut-on dire que MM. Aman-Jean et Ménard ont à peu près le même coloris et s'y cantonnent avec une égale obstination. M. Aman-Jean ne modifiera pas le sien de si tôt, car il répond chez lui à une vision teintée de je ne sais quelle mélancolie de bon goût; mais M. Ménard va peut-être évoluer et sortir des crépuscules où sa jeunesse chercheuse ne peut pas rester confinée. Même pour les plus jeunes et les meilleurs, comme en ce cas-ci, il y a danger à avoir une *gamme*, comme dit le réjouissant argot du journalisme pressé : leur *gamme* a plu, leur musique plaira bien davantage.

Du moins, il y a des rapprochements extérieurs qui s'imposent. La rudesse, la massivité rustique et nettement soulignée de M. Cottet prend son prix dans un coloris obscurément riche. Certains verts, certains jaunes, sont là qui n'ont rien de vulgaire et serviront, il faut l'espérer, à de plus judicieux emplois. Or, les tons affectionnés par M. Vail sont de la même famille, et le peintre belge Evenepoel, comme beaucoup de ses compatriotes, aime la même matière âpre et sourde.

Il ne faut pas demander à la Société nationale de vastes pages d'histoire, des voiles de trois-mâts historiées d'épisodes mythologiques, ni de grandes affiches de candidature à la notoriété. Les laborieux efforts scolaires ne sont ni dans ses goûts ni dans ses mœurs. En revanche, le portrait et le paysage s'y développent à l'aise et y prennent une place envahissante qui ne leur est pas marchandée. La fleur du paysage est une fleur populaire ; on la vend par poignées, et rarement elle est sans parfum. Or, elle continue de croître avec vigueur sur deux terrains divers : parmi les rocailles de la Provence, dans les calanques de la Méditerranée et dans les landes de Bretagne. Il s'est formé une école provençale et une école celtique qui parlent deux langues franchement opposées, l'une sonore et brillante, l'autre lente, moëlleuse et augurale. A côté des explorateurs de la Corniche française, dont M. Montenard est l'actif représentant, et que M. Elliot veut dépasser à tout prix, voici, fidèles à Paris et à ses environs, MM. Raffaelli et Billotte ; voici les austères notations de M. Griveau, les mers d'Armorique de M. Latenay, les improvisations de MM. Sisley et Lebourg, deux vétérans de l'avant-garde impressionniste

qui sont aujourd'hui encadrés dans l'armée régulière des peintres du plein air.

Mais il est impossible de poursuivre sans dénombrer une autre armée, polyglotte quoique disciplinée, qui collabore aux succès de la Société nationale sous des pavillons alliés. Les écoles étrangères ont, au Champ-de-Mars, leurs meilleurs protagonistes qui sont devenus nos amis et qui ne laissent pas que d'avoir une visible influence sur le goût national. De même que nous saluons au Palais des Champs-Élysées MM. Herkomer, Lorimer et Struys, nous donnons ici l'accolade à toute une pléïade de compagnons dont l'étreinte est parfois si vigoureure qu'elle nous fait perdre haleine. A notre sens, la plus saine des réactions contre l'idéalisme, qui prêche un fâcheux détachement de la réalité tangible, c'est l'exercice du portrait: et c'est justement là que les peintres étrangers tranchent avec le plus d'originalité. Derrière ceux qui ont pour ainsi dire conquis chez nous la petite nationalité, derrière MM. Boldini, La Gandara, Zorn, Edelfelt, sont venus MM. Glehn, Alexander, Lavery, Guthrie, H. Johnston, etc... M. Whistler se repose cette année; mais M. Sargent envoie un portrait de sa meilleure façon, svelte et réfléchi. Et c'est à ces adversaires qu'un jeune peintre français, M. J.-E. Blanche, a jeté le gant. Le *Portrait de M. Fritz Thaulow*, entouré de sa femme et de ses enfants, est une œuvre de primesaut, conçue librement dans l'esprit qu'on a le droit d'appeler décoratif, et où le goût le plus fin vient embellir une solide armature. L'école anglaise du commencement du siècle a certainement fourni à l'artiste des exemples de ces groupes de famille saisis sur le vif que notre école a tout à fait désappris d'agencer avec esprit et vérité. Mais une facture toute moderne, séduisante et fraiche à ravir, habille d'une grâce naïve et originale cette scène toute aimable, sans lui retirer son indéniable caractère de volonté pénétrante et d'intimité attendrie.

M. Fritz Thaulow lui-même est, on le sait, un virtuose en matière de paysage septentrional, et M. Harrisson nous donne tous les ans des marines imprégnées de la vague poésie des eaux incessamment remuées et murmurantes. Cette fois, M. Brangwyn, un Flamand bien connu des habitués des Salons

de Londres, nous fait juges d'un *Saint Siméon stylite* qui est composé et exécuté avec un certain sans-gêne plein de malices : on y retrouve la palette effacée de ces *Rois Mages* qui succédèrent à des turqueries embrasées; mais l'incohérence y est grande et l'aspect creux de cette peinture ne permet d'y reconnaître que des intentions volatiles.

Hélas! la facture ne préoccupe plus l'artiste contemporain que dans certains cas exceptionnels. Il est pourtant impossible de s'abstraire complètement de la technique et du procédé de la touche en matière picturale. Les œuvres de M. Frédéric ne sont-elles pas, par exemple, des modèles de minutieuse patience et rien de plus? Il semble que le peintre belge se soit oublié, cette année, et c'est sûrement un défi au bon sens que lance M. Liebermann dans ses repoussants tableaux aux empâtements boueux et lourds. Nous comprenons que certaines toiles offusquent le public de Munich à l'exposition dite de la « Sécession » qui se tient en cette ville: car M. Liebermann, qui est un des fondateurs de la société novatrice, n'a rien innové que la plus trouble des cuisines.

Dans un autre genre, M. Delville, un jeune peintre belge qui a remporté l'an dernier le « prix de Rome » de Bruxelles, n'a aucune des qualités que le goût français réclame de ceux qui veulent faire grand. Rien de plus vide, en son pullulement, que la figuration intitulée les *Trésors de Satan*, dont il est impossible de donner une paraphrase raisonnable; rien de plus déplaisant que le ton vaseux et le vernis jaunâtre qui enduisent ce cauchemar aquatique, où la forme et la couleur sentent la corruption et la vulgarité, avec mille prétentions à des effets de féerie, à des étrangetés de pacotille.

Oui, il y a une école littéraire qui pèse lourdement sur les artistes aujourd'hui jeunes. Ceux dont le tempérament est robuste éliminent le poison; les autres deviennent et restent anémiques pour y avoir une fois goûté. Ce *morbus litterarum* sévit dans tout pays et contamine justement les plus intelligents des étudiants de l'art. Le procès de la peinture littéraire a bien souvent été fait; il faudrait l'instruire sur de nouveaux griefs, et ce serait une curieuse recherche que celle des sources d'où vient la contagion. De tout temps, l'artiste a peu lu, jusqu'à avoir parfois une crainte instinctive de la chose

écrite, et, laissé à lui-même, il continuerait de se contenter de notions générales. A cette demi-ignorance, voici que succède une fièvre de s'instruire qui est symptomatique. Mais qui fournira à l'artiste une pâture intellectuelle, qui dirigera ses loisirs, qui lui donnera la manne de l'esprit? Les tristes conseillers qui ont entrepris l'apostolat de la jeune génération et qu'on entend déjà se féliciter des conversions obtenues, sont les littérateurs qui, inconsciemment peut-être, travaillent à l'abâtardissement des forces vives du génie français.

Ces lectures qui obscurcissent la naïveté de certains débutants sans défense, entre la vingtième et la trentième année, nous ne pouvons les énumérer ni en faire ressortir ici le caractère transitoire et mesquin. Mais, pour ne citer aucun nom d'auteur vivant, nous n'en donnerons que de meilleurs exemples. C'est d'abord Baudelaire, vulgairement considéré comme un manuel de perversité, sur la foi du titre absurde qu'il choisit pour son volume de vers et dont Sainte-Beuve le railla si joliment; les esprits ingénus y ont découvert des abîmes de vice, des lacs de venins et des gouffres de damnation. C'est Villiers de l'Isle Adam qui éleva le rébus à une hauteur épique. C'est Verlaine, avec tous ses satellistes, Verlaine, dont les balbutiements ont une imprécision si peu plastique. C'est parfois la kabbale; c'est toute la littérature frelatée des époques alexandrine et byzantine : ce sont les parasites apocryphes des textes évangéliques voisinant avec des manuels de sorcellerie et les œuvres d'Allan Kardec. Jean-Paul Richter mériterait de figurer dans cette étrange bibliothèque, faite pour désorganiser des cerveaux insuffisamment préparés. L'artiste frais émoulu y recueille des notions bizarres et déviées, la croyance dans la beauté plastique de la misère et du mal, la conception du monde comme une géhenne odieuse, une mélancolie fataliste, comme devant d'invisibles sphinx ou devant la fabuleuse *Ananké*, une prédilection baroque pour les monstres, pour les évocations spirites et les larves transparentes, pour les scènes macabres et les visions du chaos primordial, de l'humanité limoneuse et à demi prisonnière dans la gangue originelle, ou bien enfin pour de simples linéaments tracés, ce semble, dans l'obscurité. Cet hiver, dans la préface d'un catalogue d'exposition privée.

l'auteur louait l'artiste dont il présentait l'œuvre au public, de n'avoir jamais dessiné avant d'aborder l'exécution de ses tableaux psychiques; or, ces tableaux psychiques consistaient en de simples lignes serpentines au crayon de couleur. Mais, ce qui domine, c'est une religiosité mièvre et de tous points hérétique, celle justement contre laquelle l'orthodoxie ecclésiastique commence à protester. On y voit les personnes sacrées, tantôt sous forme puérile, tantôt sous forme caduque et parcheminée, s'agiter comme les gnomes que gravaient les premiers xylographes pour les plus anciens incunables et subir tous les martyres de la déformation physique. Résultat édifiant, en vérité !

Sans nous arrêter sur les erreurs diverses que Dieu sait quelles lectures ont suggérées à MM. Maurice Denis, Armand Point, Delville, Carlos Schwabe, Binet, nous oserons dire que M. Rodin semble subir une crise douloureuse.

A l'heure où il devrait jouir en paix des fruits d'une victoire hautement proclamée, il semble aujourd'hui se débattre contre lui-même dans une pénible infertilité. L'art de M. Rodin a certainement fortifié la sculpture française; affermir les silhouettes, modeler les plans changeants et caresser les courbes du corps humain, vivifier le métal et le marbre jusqu'à leur donner, pour ainsi dire, un frissonnant épiderme, ce fut là son secret. Il dressait, hier encore, de mâles figures et tordait à sa fantaisie tout un peuple de figurines imaginaires, d'après des lois naturelles. Mais, brusquement, son effort s'arrête. Nous ne pouvons croire que les critiques d'avant-garde, les joueurs de flûte qui suivent le sillage des maîtres dans les foules, ou que les disciples groupés en un petit cénacle qui aidèrent et défendirent à la première heure celui-ci lui aient imposé ce *crescendo* dans la bizarrerie et la témérité; nous le supplions donc de reprendre son travail sans plus s'occuper de notre respectueuse critique que des félicitations menteuses qu'il a reçues cette année du monde littéraire.

La figure de M. Desbois, la *Misère*, nous avait vivement frappé au Salon de 1894. Nous la retrouvons, cette année, taillée en bois d'après la technique des anciens imagiers. L'idée de

restaurer cet art oublié est heureuse, et l'exemple montre que cette matière rarement employée se prête à toutes les finesses de modelé, à toutes les recherches de détail. C'est un bloc artificiel, composé de poutres provenant, paraît-il, de l'ancienne Sorbonne, qui fut le *truncus ficulnus* d'où est sortie cette figure désolée, résignée, souffrante et pitoyable. Dans la blancheur du plâtre, on se la figurait facilement placée sur la première galerie d'une cathédrale gothique, là précisément où veillent parfois un Adam et une Ève apocalyptiques, dominant la cité. Aujourd'hui, elle a pris un caractère plus précieux, et on aimerait plutôt à la destiner à quelqu'un de ces tombeaux que les princes de l'Église commandaient de leur vivant aux artistes de la Renaissance française et italienne.

Une *Léda* de marbre, dont le dos est d'un travail savant, et la fonte en bronze de cette *Mort* qui fut si controversée complètent l'œuvre de M. Desbois, qui n'a pas cette fois, au Salon du Champ-de-Mars, d'adversaire à sa taille. A côté d'un joli buste par M. Dampt et des masques de M. Bourdelle et de Mme C. Besnard, que veulent dire en effet ce *Balzac* sous forme de sphinx et ces innommables scories envoyées par des sculpteurs de nationalité étrangère? Il y a vraiment des objets qui, soumis aux yeux de tous, dépassent les bornes de la mystification tolérable et offensent la bonne foi comme un soufflet.

En revanche, il est juste d'apporter des ménagements à juger la section dite des objets d'art, et de lui faire libéralement crédit pour cette année. La Société nationale ne fut jamais si bien inspirée que le jour où elle fonda cette section qui demeure encore dans l'anarchie et l'ambiguïté parce que le programme à réaliser est très complexe et sans limites. M. Guillaume Dubufe a renchéri : le projet de bibliothèque ou cabinet de travail exécuté sur ses plans, orné par ses soins, montrera au public le parti qu'on peut tirer, dans un grand club amical et courtois comme est la Société, de la fusion que voici réalisée de toutes les formes d'expression de l'art. Le jour viendra où les grandes galeries se morcelleront en moindres salles, en salons où trouveront asile les objets d'art qu'il est difficile d'apprécier dans la vastitude d'un escalier gigantesque. Peut-être que, ce jour-là, les classifications disparaî-

tront et, avec elles, le malaise que le promeneur éprouve devant les étiquettes illogiques. Voici que l'étain revient à la mode : or, les plus beaux spécimens de la fabrication moderne, ceux de MM. Desbois et Baffier, sont exposés comme œuvres de sculpture et c'est bien ce qu'ils sont en réalité. Mais, d'autre part, les meubles de M. Carabin, qui sont aussi de la sculpture, pourront-ils jamais prendre place dans un *home* quelconque? C'est là un ameublement de laboratoire digne du docteur Faust, et on ne saurait s'asseoir dans ce fauteuil que pour causer avec Homunculus. Le *Lit* combiné et sculpté par M. Dampt, est prétexte à bas-reliefs intéressants ; mais on ne saurait s'y allonger que pour de grandioses insomnies, et il est bien le symbole d'un temps qui ne sait pas sourire et qui n'a plus d'esprit. Enfin, où iront les innombrables bibelots, dont une bonne part a déjà été montrée cet hiver aux Parisiens dans un hôtel spécialement aménagé, les bibelots qui, sous couleur d'être des objets d'usage, affectent des formes sataniques ou représentent des animaux qualifiés autrefois d'immondes, crapauds, chauve-souris, vipères? Qui donnera l'hospitalité à ces tentures brodées qui sont, dit-on *très musicales* ; à ces gobelets, à ces lustres, à ces heurtoirs, qui sont des poèmes ; à ces vide-poches où se mêlent l'art mexicain et l'arabesque enfantine des Caraïbes?

Parfois on se demande si la date obsédante de 1900, si le retour de la grande exposition décennale sanctionnera quelque évolution latente dont nous ne nous rendons pas compte. Peut-être le Salon de 1896 aura-t-il une certaine importance dans l'avenir : tel qu'il apparaît à nos yeux, il est de couleur neutre et d'une paisible uniformité.

ARY RENAN.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

SOUVENIRS

— 1848-1851 —

I

L'ÉLECTION DU PRINCE

En 1837, je débarquais sur la terre d'Afrique, inconnu, ruiné, sans autre ambition que celle de faire mon devoir et de devenir un jour officier ; en 1848, après moins de douze ans, je rentrais à Paris chef d'escadron, décoré, apprécié, précédé d'une notoriété flatteuse. Quoi de plus naturel que de poursuivre une veine qui avait été si heureuse jusque-là? Je venais d'assister à l'effondrement d'un gouvernement avec lequel je n'avais pas d'engagement, quelles que fussent mes sympathies pour les princes. J'étais donc libre d'obéir aux impressions qui avaient frappé ma jeunesse. La pensée me vint d'aller voir par mes yeux ce qu'allait devenir le prince Louis-Napoléon et de m'associer à sa fortune, si, comme j'en avais le pressentiment, il était appelé un jour ou l'autre à jouer un grand rôle.

J'étais à Paris depuis quelques jours et, comme tous les officiers en congé, je m'étais rendu à la réception du général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif. Aucune raison ne m'éloignait du général, qui venait de contresigner ma nomination. Je l'avais connu en Afrique, et j'avais pour lui toute la déférence

que comportait son caractère estimable à tous égards. Mais je n'avais aucune disposition à être républicain et, malgré ce qui se passe aujourd'hui [1], je pensais alors, comme je le pense encore, que la France a besoin d'incarner le pouvoir dans un homme. Or, je reste convaincu qu'il y a plus d'intérêt pour elle et qu'il est plus digne de son histoire de personnifier ce pouvoir par un prince ou un général que par un avocat ou un homme politique, quel que soit d'ailleurs son talent.

Le général Cavaignac, homme de haute mine, recevait avec calme et dignité les salutations empressées que lui prodiguaient les généraux et les officiers de tout grade, notamment ceux d'Algérie. Me souvenant des réceptions de M. le duc d'Aumale à Alger, je faisais cette remarque que, si les gouvernements changent, les hommes ne changent pas, eux! A de rares exceptions près ils vont au soleil levant. Ingrats et oublieux, au lendemain de sa chute, ils désertent la cause du prince qu'ils encensaient la veille.

Je me tenais un peu à l'écart, causant avec un de mes camarades d'Afrique, lorsque je me croisai avec le général de Beaufort. Cette rencontre était pleine d'intérêt. Elle nous reportait à des événements dont j'ai retracé l'un des plus émouvants épisodes [2], et amenait naturellement par comparaison la conversation sur la situation actuelle. Le général fut aimable au possible, aimable comme savait l'être cet homme distingué par son mérite et son éducation : « Quelle chance vous avez eue, me dit-il, de ne pas avoir été officier d'ordonnance du prince [3]. Le rôle des d'Orléans est fini, et l'avenir est maintenant au prince Louis-Napoléon. Il va être nommé député et, avant deux mois, vous le verrez devenir Président de la République. » Je ne discutai pas les chances de cette prophétie, mais je ne dissimule pas qu'elle flatta singulièrement ma perspicacité politique, puisqu'elle correspondait si bien à mes ambitions et à mes convictions personnelles.

Il ne me restait plus maintenant qu'à trouver le moyen

1. Écrit en 1882.

2. Allusion à la prise de la Smalah d'Abd-el-Kader.

3. Le commandant Fleury avait failli être officier d'ordonnance de M. le duc d'Aumale.

d'arriver jusqu'au prince Bonaparte. Un seul homme était en situation de me présenter à lui utilement, de faire appel à ses souvenirs d'Angleterre. Cet homme était le comte de Persigny.

***

Mes relations avec Persigny dataient de 1837. Il m'avait présenté au prince Louis-Napoléon, à Londres, à son retour d'Amérique. J'avais reçu du prince, à cette époque, un accueil très flatteur dont j'avais gardé le fidèle souvenir. Si ma présentation alors avait été banale et sans valeur, en raison de mon âge, elle pouvait avoir aujourd'hui une certaine importance. Le rôle d'un prétendant n'est-il pas d'accueillir d'abord tous les dévouements qui viennent s'offrir, quitte à les écarter ensuite lorsqu'il n'a plus que l'embarras du choix? Il s'agissait donc, pour moi, d'être pris assez au sérieux pour tirer parti du risque que je courais de me compromettre. Je comptais donc sur Persigny pour expliquer ma situation et faire valoir le concours que je venais témérairement offrir au prince.

Or, trouver Persigny était chose difficile. Très observé par le gouvernement qui voyait dans l'ancien conspirateur de Strasbourg et de Boulogne un des auteurs les plus remuants du parti bonapartiste, mon ami de Londres menait une existence des plus étranges. Se méfiant de la police et d'une arrestation subite, il ne couchait jamais dans le même lit.

Un soir, au théâtre des Variétés, ayant rencontré le comte de Nieuwerkerke, je pensai que mieux qu'un autre il devait savoir où je pourrais saisir Persigny. Nieuwerkerke était, bien que plus âgé que moi, mon condisciple au collège Rollin. Nous ne nous étions pas revus depuis de longues années, mais, soit par sympathie d'ancien camarade, soit par instinct des services que je pouvais rendre à la cause qu'il aimait, il se montra très empressé à satisfaire à mon désir. Deux jours après je recevais un billet de lui, dans lequel il m'annonçait que notre conspirateur m'attendait au comité bonapartiste que présidait le vénérable général Pyat, rue Montmartre.

Je me rendis à ce rendez-vous avec l'émotion d'un homme qui brûle ses vaisseaux, s'expose à toutes les rigueurs d'un gouvernement soupçonneux, et va compromettre une carrière si heureusement parcourue jusque-là. Persigny, naturellement, me reçut à bras ouverts. C'était son rôle d'accueillir, lui aussi, avec chaleur un officier supérieur qui venait se mettre à la disposition de son prétendant. Avec toute la perspicacité dont il a toujours fait preuve, il ne me ménagea pas les compliments et les protestations. « Vous rappelez-vous, me disait-il, ce que je vous prédisais il y a douze ans? Eh bien! l'heure de la réalisation de ces promesses est venue! Le Prince va devenir le Président de la République. Vous serez son bras droit, jusqu'à ce que vous soyez l'aide de camp de l'empereur et colonel de sa Garde! Il faut voir le Prince. Ce soir, venez à l'Hôtel du Rhin, et vous pouvez compter que vous serez le bienvenu. » — Par galanterie, il ajouta : « J'ai annoncé votre visite hier au soir, et l'on vous attend avec un vif empressement ».

Après ces premiers échanges de pensées, nous repassâmes de part et d'autre les événements qui s'étaient accomplis pendant notre séparation, et nous nous jurâmes une amitié qui ne s'est jamais démentie. Il m'est doux, comme je l'ai fait à propos de Yusuf, à qui j'ai déclaré devoir en grande partie les commencements de ma fortune militaire, de constater également que c'est à Persigny que je dois ma fortune politique.

Je me rendis le soir à l'Hôtel du Rhin. Le Prince, aussi bienveillant qu'habile, me reçut comme une vieille connaissance que l'on n'a pas oubliée. Devinant tout de suite le parti qu'il pouvait tirer du dévouement que je venais courageusement lui offrir, il me fit un accueil flatteur qui éveilla l'attention des hommes politiques qui remplissaient le salon déjà trop étroit pour les contenir. Dans un aparté, devant la cheminée — que je vois encore — le Prince me fit des questions pressées sur les chefs de l'armée, en dehors de ceux qu'il voyait à la Chambre, ou qui étaient directement au pouvoir. Le nom du maréchal Bugeaud se présenta en première ligne. Sachant tout le poids que pourrait peser l'adhésion à la cause bonapartiste du grand

chef que j'avais appris à admirer, j'offris au Prince de le voir et de le sonder sur ses intentions.

— Je suis tellement persuadé, dis-je, de l'intérêt qu'il y aurait pour vous, Monseigneur, à être assuré du concours du maréchal, que je me suis déjà occupé de raviver sa renommée.

— Comment cela? dit le Prince.

— D'une manière bien simple, répondis-je, en achetant son portrait chez tous les marchands d'estampes où je l'ai trouvé, et en les priant de l'exposer à leur vitrine. Quand vous sortirez à pied, vous pourrez vous assurer du résultat de cette petite organisation.

Le Prince sourit en entendant ces détails, et me dit affectueusement :

— Je désire causer plus longuement avec vous. Venez me voir demain matin. Nous dresserons nos plans de conduite.

Il me tendit la main et serra la mienne d'une manière significative. A partir de ce moment, je me sentais entré dans la vie de cet homme. J'entrevoyais, moi aussi, comme Persigny, l'avenir éblouissant! une situation élevée en récompense des services que j'allais rendre! et la nuit qui suivit cette entrevue fut agitée par les perspectives ambitieuses du champ nouveau qui s'ouvrait devant moi.

Le lendemain, je me présentais chez le Prince. Introduit à l'entresol chez son secrétaire, M. Mocquard, dont j'aurai souvent l'occasion de parler, je faisais connaissance avec cet homme d'esprit, lettré, léger, mais sérieux à ses heures, et dans une conversation de quelques instants je prenais l'air ambiant de la maison. Bientôt le Prince, prévenu de mon arrivée, venait familièrement me chercher. Après avoir pris une connaissance sommaire du courrier du matin, il m'emmenait au premier dans son cabinet. Je le retrouvais aussi aimable et bienveillant que la veille, et son accueil affectueux me mettait tout de suite en confiance. Avant qu'il eût parlé, je sentais que déjà le Prince me considérait comme des siens, et qu'il lui était agréable d'entrer en relations d'amitié avec un officier de l'armée active, capable de le servir, et sur lequel il pouvait s'appuyer. Il faut dire que, jusqu'à ce moment, Louis-Napoléon, malgré la popularité immense dont il recevait des quatre coins de la France l'éclatant témoignage,

n'était somme toute en rapport avec aucun officier en service. A l'exception du commandant Edgar Ney, son camarade d'enfance, avec lequel il était en correspondance, et qui lui avait offert son concours, mais n'avait pas quitté son régiment, le Prince n'avait pour intermédiaire entre lui et l'armée que de vieux officiers, généraux ou autres, compromis dans les échauffourées de Strasbourg et de Boulogne. Le vieux général Pyat, honorable débris, les colonels Vaudrey, Cheriou, de La Borde, Fabvier, les commandants Mesonan, Bouffet de Montauban étaient à peu près ses seuls auxiliaires. Inconnus les uns, ou discrédités les autres, ils n'étaient pas en situation de faire naître ou de repêcher d'utiles et indispensables dévouements. J'arrivais donc dans des conditions particulièrement favorables pour être apprécié par un prétendant en quête de sérieux partisans.

Après m'avoir fait asseoir à côté de lui, Louis-Napoléon me dit :

— Persigny m'a rendu compte de vos bons sentiments pour moi et de votre intention de vous attacher à ma cause. Si j'en crois les renseignements qui me viennent de tous côtés, vous venez de le voir par les monceaux de lettres qui m'arrivent, ma nomination à la présidence serait certaine: mais, en attendant, je n'en suis pas moins astreint à prendre certaines précautions. Au milieu de cette foule qui stationne sur la place Vendôme et attend ma sortie, il peut se trouver des gens mal intentionnés. Des rapports que m'adressent des agents fidèles me disent que je cours de très grands dangers. Tout en n'ajoutant qu'une créance modérée à ces prédictions sinistres, j'ai le devoir de me garantir contre les périls qui me sont signalés. Aussi je ne sors jamais qu'armé d'un revolver et d'une canne à épée. Comme vous allez jouer près de moi le rôle d'aide de camp, jusqu'à ce que vous le soyez de fait, je vous confie, me dit-il en souriant, les attributs de votre charge.

Et, sortant de son tiroir un revolver et prenant une canne à épée près de la cheminée, il me remit ces armes en me serrant la main.

Puis, après avoir causé quelques instants des événements du jour, le Prince ajouta :

— Maintenant, si vous le pouvez, sans compromettre votre

situation, venez vous installer ici, faites de ma maison la vôtre, et tenez-vous prêt à m'accompagner partout.

Je le remerciai chaleureusement de la confiance qu'il me témoignait en acceptant mes services, et je me sentis, à partir de ce moment, animé de ce dévouement sans bornes, de cette affection respectueuse dont je me suis efforcé de lui donner tant de preuves dans la bonne et dans la mauvaise fortune.

Bien que Louis-Napoléon fût, par caractère et par calcul, un peu réservé, je m'apercevais, au bout de peu de jours, que nos relations allaient devenir très intimes. Dans mes sorties fréquentes avec lui, soit pour le conduire à la Chambre et le ramener, soit dans nos promenades à cheval, ou à pied, au bois de Boulogne ou dans Paris, nous échangions bien des pensées, nous esquissions bien de projets d'avenir. Je jouissais avec une satisfaction immense de cette bonne fortune que me valaient les circonstances, ne sachant pas trop si je ne préférais pas le charme de cette intimité passagère au triomphe éclatant de l'élection qui allait bientôt la faire cesser.

Bien convaincu que le Prince serait nommé Président, je me préoccupais, dans mes heures de liberté, de l'organisation du personnel et de l'installation de sa maison. Les aides de camp du général Cavaignac, aussi persuadés de la réussite de leur chef que je l'étais du succès du mien, s'étaient abouchés avec le directeur du garde-meubles, M. de la Rozerie, pour la préparation de l'Élysée destiné à recevoir le futur chef de l'État. De mon côté, j'avais des entrevues avec cet excellent homme, qui prenait bien plus mes idées que celles de mes concurrents. De telle sorte qu'en simulant l'obéissance à ceux-ci, il était complètement à ma dévotion. Louis-Napoléon qui, dans son enfance, avait connu et habité l'Élysée, se complaisait discrètement, par mon intermédiaire, à décider lui-même la distribution des appartements et les aménagements qu'il désirait.

Pour le personnel, tout avait été facile. J'avais organisé un cabinet à l'hôtel du Helder. Pendant quelques heures par jour, j'allais y recevoir et engager sous condition une grande partie des serviteurs de la maison du Roi. Pour les chevaux et les voitures, je m'étais moins avancé, ne voulant pas éveiller trop l'attention et paraître, comme on dit vulgairement, dans

» — Mais alors, dit M. Thiers, comment voulez-vous que nous fassions, moi ou tout autre, quand nous serons appelés à vous succéder. Croyez-moi, Prince, prenez l'habit du Premier consul.

» Je n'ai pas insisté, dit le Prince, et je l'ai laissé dans la croyance que je suivrais son avis. »

A propos de costume, j'avais justement dans la voiture deux dessins coloriés que j'avais fait préparer par le peintre Géniol, représentant le Prince en uniforme. Sacrifiant aux idées du temps, c'est sur celui de général de la garde nationale, avec un chapeau à plumes blanches et surmonté d'une aigrette tricolore, que Louis-Napoléon arrêta son choix.

Enfin, le jour de l'élection arrivait et le Prince se mit à l'œuvre pour préparer son message.

***

Lorsqu'on examine le vote écrasant du 10 décembre, l'on est tout d'abord saisi d'étonnement. Le pouvoir était dans les mains d'un honnête homme. Par ses origines républicaines, par ses actes, par les services qu'il venait de rendre aux journées de Juin, le général Cavaignac semblait défier toute compétition. Armé d'une autorité immense, disposant de toutes les ressources administratives, il semblait inexpugnable. Il était servi par tous les intérêts bourgeois qui voyaient en lui leur défenseur et leur sauvegarde. L'armée dans son ensemble, l'attitude des officiers le faisait du moins supposer, lui était sympathique et dévouée. A l'exception du maréchal Bugeaud, que le rôle qu'il venait de jouer dans les événements de Février rendait pour le moment impossible comme concurrent, il n'avait pas de rivaux dangereux. Le lendemain d'une formidable insurrection, les regards ne pouvaient se porter que sur le général qui l'avait vaincue. Les généraux de La Moricière, Bedeau. Changarnier étaient supérieurs, sans doute, au général Cavaignac. mais tous trois étaient plus ou moins. aux yeux de l'opinion. entachés de royalisme. Espérant le conduire et le dominer, les hommes politiques, les chefs des anciens partis, Thiers lui-même, Odilon Barrot, malgré leurs relations secrètes avec le prince Louis-Napoléon. avaient favorisé la candidature du général Cavaignac. Le chef du pou-

le phénomène du quai d'Orsay se reproduisait. Le passage de la troupe se transformait en défilé. Sous-officiers et soldats saluaient Louis-Napoléon de leurs chaudes acclamations.

Les officiers, en général plus réservés, se laissaient gagner néanmoins par ce courant électrique; mais presque tous croyaient à l'avènement du général Cavaignac. Cette opinion explique leur vote au 10 décembre, où les chefs de l'armée votèrent en grande partie à l'envers des soldats. Plusieurs parmi les généraux qui composèrent depuis la maison militaire de l'Empereur votèrent alors contre lui, entre autres le général de Montebello et le colonel Favé, qui lui furent cependant tout dévoués.

Le Prince ne négligeait aucun devoir et se tenait en contact avec l'opinion. Non seulement, comme je l'ai dit, il recevait des milliers de lettres, mais c'est par milliers aussi qu'il y faisait répondre; l'officine déjà très importante de son cabinet était installée à l'entresol de l'hôtel sous la direction de Mocquard. Louis-Napoléon recevait en outre beaucoup de personnages politiques que la prescience de l'avenir attirait vers lui, ou qui donnaient satisfaction à leurs propres sentiments. Il faut se souvenir d'ailleurs que l'idée napoléonienne avait servi de tremplin au gouvernement de Juillet, qui s'en était pendant quinze ans approprié la popularité. Rien d'extraordinaire dès lors de voir tout un monde d'hommes ambitieux et intelligents se tourner vers celui qui personnifiait la cause dont ils avaient exhumé les souvenirs et les gloires.

Parmi les personnages importants je citerai M. Thiers. Un jour, bien peu de temps avant l'élection, j'avais accompagné le prince place Saint-Georges. La station avait été longue, car déjà l'on n'en était plus aux probabilités, mais l'on envisageait les certitudes. Une fois remontés en voiture, le Prince me dit textuellement :

» Quel singulier petit homme que M. Thiers. Tout à l'heure il m'a demandé quel costume je prendrai quand je serai nommé Président, civil ou militaire :

» — Celui du Premier consul ou quelque chose d'approchant, m'a-t-il dit, conviendrait très bien, il me semble.

» — Je ne sais encore, ai-je répondu ; je choisirai probablement entre l'uniforme de général de la garde nationale ou de l'armée.

» — Mais alors, dit M. Thiers, comment voulez-vous que nous fassions, moi ou tout autre, quand nous serons appelés à vous succéder. Croyez-moi, Prince, prenez l'habit du Premier consul.

» Je n'ai pas insisté, dit le Prince, et je l'ai laissé dans la croyance que je suivrais son avis. »

A propos de costume, j'avais justement dans la voiture deux dessins coloriés que j'avais fait préparer par le peintre Géniol, représentant le Prince en uniforme. Sacrifiant aux idées du temps, c'est sur celui de général de la garde nationale, avec un chapeau à plumes blanches et surmonté d'une aigrette tricolore, que Louis-Napoléon arrêta son choix.

Enfin, le jour de l'élection arrivait et le Prince se mit à l'œuvre pour préparer son message.

*
* *

Lorsqu'on examine le vote écrasant du 10 décembre, l'on est tout d'abord saisi d'étonnement. Le pouvoir était dans les mains d'un honnête homme. Par ses origines républicaines, par ses actes, par les services qu'il venait de rendre aux journées de Juin, le général Cavaignac semblait défier toute compétition. Armé d'une autorité immense, disposant de toutes les ressources administratives, il semblait inexpugnable. Il était servi par tous les intérêts bourgeois qui voyaient en lui leur défenseur et leur sauvegarde. L'armée dans son ensemble, l'attitude des officiers le faisait du moins supposer, lui était sympathique et dévouée. A l'exception du maréchal Bugeaud, que le rôle qu'il venait de jouer dans les événements de Février rendait pour le moment impossible comme concurrent, il n'avait pas de rivaux dangereux. Le lendemain d'une formidable insurrection, les regards ne pouvaient se porter que sur le général qui l'avait vaincue. Les généraux de La Moricière, Bedeau, Changarnier étaient supérieurs, sans doute, au général Cavaignac, mais tous trois étaient plus ou moins, aux yeux de l'opinion, entachés de royalisme. Espérant le conduire et le dominer, les hommes politiques, les chefs des anciens partis, Thiers lui-même, Odilon Barrot, malgré leurs relations secrètes avec le prince Louis-Napoléon, avaient favorisé la candidature du général Cavaignac. Le chef du pou-

voir exécutif tenait donc dans sa main toutes les chances de réussite, lorsque le peuple, dans la majesté de sa force et de sa volonté, fit connaître son verdict : 5 434 226 voix, sur 7 327 345 suffrages exprimés, étaient données au prince Louis-Napoléon, contre 1 448 107 voix données au général Cavaignac.

L'explication de cette victoire inattendue est tout entière dans le sentiment vivace, longtemps comprimé, qui se faisait jour en faveur de l'héritier de l'Empereur. Ni la Restauration, ni la monarchie de Juillet n'avait eu le temps d'user ce culte impérissable pour une dynastie qui, aux yeux des populations des villes et des campagnes, représentait la satisfaction de leurs intérêts dans l'autorité et le triomphe de la révolution dans la gloire. Aussi le Prince était-il porté au pouvoir par un élan irrésistible qui confondait même ses amis les plus confiants dans sa destinée.

Que d'émotions après une victoire semblable, et comme l'on était fier de suivre la fortune d'un prince armé d'un tel prestige ! Comme tombaient une à une toutes les calomnies répandues contre lui ! « Strasbourg et Boulogne, disait-on, avaient été l'œuvre d'un fou !... Ce Prince est un Anglais mâtiné d'Allemand et de Suisse qui ne parle même pas notre langue. Il est ignorant et incapable. Il s'enivre tous les soirs... » que sais-je encore ? Et les caricatures allaient leur train, et tous les vaincus de Février prédisaient un échec honteux lorsque Louis-Napoléon, en réponse au manifeste du général Cavaignac, posait à son tour sa candidature.

Cependant, quelles paroles plus dignes, plus fermes, sont jamais sorties de la bouche d'un chef d'État ?

« Mon nom se présente à vous, disait le Prince, comme symbole d'ordre et de sécurité. Si j'étais nommé Président, je ne reculerais devant aucun danger, devant aucun sacrifice pour défendre la société si audacieusement attaquée ; quel que soit le résultat de l'élection, je m'inclinerai devant la volonté du peuple, et mon concours est acquis d'avance à tout gouvernement juste et ferme qui rétablisse l'ordre dans les esprits comme dans les choses, qui protège efficacement la religion, la famille et la propriété, bases éternelles de tout état social ; qui provoque les réformes possibles, calme les haines, réconcilie les partis,

et permette ainsi à la patrie inquiète de compter sur un lendemain. »

C'était le souffle puissant de ce langage qui avait produit le miracle de l'élection. Du jour où il avait entendu cette voix, le peuple comme un écho fidèle lui avait répondu. Dans son instinct, il ne s'était pas mépris. Il avait choisi cet homme de préférence à l'autre, non parce que cet homme était prince, mais parce qu'il représentait pour lui la résurrection de l'Empire et qu'il lui plaisait encore une fois de replacer la démocratie sur le trône.

***

C'est dans ces conditions sublimes d'une popularité inconnue jusqu'ici que le Prince allait prêter serment de fidélité à la République dans le message qu'il avait lui-même préparé. J'insiste sur ce fait, parce que M. Thiers, la veille, avait soumis un projet de discours au Prince. Toujours courtois, Louis-Napoléon n'en avait pas voulu discuter certains termes, et, bref, le matin, après une dernière lecture, il s'était résolu à adopter le sien.

Le Prince, en raison même de sa victoire et de l'immense succès de son élection, avait tout à redouter de la part des socialistes. Il avait cru prudent de changer souvent de domicile pour la nuit. Moi, je rentrais exactement à l'hôtel du Rhin, mais après avoir conduit mon prince au gîte qu'il avait choisi pour dormir. La nuit qui précéda la séance solennelle, le Président avait couché chez le comte Joachim Clary, qui occupait alors l'hôtel de sa tante, la reine de Suède, rue d'Anjou.

C'est là que, vers une heure, quand je vins prendre le Prince pour le conduire à la Chambre, j'entendis la lecture du message faite par M. Mocquard, en présence de Persigny, Laity et Conti. Louis-Napoléon était calme. Il était en habit noir, avec le grand-cordon de la Légion d'honneur. Son air était digne et imposant. On pressentait l'impression profonde qu'il allait produire sur l'esprit de cette Chambre, dans laquelle, jusqu'à ce jour, il avait compté si peu d'amis.

L'Élysée, ainsi qu'on l'a vu, était depuis longtemps en préparation pour recevoir *le Maître*, et j'ai dit que, le bon direc-

teur du garde-meubles ayant suivi de préférence toutes mes indications, tout était organisé et que le palais attendait le Prince. J'ai raconté aussi qu'un grand coupé, attelé de deux beaux chevaux — ceux du général Cavaignac — avait été préparé par mes soins. Cette voiture, conduite par un ancien cocher du roi — le même Ledoux que nous verrons conduire l'Empereur le soir de l'attentat d'Orsini — montée par deux valets de pied de haute taille, avait très bonne façon. Je l'avais envoyée dans la cour du Palais-Bourbon, pour prendre le Prince après la séance et le conduire à l'Élysée. Il avait été convenu que, pour escorter le Président, le lieutenant-colonel Edgard Ney, le lieutenant-colonel comte Pajol et moi nous nous tiendrions aux portières. Pour l'aller, comme d'habitude, j'avais accompagné le Prince dans la voiture de service. Ce n'est que dans la tribune des officiers que, mes camarades et moi, nous devions nous retrouver.

Pour ne pas y revenir, je dirai que le lieutenant-colonel Pajol, que depuis quelques semaines j'avais rallié à la cause du Prince, fut fidèle au rendez-vous donné à la Chambre. Nous le trouvâmes bien dans la tribune. Mais, lorsque nous descendîmes hâtivement pour mettre notre chef en voiture, soit qu'il fût pris de défaillance, soit qu'il fût gêné par ses attaches récentes d'officier d'ordonnance du roi, le lieutenant-colonel Pajol s'éclipsa, et notre service d'honneur se trouva réduit au lieutenant-colonel Edgard Ney et à moi. Le Prince ne tint jamais rigueur au comte Pajol de cet abandon. Sa belle carrière, sa position de chef d'état-major de la cavalerie de la garde témoignent de la générosité de l'Empereur.

Lorsque Louis-Napoléon se présenta à la tribune pour lire son message, un silence inquiétant se fit tout à coup. Mais bientôt, en entendant cette voix sonore et métallique, à la vue de ce neveu de l'Empereur, au maintien calme et fier, la Chambre fut vivement émotionnée et ne put retenir ses applaudissements. Des tribunes bondées partirent des acclamations enthousiastes. Quand le nouveau Président rejoignit son banc, il fit un détour pour aller tendre la main au général Cavaignac. Cette noble démarche ne fut pas comprise. Le chef tombé du Gouvernement provisoire n'eut pas l'esprit, à l'étonnement de tous, de serrer cette main!...

Le questeur désigné pour accompagner le Prince à l'Élysée fut le baron de Lacrosse, fils d'un officier supérieur du premier Empire. Notre petit cortège se mit bientôt en marche pour aller prendre possession de la résidence présidentielle.

*
* *

Le Président fut agréablement surpris, en arrivant à l'Élysée, de trouver tout organisé, comme dans une résidence accoutumée. Les valets de pied, à la livrée impériale, étaient rangés dans l'antichambre. Le suisse frappait le sol de sa hallebarde, et les huissiers étaient à leur poste aux portes intérieures. Je jouissais de l'étonnement et de la satisfaction du Prince, parce que tout cela était mon ouvrage.

Après avoir sommairement visité les appartements, dont le valet de chambre et le fidèle Thélin avaient pris possession, le Président se mit à table. A ce premier dîner assistaient tous les intimes, depuis M. Vieillard, l'ancien gouverneur et ami du Prince. Persigny, Laity, Mocquard, Bataille, le colonel Vaudrey, Edgard Ney, moi et le commandant de Béville. Ce dernier, officier du génie, avait été envoyé par ordre du ministre pour organiser le poste extérieur. Il se montra si empressé que le Prince le prit à son état-major. On peut malicieusement penser que si le général Cavaignac avait été nommé, M. de Béville aurait sans doute brigué et obtenu la même faveur.

Le dîner, sans recherche, ainsi que cela a été tout le temps de l'Empire, était bien servi. Cette longue galerie, avec ses peintures de Carle Vernet, reportait le Prince aux premiers jours de son enfance. Il semblait éprouver ce bien-être du voyageur qui, après de longues années d'absence, rentre enfin chez lui. Bien des hôtes ont disparu, mais les souvenirs les font revivre en pensée dans ces lieux qu'ils habitaient !

Après le dîner, de nombreux visiteurs, et beaucoup d'hommes politiques, amis du lendemain, vinrent complimenter le nouvel astre du jour. Le Prince les reçut avec cette courtoisie et cette affabilité qui donnaient un charme inexprimable à sa physionomie. Tout en gardant l'attitude digne et simple qui faisait de lui le type accompli du grand seigneur, il savait inspirer le respect. Peu d'hommes ont pu se soustraire à l'in-

fluence personnelle qu'il exerçait dans les relations même les plus intimes.

Dès le lendemain, le Président voulut former sa maison militaire. Comme aide de camp, il nomma naturellement le colonel Vaudrey, son ancien compagnon de Strasbourg et de la Cour des pairs. Avec Edgard Ney et moi, le Prince désigna pour officiers d'ordonnance le commandant de Béville, les capitaines Lepic, de Menneval, Petit, de Toulongeon et Laity. Le commandant de Béville, nous avons vu qu'il avait fait son trou tout seul. Toulongeon, ami d'Edgard Ney, légitimiste d'origine, et de bonne maison, allait servir de pont aux dévouements qui ne manqueraient pas de s'offrir. Lepic était le fils aîné du général comte Lepic, illustration de l'Empire. Petit avait pour père le baron Petit, général de la vieille garde, dont Horace Vernet, dans son immortel tableau des adieux de Fontainebleau, a célébré la glorieuse fidélité. Menneval était un des fils de l'ancien secrétaire de Napoléon Ier. Laity était un des amis politiques du Président, ancien officier du génie, que le Prince venait de faire rentrer dans l'armée par la porte de la légion étrangère.

Pour représenter la garde nationale, Persigny et le comte Baciocchi furent autorisés à prendre l'uniforme de lieutenant-colonel d'état-major.

Le Président passa bientôt dans les Champs-Élysées la revue des troupes de Paris et des environs. Malgré l'avis de M. Thiers, Louis-Napoléon se présenta devant l'armée avec l'uniforme de général de la garde nationale. Quand il apparut, monté sur sa magnifique jument qu'il avait ramenée d'Angleterre, avec l'air martial et gracieux d'un grand cavalier, il y eut un frémissement dans la foule et un enthousiasme indescriptible dans les rangs des soldats. Son visage, inconnu pour ainsi dire, attirait d'autant plus les regards que les caricatures l'avaient indignement travesti. Chacun semblait fier d'avoir contribué et concouru à l'élection d'un chef que la nation venait de se donner, malgré les torts du gouvernement.

Cette revue fut donc un immense succès pour le Prince. Lorsqu'au défilé, sur la place de la Concorde, il s'avança au devant du vénérable général Petit pour lui serrer la main, une acclamation unanime accueillit cette pensée touchante du

neveu de l'Empereur, honorant à son tour le vieux soldat que son oncle avait immortalisé.

Le Prince recevait deux fois par semaine à l'Élysée. En dehors des hommes du Parlement, il connaissait très peu de monde. Ce fut à notre initiative que fut laissé le soin de faire des invitations, chacun ayant carte blanche. Dès le premier soir, la famille impériale, le corps diplomatique, les étrangers de distinction donnaient un aspect très aristocratique aux salons de l'Élysée. A la deuxième réception, le palais était trop petit pour contenir la foule. L'élite de la société légitimiste surtout s'y donnait rendez-vous. Les plus grands noms avaient demandé à être présentés.

Tous accouraient remplir un devoir en venant chez le libérateur. Mais cette reconnaissance n'était pas bien sincère. Les amis du jour devaient redevenir des adversaires, dès que Louis-Napoléon affirmerait son autorité et que grandiraient ses chances d'avenir. On consentait à monter sur le radeau, à tenir du Président la sécurité, à le considérer comme un rempart contre les dangers de la démagogie, mais l'on n'acceptait pas l'idée de s'associer au mouvement populaire qui, en donnant cinq millions de voix au prince, l'avait sacré Empereur. Et cependant, avec un peu plus d'intelligence et de patriotisme, comme les légitimistes avaient la partie belle, s'ils s'étaient ralliés franchement à la cause impériale ! Louis-Napoléon n'avait pris la place de personne, il était l'élu de la nation. Que les orléanistes, vaincus de la veille, se tinssent sur la réserve, rien de plus naturel. Mais que les boudeurs de 1830 n'aient pas profité de l'occasion pour rentrer franchement dans la vie politique le lendemain d'un vote qui leur rendait la liberté de leur conscience, ce fut un grand dommage, aussi bien pour le pays que pour la société française. Les événements qui se sont passés depuis trente ans n'ont que trop prouvé la nécessité de grouper toutes les forces sociales pour lutter contre le péril commun.

Je me souviens qu'à cette époque j'ai fait personnellement des efforts pour rallier quelques grandes familles à la cause du Prince. Le duc de Maillé entre autres, un de mes amis d'enfance, était presque décidé. Un moment il accepta d'entrer au Sénat lorsqu'il serait formé ; mais il consulta les siens. On lui fit

valoir que ses attaches avec le comte de Chambord, dont il avait été le menin et que la situation de son père, ancien premier gentilhomme de la chambre de Charles X, le condamnaient à l'abstention. Bref, après des pourparlers très actifs, il recula. J'ai toujours regretté de n'avoir pas réussi. L'exemple du duc de Maillé eût été d'un grand poids pour décider ses amis, les Noailles, les Fitz-James et tant d'autres. Je ne veux pas dire pour cela que toutes les grandes familles soient restées à l'écart de la Présidence et de l'Empire. Si nous n'avons pas eu tous les Noailles, il ne faut pas oublier que le duc de Mouchy, père du duc actuel, a été l'un des meilleurs amis du Prince, et qu'il était tout prêt à accepter les fonctions de grand chambellan si l'Empereur ne les avait données au duc de Bassano. Le choix de ce dernier était d'ailleurs très justifié par ses origines, et le dévouement dont il a fait preuve a été admirable.

. . . .

C'est dans le courant de l'année 1849 que le fils de la reine Hortense et du comte de Flahaut demanda pour la première fois une entrevue au Prince. Les deux frères n'avaient jusque-là fait que s'entrevoir. Le comte de Morny, ruiné à la Révolution de 1848, se tenait à l'écart, ou plutôt sur la réserve, encore indécis sur la ligne de conduite qu'il avait à tenir. Très engagé dans la politique orléaniste, par suite de ses relations intimes avec M. Guizot et les princes, il lui fallait d'une part un peu de temps avant de rompre en visière avec les chefs du parti parlementaire dont il avait été, bien que jeune arrivé à la Chambre, un des influents coryphées. D'un autre côté, son hésitation était entretenue par la crainte où il était que son frère désirât ne pas afficher avec lui des liens trop étroits. Mais son ambition comme ses intérêts lui commandaient de tenter un rapprochement, dans lequel, avec son esprit perspicace, il entrevoyait de grandes et fécondes satisfactions. Le Prince, s'élevant au-dessus des justes susceptibilités que pouvait soulever la demande d'audience du comte de Morny, le reçut avec une affectueuse bienveillance, sans autre explication, ni autre démonstration qu'une cordiale poignée de main. Néanmoins, sans le dire, sans aucun épanchement, les deux frères avaient scellé, tacitement, un pacte d'al-

liance auquel ils sont restés tous deux fidèles jusqu'au tombeau.

Morny, que j'avais très peu connu à Paris avant d'être au service, se montra très empressé de nouer avec moi des relations que la différence d'âge dans notre jeunesse avait rendues très éphémères. Il parut comprendre que j'étais de tous, auprès du Prince, celui qui pouvait le plus efficacement servir la cause qu'il venait d'embrasser. Il semblait apprécier en moi ce que j'aimais en lui : l'intelligence pratique des choses, doublée d'une ferme résolution. Habitué aux intrigues parlementaires, souvent choisi par M. Guizot pour s'entremettre entre les ministres et les hommes importants de la Chambre, Morny se méprenait parfois sur le caractère un peu méfiant du Prince. Il prenait pour de la faiblesse la douceur dont le Président enveloppait sa pensée, sans jamais la livrer tout entière. De là son erreur de vouloir imprimer une direction lorsqu'il n'avait pas encore inspiré la confiance. Le Président s'ouvrait avec moi sur les inconvénients de ce caractère envahissant, et j'étais souvent chargé à la suite de ces confidences de faire des observations à ce nouveau conseiller, dont on voulait bien recevoir les avis, à la condition de rester libre de ne pas toujours les suivre. En effet, Louis-Napoléon écoutait avec intérêt tous les conseils d'où qu'ils vinssent. Après se les être appropriés, s'il se décidait à tenir compte de quelques-uns, il détestait paraître avoir subi la moindre pression. Il n'aimait pas surtout que personne revendiquât le droit d'auteur.

Morny avait un sens politique admirable et, au bout de peu de temps, il connaissait le Prince aussi bien que moi. Ses avis et ses aperçus étaient d'un grand intérêt. Par la souplesse de son esprit, par son expérience des hommes, par le prestige mystérieux de sa naissance, dont les circonstances venaient de grandir la notoriété, il était devenu en peu de temps l'auxiliaire le plus puissant de la Présidence...

II

AVANT LE 2 DÉCEMBRE

Après les élections partielles du 10 mars 1850, qui avaient amené à la Chambre les principaux représentants du socialisme sous la bannière de Ledru-Rollin, les conservateurs furent saisis d'épouvante. Pour succéder aux trente et un députés frappés de déchéance par la Haute Cour de Versailles, dont vingt-huit en province et trois à Paris, les clubs avaient envoyé vingt socialistes des plus accentués, et des hommes comme Fernand Foy, de La Hitte, Bonjean avaient échoué devant Carnot, l'ancien membre du gouvernement provisoire, Vidal, le communiste avéré, et de Flotte, l'ancien vicomte combattant de Juin, condamné à la transportation par le général Cavaignac et amnistié par le Président de la République.

Au premier moment de stupéfaction, les Burgraves — comme on appelait alors les chefs des partis royalistes — se voyant menacés dans leur sécurité, demandèrent une entrevue au Prince pour conférer de la situation et offrir leur concours. Les plus éminents d'entre eux, M. Thiers, M. Molé, M. de Montalembert, M. de Broglie, M. Berryer, le général de Saint-Priest, se réunirent à l'Élysée. Après deux heures de conversation sans base, parce que ces messieurs ne voulaient pas voir le remède là où il était, qu'aucun ne voulait abdiquer ses prétentions, ni ses espérances, l'on se sépara sans avoir rien décidé.

A la suite de cette entrevue, le Prince opposait à la nomination de M. de Flotte, l'insurgé, l'entrée dans le Conseil de M. Baroche, l'énergique procureur général qui venait de faire condamner les insurgés du 15 mai devant la Haute Cour de Bourges. M. Ferdinant Barrot, qui cédait sa place, était envoyé ministre plénipotentiaire à Turin.

De leur côté, les Burgraves, blessés de ne pas avoir fait agréer leur tutelle, intriguaient de plus belle à la Chambre et faisaient présenter la loi du 31 mai.

Cette loi, restrictive du suffrage universel, était à tous les

titres antipathique aux idées, aux intérêts et aux doctrines du Prince. Néanmoins, dans un esprit de conciliation, il la faisait appuyer par son gouvernement, se promettant bien de revenir sur une concession qu'il considérait, non seulement comme une violation du droit national qui l'avait fait élire, mais du droit dynastique qui l'avait constitué l'héritier de l'Empire.

Rassurés sur leur existence par l'effet de cette mesure qu'ils considéraient comme une nécessité de salut public, les conservateurs oublièrent bien vite ce qu'ils devaient de reconnaissance au Président pour son acte d'abnégation. Encouragés dans leur guerre sourde par l'attitude équivoque du général Changarnier, qui flattait tous les partis sans rompre avec l'Élysée, les monarchistes se mettaient en guerre ouverte avec le chef de l'État. A propos de la dotation annuelle et de la loi des maires, ils faisaient alliance avec les socialistes. Dans leur aveuglement passionné, ils rêvaient l'abaissement de celui qui, de leur aveu même, venait encore de les protéger contre leurs dangereux alliés.

En face d'une situation si tendue qui, en se prolongeant, pouvait compromettre sa propre influence, le Prince se décida pendant la prorogation de la Chambre à juger par lui-même des sentiments véritables du pays. Le 10 août, il se mettait en route pour aller visiter Lyon, Marseille, en passant par la Bourgogne. Rentré à Paris le 20, il repartait le 22 pour Strasbourg. Le 3 septembre, il se rendait à Cherbourg, après avoir séjourné le 4 à Caen. Ces voyages ne furent qu'un écrasant triomphe, et les acclamations enthousiastes de la France vinrent encore une fois mettre à néant les injustes préventions de l'Assemblée!

***

Les acclamations qui avaient accueilli le Prince partout où il s'était présenté avaient été une protestation énergique des villes et des campagnes contre les mauvais procédés de la Chambre. Mais, loin d'être une leçon et un avertissement pour elle, ces protestations populaires, au lieu d'amener une détente dans la situation, n'avaient fait que l'envenimer.

A la revue célèbre de Satory, il s'était produit un fait con-

sidérable. Les troupes qui, jusque-là, avaient l'habitude, au moment du défilé, d'acclamer le Prince en le saluant du cri de : « Vive Napoléon ! » avaient reçu l'ordre verbal du général Changarnier de s'abstenir de toute manifestation. Le général Neumayer, qui commandait directement la division, avait été obéi par l'infanterie qui défila en silence. Il n'en fut pas de même de la cavalerie qui, au contraire, se montra très démonstrative et passa devant le Prince en brandissant ses sabres et en le saluant des plus chaudes acclamations. Cette différence d'attitude causa une très vive émotion. Le Prince, malgré l'estime qu'il professait pour le général Neumayer, ne put se dispenser de lui témoigner son mécontentement et de lui signifier son changement. Le général Changarnier ne se méprit pas sur cet acte de rigueur qui, tout en ne le désignant pas nominativement, l'attaquait dans son prestige et son autorité de général en chef.

Deux mois après, les relations devenaient intolérables, et le Président prenait la résolution de lui retirer le commandement. Le général Schramm, ministre de la guerre alors, ne lui paraissant pas assez ferme pour contresigner le décret, le Prince lui donna le général Regnault de Saint-Jean d'Angely pour successeur. Cet ami dévoué, fils d'un des plus illustres et des plus fidèles serviteurs de Napoléon Ier, n'hésita pas à accepter la responsabilité redoutable de la révocation du général Changarnier. Ce fut moi que le Prince chargea de porter au général Schramm la nouvelle de son remplacement. Quand je me présentai à dix heures du soir au ministère, le brave général, le vétéran de l'armée, que déjà à cette époque on appelait le Centenaire, dormait profondément. Introduit dans sa chambre par l'aide de camp de service, j'eus quelque peine à le réveiller, et lui, le ministre, encore plus à trouver ses lunettes pour lire la lettre du Président.

A mon retour à l'Élysée, le Prince me donnait la mission de porter le lendemain matin, à sept heures, la destitution du général Changarnier. Cette heure matinale avait été expressément indiquée par le Président, avec la recommandation d'être très exact :

— Je suis désolé, me disait-il, d'être contraint d'en arriver à cette extrémité ; j'avais beaucoup d'affection pour le général.

Il n'est pas aussi mauvais que le font les apparences. C'est un vaniteux que les flagorneries des royalistes ont enivré. Mais je me tromperais fort, ou il me reviendra plus tard, lorsqu'il sera dégrisé. Si je vous envoie si matin chez lui, c'est pour que vous le trouviez à peine levé et encore seul lorsque vous lui présenterez ma lettre. Si vous y alliez plus tard, il serait peut-être déjà en conférence avec Valazé (son premier aide de camp), qui le mène, et il serait capable, à sa suggestion, de vous faire arrêter. S'il en advenait ainsi, cet acte d'insubordination contre moi envenimerait les choses déjà bien assez embrouillées comme cela. Il faut le saisir au saut du lit, avant qu'il ait pris le temps de la réflexion.

A l'heure dite, je me rendis en uniforme chez le général Changarnier, au Carrousel. Ainsi que l'avait prévu le Prince, le général était encore couché. Après quelques instants d'attente, je fus introduit près de lui, dans son cabinet, par un simple planton de service. Il était très pâle et très nerveux.

— Vous avez une communication à me faire, commandant?

— Oui, mon général.

Et je lui remis la lettre du Président. Après l'avoir lue rapidement et avec une émotion très visible, il me dit :

— Votre Prince reconnaît singulièrement mes services.

Je restai silencieux devant cette observation qui ne me permettait pas de réponse. Je me bornai à dire :

— Mon général, vous n'avez pas d'ordre à me donner?

Alors, avec une colère contenue :

— Non, vous savez bien que je n'ai rien à dire, si ce n'est que je vous accuse réception de ma destitution.

Je m'inclinai et sortis pour ne pas l'exciter par ma présence.

Ma mission était heureusement remplie et, à huit heures, j'en rendais compte au Président. Ce jour-là les fonds publics haussaient et un certain apaisement semblait s'être fait dans les esprits. Dans le monde des affaires, à Paris comme en province, le général Changarnier était considéré, avec raison, comme l'instrument des partis, tandis qu'il aurait dû se borner à être le défenseur de la Présidence. Sa chute était donc envisagée avec satisfaction, et avec l'espérance que, l'an-

tagonisme cessant, Louis-Napoléon allait reconquérir la plénitude de son influence et de ses forces.

Chez les parlementaires, la destitution du général protecteur avait, au contraire, avivé toutes les colères. Non contents de lever bruyamment leurs drapeaux, en faisant des pèlerinages à Claremont, où vient de mourir Louis-Philippe, et à Wiesbaden où réside le comte de Chambord, les royalistes s'allient encore à la Montagne pour faire refuser la dotation du Président [1]. Ils ne cessent d'entraver le gouvernement dans sa marche et parlent de mise en accusation du Prince, pour le punir de l'acte d'autorité qu'usant de son droit il a osé commettre.

Pendant toutes ces querelles, pendant toutes ces agressions, Louis-Napoléon restait impassible, et paraissait attendre du bon sens du pays une pression suffisante pour peser sur les folles décisions de la Chambre. La revision de la constitution que demandaient les conseils généraux et que ne cessaient de réclamer les pétitionnements envoyés des quatre coins de la France offrait, cependant, une chance de salut. Mais, pour que la revision fût votée, il fallait, conformément à l'article 68 de la loi, obtenir une majorité des trois quarts des voix. En apparence, tous les partis disaient vouloir cette revision, mais au fond tous la redoutaient, parce qu'ils sentaient bien qu'elle tournerait contre eux à l'avantage du Président.

Le 27 janvier, le Prince venait de faire une dernière tentative de conciliation. Il avait reconstitué le Conseil. Le premier acte du ministère était la reconnaissance et le maintien de la loi du 31 mai. Pour ménager l'amour-propre du général Changarnier, un décret rapportant ceux de 1848 et 1849 fractionnait le commandement général de l'armée de Paris. Le général Baraguey d'Hilliers recevait le commandement en chef de l'armée. La garde nationale passait sous les ordres du général Perrot. De cette façon, le général Changarnier était remplacé sans être pour ainsi dire désigné.

Le choix de ces deux généraux, sympathiques à la Chambre, parce que leur dévouement au Prince n'était pas trop accusé,

1. Le Président avait fait proposer à l'Assemblée de porter de 600 000 francs à trois millions les frais de représentation du chef de l'État.

avait été accueilli assez favorablement. Mais ce n'était qu'une accalmie. Le général Changarnier, bien que désarmé, n'en était que plus haineux. Les partis se taisaient, tout en continuant à conspirer. Comme après une tempête, l'on entendait le sourd grondement d'un orage encore menaçant. Toutes les concessions avaient été faites, les négociations épuisées. Le moment de l'action était venu : il fallait se préparer au combat.

***

J'avais souvent fait part au Prince de mes appréciations personnelles. Je lui représentais les difficultés insurmontables qui l'attendaient à l'expiration de ses pouvoirs.

— Si la revision est votée, disais-je, elle le sera contre vous. Vous vous verrez donc, bien qu'armé d'une popularité immense, dans cette situation affreuse de descendre du pouvoir devant le mauvais vouloir d'une minorité parlementaire, infime minorité par rapport au pays qui compte sur vous pour le sauver des impuissants et des révolutionnaires.

A ce raisonnement, le Prince répondait qu'il ne voulait recevoir la continuation de son mandat que de l'assentiment unanime de la nation, consacré par la voie légale.

— Avant de me lancer dans cette grande entreprise, de saisir le pouvoir, je veux être sûr de l'opinion publique, et j'espère qu'elle réagira bientôt contre l'hostilité de la Chambre.

— Je reconnais avec vous, Monseigneur, qu'il serait préférable d'être prorogé légalement dans votre magistrature et, à force de services rendus, d'être appelé à l'Empire aux élections prochaines. Ce serait pour vous, l'héritier de Napoléon, la réalisation d'une juste et louable ambition. Mais, hélas ! vos ennemis vous laisseront-ils accomplir cette tâche ? Ne pactiseront-ils pas plutôt avec les républicains que de se rallier à votre cause ? N'ont-ils pas dans leur camp, royalistes ou républicains, l'élite de nos généraux ? Changarnier, Cavaignac, Charas, Bedeau, Lamoricière ne vous sont-ils pas opposés ? Ne disposent-ils pas d'une influence considérable à l'Assemblée ? Veuillez me croire, Monseigneur, il n'est que temps

de lever haut votre drapeau et de trouver des hommes nouveaux, énergiques, ambitieux pour le tenir. Pour conduire et entraîner les hommes, il faut un chef. Ce chef, je l'ai. C'est le général de Saint-Arnaud.

Le Prince, visiblement intéressé, converti par mes paroles à la nécessité, malgré ses répugnances, d'être obligé un jour ou l'autre de sortir de la légalité, me répondit simplement :

— Le fait est que nous sommes dans une impasse et que je ne vois guère d'autre moyen que de faire appel direct au pays. Expliquez-moi, ajouta-t-il, ce qu'est le général de Saint-Arnaud.

Je racontai alors ce qu'était le général de Saint-Arnaud. Sans entrer dans des détails biographiques qui appartiennent aujourd'hui à l'histoire, je m'attachai à peindre, sur le vif, l'homme qui allait bientôt, du seul fait de ma désignation, faire son entrée dans la vie politique.

Je venais de passer quatre ans en Algérie, sous les ordres de Saint-Arnaud, alors colonel du 53e régiment et commandant la subdivision d'Orléansville. J'étais son chef de cavalerie pendant cette période de combats incessants à la poursuite de Bou-Maza, le marabout révolté du Dahra. Pendant que je commandais mon bel escadron de spahis, auquel était adjoint le plus souvent un escadron de chasseurs d'Afrique, Canrobert, chef du 5e bataillon de chasseurs à pied, dirigeait l'infanterie de la colonne. J'avais donc pu, mieux que tout autre, apprécier non seulement les qualités, le coup d'œil, la décision, la bravoure de Saint-Arnaud notre chef, mais, vivant dans son intimité, j'avais reconnu son esprit distingué, son intelligence hors ligne et l'énergie aventureuse de son caractère.

Nommé général de brigade quelques mois avant la révolution de 1848, il avait été aux côtés du maréchal Bugeaud, son protecteur et son ami, mêlé aux événements et avait obtenu du général de La Moricière d'être envoyé en Algérie pour commander la province de Constantine. Il avait été remplacé à Orléansville par le colonel Bosquet ; Canrobert avait été nommé lieutenant-colonel du 1er de zouaves à Blidah. Je cite, côte à côte, les noms de Canrobert et de Bosquet à dessein, parce que j'aurai l'occasion de parler de ces deux hommes

marquants du second Empire. Je m'honore d'avoir été leur ami et d'avoir contribué à leur illustre carrière en les ralliant, sous la Présidence, à la cause du Prince. Ils ont rendu, sans doute, de grands et signalés services au pays et à l'Empereur. Mais si, en les signalant à la bienveillance impériale, je n'ai fait que mon devoir, j'ai eu la bonne fortune d'attirer l'attention sur eux et de les détourner, en temps opportun, de suivre les tendances auxquelles les appelaient naturellement leurs attaches passées et leurs préférences politiques. Canrobert, on le sait, était royaliste d'origine, fils d'un gentilhomme, chevalier de Saint-Louis. Bosquet, le polytechnicien, l'ancien héros de l'Hôtel de Ville en 1830, était républicain.

Le Président ne connaissait pas le général de Saint-Arnaud qui, depuis trois ans, vivait à Constantine, en dehors de la politique, et n'avait pas eu occasion de faire parler de lui. Tout ce que je racontais de mon ancien chef d'Orléansville avait donc l'attrait de la nouveauté et captivait l'attention du prince au plus haut degré. Je m'étendis sur la distinction de ses manières, son physique agréable, sa belle tournure, son don de commandement, ses goûts aristocratiques qui faisaient de lui le gentleman accompli que les Anglais surent si bien apprécier en Crimée.

Quand j'eus terminé ce portrait, que mon amitié n'avait pas besoin de flatter pour le rendre vrai, je dis au Prince :

— Voilà l'homme que je vous propose pour devenir, dans six mois, votre ministre de la guerre et l'instrument du coup d'État. Toutefois, s'il a les qualités supérieures des généraux qui sont vos adversaires, il n'en a pas le grade, la notoriété, le bagage militaire qui constituent l'influence et la renommée. Il est à Constantine, aux portes de la Petite-Kabylie qui n'est pas encore soumise et dont cependant la soumission s'impose. Faites ordonner cette expédition, donnez-lui-en le commandement, renforcez sa colonne, et soyez sûr qu'il se distinguera de telle façon que vous pourrez le nommer général de division, le faire revenir à Paris, et l'avoir sous la main pour lui donner le ministère lorsque l'heure aura sonné. Si vous adoptez ce plan, Monseigneur, autorisez-moi à en conférer avec le général Randon et, une fois la chose arrêtée, les

préparatifs de la campagne commencés, permettez-moi de partir pour Constantine à titre d'envoyé militaire de la Présidence, en même temps que, pour ne pas éveiller l'attention, vous prescrirez à votre ministre de la guerre de détacher un de ses aides de camp. Sous prétexte de suivre la campagne, j'aurai toutes les facilités de négocier avec Saint-Arnaud, de lui exposer la situation, de vaincre ses hésitations, s'il en montre, et d'obtenir enfin son adhésion formelle au grand rôle que vous lui destinez.

Le Prince m'y ayant encouragé, je me rendis le lendemain chez le général Randon. Je l'avais vu de près et beaucoup connu dans la province d'Oran, lorsqu'il commandait le 2e chasseurs d'Afrique. Bien que simple sous-lieutenant, j'avais eu de bons rapports avec lui. Ma position près du lieutenant-colonel Yusuf les avait rendus fréquents et agréables. Me souvenant de ces bonnes relations depuis que j'étais auprès du Prince, j'avais été appelé maintes fois à servir d'intermédiaire entre le ministre de la guerre et le Président.

Je développai donc le projet que j'apportais de la part du Prince de donner au général de Saint-Arnaud les renforts nécessaires pour entreprendre l'expédition, et je ne lui cachai pas, sans lui donner plus de détails, l'intention bien arrêtée du Président de grandir, par cette campagne, la réputation du commandant de la province de Constantine.

— Cette expédition, lui disais-je, rentre dans vos propres idées, et vous comprendrez, monsieur le ministre, l'indispensable obligation d'en assurer la réussite. Il faut, mon général, ajoutais-je (et en cela je flattais singulièrement sa vanité), que, derrière vous, Saint-Arnaud, Bosquet, Canrobert, Pélissier et d'autres, des jeunes deviennent les chefs de l'armée bonapartiste, et je ne doute pas que vous ne saisissiez l'occasion qui vous est offerte de seconder les vues du Président.

— Je vous comprends à demi-mot, mon cher Fleury, me dit le général Randon. Je vais immédiatement mettre à l'étude l'organisation de cette campagne de Kabylie. Comme vous le dites, cette expédition est nécessaire, et moi-même, vous le savez, je l'ai demandée lorsque je commandais à Bône. Faute de moyens suffisants, je n'ai pu que l'ébaucher. Mais, dit-il en me regardant finement, lorsque Saint-Arnaud devra devenir

ministre de la guerre, prévenez bien le Prince que je ne suis pas son homme pour être mêlé à tout ce qui pourra se passer. Je ne désire qu'une chose à ce moment, c'est de retourner en Algérie comme gouverneur.

Le général Randon se faisait justice à lui-même. Jamais la pensée ne m'était venue de conseiller au Prince de s'appuyer sur lui pour un acte politique et engageant sa responsabilité.

* * *

C'était au commencement de mars que l'expédition de Kabylie avait été décidée. Quand les préparatifs furent assez avancés, je songeai à me mettre en route, mais je ne pouvais partir sans avoir devant moi les quelques mille francs nécessaires pour acheter des chevaux en arrivant. Il y avait intérêt à ce que le représentant de la Présidence fît bonne figure. J'avais, à mon grand regret, fait part au Prince du mauvais état de mes finances. Il m'avait dit de m'adresser à son trésorier, M. Bure. Celui-ci me confessa que sa caisse était à sec, et il me donna un bon de six mille francs, je crois, en m'autorisant à l'escompter. M. Fould était ministre des finances. Je fus le trouver pour le prier de me donner un mot pour la maison de banque de son frère. Il me donna la lettre, mais ne m'offrit pas l'argent. A la maison de banque, l'on me répondit, très poliment du reste, que l'on n'escomptait que des billets de commerce, et l'on me refusa. Je me trouvais de plus en plus inquiet et embarrassé, lorsque j'eus l'idée de m'adresser à un brave garçon, très chaud partisan du Prince, M. Savalête, chef d'escadron de la garde nationale à cheval, qui m'offrit généreusement sa bourse. Ce petit fait du domaine de la chronique n'est pas à la louange des banquiers, et prouve victorieusement que le Prince, pas plus que ses pauvres aides de camp, ne s'enrichissaient au service de l'État.

Je m'étais fait précéder d'une lettre officielle, émanant du ministre de la guerre, pour le général de Saint-Arnaud. Son accueil, à mon arrivée à Constantine, fut des plus cordiaux et des plus affectueux. Pendant les quelques jours qui précédèrent le départ, je ne voulus pas aborder le but délicat de ma mission. De même que mon ami, le commandant de

Waubert, envoyé par le général Randon, j'affectai de rester dans le rôle d'un officier en mission, venu tout exprès pour suivre la campagne et représenter le Président de la République. Tout à ses préparatifs et aux mille détails que comportait son commandement, le général de Saint-Arnaud n'aurait pu prêter qu'une oreille distraite aux suggestions que je lui aurais soumises. Je restai donc dans le domaine des faits passés, sans trop préjuger des choses de l'avenir. Je me bornai à faire le tableau des hostilités dont le Prince était l'objet, tandis qu'il était le seul prétendant que les conservateurs eussent raisonnablement à opposer à la Révolution.

Chaque fois que j'en trouvais l'occasion, à table notamment, je tenais à peu près le même langage, pour sonder les idées de madame de Saint-Arnaud. En agissant ainsi et avec prudence, je laissais aux deux époux le soin de tirer la conséquence de la situation. Je m'appliquais à répéter que le remède était dans l'armée. C'était dire que je venais offrir au général d'en devenir le chef. Le luxe des moyens d'action mis à sa disposition pour mener à bien l'entreprise démontrait suffisamment que le Prince avait les yeux fixés sur le vainqueur de la Petite-Kabylie.

Madame de Saint-Arnaud, née de Trasigny, alliée aux Mérode et aux premières familles de Belgique, nouvellement mariée, me semblait être d'un faible secours. Entichée de sa naissance, elle devait par cela même appartenir à l'opinion royaliste. Après deux ou trois conversations, je m'aperçus que je m'étais trompé. Dévouée à son mari qu'elle admirait, désireuse de le voir jouer un rôle dont elle partagerait les honneurs, madame de Saint-Arnaud alla d'elle-même au-devant d'une explication et devint ma fidèle alliée.

Le lendemain, le général, en me serrant la main, me dit :

— Mon cher ami, assurez le Prince dès aujourd'hui qu'il peut compter sur moi : qu'il me fasse général de division le plus vite possible et je réponds du reste. Nous causerons de tout cela pendant la campagne.

Ma négociation s'ouvrait donc sous d'excellents auspices. Je trouvais une aide là où je craignais de rencontrer un obstacle, et je venais d'assurer au Prince le concours indispensable de l'homme résolu que réclamaient les événements.

Autour du général gravitait une pléiade d'officiers distingués, comme de Place, Boyer, de Chevarrier, Clermont-Tonnerre, de Séricourt, qui tous, je le dis à leur sont demeurés fidèlement respectueux de la mén l'Empereur.

Dans la petite armée de Constantine, je retrouvais ral Bosquet que j'avais quitté colonel, commandan rieur à Orléansville en remplacement de Saint-Arnaud ami du général La Moricière et de Cavaignac, l'anci de l'École polytechnique passait pour très républicai — j'en avais l'intuition, et l'avenir l'a prouvé — l'a parlait plus haut chez lui que la foi politique. Aussi le projet, si mes pourparlers avec Saint-Arnaud n pas abouti, d'essayer de gagner Bosquet à la cause du Je reste persuadé qu'il eût été accessible et que je eu qu'à enfoncer une porte ouverte. Je n'oublierai ja tristesse lorsqu'il s'aperçut de mon intention de ne l aucune ouverture. Pendant les marches, j'allais parl ser avec lui de toutes choses, et toujours il ramenait versation sur la gravité de la situation, et sur la n fatale de la dénouer avec l'épée. Dans son esprit, cett était évidemment la sienne, et il faut convenir qu'ell bien trempée! Mais il y avait échange de pensées entre Arnaud et moi, et je ne pouvais, tout en reconnaiss général Bosquet un mérite réel, revenir sur ma parol même que j'aurais eu à regretter mon choix. D'aille était plus aisé de grandir Saint-Arnaud pour en faire de l'armée, que de jouer la partie avec Bosquet, briga la veille, moins connu et moins populaire que le comm de la province de Constantine.

Toutefois, en vue de l'avenir, je m'appliquai à ne pas décourager les aspirations de Bosquet. Après la guerre de Crimée où il s'était grandement distingué, je sus vaincre les indécisions de l'Empereur qui hésitait à le nommer maréchal.

Bosquet était un homme de grande valeur. Il avait en lui-même une confiance illimitée. Par la ténacité, le courage, le savoir et l'intelligence, il fût certainement devenu l'un des maréchaux les plus remarquables de l'Empire, si la mort n'était venue l'arrêter en chemin. Il avait une belle tête sur

un corps carré, un peu épais et vulgaire. Son aspect général ne manquait pas cependant d'une certaine noblesse. Son air était calme et martial, son geste sobre, et sa voix, quoique un peu sourde, était celle du commandement. Sa chevelure était rase, son profil accentué. Si l'on voulait rendre Bosquet heureux, l'on n'avait qu'à lui parler de sa vague ressemblance avec Napoléon I[er]. C'était là sa petite faiblesse.

Dans la brigade Bosquet, il était aussi un autre lion de courage et de volonté, mon nouvel ami le lieutenant-colonel Espinasse. Celui-là professait carrément pour le Prince un dévouement sans bornes. J'avais fait sa conquête pendant la traversée. Dans ces longues heures d'épanchements auxquels invite la vie oisive du bord, j'avais fait luire à ses yeux — comme autrefois Persigny le faisait vis-à-vis de moi, à Londres — toutes les chances d'avancement qui attendaient un officier supérieur tel que lui, s'il se liait à la fortune de Louis-Napoléon. Son imagination s'enflammait en écoutant mes prophéties.

— Vous serez général de division, aide de camp de l'Empereur, lui disais-je.

Tout cela, il le fut, le pauvre ami. Il fut même ministre avant d'aller mourir héroïquement à Magenta.

Après avoir suivi l'expédition pendant un mois, pris part à plusieurs combats sérieux, je m'embarquai à Bougie pour revenir en France. Mon but était atteint. J'avais eu pendant cette première partie de la campagne vingt occasions de causer à fond avec le général de Saint-Arnaud. Nous n'avions plus rien à nous dire, et j'avais hâte de rapporter au Prince la parole de l'homme de cœur, d'esprit et de résolution dont j'avais espéré le dévouement.

Après deux mois d'expédition, la Petite-Kabylie lui était soumise, sans pertes trop sensibles. Le Président, en félicitant le général en chef, lui annonçait sa nomination de général de division, en même temps qu'il lui promettait un commandement de son grade dans l'armée de Paris.

Dès ce jour, le Prince était armé et pouvait, avec sa sérénité habituelle, envisager sans trouble le moment où s'imposerait la lutte.

*
* *

L'arrivée de Saint-Arnaud à Paris produisit une certaine sensation. Cette expédition de Kabylie, bien que secondaire au milieu des inquiétudes générales, n'était pas restée inaperçue. Les journaux, par mes soins, en avaient avec sollicitude reproduit les phases glorieuses. Tout en donnant à l'armée une juste satisfaction en récompense de ses efforts, cette large publicité avait donné au général une importante notoriété.

Le Prince fit à Saint-Arnaud un accueil des plus flatteurs. Il l'emmena au théâtre et le combla de prévenances. A la réception de l'Élysée, tous les regards étaient fixés sur l'homme nouveau qui venait de se produire. L'agrément de sa figure et de sa personne, sa tournure distinguée, son attitude hardie, la vivacité de son esprit, son langage coloré inspiraient la confiance et la sympathie. Il était à peine installé à l'École militaire, à la tête de sa division, que l'opinion le désignait déjà comme le futur ministre. Ce que j'avais prévu se réalisait. Le général de Constantine prenait d'un bond la première place et devenait l'espoir du parti.

Je ne dissimule pas que j'étais fier de l'heureuse inspiration qui m'avait fait associer un tel homme aux destinées du Prince. Quand je me reporte aux difficultés de la situation, je demeure convaincu que j'ai rendu dans ces circonstances solennelles un immense service au pays et à l'Empereur. C'est un titre de gloire pour moi d'avoir su deviner le coopérateur nécessaire, et je le revendique d'autant que les chroniqueurs de l'Empire ou les jaloux m'en ont marchandé le mérite.

Ce qu'il y a de singulier en effet, c'est que, dans les livres les plus hostiles contre les hommes de l'Empire, je suis voué aux colères et aux sévérités de l'histoire, parce que j'ai été chercher Saint-Arnaud en Algérie pour faire le coup d'État. Non seulement l'on ne me refuse pas, dans le pamphet, un rôle prépondérant dans la préparation de ce grand acte, mais l'on m'attribue un rôle exagéré dans son accomplissement. Dans les ouvrages favorables à l'Empire, le contraire se produit. C'est à peine si l'on mentionne mon action dans la préparation qui est cependant mon œuvre, comme si les thu-

riféraires craignaient, en me rendant la justice qui m'est due, de porter ombrage à ceux qui entendaient résumer toutes les conceptions, toutes les initiatives du règne de Napoléon III. L'Empereur a été plus généreux, lui, en me soutenant imperturbablement pendant vingt ans contre les coteries liguées contre moi. Morny était plus équitable lorsqu'il me disait dans un élan de franchise :

— Le coup d'État! ce n'est ni Saint-Arnaud, ni moi qui l'avons fait. C'est vous, puisque vous nous en avez donné les moyens!

Pour fortifier Saint-Arnaud et lui donner plus de confiance en lui-même, en l'entourant de ses amis, je conseillai au Prince de faire revenir d'Afrique les officiers généraux ou les colonels les plus marquants afin de les encadrer dans les divisions ou les brigades de l'armée de Paris. C'est ainsi que Canrobert, d'Allonville, Marulaz, Renault, de Lourmel, Espinasse vinrent renforcer les nombreux dévouements que j'avais déjà de longue main groupés autour du Président. Devant cette légion de jeunes hommes vaillants et glorieux, les anciens généraux étaient à peu près éclipsés, et Changarnier aurait dû comprendre que déjà il n'était plus le maître, s'il ne s'était fait des illusions sur sa propre déchéance et sur l'impopularité de ses amis du Parlement.

Depuis son avènement au pouvoir, le Prince m'avait consulté sur la valeur des officiers de tous grades que le ministre de la guerre présentait à sa nomination. Aucune promotion n'avait lieu à cette époque sans que je fusse appelé à donner mon opinion. Les considérations politiques ne me guidaient pas dans mes appréciations. A moins d'hostilité notoire, je ne me souviens pas d'avoir fait écarter un candidat parce qu'il était réputé royaliste ou républicain. J'étais sûr d'avance que les nouveaux élus deviendraient des partisans dévoués au Prince dès qu'ils auraient l'occasion de l'approcher. A de rares exceptions près, les cadres n'avaient-ils pas voté pour Cavaignac en Algérie comme en France? Et six mois après, le 10 décembre, l'armée tout entière n'avait-elle pas chaleureusement pris parti pour le Président contre l'Assemblée?

Je remplissais donc les fonctions d'un directeur du personnel *ad latus*, et c'est sur mes désignations, depuis le retour de Saint-Arnaud, qu'en vue des éventualités prochaines, le Prince

avait complété l'organisation de l'armée de Paris. Sans en fixer encore la date, une action décisive avait été concertée entre le Président et le général. L'entreprise avait été envisagée sous toutes ses faces, mais le dernier mot n'était pas dit.

Le rejet de la dotation, bientôt suivi de la proposition de revision, avait accentué l'antagonisme des deux pouvoirs, et le fossé creusé entre le Président et l'Assemblée était devenu impossible à combler. L'hésitation n'était plus permise. Sous peine d'être accusé de faiblesse, le Prince avait pour devoir, vis-à-vis du pays, de relever le gant que depuis deux ans lui jetait le parlement.

La prorogation, du 10 août au 4 novembre, suggéra au Président l'idée de profiter des vacances de la Chambre pour mettre à exécution son projet d'en appeler directement à la volonté nationale. Il s'agissait simplement, sans violence, sans arrestation préventive, puisque les principaux meneurs étaient dispersés, de lancer une proclamation et de soumettre à la sanction du peuple une nouvelle constitution. Pour protéger ce mouvement d'opinion et comprimer les désordres qui pourraient se produire, le général de Saint-Arnaud, ainsi qu'il était convenu, devait prendre le ministère de la guerre. Le général Magnan conservait le commandement de l'armée. Carlier restait à la préfecture de police; Morny, Persigny constituaient les principaux collaborateurs du gouvernement provisoire.

Le 17 septembre était le jour fixé pour l'accomplissement de ce grand et pacifique événement[1].

Le général de Saint-Arnaud, après s'être formellement engagé à prendre la responsabilité de l'exécution, demanda un congé de quelques jours pour aller à Bordeaux voir sa mère. Le prince autorisa le général à partir, à la condition

1. Les principaux traits de cette première phase du coup d'État ont été généralement méconnus ou travestis par les historiographes les mieux intentionnés. L'excellent livre de Cassagnac lui-même *(Souvenirs du second Empire)* fourmille d'erreurs à ce sujet. Ces erreurs, il importait de les rectifier. — Ce n'est pas le 10 août, à Saint-Cloud, que la résolution d'agir avait été prise de concert avec Saint-Arnaud. Le général n'est revenu d'Afrique que le 15, et c'est le 20 seulement, et à Paris, que le Prince, après s'être entendu avec son futur ministre de la guerre, arrêta l'exécution de son projet. Ce n'est que plus tard, dans les commencements d'octobre, après l'avortement de l'entreprise, fixée au 17 septembre, que le prince combina à Saint-Cloud les éléments du coup d'État de décembre.

qu'il reviendrait le 4 septembre, pour avoir le temps de prendre les dernières dispositions. A cette date, Saint-Arnaud, fidèle à sa promesse, rentrait à l'École militaire. Mais dans la matinée, au lieu de se rendre à l'Élysée, le général écrivait au Prince une lettre laconique dans laquelle il le priait de lui rendre sa parole et de ne pas compter sur lui.

Cette retraite, que n'accompagnait aucune explication pour en atténuer l'effet désastreux, produisit sur le Prince une irritation très vive. Morny et Persigny étaient exaspérés. Quant à moi, qui m'étais fait le garant de Saint-Arnaud, j'étais douloureusement affecté. Je voyais s'écrouler l'édifice que j'avais bâti de mes mains, et je comprenais que la conduite inqualifiable de Saint-Arnaud nous livrait désormais aux hasards les plus périlleux.

Mandé à l'Élysée, Carlier, en apprenant cette nouvelle, se montra plus qu'indécis et se contenta de conseiller la prudence. Ce conseil, en ce moment, faisait prévoir un désistement. Le général Magnan, que j'avais été prévenir par ordre du Prince, me déclara très nettement que sans le concours de Saint-Arnaud, il se trouvait hors d'état de conserver son commandement, si le Président persévérait dans ses résolutions.

D'un autre côté, la commission de permanence, composée des éléments les plus hostiles, complètement dominée par le général Changarnier, pouvait d'un moment à l'autre être avertie. A l'instigation de l'ancien commandant de l'armée, ne pouvait-elle pas rappeler l'Assemblée, traduire le Prince à la barre et le faire conduire à Vincennes? La situation, de quelque côté qu'on l'envisageât, était donc des plus critiques.

Pour détourner l'attention cependant, le Prince, le soir de ce grave incident, se rendit au Théâtre-Français. Persigny et moi l'accompagnions. Pour la première fois et la seule dont j'aie jamais été témoin, le Président épancha sa colère contre Saint-Arnaud, dans les termes les plus vifs. Les mots de trahison n'étaient pas ménagés. Moi-même, déçu dans ma confiance, je ne trouvais pas d'arguments pour le défendre. Persigny, toujours emporté, renchérissait sur le tout.

— Puisqu'il en est ainsi, disait le Prince, je me passerai de généraux. Je monterai à cheval et me présenterai seul devant les troupes !

— Monseigneur, lui répondis-je, vous feriez une faute en agissant ainsi. Vous n'êtes pas dans les conditions de votre oncle. Vous n'avez pas sur l'armée l'ascendant militaire que donne la victoire ou le commandement. Votre action personnelle serait des plus dangereuses. Elle pourrait amener une scission, non seulement parmi les officiers, mais parmi les soldats, toujours entraînés à suivre leurs chefs naturels. Il faut absolument, pour le grand acte que vous voulez accomplir, avoir pour vous représenter un ministre responsable. Vous avez deux partis à prendre : faire venir demain matin le général Baraguey d'Hilliers et lui proposer le ministère ; appeler par le télégraphe le général Castellane qui vous est dévoué, et lui offrir le commandement des troupes. S'ils refusent, ce que je crois, partez pour Saint-Cloud, comme si rien ne s'était passé, et attendons d'autres circonstances.

Comme je l'avais prévu, Baraguey d'Hilliers refusait. Véritable roseau peint en fer, cet officier général, doué de réelles qualités militaires sur un champ de bataille, manquait tout à fait de courage civil, cette vertu si difficile à rencontrer chez les hommes de l'armée. Il s'excusa de son mieux, mais ne voulut assumer aucune responsabilité. Quant au comte de Castellane, venu en toute hâte de Lyon, il n'acceptait pas davantage la proposition du Président. Ce n'était pas le manque d'énergie ni de caractère qui lui faisait décliner le poste de combat qui lui était offert. Il avait, en 1848, de tous les généraux, donné le plus bel exemple de fidélité au devoir. Commandant la division de Rouen, il avait été le dernier à reconnaître la République.

Les raisons qu'il donna étaient sages et sensées.

— Je ne suis pas populaire dans l'armée, disait-il, parce que je suis sévère, et que pendant toute ma carrière j'ai beaucoup exigé du soldat. A Lyon cependant, j'ai su me créer une bonne situation. Je tiens dans ma main une division solide qui est l'effroi des révolutionnaires. Si vous m'enleviez de là pour me placer à Paris où je n'ai pas les mêmes racines, où j'aurais toute une école à faire avant de conquérir l'influence dont je dispose dans le Rhône, vous risqueriez fort de décapiter l'armée de Lyon sans aucune espèce de profit.

Le Prince, convaincu que le général était dans le vrai, serra

cordialement la main de ce vieux gentilhomme et le renvoya bien vite à son commandement.

Après avoir échoué dans ces deux tentatives, le *statu quo* s'imposait, et le départ pour Saint-Cloud était impérieusement commandé par la prudence la plus élémentaire. Il fut donc décidé que le Président irait s'y installer avec toute sa maison vers le 15 septembre.

Un matin cependant, quelques jours avant la date fixée pour le déplacement, j'entrai chez le Prince. Je le savais en conférence avec M. Rouher, puisque le ministre avait traversé le salon de service. Je choisissais ce moment à dessein. J'étais en très bons termes alors avec le futur vice-empereur, et je tenais à avoir son appui s'il y avait lieu, pour m'aider à obtenir du Président l'autorisation que je venais demander.

— Monseigneur, dis-je, je viens vous soumettre une idée que je vous supplie de vouloir bien accueillir. Voilà bientôt huit jours que nous faisons fausse route avec le général de Saint-Arnaud. Quels que soient ses torts apparents ou réels, il me semble qu'il est dangereux et impolitique de le condamner sans l'entendre. S'il n'est pas venu à l'Élysée après l'envoi de son billet pour justifier sa résolution subite, c'est qu'il n'y a pas été invité: mais mon instinct, ma vieille affection pour le général, me disent qu'il y a en tout cela un malentendu qu'il importe au plus tôt de faire cesser. Je sais que Cavaignac, Bedeau, Leflô, qui sont les anciens camarades de Saint-Arnaud, affectent de le traiter en ami et de le considérer comme des leurs. N'est-il pas à craindre qu'en se voyant mal jugé par l'Élysée, il ne se laisse séduire par les bons procédés de ceux qui ont été ses chefs et dont, malgré lui, il subit encore l'influence? Cette espèce de quarantaine dans laquelle on le tient peut l'irriter, et vous exposer non seulement à perdre à tout jamais son concours, mais à l'avoir franchement pour ennemi. En résumé, monseigneur, je viens vous demander l'autorisation de me rendre de votre part chez le général pour recevoir ses explications.

Je regardais M. Rouher pendant que je faisais cette communication. Je dois dire qu'il ne donna aucun signe d'adhésion ni de désapprobation. L'idée ne venant pas de lui, il ne

semblait pas même s'en préoccuper ! Le Prince, convaincu de la justesse de mes arguments, me répondit sans hésitation :

— Vous avez raison, allez voir le général et venez me raconter ce qui se sera passé.

J'allai donc à l'École militaire. Saint-Arnaud entra immédiatement en matière.

— Eh bien ! vous m'en voulez donc beaucoup à l'Élysée ! Vous ne m'avez rien fait dire, et vous croyez sans doute que j'ai déserté la cause du Prince. Il n'en est rien : j'ai demandé au Président de me rendre ma parole parce que je ne crois pas le moment favorable pour agir. L'Assemblée est dispersée. Il existe un calme relatif dans les esprits. Faire un appel au peuple dans ces conditions, c'est se lancer dans une aventure, c'est courir le risque d'avoir contre soi autant de foyers de résistance qu'il y a de départements. C'est organiser une Gironde sur toute la surface du pays.

— Mais, lui dis-je, la situation du Prince est bien engagée, pour ne pas dire compromise. Des bruits de coup d'État sont dans l'air, la Commission de permanence nous guette, et ne craignez-vous pas, au contraire, que ce retard dans l'exécution d'un acte que tout le monde appelait de ses vœux, il y a quelques jours encore, ne le rende impossible lorsque la Chambre sera revenue ?

— Ce n'est pas mon opinion, répondit le général avec véhémence. Je suis persuadé que la réunion de la Chambre est une condition *sine qua non* du succès. A ce moment, au premier signe, je me charge de la fermer. L'armée tout entière me suivra quand je lui donnerai des ordres, et la province acceptera les yeux fermés ce que nous aurons fait à Paris. Tenez, ajouta-t-il, c'est le cas de répéter le mot de Talleyrand : « Où est la femme ? » Eh bien ! oui, c'est madame de Saint-Arnaud, je ne le cache pas, qui m'a convaincu, et c'est sur son conseil qu'en arrivant de Bordeaux j'ai écrit au Prince. Répétez tout cela au Président, mon cher Fleury, et dites-lui bien qu'après la rentrée il peut absolument compter sur moi. Mes sentiments pour lui n'ont pas changé un seul instant. Je diffère sur l'opportunité, voilà tout. Que diable ! lorsqu'on dit à quelqu'un de se jeter du haut d'un toit, on peut bien lui laisser la liberté de choisir son moment !

Embrassez-moi, et dites au Prince que je suis tout prêt à venir à l'Élysée pour le convaincre et lui renouveler l'assurance de tout mon dévouement.

Je rapportai de cet entretien la satisfaction immense d'avoir retrouvé fidèle celui que, malgré moi, j'avais accusé de défaillance. Tout en ne partageant pas les idées de temporisation qui, je le reconnaîtrai plus tard, ont été parfaitement justifiées, je m'applaudissais du résultat de ma visite. Je rendais au prince l'épée que nous avions crue perdue, et sans laquelle, trois mois plus tard, le coup d'État n'aurait pu s'accomplir.

Une heure après mon retour, Saint-Arnaud était mandé à l'Élysée. L'entrevue fut très affectueuse. Le Président eut le bon esprit de paraître convaincu de la nécessité de surseoir à l'exécution de ses projets, et le général reçut la promesse d'être ministre de la guerre dans le courant d'octobre. Les relations les plus suivies et les plus intimes se rétablirent, et le 15 le prince allait s'installer à Saint-Cloud.

Ce départ était habile. Il coupait court aux bruits qui avaient pu transpirer. Il soustrayait le Président aux investigations de la Commission de permanence et donnait plus de temps et plus de calme pour envisager la situation.

La fin du mois de septembre fut employée en dîners, en promenades, en réceptions. Quelques travaux d'amélioration dans le parc et dans les communs du château étaient surveillés et conduits par le Prince. En dehors des initiés aux événements qui avaient failli se produire, personne n'aurait pu lire sur son visage placide l'agitation de ces derniers jours. C'était le côté supérieur de Louis-Napoléon de savoir maîtriser les élans de son esprit et de dérouter par son calme imperturbable les plus habiles investigations.

* * *

C'est pendant son séjour à Saint-Cloud, dans les premiers jours d'octobre 1851, que le Prince arrêta les bases nouvelles de la mesure décisive qui devait mettre un terme à l'anarchie. L'appel au peuple sous la protection de l'armée, sans

aucune violence, sans autres arrestations que celles des principaux démagogues, ayant été abandonné, il était nécessaire de se préparer à la lutte sur le terrain qu'avait choisi Saint-Arnaud.

Puisque l'on devait attendre la rentrée de la Chambre, il fallait prévoir la nécessité de paralyser, ne fût-ce qu'un instant, l'action dissolvante des chefs de la majorité. Il était évident, à en juger par leurs intrigues et leurs agissements, qu'ils se ligueraient pour protester contre la fermeture de l'Assemblée. Si pendant les vacances, ils ne songeaient à rien moins qu'à nommer un dictateur, blanc ou rouge, selon qu'ils auraient eu plus de chances de réussir, en se ralliant autour de Changarnier ou de Cavaignac, il était probable qu'étant réunis, ils tenteraient un effort désespéré. En face de ces résistances, le pouvoir devait se présenter vigoureusement armé pour affronter la lutte.

J'ai dit plus haut que Carlier avait été très ébranlé lorsque Saint-Arnaud avait repris sa parole. Très énergique, plein de résolution devant l'émeute, il n'était pas aussi ferme devant les monarchistes dont il recherchait les sympathies. Ancien fonctionnaire de la royauté de Juillet, ayant passé par tous les échelons, il subissait, sans bien s'en rendre compte, l'influence des hommes haut placés qu'il avait connus lorsqu'il était dans une position plus effacée. Après une démission donnée et reprise, il avait perdu de son autorité, et le Prince dut songer à lui donner un successeur.

D'un autre côté, il ne fallait pas songer à se représenter devant la Chambre avec un ministère que le rejet de la revision avait affaibli. Le programme du gouvernement étant de demander l'abrogation de la loi du 31 mai, il était nécessaire de remanier le conseil actuel qui n'offrait point d'homogénéité. Après plusieurs conférences auxquelles furent appelés Morny, Billault, Rouher, Persigny, Saint-Arnaud, de Maupas, la liste fut arrêtée et parut au *Moniteur* du 27 octobre. Elle était ainsi composée : M. de Thorigny à l'intérieur, marquis de Turgot aux affaires étrangères, M. Blondel aux finances, comte de Casabianca au commerce, M. Fortoul à la marine, M. Corbin à la justice, M. Charles Giraud à l'instruction publique, le général de Saint-Arnaud à la guerre.

Tous ces hommes, recommandables à des titres divers par la notoriété de leurs noms, par les services qu'ils avaient déjà rendus, avaient droit à l'estime publique. Le choix de Saint-Arnaud donnait à ce ministère la signification militante que comportaient les circonstances.

M. de Maupas, le même jour, prenait possession de la préfecture de police en remplacement de M. Carlier. Ce jeune préfet, d'une intelligence rare, d'un physique agréable et distingué, avait séduit le Prince dans les entretiens qu'il avait eus avec lui : M. de Maupas s'était révélé homme de décision et de caractère. Les événements prouvèrent mieux que tous les panégyriques l'excellence de ce choix.

Lorsqu'à la rentrée de la Chambre, le 4 novembre, M. de Thorigny donna lecture du message, les chefs de la majorité, Berryer en tête, perdant toute mesure, allant jusqu'à la menace contre le Président et le ministère, proféraient des mots de mise en accusation et d'emprisonnement. Le tumulte fut tel un moment que, sur les nouvelles qui nous arrivaient tous les quarts d'heure de l'Assemblée, j'avais, à tout événement, fait seller les chevaux du Prince et commandé une escorte.

L'abrogation de la loi du 31 mai, que proposait le manifeste du Prince, avait causé toutes ces fureurs. Les partis y voyaient une déclaration de guerre et un défi : les républicains, parce que cette restitution faite au suffrage universel leur arrachait les armes des mains ; les royalistes, parce qu'elle mettait à néant toutes leurs combinaisons machiavéliques. Sur le rapport passionné de M. Daru, après une discussion tumultueuse et violente, le rappel de la loi était rejeté à la majorité d'une voix !

Vint alors la proposition des questeurs qui donnait au Président de l'Assemblée le droit de réquisition directe de la force armée. Cette fois les républicains prenaient fait et cause, sinon pour le Prince, mais pour le représentant du suffrage universel contre les monarchistes à la remorque de Changarnier. Toutefois, à la suite d'un débat orageux, la proposition était encore repoussée par une majorité de cent voix !

Le général de Saint-Arnaud, qui faisait ses premiers débuts à la tribune, avait supporté tout le poids de la discussion ; il

s'était, du premier coup, montré plus qu'orateur éloquent et habile. Il s'était placé au premier rang des hommes d'État. Comme il est important de faire ressortir les grandes qualités de l'homme auquel le Prince va confier dans quelques jours la plus terrible des responsabilités, je transcris la fière réponse que dans la chaleur de l'improvisation, il adressait à M. Thiers.

« Étranger à la politique, aux partis, je n'ai considéré que le principe de l'obéissance passive dans les rangs. Ce principe, je l'ai appris à l'école de l'illustre maréchal Bugeaud. Ce principe est fondamental. La discipline, c'est la vie de l'armée, et le jour où vous n'aurez plus d'armée, l'ordre public aura perdu son plus sûr, son plus fidèle appui. On me reproche de ne pas avoir rappelé à l'armée le respect dû aux lois et à la Constitution. Ce n'est plus mes paroles que l'on accuse : c'est mon silence. Le soldat n'est pas juge de la loi. Je n'ai trouvé ni utile ni digne de recommander à des chefs le premier de tous les devoirs. En rappelant l'armée à la discipline, en lui faisant sentir la nécessité de resserrer les rangs, je n'ai pas songé, je l'avoue, à faire descendre la loi des hauteurs où elle réside. »

Un moment après ces éloquentes paroles, le général Bedeau lui demandant s'il était vrai que le décret du 11 mai 1848, affiché dans les casernes, eût été enlevé par ses ordres, le général de Saint-Arnaud répondit :

— Il est vrai que le décret avait été affiché. Il n'existait lors de mon entrée au ministère que dans très peu de casernes ; mais, en présence de la proposition des questeurs, et comme il y avait doute si le décret devait être exécuté, pour ne pas laisser d'hésitation dans l'exécution des ordres donnés, je dois le déclarer, j'ai ordonné qu'on le retirât.

C'est avec inquiétude néanmoins que le pays avait appris l'issue du vote qui repoussait la proposition des questeurs. Il avait parfaitement compris que cette victoire passagère du gouvernement n'était qu'une victoire à la Pyrrhus. La majorité qui avait triomphé était en effet composée des éléments les plus hostiles, et chacun se rendait compte que si les républicains s'étaient, pour un moment, ralliés au ministère sur un terrain de principes qui les intéressait, ils n'en étaient pas

moins prêts à se coaliser demain avec les royalistes, pour renverser le Président.

Dans ces conditions d'instabilité, un coup d'État, venant mettre un terme à une situation périlleuse, s'imposait plus que jamais à tous les esprits en dehors de la Chambre. Qu'attend le Prince? disait-on. N'a-t-il pas donné assez de gages de sa patience et de sa longanimité? Lui avons-nous donné six millions de suffrages pour qu'il laisse protester notre signature au profit des démagogues ou des politiciens? Qu'il balaie l'Assemblée, et qu'il fasse rentrer sous terre tous ces complots et toutes ces intrigues!

De son côté que disait l'armée? Dans une réunion tenue secrète, tous les généraux de l'armée de Paris n'avaient-ils pas dans les mains du général Magnan juré fidélité et dévouement au Prince pour le jour où il lui conviendrait d'agir?

A l'étranger, toutes les cours n'étaient-elles pas favorables à Louis-Napoléon, le neveu de l'Empereur, appelé par la Providence à replacer l'autorité sur sa base, ainsi que le disaient leurs journaux? N'entrevoyaient-elles pas dans l'affermissement et la prolongation des pouvoirs présidentiels un acheminement vers une Restauration impériale, au profit de toutes les monarchies ébranlées par la Révolution? Lord Palmerston lui-même, l'Anglais de la vieille tradition, l'adversaire-né du bonapartisme, ne faisait-il pas cependant des vœux pour le Prince dont il avait, pendant son exil, apprécié les hautes qualités?

Le Président ne pouvait hésiter davantage, ni retarder l'heure que la destinée avait fixée. Ne pas sauver la France lorsqu'elle allait périr eût été plus que de la faiblesse. C'eût été l'abdication de son devoir et de son droit. Le Prince le comprit. Le 1er décembre, après une réception à l'Élysée, il s'enfermait avec ses principaux collaborateurs et, avec cette sérénité inflexible qui ne l'abandonna jamais, il leur donnait ses instructions et ses ordres pour la grande journée du lendemain.

GÉNÉRAL COMTE FLEURY

VAINE RENCONTRE

I

Gentilhomme un peu cosmopolite et philosophe très indépendant, mais né à Paris, d'une mère française, et élevé selon les rites chers à la *gentry* parisienne, tout à fait francisé, d'ailleurs, par une déclaration de volonté conforme à l'ancien texte du Code civil, je me suis mis en tête, pour mon édification ou mon amendement, voire pour celui d'autrui, de consigner sur des feuilles volantes, qu'un autre, à défaut de moi-même, se chargera peut-être de rassembler un jour, la plupart des impressions relatives à certaine aventure romanesque dont je fus le héros, et qui pourra paraître intéressante à quelques Français de ce temps-ci.

Gentilhomme cosmopolite, ai-je dit; il ne faudrait pas en conclure que je sois un *sans-patrie :* avant même d'avoir atteint l'âge de réclamer la nationalité française, je me suis engagé, en 1870, dans un corps de troupe auxiliaire, — qui avait, d'ailleurs, un assez coquet uniforme. — Et l'on ne saurait davantage voir en moi un émule de ce baron d'opérette venu à Paris « pour s'en fourrer jusque-là » : si j'ai

voyagé souvent, et séjourné parfois à l'étranger, du moins ai-je toujours eu mon domicile légal à Paris même. Mettons que j'aie deux patries. Mais la seconde, celle que je me suis librement donnée et où j'ai le plus habituellement résidé, je ne me contente pas de la préférer à l'autre, la lointaine, l'héréditaire et l'inconnue : je l'aime. — je l'aime avec une passion profonde et convaincue, en un temps où l'on n'est plus guère patriote, quand on l'est, que pour « le coup de gueule ». — Ce n'est pas, du reste, que je veuille jouer ici les petits Schopenhauer en crachant sur mon pays d'origine, car je crois fermement que tous les peuples se valent : dans les bilans de leurs qualités et de leurs défauts, il y a, certes, des différences de détail, les articles varient; mais la balance est toujours à peu près la même.

Quant à ma prétention d'employer la langue française avec une exactitude suffisante, je crois, ayant jadis fumé beaucoup de cigarettes dans le passage du Havre, avant ou après, quelquefois même pendant les classe du lycée Bonaparte (aujourd'hui Condorcet, hier Fontanes, autrefois Bourbon : une bonne école de scepticisme politique, soit dit entre parenthèses, de par la seule mobilité de son titre dédicatoire), je crois, dis-je, pouvoir me considérer comme assez qualifié pour écrire en français.

Cela posé, je me présente en hâte, et par politesse, non par vanité. Je m'appelle Herbert-Maxence, comte de Rentzau.

Originaire de... mettons des contrées transleithanes, ma famille paternelle, de race militaire, noble et ancienne, mais très pauvre, a donné d'illustres officiers de fortune à plus d'un pays, et surtout à la France, pendant les deux derniers siècles. Mon père, lui, ne fut rien qu'un brave homme, passablement embarrassé de son titre, par suite de l'insuffisance de son patrimoine. Venu en France pour son instruction, il y resta parce qu'il épousa ma mère, — preuve que c'était un brave homme, car ma mère n'était guère plus riche que lui et ne lui apportait, en échange d'un titre et d'un nom parés d'un certain éclat glorieux, qu'une fort petite dot avec un visage et un caractère d'ange. — Il entre parfois dans le bien que l'on dit de ses parents, et surtout dans l'éloge que l'on fait de la vertu maternelle, beaucoup de naï-

veté avec un brin de vanité : car il est trop évident que toutes les mères ne sont pas des saintes. Je crois néanmoins que ma mère était aussi vertueuse qu'une créature humaine peut l'être. Elle avait, au surplus, l'esprit modérément ouvert et avait été rigidement élevée par une famille de bonne et vieille bourgeoisie française, aux confins de la noblesse, frayant avec celle-ci et apparentée de façon flatteuse.

Cette famille était on ne peut moins divertissante : confite en idées moyennes, hérissée de préjugés mi-aristocratiques, mi-bourgeois, non pas précisément ennemie de l'esprit, mais réfractaire à toute originalité de pensée... J'en ai gardé un assez mauvais souvenir; mais je dois lui rendre cette justice qu'on y était honnête et qu'on y élevait bien les filles : cela sentait la monarchie de Juillet à plein nez. J'y fus médiocrement goûté, comme enfant et comme jeune homme; on m'y traitait un peu, je suppose, en futur parent pauvre. Homme fait, je n'ai pas eu du tout à m'en plaindre : je n'y ai plus guère fréquenté, et je n'en ai pas moins bénéficié de ses relations.

Quoique fils unique, je n'étais pas gâté par mon père, avec lequel je ne sympathisais point. C'était un homme taciturne, un peu gourmé, un peu mystérieux, parce qu'il ne parlait presque pas et qu'on ne pouvait savoir ce qu'il pensait, ni même s'il pensait quelque chose ; assez bon prince, au demeurant, pourvu qu'on le fît dîner à l'heure, exactement, mais qui ne se préoccupait pas outre mesure de son rejeton. Je suis donc payé pour ne pas croire à la voix du sang. Et je sais par expérience, non seulement que la sympathie n'existe pas toujours de père à fils, mais que le contraire peut exister.

L'intérieur de mes parents était décent, rien de plus. Ils jouissaient de ce qu'on est convenu d'appeler une « honorable aisance ». Encore faut-il avouer que, de ces deux vocables traditionnellement accouplés, l'adjectif était le plus vrai. Grâce à leur nom et à leur titre, grâce surtout aux cousinages et aux relations de ma mère, mes parents avaient accès dans un monde où les plus pauvres étaient deux ou trois fois plus riches qu'eux ; et, s'ils ne paraissaient souffrir qu'à peine de cette médiocrité, j'en souffris davantage, moi qui ai grandi précisément à l'époque où s'est établie l'omnipotence de l'argent.

On voulut m'initier de bonne heure aux douceurs de l'in-

ternat. Mais je fus assez malin pour m'y soustraire si fréquemment, sous différents prétextes, que l'on finit par y substituer le régime de l'externat, objet de tous mes vœux. Entre temps, d'ailleurs, l'indiscipline qui m'était naturelle m'avait permis d'étudier comparativement les différentes méthodes d'éducation en vigueur dans les établissements de quelque renom, tant religieux que laïques.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que, successivement tributaire de tous les modes d'orthopédie morale, j'aie pu constater des hauts et des bas dans ma moralité d'enfant. De sept à treize ans, je fus curieux ; à quatorze ou quinze ans, j'étais renseigné. Je me souviens toutefois que, vers cet âge-là, ayant trouvé une occasion de compléter mes humanités par une expérience *in anima vili*, — c'est-à-dire avec l'assistance d'une jeune personne du commun et d'ailleurs fort laide, — je battis prudemment en retraite.

Jusqu'alors, en effet, je n'avais pu que causer avec des camarades plus avancés que moi. J'avais bien une tante qui se décolletait très souvent pour son plaisir (et pour le mien), mais c'était ma tante. Aussi n'éprouvais-je, à son contact, qu'une émotion tempérée par le respect. Et pourtant, je ne négligeais rien, dès que j'étais hors de cage, pour m'initier aux sensations agréables que peut procurer à un adolescent le voisinage d'un épiderme féminin. La vue seulement d'un bras de femme ou de jeune fille, — de femme surtout, car l'extrême jeunesse aime la maturité, qui le lui rend bien, — suffisait à me jeter dans l'extase. Un mien ami, quelque peu pédant, m'a, depuis, savamment expliqué que tous les hommes ou futurs hommes bons, comme il dit en riant, pour le service de Sa Majesté l'amour, aiment les femmes, mais que les spiritualistes aiment d'elles surtout ce qui évoque des idées de grâce et de tendresse, c'est-à-dire les bras et les épaules, la gorge, à la rigueur... J'étais enclin au spiritualisme.

Seuls, deux souvenirs intenses, l'un assez poétique, l'autre un peu brutal, — peut-être magnifiés tous deux par mon imagination d'enfant, — tranchent sur le ton neutre des rêveries amoureuses de ces premiers temps de ma vie. Et je veux les mentionner ici, parce qu'ils ont exercé sur toute ma conduite une décisive influence.

Le souvenir poétique, c'est celui d'une amourette enfantine : *Paul et Virginie* sans littérature ni pamplemousses, mais non sans quelque grâce romanesque, je crois. — Certain été, nous avions pour voisins, au bord de la mer, de riches Bordelais dont la fille, une petite personne de douze ans, toujours merveilleusement attifée (on sait quel goût du faste distingue les Bordelais et comme ils aiment à faire étalage de leur argent), était plus que jolie, ou me paraissait telle. Très coquette, aux deux sens du mot, elle venait souvent causer avec moi, par-dessus la clôture mitoyenne qui séparait nos jardins ; parfois même, le soir, quand il y avait du monde à dîner chez elle, et qu'on ne devait la mettre au lit qu'après l'heure habituelle, nous avions des rencontres concertées, dans la pénombre crépusculaire. Je l'attendais alors, — car elle était toujours un peu en retard, déjà femme ! — romantiquement appuyé à la haie de séparation, le cœur en extase, le regard perdu ou guettant les premières clartés stellaires. Et, quand elle apparaissait enfin, venant des profondeurs sombres du jardin, toute blanche et comme diaphane en ses légers atours d'été, les bras nus et les cheveux flottants, j'avais l'impression d'un bonheur à la fois sensuel et divin. Tout ne se bornait pas, d'ailleurs, à l'échange de quelques banalités enfantines : j'escaladais la clôture, risquant bravement l'intégrité de mon pantalon, et j'embrassais ma bien-aimée sur les deux joues. C'était criminel et plein d'enchantement... Et voilà pourquoi je fus, par la suite, quelquefois romanesque : j'avais goûté, très jeune, le meilleur de l'amour, je veux dire le délice de l'attente et le régal des baisers illicites.

Le second souvenir a plus de saveur et moins de charme. Je dansais, un jour, sur une pelouse, en un *garden-party* quelconque, avec une grande fille de mon âge et presque de ma taille, assez belle, quoique peut-être un peu dégingandée, et qui avait des yeux trop langoureux comme aussi des lèvres trop charnues. Tout à coup, je crus m'apercevoir qu'elle se serrait contre moi beaucoup plus que de raison. Je l'observai alors obliquement, sans cesser de danser, et je ne tardai guère à rencontrer son regard, qui me parut vraiment singulier : tout à fait alangui et comme noyé. Saisi, à mon tour, d'un trouble étrange, bientôt harcelé, en outre, par un désir

curieux, j'inclinai avec vivacité la tête vers ma danseuse, au moment où nous passions derrière un massif... Et sa bouche se posa, le plus ardemment et le plus maladroitement du monde, à l'endroit où devait, plus tard, pousser ma moustache. — Elle me révéla de la sorte ce que sont les femmes de tempérament : bien du plaisir à leurs maris!... Elle m'apprit aussi que, décidément, j'étais capable d'inspirer de l'amour, ou quelque chose de fort approchant. Et je serais peut-être devenu fat si, par la suite, le nombre très ordinaire de mes bonnes fortunes ne m'eût ramené à cette conviction raisonnable que je pouvais plaire à quelques femmes et déplaire à beaucoup d'autres.

Quoi qu'il en soit, je ne me suis peut-être jamais bien remis du dommage moral que me causa cette constatation de l'extrême facilité de certaines « bonnes fortunes ». Et, en même temps que je restais persuadé du charme supérieur des poétiques tendresses, j'acquérais, malgré moi, l'intime certitude qu'une étreinte ou un baiser suffit parfois à nous livrer une femme.

En attendant les leçons de l'expérience, il m'était loisible, au sortir des classes, de donner la chasse, en compagnie de lurons guère plus vieux que moi, à d'ambulantes donzelles, fort peu recommandables et qui ne demandaient qu'à se laisser rejoindre. Fort heureusement pour moi, je manquais d'argent. Et, d'ailleurs, le séjour du Midi étant devenu nécessaire à ma mère, on me changea encore une fois de « bocal », comme je disais moi-même avec assez de bonne grâce. Je fus mis pour quelque temps interne dans une pension de Nice. Mais je faisais, toutes les semaines, le trajet de Nice à Cannes, où résidait ma mère, ce qui me permit de débuter à peu près proprement dans la carrière amoureuse, une jeune actrice de la région, qui se rendait, comme moi, de Nice à Cannes, mais avec tout un chargement de fruits confits, ayant bien voulu, pour me remercier de la politesse que j'avais eue de lui céder mon coin, m'offrir quelques friandises, y compris sa gentille petite personne. J'acceptai le tout, en temps utile, et me sentis fier comme Artaban de ma conquête... Ça et le premier cigare, d'ailleurs, c'est inoubliable, — à cause de la fierté et du mal au cœur.

II

Les jeunes gens rêvaient encore, dans ce temps-là, aux amours mariables, peut-être autant, sinon plus qu'au plaisir. Donc, je rêvais volontiers à de fort honorables, quoique fort poétiques, tendresses. Et deux ou trois de mes plus jeunes danseuses me permirent bientôt de prêter un corps, mais surtout un nom à mes rêves.

Il y avait déjà, dans le monde, bon nombre de jeunes personnes mal élevées, et il y en a probablement toujours eu; l'ensemble, toutefois, était encore respectable : on se pressait quelquefois un peu les mains, mais on ne s'embrassait guère. En tout cas, étant donné l'état plutôt romanesque de mon âme et de mes aspirations, je ne pouvais arrêter, même provisoirement, mon choix que sur une jeune fille d'allures non suspectes, incapable de valser longtemps sur place, entre deux portes, à seule fin de se laisser frôler la peau par une moustache. Mes visées d'alors étaient vraiment assez nobles et assez pures. Je souhaitais un gracieux mariage d'amour, dût-il s'accomplir au prix de quelques disconvenances sociales. Je n'avais pas l'ombre d'une pensée cupide ou simplement intéressée. Et je souhaitais, par surcroît, un rôle utile, à défaut d'une existence en vue, que je ne désespérais cependant pas de me créer; puis une mort calme, apaisée, digne et souriante, à défaut d'un trépas glorieux, dont je n'entrevoyais guère la possibilité, ou, au moins, une de ces formes de décès fashionables comme peut vous en procurer une mauvaise chute de cheval ou un accident de chasse, par exemple, — le tout enveloppé dans les limbes d'un spiritualisme vague et réconfortant... Bref, je me voyais d'avance poursuivant, à travers un joli mariage et jusqu'à une belle ou agréable mort, l'accomplissement de quelque œuvre grandiose et d'ailleurs indéterminée.

C'est ainsi que je fus amené à rôder autour de celle qui devait être ma femme et que j'appellerai Henriette Lemyr.

Mademoiselle Henriette Lemyr était une jeune fille blonde,

fort gracieuse en sa petite taille, jolie même si l'on veut, mais n'ayant guère que la fragile beauté de ses dix-sept ou dix-huit ans. Elle appartenait à une famille bourgeoise, pendant un temps assez opulente, mais déjà déchue de cette splendeur momentanée. Le trait dominant de sa personne était une grâce légère et comme envolée. Il semblait qu'elle ne se posât nulle part et qu'elle fût toujours en quête d'une fleur introuvable à butiner. Cette gentillesse aérienne, où il me plaisait de voir un symbole, — celui du noble souci de l'idéal! — me captiva bientôt. Et, comme nous dansions souvent ensemble avec autant de plaisir que de succès (car on remarquait notre bonne entente chorégraphique), une sympathie réciproque ne tarda pas à naître, qui rythma les battements de nos cœurs, comme les frétillements de nos jambes, sur des airs de danse. Lorsque je sentais la taille d'Henriette se cambrer, fine et ronde, sur mon bras, et toute sa personne se dresser contre moi, vibrante et cependant immatérielle, tant elle se faisait légère, impondérable, j'avais la sensation de valser avec une sylphide et d'être moi-même un elfe, emporté dans un tourbillon de légende ou de rêve. — Si la vie conjugale n'était qu'une valse un peu longue, ma femme et moi nous eussions été bien heureux l'un par l'autre!

Henriette avait un air poétique de souriante tristesse. On la disait malheureuse dans un intérieur où les revers de fortune, sans avoir amené la misère, avaient introduit la discorde avec la gêne. Toute la chevalerie qui était restée sans emploi dans le fond de mon être s'amalgama bizarrement avec le besoin d'aimer qui me tourmentait : je me crus épris tout de bon.

Immédiatement après la guerre, qui avait éclaté sur ces entrefaites, je me mariai.

Nous vécûmes, ma femme et moi, d'une vie d'abord assez calme, assez humble. Mais plusieurs petits héritages étant venus gonfler un peu notre modeste patrimoine, nous sortîmes de la retraite, où la nécessité, plus que la lune de miel, nous avait confinés. Nous eûmes un train de maison convenable; et, grâce à mes relations de famille, dont elle était fière et heureuse, Henriette put donner un libre cours à ses goûts de sociabilité mondaine et bavarde.

Ce n'était point une méchante personne que ma femme, ni surtout une personne perverse; mais, telle que je la voyais désormais, c'était bien le type de la futilité féminine. Elle n'avait pas de plus grand bonheur que de constater que son « tour de taille » restait très inférieur à la moyenne. Et sa joie était sans mélange quand elle pouvait appliquer sur un corset trop sanglé un corsage impeccable. Elle ne manquait pas de goût, d'ailleurs, ni de cette bonne grâce qui ressemble tant à la bonté. De sorte qu'elle était bien accueillie partout, — et d'autant mieux que sa gentillesse fragile de blonde encore svelte et pâle donnait moins d'ombrage aux autres femmes.

J'ai eu, certes, bien des torts envers elle. Mais je me demande comment j'aurais pu m'y prendre pour m'accommoder, ma vie durant, — et à supposer qu'elle s'y fût elle-même résignée, — d'un tête-à-tête ininterrompu avec cette sorte de poupée babillarde, au crâne vide. Et, s'il est vrai que mon devoir eût été de la retenir, de l'arrêter sur la pente de frivolité, d'ailleurs peu dangereuse, où elle semblait glisser, il n'est pas moins vrai que je n'aurais plus rien eu à lui offrir en compensation des joies ou des plaisirs dont je lui eusse demandé de me faire le sacrifice.

Je fus toutefois, quelque temps, un mari fidèle. D'abord, n'ayant guère eu, par le fait, que des déceptions en amour, je ne prenais plus feu si aisément. Ensuite, un orgueil insurmontable m'empêchait, par crainte d'un échec humiliant, de m'embarquer dans une entreprise galante faute d'avoir, au préalable, relevé des indices de faveur équivalant à des gages de victoire. Et cette honorable situation aurait pu se prolonger indéfiniment peut-être, vu mon peu de penchant pour les amours interlopes, si les mœurs des amies de ma femme ou, plus généralement, des femmes de notre monde eussent été plus édifiantes, et si le hasard ne m'avait pas tenu en réserve une suprême épreuve.

Tant que nous vécûmes beaucoup au dehors, ces mœurs, grâce à ma retenue prudente, n'eurent pas d'effet dommageable pour ma réputation d'homme vertueux. Mais un fils nous naquit, et la santé de ma femme s'étant altérée, — un peu par suite de ses couches difficiles, beaucoup par suite de l'abus des corsets trop étroits, — il lui fallut longtemps se

borner à recevoir ses amies chez elle sans même pouvoir songer à leur rendre leurs visites. C'est alors que je mesurai toute la perversité de certaines natures féminines et que je compris quels grands avantages donne aux libertins cette qualité d'homme marié qu'ils paraissent pourtant redouter comme un ridicule ou un fardeau. L'utilité qu'il y a, pour un homme en quête de bonnes fortunes, à être marié, c'est d'abord que l'on fait semblant de ne se point défier de lui, et ensuite qu'on l'honore d'une foule de confidences qu'il serait peu décent de prodiguer à un jeune célibataire ou même à un vieux garçon. « On peut bien vous dire cela, à vous qui êtes marié... » « Vous qui êtes un homme sérieux, vous allez me donner votre avis... » Et ainsi de suite. Ces épanchements sont très profitables aux petites intrigues qui ont envie de se nouer et favorisent à merveille les mauvais desseins naissants. On finit par se parler bouche contre oreille, puis bouche contre bouche.

Les nobles ambitions s'étaient presque toutes retirées de moi : l'incohérence de la politique française et le caprice des événements les avaient découragées. N'ayant pas de carrière, et quoique je fusse très souvent occupé à quelque travail volontaire, je n'avais guère de prétexte pour me dérober aux intimités des *five o'clock* de ma femme. La plupart du temps, au reste, on me faisait la gracieuseté de m'envoyer quérir. Et j'avoue que je n'en étais pas autrement fâché, ayant trouvé, parmi les assidues de ces réunions sans apprêt, deux ou trois femmes d'un esprit très vif, qui m'amusaient tout de bon, et dont la causerie alerte et mordante me délassait du bavardage incolore d'Henriette. Ce n'était pas qu'elles fussent exemptes de la frivolité incurable des femmes du monde, ni qu'elles fussent capables de jacasser longtemps sans retomber dans la double ornière des descriptions de toilettes et des médisances; mais elles avaient du trait, et je goûtais un plaisir de dilettante à leur fournir des occasions de se faire le bec sur leur prochain et sur moi-même. Néanmoins, tout cela n'aboutit qu'à deux ou trois adultères sans intérêt... et sans agrément, car je fus surpris par ma femme, qui me pardonna ou fit semblant.

Une autre aventure ou mésaventure me guettait, comme pour achever la déroute de mon sentimentalisme obstiné.

Une toute jeune femme, blonde et poétique, dont le légitime époux avait le désavantage d'être fort occupé, parut vouloir se fier à moi du soin de le suppléer. Elle me promena six semaines dans tous les endroits de Paris et de la banlieue où elle déplorait que son mari n'eût pas le temps de la conduire. Et quand, à la fin, nous fîmes halte en un gîte bien orné, que je croyais propice à la conclusion prévue et méritée, elle me demanda grâce pour son inconscience et se mit à pleurer. Elle s'était jetée à ma tête pour que je la prisse; elle se jetait à mes pieds pour que je ne la prisse pas! La pauvre petite créature n'avait pas plus de cœur que de cervelle: elle ne savait ni se donner, ni se garder, et elle ignorait complètement où elle voulait aller en quittant le droit chemin! Je n'étais pas un pandour: je séchai ses larmes et la renvoyai indemne.

Cette fois, par exemple, je jurai bien que j'en avais fini avec les amours mondaines. Et j'aurais tenu parole, me contentant de quelques passades, par-ci par-là, en des milieux faciles, — dont je ne raffolais guère, pourtant, — si une aventure d'un genre tout nouveau, et qui devait être le vrai, le seul roman de ma vie, n'était venue à la traverse de mon serment.

III

Avant d'évoquer ce doux et presque tragique épisode de ma vie, qui fut d'abord comme un tardif dédommagement aux mécomptes de ma jeunesse, j'aurais grand besoin de préciser encore le milieu, l'époque et les circonstances: tout ce qui peut limiter et définir ma responsabilité... Mais je le ferai au fur et à mesure.

Les années avaient passé. Je m'acheminais vers la quarantaine. Un abîme s'était creusé entre ma femme et moi: elle, toujours plus futile, à mesure qu'elle vieillissait: moi, plus amer que jadis, étant plus averti, plus clairvoyant, mais sans que cette amertume m'eût rendu le moins du monde insociable. Je n'étais devenu ni misanthrope, ni misogyne: simplement neutre en philosophie et en morale, comme en poli-

tique, convaincu de l'inutilité des efforts et de la folie des passions. J'aimais encore à fréquenter, non pas tous les gens de mon monde, sur lequel je n'avais guère d'illusions, mais quelques-uns d'entre eux ; et j'avais surtout conservé une certaine coquetterie de causeur. Dans la facilité des mœurs ambiantes, j'aurais pu cueillir quelques succès, je crois ; mais j'étais buté, ou rebuté.

Voyageant beaucoup, me déplaçant du moins très volontiers pour jouir, tantôt du climat de l'Italie, tantôt de la vie anglaise, que j'ai toujours appréciée, j'avais l'avantage de ne pas me prodiguer. On s'était habitué à me voir paraître et disparaître à des intervalles presque périodiques : j'avais le prétexte d'études historiques et de recherches érudites, entreprises en des bibliothèques lointaines. On s'était habitué pareillement à me voir plus souvent sans ma femme qu'avec elle ; mais nous ne nous en montrions pas moins, elle et moi, de temps à autre, sous les espèces d'un couple à peu près uni. — Du reste, Henriette était toujours mal portante, et la perte de notre unique enfant achevait d'expliquer sa demi-réclusion.

Les crises financières désignées sous le nom de *krach*, avaient bien laissé quelques traces, par-ci par-là ; mais la société élégante de Paris, ou ce qu'il en reste, n'a pas renoncé pour cela, on le sait, à tourner la meule de ses plaisirs routiniers. C'était, comme c'est encore, une succession ininterrompue de distractions consacrées, revenant à époques fixes : il y a un rituel.

Or, un été, j'étais seul à Dinard, au retour d'une excursion dans les îles anglaises de la Manche. — Dinard semble et surtout semblait, cette année-là, avoir hérité toute la vogue des anciennes plages normandes. Plusieurs coteries fashionables s'y trouvaient groupées autour de la clientèle anglaise de l'endroit. Et le casino, moins banal et moins mal fréquenté que ne le sont d'ordinaire ces sortes de cercles grands ouverts, présentait, les soirs de fête, un spectacle fort attrayant. Les jolies Anglaises y étaient en nombre, et les Parisiennes de haut parage s'ingéniaient à compenser par leurs raffinements d'élégance la différence de fraîcheur et d'éclat dont leur amour-propre était menacé d'avoir à souffrir.

La seconde fois que j'y allai le soir, j'avisai tout de suite,

en entrant, la marquise de Rosembray, qui a toujours été très bienveillante pour moi, quoique je ne lui aie jamais fait la cour, même au temps de notre jeunesse. Elle était au milieu d'un groupe où je reconnus la princesse de Guébriac, la baronne de Steinburg, madame Bernheimer, — presque toute la vieille garde mondaine, mais agrémentée d'un petit lot de jeunes femmes et de jeunes filles, conversant entre elles tout près de là et parmi lesquelles une ou deux seulement ne m'étaient pas inconnues. Encore ne connaissais-je ces dernières que de nom. C'était une soirée « de petit comité » : toilettes *simples* et corsages à peine entre-baîllés.

Madame de Rosembray, petite femme mûrissante, mais toujours alerte et gaie, répondit à mon salut par cette apostrophe :

— Je parie que vous ne dansez plus, monsieur l'intermittent et le désabusé ?

— Pardon !... Toujours avec plaisir, quand je n'ai pas la crainte de faire tort à de plus jeunes que moi en leur prenant une de leurs danseuses.

— Alors, mon cher monsieur de Rentzau, je vais vous présenter à deux ou trois petites personnes dont...

— Quoi ! Des jeunes filles ? interrompis-je effarouché.

— Eh bien ? A votre âge... Au fait, quel âge avez-vous donc ?

— Trente-neuf... bientôt.

— Je ne vous dirai pas, selon la formule, que vous ne les paraissez guère. Mais enfin, ils ne paraissent pas trop sous votre désinvolture... Et puis, la quarantaine approchante, c'est justement l'âge où l'on aime les jeunes filles.

Elle m'entraînait déjà, pendant que j'achevais de saluer à la ronde.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? lui dis-je en l'arrêtant. Je suis marié.

— Mon cher, je l'oublie toujours... probablement parce que je ne vous vois jamais avec votre femme...

Elle ne m'avait pas encore pardonné ce qu'elle considérait, non sans quelque apparence de raison, comme une mésalliance absurde et inexplicable.

— Est-ce une méchanceté ?

— Dieu, non! Plutôt une gracieuseté, car ça veut dire que vous n'avez pas les dehors d'un homme marié...

— Il paraît, décidément, qu'il y a des dehors d'homme marié, et que, décidément, je ne les ai pas, ces dehors-là, car on m'a déjà dit ce que vous venez de me dire. Mais ce doit être une flatterie...

— Non pas, non pas... Enfin, n'importe! Il ne s'agit pas de vous marier, mais de danser : c'est encore moins défrisant, pas vrai?

— Alors, je suis à vous et à vos jeunes filles. Par laquelle commençons-nous ?

— Par mademoiselle d'Ignicourt, Amélie, autrement dit *Lily* d'Ignicourt, vous savez bien? La fille du diplomate mort il y a trois ou quatre ans... Je ne peux pas vous présenter à la mère : elle a la migraine trois fois par semaine, et c'est un de ses jours. La jeune personne a été confiée à des amies.

— Et c'est?...

— Tenez! celle-ci, la plus proche. Vingt-deux ans, et jolie, hein?

— Et elle s'appelle *Lily*, à l'anglaise?

— C'est-à-dire que, dans sa famille, on l'appelait volontiers Lili. Et, comme elle n'aimait ni son prénom d'Amélie, ni le diminutif usuel, elle y a, de son autorité privée, substitué le joli prénom anglais de *Lily*... *Lily*, un lis, ça lui va bien, n'est-ce pas?

— Dame! fis-je en me moquant un peu, je ne sais pas trop... Une jeune personne qui se rebaptise elle-même ne doit être qu'à moitié liliale.

Je la regardais avec curiosité. Jamais, jusqu'à ce jour, je ne l'avais rencontrée. Mais le nom de sa famille, l'un des plus considérés de la vieille France, m'était fort connu ; et j'avais souvent entendu parler de la jeune fille même comme d'une des personnes le plus récemment mises en vedette de la société mondaine. Je la contemplai donc et l'examinai très attentivement, quoique sans insistance déplacée, de la tête aux pieds.

Tout homme d'imagination ardente et de tempérament un peu vif a logé en un coin de son cerveau quelque idéale silhouette

de femme. C'est à cette femme inconnue, souvent rêvée, jamais rencontrée, qu'il dédie ses aspirations et ses regrets pendant les loisirs de son cœur, aux heures d'interrègne et de vacance. C'est elle qui apaiserait son désir et triompherait de son inconstance, si le désir pouvait s'éteindre et l'inconstance se lasser. C'est elle que chacun peut évoquer selon sa fantaisie, mais que nul, — poète ou libertin, — ne saurait guère se vanter d'avoir étreinte une seule fois. C'est elle que, pour ma part, j'avais toujours *vue* grande, élancée, mince, gracieuse autant et plus que belle, avec des cheveux châtain brun ou blond cendré, des yeux veloutés de juive, marron ou bleu sombre, des mains patriciennes, des dents saines et éclatantes... Or, telle m'apparut mademoiselle d'Ignicourt, ou presque telle : très grande, — un peu trop même, — elle avait une taille mince, mais non ridiculement étranglée, flexible comme la tige d'un lis (j'y pensai tout de suite) ; et, sauf ses cheveux, qui étaient d'un châtain blond à reflets fauves, tirant légèrement sur le roux, sauf ses yeux, qui étaient verts et bruns, délicatement teintés et comme saupoudrés d'or, au lieu d'être marron ou bleu sombre, c'était, avec un sourire divinement calme, et néanmoins très vivant, mon idéal fait chair. Bien m'en avait pris de ne pas m'égarer en des songes de surhumaine beauté, puisqu'il m'était donné de contempler enfin mon rêve incarné. — La beauté parfaite, d'ailleurs, n'est-elle pas une invention de la littérature et de l'art ? — Mais que cette aubaine me semblait donc tardive et ironique ! Et combien décevante cette joie, que je savais sans lendemain possible !

— Ma chère Lily, le comte de Rentzau, que je vous présente, aspire à l'honneur de vous faire tourner...

Son regard clair et doux, un peu vague au repos, mais facilement avivé, souligné de bistre, en outre, — ce qui lui prêtait un charme très particulier, dans la blancheur et la transparence à peu près parfaites de tout le reste du visage, — se posa sur moi tandis que, le cou légèrement infléchi, elle répondait à mon profond salut par un gracieux mouvement de tête.

— Mon Dieu, mademoiselle, c'est l'armée territoriale que mobilise là madame de Rosembray...

— Bah, bah! interrompit la marquise, j'ai valsé avec lui bien souvent, depuis certain bal où le jeune Maxence de Rentzau faisait, en même temps que moi, ses débuts dans le monde : il s'y entend mieux que ses cadets, je l'affirme... Et c'est un valseur qui parle, vous savez? et même qui cause... sans compter qu'il est de taille...

L'orchestre avait achevé son prélude : j'offris, sans mot dire, le bras à mademoiselle d'Ignicourt. Et nous voilà valsant éperdument, comme valsent les gens qui aiment la valse pour elle-même : silencieux et grisés. — Je mettais, d'ailleurs, ma coquetterie à n'être, pour commencer, qu'un bon valseur. — Ma danseuse avait cette légèreté particulière à certaines valseuses et que je n'avais encore constatée, au même degré, que chez ma femme, en sa première jeunesse : une légèreté qui semble provenir d'un allègement réel et instantané, d'une sorte de *lévitation*, pour parler comme les spirites. On dirait que ces femmes privilégiées sont ravies en une extase tournoyante, en une assomption profane et giratoire où leur danseur n'a qu'à les suivre.

La longue taille souple et fondante de mademoiselle d'Ignicourt était probablement la plus svelte et la plus docile qu'eût encore enserrée mon bras : je la sentais à peine. Et quand nous nous arrêtâmes enfin, j'eus la sensation qu'elle venait de glisser hors de mon étreinte, sans qu'il m'eût été nécessaire de dénouer celle-ci. — Au reste, comme stature, jamais couple de valseurs ne fut mieux apparié.

Alors, nous causâmes. Cette grande jeune fille parlait simplement, nettement, avec assurance, un peu comme une femme, mais sans excès d'aplomb. Son esprit me parut souple et distingué comme sa personne, assez libre de préjugés, mais pas transcendant le moins du monde : indépendant et gracieusement orné, rien de plus, — et d'une hardiesse originale seulement à cause du sexe et de l'âge. — Tout en causant, bien entendu, j'avais repris mon examen.

Les lignes du visage, sans être irréprochables, étaient correctes dans l'ensemble : ovale d'une régularité presque parfaite; front un peu bas et étroit; nez plutôt mince et d'un dessin très net; lèvres arquées, ni trop fines, ni trop charnues; menton délicat, troué d'une jolie fossette ronde. Les

cheveux ondulés, foisonnants et soyeux, s'étageaient en masses lourdes, avec des reflets fauves, sur cette tête jeune et hardie, d'une beauté bien près d'être classique et, par cela même, quelque peu hybride : radieuse tête de vierge ou d'éphèbe, à laquelle, seule, la coiffure assignait un sexe. Voilà pour les attraits. Quant aux défectuosités, elles étaient peu nombreuses et me parurent vénielles : çà et là, quelques taches de rousseur, rançon ordinaire de la subtile blancheur des blondes ; léger froncement du nez, causé par une palpitation fréquente des narines ; dents assez irrégulières, mais intactes et ivoirines ; stature décidément un peu trop haute, avec une certaine gaucherie d'attitude, perceptible seulement de loin en loin, et qui eut très vite pour moi un charme inexprimable. Sous les jupes étroites, à la mode de cette année-là, je devinais des jambes de Diane, sveltes et rondes, proportionnées au buste, c'est-à-dire un peu longues, et, sous les grands gants lâches de suède clair, des mains fines et nerveuses, pas très petites, mais de forme allongée, des mains vraiment patriciennes. — J'ai dit que les yeux, où le vert, le brun et le jaune étaient mêlés, m'avaient de prime abord semblé charmeurs, tour à tour lumineux et vagues.

Je dansai deux ou trois fois avec la jeune fille, ce soir-là, puis le surlendemain, toujours faisant preuve du même entrain, de la même fougue cadencée, quoique tourbillonnante, si différente du rythme sautillant et ralenti de la valse dégénérée qui est en honneur dans les salons d'aujourd'hui. Elle me fit là-dessus, en riant, un compliment que j'acceptai de même et lui retournai. Je m'étais montré convenablement empressé, sans galanterie, sans ambition excessive de flirt. Nous avions parlé de tout et n'avions insisté sur rien. Nous ne nous connaissions guère, nous ne nous connaissions pas... Et cependant, quand je pris congé d'elle, en lui annonçant mon départ, ma voix trembla et son regard vacilla. J'eus l'impression que nous étions « faits pour nous aimer », la certitude même que nous nous aimions déjà. Et elle eut, sans aucun doute, une impression toute pareille, en cette minute de trouble, qui nous laissait désemparés l'un en face de l'autre, quoique nous ne fussions timides, à coup sûr, ni l'un ni l'autre. N'eussions-nous été que deux passants, j'aurais pu lui adresser mentalement,

en la regardant s'éloigner, cette mélancolique apostrophe du poète :

O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Il me fut donné de l'apercevoir, encore une fois, le matin même du jour où je partis, et en des circonstances difficilement oubliables : sur la plage, au sortir de l'eau. Coiffée d'un foulard blanc et vêtue d'un costume noir, que ceignait une écharpe blanche, elle m'apparut tout à coup, radieuse autant que ruisselante, avec ses bras exquis, à découvert jusqu'aux épaules, et avec ses jolies jambes fines, plus blanches que son écharpe et que son foulard, hardiment nues jusqu'au genou, — car sa jupe écourtée s'arrêtait là, sans rien laisser voir pourtant du ridicule pantalon. — Je n'osai m'approcher, mais je la saluai intérieurement d'un : *Ave, maris stella!* très profane et très convaincu.

Je ne devais la revoir que l'hiver suivant. Mais j'y pensai presque constamment, sans que cette obsession, toutefois, devînt tragique ou irritante le moins du monde. La fidélité de ma mémoire m'était plutôt une douceur qu'un tourment : j'avais désappris les grandes exaltations romanesques, et je n'avais rien à attendre, rien à espérer, partant rien à redouter non plus.

C'est à l'hôtel de Saveuse que je la revis, en un grand dîner, où j'étais assis presque en face d'elle. Nous nous étions dit bonjour avant de passer dans la salle à manger. Mais cela ne l'empêcha pas d'incliner un peu la tête vers moi et de me saluer du regard au moment où elle s'assit.

Ses blanches et délicates épaules, diaphanes et virginales, saillaient avec une demi-pudeur d'un corsage raisonnablement échancré, lequel découvrait la naissance d'une petite gorge haut plantée et laissait voir les bras nacrés, un peu frêles, mais non pas maigres, ni osseux, que j'avais admirés déjà, — des bras à enchanter mon spiritualisme d'autrefois.

La duchesse de Saveuse, — *la duchesse de Pimbesche*, comme on l'appelle parfois méchamment, à cause des interminables démêlés judiciaires qu'elle eut avec feu son mari, — est en possession d'une situation unique. Après avoir plaidé contre le colonel duc, son époux, une bonne demi-douzaine

de fois, sans parvenir à convaincre les juges que ce brave homme de soudard eût commis d'autre méfait que de l'avoir épousée, elle avait eu la chance de devenir veuve au seuil de son septième ou huitième procès. Libre et mûre, n'ayant jamais donné prise qu'à des médisances indéterminées et déjà lointaines, elle avait pu s'entourer d'une société de choix, beaucoup plus fermée que la plupart des coteries mondaines (où l'argent finit toujours par donner accès), et faire de son salon le dernier asile du vieux préjugé de la naissance. Et, si je n'avais été considéré comme une espèce de veuf avant la lettre, je n'y aurais certainement pas été admis : ma femme n'était pas d'assez bonne maison pour y pénétrer, même avec moi. — Quant à moi, personnellement, j'avais, outre mon titre, un nom à peu près historique, même pour des Français, et étranger par-dessus le marché, ce qui est toujours fort avantageux en France.

Pendant le repas, il n'y eut entre mademoiselle d'Ignicourt et moi qu'un échange de coups d'œil et de demi-sourires dont le sens n'était pas bien précis. Mais, aussitôt qu'on eut quitté la table, nous allâmes l'un vers l'autre, comme d'un même mouvement instinctif. Puis, troublés, nous nous arrêtâmes.

— Madame d'Ignicourt, dis-je alors pour expliquer mon embarras, n'est donc pas ici ce soir?

— Non ; je suis venue avec ma tante et ma cousine de Vertemont. Ma tante est l'amie la plus intime de la duchesse. Quant à ma mère, elle est souffrante depuis quelque temps.

— C'est que je n'ai pas encore eu l'honneur de lui être présenté...

— En effet, dit mademoiselle d'Ignicourt en souriant. Mais les occasions ne seront pas rares.

Je fus frappé du ton allègre qu'elle avait pris pour me dire cela. On eût juré qu'elle me traitait comme un prétendant possible. Mais il y eut un petit brouhaha dans le salon où nous causions, et le cours de mes idées dévia très vite. Puis ce fut la succession des colloques obligatoires avec les personnes que je connaissais. Bref, mademoiselle d'Ignicourt et moi, nous ne nous parlâmes plus de la soirée.

Telle fut cette seconde rencontre, où rien ne se précisa, mais où se confirma l'impression d'une mutuelle et involontaire sympathie, presque passionnée déjà.

IV

La scène pour moi la plus inoubliable de cette période initiale est celle qui se passa dans le salon de la marquise de Rosembray, quelque trois semaines après le dîner chez la duchesse de Saveuse.

Madame de Rosembray, je crois l'avoir dit, est une femme bienveillante, d'humeur facile et gaie, qui a toujours paru prendre plaisir à causer avec moi sur un ton de bonne camaraderie, qu'explique et justifie l'ancienneté de nos relations. Au début de l'hiver, se souvenant de notre rencontre à Dinard et d'un propos qu'elle m'y avait tenu, elle me demanda des nouvelles de ma femme et se plaignit obligeamment de ne pas la voir plus souvent. Je devais à la vérité comme à la politesse de faire la déclaration que je fis :

— Elle va mieux en ce moment, dis-je, et elle reçoit à partir de cinq heures. Avant peu, même, elle pourra rendre les visites qu'on veut bien lui faire.

Naturellement, madame de Rosembray alla voir ma femme, avec qui, d'ailleurs, elle avait autrefois échangé quelques visites. Et ma femme, ayant repris pour un temps son équilibre, mais de façon imparfaite encore, me pria de l'accompagner chez la marquise, à qui elle voulait rendre sa politesse, sans trop tarder.

Il y avait là plusieurs personnes, mais je n'en vis qu'une d'abord : mademoiselle d'Ignicourt, qui était assise en face de la porte, à l'angle de la cheminée. — Un horrible malaise m'envahit dès que je l'eus aperçue et tandis que je m'avançais derrière madame de Rentzau. C'était pour moi un supplice de rencontrer la jeune fille, alors que je marchais dans le sillage de ma femme. Qu'eût-ce donc été si j'avais pu pressentir ce qui m'attendait ?

A peine avions-nous fait quelques pas dans le salon que nous fûmes salués par une aimable exclamation de madame de Rosembray :

— Ah ! s'écria la maîtresse de la maison, voilà qui est rare

et charmant : un mari et sa femme faisant ensemble des visites qui ne sont pas des visites de noce ! Mais...

Un petit cri l'interrompit, — un de ces cris alarmés qu'une vive et subite inquiétude vous arrache, mais que la bienséance et l'habitude de se dominer peuvent étouffer tant bien que mal. — C'était la voisine de mademoiselle d'Ignicourt, belle et imposante personne de quarante et quelques années, qui avait poussé ce cri. Et, en la voyant se pencher, anxieuse, vers la jeune fille à demi renversée sur le dossier de son siège et devenue toute pâle, je n'eus pas de peine à deviner que je me trouvais en présence de madame d'Ignicourt. Mais, par un singulier aveuglement, je ne devinai pas tout de suite que j'étais la cause, l'unique cause de l'émoi de sa fille. Ce fut seulement lorsque Lily releva les yeux que je compris, à un long regard triste et tout chargé d'inexprimables reproches, quelle part de responsabilité elle m'attribuait dans sa brusque et douloureuse déconvenue. Par un concours de circonstances assez bizarre, quoique fort explicable, — étant donné mon genre de vie, — elle avait continué d'ignorer que j'étais marié ! Voilà ce que je démêlai enfin.

Son trouble profond, qui s'était traduit par sa pâleur et par l'altération de ses traits, ne se prolongea guère. On put l'attribuer à une indisposition subite, déterminée par une atmosphère surchauffée, en contraste trop violent avec l'air froid et l'humidité neigeuse du dehors. Madame d'Ignicourt et sa fille se retirèrent. Moi, je demeurai, mais silencieux, interdit, désolé.

Le lendemain, après une nuit des plus fiévreuses, je retournai chez madame de Rosembray bien avant l'heure où elle avait coutume de sortir. Je m'étais muni d'un prétexte, assez maladroitement choisi, d'ailleurs, et qui n'avait pas grande chance de la mettre en défaut : le désir exprimé par ma femme et que j'avais soufflé à celle-ci, d'avoir des nouvelles de mademoiselle d'Ignicourt.

— J'en ai fait prendre ce matin, me dit la marquise. Ça va très bien. Aucune suite... Du reste, qu'était-ce, au juste ? Une simple bouffée de chaleur... C'est le calorifère de mon escalier qui est coupable, avec la complicité de la cheminée de mon salon...

Elle parlait sur un ton d'ironie très discrète, mais perceptible aisément, pour moi surtout qui, la connaissant de longue date, ne pouvais rien ignorer de ses habituelles intonations de voix, ni des différentes expressions de son regard. Je voulus la pousser un peu sur ce terrain, bravant les sous-entendus gouailleurs.

— Au premier abord, lui dis-je, il est assez étrange que ce soit chez vous que je vienne aux nouvelles ; mais nous ne sommes, ni ma femme ni moi, en relations avec madame d'Ignicourt. De sorte que...

— Eh bien! mais, fit madame de Rosembray en m'interrompant, le fait de vous conformer au désir de votre femme est tout simple...

Son fin museau vieilli, mais rendu plus malicieux et plus fureteur par l'usage constant d'un lorgnon, que lui imposait sa myopie croissante, exprimait un doute parfait et donnait un muet démenti à ses paroles : il était visible qu'elle ne croyait pas du tout à l'intervention spontanée de ma femme.

— Soyez franche, lui dis-je bravement, vous ne comprenez pas bien ce que je suis venu faire ici?

— Oh! que si!... Vous êtes aussi curieux de connaître l'origine que de savoir les suites du malaise.

— Ah! vous admettez, du moins, que je ne puisse la deviner, cette mystérieuse origine?

— Hum!... N'approfondissons pas trop. Vous êtes assez malin, tout homme que vous êtes, pour savoir à quoi vous en tenir là-dessus...

— Alors?

— Alors, il reste que vous êtes curieux de savoir si... si j'en sais aussi long que vous, et très désireux, bien entendu, de vous sentir rassuré sur la santé de mademoiselle d'Ignicourt.

— Bref, selon vous?

— Selon moi, c'est un malheur que j'aie été oublieuse ou distraite au point de passer sous silence certain détail de votre état civil, et c'est une malchance encore que rien ni personne ne l'ait révélé, ce détail, en cinq ou six mois de temps... Et il y a eu, peut-être, en outre, une légère faute, par vous commise...

— Laquelle, s'il vous plaît?

— Celle d'avoir été trop aimable, d'une part, et pas assez explicite, de l'autre,

— Ah! pardon!... Je n'ai vu mademoiselle d'Ignicourt que trois ou quatre fois, en tout. Et, à moins d'être grossier... Et puis, enfin, qui est-ce qui est venu me prendre par la main pour me conduire vers elle ?

— Ça, c'est vrai, fit humblement madame de Rosembray. J'ai ma part de responsabilité. Mais pouvais-je deviner que vous seriez irrésistible... en si peu de temps ?

— Vous avez bien raison de rire, car tout cela n'est guère sérieux.

— Eh! le sait-on ?

Elle avait pris un air circonspect et presque grave.

— Sincèrement, vous pouvez croire ?...

— Que vous avez plu à mademoiselle d'Ignicourt ? Oui. Qu'elle vous a plu ? Oui, encore.

— Supposition gratuite, deux fois gratuite...

— Et obligatoire, car ça m'a crevé les yeux... Au reste, niez-vous ?

— Non, je n'ai pas à nier qu'elle m'ait plu.

— Bien. Dès lors, mon cher monsieur de Rentzau, mon cher ami, votre devoir est tout tracé : laissez en repos cette jeune âme, donnez-lui le temps de se reconquérir et de se pacifier. Il vous est très facile de vous écarter du chemin de mademoiselle d'Ignicourt... Je n'insiste pas.

— Je vous assure, chère madame, que ce serait superflu. Mon repos n'est pas moins intéressé que le sien à ma réserve et à ma circonspection.

J'étais bien réellement décidé à me retirer tout à fait de la route de mademoiselle d'Ignicourt. Quoique j'eusse d'abord pris à tâche de simuler l'incrédulité quant à ses sentiments pour moi, je ne pouvais plus douter, je ne doutais plus du singulier élan de sympathie qui l'avait si vite portée comme au-devant de ma tendresse. Mais ce qui me coûtait le plus, dans la résolution que j'avais prise, c'était de renoncer à toute explication. Je sentais que la jeune fille devait m'en vouloir, quoique je fusse parfaitement innocent de sa méprise. Mais comment la revoir sans risquer de la compromettre ? Comment lui parler ou lui écrire sans l'offenser ? Ma qualité

d'homme marié m'interdisait toute démarche de ce genre, même la mieux intentionnée. Et force m'était de me tenir à l'écart, de paraître tout ignorer.

Paris, où je redoutais et souhaitais, à chaque instant, une rencontre, me devint odieux. Je résolus de le quitter, comme il m'arrivait si souvent de le faire sans motif sérieux, mais avec l'âpre désir, cette fois, de n'y rentrer que pour y reprendre la vraie vie de célibataire, une vie de plaisir, dont je n'avais pas le courage d'affronter tout de suite les rancœurs. — Plein de colère contre le sort et contre moi-même, j'aurais voulu mettre entre toute nouvelle défaillance sentimentale et l'amour presque avoué de Lily un amas de débauches, un rempart impur de dégradantes fantaisies. Seulement, le cœur me manquait. Et j'en étais réduit à cette banale ressource de notre temps : un petit voyage à toute vapeur. Il n'y a plus de croisades, ni d'autres remèdes héroïques comme les guerres et les séditions. Mais on peut toujours faire ses malles : je fis les miennes.

V

J'étais parti, *vià* Modane et Turin, pour Milan, où j'avais des amis, et pour Florence, que j'ai toujours aimée. L'envie de revoir Pise me mit sur la route de Gênes, au retour, et je rentrai en France par Vintimille. Jusque-là, rien que d'assez normal. Mais voici l'intervention du destin.

Passant par Nice, qui était en pleine « saison » et même en plein carnaval, je m'y arrêtai. Et, le mardi gras, je pris gîte dans un hôtel du quartier Saint-Étienne. Or, le mardi gras de l'an 1887, dans le midi de la France et une partie de l'Italie, tout au moins, eut un lendemain assez peu ordinaire : le sol trembla, au point du jour, comme, de mémoire d'homme, il n'avait tremblé. Ce fut un mercredi des Cendres tout à fait expiatoire. A Nice, le quartier où je m'étais logé fut précisément le plus éprouvé.

Par suite de l'encombrement carnavalesque, on n'avait pu me donner qu'une chambre très haut située. Lorsque, vers

six heures du matin, je fus réveillé en sursaut par le tremblement de terre, j'eus cette sensation, vraiment neuve, que ma couche était balancée au bout d'un mât. Joignez à cela que tous les ais des cloisons et de la charpente craquaient sinistrement, et vous ne vous étonnerez pas que je n'aie guère flâné dans mon lit, ce matin-là. Mais, une fois debout et m'étant rendu compte du phénomène, je compris que la précipitation ne servirait de rien : j'avais quatre étages à descendre et des chances de recevoir une bonne partie de la maison sur la tête avant d'être en bas, — plus quelques probabilités de pleurésie ou de pneumonie, si je dégringolais en chemise, par ce clair et froid matin de février.

Je suis doué de ce qu'on pourrait appeler la forme résignée du courage. En face d'un danger inévitable, j'ai toujours fait bonne contenance, sur le champ de bataille ou ailleurs : — cela ne veut pas dire que je sois un héros, car autre chose est de se résigner à ce qu'on ne peut empêcher, autre chose de courir au-devant du péril; — en tout cas, je ne cours pas pour fuir.

Je m'habillai donc, sinon tranquillement, du moins complètement; je pris mon argent, mes papiers, les quelques objets précieux que j'avais emportés dans mon voyage. Puis, je descendis.

Dans la rue, sous un ciel pur et lumineux ayant conservé quelques reflets d'aurore, des gens couraient, affolés, quelques-uns en chemise, tous plus ou moins ridiculement accoutrés. Pour la plupart, ils n'avaient pris que le temps de jeter sur leurs épaules un manteau, une pelisse ou un châle, dont les pans, qui voltigeaient au vent de leur fuite éperdue, découvraient la piteuse nudité de leurs jambes. A terre, quelques fragments de toitures et de murailles; de chaque côté de la rue, aux façades des maisons, de longues lézardes en zigzag, comme des traînées de foudre; çà et là, un mur démoli. Une seule maison s'était entièrement écroulée, mais deux ou trois semblaient avoir été décortiquées de leurs murailles et montraient des intérieurs béants. Je me rappelle, entre autres, une petite villa, dont l'unique étage était resté debout, par miracle, la façade, tombée comme celle d'un château de cartes imparfaitement abattu, laissant voir les chambres en désordre, les

lits défaits, mais les meubles à peu près en place, et, parmi ceux-ci, une table de nuit sur laquelle brûlait encore une veilleuse.

Au loin, grondait une rumeur de foule en émoi, et je percevais, en outre, de sourds roulements souterrains, qui me donnaient à penser que nous ne serions pas quittes du tremblement de terre en une seule secousse. M'étant rendu compte de la gravité de la situation et des accidents probables qui en devaient résulter, je me mis en devoir de porter secours aux sinistrés.

Je marchais d'un pas rapide vers les quartiers les plus peuplés de la ville, quand, au coin d'une avenue, je croisai deux femmes qui, élégamment et complètement vêtues (c'étaient les premières que j'eusse rencontrées ainsi), paraissaient se diriger vers la gare, la plus âgée entraînant l'autre...

Je ne pus retenir une exclamation de surprise :

— Comment ! vous ! mademoiselle !...

Ayant quitté Paris depuis plusieurs semaines et ne m'étant guère occupé des « déplacements mondains » pendant mon séjour à l'étranger, je ne pouvais me douter de la présence de ces dames à Nice, où je m'étais arrêté tout à fait par caprice.

— Quel événement et quel réveil ! fit Lily en rougissant un peu.

Elle paraissait, d'ailleurs, — toute fatuité à part, — beaucoup plus troublée par la rencontre qu'elle venait de faire que par le tremblement de terre. Quant à sa mère, elle avait totalement perdu sa belle dignité habituelle de maintien, ne paraissant avoir qu'une préoccupation et qu'un désir : gagner la gare au plus vite.

— Écoutez, reprit la jeune fille en s'adressant à sa mère, puisque le hasard ou la Providence nous envoie M. de Rentzau... le comte Maxence de Rentzau, que je vous présente, maman, par la même occasion, et dont vous m'avez entendue parler, nous ferons bien d'en profiter pour nous renseigner un peu... Quel est le meilleur parti à prendre, selon vous, monsieur ? attendre ou quitter le plus tôt possible ce sol instable ?

Je réfléchis quelques secondes, avant de répondre. Au vrai, le cas méritait réflexion ; mais je craignais surtout de me

laisser dominer par des considérations absolument étrangères à l'intérêt bien entendu de ces dames, tant était grand, irrésistible même, mon envie de les retenir auprès de moi. Quelque particulières que fussent; en effet, les circonstances, l'accueil que me faisait la jeune fille me donnait à penser qu'elle n'avait pas de rancune contre moi. Sans doute, elle m'avait, à tête reposée, rendu justice, comprenant que je n'avais été coupable d'aucune félonie. Et il résultait de ses paroles qu'elle avait pu entretenir sa mère de ma personne et de nos différentes rencontres sans la mettre en défiance à mon endroit.

— Partir, fis-je, c'est bientôt dit! Vous pouvez être certaine que la gare est déjà encombrée de fuyards... Et puis, si ça recommence, serez-vous plus en sûreté quand vous roulerez sur des rails qui longent des précipices et des montagnes, passent sous des tunnels et surplombent souvent la mer ou les rochers d'une hauteur de plusieurs mètres?

— Très juste, dit Lily. Et joignez à cela que nous ne pouvons vraiment pas nous en aller sans nos nombreux colis. Ce serait aussi incommode que ridicule.

— Ridicule! fit observer madame d'Ignicourt en haussant les épaules. Je vous demande un peu si l'on s'occupe du ridicule en pareil cas!

— Mais, maman, avez-vous seulement votre argent? demanda la jeune fille de sa voix calme.

— J'ai mon porte-monnaie, mais j'ai laissé mon sac.

— Là! vous voyez bien!

— Alors, que décider, mon Dieu, que décider?

— Oh! fis-je en intervenant avec réserve, s'il n'y avait que cette question... Mais, en vérité, le plus sage est d'attendre... Vous n'avez pas peur, mademoiselle, et vous avez bien raison... Je vous assure, madame, qu'il n'y a plus de danger...

Comme je lançais cette affirmation réconfortante et hasardée, une nouvelle secousse, moins forte que la première, mais inquiétante tout de même, nous fit chanceler sur nos jambes; nous sentions le sol, non pas se dérober sous nos pieds, mais onduler comme une masse liquide : nous avions l'impression que la terre liquéfiée était devenue un océan et qu'elle allait nous engloutir. Et tout semblait vaciller

autour de nous, tandis que mille cris d'angoisse, partis de toutes les directions, et où dominait l'accent de la frayeur féminine, achevaient la déroute de bien des courages déjà trop émus.

Madame d'Ignicourt s'était emparée de mon bras et s'y tenait cramponnée. Lily, elle, avait simplement mis sa main sur ses yeux, comme quelqu'un qui a le vertige ; et moi, je tâchais, ayant raffermi mon équilibre, de retrouver la placidité de maintien et de ton qui convenait pour rassurer mes compagnes. — La secousse passée, on fuyait, bien entendu, de plus belle vers la gare. Tous ces gens, dont les physionomies avaient uniformément reçu la vilaine empreinte de la peur se seraient jetés dans un gouffre, dans un brasier, plutôt que de demeurer en place.

Nous rencontrâmes, entre autres, un jeune homme court et gras, qui détalait de toute la vitesse de ses petites jambes, horriblement pâle, à bout de souffle, les yeux à l'envers, et comiquement gêné dans sa course par une valise ballottant sur sa cuisse.

— Avouez, fis-je en riant, qu'il serait fâcheux de ressembler à ce petit monsieur !

Ma tentative de diversion resta vaine quant à madame d'Ignicourt. Mais Lily me répondit sur un ton libre et gai :

— Oui, la peur est une laide chose et qui enlaidit positivement tout le monde, les hommes plus que les femmes, mais les femmes aussi.

Je crus remarquer que cette observation impressionnait madame d'Ignicourt beaucoup plus que n'avait fait la mienne.

— Mais, me dit-elle, où nous conduisez-vous ?

— Je n'en sais rien.... Où demeurez-vous ?

La mère de Lily eut un geste d'effroi et de protestation.

— Rentrer dans notre maison ! Jamais !

Il faut bien dire que ce sentiment de défiance à l'égard de constructions que l'on a vues tout près de s'écrouler sur votre tête est assez naturel.

— Cependant, fit remarquer Lily, il y a des choses que nous ne pouvons pas abandonner, maman : notre argent, par exemple, qui nous est fort nécessaire, et des objets auxquels je tiens tout comme s'ils avaient une grande valeur.

— Eh bien ! dis-je, donnez-moi les indications voulues, y compris votre adresse. Je me charge de vous rapporter tout ce que vous m'aurez désigné.

— Il est impossible que vous meniez à bien une pareille expédition, me dit mademoiselle d'Ignicourt. D'ailleurs, vous risqueriez de vous faire prendre pour un voleur. Nous irons tous trois.

— Lily, tu es folle !

— Eh bien ! monsieur de Rentzau m'accompagnera.

— Certes !

— Et, tenez, justement, c'est à deux pas d'ici, car vous nous avez fait rebrousser chemin.

Nous fûmes bientôt devant une grande villa dont on louait séparément les deux étages.

— C'est au premier, me dit mademoiselle d'Ignicourt. Votre héroïsme ne sera donc pas mis à trop rude épreuve, d'autant qu'il ne me faudra guère plus de cinq minutes pour opérer le sauvetage de ce que je ne veux pas abandonner à la merci du hasard. Quant au reste, nous aviserons plus tard.

Laissant madame d'Ignicourt sur un banc de l'avenue, nous montâmes délibérément, Lily et moi. La clef était restée sur la porte ; mais personne, paraît-il, n'était en humeur de voler, ce jour-là, car la jeune fille retrouva les choses comme elle les avait laissées.

C'était un appartement d'aspect moins banal que la plupart des gîtes garnis : la présence de deux femmes de goût l'avait marqué comme d'un sceau d'élégance.

— Tout à fait étrange, n'est-ce pas? cette péripétie très imprévue, qui me vaut de déménager avec votre assistance...

— Étrange, surtout, si l'on se rappelle dans quelles circonstances j'ai cru devoir m'éloigner.

Elle continuait de fourrager dans les tiroirs de sa mère, ce qui la dispensa de répondre. Puis, sur le point de passer dans la pièce voisine, qui était sa chambre, elle me dit :

— Il n'y avait aucune nécessité de vous éloigner. Votre amitié ne m'eût pas fait peur. Est-ce donc que la mienne vous effrayait ?

— Oui ! fis-je avec conviction. Et puis, j'ai craint que vous n'eussiez, à l'avenir, quelque méfiance d'un homme dont les sentiments avaient pu vous paraître équivoques.

— L'étaient-ils vraiment ?

J'hésitai, mais pas longtemps. Et, avec loyauté :

— Malgré moi, répondis-je, ils l'étaient. Vous aviez deviné que mon amitié soudaine n'était pas simplement... amicale. Je craignais que vous ne m'en voulussiez.

— De quel droit vous en vouloir, puisque moi-même... Non, s'il y a eu, pendant un instant, quelque grief contre vous, dans ma pensée, c'est que, faute de réflexion, je m'étais imaginé que vous m'aviez volontairement laissée dans l'ignorance de l'obstacle qui devait dévier ma sympathie et qui aurait dû, dès le principe, dévier la vôtre... Mais ce grief n'était pas fondé. En récapitulant vos actes et vos paroles, où rien de déloyal ne s'était glissé, j'ai reconnu que j'avais été dupe d'un mirage, de mon propre entraînement, que sais-je ? vous ayant rendu responsable, fort indûment, de tous les sous-entendus où s'était complu ma pensée... Redonnons-nous la main, puisqu'il y avait maldonne.

Je serrai la main qu'elle me tendait, résistant sagement à l'envie de la baiser.

— Bien, fit-elle. Le nuage est dissipé. Ma mère ne sait rien, sinon que je vous ai rencontré trois ou quatre fois, que vous m'avez été congrûment présenté, que vous valsez à ravir et que vous êtes un aimable causeur. Comme il n'était pas utile qu'elle en sût davantage, j'ai détourné son attention vers d'autres objets... Maintenant, accordez-moi encore trois minutes, et nous irons la rejoindre.

Elle passa dans sa chambre, me laissant méditer sur sa franchise, sur sa hardiesse, sur la remarquable aisance de son esprit et de son langage.

Les trois minutes étaient à peine écoulées qu'elle reparaissait. Tout son bagage se composait de deux sacs à main : celui de sa mère et le sien.

— Ah ! vous voilà ! nous dit madame d'Ignicourt quand nous la retrouvâmes sur son banc. Vous n'avez pas été longs... Eh bien ! moi, je n'aurais jamais eu le courage de rentrer dans cette maison, dont j'ai entendu craquer les murailles,

dont j'ai vu les cloisons se fendre... Car la cloison à laquelle mon lit est appuyé s'est fendue dans toute sa hauteur, monsieur! Je ne coucherai plus jamais dans ce lit-là, je vous le jure!

Sa fille allait, sans doute, lui faire observer que cela vaudrait mieux pourtant que de coucher à la belle étoile. Mais, sur un signe que je lui adressai, elle changea de conversation, comprenant que l'excellente dame en avait encore pour un certain temps à digérer sa frayeur.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire? se contenta-t-elle de demander.

— Nous ne pouvons qu'aller aux nouvelles, répondis-je.

Et nous nous dirigeâmes vers le centre de la ville, constatant au passage les nombreux et réels dégâts causés par la grande secousse qui avait fait l'office de réveil-matin pour toute cette ville plongée dans le sommeil de la première matinée de carême. Deux maisons sur trois étaient endommagées plus ou moins grièvement. Partout des lézardes, des crevasses ; en maint endroit, des débris qui semblaient des matériaux de démolition. Çà et là, des campements s'organisaient dans les endroits découverts. Des voitures chargées de meubles et de caisses commençaient à circuler par les rues. L'ensemble était moins terrifiant que pittoresque. Il y avait même des choses vraiment drôles, comme le spectacle de deux ou trois femmes élégantes, assises sur un banc, et dont les riches fourrures cachaient mal la demi-nudité. L'une d'elles laissait son pied chaussé d'une mule, sans bas. — Il faut se rappeler que, le lendemain de l'événement, plusieurs dames arrivèrent à Paris même, n'ayant sur le corps qu'une chemise et un manteau, tant avait été grande leur hâte de déguerpir.

— Franchement, dit Lily, s'il n'y avait pas des gens ruinés, peut-être aussi des gens tués ou blessés, ce serait du dernier comique!

Nous ne tardâmes pas à savoir que les accidents de personnes se réduisaient à peu de chose, et que les seuls endommagés étaient les gens qui, dignes émules de l'illustre Gribouille, s'étaient jetés par les fenêtres pour éviter d'être blessés. En fait, la seule grande catastrophe, la seule héca-

tombe humaine causée par ce sinistre rare, ce fut dans l'église d'un village italien, voisin de la frontière : le saint monument s'écroula sur trois cents fidèles qui s'étaient levés matin pour recevoir les cendres !... Et, à quelques lieues de là, Monte-Carlo restait indemne ! N'était-ce pas bien le cas de répéter que le diable protège mieux ses clients que le bon Dieu les siens ?

On nous conta une anecdote qui acheva de nous remettre en belle humeur : quelques soupeurs attardés revenaient chez eux, bras dessus bras dessous, lorsque la première secousse s'était fait sentir ; étant tous profondément gris, aucun d'eux n'avait osé risquer la moindre remarque sur les oscillations ressenties, si bien qu'ils n'avaient appris que plus tard, et par d'autres, la réalité du phénomène et sa nature !

La mère de Lily était, au reste, à demi tranquillisée depuis qu'elle avait acquis la certitude que personne ou presque personne n'avait été tué, ni blessé, — comme si le passé garantissait l'avenir, et que la chance n'eût pas coutume de tourner !

La conclusion à tirer de tout cela, c'est qu'il fallait faire plus ou moins tranquillement ses paquets, après avoir envoyé des dépêches rassurantes, et s'arranger pour partir le lendemain. Je pris donc toutes les mesures voulues pour notre départ, pendant que madame et mademoiselle d'Ignicourt, rentrées chez elles, se mettaient en devoir de bâcler leurs préparatifs.

Mais, à la tombée du jour, lorsque je les rejoignis, je constatai que le crépuscule n'est guère favorable aux résolutions héroïques.

— Décidément, me dit la mère de Lily, je ne pourrai jamais passer la nuit entre ces murs et sous ce toit que j'ai failli voir s'écrouler sur ma tête.

J'appris que ces dames avaient reçu la visite d'une de leurs amies, laquelle, s'étant rendue à Menton dans l'après-midi, et ayant vu la moitié de la ville neuve par terre, avait décidé de s'éloigner, coûte que coûte, le soir même. Son exemple paraissait devoir être contagieux : madame d'Ignicourt avait été terrorisée par ce tableau d'une ville presque anéantie.

— Mais, lui dis-je, tout cela est passé, c'est fini... Et, tenez !

je parie que, dans deux ans, il n'y paraîtra plus et qu'il y aura tout autant de monde que cette année.

Je me trompais d'un an ; car, l'année suivante, on eût juré qu'il n'y avait jamais eu le moindre tremblement de terre; les hivernants étaient aussi nombreux que naguère, et personne, — sauf les propriétaires qui avaient eu à reconstruire ou à réparer leurs maisons, — ne se souvenait du sinistre, tant il est vrai que la faculté d'oublier est la plus utile que le ciel nous ait départie.

Toujours est-il que je ne pus parvenir à convaincre madame d'Ignicourt, et que je dus me mettre en campagne pour tenter un embarquement immédiat.

Mais la gare était bondée de voyageurs, qui tous également aspiraient à partir. On ne pouvait leur rien promettre. Un baron de finance avait offert vainement une somme invraisemblable pour obtenir un train spécial. Et tout ce qu'on nous accorda, comme à beaucoup d'autres, ce fut la liberté de nous rouler dans nos couvertures et de nous étendre sur le parquet d'une salle d'attente, — ce que nous fîmes après avoir expédié de nouvelles dépêches.

Cette nuit exécrable me parut délicieuse, parce que j'étais couché aux pieds de Lily, en vrai chien de garde.

Je la devinais, plus que je ne la voyais, dans la pénombre, sommeillant ou ayant l'air de sommeiller sur la chaise de velours dont j'étais parvenu à lui assurer la possession. Je ne fis pas un mouvement pour me rapprocher d'elle encore davantage, quelque folle envie que j'en eusse; mais je savais qu'elle *sentait* mon cœur et ma pensée tout pleins d'elle. Et c'était assez pour me faire désirer une autre nuit, plusieurs autres nuits pareilles à celle-là, dans la grande salle d'attente, à l'éclairage baissé, avec ses meubles de velours vert, tous envahis par des dormeurs, et son parquet jonché de formes humaines bizarrement drapées, comme le sol d'un hangar ou d'une grange occupée par des soldats.

Mais, à mon grand regret, nous pûmes partir le lendemain. Et, après vingt-quatre heures d'un voyage fatigant et ennuyeux, dans un train archi-comble, je dus prendre congé de Lily et de sa mère. Je fus, alors, criblé de remerciements. Madame d'Ignicourt, qui était une femme d'une assez grande distinc-

tion de manières, mais d'une perspicacité médiocre, m'avait pris en gré. A vrai dire, je n'avais rien épargné pour arriver à ce résultat ; mais j'eus précisément la récompense que j'avais ambitionnée. Car la mère de Lily me dit, en me quittant et en me donnant une franche poignée de main :

— Monsieur de Rentzau, nous venons de traverser une épreuve qui, comme une campagne, doit compter double à notre amitié. Vous nous avez été d'un secours infini, votre obligeance et votre courtoisie se sont montrées inépuisables... Nos relations, que tant d'amitiés communes auraient pu et dû faire commencer plus tôt, ne sauraient en rester là. Au revoir et à bientôt !

Lily, elle, ne me dit rien; mais elle me sourit en me serrant la main. Et il me sembla que son sourire était le même que celui dont elle m'avait accueilli lorsqu'elle m'avait revu chez la duchesse de Saveuse.

A quoi aboutirais-je par cette voie que j'avais prétendu fuir et où ma destinée m'avait ramené et même rejeté brutalement? En toute sincérité, je n'en savais rien. Je n'y voulais même pas songer. J'aimais, j'aimais d'une tendresse passionnée cette jeune fille qui m'avait aimé, qui m'aimait encore, j'en aurais juré! Et je tenais le prétexte qui m'avait manqué d'abord pour me lancer dans une aventure pleine de périls, hérissée de scrupules et d'écueils : la fatalité, la divine fatalité de circonstances violentes et rares !

HENRY RABUSSON

(A suivre).

L'ARMÉE COLONIALE

Il était facile de le prévoir, l'expédition de Madagascar a fait éclore dans le monde parlementaire un certain nombre de projets de lois sur l'armée coloniale. Un point qui me frappe tout de suite, c'est que ces projets s'accordent à consacrer par des dispositions législatives le fait, à peu près acquis dans la pratique, de la constitution d'une « réserve expéditionnaire » au moyen des régiments étrangers, des bataillons d'Afrique, des corps spéciaux d'Algérie. C'est fort bien. Si l'on n'avait pas eu la malencontreuse idée de puiser exclusivement dans les troupes recrutées et stationnées en France pour former ces malheureux corps, le 200e de ligne, le 40e chasseurs, etc. ; si l'on avait usé avec moins de parcimonie des contingents africains, et que d'ailleurs on se fût donné le loisir d'organiser un peu plus d'Haoussas, de Soudanais, de Sakalaves, nous n'aurions pas à regretter aujourd'hui la mort de plus de 6 000 braves gens.

Mais voilà !... je l'écrivais ici même il y a quelques mois, l'expédition de Madagascar semblait être devenue l'affaire de

l'armée, ou, si vous voulez, du département de la Guerre. On tenait beaucoup à la conduire, cette expédition. Or, pour justifier cette prétention, du moins aux yeux du public, — car aux yeux des militaires, on n'avait qu'à invoquer un droit théorique difficile à contester, — il fallait que la majeure partie des troupes engagées fussent des troupes de la Guerre; et mieux encore, que dans ces troupes il y eût une forte proportion d'éléments métropolitains. D'ailleurs c'était le seul moyen de donner de l'emploi, des commandements, à nombre d'officiers à qui l'on voulait fournir l'occasion de se distinguer. Ici faut-il s'indigner, comme l'ont fait quelques-uns? Non, vraiment, il n'y a pas lieu. Je découvre là l'inévitable conséquence de la longue paix, de la paix inattendue qui règne en Europe. De cette paix nos soldats et nos officiers s'accommodent d'une manière fort différente. Les soldats n'y voient, eux, nul inconvénient. Tout prêts à verser leur sang pour la défense du pays, ils ne sont pas autrement fâchés que l'occasion de ce sacrifice se fasse encore attendre. Pour les officiers, ou même pour les gradés qui ont fait de l'armée leur carrière, c'est autre chose, et le goût assez naturel qu'ils auraient pour une grande guerre n'est atténué que par l'involontaire calcul des conséquences de cette terrible crise, par le sentiment très net de la redoutable incertitude qui plane sur le dénouement du drame.

Or pendant qu'ils piétinaient sur place, lassés de cette interminable veillée des armes, leurs camarades des troupes de la Marine partaient confiants, de belle humeur, enchantés d'agir. Et puis ils revenaient — pas tous, mais qu'importe! — ayant tiré gloire, honneurs, galons, de ces expéditions coloniales où leur valeur rétablissait toujours, en fin de compte, des parties perdues par l'indécision du pouvoir central ou par la maladresse des gouverneurs civils.

Est-il possible que les officiers de l'armée résistent à une telle émulation? Et comment réussirait-on à détourner leurs yeux de ces champs de bataille lointains, alors que leurs généraux revendiquent le droit d'y commander et les bureaux de la Guerre celui de diriger l'ensemble des opérations?

Donc, ne récriminons pas. Tout cela est venu naturellement, logiquement. Par malheur, pour bien faire la guerre colo-

niale, il faut avoir une expérience que les plus fortes études théoriques ne sauraient remplacer. Il faut s'être spécialisé de bonne heure, il faut avoir longtemps vécu là-bas, y avoir fait vivre les troupes, dans des conditions climatériques difficiles, au milieu de populations indifférentes quelquefois, sourdement hostiles le plus souvent, en tout cas à peu près impénétrables pour l'Européen qui ne fait que passer.

Bon gré mal gré, on a bien fini par le comprendre en haut lieu. Mais comme, de parti pris, on voulait profiter de l'occasion, du mouvement d'opinion publique, pour consacrer et régulariser la mainmise du département de la Guerre sur les troupes de la Marine, on a crié par-dessus les toits qu'il fallait, à tout prix et au plus vite, *créer l'armée coloniale*.

***

Mais elle existe, cette armée! Lorsque nous disons, nous, officiers d'infanterie ou d'artillerie de Marine, qu'il faut l'*organiser*, nous n'entendons point la même chose que nos camarades de la Guerre. Organiser, oui; créer, non!... Qu'est-ce donc que ces 24 000 fantassins, ces 6 000 artilleurs et ces 600 gendarmes, si ce n'est l'armée coloniale bien vivante et très gaillarde, on peut le croire, puisque M. Cavaignac le proclame dans son premier projet de loi, celui du 9 juillet 1895, qu'il établissait quelques mois avant de prendre le ministère.

« ... Et cependant, disait l'éminent député, dans ce désordre, dans cette absence d'organisation, la vie, qui semblait s'être retirée du centre, se manifestait aux extrémités avec une intensité singulière. Aujourd'hui encore, où les troupes de la Marine semblent plus dépourvues que jamais de direction, ballottées dans l'incertitude du lendemain d'un ministère à l'autre, détachées plus qu'à moitié du ministère de la Marine qui s'en désintéresse, assez mal accueillies par le ministère de la Guerre, lorsqu'on songe à les lui confier, partiellement engagées au ministère des colonies, qui les voudrait et qui les redoute, elles continuent à offrir le même spectacle d'une existence intense, sans direction aucune, et d'une application au moins singulière des théories de la décentralisation en une matière qui ne semble guère en comporter la mise en pratique. »

Voilà qui est net. Nous avons une existence intense. Et j'ajoute que nous la communiquons à des organismes dérivés qui sont, eux aussi, des éléments essentiels de l'armée coloniale, ceux-là justement qui répondent le mieux à l'idée un peu superficielle que s'en fait le pays : je veux dire les troupes indigènes que nous formons, que nous encadrons solidement, tirailleurs tonkinois, tirailleurs annamites, sénégalais, haoussas, sakalaves.

Y a-t-il donc autre chose à faire que d'améliorer, de développer ce qui existe, à mesure que s'étend notre domaine colonial? Et cette prudente méthode n'est-elle pas la seule raisonnable, la seule efficace à l'époque où nous sommes? Je ne ferai pas injure — au contraire — au régime politique actuel si j'avance qu'il ne se prête pas aux réformes « radicales », puisque toute réforme lèse des intérêts, que ces intérêts sont représentés dans les pouvoirs publics, qu'ils se défendent, qu'ils combattent, et aussi qu'ils se liguent, se syndiquent avec d'autres intérêts. Croit-on par hasard que les Algériens vont se laisser imposer le service de trois ans dont on les menace dans le projet ministériel? — Oh! que non!...

***

— Nous admettons tout cela, vont dire mes lecteurs; nous l'admettons si bien que nous ne comprenons plus ce que l'on prétend faire. Cette armée coloniale, non seulement nous la voyons créée déjà et bien vivante, comme vous le dites, mais encore elle nous paraît *organisée*, puisque le propre d'un organisme est de transmettre la vie. Pourquoi donc tant de gens s'agitent-ils autour d'elle et proposent-ils des remèdes à qui n'en a nul besoin?

« Nul besoin » n'est pas le mot et il y a certainement quelque chose à faire. Mais pour bien entendre ceci, remontons en arrière de trois ou quatre ans.

On se rappelle sans doute qu'à cette époque, à la suite de combats assez meurtriers en Indo-Chine, à la suite aussi de l'expédition du Dahomey, il se fit un mouvement d'opinion en faveur du recrutement exclusif des troupes coloniales au moyen d'engagés volontaires ou de rengagés. La thèse était

la suivante : si les familles consentent à donner leurs enfants pour la défense du sol français, elles trouvent fort mauvais qu'on les leur prenne pour conquérir ou pour étendre des possessions exotiques dont l'intérêt n'a jamais bien clairement apparu à la masse de la nation. Donc, qu'on s'arrange autrement.

Pour parler net, je goûte peu cette subtile distinction entre les deux manières de servir son pays. Eh! mon Dieu! si vous ne voulez pas de colonies, qui vous empêche de le dire? Vos députés sont là pour traduire vos volontés. Mais puisque vous en voulez — et je suis obligé de le croire d'après les votes de ces mêmes représentants — acceptez les sacrifices qui en résultent. Singulier moment pour les refuser que celui où l'on se demande si ce n'est pas uniquement aux colonies que pourront se dépenser désormais l'activité et l'énergie de notre race! Et d'ailleurs qu'entendez-vous par ce mot : le sol français?... L'Algérie n'en est-elle pas, par hasard? Ni les Antilles, ni la Réunion, où nous sommes établis depuis des siècles? Ni même le Sénégal et le Tonkin, où des milliers de braves gens sont allés mourir? Pour moi, c'est terre française que celle où le sang français a été répandu si généreusement!...

Il va de soi qu'on ne tint pas ce langage aux « électeurs ». La loi du 30 juillet 1893 fut votée, et par cette loi les contingents annuels s'affranchirent du prélèvement des *mauvais numéros*. C'était entendu : il n'y aurait plus dans nos régiments que des volontaires. Mais les volontaires, les rengagés surtout, qui sont les plus précieux, il faut les attirer par l'appât de l'argent. Nous le savions, et cependant nous avons lésiné tout d'abord. « On hésitait, dit très bien M. Cavaignac, à ajouter aux sacrifices croissants qu'imposait déjà, d'autre part, l'expansion coloniale, les dépenses qui eussent été nécessaires pour assurer par des primes suffisantes le recrutement volontaire. » — Toujours le même système : vouloir la fin, mais pas les moyens!

Qu'arriva-t-il? C'est qu'on n'eut pas, à beaucoup près, assez d'engagés et de rengagés pour assurer la relève des troupes en garnison aux colonies. Pour ne parler que de l'infanterie de marine, l'effectif, qui était de 22 000 hommes en

1893[1], tomba au-dessous de 18000 en 1894. A la vérité, le 1[er] août de cette même année, on se décida, un peu tard, à offrir des avantages plus sérieux aux rengagés ; mais déjà il avait fallu, pour combler les vides, revenir d'une manière détournée aux prélèvements sur le contingent ordinaire en demandant aux régiments de l'armée 4 500 hommes environ.

La loi fut donc violée? Non, tournée seulement. Car, ces 4 500 jeunes gens, on ne les *obligeait* pas à partir pour les colonies; on les y *engageait*, voilà tout. Mais il était rare qu'ils résistassent, d'une part à la savante pression exercée par leurs chefs immédiats, de l'autre à l'entraînement causé par les récits prestigieux de leurs camarades, les anciens « coloniaux ».

L'année suivante, en 1895, la situation s'améliora sensiblement pour les effectifs. On eut un peu plus d'engagés pour quatre ans et cinq ans, bien préférables aux volontaires de dix-huit et dix-neuf ans qui se bornent à devancer l'appel et ne nous donnent que leurs trois ans. On eut en même temps 6 000 rengagés au lieu de 4 600. Enfin l'armée versa dans nos régiments près de 7 000 hommes au lieu de 4 500. Le 1[er] juillet 1895, nous comptions 24 400 sous-officiers, caporaux et soldats. L'artillerie de marine, qui avait subi les mêmes épreuves, du reste, en comptait alors 6 600 ; de sorte que l'effectif total atteignait 31 000 hommes, ce que nous n'avions pas vu depuis longtemps. Je ne puis donner de chiffre précis pour le 1[er] janvier 1896, à cause du retard des renseignements demandés à certaines colonies, mais on m'affirme que tout va bien — *au moins pour les effectifs* — et que les relèves sont assurées au moyen d'hommes parfaitement résolus à courir les chances de la vie militaire dans les pays exotiques.

* * *

J'ai souligné plus haut « au moins pour les effectifs ». C'est que, pour le reste, il y a quelques réserves à faire. L'ancien péril conjuré, il s'en révèle un nouveau, ce que M. Cavaignac

1. Chiffre déjà insuffisant. On avait imprudemment escompté le vote de la loi du 30 juillet, et le prélèvement sur le contingent de la classe 1891 avait été réduit de 12 000 à 9 000.

appelle *une crise morale*. Le mot est un peu gros peut-être. Pourtant il est certain que nous n'aurons plus les mêmes troupes, n'ayant plus pour les recruter la même qualité d'hommes. Au lieu du bon petit soldat sortant de sa famille, pas très vif au début, mais docile, souple, de bonne conduite presque toujours, nous voilà à la tête de lurons beaucoup plus difficiles à mener, gens d'initiative et de résolution, mais têtes chaudes et tout près du bonnet; débrouillards, je le reconnais; très braves, je n'en doute pas, mais aussi quelque peu « carottiers » — qu'on me passe le mot — dans le courant du service. On s'en aperçoit déjà fort bien à la fâcheuse augmentation du nombre des punitions. Mais ce n'est rien encore que les peccadilles un peu plus ou un peu moins fortes des volontaires ; le pis est que l'armée nous passe ses mauvais sujets... — j'emprunte l'expression à M. Cavaignac, et aussi le relevé suivant, qui la justifie d'une manière assez complète :

« Sur 264 hommes que le département de la Guerre a fait passer dans ce régiment de troupes de Marine, par voie de changement de corps :

» Cent neuf ont plus de cinquante jours de punitions;
» Soixante-trois, plus de cent jours :
» Vingt-quatre, plus de deux cents jours :
» Cent deux ont fait de la prison :
» Soixante ont fait plus de vingt jours de prison ;
» Dix ont été cassés du grade de brigadier. »

Voilà qui n'est pas mal. Et que veut-on que nous fassions de ces hommes-là, qui ne sont plus seulement des têtes chaudes, mais des paresseux endurcis, des gens bien déterminés à ne jamais rien faire? On me dira qu'après tout, aux termes de la loi de 1893, ils n'iront pas aux colonies ; qu'on ne nous les donne que pour remplir les cadres des régiments de Marine en garnison dans les ports de guerre, et pour permettre d'entretenir la valeur professionnelle de ces cadres — officiers et sous-officiers — destinés à la relève coloniale en même temps que les volontaires, engagés ou rengagés. Je réponds à cela que je plains les cadres « remplis » avec de

telles non-valeurs : que ces mauvais soldats gâteront par leur contact les jeunes volontaires et même les rengagés, où il y a beaucoup de bons sujets ; que ce résultat est d'autant plus inévitable que les ports de mer n'ont jamais passé pour des milieux favorables au maintien d'une exacte discipline ; enfin, que nous serons encore obligés, en dépit de la loi, de puiser dans ce contingent[1] pour le service d'outre-mer jusqu'à ce que les engagés volontaires et les rengagés nous fournissent l'effectif nécessaire aux relèves.

Je pourrais bien ajouter que l'idée de voir nos ports — places frontières en somme — défendus par des éléments de ce genre n'a rien de séduisant. Mais ceci, c'est affaire aux officiers de Marine de le dire, et je ne vois pas qu'ils s'en préoccupent beaucoup.

Ainsi donc, voilà l'une de mes réserves. Le recrutement actuel laisse quelque peu à désirer sous le rapport exclusivement moral, et il est bien entendu que je ne vise ici que la conduite, que la discipline de l'homme sous les drapeaux. Mais il saute aux yeux qu'une amélioration très sensible se produirait si, au lieu d'effectuer le prélèvement sur les hommes de l'armée de terre après leur incorporation, après qu'ils ont donné la mesure de ce qu'ils valent, en bien ou en mal, on revenait à l'ancien procédé, qui consistait à désigner tout de suite les numéros du tirage au sort réservés pour les régiments de la Marine. On n'aurait pas de peine à rassurer les conscrits et leurs familles, puisqu'il serait bien convenu qu'il ne s'agit pas d'aller aux colonies, mais seulement de passer un pantalon bleu à la place d'un pantalon garance ; et nous serions certains au moins de n'avoir de mauvais sujets que la juste proportion que le hasard nous attribuerait. Quant à croire qu'une circulaire du ministre de la Guerre aurait, avec le système actuel, la vertu d'empêcher le triage tout spécial dont les chefs de corps de l'armée nous font bénéficier, non, je ne le crois pas. C'est si naturel de se débarrasser des « ratas » quand on en trouve une bonne occasion ! Et puis comment lutter contre le préjugé bien français que

1. Je répète qu'on ne prendra que les hommes de bonne volonté et que la savante pression dont je parlais tout à l'heure deviendra de moins en moins nécessaire, à mesure que nous aurons plus d'engagés ou de rengagés.

les colonies ne sont bonnes qu'à utiliser les déchets de la métropole ?...

***

La seconde de mes réserves vise l'âge des engagés. Il est fâcheux que le décret du 4 août 1894 nous oblige à recevoir des volontaires pour trois années à partir de dix-huit ans révolus. C'est à peine si j'admettrais les jeunes gens de vingt ans qui *devancent l'appel*. Ne savons-nous pas, n'avons-nous pas assez dit, même avant cette lamentable expédition de Madagascar, que les climats exotiques étaient funestes surtout aux jeunes hommes dont la formation n'est pas complète ? — Je sais bien qu'on n'envoie pas ceux-ci tout de suite aux colonies, mais enfin, comme ils ne doivent rester que trois ans au corps, on est bien obligé, pour utiliser leur bonne volonté, de les faire partir après un an de service au plus. Or à vingt ans ils ne sont pas encore capables de résister victorieusement aux influences débilitantes. Et justement ceux qui résistent, malgré tout, nous quittent au moment même où leur constitution affermie les rendrait aptes à fournir une plus longue carrière.

Des engagés pour quatre et cinq années, entrant au corps à vingt ans, voilà ce qu'il nous faut — après les rengagés, bien entendu. Malheureusement, sur 11 350 engagés en 1895 (artillerie et infanterie de marine) je n'en vois de cette catégorie que 4 950, dont 2 650 de quatre ans et 2 300 de cinq ans. Par contre, les engagés pour trois ans sont 6 400. Il y aurait donc un effort à faire de ce côté-là, soit en majorant un peu les primes attribuées déjà aux premiers, ou les hautes paies qui les attendent après leur troisième année de service, soit en se montrant très exigeant dans le choix des derniers. On ne prendrait par exemple que ceux qui, n'accusant aucune tare physiologique, si faible qu'elle fût, sembleraient avoir atteint déjà tout leur développement. Les jeunes gens du midi de la France seraient toujours préférés.

Je constate, du reste, que depuis quelque temps le chiffre des engagements de trois ans reste stationnaire, décroît même, tandis que celui des engagements de quatre et cinq ans s'élève avec rapidité.

Le tableau suivant en fait foi :

1892	Engagés de 3 ans :	6 600.	Engagés de 4 et 5 ans :	2 000
1893	—	6 900.	—	2 700
1894	—	6 600.	—	3 100
1895	—	6 400.	—	4 900

Il n'y a qu'à favoriser le mouvement. Et ici encore, puisqu'on veut absolument que nous soyons malades, l'intervention du médecin doit se borner à aider la nature, au lieu de contrarier son action par des remèdes violents, par de brusques changements de régime.

Qu'avec cela il y ait quelques améliorations de détail à souhaiter, je le reconnais très volontiers. On me signale que nos sous-officiers rengagés ne sont pas aussi bien traités que ceux du département de la Guerre. Ils n'ont pas encore la tenue spéciale qui doit les différencier des sous-officiers ordinaires. On les entasse dans les chambrées, alors qu'ils devraient avoir une chambre séparée pour deux sous-officiers. Ceci, d'ailleurs, c'est surtout la faute des municipalités de certains ports de guerre, qui se font beaucoup prier pour construire les casernes des régiments de nouvelle formation, dont elles ont ardemment sollicité le maintien à côté des quatre premiers. Peut-être aussi la Marine n'insiste-t-elle pas avec assez de vigueur pour que les villes tiennent leurs promesses, pourtant bien formelles.

Ne nous plaignons pas trop, toutefois. Le bureau des troupes, à la rue Royale, sait défendre nos intérêts aujourd'hui. Les jeunes gens n'ont pas connu les temps vraiment pénibles pour l'infanterie de marine, alors qu'elle était systématiquement sacrifiée. Il n'en est plus ainsi. Peut-être s'imaginent-ils que tout ira comme sur des roulettes quand nous passerons à la Guerre. Je crains qu'ils ne déchantent.

En tout cas, c'est du côté du ministère des colonies qu'on pourrait signaler les plus fâcheux errements. Du jour où nos troupes sont mises en route pour nos possessions d'outre-mer, ce département ministériel a seul la charge de les administrer et de les payer. Il en prend à son aise, refusant d'appliquer le principe de l'unification des soldes, exerçant sur les officiers transportés la retenue du logement à bord, faisant varier à son gré, par mesure budgétaire, la constitution des

cadres. Ce serait une catastrophe pour nous si l'on nous abandonnait décidément à cette administration. — Mais avant de traiter l'épineuse question du rattachement, épuisons celle du recrutement des troupes et de la réserve expéditionnaire.

***

Il y a des éléments dont nous ne profitons pas du tout, et d'autres dont nous ne profitons pas assez. Par exemple, je ne vois pas pourquoi nous n'utilisons pas les créoles de nos anciennes colonies. On se souvient des discussions que souleva l'article de la loi organique du 15 juillet 1889 qui les appelait à faire leur service en France. Cet article n'a jamais été appliqué. Pourquoi?... Il n'en est pas de ces jeunes gens comme de ceux de l'Algérie, et j'ai de bonnes raisons de croire que l'idée de venir visiter la métropole les fait passer assez aisément sur les ennuis de la « servitude militaire », pour prendre à Alfred de Vigny une expression qui n'avait d'ailleurs chez lui aucun sens désobligeant. Au reste les députés des colonies se portent garants de la bonne volonté de leurs compatriotes.

On recule toujours devant la dépense du double transport. Mais, calcul fait, cette dépense n'excède pas la différence entre la solde coloniale et la solde en France, différence qui viendrait à la charge du budget si l'instruction militaire des créoles se faisait sur place. D'ailleurs personne ne songe à adopter cette dernière solution, non seulement parce que la loi serait ainsi formellement violée, mais surtout parce que « le seul moyen de faire de bons soldats avec les créoles est de les noyer dans la masse de l'armée française». C'est l'opinion formellement exprimée d'un de nos inspecteurs généraux que je reproduis ici. — De sorte que, finalement, les jeunes créoles ne font aucun service. Que devient alors ce fameux principe de l'égalité de tous les citoyens français devant l'impôt du sang?

Eh bien! je propose d'appliquer la loi et de l'appliquer de la manière suivante : Après avoir incorporé et laissé *pendant un an* les recrues coloniales dans les régiments métropolitains — ceux du midi de la France, autant que possible — les ver-

ser, par voie de changement de corps, dans les 3e et 7e (Rochefort), 4e et 8e (Toulon) régiments d'infanterie de marine, ou encore dans la brigade d'artillerie de marine de Lorient. Là on leur donnerait le choix entre deux partis : ou bien rester en France deux années encore, et, dans ce cas, ils joueraient exactement le même rôle que les « appelés » actuels, ils *étofferaient*, en vue de l'instruction des cadres, nos compagnies-squelettes ; ou bien concourir à la relève coloniale, *mais pendant un an seulement*. Les meilleurs, les plus disciplinés pourraient être dirigés sur leur pays d'origine sans grand inconvénient ; les autres iraient dans une colonie voisine, par exemple ceux de la Guadeloupe à la Martinique et inversement, ceux de la Réunion à Diego-Suarez, etc. Il serait bien entendu que la libération anticipée dépendrait toujours de la conduite de l'homme.

Que si l'on ne goûtait pas cette solution générale, on pourrait se rabattre sur les solutions particulières, souvent les plus avantageuses. N'est-il pas logique d'affecter le contingent de la Réunion à la garde de Madagascar et de l'y envoyer tout de suite, sans passer par l'intermédiaire de la métropole ? Il ne s'agirait que de créer des cadres spéciaux d'instruction à côté des unités constituées du petit corps d'occupation. Les volontaires de Bourbon se sont bien conduits pendant l'expédition, et ils ont perdu fort peu de monde, étant acclimatés. Il y a là un précieux appoint tout trouvé pour la garnison de notre nouvelle conquête.

Quoi qu'il en soit, il faudrait bien prendre une décision sur ce service militaire des créoles. La question devient de plus en plus pressante, à mesure que se précise l'éventualité d'une grande guerre maritime. Il s'agit, de quelque façon qu'on s'y prenne, d'assurer dans chacune de nos colonies la formation de nombreuses et solides réserves sans lesquelles une défense prolongée ne sera jamais possible. Rappelons-nous le sort de Bourbon, justement, et de l'île de France en 1808 et 1810.

Il y a des éléments, disais-je tout à l'heure, dont nous ne profitons pas assez. J'entends ceux que fournissent les populations indigènes. Bien instruits, bien encadrés, bien traités, tous ces Sénégalais, ces Annamites, ces Tonkinois font des

soldats courageux, endurants, robustes et jusqu'ici fidèles. Ils ont rendu, ils rendent encore de grands services. Mais pourquoi ne prendre que 12 000 Tonkinois quand nous en aurions aisément le double? Pourquoi 3 000 indigènes seulement en Cochinchine, où nous avons maintenant à garder une frontière à la fois très étendue et très menacée du côté de l'ouest? Pourquoi 4 000 au Sénégal et au Soudan, où il serait facile de nous attacher des populations belliqueuses encore indécises entre les Français et Samory?

Ces formations coûtent cher à la bourse de l'administration des Colonies, dont les cordons se serrent d'eux-mêmes dès qu'il est question du militaire. Elles coûtent moins cher cependant que les formations européennes correspondantes. Sans doute il ne faudrait pas dépasser une certaine proportion, et il convient que les unités indigènes se sentent soutenues et surveillées à la fois par les nôtres.

Quelle est la juste proportion? — Évidemment cela dépend des colonies; cela dépend de l'ennemi que l'on peut avoir devant soi. Prenons le Tonkin, où l'état de guerre est permanent, quoi qu'on en dise. Nous y avons 22 500 hommes en tout, dont 12 500 indigènes et 10 000 Européens, soit 8 500 fantassins, 1 200 canonniers, ouvriers d'artillerie, conducteurs; le reste pour les états-majors et employés divers. Je crois que 6 500 fantassins suffiraient, si l'on créait un 4e régiment de tirailleurs tonkinois à trois bataillons. On aurait alors à peu près 16 000 indigènes pour 8 000 Européens, proportion convenable (c'est celle que les Anglais ont adoptée pour l'armée des Indes). Seulement il serait entendu que l'on ne ferait plus tracer des routes, construire des blockhaus et des postes, terrasser des terrains par nos pauvres soldats. C'est ce qui se pratique couramment aujourd'hui. Aussi l'effectif de 10 000 Européens est-il un effectif *sur le papier*, et le nombre des indisponibles est-il beaucoup plus considérable qu'il ne devrait l'être dans un pays relativement sain. A Madagascar ce sont ces travaux qui ont tué ou mis hors de service le plus de monde. De la 11e compagnie du génie il est resté sept hommes sur cent cinquante; de la 15e batterie du 38e d'artillerie soixante-dix hommes ont été déclarés indisponibles deux jours après le commencement de la célèbre route; de

la section des ouvriers il reste vingt hommes sur soixante-cinq au bout de deux mois de campagne.

Je m'attends à des objections graves sur la diminution des effectifs européens au Tonkin. Il faut prévoir, me dira-t-on, une invasion de Chinois pendant le cours de quelque grande guerre européenne. Dans ce cas-là ce n'est pas 2 000 hommes de plus qui nous permettraient de tenir l'immense étendue du haut pays devant des masses considérables, guidées probablement par des officiers européens. De deux choses l'une : ou bien, restés maîtres de la mer et du réseau des rivières, nous nous concentrerions dans le Delta pour attendre les renforts ; ou bien, si nous ne pouvions compter sur la marine, nous nous renfermerions dans deux ou trois places bien défendues et bien approvisionnées. Dans les deux cas, 8 000 soldats européens, les colons armés et les auxiliaires indigènes restés fidèles pourraient tenir fort longtemps.

En définitive j'estime qu'il serait possible d'alléger sensiblement les charges de la relève en Indo-Chine, sinon pour les cadres, au moins pour la troupe. L'économie réalisée pourrait être reportée sur la garnison de Madagascar.

Résumons maintenant les mesures que j'ai préconisées pour assurer à l'armée coloniale, *telle qu'elle est*, un recrutement convenable, comme nombre et comme qualité :

1° Exercer le prélèvement sur le contingent annuel avant l'incorporation dans les régiments de l'armée, pour éviter le choix à rebours qui nous vaut une foule de non-valeurs ;

2° Favoriser les engagements de quatre et cinq ans ; restreindre le plus possible le nombre des engagés pour trois années, surtout de ceux qui se présentent dès dix-huit ans révolus ;

3° Organiser le service militaire des créoles en appliquant la loi de 1889 et en faisant bénéficier les troupes de la marine de cet appoint ;

4° Puiser plus largement dans le réservoir des populations indigènes pour former des auxiliaires fortement encadrés ;

5° Obtenir de l'administration des Colonies qu'elle prenne les mesures nécessaires pour que les soldats européens ne soient pas obligés de faire des travaux de terrassement.

*
* *

Abordons la question de la *réserve expéditionnaire*. Ici la solution est facile, puisque tout le monde est d'accord pour faire appel aux éléments algériens. La mortalité eût été sans doute atténuée si l'on n'avait pas soumis nos jeunes Français à des travaux funestes, dans ce climat, pour tout Européen; mais bien plus encore, et l'hécatombe à peu près évitée si l'on avait remplacé le 200e de ligne et le 40e de chasseurs à pied par des contingents équivalents de troupes d'Afrique. Au lieu des trois bataillons de légion étrangère, que n'en prenait-on quatre ou cinq? Le corps comprend 12 000 hommes environ, dont 4 000 au Tonkin. Sur les 7 800 ou 8 000 qui restaient, on en pouvait bien prélever 3 600, au lieu de 2 000 ou 2 200, pour une expédition qui ne devait pas être de longue durée. Est-ce trop pour la légion, où d'ailleurs on laisse entrer un peu trop de jeunes gens?... au moins les turcos, qui sont 13 500 et qui n'ont aucun détachement hors de l'Algérie, pouvaient-ils fournir le double de ce qu'on leur a demandé. Même réflexion pour le « bataillon d'Afrique », bataillon qui vaut une brigade, puisque son effectif est de 7 750 hommes.

En définitive, j'estime que l'on pourra toujours tirer d'Afrique, où nous entretenons 70 000 hommes, dont 55 000 d'infanterie, d'artillerie, du génie et du train, les 12 000 bons et solides soldats qui doivent constituer la réserve expéditionnaire. Ces 12 000 hommes en vaudront bien 20 000 de ces pauvres enfants de vingt-deux ans que fournissent les régiments métropolitains. La colonne volante qui s'est emparée de Tananarive se composait de troupes des deux origines. Or, dans cette colonne, ce qui restait du 200e de ligne, les relativement « durs à cuire », eut encore 20 p. 100 de malades; ce qui restait de l'artillerie et du génie, de 25 à 28 p. 100. Pendant ce temps l'infanterie de marine et la légion étrangère n'en comptaient que 3,7 et 3,4 p. 100. Les troupes indigènes moins encore.

Je sais que certaines personnes, dont je ne méconnais pas la compétence en matière coloniale, craignent que l'on n'ait des mécomptes avec les tirailleurs algériens. Ces Arabes, dit-on,

habitués à la chaleur sèche, résisteraient difficilement aux fatigues de la guerre dans un climat humide, amollissant, comme celui des grands deltas asiatiques. On ajoute que la mortalité fut relativement élevée au Tonkin, en 1884, dans les deux bataillons de tirailleurs algériens. Cela est vrai, encore qu'exagéré. Il y eut beaucoup d'insolations parce que l'on n'avait pas cru nécessaire, tout d'abord, d'abriter sous le casque colonial ces crânes très bronzés. C'était une erreur. Aussitôt qu'elle fut réparée et la chéchia enfermée au fond du sac, tout rentra dans l'ordre. Certainement, moyennant quelques précautions que l'expérience finira bien par apprendre aux officiers du département de la Guerre, les troupes indigènes rendront dans toutes les colonies d'excellents services.

J'en suis si convaincu que je demanderais, pour fortifier les effectifs de la réserve expéditionnaire, s'il en était besoin, que l'on puisât d'une manière moins réservée dans ces populations guerrières — et si dévouées à qui sait les prendre — que nous a données la conquête du nord de l'Afrique. Des trois millions d'indigènes de l'Algérie, sans parler de la Tunisie, quelle difficulté y aurait-il à tirer 18 ou 20 000 hommes au lieu de 13 000?

***

Ceci pourrait m'arrêter sur un point que M. Cavaignac semble avoir à cœur. On sait que le député de la Sarthe voulait déjà, il y a neuf mois, et que le ministre de la Guerre voudrait encore aujourd'hui[1], si le Parlement et le Conseil supérieur ne faisaient grise mine à ce projet, lier la constitution de l'armée coloniale à la réforme du 19e corps. Ce seraient les troupes de la Marine, devenues armée coloniale, qui iraient tenir garnison en Algérie, tandis que les éléments français du 19e corps seraient ramenés en France où ils formeraient le noyau d'un nouveau corps d'armée immédiatement utilisable en cas de conflit européen.

Cela est séduisant. Il est clair qu'il ne serait pas aussi facile aujourd'hui qu'en 1870 de faire traverser la Méditerranée à l'armée d'Afrique et de la débarquer sans encombre à

1. Ceci était écrit avant le 21 avril.

Marseille. La flotte italienne trouverait là matière à de beaux coups de main, affirme-t-on dans certains milieux. Cela me surprend un peu. Mais enfin on ne veut pas entendre parler de la combinaison du ministre de la Guerre, d'autant que celui-ci en profitait pour réduire les effectifs algériens, les effectifs, surtout, de certains services auxiliaires. Il y a là, dit M. Cavaignac, de flagrants abus. Je le crois sans peine. Mais c'est que les abus se défendent bien, au temps où nous sommes! Vous en devez être assez convaincu, monsieur le Ministre, aujourd'hui...

Avouons aussi que les circonstances ont mal servi M. Cavaignac. Tout juste au moment où l'on discutait ses projets, les affaires africaines prenaient fâcheuse tournure, et l'horizon européen se couvrait de nuages. Fallait-il, dès lors, diminuer l'effectif de notre corps d'occupation algérien? Était-il même opportun de procéder à une réorganisation d'où pouvait résulter une perte de force, momentanée du moins?

Laissons donc les choses en l'état pour quelque temps encore. Il pourrait résulter de l'astucieuse politique anglaise dans le Soudan égyptien un ébranlement du monde musulman dont la répercussion se ferait sentir jusque dans notre Algérie. N'exposons pas nos fidèles tirailleurs à une tentation trop forte, et gardons là-bas de quoi les encadrer solidement.

Et même si tout allait au pis, si la grande guerre éclatait, et que l'on ne crût pas possible de transporter en France le 19e corps, eh bien! faudrait-il tant le regretter?... Rangées sur le rivage africain, de Bône à Bizerte et à Tunis, ces belles troupes joueraient leur rôle. Elles protégeraient et menaceraient à la fois. La traversée est courte: un pas à peine...

Il ne faut qu'un bon vent et *Palerme* est conquise,

Plus facilement sans doute que Carthage.

Ce sont là de graves questions. Elles dépassent ma portée. Il me suffit du reste de constater que toute cette partie du projet ministériel semble abandonnée.

*
* *

Ce qui ne l'est pas, c'est le *rattachement à la Guerre*. J'ai déjà dit mon sentiment là-dessus, l'an dernier, à propos de

Madagascar, et ce sentiment n'a point changé. Seulement je suis plus embarrassé pour l'exprimer, maintenant que le ministre de la Marine a mis sa signature au bas du projet de loi qui nous fait passer à la Guerre. Il est singulier, un peu ridicule même, d'être plus royaliste que le roi...

Allons! je vais pourtant vous donner mes arguments, en confidence, et aussi ceux d'un mien ami, un officier de marine qui gémit de tout ceci.

Infanterie et artillerie de Marine, nous gardons notre autonomie en devenant armée coloniale; nous restons ce que nous sommes depuis si longtemps, la glorieuse famille étroitement unie. C'est un grand avantage pour nous d'abord, qui sommes garantis des intrus, mais pour le pays surtout, qui sera d'autant mieux servi que nous garderons plus fièrement notre puissant esprit de corps. Seulement, il ne faut pas nous le dissimuler, faisant bande à part dans l'armée, dans l'armée sans épithète, nous ne pouvons être traités comme ses vrais officiers, les pantalons rouges, et il y a des sommets que nos chefs n'atteindront jamais.

Ceci, par parenthèse, est assez curieux pour qui se rappelle l'origine des bruyantes revendications qui aboutissent à la transformation projetée. Il paraît que c'est ainsi du petit au grand, et les philosophes affirment qu'il est rare qu'une révolution, si profonde soit-elle, réponde exactement par ses résultats à l'objet que se proposaient ses auteurs.

A ce compte, que gagnons-nous donc? La Guerre nous promet une « direction des troupes coloniales » (remarquez que ce n'est plus déjà *l'armée coloniale*); la Marine allait nous en donner une. Celle-ci nous dédaignait, dit-on; celle-là nous jalousera. Ils nous jalousent déjà, nos chers camarades, je l'ai fait voir et j'ai reconnu que c'était inévitable. J'avance même que de cette jalousie contenue dans certaines limites les intérêts généraux peuvent bénéficier, comme de toute émulation. Quant aux intérêts particuliers, quant à *nos* intérêts, c'est autre chose, et il faudrait pourtant bien se résigner à cette idée que les grands auront toujours meilleure place au soleil que les petits.

Ceci dit, revenons au rapport de M. Cavaignac. Je ne trouve rien de mieux pour défendre le *statu quo* contre l'ex-

ministre de la Guerre[1] que d'emprunter au député de la Sarthe l'impartial et très curieux exposé de la question :

... « Le rattachement à la Marine se justifierait en théorie *par la collaboration nécessaire des éléments maritimes dans l'action coloniale*, par l'habitude aussi qu'a le ministère de la Marine de s'administrer au loin à travers le monde, par son contact constant avec les pays exotiques.

» C'est, d'ailleurs, l'état de fait. Mais nous ne savons au juste si ceci doit être invoqué comme un argument pour ou contre le rattachement de l'armée coloniale au ministère de la Marine. Le courant des choses a, en effet, relâché et tend à rompre les liens entre le ministère de la Marine et les troupes coloniales. Celles-ci ont toujours eu le sentiment d'être traitées par le département de la Marine avec quelque négligence, comme une superfétation. »

J'ai déjà montré que cela n'était plus exact. Il arrive ici, et il arrivera souvent, avec les lenteurs du régime actuel, qu'une réforme se réalise au moment où elle cesse d'être complètement justifiée. Mais poursuivons :

« *Enfin l'affranchissement de l'administration politique et civile des colonies s'est opéré contre le ministère de la Marine...* » Hélas ! fâcheux affranchissement, qui a remplacé des gouverneurs, des administrateurs intègres, vigoureux, clairvoyants, profondément dévoués à la chose publique par... d'autres !

« *Ces tendances ont été au point de séparer la garde et la défense des colonies de la direction de l'armée coloniale. C'était un véritable défi au bon sens dont les conséquences funestes se manifestent tous les jours...* » Bien cela, monsieur le député ! c'est honnête et courageux à vous d'oser le dire. Peut-être vous croira-t-on !

« *Mais on ne pourrait revenir sur cette mesure au profit du ministère de la Marine sans paraître réagir...* » Hein ! que dites-vous de cette conclusion, certes bien indigne de l'exorde !... M. Cavaignac l'a senti le premier et il ajoute avec une candeur qui désarme :

« Ce sont là des arguments politiques. Ils militent avec une

1. J'écrivais ceci à l'instant même où l'on apprenait la constitution du nouveau Cabinet.

certaine force contre une solution qui serait cependant très rationnelle, l'action maritime et l'action coloniale, l'action militaire aux colonies surtout, ayant des rapports et des points de contact indiscutables. »

Ma foi ! je ne trouve rien de plus à dire et la cause me semble entendue. Je pressens bien quel peut être l'arrêt de juges politiques. Quant au public impartial et sensé, quant aux militaires que n'aveuglent pas des passions personnelles, quant aux vrais et sincères patriotes, je suis assuré de leur jugement.

***

Je lisais l'autre jour ce remarquable passage à mon ami l'officier de marine, et je lui demandais comment les marins pouvaient accepter de gaieté de cœur le nouveau démembrement, la nouvelle *deminutio capitis* de la Marine.

« Ne mettez pas, me répondit-il, les marins dans cette affaire. Vous savez bien qu'ils n'ont jamais été les maîtres chez eux. Ce démembrement, ils ne l'acceptent pas de gaieté de cœur. Ils le subissent. Au reste, c'est la suite lamentable et obligée de concessions comme celle à laquelle fait allusion M. Cavaignac. Qu'attendre d'une administration qui consentit, en effet, il y a quelques années, à abandonner la garde et la défense des colonies, tout en conservant la direction des troupes coloniales ? A quoi n'eût-elle pas consenti pour avoir la paix ?... Les gouverneurs civils ne prétendaient-ils pas noter les officiers de marine qui servaient sur les canonnières du Tonkin ? L'amiral Krantz ne s'est-il pas retiré parce que l'administration coloniale, affectant de considérer le Tonkin comme pacifié — alors qu'on s'y battait de plus belle — voulait faire payer aux officiers leurs journées d'hôpital, comme on le fait en France, en temps de paix ? — Mais laissons les colonies, malgré tout l'intérêt qu'elles ont pour nous, étant les bases d'opérations de nos divisions navales, les points de ravitaillement, les abris des grands croiseurs qui seront chargés de détruire le commerce ennemi. Cela est connu. Ce qui ne l'est pas, ou du moins ce que l'on oublie toujours, c'est que les troupes de la Marine constituent l'un

des rouages importants du service de la flotte. L'infanterie de marine défend les arsenaux et leurs abords, l'artillerie de marine dessert les ouvrages de côte qui battent nos rades. Des détachements de ces troupes peuvent même être embarqués, et autrefois, quand de longues guerres avaient ruiné l'Inscription maritime, on faisait grand état de leur secours. Il est vrai qu'on leur disputa un jour, au nom de l'égalité, l'honneur de monter sur les vaisseaux[1], mais c'est donc que l'on reconnaissait la valeur, l'intérêt de leurs services?... Ce n'est pas tout. Le point capital sans doute est que l'artillerie de marine construit, entretient, répare nos canons, nos affûts, nos fusils, nos projectiles, nos artifices, tout notre armement, sauf les torpilles. Qui est-ce qui s'en chargera désormais? — Les mêmes officiers, les mêmes gardes, les mêmes ouvriers, répond le texte du projet de loi. La Guerre prêtera ce personnel à la Marine et il n'y aura rien de changé au fond.

» Naïf qui le croirait! Et aveugle qui ne voit pas les inconvénients de ce système! Comment les officiers les plus savants consentiraient-ils à rester dans les bureaux ou dans les usines d'un ministère qui ne serait pas le leur, qui ne pourrait plus les récompenser, et devrait se borner à solliciter en leur faveur l'attention d'une administration distraite? — Ainsi, de deux choses l'une : ou bien nous n'aurons plus que le deuxième choix, ou bien, si la Guerre nous laisse les meilleurs, c'est qu'elle exercera une mainmise complète sur notre artillerie. Et alors, je ne sais plus ce que cela deviendra. Nous avons déjà quelque peine à faire prévaloir nos idées, à faire comprendre à ces messieurs de l'artillerie de marine que c'est à nous, à nous seuls res-

1. Mon ami fait allusion à cette motion de Jean Bon-Saint-André au nom du Comité de salut public (28 janvier 1794) :

« La base essentielle de notre institution sociale est l'égalité; vous devez y ramener toutes les parties du gouvernement, le militaire comme le civil. Dans la marine, il existe un abus dont le Comité de salut public vous demande la destruction par mon organe. Il y a dans la marine des troupes qui portent le nom de régiments de marine. Est-ce que ce corps de troupe aurait le privilège exclusif de défendre la République sur la mer? Ne sommes-nous pas tous appelés à combattre pour la liberté? Pourquoi les vainqueurs de Landau, de Toulon, ne pourraient-ils pas aller sur nos flottes montrer leur courage à Pitt et faire baisser le pavillon de Georges? On ne peut leur contester ce droit; ils le réclameraient eux-mêmes, etc., etc... »

N'est-ce pas que le morceau est joli?

ponsables, de décider ce que seront nos canons ; mais lorsque nous aurons affaire à l'énorme organisme de l'artillerie de la Guerre et à l'arche sainte des comités, ce sera fini. Il faudra en passer par où voudront des gens qui n'auront jamais mis les pieds sur un bateau.

» Ou plutôt non ! Nous ne nous y résignerons pas. Nous créerons un corps d'ingénieurs constructeurs d'artillerie, et tout ce qu'on aura gagné de ce côté-là, ce sera d'augmenter le nombre des fonctionnaires.

» Et maintenant vous allez encore me poser votre question : Pourquoi des marins qui pouvaient s'y opposer ont-ils accepté le projet de loi ? — Pourquoi ?... Le voici : Il y a beaucoup à faire, c'est certain, pour donner à la flotte et aux arsenaux une organisation militaire en rapport avec les exigences des guerres modernes. Beaucoup à faire surtout, — et cela éclate aujourd'hui, — pour être en mesure de soutenir une lutte contre l'Angleterre. Eh bien ! on a voulu concentrer toute l'attention, ramasser tout l'effort sur cette besogne essentielle, et l'on a fait bon marché des organismes accessoires qui absorbent une trop grande part de nos soins.

» Cette conduite est naturelle et se justifie par de fort honorables préoccupations. Pourtant, je la trouve imprudente. Si la Marine, menacée par tant d'adversaires, se dépouille de tout ce qui la couvre, si elle détruit elle-même les avancées de la place, aura-t-elle le droit de s'étonner que cette place soit emportée d'un seul coup ? Ne craint-elle pas que l'on s'avise que la flotte toute seule n'est plus que le prolongement sur la mer de la *force armée* du pays ? N'a-t-elle pas entendu insinuer déjà qu'il était de bonne logique, — de cette logique abstraite qui a tant d'empire sur les Français ! — que l'organisme militaire tout entier dépendît du ministère de la Guerre, que l'on décore pour la circonstance du nom de « ministère de la Défense nationale » ?...

» Et, vous pouvez me croire, le remède serait alors pire que le mal, car... »

J'arrête la citation. Il ne s'agit pas de faire le procès du ministère de la rue Saint-Dominique. Plus heureux que son voisin de l'autre côté de l'eau, il n'est pas visé jusqu'ici, ou bien peu. Ne donnons pas le signal de l'attaque.

*
* *

Je finis. Un mot cependant de la partie financière du projet de l'ancien Cabinet. Il résulte des tableaux annexes que la réforme de l'armée coloniale et des troupes d'Algérie, prise dans son ensemble, nous aurait procuré une économie de quelques millions. On a beaucoup contesté ce point, car si, en général, les chiffres ont une signification précise, il y a exception pour les chiffres budgétaires auxquels chacun fait dire, paraît-il, ce qui l'accommode le mieux.

A mon avis, l'objection la plus forte est celle-ci : réduisant l'effectif de notre armée d'Afrique, il faudrait de toute nécessité doubler le réseau de voies ferrées actuelles pour pouvoir transporter promptement les troupes d'un bout à l'autre de cette longue bande littorale qui va du Maroc à la Tripolitaine. Le capital absorbé serait considérable, l'entretien coûteux, le revenu des plus médiocres, sinon nul.

Or, c'est toujours le contribuable qui paierait, ne fût-ce que sous la forme de garantie d'intérêts ; et à lui, il importe assez peu qu'on économise du côté de la Guerre, si l'on dépense sans compter pour les Travaux publics.

Donc, et une fois de plus, ne nous laissons pas entraîner dans l'inconnu.

Cela dit, je conclus, en rappelant les retouches les plus essentielles que j'ai indiquées au cours de cette étude et qui donneraient satisfaction, j'en ai la ferme confiance, aux revendications raisonnables ainsi qu'aux véritables exigences de notre expansion coloniale :

Favoriser la tendance heureuse qui se manifeste aujourd'hui dans le recrutement des troupes de la Marine en augmentant un peu les avantages faits aux rengagés et aux volontaires de cinq ans ;

En ce qui concerne les hommes versés par le département de la Guerre dans les régiments d'artillerie et d'infanterie de marine qui ne quittent pas la France, revenir au prélèvement antérieur à l'incorporation de la classe, pour éviter que les régiments de l'armée nous envoient des sujets de conduite médiocre ;

Faire un plus large appel aux auxiliaires indigènes et utiliser conformément à la loi les contingents créoles;

Prendre des dispositions législatives pour constituer nettement et organiser d'avance la réserve expéditionnaire avec des troupes d'Algérie, légion étrangère, bataillon d'Afrique, turcos : sans préjudice des tirailleurs sénégalais, haoussas, malgaches et autres, que l'on peut, le cas échéant, utiliser hors de leur pays d'origine ;

Laisser à la Marine les troupes coloniales, mais créer dans ce département, par voie législative, une direction dite de l'armée coloniale.

Voilà ma solution. J'apprends, aux dernières nouvelles, qu'elle ressemble beaucoup à celle que le nouveau ministère compte proposer. Ce m'est un grand honneur, s'il en est ainsi, un honneur sur lequel je ne comptais pas au commencement de cette étude. Au reste rien de surprenant à cette rencontre, car je n'ai fait qu'appliquer une idée générale dont tous les hommes d'expérience connaissent la valeur et qui se peut traduire de la manière suivante :

Améliorons, ne détruisons pas. Détruire n'est pas d'une saine politique. Ce n'est même pas, malgré l'apparence, l'esprit du moment. Pour vieille qu'elle soit, la maison est solide encore. Ce qu'il lui faut, ce n'est pas la pioche, mais quelques briques et du ciment.

LIEUTENANT-COLONEL K.

DANTE GABRIEL ROSSETTI

Une des figures les plus originales du XIXe siècle en Angleterre est certainement Dante Gabriel Rossetti, cet Italien qui laissa une empreinte si forte et si personnelle sur l'art et la littérature d'outre-Manche, et qui n'est pas étranger, à ce qu'il semble, aux plus récents développements de la poésie française. Le livre que le frère du poète vient de publier sur lui[1] met en plein relief le caractère et la personnalité de ce singulier homme de génie que, jusqu'à présent, nous connaissions surtout par ses œuvres; c'est ce caractère et cette personnalité que je me propose de montrer dans ces pages, et je tente un portrait de l'homme et non une appréciation critique du peintre et du poète que fut Rossetti.

Survivant d'une famille illustre, — qui promet de refleurir dans ses enfants. — M. William Rossetti est un esprit sagace, véridique, candide et loyal. Son affection pour son frère est sans réserve, mais son jugement demeure impartial. Et la renommée de Dante Rossetti ne peut que gagner à être servie de si juste et si mâle façon. De légères ombres au

1. *Dante Gabriel Rossetti*: *His Family letters with a Memoir*, by William Michael Rossetti; in two volumes; London, Ellis and Elvey.

tableau ne font que mieux ressortir sa riche nature intellectuelle, ses qualités généreuses et puissantes, le charme attirant de tout son être prestigieux.

I

Dante Gabriel Rossetti, né à Londres le 12 mai 1828, était le second des quatre enfants du professeur Gabriel Rossetti, — poète révolutionnaire et ex-conservateur du musée de Naples, exilé sous les Bourbons, — qui avait épousé Frances Lavinia Polidori, fille du poète Polidori, secrétaire d'Alfieri, et sœur du jeune poète secrétaire de lord Byron. On ne compte que des poètes, des archéologues, des professeurs, des institutrices, dans l'ascendance de Rossetti; s'il s'y trouve par hasard un honnête artisan, il meurt d'une maladie noire, tout comme les autres. Le *Mané Thécel Pharès* du surmenage cérébral est écrit sur presque toutes les tombes des Rossetti.

Aussi les quatre enfants de l'exilé étaient-ils tous voués aux lettres. Maria, l'aînée, qui mourut religieuse, est connue par un commentaire sur le Dante. Le second, peintre et poète, fait le sujet de cette étude dont William, critique distingué, nous fournit les matériaux. Et la cadette, Christina, fut certes la plus exquise des poétesses d'outre-Manche. Les quatre enfants du professeur de King's College grandirent dans le bonheur et dans la gêne.

Les auteurs anglais sont passés maîtres dans l'évocation de l'enfance. Qui ne se rappelle les premières années de Maggie Tulliver, de David Copperfield, d'Henry Esmond, et de bien d'autres? Même après ces pages classiques, on trouvera de la saveur à celles où M. William Rossetti a retracé l'enfance passionnée et lettrée des quatre petits êtres si étrangement placés dans un milieu d'exilés et de conspirateurs, auprès d'un père absorbé par l'étude de l'amour platonique au moyen âge et enfoncé jusqu'aux oreilles dans l'*Hypnérotomachie*, le *Convito* et autres traités mystiques où il cherchait surtout un carbonarisme d'avant la lettre. — Ils avaient, heureusement, une mère pieuse et sensée qui n'oubliait pas sa jeunesse d'institutrice.

Il avait toujours été entendu dans la famille Rossetti que Dante Gabriel serait peintre. Il n'était qu'un mioche de quatre ans lorsque le laitier du ménage dit, un jour, en riant, à la bonne :

— Il se passe de drôles de choses chez vous : voilà un bébé qui fait un tableau.

Les vers ne vinrent qu'un peu plus tard, à cinq ou six ans! Puis, l'enfant illustrait les drames shakespeariens pour divertir son petit frère, malade. Frères et sœurs s'enthousiasmaient pour Hamlet, Macbeth, Faust, Job, l'Ecclésiaste, l'Apocalypse et l'Iliade, — un peu pêle-mêle, — à l'âge où d'autres enfants prennent grand plaisir à ouïr conter Peau d'Ane. Et je ne dis pas que pour cela les petits Rossetti dédaignèrent Peau d'Ane!

Enfant capricieux et volontaire, Dante-Gabriel n'en faisait qu'à sa tête, et personne ne savait mener cette petite créature tendre, jalouse, exigeante et orgueilleuse. *Apprendre* ne lui disait rien ; il ne voulait que rêver; et encore à sa façon: car les rêveries des autres risquaient fort de l'agacer. Toute sa vie, il se désintéressa de la politique pour avoir trop entendu maudire « Luigi-Filippo[1] » dans son enfance.

Pendant de longues années, il s'abstint de lire le Dante, son père l'ayant dégoûté d'avance des œuvres du grand Florentin. Nous avions coutume de voir notre père penché sur la *Vita Nuova* et la *Commedia*, avec tout autour des « libri mistici » sur la Franc-maçonnerie, l'Alchimie, le Brahmanisme, la Cabbale, les visions de Swedenborg, etc., dont il faisait le commentaire. Nous le contemplions pleins de respect et de raillerie, et plus que jamais convaincus que le Dante n'était pas un poète « bon à lire ». Le seul nom du *Convito* nous mettait en fuite. Pour nous, le Dante était une sorte d'Esprit comminatoire, auguste sans doute, mais peu aimable.[2]

Mais un jour, vers la seizième année, le jeune Rossetti ouvrit la *Vita Nuova* et trouva sa voie. Il se mit tout de suite à traduise, en de très beaux vers anglais, d'abord les poésies lyriques du Dante, puis les sonnets de Cino, de Guido Cavalcanti, *e tutti quanti*, et le monde perdu des trécentistes

1. Le roi Louis Philippe.

2. Dante Gabriel Rossetti. *Letters and Memoirs*. Vol. I., p. 64.

revécut, dans toute sa grâce contrainte et naïve, sous sa plume. Cependant le poète adolescent se rappela qu'il était, après tout, de son état, élève en peinture. Il n'avait pas fait de fortes études. Jamais il n'avait pu apprendre la perspective. Il s'était toujours refusé à dessiner d'après nature, aimant mieux rendre, tant bien que mal, l'image d'une idée qu'il portait en lui ; aussi, une fois entré à l'*Academy School*[1], en 1847, traîna-t-il, un peu malgré lui, trimestre après trimestre, dans la classe de l'Antique, condamné à la bosse à perpétuité.

Exilé de la *life school*[2] (on sent toujours dans son œuvre ce manque d'instruction première), Rossetti se dédommagea par l'éloquence et par le prestige que, malgré tout, il eut auprès de ses camarades. Personne n'avait autant d'idées sur l'art et la poésie que ce jeune homme fier qui manquait régulièrement ses examens. Sa nonchalance désœuvrée se conciliait avec une véritable ardeur de gloire. Dès qu'on parlait, c'était toujours lui le premier, le plus entraînant, le plus compétent. On l'écoutait, on l'admirait, on trouvait du caractère à sa physionomie bizarre.

Ce qui frappait d'abord, c'était la beauté du front, d'un modelé plein, ample, massif, qui rappelait les bustes de Shakespeare. Un mouvement impatient rejetait continuellement en arrière les fins cheveux soyeux, très bruns, qui le voilaient. Les yeux étaient étranges, d'un gris bleu, taillés en amande, mais si largement fendus que le blanc de l'œil paraissait entre la pupille et la paupière inférieure, laquelle se détachait, sur le teint mat et uni, par un ton brunâtre, comme meurtri. Ces grands yeux, perdus dans leur rêve, étaient vraiment des yeux de poète. Le nez, délicat et aquilin, était fort déprimé à l'endroit où il se rattachait au front, les narines dilatées et frémissantes. La bouche épaisse boudait sous la moustache rare. Le bas de la figure, qu'on se rappelle si plein dans les dernières années, était alors frêle et menu, le menton petit, l'angle de la mâchoire aigu. Les pommettes étaient un peu saillantes, les joues déjà pâles et creuses. Une démarche légè-

1. École des Beaux-Arts de Londres.

2. Classe où l'on dessine d'après le modèle vivant.

rement fanfaronne donnait à ce beau jeune homme un air plein d'assurance, — d'importance même, — et quelque chose de protecteur et de familier. Les mains et les pieds étaient petits, attachés finement. Malgré ses allures un peu débraillées, sa toilette négligée, Rossetti, même étudiant, avait de fort bonnes façons, une politesse gracieuse et ingénue d'Italien bien élevé, et dans toute sa manière d'être je ne sais quoi d'insouciant et de crâne qui plaisait. Il regardait son interlocuteur bien dans les yeux, d'un regard à la fois intrépide et affectueux. La voix, forte et sonore, avait des accents d'une douceur infinie. A travers son air de nonchalance et de paresse, on sentait l'homme concis et résolu. Il semblait né pour conduire. Il parlait avec un enthousiasme contagieux, — presque toujours sur les mêmes sujets. — Il avait beaucoup d'idées; il réfléchissait avant de donner son opinion, qu'il exprimait avec éloquence et une sorte de recherche naturelle. Mais ce jeune orateur se désintéressait de bien des choses. La nature, la métaphysique, la science, l'histoire, la politique, les mondanités, le sport, n'avaient pas le bonheur de lui plaire. La musique lui semblait une insulte à l'intelligence. « Toute sa vie nous dit son frère, se bornait au beau et au passionné. »

Ce fanfaron avait au cœur des trésors d'innocence et une sorte de noblesse sacrée. S'il rêvait d'amour, c'était d'après la *Vita Nuova*. Il aurait pu dire avec l'Horace de George Sand : « Si je me livre à l'amour, je veux qu'il me blesse profondément, qu'il m'électrise, qu'il me navre ou qu'il m'exalte au troisième ciel... Je n'ai pas encore rencontré la vierge idéale pour qui mon cœur doit se donner la peine de battre ». Cette vierge idéale, non rencontrée, lui avait pourtant inspiré de fort beaux vers. Qui ne connaît la plainte de la *Demoiselle bénie*? Cette chose pure et parfaite est l'œuvre d'un enfant de dix-huit ans.

« Un jour, a-t-il conté à un ami, ayant relu *le Corbeau* de Poë, je me suis dit qu'il avait tiré tout le parti possible de l'angoisse d'un amoureux qui survit à celle qu'il aime. Et je voulus faire le pendant, rendre l'attente inquiète de l'aimée au ciel. »

Et la demoiselle élue vint se pencher sur les barrières du

paradis, trois lis blancs dans le pli de son bras, et dans son cœur la chaleur terrestre de l'amour humain.

II

Le monde serait une triste chose, si jeunesse savait ! La moitié de ses trouvailles est faite de féconds malentendus. Le poète de la *Demoiselle bénie* éprouvait, à vingt ans, un formidable besoin de repétrir le monde selon son cœur ou, pour le moins, d'en renouveler l'art et la poésie. En fait d'art, il ne savait pas encore grand'chose. Mais, dans un recueil de mauvaises gravures, il avait vu, jugé et condamné l'art selon Raphaël. Les gravures de Lasinio, non moins exécrables, allaient lui révéler le secret du Renouveau.

L'art anglais, vers 1850 était dans ses plus tristes jours : — un art d'anecdote et de commerce, ignorant la beauté, oublieux de l'idéal, qui ne pouvait contenter une jeunesse ardente et pleine de foi.

Trois étudiants des beaux-arts se réunirent un soir pour examiner les gravures de Lasinio. Ces planches représentent le *Campo Santo* de Pise. A travers les trahisons de l'interprète, l'art sincère, ému et comme enfantin du grand Benozzo se laissait surprendre : c'était pour eux une révélation. Quelle absence de procédé, quel rendu fidèle et naïf, quelle élévation d'âme ! Les jeunes gens s'enthousiasmaient pour l'art si touchant des Primitifs, — l'antipode, certes de la peinture d'un Frith ou d'un Leslie aîné. Quelle joie que de ranimer l'art de leur pays en faisant une guerre à outrance aux gens arrivés !... Ce soir-là naquit le préraphaélisme.

Les trois premiers *P. R. B. (Pre-Raphaëlite Brothers)* s'appelaient Holman Hunt, peintre exposant, âgé de vingt et un ans, esprit véridique, réaliste et croyant,— John Everett Millais, enfant prodige de dix-neuf ans, déjà la merveille des classes de l'Académie, — et puis, naturellement, notre jeune prophète sans emploi, Dante Gabriel Rossetti, âgé de vingt ans. Tous trois étaient jeunes, ardents, et travaillés du besoin de tirer un coup de pistolet dans la rue. Cela se passait en 48, année

de conspirations, de sociétés secrètes, de révolutions, de vastes espérances. Les jeunes gens se réunirent en un *Davidsbund*; les dogmes de la foi nouvelle imposaient avant tout la fidélité minutieuse à la nature, le renouvellement de l'invention artistique, le culte de l'idée dans l'art, et, finalement, la guerre acharnée contre la convention du jour.

Les trois *P. R. B.* s'adjoignirent quatre frères mineurs, pour faire nombre. William Rossetti était secrétaire de la Fraternité. Il écrit en termes émus :

Quel foyer d'amitiés sans bornes !... J'en aime jusqu'au souvenir. Nous étions tous vraiment comme des frères. Nous avions mis en commun nos rêves, nos idées, et beaucoup de nos expériences. Tout *P. R. B.* prenait à cœur le succès et les progrès de son frère dans la même mesure que les siens propres. Les bonnes promenades ensemble au clair de la lune ! Les belles nuits d'été passées à canoter sur la Tamise ! Nous nous voyions presque tous les jours et une fois par mois nous tenions grande séance. Tous, nous étions pauvres, plus d'un de nous a connu de près la misère. Mais que nous étions donc heureux !

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

N'avions-nous pas nos chères idées, nos études, nos vastes projets, nos interminables conversations, et notre commun effort? Pour chaque *P. R. B.* il n'y avait pas de festin à comparer au bock qu'il vidait, à la tasse de thé qu'il buvait, à la pipe qu'il fumait avec ses frères et amis. Ah ! depuis, nous n'avons guère connu de meilleures heures.

Poète exquis, orateur entraînant et persuasif, Dante Rossetti (*P. R. B.*) était à peine peintre quand il devint chef d'école. Il en était encore aux natures mortes. On connaît la jolie histoire de son entrée dans l'atelier de Madox Brown. Il venait d'écrire au jeune peintre solitaire et méconnu une lettre débordante d'enthousiasme. Celui-ci, peu accoutumé à l'encens, était Écossais, et, partant, méfiant de sa nature. Il crut donc au « coup monté ». On voit d'ici la scène : sortie impétueuse de Brown, la canne levée, brusque irruption chez Rossetti, explications, — d'abord irritées, ensuite cordiales. Une amitié, qui ne devait cesser qu'avec la vie suivit cette présentation peu correcte. Le perspicace Madox Brown avait

tout de suite vu que son unique disciple était une façon d'homme de génie ; mais il était non moins persuadé de son ignorance des choses du métier. Il lui fit copier des pots de conserves. Rossetti ne se sentit pas pris de passion pour cette étude minutieuse de la réalité. Il sortit assez vite de chez Brown pour louer un atelier avec Holman Hunt, et là il fit ses premiers tableaux, que le public accueillit à peu près unanimement par des railleries.

Et cependant son premier tableau est l'*Enfance de Marie*, une des rares toiles de Rossetti peinte en toutes ses parties exactement d'après nature. Le second, l'*Annonciation* (1851), hué par la nation qui depuis l'a acheté pour le musée de Trafalgar-Square, la « sacrée croûte blanche », comme l'appelle Rossetti, est une des plus étonnantes traductions d'un état d'âme qu'on puisse voir. Je ne connais pas de tableau plus religieux. Le peintre nous fait voir une chambrette simple et propre de jeune fille pauvre, aux murs blanchis à la chaux, aux meubles rares et simples. Toute pâle, réveillée en sursaut, assise sur son lit bas, la Vierge se blottit contre le mur blanc, anéantie, effarée par l'apparition, à trois pas d'elle, d'un jeune homme surnaturel et grave qui lui tend une tige de lis... Nous voilà bien loin des théâtrales Annonciations de la Renaissance. Ici tout est intime, intérieur, et d'autant plus intense. C'est la transférence, aux yeux des spectateurs, d'une idée religieuse qui emplit l'âme du peintre. Le triomphe de Rossetti est d'être arrivé à peindre le sentiment, avec une justesse si exacte, avec une subtilité si pure, que personne ne pourrait prendre pour d'autres que Marie et Gabriel, cette jeune fille en chemise de nuit et ce jeune homme qu'elle reçoit dans sa chambre. Pas un détail inutile : ange sans ailes, Vierge sans manteau bleu, chambrette nue et humble de pensionnaire. C'est du réalisme, si l'on veut ; mais du réalisme transfiguré en symbole. Le premier avatar du préraphaélisme, si bref qu'il fût, a été assez long pour donner à la nation la plus biblique et la moins artiste de l'Europe deux tableaux religieux de capitale importance. Car on ne s'imagine pas qu'un chrétien puisse regarder, sans un émoi intime, cette blanche *Annonciation* de Rossetti, et la *Lumière du Monde* de Holman Hunt.

*
* *

L'Angleterre, ce pays si peu artiste, a eu de tout temps le privilège de produire de très grands poètes, de très grands écrivains et, quelquefois, la chance de produire d'excellents peintres. De très grands apôtres aussi ! Tel il faut considérer Ruskin, un vrai Wycliffe de l'art, avec la voix de Shelley et les yeux de Turner. Esprit absolu, autoritaire et chimérique, pour lui la beauté est une forme du bien ; un tableau lui paraît moral ou immoral selon qu'il est plus ou moins consciencieusement fait. En 1850, le jeune critique, déjà fort écouté, vit les toiles des préraphaélistes, la risée du jour, et fulmina :

— Là est le salut !

Comment deux jeunes gens aussi absolus, aussi éloquents, aussi dominateurs que Ruskin et Rossetti ont-ils pu se lier ? La jeunesse fait de ces miracles. « Mon frère, dit William Rossetti, ne demandait qu'à jouer les grands premiers rôles et à prendre la part du lion. » Ruskin avait exactement les mêmes exigences. Mais Ruskin croyait Rossetti son disciple, tandis que Rossetti prenait Ruskin pour son prophète. C'était une double erreur. « Aller à la nature en toute simplicité de cœur, prêchait Ruskin, sans rien rejeter, sans rien mépriser, sans rien choisir. Dès son premier coup de brosse, Rossetti, en pur idéaliste qu'il était, avait senti l'impérieux besoin d'interpréter, de transformer même, la réalité extérieure. Il avait pour la nature, avec beaucoup d'admiration, presque de la méfiance, presque du mépris : il avait enfin, pour elle, les sentiments du prêtre pour la femme. Déjà en 1850, on voit poindre chez lui le sentiment de l'insuffisance du modèle : « Je n'ai pas pu finir la tête de l'ange d'après nature, écrit-il. Je l'ai refaite de souvenir et c'est mille fois mieux ». C'est bien le même Rossetti qui dira, en 1873 : « Décidément, l'ensemble ne vient pas quand on peint directement d'après nature. L'unité ressort bien mieux quand on se sert d'études. Pas de modèle ! »

III

Rossetti, ce moderne contemporain du Dante, fourvoyé dans l'Angleterre de 1850, ressemblait aussi peu que possible à son entourage; et sa complexité, qui aurait été remarquable partout, ressortait plus étrangement encore dans ce milieu positif et simple. Même à vingt ans, Rossetti était fait de contradictions. Il aimait dominer. Mais dans la vie de tous les jours il était déjà la proie de mille indécisions. Passionné et voluptueux comme aucun poète anglais depuis Keats, il avait au cœur, en même temps qu'un besoin effréné de sensations, un amour mystique pour la pureté idéale. En tout, il haïssait le médiocre. L'amour de la perfection, disait la sagesse grecque, est une maladie de l'âme. Dante Rossetti était né atteint de ce mal sacré. En art, en poésie, en amour, il cherchait toujours une blancheur plus candide, des couleurs plus intenses, des idées plus rares, des sentiments plus exquis, et surtout plus éternels, que ceux qui fleurissent sur la terre. De là une noblesse immuable au milieu de tragiques désastres.

Mon frère, nous dit William Rossetti, quoique aussi peu puritain que possible dans ses sentiments comme dans sa conversation, n'eut aucune amourette, liaison, passion, ni flirt même, jusqu'à sa vingt-troisième année. En 1850, il devint amoureux.

Amoureux, à la mode de Florence et selon la *Vita Nuova*. L'aimée était, pour lui, le bien et le beau descendu sur la terre.

La très belle personne qui allait exercer sur la vie de Rossetti une influence profonde, et même posthume, n'était en 1850 qu'une simple demoiselle de magasin. Un camarade de Rossetti, peintre et presque *P. R. B.*, l'avait aperçue chez la modiste de sa mère. La magnifique créature était montée sur un tabouret pour descendre un carton. Deverell (c'est le nom du peintre) s'enflamma aussitôt, pria la jeune fille de lui permettre de faire son portrait. Rossetti entra un jour dans l'atelier de son ami, et s'éprit éperdu-

ment, passionnément, du modèle. La petite modiste avait l'air d'une princesse de féerie, royale, auguste, divinement inaccessible. William Rossetti nous la dépeint :

Elle était la plus belle créature qu'on pût voir, et avec le plus bel air, — quelque chose entre la dignité et la douceur, — suave, et pourtant réservée, presque hautaine. Elle était grande et fort bien faite ; le col long et gracieux, les traits réguliers et pourtant bien à elle. Ses yeux étaient d'un bleu verdâtre, sans éclat ; ses paupières grandes, parfaites de forme ; son teint éblouissant, et non moins éblouissante la lourde masse de ses cheveux d'un blond roux ; elle était rousse, mais rousse dans une mesure parfaite, sans exagération de ton. Quant au moral, personne n'était moins facile à connaître. Je crois qu'elle aimait sincèrement mon frère, qui l'adorait avec tant de passion, mais elle ne laissait rien paraître des mouvements de son cœur. Je ne l'ai jamais entendue dire quoi que ce soit de profond, de sérieux, d'intime. Elle n'aimait pas se révéler aux autres. Sa conversation tenait du persiflage, mordant de ton, léger de forme. Elle me faisait toujours l'impression d'une femme qui cause avec le désir évident de détourner la conversation. Elle avait comme un air de dire : « De grâce, laissez les choses comme elles sont, n'y touchez pas. » De temps en temps, un mot piquant et à propos : jamais une franche expansion du cœur. Elle n'était, remarquez-le bien, ni légère, ni frivole, ni mauvaise langue. Mais elle semblait protester : « Ma pensée et mon cœur sont à moi ; les indiscrets et les curieux n'en sauront rien. » Elle avait, derrière ce masque, un esprit vif et varié : ses dessins en font foi, ses vers aussi. J'ai connu peu de femmes aussi rarement douées... Je ne sais pas dans quelles opinions religieuses elle avait été élevée. J'imagine qu'elle n'avait pas de religion.

Telle fut la Béatrice, — plus pareille, il faut avouer, à celle de Shakespeare qu'à celle du Dante, — telle fut la dame souveraine de la « vie nouvelle » de Dante Rossetti. L'adoration du peintre ne se laissait pas glacer par sa froideur, la passion de l'amoureux savait sans doute vaincre et convaincre la réserve et la timidité de la jeune fille, car, dans tous les sonnets à elle adressés, Rossetti loue, encore plus que l'or des cheveux, que l'indicible douceur de la bouche, « la calme ferveur du cœur confiant »,— le profond instinct d'un amour qui ne veut que de l'amour, et qui sait en donner et en recevoir sans compter. Si la transformation d'un être par un autre

est la preuve suprême de l'amour, Lizzie Siddall aima Rossetti : car la petite modiste se mit à faire des aquarelles charmantes, qu'on dirait être d'un Rossetti plus tendre, plus romanesque, et un peu « pensionnaire ».

J'imagine que cette petite demoiselle de magasin, — étrangement belle, orgueilleuse comme une Anglaise qu'elle était, et timide comme une vraie jeune fille, — était intimidée encore par la supériorité du milieu, tout d'intelligence et de culture, où sa beauté l'avait si brusquement transportée. La pauvre jeune princesse de féerie n'osait pas se laisser aller, par crainte de voir tomber de ses lèvres des crapauds au lieu des perles attendues. Elle avait peur de compromettre ce prestige poétique qu'on trouvait en elle. Que savait-elle de la libération de l'Italie, de Guido Cavalcanti, de l'*Hypnérotomachie*, des Primitifs, des commentateurs du *Convito*?

Elle savait, du moins, charmer son amoureux et ses meilleurs amis. En 1855, Ruskin, ayant vu quelques aquarelles de Lizzie, en devint enthousiaste et lui offrit une rente de trois mille sept cent cinquante francs par an (L 150) pour qu'elle lui cédât tout ce qu'elle produirait en fait d'art jusqu'à concurrence de cette somme. Il se récriait pourtant, l'excellent Ruskin, contre l'éducation par trop fantaisiste que lui donnait son fiancé : « Vous la laissez s'épuiser par la fantaisie, écrit-il à Rossetti. Il faudrait pourtant, de temps en temps, qu'elle copiât bêtement quelque bonne bête de chose, ne fût-ce que pour ne pas toujours puiser dans le vide. » Rossetti savait surtout enseigner ses défauts, et, en effet, c'est ce que d'ordinaire les maîtres donnent à leurs disciples.

On a deviné qu' « Ida » (c'est le nom que Ruskin empruntait pour elle à la *Princesse* de Tennyson) avait quitté depuis longtemps le comptoir pour les aquarelles. Dès les premiers jours de leurs fiançailles, Rossetti avait retiré sa Béatrice d'un milieu indigne d'elle. Il lui donnait, en retour des services qu'elle lui rendait comme modèle, tout ce qu'il fallait pour son modeste entretien. Mais le jeune homme était pauvre lui-même, et le généreux Ruskin avait trouvé moyen de rendre service aux deux fiancés.

Ruskin, sans doute, en assurant un revenu à ses deux amis, croyait rendre possible le mariage déjà remis d'année en

année; mais agir avec promptitude n'était pas le fait de Rossetti. Il demeurait toujours indécis. La mort de son père l'avait laissé en quelque sorte soutien de famille, mais en réalité, c'était toujours William qui le suppléait dans ce devoir. Il se peut pourtant que l'aîné ait hésité à se marier alors que son jeune frère travaillait pour sa mère et ses sœurs. Puis la santé de miss Siddall, toujours délicate, s'altérait gravement, minée sans doute par le tourment de ces fiançailles sans fin. La belle fleur agreste s'étiolait dans la serre chaude où elle s'était trop brusquement épanouie. Elle tomba malade d'épuisement nerveux aggravé par une menace de phtisie. Les médecins l'envoyèrent passer l'hiver à Nice.

Pendant l'absence de sa fiancée, quelques jeunes gens d'Oxford, enthousiastes de Rossetti, s'étaient groupés autour de lui. Les plus remarquables furent, d'abord, deux jeunes étudiants en théologie, Gallois l'un et l'autre, William Morris et Edward Burne Jones, puis, un peu plus tard, un jeune poète, presque un enfant : Algernon Charles Swinburne. Rossetti était leur dieu. Peut-être lui fallait-il, à lui, pour la libre expansion de son talent, cette atmosphère d'éloges, presque d'adulation. Il se remit à faire des vers et soudainement il publia, coup sur coup, dans une revue d'Oxford, des poésies qui firent sensation.

Cependant son idée de beauté s'approfondissait, s'élargissait. Un jour qu'il se trouvait au théâtre d'Oxford, au milieu de sa cohorte de disciples, Rossetti leva les yeux et vit dans une loge de face une très jeune fille d'une beauté ample et mystérieuse.

> Son visage, nous dit William Rossetti, était tragique, mystique, passionné, calme, beau, gracieux, tout à la fois : ce visage était unique en Angleterre. On aurait dit une Grecque des îles Ioniennes. Elle n'était pas jolie, mais elle était belle, superbe. Le teint pâle et brun, les yeux d'un gris profond et pénétrant ; sa magnifique chevelure largement ondulée, d'un beau noir avec des lueurs éteintes.

C'est, en effet, le visage que nous connaissons tous pour l'avoir vu cent fois dans les chefs-d'œuvre où Rossetti s'est complu à reproduire les traits sublimes et ardents de celle qui allait devenir Mrs William Morris. En la regardant pour la

première fois, Rossetti a dû se rappeler une histoire qu'il avait écrite, l'histoire d'un certain Chiaro dell'Erma, *Pictor ignotus*, lequel, un jour de l'an de grâce 1239, vit, sous la forme d'une femme, son âme, à lui, et en fit le portrait.

Encore, si la pauvre Lizzie n'avait eu que cette rivale amie, si digne, si noble! Mais le désordre était entré peu à peu dans la vie de Rossetti. Cet amoureux dantesque connut alors les mauvais lendemains de débauche, le mépris des femmes et de soi-même. Dans le milieu plus que facile où il s'était laissé tomber, il rencontra une jeune femme sans éducation, sans intelligence, sans aucun prestige moral, mais dont le corps blond et gras et les magnifiques cheveux d'or pâle exerçaient sur les sens de Rossetti une séduction irrésistible. C'est la Lilith de ses tableaux : Lilith, la première femme d'Adam, qui n'avait pas d'âme et qui n'en était que plus jolie. Il l'avait rencontrée dans le Strand, où elle se promenait seule. Elle cassait des noisettes avec ses belles dents de jeune déesse, jetant les coquilles à droite et à gauche. Un éclat en vint frapper le jeune peintre, et le blessa au cœur.

Cependant la malheureuse Lizzie allait de mal en pis. Impulsif et tendre, Rossetti lui revenait sans cesse. Il ne pouvait ni l'oublier ni lui garder sa foi; et, dans cette incertitude, la santé comme le talent de la jeune fille s'étaient usés. Elle ne travaillait plus. Elle passait son temps, de ville d'eaux en ville d'eaux à la recherche d'une guérison qui ne venait jamais. Souvent Rossetti courait la rejoindre, et brusquement, en 1860, le mariage se conclut. Il écrit à sa mère :

Nous allons nous marier le plus tôt possible. Comme toujours, en tout ce que j'ai voulu faire d'important dans la vie, soit pour le devoir, soit pour le bonheur, j'ai trop tardé, et voilà que la chose n'est presque plus possible. J'ai à peine mérité le consentement de Lizzie ; elle l'a pourtant donné. Puissé-je avoir le temps de lui prouver ma reconnaissance !... Elle est bien malade. A la voir souffrir, j'éprouve plus que je ne saurais dire. Le premier venu se sentirait fondre en larmes à contempler ses tourments. Elle ne peut presque plus se nourrir. Que puis-je donc espérer, l'état de sa santé étant ce qu'il est, et altéré de tant de façons? Si j'allais la perdre à présent, je n'ose pas penser à l'effet que cela me ferait. Je suis surmené par des

commandes payées et non livrées. Et comment puis-je la quitter pour aller travailler? Je te demande pardon de cette lettre si malheureuse, mais cela me soulage un peu d'avoir quelqu'un à qui tout dire. — Ah! pourvu qu'elle aille assez bien pour supporter le froid de l'église, la fatigue de la cérémonie!

Un mois plus tard, la pauvre Lizzie allait à l'église, et pendant quelque temps la petite flamme vacillante de sa vie semblait briller plus claire, à l'abri d'une main amie.

Deux ans se passèrent, non sans un pâle bonheur. Mais la santé de la jeune femme devenait de plus en plus chancelante. Pour calmer d'atroces névralgies, elle abusait du laudanum. Le 10 février 1862, elle allait dîner au restaurant avec son mari et M. Swinburne. Entre ses névralgies et le laudanum qu'elle avait pris pour les guérir, elle était, au moment de partir, si faible déjà, si souffrante, que Rossetti la pria de rester chez elle. Mais elle croyait qu'un peu de distraction lui ferait du bien. Et en effet, elle s'exalta, s'excita, alla mieux. Vers neuf heures, son mari la reconduisit chez elle, puis la quitta pour se rendre au Collège des Ouvriers où il avait affaire. Rentré chez lui un peu après onze heures, il trouva la malheureuse endormie, trop endormie, et le flacon de laudanum, vide, sur la table de nuit. La pauvre enfant avait voulu calmer à n'importe quel prix ses atroces douleurs. Rien ne prouve qu'elle ait cherché la mort. Au contraire, elle faisait, ces jours-là même, des projets d'excursion avec son mari; elle venait de se commander un nouveau manteau... Elle semblait aimer la vie... Et morte, elle sourit.

Ed avea in sè umiltà si verace
Che parea che dicesse: Io sono in pace!

Pendant trois jours, son mari se refusait à croire à sa mort. Elle allait se réveiller; elle était tombée en syncope, disait-il, et il fit revenir les médecins... Une semaine plus tard, on se décidait à l'ensevelir: Rossetti s'approcha du cercueil et y glissa l'unique manuscrit de ses vers. C'était toujours quelque chose de lui qui tiendrait compagnie à la chère morte, là-bas, dans l'ombre. — L'extrême de la souffrance donne au cœur humain certaines puérilités: l'amour remplit de souvenirs les froides mains de ses morts; et je plains ceux qui n'emportent pas

dans leur cercueil une fleur, une tresse, une babiole quelconque baignée de larmes.

— Souvent, dit-il à Madox Brown, souvent quand elle souffrait, quand j'aurais dû l'entourer de mes soins, je me suis occupé à faire ces vers. Qu'elle les prenne !

IV

Il y a des âmes faibles, passionnées et hautes, qui ne peuvent faire le sacrifice de leurs désirs et qui ne savent pas renier leur idéal. Leur vie de sentiment est une étrange alternance de chutes et de rachats, d'indulgences indignes et d'abnégations héroïques.

Une faute se rachète par un martyre volontairement imposé; et aujourd'hui une bonne œuvre répare l'erreur d'hier. Elles veulent bien s'arracher l'œil droit, et n'entrer que mutilées dans le royaume de Dieu. Ce qu'elles ne peuvent pas s'arracher, c'est le besoin d'émotions violentes et personnelles qui fait du fond de leur cœur un abîme d'égoïsme involontaire et douloureux.

En souvenir de sa femme, Rossetti avait fait un sacrifice absolu de ses rêves de poète, et pendant des années il n'écrivit plus de vers. C'était là, à la fois, une expiation, et l'hommage d'une pitié sans bornes... Ayant perdu ce qu'il aimait, il voulait, en signe de deuil, s'amoindrir, en quelque sorte. Dans la peinture, pareillement, par pitié pour la morte, il se refusait de reproduire la beauté de cette autre femme, toujours vivante, qui était devenue la Muse de son art. Dans les cinq années qui suivirent la mort de Mrs Rossetti, son mari anima sur la toile bien des têtes d'un charme splendide et rare, mais pas une fois les traits augustes et comme symboliques de celle dont il avait dit : « Beauté comme la sienne est génie ! »

Beauty like hers is Genius!

Ce sacrifice fait, il vivait d'une vie large, insouciante. — On a tort de placer la mélancolie de Rossetti au lendemain

même de la mort de sa femme. La nature n'est pas si vite vaincue dans un organisme volontaire, voluptueux et puissant. Dans toute la force de ses trente-quatre ans, Rossetti trouvait encore du charme à l'existence. Cordial, entier, bon enfant, — le mystique se cachait bien derrière cet extérieur génial et robuste; adoré de sa famille, devenu le centre d'un cercle choisi d'amis et de disciples, il savait refouler ses tristesses dans son cœur.

Presque aussitôt après la perte de sa femme, Rossetti loua à Chelsea, sur la belle promenade riveraine qui s'appelle le Cheyne Walk, un vieux manoir d'autrefois avec son vaste jardin, son boulingrin, son allée de tilleuls. Là, il vint habiter avec son frère William, le romancier George Meredith et le poète Swinburne. Même du temps de lady Chelsey, aux jours littéraires et cultivés de la reine Anne, le toit de Tudor House n'avait jamais abrité plus de génie, plus de projets, plus d'idées profondes et subtiles. Quelquefois, le soir, la sœur du poète y vint avec sa mère, — l'exquise, la pure Christina dont les vers de diamant venaient de paraître.

Dans cette antique et grande maison, meublée de belles choses, — dans ces salons remplis de vases de Chine, de vieux meubles de chêne sculpté, d'estampes japonaises, de collections de toutes sortes, — dans ce jardin envahi par une foule d'animaux étranges, élégants ou grotesques (il y avait des cerfs, des paons, des zèbus, des kangourous, des caméléons), — entouré par une cour de jeunes peintres, de jeunes poètes d'audace et de génie, dont il était le Messie, Rossetti vivait d'une large vie d'artiste, ou de prince-marchand, de la Renaissance italienne. Dès 1866, il se fit en moyenne quarante mille francs de rente, fort beau revenu pour un peintre qui aimait à rester dans son coin, à travailler à ses heures, à imposer sa volonté, et qui, par-dessus le marché, n'exposait jamais. Cette folie-là, comme presque toutes les folies de Rossetti, ne fut peut-être pas un mauvais calcul : le mystère ajoute au prix des œuvres. Dix ans plus tard, c'est de quatre-vingt à cent mille francs qu'il gagne, bon an mal an. Tout cela ne fit que passer à travers ses mains prodigues. Généreux à l'excès, il dépensait sans compter, largement, follement, en homme dont les charités et les fantaisies ignorent le frein, en artiste puissant et vibrant, magnifique et arbitraire.

Quand, vingt ans après, j'ai visité Tudor House, en compagnie de la belle-sœur de Rossetti, les beaux meubles des beaux jours étaient ternes et tristes, les vases de Nankin ne décoraient plus le grand salon ensoleillé. Partout était écrit le morne abandon ; mais derrière l'incurie des toutes dernières années, apparaissait comme le fantôme d'un passé élégant et noble. Et j'ai pensé à Hauteville House. Ici, la mer de Guernesey n'était plus que la jaune Tamise, puissante et belle dans sa fumée de brouillards, où, vers le crépuscule, les lampes des bateaux mettent de légères flammes errantes : on dirait des âmes égarées ! A Victor Hugo, la brise saline et l'immense horizon d'une mer d'azur. A Dante Rossetti le fleuve trouble et voilé, piqué de feux incertains.

* * *

Dès 1859, la divergence de Rossetti et des préraphaélistes était à peu près complète... Rossetti se préoccupait de plus en plus du Symbole.

— Je ne sais faire que des femmes et des fleurs ! disait-il un jour, dans un moment de spleen, à son ami Bell Scott.

Il n'y a que cela dans l'œuvre de Rossetti. Mais que de choses il sait exprimer avec une tête de femme et une jonchée de fleurs ? Pendant quelque temps, Ruskin essaya de se faire illusion. Ce *Lakiste* délicat et violent a toujours apprécié dans la peinture l'honnête plutôt que le beau, l'exact plutôt que le grand, le subtil plutôt que le fort. Il a toujours regardé d'un mauvais œil la grande beauté insouciante de la morale.

Quand Rossetti eut achevé la *Venus Verticordia*, cette femme nue, païenne, au milieu de ces fleurs esquissées à larges traits, Ruskin ne put plus maîtriser sa colère. Il lui écrivit :

« Ne croyez pas, mon cher, qu'on apprend à bien travailler en faisant de la mauvaise besogne... Venez me voir quand vous comprendrez que j'ai raison ; pour le moment, restons amis ; mais ne nous fréquentons plus, puisque nous n'avons plus rien à nous dire. »

C'est fini, les bons jours d'autrefois. Et, malheureusement, Ruskin n'est pas seul à se détacher de Rossetti. Cependant —



chose grave — par suite d'insomnies tenaces, les yeux de Rossetti le faisaient beaucoup souffrir. Après un travail un peu suivi, il voyait comme une sorte de fumée se déployer entre lui et l'objet regardé. Quand on est seul, quand on ne vit plus que par les livres et par le travail, l'idée de la cécité possible est presque insupportable ; mais pour un peintre, pour un coloriste, devenir aveugle est le pire des maux.

Refoulé sur lui-même, dans ces heures atroces, plus que jamais il souffrait par la pensée de la morte. Où était-elle? Souffrait-elle, elle aussi? Avait-elle besoin de lui? L'amour qui survit ne peut-il rien pour le repos des morts? S'ils ont besoin de nous encore, comment leur venir en aide ! Parler avec la morte, pénétrer l'invisible, devenait une obsession pour lui.

Un jour de l'été de 1869, alors que Rossetti était en villégiature chez des amis d'Écosse, il montait la pente raide du bois de Bun en la compagnie de son ami, Bell Scott. « Au milieu de notre chemin, écrit celui-ci dans son *Autobiography*, se tenait immobile une mésange. Rossetti se baissa et prit l'oiseau dans sa main :

» — Qu'est-ce que cela veut dire? se dit-il tout bas ; et je remarquai sa main qui tremblait d'émotion.

» — Mets la gentille petite bête par terre, lui dis-je; elle doit être bien jeune. Peut-être est-ce un oiseau apprivoisé, échappé de sa cage.

» — Ce n'est pas cela, répliqua-t-il toujours *sotto voce*. Te voilà bien, Scott, toujours à me contrarier et à me contrecarrer. Mais ne vois-tu donc pas que c'est ma femme, l'âme de ma femme qui a pris cette forme? Quelque chose m'arrivera d'ici peu, sois-en sûr ! »

Comme la faiblesse de ses yeux l'empêchait de peindre, vers cette fin de l'année 1869. Rossetti s'était remis à faire des vers. Il était bien naturel qu'il ne pût s'imposer un double renoncement. Un homme qui ne voit pas, dont la vie est tout en dedans, est porté insensiblement vers la poésie; et ce qui m'a toujours étonné, ce n'est pas que tant de poètes aient été aveugles, c'est qu'il n'y ait pas plus d'aveugles qui deviennent poètes. Rossetti n'avait pas les yeux bien malades, mais il le croyait, ce qui revient à peu près au même. Il abandonna donc le pinceau pour la plume.

Il avait jadis écrit de très beaux vers; quoi de plus naturel que le désir de les publier, que le regret des chefs-d'œuvre d'autrefois? Ils existaient; devaient-ils être perdus pour toujours? Ainsi, presque insensiblement, Rossetti se laissait conduire à une résolution suprême. Tout le monde sait la cruelle histoire de ce qui se passa dans le cimetière de Highgate, pendant la nuit du 10 octobre 1869 : la tombe rouverte, le grand feu allumé pour éclairer le sépulcre dépouillé ; le cercueil exhumé; la face placide et parfaite de l'aimée apparaissant au milieu du nimbe doré de sa chevelure... On retira les cahiers que le poète avait donnés naguère de si grand cœur à la Morte adorée. Lui n'assistait pas à cette scène atroce, et ne reçut ses poésies que désinfectées et remises à neuf par un chimiste expert. Mais quelle gloire, mon Dieu! vaut une telle profanation?

V

Tandis que Rossetti, malade, ulcéré, misérable, se brouillait avec ses meilleurs amis, des yeux de femme le contemplèrent un jour pleins d'une immense pitié.

Dans les derniers chapitres de la *Vita Nuova*, Dante Alighieri nous parle d'une certaine femme qui eut compassion de lui.

> Je m'en allai, dit-il en pensant aux temps passés, si triste, si désolé, que mon visage se tordait de douleur. Pris d'une honte de mes dehors si pitoyables, je levai brusquement les yeux pour m'assurer qu'au moins personne n'épiait ma détresse. Et je vis à sa fenêtre une dame qui me regardait avec tant et tant de pitié que toute sa mine en était comme transfigurée. Jusque-là, le bris du cœur ne m'avait pas arraché une larme, mais, à voir tant de compassion dans les yeux de cette femme, je sentis mes paupières se mouiller. Et je m'en allai vite, pour ne pas trahir mon abandon intime, et je me disais tout bas : L'amour de cette dame doit être une noble chose.

L'amour naît de tous les autres sentiments, mais jamais plus profond, jamais plus tendre, que lorsqu'il emprunte la

vie à la pitié et à la reconnaissance... De ce jour, le poète malheureux perdit quelque chose de ses allures farouches. Il fréquenta le monde. Car, dans les rues, dans les assemblées, il cherchait du regard celle qui savait le plaindre. Plus d'une fois les hasards de la vie amenèrent leur rencontre.

Et toujours, dit le Dante, quand elle m'aperçoit, son visage devient pâle de compassion, si blanc, couleur d'amour! Souvent alors je me rappelai que ma très noble dame avait, elle aussi, ces pâleurs. Et plus d'une fois, lorsque mon cœur se gonflait à éclater de larmes rentrées, j'allai voir cette douce personne qui seule avait le don de me faire pleurer. Hélas! à la longue, je pris trop de consolation à la voir! Quels tourments nouveaux! quels remords! quels reproches j'adressais à mon cœur lâche, épris, malgré tout, de la vie et de l'amour! Et plus d'une fois je blasphémai contre la vanité de mes propres yeux. Quoi! me disais-je, tu es déjà prêt à oublier Béatrice. Jamais, sinon après la mort, tu ne dois cesser de pleurer Béatrice! Mais à d'autres moments je me disais : Cette dame est noble, jeune, et sage et belle. Qui sait? l'Amour te l'aurait-il envoyée pour le repos de ton cœur si las? Et toutes mes pensées se heurtaient ensemble, car, d'une part, j'aurais voulu rester à jamais fidèle à Béatrice, et d'autre part, je désirais la compassion de cette jeune dame, qui s'était montrée pitoyable à mon martyre.

Nous savons la fin de cette lutte : la piété envers la morte triompha de l'amour, l'Idéal emporta une pleine victoire sur le Réel, et, presque aussitôt après, la poète fut visité par *una mirabile visione*. Et le Dante de la *Vie nouvelle* devint le Dante de la *Divine Comédie*.

Dès 1869, Dante Rossetti se mit à dessiner les traits de la mystique *Donna della Fenestra*. Lui aussi, comme le Dante, son parrain, se met à chanter le sourire de celle qui sait consoler. Lui aussi apprend que si la fidélité parfaite est la plus rare des vertus, c'est parce qu'elle n'en est pas la plus facile. Lui aussi subit la torture et la faim d'un cœur passionné qui se repaît de visions et de chimères. Et dans *The House of Life*, il nous chante l'attraction, si naturelle et si puissante, de la vie.

Ouvrons *The House of Life*, — livre étrange, où le scrupule, l'angoisse, la volupté, se fondent dans une passion sombre et tourmentée. Il n'y a pas de plus merveilleuse biographie d'un

cœur. Ouvrons-le au trente-sixième sonnet, quand l'amour nouveau terrasse l'idole d'hier :

L'Amour-Vie. — 1868.

Ta vie, ô amoureux, ne bat plus dans ton sein, mais dans les yeux, les mains, les lèvres de l'aimée. Et c'est par la grâce de ta dame que tu partages la vie des hommes, ô triste vassal de la mort. Regarde ce que tu es sans Elle, pense à ta vie avant qu'elle parût! Muettes et mornes rêveries, abattement, le stérile souvenir et l'impossible espoir !

Ta vie était une chose morte! Morte comme cette tresse de cheveux mise à part, tout ce que l'amour peut montrer pour les ardeurs d'antan.

Ta vie était enterrée vive ! Comme cette chevelure d'or qui brille et qui abonde dans le cercueil de la morte!

Puis viennent les quatre sonnets étrangement mystiques du *Bois de Saules*. J'avais toujours, dans ma pensée, considéré ces poèmes comme l'effort violent et impuissant d'un amour terrestre pour évoquer, ne fût-ce qu'un instant, l'âme d'une morte, et comme l'expression de son remords de l'avoir ramenée ici-bas, loin d'une béatitude sans bornes. Mais dans son commentaire, M. William Rossetti, parlant après le poète, nous dit qu'il faut comprendre ces sonnets comme la plainte de l'amour dans l'absence, réuni seulement par le rêve à l'être adoré, dont il est séparé par les entraves de la vie.

Le Bois de Saules. — 1869.

I

Je m'assis avec l'Amour au bord d'un puits près des bois. Tous les deux, nous nous penchâmes sur l'onde. Il ne me parla pas, ne me regarda pas; mais en pinçant les cordes de son luth il me fit entendre la chose secrète qu'il avait à me dire. Nos yeux reflétés se rencontrèrent silencieusement dans l'eau profonde. Et le son du luth de l'Amour fut la voix passionnée que je connais si bien, et mes pleurs tombèrent.

Et comme mes larmes tombèrent goutte à goutte dans l'eau sombre du puits, les yeux que j'y mirais se changèrent en ses yeux à Elle! Et l'Amour, de son pied et de son aile, agita l'onde, dont le noir

remous devint ses grands cheveux ondoyants. Et comme je me penchais, toujours, toujours plus près, ses propres lèvres se soulevant bouillonnèrent de baisers à ma bouche!

II

L'Amour chanta; mais une chanson telle qu'on chante aux limbes quand la seconde naissance trop s'attarde. Triste chant et vague, tissé de souvenirs effacés.

Et je vis tout autour de nous un concours d'ombres, toutes muettes, et chacune isolée. Elles se tinrent, une à une, chacune au pied d'un arbre du bois de saules. Et toutes étaient Elle ou Moi, — fantômes malheureux de nos jours séparés.

Elles nous regardèrent et nous nous reconnûmes. Cependant, surgissant du vide, le baiser mystique se cramponnait à mes lèvres affamées. Et, tout bas, dans nos cœurs sanglota la pitié que nous eûmes de nous-mêmes : « Une fois, une fois, une seule fois, seuls ensemble. »

Mais l'Amour chanta cependant, et voici ce qu'il dit :

III

« O vous, vous tous, qui hantez le bois de saules! Vous tous aux faces creuses, brûlantes et blanches! Long devant vous s'étend le sombre veuvage des âmes; longues devant vous s'étendent les heures noires et solitaires ; long est le temps avant que vous revoyiez la lumière! Pauvres amants qui aimez sans espoir, pauvres amants qui trompez en vain vos lèvres avec un baiser de songe.

Amer, amer, le rivage du bois de Saules; pâle y est l'herbe des larmes, rouge y est la fleur du sang! Ne cherchez point le repos en ce lieu! Hélas! si jamais l'âme lassée s'y affaisse, c'est d'un fatal, c'est d'un mortel sommeil. Plutôt toute la vie l'oublier que de la laisser errer dans le bois de saules. »

IV

Ainsi chanta l'Amour. Et comme deux roses, entrelacées par le vent, se détachent vers la fin du jour, et les feuilles en tombent là où le cœur brûle, ainsi nos deux bouches se séparèrent quand l'Amour ne chanta plus. Et le visage de l'aimée disparaissait dans l'onde, pâle, gris, comme ses grands yeux gris. Et si je le reverrai jamais, je l'ignore, quand même l'Amour le sait.

Alors longuement, longuement, je bus de l'onde qui venait d'en-

gloutir mon amour. J'y bus ses larmes, et son haleine, et toute son âme.

Et le doux visage de l'Amour se pressa contre mon cou, tendrement, avec un sanglot de pitié. Et sa seule auréole entoura nos deux têtes.

L'amour, même malheureux, donne un sens à la vie, un élan au cœur, un triomphe à toutes les facultés, qui se traduisirent chez Rossetti par une série de chefs-d'œuvre. De ces deux ou trois années, datent quelques-uns des tableaux et des dessins les plus merveilleux du Maître : la *Pia*, la *Donna della Fenestra*, *Pandora*, la *Donna della Fiamma*, la *Proserpine*, la *Béatrice*, *Mariana*, *Waterwillow*, et le merveilleux portrait de Mrs Morris.

Rossetti ne boude plus ses amis. Il loue, avec les Morris, le vieux manoir de Kelmscott dans l'Oxfordshire. Il se montre bon, affectueux, content de son très grand succès de poète. Il écrit à sa mère :

— Je me sens moins triste ici. L'air est exquis. Les champs sont comme étouffés sous des masses de primevères. Un jour les violettes blanches sont écloses en nappes, et déjà il n'y en a plus. C'est le tour des violettes bleues et des anémones des bois. — Qu'elles sont donc exquises ! — Puis, des jonquilles un peu partout. Les agneaux traînent la queue et font des gambades dans les prés. Eux et leurs mères font de si drôles de bêlements : on dirait des jouets d'enfant ! Les mamans font des ba-a-as à deux sous, les agneaux de tout petits bruits à un sou. C'est gentil. Janey Morris est ici. Elle aussi se porte bien mieux qu'en ville.

Venez donc à Kelmscott. La maison et ses dépendances sont tout ce que vous sauriez rêver de plus charmant. C'est l'asile d'une paix séculaire. Le manoir porte bien le caractère de l'architecture d'Elisabeth, quoi qu'il doive être d'un bon siècle plus moderne. Mais dans ce pays ensommeillé les modes ont dû toujours s'attarder. Les granges et les hangars sont couverts en chaume, — de bonnes vieilles granges rebondies qui ont l'air de faire le gros dos au soleil : on croirait qu'elles font ron-ron ; et Janey me disait l'autre jour : « Dites donc, si nous leur caressions un peu le dos, je suis sûre que nous les verrions bouger ! »

J'aime l'église du village, vieille bâtisse primitive avec deux cloches qui pendent, sous un petit auvent, à l'extrémité du toit. Quand on la voit de ce côté, au-dessus d'un verger de vieux pommiers tor-

dus et entrelacés, cela me fait tout à fait l'effet d'une des antiques chapelles de la *Morte d'Arthur*.

Comme paysage, il n'y a peut-être pas grand'chose à voir. C'est un pays plat, assez triste. Les prés pourtant, au bord de la rivière, sont tout bonnement délicieux. J'aime aussi le jardin et surtout le vieux manoir, si intact, qui a toujours appartenu, qui appartient toujours à la famille qui l'a construit; son blason décore les fonds de foyer.

Ce sont là des lettres d'homme heureux. En effet, dans la vie de plus en plus tragique de Rossetti, cette trêve de joie met comme un jaillissement de sources, comme une verdeur d'oasis en plein désert. Tout faisait fête au poète, au peintre, qui produisait avec abondance, en deux formes de l'Art, ses œuvres les plus belles. L'Angleterre retentissait de son nom; et même ceux qui ne lisent jamais de vers parlaient du poète nouveau. C'est dans un ciel d'azur qu'éclata un orage imprévu qui faillit l'engouffrer à tout jamais.

VI

Les dernières années de Rossetti rappellent tristement les misères de Jean-Jacques Rousseau. Morales et physiques, presque toutes il les a connues! L'insomnie et l'horreur du prochain, les longues mélancolies et l'obsession du soupçon, la sensibilité surexcitée et les misères physiques. Puis, dans un organisme blessé par tant d'endroits, la même intangibilité du génie, seule chose restée saine parmi les ruines. On pourrait poursuivre inutilement une comparaison qu'il ne faut qu'indiquer : sensibles à l'excès, sincères idéalistes, d'une sensualité extrême, hommes inégaux et tourmentés, dont les bizarreries offraient des retours exquis, ils étaient faits pour passionner leur entourage, pour subir eux-mêmes quelques fortes et rares passions, mais jamais pour donner ni pour recevoir le bonheur.

Dès le printemps de 1870, Rossetti avait essayé d'une drogue, peu connue alors, le chloral... Rossetti souffrait d'insomnies invincibles, d'une fatigue cérébrale et oculaire qui

en résultait, et d'une lourde mélancolie, qu'il ne pouvait plus dissiper à son chevalet. Sur la recommandation d'un ami, aujourd'hui correspondant du *Times* à Rome, Rossetti essaya du chloral. Presque aussitôt il retrouvait des forces, il dormait, son activité renaissait, ses yeux allaient mieux. Comme toutes les drogues nouvelles, le chloral guérissait tout le monde, n'avait pas d'inconvénient connu, et semblait le dernier mot des progrès de la médecine. En 1870, Rossetti en prit de toutes petites doses d'environ soixante centigrammes. Mais après fort peu de temps il voyait qu'il fallait renforcer la mesure, et l'augmentant, l'augmentant toujours, il arriva jusqu'à onze et douze grammes par jour; on dit que jamais homme en Angleterre n'a pris autant de chloral que Rossetti. Pourtant, dans les commencements, la drogue lui semblait plutôt favorable, et elle redonnait aux quarante-deux ans du poète malade une illusion de jeunesse, de force, d'espoir. Mais, dans ce bonheur factice, l'équilibre était instable et à la merci du premier heurt de la vie réelle.

L'orgueil de Rossetti s'affolait sous le blâme. Il n'avait jamais pu supporter les humiliations insignifiantes dont se rit tout peintre exposant. L'idée qu'une personne inconnue pouvait dire du mal de son œuvre, — c'est-à-dire des fibres les plus intimes de son être, — dans un journal à deux sous, qui serait lu sur l'impériale de l'omnibus par un public d'incompétents, oh! cela lui semblait plus qu'un outrage, presque un déshonneur! Aussi avait-il ourdi des trames d'une complexité ingénieuse et enfantine. Naïf Machiavel de la librairie, Rossetti avait dépensé presque autant de talent à assurer une bonne presse à ses chères poésies qu'à les écrire. Et, en effet il n'y a jamais eu de publicité plus éclatante, d'enthousiasme mieux organisé, et en même temps tout cela était très sincère, l'effort de Rossetti ayant porté uniquement sur le choix de ses critiques, qu'il se gardait bien d'influencer par la suite. Mais il y a toujours une fée qu'on oublie d'inviter au baptême! Et, dans le monde, si vite porté à l'envie, des poètes sans succès, des critiques dont on n'a cure, des journalistes de bas étage, il y avait des gens de lettres qu'agaçait le triomphe, un peu trop florentin,

de Dante Rossetti ; et parmi eux certain poétereau écossais, du nom de Buchanan.

Dix-huit mois après la publication des poésies, c'est-à-dire en octobre 1871, il donnait à la *Contemporary Review* une étude sur les vers de Rossetti, étude haineuse, injuste et violente s'il en fut, dont le ton peut se deviner d'après le titre : *l'École charnelle en poésie*. Ce n'était pas là une bonne lecture pour un poète hypocondriaque et sensitif : cette critique brutale, ces reproches absurdes d' « animalisme maladif », de « sensualité niaise », devaient être une torture pour l'âme fière et délicate de Rossetti ; et pourtant, au premier abord, il prit fort bien la chose ! « Cela devait arriver », dit-il. Mais les âmes subjectives, trop affinées par l'analyse, et, quelque peu morbides, ne se débarrassent pas si vite d'une suggestion maladive. Elles ont perdu la force de réagir. Qu'on les accuse de n'importe quel forfait imaginaire, écoutez-les !... Le premier cri : « Ce n'est pas vrai ! » se répercute anxieusement en : « Serait-ce vrai ? » et, souvent, trop souvent, un troisième écho d'angoisse répond : « C'est vrai ! » C'est l'auto-suggestion du remords. L'idée qu'il était accusé d'impureté, — d'être un danger pour la santé morale de son époque, — (c'était la trouvaille de l'ingénieux Buchanan) obsédait, minait de plus en plus, l'esprit malheureux, mais si noblement scrupuleux, du pauvre malade. La vie du poète n'avait pas été exempte de fautes, et Rossetti n'était pas homme à ignorer ou à atténuer ces erreurs. Quelquefois il se croyait réellement un grand coupable. D'autres fois, il s'imaginait que Buchanan faisait partie d'une vaste conspiration pour écraser sa renommée naissante.

En mai 1872, l'article de Buchanan renaissait en brochure, plus vil, plus odieux, plus envenimé que dans son premier avatar. Le malheureux Rossetti se figurait désormais exclu du monde où l'on se respecte. Ce n'étaient là que des fantaisies, nous dit son frère, des idées de malade, issues, moins d'une saine considération des faits, que du surmenage cérébral et de l'habitude du chloral. Il faut pourtant reconnaître que les accusations de M. Buchanan étaient fort graves. Si l'on y avait ajouté foi, — mais ce n'était guère le cas, — elles étaient assez graves pour fermer, en effet, à Rossetti la porte des honnêtes gens.

Cette affaire, sans importance vraie, brisa la vie du poète. Un mois à peine après la publication de la brochure, sa raison s'égara... Toute la journée du 2 juin il parla à son frère affolé de persécutions, de conspirations, de complots et d'ennemis. C'était de la franche monomanie. L'idée de la persécution le hantait. Il entendait des voix, qui lui criaient ses crimes ignorés, ainsi que les anges du Jugement dernier. C'est déjà le pauvre malade qui, quelques années plus tard, dira à son frère :

— Entends-tu ce merle, il m'insulte!

La situation devenait cruelle pour l'illustre malade et pour ceux qui le gardaient. Une nuit, étant seul, couché sur son lit, Rossetti entendit une voix qui lui cria tout à coup une injure tellement insupportable que le malheureux se leva, vida d'un trait un flacon de laudanum et se recoucha en attendant le lourd sommeil qui, dix ans plus tôt, avait engourdi sa pauvre Lizzie. Pendant près de quarante heures il resta là comme mort, malgré les efforts de deux médecins, amis dévoués, et de son frère, qui devait trop bien se rappeler l'insuccès des moyens tentés pour ranimer sa belle-sœur. Il faut lire dans le livre, juste, sobre et d'autant plus douloureux, de William Rossetti, le récit de ces événements. Peu d'heures plus tard la vie du poète était sauve. Mais la bizarrerie de son caractère, son humeur sombre, son cerveau détraqué, ne pouvaient pas guérir si vite... Cet homme, bourru, morne à ses heures, prompt à la colère, méfiant à l'excès, avait néanmoins tant de charme qu'il s'attachait des amis à toute épreuve. On parlait d'envoyer le malheureux respirer le bon air de quelque maison de santé : au premier mot, l'excellent Madox Brown le prit chez lui. D'autres amis encore l'accompagnaient un peu plus tard en Écosse, où il voyageait pour sa santé. « Il ne supporte pas la lecture, nous dit l'un d'eux; il ne veut pas jouer aux cartes ; il marche droit devant lui sans regarder le paysage. » Mais un jour, il demanda sa palette. Il était sauvé.

Rentré à Kelmscott vers le mois de septembre, il semblait dans un état normal de santé. Pourtant, quelquefois, des troubles cérébraux se manifestaient — des évanouissements,

des insomnies, — et (ce qui dans son cas est toujours un très grave symptôme) des illusions auditives. La hantise du soupçon la poursuivait sans cesse. Enfin, au milieu de l'été de 1874, comme il se promenait, un beau soir, avec son secrétaire au bord de la rivière, ils rencontrèrent des pêcheurs à la ligne. Rossetti a-t-il pu se méprendre sur quelque mot qu'ils se disaient entre eux? Était-ce, comme on peut le croire, une pure hallucination de l'ouïe? Le malheureux crut-il entendre de nouveau le mot infamant qui avait déjà failli lui coûter la vie? Il courut sus aux pêcheurs ébahis, les couvrant d'injures. En vain son secrétaire tâchait d'expliquer la chose de son mieux. Le séjour de Kelmscott devint impossible, et dès le mois de juillet, Rossetti rentrait à Tudor House, — brisé et avide de solitude.

VII

Rossetti revenait chez lui comme Alceste s'enfuit dans son désert. Il cessait de voir la plupart de ses amis, même Swinburne, même William Morris. L'orgueil, l'art, le chloral, la poésie et l'hypocondrie lui tenaient compagnie dans sa retraite. Il ne sortait plus pendant le jour. La nuit tombée, il prenait un cab et s'en allait, avec son secrétaire, jusqu'aux solitudes lointaines de Regent's Park. La vie enclose, séquestrée, était la seule possible à sa condition de sensitif.

De brusques véhémences, des colères irraisonnées, traversaient sa mélancolie. Mais il ne perdit jamais ces retours pleins de grâce, ces épanchements délicieux de naturel et d'affection, qui lui ramenaient presque toujours, à la longue, les amis qu'il venait d'éloigner, et qui lui en faisaient, même dans ses pires jours, des amis non moins épris ni moins dévoués. Mais le mal était toujours là. Le soupçon le rongeait. Les oiseaux de son jardin ne chantaient plus que pour l'insulter, et il s'imaginait l'objet de la haine de ses voisins. Il fit matelasser les murs de son atelier pour être plus à l'abri de leurs persécutions. Je les ai connus, ces voisins : pauvres gens, ils l'adoraient !

De loin en loin il quittait Chelsea pour s'établir pendant plusieurs mois dans quelque endroit écarté. Partout, et malgré l'état de plus en plus fâcheux de sa santé, il poursuivait son rêve. Cet homme paresseux, et qui n'a jamais cessé de clamer le *meâ culpâ* de sa paresse, a laissé, en somme, une œuvre fort considérable. Son trouble cérébral n'a jamais nui à la qualité de son travail ; j'allais dire : au contraire ! Car *la Proserpine*, *la Veuve romaine*, les deux chefs-d'œuvre du peintre, étaient faits entre l'accès de 1872 et l'accès de 1874, dans l'ombre de la folie.

Il se remit aussi à la poésie, et composa la ballade du *Vaisseau blanc*, étonnante d'énergie et de pittoresque. Plusieurs sonnets suivirent et, en 1881, la *Tragédie du Roi*, récit passionné de cette atroce mort de James d'Écosse, contée naguère, pour les lecteurs de la *Revue de Paris*, par M. J.-J. Jusserand[1]. Il projeta une troisième ballade historique, et il en avait choisi l'héroïne, qui était Jeanne d'Arc. Les sonnets dansèrent leur ronde mystique dans sa tête. Mais, comme il écrit à sa sœur Christina : « Avec moi, qui dit sonnets dit insomnie ». Le 10 novembre 1879, son pharmacien, effrayé de le voir commander douze flacons de chloral par semaine, lui fit savoir que dorénavant il aurait l'honneur de lui en fournir au taux d'un flacon par jour, comme maximum. Rossetti fut quitte pour en commander le supplément dans une autre pharmacie. La note pour le seul chloral des derniers mois de 1881 atteignit près de deux mille cinq cents francs.

Les symptômes inquiétants ne firent que s'accroître. Ce misanthrope, malgré son horreur pour la foule, se sentit pris de la peur de la solitude. La mélancolie, de plus en plus lourde, s'abattit sur lui et menaça de l'étouffer sous ses ailes noires. Le succès de ses nouvelles poésies ne pouvait plus émouvoir cet homme, naguère trop sensible à l'éloge. Un vague remords pour des forfaits imaginaires ou bien véniels le tourmentait : ainsi il se désespérait d'avoir, à quelque trente-quatre ans de là, répondu trop vertement à son père. Cependant l'indécision et le manque de volonté s'accentuaient de mois en mois. Ces maux de l'esprit étaient

1. Voir la *Revue* du 1[er] février 1894.

accompagnés de fâcheux désordres physiques : toux nerveuse, engourdissement des membres, insomnie persistante.

Dans ce corps où tout menaçait ruine, l'âme supputait ses chances de survie. Si jamais il avait douté de l'éternité de l'âme (je dis éternité, et non pas immortalité, car il y a nuance), si jamais il avait douté, il s'était remis à croire. Dès 1871, dans une lettre à W.-B. Scott, il avait écrit :

Je refuse à croire à l'extinction du moindre atome de la vie. Croire à la survie de la personnalité est autre chose. Mais qui dit absorption ne dit pas annihilation. Et l'on peut soutenir que pour chaque âme humaine il y a un au-delà rétributif si, dans un autre monde, elle doit se réincarner selon l'idéalité qu'elle a su se créer ici-bas.

Dans ses derniers jours il répétait au même ami :

— Comment ne croirais-je pas à la vie future ? N'ai-je pas entendu, n'ai-je pas vu ceux qui sont morts depuis des années ?

Dans ses derniers jours, son âme personnelle de libre penseur semblait le quitter pour faire place à l'âme catholique de ses ancêtres. Il lui arriva une fois de demander un prêtre, et l'on est outré de voir cette demande, si naturelle, repoussée comme « une hallucination » par des amis dignes de M. Homais.

Bell Scott raconte :

Il répéta qu'il voulait se confesser. Nous pensâmes qu'il battait la campagne, et personne ne fit attention à ce qu'il disait dans son délire. Mais il nous regarda fixement et, avec une voix d'angoisse, il nous répéta :

— Allez chercher un prêtre !

Alors je lui rappelai qu'il n'était pas catholique, mais un peu plus qu'agnostique. Sa réponse acheva de nous dérouter :

— Qu'est-ce que cela fait ? s'écria-t-il. Je ne comprends rien au christianisme, mais je veux qu'un prêtre me donne l'absolution avant que je m'en aille.

Il était impossible de ne pas sourire : on aurait dit d'un homme qui mourait en l'an 1300 de notre ère.

On l'avait emmené dans une villa au bord de la mer. Son frère, en le soutenant de sa forte et tendre sympathie, lui rappelait seulement que, s'il se confessait, il fallait suivre ensuite les admonitions de son père spirituel. Et, quand la

fin arriva, la mère du poète mourant envoya chercher le vicaire anglican du village. Les amis cherchaient encore à se rassurer pendant que les médecins diagnostiquaient une grave albuminurie compliquée de ramollissement cérébral. La mort ne se fit pas attendre. Le 9 avril 1882, le poète mourut dans les bras de sa mère, entouré de sa famille. Cette âme généreuse, impatiente, charmante et passionnée, s'était échappée du corps où tout l'obscurcissait.

Je voudrais pouvoir ajouter à ce tragique portrait ce que les peintres d'autrefois appelaient une prédelle. On sait ce qu'est une prédelle : un petit tableau, tout en long, mis au bas d'une toile plus grande pour lui servir de complément. C'est la moralité après la fable. La vie de Rossetti a d'autant plus besoin d'une prédelle qu'elle porte au découragement, au doute cruel, même. Le déterminisme y plane sur l'abîme : on se demande si un homme détraqué par le génie, voué d'avance par l'hérédité aux pires souffrances nerveuses, *peut* réagir contre le mal intime.

Mais Rossetti avait une sœur, — peu connue en France, en Angleterre presque aussi célèbre que lui. Personne n'a eu le don de poésie — en tant que simple don de voix et de tempérament — d'une façon plus absolue, plus innée que cette femme. Ses vers cristallins ont un son pur et lointain, comme le carillon d'une église en Terre Sainte ; ses stances ont la transparence de la rosée très froide d'une pâle aube d'avril. En la lisant, on pense sans cesse à ce mot d'ἁγνά, — pure, chaste, innocente, — qu'Alcée trouva, si étrangement, pour la poétesse de Lesbos. Mais rien ne ressemble moins aux brûlantes strophes de Sapho que les vers de Christina Rossetti. Ce sont bien les vers d'une religieuse ; mais d'une religieuse qui a fait sa profession tard, qui a connu l'amour humain par les angoisses d'un sentiment sacrifié qui a voulu aimer, qui a voulu se pencher vers la terre, et qui s'est redressée par un effort de renoncement.

Elle a souffert comme son frère, dont elle avait le caractère exclusif et excessif, la faculté d'analyse et le don d'introspection. Jamais elle n'a connu la santé ni rien d'approchant. Prédisposée à la phtisie, elle passa d'une jeunesse souffreteuse

à une maturité terrassée par la plus cruelle des névroses : une exophtalmie grave la cloua, pendant trois ans, haletante sur son lit. Elle s'était couchée belle ; quand elle se releva, la saillie des globes oculaires qui caractérise la maladie de Basedow, avait enlevé jusqu'aux vestiges de sa beauté. La servante de Dieu savait sourire à son image dans la glace comme plus tard elle souriait sous les tenailles lancinantes du cancer qui la tuait.

Pourtant, quiconque a touché de près ou de loin à l'exquise poétesse se rappelle comme une chose encore plus belle et plus haute que son talent sans prix cette âme de Christina Rossetti, vivifiante, d'une jeunesse immarcescible, fraîche et rare dans la souffrance et dans la gêne. Milton n'a-t-il pas dit que le vrai poète se distingue par cela que sa vie est son meilleur poème ? Ces nobles mots, si fréquemment démentis par le caprice du génie, demeurent vrais pour Christina. Idéaliste dans la vie, comme dans l'art, elle a su choisir ce qui demeure, elle a su se rendre indifférente aux séductions comme aux terreurs de tout ce qui passe. Les yeux fixés sur une étoile, elle a accompli son pèlerinage sans tenir compte du plaisir ni de la peine. Et son chant très pur n'est que le subtil écho du triomphe de l'Ame.

MARY JAMES DARMESTETER

ÉTUDIANTS ÉTRANGERS

ET

MÉDECINS ÉTRANGERS

La question des médecins étrangers, qui s'agitait depuis quelque temps dans les milieux médicaux et universitaires, a été portée devant la Chambre, par une proposition de loi de M. Georges Berry. Il n'est possible ni de l'éluder, ni de la laisser en suspens. Mais il importe de la circonscrire nettement et d'empêcher qu'elle devienne, par une dangereuse métamorphose, une question des étudiants étrangers. Malgré certains contacts, au fond, les deux questions sont essentiellement distinctes, et il y va d'un très réel intérêt, je pourrais même dire, sans exagération, d'un intérêt national, qu'elles ne soient pas mêlées et confondues.

Personne ne contestera, je pense, qu'un des signes auxquels apparaît l'influence intellectuelle d'un pays, est le nombre des étrangers qui fréquentent ses hautes écoles. Sans doute la science n'a pas de nationalité, maintenant surtout que ses découvertes se propagent avec une rapidité électrique. Mais il est des pays où elle a la réputation d'être plus florissante, mieux pourvue et mieux enseignée qu'ailleurs. C'est à ceux-là que vont de préférence les étudiants étrangers : leur affluence

est donc un témoignage. Elle est aussi un bénéfice. En retournant chez eux, ces étudiants emportent des connaissances qu'ils eussent pu trouver également dans un autre pays; mais ce n'est pas tout ce qu'ils emportent : ils tiennent ces connaissances de certains maîtres, et le souvenir de ces maîtres y demeure attaché; elles leur ont été transmises dans une autre langue que leur langue maternelle, et cette langue continuera de sonner intérieurement en eux; ils les ont reçues dans les rangs de la jeunesse de la nation dont ils étaient les hôtes, et ils n'ont pas été sans rencontrer dans cette jeunesse des camarades et des amis; d'une façon plus générale, ils n'ont pas pu vivre un an, deux ans, trois ans, quelquefois davantage, dans un pays, surtout si ce pays est aimable et hospitalier, sans concevoir et garder pour lui des sympathies. Aussi, revenus chez eux, restent-ils ses clients en esprit, et souvent même deviennent-ils les agents spontanés de son exportation intellectuelle. La thèse n'est plus à démontrer. Dans les nations où la science est grande et prospère, il y a, du fait seul des universités, toute une politique étrangère. Si vous en doutez, allez voir en Allemagne, et dans les pays tributaires de la science allemande.

C'est ce qu'ont parfaitement compris les facultés françaises depuis qu'elles sont en voie de relèvement. Ce ne sera pas un de leurs moindres services, et c'est un des signes les plus certains de leur progrès, que le nombre chaque année croissant d'étudiants étrangers attirés par elles en France. Il y a vingt ans, elles en avaient à peine quelques centaines. Elles en ont aujourd'hui plus de dix-huit cents, et la montée s'est faite graduellement, régulièrement, à mesure que grandissaient leurs ressources, leur valeur, leur production scientifique, et que leur bon renom se propageait plus loin au delà des frontières.

Il n'est pas sans intérêt de savoir, d'abord, de quels pays principalement leur vient cette clientèle. Les renseignements qu'on a bien voulu me fournir au Ministère de l'instruction publique et dans divers centres universitaires me permettront de le dire avec précision. En tête, c'est le gros contingent, le très gros contingent de la Russie, qui, en cinq ans, a presque

doublé et atteint aujourd'hui le chiffre de 433, hommes et femmes; ce sont ensuite les contingents de la Bulgarie avec 217 unités, de la Roumanie avec 211, de la Turquie avec 204: puis celui de la Grèce avec 82; celui de l'Égypte, en sensible décroissance, avec 83; celui de la Suisse avec 70; celui de l'Empire allemand, qui est passé de 23 en 1891 à 112 en 1896: celui de la Serbie, à peu près stationnaire, au chiffre de 21: celui de l'Autriche-Hongrie avec 21 également; ceux de la Belgique et de l'Italie, chacun avec une vingtaine; celui du Luxembourg, qui de 9, il y a cinq ans, arrive cette année à 21: celui de l'Amérique centrale qui se maintient aux environs de 100; celui de l'Amérique du Sud, qui de 63 est descendu à 47; celui des États-Unis, qui, après s'être élevé à 173 en 1890, s'est abaissé progressivement à 49; enfin, pour borner là ce dénombrement incomplet, les petits contingents du Japon et de la Perse, le premier avec 6, le second avec 8, et l'apparition en 1895 d'un premier étudiant canadien, suivi de deux autres en 1896.

Voici maintenant comment se répartissent, par ordre de facultés et d'études, ces contingents exotiques :

Théologie protestante.	5
Droit	295
Médecine.	1 053
Sciences	229
Lettres.	213
Pharmacie	33

Des diverses facultés, les plus favorisées sont donc les facultés de médecine, et déjà nous voyons poindre la question particulière des médecins étrangers. Mais sans plus tarder, il convient de noter deux faits : d'abord que le nombre des étudiants en médecine étrangers est en décroissance et non en augmentation, puisque, en 1895, il était de 1 126; ensuite que la crue de ces dernières années s'est fait surtout sentir dans les facultés des lettres et dans les facultés des sciences. En 1877, elles n'avaient pas un seul étudiant étranger; ils commencèrent à y venir dix ans plus tard, et en 1891, on en trouvait 68 dans les sciences et 79 dans les lettres; depuis lors, chaque année, le nombre en a grossi, et ils sont aujourd'hui, comme nous

venons de le voir, 229 aux sciences et 213 aux lettres, — fait, soit dit en passant, des plus significatifs et symptôme des plus heureux pour ces deux ordres de facultés.

Cette population étrangère contient bon nombre d'étudiantes. Dans le total cité plus haut, on trouve 1 489 hommes et 339 femmes. Et qu'on ne croie pas, sur la foi d'une légende, que tout ce bataillon féminin dissèque dans les facultés de médecine : un peu plus de la moitié seulement étudie la médecine; les autres étudient les lettres ou les sciences, et dans ces deux ordres de facultés elles ne sont pas seules de leur sexe, mais elles rencontrent — fait aussi à noter en passant — environ 450 Françaises.

Il va sans dire que, de toutes nos universités, Paris est la plus recherchée par les étrangers. Cette année, ils y sont au nombre de 1 258, savoir : 5 à la théologie protestante, 186 au droit, 749 à la médecine, 103 aux sciences, 190 aux lettres et 25 à la pharmacie. Mais ils connaissent aussi et ils ont déjà pris le chemin de quelques-unes de nos universités de province. Sans parler d'Aix, dont la Faculté de droit conserve ses fidèles Égyptiens et Levantins, ils sont 197 à Montpellier, 119 à Nancy, 68 à Lyon, 49 à Bordeaux, 45 à Toulouse, et déjà des colonies de moindre importance sont en voie de formation à Lille, à Rennes, à Caen et à Grenoble.

Voilà certes des résultats probants et significatifs. Il convient de s'en féliciter. Il convient aussi de noter d'autres promesses, d'autres espérances. Ainsi ces jours derniers, une délégation d'Écossais était à Paris pour renouer avec nous des relations universitaires, comme au temps du Collège des Écossais; en même temps, des professeurs de Québec étaient en France, pour traiter des conditions auxquelles leurs jeunes compatriotes pourraient être admis dans les facultés françaises de médecine; un peu plus tôt, sur l'initiative d'un professeur américain, il s'était formé aux États-Unis et à Paris des comités pour favoriser, aussitôt que les universités françaises seraient constituées, la venue en France des étudiants américains en lettres et en sciences, jusqu'ici tributaires des universités allemandes.

C'est donc tout un mouvement qui s'accélère et qui s'étend.

Personne ne songe à l'arrêter ou à le ralentir. Chacun, au contraire, est reconnaissant à nos facultés relevées d'avoir procuré cette clientèle à la France; chacun applaudit aux efforts et aux succès des comités de patronage des étudiants étrangers, qui ne se contentent pas de recevoir et d'aider nos jeunes hôtes pendant leur séjour en France, mais qui, de Paris, de Montpellier, d'ailleurs encore, envoient des missionnaires les recruter à l'étranger. Mais si l'on n'y prend garde, si l'on donne à la question des médecins étrangers une solution tant soit peu fausse, on court risque de compromettre en grande partie tous ces beaux résultats, et de travailler au profit des universités de langue allemande ou d'esprit allemand, dont les portes sont ouvertes à deux battants à tout étudiant venant de l'étranger.



Pour que l'on puisse exactement comprendre ce que j'ai appelé la question des médecins étrangers, et se faire une idée juste de la solution qu'elle comporte, certains renseignements préliminaires sont indispensables.

Dans les universités allemandes, les grades n'ont qu'une valeur académique et ne sont qu'une attestation scientifique; ils ne confèrent aucun droit d'ordre public. Ainsi un docteur en médecine de l'Université de Berlin ne peut, de par son diplôme, exercer la médecine. Le droit à l'exercice est conféré à la suite d'un examen spécial subi devant un jury d'État, étranger aux universités.

En France, il en est autrement. Nos grades scientifiques sont en même temps grades d'État. Le diplôme délivré par l'état à la suite d'examens subis devant les facultés, confère à celui qui l'obtient tous les droits et privilèges qui y sont attachés par les lois et règlements. Et, d'autre part, comme la loi de 1892 sur l'exercice de la médecine en France exige seulement la possession du diplôme de docteur en médecine sans condition de nationalité, l'étudiant étranger, reçu docteur en médecine par une faculté française, est en droit d'exercer la médecine en France, au même titre que tout docteur de nationalité française.

Or ce diplôme de docteur en médecine, il ne l'a pas obtenu exactement dans les mêmes conditions que nos jeunes nationaux. Sans doute, il a été astreint à la même scolarité, il a fait le même temps d'études, il a subi les mêmes examens; mais, sans parler du service militaire que doit et que paie l'étudiant français, l'étudiant étranger n'a pas eu, et ne pouvait pas avoir à produire, à son entrée à la faculté, les mêmes justifications d'études. Pour se faire inscrire à la faculté de médecine, l'étudiant français doit aujourd'hui avoir fait un an à la faculté des sciences; pour se faire inscrire à la faculté des sciences, il doit justifier du baccalauréat de l'enseignement classique. On astreint bien l'étudiant étranger à faire, lui aussi, l'année d'études physiques, chimiques et naturelles à la faculté des sciences; mais pour l'y admettre on n'exige pas de lui notre baccalauréat classique. Il arrive de son pays avec tel ou tel certificat d'études secondaires, souvent de valeur inégale, et, sur le vu de ces pièces, il obtient, pour entrer à la faculté, dispense ou équivalence du baccalauréat.

Rien de plus naturel en soi que cette facilité reconnue par la loi. Il y aurait contradiction et hypocrisie à dire : les facultés françaises sont ouvertes aux étudiants étrangers, et nul étranger n'y pourra entrer s'il n'est bachelier de France, c'est-à-dire, au fond, s'il n'a fait en France tout ou partie de ses études secondaires. Combien, en effet, pourraient satisfaire à la condition?

L'état présent des choses serait parfait si notre grade de docteur en médecine ne conférait pas le droit d'exercice en France, ou si, en fait, aucun des étudiants étrangers reçus docteurs par nos facultés ne demeurait en France pour y exercer la médecine. Mais loin d'en être ainsi, il n'est pas douteux qu'un certain nombre d'étrangers, sortis docteurs de nos écoles, s'installent en France et prennent patente de médecins.

A vrai dire, tous nos médecins étrangers ne sortent pas de nos écoles. La vieille loi de l'an XI donnait pouvoir au gouvernement d'autoriser un médecin d'origine étrangère et reçu à l'étranger à s'établir en France. On m'assure que, surtout en ces derniers temps, le nombre de ces autorisations, d'ail-

leurs toujours révocables, a été fort restreint : une trentaine en vingt ans. Il parut cependant excessif aux auteurs de la loi de 1892 de laisser ce pouvoir au gouvernement. Il fut donc écrit dans la loi nouvelle que les médecins reçus à l'étranger, quelle que fût leur nationalité, ne pourraient exercer leur profession en France qu'à la condition d'y avoir obtenu le diplôme de docteur en médecine; mais on ajouta immédiatement que des dispenses de scolarité et des dispenses d'examens, portant au plus sur trois épreuves, pourraient leur être accordées, aux conditions qui seraient déterminées par un règlement délibéré en Conseil supérieur de l'instruction publique. Or pour un praticien quelque peu distingué et qui sait à peu près le français, deux examens au moins, cinq au plus, ce n'est pas un obstacle infranchissable : tout au plus est-ce une gène et un retard de quelques mois. Aussi, depuis l'application de la loi nouvelle, c'est-à-dire depuis deux ans à peine, le nombre des médecins étrangers entrés en circulation par ce canal est très sensiblement supérieur à celui des autorisations accordées par le gouvernement pendant les dix dernières années de la loi de l'an XI.



La préoccupation du corps médical s'est avivée tout récemment à la publication de statistiques extraites du recensement de 1891. A certains instants, les étudiants en médecine de Paris, trouvant les étrangers trop nombreux aux cliniques et aux amphithéâtres, avaient bien protesté; mais il a suffi, pour porter remède à un encombrement réel, de diriger sur les facultés de médecine des départements où il y avait des places ceux des étrangers que la Faculté de Paris ne pouvait plus, sans inconvénient pour les études des nationaux, recevoir en aussi grande abondance. La question actuelle n'est donc pas une question d'études; elle est et elle doit rester une question d'exercice.

Le dénombrement des étrangers en France, publié par l'*Office du Travail*, à la suite du recensement de 1891, porte 805 docteurs en médecine, officiers de santé et vétérinaires

étrangers. Si l'on évalue, sans excès, à 25 le nombre des vétérinaires, il reste 780 médecins. Au total, ce n'est pas énorme, alors surtout que le même dénombrement des étrangers comprend, pour la même année 1891, 3228 artistes musiciens, sculpteurs, peintres et graveurs, 1211 artistes lyriques et dramatiques, et 720 savants, hommes de lettres et publicistes. Mais ce qu'il faudrait savoir, c'est la répartition de ces médecins étrangers entre les divers départements, et, dans chaque département, entre les villes et les campagnes. Or, cela, nous ne le savons qu'en gros et de façon incomplète; les statistiques détaillées font défaut. On peut dire cependant avec certitude que les médecins étrangers élisent volontiers domicile dans les villes d'eaux, dans les grandes villes, et que dans celles-ci, ils choisissent de préférence les quartiers riches.

Pour Paris, nous avons les chiffres de la statistique municipale, extraits, eux aussi, du recensement de 1891. Ils sont certainement exacts; il ne faut pourtant les prendre que sous bénéfice d'interprétation. Bruts, ils donnent à Paris, à la date indiquée, 2922 médecins, docteurs et officiers de santé, dont 2401 français et 521 étrangers. Ce serait donc 22 étrangers p. 100. Mais en admettant que dans la nuit du 11 au 12 avril 1891, il y ait eu, domiciliés à Paris, 521 étrangers pourvus d'un diplôme de docteur en médecine ou d'un titre d'officier de santé, est-ce à dire que ce fussent tous des médecins pratiquants? Plusieurs raisons m'inclinent à penser le contraire. Tout d'abord je remarque une très sensible discordance entre les résultats du recensement de 1891 et la liste des docteurs en médecine et officiers de santé publiée, l'an dernier, par la Préfecture de police, en exécution de la loi de 1892. Cette liste ne contient, en effet, que 2 272 docteurs et 81 officiers de santé, en tout 2 353 médecins ayant, aux termes de la loi, fait enregistrer leurs diplômes. D'où ces trois hypothèses : ou bien, de 1891 à 1895, le nombre des médecins parisiens a diminué de près de 600 unités, ce qui n'est pas vraisemblable; ou bien plusieurs centaines d'entre eux ont négligé la formalité légale de l'enregistrement, ce qui est possible; ou bien bon nombre de docteurs ont le diplôme et n'exercent pas la profession, ce qui est possible encore.

Pour les docteurs étrangers, la chose paraît certaine. Tous

ceux qu'a saisis et inscrits le recensement de 1891 n'exerçaient pas. La statistique municipale en porte la preuve en elle-même, et l'auteur de ce document est le premier à la signaler. Parcourez-en les tableaux. Au cinquième arrondissement, elle a inscrit 174 médecins étrangers. Or, dans ce même arrondissement, la Préfecture de police n'a compté, en 1895, que 103 médecins. Est-ce donc un arrondissement déserté par les médecins français et abandonné tout entier aux étrangers? En aucune façon. Le phénomène est moins bizarre. Le cinquième arrondissement est le quartier des écoles. Là demeurent nombre de docteurs étrangers venus à Paris pour compléter leurs études, et nombre d'étudiants étrangers, docteurs frais émoulus de la Faculté, qui n'ont pas encore regagné leurs pays d'origine. Docteurs les uns et les autres, ils se sont naturellement inscrits avec leur titre sur les feuilles de recensement. Mais ce ne sont pas pour cela des médecins praticiens. J'en dirai autant pour partie du sixième arrondissement où la statistique municipale a relevé 72 médecins étrangers.

On est donc autorisé à retrancher des statistiques une partie des 246 médecins étrangers recensés au cinquième et au sixième arrondissements de Paris. Est-ce trop d'en défalquer 200? D'après les moyennes des autres arrondissements, je ne le crois pas. Il en resterait donc 580 pour la France entière, savoir 269 dans les départements et 321 à Paris. 269 dans les départements, c'est-à-dire trois environ par département, vraiment, ce n'est pas à prendre l'alarme et à partir en guerre. Mais à Paris, c'est autre chose: 321, c'est, en effet, environ 15 p. 100, et il faut bien convenir qu'une telle proportion est une menace et que l'émotion des médecins parisiens est justifiée.



A cette situation, quel peut être le remède? — On en a préconisé un, fort simple d'apparence. Nul n'est inscrit au barreau s'il n'est licencié en droit et Français ou naturalisé Français. Pourquoi, par analogie, ne pas prescrire que nul n'exercera la médecine en France, s'il n'est docteur de France et né ou

devenu citoyen de France? — Illusoire serait le remède: il ne diminuerait pas sensiblement le nombre des médecins d'origine étrangère qui font concurrence aux médecins nationaux; il aurait simplement pour effet d'augmenter le nombre des étrangers naturalisés Français. A part, en effet, quelques médecins de villes d'eaux, anglais ou allemands, l'étranger qui reste en France une fois terminées ses études s'y établit à demeure. Que sera pour lui l'obligation de la naturalisation? Une formalité de plus, pas autre chose. Il s'y pliera docilement, et, avec les facilités de la loi de 1889, le plus souvent il sera en règle au moment même où finiront ses études. Croyez-vous, par exemple, que ces centaines d'israélites des deux sexes qui depuis une dizaine d'années nous sont venus de Russie pour étudier la médecine — et j'en parle sans aucune pensée ou arrière-pensée d'antisémitisme — reculeront devant la nécessité de devenir Français? Ils ont quitté la Russie parce qu'ils y rencontraient des barrières infranchissables : ainsi, à la faculté de médecine spéciale pour femmes qui s'ouvre cette année à Saint-Pétersbourg, ne sont admises que les étudiantes de religion chrétienne; ainsi, en vertu d'ordonnances de 1880, de 1886, de 1887, le nombre des étudiants juifs ne peut dépasser une proportion déterminée, 10 p. 100 du nombre total des étudiants à l'intérieur du territoire juif, 5 p. 100 en dehors de ce territoire, 3 p. 100 seulement à Moscou et à Saint-Pétersbourg, et encore, dans ces étroites limites, les jeunes israélistes ne peuvent-ils étudier que là où leurs parents ont droit de résider. Aussi tous ceux qu'arrêtent ces obstacles, et qui ont la vocation de la médecine, quittent-ils la Russie. Ils vont étudier à l'étranger, et le plus souvent ils se fixent, sans esprit de retour, sur un sol où les lois leur sont plus clémentes. Une loi leur imposant la naturalisation ne serait certes pas pour les arrêter à la frontière.

Ajoutez qu'édicter cette exigence pour une profession libérale serait mauvais en soi et de conséquences mauvaises. Sans parler des représailles que pareille mesure pourrait provoquer légitimement, hors de France, contre les Français, que répondre aux ouvriers du Nord quand ils veulent chasser

les Belges, à ceux du Midi quand ils protestent contre l'embauchage des Italiens? La protection à outrance appelle la protection, et, pour être logique, il faudrait interdire le sol français à tout étranger qui fait œuvre de son esprit ou de ses doigts. Le lendemain même du jour où M. Berry déposait sa proposition de loi, on lisait dans la *Libre Parole* : « Nous trouvons fort juste, quant à nous, que les étudiants, les médecins, les artistes eux-mêmes, à l'occasion, réclament leurs droits de natifs. Nous souhaitons seulement qu'on ne songe pas uniquement à eux, et nous demandons qu'on protège également nos employés et nos ouvriers contre la désastreuse invasion des étrangers. »

Un autre remède est celui qu'a formulé M. Georges Berry : « Tout étudiant qui s'inscrira dans une faculté des sciences pour poursuivre des études médicales après l'obtention du certificat d'études physiques, chimiques et naturelles, devra avoir été reçu aux examens du baccalauréat français. » C'est l'égalité de droits; mais c'est aussi l'égalité d'obligations; pas de catégories distinctes d'étudiants d'après leurs nationalités: mais pour tous, mêmes exigences : le doctorat français; les mêmes examens; les mêmes études; la même scolarité; et au début, pour tous, le même brevet, le brevet français d'études secondaires.

Il n'est pas douteux que si la protection de la profession médicale était seule en cause, une telle mesure n'eût cent fois plus d'efficacité que la naturalisation obligatoire. Il n'y a vraiment pas un étranger sur cent qui soit capable, à dix-huit ou vingt ans, de passer notre baccalauréat; non pas qu'aux quatre-vingt-dix-neuf autres manquent les connaissances indispensables; mais ce qui leur fait défaut, c'est l'instrument, la langue française. En arrivant, il la savent peu, ils la savent mal. Et comme au baccalauréat il faut écrire, composer en français, combien seront reçus? Combien même tenteront l'épreuve? Dix par an peut-être. Radical, à coup sûr, serait le remède. Il ne se produirait plus d'infiltrations étrangères dans le corps médical, parce qu'il n'y aurait plus d'étudiants étrangers en médecine.

Mais n'est-ce pas dépasser le but? N'est-ce pas là un de

ces remèdes qui, portant et agissant au delà du mal, produisent un autre mal, de nature différente et plus grave ? Ne perdons pas de vue que tous les étudiants en médecine étrangers, une fois reçus docteurs, sont loin de s'installer en France. Sur cent, sont-ils dix à le faire ? Et les autres, ceux qui seraient retournés chez eux, faudra-t-il désormais les arrêter à la frontière, et les rejeter en Allemagne, en Autriche, en Italie ?

Et surtout qu'on ne se fasse pas d'illusion. Cette interdiction des facultés de médecine n'aura pas seulement effet dans les facultés de médecine ; elle entraînera l'abandon des autres. Je sais bien que théoriquement la règle proposée ne barrerait pas les portes du droit, des lettres et des sciences. Mais croyez-vous qu'à l'étranger on fera ces distinctions et qu'on les comprendra ? Il est certain que très vite se répandra cette opinion qu'à un régime de libre échange universitaire, la France a substitué un régime de protection très voisin de la prohibition. Et vous pouvez être sûrs qu'il se trouvera des concurrents pour l'accréditer et l'exploiter.

***

Là n'est donc pas la juste solution, celle qui, tout en protégeant des intérêts privés très respectables, ne sacrifierait rien d'un intérêt public, vraiment national. Cette juste solution, il me semble que le *Syndicat des médecins de la Seine* s'en est fort approché. Il repousse la naturalisation obligatoire comme un leurre ; il ne demande pas qu'on astreigne tous les étudiants étrangers aux mêmes justifications que les étudiants français, ce qui, en fait, équivaudrait à les exclure. Il demande simplement que l'on distingue entre eux. A ceux qui voudront exercer la médecine en France, mêmes obligations, d'un bout à l'autre, qu'aux nationaux : au début, le baccalauréat français ; puis le certificat d'études physiques, chimiques et naturelles après un an dans une faculté des sciences ; puis les quatre années de scolarité médicale, et la série complète des examens de doctorat. Aux autres les plus larges facilités d'accès ; les équivalences et les dispenses comme par le passé.

Jusqu'ici la solution est juste, libérale et topique. Mais voici

qu'elle va cesser de l'être et devenir dangereuse. A ces étrangers admis dans nos facultés de médecine avec autant de facilités que dans les universités allemandes, que donner à la sortie, au moment du retour aux pays d'origine? Un certificat de scolarité, dit le *Syndicat des médecins de la Seine*. — Un certificat de scolarité, c'est-à-dire un simple relevé d'inscriptions, tout au plus une attestation d'assiduité, vous n'y pensez pas! De quel prix sera pour eux ce papier? Quelle valeur aura-t-il auprès de leurs compatriotes, auprès de leurs gouvernements? Non, ils ne se sont pas exilés pendant plusieurs années, ils n'ont pas tant dépensé, souvent tant peiné, pour un si mince résultat. Ils ont droit, eux aussi, à une preuve authentique, non pas simplement de leur présence, mais de leur travail, de leurs efforts et de leurs connaissances. On ne peut, en justice, les exclure des examens ni leur refuser un diplôme Que ce ne soit pas le diplôme d'État, donnant droit, en France, à l'exercice de la profession, encore une fois, j'en suis d'accord; mais que ce soit un diplôme, une preuve de culture scientifique, tout aussi sérieuse que notre diplôme d'État, et tirant sa valeur de l'autorité et du bon renom de l'établissement qui l'aura délivré. Autrement, ils iront chercher ailleurs, et ils auront raison, ce qu'ils ne trouveront pas chez nous.

On objecte, je ne l'ignore pas, qu'entre les deux ordres de diplômes, diplômes d'État et diplômes scientifiques, les derniers sans droits et privilèges d'ordre public, la confusion serait possible. — Mais la loi n'a-t-elle pas réglementé l'exercice de la médecine? N'a-t-elle pas édicté des peines contre quiconque l'exerce illégalement? N'y a-t-il pas des parquets pour la faire respecter? Et si l'on craint qu'en cas de fraude ceux-ci ne poursuivent pas d'office, n'y a-t-il pas des syndicats de médecins? Et n'est-ce pas justement pour la défense des intérêts professionnels que la loi les a permis?

Là est la solution, et il n'est pas d'autre solution, si l'on veut tenir compte des divers intérêts en jeu. Aussi bien cette solution se rattache à d'autres projets qui sont dans l'air, et par là devient toute simple et toute facile. Quand le Sénat aura, ce qui ne semble pas douteux, confirmé le vote de la Chambre, nous allons, nous aussi, avoir des universités. Or,

l'on sait que la fonction des universités est à la fois scientifique et professionnelle. Leurs facultés diverses seront tenues, comme par le passé, de donner l'enseignement préparatoire aux grades prévus par les lois et de faire subir, dans les conditions déterminées par les règlements publics, les examens à la suite desquels l'État confère les grades entraînant avec eux des privilèges d'ordre public. Mais en même temps, elles auront liberté de délivrer elles-mêmes à leurs élèves, français ou étrangers, sans autre garantie, sans autre recommandation que celles de leur autorité scientifique, tels ou tels certificats d'études et de capacité qu'elles jugeront bon d'instituer. La chose se fait déjà, et les diplômes de chimiste de Lyon et de Nancy sont valeurs cotées et de bon aloi. Pourquoi en serait-il autrement d'autres certificats, d'autres diplômes?

★★★

COW-BOY[1]

XXII

MISS HERMOSA

Lorsque Twenty-Sixth rentra au T. O. T. par une belle matinée froide, il aperçut, à sa profonde stupéfaction, Dan complètement nu au milieu de la cuisine, où il se savonnait dans une cuve, de la tête aux pieds, malgré les protestations du cuisinier; pour parfumer l'eau chaude, il avait même vidé un flacon de whisky. Debout, devant un petit miroir de poche, Girlish Jessie achevait une raie artistique à travers ses cheveux crépus. Spazzi lui-même avait chaussé des bottes neuves, et tout le T. O. T. présentait je ne sais quel air de fête, qui frappa vivement le *foreman* après une semaine de privations.

— Est-ce que Philippe Simmons est arrivé de Chicago? demanda-t-il au cuisinier.

— Non, fit Spazzi; mais il y a du nouveau!

Et ses trente-deux dents brillèrent dans un rire qui intrigua beaucoup le jeune homme.

— Quoi donc?

— Entrez, et vous verrez!

Il entra, haussant les épaules, et, sur le seuil de la chambre

1. Voir la *Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai.

baptisée aux grands jours du nom de « salon », il s'arrêta, pétrifié, lâchant, pour se découvrir, d'instinct, son lasso qui tomba à terre : à côté de Sa Grâce, et aspirant avec une longue paille dans le même verre un *cocktail* de *cow-boy*, il venait d'apercevoir une ravissante baigneuse de Hot Springs. Elle leva les yeux sur lui presque aussitôt, et elle était si jolie — et si parfumée — que le colosse resta une seconde hypnotisé. Comme un verre de champagne, plus vite encore, elle lui montait à la tête !... Il y avait déjà tant d'années qu'il n'avait vu sur cette même Prairie une seule femme ! De ses grands yeux moqueurs et tendres, elle le regardait fixement ; puis elle dit à Sa Grâce :

— Encore un de vos terribles *cow-boys* ?... Mais ils sont charmants, en vérité !

Le marquis d'Oakton lâcha sa paille, releva la tête :

— Oh ! c'est le *foreman*. Il faut que je vous le présente... Twenty-Sixth, *foreman* du T. O. T., un rude cavalier. Miss Hermosa, qui a bien voulu affronter mon hospitalité de la Prairie.

— Ah ! fit Twenty-Sixth, en s'inclinant profondément, une de vos parentes d'Angleterre, sans doute...

Lord Rupert haussa les sourcils, puis éclata de rire.

— Aoh ! oui ! très spirituel... Une parente de cœur, en effet... Très, très spirituel !... Mais quittez donc cet air sombre.. ce n'est pas gracieux pour notre jolie visiteuse.

— Est-ce que je vous fais peur ? dit-elle à son tour, en se renversant un peu en arrière ; — quel admirable buste elle faisait ainsi valoir ! — Venez donc vous apprivoiser un peu, mon beau sauvage.

Cette fois, le charme était rompu : Twenty-Sixth recula, ferma rudement la porte, et s'en alla regarder, les deux poings sur les hanches, Bucking Jimmy qui se roulait avec délices dans la poussière du *corral* réservé aux chevaux de selle.

Les *cow-boys* guettaient de l'œil, avec un certain étonnement, leur *foreman* immobile. Jessie dit à Loïs :

— Ça ne va pas : gare, tout à l'heure !...

Mais il se trompait, car il eût été difficile de voir une physionomie plus tranquille que celle de Twenty-Sixth, lorsqu'il s'en vint causer avec eux, deux minutes plus tard.

Tout à coup, à brûle-pourpoint, il demanda :

— Dites-moi donc, mes gars, que feriez-vous sur la Prairie, si vous y rencontriez une aussi jolie femme que la cousine de lord Rupert ?

— Sa cousine ! répondit Jessie en éclatant de rire ; eh bien, au diable, lord Rupert ! je prendrais sa place de gré ou de force, voilà tout, et c'est moi qui serais le cousin !

— Moi... dit Loïs de Bère. — il s'interrompit une seconde et reprit : — moi, je mettrais pied à terre, je la saluerais comme une reine, et, si elle voulait, tous les deux nous fuirions ensemble par les bois touffus, le long des ruisseaux cachés...

Il s'arrêta brusquement, la voix embarrassée. Twenty-Sixth le regarda avec surprise, mais le *cow-boy* resta les yeux fixés à terre.

— Bah ! vous parlez comme des livres, mes enfants, cria Jack Reid : ma parole, si je rencontrais une aussi jolie créature, je crois... je crois bien que je la mordrais au cou, entre l'épaule et l'oreille, là où la peau est si blanche, et je lui boirais tout son sang de femme !... Que de fois j'ai fait ce rêve-là !

Il était effrayant, comme il parlait ainsi. Jessie lui jeta un regarda de colère :

— Vous êtes une vraie brute ! on m'avait bien dit que vous aviez du sang de métis dans les veines...

— Menteur ! fit l'autre en se levant, la main sur son *bowie-knife*. Brute vous-même, qui ne comprenez pas la plaisanterie !

— Ah ! par exemple, c'est trop fort, dit Twenty-Sixth, en s'avançant d'un pas entre les deux hommes. Vous savez que je ne veux pas de disputes ici : attendez d'être ivres à la ville, et tâchez de ne pas vous emporter à la moindre parole. Ou bien, quittez pour toujours le *ranch*... Lâchez votre couteau, Jack ! Jessie, vous serez bien aimable de m'aider, s'il vous plaît, à mettre à mon buggy les deux chevaux de voiture...

Jessie le regarda avec étonnement : quel enragé que ce *foreman* ! A peine arrivé de *round up*, le voilà de nouveau en route !

Twenty-Sixth rentra dans la maison ; son parti était pris : « Et il y a longtemps que j'aurais dû le faire ! » se répétait-il. En le voyant, lord Rupert poussa un *hello !* de joie : il commençait à s'ennuyer. Miss Hermosa fit une petite moue, qui lui creusa sur la gauche la plus ravissante des fossettes, — une fossette qu'on eût aimé à mordre, en effet, comme le voulait Jack Reid.

— Pardon de vous déranger, monsieur, mademoiselle, dit-il, en se redressant très droit; mais votre voiture vous attend à la porte.

— Ma voiture? fit lord Rupert surpris, mais je ne l'ai pas demandée. Nous restons à la maison, aujourd'hui.

— C'est moi qui l'ai commandée, avec celle des bagages.

— Celle des bagages? et pourquoi, s'il vous plaît?

— Pour aller prendre ce soir le train de Chicago à Hayseed. Vous ne pouvez plus rester ici.

Lord Rupert considéra Twenty-Sixth, et son ahurissement était tel que le *foreman* retint à peine un léger sourire. Mais le rouge lui monta vite au front lorsqu'il s'entendit apostropher par le grand seigneur anglais :

— Ah çà! êtes-vous tous devenus fous, au T. O. T.?... Savez-vous bien que je suis chez moi ici, que je suis le seul maître, et que le jour où je ne serai plus content de vous, je vous congédierai, avec ou sans votre salaire!... Qu'est-ce que signifie votre conduite?

— Je vais vous le dire, mylord, — répondit Twenty-Sixth, dont la voix sifflait entre ses dents serrées de rage. — D'abord, tâchez d'être poli, sinon... je vous briserai comme cette lampe, mordioux!...

Il prit une lampe et la mit en pièces contre le mur. Hermosa poussa un cri et se renversa en arrière, blanche d'émotion, — toujours jolie, au reste. — Le *foreman* continua, les nerfs un peu détendus :

— Ce n'est ni une maison de réforme, ni un casino que le T. O. T.! Et si vous en êtes un des actionnaires, moi seul y commande. Je ne veux plus de vous. Retournez en Angleterre. Mademoiselle vous y suivra sans doute... (Hermosa, qui avait ouvert un œil, le referma bien vite.) Si vous restez, je ne réponds plus de votre vie, ni de la sienne, entendez-vous!... Une belle idée de nous amener ici une femme, et... Mais avant huit jours elle vous aurait été enlevée, mylord! et vous, il faudrait vous coucher à quatre pieds sous terre... Comment n'y avez-vous pas pensé?

Miss Hermosa revint complètement à elle, sur ces dernières paroles, pour se jeter au cou de lord Rupert, et le supplier de partir tout de suite, sans perdre une seconde.

Twenty-Sixth était sorti pour aller écrire dans sa chambre le télégramme suivant :

PHILIPPE SIMMONS. — CHICAGO

Vous réexpédie votre lord. Ne peux plus le garder. Envoyez un autre foreman, je donne ma démission.

TWENTY-SIXTH

Après l'avoir relu, il alla trouver Jack Reid occupé à tresser une sangle en cuir.

— Dites-moi, voudriez-vous me faire l'amitié d'escorter lord Rupert et sa cousine à Hayseed, et de remettre cette dépêche à l'agent de la station ?

— Je porterai le télégramme, dit Jack. Quant à les accompagner, ce lord anglais et *elle*, vous n'y pensez pas. Je n'ai jamais été engagé pour une pareille corvée, et d'ailleurs, le bonhomme est d'âge à prendre soin de lui-même !

— Hayseed sert de quartier général à plus d'un *desperado*, vous le savez bien, Jack : je dois protéger jusqu'au bout lord Rupert ; c'est notre hôte. Il me faut partir avec les *boys* pour le Red Cañon ; sans cela, j'irais moi-même. Qui donc mieux que vous pourrait me remplacer ?

— Non, je n'irai pas, répéta Jack Reid. Prenez-en un autre !

Les deux hommes se regardèrent fixement ; puis Twenty-Sixth se rapprocha du *cow-boy*, et lui dit, les yeux dans les yeux :

— Je vais être franc, Jack, vous escorterez les deux voyageurs parce qu'il faut les protéger contre vous-même !... Allons, donnez-moi votre parole, et n'en parlons plus. Je sais que vous la tiendrez !

Le colosse écrasait de sa taille Jack Reid, qui subit peut-être malgré lui ce mystérieux ascendant des forces énormes. Le métis brisa net la baguette avec laquelle il tressait le cuir, jura comme un païen, puis tendit la main à Twenty-Sixth :

— Eh bien, oui, j'irai. Vous avez raison ; mais elle est si jolie !...

Twenty-Sixth soupira très bas et se passa la main sur les yeux. A lui aussi, la tentation revenait plus forte, mais le sentiment du devoir prit vite le dessus. Il se retourna, et se

trouva en présence de lord Rupert, en habit de voyage, prêt à monter en voiture.

— Je me charge de vous faire perdre votre place! lui jeta Sa Grâce en guise d'adieu.

— Bon voyage, milord! cria joyeusement le *foreman*. Ne vous inquiétez pas de cela : elle est toute perdue; j'ai télégraphié ma démission !

Or, ce jour-là, Lame Johnny et Yorkey Bob, deux bandits célèbres en Dakota et Nebraska, étaient venus camper dans la grande rue de Hayseed. C'est Lame Johnny qui fut tué plus tard à Deadwood, par un *bar keeper :* ce brave homme le tira au juger, sous les planches de son comptoir, tandis que, le revolver au poing, le misérable exigeait un verre d'eau-de-vie. Quant à Yorkey Bob, il fut étranglé au lasso dans les rues de Custer City, comme le rapporte Paul Bourget dans *Outre-Mer*.

Calamity Jane, l'exécrable femelle qui déshonora si longtemps Deadwood, et dont les montagnes de Custer ont pris le nom, se trouvait en leur compagnie. De trio plus vil ou plus grossier, plus adroit ou plus dangereux, il n'en n'existait pas alors dans l'Ouest, et la mauvaise étoile de lord Rupert voulut qu'à six heures du soir il défilât avec ses compagnons devant le feu de leur campement, avant d'arriver à l'hôtellerie de Hayseed.

En passant devant le groupe sinistre, miss Hermosa rencontra le regard de Jane : il était si dur et si haineux qu'elle détourna les yeux en retenant à peine une exclamation de frayeur. Jane éclata de rire.

— En voilà une damnée chipie! J'aimerais à lui dire deux mots...

— Et moi aussi, gronda Lame Johnny : avez-vous vu son regard de dégoût?...

— C'est mon affaire, mes enfants! dit Yorkey Bob : elle me va, la petite; j'irai le lui dire ce soir... Vous viendrez rire avec moi !

Les chevaux étaient déjà loin, mais Jack qui les suivait, à l'*indian gait*[1], saisit au vol les derniers mots de Bob. Il fit

1. « Allure indienne ».

comme s'il n'avait rien entendu, mais il baissa son grand sombrero sur ses sourcils : au premier coup d'œil, il avait reconnu Jane ; avant d'être reconnu lui-même, il voulait réfléchir et prendre un parti.

Ce fut bientôt fait. Une fois lord Rupert et Hermosa dans l'hôtel, il alluma sa pipe, puis s'assit sur le seuil de la porte.

— J'aimerais bien avoir ici Twenty-Sixth, ou Spurlock, se dit-il : ils sont trois là-bas qui ne me disent rien de bon... Les hommes, passe encore, mais Calamity Jane... Et ce lord qui met deux minutes à envoyer une balle...

Il regarda sa montre : sept heures. Le train passait à neuf heures et demie; deux heures et demie à attendre, c'était long, surtout n'ayant pas soupé. Mais il avait donné sa parole de faire monter sains et saufs dans le train les deux voyageurs, et il la tiendrait.

En ce moment, lord Rupert ouvrit la porte pour aller télégraphier à la station. Jack l'empêcha de sortir.

— Il y a là deux ou trois *desperados* qui en veulent à votre cousine, je crois, milord. Ne la quittez pas d'une seconde jusqu'à l'arrivée du train, à moins que je ne vous appelle...

Vers huit heures, dans la nuit déjà noire, le *cow-boy* crut voir trois ombres se dessiner au bout de la rue. Il eut alors ce petit frisson de délicieuse angoisse avant le danger, une des meilleures sensations de la vie à se rappeler plus tard, au bivouac; les ombres se rapprochèrent : c'étaient Calamity Jane et ses deux compagnons. La jeune femme, fort pittoresque en son costume masculin de peau de daim, commença à parlementer. Jack était très occupé à nettoyer son revolver, toujours chargé, et dont le canon, par un singulier hasard, se trouvait tourné vers les arrivants.

— *Hello !* l'homme ! voulez-vous nous laisser passer ? cria Jane.

— Bonjour, Jane ! fit Jack, comment vous portez-vous, belle dame ?

— Je voudrais bien savoir où ce damné *tenderfoot* a pu apprendre mon nom ! dit-elle en se retournant vers Lame Johnny.

— Ils étaient deux qui m'ont appelé ainsi en 1880, dit

Jack pensivement, et tous les deux dorment à présent dans le cimetière de Deadwood ; ce fut mon premier coup double, et vous l'admirâtes beaucoup, Jane !

— Comment, c'est vous, Jack, de l'« *ranch !* Avez-vous assez vieilli, mon garçon ! Et moi qui ne vous reconnaissais pas ! C'est égal, vous étiez un bon tireur, dans ce temps-là, et vous aimiez à vous amuser !... Laissez-nous en faire autant ce soir.

— Quoi donc ? demanda-t-il innocemment.

— Allons, ne faites donc pas la bête, mon garçon !... Je veux aller causer, oh ! bien doucement, avec cette belle poupée que vous avez escortée jusqu'ici...

— Elle est avec son cousin, ce sont des actionnaires du T. O. T., des « vieux-pays ». Vous n'avez rien à lui dire, laissez-la tranquille : moi, j'ai promis de la mettre à bord du train de neuf heures et demie...

— Assez de bavardages, et au diable les prières, cria Lame Johnny ; nous voulons entrer dans l'hôtel. Allez-vous nous laisser passer, oui ou non ?

Jack regarda sa montre : huit heures vingt. S'il pouvait gagner encore un peu de temps, il se barricaderait ensuite dans la maison et saurait bien y tenir jusqu'à l'arrivée du train.

— Écoutez, l'homme ! — dit-il en se maîtrisant, car son sang de métis commençait à le brûler, — vous comprenez bien que ces Anglais ne sont pas mes enfants; seulement, j'ai promis : vous comprenez ?... Par exemple, il y aurait peut-être moyen de s'entendre : dans trois quarts d'heure, je serai libre; en attendant, nous pourrions tirer à la cible sur des chandelles. On dit que vous êtes bon tireur : celui qui éteindra la première aura gagné la partie, c'est-à-dire une très jolie femme. Ça va-t-il ?

Lame Johnny répondit par un juron ; il n'était pas d'humeur à attendre ou à jouer ce qu'il pouvait prendre ! Mais Calamity Jane, qui le trouvait trop pressé, l'interrompit net :

— Bravo ! ça va !... Attention, vous autres ! c'est moi qui vais juger... Tirez quand je crierai : « Cinq ! » pour la seconde fois.

Dans la nuit tranquille, à cinquante pas, elle alluma trois

chandelles. Jack se mit debout sur le seuil de la porte qu'il n'avait pas quitté, du reste ; les deux autres se placèrent à sa gauche : le métis ne voulait pas, le cas échéant, être pris entre deux feux.

— Un ! deux ! trois ! quatre ! *cinq !* six ! sept ! huit ! *cinq !* cria Jane.

Trois coups de feu, deux lumières éteintes en même temps : la troisième, celle de Yorkey Bob n'a pas été touchée.

Le *desperado* se mit à jurer dans l'ombre.

— Taisez-vous, mon garçon! fit la voix éraillée de Jane. Quand on est battu, on se tait, ou on s'en va ! A vous deux, maintenant : Johnny, si vous manquez, ce sera à mon tour, de par tous les diables !

Les chandelles furent rallumées, et les deux hommes firent feu de nouveau. Cette fois, Jack « moucha » la sienne une seconde, au moins, avant son rival.

Au même instant, la porte s'ouvrit derrière lui, qui se dressait en pleine lumière, et l'on entendit une voix tremblante de femme :

— Vous seriez bien bons, messieurs, d'aller tirer plus loin... Mon petit est ici, bien, bien malade, et...

Elle ne put achever à travers les larmes qui ruisselaient sur sa pauvre figure fatiguée ; par la porte entr'ouverte, arrivait une toux si rauque, si sèche, qu'elle vous prenait à la gorge et vous suffoquait.

La malheureuse mère se rejeta à l'intérieur : Calamity Jane, Jack, les deux bandits, la suivirent instinctivement.

Dans la seconde chambre de l'hôtel, sur trois chaises et des couvertures, un petit garçon de cinq ans se mourait, secoué atrocement par l'horrible croup. Il avait été — car à cet âge on se flétrit plus vite qu'une fleur — aussi rose, aussi joufflu que sa mère était hâve et maigre, elle dont la vie, toute la vie s'était réfugiée en lui, le chérubin.

Pionniers arrivés de la veille, avec leur misérable bagage, ils avaient laissé dans la rue leur chariot aux trois quarts disloqué par cinq cent milles de prairie depuis Fremont. Ah! cette marche à travers le désert, si longue, si dure, toujours à recommencer chaque matin! Auprès du chariot, à l'arrivée, une mule était tombée fourbue, morte ; un peu plus loin,

sa compagne broutait lentement l'herbe rase, avec la lassitude des bêtes qui vont mourir. Le mari était allé demander du secours chez un voisin, à vingt-cinq milles, — celui-là même qui les avait décidés à monter au nord, loin de toute civilisation.

Et il mourrait, le petit qui mettait un peu de soleil dans leur rude existence de mâle et de femelle perdus si loin du gîte; la mère le suivrait, sans doute, car elle était plus fatiguée que la mule gisant là dans la rue, à côté du chariot... Et pourtant, que de milliers d'années s'étaient écoulées depuis la malédiction divine dont le châtiment atteindra les descendants de nos descendants, les faibles et les innocents, hélas! comme les autres!...

Yorkey Bob s'approcha du berceau improvisé: l'enfant étouffait, la bouche remplie d'une masse blanchâtre.

— Il est f..., le gosse, dit-il. On peut creuser son trou!

La mère joignit les mains, tomba à genoux à la tête de l'enfant. Elle ne pleurait plus, mais dans son regard affolé, mieux que dans celui du bébé, se virent les affres de la mort.

Calamity Jane se redressa comme une tigresse.

— Que Dieu, s'il y en a un, vous écrase, damnée brute! cria-t-elle, hors d'elle-même. Sortez d'ici où vous n'auriez jamais dû entrer! Sortez! sortez! vous dis-je!...

Yorkey Bob et Lame Johnny battirent en retraite, sans un mot. Jack les suivit ensuite, laissant miss Hermosa aider Calamity Jane à frotter de vinaigre chaud la gorge de l'enfant. Le bébé ouvrit les yeux une fois. Il vit, penché sur lui, un ravissant visage: c'était bien beau, mais ce n'était pas sa mère... Il put balbutier encore: « Maman! » avant que la toux reprît, si faible, à présent! L'asphyxie était imminente.

Pas si faible, pourtant, que le bruit ne parvînt aux oreilles de Jack, dans la rue; il se sentit la gorge serrée à n'en plus pouvoir respirer, lui aussi: pourquoi était-il si robuste, et celui-là si débile? Pourquoi la vie était-elle si bonne aux uns, si triste aux autres? Et tous frères cependant!... Lâchement, il s'éloigna pour ne plus entendre l'affreux aboiement: il ne pouvait plus, non, il ne pouvait plus, lui, le *cow-boy* en qui la vie triomphait dans toute sa force, rester là immobile, inutile, à écouter l'agonie suffocante de ce pauvre petit être à travers le grand silence du désert.

Il expira vingt minutes plus tard, le bébé sur qui la mère avait sauté dans une étreinte folle, à son dernier appel. Elle était là à bercer le petit cadavre, en chantant tout bas, si doucement, si tristement, que Calamity Jane ne put retenir une larme au coin de l'œil; et lorsqu'elle releva la tête d'un air de défi, en pensant qu'elle n'était pas seule, elle vit la même larme briller au bout des longs cils d'Hermosa.

Alors elle lui tendit la main; et leurs deux cœurs de femme battirent à l'unisson devant l'agonie de cette misérable sœur inconnue : toutes les deux, elles eussent donné leur vie pour ranimer le pauvre petit mort, et toutes les deux elles devaient se rappeler toujours cette ineffable minute de pitié. Il avait fait un miracle en mourant au fond de la prairie, le petit pionnier de cinq ans; — et peut-être sa mort a-t-elle racheté deux vies.

XXIII

LE RED CAÑON[1]

Six mois après, le *round up* printanier du T. O. T. est commencé. Twenty-Sixth est toujours là. Philippe Simmons n'a pas accepté sa démission et a même racheté les actions de Sa Grâce le duc de Borough. Mais les *grangers* et la civilisation montent toujours, et le temps est proche où il faudra que le *ranch* se déplace plus à l'ouest.

Sous les rochers de la Vierge Rouge, au sud, s'ouvrait un *cañon* justement renommé dans le pays; abrité des vents du nord sur une longueur de vingt milles, large quelquefois de cinq cents mètres, il était le rendez-vous favori des animaux des *ranches* voisins, en hiver. Un *creek* y serpentait, tout au fond, formant çà et là des îles de verdure, entourées de marais si dangereux que les bestiaux y disparaissaient dans la vase lorsqu'ils avaient l'imprudence de s'y engager.

C'était dans cette retraite que la belle Kate, la reine des troupeaux du T.O.T., était venue donner le jour au plus mignon des

1. « Le Ravin Rouge. »

veaux. Tandis qu'il dormait paisiblement dans l'herbe à *buffalo*, elle s'était éloignée selon la coutume des vaches, pour vagabonder çà et là en cherchant les pousses nouvelles qui lui donneraient le meilleur lait. Tout à coup elle releva le mufle, aspira l'air deux fois, et partit au trot vers le Red Cañon, où l'on entendait au loin le faible mugissement de son dernier-né.

Qu'était-ce donc que cet animal qui bondissait là-bas, aux côtés du pauvre petit veau? Un loup gris? un puma? Non, car il l'aurait déjà emporté sur son dos! Un renard? C'était trop gros... Ah! c'était Gordon, le lévrier d'Andy, celui-là même qui avait déjà effrayé mortellement la pauvre bête. Kate vit rouge; toute sa vieille haine se réveilla, et, la tête basse, elle fondit sur le chien. Ce dernier l'attendait de pied ferme, avec la conviction sereine d'une partie gagnée à l'avance, car ils étaient loin, cette fois, John Bull et ses camarades!... Au moment où les cornes aiguës allaient le clouer à terre, il fit un écart sur la droite, puis une volte-face, et saisit de sa robuste mâchoire la queue de son ennemie. Celle-ci mugit de détresse; le lévrier, qui bondissait d'aise, ne lâcha pas prise, et la vache, affolée de douleur et de rage, sauta dans le marais, où elle disparut jusqu'au ventre. Ce bain forcé rétablit le calme dans ses sensations, et elle se mit à mugir doucement pour demander grâce à la mort qui venait. Elle disparut. Qui nourrirait l'orphelin? Pourvu, oh! pourvu qu'il ne tentât pas de venir la rejoindre!... Et ses gros yeux se remplirent de larmes...

La patte en l'air, Gordon, indécis, contemplait ce triste spectacle. Certes, il haïssait Kate, mais il ne souhaitait pas sa mort, et maintenant elle lui faisait pitié dans son immobilité souffrante. Si bien qu'il lui aboya: « Courage! je vais chercher du secours! » et fila d'une telle vitesse que le veau fit dans son épouvante un bond prodigieux de côté.

A deux milles de là, agenouillé au-dessus d'un terrier de chien de prairie, Andy cherchait à y enfoncer une longue baguette de peuplier, lorsque Gordon, hors d'haleine, vint s'abattre à ses côtés.

— Vite! aboya-t-il, vite! venez avec moi! Il y a du nouveau, là-bas!

Andy le regarda, surpris:

— Qu'est-ce que tu as donc, mon vieux Gordon? as-tu vu

un *grizzly?* Laisse-moi faire sortir le chien : tu l'attraperas au vol !

— Vite donc ! supplia de nouveau le lévrier en saisissant les *chapparejos* du *cow-boy* et en les tirant à lui si nerveusement qu'Andy se releva d'un bond.

— Ah çà ! es-tu enragé ? Voyons, qu'y a-t-il ? tu me veux ? C'est bon, file devant...

Il sauta sur le dos de Cœur d'Alêne, son cheval de *round up;* le petit *bronco* secoua ses oreilles d'un air mécontent : était-il d'acier pour qu'on le fît ainsi marcher nuit et jour ? Gordon bondit à ses naseaux pour le consoler, puis reprit sa course vers le Red Cañon. Ils y arrivèrent en même temps. Andy siffla une seconde en voyant la vase déjà à mi-corps de Kate : c'était sa manière à lui de monologuer ; puis il lança son lasso de cuir, en lia les cornes de la pauvre bête, l'enroula autour du pommeau de sa selle, et se remit à cheval. Trois fois le brave petit Cœur-d'Alêne, dont il faisait saigner les flancs sous l'éperon, s'arc-bouta sur le sol, le ventre presque à terre, dans un effort suprême ; trois fois il rencontra une résistance invincible, celle de la vase tenace qui enlisait, suçait la malheureuse Kate.

Andy remit pied à terre. Cœur-d'Alêne, presque anéanti, tremblait de tous ses membres. Il lui fallait au moins vingt minutes de repos.

Or, vingt minutes de délai, c'était la mort. Kate avait bien appuyé la tête sur un tronc d'arbre qu'Andy venait de lui lancer des bords de la fondrière, mais la boue continuait à monter : tout à l'heure, elle passerait les naseaux dilatés par l'épouvante, et alors, ce serait un souffle d'agonie, quelques bulles, et puis le silence, tout serait fini.

Pauvre misérable Kate, avec son râle étouffé, si près de son petit qui l'appelait en tremblant, la queue entre les jambes, là, à deux pas ! Andy se mordit les lèvres jusqu'au sang tout en promenant les yeux autour de lui, dans le sentiment désespéré de son impuissance. Quel secours possible dans ce désert ? Il n'y avait plus qu'à s'asseoir et à regarder.

Cependant Gordon avait disparu au moment où Andy jetait son lasso sur Kate. Au nord du Red Cañon, à un quart de mille seulement, mais hors de l'horizon, il avait

flairé une piste indienne, où trottinaient silencieusement en file, Sitting Bull, le Chat sauvage, et Red Cloud. Lorsqu'il surgit entre les jambes du premier poney, il effraya tellement les trois chevaux, qu'un écart brusque faillit renverser le vieux chef sioux malgré ses étriers de corde. Devant leurs ronflements sonores, Gordon se rasa à terre, sans bouger davantage, mais se mit à hurler doucement tout en regardant les Indiens.

— *Hugh!* fit Sitting Bull, voilà de quoi manger ce soir!

— Que mon père ne se trompe point! dit le Chat sauvage en voyant le vieil Indien épauler sa carabine. C'est le chien de notre frère pâle du T. O. T.

— Mon fils a raison, dit Sitting Bull. *Hugh!* le chien a vu du gibier et veut nous emmener avec lui...

Du plus loin qu'il les aperçut, Andy leur fit signe de se hâter; ils arrivèrent au galop au moment où la vase arrivait à hauteur du mufle de Kate. Sur un geste du *cow-boy*, sans qu'un seul mot fût prononcé, les trois cavaliers lancèrent leurs lassos par-dessus le sien, puis ils tirèrent tous ensemble, et ce ne fut pas trop des quatre vaillantes petites bêtes pour retirer la malheureuse vache de la fondrière. A peine sur la terre ferme, s'oubliant elle-même, elle se mit à lécher de sa large langue le veau qui cherchait ses mamelles ; puis, tous les deux disparurent à travers les sauges, tandis que Gordon, prodigieusement satisfait de lui-même, s'allongeait au soleil. Les vibrations de sa langue rose dans sa gueule, d'où s'échappaient des torrents de salive, racontaient la hâte qu'il avait mise à sauver la vie d'une ennemie.

Le soir était venu. Du nord, et par conséquent du Red Cañon, du sud, où la Prairie s'allongeait à perte de vue, grisâtre et brûlée déjà, de l'est, avec ses sauges noires, les troupeaux du T.O.T., rabattus par les *cow-boys* étaient arrivés par milliers, et les six mille têtes qui avaient hiverné sur cette section du *ranch* étaient toutes réunies dans l'immense plaine. Demain, il faudrait séparer celles qui portaient les marques des *ranches* voisins, marquer ensuite les veaux avec un T.O.T. de fer, rougi au feu. Puis l'immense troupeau serait dénombré et remis en liberté jusqu'à l'automne, où le

second *round up* général réunirait toutes les bêtes grasses destinées à Chicago.

Pour le moment, le troupeau formait une tache monstre sur la plaine, d'où sortait un vrai grondement de tonnerre souterrain, — écho de l'appel des mères aux petits perdus dans la foule, écho du défi des taureaux et de leur souffle ardent, comme des beuglements rauques de la masse inquiète. — Pareille à une vague que le vent soulève, cette multitude s'élargissait par endroits, débordait souvent pour se retirer ensuite devant les lassos qui fouettaient l'air, entre les mains des *cow-boys* de garde; et bien loin, les coyotés, maigres et affamés au sortir de l'hiver, humaient les émanations fauves que leur apportait une brise chaude d'ouragan.

Sous la tente du cuisinier, Twenty-Sixth, Loïs de Bère, Jessie, Jack et Andy fumaient en silence avec une douzaine d'autres cavaliers et les trois Sioux, sauveurs de Kate. Ils devaient prendre la garde à minuit ; le ciel était devenu très sombre, ce qui fit dire tout à coup à Sitting Bull :

— Mes frères vont se mouiller !

Au même instant, un éclair illumina la nuit, puis la foudre en tombant fit sursauter les *boys;* il y eut de longs beuglements, un galop précipité, et un des hommes de garde fit irruption dans la tente.

— Twenty-Sixth! nous ne pouvons plus maîtriser le *round up!* les animaux commencent à avoir peur!

— Tous en selle, et au galop en rond sur la gauche! cria Twenty-Sixth. Vite! autrement, c'est la *stampede* [1] !

Ils sautèrent sur leurs chevaux, toujours sellés et bridés à la porte de la tente ; une tempête de grêle commença en même temps, il y eut un déchirement sec, la foudre tomba de nouveau, et six animaux foudroyés roulèrent à terre : quelques taureaux brisèrent le cercle au sud; une épouvante les emportait, irrésistibles, masse énorme qui allait tout écraser sur son passage, comme jadis les hordes sauvages de *buffalos.* Il fallait détourner l'avalanche à tout prix Twenty-Sixth, déjà entraîné par le flot grossissant, lança Bucking Jimmy à travers le troupeau et fit feu sous le mufle

1. Panique.

du taureau de tête. Il y eut alors une minute d'angoisse; Andy chargea dans sa direction, quoiqu'il sentît le petit Cœur-d'Alêne presque enlevé par ces brutes, et tellement serré par moments qu'il semblait devoir tomber asphyxié: la chute, c'était la mort immédiate sous les milliers de sabots qui foulaient la terre, la pétrissaient en boue déjà profonde.

Tous les autres *boys* s'étaient rués à leur suite, mais la plupart se trouvaient immobilisés dans cette masse élastique et vivante. Twenty-Sixth fit feu de nouveau, et cette fois dans l'oreille du même taureau, qui tomba sur les genoux. Celui qui venait après se détourna enfin, se laissant guider par l'intrépide *foreman* sur une immense ligne circulaire où le suivit tout le troupeau. Les éclairs, le tonnerre avaient passé à l'ouest, la pluie serrée avait succédé maintenant à la grêle; le *round up* était sauvé... Quelles délicieuses minutes, pour les *boys*, suivirent celles de véritable angoisse qu'ils venaient de passer, — Jack surtout, qui avait dû sauter sur le dos d'un taureau et s'y cramponner, au moment où son cheval s'était écroulé dans un faux pas qui lui coûta la vie !

XXIV

LA MORT DE LOÏS

Excelsior! voilà la fière devise sculptée aux pignons de marbre du château gothique de Daniel Cameron, cette audacieuse création d'un architecte parisien sur les bords de l'Hudson. Quand le touriste en aperçoit les hautes tourelles ogivales, dont les flèches, comme celles des vieilles cathédrales d'Europe, semblent porter au ciel un hommage d'amour et de foi, il s'arrête, profondément ému par ce poème de pierre, par ce triomphe de l'art sublime du moyen âge sur le continent américain. *Excelsior!* aux rayons du soleil couchant, elle resplendit, sanglante dans le marbre rouge, la devise de ce pauvre homme si riche qui avait mis sa vie entière de croyant aux petits pieds d'Evelyn de Vère. Elle était si radieuse, dans sa beauté vierge de dix-sept ans, où Dieu, à moins que

ce ne fût le diable, avait mis cette puissance souveraine, l'harmonie sans défaut! Les Grecs l'auraient sculptée sur leurs autels; les Italiens l'auraient peinte ou chantée; les Yankees l'achetèrent.

Oui, l'achetèrent. D'abord fiancée à Daniel Cameron, dont l'amour fit élever ce château: *Excelsior!* Ils devaient y passer leurs premiers jours de mariage en un rêve féerique, seuls et loin du monde; elle l'oublia, tandis qu'il était tout absorbé par les architectes et les jardiniers. Elle se donna à Simpson, l'une des puissances de Wall Street. Si Daniel était riche, Simpson l'était au moins dix fois plus. Ses parents, avisés, lui répétèrent ce qu'elle avait déjà pensé, la surhumaine créature, dont les grands yeux noirs avaient souri naguère l'amour à Daniel; les temps sont bien morts où l'on pouvait croire que l'or n'est pas la puissance et le bonheur suprêmes! Elle était trop intelligente pour hésiter. Simpson l'emmena au fond de son palais de la 5e avenue : soixante-cinq ans et cent millions de dollars ! Les uns firent passer, — firent aimer les autres !

A-t-elle jamais regretté l'heure délicieuse où son cœur lui fit perdre la tête — un moment ! — l'heure où les vingt-six ans de Dan avaient souri à son printemps adorable, où ils se donnèrent l'un à l'autre l'extase qu'on n'oublie pas même dans la mort, celle du premier, celle du dernier baiser?

Pauvre millionnaire de Dan!... « Excelsior » se mire toujours dans les ondes qui fuient doucement. Ses grands vestibules de marbre, ses salons de chêne, ses serres merveilleuses, tout y est resté désert, mort comme le cœur du maître au jour où il apprit la trahison d'Evelyn. Quand il eut porté sa douleur sous tous les climats de l'Europe et de l'Asie, quand il se reconnut incapable de faire taire le passé et ses folles espérances, il revint à « Excelsior », de nuit, comme un malfaiteur. Le château était resté à peu près intact en apparence, comme aujourd'hui, avec cette tristesse des choses qui s'en vont, inutiles. Malgré le vieux gardien du parc, les vagabonds avaient dû y pénétrer plus d'une fois, à voir les portes enfoncées, — jusque dans la chambre qu'il avait destinée à Evelyn, l'appartement où il avait mis toute son adoration pour sa Psyché... Qui sait si des mendiants ne s'y étaient pas

réfugiés aux jours d'orage, ces musiciens d'Italie, par exemple, l'homme et la femme traînant par les rues et par les chemins leur orgue et leur bébé?... Mais ils s'aiment, ceux-là, ils restent fidèles à la parole de leur jeunesse...

Dan referma doucement la porte, se jeta à terre, et pleura dans l'ombre les dernières larmes de sa vie: un mois plus tard, il arrivait dans les Black Hills, sous le nom de Loïs de Bère et jamais ses camarades ne le virent rêver douloureusement au passé, comme parfois Andy. Mais ses traits étaient devenus plus durs que ceux d'un vieux guerrier indien. Et quand il regardait fixement la Prairie, durant des heures entières, après le coucher du soleil, et qu'on le plaisantait doucement sur son hypnotisme, il répondait de sa voix brève:

— Il me semble avoir déjà vécu une autre existence quelque part, et j'oublie le présent à regarder ainsi l'immensité.

Jamais bivouac ne connut de meilleur camarade; jamais *ranch* n'abrita de cœur plus franc et plus loyal. D'où venait-il? qui était-il? Ces questions-là ne se font pas dans l'Ouest; et qu'importait, d'ailleurs? De frère plus généreux et plus aimé, il n'y en eut jamais sur la grande Prairie: le reste ne regardait personne. Grand cavalier devant Dieu et les hommes, un vrai chevalier d'autrefois, il donna sans regret, par un beau jour de printemps, cette vie qu'une femme avait damnée.

C'était au lendemain de l'orage qui faillit disperser tout le *round up* du T. O. T. Non loin du Red Cañon, traînant une chétive existence à laver les sables aurifères du Squaw Creek, l'ex-général Williams Johnson vivait dans une misérable hutte de mineur, au pied des forêts. Il n'était plus général, car rien ne lui avait réussi depuis son tatouage de Minnesota, ni en Montana, ni en Colorado, ni en Californie, où il avait essayé vingt métiers: pas un n'avait « payé » comme ses anciennes fonctions officielles du Dakota. Descendu au dernier degré du vice et de l'abrutissement, il était revenu aux Black Hills, sous un nom d'emprunt: Hart Copeland. Or, ce jour-là, il avait bu plus que de coutume à la « ville », et quand il regagna son gîte après être tombé vingt fois de cheval, sans que le fidèle poney l'abandonnât, il trouva porte close : la jeune métisse indienne à moitié idiote, qui préparait d'ordinaire

ses repas et celui de ses hommes, était absente. « Copeland » commença à blasphémer terriblement au milieu des bois. Où courait-elle à cette heure, cette fille de coyoté? Comment! ni elle ni ses deux mineurs? Où donc avaient-ils tous passé, les fils de chien?

La brute avait oublié que ses aides étaient allés à Deadwood, boire et se débaucher comme avait fait leur maître à Custer : quant à la métisse, elle apparut bientôt, quelques fleurs à la main, toute rose de la hâte qu'elle avait mise à courir en entendant son maître.

Aveuglé par le whisky, celui-ci se rua sur la malheureuse, l'attacha à un arbre, la dépouilla jusqu'à la ceinture et mit le couteau à la main.

— Ah! fille du diable! je vais t'apprendre à courir les bois au lieu de préparer mon déjeuner... Je vais t'arracher ton cœur de chienne.

Et il écumait, en blasphémant à pleine gorge.

La malheureuse Indienne tremblait si violemment que ses liens, resserrés, avaient commencé à couper la chair des bras, et le sang coulait, rouge, à terre. Elle regardait le couteau avec une angoisse telle que Johnson hésita une seconde.

Au même instant, Loïs arrivait au galop. Les imprécations du mineur avaient attiré son attention, tandis qu'il suivait dans la forêt, avec Sheffield, la piste d'une vache et de ses veaux, perdus au T. O. T. depuis plus d'une année. Il comprit immédiatement ce qui se passait; il poussa son cheval entre l'Indienne et Johnson.

— Qu'est-ce qui vous prend, mon..... monsieur? rugit ce dernier. De quoi vous mêlez-vous? Allons, filez!.....

— Prenez garde à vous, Johnson! dit Loïs parfaitement calme. Vous êtes une des plus grandes brutes de ce pays, mais je pense que vous allez régler votre compte aujourd'hui...

Il tira en même temps son *bowie knife*.

— Laissez-moi passer, cria l'ivrogne; laissez-moi dire un mot à cette sauvagesse, et je serai ensuite à vous!

Sans répondre, Loïs se pencha et coupa les liens de la jeune fille. La malheureuse enfant fit un bond et disparut au fond des bois comme une antilope effarouchée. Mais, au même

instant, Johnson ajusta le *cow-boy* qui lui tournait le dos et lui déchargea son revolver, à bout portant, jusqu'à travers la poitrine.

Loïs se releva automatiquement, poussa un grand cri d'appel, tira la gâchette de son « 44 » qui partit en l'air, puis il roula à terre, inanimé. Johnson, complètement dégrisé, lui prit ses cartouches et son revolver et remonta à cheval. Il devinait bien que les camarades de Loïs ne devaient pas être loin.

— Cela vous apprendra à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, mon beau monsieur! fit-il; et maintenant au galop, car on vient...

Lorsqu'on a vécu des années au désert, on arrive à comprendre les cris d'hommes ou d'animaux tout aussi bien qu'un langage articulé : celui de Loïs, un cri de mort ou d'agonie, fit pâlir Sheffield, lorsqu'il frappa ses oreilles, non loin de la scène atroce. Il se rua à travers bois, d'autant plus bouleversé que le silence s'était rétabli, maintenant, presque effrayant après l'appel désespéré; mais il n'aurait rien aperçu devant la hutte de Johnson, si son cheval n'avait sauté, tout à coup, pardessus un obstacle en travers du sentier. Cet obstacle, c'était Loïs. Sheffield bondit à terre sans attacher son cheval et mit la tête de son ami sur ses genoux : les yeux étaient ouverts, mais ils devenaient vitreux.

— Je... je vais mourir, Sheffield.

— Allons donc ! mais qui vous a tiré?

— Johnson: il allait tuer son Indienne, je l'ai empêché, et...

Ah ! la mort qui venait vite, sous les grands arbres verts, où chantaient les oiseaux bleus montés du sud !... Elle le prenait à la gorge et le suffoquait de sang noir: le sang des poumons. Sheffield lui-même, les dents serrées, ne pouvait plus parler : oui, Loïs allait mourir, et les grimaces de ceux qui entourent un agonisant pour lui cacher la vérité n'étaient plus nécessaires ; dans le silence, le visage et les yeux de Sheffield parlaient tristement.

— Sheffield... je vais mourir... tirez de mon cou le médaillon... oui... ouvrez-le.

— C'est elle... c'est Evelyn... laissez-moi la regarder. Vous verrez, derrière, toute ma vie d'autrefois... vous comprendrez.

Le sang l'étouffa encore : il coulait si fort maintenant par le coin des lèvres amincies, sous le souffle haletant ! Il transperçait les habits de Sheffield.

— Vous comprendrez que... content mourir... dites-le-lui, un jour... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié !

Un spasme, les grands yeux bleus se ferment, s'effondrent tout troubles : Loïs est mort. Sheffield pleure en récitant machinalement un *De profundis ;* il voudrait être mort, lui aussi, à côté de ce vaillant dont la fin a pourtant été moins cruelle que la vie. Dans les grands arbres verts, balancés par la brise, chantent toujours les oiseaux bleus montés du sud.

Autant vous le dire, Evelyn, puisqu'on a promis au pauvre mort que vous sauriez tout un jour. Quand ce récit vous parviendra, s'il vous est une surprise désagréable au milieu de votre vie heureuse, si même le cœur vous fait mal à ces souvenirs, vous vous direz que lui a bien plus souffert à cause de vous ; et son agonie sera le châtiment de la très luxueuse existence où vraiment, sans la mort qui vous prendra aussi un jour, vous pourriez vous croire au-dessus de l'humanité.

Nous l'avons enterré là-bas, au bord du French Creek, sous les chênes verts ; sa carabine est couchée à côté de lui, une petite croix sur les tristes lèvres qui souriaient si rarement, et, sur la poitrine, votre médaillon Sur la tombe enfin, une croix de bois et tout autour une haie, pour que nul ne foule aux pieds la terre où il dort aux étoiles, en vrai *cow-boy*, caressé par le souffle vierge de la Prairie. C'était un vaillant, qui a donné sa vie sans compter, comme jadis il avait donné son amour. Vous l'aviez renié ; plus miséricordieuse, la mort lui a enfin accordé le repos. Que Dieu vous garde, Evelyn de Vère !...

XXV

THOMAS LABONTÉ

Thomas Labonté digère, étendu béatement sur son lit de camp, au milieu du petit réduit qui lui sert de cuisine et de

chambre à coucher. Dans le box attenant à la cabane; El Mahdi, qui dévore son avoine, frappe le sol presque en cadence; et ce bruit-là berce l'ancien cuirassier, comme aux jours déjà lointains de ses gardes d'écurie au régiment.

C'est un cheval nerveux que ce Mahdi, qui a vite fait de jeter à terre, d'un coup de museau, la moitié de son avoine, au fond du trou déjà profond creusé sous sa mangeoire à coups de sabots. C'est pourquoi Labonté, aussi paresseux que poltron, lui adresse tous les jours une verte réprimande, après l'avoir attaché préalablement, pour lui ôter l'envie de recommencer. Il n'y a pas réussi du reste, et il lui faut continuellement combler le trou avec de la terre. Tout autour de cette cabane, — un des postes du T. O. T., — dans un rayon d'un mille, broutent paisiblement les cinquante poulinières de sang confiées à la garde dudit Labonté, et à celle de leurs seigneurs et maîtres, Messenger le jour, El Mahdi la nuit[1]. Un vrai harem pour trois mois, sans rivaux... Le bonheur parfait, sauf pour Thomas qui tremble devant El Mahdi en liberté. Cependant, par une exception bien rare, l'Arabe se laisse reprendre au matin, pour retourner au repos de son box : il aime Labonté et ses discours sans fin, auxquels il répond par de petits hennissements.

« Le pays manque absolument de charme sous le rapport du sexe, méditait l'honnête gardien, entre deux bouffées de sa pipe ; mais on s'en passe plus facilement que la chambrée autrefois ne l'aurait cru... Quant à être aussi sauvage qu'on voulait bien nous le faire croire... »

Boum !... sssst ! Une détonation lointaine, puis une balle qui traverse de part en part la cabine, à deux pieds au-dessus du rêveur ; et par le trou qu'elle a fait à la cloison, un soleil où dansent des milliers d'atomes vient illuminer la pièce.

El Mahdi renifle avec force, la pipe de Labonté se brise net entre ses dents...

— Qu'est-ce que ?...

Boum ! une autre détonation, plus rapprochée cette fois ; Thomas se précipite à la porte, assez peu rassuré.

1. Deux étalons de même race se relaient souvent pour la garde d'un même troupeau sur les *ranches* de l'Ouest.

Il voit se diriger vers lui un gaillard à mine patibulaire, la carabine encore fumante ; son cheval chancelle, est près de s'abattre, tandis que là-bas, à un mille environ, des cavaliers apparaissent sur la crête des collines.

— Un cheval! un cheval! crie Johnson — car c'est lui — un cheval ou une balle !

— Voici des balles, mais je n'ai pas de chevaux, répond Labonté en tremblant de tous ses membres. Il faudrait en lacer un dans le *corral*.

— La balle dont je parle, c'est celle que je vais vous mettre dans la tête, triple idiot! s'écrie Johnson exaspéré. Lacer un cheval? Je n'aurai jamais le temps!... Mais qu'est-ce que j'entends? Ah! fils de chienne!... et tu me disais que tu n'avais pas de chevaux! Tiens, attrape !

Et il envoie un coup de crosse à Labonté, qui le pare juste assez pour ne pas en être assommé. Ce qu'il avait entendu, c'était le salut de bienvenue d'El Mahdi ; sans perdre une minute, il lui jette sur le dos la selle de son propre cheval, puis le bride avec précaution, car il a reconnu le fameux Arabe. Alors, il ordonne à Thomas, qui tremble au point de ne pouvoir faire la moindre résistance, de changer d'habits avec lui ; tous les deux sont de la même taille, mais Johnson est brun et Labonté blond filasse ; le premier porte un petit chapeau mou assez élégant, avec une veste en cuir, et le second un grand sombrero de *cow-boy* avec un *slicker* [1] jaune. En quelques secondes, l'échange est opéré, le mineur commande alors à Labonté de seller son cheval, qui est resté là, la tête basse, et de le suivre.

Tout cela s'est passé derrière la cabane : du côté opposé, les poursuivants, réunis sur une petite colline, semblent tenir conseil, étonnés par la disparition de celui qu'ils poursuivaient. Lorsqu'il reparaît avec son compagnon, ils repartent au galop sur ses traces, et les balles sifflent de plus en plus nombreuses à leurs oreilles.

— Est-ce les Indiens? demande en frémissant Labonté.

— Tout juste ! s'écrie Johnson ravi. Toute la réserve est en pleine révolte : avant ce soir il y aura bien des gens qui cher-

1. Manteau imperméable.

cheront leurs scalps... Allons ! au galop, si vous tenez au vôtre !

— Mais ils sont vêtus comme nous ! dit Labonté qui vient de risquer un coup d'œil en arrière ; ils gagnent sur...

Une balle qui vient effleurer le pommeau de sa selle le fait sauter d'épouvante, puis se coucher sur son cheval, qu'il éperonne avec l'énergie de la dernière heure.

Johnson se retourne, sans ralentir l'allure d'El Mahdi, et envoie trois balles aux cavaliers qui ne se trouvent plus qu'à un demi-mille environ, et qui sont au moins une douzaine : il ne blesse aucun d'eux, du reste, et, avec un juron, il accélère encore l'allure de l'Arabe.

— Je ne peux plus vous suivre... vous m'avez donné le mauvais cheval, gémit Thomas.

— Mauvais ? Il a trente milles au galop dans les jambes, mon garçon, et voilà tout. Si vous savez faire, vous pourrez encore échapper à ces sauvages. Tournez à gauche dans le *Bear's cañon*[1], et filez si vous tenez à votre chevelure !... Moi, je m'en vais par ici...

Il disparaît en achevant ces paroles, par un des innombrables *cañons* qui commencent à crevasser la plaine en cet endroit.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi, crie Labonté. Le lâche qui m'abandonne !... Et cette misérable rosse qui ne veut plus marcher !... Quel pays ! quel pays !... Moi qui étais si tranquille !... Ah !...

Un chien qu'il ne reconnaît pas vient de lui sauter aux jambes, un grand chien noir avec des yeux mauvais, la langue hors de la bouche. Il fait une fois le tour du cheval, puis bondit dans la direction qu'a prise Johnson.

Au même instant, les poursuivants apparaissent à l'entrée du *cañon* dont Labonté suit péniblement les détours. Les balles sifflent de nouveau à ses oreilles... Il fait un dernier effort, presse de l'éperon et de la cravache sa monture épuisée. Mais le mors s'agite inutilement dans la bouche sanglante, les flancs se laissent déchirer sans frémir, et la pauvre bête s'abat pesamment avec une sorte de râle. La tête de Labonté porte sur un caillou aigu, il se croit mort alors qu'il

1. « Ravin de l'Ours. »

n'est pas même évanoui, et reste immobile par terre, haletant, à côté de son cheval.

— Garde à vous, Andy! crie Twenty-Sixth, — car ce sont les *boys* du T. O. T. qui arrivent au galop, ces fameux Indiens. — Son cheval a mis le pied dans un trou de chien de prairie, mais lui doit être prêt à se relever, sa carabine en joue... soyez-en sûr... Prenez garde! mais prenez donc garde, par le ciel!... Allons! il a perdu la tête ou bien il ne peut plus tenir son cheval. Ho! Jessie, Sheffield, Jack, tous ensemble, mes bons!

Ils se précipitent en formant un grand cercle pour ne pas laisser Johnson tirer sur plus d'un homme quand il va se relever; mais Andy lui a déjà sauté sur le dos, et lui serre le cou à l'asphyxier.

— Mon doux Jésus! râle Labonté, ayez pitié... Oh! monsieur, monsieur!...

Il a reconnu Andy. Celui-ci se redresse hébété: rêve-t-il? est-il fou? Ce sont les habits de Johnson, et c'est Labonté qui les porte.

— Qu'est-ce que vous faites là, idiot? s'écrie Twenty-Sixth. Pourquoi avez-vous les habits de Johnson? Pourquoi vous sauviez-vous?... Allons! vous êtes son complice : autant vous pendre tout de suite, ici; ce sera, à coup sûr, une canaille de moins... vous ne valez pas une balle!

— Grâce! gémit Labonté. Ce n'est pas ma faute...

Mais le souffle et la parole lui manquent devant tous ces visages irrités, qu'il trouve même féroces.

— Où est Johnson? demande Andy, hors de lui. Parle, ou je t'envoie une balle!

— Qui est-ce, Johnson? fait Labonté anéanti.

— Celui que nous poursuivions tout à l'heure.

— Oh! Cet homme qui me disait que vous étiez des Indiens?... Il a pris par ici, après avoir changé d'habits avec moi...

— De cheval aussi, à ce que je vois... Et lequel monte-t-il donc?

— Il a pris... Oh! pardon, monsieur!

— Allons, parle donc, misérable! Chaque seconde perdue compte...

— Il a pris El Mahdi!

— El Mahdi! El Mahdi!... Lâche, qui n'a pas résisté! Lâche! lâche!... Tiens, voilà pour toi! va-t'en que je ne te voie plus!... El Mahdi!... jamais nous ne le rattraperons!

Andy fait pleuvoir une grêle de coups de poing et de pied sur Labonté ; les autres *cow-boys* font de même, et le malheureux roule de nouveau à terre, tandis que la petite troupe repart sur la piste de Johnson.

Seulement, un peu plus loin, Cœur-d'Alêne, le vaillant petit cheval d'Andy, commence à souffler : gare au tétanos *(lock jaw)*. Il faut ralentir l'allure.

— Nous ne le rejoindrons pas aujourd'hui, dit Twenty-Sixth. Quinze minutes d'avance et El Mahdi entre les jambes ! Mon pauvre Sheffield, ce sera pour une autre fois... Tiens ! qu'est-ce donc que cela ?

Cela, c'est le corps de Gordon, le lévrier célèbre : une balle lui a traversé la tête, et sur son oreille on a épinglé un papier. Twenty-Sixth descend, et lit à voix haute :

Si vous continuez à me poursuivre, je vous tuerai tous comme ce chien.

JOHNSON

Il n'était pas pressé, le général, et il savait bien la vitesse d'El Mahdi, pour avoir ainsi perdu quelques secondes à griffonner ce défi ; mais, s'il avait pu voir les visages des *cow-boys*, lorsqu'ils contemplèrent Gordon, lorsqu'ils entendirent Twenty-Sixth, s'il avait pu lire dans leurs yeux sombres tout ce que leurs bouches énergiques ne voulaient, ne pouvaient plus dire, — oh ! alors, Johnson, comme vous auriez éperonné l'arabe, comme vous auriez brûlé prairies, *cañons* et collines !

Andy s'est précipité sur le cadavre encore chaud de son fidèle camarade de bonne et de mauvaise fortune ; la tête dans les mains, il relit le billet de Johnson.

— Garçons ! dit-il enfin, je jure devant vous de tuer moi-même...

— Ne jurez pas cela, s'écrie vivement Twenty-Sixth : cela vous portera malheur !

— Oui, je jure de tuer cette misérable brute d'homme qui ne vaut pas mon chien...

— Arrête ! dit Sheffield ; tu perds ton chien et ton cheval ; moi, je perds mon meilleur ami. Écoutez bien, vous tous : sur le sang de Loïs dont ces mains sont encore couvertes, — et il levait en l'air ses bras ensanglantés, — je jure de les

laver dans celui de Johnson !... Twenty-Sixth, pour la première fois depuis bien des années, je ne pourrai pas achever le *round up* avec vous. Je partirai avec Jack et Andy, dès que nous aurons changé de chevaux.

— Que Dieu vous aide ! firent tous les cavaliers, profondément émus.

Et sans le *round up* qui les attendait là-bas, à l'Ouest, tous, jusqu'au dernier, ils auraient suivi Sheffield et ses camarades.

XXV

LE VOLCELEST

Sonnez donc le volcelest !
La bête est près :
Elle a passé par ici,
Les chiens sont après,
Car voici son pied tout frais
Dans la forêt.

Les *cow-boys* du T. O. T. sont repartis. Andy, Jack et Sheffield ont continué la poursuite de Johnson, avec trois chevaux de rechange chacun. Déjà, les rares pionniers des plaines se sont émus du meurtre atroce de Loïs de Bère, et plusieurs d'entre eux ont même voulu rabattre l'ex-général sur ses poursuivants ; mais leur manque d'unité, le peu d'intérêt qu'ils ont à sa capture, cette hésitation, vieille comme le monde, de tous les caractères ordinaires devant la volonté énergique d'un bandit, tout a contribué à rendre jusqu'ici leurs efforts inutiles. La poudre a parlé, les langues encore davantage, mais Williams Johnson est toujours libre, là-bas, vers le Wyoming, où El Mahdi l'a emporté en quelques jours. Avec la rage d'une bête acculée, il a démonté plusieurs de ceux qui voulaient lui barrer la route, et, quoiqu'il n'ait pas encore osé attendre les *boys* du T. O. T., il se rit toujours de la proclamation du gouverneur du Dakota :

AVIS

Mille dollars sont promis par nous, gouverneur du territoire, à qui rapportera mort ou vivant le nommé Williams Johnson, dont signalement ci-après...

— Mille dollars ! plus que je n'ai jamais valu ! dit le général en lisant, avec quatre ou cinq personnes, l'affiche qu'on vient de poser à Devil's Butt[1], où il est arrivé le matin même, inconnu de tout le monde.

On le regarde, et on s'écarte avec respect ; Johnson rit aux éclats : il se sent si fort et si courageux, devant tous ces gens-là !... Et cependant, oui, il vaut mieux repartir, car ces damnés chiens des Black Hills pourraient arriver d'un moment à l'autre...

Si bien qu'elle est restée légendaire là-bas, la chasse à courre de Johnson par les *boys* du T. O. T. Neuf chevaux de rechange d'un côté, un arabe de l'autre, la partie était égale, quoique l'arabe commençât à faiblir, à en juger par ses foulées plus rapprochées : les traces, perdues un jour, se retrouvaient le lendemain. Au bout de cinq jours de crochets et de fausses brisées, Jack et Andy remarquent soudain que leur gibier a dû être rejoint par un compagnon : à côté des empreintes à rainure creuse d'El Mahdi se détachent en effet celles d'un cheval sans fers, d'assez petite taille. Qui cela peut-il bien être ?

Au fort Mac Kinney, le *foreman* du *Swan cattle Co*[2] leur apprend que Yorkey Bob, l'ancien camarade de Calamity Jane, a détroussé, le revolver au poing, seul, la voiture régimentaire qui portait en Nebraska la paie du fort Robinson, — $ 8 000, — puis, est remonté au nord, où il a été vu en compagnie de Johnson. Tous les deux se dirigeaient vers la *Crazy woman creek*[3].

Ce jour-là les trois *cow-boys*, campés sur le Pumpkin Butt[4], tinrent conseil.

— Voilà qui va égaliser un peu la partie, dit Andy. Il me répugnait, en vérité, d'être trois contre un !

— Sottise ! répond Jack, vous ne savez pas comme Bob tire vite et juste !

— Ça ne peut pas durer ainsi ! fait Sheffield. Nous devons être sur le point de le rejoindre : trois cents milles en cinq jours !... El Mahdi a marché sur son avoine de *ranch* : le changement de nourriture va le mettre à bas.

1. « Butte du diable. »
2. « Compagnie de bétail du Cygne ».
3. « Ruisseau de la Femme folle ».
4. « Butte de la Courge ».

— Ne vous y fiez pas, réplique Andy. Vous ne connaissez pas El Mahdi. Je vous dis que nous crèverons nos montures si nous n'arrivons pas à cerner Johnson...

— Laissez-moi aller prendre le train pour Green River, d'où je me rabattrai sur vous, demande alors Sheffield : il faut en finir. Tenez! la nuit dernière, j'ai revu Loïs comme je vous vois à présent, avec son grand trou de « 44 » à travers la poitrine... Il était si triste que je me suis levé malgré moi... et j'avais peur, et je suis allé seller mon cheval pour partir sur les traces du meurtrier. Je me suis réveillé en essayant de monter en selle...

— Vous ne partirez pas, dit Andy : si nous nous séparons, la chasse est finie, nous perdrons le temps à nous chercher les uns les autres. Mais, au fait, comment n'y avons-nous pas pensé? Les *boys* du *Swan* disent que Spurlock descend vers le sud, le long du Green River, avec un troupeau de vaches. Je vais lui télégraphier du fort Mac Kinney, lui raconter l'affaire et le prier de battre les environs jusqu'à notre arrivée, puisque Johnson semble se diriger de ce côté-là[1]...

— Bravo! s'écrie Jack, je vais porter la dépêche : si Spurlock vient, nous tenons Johnson!

Et il avait raison, — tant il est rare de rencontrer ici-bas une volonté qui ne recule jamais et dont rien, rien au monde, on le sait, ne peut changer la résolution!... Où êtes-vous donc à présent, Spurlock aux yeux si calmes et si durs, Spurlock de ce désert que vous aimiez tant? Auprès de vous, la vie était si sûre! auprès de vous nous pensions que rien n'était impossible, et pourquoi? Parce que vous-même, autant et plus que tous encore, vous aviez foi dans votre adresse, dans votre force, et surtout dans votre courage!... Que de fois, depuis votre descente aux pays chauds, les *cow-boys* du Dakota et du Wyoming ont crié aux heures de danger : « Spurlock! oh! Spurlock, où êtes-vous?... » Mais la prairie devenait trop peuplée: vous êtes allé au pays des Aztèques et des

1. Les *cow boys* qui emmènent des troupeaux d'un État dans un autre ont toujours soin, sur leur passage, de demander au maître de poste les lettres ou les télégrammes qui les attendent quelquefois des mois dans les postes frontières du Far West.

cactus, là où la civilisation est morte et ne renaîtra plus...

Et vous qui lisez ces souvenirs, après une journée passée à travers cette foule qui peine et qui sue dans la fièvre d'une vie factice, oubliez un moment les chemins de fer, les tramways électriques, les ascenseurs, les phonographes et même les téléphones ; pensez aux grands bois sombres et tranquilles, rêvez à la prairie immense et libre, où l'on est deux fois homme parce qu'on y est plus près de Dieu, plus loin des villes, et dites si vous ne regrettez pas l'existence telle qu'elle nous fut donnée aux premiers jours de la création; dites si, au plus profond de votre être, ne frémit pas encore un amour de la vie que nous appelons sauvage, un amour que trois mille ans de civilisation n'ont pu détruire, parce qu'il nous vient de Dieu et qu'il y retournera?...

Le dixième jour de leur furieuse chevauchée, de grand matin, Andy regardait l'horizon, du haut d'une de ces collines escarpées qui déchirent le Wyoming en tous sens, et de plus en plus à mesure qu'on se rapproche des Montagnes Rocheuses; il aperçut au loin un cheval libre, galopant comme s'il avait eu deux cents loups gris à ses trousses. Tout à coup, le *cow-boy* se frotta les yeux, — il venait à peine de se réveiller, — puis enfin ne put retenir un cri enthousiaste :

— Mahdi! Mahdi! Mahdi!

Les échos centuplèrent l'appel : le cheval noir s'arrêta, un instant, sur un de ces monticules-tombes où dorment depuis des siècles les populations primitives de l'Amérique; d'en bas, il regarda celui qui l'appelait... Oui, c'était bien El Mahdi, crinière au vent, naseaux frémissants, si largement ouverts! Il reconnut Andy, fit un signe de tête en encensant avec fierté, frappa du pied en ronflant à travers la brume du matin, puis reprit sa course furieuse vers son harem du Dakota.

Andy le suivit du regard aussi longtemps qu'il put. El Mahdi en liberté, c'était l'hallali de Johnson qui sonnait! Le *cow-boy* alla raconter à ses camarades ce qu'il venait de voir :

— Je plains l'homme de garde, ajouta-t-il, et surtout l'étalon qui se trouvera dans la bande d'El Mahdi lorsqu'il va y arriver!

Les trois cavaliers piquèrent des deux immédiatement sur Green River, d'où ils ne se trouvaient plus que tout juste à quarante-cinq milles. Ils avaient deviné à peu près ce qui s'était passé. En atteignant ce village perdu dans le désert, la veille, Johnson était d'abord allé boire avec Yorkey Bob cette eau-de-vie qu'il leur avait été impossible de se procurer durant leur fuite. Il avait laissé El Mahdi attaché devant la porte. Quand il sortit, il voulut remonter en selle, mais le cheval, très fatigué, se mit à tourner sur place, pour lui faire comprendre qu'il était temps de se reposer.

Johnson était ivre : il oublia à quel cheval il avait affaire, et le frappa de sa cravache plombée entre les deux yeux.

Ce fut le premier, ce fut le dernier coup, en vérité, que reçut jamais l'arabe noir : il se cabra, superbe; la bride, par laquelle il était attaché, se brisa net entre ses dents serrées, les deux sangles éclatèrent sous l'effort indigné de ce beau corps tout nerf : El Mahdi fut libre... Sans même regarder la brute qui jurait devant lui, ni ceux-là qui étaient accourus, il bondit haut dans les airs, les quatre jambes repliées comme un chamois, par-dessus le cercle de curieux, et disparut semblable à une vision fantastique. Johnson le regarda fuir comme il aurait regardé, avec hébétement, son sang couler d'une blessure mortelle : c'était bien sa vie qui s'enfuyait là ; tout était fini.

XXVI

LA BÊTE PRISE

Le *saloon* de Redmond, à Green River[1], est rempli de *cow-boys* et de *desperados*, et Redmond se frotte joyeusement les mains : il y a déjà un baril de whisky de parti, cinquante dollars net de bénéfice ; ce n'est pas trop mal pour une soirée. Pas de querelles encore : tous de bons enfants. Dans le coin le plus sombre, Yorkey Bob et Johnson se sont assis à

1. Beaucoup de stations de chemins de fer, comme Green River, se trouvent au milieu d'un vrai désert, mais n'en sont pas moins parfaitement approvisionnées par les convois quotidiens.

une table de poker ; le grand feutre sur les yeux, la main en éventail devant leurs cartes, ils élèvent leur mise en petites pyramides, sans dire un mot. Leurs voisins, tout aussi sombres, cherchent à deviner leurs physionomies, mais c'est peine perdue : l'ivresse et le jeu, voilà seulement ce qu'on y peut lire, les deux passions qui leur font perdre tout sentiment de prudence et qui ont triomphé de leur raison après quinze jours d'abstinence.

Les pyramides montent toujours; les jeux s'abattent. Yorkey Bob perd une somme énorme, mais son associé Johnson gagne, ce qui rétablit la balance. La chance revient au général ! Un éclair dans ses yeux sanglants, et il attire à lui toute la masse d'or, tandis que ses voisins jurent en dedans, sans rompre le silence fiévreux. Que ne fera-t-il pas avec tout cet argent ! D'abord, acheter son pardon du gouverneur général ; ensuite...

Ensuite, il relève la tête, et ce qu'il aperçoit là-bas, près du comptoir inondé de lumière, le rend plus pâle que les murs blanchis à la chaux : ce n'est pas le gouverneur général du territoire ; non, c'est un homme que tout l'or du monde n'achèterait pas — qu'en ferait-il, au reste ? — c'est Spurlock, du T. O. T., lui qu'il croyait parti depuis longtemps pour l'Amérique du Sud... Johnson se met à trembler convulsivement; ses mains ramènent l'argent vers lui pour le mettre dans ses poches ; il va tirer son revolver, tuer cet homme, puis se sauver là-bas, bien loin, au désert... Mais l'argent tombe à terre, les mains sont trop crispées sur la table pour le ramasser, et ses yeux qui se dilatent ne quittent plus ceux du *cow-boy*.

Spurlock a frémi, lui aussi, en le reconnaissant ; il a tiré ses deux revolvers de leurs gaines, mais sans ajuster le misérable ; cependant, il marque déjà l'endroit où il lui trouera le front s'il fait mine de résister.

Yorkey Bob lève la tête ; il ne connaît pas de vue Spurlock, mais il devine tout de suite ce qui effraie son associé : sous la table, sans un geste apparent, il met le doigt sur la gâchette de son revolver.

Tout à coup, Spurlock s'écrie :

— Venez avec moi, Johnson ! j'ai à vous parler au dehors. Tenez donc vos mains tranquilles, voulez-vous !

Johnson reprend alors tout son sang-froid :

— Et qui êtes-vous, l'ami?... Dites-moi ici ce que vous désirez! Je ne suis pas à vos ordres pour sortir à votre bon plaisir !

Les joueurs de poker applaudissent; toute la salle devient attentive. Spurlock fronce les sourcils.

— Oui ou non, sortirez-vous?

— Non!

— De quel droit venez-vous interrompre le jeu, étranger? crie maintenant Yorkey Bob. Redmond, s'il y a tout à l'heure du sang versé, ce sera votre faute... On ne peut donc plus boire en paix ici!...

— Oui, reprennent plusieurs voix irritées ; est-ce qu'il croit nous faire peur avec ses revolvers, ce *tenderfoot*-là? Nous aussi, nous en avons ! A la porte, l'intrus... à la porte!

— Sortez d'ici, monsieur, dit Redmond. Si vous cherchez des querelles, allez les vider dehors...

— C'est tout ce que je demande! — répond Spurlock, en sortant à reculons, sans quitter des yeux Johnson.

Bien des revolvers sont tirés des ceintures, plus d'un doigt appuie sur les gâchettes, mais il semble indifférent à tout, excepté à celui qui a tué là-bas, aux Black Hills, le camarade aimé, Loïs de Bère.

Sur le seuil, il s'arrête une seconde, et promène les yeux autour de lui.

— Je suis Spurlock, dit-il simplement, Spurlock du T. O. T. Vous pourriez me tuer, mais vous savez bien qu'avant de tomber, j'en aurais tué au moins six parmi vous autres. Cet homme-là a lâchement assassiné un de mes camarades; vous ne voulez pas me laisser l'arrêter ici : ça vous regarde... mais jusqu'à ce qu'il soit sorti de votre *bar*, vous me répondez de lui sur votre tête, Redmond, foi de Spurlock !

Il sortit sur ce discours, le plus long de sa vie, et referma si vivement la porte que Yorkey Bob ne put lui adresser la balle qu'il lui avait réservée pour ce moment-là. Le nom seul de Spurlock avait du reste produit une profonde impression dans la salle, et ceux qui étaient près des fenêtres regardèrent le *cow-boy* monter Royal II, et disparaître au galop dans l'obscurité naissante.

Il y eut un instant de silence, puis une conversation générale; cependant bien des regards, qui disaient beaucoup de choses, se tournaient vers Williams Johnson. On venait de reconnaître le meurtrier; mille dollars de prime pour sa tête, les mille dollars dont les quatre chiffres s'étalaient sur une proclamation au milieu de la salle même, ce n'était pas à dédaigner: seulement, ce damné Spurlock, autrement dit Mexican Joe, était en travers du jeu, et il avait une de ces réputations qui ne font pas désirer beaucoup d'intimité.

La salle redevint silencieuse. On se mit à boire et à jouer; au bout de quelques heures, presque tous ceux qui la remplissaient sortirent un à un, et les pas de leurs chevaux s'étaient perdus depuis longtemps dans la nuit, lorsque Redmond s'approcha des deux derniers consommateurs. C'étaient Johnson et Yorkey Bob.

— Il est bien tard, dit-il: je vais fermer.

Johnson regarda Bob.

— Il se souvient de ce qu'a dit Spurlock, fit-il avec un sourire un peu nerveux.

— Et vous? répliqua Redmond.

— Moi? allons donc! si ce n'était pas pour vous prouver le contraire, je resterais ici jusqu'à demain... Ce n'est pas la première fois que je le rencontre, cet oiseau-là!

Non, ce n'était pas la première fois, et, quoiqu'il ne fût pas précisément un lâche, toute sa chair frémissait au souvenir de Minnesela, de l'atroce brûlure: comme la bête féroce devant le dompteur, il se sentait dominé. Et puis, il avait trop bu, ce soir-là, et son cerveau en feu voyait dans les yeux de Redmond, dans ceux de Yorkey Bob même, la tentation des mille dollars de prime: — *mort ou vivant*. — Il avait cependant partagé son gain énorme de la soirée avec le bandit; mais quoi! est-ce qu'on ne désire pas avoir toujours plus qu'on ne possède?

— Redmond, dit Yorkey Bob, amenez-nous donc nos deux chevaux en face de la porte de derrière, sans bruit. Regardez bien tout autour de la maison si vous apercevez quelqu'un: une fois en selle, je me moque de tous les Spurlock du monde... Tenez, voici pour vous.

La nuit était tranquille, mais il faisait si noir qu'on ne dis-

tinguait pas l'autre côté de la rue : Redmond écouta quelques minutes, puis fit le tour de la maison avec les deux chevaux.

En une seconde, les deux hommes furent en selle et au galop ; on entendait encore leurs foulées lointaines sur le sol sec de la Prairie, lorsqu'un autre cavalier passa ventre à terre tout contre Redmond, mais sans lui laisser le temps de reconnaître son visage.

— C'est Spurlock, se dit le cabaretier : il devait être par là, à monter la garde, quand il les a entendus s'éloigner du côté opposé. Il y aura du sang tout à l'heure, mais cela ne me regarde pas.

Il verrouilla soigneusement sa porte et ses fenêtres, et s'étendit sur un lit de camp, au milieu de son cabaret.

Les deux bandits avaient déjà dépassé les dernières maisons de Green River, quand Yorkey Bob se retourna, inquiet.

— On nous poursuit, dit-il : écoutez plutôt !

— Oui, répondit Johnson. Prenez à gauche, je continue sur la droite : nous les recevrons ainsi entre deux feux.

— Pas du tout ! faisons volte-face et attendons... Y êtes-vous ? Attention ! je vois le cheval.

Il pouvait bien le voir : car Royal II, lancé à toute vitesse, était blanc d'écume. Bob fit feu deux fois ; Johnson, moins habitué au tir rapide, une fois : le sombrero de Spurlock tomba à terre. Bob poussa un hourra : le *cow-boy* devait être tué. Mais, au même instant, il y eut une lueur au côté droit de Royal II, une détonation, et le *desperado* tomba, le visage en avant, sur son haut pommeau de selle : son cheval affolé s'emballa dans la direction de Green River. Le pied droit dans l'étrier, la main gauche portant au bout de sa cravache de cuir, haut dans les airs, le grand sombrero, Spurlock, couché le long de Royal II auquel il se cramponnait de la main droite, avait chargé les bandits à la mode indienne : une balle lui avait coupé deux doigts, mais sa ruse de sauvage lui avait sauvé la vie. Il n'avait tiré qu'une fois, presque à bout portant, et il était déjà débarrassé du plus dangereux de ses adversaires.

Il se remit en selle, passa son revolver à la ceinture, prit son vieux lasso de cuir ; sa main gauche le faisait souffrir atrocement : il cracha deux fois sur ses doigts mutilés le jus

de tabac que même à cette heure il chiquait encore, puis éperonna son cheval sur Johnson.

La monture de celui-ci, mustang à peine dompté, acheté à Green River, ne valait pas El Mahdi; malgré les efforts de son cavalier, il s'était rué sur les traces de son camarade, et une frayeur indomptable l'emportait loin de cette bête étrange, moitié homme, moitié cheval, qui tout à l'heure lui avait presque brûlé les naseaux. Cependant Royal II se rapprochait petit à petit, et le lasso tourbillonnait en grands cercles concentriques. Lorsqu'il fut bien en ligne, de façon à ne pas être renversé par le choc, Spurlock lança le nœud coulant; Johnson se retourna pour tirer, mais il aperçut le lasso; il eut la présence d'esprit d'étendre les bras en croix pour l'arrêter dans sa chute: un mouvement de tête, alors, et il serait sauvé. Le nœud était trop largement ouvert: il passa au delà de la croix. Spurlock arrêta net son cheval, l'accula sur les jambes de derrière, enroula l'extrémité du cuir autour de son pommeau à armature d'acier.

Brusquement l'ex-général fut arraché de sa selle, jeté à terre, puis emporté au galop furieux de Royal II vers Green River. Spurlock ne regarda même pas une fois le misérable dont le corps bondissait au-dessus des sauges; il passa devant le *saloon* de Redmond et ne s'arrêta qu'une fois sorti du village, au sud. Il mit alors pied à terre, ficela Johnson évanoui, le jeta en travers de sa selle, et reprit sa course vers le grand cañon de San Juan, mais à une allure plus modérée.

Redmond, qui l'avait vu passer de sa fenêtre, alla se recoucher fort mélancolique. Mille dollars de perdus pour lui! Cela ne se trouvait pas tous les jours!

XXVII

HALLALI

C'était bien l'avis de Nathan, lorsqu'il vint le lendemain matin proposer au cabaretier un achat de whisky, — une occasion, — et qu'il apprit ce qui s'était passé dans la nuit. Le personnage était d'une activité si extraordinaire qu'il sem-

blait doué du don d'ubiquité : il se trouvait toujours à point nommé où il y avait une bonne affaire à conclure ; mieux que pas un *cow-boy* il écumait la Prairie en tous sens, exerçant mille et un métiers différents, qui finissaient par arrondir son compte chez le banquier là-bas quelque part, dans l'Est, car il ne dépensait rien pour lui-même, et d'être plus sale, plus crasseux au moral comme au physique, jamais le Dakota ou le Wyoming n'en avaient connu parmi tous leurs aventuriers.

Sitôt que Redmond lui a conté la nouvelle, Nathan se frotte les mains, rit et parle bas, tout seul, puis, laissant le marché en suspens, signe d'une préoccupation extraordinaire, repart au petit trottinement de sa nouvelle mule, dans la direction que lui indique le cabaretier. Redmond le suit des yeux quelque temps, et rentre en haussant les épaules :

— Il est fou ! se dit-il. Que diable a-t–il pu lui passer par la tête ?

Une fois hors de vue, Nathan ôte ses bottes, en retire une liasse de banknotes et les compte amoureusement : deux cents dollars ! Les bénéfices d'un mois !... Et le voilà qui se remet à rire et à parler tout bas, en les refourrant dans leur cachette, ces petits billets qu'il va quintupler avec l'aide du Dieu d'Abraham et de tous les patriarches. Absorbé dans ses calculs il ne voit pas arriver celui qu'il cherche : Spurlock. — Spurlock légèrement pâle, la main gauche enveloppée d'un linge ensanglanté, qui se dirige vers Green River, sans doute pour s'y faire soigner.

Le *cow-boy* est à trois cents mètres sur la droite : il passe sans même regarder Nathan. Celui-ci pousse une sorte de gloussement.

— *Hello !* monsieur !

— *Hello !* répond machinalement Spurlock.

— Monsieur ! monsieur ! je voudrais vous parler.

— Quoi ?

Nathan s'approche : il tire sa barbe, ouvre la bouche sans rien dire, cligne des yeux d'un air rusé.

— J'ai une petite affaire pour vous, une que vous aimerez, j'en suis sûr : et puis ce sera du comptant, là, tout de suite, si nous tombons d'accord...

Spurlock est de mauvaise humeur, ce matin-là ; le juif,

qu'il reconnaît, l'impatiente avec ses discours et ses grimaces. Pourtant, il est possible qu'il veuille lui acheter un cheval ou une vache.

— Est-ce un cheval que vous désirez? demande-t-il; j'en ai dressé un, il y a huit jours, qui ferait parfaitement votre affaire : je vous le vendrai cinquante dollars.

— Je n'ai pas besoin de cheval, puisque j'ai une mule; c'est une bien meilleure affaire pour vous, et...

— Une vache, alors?

— Non, non... Excusez-moi, monsieur, mais je pensais, je croyais qu'avec cent dollars, on pourrait, il y aurait moyen...

— Eh bien, quoi? voyons! Par les cornes du diable, expliquez-vous donc!

— Pardon, pardon, monsieur, ne vous fâchez pas... On m'a dit que... que vous aviez courageusement exécuté la loi en arrêtant ce bandit du Dakota, que vous l'aviez tué, et j'étais parti ce matin pour vous chercher et vous proposer de faire disparaître le corps, et vous éviter tous les désagréments...

— Et toucher aussi la prime de mille dollars que vous aurez achetée cent!

— Oh! monsieur! elle ne se touchera pas comme cela, cette prime : il y aura contestation, dénégation, peut-être poursuites ; et qui sait si on en touchera seulement le dixième dans un an?... La loi est si obscure!... Moi, ça me connaît, je finirais peut-être par m'y débrouiller, mais vous, vous n'avez pas le temps...

Spurlock ne répond rien ; ses yeux gris ont pris une curieuse expression; il ne sent plus du tout la souffrance de sa blessure, il a même une forte envie de rire. Mais Nathan interprète autrement son silence ; il reprend d'une voix douce, en tirant nerveusement sa barbe malpropre :

— J'irais bien jusqu'à cent cinquante... c'est le mieux que je puisse faire : une occasion unique pour vous de vous débarrasser de tout souci.

— Dites deux cents, et je vous laisse Johnson, fait Spurlock.

— Oh! mon Dieu! vous n'y pensez pas! c'est imp...

— Adieu, alors! fait le *cow-boy*, qui repart.

— Arrêtez! arrêtez!... Seigneur! que vous êtes donc pressé!

Spurlock continue sa route sans vouloir l'écouter davantage.

— Eh bien, oui, j'accepte! crie désespérément le juif en courant après lui.

Spurlock se retourne :

— Donnez l'argent!

Nathan a bien envie de lui faire observer que tout bon marché se conclut donnant, donnant; mais il n'ose pas : quelque chose lui dit qu'il perdrait là sa dernière chance. Il ôte sa botte avec effort, en tire cent quatre-vingt-dix dollars, et laisse un billet de dix tout au fond.

— Hélas! je n'ai que cent quatre-vingt-dix dollars!

— Cela fera l'affaire, répond Spurlock. Donnez.

Nathan lui passe les banknotes en soupirant. « Imbécile que je suis de n'avoir pas laissé vingt dollars au moins dans la botte! » A présent, il est trop tard : Nathan suit le *cow-boy* qui retourne sur ses pas.

Tous les deux trottinent en silence jusque vers dix heures, où ils parviennent à l'entrée du grand *cañon* de San Juan. En cet endroit la « Rivière verte » coule au pied d'une muraille de rochers haute de plus de quinze cents pieds. A mi-hauteur de l'escarpement effroyable, il y a une grotte, véritable nid d'hirondelle qu'on distingue à peine d'en bas : un mur en ferme l'entrée aux trois quarts. On y arrive par une suite de marches informes, ébauchées çà et là le long des saillies du roc par les premiers habitants de cette demeure aérienne, les troglodytes [1] du Colorado. Que de siècles ont passé depuis les âges où ces populations primitives ont cherché leur salut dans ces retraites inaccessibles!

Spurlock met pied à terre, sur le bord de la rivière écumante; Nathan aussi. Il veut parler, mais Spurlock lui fait un signe :

— Taisez-vous! et montez par ici!

Nathan a peur, et bien des fois il s'arrêterait dans la périlleuse ascension, s'il ne sentait sur ses talons cette espèce de sauvage. Il commence à se repentir d'être venu si loin.

1. *Cliff dwellers* (habitants des rochers).

Sans compter qu'à moins de le jeter en bas, ce ne sera pas facile de descendre le corps de là-haut. Non, ce ne sera pas facile !... Aussi quelle idée enragée de l'avoir caché là !

Ouf ! Ils sont arrivés. La grotte a environ vingt-cinq pieds de profondeur sur deux cents de longueur. La première maison des troglodytes (sans doute ils étaient une petite tribu à habiter ce *cañon*, où se remarquent d'autres grottes analogues) se compose de six pièces, communiquant toutes entre elles, avec une sorte de tour ronde au bord du précipice. On ne peut y parvenir, à cette tour, que par un boyau très étroit, long de sept à huit pieds, où il faut ramper presque à genoux ; sur les murs revêtus d'un enduit très fin, se voient encore des empreintes de mains, celles des premiers habitants de la grotte : une race de nains, à en juger par leur petitesse.

Spurlock déplace une pierre énorme à l'entrée du couloir.

— C'est par là, dit-il.

— Je ne passerai pas là, dit fermement le juif.

— Ça m'est égal : Johnson est là ; si vous le voulez, allez le prendre ; sinon allez-vous-en.

— Que tous les saints patriarches me soient en aide ! murmure Nathan, qui s'agenouille et entre dans le conduit.

Il n'est pas encore au milieu qu'il entend une voix, celle de Johnson :

— Chiens que vous êtes ! allez-vous me laisser mourir de faim dans ce nid à serpents !

— Le serpent, c'est vous, répond tranquillement Spurlock ; et en voilà un autre pour vous tenir compagnie : monsieur Nathan, que vous connaissez bien, et qui vous a acheté cent quatre-vingt-dix dollars... Au revoir ! vous trouverez du pain et de l'eau à l'entrée du passage !

Avez-vous jamais roulé dans un nid de serpents à sonnettes ? Les avez-vous vus se dresser, avec leurs petits yeux méchants qui mieux que leur langue semblent siffler et percer, avez-vous entendu sonner leurs crécelles, tandis que leur odeur de musc vous montait au cerveau ? Cette horrible fascination des sens, — le toucher, la vue, l'ouïe et l'odorat, — en avez-vous alors éprouvé l'agonie ? Si oui, vous aurez une idée juste de l'éblouissement qui frappa le juif à la voix de celui qu'il croyait mort et qu'il avait marchandé : une sueur

froide lui couvre la figure, il entend la bordée d'imprécations de l'ex-général, il voit Spurlock refermer derrière lui le boyau qui redevient noir, il tombe le visage sur le roc... La mort peut venir, et quelle mort immonde dans l'atroce peur qui secoue tout son être!

Cependant Spurlock a ajouté deux lourdes pierres à la première; il redescend l'escalier en riant aux éclats, remonte à cheval et tourne bride vers Green River.

Tout ce pays sauvage qui s'étend à l'est des Montagnes Rocheuses fut jadis évangélisé par le Père de Smet, le grand apôtre de la Prairie, véritable envoyé de Dieu, au milieu de la solitude, comme parmi les vices brutaux des premiers émigrants qui traversaient le désert pour gagner la Californie. Il mourut au soir de sa tâche, le saint et vénéré prêtre, dans les bras des Indiens qui devaient le porter en terre en agitant sa pauvre petite sonnette, celle de la messe, et en récitant le *De Profundis;* et bien souvent, depuis, les aventuriers que le hasard a fait passer près de sa tombe se sont sentis meilleurs. S'il avait surgi devant eux, lui qui tant de fois avait empêché l'effusion de sang indien ou autre, il eût arrêté peut-être Andy, Jack, Sheffield et Spurlock, au sortir de Green River, — où ils s'étaient réunis ce même jour, — alors qu'ils partaient pour le *cañon* de San Juan. Peut-être les eût-il persuadés de laisser agir seule la justice du territoire... Mais quoi! tant qu'il y aura des *ranches*, la loi de Lynch y régnera en souveraine maîtresse : une loi qui n'a jamais connu deux poids et deux mesures, celle du désert devant Dieu.

Tel fut, sans doute, le sentiment d'un étranger, vêtu d'une pauvre redingote noire, mais propre, qui s'approcha d'Andy, devant la porte de Redmond, au moment où les *cow-boys* mettaient le pied à l'étrier.

— On me dit que vous allez chercher le meurtrier Johnson?

Andy fronça les sourcils.

— En quoi cela vous intéresse-t-il, étranger?

— Je vous demande pardon, je suis un prêtre catholique, le Père Larée, de la mission de Saint-Louis; il y a quinze ans que j'ai quitté la France pour évangéliser ces contrées. On m'a dit que vous étiez Français : j'ai pensé que vous ne me refu-

seriez pas une entrevue avec ce malheureux... s'il n'est pas déjà mort.

Andy regarda fixement son interlocuteur. Oui c'était bien un prêtre, un vrai, ses yeux le disaient, sa bouche aussi, tout ce je ne sais quoi mystérieux de l'homme qui donne sa vie pour les autres, ainsi qu'il l'a promis à l'heure d'un vœu irrévocable.

— Ah! mon Père, dit-il, c'est moi qui vous demande pardon de ma grossièreté : prêtre et compatriote!... il y a si longtemps que je n'en ai rencontré!

— Andy! Andy! crièrent ses camarades.

— Oui, je vous suis : je veux causer un moment avec ce gentleman... Montez à cheval et venez, mon Père.

Spurlock regarda de loin la redingote du Père Larée, avec un air soupçonneux.

— Un pasteur, dit-il : que diable veut-il à Andy?... Allons, en route, et vivement!

— Johnson vit encore, reprit le *cow-boy;* mais j'aurai de la peine à les faire consentir à votre demande. Je vais pourtant essayer.

Il appela Jack, lui expliqua le désir du Père Larée.

— Ce n'est pas un de ces pasteurs qui roulent avec eux leur wagon-église comme celui de Hayseed, Jack : c'est un prêtre catholique, et son église est dans son cœur. Il voudrait préparer à la mort Williams Johnson.

— Johnson appartient à Spurlock, fit observer Jack, qui ne comprenait pas très bien Andy.

— Parlez-lui-en donc.

Jack se rapprocha de Spurlock, à la tête de la petite colonne, qui traversait les sauges en file indienne. Le *cow-boy* écouta en silence, puis leva les épaules.

— Pasteur protestant, prêtre catholique, tout ça c'est la même sauce : pourquoi faire tant de grimaces pour mourir? Mais si ça vous fait plaisir, cela m'est bien égal!

C'est ainsi que le Père Larée arriva le soir même, avec les quatre cavaliers, au pied de l'escarpement. Ils entravèrent leurs chevaux et se mirent à escalader le logis des troglodytes, tandis que de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber. Un orage éclata au moment où ils pénétraient dans la

grotte. Spurlock s'en alla tout droit à la fameuse tour ronde; ses compagnons le suivirent machinalement, avec le Père Larée, très intéressé par ce nid préhistorique. Il déplaça un à un les blocs de pierre qui fermaient l'entrée du boyau, et appela :

— Nathan!... Ohé! Nathan!...

Il sortit, le juif, à la profonde stupéfaction des amis de Spurlock, et dans quel état, il serait difficile de le décrire : ses vêtements déchirés par les saillies du roc, sa barbe lamentable de poussière et de sang coagulé, qui avait coulé de deux ou trois atroces meurtrissures au visage ; et ses longs cheveux huileux, eh bien! ses longs cheveux avaient réellement grisonné dans ce tombeau. Saisi d'une atroce courbature, après huit heures d'immobilité dans une posture gênée, il ne pouvait plus se relever et il avait l'air si profondément misérable que Spurlock même en eut compassion.

Pendant ce temps, l'ex-général faisait retentir la tour de ses blasphèmes.

Lorsqu'il avait entendu la voix de Johnson, auquel jadis il avait prêté quelques petites sommes à cent cinquante pour cent, lorsqu'il avait vu Spurlock lui couper toute retraite, Nathan était tombé presque inanimé. Un rude coup de pied, appliqué avec une botte ferrée, l'avait réveillé en lui déchirant le visage : c'était Johnson qui, les mains liées, avait rampé à reculons le long du boyau, et commençait à frapper le juif, dans sa fureur, avec les seules armes dont il pût encore disposer. Ensuite, il avait supplié Nathan de lui délier les mains, lui promettant la fortune et la liberté. Mais l'usurier restait blotti au fond de son trou sans bouger ni répondre, persuadé que s'il avait le malheur de s'avancer, Johnson l'assommerait sur place. Et peut-être n'avait-il pas tort.

Les heures avaient passé, — Johnson, tantôt monté au paroxysme de la rage et cherchant à frapper de nouveau, tantôt suppliant et promettant monts et merveilles. Mais, douceur ou violence, rien n'avait pu décider Nathan à se fier au bandit; il était resté acculé contre les pierres qui fermaient l'entrée du couloir, jusqu'au moment où Spurlock vint le délivrer, après une agonie qui l'avait rendu presque fou.

— *Hello!* Nathan, mon vieil ami! s'écria Jack tout ahuri : et que diable faites-vous là?

Nathan leva les yeux, reconnut son persécuteur de Hayseed et, les mains au ciel, avec des mouvements de singe, il bredouilla :

— Le diable seul le sait... et le voilà !... Seigneur, tu m'as donc abandonné !

Il montrait Spurlock, en se reculant au bord de l'abîme, tout près d'y tomber :

— Laissez-moi partir, mes bons messieurs, reprit-il de sa voix pleurante, et rendez-moi le fruit de mes épargnes... le soutien de ma vieillesse...

Il ne devait pas avoir dépassé quarante ans, mais il en paraissait soixante-dix ce jour-là. Spurlock lui tendit un flacon de whisky :

— Bois... et file !... Mais, au fait, pourquoi n'emmènes-tu pas ton achat ?

Nathan se remit à trembler, en élevant de nouveau les paumes de ses mains : le whisky coula sur sa barbe, il bredouilla deux ou trois mots inintelligibles et commença de descendre à quatre pattes les marches de l'escarpement. C'était grand'pitié que de voir cette tête grise frapper sur les rochers, ce dos arrondi qui semblait cassé en deux, et ce visage même, si terreux et si désespéré.

Spurlock eut un remords : il mit en quelques mots ses camarades au courant, et, tandis qu'ils éclataient de rire, se tourna vers Andy :

— Qu'en dites-vous ? Dois-je garder l'argent ?

Andy hésita : il revoyait les visages hâves et plus désespérés encore des familles ruinées à Deadwood par l'usurier. A son tour, il demanda au Père Larée :

— A vous de décider, mon Père.

— Faites ce que vous aurait conseillé votre mère, dit le Père Larée à Spurlock.

— Je n'ai pas eu de mère ! répondit celui-ci ; j'ai été élevé par une vieille Mexicaine...

Il regarda en bas : Nathan était arrivé sur les bords du torrent, et il sellait sa mule, malgré l'orage, alors dans toute sa violence. Le *cow-boy* jura tout bas, puis sortit de sa poche la liasse de billets crasseux. Il y manquait dix dollars, dépensés le matin chez le pharmacien de Green River. Spurlock,

déchira une feuille de son carnet, écrivit : « *Bon pour dix dollars.* — SPURLOCK », l'inséra dans les banknotes et ficela le tout autour d'un caillou ; puis, se penchant sur le bord du précipice :

— Nathan ! Nathan ! cria-t-il, voilà ton argent !

La voix, répercutée par les échos, domina le bruit de la pluie, le sifflement du vent ; Nathan releva la tête et même un peu le dos : la précieuse pierre vint tomber à ses pieds, et c'était bien la terre promise, non, plutôt le paradis, qui s'ouvrait devant le fils de Moïse ! Il frappa des mains, rit comme un enfant, et s'abattit sur les billets de banque, qu'il se mit à compter un à un. Quand il arriva au bon de dix dollars, sa désolation éclata aussi vive que tout à l'heure au sortir de l'antre, et Spurlock, indigné, le vit s'éloigner à travers la pluie, l'attitude toujours aussi navrée, la tête grise tremblant sur le dos rond.

Dans la tour, Williams Johnson mangeait et buvait du plus bel appétit : Andy lui avait délié les mains, et l'incident du juif l'avait presque mis en gaieté. Si bien que le Français crut le moment favorable pour lui dire :

— Il y a un prêtre ici : n'aimeriez-vous pas le voir ?

Et en même temps il se retira, sans attendre de réponse, laissant le Père Larée avec le prisonnier.

Les troglodytes ne devaient pas avoir une religion très épurée ; mais jamais Dieu ne fut aussi effroyablement insulté dans leurs murs que par l'ex-général, quand le prêtre voulut lui parler de la mort qui allait venir et de ce qui suivrait cette mort. Ce fut si fort qu'Andy se leva plusieurs fois pour voir si le bandit n'attaquait pas le missionnaire.

Cependant, les quatre *cow-boys*, réunis en conseil de guerre, décidaient que l'exécution aurait lieu le lendemain matin, à cinq heures, au soleil levant.

— Une balle dans la tête, et tout sera dit ! fait Spurlock.

— Non, réplique Andy : c'est trop pénible de tirer sur qui ne peut se défendre. Le feriez-vous ? non. Moi, non plus. Attachons-lui plutôt les mains, et qu'il saute en bas !

— Brrr !... dit Jack ; l'idée est bonne ! Rien que de me pencher, j'en ai le vertige... Seulement, il tombera dans la rivière,

— et il regardait l'eau qui bouillonnait en bas, au fond de l'abîme, — et le corps sera perdu.

— Eh bien! quoi? voulez-vous l'enterrer?

— Eh bien! il y a que nous ne pourrons plus toucher la prime de mille dollars promise par le gouverneur!

Spurlock éclata de rire, en applaudissant.

— Bravo! en voilà un homme pratique! Vous mourrez riche, Jack, plus riche que Nathan!... Ne craignez rien: il y a trop de rochers dans la rivière pour que le corps ne s'y accroche pas!... Quant à moi, je vous donne ma part, à condition que vous m'achetiez une selle de Cheyenne : ces selles californiennes ont le pommeau trop haut, et, quand Royal se défend, la mienne me blesse toujours!

Andy n'avait pu dissimuler un certain mouvement à l'exclamation de Jack. Celui-ci ne s'en était pas aperçu; mais, quand il voulut serrer la main du Français pour le remercier de lui abandonner, lui aussi, toute sa part, il fut très surpris de le voir s'éloigner, l'air mécontent.

— Ces Européens, dit-il à Spurlock, ça ne saura jamais gagner de l'argent!

— De l'argent comme ça, non, je ne crois pas, fit ce dernier, en riant aux éclats.

Sur ces entrefaites, le Père Larée vint les rejoindre. Le pauvre homme était désespéré : non, il ne pouvait pas laisser jeter ainsi dans l'éternité une âme si peu préparée au jugement suprême. Il supplia les *cow-boys* de reconduire le criminel à Green River pour le livrer à la justice régulière.

— Vous n'avez pas le droit de juger vous-même cet homme-là, quels que soient ses crimes, dit-il à Spurlock.

— Si je n'en ai pas le droit, je le prends! répondit le *cow-boy*. Le livrer aux autorités? allons donc! pourquoi ne l'ont-elles pas arrêté elles-mêmes? C'était facile, chez Redmond!

— Si nous le leur livrons, ajouta Andy, il y aura six mois d'enquête, trois mois de plaidoiries, trois mois de cassation, sans parler des jurés achetés... tout cela pour le voir ensuite remis en liberté, et nous, peut-être, nous en prison à sa place!

— Mais il n'est pas prêt à mourir! pleura presque le prêtre.

— Je ne sais pas si Loïs de Bère était mieux préparé !

— Un assassinat n'en excuse pas un autre !

Un autre !... Spurlock se leva, tout pâle.

— Écoutez, prêtre, fit-il, je crois que vous avez de bonnes intentions, mais vous parlez trop vite : j'ai plusieurs morts d'hommes marquées là sur mon revolver ; — il montrait des rainures faites à la lime sur le canon de son « 44 » ; — je n'ai pas un seul assassinat. Au temps de la Bible, que vous devez connaître, les pasteurs faisaient alors ce que nous faisons aujourd'hui : je le sais parce qu'Andy me l'a lu, un jour, au T. O. T. Ne venez plus me parler de justice régulière ni me faire des raisonnements auxquels Andy doit être le seul à comprendre quelque chose. Williams Johnson est à moi seul, et il mourra demain matin à cinq heures. En attendant, bonsoir !

Il alla se coucher en travers de la pierre qu'on avait roulée à l'entrée de la tour. Jack, du reste, avait lié de nouveau les mains au prisonnier.

La nuit fut longue pour le prêtre affligé. Il avait voulu insister auprès du Français : Andy s'était mis la tête dans les mains sans répondre, car il voyait toujours devant lui le visage sanglant de Loïs. Il avait voulu retourner auprès de Johnson : celui-ci dormait paisiblement, mieux que Spurlock, toujours aux aguets, mais qui avait laissé passer le Père. Alors, il se mit à prier.

L'aurore vint si fraîche, si rose, si lumineuse, qu'Andy se laissa emporter, dans une extase, bien loin de l'heure présente. Quarante milles de *cañons* et de précipices sauvages, de rochers où pointaient les cactus, les sauges, une foule d'arbrisseaux, avaient remplacé la grande prairie du Dakota ; à l'horizon, le filet vert de la rivière, avec des antilopes et leurs petits sur ses bords, et puis encore cette même nature farouche et tourmentée du Wyoming, à travers laquelle se glissait la voie ferrée du transcontinental, le seul lien de tout ce pays avec la civilisation.

En bas, dans l'abîme, la rivière grondait toujours, comme aux siècles des troglodytes ; sa voix souterraine disait comme tout avait passé vite à côté d'elle, comme tout passerait encore jusqu'au dernier jour. Contre la tour, l'escarpe-

ment devenait précipice, la roche verticale ne présentait plus les saillies qui avaient facilité des marches à l'autre extrémité de la grotte. Au pied de la montagne, le torrent avait creusé une sorte de bassin où l'eau noire dormait tranquille, si calme et si profonde, qu'à la regarder d'en haut, dans ce merveilleux paysage, on avait la sensation de l'Éternité que rien ne peut décrire, avec la sourde assurance que la vie serait passée dans l'heure où l'on chercherait à la comprendre...

Quelqu'un frappa tout à coup sur l'épaule d'Andy, il tressaillit. Spurlock était derrière lui, debout :

— C'est l'heure, dit-il doucement; je vais chercher Johnson. Vous lui parlerez: vous savez cela mieux que moi.

Tous les *boys* étaient là sur le bord de l'abîme, devant ce panorama grandiose. Spurlock amena l'ex-général; il était pâle et ses deux mains attachées derrière le dos avaient de petits mouvements convulsifs.

Andy le regarda bien en face :

— Williams Johnson, dit-il, c'est la troisième fois que nous nous rencontrons; ce sera la dernière. Dieu m'est témoin ici que je n'ai aucune rancune personnelle contre vous...

— Vous mentez, fit Johnson : vous m'en avez toujours voulu depuis l'affaire de Reburn...

Andy se mordit les lèvres jusqu'au sang; il garda le silence une seconde, puis reprit :

— Vous avez tué Loïs de Bère, Williams Johnson, et c'est pourquoi vous allez mourir. Si vous voulez un prêtre, vous savez qu'il y en a un ici, et qui est venu exprès pour vous.

Le Père Larée s'approcha, son crucifix à la main : tous les yeux se tournèrent vers lui; Johnson lui cracha au visage.

— Allez-vous-en au diable, prêtre de malheur ! Je n'ai pas besoin de vos mômeries pour crever !

Spurlock se leva, son « colt » à la main. Le Père Larée le retint, et, s'essuyant la joue :

— Il est en colère, dit-il, cela va passer.

— Williams Johnson, reprit alors Andy avec un frémissement de colère dans la voix, vous avez une minute, à présent, pour sauter en bas. Je vais compter jusqu'à cent; et si vous n'avez pas sauté alors, vous aurez quatre balles dans la tête.

Il regarda à droite et à gauche : adossés à la tour, à six pieds du misérable, Sheffield, Jack et Spurlock avaient leurs revolvers à la main ; ils étaient prêts. Il se mit à compter.

— Un ! deux ! trois ! quatre !...

Oh ! la vie, la vie si bonne, si douce à respirer, par ce parfum matinal qui enivre toujours, — la vie qui n'avait même plus soixante secondes à lutter contre la mort... Williams Johnson regarda en bas, il vit l'eau qui se brisait, écumante, sur les rochers; sa chair robuste se révolta, il jura, puis se tourna vers Andy :

— Déliez-moi les mains, dit-il, je serai mieux pour tomber !

Personne ne répondit. Un nuage lui vint aux yeux. Il entendit « soixante !... » Encore quarante à compter !... Et qui sait si l'eau ne le sauverait pas dans sa chute effroyable ?... Il s'approcha une fois, deux fois, tout près, plus près encore : fut-ce le vertige, ou bien se laissa-t-il aller ? Il serait difficile de le dire ; mais les *boys* le virent chanceler, puis tomber, la tête la première dans le gouffre... C'était fait.

Ils se penchèrent sur le précipice : le misérable décrivit deux spirales, puis alla s'écraser au milieu du Green River, sur un rocher énorme, d'où sa cervelle rejaillit dans l'écume du torrent. Justice était faite, la justice des pays libres.

Silencieusement, ils descendirent, un à un, le Père Larée le dernier. Et c'est en bas de la montagne des troglodytes, tout saisis encore du châtiment, qu'ils se séparèrent, les *cow-boys* du T. O. T., comme au lendemain des grands *round up*, quand la tâche du jour est terminée et qu'a sonné l'heure du repos.

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

NOTES

SUR LE

SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES

L'HOMME AUX POUPÉES. — Un homme au visage émacié, aux yeux creusés par la méditation et brûlés par la fièvre, tient une poupée dans ses mains maigres et crispées. Du regard, il semble demander son secret au jouet de bois et d'étoffe. D'autres poupées, des fées, des reines, des vierges, sont éparses, jetées à terre comme si le mutisme de leurs faces peintes avait désespéré le questionneur. Sur le sofa, tout près du monomane que consume la vaine curiosité de ces mannequins, une femme nue, qu'il ne voit pas, étale sa chair vivante et rose. La vie est là. Mais « l'homme aux poupées » l'ignore et il poursuit ses chimériques enquêtes.

On a donné des solutions diverses de l'énigme proposée par M. Jean Veber. Ici, au Salon, il me semble pourtant que le sens de l'allégorie est bien clair. C'est l'enseigne du bazar, enseigne ironique où M. Veber a raillé ses confrères, sans s'oublier lui-même.

Promenez-vous à travers les salles du Palais de l'Industrie et observez combien, parmi les artistes d'aujourd'hui, sont

semblables à ce bizarre amant des marionnettes. Que de poupées dans tous les cadres! Poupées de rêve, poupées de littérature ; et quel mépris de la vie!

Il y a quinze jours, à cette même place, M. Ary Renan, décrivant l'Exposition du Champ-de-Mars, se plaignait du *morbus litterarum*, fléau qui sévit sur la peinture en tous les pays. Au Palais de l'Industrie, on cultive peut-être une autre littérature qu'au Champ-de-Mars ; mais c'est encore de la littérature.

Les peintres-historiens, les peintres-philosophes, les peintres-poètes sont de tristes peintres. Chaque art doit se suffire à lui-même. Si un musicien ou un peintre a recours à des procédés et à des effets littéraires, c'est presque toujours qu'il ignore son métier. Et, de même, ce sont les tableaux à « idées » et les symphonies à programmes qui plairont aux personnes incapables d'une véritable émotion artistique.

S'il fallait citer des exemples, on pourrait rappeler l'histoire de la musique française et de la peinture allemande. Les Français, peu musiciens, ont toujours eu du goût pour la musique littéraire, de Jannequin à Berlioz, en passant par Rameau ; et, dans nos concerts, la symphonie de Beethoven la plus applaudie est la *Pastorale*, parce qu'elle est *pittoresque*. Les Allemands, qui ont assez peu l'instinct de la couleur et de la plastique, ont toujours donné dans la peinture philosophique et narrative.

Aujourd'hui, ces caractères spéciaux à l'art de chaque peuple ont presque disparu. Mais il demeure vrai que partout la littérature pervertit les artistes.

D'où vient chez nos peintres cette rage de mettre des « idées » dans leurs peintures? Sont-ils donc incapables de voir et de rendre simplement la vie? Je ne puis le croire devant certains « morceaux », où l'on s'aperçoit que nos artistes sauraient, s'ils s'en donnaient la peine, s'abandonner à la joie de peindre, sans souci de littérature. Mais le grand mal est que tous travaillent en vue des Salons, c'est-à-dire qu'il veulent enlever coûte que coûte le suffrage d'une cohue venue là pour « voir les images », et bien plus sensible au sujet qu'à la beauté d'un tableau. Cette cohue-là demande qu'on lui montre guignol. On le lui montre.



QUELQUES POUPÉES SYMBOLIQUES. — *Regina regum* de M. Béroud. Une femme nue au corps exsangue, plâtreux et mal dessiné, trône parmi les fleurs au fond d'une chapelle du plus pur style jésuite. Deux rois l'adorent et lui tendent des présents. Deux petits nègres l'encensent. Des hommes à demi nus courent sur les corniches pour se rapprocher de l'idole : l'un d'eux a perdu pied et s'est fracassé le crâne sur le pavé. L'inspiration de ce tableau est assez niaise ; l'exécution en est tapageuse et criarde. — *Le Chemin de la mort* de M. Trigoulet. Vers une tête de mort monstrueuse, sous un ciel sombre, s'avance le long cortège des humains, composé de paralytiques, de courtisanes, d'évêques, etc... Ou cela ne veut rien dire ou cela signifie que nous sommes tous mortels. C'est ce qu'on appelle de l'art philosophique. — *Angoisse humaine*, par M. Rochegrosse. C'est encore de l'art philosophique. Sur un sommet étroit des hommes et des femmes se pressent et s'écrasent, les mains tendues vers le ciel où passent deux insaisissables fantômes ; et dans cette frénétique poussée, beaucoup trouvent la mort. La solution de ce rébus est incertaine. Je crois, sans l'affirmer, que les deux apparitions représentent l'idéal vers lequel l'humanité se précipite, victime d'une éternelle illusion. Mais alors pourquoi sont-elles deux ?... L'avantage de ces sujets troubles est d'exciter des controverses et de détourner l'attention du tableau même. M. Rochegrosse n'aura pas à se plaindre d'une telle diversion, car sa toile est d'une couleur peu agréable : toute la pyramide humaine est peinte dans une tonalité sombre et monotone. Et quel parti pris de brutalité !

Autre symbole, de M. Pelez. Ce tableau-là est intitulé simplement l'*Humanité*. Le lieu de la scène est un jardin public où l'on voit des pauvres et des riches. Les pauvres sont fort déguenillés. Les riches ont l'élégance particulière aux figures dessinées pour les catalogues des grands magasins de nouveautés. On dirait la troupe du Théâtre-Libre. Quelques accessoires : un chien habillé, un ballon rouge, la statue d'un petit joueur de flûte, et enfin un Christ en croix pareil à une imagerie populaire. Il y a dans ce grand tableau quelques

parties d'un beau dessin : par exemple, le groupe des mendiants, à gauche, et surtout l'enfant qui se cache la tête sur les genoux de sa mère. Mais au lieu de *regarder*, on s'efforce de *comprendre*... et l'on ne comprend pas. Que signifie le Christ? Le peintre l'a-t-il placé là par ironie? et cette ironie, à qui s'adresse-t-elle? à Jésus qui permet les iniquités sociales? ou à la société qui oublie les leçons et les douleurs de Jésus? Et le joueur de flûte? est-ce un symbole du paganisme? Et le ballon rouge?... Voilà bien les méfaits de la littérature. M. Pelez a commencé de peindre au beau temps du naturalisme. Il fit alors des mendiants très abominables et très noirs. Le naturalisme étant mort, M. Pelez transporte ses gueux dans des compositions pâles, plates et sociologiques : il symbolise. Il est même à ce point « dans le mouvement » que, parmi les verdures claires de son jardin allégorique, il a fait fleurir « le paradoxe bleu du fol hortensia ».



QUELQUES POUPÉES LITTÉRAIRES. — Appelons-les littéraires, non parce qu'elles sont littérairement conçues, — car, à ce titre, elles ne se distingueraient point des mannequins de M. Pelez, — mais parce que les peintres les ont directement prises à la littérature.

Voici la peinture inutile par excellence, la peinture d'après les livres, l'exécution d'un thème écrit, l'illustration démesurée, ce qu'on appelle souvent le Grand Art. Jadis Homère, Virgile et Dante fournissaient des « sujets ». Puis ce fut le tour de Victor Hugo. Aujourd'hui c'est à Flaubert et à Wagner qu'on s'adresse de préférence. Quelques prix de Rome attardés, comme M. Pinta, en sont encore à peindre consciencieusement *Pénélope présentant l'arc aux prétendants*. Mais en général nos peintres ont des lectures plus modernes.

Ils sont impitoyables pour Flaubert et c'est surtout contre *Salammbô* qu'ils sévissent. M. Richter a montré la Fille d'Hamilcar « lasse de ses pensées ». M. Girardin l'a représentée sous la tente de Mathô, tandis que celui-ci murmure « de vagues paroles, plus légères qu'une brise et suaves comme un baiser ». M. Surand a peint les éléphants d'Hamilcar, et

M. Thivier les Mercenaires au défilé de la Hache. Heureusement la médiocrité même de ces tableaux nous empêchera d'en garder la mémoire. Il serait déplorable que le souvenir, même confus, d'une peinture pût venir s'interposer entre nous et les visions évoquées par Flaubert lui-même. Grâce à leurs imageries, reproduites à l'infini par la gravure et la photographie, tant de peintres ont pu travestir à jamais dans l'imagination populaire les plus belles créations de la littérature!

Aux temps héroïques du wagnérisme, quelqu'un annonça l'apparition d'une peinture wagnérienne. Elle est apparue, hélas! Les tableaux de cette sorte pullulent en Allemagne depuis une trentaine d'années; généralement, ils sont lamentables. En France, nous avions été longtemps à l'abri de ce fléau. Nous ne possédions que la série des lithographies de M. Fantin-Latour destinées à l'illustration du livre de M. Adolphe Jullien sur Richard Wagner. On pouvait espérer que ces gravures si charmantes et si poétiques décourageraient la wagnéromanie des autres artistes. Il n'en a rien été. Comme si ce n'était pas assez qu'on parodiât Wagner à l'Opéra, les peintres s'en mêlent au Salon.

A la rigueur, je comprends qu'on s'applique à traduire une scène d'un drame lyrique, d'une façon pour ainsi dire idéale, en écartant toutes les conventions imposées par la mise en scène. Mais à quoi bon reproduire avec plus ou moins de fidélité des gestes et des poses de cabotins dans un décor de théâtre, comme l'a fait M. Rochegrosse interprétant la scène du quintette des *Maîtres chanteurs*? M. Bussière a voulu paraphraser plus librement le duo de *Tristan*, et au-dessus des deux amants qui s'embrassent, comme on s'embrasse à l'Opéra, il a fait planer un grand spectre tout enveloppé de voiles, la Mort, qui est dans un sac, — si j'ose m'exprimer ainsi. — Quant à *Tannhæuser au Venusberg*, par M. Wagrez, c'est le Tannhæuser de Benjamin Godard.

***

QUELQUES POUPÉES HISTORIQUES. — Les tableaux appelés « d'histoire » sont moins nombreux cette année que de coutume. On peut néanmoins citer, en suivant l'ordre chronologique, qui paraît ici convenable: *Germanicus devant le*

désastre de Varus, par M. Royer; — *l'Arène*, composition mélodramatique de M. Laubadère; — *les Bouches inutiles*, épisode du siège de Château-Gaillard (1203-1204), par M. Tattegrain : il y a dans les attitudes des personnages une recherche un peu théâtrale, mais le paysage de neige est d'une sinistre grandeur; — *un Drame au moyen âge (1349)*, par M. Lix; — *les Aigles (1812)*, de M. Rouffet, et *Hanau (1813)*, de M. Chartier, qui sont là fort à propos pour nous rappeler que le napoléonisme fut à la mode, il y a deux ans... J'en passe et des plus vastes.



CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — Toutes ces toiles, les symboliques, les littéraires, les historiques sont en général immenses. Elles couvrent parfois plus de quarante mètres carrés. A quelle fin leurs auteurs les ont-ils exécutées? Le Salon fermé, que vont-elles devenir?

Ce sont des *tableaux de musée*. Comme les particuliers n'ont pas de maisons assez grandes, l'État, qui seul possède des locaux suffisants pour abriter le Grand Art, va s'en rendre acquéreur et les expédier dans un musée de province.

Le Grand Art ira donc orner quelque lointaine préfecture. Pour faire de la place au Grand Art de la troisième République, on sera peut-être obligé de décrocher le Grand Art du second Empire. Car les peintres sont incessants et les musées de province ne sont pas élastiques.

On enverra donc *Germanicus* avec *l'Angoisse humaine*, là-bas, tout là-bas, afin de récompenser des populations judicieuses, qui ont eu le bon sens de choisir un député fidèle à tous les ministères. Pour mettre le comble à ses bienfaits, le ministre joindra peut-être à ces deux œuvres sévères le folâtre et démesuré *Paradis d'Amour* de M. Gabriel Ferrier. Chaque dimanche d'hiver, quelques lignards ou quelques artilleurs de la garnison viendront contempler le Grand Art, gantés de fil blanc, et ils marcheront sur les talons, pour que les clous de leurs godillots ne les fassent pas glisser sur le parquet bien ciré. Après avoir traîné le long des vitrines, où les tessons de poterie antique alternent avec les échantillons de minéralogie,

après avoir vu les bêtes empaillées, ils s'arrêteront en hochant la tête devant *Germanicus*, ils feront : « Ben sûr ! ben sûr ! » devant *l'Angoisse ;* mais ils resteront devant *le Paradis d'Amour* et souriront à cette belle chromolithographie où sont si bien exprimés les rêves d'élégance et de volupté d'un tourlourou qui, après son service, placera des vins.

Telle est la destinée du Grand Art.

Tableaux de musée ! Cela dit tout. Et comme un artiste se condamne lui-même en avouant que sa toile n'a pas d'autre destinée que d'échouer dans un dépôt public !

Le musée devrait être un refuge pour recueillir les œuvres abandonnées, en danger de se perdre, celles que la démolition des palais et des églises va laisser sans abri. Les peintres qui travaillent pour un musée ressemblent donc à des gens bien portants qui intrigueraient pour obtenir un lit d'hôpital.

***

DIALOGUE. — Un ex-directeur des Beaux-Arts me dit :

— Vous vous faites une idée fausse de la destination des musées. L'État a ses galeries, tout comme un collectionneur ; il convie les citoyens à venir contempler les œuvres d'art qu'il y a réunies. Le musée est un lieu d'enseignement où doit se former le goût public.

— Fort bien ; mais alors, que l'État imite les propriétaires de galeries et qu'il acquière des tableaux pour leur mérite et non pour leur dimension. Croyez-vous qu'un peintre produise des œuvres si vastes pour le plaisir de dire : « J'ai couvert tant de mètres », comme un cycliste glorieux du record qu'il détient ? S'il fait des tableaux démesurés, c'est qu'il connaît bien le goût des administrateurs sérieux pour le Grand Art. Qu'importe un sujet incompréhensible ou rebattu ? Qu'importent les incorrections du dessin et les trivialités du coloris ? Le cadre est immense : l'œuvre est tout de suite classée parmi les « efforts généreux » dignes de tous les encouragements... Au fond, convenez-en, la vue de ces choses-là ne peut que pervertir le goût public.

— Mais ne faut-il donc plus encourager les jeunes artistes ?

— Regardez le catalogue : pour la seule exposition des

Champs-Élysées, il y a quatre mille huit cent soixante-dix-neuf numéros. L'heure est venue de *décourager les jeunes artistes*... C'est, du reste, aujourd'hui le meilleur moyen d'encourager les arts.

L'ex-directeur sourit :

— Voilà, dit-il, un joli langage à tenir lorsque des députés viendront nous demander des tableaux pour leur musée ou nous prier d'acheter la peinture d'un de leurs électeurs. Vous ignorez les nécessités du régime parlementaire.

***

LES PEINTRES CÉLÈBRES. — Ce sont les *maîtres*, c'est-à-dire ceux dont il convient d'avoir vu les tableaux même si, faute de temps ou de curiosité, on ne met qu'une heure à visiter le Salon.

Cette façon de grouper les peintres peut sembler saugrenue. Mais je ne puis les classer par « tendances », puisque la seule tendance de l'art contemporain est de ne tendre à rien. Résignons-nous donc à placer ensemble ceux que rapproche l'admiration des passants.

M. Bouguereau a peint un portrait, et il a fait déferler une vague de cristal sur une femme de porcelaine. — M. J.-P. Laurens a deux toiles de petites dimensions, mais de solide peinture : l'une archéologique, *Irène*, l'autre anecdotique, *les Otages*. — Les portraits de M. Paul Dubois sont secs et froids sans avoir cette vigueur expressive qui, en d'autres œuvres, racheta si souvent les duretés de l'exécution. — M. Gérome a deux tableaux : *la Vérité sortant de son puits* et *la Cour de Louis XIV se promenant dans les jardins de Versailles*. Ce dernier sera souvent reproduit : c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Car, enlevez-en la couleur, la désastreuse couleur, il restera une honnête vignette. Seulement, l'original est colorié : voilà le grand malheur. Oh ! cette couleur à la fois plate et criarde ! ce crépuscule dur comme un midi ! ces architectures de carton ! C'est, sans doute, pour avoir vu la beauté de Versailles ainsi profanée que la Vérité est si fort en colère, et c'est contre M. Gérome qu'elle exhale sa légitime fureur. — Le *Portrait de M. Carolus Duran*, par

M. Henner, est d'un art solide et sérieux ; mais la physionomie du modèle est comme éteinte, attristée. Pour le *Christ au linceul*, c'est un Henner qui vaut beaucoup d'autres Henner : toujours la même virtuosité sans défaillance, toujours les mêmes harmonies entre les bleus sombres et les blancs éclatants, toujours la même violence de lumière se brisant sur des chairs superbement modelées. — M. Jules Breton continue de composer dans une campagne à demi vraie des pastorales décentes, élégantes et sentimentales. — M. Tony Robert-Fleury ne se rappelle cette année à notre souvenir que par deux études. Cela suffit.

Parmi ces peintres de grande notoriété, il serait injuste d'oublier M. Bonnat qui, selon la coutume, expose deux portraits. L'un est celui d'une jeune femme en robe rose et en chapeau noir : il est tourmenté, sans charme, sans souplesse. Mais le féminin n'est point l'affaire de M. Bonnat dont le talent se déploie mieux dans la peinture des personnages célèbres et officiels. Pour donner de l'autorité, de la dignité, de la majesté, il a toutes sortes d'artifices : il creuse les rides, il éclaire les fronts, et les terribles véhémences de son pinceau forcent les physionomies les plus modestes à s'illuminer d'une lueur d'immortalité. Or, il n'eut jamais de modèle plus complaisant que M. Ricard. Et ce portrait rend à merveille et la rayonnante vulgarité du beau politicien et la superbe du parvenu qui sourit aux passants.

***

M. FANTIN-LATOUR. — Des deux peintures de M. Fantin-Latour, l'une, *la Toilette*, est parmi les plus séduisantes qu'il ait rêvées et réalisées. Harmonie des groupes, harmonie des draperies, harmonie des couleurs, c'est une joie, c'est un repos pour l'œil fatigué d'avoir contemplé tant d'extravagances. Et comme ici l'on admire en toute sûreté ! A première vue, l'on a deviné la longue méditation et le patient effort d'un artiste incapable de nous mystifier par de brillants à peu près. Dans l'autre toile, *Vénus et les Amours*, la déesse est belle, mais pourquoi de si petits Amours ?

M. Fantin-Latour expose encore un pastel : une *Ondine*, et

un dessin : *Inspiration*, qui sont de délicates fantaisies. Mais c'est dans les lithographies que sa maîtrise se révèle souverainement. Son procédé, qui, dans la peinture à l'huile ou au pastel, rebute quelquefois par sa monotonie, est ici moins apparent. Les deux cadres qui sont accrochés dans la section de gravure contiennent des mythologies, des allégories et une *Ève*, véritable chef-d'œuvre de grâce et de force.



PEINTURES DÉCORATIVES. — Au Salon elles sont aussi mal exposées que possible. Il est difficile de les juger avant de les avoir vues à la place qu'elles doivent occuper. La coutume de suspendre les plafonds le long des murailles est particulièrement absurde.

Je dirai donc — avec toutes sortes de réserves, — que *la Bourgogne* de M. Henri Lévy m'a semblé une œuvre facile, gracieuse et insignifiante ; que *la Cuisine des étoiles*, plafond de M. Blanchon, m'a paru assez fade et vide; que M. Albert Meignan, chargé de peindre un plafond pour la Chambre de commerce de Saint-Étienne, aurait peut-être pu inventer des motifs de décoration plus éclatants; que M. Fournier, en décorant l'ancien laboratoire de Pasteur à l'École normale, aurait dû, sans doute, entourer d'allégories moins froides, son beau portrait du savant, et enfin qu'il y a de la grâce dans un plafond de M. Marioton.

Chaque année passent dans les Salons des décorations destinées à l'Hôtel de Ville de Paris. Cette fois on a mis sous nos yeux deux frises : l'une de M. Bonis, intitulée *les Exercices intellectuels*, où l'on voit dans un paysage un peu « chavannesque » des personnages vêtus à l'antique et occupés à causer ou à réfléchir, composition peu originale, mais harmonieuse et distinguée ; l'autre de M. Henri Martin, où sont représentées la Musique, la Sculpture et l'Architecture. Je sais toutes les critiques justement adressées à M. Henri Martin : le mélange des créations allégoriques et des personnages modernes est choquant ; il y a dans le dessin un parti pris de raideur inexplicable; les figures sont terriblement anémiques ; le fond, sillonné de maigres troncs d'arbres, est

d'une monotonie irritante. Bref, on songe ici à « l'homme aux poupées », de M. Jean Veber. Tout cela est vrai. Et pourtant, essayez de ne point subir la douceur de cette peinture de grâce et de mélancolie ; essayez de résister au charme de ces fines silhouettes apparues dans la lueur d'un mystérieux couchant. Du reste, avant de juger cette frise, il faut avoir vu à l'Hôtel de Ville celle que M. Henri Martin exposa au Salon de l'an dernier. L'effet en est charmant.



LES ÉLÈVES DE M. GUSTAVE MOREAU. — Dans la section de gravure, il y a une belle œuvre de M. Émile Sulpis. C'est la traduction au burin d'une peinture de M. Gustave Moreau : *Hésiode et la Muse*. Si librement qu'on manie le burin, ce procédé conserve toujours quelque chose de dur et de froid qui empêche le graveur d'interpréter en toute fidélité les magnificences du coloris de M. Gustave Moreau. L'eau-forte conviendra toujours mieux à une pareille tâche. Rappelez-vous l'admirable *David* de M. Bracquemond. Mais, cette réserve faite, la gravure de M. Sulpis est d'une facture large, et elle nous console un peu d'ignorer le tableau d'*Hésiode et la Muse*, — comme nous ignorons, hélas ! tant d'autres œuvres de M. Gustave Moreau, dispersées dans des galeries particulières, sans avoir jamais traversé les expositions publiques.

Si M. Gustave Moreau, cette année comme les précédentes, est absent du Salon, ses élèves y sont nombreux. On les reconnaît au premier coup d'œil. Car ils imitent avec zèle la manière de leur professeur. Lorsqu'il s'agit d'un tempérament aussi original que celui d'un tel maître, l'imitation, malheureusement, tourne vite au pastiche. Il y a quelque talent dans les envois de M. Roux-Renard *(la Nymphe Egérie)*, de M. Rouault *(le Christ pleuré par les saintes femmes)*, de M. Guérin *(l'Agonie du Christ)* et surtout dans cette toile d'une si belle couleur, *les Saintes Femmes au tombeau*, de M. Beronneau. Mais peut-être ces jeunes artistes seraient-ils bien avisés en reprenant d'une façon moins servile les procédés de M. Moreau. Je n'ose insister... La naissance d'une sorte d'école est de nos jours un spectacle si extraordinaire, si imprévu !



QUELQUES TABLEAUX DE GENRE. — Il y a quinze ans, lorsqu'en littérature triompha le naturalisme, les peintres firent des tableaux de genre grands comme des tableaux d'histoire. Ayant entendu parler des « épopées » de M. Zola, ils exécutèrent des lavoirs, des grèves, des accouchements — vraiment épiques. La mode a changé. Les peintres de genre peignent sur des toiles un peu moins vastes. C'est peut-être parmi eux (Français ou étrangers) qu'on découvre les artistes les plus intéressants d'aujourd'hui.

Mysticisme de M. Buland est une petite toile où, devant un reposoir, au milieu des fleurs inondées de soleil, on voit s'agenouiller une jeune fille, qui tient dans ses mains de grandes gerbes de roses ; le fin profil blond est très pur ; les plis de la robe sont d'une charmante harmonie. J'aime moins le *Berceau vide*, du même artiste. Les physionomies douloureuses du père et de la mère en deuil sont bien rendues ; mais le sujet sent trop la romance. — *La bonne éducation* et *la Leçon de mandoline* de M. Paul Thomas, *Pour la procession* de M. Boquet sont des œuvres estimables. — M. Geoffroy met de la vie et de l'esprit dans ses peintures d'écoles arabes et bretonnes. — Il y a de l'agrément dans les *Gauloiseries* de M. Henry Tenré. — M. Lynch, élève de M. Gabriel Ferrier (il est inutile de consulter le catalogue pour en être convaincu) a composé une *Manon Lescaut* pour laquelle on épuisera tous les procédés de reproduction. N'en disons rien de plus. — Au-dessous du *Pèlerinage de Saint-Josse-sur-Mer* de M. Chigot, on lit : Commandé par l'État. Pourquoi ? Pourquoi ? mon Dieu ! — Mademoiselle Dufau, sous le titre de *Passe-temps*, expose une étude de femme à demi dévêtue et feuilletant un album, fantaisie gracieuse où se fondent avec beaucoup d'art les blancs et les verts pâles. — M. Lomont représente *une Femme à sa toilette*. Il y a quelque bizarerie dans l'ordonnance de ce tableau ; et les personnes pour qui une visite au Salon est une occasion de déchaîner leur esprit ne manquent pas de proférer ici : « Voilà une réclame pour une drogue qui fait pousser les cheveux. » Mais si l'on retient son esprit, si l'on demeure quelques ins-

tants devant la toile de M. Lomont, on n'est pas long à goûter la virtuosité avec laquelle est rendue cette lourde chevelure, et l'on admire les jeux délicats de la lumière sur les boiseries verdâtres et sur le bras nu de la femme occupée à sa toilette. Du même auteur j'aime encore davantage *la Femme se mirant*, joli profil encadré dans une immense chevelure rousse. — *L'Exemple des mères* de M. Chaillery est un délicieux anachronisme. Sous une lampe, une mère avec ses deux enfants : l'aîné, un garçonnet, s'applique à faire sa page d'écriture ; le plus jeune, un bébé, joue avec un hochet. La lumière tombe très douce et très blonde sur la table et sur les mioches, sans ce luxe de reflets qui est aujourd'hui si fort à la mode. La tête de la jeune femme, d'un charmant dessin, reste dans l'ombre. La grâce un peu surannée de la composition, le ton d'ambre répandu sur la toile, tout, jusqu'au titre vieillot imaginé par l'artiste, donne à cette œuvre le charme d'un joli tableautin d'autrefois.



PAYSAGES. — Ils sont innombrables. Beaucoup ne manquent pas d'agrément. Souvent on peut découvrir, relégués tout près du vitrage, des vergers roses et des marines tumultueuses qui ne déshonorent pas leurs auteurs. L'armée d'aimables paysagistes qui couvre la terre de France de chevalets et de parasols produit des tableaux moins offensants que ceux des peintres voués à l'histoire, au symbole ou au portrait. Plusieurs d'entre eux montrent même une grande habileté.

Je ne puis vous infliger la fastidieuse énumération de tous les paysages dignes d'attention : ils sont trop. Je citerai seulement, au hasard de mes souvenirs, les tableaux de MM. Nozal, Baillet, Pointelin, Gagliardini, Merlot, Félix Bouchor, Leliepvre, Vautier, Joubert, Japy, Sauzay, Zaviski, Petitjean, Marius Perret, Gosselin, Laurent-Desrousseaux, etc... Et si j'écris tous ces noms pêle-mêle, c'est qu'il est bien difficile de les grouper par écoles. Chacun peint à sa guise. Peut-être aurais-je pu tenter une classification géographique, selon la région où chacun d'eux travaille. Mais beaucoup de paysagistes (ah ! l'enviable profession !) peignent en août les pom-

miers de la Bretagne et en décembre les oliviers de la Riviera, si bien qu'ils envoient au Salon une toile d'hiver et une toile d'été. Cela embrouillerait le classement.

M. Harpignies expose une grande toile représentant la Loire aux environs de Briare. Peut-être les premiers plans de la composition paraîtront-ils trop savamment ordonnés ; les oies et leur gardeuse, mises là pour rompre la monotonie des verdures, sont un artifice trop prévu. Mais on ne peut qu'admirer l'azur pâle du fleuve qui coule entre ses berges basses, et surtout la beauté de ces lointains qui s'évanouissent dans la lumière infiniment douce d'un vrai ciel de France.



PORTRAITS. — La manie de faire peindre ou sculpter ses traits sévit chaque année avec plus de violence. Que de gens, pour nous imposer la vue de leur visage, n'ont l'excuse ni de la beauté ni de la gloire! Sans doute mademoiselle Héglon a raison de penser qu'il nous est agréable de retrouver au Salon son image peinte par M. Humbert. Il faut passer encore à M. Brisson ou à M. Mesureur le désir de se montrer au public dans la majesté des acajous officiels. Mais quels mobiles mystérieux peuvent bien pousser tant d'anonymes laids et obscurs à nous donner le spectacle de leurs traits, de leurs redingotes et de leurs décorations?

En général, les hommes de lettres n'ont pas à se plaindre des artistes qu'ils ont chargés de représenter leur visage. M. Henri Lavedan a été portraicturé par M. Baschet, M. Paul Hervieu par M. Axilette, M. Georges Rodenbach par M. Lévy-Dhurmer. M. Jean Aicard par M. Bordes.

Il y a beaucoup d'art dans le petit portrait de M. Max Doumie par M. Gorguet. M. Benjamin Constant a fait un sobre et puissant portrait de son fils. Le *Portrait de mon Père* de M. Marec est une belle peinture. Et, pour ne pas paraître trop incomplets, notons encore les portraits exposés par MM. Braut, Thomas, Léandre, Tardieu, Moreau-Néret, Morisset, et par mademoiselle Suzanne Leudet (excellent *portrait de madame Gabrielle Krauss*).



COSMOPOLITISME. — Il y a une peinture américano-européenne. Dans leurs pérégrinations à travers l'Europe, les peintres, de plus en plus nomades, ont perdu les nuances de sensibilité artistique particulières à leur nation. Des Allemands étudient à Londres ou à Florence. Des artistes russes ou scandinaves vivent à Paris, à Munich ou à Rome.

Il y a au Salon une toile bizarre, d'un symbolisme indéchiffrable, intitulée *Pandora*. J'ouvre le catalogue et je vois que l'auteur est né à Berlin, qu'il est élève de l'Académie royale de Londres, qu'il habite à Paris ; et j'ajoute pour les amateurs qu'il peint un peu à la façon de M. Signac.

Cette *Pandora* est inexplicable. Mais elle est tout de même un bon symbole, celui du cosmopolitisme artistique.



LES BELGES. — La Belgique est riche en peintres de talent. C'est au Champ-de-Mars qu'exposent les plus intéressants des artistes belges ; mais ceux dont les œuvres figurent aux Champs-Élysées ne sont point méprisables. Voici M. Albrecht de Vriendt, dont les projets de décoration murale pour l'hôtel de ville de Bruges sont de belles compositions noblement ordonnées, pleines de vie et de savoir ; M. Camille Wauters, habile paysagiste; M. Charlet, auteur d'un bon portrait de M. Rochefort ; M. Émile Motte, qui donne le titre baroque d'*Étude autopsychique* à une curieuse figure d'homme.

Désespéré, de M. Struys, représente la venue du prêtre dans la maison d'un agonisant: les personnages sont trop grands dans un cadre trop étroit; mais les attitudes sont vraies et simplement émouvantes.

La Lutte pour la vie de M. Luyten (un Hollandais) : c'est une assemblée de grévistes. La couleur en est désagréable, mais il y a du tumulte et de la fureur ; les poings levés, les bouches vociférantes, les yeux étincelants, toute la mimique de ces brutes déchaînées et saoules de haine est tragiquement rendue.



M. HERKOMER. — Voici l'artiste cosmopolite. Il est né en Bavière, mais toute son éducation artistique s'est faite à Londres. Ce sont vraiment les maîtres anglais qui l'ont formé.

Le tableau qu'il a exposé l'an dernier à Londres, et qu'il a envoyé cette année à Paris, est un de ses chefs-d'œuvre. Il représente une séance du conseil municipal de Landsberg, petite ville bavaroise proche de Munich. Au centre de la toile, sous le buste du roi, devant une large table se tiennent le bourgmestre et son greffier. Le bourgmestre, un gros homme à la forte moustache, est solennel et ganté. Par les fenêtres ouvertes, on aperçoit la grande place de Landsberg, que décore le bronze d'un homme illustre. Et l'on devine une heureuse bourgade, riche en brasseries, fière de ses *Vereine* nombreux et pleins d'entrain, fidèle à la mémoire du roi Louis II et sagement administrée. Voyez plutôt ses administrateurs, assis, à la droite et à la gauche du bourgmestre, dans des stalles de bois, attentifs et sérieux comme des marguilliers au banc d'œuvre : ils sont pénétrés de l'importance de leur emploi, mais sans morgue. Au travers de ces masques divers, on pressent des intelligences lourdes et droites, un peu houblonneuses. Tels ils sont au Conseil, tels ils seront tout à l'heure, devant les tables de bois de l'auberge, où s'aligneront les cruches de bière ; et la gravité de leurs fonctions n'empêche pas qu'ils soient toujours très *gemüthlich*. Les admirables portraits ! L'admirable lumière ! Cette toile-là va de pair avec les plus beaux « tableaux de corporations » qui soient en Hollande.



LES ANGLAIS. — Dans l'art européen, les artistes anglais forment toujours un groupe isolé. Ils conservent des façons de sentir et de peindre qui du premier coup font distinguer leurs toiles sur les murailles d'une exposition. Ils gardent bien les caractères traditionnels de leur école : la science des lumières, la recherche dans les figures humaines du trait individuel et un goût souvent malheureux pour les narrations sentimentales.

M. Orchardson expose un beau portrait et une toile déjà très célèbre en Angleterre : *le Jeune Duc*, peinture délicate et blonde, d'une « moralité » un peu puérile; le spleen du jeune duc et la gaieté de ses convives font un de ces contrastes édifiants qui toujours plairont aux compatriotes de Hogarth. Mais comme les cristaux, les fleurs et les porcelaines posés sur la nappe sont finement traités ! la belle nature-morte !

Et je passe vite devant les remarquables envois de MM. Corbet, Joye, Lockhardt et Paterson, pour m'arrêter devant les deux toiles de M. Lorimer : le *Portrait du colonel Anstruther-Thomson* et le *Mariage de convenance*. Ce vieux gentleman, à la face cuite et aux yeux clairs, en tenue de chasse, son fouet à la main, est peint avec une force et une sûreté qui égalent M. Lorimer aux plus grands portraitistes de l'école anglaise. Quant au *Mariage de convenance*, cette anecdote est terriblement banale ; et l'on saisit, dans les attitudes et les physionomies, toutes sortes d'intentions, à demi indiquées, bien propres à exercer la sagacité des âmes romanesques. Mais cette première impression, tout intellectuelle, s'efface vite dès qu'on se laisse aller au charme de l'exquise peinture.

C'est la grande salle d'un château anglais. Une des fenêtres est fermée : au travers des rideaux blancs, on distingue la délicate ramure d'un arbre. L'autre, grande ouverte, laisse voir la houle des champs dorés jusqu'à l'horizon bleu. Une lumière éclatante se répand par toute la salle, la lumière d'un étouffant midi de juillet : elle éclaire les boiseries et illumine les parquets. Assise au milieu de la pièce, la mariée se désespère silencieusement, tandis que deux fillettes, vêtues et couronnées de blanc, la considèrent avec surprise, et lui montrent par la porte ouverte l'escalier au pied duquel on l'attend. La merveille de cette toile, c'est que, sauf les notes rougeâtres, données par une console et des tapis, tout y est blanc et blond. Vous diriez deux thèmes qui se cherchent, se mêlent, se séparent et se retrouvent. La lumière frôle les murailles blanches, caresse les cheveux blonds des fillettes, enveloppe leurs robes blanches, se fait plus blanche encore pour se jouer à travers les voiles de la mariée ; puis elle va dorer les satins de la traîne, et, toujours plus douce, plus légère, elle effleure enfin le bouquet de roses blanches tombé sur un tapis presque blond.



LES ARCHITECTES. — On peut voir dans la section d'architecture un grand nombre d'aquarelles charmantes. Les unes sont des copies de vieilles peintures murales, les autres des « croquis de voyage ». Et c'est ainsi que cette partie du Salon, où l'on ne trouvait jadis que des plans de casernes, de cathédrales, de mairies et d'hôpitaux, est devenue un lieu de flânerie très agréable. Car nos architectes voyagent beaucoup et sont d'excellents aquarellistes. Ah ! s'ils construisaient aussi bien qu'ils peignent !



LES GALERIES EXTÉRIEURES. — Bicyclette, bonne bicyclette, toi que bénissent les perdrix et les lièvres qu'on ne chasse plus, toi que maudissent les poètes et les romanciers qu'on ne lit plus, toi qui as ruinés les fabricants de canots et les marchands de pianos, écoute, ô « bécane » !... Pour asseoir ton règne, il faut encore que tu détournes de la peinture les amateurs jeunes et vieux de l'un et l'autre sexe ; il faut que tu inspires aux jeunes filles le dégoût de peindre sur porcelaine ; il faut que tu ne laisses plus aux « gens du monde » le loisir de faire des aquarelles. Si tu accomplis cela, bicyclette, les artistes te rendront grâce. Car les salons seront débarrassés d'un millier de pauvretés qui par leur niaiserie même désarmeront toujours le jury le plus féroce.

— Mais ces pauvretés sont, toutes, reléguées dans les galeries extérieures. — Elles n'y sont pas seules, malheureusement. Allez donc découvrir les quelques œuvres intéressantes perdues dans cet affreux pêle-mêle de dessins, de pastels et d'aquarelles !

Très haut perché, au-dessus des miniatures, voici un cadre contenant dix dessins de M. Harbürger, le dessinateur des *Fliegende Blätter*, qui a rendu avec tant de relief les types essentiels de la bourgeoisie et du peuple bavarois. Autant qu'on peut les distinguer, ces croquis sont bien choisis pour donner une juste idée du talent minutieux et puissant de cet artiste qui, moins humoriste que Oberländer, moins incisif que Kirchner, a sur l'un et l'autre l'avantage d'un dessin plus serré.

*
* *

LES MÉDAILLISTES. — L'exposition de gravure en médaille est pauvre. Ni M. Roty, ni M. Chaplain n'ont rien envoyé au Salon, et c'est grand dommage. Il y a quelques jolies médailles dans un cadre de M. Henri Dubois. J'ai encore vu un beau médaillon d'Arago par M. Daniel-Dupuis, une charmante petite broche de M. Mouchon. Et c'est tout.

*
* *

SCULPTURE. — La promiscuité des grandes expositions est peut-être encore plus fâcheuse pour les statues que pour les tableaux. Ce peuple de guerriers, de nymphes, de bourgeois, de bardes, d'allégories et de nudités, réuni sous le jour cru qui tombe du haut vitrage, est d'un beau comique. Les nudités, surtout! Oh! la profonde, l'insondable sottise du nu moderne! En 1824, Stendhal écrivait : « Les Grecs aimaient le nu; nous, nous ne le voyons jamais, et, je dirai plus, il nous répugne. » Et Stendhal avait raison.

Puis les sculpteurs nous ont tant de fois déçus! Trop souvent nous avons été les dupes de leur adresse à exécuter de jolis morceaux d'exposition. Au Salon, leurs œuvres nous semblaient pleines de vie et de beauté. Mais une fois élevées sur une place, dans un jardin, dans un cimetière, elles devenaient tout à coup maigres, baroques, étriquées. On fait aussi de la « sculpture de musée ». Hélas! on fait même de la sculpture « littéraire ». On a pu voir cette année un statuaire mettre de l'Edgard Poë en marbre!

Au milieu de cette cohue de statues qui, de toutes parts, se dressent et se démènent, il faut faire un véritable effort pour goûter le talent ou l'habileté des « maîtres »... ou de leurs praticiens, — admirer au passage le *Saint Michel* de M. Frémiet, le bas-relief de M. Puech, le *Volubilis* de M. Boucher la *Salomé* de M. Ferrary, — remarquer les œuvres pleines de promesses de MM. Gréber et Roger-Bloche.

Habilement surexcités par toutes sortes de réclames et d'indiscrétions, les badauds entourent une disgracieuse statuette de M. Falguière qui porte le titre de *Danseuse*. Ils y trouvent

ce qu'ils y viennent chercher, et ce qu'ils y viennent chercher n'est pas précisément une émotion artistique.



M. GEORGES GARDET. — Le combat est près de finir : l'une des deux panthères a le dessus. Ses crocs sont déjà enfoncés dans le cou de l'ennemie et de ses griffes elle écarte la tête de la vaincue à demi renversée, la gueule béante. Admirez l'élan de la bête victorieuse et l'élastique souplesse de sa longue échine. C'est vraiment un morceau de maître. Et quelle grâce ont ces deux corps de félins! Il y a de la caresse dans les morsures et les coups de griffe; il y a du jeu dans ce duel terrible; il y a de la volupté dans ce corps à corps sauvage...

Pour donner plus de vie encore à son admirable groupe, M. Gardet l'a sculpté dans un bloc de marbre fauve veiné de noir, et il a rendu ainsi les tons dorés et les taches sombres du pelage par une sorte d'à peu près, sans tomber dans le réalisme brutal des colorations artificielles. Car ce réalisme-là est le grand écueil de la statuaire polychrome. Pour l'éviter mieux vaut varier la matière des statues que recourir à des procédés de peinture.

Outre ce *Combat de Panthères*, M. Gardet expose encore trois précieux bibelots : un *Chat poursuivant un Canard*, exécuté en grès par M. Émile Müller (ce procédé a été appliqué à plusieurs ouvrages de MM. Falguière, Boucher et Frémiet, exposés dans la section d'art décoratif ; jusqu'ici il paraît convenir aux statuettes mieux qu'à des compositions importantes); — un délicieux camée en onyx figurant une sauterelle ; — enfin, un *Nid de Tourterelles*. Ce dernier groupe est d'une couleur exquise : la tourterelle et ses petits sont sculptés dans la pierre lithographique, dont le ton gris fait une harmonie délicate avec la verdure pâle des feuillages d'onyx qui soutiennent le nid comme un piédestal.

Il est très doux de contempler ces véritables œuvres d'art avant de quitter une Exposition où l'on a pu voir environ huit mille objets divers.

ANDRÉ HALLAYS

ENCORE

L'EXAMEN DE SAINT-CYR

On me permettra, puisqu'il s'agit d'une question grave, à savoir du travail intellectuel de milliers de jeunes gens, d'ajouter quelques pages à l'article que j'ai publié dans cette *Revue* sur l'examen de Saint-Cyr.

Cet article m'a valu une correspondance intéressante avec des professeurs de nos lycées, et une conversation plus intéressante encore avec les examinateurs d'histoire et de géographie de l'École militaire.



Les professeurs se plaignent avec amertume du métier qu'ils sont obligés de faire dans les classes préparatoires à Saint-Cyr, et de l'état d'esprit où se mettent et s'obstinent les candidats. « Les élèves, me dit un d'eux, veulent bien apprendre où et comment fut tué le duc de Longueville, voire même le trajet de la balle ; ils aiment ces détails et croient que c'est cela qu'on leur demande de savoir. Impossible de

les arracher à l'étude déplorable des menus détails. Ils savent tous les combats de 1806, mais sont incapables de voir une différence entre une campagne du Premier Empire et une campagne de la guerre de Trente Ans. Il en est de même pour toutes les parties de l'histoire. » — « Cet examen de Saint-Cyr, m'écrit un autre, est un minotaure auquel nous sacrifions un nombre effroyable de jeunes gens dont l'esprit est faussé pour la vie. » — « Un élève de la classe de Saint-Cyr, m'écrit un troisième, énumère très bien les villes situées sur la Seine et ses affluents, avec quelques particularités historiques et économiques sur chacune d'elles, mais il reste muet sur le régime et le débit du fleuve. Le fleuve n'est pas pour lui quelque chose de vivant dans l'organisme du pays : c'est simplement un moyen d'énumération, de nomenclature et d'étalage de connaissances artificielles et superficielles. » — « Je viens d'interroger des candidats à Saint-Cyr, m'écrit un cinquième, qui fait des interrogations dans un grand lycée de Paris ; j'ai posé ces questions : — Quels sont les partis qui se sont formés en France sous la Restauration et que voulaient-ils? — Quel est le régime du Rhône? Quels sont les caractères physiques de sa vallée? — Il était clair, sans qu'ils osassent le dire, que les candidats que j'interrogeais ne considéraient pas mes questions comme étant de l'histoire et de la géographie ; si j'avais demandé la liste des ministères et les noms des ministres sous la Restauration, ou bien les affluents et sous-affluents de rive droite et de rive gauche du Rhône, avec les localités qu'ils arrosent et les noms des illustrations produites par ces localités, j'aurais été bon interrogateur comprenant les nécessités de l'examen. Et notez que je vous cite des faits quotidiens, habituels. »

Enfin un autre professeur m'envoie un réquisitoire complet contre l'examen. « Le programme, me dit-il, par la façon dont l'interrogation est comprise, est illimité, infini. Les élèves ne l'ignorent pas, les vieux surtout, ceux qui se présentent pour la troisième ou la quatrième fois, et, avec leur grande expérience, se chargent de piloter les nouveaux. Le résumé de cette expérience est contenu dans un mot de l'argot de nos élèves : « Il faut pomper. » Pomper, c'est s'emplir le cerveau des renseignements les plus disparates, les plus bizarres, les

plus baroques, dates, chiffres, anecdotes, sans le moindre souci de mettre un peu d'ordre dans ce qu'on avale ainsi au petit bonheur. Il est certain que ces connaissances, on ne les retient pas. C'est pourquoi le programme d'histoire et de géographie est réservé au *mois de pompe* qui précède l'examen. » Impossible au professeur de se dérober à la tyrannie du régime qui lui est imposé : « Qu'il ne se hasarde pas de sauter une ligne du programme, d'insister sur un article en négligeant tel autre : l'administration en serait prévenue par les élèves ou par leurs parents ; le plus grand crime qu'il puisse commettre est de n'avoir pas *vu* tout le cours, ce qui consiste à parler un peu de tout, sans s'arrêter sur rien. » Et, après s'être servi d'un mot très vif pour caractériser l'effet produit sur les élèves par cet enseignement, mon correspondant ajoute, parlant des professeurs : « Quelle reconnaissance les élèves peuvent-ils avoir pour des hommes qu'ils ont vus faire ce métier de manœuvres ? Les classes d'examens sont des chauffoirs où les maîtres les plus robustes sont atteints d'anémie. Il est entendu qu'on y passe, mais qu'on ne saurait y rester, preuve que la direction intellectuelle ne joue aucun rôle ici, et qu'il s'agit uniquement d'amener les élèves à sauter l'obstacle. Après dix ans de cette vie-là, un homme est usé, découragé, fini. »



On voit bien que ces professeurs, qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, sont des hommes qui prennent leur métier à cœur, et s'intéressent à l'intelligence et à l'avenir de leurs élèves. C'est un des traits caractéristiques les plus honorables de notre corporation, que le dévouement des maîtres aux écoliers ou aux étudiants. Les maîtres prennent à cœur le succès de leurs élèves, un peu par légitime amour-propre, mais beaucoup, beaucoup plus parce qu'ils aiment ces jeunes gens, et se sentent en conscience obligés à leur donner entrée dans la vie. S'ils se plaignent, comme on vient de le voir, ce n'est pas de trop travailler, c'est de mal travailler. Et, résignés, ils font tout de même la besogne qui leur répugne : « On va donc de l'avant, on va avec un désir exaspéré d'en avoir fini, et un singulier sentiment d'allègement quand on a

cité la date et les clauses du dernier traité de la dernière guerre. » Mais n'est-il pas décourageant, en effet, pour des hommes si intelligents et si consciencieux, d'être condamnés à faire de leur intelligence et de leur labeur un emploi, qu'ils savent funeste à eux-mêmes et à leurs élèves?



La conversation que j'ai eue avec les examinateurs m'a confirmé dans l'opinion que j'avais exprimée : il est bien exact qu'ils essaient de réagir contre une tradition établie — rien n'est plus difficile que ces réactions — et contre l'idée fausse de l'examen, qui est partout répandue. Entre leurs interrogations et celles de leurs prédécesseurs, il n'y a pas de comparaison. Il faut que je cite encore ici, à ce propos, une lettre d'un professeur qui a connu l'ancienne façon d'interroger.

Ce professeur fut chargé en 1886 — il était tout fraîchement agrégé — du cours préparatoire à Saint-Cyr. Il y enseigna l'histoire, comme on doit l'enseigner, sans se préoccuper de l'examen. A la fin de l'année, deux de ses élèves, qui, du reste, avaient été reçus, lui dirent : « Monsieur, on nous a demandé en histoire et en géographie bien plus de détails qu'il n'y en avait dans votre cours. » L'an d'après, cinq élèves de sa classe avaient été reçus; il crut naturellement qu'il était pour quelque chose dans ce succès, « mais, dit-il : comme je félicitais un de ces heureux, celui-ci me répondit qu'il ne devait pas précisément son succès à l'histoire et à la géographie, et que je me donnais beaucoup de mal pour apprendre à mes élèves ce qu'il fallait pour être refusé. Je résolus d'aller l'année suivante voir de près les examens à Paris. Je vis tout de suite combien mon élève avait raison. L'examinateur avait un gros cahier où étaient écrites ses questions avec les réponses. Neuf fois sur dix le candidat ne savait pas et l'examinateur fournissait lui-même la réponse. Je pourrais vous en citer beaucoup dans le genre de celles-ci, en histoire : « Quel était le genre de beauté de Marie-Louise ? » Il fallait répondre : « La beauté du diable », « A quelle station faut-il descendre pour visiter à Maupertuis le champ de bataille de Poitiers ? » il fallait répondre :

« A la Cardinerie » ; c'est une halte qui ne figure même pas sur l'indicateur. J'eus le courage de recueillir ces réponses, de les faire apprendre par cœur à mes élèves qui brillèrent à l'examen, quoique manifestement inférieurs à leurs camarades des années précédentes. »

Curieuse lettre, où l'on voit sur le fait et le dévouement professionnel dont je parlais, et la puissance effroyable de l'examen et de l'examinateur.

Ce professeur, aujourd'hui, ne se croit plus obligé d'apprendre, pour les enseigner, tant de sots détails. Il rend aux examinateurs d'aujourd'hui cette justice qu'ils ont transformé l'examen. J'ai été très heureux d'entendre dire à ceux-ci, et je m'empresse de répéter, qu'ils ne savent pas gré aux candidats du luxe qu'ils étalent de connaissances inutiles. Voici un double fait sur lequel j'appelle l'attention des candidats : à l'avant-dernier concours, l'élève classé le premier (qui du reste n'est pas entré à l'Ecole) sortait de la classe de mathématiques spéciales du lycée Janson-de-Sailly ; il n'avait pas suivi le cours préparatoire à l'école de Saint-Cyr; il avait fait simplement de bonnes études classiques. L'année dernière, le candidat classé second sortait d'un lycée du Midi, où il n'avait point subi de préparation spéciale.

Voilà donc qui est entendu. Je persiste à croire, il est vrai, qu'il faudrait introduire des réformes dans le mécanisme et le régime de l'examen. Deux examinateurs, pour tant de candidats, ce n'est pas suffisant. Quand un homme est obligé d'interroger, dans les trois mois que dure sa *tournée*, plus de deux mille candidats, à la fois sur l'histoire et sur la géographie, il est fort à plaindre. Quelques réformes de détail m'ont été indiquées. Le *Progrès militaire*, par exemple, demande qu'à la composition littéraire soit ajoutée une composition d'histoire. Une composition, en effet, se prête beaucoup mieux qu'une interrogation à une question un peu vaste, où le candidat peut faire preuve de connaissances précises, et aussi d'intelligence et de méthode. Quand le candidat arriverait à l'examen oral, il serait déjà connu par son juge. Au reste, j'amenderais volontiers cette proposition en demandant que la composition littéraire soit remplacée par une composition d'histoire. J'ai un préjugé tenace contre la compo-

sition littéraire pure, et ne comprends point que l'art de composer un sujet, de lier des idées et de les exprimer comme il faut, ne puisse se manifester tout aussi bien en exposant des connaissances acquises qu'en rédigeant une lettre ou un discours imaginaire. Ce dernier exercice n'est le plus souvent qu'un problème proposé en ces termes : « Étant donné quelqu'un que vous ne connaissez pas, faites-le parler sur des choses que vous ne connaissez pas davantage. » Je pourrais démontrer par beaucoup de preuves que cette définition de l'exercice littéraire pur est exacte rigoureusement. Mais laissons. pour y revenir plus tard, cette question d'une réforme dans l'organisation actuelle, qu'un de mes correspondants qualifie de « barbare ». Les choses demeurant en l'état, une grande amélioration sera obtenue, si les examinateurs font voir de plus en plus clairement leurs intentions.

Sans doute, il est dur, quand on a devant soi un pauvre garçon qui s'est donné beaucoup de peine, et qui est troublé, inquiet, sachant qu'il y va de son avenir, de lui dire qu'il ne sait rien de ce qu'il faudrait savoir. Mais si, par pitié, vous lui permettez de se perdre dans les inutilités si, vous vous laissez aller à des questions miséricordieuses, un sténographe est là, en redingote ou en soutane, qui recueille vos moindres propos, afin, comme dit un de mes correspondants, « de les rouler en boulettes et d'en gaver sa clientèle l'année suivante ». Si un candidat n'a pas répondu à trois ou quatre questions précises sur quelques grands faits, c'est qu'il n'est pas capable de passer son examen. Ne le laissez pas s'échapper par des superfluités. Il m'arrive souvent, à l'examen du baccalauréat, de dire à un candidat, sans me fâcher, bien entendu, car on n'a jamais le droit de se fâcher en ces circonstances : « Je vous défends de me dire ces choses-là ; je ne les sais pas, et vous m'humiliez. » Quelques avertissements donnés sur ce ton-là, mais très clairement, seraient notés par le sténographe et dégoûteraient les gaveurs.



Les lettres et la conversation que j'ai citées prouvent tout à la fois la gravité du mal que j'ai signalé et l'impossibilité de

savoir qui en est responsable. Le vrai coupable, c'est cette idée fausse de l'examen, autorisée en partie par le souvenir des anciens errements. Mais comment cette idée n'a-t-elle pas encore été dénoncée et détruite? Voilà des professeurs et des examinateurs d'accord sur le caractère qu'il faut donner à l'examen, mais ils ne savent pas qu'ils sont d'accord. N'est-ce pas déplorable, quand on songe aux conséquences de ce malentendu, mais n'est-ce pas aussi bien extraordinaire? Pourquoi donc ni les uns ni les autres, n'ont-ils parlé? Si les examinateurs n'ont pas le droit, ce qui est très fâcheux, de faire connaître leurs intentions et leur méthode, pourquoi les professeurs ont-ils gardé le silence?

Voilà des hommes condamnés à faire une besogne qu'ils jugent mauvaise. Ils me disent : « Vos révélations ont été un soulagement pour nombre de consciences universitaires » ; ou bien : « Il y a longtemps que nous murmurions tout bas ce que vous avez proclamé. » Ou bien, ce qui est plus grave : « On sort des facultés ou de l'École normale plein de zèle pour les bonnes méthodes ; on a bien vite fait d'en rabattre et de se dire : Mon ami, tu es professeur d'enseignement secondaire pour faire des bacheliers ou des Saint-Cyriens ; on ne te demande pas autre chose : vas-y de ton petit boniment quotidien. Parle ! parle ! parle !... S'il se manifeste dans l'enseignement secondaire un mécontentement qui inquiète à bon droit nos chefs, car il est profond, c'est qu'il y a vraiment un abîme trop grand entre les espérances que nous concevons pendant nos études et la besogne à laquelle nous condamnent les programmes. »

N'y a-t-il donc pas de moyens réguliers d'exprimer des griefs si légitimes? Nous avons des inspecteurs généraux de l'enseignement public, des recteurs, des inspecteurs d'académie ; n'ont-ils jamais reçu de confidences comme celles-là? S'ils les ont reçues, les ont-ils gardées pour eux? S'ils les ont transmises, que sont-elles devenues? Y a-t-il quelqu'un qui ait qualité pour les recevoir? Serait-ce que l'administration n'est occupée qu'à noter et classer tout le personnel, individu par individu, et si occupée par cette tâche — nécessaire, il est vrai, et considérable, — qu'elle n'ait pas le temps de penser à cet objet, considérable aussi, l'éducation nationale?

Je n'ai jamais entendu parler de réunions d'inspecteurs généraux et de recteurs où l'on fît autre chose que des classements.

Il existe, d'autre part, dans chaque lycée ou collège des assemblées de professeurs, dans chaque académie un conseil académique, et, à Paris, un conseil supérieur de l'instruction publique. Des questions comme celles dont il s'agit ici, ne peuvent-elles donc y être portées? Il serait très intéressant qu'un professeur, dans l'assemblée de ses collègues, exposât ses plaintes sur le mauvais régime de tel examen et les fâcheuses conséquences de ce régime; qu'une discussion s'ouvrît; qu'une délibération fût prise et un vœu exprimé. Des discussions de cette sorte donneraient à la maison la vie intellectuelle collective qui lui manque, hélas! Elles créeraient à la longue une opinion raisonnée et réfléchie du corps enseignant sur toutes les parties de l'enseignement. Elles donneraient à chacun la vue de l'ensemble qui lui manque aujourd'hui. Ce serait un accroissement de dignité pour les professeurs, en même temps qu'une raison de plus d'aimer le métier, et l'on n'a jamais trop de ces raisons-là. Au reste, j'avoue ne pas savoir ce qui se passe dans ces assemblées de professeurs; j'ai seulement peur qu'il ne s'y passe pas grand'chose. Et qui entendrait parler des conseils académiques, si certaines affaires contentieuses dont ils sont juges ne faisaient quelque bruit? Le reste du temps est pris par des lectures de rapports. Quant au conseil supérieur, c'est une grande assemblée, où se trouvent des hommes considérables, un parlement de l'Université de France, mais qui me fait toujours l'effet d'être pris entre deux portes, la porte d'entrée et la porte de sortie, toutes proches l'une de l'autre, et d'y étouffer.

Bref, j'ai peur que toutes ces représentations ne soient que des apparences. Je ne voudrais pas, en m'exprimant ainsi, paraître adhérer au syndicat qui s'organise en ce moment, des professeurs des lycées et des collèges — rien n'est plus loin de ma pensée. — mais il est certain qu'il importe de donner aux professeurs, en vivifiant les institutions existantes, le moyen de s'intéresser à leurs affaires, d'en parler, de donner leur avis et d'exprimer des vœux.

Si l'Université avait été autorisée à se faire entendre, il y a longtemps qu'elle aurait signalé un des maux les plus graves

dont elle souffre, et qui est celui-ci : elle a perdu la direction de ses études. Le ministre de l'Instruction publique n'en est plus le grand maître unique; le ministre de la Guerre, par les programmes de l'École polytechnique et de l'École de Saint-Cyr ; le ministre de la Marine, par les programmes de l'École navale; le ministre du Commerce, par le programme de l'École des hautes études commerciales; le ministre de l'Agriculture, par le programme de l'Institut national agronomique; le ministre des Colonies, par le programme de l'École coloniale — je crois bien que cela fait la majorité des ministres — sont autant de grands maîtres. Il faut savoir grand gré à M. le garde des sceaux de n'avoir pas encore fondé une école pour l'apprentissage de la magistrature; à M. le ministre de l'Intérieur, de n'avoir pas rétabli l'École d'administration, etc., etc. Tous ces programmes se jettent sur notre enseignement public et le tiraillent en toutes directions. Les professeurs sont transformés en préparateurs, et l'éducation en dressage.

***

Sans doute, mais ces écoles existent; elles sont de plus en plus achalandées, pour toute sorte de raisons, parmi lesquelles la loi militaire, dont les conséquences se font sentir si lourdement dans notre vie sociale. Il faut bien préparer à ces écoles; si l'enseignement public renonçait à cette tâche, l'enseignement privé s'en emparerait, et nous verrions se vider nos lycées et nos collèges.

Oui. Aussi ai-je essayé d'établir ce principe qu'un examen à l'entrée d'une école spéciale doit être un examen de culture générale, ou plutôt, — car on a beaucoup abusé de ce mot, — de culture intellectuelle et surtout d'aptitude intellectuelle. Il est clair que l'examen ne peut être le même à l'entrée de toutes les écoles : ici, ce sont les mathématiques, là, les sciences physiques et chimiques, ailleurs, les connaissances littéraires, historiques ou géographiques qui doivent dominer. Mais il faut regarder de près au programme, ne jamais le surcharger, se souvenir que le moment de se spécialiser est justement celui de l'entrée à l'école. On apprendra le détail de l'histoire militaire, et la stratégie, la tactique et la fortification à Saint-Cyr d'abord,

puis à l'École de guerre; il ne servira de rien de s'être encombré d'une incohérence de noms et de détails, et il sera nuisible pour toute la vie de n'avoir pas acquis des connaissances précises sur les faits essentiels, et des idées nettes liées les unes aux autres.

Il en faut donc revenir à la proposition que je faisais : revoir tous ces programmes, un à un, en effacer le superflu. Il faudrait, pour cette revision, ne pas consulter seulement les rédacteurs de programmes et les examinateurs, car l'accoutumance produit sur ces professionnels ses effets habituels ; ils n'aperçoivent plus le mal qu'ils font. Nos conseils aujourd'hui sont à peu près fermés à tous les profanes ; il n'y entre plus d'air du dehors ; c'est grand dommage. Je voudrais bien que la commission de Saint-Cyr entendît l'ancien officier qui m'a écrit qu'il approuve de tous points mes observations sur l'examen, lesquelles ont été déjà présentées, dit-il, par le colonel de Parseval Deschênes. Je voudrais aussi que des industriels sortis des écoles des Arts et Métiers pussent donner leur avis sur l'examen d'entrée à cette école. Si je fais intervenir ici les écoles des Arts et Métiers, c'est parce que j'ai reçu de curieux renseignements sur les derniers concours d'entrée. Qui aurait pu imaginer que l'on interrogeât de futurs contremaîtres sur la guerre du Péloponnèse et la politique d'Alcibiade? N'est-il pas vrai que cela est stupide? Et voici la conséquence : des enfants sortis presque tous de l'enseignement primaire se préparent à l'examen dans une école primaire supérieure ou dans un collège : en deux ans, ils auront à apprendre, entre autres choses, l'histoire universelle, c'est-à-dire à « pomper », par mille et par mille, des mots incompris. Ils ne sauront rien de rien, et ces mots s'effaceront l'un après l'autre, et, où l'on a cru mettre la lumière, on a fait la nuit noire. Quand renoncerons-nous à la manie de demander tout à propos de tout? Qu'on nous rende donc le droit de beaucoup ignorer, afin que nous sachions bien quelque chose.

***

S'agit-il de moins travailler? Non certainement. Il s'agit de donner, avec moins de fatigue, plus de travail utile. S'agit-il

de remplacer des notions précises et des faits par des idées en l'air et par des sentiments vagues? Non certainement. Il s'agit de choisir, de dégager l'essentiel, d'y concentrer l'attention. L'essentiel n'est pas si difficile à déterminer en histoire et en géographie, si l'on veut bien y réfléchir. Si l'on veut bien réfléchir, on comprendra la nécessité et on trouvera le moyen d'amender tout ce système de concours et d'examens, mais nous réfléchissons si peu! Nous vivons au jour le jour nos existences affairées, emportés par un tourbillon violent et obscur, sans relâche, sans pause pour regarder en arrière ni regarder en avant, au hasard.

Qu'on me pardonne ces réflexions à propos d'un si modeste sujet. Mais, au fait, le sujet est-il modeste? Songez que les jeunes gens se font rares en France qui ne sont pas destinés, dès le berceau, à quelque école, sous la porte basse de laquelle il faut passer. Dès lors, l'éducation intellectuelle est déterminée par tous ces programmes, et elle est faussée, s'ils sont mauvais, faussée et flétrie pour toujours. Combien d'esprits aujourd'hui remplis de cendres, d'où la petite flamme ne jaillira plus! Or il n'y a pas si longtemps que sévit ce régime sur notre pays. Nos pères des siècles derniers ne le connaissaient pas; notre esprit national avait alors de la fraîcheur, de la spontanéité, de la liberté, et il a fait son chemin dans le monde.

ERNEST LAVISSE

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

DES VERS

FRAGMENTS DE LETTRES

I

. . . .

A l'heure où je t'écris, je suis dans un village.
Le soleil brille; octobre a jauni le feuillage;
Je vois là-bas les toits d'un charmant vieux château.
Force rouges pommiers couronnent le coteau,
Si chargés qu'on soutient sur des fourches leurs branches.
Mon hôtesse est coiffée à la mode d'Avranches
D'un immense bonnet qui lui tombe aux talons.
Dans la cuisine où luit le cuivre des poêlons
Bout un vaste chaudron tout rempli d'herbe verte,
Et, passant au grand trot devant ma porte ouverte,
Un petit paysan rit sur un grand cheval.
Le château fut bâti pour Anne de Laval
Par le beau roi François premier. Dans les mansardes
Des vieilles font sécher au vent d'affreuses hardes.
Sur la colline où mène un sentier dans les prés,
On aperçoit parmi les branchages pourprés
Un pauvre vieux clocher qui tousse et s'époumonne
A convier au prêche Alain, Claude ou Simone.

II

. . . .

Je m'arrêtai. C'était un ravin très étroit
Avec des toits au fond sur qui le lierre croît.

Tu sais, j'aime beaucoup ces choses : une ferme
Où se meut tout un monde et qu'un vieux mur enferme,
Des vaches dans un pré, l'herbe haute, un ruisseau,
Un dogue sérieux allongeant le museau,
Des enfants dans du pain mordant à pleines joues,
Des poules ; me voilà content. De vieilles roues
Dans un coin. Qu'un bouvier siffle et qu'un arbre au vent
Tremble, et je reste là jusqu'à la nuit, rêvant.
Une eau vive courait, et des fleurs sur la berge
Brillaient, et je disais : — Si c'était une auberge !
Comme j'y logerais ! comme j'y mangerais
Du pain bis, de la soupe aux choux, et des œufs frais !
Dans cette basse-cour quelles charmantes fêtes !
Comme je passerais mes jours avec ces bêtes !
Comme je me ferais de Suzon Atala !
Comme je causerais avec ce gros chien-là !

LA CHUTE DU RHIN

Avalanche de bruit, le Rhin tombe en hurlant
Dans le gouffre où l'écume, immense chaos blanc,
Tourne éternellement son effroyable roue ;
Dans le puits inconnu que l'eau sombre secoue,
Tout bave et gronde ; ainsi rugiraient des titans
Vautrés dans un abîme énorme et combattants.
Cela frémit, cela hurle, cela blasphème.
On dirait Caliban colletant Polyphême.
On pressent, sous ce vaste et formidable bruit,
Toutes les profondeurs sinistres de la nuit.
Le fleuve à son tourment court avec épouvante.
L'âpre rondeur des eaux, glauque, aveugle et vivante,
Croule, et renaît toujours pour toujours se briser.
L'arc-en-ciel frissonnant brille et vient s'y poser :
Sur la courbe difforme il met sa courbe pure,
Et l'on croit voir Diane, au fond de l'ombre obscure,
Dressant dans ce fracas son front tranquille et fier,
Du bout de son arc vierge apaiser un enfer.

27 septembre 1869.

REDOUTEZ LES FAIBLES

. . . .
Quand dans le cœur d'un peuple il a disposé tout,
Un rien suffit pour faire éclater tout à coup
Les révolutions fatales et divines
Qui jettent des clartés et qui font des ruines.
En des jours comme ceux que le sort nous a faits,
La plus petite cause a les pires effets.
Dans ce siècle où le mal, comme le bien, est libre,
Où l'égalité mine et sape l'équilibre,
Tout est en question. Que voyons-nous souvent?
De grands coups de hasard et de grands coups de vent.
Veillons donc. Nous vivons dans un temps où nul homme
N'est petit, où chacun est redoutable en somme.
Le bois nourrit la flamme, et la haine nourrit
Tous les mauvais instincts de l'homme. Crains l'esprit,
Crains le cœur où dans l'ombre abonde et s'amoncelle
La haine qui s'enflamme à la moindre étincelle.
Parfois, un mendiant qui vous suit pas à pas,
Un rêveur en haillons que vous ne voyez pas,
Dans le fond de son âme inconnue et hautaine
A toute une forêt de colère et de haine
Qui n'attend que le choc d'un caillou, qu'un moment,
Pour remplir l'horizon d'un vaste embrasement!...

Paris, 16 octobre 1871.

LA MISÈRE HUMAINE

Tu veux comprendre Dieu, mais d'abord comprends l'homme;
Je t'en défie!

Allons! définis, classe et nomme,
Sonde, explique, suivant n'importe quelle loi,
L'être mystérieux que tu portes en toi;
Scrute avec ton regard, flaire avec ta narine;
Fouille-toi; tire-toi l'homme de la poitrine

Et mets-le sur la table, et penche-toi pour voir
Ce que c'est que le monstre éblouissant et noir!
Qu'en dis-tu? Te plaît-il que nous parlions de l'homme?

Es-tu flamme et génie? es-tu bête de somme?
Dis, parle. Oh! quel spectacle étrange que ceci :
Un dieu monstre, un esprit par la chair obscurci,
Vivant, comme debout sur le tranchant d'un glaive,
Entre l'ombre qui monte et l'aube qui se lève,
Du ciel dans le fumier toujours précipité
Et d'une extrémité dans l'autre extrémité,
Et ramené sans cesse au point dont il dévie
Par l'oscillation lugubre de la vie!

Songes-tu quelquefois à ce mystère affreux,
La chair? ce corps abject, douloureux, ténébreux,
Cette vie où l'enfer dans l'azur se reflète,
Mariage effrayant d'une âme et d'un squelette!
Cette aile intérieure et qu'un cachot meurtrit,
Cette cage des os qui renferme un esprit,
En sondes-tu la nuit et le prodige, ô sage?
En comprends-tu l'horreur? Sens-tu sous ton visage
Cette tête de mort sur laquelle tu ris?
Entends-tu de ton âme en toi les sombres cris?
Parle. As-tu peur de l'homme? as-tu peur de cet ange
Que tu sens remuer vaguement dans ta fange?
Dis, le jour où tu vins au monde, as-tu compris?
O ver de terre aveugle, ombre entre les esprits,
Espèce de fantôme en suspens sur deux mondes,
Sortant des lumineux pour aller aux immondes,
Tantôt Trimalcion, tantôt Ithuriel!
O zénith, ô nadir, souffle immatériel
Qui te fais par la chair rendre d'impurs services,
Et dans le sac du corps vas portant tous les vices!
De toi-même ébloui, de toi-même effrayé,
Plus souillé que le bât d'un onagre rayé
Et que le vert-de-gris des plus viles monnaies,
Ce qui n'empêche point, par instants, que tu n'aies,
Dans tes heures d'orgueil et de rébellion,
Des couchers de soleil, des réveils de lion,

— Rôdeur qui veux quitter ta sphère pour les nôtres,
Trouve donc ton énigme avant d'en chercher d'autres!
Eh! n'as-tu point assez de ton gouffre? réponds!
Comment rejoindras-tu l'homme à l'homme? Quels ponts
Pourront jamais unir, à travers la nuit noire,
Un de ses bords à l'autre et sa honte à sa gloire?

Sois un pasteur d'esprits, un guide des vivants,
Un fier tribun du peuple aux discours émouvants,
Dont la mort est plus tard pour la terre un désastre;
Sois grand et fort, avec une lumière d'astre;
Sois Colomb, et découvre un monde; sois Schiller,
L'aigle du cœur plus grand que les aigles de l'air;
Sois Mirabeau, Shakspeare et Platon tout ensemble;
Si profond, si puissant, si sublime qu'il semble
Qu'on ne va plus te voir que derrière le ciel,
Avec une figure au delà du réel;
Sois Christ, le fils aîné de la clarté divine,
En qui l'homme s'efface, en qui Dieu se devine,
Le grand Christ arrachant, calme et le bras tendu,
Aux faits épouvantés le miracle éperdu;
Passe ton jour entier, être à haute stature,
A modeler en toi l'humanité future;
Du matin jusqu'au soir roule dans ton cerveau
Le système insondable et l'univers nouveau
Où tout aura ta forme, arts, lois, dogmes, doctrines;
Et maintenant, forçat, c'est ton heure: aux latrines!...

A UN HISTORIEN POÈTE

Ami, tu m'es présent en cette solitude.
Quand le ciel, mon problème, et l'homme, mon étude,
Quand le travail, ce maître auguste et sérieux,
Quand les songes sereins, profonds, impérieux,
Qui tiennent jour et nuit ma pensée en extase,
Me laissent, dans cette ombre où Dieu souffle et m'embrase,
Un instant dont je puis faire ce que je veux,
Je me tourne vers toi, penseur aux blancs cheveux.

Vers toi, l'homme qu'on aime et l'homme qu'on révère,
Poète souriant, historien sévère!

Je repasse, bonheur pourtant bien incomplet,
Par tous les doux sentiers d'un souvenir qui plaît.
Ton Henri, ton fils Pierre, ami de mon fils Charles,
Et ta femme, ange heureux qui rêve quand tu parles.
Je me rappelle tout, ton salon, tes discours,
Et nos longs entretiens qui font les soirs si courts,
Ton vénérable amour, que jamais rien n'émousse,
Pour toute belle chose et toute chose douce.
Maint poème charmant que nous disait ta voix
M'apparaît... Mon esprit, admirant à la fois
Tant de jours sur ton front, tant de grâce en ton style,
Croit voir un patriarche au milieu d'une idylle!

Ainsi tu n'es jamais loin de mon âme; et puis,
Tout me parle de toi dans ces champs où je suis;
Je compare, en mon cœur que ton ombre accompagne,
Ta verte poésie et la fraîche campagne;
Je t'évoque partout; il me semble souvent
Que je vais te trouver dans quelque coin rêvant,
Et que, dans le bois sombre ouvrant ses ailes blanches,
Ton vers jeune et vivant chante au milieu des branches.
Je m'attends à te voir sous un arbre endormi.
Je dis : Où donc est-il? et je m'écrie : — Ami,
Que tu sois dans les champs, que tu sois à la ville,
Salut! bois un lait pur, bénis Dieu, lis Virgile!
Que le ciel rayonnant, où Dieu met sa clarté,
Te verse au cœur la joie et la sérénité!
Qu'il fasse à tout passant ta demeure sacrée!
Qu'autour de ta vieillesse aimable et vénérée,
Il accroisse, tenant tout ce qu'il t'a promis,
Ta famille d'enfants, ta famille d'amis!
Que le sourire heureux te soit toujours facile!
Doux vieillard! noble esprit! sage tendre et tranquille!

Juillet 1847.

VICTOR HUGO

L'INDESTRUCTIBLE PASSÉ

— *ES WAR* —

I

Le soleil de midi flambait dans le ciel et grillait la terre battue de la place, devant la gare. La diligence — une sorte de coffre jaune — était déjà là, et le vieux cheval blanc, qui faisait à chaque train le service de la poste, la tête basse, s'endormait dans les brancards. Deux omnibus d'hôtel, de couleur sale et couverts de boue sèche, arrivaient dans l'avenue poudreuse, au fond de laquelle les silhouettes grêles de deux tours d'église enfonçaient leurs flèches rosées dans le bleu intense du ciel.

Déjà on avait signalé le passage du train à la dernière station. Le chef de gare chercha sa casquette, et, dans le restaurant, la dame du comptoir souffla sur les cloches à fromage pour en faire envoler la poussière. Deux employés traînèrent le chariot à bagages de l'autre côté de la voie, faisant crier le gravier sous les roues.

— Encore pas un chat! — grogna le restaurateur, en jetant par la fenêtre de la salle d'attente un coup d'œil sur les omnibus vides; — à quoi bon tenir la bière au frais, si personne ne vient la boire?

La dame du comptoir fit distraitement un signe d'assentiment, tout en s'efforçant de chasser les mouches qui s'acharnaient sur une assiettée de vieux biscuits.

Au même instant, un landau attelé de deux bais superbes déboucha sur la place. Le visage de l'hôte s'épanouit.

— La famille de Stolt ! s'écria-t-il ; le congé des fils est donc fini ?...

Après avoir décrit une courbe irréprochable, l'équipage s'arrêta devant le perron. Deux jeunes officiers de cuirassiers étaient assis sur le devant de la voiture ; l'un d'eux se leva et descendit posément, avec un flegme majestueux qui faisait valoir sa haute taille de beau blond ; d'un geste brusque, il repoussa le restaurateur qui s'avançait obséquieux.

L'autre le suivit, aussi blond, aussi grand et peut-être encore plus flegmatique ; puis, tous deux, du même mouvement, qui ressemblait à un pas de menuet, se placèrent de chaque côté de la portière et tendirent la main à la grosse dame qui occupait le fond à droite.

C'était une forte femme, à la poitrine proéminente, aux hanches puissantes ; ses mains trop grasses étaient violemment serrées dans des gants tout neufs, et son nez camus sortait de dessous le voile gris qu'elle avait à moitié relevé. Elle descendit avec lenteur en couvrant d'un regard à la fois protecteur et irrité le vieux monsieur assis à côté d'elle.

— C'est bon, enfants ! s'écria celui-ci d'une voix grasseyante, lorsque les jeunes gens voulurent l'aider ; votre vieil invalide de père n'a pas encore besoin de secours.

Et, rejetant son cache-poussière sur la banquette, il s'élança sur le sol d'un bond élastique, sans même se servir du marchepied.

Serré dans son vêtement ajusté, les traits fatigués, les moustaches relevées en crocs, il fixait gaiement de ses petits yeux railleurs sa femme et ses fils qui, tous trois, le dépassaient de la tête.

Ils entrèrent dans la salle d'attente des premières où M. de Stolt se fit apporter de la bière, tandis qu'il envoyait ses fils s'occuper de leurs bagages.

— Ils vont partir : Dieu soit loué ! — dit madame de Stolt avec un soupir, tout en détachant les brides violettes de sa

capote pour permettre à son double menton de s'étaler à son aise.

Elle ajouta :

— Et il était temps !...

— Pourquoi donc ? demanda son mari en dissimulant un sourire.

— Les as-tu vus autrement qu'à l'heure des repas, pendant ces derniers quinze jours ? répondit-elle.

— Tu exagères, — fit-il d'un air bonhomme, — quoique au fond tu n'aies pas tort : ils sortaient beaucoup.

— Et où allaient-ils ?

— Où veux-tu qu'ils aillent ?... A la *Couronne Royale* ou ailleurs, faire une petite débauche de champagne ou courir après un cotillon... Bah ! le mal n'est pas grand, j'en ai fait autant...

— Et tu le fais encore.

— Ah ! permets, Malvina...

Elle releva la tête et le considéra avec le sourire de commisération de la femme qui, bon gré mal gré, a pris l'habitude de pardonner.

— Il n'est pas question de toi, mon ami, reprit-elle : et quant à mes fils, je ne leur en voudrais guère d'embrasser les filles de ferme et de guetter les servantes d'auberge, s'ils y trouvaient leur plaisir...

— Tu es tolérante, Malvina...

— Sans doute. Mais ce qui me peine, c'est de voir qu'ils cherchent à séduire les femmes du monde, de *notre* monde... Lorsque des jeunes gens entrent, comme eux, dans la vie, avec la fortune de leur père, le physique de leur mère...

— Chère Malvina, interrompit M. de Stolt, ces allusions à ma taille sont rebattues. Je te promets de faire tout mon possible pour grandir encore.

— Je voulais dire, poursuivit-elle, que Königsberg offre assez de tentations à de jeunes officiers, hélas ! — et un soupir d'inquiétude maternelle souleva sa forte poitrine : — ce que je souhaiterais, au moins, c'est que leur ville natale leur restât sacrée. Je souhaite qu'ils continuent à respecter les femmes parmi lesquelles ils devront choisir la leur, un jour ; mais comment l'espérer, quand parmi ces femmes se trouve une créature sans pudeur, sans dignité !

— Que veux-tu dire ? fit M. de Stolt en considérant avec attention la pointe de ses souliers.

— Ne dissimule donc pas, répondit sa femme. Est-ce que tu ne lui fais pas la cour autant que tes fils ?

— Le temps des folies est passé pour moi, mon cœur, dit-il avec un rire fat ; et tu fais fausse route avec tes allusions à Lizzie... à Felicia de Kletzingk. Qu'y a-t-il de plus innocent que cette petite femme ? Mais tu connais Ulrich : il ne s'occupe jamais d'elle ; tantôt il voyage, tantôt il se plonge dans le travail — un bûcheur — et sa pauvre femme, eh ! eh !... elle cherche à se distraire...

Madame de Stolt éclata d'un rire amer.

— Je m'y attendais... c'est un ange ! tous les hommes sont de cet avis à dix lieues à la ronde... Qu'elle est espiègle et pourtant rêveuse !... Que d'esprit et de chasteté dans ses réparties ! Que de douceur dans ses regards !... Une merveille, en un mot... Mais, nous autres femmes, nous voyons plus clair, mon ami, nous ne nous laissons pas prendre à ces airs languissants, à cette voix flûtée, à ces yeux de biche. Il est vrai qu'aucun désir honteux ne se cache au fond de notre cœur.

— Tu deviens blessante, Malvina, répondit M. de Stolt en tortillant sa moustache d'un air offensé.

— Si, du moins, elle avait quelque chose pour elle, — continua madame de Stolt sans se troubler, — mais elle est vulgaire jusque dans la moelle des os ; tout en elle est mensonge et affectation. Elle a sa figure, et voilà tout. Je n'ai jamais pu comprendre qu'Ulrich, avec sa position et sa fortune, ait épousé cette femme : la veuve de Rhaden, pauvre, avec un enfant, et compromise par-dessus le marché.

— Compromise ? mais... par qui ?

— Ne fais donc pas l'ignorant, Alfred... Est-ce qu'on n'est pas persuadé qu'il y avait une histoire d'adultère derrière ce duel où Rhaden fut tué par Léo de Sellenthin ?

— Oui, jadis... avant son second mariage, j'en conviens... Mais tu sais bien que Léo de Sellenthin et Ulrich de Kletzingk sont amis d'enfance... et quels amis !... deux frères... Une affection tout à fait extraordinaire... Crois-tu qu'Ulrich aurait épousé une femme qui aurait eu des relations avec son meilleur ami ? C'est absurde, voyons !

Madame de Stolt resta silencieuse : cette dernière raison semblait l'avoir convaincue.

— Enfin, reprit-elle au bout d'un moment, Léo est parti pour l'Amérique et n'en reviendra pas de sitôt : ne parlons plus de cela. Ce qui nous touche davantage, c'est la manière dont elle se conduit à présent, et, franchement, c'est presque scandaleux.

M. de Stolt haussa les épaules.

— Un exemple! s'écria sa femme, rien qu'un exemple : dernièrement, j'ai visité les poches de nos jeunes gens...

— Ah! tu visites les poches d'autrui! interrompit M. de Stolt, subitement inquiet.

— Parfaitement! ne dois-je pas être au courant de leurs secrets, qu'il s'agisse d'amour ou de dettes?... Et qu'est-ce que j'ai trouvé? des lettres de Lizzie, sur papier glacé, vert olive, et répandant de loin cet abominable parfum dont elle est toujours imprégnée.

M. de Stolt eut un frémissement involontaire des narines, tandis que ses yeux se voilaient de rêverie,

— Je lis!... une véritable correspondance... comment dit-on? esthétique, je crois? Toutes les extravagances imaginables! Noblesse de cœur et clair de lune, communion avec la nature et Paul Heyse. Enfin un ramassis de tout ce que mettent en usage les très jeunes gens pour exprimer leurs premiers élans d'amour... Je ne pouvais songer à laisser nos braves garçons jouer plus longtemps ce rôle ridicule. Ils ont un bon sens robuste et pas la moindre disposition, Dieu merci, pour les rêvasseries. Aussi les ai-je pris chacun à part et leur ai-je signifié ma façon de penser.

— Vraiment, et cela a-t-il servi à quelque chose? demanda M. de Stolt intrigué.

— Oui... du moins, je le crois. Je ne pouvais naturellement pas leur interdire de faire des visites à Lizzie... Ce que je ne comprends pas, c'est qu'Ulrich autorise sa femme à recevoir tous ces godelureaux... car il y en a toujours une demi-douzaine chez elle : les nôtres, Otzen, Neuhaus et le cadet des Sembritzki et d'autres encore, rien que des blancs-becs.

— Il en vient de plus âgés aussi, remarqua M. de Stolt.

— Oui, toi, par exemple.

— Malvina ! dit-il d'un ton de reproche.

— Mon cher Alfred, nous nous connaissons...

— Lorsque je vais à Uhlenfeld, c'est pour voir Ulrich.

— Surtout lorsqu'il siège à la Chambre...

L'explication conjugale fut interrompue brusquement : une ombre masculine avait passé devant la porte vitrée de la salle d'attente. C'était un homme long et mince, tout enveloppé d'un cache-poussière gris aux plis droits, qui lui donnait de loin l'aspect d'un essuie-main ambulant surmonté d'une tête.

— Quand on parle du loup !... s'écria madame de Stolt en s'élançant vers la fenêtre pour suivre des yeux le nouveau venu.

— Qui est-ce ? demanda son mari qui tournait le dos à la vitre.

— Ulrich de Kletzingk.

La porte s'ouvrit ; Ulrich entra. Des épaules étroites, un long cou maigre, couvert de taches de rousseur, lui donnaient une apparence maladive encore accentuée par un nez effilé, par des joues anguleuses. Des cheveux bruns, coupés en brosse, surmontaient le front élevé, un peu fuyant et déjà ridé sous l'effort de la pensée ; le bas du visage se perdait dans un collier de barbe d'un blond pâle. Mais le trait essentiel de cette tête décharnée, comme spiritualisée, c'étaient deux yeux profonds, ardents ; leurs prunelles d'un bleu sombre luisaient du feu de la volonté, mais s'ils lançaient parfois des éclairs violents, ils reprenaient soudain une expression de douceur infinie.

En apercevant les deux voyageurs, une ombre de mauvaise humeur passa sur la figure d'Ulrich ; se dominant aussitôt, il s'avança vers monsieur et madame de Stolt.

Le ton froid et poli dont il les salua n'était pas sans charme dans son aristocratique indifférence, bien que la voix fût sèche, hésitante, et semblât sortir avec peine de sa poitrine étroite.

Madame de Stolt rayonnait. Ce n'était plus la mère des Gracques qui, tout à l'heure encore, se drapait dans toute sa dignité devant son mari... Maintenant, c'était l'aimable voisine de campagne qui s'épuisait en protestations de sympathie pour madame de Kletzingk ; elle exprimait son regret de ne pas avoir aperçu la jeune femme depuis une éternité ; deux fois

déjà, elle avait attendu vainement sa visite et fait préparer en son honneur des gaufrettes à la crème, le triomphe de sa cuisinière...

Ulrich laissa couler sans sourciller ce flot d'amabilités ; son irritation ne se manifestait que par la façon nerveuse dont il jouait avec les boutons de ses gants.

— Vous me confondez, madame, répliqua-t-il ; mais, vraiment, votre sympathie pour notre maison a été trop discrète, car voilà des mois qu'on ne vous a vue chez nous.

Madame de Stolt se troubla légèrement : elle se souvenait de ne pas avoir rendu à Félicia sa dernière visite, mais elle reprit bien vite son aplomb, et poussa même le manque de caractère jusqu'à dire qu'elle s'était fait remplacer par ses fils. Kletzingk s'inclina poliment.

— Et à ce propos, cher baron, continua-t-elle avec vivacité, j'ai encore mille remerciements à vous adresser pour l'influence salutaire que votre intérieur a exercée sur mes grands sauvages. Je craignais presque d'abuser de votre hospitalité en vous les envoyant tous les jours... J'espère, au moins, qu'ils n'ont jamais manqué de vous faire mes compliments ?

— Sans doute, sans doute...

Ulrich regardait par la fenêtre, évidemment désireux d'échapper à ce bavardage importun.

M. de Stolt, qui jusqu'alors s'était contenté d'écouter avec un sourire cynique les flagorneries de sa femme, prit la parole à son tour. Il s'informa de ce qu'était la récolte à Uhlenfeld et se plaignit de la sienne... Le temps n'avait pas été défavorable et cependant les blés ne donnaient pas... Enfin ! à la grâce de Dieu !

— Eh ! à propos, Kletzingk, reprit-il tout à coup, que se passe-t-il donc à Halewitz, dans les propriété de votre ami Léo ? Le seigle est mûr depuis longtemps et on ne le coupe pas... Je n'en croyais pas mes yeux, en me promenant à cheval par là, ce matin.

Le baron de Kletzingk se mordit les lèvres et inclina la tête sans répondre.

— Ce n'est pas un reproche à votre adresse, ajouta bien vite M. de Stolt : ce n'est pas à vous d'aller mettre de l'ordre

dans cette maison au pillage, mais il serait temps vraiment que notre ami rentrât chez lui; voilà quatre ans qu'il court le monde...

— Je l'attends tout à l'heure, dit Kletzingk.

L'effet de ces paroles fut foudroyant. Un cri d'étonnement s'étrangla dans le gosier de M. de Stolt, tandis que sa femme tressautait sur sa chaise comme poussée par un ressort.

— Léo de Sellenthin? Est-ce possible? à présent? par ce train?

— Mais oui.

— Et d'où vient-il?

— Je l'ignore, madame. Je lui avais adressé ma dernière lettre à la Plata.

— Et vous nous racontez cela comme la chose la plus ordinaire... Vous ne vous réjouissez donc pas?

— Comment pourrais-je ne pas me réjouir, madame? En partant Léo avait emporté avec lui la moitié de ma vie!

— Ah! vraiment?... Et dites-moi, baron, cette ardente amitié entre vous et Sellenthin existe toujours?

— Toujours, madame, et j'espère qu'elle ne s'éteindra jamais, n'en déplaise au monde.

Ses regards sérieux se posèrent sur madame de Stolt qui s'absorba subitement dans la contemplation d'un bocal où se noyaient quelques mouches.

A ce moment, les deux cuirassiers firent irruption dans la salle et annoncèrent l'arrivée du train. En apercevant le baron de Kletzingk, ils perdirent contenance et attendirent timidement qu'il leur tendît la main, puis ils la serrèrent avec une cordialité exagérée.

Mais Ulrich ne s'inquiétait guère d'eux. Il était si agité qu'il dut faire un effort pour prendre poliment congé de la famille.

— J'espère que Sellenthin viendra nous dire bonjour, lui cria encore madame de Stolt.

Il n'entendit pas. De ses longues jambes d'échassier, il se dirigeait en toute hâte vers le quai. La poitrine haletante, les tempes gonflées par des veines bleuâtres, il appuyait son poing gauche contre son cœur et guettait d'un œil perçant le train qui approchait.

— Uli ! cria une voix puissante dont l'allégresse fit résonner toute la gare.

Et, à la fenêtre d'un wagon, on vit paraître une tête blonde, aux joues cuivrées, aux yeux clairs et riants, et dont la longue barbe flottait au vent.

Madame de Stolt poussa son mari du coude.

— Il n'a pas embelli, fit-elle à voix basse.

— Un peu plus sauvage, répondit-il.

Quatre paires d'yeux se fixèrent avec une curiosité impatiente sur les deux amis qui s'étreignaient silencieusement.

— Il a bien fait d'attendre que l'herbe ait poussé sur toutes ces histoires, fit observer madame de Stolt.

Son mari, plus sceptique, ne semblait pas convaincu ; il fit tomber son monocle et dit, à mi-voix, d'un air fin :

— Eh ! eh ! sacrée affaire ! sacrée affaire !

Puis il s'élança, les mains tendues, au-devant du voyageur.

II

La salle particulière de la *Couronne Royale* était plongée dans un demi-jour frais et agréable. Quelques rayons de soleil, atténués par la verdure des tilleuls, traversaient à peine les fentes des persiennes closes.

C'est dans cette pièce que, de toute éternité, se réunissait la « société » de Münsterberg. Les grands propriétaires, les officiers de la garnison, le maire, deux médecins et quelques fonctionnaires se retrouvaient là chaque soir. Dans la journée, c'était le pied-à-terre des dames de la noblesse campagnarde, lorsqu'elles venaient faire leurs emplettes à la petite ville. Pendant les vacances, les collégiens s'en emparaient pour s'y livrer en cachette aux plaisirs défendus de la bière et du tabac ; — dans ce cas, la porte était condamnée par un grand écriteau : « Fermé pour cause de nettoyage. » Et la jeunesse se trouvait ainsi préservée des surprises paternelles.

Ce fut sur ce terrain neutre, dans cette salle qui avait abrité déjà leurs folies d'adolescents, ou du moins celles de Sellenthin, que les deux amis firent leur première halte. Et tandis

qu'Ulrich, pâle, épuisé de fatigue et d'émotion, se jetait dans un coin du divan, où il étendait ses longues jambes, Léo se mit à parcourir gaiement la pièce, aspirant avec délices la vieille odeur familière de tabac, de cuir et de bière.

La joie irraisonnée, presque animale, qu'ils avaient de se retrouver ainsi, les empêcha tout d'abord de se parler. Leurs cœurs étaient si pleins l'un de l'autre qu'il leur semblait n'avoir rien à se dire. Une phrase banale d'Ulrich rompit enfin le silence.

— Tu viens de Hambourg? demanda-t-il.

Léo s'arrêta devant lui, le dominant de ses six pieds de haut.

— Mais oui, mon vieux : j'ai débarqué avant-hier matin, et, à peine sur terre, j'ai couru au cabaret pour déjeuner. Quelques bons camarades qui m'accompagnaient depuis Buenos-Ayres se sont joints à moi, et nous avons déjeuné toute la journée et toute la nuit, jusqu'au déjeuner suivant.

Il fit claquer sa langue; un rire joyeux découvrait les deux rangées de ses dents éclatantes.

Tel qu'il était là, planté sur ses jambes écartées, la poitrine pleine, les mains dans ses poches, il semblait personnifier la puissance masculine. Une barbe luxuriante lui couvrait le menton de ses flots d'or dans lesquels venaient se perdre les fortes moustaches crépelées; les joues fermes, le nez droit et mince étaient bronzés par le hâle, et le crâne, absolument tondu, reposait comme une coupole de dôme sur la nuque rouge et charnue.

— Cela me fait songer, reprit-il, que je n'ai rien mangé depuis Hambourg. Au fait, quelles sont ces manières? Est-ce de cette façon-là qu'on reçoit l'enfant prodigue? Faut-il, par hasard, que je voyage en Europe avec ma viande sous ma selle?

Et réunissant ses mains en cornet, il se mit à crier :

— Eh ! l'aubergiste ! bandits ! canailles!

Les murs en tremblèrent. L'hôte, gras et souriant, parut à la porte et exprima son humble satisfaction de ce que M. le baron n'avait pas perdu sa belle voix à l'étranger. Le reste aussi, sans doute, était encore en bon état?

— Il l'est si bien, mon ami, repartit Léo, que si vous

vous permettez encore une fois de critiquer ma voix, je vous ferai sauter par la fenêtre.

L'aubergiste, effaré, fit ses excuses et promit de servir ce qu'il possédait de meilleur à boire et à manger; puis il sortit avec un salut servile.

— A parler franc, mon vieux, dit Léo, ton air ne me va pas : tu es là comme un crucifié...

Ulrich serra les dents et se redressa.

— Ce n'est rien, me voilà remis.

— Et comment va le cœur? As-tu encore des palpitations? Et, pendant toute mon absence, qui s'est chargé de te laver la tête quand les souris blanches te trottaient par la cervelle?

Ulrich eut un rire heureux : ces enfantillages le rajeunissaient.

— Combien de temps y a-t-il que je n'ai entendu tes taquineries? — et une lueur de tendresse adoucissait l'éclat de ses yeux. — Appelle-moi encore petite fille et il ne me manquera plus rien.

— A ton service! s'écria Léo en riant à son tour; mais, réponds d'abord à mes questions, je te prie.

— Eh bien! mes palpitations ont beaucoup diminué... Et puis, j'avais ma... ma femme... quoique...

Il s'arrêta... Léo de Sellenthin baissa les yeux. Deux plis profonds se creusèrent entre ses sourcils, ses lèvres charnues se pressèrent l'une contre l'autre. Il inclina plusieurs fois la tête et murmura :

— C'est vrai... ta femme... ta femme.

L'hôte apportait le vin. Ils trinquèrent. Au son du cristal, leurs regards se rencontrèrent. Ulrich tendit silencieusement, par-dessus la table, sa main maigre à son ami, et celui-ci la saisit avec une ardeur passionnée.

— A notre santé, ami! cria-t-il.

Ulrich parut vouloir ajouter quelque chose, mais il se contint et dit :

— Oui, à notre santé!

— Et que tout reste comme par le passé.

— Oui, que tout reste comme par le passé.

Après avoir bu, Léo lança son verre derrière lui, contre la muraille où il se brisa. Ulrich en fit autant.

Lorsqu'on eut apporté d'autres verres, Léo vida la bouteille en quelques traits.

— Tu ne fais que buvoter, dit-il pour s'excuser.

Mais ce n'était pas seulement la soif qui le forçait à boire, semblait-il. Il se levait, s'asseyait, se levait de nouveau pour parcourir la salle d'un pas saccadé ; on eût dit d'un homme qui se prépare à une épreuve pénible et qui cherche à se donner du courage.

Ulrich le suivait des yeux. Il comprenait son agitation et lui vint en aide.

— Sais-tu, Léo, commença-t-il, que dans aucune de tes lettres tu ne m'as félicité de mon mariage ?... Est-ce que je me trompe ?

— Non, grommela Sellenthin.

— Trouves-tu cela poli ?

— Non. Mais je n'ai pas besoin d'être poli avec toi.

— Est-ce que mon mariage ne te convient pas ?

— S'il me convient ?... Mon Dieu, vois-tu... Mais à quoi bon me faire cette question après deux ans passés ? il me semble qu'elle est bien superflue. Ce qui est important... — il s'approcha de son ami, lui posa les deux mains sur les épaules et le regarda d'un œil inquiet et scrutateur : — Uli, es-tu heureux ?

Ulrich se mit à rire. Il aurait fallu une oreille plus fine que celle de Léo pour distinguer si c'était le trouble ou la fatigue qui faisait sonner si faux son rire plein d'ironie.

— Pourquoi ce ton solennel ? demanda-t-il. Aussi longtemps que je pourrai taper sur le dos des libéraux pour leur démontrer que l'homme ne commence qu'au baron, je me sentirai parfaitement heureux.

— Tu te dérobes, répartit Léo ; c'est bon. Je ne vais donc plus m'occuper que de ce poulet et de la salade de concombres qui l'accompagne.

Et il se mit à manger avec un évident appétit. Ulrich resta un moment silencieux à le regarder faire.

— Tu as raison, dit-il ensuite, il n'est pas possible de traiter en plaisantant des questions sérieuses : notre être intime en souffre trop... Tu me demandes si je suis heureux ? Regarde-moi, et demande-toi plutôt si je peux l'être. Tu le sais, ma

santé a toujours été misérable, et c'est grâce à un entraînement méthodique de ma volonté, seulement, que je suis parvenu à ne pas rester un personnage tout à fait inutile. Mais ce que je dépense d'énergie, tous les jours, à lutter contre des riens que les hommes mieux portants ne soupçonnent même pas, m'enlève la faculté de goûter un véritable bonheur. Et cependant j'ai osé prétendre à Lizzie, moi, le malade, le pédant, le solitaire, qui n'ai à offrir à une femme que de la fortune et de bonnes intentions. Lizzie, elle, est une créature si délicate, si bien faite pour jouir de la vie, elle est si naturellement portée aux plaisirs de l'imagination et des sens, que ce serait un crime de vouloir l'enfermer avec moi dans le réseau de mes préoccupations abstraites et subtiles. J'acquiers, pour ainsi dire, le droit d'être son époux à l'unique condition de lui laisser toute la liberté possible... Elle aime la société des hommes. Eh bien! j'accepte que tous les jeunes gens de la contrée viennent lui faire la cour, et j'ai mon heure de joie secrète lorsqu'elle vient me raconter, d'un air confus et tendre, toutes les folies que l'on commet pour elle... Je la laisse aussi se livrer à ses innocentes fantaisies. Elle fait construire dans le parc des ruines artificielles: elle court les prés à cheval au milieu de la nuit; elle traverse la rivière à la nage par le clair de lune, ou bien encore elle passe la journée au lit, les persiennes closes, avec les lampes allumées, — peu m'importe!... Qu'elle fasse tout ce qui lui plaira, la médisance ne l'atteindra jamais, car elle est ma femme... Je la considère comme une belle plante tropicale dont on m'aurait confié le soin; on est subjugué par son charme étrange, quoique l'on ne conçoive pas toujours la manière dont elle vit et dont elle se développe... Mais qu'ai-je besoin d'en dire si long? tu la connais bien...

— Oui, je la connais, répondit Léo.

Le ton sur lequel ces mots furent prononcés fit naître un soupçon chez Ulrich.

— Voudrais-tu dire par là que tu n'es pas de mon avis?

— Moi? Je ne veux rien dire du tout.

— Cependant... je t'en prie.

— Eh bien! je veux dire que, malgré toute la peine que tu t'es donnée pour te former un caractère positif, tu es roma-

nesque au possible. Tu l'as toujours été, du reste. La preuve, l'île de l'Amitié... Au fait, existe-t-elle toujours, notre île?

— Les flots ne l'ont pas entraînée, dit Ulrich avec un sourire presque dévot; elle est encore aussi ferme que nous deux.

— Aussi ferme que nous? Ah! bravo!... Tu te rappelles comment, lors de ta confirmation, tu te fis donner par ton père l'autorisation de construire un petit temple païen sur cette île. Toi et moi, nous croyions être Castor et Pollux. Nous fîmes des offrandes, des serments et autres folies.

— C'étaient des sottises, des réminiscences d'Homère, interrompit Ulrich.

— Mais pourquoi de semblables réminiscences ne me sont-elles jamais venues à moi? Parce que j'étais un joyeux gentilhomme campagnard que l'imagination ne tourmentait pas, et dont l'idéal consistait tout au plus à posséder un cheval ardent, ou une femme ardente, ou un verre de vin, ardent, lui aussi. Tandis que toi... Eh! le temple en dit assez : tu as l'habitude d'idéaliser ceux que tu aimes, et de t'en former des êtres qui n'existent que dans ton imagination.

— Voudrais-tu dire par là que j'ai trop haute opinion de Lizzie?

— Je t'en conjure, quitte ce ton inquisiteur avec ces éternels « voudrais tu dire par là?... » Je ne suis pas un accusé, en somme... Mais, pour en revenir à Lizzie, tu sais que je la connais depuis mon enfance : elle est un peu ma cousine et elle a vécu longtemps à Halewitz. Il fut jadis un temps, — tu m'entends bien? jadis! — où je l'aimais éperdument; mais quant à la comparer à — comment dis-tu? — à une précieuse plante tropicale, non, franchement, l'idée ne m'en est jamais venue. Il faut que je sois aveugle... ou bien encore, il se pourrait que malgré toute mon ignorance je connusse mieux les femmes que toi, ô sept fois sage!

Ulrich regardait devant lui d'un air absorbé; Léo, qui l'observait de côté, prit son courage à deux mains et s'écria bruyamment:

— Explique-moi seulement, vieux, comment tu as eu la folle pensée d'épouser cette femme?

Ulrich frémit comme frappé d'un soufflet.

— Je ne comprends pas, dit-il en se dominant.

Léo, effrayé, sentit qu'il avait été trop loin.

— Je veux dire : après... ce qui s'était passé, expliqua-t-il moins hardiment.

— Que s'était-il donc passé? Parce que son mari avait succombé dans un duel loyal avec toi, m'était-il interdit de songer à elle? Si intimes que nous puissions être, nous ne sommes pourtant pas absolument identiques. Du reste, si je n'avais pas toujours eu la certitude d'agir suivant ton désir... oui, pour ainsi dire, en ton nom...

Léo éclata de rire :

— En mon nom? Voilà une idée!...

— Oui, et je veux t'expliquer pourquoi... Te rappelles-tu certain soir où tu te précipitas chez moi en disant : « Rhaden m'a cherché querelle au jeu, j'ai dû le provoquer... Naturellement, tu vas être mon témoin... » Et te rappelles-tu aussi la question que je t'adressai alors?

Léo leva les yeux et le regarda fixement.

— Je sais, fit-il à voix basse.

— « Cette querelle pourrait n'être qu'un prétexte, te dis-je ; on se raconte bien des choses... Tu le sais, jamais je ne me prêterai à une action malhonnête. Au nom de notre amitié, réponds-moi : existe-t-il entre toi et Lizzie des relations défendues par les lois divines et humaines? » — Et tu me répondis : « Non. » — Cela me suffit, car il ne peut y avoir de mensonge entre nous... ce serait absurde, n'est-ce pas?

— Oui, ce serait absurde, répéta Léo en se mordant les lèvres.

— Malgré la futilité de sa cause, l'affaire ne put s'arranger : c'était à prévoir, avec le caractère rancunier de Rhaden. Le duel eut lieu, et je ne nie pas que tout d'abord tu n'aies ménagé ton adversaire ; mais tu te laissas emporter par la colère, et la fatalité voulut que la troisième balle l'atteignît... Le malheur était consommé ; nous dûmes en supporter les conséquences. Tu as eu raison de t'éloigner pour échapper aux commérages, mais je ne sais si tu as agi avec prudence en disparaissant aussi complètement tout de suite après ton année de forteresse. Pendant six mois tu n'écrivis même pas, et la malignité publique put ainsi, de nouveau, se déchaîner.

Il s'arrêta et trempa dans le vin ses lèvres sèches. Ses joues brûlaient; et sa figure blême semblait éclairée d'un feu intérieur. Il continua cependant, du même ton posé, impitoyable :

— Tu te souviens sans doute aussi de la dernière heure que nous passâmes ensemble? Tu venais d'apprendre ta condamnation : — un an de forteresse ; « somme ronde », disais-tu ; — et tu voulais commencer ta peine le soir même. Nous nous étions réunis pour trinquer à nos adieux comme nous trinquons aujourd'hui à notre réunion. Quatre ans ont passé là-dessus et ont bien changé la face des choses... Tu me donnas les papiers nécessaires pour gérer tes biens; — malheureusement, tu n'avais pas stipulé assez nettement le droit que j'avais de le faire : nous reparlerons de cela. — Puis, mot pour mot, voici ce que tu me dis alors : « Que va devenir Lizzie? Elle se trouve par ma faute dans une position désolante. Je ne puis plus me rapprocher d'elle, en admettant même que je fusse bientôt libre; mais toi, tu peux lui venir en aide : je t'en prie, occupe-toi d'elle et empêche la calomnie et la malveillance de franchir sa porte... » Est-ce bien cela?

— Parfaitement, parfaitement, grommela Léo tout en fouillant de sa fourchette le poulet qui refroidissait dans la sauce déjà figée.

— Et que te demandai-je, alors?

— Est-ce que je sais!... Cela m'est bien égal... Tout m'est égal! Finis-en une bonne fois.

L'autre poursuivit sans se laisser troubler :

— Je te demandai : « Gardes-tu encore au fond du cœur quelque trace de ton ancien amour pour elle? » Tu me répondis : « Autrefois je l'ai aimée, oui, mais c'est passé. » Et je demandai encore : « Elle est donc libre? » — « En ce qui me concerne, oui », répondis-tu.

— Pouvais-je soupçonner que toi...

— Cela change-t-il la situation? était-elle moins libre?

— Ah! tu es insupportable, et tu m'as enlevé l'appétit, répliqua Léo, mal à l'aise, en déposant sa fourchette.

— Pardonne-moi, ami, fit Ulrich; mais cette explication était nécessaire. Si je ne t'avais pas rappelé tout cela, tu aurais pu m'accuser d'avoir desserré par mon mariage les liens de notre amitié.

— C'est pourtant bien ce qui arrive... ou quelque chose d'approchant, grogna Léo d'un air sombre.

— Quoi?... que dis-tu? balbutia Ulrich, refusant de comprendre.

— Voyons, là, toi-même, comment te figures-tu nos relations à l'avenir?

— Je me figure que si nos cœurs sont restés les mêmes, nous n'aurons pas de peine à nous le prouver.

— Très bien! très bien!... un idéaliste comme toi ne pouvait penser autrement... Ah! ah! tu n'as pas changé : dès qu'il est question d'amour, d'amitié ou autres sentiments d'un ordre élevé, ton bon sens t'abandonne!... Mais songe donc, mon pauvre ami, qu'entre nous deux se dresse une femme! Et crois-tu que cette femme saurait pousser l'oubli du passé au point de me recevoir tranquillement à Uhlenfeld? Et, admettons même qu'elle le fît, crois-tu que *moi*, j'oublie? Songe donc que je rencontrerais chez toi un enfant... que tu aimes, sans doute?

Un éclair de joie presque paternelle illumina le pâle visage d'Ulrich.

— Je l'aime beaucoup, dit-il doucement.

— Il était tout petit quand je l'ai connu : quatre ans à peine; je le faisais souvent sauter sur mes genoux; je l'aimais aussi. Mais qu'y faire? Les traits de cet enfant rappellent à s'y méprendre ceux d'un homme que j'ai tué... Cela te suffit-il?

Ulrich le regardait, la poitrine haletante.

— Encore un mot, fit Léo en élevant la voix : si, au moment de ce mariage, vers lequel tu fus poussé par une folle générosité ou par une passion plus folle encore, si, à ce moment-là, tu avais trouvé bon de demander conseil à ton vieux camarade, Léo de Sellenthin, il t'aurait répondu tout net et tout franc, à sa manière : « Elle ou moi, choisis! » — *Basta!*

Ulrich devint plus pâle encore, et, tandis que de sa main gauche, appuyée au divan, il se soulevait légèrement, il dit d'une voix altérée par l'angoisse :

— Léo, tu le sais, je tiens à toi comme si tu étais un morceau de ma chair, mais je veux savoir la vérité : si tu cherches une rupture, dis-le!

L'autre poussa un bruyant éclat de rire.

— Nous y voilà ! cria-t-il. Je connais ces scènes depuis notre enfance ; au collège déjà, tu m'en faisais. Pour peu qu'ennuyé par tes discussions philosophiques, j'eusse l'audace d'aller rejoindre Rupp et Sydow derrière la haie du jardin, pour m'amuser avec eux à lancer des boulettes de papier aux fillettes qui passaient, j'étais sûr de recevoir un billet : « Infidèle ! traître à l'amitié ! il ne me reste que la mort ! » Que le diable t'emporte avec tes airs de tragédie !

Ulrich était retombé affaissé dans le coin du divan ; Léo se leva et, d'un air de gronderie affectueuse, il lui tapota la tête.

— Non, non, petite fille, dit-il gaiement, tu ne réussiras pas à te débarrasser de moi : nous sommes liés pour la vie. Qui donc se chargerait de mettre de l'ordre dans cette mauvaise tête quand les souris blanches y dansent leur sarabande ? et qui donc me prêcherait la saine morale quand je fais les cent coups ? qui donc...

Il s'arrêta brusquement, jeta un coup d'œil oblique vers la porte, et, saisissant une bouteille vide, il la lança, en poussant une sorte de cri de guerre, contre la serrure, où elle vola en éclats.

Effrayé, Ulrich s'était mis debout.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien d'important, fit Sellenthin, redevenu calme : depuis quelques moments, je devinais derrière la porte un serpent de domestique qui nous écoutait : j'ai voulu m'en débarrasser.

Ulrich le considérait avec surprise.

— Je suis devenu un peu rude là-bas, parmi les sauvages, n'est-ce pas ? dit Léo en riant avec bonhomie. Il ne faut pas m'en vouloir : tu verras que, malgré cela, je suis encore bon à quelque chose... Je me suis bien examiné en tous sens et j'ai découvert que, dans la grande ménagerie terrestre, il y a peu d'exemplaires aussi parfaits que moi. Je suis si content de ma personne que je pourrais, comme la marmotte qui vit de sa graisse pendant l'hiver, me nourrir pendant des mois de ma propre satisfaction, et je deviendrais gros et gras, j'en suis sûr. Pas de remords, voilà ma devise ! il n'y en a pas de plus belle. J'ai été un joyeux luron et j'ai la conscience quelque peu chargée, mais, par ma foi ! j'ai joui de la vie et je m'estime heureux... Seulement, malheur à qui viendrait me rappeler

mon passé! Je lui ferais payer, à celui-là, tous les ennuis que ce passé a pu me donner. A quoi bon nos fautes, sinon pour en tirer vengeance sur son prochain?

— C'est une philosophie commode, fit Ulrich avec un sourire.

— Je m'arrange pour que tout me soit commode, — répondit Léo en caressant sa longue barbe blonde et en l'étalant sur sa poitrine, — les vices aussi bien que les vertus. Je vois aujourd'hui combien j'ai follement gâché mes plus belles années : j'ai gaspillé mes biens, j'ai abandonné ma pauvre mère désolée, j'ai péché contre mes amis... Tais-toi! je suis plus coupable que tu ne le crois, je vois tout cela aujourd'hui: mais à quoi me servirait de me lamenter, de me faire des reproches ou de me désespérer? Et à qui cela servirait-il? A personne. Empêcherai-je les faits d'exister? Non. Au contraire, je compliquerais encore la situation... Écoute, à présent, pourquoi je suis revenu ici. Ta dernière lettre m'avait suivi dans les pampas où je campais depuis quelques mois; je rentrais en nage et éreinté d'une chasse au buffle, quand elle me parvint. Tu m'écrivais que mes biens s'en allaient à la dérive, que l'œil du maître y manquait, que tu n'arrivais plus à empêcher la ruine, et ainsi de suite... Je savais bien que ma fortune avait diminué, surtout après les pertes colossales que j'avais faites dans ce repaire de Monte-Carlo, mais je ne voulais plus y songer. Il faisait si bon vivre dans ce désert, sans contraintes ni préoccupations! Et je tâchais d'oublier que là-bas, en Europe, un monde de devoirs et de soucis me guettait. « Pourquoi t'inquiéter de ces tracasseries? me criait une voix intérieure. Tu ne dois de comptes à personne; ta mère et tes sœurs ont leur part de fortune : reste libre et vis à ta guise... » Je m'éloignai du camp pour me perdre dans la plaine qu'enveloppait déjà le crépuscule; il me semblait que là, mieux que partout ailleurs, je pourrais réfléchir et prendre une décision. Car rien ne vaut, crois-moi, pour le recueillement solitaire, cet océan d'herbes sous un ciel gris, uniforme : aussi, n'est-ce pas? les hommes qui vivent là ont-ils l'intelligence ouverte et s'égorgent-ils les uns les autres sans préjugés... Je cheminais dans un sentier bordé de joncs plus hauts que moi, quand

mon pied butta... C'était le cadavre d'un cheval : on en rencontre ainsi tous les cinquante pas, parfois plusieurs ensemble; mais ce qui me frappa, c'est qu'on avait oublié de lui enlever son harnais. Il n'était pas mort depuis longtemps, depuis vingt-quatre heures peut-être, et il appartenait certainement à notre caravane ; je résolus de faire une semonce à nos charretiers. Une fois encore, je me tournai vers la pauvre bête qui me regardait de ses grands yeux ouverts, comme vivants : un mot me revint à la mémoire, le mot que prononça un jour, à la Chambre, l'homme qui a rendu à la noblesse allemande la force et l'honneur : « Un bon cheval meurt sous le harnais... » Et, en même temps, je pensai aussi à toi. Je te vis devant moi, avec ton corps maladif et ton âme énergique, — toi qui sus, malgré ta faiblesse physique, te faire respecter par les plus brutaux de tes valets, — toi qui étais né pour la vie sédentaire et qui, à force de volonté, es devenu le modèle de nos agriculteurs, — toi qui passes les nuits à l'étude, sans jamais être las d'apprendre encore, — toi, qui es célèbre au Parlement, — tais-toi! je sais ce que je dis : nous lisions quelquefois les journaux, là-bas... Oui, je te vis devant moi, toujours courageux, toujours à l'œuvre... « Un bon cheval meurt sous le harnais!... » Et, je commençai à me sentir envahi par un léger sentiment de honte. Or, pour que je sois honteux, il faut que la chose en vaille la peine. « En voilà assez! m'écriai-je, plus de lâcheté ! Dès demain, je prendrai le chemin du retour et je me jetterai tête baissée dans les difficultés qui m'attendent chez moi, et je les vaincrai. » Pour sceller cette héroïque résolution, je réunis le soir même mes fidèles compagnons, — un tas de canailles, entre nous soit dit. — Et je les fis boire jusqu'à rouler — je dirais sous la table, si nous en avions eu une ; — puis, quand je les vis ainsi, groupés d'une façon pittoresque sur le gazon, je montai à cheval, j'emmenai mes deux serviteurs avec les provisions nécessaires et — *a galope largo !* — nous voilà partis. Trois semaines jusqu'à Buenos-Ayres, deux mois jusqu'à Hambourg, dix-huit heures jusqu'à la *Couronne Royale*, et me voilà, je suis assis près de toi, et je bois à ta santé !

Les verres s'entre-choquèrent. Ulrich rayonnait d'orgueil en regardant l'ami retrouvé.

— As-tu prévenu les tiens de ton retour? demanda-t-il.

— Je n'en ai pas dit un mot. Je veux, comme mon collègue Ulysse, le noble martyr, me glisser sans bruit chez moi. Je crains, hélas! de n'y rien trouver de bien satisfaisant.

— Je ne veux pas t'influencer, répondit Ulrich : nous aurons bien le temps de causer affaires, quand tu auras vu toi-même l'état des choses, et ton oncle Kutowski ne pourra guère te jeter de la poudre aux yeux... Les tiens sont en bonne santé... Ta mère a blanchi, mais elle est tout aussi bonne et aussi pieuse que jadis. Ta sœur Elly est devenue une charmante petite personne, très courtisée. Ta sœur Jeanne...

Il s'arrêta, et les plis soucieux de son front s'accentuèrent.

— Eh bien? demanda Léo surpris.

— Que te dirai-je? Ce long veuvage paraît lui avoir été funeste : elle s'isole et s'aigrit. Nous ne la voyons plus à Uhlenfeld, car elle s'est brouillée avec ma femme ; pourquoi? nul ne le sait. Moi-même, je lui suis devenu antipathique...

— Quelle idée! interrompit Léo : elle ne jurait que par toi ; elle n'aura pas changé ainsi!...

— A propos, dit Ulrich en coupant court, songes-tu que ta famille s'est enrichie d'un nouveau membre?

— Vraiment? qui donc?

— Hertha Prachwitz, la belle-fille de Jeanne.

Léo se souvint. Il ne l'avait jamais vue, mais pas une lettre où sa mère ne lui chantât les louanges de la jeune fille.

— Tu n'ignores sans doute pas, repartit Ulrich avec un sourire, qu'elle hérite de tous les biens des Podlinski?... On prétend que ta mère couve jalousement ce trésor pour te l'offrir à ton retour.

Léo se mit à rire.

— Cela ressemble bien à cette bonne vieille maman! Depuis que je suis sorti des langes, elle rêve de me faire épouser une héritière... Au reste, je ne suis pas un sauvage... et si la petite me plaît... Mais ce qui est plus grave, oui, plus grave que tout, Uli...

— Quoi donc?

— Qu'allons-nous devenir, nous deux?

— Oui, qu'allons-nous devenir ?

Et inquiets, troublés, ils se regardèrent en silence.

III

Le fleuve roulait ses eaux paisibles sous les derniers rayons du soleil couchant. Sa large surface était encore baignée d'une lueur pourpre sur laquelle l'entrecroisement de minces bandes argentées formait comme un réseau aux mailles lâches. Mais déjà les saules qui bordaient la rive étendaient leurs ombres grandissantes sur le miroir brillant. Les lointains baignaient dans un brouillard bleuâtre ; des brumes s'élevaient sur les prairies et couvraient d'un voile blanc les cimes des peupliers qui, dans la vaste plaine, se détachaient en silhouettes sur le fond rouge du ciel. Quelques étoiles, çà et là, ouvraient déjà un œil craintif.

Partout le silence. Parfois, seulement, l'aboiement lointain d'un chien dans une ferme invisible, l'appel inquiet d'une sarcelle à ses petits, ou bien dans le haut des airs le cri léger d'un épervier regagnant son nid.

Une voiture roulait avec fracas sur la grande route de Münsterberg. Léo, à demi étendu, en occupait tout le fond ; il sifflotait par intervales un air de fantaisie et soufflait nonchalamment des bouffées de sa courte pipe en terre. La voiture s'arrêta au bord du fleuve, devant la cabane abandonnée qui marque à cet endroit le passage du bac vers le village de Wengen.

Alors Léo se dressa, et, de sa forte voix, il lança un « Ohé, passeur ! » qui s'entendit sur la rive opposée. Un bon moment s'écoula ; enfin on vit la lueur vacillante d'une lanterne qui courait çà et là entre les arbres ; puis elle s'arrêta, et les rayons rouges, glissant sur les eaux, se rapprochèrent lentement.

Le jeune et robuste paysan qui faisait le service de cocher à la *Couronne Royale* se retourna vers Léo et lui fit remarquer, en s'excusant, que c'était un canot et non le bac qui s'avançait.

Léo, furieux, se mit à jurer dans toutes les langues, jusqu'à ce que le cocher proposât de faire retourner le passeur.

— Pour attendre encore ici une demi-heure! répondit Léo; non, mon garçon : je préfère encore me servir de mes jambes et rentrer à pied à ma ferme... As-tu aussi une ferme, toi?

— Bien sûr, répondit le gars avec un fort accent de terroir, mais le père m'a fait aller à la ville, pour y apprendre les belles manières...

Léo sourit, et continua de fumer en silence. Ce langage lui caressait l'oreille : il se retrouvait chez lui, et l'amour du coin de terre natal le reprenait par toutes les fibres de son cœur.

— Et moi, triple sot, murmura-t-il, qui hésitais à revenir!

Le canot aborda. Le passeur — c'était toujours le père Jürgens, avec son châle de laine autour du cou et sa culotte rapiécée aux genoux — leur dit des sottises, à peine débarqué :

Pourquoi n'avoir pas crié : « Cheval et voiture »? Pouvait-il deviner qu'il fallût amener le bac? Il n'y avait pas un enfant qui ne sût cela, pourtant!...

— Tu as raison, Jürgens, fit Léo, en lui frappant sur l'épaule d'un air protecteur : c'est une honte que je ne me sois pas rappelé le cri habituel.

Aux premiers mots, le vieillard tressaillit, et perdant toute contenance, il enleva son bonnet, en bégayant :

— Not' maître, not' maître.

Pendant de longues années, Jürgens avait été valet sur le domaine de Halewitz, jusqu'au moment où, trop vieux, — car vingt ans auparavant, c'était déjà « le père Jürgens », — on l'avait mis à la retraite en lui donnant le poste de passeur. Certes, ce n'était pas une sinécure, mais où trouver une sinécure dans ce rude pays du Nord?

L'ancien serviteur avait peine à retenir ses larmes; il saisit la forte main qui se posait amicalement sur son épaule, et, d'un mouvement respectueux et tendre, il la caressa de ses doigts calleux.

Léo reprenait de plus en plus son rôle de jeune seigneur; il donna l'ordre d'enfermer ses bagages dans la cabane déserte, puis il renvoya le cocher à Münsterberg avec un bon pourboire. La barque glissa sur le fleuve. Léo, heureux et souriant,

laissait pendre sa main dans l'eau attiédie et jouait avec les gouttelettes qui jaillissaient. En face de lui, le père Jürgens ramait en le contemplant de ses yeux humides d'émotion.

— Il vaudrait mieux, dit enfin le vieillard, aller en bateau jusqu'à l'île de l'Amitié : cela épargnerait à monsieur la moitié du chemin.

Léo inclina la tête : « l'île de l'Amitié ! » Ce nom, donné jadis en plaisantant à leur lieu de rendez-vous, était donc maintenant connu de tous, leur affection était donc devenue légendaire? Ah! si l'on savait pourtant!... si l'on pouvait voir le spectre qui se dressait entre eux !

— Pas de remords! cria-t-il en donnant un grand coup de poing dans l'eau : — tout le bateau fut éclaboussé.

Le père Jürgens, saisi, laissa presque échapper les avirons et hasarda une question.

— Ce n'est rien, vieux Jürgens ! dit Sellenthin en riant : je me disputais avec *le frère intérieur*.

— Oh ! il n'en vaut pas la peine : c'est un démon ! remarqua philosophiquement le vieillard en continuant de ramer.

Ils avançaient sur le fleuve que la nuit, bleue et profonde, enveloppait de son charme pénétrant. Et tout à coup il la vit, l'île de l'Amitié, toute noire au milieu de l'eau : les aunes dentelés qui en garnissaient les bords la faisaient ressembler à une corbeille de fleurs.

Du fond de son cœur, où ils gisaient ensevelis sous une pensée douloureuse depuis qu'il avait quitté son foyer, les souvenirs et les images se levèrent en foule.

Il se mit debout et, d'un œil avide, il essaya vainement de percer les masses de verdure : il ne parvint pas à distinguer le temple de l'Amitié caché dans les branches. Mais, là-bas, sur la rive droite, cette masse sombre et dentelée, c'était Uhlenfeld : c'est là que pendant si longtemps Ulrich avait été seul maître et seigneur.

— Tandis qu'à présent, à ses côtés... Paix ! je ne veux plus y songer, murmura-t-il.

La barque vira à gauche ; elle aborda sur une plage sablonneuse entourée de roseaux. Un moment après, Léo s'en allait solitaire, par les prés humides de la rosée du soir. Une senteur de terre, de fleurs, de feuilles lui gonflait les narines, et tout

autour de lui, de près, de loin, à droite et à gauche, les grillons chantaient son retour; éveillés sous ses pas, ils sautaient devant lui, comme de joyeux hérauts. Dans les branches des aunes, passait de temps à autre un murmure de bienvenue.

Les prairies n'étaient pas encore fauchées; les hautes herbes envahissaient l'étroit sentier que suivait Léo; il marchait dans une véritable forêt de fleurs : les campanules tremblaient sous ses doigts, les liserons s'enroulaient à ses chevilles et des gouttes de rosée jaillissaient jusqu'à son front.

Il s'arrêta et contempla la campagne baignée d'ombre. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, tout cela lui appartenait! Un sentiment de confusion l'envahit : comment avait-il pu abandonner ce nid si doux, si chaud que Dieu semblait avoir créé tout exprès pour lui? L'air natal, l'amour inné du pays, la nuit d'été le grisaient; des larmes roulèrent sur ses joues, et ôtant son chapeau, il joignit les mains sur sa pipe chaude encore et se mit à prier.

Il s'entretint honnêtement, simplement, avec Dieu, en homme énergique et raisonnable que la vie a mûri et qui sait ce qu'il veut.

Quand il eut achevé sa prière, il tira une forte bouffée de la pipe qui s'éteignait, et, d'un pas allègre, il se dirigea vers le berceau des Sellenthin, ce domaine de Halewitz dont la silhouette sombre le saluait de loin.

IV

Il fit halte devant la porte cochère. Au moment de tirer la cloche, il entendit un bruit confus de cris et de rires qui semblait venir du corps de logis habité par son oncle Kutowski et par les surveillants du domaine.

— Il paraît qu'on n'a pas besoin de moi pour s'amuser à Halewitz, murmura-t-il en fronçant le sourcil.

Pour entrer inaperçu, il essaya d'escalader le mur qui entourait la cour, mais il se souvint à temps des morceaux de verre dont on l'avait hérissé contre les vagabonds. Il ne

lui restait d'autre ressource que de faire le tour et de pénétrer par la porte dérobée que l'oncle Kutowski avait fait percer en secret, jadis, afin de faciliter les sorties nocturnes de Léo et d'empêcher que son père n'en eût connaissance. — L'oncle, du reste, ne jouait pas un rôle de complice désintéressé : lui aussi prenait ce chemin pour cacher ses fredaines au maître de la maison.

Sellenthin longea le fossé que les tilleuls séculaires couvraient de leur ombre, et parvint à l'endroit qu'il croyait connu de lui seul et de Kutowski. Il fut péniblement surpris en trouvant la petite porte ouverte; pis encore : les spirées et les ronces qui formaient à l'entrée un fouillis presque inextricable, avaient été arrachées et remplacées par un sentier couvert de sable. Une entrée si commode semblait faite pour tenter les malfaiteurs.

« Voilà le résultat de mes anciennes folies ! » songea-t-il en se rappelant, le cœur serré, cette période de son existence où, chaque soir, un cheval sellé par les soins de Kutowski, l'attendait devant cette porte. Et, vers le matin, l'animal écumant, trempé de sueur, était chassé dans les pâturages avant qu'on pût remarquer son absence.

— Mais, patience, chenapans! s'écria-t-il : à présent, je vous ferai marcher droit.

Et joyeux, ayant retrouvé sa belle confiance en lui-même, il poussa la porte à claire-voie qui séparait le parc de la cour. Elle était sombre et silencieuse; parfois un bruit de chaîne ou un léger mugissement se faisait entendre du côté des étables.

Léo la traversa rapidement, se dirigeant vers le château dont la masse noire se détachait sur le bleu profond du ciel. Seule, à l'étage supérieur, une fenêtre brillait comme un phare dans la nuit. Son cœur bondit de joie et d'impatience; il pressa le pas. Mais son pied faisait crier le gravier de la cour : un chien de garde réveillé poussa un aboiement sonore; d'autres lui répondirent jusque dans les cours les plus éloignées.

Ils semblaient être attachés: sans doute, une des innovations de l'oncle Kutowski pour épargner les mollets de ses compagnons nocturnes. Alors, il se rappela son ami « Léo » :

c'était son chien préféré, auquel, dans une boutade, il avait donné son propre nom. — « Afin que, pendant mon absence, avait-il ajouté, on traite le brave animal avec tout le respect dû à mon remplaçant. »

— Léo! appela-t-il de toute la force de ses poumons.

Il y eut un court silence.

— Léo! cria-t-il une seconde fois.

Et ce fut soudain comme un éclat de tempête : hurlements déchirants, bruit de chaîne secouée, grincement des dents contre les anneaux de fer, tout se mêlait pour former un ensemble indescriptible. L'amour, la joie, l'impatience, les sentiments les plus violents qui puissent agiter un être vivant se traduisaient dans les aboiements de cet animal en démence. Léo sentit ses yeux s'humecter.

— Allons, il est temps!

Et il souleva le lourd marteau de la porte, dont le choc retentit avec un roulement sonore par toute la maison.

En haut, la fenêtre éclairée s'ouvrit et une ombre blanche se pencha.

— Qui est là? demanda une voix de femme qu'il reconnut.

— Jeanne, c'est toi!

Un cri, — était-ce bien un cri de joie? — et l'ombre disparut.

Deux longues et angoissantes minutes s'écoulèrent. Les chiens s'étaient remis à aboyer, et dans le château, maintenant, tout s'agitait : des lumières circulaient, des appels se répétaient; enfin, le long du corridor, des pas hâtifs glissèrent, et ce fut un bruit de rire, mêlé de sanglots.

La clef grinça dans la serrure. Elle était là, devant lui, sa chère, sa fidèle maman, le bonnet jeté au hasard sur ses frisons gris, la camisole boutonnée de travers et les pieds fourrés dans des pantoufles dépareillées; elle était là devant lui, une bougie dans sa main tremblante, et quelques gouttes d'eau brillaient sur ses joues.

— Léo, mon enfant, mon enfant!...

Il y avait dans ce mot balbutié une caresse timide, hésitante, avec une sorte de crainte, comme si elle n'osait encore ouvrir son cœur à son fils. Puis, brusquement, elle se jeta à son cou, et le couvrit de baisers, tandis que la bougie,

qu'elle n'avait pas lâchée, ruisselait sur l'épaule de Léo. Pendant ce moment de silence et d'émotion, les hurlements des chiens réclamant leur maître vinrent frapper les oreilles de la mère.

— Eux aussi le savent déjà ? demanda-t-elle en se dressant pour prendre la tête de son fils entre ses mains.

Léo fit un signe de tête et baisa les doigts qui frôlaient ses joues. L'excès de son bonheur accablait la pauvre femme : elle posa son bougeoir sur l'escalier, et, s'accroupissant sur les marches, elle cacha son visage dans ses mains et pleura.

Léo la regardait, presque honteux de tant d'amour, en songeant que, dans son désir brutal de liberté, il avait oublié ce cœur de mère qui souffrait loin de lui. Il s'approcha d'elle et caressa d'un geste inconscient la petite dentelle au crochet dont elle avait bordé son bonnet de nuit.

Une nouvelle lumière parut au fond du vestibule ; un vieillard tout cassé s'avançait d'un pas tremblant, hésitant. La mère de Léo laissa retomber ses mains et, riant de ses yeux encore pleins de larmes, elle appela :

— Viens donc, Christian ! as-tu peur ? viens donc, vieux sot ! C'est lui, regarde-le, c'est bien lui !

Le vieux domestique — il avait une ancienne robe de chambre et d'anciennes pantoufles à Léo — laissa tomber le chandelier, qui roula avec fracas sur le carreau : soumis et tendre, à la fois comme un serf et presque comme un père, il se courba sur la main de son maître, et, voyant que ses larmes la mouillaient, il l'essuya timidement.

« Étrange chose, se disait Léo tout confus, que l'âme d'un pareil serviteur !... On l'a rudoyé et bousculé toute sa vie, et cela suffit pour qu'il vous aime et vous vénère comme un dieu ! »

Puis, à haute voix :

— Sois tranquille, Christian, nous ferons encore bon ménage ensemble. Et maintenant, va lâcher les chiens... Léo, tout au moins : il deviendrait enragé !...

Le vieillard s'éloigna, sans mot dire. Cependant madame de Sellenthin avait allumé la lampe dans la salle à manger ; puis, s'apercevant tout à coup de sa toilette sommaire, elle s'était sauvée, toujours riant et pleurant pour aller passer une robe. Léo resta seul.

La suspension semblait le saluer d'une lueur de bienvenue. Il la connaissait bien, cette flamme amie, cette confidente silencieuse de sa jeunesse, qui avait éclairé la moitié de sa vie, ses rêves, son bonheur et ses fautes. Il fit quelques pas : de belles roses jaunes, des « gloires de Dijon », étiolées par la chaleur, achevaient de se faner dans le vieux vase en faïence de Delft posé au milieu de la table ; à côté se trouvaient un tricot commencé, un album et le livre de comptes que la femme de charge avait laissé là avant d'aller se coucher. Rien n'était changé depuis trente ans.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Le long des murs, il revit les mêmes gravures démodées qui avaient inspiré son imagination d'enfant. Puis, tout à coup, il songea à Jeanne... Où était-elle donc ? Pourquoi ne venait-elle pas se jeter dans ses bras ? « Elle veut sans doute se faire belle », pensa-t-il en souriant... Et il marchait à travers la chambre, allait d'un objet à l'autre et ne se lassait pas de regarder tous ces chers vieux bibelots.

La porte s'ouvrit : un grand chien fauve se précipita sur Sellenthin, la gueule écumante, la langue dehors, comme pour le dévorer. Après cet assaut, il se coucha devant lui, majestueux, les narines frémissantes, humant avec délices l'air qui entourait son maître.

Enfin madame de Sellenthin reparut. Elle avait enlevé son bonnet de nuit, s'était prestement lissé les cheveux et avait même trouvé le temps de fermer son peignoir par une broche. Elle lui demanda ce que demandent toutes les mères lorsque leur enfant revient de voyage : avait-il faim ? — Non, mais il était un peu fatigué, il se sentait pris de lassitude : quelques heures de sommeil, et il n'y paraîtrait plus...

Mais que faisait donc Jeanne ? Elle qui l'avait aperçu la première, le laisserait-elle se coucher sans lui souhaiter la bienvenue ? Madame de Sellenthin se troubla :

— Elle te prie de l'excuser : elle ne se sent pas préparée à te revoir.

— Qu'est-ce que cela veut dire, petite mère ? Depuis quand faut-il des préparations entre Jeanne et moi ?

Sa mère prit une mine soucieuse ; elle ne répondit pas et caressa la main de Léo.

« Tout ne va pas comme il faut ici », se dit-il; — et il se promit de tirer l'affaire au clair, dès le lendemain.

Mais sa mère, qui avait les idées un peu courtes, s'était remise à rire.

— Quelle barbe tu as! fit-elle avec admiration. Et pourquoi tes cheveux sont-ils taillés si courts? Et tu es brun, brun, aussi hâlé que si tu rentrais des manœuvres...

Et, tout en lui disant des tendresses, elle l'examinait de la tête aux pieds avec une sorte d'inquiétude.

Une nuance d'anxiété malgré tout se trahissait dans son attitude. Léo lui revenait un peu comme un enfant prodigue. Elle ignorait les luttes par lesquelles il avait dû passer, et ne savait pas si son âme en était sortie robuste et saine. Puis, entre eux, il y avait un sous-entendu, quelque chose de trop pénible pour qu'ils pussent en parler.

— Je vais voir si ton lit est prêt, dit-elle.

Après une dernière caresse, elle se leva. Mais en ouvrant la porte elle recula, poussa un léger cri d'effroi; le même cri, mais plus effrayé encore, répondit de la pièce voisine; et Léo aperçut une forme blanche, puis une autre, qui disparaissaient dans l'obscurité.

Sa mère se retourna vers lui, avec un sourire:

— Ce sont les petites.

— Qu'elles entrent donc! s'écria-t-il.

Et il voulut se diriger vers la porte. Mais sa mère l'arrêta en riant:

— Laisse-les se sauver, pour l'amour du Ciel!... Elles sont en chemise!

V

Les premières lueurs grises de l'aube pénétraient dans la chambre à coucher des deux jeunes filles. Devant la fenêtre, on entendait déjà le caquet des étourneaux, et les hirondelles gazouillaient sous le toit. Soudain, dans la cour, une cloche fut mise en branle, ses appels retentirent par tout le domaine, puis s'arrêtèrent après trois coups secs et décidés.

La petite Elly continuait à dormir, toute mignonne, l'oreille gauche appuyée dans le creux de sa main, les joues roses dans ses boucles blondes; Hertha, les yeux grands ouverts, dressée entre ses longues nattes brunes, écoutait ce signal qui, d'habitude, la réveillait aussi.

Depuis l'événement de la dernière nuit, elle n'était pas arrivée à fermer l'œil; elle était restée sur son séant, à songer, à songer, — tandis qu'Elly, le premier moment de joie passé, avait fait quelques réflexions sur les cadeaux que son frère lui rapportait, sans doute, et s'était emmitouflée dans ses couvertures.

Hertha avait souvent pensé à ce retour, elle l'avait vécu bien des fois en imagination, et voilà que c'était si différent de ce qu'elle s'était figuré!

« Du reste, se disait-elle, les événements nous réservent toujours des surprises. » Malgré sa jeunesse, elle en avait fait l'expérience, depuis le jour où l'on avait porté en terre sa belle, sa chère maman... Son père aussi était mort. — « Dieu merci! » murmurait Hertha, le visage soudain contracté au souvenir qu'elle avait gardé de lui...

Maintenant, elle vivait chez des étrangers, mais il lui semblait être chez elle, tant la famille de sa belle-mère était devenue la sienne. Son tuteur, qui la savait en bonnes mains à Halewitz, ne s'inquiétait guère d'elle et se contentait de gérer sa fortune. Jeanne, il est vrai, ne s'occupait guère, elle non plus, de la jeune fille: les pratiques d'une dévotion exagérée l'absorbaient complètement; elle s'occupait des enfants pauvres qu'elle réunissait tous les jours autour d'elle, et, le reste du temps, se retirait dans un isolement farouche. Mais il lui restait grand'mère! cette bonne, cette chère grand'maman! Elle était bien un peu grondeuse : elle grondait le matin, elle grondait le soir; mais ses gronderies n'étaient que tendresse; au fond, malgré tout, on pouvait faire ce qu'on voulait. Et l'on ne faisait rien de mal, au contraire.

La vie de Hertha était remplie par une tâche sérieuse : elle y songeait, le soir, avant de s'endormir; et le matin, au premier coup de cloche, elle sautait hors de son lit, les yeux encore gros de sommeil. La laiterie, la basse-cour, le jardin potager constituaient son domaine depuis que grand'mère lui

en avait cédé le gouvernement. La vieille femme, un peu lasse, avait été heureuse de déposer cette charge entre les petites mains énergiques et hâlées de la jeune fille, et celle-ci avait pris à cœur sa nouvelle besogne.

Et voilà que son œuvre était achevée. *Il* était de retour. C'était pour *Lui* qu'elle avait travaillé, et elle se disait avec un orgueil timide qu'*Il* allait être juge de tout ce qu'elle avait accompli.

Elle sauta hors du lit et se glissa dans ses jupons. En soulevant le rideau de la fenêtre, elle vit le jardin baigné dans la lueur rosée de l'aurore. Les groupes de tilleuls étaient sombres encore, mais les gazons s'éclairaient déjà aux premiers rayons du soleil levant. Elle ouvrit doucement la fenêtre pour respirer l'air pur et humide du matin, et un frisson passa sur ses bras nus. Elle alla devant son miroir encadré d'une cretonne à fleurs, et, tout en peignant ses longs cheveux un peu rudes, elle passa sévèrement sa personne en revue. Jamais la maigreur de ses épaules ne lui avait paru aussi déplaisante ; sa jeune poitrine se perdait dans son corset ; elle ne fut pas satisfaite non plus de son col souple et mince, sur lequel se dressait sa petite tête fine et altière. Elle regarda ses bras : ils étaient encore bien grêles ; par-ci, par-là, on y voyait une égratignure, et la fraîcheur du matin leur donnait la chair de poule.

— Je suis tout simplement affreuse, se dit Hertha.

Et, rapidement, elle mit une chemisette en foulard rouge sur laquelle, pour ce jour de fête, elle piqua une broche de rubis ; puis, se regardant une fois encore dans la glace, elle finit par se trouver passable, en somme.

C'est avec un battement de cœur qu'elle ouvrit la porte du corridor. Si elle allait le rencontrer!... En arrivant dans la cour, elle y vit plus d'animation qu'à l'ordinaire : des groupes s'étaient formés devant les portes, on chuchotait, on s'agitait, et chacun semblait craindre l'orage qui menaçait toute la maison.

Elle hésita au moment d'entrer dans l'étable, où l'on entendait déjà les cliquetis des seaux à lait. N'avait-elle pas l'air de vouloir faire du zèle, afin de se présenter sous un jour avantageux ? Mais elle domina ce sentiment qui lui parut une

faiblesse. Aujourd'hui, comme toujours, elle ferait son devoir, sans regarder ni à droite ni à gauche.

Et elle passa son inspection habituelle, surveilla les servantes occupées à traire. On versait les premiers seaux de lait à travers la passoire, lorsqu'une voix vibrante retentit dans la cour. Hertha sentit son sang se figer dans ses veines. C'était lui.

Depuis minuit, cette voix n'avait pas cessé de résonner à son oreille, mais le rire qui l'adoucissait avait disparu.

C'était lui. D'un moment à l'autre, il pouvait entrer dans l'étable. Elle s'appuya contre le mur, se cramponnant des deux mains à la barre d'une mangeoire, et, tremblante d'angoisse, elle attendit.

Il ne vint pas. Il se faisait seller un cheval, et ses brusques réprimandes n'épargnaient personne.

Quand le sabot du cheval s'éloigna sur la grand'route, Hertha osa enfin s'aventurer hors de l'étable. Et, dans le gai soleil du matin, elle gagna les champs. Ici, tout près, quelques carrés de blé avaient été coupés : ils se trouvaient, par hasard, sur le chemin de l'oncle Kutowski. Plus loin, la moisson n'était pas faite ; les gerbes, trop mûres, pourrissaient sur pied. Sa pensée suivait Léo ; elle se sentait tourmentée de remords comme si elle eût été responsable de tout le désordre qu'il allait découvrir. Elle le devinait ici, puis là : que dirait-il en voyant le mauvais état de ses propriétés? On avait semé l'avoine trop tard et le trèfle étouffait sous l'ivraie.

Puis son agitation se calma, elle se mit à rêver. Elle vit Léo tel que toujours elle se l'était représenté d'après les descriptions de grand'mère : pâle, sombre, les yeux brûlants, errant à l'étranger, poursuivi par l'image de l'homme qu'il avait tué, privé d'affection et en proie au mal du pays.

Elle savait depuis longtemps qu'elle devait être son bon génie ; d'où lui était venue cette inspiration, elle n'en savait rien au juste. Peut-être était-ce depuis qu'à la pension Elly lui avait raconté l'histoire du duel, de la condamnation et de la fuite par delà les mers? — Ce duel avait été le premier roman de sa vie, avant même qu'elle se fût doutée qu'il existât des romans. — Peut-être aussi était-ce depuis que grand'mère avait appris à son jeune cœur à ne battre que pour l'absent?... Et il était de retour !

Elle n'avait pas encore aperçu son visage, mais elle était bien sûre qu'il ne ressemblait en rien à l'image qu'elle s'était faite de lui. Son rire, hier au soir, son ton brusque, ce matin, qu'ils étaient différents de ce qu'elle pensait! Le pâle voyageur de ses rêves n'aurait jamais ri de cette façon large et bruyante, aucune expression brutale ne serait sortie de ses lèvres. Une sorte de déception sourde augmentait la crainte qu'il lui inspirait. Et tandis qu'elle suivait le sentier humide, elle l'aperçut au loin, galopant sur son cheval blanc, paraissant et disparaissant derrière les blés. Schumann, le régisseur, le suivait sur un cheval bai, aussi paresseux, aussi vicieux que lui-même.

Elle se dirigea vers un groupe d'aunes entouré de palissades derrière lesquelles paissaient les génisses ; il lui serait facile de se dissimuler dans un buisson, s'il venait à passer par là. Et tout à coup, elle l'entendit venir ; elle n'eut que le temps de se cacher près d'une haie.

Le cheval écumait et frémissait sous l'éperon.

— Pauvre animal, on te traite rudement! pensa Hertha.

Alors, pour la première fois, elle vit Léo de près. La casquette rejetée en arrière, le visage couvert de sueur, les tempes gonflées, le regard dur, il lui fit l'effet d'un tyran. Elle ne remarqua pas sa soyeuse barbe blonde, sa manière élégante de monter à cheval, et tout ce qui dans un homme peut plaire à une jeune fille ; sa vue la pénétrait d'inquiétude et une colère instinctive s'élevait en elle contre cette volonté qui menaçait de la subjuguer, elle aussi.

Il s'arrêta, la gourmette de son cheval heurtant la palissade.

— Qu'est-ce que cela? cria-t-il.

Hertha trembla. L'avait-il découverte dans sa cachette et la traitait-il comme une intruse sur ses terres?... Mais la question s'adressait au régisseur ; il s'approcha, humble et soumis, et répondit comme à l'appel :

— Engraissage, trente-deux têtes.

— Quel âge?

— Un an les plus jeunes, dix-huit mois les plus âgées.

— Elles sont restées là toute la nuit?

Schumann bredouilla un « oui » confus.

— Sacré désordre!

Et Léo s'éloigna.

« A la bonne heure ! » Elle triomphait, et cependant, elle ne se sentait pas heureuse. La cloche du premier déjeuner sonna ; la jeune fille se dirigea vers le château. « En somme, il ne me dévorera pas », se dit-elle, en faisant provision de courage et de bonnes résolutions.

Lorsqu'elle pénétra dans la salle à manger, un groupe silencieux s'y trouvait déjà.

Il était à table, à la place du maître, le menton appuyé sur ses deux poings, regardant sans lire le journal ouvert devant lui. Elly en mousseline blanche avec des rubans bleus, — « parée comme le bœuf gras », pensa Hertha avec jalousie, — croisait les mains sur ses genoux et faisait une figure absolument stupéfaite. Grand'mère soupirait tout en préparant le café. La comtesse Prachwitz n'était pas là.

Grand'mère vint à la rencontre de la jeune fille et, la prenant par la main, la présenta :

— Voici Hertha, mon cher Léo.

Il y avait dans l'accent un ton de prière qui déplut à Hertha. Léo l'examina de la tête aux pieds, puis son visage s'éclaira et, se levant un peu lourdement, il dit :

— J'espère que tu es heureuse ici, ma chère Hertha.

« Il daigne m'admettre chez lui », pensa la jeune fille avec amertume ; et elle mit silencieusement sa main dans celle qu'il lui tendait. Jamais elle ne s'était sentie si orpheline qu'en ce moment.

— Tu as une solide petite poigne, continua-t-il avec bonhomie ; je crois que nous pourrons devenir une paire d'amis.

Elle rougit et chercha vainement une réponse fière.

— Et maintenant, mes enfants, soyons tout à la joie ! s'écria-t-il en frappant dans ses mains ; au diable les soucis ! Eh ! toi, petit paquet blanc, remue-toi un peu et verse-moi du café !

Elly fit la moue et Hertha pensait : « Attrape ! » Mais elle eut vite son tour :

— Dis donc, fillette, reprit-il en se carrant dans son fauteuil, on me raconte des merveilles de toi : il paraît que tu travailles comme un véritable intendant.

— Comme une maîtresse de maison, tu veux dire !...

Elle rougit de nouveau, car elle comprit qu'elle répondait une sottise.

— Eh! eh! fit-il en la menaçant du doigt, pas si vite! Êtes-vous donc si pressées de devenir maîtresses de maison, mes petites?

Hertha se redressa brusquement, les lèvres tremblantes de colère.

— Je travaille de bon cœur, répliqua-t-elle de sa voix sonore, et celui qui en rit a désappris le travail.

Léo stupéfait reposa sur la table la tasse qu'il allait porter à sa bouche, et, regardant la jeune fille avec de grands yeux, il lui dit:

— Tu m'as l'air d'une petite personne mordante... je prendrai garde à toi désormais.

Grand'mère s'approcha, tout émue; elle prit dans ses bonnes vieilles mains la tête de Hertha, et lui caressa le visage comme pour effacer les malheureuses paroles:

— Elle n'avait pas mauvaise intention, fit-elle.

Hertha étouffait de honte, mais pas un mot de regret ne sortit de sa bouche : elle se serait plutôt laissé couper la langue. C'en était fait de la bonne humeur, et la jeune fille se sauva sans avoir seulement achevé son déjeuner. Lorsqu'elle arriva dans sa chambrette, il lui sembla que tout tournait autour d'elle... Elle alla vers son miroir et, s'y regardant, les yeux fixes, elle murmura :

— Non, vraiment, je n'avais pas mauvaise intention.

Elly vint la rejoindre. Toute fraîche et jolie, avec ses joues roses, ses yeux innocents et ses cheveux blonds soigneusement lissés, elle ne savait trop que faire dans sa grande toilette.

— Dieu! que tu as été désagréable! dit-elle à son amie, de sa voix douce, je ne saurais jamais être ainsi.

Et, satisfaite d'elle-même, elle arrangea les nœuds de ses rubans bleus devant la glace.

VI

Léo était resté seul avec sa mère. Le soleil jouait sur la nappe damassée, la bouilloire chantait encore et la fumée du cigare de Léo montait vers le plafond en spirales légères.

— Je ne sais pourquoi, — fit la vieille dame avec un soupir, en passant les doigts sur les ondes de ses cheveux gris, — je ne parviens pas ce matin à être tout à fait contente... J'ai tort, sans doute, mais il y a toujours quelque chose qui me gêne...

— Console-toi, petite mère, fit-il : cela viendra!... Certes, je n'ai pas lieu d'être satisfait, car j'ai retrouvé ici mes affaires dans un piteux état... Oh! c'est ma faute, et non la vôtre. Ulrich m'a écrit assez souvent de revenir. Qu'avais-je besoin de rester si longtemps là-bas? Imbécile que j'étais, je ne voulais rien entendre!... Heureusement, il n'est pas trop tard et je n'ai pas encore perdu l'habitude du travail, quoi qu'en dise cette arrogante petite demoiselle.

— Tu lui fais grand tort, dit vivement madame de Sellenthin: il ne faut pas prendre au pied de la lettre les paroles de si jeunes filles; il faut savoir lire dans leur cœur... Or, moi, je connais le cœur de Hertha et je sais, Léo, que tu y règnes seul.

— Peste! d'où me vient tant d'honneur?

La mère prit un air fin et posa tendrement la main sur celle de son fils.

— Tu es bien au courant de la situation, n'est-ce pas? demanda-t-elle. Quand le mari de Jeanne mourut... Je ne veux rien dire de lui... paix à son âme!

— A propos de Jeanne, interrompit Léo, il serait temps qu'elle se montrât enfin.

Madame de Sellenthin parut troublée et balbutia :

— Prends patience, elle viendra bientôt.

— Qu'elle vienne donc! ordonna-t-il. Je ne comprends rien à sa manière d'être... ni à la vôtre non plus, du reste. Ulrich a déjà eu à son sujet de singulières réticences, et toi, tu prends un faux-fuyant dès que je parle d'elle. Quant à Jeanne elle-même, on dirait qu'elle se cache devant moi.

— Devant qui ne se cache-t-elle pas? — gémit la mère, les larmes aux yeux. — Hélas! Jeanne est méconnaissable, et je n'aurais pas cru possible qu'un être humain pût changer à ce point-là... Tu le sais, mon enfant, je ne suis pas une impie. Je crois en Dieu tout-puissant, je crois en notre Seigneur Jésus, je crois fermement à l'éternelle félicité du ciel où j'ai l'espoir de retrouver ton père...

— Oui, je sais, petite mère! répondit-il, en pressant de ses lèvres la main ridée.

Une foi presque enfantine, que nul doute n'avait effleuré, remplissait le cœur de la vieille femme.

— Eh bien! continua-t-elle, je ne puis approuver la piété vraiment inquiétante de Jeanne. Pendant des heures entières, elle reste agenouillée sur son prie-Dieu, aux pieds d'un grand christ en marbre blanc, comme si elle était catholique... Que de fois, le matin, ne l'ai-je pas trouvée là, étendue à terre, engourdie de fatigue et de froid, épuisée par une nuit de prière!... Elle est devenue sauvage au point de ne plus vouloir se montrer quand nous avons du monde; et même quand nous sommes seuls, il lui arrive de rester des semaines entières sans descendre au salon. Par contre, elle a installé chez elle une école de petits pauvres. C'est, du reste, un soulagement pour l'instituteur, qui est bien vieux et cassé; elle fait chanter et prier les enfants : ils forment son unique société.

— Et depuis quand cela dure-t-il? demanda Léo en fronçant le sourcil.

— Depuis deux ans peut-être... oui, oui, c'est bien cela; depuis que les petites sont revenues de pension... J'avais mis Elly dans la même pension que Hertha, parce que je voulais voir ces deux enfants devenir amies. Car tout de suite je me suis dit : Hertha viendra chez nous et y retrouvera un foyer.

— Mais dis-moi, maman, d'où te vient, en somme, cet intérêt passionné pour Hertha?... Tout cela me paraît un peu louche.

La vieille dame rougit comme une pensionnaire. Elle fixa ses bons yeux souriants sur son fils et lui dit, s'excusant à moitié :

— Ah! Léo, tu le sais bien.

— Ma foi non! je n'en sais rien! s'écria-t-il en riant.

Alors elle se mit à lui expliquer en détail tout le plan qu'elle avait conçu. Hertha possédait en Pologne une fortune colossale, impossible à évaluer, dont le seul inconvénient était d'avoir donné lieu à des procès interminables entre la mère et les oncles de Hertha, quand il s'était agi de partager les biens. A présent, la succession était réglée, mais la jeune fille avait cessé tous rapports avec ses parents du côté maternel;

elle était absolument libre d'elle-même, et son tuteur seul, un avocat de Posen, avait quelques droits sur elle.

— Je n'ai jamais vu ce monsieur, continua madame de Sellenthin, mais, deux fois l'an, nous nous écrivons des lettres fort amicales : de sa part donc, il n'y aurait pas de difficultés à craindre... Je te le dis, Léo, tu n'as qu'à étendre la main, et la plus riche héritière de toute la contrée sera ta femme.

Elle se tut, triomphante.

Au lieu de répondre, il se mit à siffler la *Paloma* mexicaine, sa mélodie favorite. Madame de Sellenthin fut vexée.

— Voilà comment tu reconnais tout ce que j'ai fait pour toi?... Je me suis tourmentée et tourmentée, j'ai passé des nuits sans sommeil, et tu ne daignes pas me dire le moindre merci!

— Pour se marier, il faut être deux, petite mère! répondit-il; je suis un vieux pécheur, un vieux vagabond, dont le passé est bien noir, et elle, c'est une enfant.

— Elle aura dix-sept ans au printemps, dit la mère.

— Reçois donc mes remerciements, fit-il en se levant, et quand je me serai tiré de l'ornière où je suis tombé, nous en reparlerons.

Sa mère l'interrompit avec impatience :

— Pour qu'elle s'éprenne de quelque sot pendant ce temps-là?... Ne te l'ai-je pas préparée tout exprès? Son cœur est plein de toi, ne rêve que de toi. Veux-tu donc, maintenant que tu es de retour, la blesser en la dédaignant?... Ou bien est-ce qu'elle ne te plairait pas? — demanda-t-elle, inquiète subitement; — aurais-tu par hasard autre chose en tête? Serais-tu amoureux... ou même marié à notre insu?... Léo, si tu as fait cela, si tu ramènes une Indienne ou quelque aventurière, il ne me reste plus qu'à mourir de désespoir!

Il la calma en riant : il revenait aussi libre qu'au départ... il ne lui ferait pas ce chagrin....

Elle s'essuya les yeux, mais ses larmes continuèrent à couler de plus en plus fort :

— Oh! mon enfant, mon enfant! sanglotait-elle en lui caressant la main de ses doigts tremblants.

— Qu'as-tu? demanda-t-il avec tendresse.

Il le savait bien, ce qu'elle avait. Depuis le jour du duel, depuis son départ pour la forteresse, ils ne s'étaient pas parlé

seul à seule, et le cœur de la mère gravissait de nouveau, en ce moment, le calvaire de jadis.

— Calme-toi, mère chérie, implora-t-il.

— Oh! ce que j'ai souffert à cause de toi! gémit-elle. Pourquoi faut-il que tu te sois battu précisément avec Rhaden, notre ami, le mari de Lizzie, presque un parent!...

Léo lui fit observer qu'il avait été provoqué précisément par Rhaden.

— Tu ne pouvais donc pas tirer en l'air? insista-t-elle encore; il y a tant de gens qui tirent en l'air!...

— Tu ne comprends rien à cela, maman, répondit-il sérieusement. Si l'on m'avait rapporté sur une civière à la maison, tes soucis eussent été plus grands encore; et, tu le sais, Rhaden ne plaisantait jamais.

Pour la première fois, elle comprit le danger que son fils avait couru: confiante dans la sûreté de sa main, elle n'y avait jamais songé. Elle l'embrassa, tout effrayée, comme si l'on eût pu le lui ravir encore.

— Tu as raison, tu as raison, murmura-t-elle: Rhaden a toujours eu un vilain caractère, je l'avais même dit jadis à Lizzie lorsqu'elle allait se fiancer à lui; il était dur et cruel.

— Mère, laissons dormir les morts, fit Léo très grave. Et laissons dormir aussi cette triste histoire qui, nous a coûté à tous un morceau de notre bonheur. Il est temps de n'en plus parler.

Elle cessa de pleurer; et bientôt, redevenue calme, elle demanda :

— Mais je puis bien te parler de Lizzie?

— Pourquoi pas? fit-il, après une légère hésitation, et en regardant ses ongles brunis par le tabac.

— Que dis-tu de ce mariage? Cet Ulrich!... Qui aurait pu croire cela?

— Et pourquoi lui moins qu'un autre?

— Mais voyons, n'est-ce pas étrange? lui, ton meilleur ami!...

— Puisse-t-il être heureux!

Et Léo, qui avait hâte de quitter ce sujet brûlant, coupa court par une question :

— Comment se fait-il, que vos relations avec Lizzie aient

été rompues?... Ce n'est pourtant pas mon malheur avec Rhaden qui en a été cause?

— Oh! non, non, pas du tout... Lorsque tu as été loin, nous avons continué à nous voir comme auparavant. Nous autres, pauvres femmes, nous n'étions pas responsables des fautes des hommes, et nous étions si tristes!... De moi-même, je ne veux pas parler, mais Jeanne arriva bientôt en habits de deuil, — son mari était mort, — et puis Lizzie aussi se sentait si malheureuse et si abandonnée! Alors, nous avons cherché à nous consoler mutuellement... Le froid ne s'est produit que plus tard, quand il a été question des fiançailles de Lizzie et d'Ulrich; je ne conçois pas pourquoi, car nous en étions tous heureux pour elle... Peu de temps avant le mariage, une querelle a éclaté entre Jeanne et Lizzie; nous n'en avons jamais appris la cause... car Jeanne, tu ne l'ignores pas, sait être muette comme la tombe. Ce jour-là, Lizzie est partie, toute pâle, sans nous dire adieu, et nous ne l'avons plus revue. Puis Jeanne m'a déclaré qu'elle aimerait mieux mourir que d'assister au mariage, et elle m'a priée de ne pas y aller non plus. Et, tu sais, quand on me prie bien...

— Oui, oui, petite mère, — murmura-t-il, pris de pitié.

Il le savait bien, que jamais elle n'avait résisté à l'énergie de Jeanne. Il y eut un silence. Léo mordillait les pointes de sa barbe.

— Bah! sottises! s'écria-t-il, en se levant soudain. Du courage et pas de remords! voilà le secret de la vie!

— Que dis-tu, mon enfant? demanda sa mère alarmée.

Il la baisa au front et prenait son chapeau, lorsque la porte s'ouvrit...

Une femme grande, pâle, à qui des vêtements noirs donnaient un aspect monacal, s'était arrêtée sur le seuil. Léo la regarda et fut épouvanté... Était-ce bien Jeanne? Sa beauté, sa jeunesse, qu'étaient-elles devenues? Immobile, sans témoigner la moindre joie, sans même lui tendre la main, elle restait là.

— Jeanne! s'écria-t-il, s'élançant pour l'embrasser.

Elle hésita, puis, faisant un effort visible, elle lui tendit le front et il eut l'impression qu'elle reculait sous son baiser.

Quel accueil, après quatre années de séparation!... Elle

qui avait été sa sœur préférée, la compagne de son enfance et de sa jeunesse!... Il essaya de dominer la situation en plaisantant :

— Vrai Dieu! Jeannette! s'écria-t-il en riant, j'ai été reçu de bien des façons dans ma vie : on m'a accueilli avec des balles ou des flèches empoisonnées, avec de l'eau-de-vie de riz ou du lait de jument fermenté... mais une réception comme la tienne, c'est une nouveauté pour moi.

Les yeux cernés de Jeanne, enfoncés dans le visage blême et amaigri, se fixèrent sur lui d'un air interrogateur.

— Tu as été longtemps absent, dit-elle.

Et elle s'assit.

— Oui, j'ai été longtemps absent.

— Et tu as toujours été heureux, sans doute?

— Oui, j'ai toujours été heureux.

Ils se turent. Il la considérait avec un étonnement croissant. La rigidité sibylline de ses traits semblait porter l'empreinte d'une longue douleur sans cesse réveillée. Se rappelant combien elle avait été belle, il fut pris de compassion à la vue de ce cou amaigri, de ces épaules pointues, qui faisaient ressortir la gorge restée trop grasse en comparaison du reste. Combien elle avait dû souffrir pour changer ainsi!

— Oh! Jeannette! reprit-il, il doit y avoir un malentendu entre nous. T'ai-je fait de la peine? dis-le-moi, je suis prêt à tout réparer.

Un regard plus chaud lui répondit, mais sans le rassurer encore : c'était moins de l'affection que de la pitié. Il continua, voulant à tout prix retrouver leur ton cordial d'autrefois :

— Un aveugle verrait que tu n'es pas heureuse et qu'un chagrin pèse sur ton âme. Aie confiance en moi, Jeannette, souviens-toi combien nous nous aimions, ouvre-moi ton cœur, et, quelle que soit ta blessure, sois tranquille, je la guérirai!

— Il me semble, repartit-elle sans le quitter de son regard étrange, que tu as plus besoin de guérison que moi.

— Explique-toi, fit-il en se plantant devant elle, les mains dans les poches.

— Je me suis demandé souvent, dit-elle, dans quel état moral tu nous reviendrais. J'ai espéré que la conscience de ta faute t'aurait rendu humble et sérieux, j'ai prié Dieu pour

qu'il en fût ainsi. Mais te voilà... et ce que tu es devenu se devine aisément.

— Et que suis-je donc devenu? demanda-t-il, la voix dure et ironique.

— Je veux croire, poursuivit-elle, que ton air de satisfaction est trompeur, et qu'au fond tu es meilleur que tu ne veux le paraître... Mais si vraiment tu te sens heureux, si aucun remords ne tourmente ton âme, alors, Léo, c'est un malheur que notre mère t'ait donné le jour.

— Jeanne! s'écria celle-ci en s'avançant, terrifiée.

— Laisse donc, petite mère! dit-il dédaigneusement, tu vois bien qu'elle est folle... Tu m'avais prévenu, du reste.

— Sois patient avec elle, murmura doucement madame de Sellenthin.

— Je le suis, je le suis, fit-il avec un rire bruyant : ce n'est pas une lubie de femme qui peut me troubler, et j'ai, ma foi, des choses plus sérieuses en tête... Quant à toi, sœurette, si tu es disposée à parler d'une façon plus raisonnable, je suis prêt aussi à renouer notre vieux pacte d'amitié. Veux-tu?

Elle le regarda sans rien dire. Alors il sortit en claquant la porte. Dans le vestibule il s'arrêta et respira largement. Ce regard fixe et mystérieux de sa sœur l'oppressait encore. Un vague soupçon s'éleva en lui, mais il l'écarta.

— Et maintenant, à l'ouvrage! s'écria-t-il en étendant les bras.

VII

Son premier soin fut de se faire apporter les livres de comptes. Un rapide examen suffit pour le confirmer dans son idée qu'il fallait, au plus vite, se débarrasser de l'oncle Kutowski.

Il alla le trouver, et l'entrevue fut courte, mais violente. Le vieux drôle, à peine dégrisé de la veille, essaya de payer d'audace et commença par s'écrier :

— Tu oublies, mon neveu, qui je suis et *ce que je sais!*...

Il ne s'agissait plus seulement d'intérêts matériels ; il s'agissait de sauver l'honneur et la paix d'Ulrich. Léo fit comprendre au personnage qu'il avait déjà découvert dans ses livres de quoi attirer sur lui l'attention de la justice ; il ne craignit pas d'ajouter qu'à l'occasion, pour l'empêcher de parler, il n'hésiterait pas plus, en véritable *desperado*, à loger une balle dans la tête de l'oncle Kutowski que dans la sienne, à lui, Léo... Si, d'ailleurs, il obéissait de bonne grâce, Léo s'engageait à lui payer une pension mensuelle dont il pourrait aller vivre en Pologne ou ailleurs, n'importe où, de l'autre côté de la frontière.

Le vieux, subitement radouci et comprenant qu'il n'avait plus qu'à disparaître, annonça qu'il partirait le lendemain. Soulagé par cette exécution, Léo retourna se plonger dans ses comptes.

Vers le soir, on vint lui dire qu'Ulrich était là. Il fut bouleversé de joie et de surprise : il ne s'attendait pas à recevoir sitôt la visite de son ami. Ulrich lui serra les mains avec sa cordialité habituelle, et Léo perdit les soupçons qui, un moment, avaient surgi dans son esprit.

Mais Ulrich était pâle, ses traits amaigris semblaient contractés, ses yeux cernés brillaient d'une lueur fiévreuse aux derniers rayons du soleil couchant.

— Tu es malade ! — s'écria Léo, pressentant que Lizzie avait fait son œuvre, et que son retour, à lui, était la cause de cette agitation morale.

— Laisse-moi m'asseoir, dit Ulrich en appuyant sa main sur son côté gauche.

Il refusa tout rafraîchissement et s'efforça de reprendre haleine; il aspirait avec peine l'air chargé de senteurs qui pénétrait par la fenêtre du jardin.

Et Léo sentit son cœur se gonfler, lorsqu'il le vit là, sur le canapé, à sa place habituelle.

Que de fois avaient-ils été ensemble ainsi, se faisant part de leurs rêves de jeunesse, échangeant leurs plans d'avenir, tandis qu'au dehors les grillons chantaient !... Ils avaient souvent parlé mariage : en ce temps-là, ils ne voulaient épouser que deux amies, ou plutôt deux sœurs, afin de resserrer encore les liens qui les unissaient... Comme jadis, ils se

retrouvaient aujourd'hui assis l'un à côté de l'autre, et, comme jadis, les grillons faisaient entendre leur cri monotone. Le cadre était le même, et cependant quelle différence !... « Mais je le tiens ! criait une voix dans l'âme de Léo, je ne le laisserai pas m'échapper ! »

Ulrich se redressa :

— Tu as dû voir par toi-même, dit-il, l'état de ton domaine, et tes découvertes n'auront rien eu d'agréable ?

— Le pillage en grand, répondit Léo.

— Je ne sais trop si je puis te conseiller de te débarrasser le plus tôt possible de Kutowski. Peut-être vos liens de parenté te forcent-ils à user de quelques ménagements ?

— Déjà expédié, fit Léo.

— Tant mieux ! La semaine passée, sa conduite envers les journaliers a été inqualifiable... Mais ce n'est pas pour te dire cela que je suis venu ; j'aurais pu te l'écrire. J'ai à te parler d'autre chose, d'une chose que je n'oserais confier au papier... Tes prévisions se sont réalisées, mon pauvre Léo : c'en est fait de notre intimité. Une femme se dresse entre nous, et mon mariage exige le sacrifice de notre amitié.

Muet d'angoisse, Léo le regarda d'un œil hagard.

— Comprends-moi bien, — continua Ulrich en cherchant péniblement ses phrases. — Je t'aime aujourd'hui comme autrefois, je n'ai pas besoin de te le dire, et je crains que cette séparation ne brise en moi le ressort même de la vie... Cependant elle est nécessaire !

— Parce que ta... ta femme l'exige, dit Léo avec une amertume croissante.

— Ne m'accuse pas de faiblesse, repartit Ulrich : jamais je n'aurais cédé si ma conscience n'avait parlé. Elle m'ordonne d'être équitable envers cette femme qui porte mon nom, envers l'enfant qui est devenu le mien.

Une curiosité tourmentait Léo : il aurait voulu savoir comment Lizzie avait accueilli la nouvelle de son retour, mais il n'osait questionner son ami. Celui-ci prévint ses désirs.

— Je n'aurais jamais cru, dit-il, que Lizzie, qui vit si rapidement et qui oublie si vite, pût être émue à ce point en apprenant ta présence ici... Sans être fat, — je n'en ai pas le

droit, hélas! — je m'étais figuré cependant que j'avais réussi à la consoler de la perte de Rhaden. Elle ne parlait plus de lui et oubliait jusqu'à la date de sa mort... De plus, pendant ces quatre années, j'avais travaillé constamment et prudemment à la convaincre que tu n'es pas responsable de ce malheur, — car, pour moi, ce duel est un malheur, rien de plus. — Peine perdue!... Hier au soir, après une crise de larmes qui m'a fait craindre pour sa santé, elle a couru au chevet de l'enfant et, à genoux, près du lit, le front sur l'oreiller, elle a sangloté toute la nuit. J'ai dû l'enlever de force, vers le matin, car le pauvre petit ne parvenait pas à dormir non plus... Cependant je n'aurais pas faibli, cher Léo, si je n'avais pensé qu'elle était, en somme, dans son droit...

Léo restait silencieux. Il ne se sentait pas le courage de prononcer des paroles hypocrites.

— Lorsqu'elle fut plus calme, poursuivit Ulrich, je lui fis part des craintes que tu avais émises au sujet de nos relations futures, et j'espérais par là lui prouver ta délicatesse... Mais l'effet fut tout contraire, et tes paroles à propos de l'enfant surtout l'ont mise hors d'elle... Pardonne-moi, ami, si j'ai été maladroit : je croyais agir pour le mieux... Pourquoi te répéterais-je tout ce qu'elle a dit contre toi? Ce serait rouvrir d'anciennes plaies! Il faut faire la part de son énervement maladif, de son chagrin, et il n'est que trop réel... Quand elle me dit : « Comment pourrai-je encore presser ta main lorsqu'elle aura reposé dans celle qui a tué le père de mon enfant? » je suis forcé de lui donner raison... Ah! j'aurais dû songer à tout cela avant de lier ma destinée à la sienne ; mais aujourd'hui, il est trop tard, et il ne me reste plus qu'à me répéter tes propres paroles : « Choisis entre elle et moi! »

Léo ne répondit rien. L'image néfaste de cette femme passa devant ses yeux, fondue dans les nuages pourpres du ciel et mêlée aux brouillards humides du soir. Elle, la créature indécise, habituée aux faux-fuyants, se montrait tout à coup plus déterminée que lui-même, et, sans hésitation, elle lui ravissait ce qu'il avait de plus cher au monde... Le pire, c'est qu'elle était dans son droit, comme le disait Ulrich.

— Je te remercie, continua celui-ci, de ne pas chercher à changer ma décision par des railleries ou par des plaintes

qui seraient inutiles, car elle est irrévocable... Les faits sont là, indestructibles, et le parti que nous prenons est tout naturel.

— Tout naturel, répondit Léo, en regardant par la fenêtre.

Si Ulrich avait soupçonné à quel point il disait vrai !

— Il ne me reste plus qu'à faire mon testament, en quelque sorte. Si tu as besoin de moi, je suis là. Et le jour ou la nuit, dans la joie ou dans la peine, je serai prêt à accourir à ton appel, et j'attends de toi le même dévouement.

— Comme tu voudras, dit enfin Léo, la gorge serrée.

Maître de lui et immobile dans une attitude raidie, Ulrich regardait son ami de ses yeux brûlants, comme s'il eût voulu fixer à jamais ces traits chéris dans sa mémoire. Sans un tremblement dans la voix, il reprit :

— Avant de nous séparer, je te dois encore l'explication d'une rubrique que tu trouveras dans tes livres : « Intérêts encaissés par Kletzingk ».

Léo dressa l'oreille.

— En effet, je n'ai pas bien compris...

— Pardonne-moi la supercherie que j'ai employée pour empêcher ton navire de couler à fond : le total peut monter à quatre-vingt mille francs, que j'ai pris dans ma caisse, à moi... Ne me remercie pas, tu ne dois pas me remercier, — fit-il en arrêtant Léo, qui s'élançait sur lui les bras ouverts : — ce qui est à moi t'appartient, aujourd'hui comme autrefois.... Et maintenant, adieu, porte-toi bien.

Il voulut sortir rapidement, mais il retomba sur le canapé, en proie à la crise que son ami redoutait depuis un instant : les yeux blancs, le pouls arrêté, il s'évanouit.

Léo ne connaissait que trop ces syncopes auxquelles Ulrich était sujet depuis sa jeunesse, mais il en connaissait aussi le remède. Il prit Kletzingk dans ses bras et, du bout des doigts, lui frotta le sommet de la tête.

Au bout de quelques secondes, les yeux reprirent leur éclat, un léger flot de sang commença de battre aux tempes, et le malade revint à lui.

— Merci bien, ami ! fit-il en se redressant avec un douloureux sourire ; tu as donc pu, cette fois encore, chasser les petites souris blanches de mon cerveau !...

Et il chercha son chapeau. Léo essaya vainement de le retenir, il refusa de rester.

— Pourquoi tarder? nous ne ferions que nous donner des émotions superflues.

Sa voiture n'était pas dételée. Un moment, Ulrich laissa reposer sa main moite et amaigrie dans la robuste poigne de Léo, puis il la retira brusquement.

— Mes compliments à ta famille, dit-il en boutonnant le tablier.

Les chevaux s'élancèrent. A demi aveuglé par les larmes et chancelant, Léo rentra dans sa chambre.

— Du courage! cria-t-il, en cherchant à se remonter; pas de murmures, il le fallait!

H. SUDERMANN

(Traduction de N. VALENTIN et M. RÉMON.)

(A suivre.)

MÉNÉLICK ET SON EMPIRE

Le règne de l'empereur Ménélick inaugure, dans l'histoire de l'Abyssinie, le régime moderne. Le pays s'ouvre largement à la civilisation, son organisation encore embarrassée dans des pratiques féodales tend à se modeler à l'image des États de l'Europe. Souverain puissant et respecté, chef de guerre affermi par ses victoires, réformateur éclairé, administrateur exact, Ménélick se révèle comme un grand souverain, respectable autant par sa conduite que par la dignité de son caractère. Le temps nous semble venu d'esquisser à grands traits son histoire, et de montrer ce qu'est l'Abyssinie et ce que vaut son souverain.



Lorsque Ménélick fut sacré empereur d'Éthiopie, le 4 novembre 1889, après la mort de Johannès tué le 10 mars de

la même année dans un combat contre les Derviches, il était loin d'être le monarque puissant que l'on connaît aujourd'hui. Roi du Choa par droit d'héritage, il avait à disputer l'empire à des compétiteurs qui ne reconnaissaient pas en lui le successeur régulier de Johannès. Pour bien comprendre la question, il faut savoir que l'Abyssinie ou Éthiopie, empire composé de royaumes, n'est point un pays sauvage; la grande majorité des habitants y professe la religion chrétienne, et elle obéit à une constitution féodale semblable à celle de notre moyen âge. Éminemment monarchique, elle a la notion très nette de la succession régulière du trône et de ce que nous appelons le droit divin.

On sait que les plus anciens souverains de l'Éthiopie se vantaient de descendre, par une filiation ininterrompue, de Ménélick, fils du roi d'Israël Salomon et de Makada, reine de Saba. Les rejetons de cette illustre race, après avoir exercé sur l'ensemble de l'Éthiopie le pouvoir impérial, virent plus tard leur pouvoir réduit et borné à la royauté du Choa, dans la partie méridionale de l'Abyssinie. C'est à cette lignée qu'appartenait Salah-Salassié, ce souverain qui aima tant la France et qui entretint avec elle, du temps de Louis-Philippe, des rapports amicaux sanctionnés par des traités. Ménélick II, l'empereur actuel, est le petit-fils de Salah-Salassié, et son nom de roi du Choa est Salah-Mariem.

Comme roi du Choa il connut des fortunes diverses, lutta contre Théodoros, puis contre Johannès avec lequel il finit par conclure un accord. Car, quelles que fussent les inimitiés qui divisaient l'empereur d'Abyssinie et le roi du Choa, ces deux souverains semblent avoir mis au-dessus de leurs compétitions personnelles la notion de la patrie abyssine dont ils avaient une idée très haute, et ils s'efforcèrent d'assurer l'avenir de leur pays en en réunissant les éléments sous une même main. Un mariage unit les deux familles rivales. L'empereur Johannès maria son fils, le ras Aréa, à la fille de Salah-Mariem, et il fut convenu qu'à la mort de Johannès, ce serait Salah-Mariem qui lui succéderait sur le trône pour le laisser, à sa mort, au ras Aréa. Contre toutes prévisions ce fut Aréa qui disparut le premier, et des dissentiments ne tardèrent pas à éclater entre le beau-père et le gendre. Johannès expirant

aurait désigné pour son successeur le ras Mangascia, son fils naturel. Fort de son droit, Salah-Mariem maintint ses prétentions et amena à composition Mangascia, qui reconnut son autorité et accepta le gouvernement du Tigré. Le roi du Godjam fut battu et s'estima heureux de garder son royaume en devenant vassal de l'empire. Dès lors, du Harrar au Tigré, toute l'Éthiopie obéit à Salah-Mariem, qui, comme empereur, se nomma Ménélick.

Telle est, très sommairement racontée, la suite des événements qui amena l'empereur Ménélick à reconstituer l'ancien empire d'Éthiopie, qu'il eut le bon sens de ne point vouloir, comme l'avait prétendu Théodoros, étendre jusqu'à la mer. Il n'est pas inutile de dire quelques mots des éléments ethniques qui composent le peuple abyssin. En majorité il appartient à la race chamite, comme les Nubiens, mais il y existe aussi des apports nègres qui sont la minorité. La région des hauts plateaux, séparée de la côte par un vaste désert habité par les nomades, Danakils et Somalis, comprend au nord le Tigré, au sud le Choa qui, par la province de Harrar, rejoint le pays des Somalis. Les Tigréens sont les plus robustes et les plus courageux des Abyssins, mais ces montagnards sont plus inhospitaliers, moins ouverts à la civilisation que les gens du Choa. Mieux qu'eux ils se sont gardés jadis contre les invasions musulmanes et ils sont restés fermés aux relations extérieures.

Habité par des Gallas chrétiens ou musulmans, le Choa est avec le Harrar, que Ménélick sut enlever à l'Egypte, le pays le plus ouvert au progrès. Le trafic des caravanes allant et venant des plateaux à la côte y est important; les éléments arabes dominant à Harrar donnent une certaine activité au commerce. Mais l'Abyssin est surtout cultivateur, sédentaire, peu porté aux choses du négoce. Son caractère général est la fermeté, le courage, et aussi un grand sentiment de justice. Sobre, endurant, tempérant par nature, il possède l'étoffe des meilleurs soldats. Ses défauts sont ceux de ses qualités ; il est batailleur, aventureux, peu porté aux travaux réguliers. Par contre, il est discipliné, éminemment gouvernable. Aussi, en Abyssinie, tant vaut la tête, tant vaut la nation ; tant vaut l'empereur, tant vaut l'empire.



L'organisation de la nation est extrêmement régulière : c'est celle d'une société féodale. La terre fournit l'homme de guerre comme elle fournit l'impôt, qu'il soit en prestations ou en nature. Le fief, qu'on pourrait dire « de haubert », doit le service militaire, à pied ou à cheval, suivant son importance, mais le propriétaire peut se faire remplacer ; ce qui est obligatoire, c'est que la terre fournisse son homme. Comme dans l'ost ou la chevauchée de notre moyen âge, les garanties à l'égard du service sont grandes. L'homme de guerre ne peut être retenu sous l'étendard plus longtemps que la durée d'une campagne, qui prend toujours sa fin avec la saison des pluies. Le régime des terres est variable, suivant qu'elles appartiennent à des propriétaires qui les possèdent pleinement, ou à des tenanciers qui en détiennent l'usufruit à titre de bénéfice non transmissible par hérédité. Ces bénéfices sont donnés par le souverain qui les prend dans les terres disponibles de la couronne, et les distribue ou les reprend à son gré, suivant le mérite du bénéficiaire. Ainsi la plus grande partie des terres de l'empire est la propriété de l'empire lui-même, leur revenu représente les émoluments des fonctions et les pensions. Car, en Abyssinie, les transactions par argent sont rares ; tout se paie par des échanges de produits, par des prestations, des corvées.

L'impôt foncier est la principale ressource de l'empire. Chaque province est gouvernée par un *ras* (grand dignitaire, chef ou prince) ou par un haut fonctionnaire nommé par l'empereur, et elle a des administrateurs secondaires, les *malcagnas*. Ceux-ci régissent chacun une unité administrative appelée aussi malcagna, et qui est subdivisée en villages, administrés par les *choums*. Le village se compose d'une certaine quantité de propriétaires ; la propriété est le dernier degré de la division. Sur elle est établie la répartition de l'impôt ; elle est taxée suivant son étendue, mais d'une façon toujours arbitraire, variant suivant les provinces et se basant

sur des coutumes anciennes. Car il n'y a pas de cadastre écrit et les dégrèvements comme les charges sont à la discrétion d'une réunion de répartiteurs, dite *tchoa*. C'est une assemblée de vieillards qui, dans chaque village, procède suivant des usages et des traditions religieusement observés. Le *choum* est collecteur de l'impôt; il en remet les produits au *malcagna*. Percepteur responsable, le choum doit savoir ce que son village peut rendre, bon an, mal an. Le fisc n'entend pas perdre. Et c'est là le mauvais côté du système : écrasée d'impôts, la terre nourrit tout juste son homme qui, payant près de vingt pour cent sur le revenu estimé, n'est en somme que le fermier du bien dont il semble être propriétaire. Et l'impôt est de trois sortes : impôt en nature, par les fruits et récoltes dîmés; impôt en prestations et corvées pour les routes; impôt en service militaire. De ce pays habité par une société barbare le fisc sait déjà tirer le maximum ; tout comme un état d'Europe, l'Abyssinie est écrasée d'impôts directs et aussi d'impôts indirects, car les douanes existent, et aussi de contributions, car les fonctionnaires locaux sont payés par le contribuable en produits et en corvées. Comme émoluments, le fonctionnaire reçoit les produits d'un ou plusieurs villages; ces produits le nourissent, et la plus-value pour lui est dans les terres qu'on lui a concédées à titre de bénéfice. Les administrés doivent les cultiver par corvées et lui en donner les récoltes.

Ce système de rétributions met tout fonctionnaire, du plus bas au plus haut échelon de l'échelle, entre les mains de l'empereur qui, en le privant de sa charge, lui retire par cela même le plus clair de ses moyens d'existence.

Ras, malcagnas et choums cumulent toutes les fonctions, comme jadis chez nous les officiers du roi ; ils sont également magistrats et chefs de guerre, ils administrent, jugent et commandent. La justice est considérée comme la fonction la plus importante. « Quant à cette obligation de rendre la justice, dit d'Abbadie, les Éthiopiens disent qu'elle est pour tout citoyen aussi impérieuse que celle de défendre le pays en danger, l'injustice étant, de tous les ennemis, le plus redoutable. » Le choum rend la justice dans son village, comme le malcagna dans son gouvernement. Mais, chef de province, le ras ne peut suffire à

toutes ses fonctions, et ne tenant pas toujours le tribunal, il a ses magistrats qu'il nomme et qui rendent des arrêts en son nom. Quand il siège au tribunal, ces juges ou *likaouents* lui servent d'assesseurs. Son tribunal est le plus haut ressort de la province. Le plaideur mécontent peut, condamné par le choum, juge de première instance, en appeler au malcagna. Il lui reste ensuite la ressource d'en appeler au ras, puis enfin à l'empereur. Mais, quel que soit leur degré, tous ces tribunaux jugent au civil comme au criminel. Le code est le même dans tout l'empire éthiopien. Imparfait et touffu, le *Feuta Negueust* est un *corpus* où les ordonnances royales se mêlent à celles de Justinien, à des préceptes des livres juifs et à des maximes de morale chrétienne. A toutes les pages éclate la brutalité des mœurs anciennes : sans cesse le coupable est menacé de la mutilation et bien fréquemment de la mort. C'est un honneur pour l'empereur Ménélick que de s'être employé à corriger ces affreuses sentences qui condamnent le voleur à avoir la main coupée, le coupable d'un meurtre même involontaire à rester chargé de lourdes chaînes jusqu'à ce qu'il ait pu réunir la somme nécessaire pour payer à la famille de la victime le prix du sang. Cette loi du sang nous ramène à nos origines germaniques, c'est celle de toutes les sociétés barbares aux premiers stades de civilisation. Le meurtre n'est pas envisagé au point de vue moral, il apparaît comme un dommage que le coupable doit réparer. La loi abyssine « livre l'assassin aux parents de la victime, afin qu'ils le tuent de leurs propres mains à coups de lance, ou qu'ils exigent le prix du sang. »

L'accusé ou le plaideur se présente devant le tribunal, prête serment et expose les faits. La partie adverse fait de même. S'il s'agit d'un meurtre, l'accusé comparaît enchaîné et couplé avec un homme « de confiance » qui répond de lui; s'il s'agit d'un méfait moins grave, d'une rixe, d'un vol, accusé et plaignant comparaissent ensemble liés l'un à l'autre par leurs toges que l'on a unies par un nœud; celui des deux qui s'enfuirait laisserait, par son vêtement abandonné, un témoignage écrasant contre lui. Quelle que soit la nature de l'affaire, la procédure est toute verbale; point de dossiers, de pièces écrites. Tout se passe comme devant un juge de paix dans une réunion de conciliation. Il n'y a point de frais. Mais

on parle beaucoup, et c'est une joie pour les Abyssins d'assister aux procès comme spectateurs quand ils ne sont pas parties. « Les Éthiopiens, disent Ferret et Galinier, discutent longtemps, parlent avec animation, ne se troublent jamais, et lorsqu'ils ont épuisé les arguments oratoires, terminent par l'argument décisif qui est un pari proposé de bœufs ou de moutons. Si la partie adverse recule devant le pari, elle est tenue pour avoir tort sur le fait qui a donné lieu à la gageure. » L'esprit tout à la fois équitable et artificieux de l'Abyssin, son naturel processif, rend les procès nombreux et les fait traîner sans fin, mais il semblerait que le plaisir de plaider l'emporte chez lui sur l'amour du gain. Les plaideurs parlent eux-mêmes, et si les avocats de profession font défaut, il ne manque pas dans l'assistance d'amateurs disposés à faire un discours. Il n'est pas rare de voir un grand personnage, un général, un haut baron, s'avancer dans le prétoire et faire un résumé de l'affaire, puis prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Le juge écoute patiemment sans se laisser influencer; le fond d'équité de la nature abyssine fait qu'il y a très peu de magistrats prévaricateurs. Et ce sentiment de justice est si profond qu'on voit souvent un accusé ou un plaideur approuver la sentence qui intervient pour le condamner.



Au service militaire, le soldat retrouve les mêmes chefs que dans la vie civile; ces chefs forment les anneaux de la chaîne ininterrompue qui relie la masse du peuple à l'empereur. L'armée se compose de corps constitués, de soudoyers volontaires et de milices qui doivent répondre à l'appel du chef de guerre. Ces soudoyers, engagés pour un an, forment de petites armées permanentes autour des ras et de l'empereur. Le soldat volontaire a droit à la nourriture, à l'entretien, tout comme en Europe, et il touche une solde toujours modique, mais dont l'importance est plus grande dans l'armée de l'empereur que dans celle des ras. Cette armée n'est pas logée dans des casernes. Répandue chez les paysans, elle vit sur les terres

chargées de l'impôt, qui se traduit ici par l'entretien d'un ou plusieurs hommes de pied ou à cheval.

Nous avons dit plus haut quel est le régime féodal de l'homme de guerre fourni par la terre. C'est celui-ci qui doit servir comme milicien. Il représente l'élément temporaire du ban et de l'arrière-ban; les volontaires représentent l'élément permanent. A l'appel de l'empereur, les milices levées peuvent fournir plus de deux cent cinquante mille hommes, un peu plus, en somme, que les contingents actifs, qui n'en comptent que deux cent mille.

De cette armée active, l'armement régulier et moderne, la discipline et l'esprit militaire font une machine de guerre formidable. Les milices ne possèdent point d'aussi bons fusils ni d'aussi bonnes montures. Se rendant à l'appel avec ses armes personnelles, le milicien prend rang dans la troupe suivant leur nature et leur état. Si la plupart de ces soldats sont armés de fusils, de mousquetons, de carabines de tous les modèles, depuis la batterie à mèche jusqu'au tonnerre à bascule, il en est beaucoup encore qui ont gardé l'armement national ancien, le sabre et la javeline, avec la rondache en cuir épais d'hippopotame, de buffle ou d'antilope sala. Et ce ne sont pas là, entre tous, les moins redoutables combattants. Ils se précipitent au moment utile sur l'ennemi. Pour la charge à pied l'Abyssin ne possède point d'égal. Dans le combat d'approche, il se précipite sur un ennemi qu'il choisit, détourne la baïonnette avec son bouclier, le transperce et le dépouille.

Tous ceux qui ont observé le soldat abyssin louent son courage et son entrain; il vaut surtout dans l'attaque, « le premier choc est ordinairement terrible ». Formé par la discipline, bien instruit, il n'encourt plus le reproche qu'il y a soixante ans on pouvait faire aux Gallas qui « se découragent facilement ». Comme jadis, « au moment de l'attaque, ils poussent toujours des cris étourdissants qui jettent souvent l'épouvante et le désordre dans les rangs ennemis ». Des officiers français qui les ont vus jadis à l'œuvre leur ont rendu bonne justice : « Ils ont des qualités qui en feraient aisément une admirable milice : la santé d'abord, la bravoure et la sobriété ensuite... En campagne, l'Abyssin peut passer

des mois entiers sans autre nourriture que quelques poignées de farine et de pois chiches... Dix mille soldats abyssins vivraient toute une année dans les conditions où le même nombre de soldats européens ne trouveraient pas à vivre pour trois mois. » Quand ils n'avaient pas à manger, au dire de Combes et Tamisier, « ils se serraient fortement le ventre avec leur ceinture, et l'on prétendait qu'ils pouvaient ainsi attendre deux ou trois jours sans manger et sans trop souffrir ». J'ai raconté par ailleurs leur endurance, leur sobriété, leur soumission. Ce qui les rendra particulièrement redoutables dans l'avenir, quand leur instruction sera plus parfaite, ce sera leur esprit de discipline.

Les Abyssins ont gardé, dans leurs goûts et leurs allures, les traditions anciennes. Chevaleresques et indépendants, désordonnés, ils rappellent l'esprit des vieilles bandes qui jusqu'au XVIIe gardèrent chez nous les traditions du moyen âge. Ils respectent leurs chefs, surtout parce qu'ils sont braves entre les braves, comme le dedjadzmatch Gabrou dont M. Raffray nous a tracé le portrait. Ils estiment avant tout le courage, l'endurance, et ces âpres vertus ne tuent pas chez eux un fond d'humanité qui les rend secourables aux faibles. Les milices en marche, tout comme l'armée active, gardent maintenant un assez bel ordre, mais le nombre des non combattants y égale ou dépasse encore le chiffre des soldats. A voir une de ces armées, on dirait l'émigration d'un peuple. Mais ce n'est plus « un peuple abandonné sans règle et sans frein à tous ses penchants, et n'ayant dans la pratique d'autres lois morales que ses désirs et ses caprices », comme l'ont observé, il y a soixante ans, Combes et Tamisier. C'est encore moins, comme le disait Guillaume Lejean, une de ces multitudes désordonnées « qui dévorent en quelques jours, comme un vol de sauterelles, le pays où elles passent ». L'armée abyssine n'est plus cette cohue qu'elle était jadis, où les brigands et les courtisanes se coudoyaient et se bousculaient, s'écrasant dans les défilés, en proie à une terreur panique, se noyant au passage d'un gué.

Divisée en unités régulières, elle obéit à des chefs hiérarchiquement définis. Les plus élevés en grade sont toujours les *ras* et, suivant leur âge ou leur ancienneté de fonctions, ils

commandent en l'absence de l'empereur. Sous eux viennent les *dedjadzmatchs* (généraux en chef, en abyssin *qui commande seul*), les *kagnazmatchs* ou généraux de l'aile droite, les *graazmatchs*, généraux de l'aile gauche, les *fituoraris*, généraux d'avant-garde, les *wobos*, généraux d'arrière-garde. Puis ce sont les *chiliallakas*, *matoallakas*, *ansuallacas* qui commandent les fractions de mille, cent, cinquante soldats. Les *balambaras* sont des généraux gouverneurs de forteresses.

***

Comme dans l'Europe du moyen âge, le clergé forme en Abyssinie un État dans l'État. Possesseur de terres sans nombre et toujours augmentées par la générosité des fidèles, il représente une aristocratie foncière qui règne autant sur la glèbe que sur l'homme qui y est attaché. L'origine des richesses de ce clergé nous ramène à notre société mérovingienne, où les puissants tendaient leurs mains teintes de sang, mais remplies d'offrandes, vers les évêques dont ils exigeaient la bénédiction. Au dire de Combes et Tamisier, « la plupart des églises d'Abyssinie ont été fondées par des hommes puissants qui espéraient, par ce moyen, se racheter des crimes de leur vie passée ». Les rois faisaient aussi construire de ces asiles sacrés en mémoire de quelque grande victoire, et les dotaient richement de terres qui pussent nourrir les desservants.

Qu'il soit séculier ou régulier, le clergé abyssin est nombreux à composer une armée, mais ses éléments sont médiocres et ne représentent point la meilleure partie de la nation. A quelque époque qu'ils aient visité l'Abyssinie, les voyageurs sont d'accord pour reconnaître l'infériorité des ecclésiastiques. Tous leur reprochent leur ignorance. Ferret et Galinier s'écrient : « C'est pitié que de les entendre! » Combes et Tamisier ont vu beaucoup de prêtres, ils ont souvent conversé avec eux, leur ignorance les a toujours choqués. Certains observateurs les accusent de méfaits dont la simonie n'est pas le moindre. Prêtres et moines trafiquent des pénitences, et,

pour une somme d'argent, exemptent des jeûnes rigoureux qu'ils s'engagent à accomplir eux-mêmes. Ou bien ils font l'usure, « prêtant leur argent à vingt pour cent par mois ». Certains sont allés jusqu'à vendre leurs compatriotes comme esclaves pour se procurer l'argent nécessaire à des pèlerinages. Beaucoup sont des hommes de mœurs infâmes, et c'est parmi les moines qu'on rencontre les vices les plus honteux. Charlatans effrontés, vendeurs de reliques et d'amulettes, ils donnent des consultations sur le mauvais œil, font des exorcismes à prix réduit, vendent des philtres aux femmes amoureuses et s'emploient comme entremetteurs. Leur ignorance de toutes choses est profonde; jadis la plupart étaient incapables de lire les livres saints.

D'une multitude ainsi composée, l'influence morale ne saurait être très grande, Elle a, cependant, encore son importance sur une population apathique et superstitieuse qui, sans être pratiquante, est religieuse, foncièrement. Mais cette puissance ne peut aller qu'en diminuant, parce que les conditions changent et que, dans l'État bien réglé, le clergé perd son rôle de protecteur du peuple contre les oppresseurs féodaux. Avant Théodoros, « le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel vivent, comme l'ont dit Ferret et Galinier, l'un à côté de l'autre, sans conditions arrêtées, sans principes, se disputant l'un à l'autre les moyens d'action, luttant comme ils transigent, transigeant comme ils luttent, au hasard, dans les ténèbres ». Mais dans cette lutte à tâtons, le clergé avait pris l'avantage. Dès le XIII[e] siècle de notre ère, l'Abouna Tékla Haïmanot s'emparait du pouvoir effectif sur un souverain débile et établissait l'empire théocratique, attribuant au clergé la plus grande partie des biens, près des deux tiers du territoire national, et « tous les abus de la mainmorte pesaient sur les paysans tenanciers de l'Église ». Il faut que six cents ans s'écoulent avant que Théodoros déclare la mainmorte « une iniquité et un péril national »; il fait passer toutes les terres de l'Église dans le domaine de la couronne, assure un revenu aux desservants, et laisse aux abbayes ce qu'il leur faut de terres pour nourrir les réguliers. Il réduit le domaine du grand chef théocratique, l'*Abouna*, à des proportions raisonnables. Théodoros était trop en avance sur son temps pour être bien payé

de ces réformes; les sourdes menées du clergé ne cessèrent de troubler son règne. Il usa de représailles et continua la lutte inégale où sombrèrent son pouvoir et sa raison. Les pires ennuis lui vinrent des missionnaires européens, qui faisaient chez lui moins de la propagande catholique ou réformée que de la politique. Il défendit toute polémique religieuse dans ses États, et ses successeurs l'imitèrent.

Aujourd'hui, l'empereur n'a plus affaire à un clergé qui, comme celui du moyen âge, se dresse entre le pouvoir et la foule, possède le droit d'asile et fulmine l'excommunication. De cette dernière, les conséquences étaient encore, assez récemment, terribles. Lorsque cette princesse célèbre dans les fastes de l'Éthiopie, l'Oïsero Menen, fit violer les saints asiles d'Axoum pour en tirer les Cagnatzmatchs, et les faire tuer par des soudoyers musulmans, l'Abouna l'excommunia solennellement. Les moines et les prêtres emmenèrent le peuple hors des murs de la ville de Gondar, laissant seule dans son palais l'altière princesse, qui dut humilier son orgueil. Aujourd'hui, le clergé n'est plus, en Abyssinie comme en Europe, qu'un assemblage de particuliers vivant suivant des coutumes spéciales. Le pouvoir ne compte avec lui que dans la personne de ses deux chefs, l'*Abouna* et l'*Etchéguiéh*.

L'*Abouna* est une figure d'un autre âge: il est le gardien de l'orthodoxie abyssine que le patriarche d'Alexandrie lui a donné mission de maintenir intacte en Éthiopie, sa vie durant. L'origine de cette fonction est ancienne. Lorsque, au IVe siècle, Athanase conféra les ordres à l'apôtre Frumentius, qui évangélisa l'Abyssinie, il lui recommanda de prendre toujours à Alexandrie les règles de foi et d'y choisir aussi l'évêque qui serait le pasteur du troupeau éthiopien. Cet usage fut d'abord mal observé. Remis en honneur par Tékla Haimanot, au XIIIe siècle, il se transmit régulièrement de génération en génération jusqu'à nos jours, quelles que fussent les convulsions politiques qui agitèrent le royaume. L'Abouna est donc un étranger dans le pays où il est le chef des fidèles. Ce moine copte, pris dans un couvent du Caire, est souvent envoyé de force dans l'Éthiopie, vrai lieu d'exil d'où il ne doit jamais revenir. Il n'a pas toujours le temps d'apprendre la langue du pays dont il devient le

directeur spirituel. A de rares exceptions près, il demeure en bonne harmonie avec l'empereur, se rassasie d'honneurs, de richesses et de dignités. Chef du clergé séculier, il n'agit en tout que par la volonté de l'empereur, qui doit cependant le ménager pour avoir la paix intérieure. Les souverains qui sont entrés en lutte avec leur Abouna ont eu rarement l'avantage. Lorsque, en 1604, l'Abouna Pétros délia les sujets du serment de fidélité, le Négous Za Denguel fut abandonné par une partie de son armée. Théodoros, bien plus récemment, est allé jusqu'à menacer l'Abouna de lui brûler la cervelle. Celui-ci ne lui a point pardonné, et tout son clergé a mené une guerre d'opposition sourde qui a conduit l'empereur à sa ruine.

L'*Etchéguiéh* est l'évêque des réguliers; paisiblement, il gouverne son peuple de moines et de nonnes. Nommé par l'empereur, sur la présentation du clergé, il possède, dans l'Amhara et le Tigré, des terres « dont il tire des revenus considérables ». Son pouvoir est parallèle à celui de l'Abouna, qui a cependant le pas sur lui dans la hiérarchie de l'empire. L'Abouna réside à Axoum ; l'Etchéguiéh, voulant garder son indépendance, habite Gondar, où il mène la vie habituelle des moines, et « jouit d'une grande considération ». S'il n'a pas, comme l'Abouna, le droit de conférer les ordres, il profère avec plus d'autorité que ce dernier l'excommunication. Théodoros a su ce que valait le pouvoir latent de l'Etchéguiéh, quand il commit la faute de violer les saints asiles d'Axoum, pour faire prendre, au mépris des promesses les plus sacrées, et mettre à mort les généraux de Négoussié.

Comme l'ont remarqué avec raison Ferret et Galinier, l'Etchéguiéh a sur l'Abouna l'avantage d'être né dans le pays, de connaître à fond les intrigues des grands, « enfin d'avoir sous la main une armée de moines et de prêtres, légion toujours prête à travailler le peuple et à le soulever par prédication ».

Et ce n'est pas là un des côtés les moins intéressants du singulier peuple dont l'étude nous ramène toujours à nos origines mérovingiennes ou à nos coutumes féodales. Des voyageurs mal informés, des écrivains politiques ont dépeint l'Abyssinie comme un pays sauvage ; aucun des hommes qui y ont

séjourné longtemps ou qui en ont profondément étudié les institutions et l'histoire, n'accepte de pareilles idées. Comment ne pas voir, dans la foule des *deftéras* ou lettrés, le clerc de notre moyen âge, ce *clericus* qui est tout d'abord d'église avant que d'être étudiant, ou qui l'est par cela même. Si le régime des terres administratif ou militaire de l'Éthiopie nous reporte à notre moyen âge, ses institutions ecclésiastiques nous y ramènent encore davantage.

***

L'Abyssinie a son aristocratie composée d'hommes que l'empereur comble de faveurs et de dotations pour les récompenser de leurs services. Mais dotations et fonctions n'ont rien d'héréditaire. Acquise par le mérite, cette sorte de noblesse n'est point transmissible du père au fils. L'homme ne vaut que par ses œuvres. Comme jadis, on voit encore aujourd'hui en Éthiopie « surgir des hommes obscurs dont les fils rentrent dans l'ombre », et les fils des plus grands personnages n'échappent point à cette loi, si leurs mérites ne sont pas suffisants pour les soutenir. Combes et Tamisier ont vu, au camp d'Agami, « un frère du roi du Sémien vêtu comme un domestique et traité comme tel », et Oubieh lui-même, avant d'être roi, gardait les mules « du roi son père ». Dans des chroniques plus anciennes, il est fait mention de ces coutumes. Alvarez a rencontré un parent du roi d'Abyssinie « en très mauvais équipage ».

Détenteur de fiefs plus ou moins vastes et qu'il ne possède que par la faveur de l'empereur, le seigneur abyssin est donc entièrement dans la main de son souverain. Il est avant tout un fonctionnaire ou un officier, exerçant une charge ou un commandement soit dans une province, soit dans la maison de l'empereur. Seigneur provincial, il est entouré d'une troupe de clients qu'il nourrit à sa table et qui lui forment une véritable cour. Ce sera donc, à travers le temps, une lutte continuelle entre une aristocratie puissante par le fait, ennemie naturelle de la centralisation, et le pouvoir impérial qui

cherche à l'affaiblir et à la discipliner. Le plus grand souci de l'empereur a toujours été de réunir en un tout les unités locales, gouvernées par des ras et des seigneurs d'allures indépendantes, qui formaient autant d'États dans l'État.

L'histoire de l'empire éthiopien est un long procès-verbal de cette lutte de la royauté contre l'aristocratie provinciale. Souvent celle-ci a gardé l'avantage, et l'on a vu sortir de ses rangs de véritables maires du palais qui ont gouverné sous des monarques asservis, réduits au rôle de rois fainéants. Souvent aussi la royauté a dompté ses turbulents vassaux, faisant peser sur eux le poids d'une autorité absolue. C'est ainsi qu'au XVIII[e] siècle, le grand Bacouffa a écrasé « l'aristocratie turbulente et sans cesse en révolte qui soulevait les provinces ». La répression fut terrible. « La terreur qu'il inspira fut telle que personne ne voulut occuper la place d'historiographe qui resta vacante, même après sa mort. » Et ce terrible souverain se fit passer pour mort afin de savoir ce qu'on dirait de lui et exercer ses vengeances. Quand il mourut, en 1729, le peuple ne voulut pas croire à sa mort, et demeurait persuadé, il y a encore soixante ans, que Bacouffa vivait caché pour reparaître quelque jour.

Qu'elle vécût dans ses provinces, sur ses terres au milieu de ses armées de fidèles, ou qu'elle entourât la personne du souverain, cette aristocratie pesait sur les actes du gouvernement. Obligeant le roi à désigner à son lit de mort celui de ses enfants qui devait lui succéder, elle veillait à conserver cette tradition que le trône n'est pas héréditaire par voie de primogéniture dans la dynastie salomonienne. Quelquefois, passant sur la volonté dernière du prince, elle choisissait le plus jeune de ses descendants « afin de pouvoir gouverner librement pendant tout le temps de sa minorité ». Ç'a été l'honneur des prédécesseurs de Ménélick, Théodoros et Johannès, d'avoir réduit cette aristocratie en la confinant dans l'exercice de ses charges, — qui est sa seule raison d'être, — et d'en avoir subordonné les éléments les uns aux autres, en une hiérarchie aboutissant à l'empereur et lui obéissant.

*
* *

Aujourd'hui donc, l'empereur est le maître. Comme il n'est pas élu, il ne peut être déposé, au sens strict du mot. Sacré par l'Abouna, il est pour tous l'oint du Seigneur, et non l'élu d'une diète ou d'un collège. Aucune assemblée n'a de mission pour une pareille tâche. D'ailleurs l'esprit abyssin est contraire au principe d'assemblée, cher aux peuples d'origine germanique et gréco-latine. Fait à la soumission hiérarchisée, chez le plus humble tenancier comme chez le plus haut feudataire, il s'accommode mal des délibérations et des conseils. Essentiellement militaire, il fait de l'obéissance le premier devoir du vassal, comme du courage la meilleure vertu du suzerain.

*
* *

L'empereur est avant tout un justicier, et c'est là un des côtés les plus intéressants, tant de la tradition impériale éthiopienne que de la personne elle-même de l'empereur Ménélick. Son nom guerrier, formé, suivant l'usage du pays, sur celui du cheval de guerre, signifie : *le père du justicier*. Ménélick pourra être appelé le Juste, car nul ne chérit la justice et l'ordre plus que lui, d'un grand et sincère amour. Roi du Choa comme empereur d'Abyssinie, son premier soin a toujours été d'établir l'ordre à tout prix. Nul souverain ne mène une plus sévère et plus exacte police. Les nomades du désert ont reçu de lui de terribles leçons. Ces incorrigibles pillards ont maintes fois attaqué et massacré des caravanes, ou bien armés par les Italiens, ils s'agitent dans la région de l'Aouasch. Des expéditions sont menées contre eux, et tout récemment les Assaï-Maras ont senti ce que valait la colère de l'empereur. Il a tiré de ces hordes féroces une telle vengeance qu'elles ont fondu dans leurs solitudes désolées. Leur sultan, Mohamed-Amfalé, a pris la fuite; on ne sait même pas

où il est passé, lui et sa smalah. Ménélick l'a remplacé par un donkali de confiance. Désormais les caravanes pourront se rendre de la côte au Choa, même en passant par la région d'Aoussa, encore impraticable récemment. On ne verra plus de sanglantes catastrophes comme celle de Barral et de sa compagne, dont la mort a été vengée par Ménélick. Et d'ailleurs, quand il n'a pu éviter de pareils malheurs, il a toujours exercé des représailles terribles, les seules bonnes contre ces peuplades qui ne connaissent que la force. Déjà, lorsqu'en 1878 les Adals avaient assassiné les compagnons du Français Arnoux qui devait plus tard teindre de son sang le sable d'Obock, Ménélick montra la plus grande douleur : « Le sang français versé par les Adals est mon sang, s'écria-t-il : comme vous, vos compagnons ont quitté leur pays pour venir me voir et m'être utiles : ils sont morts pour moi, je les vengerai. » Et sa menace n'est point restée vaine : sur son ordre, le dedjazmatch Woldé Mikaël et Bacha Mokraé sont partis avec des cavaliers ; plus de mille Adals tombèrent sous l'épée et la lance : les femmes et les enfants emmenés captifs furent internés dans les provinces du royaume.

En Abyssinie même, le brigandage est relégué parmi les vieux souvenirs : la régularité administrative en rend le retour impossible. Comme a fait Théodoros avant que la folie le frappât, Ménélick « renvoie le marchand à sa boutique, le paysan à sa charrue ». En dehors du service militaire régulier, il est interdit de s'assembler en armes sous peine d'être traité comme des brigands. Cette mesure marque pour l'Abyssinie la fin du moyen âge, tout comme en France les ordonnances royales interdisant aux seigneurs de faire des levées d'hommes d'armes. La sécurité est rétablie partout : dans toute l'Éthiopie elle est la règle. Un voyageur peut aujourd'hui aller de Harrar à Gondar, traverser tout l'empire, sans aucune escorte, un bâton à la main.

Juge suprême de par son caractère impérial, Ménélick tente aussi d'utiles réformes dans l'ordre judiciaire ; il étudie pratiquement les affaires. Comme son grand-père Salah-Salassié, il préside le tribunal deux fois la semaine, le matin, et s'occupe des causes importantes. Ces séances sont de vraies solennités publiques : elles rappellent les cours plénières de

l'ancienne France. Ménélick le Juste y juge en âme et conscience. Comme juge suprême, il rend des arrêts sans appel; il écoute patiemment les plaidoiries des plus humbles de ses sujets. Entouré de ses *likaouents*, juges assesseurs, il représente à la fois le président de la Cour et le jury. Et, en matière criminelle, il est jury, car il ne connaît que de la question de fait, déclare coupable ou non coupable. C'est aux trois juges à appliquer la peine, quelle qu'elle soit. L'empereur ne possède pas le droit de grâce. Car la loi abyssine, le *Feuta-Negueust*, est formelle; elle consacre le talion. L'homme condamné à mort pour meurtre appartient à la famille de la victime; elle peut le tuer de ses mains ou le faire exécuter. Mais, impuissant en droit à sauver la vie du condamné si la famille lésée demande sa mort, l'empereur peut s'entremettre et ménager un accord privé, et là son désir ne rencontre guère de volonté rebelle. L'accommodement se fait; le meurtrier paie le prix du sang et ne peut plus être poursuivi. Il faut remarquer que ces meurtres sont presque toujours passionnels, amenés par la vengeance.

Frappé des imperfections du *Feuta-Negueust* en matière de pénalité criminelle, l'empereur étudie depuis longtemps les meilleures corrections à y apporter. Il désire surtout lui donner un plus grand caractère d'humanité. Aussi a-t-il supprimé la plupart de ces affreuses sentences qui condamnent le voleur à avoir la main coupée, le coupable d'un meurtre même involontaire à rester chargé de lourdes chaînes jusqu'à ce qu'il ait pu réunir, même en mendiant, la somme nécessaire pour payer à la famille de la victime le prix du sang. La mutilation sera désormais, exclusivement, le châtiment des traîtres qui prennent le parti des ennemis de leur patrie. Dans la monotone énumération de ses peines atroces, le Feuta-Negueust fait songer à un sombre appareil de torture. Comme l'a dit un grand historien en parlant du moyen âge, il fait désespérer de l'humanité. Il condamne le criminel de lèse-majesté à être aveuglé par le fer rouge, le voleur à perdre le pied et la main, le parjure « qui a prêté serment sur l'excommunication ou la tête du roi », à avoir la langue arrachée. C'est l'honneur de l'empereur Ménélick d'avoir fait rentrer ces horreurs dans les arsenaux du passé.



Chef de guerre, l'empereur est généralissime de toute armée où il se trouve, et il y est également juge suprême, présidant la cour martiale qui punit les transfuges et les traîtres. Ménélick a fait beaucoup pour l'organisation militaire de l'empire, et sa meilleure œuvre est d'avoir établi la discipline. Il entend que son armée observe les lois et coutumes de « la bonne guerre »; il punit sévèrement les pillards. Cavalerie, infanterie, artillerie sont réglées, à peu de choses près, comme dans les armées d'Europe; elles marchent en bon ordre, et non plus à la débandade, comme faisaient ces hordes pittoresques que tous les explorateurs de l'Abyssinie nous ont décrites.

L'armement est celui d'une armée moderne. Le temps est passé où Oubich terrorisait l'Abyssinie avec une petite pièce de canon, « arme terrible avec laquelle il peut détruire les montagnes », que lui avait donnée l'Anglais Sult et qui avait été montée par un ouvrier italien. L'empereur n'a reculé devant aucun sacrifice pour acheter des fusils et de petites pièces d'artillerie. Ses récentes victoires ont encore augmenté ses ressources. S'il lui plaisait, il pourrait aujourd'hui mettre en mouvement près de trois cent mille hommes armés de très bons fusils.

Homme de guerre endurci par des campagnes sans nombre, il semblerait que Ménélick dût être un conquérant prêt à tenter des entreprises impossibles. Mais c'est un sage qui sait ce que vaut la guerre, et il ne la trouve bonne qu'à faire respecter ses frontières. De sa personne, il n'apparaît aux armées que dans les grandes circonstances, aujourd'hui du moins, car jadis, comme notre Henri IV, il a dû gagner toutes les provinces de son empire l'épée à la main. Son courage est hautement loué; mais ce rude homme de guerre est surtout doux et clément. Nul ne s'est montré moins âpre aux vaincus. Et c'est surtout par là qu'il apparaît comme réformateur. Souverain d'un peuple sortant des nimbes de la barbarie, il a entrepris de

civiliser la guerre, pour ainsi dire, aboli l'esclavage, défendu la mutilation. Depuis trente années qu'il vit dans les combats, il ne s'est jamais départi de ses sentiments d'humanité. Toujours il a épargné les vaincus, même les rois, ce qui ne se faisait guère avant lui. Quand il vainquit le roi du Godjam, celui-ci resta parmi les blessés sur le champ de bataille, puis on le releva et, comme il vivait encore, on demanda à Ménélick ce qu'il entendait qu'on en fît. Ménélick fit soigner Tékla Haimanot par son propre médecin européen et, quand il fut guéri, le roi de Godjam recouvra ses États. « Il y retourna, dit M. Eugène Petit, non seulement guéri, mais encore charmé, subjugué et tout dévoué à sa cause. » Qu'il s'appuie sur la politique ou sur une naturelle bienveillance, ce parti pris de bonté fait Ménélick grand par le caractère. Les faibles sont rarement des miséricordieux.



L'empereur est un administrateur exact de ses finances ; il entend que quiconque a des comptes à rendre les rende régulièrement. Il est l'ennemi des prévaricateurs et des concussionnaires, ennemi aussi des violences ; jamais il ne fait rentrer l'impôt par des expéditions guerrières qui ruinent le pays qu'elles occupent comme ceux qu'elles traversent. Les rentrées de l'impôt qui ne sont pas utilisées sur place sont reçues dans les magasins de l'empereur. Et comme il reçoit beaucoup plus de fruits en nature que d'espèces sonnantes, il fait vendre les matières premières, comme l'or, l'ivoire, la civette, par les traitants qu'il honore de sa confiance. Il se procure ainsi des espèces toujours rares dans ce pays où les transactions se font surtout en nature et où le commerce est peu développé.

Les octrois et les douanes grossissent l'encaisse métallique ; leurs droits se perçoivent sur les marchés, la vente du bétail et les marchandises qui entrent dans les provinces de l'empire. Jadis ces péages donnaient lieu à de continuelles vexations : aujourd'hui le service est régulièrement assuré, un contrôle sévère est

établi sur les opérations des bureaux qui ne sont plus, comme par le passé, affermés par des entrepreneurs qui pressuraient l'étranger. Les sommes perçues dans les provinces sont dirigées sur Entotto, la résidence impériale, où des trésoriers les reçoivent. Là s'accumule la réserve métallique grossie par les tributs que paient les rois soumis et par les lingots d'or, contribution des propriétaires des mines situées dans le Wallaja, à l'ouest de la boucle du Nil Bleu.

C'est d'Europe que l'empereur reçoit son étalon monétaire, le *talari*, frappé en Autriche et en Italie ; le dernier modèle est un type de monnaie nationale à l'effigie de l'empereur ; il a été frappé en France. En France également ont été fabriqués les timbres de la poste abyssine. Car l'empereur étend dans son empire la civilisation par tous les moyens pratiques ; il s'attriste de voir la lenteur avec laquelle s'y développent l'industrie et le commerce, il souffre de ce que l'Abyssinie en soit encore à tout attendre du dehors. Mais ce n'est point en quelques années que l'on change le caractère d'un peuple. Agriculteur et guerrier, l'Abyssin se met sans plaisir au travail manuel ; mais sa naturelle soif du gain le poussera de plus en plus vers les transactions commerciales, de même que son caractère aventureux l'entraîne aux voyages vers la côte, aux pérégrinations sans fin des caravanes. Longtemps encore il restera en défiance devant les travaux de l'industrie.

Mais l'empereur a compris que, suivant l'expression du plus grand de nos écrivains contemporains, « le temps est l'étoffe des grandes entreprises ». Sans forcer les caractères, il prépare l'avenir, en donnant au commerce les moyens de se développer. Il sait que, producteur ou preneur de produits, un pays ne peut commercer sans de bonnes routes. Autrefois les voyageurs européens voyaient avec chagrin s'ébouler lentement les ponts construits au XVIe siècle par les Portugais. Ménélick, reprenant le tracé des grandes voies stratégiques créé par Théodoros, les continue, les multiplie, fait bâtir des ponts, encourage les ingénieurs venus d'Europe. Il demande qu'on relie le Harrar au territoire de Djibouti par un chemin de fer à voie étroite.



Par caractère autant que par intérêt, l'empereur est ami de la civilisation. Il n'aime pas les fanatiques, à quelque secte qu'ils appartiennent. Chef d'une nation chrétienne, il donne les satisfactions nécessaires aux pratiques extérieures du culte, mais il entend assurer une protection égale à tous ses sujets sans acception de croyances. Indifférent aux haines des factions, sans parti pris comme sans particulière affection à l'égard des Juifs, il ne veut voir en eux que des sujets, et respecter la liberté de leurs consciences. Au reste, en Abyssinie, les persécutions religieuses ont toujours été très rares. Le pays a été troublé, il est vrai, par de bruyantes et interminables querelles de moines. Théodoros, Johannès, Ménélick lui-même ont édicté les peines les plus sévères contre ceux qui remettraient à la mode les controverses ecclésiastiques. Sans se montrer aussi rigoureux que ses prédécesseurs, Ménélick se conduit comme un vrai souverain moderne. Il reconnaît tous les cultes et assure sa protection à leurs ministres, tout en accueillant, avec plus de bienveillance que ses devanciers, les missionnaires catholiques qu'il considère avant tout comme des agents civilisateurs, se réservant de surveiller leurs agissements politiques.



L'empereur, quand il ne parcourt pas ses États, ou quand il n'est pas aux armées, réside à quelques kilomètres de sa capitale Entotto. Sa résidence se nomme Adissababa, c'est-à-dire la *Nouvelle Fleur*. Adissababa est, en effet, une création nouvelle. Souverain respectueux des antiques traditions, Ménélick a voulu rendre la dignité de capitale à Entotto, la vieille ville où se voient encore par places des ruines calcinées qu'y laissa au XVIe siècle le conquérant musulman, Mohamed-Gragne, qui ravagea le pays avec ses Albanais et ses Bos-

niaques. Mais l'emplacement de ce nid d'aigle, vraie *burg* féodale perchée sur une haute montagne battue par les vents froids, n'est pas favorable au séjour d'un souverain qui vit entouré de sa cour. Adissababa, située au pied de la montagne, jouit d'un climat plus doux. C'est donc le Versailles de la capitale éthiopienne ; d'ailleurs ses sources chaudes jouissent d'une grande réputation. Elles attirent, tout comme celles d'Aix-la-Chapelle attirèrent jadis l'empereur Charlemagne, cet empereur qui a dépassé l'âge mûr et qui a contracté, dans les longs travaux de la guerre, plus d'une infirmité. Sa villa est construite avec un certain luxe. Là, il vit avec sa famille et tout un monde d'officiers, de fonctionnaires, de courtisans. La famille impériale se compose de deux filles de Ménélick mariées à des ras gouverneurs de provinces, de l'impératrice, et du petit-fils de l'empereur, héritier présomptif du trône d'Éthiopie.

L'espoir du trône, le dedjazmatch Wuassen Segged, n'a que douze ans. Son nom exprime en éthiopien la préoccupation constante de son aïeul, car il signifie « Je prie pour mes frontières ». Beau nom et digne de l'exergue des monnaies de Ménélick « L'Éthiopie ne tend la main qu'à Dieu ». Cet enfant royal reçoit une éducation sérieuse qui ne ressemble pas à celle des jeunes princes orientaux. L'impératrice Taïtou est une belle et indolente personne qui mène une vie retirée, au milieu de ses femmes, parentes ou domestiques. La calomnie ne s'est point fait faute de s'exercer sur l'impératrice comme sur l'empereur. Certains journaux n'ont pas craint d'avancer, sans aucune preuve, que Ménélick avait fait assassiner le Kagnazmatch Dzégarkatcho pour lui prendre sa femme, tout comme David fit tuer Uri par amour pour Bethsabé. On a dit pis encore, et même que la précédente reine Bafana faisait enlever des enfants qu'on égorgeait pour lui préparer des bains de sang. Quand on songe que ceux qui ont répandu ces dires ont été nourris et entretenus familièrement par l'empereur, on regrette que leurs allégations aient été accueillies ailleurs que dans la presse italienne.

Les officiers de la couronne dont les charges sont réglées par un cérémonial traditionnel, et les courtisans forment un peuple qui emplit Entotto comme Adissababa, et qui se

déplace presque tout entier avec l'empereur. Celui-ci n'est point avare de ses fatigues ; sans cesse en mouvement, il parcourt les provinces de l'empire pour se rendre compte par ses yeux de l'exécution des réformes, ou bien il marche avec le gros de son armée, et ne se ménage pas plus que le dernier des soldats.

Sa sobriété est proverbiale et sa simplicité excessive. Ses vêtements de coton et de soie ne le distinguent pas des gens de son entourage ; il n'a pas pour le clinquant le goût barbare de ses prédécesseurs. Ses mœurs sont plutôt austères. On l'a accusé, dans sa jeunesse, d'avoir beaucoup aimé les femmes ; il ne faut pas oublier qu'en Abyssinie, la liberté des mœurs est grande et la vie assez dissolue. Toutefois il n'a jamais soulevé de scandale, car l'histoire de Dzégarkatcho est une basse calomnie. Depuis bien des années, l'empereur donne l'exemple d'une grande sagesse, rare en ce pays, et qui lui est commandé par le rôle même qu'il s'est donné, de réformateur.

Agé de cinquante-deux ans, de taille moyenne, robuste et ramassé dans ses formes, il est une expression vivante de force et de tranquille énergie. Comme type ethnique, il présente beaucoup plus des caractères de la race nègre que de la race chamite, accident très fréquent en Abyssinie et qui se remarque dans les plus hautes lignages. La physionomie générale de l'homme est attentive, résolue, impassible. La dure expérience des choses lui a appris à se couvrir d'un masque d'indifférence, mais qui tombe vite devant un interlocuteur avec qui il se sent en confiance. Parfois, malheureusement, il a égaré sa confiance, mais sans en ressentir de colère. Le fond du caractère est chez lui de bienveillance. Il est jovial, et aussi mercurien, comme diraient les astrologues. Fin et délié dans la politique, il est doué d'un bon sens pratique qui déroute les aventuriers. Peu porté vers le merveilleux, il est plutôt légèrement sceptique. Nos ancêtres auraient dit : « Il sait ce qu'en vaut l'aune ». Tous ceux qui l'ont approché lui ont reconnu une âme haute et égale, affectueuse, une curiosité vers la science qui n'est jamais satisfaite. On peut lui reprocher de professer pour les arts une indifférence absolue. Mais une machine, une production industrielle l'en-

chantent au delà de tout. Il a l'esprit positif, investigateur et scientifique. — « Je l'ai tenu deux heures attentif, me disait un des hommes qui le connaissent le mieux, en lui exposant les principes cosmographiques élémentaires, le décours des astres, la gravitation universelle ». La photographie l'enchante, mais non pas comme elle fait la joie d'un sauvage épris de fantastique ; il a été ravi quand on lui a exposé les propriétés des sels d'argent et l'action des rayons lumineux. Il chérit surtout les savants, il en demande à l'Europe : il a traité tous ceux qu'il a vus avec les plus grands égards, car Ménélick aime l'Europe, non pour y rechercher des alliances politiques, — il est assez fort pour s'en passer, — mais parce qu'il en attend l'instruction pour lui et pour son peuple.

Ce preux est, comme Marc-Aurèle, un philosophe. La devise « *l'Éthiopie ne tend la main qu'à Dieu* », montre qu'il sait que l'homme fort n'attend jamais rien que de lui-même. La victoire n'a pas infatué ce sage qui dispose de forces capables de tenir en échec une puissance militaire de premier ordre, et mieux encore une de second ordre. L'Abyssinie a pour emblème le lion. Calme et puissante, elle étend sa griffe pour garder l'entrée de son antre : elle ne daigne point en sortir. C'est là ce qui fait sa force, et c'est pourquoi l'empereur a nommé son héritier : « Je prie pour mes frontières. »

Riche d'expérience, ayant traversé des fortunes diverses, Ménélick sait ce que lui a coûté d'efforts l'édification de son empire. Il n'ira point de gaieté de cœur aux aventures. Depuis le jour — il y a trente ans — où il abandonna, en fugitif, la cour de Théodoros pour rejoindre l'armée de son pays et guerroyer contre le terrible empereur, il a suivi une ligne politique que ses ennemis ont qualifiée de tortueuse. C'est affaire d'appréciation. On lui a reproché aussi une grande avarice, mais il ne faut pas oublier que le budget abyssin est petit. Ménélick n'a point de gros revenus et il a fait de grandes acquisitions d'armes, notamment à l'Italie, qui, pour le dire en passant, a fait tomber les fusils de guerre à si bas prix que personne, depuis des années, ne se soucie plus d'en importer en Éthiopie. Il a entrepris de tels travaux d'utilité publique que son budget est grevé, et il ne se soucie pas de contracter un nouvel emprunt en Europe.

L'esprit de Ménélick n'est point enfermé dans son empire; il n'ignore rien des choses qui se passent sur le continent. Il connaît la valeur morale et matérielle de chaque État. Il se fait même renseigner par un service de presse. Pour la France il a une affection traditionnelle dans sa famille; ce roi, dont le pouvoir précaire traversait alors une crise terrible, pleura quand il apprit nos malheurs de 1870. De tous les étrangers reçus en Abyssinie, les Français ont été accueillis avec le plus de cordialité et d'égards. Chez tous il n'a point rencontré une reconnaissance égale, et beaucoup ne lui ont point pardonné de n'avoir pas réalisé les rêves de fortune qu'ils s'étaient complu à former. C'est un travers commun à beaucoup d'hommes de ne point séparer leur estime de la satisfaction de leurs intérêts. Nul n'a été plus exploité que l'empereur Ménélick. Les luttes des trafiquants et des agents commerciaux, religieux ou politiques, venus des quatre coins du monde et bataillant autour de sa personne, seraient une page d'histoire contemporaine à écrire. Il a donné satisfaction dans la mesure du possible. Jamais je n'ai entendu d'homme se plaindre d'avoir été trompé par lui. Quel est le gouvernement dont je pourrais dire la même chose?

Tel est l'empereur Ménélick. Dans ces sociétés en fermentation de progrès, mais enfoncées encore dans la barbarie, tant vaut l'homme, tant vaut l'empire. Avec celui-ci on croit voir se fonder comme l'empire carolingien; puisse-t-il, le Charlemagne abyssin, ne pas avoir un Louis le Débonnaire comme successeur.

MAURICE MAINDRON

SOUVENIRS DE JEUNESSE[1]

IV

Les nuits devenaient plus longues, à l'approche de l'hiver; mais comme, hiver ou été, il fallait se lever à cinq heures, notre nuit, à nous, ne s'allongeait pas. Hiver ou été, la grosse Slancsa ne nous faisait pas grâce d'une minute. Le « *Clapsi horca* » de sa voix forte retentissait à nos oreilles comme l'appel des condamnés. Quel supplice de quitter... j'allais dire le bon lit!... Je l'aimais pourtant, ce sac de paille, bosselé, jeté sur une planche étroite, où nous gisions deux par deux. On dormait bien huit ou neuf personnes, suivant le nombre des ouvriers. La chambre mesurait deux mètres cinquante de large, sur quatre de long.

En plus des ouvriers et des apprentis, il y avait dans cette pièce un habitant qui ne bougeait de son lit qu'à de très rares intervalles, pour aller s'accroupir comme un vieux chien devant la porte et se chauffer au soleil, — quand il y en avait. — C'était le père du patron : un pauvre vieux, cordon-

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

nier de son état, condamné par l'âge et la maladie à ne plus rien faire. Il toussait et crachait, nuit et jour : devant son grabat il y avait une mare en permanence, espèce de descente de lit dont avaient à se garer nos pas imprudents. — Quelle bonne chose tout de même que la pipe ! En y pensant sérieusement, je regrette de ne pas être fumeur. Quand toutes les joies de la terre vous quittent, quand votre cœur, — vieille urne usée, — ne garde même plus ses cendres, quand tous les souvenirs se sont envolés et toutes les affections mortes ; quand vous vous sentez seul et jeté dans un coin, comme un vieux chiffon, que vous devenez insensible à tout, même à votre misère ; alors il reste au fumeur une consolation suprême, une amie à laquelle il est fidèle et qui, à son tour, ne se refroidira qu'avec le cœur même de son ami : c'est la pipe !

C'était aussi l'amie suprême du pauvre vieux. Il la fumait le jour, — la nuit aussi, hélas !... Je vois encore sa main tremblante tenir cette grosse bouffarde sur laquelle ses lèvres tiraient, tiraient, même quand il n'y avait plus rien dedans. Vraiment, il avait l'air d'un enfant tétant sa mère morte. Alors, il se plaignait qu'on ne lui donnât plus de tabac, il gémissait... Un jour, la bonne lui sert son dîner comme d'habitude. Sur le plateau, à côté de l'assiette à soupe, il y avait une autre assiette avec du tabac coupé, qui ressemblait assez à des nouilles. Le vieux, son dîner fini, veut prendre sa pipe et se plaint amèrement de manquer de tabac.

— Mais, dit la bonne, je vous en ai apporté, *apoka* (père) ! Où est-il donc passé ?

On visita les assiettes et, du tabac qu'elle avait servi, on découvrit encore quelques floppées. Le reste, *apoka* l'avait mangé, ayant pris le tabac pour des nouilles ; seulement, il les avait trouvées un peu sèches.

Vers la fin de ce premier hiver, il commençait à être bien affaibli et ne faisait plus entendre qu'une espèce de râle continu, assez incommode pour ses voisins. Les ouvriers réclamèrent : ils ne voulaient plus aller dormir dans cette chambre. Le patron les calmait en leur disant que cela ne durerait pas longtemps... Il promettait de nettoyer de fond en comble la chambre, — après !... Mais le bon vieux tenait

ferme à sa pipe, et l'événement attendu. — si impatiemment, disons-le, — tardait encore. Cependant une nuit, nous sommes éveillés par des râles extraordinaires, par des hoquets..., puis un gros soupir. C'était la fin. Nous comprenons, et nous nous levons précipitamment : moi surtout, car j'étais très effrayé. Lorsqu'on eut allumé la chandelle, je vis ce corps étendu sur le lit, déjà presque raide. On alla avertir le fils, qui arriva en se dandinant, aussi tranquillement que d'habitude. Je soupçonnai qu'il se disait : « Enfin !... »

On donna les soins nécessaires au corps, et on se mit à l'œuvre pour faire la bière. La bière !... ce n'était pas la première fois que notre repos nocturne était troublé par ce travail d'urgence. Dans cette bonne ville de Csaba, les paysans n'ont guère de respect pour le repos des vivants. Lorsqu'un des leurs s'endort pour toujours, quelle que soit l'heure de la nuit, ils courent aussitôt chez le menuisier avec un... comment appelle-t-on cette plante qui pousse dans l'eau, devient haute de trois ou quatre mètres, et dont la tige est comme celle du bambou ? Les paysans, chez nous, en couvrent le toit de leurs maisons. Bref, ils courent avec cette espèce de roseau qu'ils tirent du toit et sur lequel ils marquent la longueur du cadavre de leur mère, de leur père, ou de leur fils. Ainsi armés, ils vont chez le menuisier commander la demeure éternelle des morts, troubler le repos des petits apprentis menuisiers, encore vivants. — Nous passâmes donc cette nuit, comme tant d'autres, à faire la bière. Le patron la peignit lui-même ; puis il écrivit en lettres dorées, sur le couvercle, l'âge et le nom du défunt. Le surlendemain se fit l'enterrement. Pauvre vieil *apoka !* On n'en a jamais plus reparlé.

Quelques jours après, notre chambre à coucher brillait, blanchie à neuf. On fut un peu plus à l'aise. Ce vide était l'héritage que le pauvre vieux nous laissait. Ému par ces événements, je n'en dormais plus. Les rêves et la peur troublaient mon sommeil, et j'attendais avec malaise le moment du « *Clapsi horca* ». C'était à moi, comme au plus jeune, d'allumer le poêle. Et voilà, par exemple, une besogne que j'aurais passée avec plaisir à un autre !... Depuis la mort du vieux surtout, j'avais peur d'entrer seul à l'atelier, dans

le noir : — allumer une chandelle, pour nous, ce n'était pas peu de chose... En ce temps-là, sans doute, il y avait déjà des allumettes ; mais à l'atelier il n'y en avait point. Comme le feu de Vesta — ou de Slancsa, la grosse bonne, — avait fini de s'éteindre sous la cendre, dans la petite cuisine, c'était par le procédé le plus primitif, par le choc d'un caillou, que nous obtenions l'étincelle. Mais ce procédé était fort capricieux. Dans une petite caisse en bois il y avait des copeaux fins et du charbon. C'est au-dessus de cette caisse qu'il fallait faire jouer la pierre à feu : les étincelles tombaient dans le charbon qui, selon sa qualité ou son bon plaisir, prenait vite ou difficilement. Que de fois, combien d'éternités, ai-je frotté cette pierre sans obtenir un résultat! Ensuite, il fallait souffler ferme, en tenant les copeaux au-dessus du charbon. Tout cela en grelottant, le matin, par un froid de Sibérie, dans cet atelier dont la fenêtre était toujours gelée, enrichie de dessins fantastiques. Une fois le feu obtenu, le poêle devenait rouge en cinq minutes, car le combustible ne manquait pas. Alors, autour du poêle, on procédait à sa toilette : on prenait de l'eau à la cruche... on la prenait dans la bouche, qui servait de robinet, et l'on s'en débarbouillait la figure.

Quand je regarde ainsi dans le lointain de mes souvenirs, je trouve bien des motifs de tableaux de genre! Mais où sont les modèles?...

Me voilà donc en plein apprentissage d'un métier sur lequel je n'avais plus aucune illusion : je savais désormais à quoi m'en tenir. Cependant, tous les dimanches, j'allais revoir mes amis Vidowski. Sur la grande table ronde, je dessinais avec Franz ; et là, j'avais vite oublié les misères de la semaine. Mais ces courtes joies du dimanche ne me faisaient paraître que plus dures les longues heures des six autres jours. Mes compagnons de l'atelier et surtout le patron étaient de plus en plus irrités, à voir que j'étais si bien accueilli chez les Vidowski où lui, maître Langi, était traité en inférieur. S'il nous arrivait d'exécuter quelque travail dans leur maison, la bonne mère Vidowski me faisait asseoir avec elle et ses enfants à table, tout sale que j'étais. Pouvait-elle deviner ce que cela me coûterait ensuite?

Car maître Langi avait une singulière façon de se confor-

mer aux conditions stipulées. Mon oncle avait compté qu'on me traiterait avec un peu d'égards, et je ne devais être employé strictement qu'aux travaux de l'atelier : il voulait faire de moi un industriel sérieux, et cet apprentissage à Csaba. chez maître Langi, n'était dans son idée qu'une espèce de préparation, son neveu étant trop jeune encore pour être envoyé dans une grande ville. Mais quoi ! maître Langi paraissait oublier complètement ces conventions, sauf une seule, qui me dispensait d'aller chercher de l'eau en ville.... Car on n'avait pas de puits, à l'atelier, dont l'eau fût buvable; on allait en chercher. Il n'y avait que trois ou quatre puits dans tout Csaba, et le fleuve Koros, où beaucoup de maisons prenaient l'eau à boire. Cette besogne n'avait rien de plus dégradant ni de plus difficile que toutes les autres auxquelles j'étais continuellement astreint en dehors de la menuiserie. Malheureusement, l'exemption de cette corvée avait été trop spécialement notée dans le contrat. Je dis : malheureusement, car loin de m'être désagréable, elle eût été pour moi une vraie distraction. Le puits servait de rendez-vous général aux gamins et à toute la jeunesse de la ville ; les courses y étaient prétexte à flâneries interminables. Si l'on s'y attardait un peu trop, on avait toujours la ressource de dire qu'il y avait trop de monde et qu'il avait fallu attendre son tour, — ce qui était vrai souvent; mais on ne s'ennuyait pas à attendre, surtout par un beau temps... La prévoyance de mon oncle n'avait donc servi qu'à m'enlever cette distraction, et qu'à me livrer, d'ailleurs, aux reproches des apprentis envieux de leur petit camarade.

A part cela, j'étais bon à tout faire, tout, tout! Je traînais des chariots pleins de meubles, je portais des fardeaux sur la tête à en être écrasé, dans la boue, dans la poussière, par des froids de trente degrés et des chaleurs de quarante. Mais surtout je broyais des couleurs, durant des semaines entières, et j'employais ces couleurs à badigeonner des portes et des fenêtres dans les maisons de la ville, et des grilles au cimetière, sur les tombes. Ce que je faisais le moins, c'était de la menuiserie, pour laquelle j'avais tout de même un certain goût. Quand il m'arrivait de faire un meuble quelconque, — meuble primitif de paysan, bien entendu ! — c'était une fête.

Mais cette fête même était troublée par la passion de dessiner. En rabotant des planches, c'était bien tentant et entraînant de barbouiller dessus. Je ne pouvais y tenir et je cédais à ma passion : je couvrais ces planches de griffonnages, que j'enlevais, par exemple, aussitôt après. Ces inutiles essais, — où les bonshommes qui hantaient mon imagination ne voulaient pas se laisser fixer par mon gros crayon de charpentier, — que de fois cette vilaine passion, ce vice, comme on l'appelait, me tint courbé sur ces planches séduisantes ! J'oubliais tout, jusqu'à ce qu'un coup de coude formidable me rappelât soudain à la réalité : je me trouvais face à face avec le patron, qui avait l'habitude d'entrer à pas de loup.

Si je le voyais arriver avec des paquets et des cornets multicolores, je prenais aussitôt peur : c'étaient des couleurs à broyer ; il venait de recevoir de nouvelles commandes, le badigeonnage était pressé... Miska redevenait Samson tournant la roue de son moulin. Mais le broyage ne me donnait que de l'ennui, celui d'un travail monotone et abêtissant ; le badigeonnage me causait parfois des souffrances plus atroces. Jugez-en par un exemple, entre cent.



V

Dans ma carrière de badigeonneur, un des souvenirs les plus pénibles remonte à un jour d'hiver où je fus condamné à peindre, par je ne sais combien de degrés de froid, une tombe au cimetière de Csaba. Il gelait, il neigeait, le vent soufflait. Pas une âme dehors. Ah ! qu'il était désolant, ce coin de paysage d'hiver ! Une immense nappe blanche s'étendait, semée d'une multitude de petites croix penchées à droite et à gauche, qui disaient la pauvreté et l'oubli. Par-ci, par-là, une tombe plus soignée rappelait encore quelque pitié humaine. De rares monuments en pierre protestaient contre l'égalité d'outre-tombe. Les saules pleureurs courbaient leurs branches lamentables sous le poids de la neige que secouait, de temps en temps, une nuée de corbeaux s'y abattant avec de grands coups d'ailes. Un crucifix géant s'élevait au milieu du

cimetière, étendant ses deux bras comme pour protéger l'humanité ou pour la consoler de ses tristesses, vainement.

J'avais le cœur serré, je grelottais de peur et de froid. Je me sentais seul, affreusement seul, comme le dernier survivant des hommes ; et mon travail n'avançait guère. Le pinceau m'échappait, à chaque mouvement de mes doigts raidis, et il fallait chaque fois le ramasser dans la neige. Je regardais tristement les quelques barreaux imbibés de vert, qui se dessinaient durement sur le fond blanc de la neige. Avez-vous quelquefois senti combien le silence est effrayant, combien il pèse? Et pourtant le moindre bruit qui le fait cesser, au lieu de vous tranquilliser, vous effraie davantage. Ainsi fus-je délivré de ma frayeur par une autre frayeur. Un petit bruit, un craquement, derrière moi, dans la neige; je me retourne: c'est le gardien-fossoyeur qui s'approche lentement. Il considère mon œuvre, un moment, et me dit :

— Tu as là une rude besogne, mon garçon! Veux-tu pas venir te chauffer chez moi?

Je ramassai mes pots de couleur et je suivis l'homme, à deux cents pas de ma tombe, dans sa chaumière. Un bien-être que je n'oublierai jamais s'empara de moi, lorsque j'entrai dans cette demeure de misère: car il ne devait pas être bien heureux, lui non plus. Mais, qui sait?... En tout cas, je l'enviais, car il faisait bien bon chez lui. Mes joues, mes mains me démangeaient, tout engourdi. Oh! l'agréable intérieur, que celui de ce pauvre homme!... Je me rappelle aussi toute une nichée d'enfants, qui vivaient là : il y en avait de couchés dans leurs berceaux, il y en avait de suspendus aux poutres, il y en avait sur la table, il y en avait par terre, il y en avait partout. Un grand chien dormait sur le rebord de l'immense poêle en terre qui occupait la moitié de l'unique pièce. Et un tas de pioches et autres outils de fossoyeur étaient jetés dans tous les coins. Tout cela m'attachait à cette hutte : je n'aurais plus voulu en sortir. La mère de tous ces enfants me questionna et fut bien étonnée quand elle sut que j'étais le neveu de Roeck et de Steiner.

— Pauvre petit, soupira-t-elle, et tu es maintenant chez Langi!...

Elle alla au tiroir de la table, prit un grand couteau et me

coupa un bon morceau de pain frais qu'elle venait de cuire, une heure auparavant, au grand poêle : et je m'expliquai cette chaleur qui finissait par me donner mal à la tête. — Après avoir mangé avec appétit le morceau de pain, je remerciai ces braves gens et je m'en allai. Il commençait à faire nuit. L'horizon jaunissait et plongeait tout entier dans cette mélancolie indescriptible qui est le caractère de nos plates et silencieuses pustas. Je fus pris d'une véritable terreur en traversant cette partie du cimetière pour regagner la porte. Je n'osais regarder en arrière, vers les tombes qui avaient l'air de m'appeler, vers le grand crucifix qui semblait me faire signe, de ses deux bras, et me dire :

— Viens, viens !...

Je courais maintenant. Le vent qui sifflait me faisait venir les larmes aux yeux. Quand je risquai le premier coup d'œil furtif derrière moi, un voile de brouillard épais enveloppait le cimetière et je ne voyais plus que très faiblement le grand Christ du milieu me faisant toujours signe et me disant :

— Viens, viens !...

Je respirai enfin, plus rassuré, quand j'aperçus au milieu de la route un chariot chargé de paille que traînaient lentement quatre bœufs. A côté, marchaient deux paysans, qui fumaient tranquillement leur pipe. Je me rangeai près d'eux, et quand nous entrâmes dans Csaba, par la grande rue transversale, il faisait nuit noire.

A l'atelier, on travaillait gaiement; les ouvriers, du moins, qui avaient le droit de donner libre cours à leurs inspirations musicales. Les uns chantaient, les autres sifflaient; et de temps en temps, on entrecoupait le concert par un bout de causette, on allumait une pipe, on lâchait un juron quelconque, à propos de tout et à propos de rien. Aussitôt qu'on m'aperçut, on m'invita à faire chauffer la colle, ce qui me réchauffa aussi; mais je ne me rappelle pas avoir été plus fatigué ni plus engourdi que ce soir-là. Aussi attendais-je avec impatience l'heure du souper et du coucher. Enfin Slancsa parut à la porte : jamais, non, jamais elle ne m'avait paru si belle !...

Maître Langi aimait le saucisson et le jambon. Il engraissait ses cochons lui-même : cinq ou six, qu'on entendait ronfler

dans l'écurie voisine, toute l'année : aussi les voyait-il journellement, avec satisfaction, prospérer à l'envi. Mais pour que les cochons hongrois donnent des jambons bien tendres, il faut d'abord leur donner, à eux, de bonne nourriture. Ils exigent cela. Ils sont gourmands, les cochons hongrois, surtout les cochons aristocrates, comme ceux de maître Langi !.., Or, ces animaux adoraient le maïs. Pour leur épargner la peine de le manger sur la tige, comme le bon Dieu le leur sert, maître Langi faisait égrener les tiges par ses apprentis. A l'époque où l'on engraissait ces bonnes bêtes, chaque soir, d'immenses paniers de maïs nous attendaient à côté du poêle, si hospitalier pendant le reste de l'hiver. Nous passions les longues heures des veillées à éplucher le maïs ; et cela tenait éveillé l'esprit, sinon le corps, jusqu'au milieu de la nuit.

Pour en revenir à cette soirée qui suivit ma rentrée du cimetière, comme nous n'étions pas à l'époque où l'on engraisse les cochons, rien ne m'interdisait l'espoir de m'abandonner, après dîner, au sommeil réparateur. Donc, aussitôt vidé le plat ou la cuvette, pendant que les autres entouraient le poêle tout rouge où ils se rôtissaient en digérant, j'étais allé me coucher. Je ne sentis que vaguement sur ma poitrine et sur ma figure les pieds de mon compagnon de lit qui me foulait en prenant possession de sa place. Vous savez comment on range les harengs, l'un contre l'autre, en baquet : il en était ainsi de nous, dans notre dortoir. Mais la destinée, ce soir-là, ne voulait pas nous laisser à nos rêves. A peine en repos, je suis brusquement tiré de mon sommeil par de petits coups secs sur la vitre de la porte. A demi éveillé seulement, je vois apparaître comme un fantôme la tête du patron par la porte entre-bâillée. Il était éclairé par une chandelle qui vacillait sous le courant d'air, et il portait à la main un roseau. Dans cette lumière sinistre, avec cette longue tige, il se dessinait sur l'obscurité comme une figure de cauchemar : j'aurais voulu fuir. Fuir sous mes couvertures? Hélas! mon camarade, sortant du lit, les tira lestement : l'air vif du dehors me ramena tout de suite à la réalité. Bien que le patron fût déjà parti, je voyais toujours cette tige, qui troublait mon repos. C'était le fameux roseau des morts sur lequel à Csaba l'on marque la longueur des cadavres. Il fal-

lut se lever et se mettre à l'ouvrage pour bâcler une bière. Les apprentis au complet et deux ouvriers, nous voilà rabotant et clouant, jusqu'à trois heures du matin. Ce n'est pas pour me plaindre, mais j'étais bien malheureux, quoique je fisse, en pareille occasion, le métier de menuisier : je rabotais, alors... Et vous pensez peut-être qu'après une telle besogne on nous laissait une heure de grâce, le matin ? A l'heure réglementaire, — cinq heures précises, — la voix railleuse de Slancsa fit retentir son habituel : « *Clapsi horca* » dans l'obscurité de la nuit, et la journée recommença de plus belle.

Après le déjeuner, le patron me signifia de retourner au cimetière pour achever de peindre la grille. Grande fut la surprise de cet ours, à mon refus catégorique. Voulant faire respecter son autorité et ses ordres, il se prépara à m'administrer une de ces raclées dont, lui et moi, nous avions l'habitude ; mais on put voir, ce jour-là, le petit apprenti tenir tête à son bourreau. Plus il me battait, plus je lui disais : « Non !... » Je hurlais de douleur, il écumait de rage. Je n'oublierai jamais sa tête : ses lèvres se retroussaient jusqu'aux narines, ses vilaines dents claquaient de colère. Et il recommençait :

— Alors, tu ne veux pas ?

— Non, non, non, je ne veux pas ! Je m'en irai chez mon oncle et je lui dirai tout.

Et Langi se remit à me battre, avec une corde. On commençait à s'émouvoir dans l'atelier. Les apprentis regardaient terrifiés, comme des chiens qui se cachent quand ils appréhendent un danger. Cependant les ouvriers s'approchent, tandis que je hurle toujours : « Non, non, non !... » La patronne accourt, effarée; elle prend par un bras son mari, qui la repousse et veut continuer. Mais les ouvriers voient que c'en est trop, ils s'en mêlent et m'arrachent aux coups. Une fois le patron calmé, il revint à moi :

— Enfin, qu'est-ce que tu as ? Pourquoi ne veux-tu pas obéir ?

— J'ai peur d'aller là-bas tout seul !... Et puis, j'ai froid !

Et je repris de nouveau :

— Non, non !...

Il comprit alors qu'il n'y avait rien à tirer de moi; il sortit

en me menaçant d'aller le dire à mon oncle. Il s'en garda bien. Et moi aussi! ne sachant quel effet ma désobéissance produirait sur l'oncle Roeck... Du reste, je n'aurais pu finir la grille dans l'état où me laissait Langi. Il me fallut huit jours pour me remettre. Et l'atelier, pendant ce temps-là, commentait mon coup de tête :

— Tu as raison ! me disaient les apprentis : il ne faut pas qu'on nous fasse faire tous les métiers à la fois.

La patronne s'était amadouée, elle aussi. Le jour même de cette scène, — chose qui ne s'était jamais vue auparavant, — elle m'appela et me donna une tartine. Comment expliquer cet accès de tendresse? Peut-être avait-elle peur que j'allasse dénoncer la brutalité de son mari à mon oncle... Ainsi passait la vie du petit menuisier.

VI

Elle passait bien lentement! Il y avait beau jour que mon état m'était devenu odieux : non pas précisément le métier, pour lequel j'avais du goût, mais cette situation de domestique à tout faire, l'apprentissage ainsi pratiqué. N'allez pas croire pourtant que je veuille me poser en victime condamnée à de continuelles tortures : j'étais comme tous les autres, en somme : les années d'apprentissage ne sont pas réputées comme le modèle parfait du bonheur. Mais ce qui rendait mon cas particulier, c'était mon âge et l'éducation que j'avais reçue dans un autre milieu : et les souvenirs de ce milieu me rendaient plus incommode cette condition où j'excitais pourtant les jalousies de mes camarades. Mais à cet âge, on supporte tant de choses, et il m'en fallait si peu pour me faire oublier toutes mes misères! Il suffisait que, par caprice ou par hasard, la patronne nous fît servir un meilleur plat qu'à l'ordinaire : aussitôt revenait ma gaieté. Par exemple, le samedi soir, on avait des nouilles, qui, si elles n'étaient pas absolument gâtées, me paraissaient toujours délicieuses. A cause des nouilles, j'attendais le samedi soir avec impatience; — à cause d'elles et malgré ce gros inconvénient : il fallait nettoyer l'atelier à fond,

ranger tout, déblayer les coins et se coucher tard. Mais, du moins, on pouvait se reposer le dimanche matin.

Je continuais à passer ce jour-là chez les Vidowski, bien que, dès la seconde année, il n'y eût plus d'enfants : tous étaient partis pour le collège. Mais j'avais pris l'habitude d'y dîner, mon couvert y était toujours mis; et mon oncle, qui habitait sa ferme et ne venait plus en ville que le dimanche, dînait aussi là. Quelle maison patriarcale! Vidowski était inspecteur des domaines du comte d'Appony. Le dimanche, tous les officiers d'agriculture — c'est ainsi qu'on les appelle — venaient en ville et dînaient de même à cette table hospitalière. Quelquefois vingt-cinq couverts y étaient préparés, — le mien compris. — C'était là seulement que je voyais mon oncle. Depuis que j'étais chez Langi, je ne lui avais pas rendu visite.

Un an et demi ou deux se passèrent, avant qu'un plus jeune garçon vînt me décharger des fonctions multiples dont le dernier entrant à l'atelier était gratifié. Vers la même époque, l'un de nous, un grand gaillard de vingt ans, fils d'un paysan de Békès, venait d'avancer en grade : d'apprenti, il passait ouvrier. A l'approche de cet événement, je le vis tout préoccupé : il devait s'asseoir à table; il craignait fort de ne pouvoir se conformer aux exigences de l'étiquette.

— Comment ferai-je, disait-il, quand je serai là, auprès de la patronne? Comment découper la viande et manger avec une fourchette?

Puis, il parlait de l'habillement complet que le patron lui devait pour ce jour de cérémonie. Nous attendions tous ce jour-là. Enfin, un dimanche, nous voyons arriver le tailleur avec un paquet, qu'il dépose avec soin sur l'établi : un pantalon, un gilet, et une espèce d'habit en orléans noir et luisant. Un quart d'heure après, mon supérieur Andréas, de bon paysan qu'il était, fut transformé en véritable singe habillé. Jamais je n'ai vu depuis un si drôle d'ensemble. On l'entoure, on examine la qualité de l'étoffe, on trouve que cela ferait mieux si c'était du drap. Andréas, grave, se retourne, se regarde et fouille dans les poches. Slancsa aussi vient donner son approbation, et s'offre pour accompagner l'heureux gars jusque chez le patron, à qui il présentera ses remer-

ciements. Nous le suivons des yeux, le long du corridor. Il s'arrête pour arranger encore un pli, se brosser du revers de la main et mettre son mouchoir dans la poche de derrière : il en laisse pendre un bout. Enfin il disparaît dans la cuisine, d'où il parvient auprès de son bienfaiteur. Le dimanche suivant, il était ouvrier : je n'oublierai jamais ses tourments et son embarras, la première fois qu'il prit place à la table du maître... A quelques jours de là, donc, je vis arriver un petit Autrichien, conduit par son père : c'était mon successeur, le jeune héritier de mes charges. Mais c'était aussi un juif, et le ménage s'annonçait mal avec le reste de l'atelier. Réfléchissant que faire des affaires valait mieux que d'être menuisier, un beau matin, son père vint le chercher : s'il vit encore, il doit certainement être banquier quelque part. J'eus cependant bientôt un autre remplaçant et, dès ce jour béni, je fus plus régulièrement menuisier. Mon bonheur était, quand j'avais une série de jours à travailler, de me donner de tout cœur à mon état. Si j'avais pu me partager selon mes goûts, j'aurais aussi beaucoup aimé la peinture; mais, hélas ! j'y aurais pris trop de plaisir.

Maître Langi mettait rarement la main au rabot. Il avait la prétention d'être un décorateur hors pair; et il peignait, sur le dossier des bancs de paysans, des fleurs de fantaisie et des arabesques avec la satisfaction d'un maître : titre justifié, du reste, par l'opinion publique. Aux foires, où il étalait ses meubles avec orgueil, il les vendait toujours fort bien. Il ne peignait pas seulement des coffres en bois; comme je l'ai dit plus haut, il fabriquait des calvaires et donnait le modelé en couleurs aux crucifix qu'il découpait en zinc. Dans nos campagnes, on voit partout des crucifix en zinc, cloués sur des croix en bois très hautes. A ce genre de travail Langi s'appliquait fort, — persuadé, assurément, s'il l'avait connu, que Memling aurait dû prendre des leçons à son école ! — Je l'admirais, pour ma part, mais non pas sans un peu d'embarras, si je m'en rapporte aux souvenirs qui m'en restent. Il y avait, entre autres, des crucifix rangés dans la cour, devant lesquels je m'arrêtais souvent, l'imagination éveillée, emportée par je ne sais quel sentiment vague au delà du petit coin où je vivais. Je contemplais ces œuvres,

pénétré de respect ; mais je me demandais, plein de curiosité, ce que c'était que tous ces boudins qui traversaient le corps dans tous les sens. Je supposais que le patron voulait montrer les entrailles du Seigneur dans les convulsions et les tortures de l'agonie... Cela ne m'empêchait pas de regarder ces œuvres avec orgueil, comme si j'y avais collaboré : quand on venait les acheter, j'étais fier de les voir sortir de chez nous.

Un jour, une querelle éclata entre maître Langi et le vieux Janos. Le vieux partit, séance tenante. Je le regrettai beaucoup : il m'avait témoigné de la bienveillance. On ne le remplaça pas. Son établi resta donc libre, à ma grande joie et à l'envie des autres : j'en héritai, ma foi ! je ne sais par quel miracle. Ce fut dans cette période que je fis mon premier meuble sérieux, un meuble poli que je menai tout seul à bonne fin. C'était une armoire, mais ce fut aussi, je crois, l'unique meuble que je terminai pendant mes années d'apprentissage, car le badigeonnage ne chômait guère à Csaba. Vers la fin de l'hiver, le patron parut un jour avec d'immenses paquets d'ocre jaune en poudre et installa une seconde plaque de marbre pour broyer tout cela. J'en fus transi de peur : je sentais bien que ce serait à moi de partager avec le dernier apprenti cette formidable besogne. Langi venait d'obtenir le badigeonnage d'un grand pont récemment achevé sur le fleuve Koros, qui coupe la ville en deux. Mon supplice recommença, je broyai les couleurs. Aux premiers beaux jours de printemps, on se mit à l'œuvre, au badigeonnage ; les quatre apprentis y furent employés. Je ne parlerais pas de cette expédition, s'il n'y avait un fait qui s'y rattache et dont le souvenir, après tant d'années, reste douloureux dans mon cœur.

Donc, nous étions quatre à porter des pinceaux et des pots où la couleur débordait. Pieds nus, tête nue, bras nus, — les manches retroussées sur l'épaule ; — aux jambes, le *gayla*, caleçon large en toile, relevé jusqu'à la dernière limite du convenable : — autant dire les jambes nues. — Par-dessus cet accoutrement, un tablier s'étalait, raidi comme du zinc par les couches de couleurs séchées. Ainsi torchonnés, nous suivions la grande rue pour aller au pont. Sur le trottoir, — ce genre

de trottoir que j'ai décrit déjà, — voici que j'aperçois, accompagnée de sa bonne, la petite amie que mon cœur préférait. En la voyant, j'oublie mes pots qui coulent, mes pinceaux dont je suis lardé, mes jambes nues, indécentes; j'oublie tout, tout pour ne voir que la petite silhouette se dessinant sur un fond poussiéreux, à coté de sa bonne. Et me voilà, comme la foudre attirée par le paratonnerre, sorti du rang pour la rejoindre... Ah! la petite gale, comme elle savait déjà regarder et ne pas voir! La légère moue dédaigneuse dont fut accueilli mon salut empressé m'avertit du succès que j'aurais à l'escorter davantage. Cependant je ne voulais pas subir un échec complet devant mes camarades, qui me suivaient à vingt pas : je me hasardai à balbutier timidement quelque chose. Pas de réponse! Mon cœur battait, mes joues brûlaient. Découragé de risquer une nouvelle tentative, je ralentis le pas; elle presse le sien. La distance qui nous sépare devient de plus en plus grande. Enfin, la belle tourne au coin de la rue, et disparaît... Et j'entends les rires moqueurs de mes compagnons :

— Ah! tu en veux, des demoiselles!

Cruels moments! De rage, il s'en fallut de peu que je sautasse dans le Koros, du haut du pont que je badigeonnais. D'ailleurs, cela ne m'eût servi à rien : plus d'une fois déjà, — car ce pont avait toujours existé, on le réparait seulement, — nous nous étions lancés de là-haut pour nous baigner : comme des grenouilles alarmées au bord d'une mare, nous sautions de la rampe et disparaissions dans le fleuve. Le hasard malicieux voulut même qu'un jour une troupe d'enfants, dont j'étais, émergeât de l'eau pour courir sur le pont et sauter de nouveau, au moment où une troupe de jeunes filles sortait de l'école et passait par là. Je reconnus parmi ces jeunes filles ma petite amie. En la voyant, j'aurais voulu rentrer sous terre, mais trop tard! Mieux valait retourner à l'eau en courant et franchir à toutes jambes la distance qui me séparait encore du pont. Ainsi défilai-je, dans le costume d'Adam, devant les vierges de Csaba!...

Tandis que le soleil, de plus en plus ardent, se mirait dans la glace du vernis et renvoyait les reflets de la rampe aux yeux des apprentis, les ouvriers, plus heureux, travaillaient dans l'atelier sombre et frais. Pour moi, l'odeur du vernis,

de l'huile et des couleurs me poursuivait jusqu'à la maison, le soir; il me semblait que j'étais condamné à badigeonner la surface du globe. Et me voilà maintenant grimpé au sommet d'une porte, chez un riche marchand juif. La chaleur est atroce, le soleil tape sur mon pauvre crâne à y rôtir ma cervelle, et l'échelle brûle mes pieds nus. Le juif, sous son chapeau de paille, à l'ombre de son perron, surveille la dernière couche de sa porte. Par moments, je crois dégringoler de l'échelle. Vraiment, j'en ai assez!

J'arrivais à envier toute espèce de métier qui ne vous expose ni à la chaleur ni au froid, — particulièrement le métier de tailleur: du haut de mon échelle, j'entrevoyais l'art de tirer l'aiguille avec toutes ses séductions. — Les gens qui travaillent tranquillement dans un atelier, bien frais l'été, bien chaud l'hiver, excitaient en moi un désir ardent de partager leur bonheur.

Ayant pris la résolution de changer d'état, un dimanche, je vais chez mon oncle et je lui fais part de mon idée. Je lui conte mes misères, j'énumère mes arguments; peine perdue! il me renvoie sévèrement à l'atelier... Que j'étais malheureux! Le patron, je ne sais pourquoi, s'acharnait après moi. Je me demandais souvent ce qui pouvait ainsi provoquer sa colère : il me poursuivait de ses jurons, ce qui m'exaspérait jusqu'à m'empêcher de dormir. Une nuit, dans le couloir où nous couchions alors, je fus pris d'une crise nerveuse. Mes sanglots éclatent, je ne peux les arrêter : les camarades s'éveillent, me questionnent; plus on me parle, et plus fort je sanglote. On va chercher le patron : sa vue m'achève, et, quand je sens qu'il s'approche de moi, je me cramponne à ma couverture.

— Qu'est-ce que tu as donc?

— Je pleure mes parents! répondis-je d'une voix entrecoupée.

C'était vrai : je pleurais mon père et ma mère; et j'avoue que jusqu'alors j'y avais pensé bien peu. Mais, cette nuit-là, je me sentis si malheureux que tout mon passé s'était dressé devant moi. Je revoyais les enfants Vidowski, auprès de leur mère qui les gâtait; je me voyais moi-même dans toute l'horreur de ma misère présente, et c'était comme un

poids qui m'écrasait. Cette nuit-là, je vieillis tout à coup de dix ans. J'apercevais l'avenir qui devenait mon lot, toutes les misères où je serais forcé de me débattre durant ma vie entière ; et pourtant j'entrevoyais un autre horizon, j'avais soif d'un air plus pur et voulais quitter cette atmosphère étouffante. Oui, vraiment, cette nuit-là, l'enfant qui agonisait en moi expira, l'homme naquit. Auprès de cette brute dont j'entendais la voix, qui grommelait en s'en allant sous la voûte étoilée du ciel, je sentis une puissance mystérieuse de la nature s'éveiller en moi, me remplir de pressentiments et de désirs, et m'attirer vers des choses inconnues. Dès ce moment, je résolus de ne plus supporter cette existence affreuse. Le jour venu, je fus tiré de mon assoupissement par le « *Clapci horca* » habituel, qui me replaça en face de l'impitoyable réalité. On se leva, on se remit à la besogne. Aux ouvriers qui se moquaient de moi je répondais machinalement :

— Je pleure ma mère !... ma mère !... ma mère !

Mais j'entendais à peine leurs paroles et ma réponse. Comme j'étais occupé dans la cour à chercher quelque chose, une force invincible m'attira vers la porte de sortie ; j'en approchai lentement, sans préméditation, comme un somnambule.

Tout à coup, je me trouvai dans la rue.

VII

Comme un oiseau, hors de sa cage, développe ses ailes, aussitôt je veux voler. Mais où? Après un moment de réflexion, je prends mes jambes à mon cou, et, tête nue, pieds nus, je pars au galop dans la direction de la ferme qu'habitait mon oncle. Une demi-heure après, j'étais loin de la ville ; en m'arrêtant pour regarder en arrière, je ne vis plus que les trois clochers de Csaba éparpillés comme des quilles, debout sur le plateau. La partie était bien engagée, cette fois.

Devant moi, la grande route s'allongeait à l'infini. A droite et à gauche, d'immenses nappes de blé montaient, comme les vagues de la mer, se courbant sous le poids de leurs grains

mûrs. Çà et là des carrés de maïs ; quelques petites chaumières à l'horizon. Le soleil commençait à chauffer, malgré l'heure matinale. Des nuages de poussière, que les rares voitures de paysans laissaient traîner derrière elles, s'étalaient doucement comme une brume, enveloppaient les champs d'une teinte grise, uniforme. Dans les arbres, les oiseaux chantaient gaiement, ajoutant leur note vibrante à cette harmonie monotone et calme. C'était une belle journée de juillet. Une atmosphère de fécondité s'épandait sur la terre et l'on sentait avancer rapidement la nature vers sa maturité pleine. Moi, sans idée arrêtée, pour ainsi dire sans but, je suivais la grande route, tantôt courant, tantôt à pas lents. Une voiture qui passait voulut bien me prendre. Je fis de la sorte une partie de la route ; puis je descendis : la voiture n'allait pas dans la même direction que moi. Je continuai tout seul. J'avais chaud, la poussière brûlait mes pieds. Peu à peu, les réflexions commencèrent à venir :

— Que dira l'oncle ? comment va-t-il me recevoir ?

Mais je marchais toujours, voyant derrière moi maître Langi et devant moi la grande plaine. Pouvais-je hésiter ? Le mirage aussi commençait à jouer devant mes yeux : c'est l'enchantement de nos pustas natales aussi bien que des déserts africains. Par ce jeu de lumière, toute la plaine se transforme en une mer avec ses millions de vagues, ou de flaques d'eau, dans lesquelles tous les objets se reflètent à vous tromper. Elles s'étalaient devant moi, coupant les chemins, apparaissant et disparaissant tour à tour, et doublant au loin les maisonnettes et le ciel bleu, inondant l'horizon. Parfois l'envie me prenait de baigner mes pieds dans cette eau si claire et fraîche : hélas ! je ne marchais que dans la poussière de plus en plus brûlante, sous un soleil de plus en plus accablant. Je marchais, je marchais depuis des heures et des heures, ayant toujours devant moi la plaine et le soleil. De temps en temps, je rencontrais des puits qui semblaient d'immenses bouches pompant insatiablement la terre. Que j'avais soif, grand Dieu ! Cependant les abords de ces puits s'animèrent : on y menait boire le bétail. Les paysans commençaient leur repas : il était donc midi. Dans mon estomac, à vrai dire, midi avait sonné depuis longtemps ; mais il fallait faire encore un long chemin

avant d'arriver et de s'asseoir à table. Et comme j'approchais pourtant, mes préoccupations me reprenaient. « Que dirai-je à l'oncle? Que répondra-t-il?... » Je me préparais à l'attendrir par le récit de mes chagrins... Puis, après tout, tant pis!... Mais voici qu'une voiture s'arrête devant moi; j'y reconnais un ami de l'oncle Roeck.

— Que diable! c'est Miska!... Où vas-tu? Que fais-tu ici, sur la grande route?

— Je vais chez mon oncle!

Notre homme devine l'équipée: il propose de me ramener en voiture à Csaba et m'engage vivement à réintégrer l'atelier de maître Langi.

— Non, répliquai-je, merci!... Je continuerai bien ma route sans vous, allez!

Il pouvait être deux heures quand j'aperçus le groupe d'arbres qui ombrageait la petite maison, flanquée sur les côtés de quelques tas de paille. Mon cœur battait, la peur me prenait franchement. Je tourne par le chemin qui mène à la ferme; le chien commence à aboyer: il ne me connaît pas. Quelques minutes encore, et me voilà devant la porte de la cuisine, dont l'odeur caresse agréablement mon odorat et achève d'aiguiser mon appétit. Une servante, qui ne me connaît pas non plus, ouvre de grands yeux en me voyant. Elle m'a pris pour un vagabond, sans doute. Afin de calmer ses craintes, je me présente en règle; et puis, avec un gros coup de cœur dans la poitrine, j'ouvre résolument la porte :

— Tiens! Miska! s'écrie ma tante.

Ils étaient à la fin du dîner, encore à table, un petit enfant perché sur une chaise haute, formant à eux trois un groupe de famille que je voyais pour la première fois.

— Qui diable t'amène ici? dit sévèrement l'oncle, en se levant.

A cette apostrophe, toute l'audace que je m'étais promise s'évanouit; je reste muet, sur la porte, je n'ose pas m'avancer.

— Je me suis évadé! dis-je en pleurant.

— Comment! évadé?... Eh bien! repars tout de suite, entends-tu? Je t'ai mis en apprentissage pour que tu y restes. Tu n'as rien à faire ici. Pars, et cours vite: que je ne te voie pas traîner plus longtemps!

Cependant j'hésitais encore, espérant que l'oncle Roeck changerait d'avis. Mais il répète son ordre, et sur un ton qui ne me laisse aucune espérance. Eh bien! allons!... Je me retourne sans dire un mot de plus, et me voilà de nouveau sous le beau soleil, qui n'a peut-être jamais vu d'enfant plus malheureux.

Où aller maintenant? Manger!... c'était la chose la plus urgente: car, dans cette chaleur, la force commençait à me manquer: mais manger où? Ma première idée fut de m'adresser à la servante; mais je la rejetai fièrement presque aussitôt. Je me décidai à pousser jusqu'à la ferme d'Appony où je connaissais tout le monde. Pour y arriver, il fallait bien trotter encore une heure au moins, sous le soleil; et dans l'état où j'étais, cette course était folle. Mais il n'y avait pas de choix à faire, et je m'étais remis en route bravement.

J'étais déjà assez éloigné de la maison, quand mon oncle, un peu radouci, envoya dans plusieurs directions pour me retrouver... Rentrer? Je répondis que je n'y consentirais jamais. Alors un grand gaillard de paysan fit de moi son prisonnier jusqu'à ce que ma tante arrivât pour entamer elle-même les négociations du retour. J'avoue que j'eus peine à revenir de mon indignation. La tante me ramena, pour ainsi dire, de force, en m'assurant que l'oncle n'avait pas voulu parler sérieusement. C'était bien possible, après tout. Sur ces entrefaites, la bonne, qui avait compris ce petit drame de famille, avait eu pitié de moi et réchauffé les restes du dîner. Je vous assure que j'y fis bonne mine, malgré le sel que mes grosses larmes mettaient dans mon assiette à mesure que je répondais aux questions de l'oncle. Je lui exposai avec toute mon éloquence par quelles raisons ma situation n'était plus tenable, et je terminai en disant que je voulais être tailleur.

— Nous verrons cela, conclut-il. En attendant, tu peux rester ici.

Je me moquais bien maintenant de ce qu'on devait penser de ma disparition, chez maître Langi! Pendant deux ou trois jours, je menai l'existence la plus heureuse. Pas d'études, pas de travail; de bons dîners, de meilleurs soupers, etc. Pourtant, je me demandais avec un peu d'anxiété ce qui viendrait ensuite. L'oncle ne parlait plus de me renvoyer; il

avait même l'air d'être de très bonne humeur, et j'allais m'abandonner à ma douce paresse, quand, un beau matin, il me dit :

— Au fait ! tu ne peux rester ainsi, à flâner. Puisque tu sais si bien badigeonner, tu vas peindre mes voitures.

Il voulait dire ses charrettes : — mais vous voyez qu'on ne peut éviter son sort !... Le lendemain, je broyais des couleurs pour ses voitures et ses portes, et j'apprenais à mes dépens le peu de différence qu'il y a, au point de vue de l'agrément, à peindre les voitures et les portes de l'oncle ou celles des bourgeois de Csaba.

Après la peinture, ce fut la réparation des meubles, le polissage, le recollage, que sais-je encore ? Quand il n'y eut plus une chaise boiteuse dans la cuisine, plus une table démanchée dans toute la maison, et que tout y brillait comme neuf, — ce dont j'étais fier, du reste, — c'est-à-dire après cinq semaines pendant lesquelles mon oncle eut à cœur de me persuader que le métier de menuisier était bien plus intéressant que celui de tailleur, nous rentrâmes à Csaba.

Une confrontation eut lieu : de part et d'autre, de maître à apprenti, on se fit des excuses et des promesses ; et je fus réinstallé sous le toit de la maison désertée. C'est égal, tout de même, j'étais content de ma petite escapade ; — d'autant plus que ces six semaines devaient compter dans mon temps de service.

A cette époque, le choléra éclata en Hongrie pour y faire de violents ravages. Notre menuiserie devint une fabrique de cercueils. On y suffisait à peine et, pendant des semaines, on ne cloua que pour les morts. J'en séchais de frayeur, à la vue de ces éternels roseaux qu'on ne cessait plus d'apporter à l'atelier, pour marquer la longueur des cadavres et celle des cercueils. Mais je ne me privais pas, chaque fois que je pouvais m'échapper, d'aller dans le jardin des bons Vidowski remplir mes poches de pommes vertes, aussitôt mangées : la peur me prenait après la gourmandise, et je me promettais bien de ne plus recommencer... Enfin le temps, qui amène et emporte tout, fit disparaître peu à peu le choléra lui-même.

C'était le quatrième été que je voyais mûrir les fruits du jardin Vidowski. Les enfants, qui grandissaient au collège, ren-

trèrent chez eux pour les vacances. En apprenant cette bonne nouvelle, j'eus hâte de les revoir et j'attendis impatiemment le dimanche, — qui arriva bien assez tôt, hélas! pour me réveiller de mes illusions.

Le temps, avait à mon insu, établi la différence de nos positions sociales : eux, en grandissant, ils avaient monté l'échelle; moi, je l'avais descendue. L'écart se fit sentir cruellement.

Arrivé chez les Vidowski, j'appris qu'ils étaient allés faire des visites aux familles amies. Je les attendis, marchant de long en large devant la porte : l'heure du dîner approchait; mais ils tardèrent à rentrer. Du plus loin que je les vis, je courus au devant d'eux.

— *Servus*, Luci, Péri!

— *Servus*, Miska!

Des poignées de main accompagnèrent ces saluts. Mais, dans ces poignées de main, il y avait quelque chose d'un peu froid qui me glaçait le cœur.

— Eh bien! as-tu appris à bien peindre des tulipes sur tes coffres?

Cette question me sembla ironique, et je devins timide.

— Viens-tu à la maison?

Cette question nouvelle augmenta mon embarras. J'osai à peine répondre :

— Oui...

Les quelques pas que nous fîmes ensemble, jusqu'à la maison, furent pour moi un véritable calvaire. Je me sentais gêné. Ils causaient gaiement entre eux, s'adressaient pourtant à moi; mais, dans leurs manières et leurs paroles je compris qu'un je ne sais quoi de notre camaraderie d'autrefois et de notre égale amitié était fini pour longtemps.

MICHEL DE MUNKACSY

(La fin prochainement.)

L'ALCOOL

Si on pouvait juger de la valeur d'un aliment par le nombre et la passion de ses fidèles, l'alcool mériterait certainement d'être placé avant le pain. Tous les peuples, dans tous les temps, l'ont recherché avec avidité. Ils ont eu plus ou moins de peine à se le procurer. Les plus favorisés ont été ceux qui habitaient les pays chauds ou tempérés, et avaient à leur portée des fruits sucrés dont le jus fermente spontanément, pour ainsi dire sans l'intervention de l'homme. De ces jus fermentés, ayant *bouilli*, pour employer l'expression vulgaire, les uns sont consommés tels quels, après repos et clarification : ce sont le vin, le cidre, le poiré. D'autres, moins savoureux ou plus difficiles à conserver, sont soumis à une distillation destinée à en séparer l'alcool. On obtient ainsi, sans trop de peine, des eaux-de-vie plus ou moins estimées, conservant plus ou moins la marque parfumée de leur origine. Leur fabrication est un travail courant, facile à introduire dans la ferme et même dans le ménage. C'est celle à laquelle se livrent les *bouilleurs de cru*, du moins ceux qui, se conformant à la loi, se contentent de faire *bouillir* les fruits *crus* de leurs terres ou de leurs jardins.

Dans les régions où la vigne ne pousse plus et où les fruits sucrés sont rares, il a fallu puiser l'alcool à une autre source.

Généralement on s'est adressé aux céréales. Mais le blé, l'orge, l'avoine, ne contiennent pas, ou presque pas, de sucre tout formé. On n'y trouve que de l'amidon qui peut, il est vrai, être transformé en sucre, mais seulement à l'aide d'opérations délicates, variées, exigeant toutes l'intervention de la chaleur. Le *bouilleur de cru* doit faire place au *bouilleur de cuit*, et la manipulation se complique.

Ce n'est pas tout. Le moût sucré obtenu au moyen du grain ne fermente pas spontanément, comme le jus de raisin ou de pommes. Il faut y ajouter de la levure provenant d'une opération antérieure et qui, dépaysée, se développe à contre-cœur, de sorte que la fermentation alcoolique qu'elle produit est très exposée à dévier, c'est-à-dire à s'accompagner de fermentations secondaires, produites par des espèces différentes, et développant des odeurs et des saveurs variées. Le brasseur le plus expérimenté n'évite pas toujours ces déviations gênantes. Quant au fabricant d'eau-de-vie de grains, il a presque renoncé à les empêcher. Quand il distille son moût fermenté, une grande partie des impuretés passe dans l'eau-de-vie, et ceux qui ont bu un peu de *vodka* russe savent à quel niveau elles montent parfois. La boisson est pourtant encore potable, surtout pour des palais exercés. Avec la pomme de terre et la betterave, au contraire, ces mauvais goûts de fermentation sont tels que l'alcool qu'on retire du liquide distillé est absolument imbuvable.

Pour faire entrer ces *flegmes* dans la consommation, il ne faut pas se contenter de les distiller dans un alambic ordinaire, il faut les soumettre à une *rectification* soigneuse dans de grands appareils industriels. Ici, nous sortons du ménage ou de la ferme pour entrer chez les distillateurs de profession, dont le métier consiste à séparer de l'alcool les produits désagréablement odorants en les condensant dans ce qu'ils appellent les *alcools de tête* et *de queue*, c'est-à-dire dans les premiers et les derniers produits de la distillation. Ces alcools, trop chargés d'impuretés pour être alimentaires, sont vendus à bas prix pour des usages industriels, et s'il y en a une partie qui rentre frauduleusement dans la consommation, on peut la considérer comme tout à fait négligeable. Le vrai produit est l'*alcool de cœur*, l'alcool *bon goût*, devenu *neutre* par élimina-

tion de tout ce qui, dans le flegme primitif, blessait le goût ou l'odorat. C'est presque de l'alcool pur, cet alcool qu'on a presque qualifié d'hygiénique, et dans lequel tant de gens voient un remède au fléau croissant de l'alcoolisme.

J'ai le regret de ne pas partager leurs idées et leurs espérances. S'ils avaient essayé, ne fût-ce qu'une fois, de boire cet alcool pur qu'ils préconisent, ils auraient vu qu'il est aussi désagréable à boire que des flegmes de betterave, mais pour des raisons toutes contraires : c'est qu'il n'a pas de goût. Amené au degré de concentration des eaux-de-vie usuelles, il donne une boisson à la fois brûlante et sans saveur, forte et plate, et qui surprend sans plaire. On s'habitue aux saveurs les plus étranges; on arrive à boire du *calvados*, de l'eau-de-vie de marc, de la vodka, et même, comme on le sait dans les Écoles de médecine, de l'alcool de macération des pièces anatomiques. On ne s'habitue pas, en dehors de l'eau pure, aux boissons qui n'ont pas de goût.

Si donc on a imaginé l'alcool pur, et demandé à l'État de n'en pas fabriquer ou tolérer d'autre, pour taquiner le consommateur, et pour l'obliger à renoncer à ses habitudes en les lui rendant désagréables, j'ai le droit de qualifier l'idée d'enfantine, car rien ne sera plus facile au consommateur que d'*impurifier* à nouveau cet alcool purifié par l'État. Il n'aura qu'à arrêter au passage, pour les mélanger à sa boisson, ces alcools de tête et de queue qui allaient aux usages industriels. Au besoin les bouilleurs de cru, devenus des bouilleurs de cuit, lui fourniront des alcools non rectifiés. Mais, comme il a de la malice et que c'est lui qui paie, il saura bien obliger l'État à lui servir ce qui lui plaît : c'est ce qui est arrivé en Suisse.

Nos voisins font en effet, depuis dix ans, l'expérience en grand du monopole et de la rectification des alcools par l'État. Je ne veux pas parler ici des embarras qu'ils rencontrent à transformer ainsi l'État en notable commerçant. Je ne veux rien dire non plus de l'opération financière qui a trompé toutes les espérances. Je ne me préoccupe que de son côté hygiénique. La Suisse avait eu, à l'origine, la noble ambition de lutter contre l'alcoolisme, et l'illusion de croire que ce problème social était un problème de distillerie. Elle avait

décidé de n'admettre dans la consommation les alcools les plus impurs, ceux de betterave, de pomme de terre et de maïs, qu'après avoir ramené le taux de leurs impuretés au minimum industriel des alcools de cœur. Ce n'était pas encore tout à fait de l'alcool pur et sans goût; mais c'était de l'alcool privé de ce bouquet particulier d'alcool de pomme de terre, de *fusel*, pour employer le nom vulgaire, auquel certains consommateurs s'étaient habitués, et qu'ils préféraient même à celui des meilleures eaux-de-vie de vin, de cerises ou de prunes. Blessés à la fois dans leurs goûts et dans leurs sentiments d'égalité, ces consommateurs ont réclamé. « Comment se fait-il, ont-ils demandé, que les buveurs de kirsch consomment en liberté et en paix leur boisson favorite, alors qu'on nous refuse ce fusel qui nous plaît? Vous nous dites que nous avons tort de le préférer, et qu'il n'est pas hygiénique. Mais l'eau-de-vie de marc l'est-elle davantage? Et l'absinthe? est-elle devenue inoffensive, ou même bienfaisante, depuis que des raisons fiscales vous ont obligés à la tolérer? » Il a fallu reconnaître le bien fondé de ces réclamations, et, après avoir fermé le robinet du fusel au nom de l'hygiène, le rouvrir au nom de la logique et des intérêts du Trésor. Cette transaction d'un peuple avec ses principes n'a rien de bien glorieux, en général. Mais, dans l'espèce, elle est excusable. Nos voisins n'ont pas eu tort de transiger : ils avaient eu tort de poser des principes.

Ils avaient dit : le fusel est dangereux pour la santé du consommateur, proscrivons-en l'usage. Ils avaient oublié que tout est dangereux pour le consommateur, tout ce qu'il mange et tout ce qu'il boit, tout, sauf peut-être le pain sans levain et l'eau pure. Tout ce qui flatte son goût, son odorat, l'un quelconque de ses sens, ou même l'une quelconque de ses passions est pour lui une source de péril. Ceci n'est pas un paradoxe ou une phrase de sermon; c'est l'énoncé d'une loi physiologique. Une substance quelconque n'est sapide, par exemple, que parce qu'elle éveille sur la pointe de la langue, sur le palais, sur l'arrière-gorge, la sensibilité de certains groupes de cellules qui avertissent de son passage. Ces diverses impressions s'harmonisent ou se contrarient, et c'est leur ensemble qui, pour le vulgaire, constitue la saveur du

produit. Mais cette saveur n'est pas une propriété qui lui soit inhérente. Non seulement elle dépend du consommateur, mais encore elle change si l'impression sur les papilles gustatives, au lieu d'être passagère, est persistante ou fréquemment renouvelée. Du vin, de l'eau-de-vie qu'on conserve dans la bouche changent de saveur et finiraient par provoquer des nausées. C'est que les cellules intéressées, après avoir subi la première excitation, s'engourdissent et perdent leur sensibilité : de là, un premier avertissement et une invitation à l'abstinence. Si on n'obéit pas à cette suggestion de la nature, si l'excitation qu'on impose aux cellules déjà fatiguées dure ou est trop puissante, ces cellules peuvent s'atrophier ou périr. Et cela n'est pas seulement vrai pour les organes du goût et de l'odorat. Il en est de même pour toutes les cellules de l'organisme sensibles à l'action des substances ingérées. C'est ainsi que les cellules nerveuses, celles du rein, après une période d'excitation passagère, finissent par s'atrophier sous l'influence de l'alcoolisme.

Voilà donc la loi physiologique que rencontrent devant eux tous les buveurs en quête d'une sensation. Ils ne peuvent se la donner qu'au moyen de substances actives qui, absorbées d'une façon plus continue ou en dissolutions plus concentrées, peuvent devenir toxiques. L'eau pure ne les attire que lorsqu'ils sont altérés, ou lorsqu'ils sentent le besoin de donner un bain régénérateur à leurs papilles surmenées : l'alcool pur, qui est fort et sans saveur, n'a pour eux aucun attrait, et veut être relevé par les produits très variés dont il s'accompagne dans les diverses eaux-de-vie. Il y a là toute une gamme de sensations dans laquelle le consommateur choisit à son gré. Tous n'ont pas les mêmes goûts. Il y a en outre des gloutons et des gourmets. A côté de ceux qui veillent avec soin sur la sensibilité de leur palais, en variant ses plaisirs, sans en épuiser aucun, il y en a qui le mithridatisent et arrivent à boire de l'eau à décaper le cuivre. Mais tous cherchent des excitants, c'est-à-dire, dans une certaine mesure, des substances dangereuses. Tous veulent ces excitants à un degré de concentration variable avec le degré de puissance du poison, avec le degré d'accoutumance des organes : tous connaissent des limites que la nature les avertit de ne pas dépasser, en

mettant en insurrection les cellules atteintes. Voilà pourquoi la Suisse avait eu tort de poursuivre la chimère de l'alcool pur. Aucune législation ne prévaut contre les lois naturelles. Mais pourquoi recommencer cette expérience?

*
* *

Demandons-nous maintenant pourquoi la question a été si mal posée devant l'opinion. Je n'y vois pas d'autre cause que l'interprétation un peu effarouchée de certaines expériences de laboratoire. Les chimistes ne se sont pas contentés de signaler la présence, dans l'alcool, de ces substances qui le rendent agréable ou désagréable au goût; ils les en ont séparées à l'état pur. Les physiologistes se sont à leur tour emparés de ces corps, furfurol, aldéhydes, huiles essentielles, alcools divers, et ont cherché quelle était leur action sur les animaux, lorsqu'on les leur introduisait dans le canal digestif ou qu'on les leur inoculait dans les veines. Ces animaux, peu habitués à de pareils aliments ou à de pareils traitements, s'en trouvaient naturellement fort mal, tombaient inertes ou étaient secoués de convulsions épileptiformes; mouraient parfois roides, contracturés, et dans les attitudes les plus bizarres. C'est le récit de ces expériences qui, amplifié et dramatisé, ce qui était facile, par les voix de la presse, a pénétré peu à peu dans les esprits, et y a introduit la terreur de tout ce qui n'est pas l'alcool normal dans les boissons alcooliques.

Peut-être les physiologistes auraient-ils pu et dû faire remarquer eux-mêmes que leurs expériences ne comportaient pas de telles conclusions. Les alcools supérieurs tuent, à faible dose, les animaux à qui on en fait ingérer : voilà le fait. Faut-il conclure que, toxiques à l'état pur, ils le seront aussi à l'état dilué? Non, car voici l'acide acétique, qui est mortel quand on l'avale concentré, ce qui ne l'empêche pas d'être inoffensif et même agréable dans la salade. Voici la théine, la caféine, qui sont des poisons violents, et pourtant le thé, le café, passent pour des boissons hygiéniques. Mêmes conclusions pour l'inoculation dans les veines. Il faut, a-t-on dit, pour tuer un animal, vingt fois moins d'alcool amylique, arrivant par cette voie, que d'alcool ordinaire. Je ne le conteste

pas. Vos expériences sont bien faites et exactes : mais qu'est-ce que cela prouve au sujet de la nocivité relative des deux alcools, arrivant dilués par le canal digestif? Voici du bouillon et de l'eau pure. Je peux retirer du bouillon une substance, la peptone, qui, à faible dose, tuera un animal à qui je l'injecterai dans les veines. Faut-il en conclure que le bouillon est un moins bon aliment que l'eau pure? Je pourrais multiplier ces exemples.

Il y a donc, dans ces expériences, un trompe-l'œil dont il faut se méfier, et on doit n'accepter leurs résultats qu'avec ce mélange de foi et de scepticisme qui est de règle dans tous les jugements humains. Les substances qui accompagnent l'alcool sont plus dangereuses que l'alcool, cela n'est pas douteux, surtout si on ne spécifie pas, si on prend ce mot « dangereux » dans son sens vague et général. Étant dangereuses, elles sont sapides, car c'est la commune façon des substances dangereuses de s'annoncer en réveillant les organes du goût et de l'odorat : c'est leur coup de sonnette en entrant dans l'organisme. Étant sapides, elles deviennent désagréables si leur dose dépasse un certain niveau, en général d'autant plus faible qu'elles sont plus toxiques. Nous venons de voir que l'alcool amylique était vingt fois plus actif que l'alcool ordinaire. S'il avait le même goût, il pourrait devenir dangereux. Mais une eau-de-vie qui contient deux millièmes d'alcool amylique est déjà désagréable à boire, et quand elle en contient cinq millièmes, ou un demi pour cent, il faut des palais blindés pour lui résister. Le consommateur est donc averti, et, s'il persiste, c'est son affaire. Voilà comment se fait dans la pratique cette conciliation nécessaire entre les besoins opposés de l'organisme qui aime les excitants et redoute les poisons, mais qui, pas plus là qu'ailleurs, n'a trouvé de plaisirs qui ne soient en même temps des dangers.

A ceci, je devine ce qu'on va me répondre : « Vous oubliez, me dira-t-on, ces boissons hygiéniques qui ont réconforté nos aïeux sans les rendre alcooliques, le vin naturel, la bière faite d'orge et de houblon, le cidre où il n'entre que de la pomme. Ces boissons étaient sûrement exemptes de ces produits irritants et nocifs dont tout le monde se plaint aujourd'hui. Là était le plaisir sans danger! Il y en a encore, de ces vins, mais

ils sont menacés et écrasés par la concurrence des alcools d'industrie. Venons à leur secours par des mesures fiscales, et ils reprendront possession du marché, au grand avantage de la santé publique. » Je me suis interdit de sortir ici du terrain de l'hygiène, mais, en y restant, il me sera bien permis de faire remarquer que s'il existe vraiment d'autre boisson hygiénique que l'eau pure, ce dont on a le droit de douter, les vins d'aujourd'hui, comme ceux d'autrefois, ne sont hygiéniques que pour des raisons indépendantes de la pureté de leurs alcools. Que les impuretés proviennent de la fermentation alcoolique normale ou de déviations de cette fermentation, il s'en est toujours formé, et même plus autrefois qu'aujourd'hui, car il n'est pas douteux que nous fabriquons mieux nos vins et nos bières qu'il y a un siècle. Tous ces produits de fermentation résultent d'actions naturelles qui sont aussi vieilles que le monde. Ils ont toujours été nécessaires pour donner de la saveur aux eaux-de-vie. En fait, M. le Dr Daremberg a montré, à la stupéfaction générale, qu'étudiés par les mêmes méthodes, alcools et vins anciens et nouveaux se tenaient à peu près au même rang en ce qui concerne la nocivité de leurs parties volatiles, que ceux qui étaient authentiques ne différaient guère de ceux qui étaient frelatés, et même qu'un cognac de première marque, coté soixante francs la bouteille, apparaissait plus dangereux qu'une eau-de-vie sortant de chez le marchand de vins. Là-dessus, on a crié au paradoxe. M. Daremberg parlait pourtant et opérait avec sérieux, trop de sérieux même, car il aurait pu revêtir sa thèse d'une ironie supérieure en la retournant et en disant : Voyez à quelles conclusions étranges conduit votre façon d'envisager la valeur hygiénique de l'une quelconque de nos boissons!

Ce qu'il n'a pas fait, je le fais à sa place, et je note que la façon de voir que je développe ici, non seulement s'accommode très bien de ses résultats, mais encore pouvait les prévoir. Elle a, du reste, une base plus solide que l'interprétation, toujours un peu incertaine, des expériences faites sur les animaux. Ces produits sapides et par là dangereux, aldéhydes, éthers, alcools supérieurs, ont d'autres réactions chimiques que l'alcool ordinaire, et peuvent être dosés, avec une précision suffisante,

dans un laboratoire. Or, ce dosage montre qu'il y en a partout : proportionnellement peu dans les vins jeunes et bien fermentés et dans les eaux-de-vie qu'ils fournissent ; davantage à mesure que ces boissons vieillissent et deviennent savoureuses ; beaucoup dans les eaux-de-vie de marc et dans les liquides de distillation des fruits fermentés ; énormément dans les flegmes imbuvables provenant des grains ou de la betterave ; encore plus dans les alcools de tête et de queue où se concentrent les impuretés, et en revanche très peu dans les alcools *bon goût* qui, à ce point de vue, se montrent supérieurs à nombre d'eaux-de-vie naturelles.

Je ne veux pas dire par là, bien entendu, que ces alcools de distilleries valent, pour le palais, le cognac des Charentes, et seront payés aussi cher. A côté de la quantité, il y a la qualité des produits sapides, et la valeur marchande dépend plus de la qualité que de la quantité. L'essence de térébenthine a beau être de la même famille que l'essence de roses, elle sera toujours moins estimée. Mais pour être plus vulgaire, elle n'en sera pas moins dangereuse, et de même une eau-de-vie chère pourra être tout aussi toxique qu'une eau-de-vie bon marché. Le kirsch doit en grande partie son parfum délicat à un poison subtil, l'acide cyanhydrique ou prussique, et d'une manière générale, à quelque source qu'on l'emprunte, l'alcool est toujours un ami dangereux et dont il faut se méfier.

Je crois avoir démontré, dans ce qui précède, qu'on essaierait en vain de le rendre inoffensif, et qu'on se leurre en cherchant dans l'alcool pur la solution du problème de l'alcoolisme. Tout ce qu'on fera dans cette voie pourra servir ou desservir des intérêts particuliers, mais sera sans valeur dans l'intérêt général. Il faut bifurquer et se dire courageusement que la question de l'alcoolisme est moins une question de qualité que de quantité. Mais là, quand il s'agit de prendre des mesures répressives, de diminuer le nombre des débits, les plus audacieux hésitent. « Molester ces électeurs influents que nous venons précisément de débarrasser de l'exercice et de tout contrôle. Y pensez-vous ? » Non, hélas ! je n'y pense pas.

E. DUCLAUX

de l'Académie des sciences.

CONSTANTINOPLE

PENDANT

LA GUERRE DE CRIMÉE

Pendant la guerre de Crimée, Constantinople fut le rendez-vous d'un grand nombre de personnages, militaires ou politiques, et le théâtre de quantité d'incidents de toute sorte. Nous avons la bonne fortune de posséder d'importantes correspondances inédites où se trouvent de curieux détails sur ces personnages et sur ces incidents. Il nous a paru qu'il ne serait pas sans intérêt d'en tirer comme une chronique anecdotique, où le lecteur suivra au jour le jour, sans autre lien que la succession même des faits, l'histoire de la capitale ottomane, en un moment où l'on peut dire qu'elle attira les regards du monde entier. On ne s'étonnera pas que nous laissions assez souvent la parole aux correspondants eux-mêmes, dont les lettres gardent et donnent l'impression de la réalité et de la vie.

***

M. Benedetti, qui représentait le gouvernement français, avec le titre de chargé d'affaires [1], trouva l'emploi de ses talents

1. Après le départ du général Baraguey d'Hilliers, le gouvernement français avait provisoirement renoncé à désigner un ambassadeur auprès du Sultan.

de diplomate en dehors même de la politique, en plus d'une occasion. Voici la première qui se présenta.

Il avait été convenu, d'un commun accord, que le duc de Cambridge et le prince Napoléon, qui devaient représenter, à l'armée, les deux maisons régnantes d'Angleterre et de France, seraient traités, pendant leur séjour à Constantinople, sur le pied de la plus complète égalité. La question était donc résolue pour ces hôtes illustres. Mais l'entourage du maréchal de Saint-Arnaud, plus que lui-même, émettait des prétentions particulières. Le Sultan avait assigné au commandant en chef des troupes françaises une maison louée pour la circonstance, à Yéni-Keui, l'une des plus agréables stations du Bosphore. Cette habitation ne fut pas jugée digne de sa destination par la maréchale de Saint-Arnaud, qui avait accompagné son mari, et des démarches furent activement faites, à Paris, pour que le palais de Thérapia, résidence d'été des représentants de la France, fût mis à la disposition du maréchal et de sa famille. Ainsi que l'écrivait M. Benedetti à M. Thouvenel[1], le 25 juin 1854, « à Thérapia comme à Péra, il est impossible que le maréchal et l'ambassade habitent *ensemble* le palais. Figurez-vous un hôtel, à Paris, où l'on voudrait loger, à la fois, le ministre des affaires étrangères et le commandant de l'armée ».

Le départ du maréchal pour le théâtre des opérations militaires ne mit pas fin à ce débat domestique, et M. Benedetti, bien qu'un peu confus, se décida à demander, pour le généralissime français et sa famille, le kiosque impérial de Thérapia. Abd-ul-Medjid, prince d'une exquise politesse, renonça gracieusement à l'un de ses pied-à-terre favoris. Il avait bien essayé d'éviter ce sacrifice, en faisant proposer à madame de Saint-Arnaud le choix entre plusieurs maisons entourées de jardins magnifiques, dont on aurait, pour la circonstance, et sans autre forme de procès, « expulsé les propriétaires ». Mais c'était une résidence impériale qu'il fallait au commandant en chef de l'armée française, par la raison que lord Raglan, son collègue de l'armée britannique, en occupait une. Le général anglais s'était, en effet, installé, sans façon, au kiosque de

1. Alors directeur des affaires politiques au département des affaires étrangères.

Haydar-Pacha, mis par le Sultan à la disposition du duc de Cambridge ; il y avait pris les appartements mêmes qu'Abd-ul-Medjid, privé successivement de toutes ses habitations de plaisance, avait pris soin de se réserver dans une aile que ne devait pas occuper le prince anglais.

Quelques jours plus tard, la maréchale de Saint-Arnaud ayant manifesté le désir de pénétrer dans le Harem impérial, Abd-ul-Medjid, avec une parfaite bonne grâce, accueillit aussi cette demande, contraire, alors surtout, à tous les usages orientaux. Madame de Saint-Arnaud fut reçue par la Trésorière et par Fatmé, sultane fille de Sa Majesté, à défaut de la sultane Validé, mère du souverain, qui venait de mourir, et à qui, selon l'usage, aurait incombé le soin des présentations. La maréchale, toutefois, — et il nous sera permis de dévoiler cette petite supercherie après quarante années révolues, — resta persuadée qu'elle avait vu « toutes les femmes du Sultan ». La vérité est que madame de Saint-Arnaud ne vit que des comparses, et *aucune* des femmes de l'empereur des Ottomans, Abd-ul-Medjid ayant avoué au principal organisateur de la réception, après lui avoir parlé de « ses affaires de ménage », qu'il « aurait honte de présenter à la maréchale autant de Cadines[1] ». De gros présents, d'autre part, furent préparés à cette occasion.

* * *

Cependant le canon parlait, et Constantinople était changé en un vaste camp. La guerre d'Orient, cette aventure digne des croisades, avait exalté les imaginations, et les offres de service affluaient de toute part. A vrai dire, dans bien des cas, les amis du pittoresque y trouvaient plus d'attraits que les chefs militaires de l'armée anglo-française n'en retiraient de profit. Les spahis de Grande-Tente, campés à Yéni-Keui, troupe destinée à la fantasia, avaient manqué leur effet. Méhémed-Émin, fils de Schamyl, accompagné d'une vingtaine de chefs circassiens, embarrassait la Porte de ses demandes

1. Le mot *Cadine* signifie *Dame*. Lorsqu'une Cadine a un enfant du Sultan, surtout si cet enfant appartient au sexe masculin, elle obtient le titre de *Sultane*.

multiples. Les bachi-bozouks[1], sur lesquels on avait beaucoup compté un instant, échappaient à toute direction. Le comte Zamoïski songeait à organiser une légion polonaise, et à mériter ce titre de « don Quichotte de la Pologne » qui s'adaptait si bien à sa grande taille, à sa valeur chevaleresque, et à ses illusions. Enfin, une nuée d'officiers de tous pays, parmi lesquels on peut citer le général hongrois Klapka et l'Arabe Bou-Maza, demandaient des commandements ou des missions. C'était une Babel militaire. L'armée française n'était pas à l'abri de ces sollicitations, et M. Benedetti, qui n'en était plus à compter les difficultés de sa mission, écrivait le 5 août 1854 à M. Thouvenel : « Je suis fort embarrassé par tous les officiers amateurs qu'on m'envoie. Le maréchal de Saint-Arnaud les désavoue hautement. Ce qui me désole, c'est leur langage ! Ils ont tous une mission *directe*, *importante*, *secrète*, de l'Empereur, et ils le disent à tout venant. » — Et M. Thouvenel de répondre, le 19 août : « Je comprends les ennuis que vous causent tous nos missionnaires militaires. Prenez-en fort à votre aise avec eux, et envoyez-les se faire casser la tête en Asie et en Circassie. Ces *amis* de l'Empereur et du genre humain se disent ici les *amis* du maréchal de Saint-Arnaud. »



Dans les derniers jours du mois de juillet, le maréchal de Saint-Arnaud, modifiant de fond en comble ses projets primitifs, avait pris une grande résolution, et il crut devoir revenir, pour quelques heures, à Constantinople, afin d'en instruire lui-même le Sultan :

« Lundi passé, — écrit M. Schefer[2], premier drogman de l'ambassade de France, à M. Thouvenel, — je chevauchais du Séraskiérat à la Porte, lorsque je fus rencontré par un cavas de l'introducteur des ambassadeurs, qui me remit, de la part du Sultan, un billet portant invitation de me rendre immédia-

1. Les bachi-bozouks et non *bouzouks*, troupe d'irréguliers. Traduction littérale : têtes gâtées.

2. Aujourd'hui membre de l'Institut et directeur de l'École des Langues orientales vivantes.

tement au palais de Tcheragan. Je saute dans un caïque, et j'arrive au mabéin[1] mouillé de la tête aux pieds. J'apprends que le maréchal de Saint-Arnaud doit avoir une audience, et que Sa Majesté a désiré que je servisse d'interprète pour une grave conversation. Je m'excuse sur l'irrégularité de mon costume, qui était plus que printanier, mais le Sultan me fait répondre que je n'aie pas à m'en préoccuper. Le maréchal arrive de Thérapia, sur ces entrefaites, et nous sommes introduits dans le cabinet de Sa Majesté. Le maréchal lui expose qu'il a perdu l'espoir de pouvoir attaquer les Russes sur les bords du Danube; que les sommations, réponses et autres pourparlers diplomatiques, lui ont fait perdre un temps précieux, et que, de concert avec lord Raglan, il a combiné un plan dont l'exécution doit porter un coup terrible à la Russie dans la mer Noire, et faciliter le rétablissement d'une paix solide et honorable. Ce projet consiste à embarquer toutes les troupes alliées et une division turque sur les trois flottes, le 15 août, et à opérer un débarquement à quatre lieues au nord de Sébastopol. La place n'est défendue fortement, de ce côté, que par le fort Constantin, qui est la clef des fortifications de la place. Après le débarquement, la flotte turque va faire une démonstration sur Caffa. Les opérations commencent sur le fort Constantin, qui est enlevé au bout de dix jours. La flotte peut alors forcer le port et brûler l'escadre russe, et Sébastopol est pris. De là, on se dirige sur Anapa et Savindjack que l'on enlève. On descend à Redout-Calé, et l'on détruit, à Kutaïs, l'armée du Caucase. Au bout de six semaines, il ne reste plus un seul Russe en Asie. Tout cela est subordonné au choléra, qui sévit avec force dans l'armée. Le maréchal a annoncé au Sultan, pour le même jour, une bataille navale, un combat et un siège[2].

» Il a parlé à Sa Majesté des Circassiens, des divisions qui régnaient parmi eux, et du rôle que jouent, dans le Caucase,

1. Le mot *mabéin* s'applique, en turc, à la résidence actuelle du Sultan. Tous les palais du Sultan sont des *sérais*, mais un *sérail* devient *mabéin* quand le monarque l'occupe et pendant qu'il l'occupe.

2. Ne faudrait-il pas chercher le motif de la hâte du maréchal de Saint-Arnaud à presser les opérations, dans la conviction qu'il avait de sa fin prochaine? Il avait quitté la France se sachant mortellement atteint, et il espérait sans doute réserver à son nom, grâce à une activité sans seconde, la gloire du succès final.

les agents turcs. Le Sultan lui a déclaré solennellement que la Turquie ne songeait à aucun agrandissement territorial, et que son seul but, en Circassie, était d'aider ces peuples à se délivrer du joug des Russes. Le lendemain, il y a eu conseil de guerre à Thérapia, chez le maréchal. En sortant de chez lui, le séraskier Riza-Pacha et le capitan-pacha se tenaient pour parfaitement satisfaits de voir le maréchal accomplir *la moitié* seulement de ce qu'il avait promis. Malheureusement, le choléra sera peut-être un obstacle à tout ce que l'on voudra tenter! Comment entasser à bord des vaisseaux des troupes infectées de ce terrible mal? Le maréchal a été bien léger et bien imprudent. Il n'a voulu écouter ni avis ni représentations, et de simples mesures de prudence auraient probablement préservé son armée de ce fléau. »

*
* *

Personne, il faut bien le dire, ne se doutait des difficultés ni des lenteurs contre lesquelles on aurait à lutter, pendant plus d'un an, en Crimée. Les officiers, envoyés en reconnaissance autour de Sébastopol, déclaraient que la prise de cette place pouvait s'opérer en quinze jours. D'ailleurs, après les lugubres souvenirs du choléra de Varna et de l'expédition de la Dobrudja, les esprits adoptaient volontiers l'idée hardie d'un débarquement en Crimée. Ce projet avait un côté romanesque qui parlait à l'imagination.

M. Benedetti, placé mieux que personne pour éprouver et pour traduire les impressions du moment à Constantinople, pouvait donc écrire à M. Thouvenel, le 30 août 1854:

« Nous voici à la veille du grand jour! C'est décidément le 2 qu'on met à la voile. Que Dieu soit avec nous! J'ai confiance, mais, de l'avis des plus ardents, c'est une entreprise d'une témérité sans exemple! Jeter 80 000 hommes et 200 pièces de canon sur une côte ouverte, à 700 lieues de distance, sous les yeux de l'ennemi, au pied d'une citadelle formidable! Depuis les croisades, on n'a jamais rien imaginé d'aussi audacieux. Avec des forces aussi imposantes, et des forces d'élite, on doit réussir, mais on va à l'inconnu. On ne connaît ni le terrain, ni la force de l'ennemi, ni les travaux

de défense qu'il a pu faire. Tout est livré au hasard et aux accidents. Voilà ce que disent le duc de Cambridge, le prince Napoléon et la plupart des officiers que je vois. Ce que je regrette, c'est l'indiscrétion. Chacun sait ici le jour du départ, le lieu du débarquement, et les Russes ont un trop grand nombre d'amis pour ne pas être exactement informés. »

***

La fortune, une fois de plus, se déclara pour les audacieux. M. Schefer mandait à M. Thouvenel le 20 septembre : « Le télégraphe vous a déjà fait connaître les bonnes nouvelles reçues de Crimée. C'est le 13 au soir que l'armée navale a paru devant Eupatoria. Le temps avait été magnifique, et pas un bâtiment n'avait fait fausse route. Le maréchal de Saint-Arnaud écrit au séraskier qu'il va se mettre en marche sur Alma. J'ai annoncé moi-même ces bonnes nouvelles au Sultan. Je n'ai jamais vu de joie semblable à celle de ce prince, dont le système nerveux était surexcité par les plus cruelles incertitudes ! J'ai profité de l'occasion pour lui demander le kiosque impérial de Gulhané pour le transformer en hôpital. Ma phrase n'était pas achevée, qu'il donnait son consentement. Nous avons *tout* pris aux Turcs, et, s'ils ont des blessés et des malades, ils devront les faire soigner sous des tentes. »

A Paris également, les idées étaient moins sombres. M. Thouvenel écrivait au général marquis de Castelbajac, notre ancien ministre à Saint-Pétersbourg, qui, retiré dans ses terres, demandait anxieusement des nouvelles d'une guerre qu'il avait toujours déconseillée : « Général, je partage votre attente fiévreuse. J'ai confiance, mais il me faut entendre le canon des Invalides ! Le maréchal de Saint-Arnaud n'a dû se mettre en marche que le 19. Il était arrivé au prince Gortchakoff, à Vienne, des nouvelles de Sébastopol en date du 22, dont la légation de Russie ne triomphait pas. C'est bon signe pour nous. »

La victoire de l'Alma vint confirmer l'optimisme renaissant, jusqu'à faire croire un instant que les espérances chimériques du maréchal de Saint-Arnaud pouvaient devenir

une réalité. C'est sous l'empire de ce sentiment passager que M. Thouvenel écrivait à M. Benedetti, le 4 octobre 1854 :

« Que la diplomatie est donc pâle et froide en face de la guerre! Le triomphe de l'Alma nous a comblés de joie et d'orgueil! Vous savez, vous, heureux mortel, si la ville de Sébastopol est prise. Nous, nous vivons dans la fièvre de l'attente, nous demandant si le Tartare[1], arrivé le 30 septembre à Bucarest, ne serait pas un affreux Gascon. S'il en est ainsi, recommandez-le, de ma part, pour cent coups de bâton. Les deux gouvernements sont d'avis d'occuper la Crimée tout l'hiver et d'établir les quartiers généraux à Sébastopol. Les fortifications ne seraient détruites que plus tard. La question se discute encore entre Londres et Paris. Nous voudrions la destruction immédiate des ouvrages maritimes. Les Anglais pencheraient à les conserver provisoirement. »

***

Ce ne fut pas la chute de Sébastopol que l'on apprit bientôt, mais, hélas! la mort du maréchal de Saint-Arnaud qui consterna les Français et les Turcs, mais non pas l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople.

Quelques jours plus tard, le 10 octobre, M. Schefer écrivait: « Depuis la mort du maréchal de Saint-Arnaud, lord Stratford de Redcliffe s'agite beaucoup pour persuader à tout le monde que, désormais, les opérations de la guerre ne seront conduites que par l'état-major anglais. L'ambassadeur britannique a conférences sur conférences avec le séraskier Riza-Pacha, qui m'en raconte tous les détails, et qui me disait l'autre jour que le noble lord est toujours d'une aigreur à nulle autre pareille quand il doit parler de nous. La mort du maréchal a causé de profonds regrets parmi les Turcs. Le général Yusuf est allé voir Riza-Pacha et lui communiquer une espèce de testament politique du commandant en chef. L'idée du maréchal était d'occuper la Crimée et de la relier à la Turquie, en

1. En turc, *tartare* ou *tatar* veut simplement dire *courrier*. Cette appellation vient de ce qu'autrefois la plupart des courriers turcs étaient des Tartares, particulièrement aptes à ces fonctions grâce à leur adresse à manier leurs chevaux.

la détachant, pour toujours, du territoire russe. Je ne sais que penser de cette communication. »

En France, les impressions tournaient de nouveau au noir. Il n'y avait plus d'illusions à se faire, le siège serait long. M. Thouvenel écrivait à M. Benedetti, le 9 novembre 1854 : «Les lenteurs. malheureusement trop explicables du siège de Sébastopol, ont mis la Bourse en déroute, et la ville est pleine de sinistres rumeurs. Nous ne sommes pourtant pas découragés, et nous pensons à envoyer, sur des bateaux anglais, vingt mille hommes de renfort au général Canrobert. On nous écrit *de source sûre* que l'empereur Nicolas est le seul, en Russie, qui ait conservé son aplomb, malgré un horrible changement physique. L'aristocratie est obérée, le peuple est morne, et un grand succès de nos armes pourrait, me dit-on, avoir des conséquences en harmonie avec les traditions de la cour de Saint-Pétersbourg. C'est d'un étranger, qui ne nous est pas sympathique, que nous viennent ces informations. »

***

Le prince Napoléon, après sa brillante participation à la victoire de l'Alma, était venu, depuis quelque temps, s'installer provisoirement au palais de l'ambassade de France. Des raisons de santé, et le mécontentement que causait au prince sa situation mal définie au quartier général, prêtaient aux commentaires désobligeants : « J'espère que le prince Napoléon est rétabli, mandait M. Thouvenel à M. Benedetti. Son Altesse Impériale a, pour moi, une bienveillance qui m'a extrêmement attaché à sa personne, et je ne doute pas qu'il n'en soit de même de vous, maintenant que vous avez pu apprécier ses qualités et son intelligence. Ses ennemis veulent tirer un ignoble parti du séjour forcé qu'il fait à Constantinople. C'est oublier un peu vite la bataille de l'Alma ! Je souhaite donc, de toute façon, que les forces du prince lui permettent de retourner en Crimée, où il me semble, au surplus, que la prise de Sébastopol doit marquer le terme de son séjour. »

Cependant, la nouvelle de la victoire d'Inkermann était venue ranimer les courages. Mais elle coûtait cher. Dix-sept

cents hommes mis hors de combat du côté des Français; le général de Lourmel tué d'une balle qui lui traversa la poitrine; deux mille cinq cents hommes du côté des Anglais, et six généraux dont deux tués et quatre grièvement blessés. C'étaient là des sacrifices d'autant plus cruels que les Russes transformaient ce fait d'armes en une victoire pour eux-mêmes. Quoi qu'il en fût, dès que l'avis lui fut parvenu, Abd-ul-Medjid résolut, démarche sans précédent de la part d'un sultan, d'aller rendre visite au prince Napoléon. M. Schefer raconte l'entrevue à M. Thouvenel, dans sa lettre du 15 novembre 1854 : « Samedi, Péra a été mis en émoi par la visite que le Sultan a faite, au palais de France, au prince Napoléon. Vendredi, après la sortie de la mosquée, je suis allé annoncer à Sa Majesté la brillante victoire remportée à Inkermann, et elle me manifesta, ce jour-là, le désir d'aller faire une visite au prince. Je revins sur-le-champ à Péra pour faire part de cette nouvelle à Son Altesse Impériale, qui me renvoya, le lendemain, pour remercier Sa Majesté. Je trouvai le Sultan sur le point de sortir et ayant déjà commandé ses chevaux à Tophané. Je fus obligé de lui demander deux heures de répit pour nous donner le temps de nous préparer à le recevoir. A deux heures et demie, Sa Majesté arrivait au palais de France par la grande rue de Péra. Tout le personnel est allé la recevoir à la grille extérieure, et l'a conduite aux appartements de réception où le prince l'attendait. Le Sultan a été conduit par Son Altesse Impériale dans la salle du Trône. Les portes se sont fermées et la conversation a commencé. Il n'y avait de présents qu'Édhem-Pacha, premier aide de camp, et moi qui servais d'interprète. Le prince a expliqué au Sultan nos opérations en Crimée depuis le débarquement jusqu'à la bataille d'Inkermann, puis il a sollicité Sa Majesté « de se rendre en France pour faire une visite à l'Empereur ». Le Sultan a d'abord été stupéfait de cette proposition, puis l'idée a paru lui sourire. Il a fait une demi-promesse, et, le lendemain, j'ai appris qu'il avait dit qu'il se proposait de faire un voyage en France au rétablissement de la paix. Ce que j'ai l'honneur de vous mander là est tout à fait confidentiel. » — Ce ne fut que quinze jours plus tard que le prince Napoléon rendit au Sultan sa visite.

Avec sa perspicacité habituelle, le cousin de l'empereur Napoléon III voyait toutes les difficultés qui s'amoncelaient en Crimée. Sa mauvaise humeur, en présence d'un état de choses qu'il blâmait, n'épargnait pas Abd-ul-Medjid. M. Benedetti, d'autre part, malgré sa réserve habituelle, mandait à M. Thouvenel :

« L'ambassade est devenue, quoi que j'aie pu faire, une véritable cour de justice, où l'on juge et condamne sévèrement le quartier général. Le prince n'est pas satisfait de la manière dont les opérations militaires ont été conduites, mais je dois lui rendre cette justice, qu'il a prévu, l'une après l'autre, toutes les difficultés que nous avons rencontrées devant Sébastopol. Au mois d'août et pendant qu'on était encore à Varna, il jugeait la situation avec une sagacité qui me semblait alors du pessimisme, mais que l'événement a justifiée de point en point. »

***

Un nouvel aliment, d'ailleurs, allait être offert bientôt à l'avide et souvent malveillante curiosité du public international de Constantinople. M. Benedetti écrivait à M. Thouvenel le 25 novembre 1854 : « On attend ici le duc de Cambridge. On a fait des préparatifs à l'ambassade d'Angleterre pour le recevoir. Des officiers anglais assurent qu'il se rend en Angleterre. Les propagateurs de nouvelles sinistres le disent arrivé à Constantinople. On veut qu'il soit descendu, incognito, dans un hôtel, et qu'on se dispose à l'embarquer pour des raisons de santé. Dans la journée d'Inkermann, il aurait, dit-on, donné des signes d'une certaine perturbation mentale. Je crois que ces bruits attestent simplement l'agitation qui s'est emparée des esprits ». — Cinq jours plus tard, M. Benedetti ajoutait : « Le duc de Cambridge est arrivé. Il est, en effet, descendu dans un hôtel, à la grande surprise des Turcs et des Européens. Les bruits répandus sur l'état de Son Altesse Royale ne sont pas, dit-on, aussi dénués de fondement que je le pensais. Dans la journée d'Inkermann, le prince anglais a vu tomber autour de lui un grand nombre d'officiers avec lesquels il avait l'habitude de vivre. Le 14, pendant l'ouragan,

il était à bord d'une frégate anglaise, la *Retribution*, qui a dû abattre ses mâts pour ne pas être jetée à la côte. Ces diverses circonstances l'auraient vivement impressionné, et lord Raglan aurait jugé indispensable de l'envoyer passer quelques jours à Constantinople. Il n'y aurait, m'assure-t-on, rien de plus. Le duc de Cambridge ne reçoit personne. »

Enfin, M. Benedetti complétait ses informations en mandant à M. Thouvenel, quelques jours après : « Voici l'histoire, si, comme je le suppose, je suis bien informé, de l'arrivée du duc de Cambridge. Vous savez qu'après la bataille d'Inkermann, on a décidé, dans un conseil de guerre, de demander des renforts et de les attendre avant de donner l'assaut. Lord Raglan a cru devoir faire part de cette résolution au duc de Cambridge, qui l'aurait désapprouvée dans des termes blessants et d'une violence extrême. Dès le lendemain, le duc se serait retiré à bord de la frégate à vapeur la *Retribution*, mouillée dans le port de Balaklava, et où il se trouvait pendant la tempête du 14. Depuis lors, il n'a plus voulu voir personne, il n'est plus retourné au camp, et il s'est décidé, en outre, à venir à Constantinople où il attend peut-être des avis de Londres. La plupart des officiers anglais partagent, dit-on, l'avis du duc. De tout côté, comme chez nous, on demanderait l'assaut. Les Russes, assure-t-on, multiplient leurs moyens et leurs lignes de défense. Chaque jour de retard compromettrait davantage l'issue de l'assaut. »

Lord Stratford de Redcliffe mettait en œuvre tous ses moyens d'action pour que le Sultan rendît au duc de Cambridge une visite analogue à celle qui avait été faite au prince Napoléon : mais Abd-ul-Medjid déclara nettement « qu'il n'irait pas voir le cousin de la reine d'Angleterre dans un hôtel garni ».

*
* *

A Paris, l'Empereur, comprenant les difficultés de la situation, se décidait à y mettre un terme en rappelant en France le prince Napoléon.

M. Schefer, dans la lettre qu'il adresse le 15 janvier 1855 à M. Thouvenel, va nous donner quelques détails sur le

départ du prince français. : « Les deux derniers jours passés ici par le prince ont été employés à courir sous un déluge de pluie glacée, pour lui faire visiter, chose sans précédent, le trésor *privé* des Sultans, et préparer son audience de congé. La visite d'adieu a été charmante. Le prince, très causeur et très gracieux, le Sultan, d'une affabilité, d'une amabilité et d'une gratitude extrêmes. C'est un des meilleurs entretiens auxquels j'aie assisté, et je sais que le Sultan en a éprouvé une excellente impression. »

Peu de jours plus tard, le prince arrivait en France. Le 30 janvier, M. Thouvenel mandait à M. Benedetti : « Le prince Napoléon est au Palais-Royal; j'ai été voir Son Altesse Impériale ce matin. L'Empereur l'a entretenue deux heures et lui a témoigné de la bienveillance. Le prince parle de vous en termes excellents. Il expose bien son affaire et a ramené déjà beaucoup d'esprits prévenus. Mais je crains les mauvais conseils! Son Altesse Impériale est triste à entendre, du reste, sur l'expédition de Crimée, et ses paroles sont assez faites pour nous décourager. Les régions militaires surtout sont au noir. J'espère encore que notre bonne étoile l'emportera sur ces sinistres prévisions. »

***

Mais, tout à coup, s'éleva une rumeur de nature à jeter les esprits les plus fermes dans une cruelle incertitude sur l'état réel des choses en Crimée. M. Thouvenel mandait à M. Benedetti, dans sa lettre confidentielle du 17 février 1855 :

« Nos dépêches ne vous disent rien du gros nuage qui plane sur la situation. On ne parle plus, à Paris, que du prochain départ de l'Empereur et de l'Impératrice pour Sébastopol, et je crois, pour mon compte personnel, que le projet en est arrêté. Tenez donc pour très probable que, le jour où vous vous y attendrez le moins, vous aurez à recevoir des hôtes augustes. Tenez pour certain aussi que je donnerais beaucoup pour me tromper. J'ai supplié M. Drouyn de Lhuys[1] de vous écrire. Il y est peu disposé. S'il se tait, ne

1. Alors ministre des Affaires étrangères.

dites rien vous-même, mais, jusqu'à ce que je vous annonce l'évanouissement de mon cauchemar, partagez mes tristes pensées. Il n'y a pas la moindre parité entre les chances du gain et de la perte. Si un miracle a jamais été nécessaire, c'est aujourd'hui, et, comme bon Français et sujet dévoué, j'espère encore que le miracle se fera. Que va-t-on dire à Londres et à Vienne? Il y a peut-être là encore une ressource. Les projets attribués à l'Empereur peuvent, d'autre part, accélérer le mouvement pacifique, et provoquer une explication qui montrera le fond du sac des Anglais. Il y a huit jours déjà que nos alliés d'outre-mer, si féroces naguère à l'endroit de Sébastopol, nous insinuaient, à notre extrême surprise, qu'une limitation des forces navales de la Russie dans la mer Noire équivaudrait à peu près à la destruction de la formidable forteresse. Ne voudrait-on plus, à Londres, d'un triomphe qui serait plus *français* et *personnel*, si l'Empereur le remportait? Je me perds en conjectures, et je pense avec vous plutôt que je ne parle. »

Justement ému de la confidence de M. Thouvenel, M. Benedetti répond :

« Ce que vous m'apprenez m'a donné le vertige! Le ministre ne m'a pas écrit un mot de la grosse nouvelle que vous me donnez. J'ai besoin de me recueillir. Je ne redoute pas un désastre en Crimée. Je ne puis y croire. Mes récents entretiens avec le général Niel m'ont complètement rassuré contre une éventualité qui prendrait, par la présence de l'Empereur, les proportions d'une catastrophe nationale. Mais rien qu'un échec ou des retards nous feraient déjà une situation regrettable. Je ne parle pas d'un accident personnel. Je frémis en y songeant. Je ne dis rien de l'effet qu'une détermination aussi inattendue peut produire à Londres et à Vienne, ni de la perturbation que l'absence du chef de l'État ne peut manquer d'apporter dans le mouvement général des affaires. Ce qui me frappe, c'est que l'Empereur me semble toujours mal informé sur le véritable état des choses. Si l'assaut et la prise de Sébastopol devaient mettre sûrement fin à l'expédition, sa présence suffirait peut-être pour hâter le succès ; mais, comme me le disait le général Niel, la ville prise, nous serons dans Sébastopol, mais nous y serons avec les Russes qui conti-

nueront à occuper leurs positions et le fort du Nord. Il faudra marcher à la rencontre de l'armée du prince Menchikoff, la battre, ou la rejeter au delà de Pérékop, tourner le fort, investir la place des deux côtés, et recommencer un second siège. L'Empereur le sait-il ? Sa résolution m'en fait douter. Une fois engagé, à la tête de nos troupes, de sa personne, pourra-t-il en rendre le commandement au général Canrobert avant d'être maître de la Crimée ? Pourra-t-il, d'un autre côté, prolonger son séjour à l'armée d'Orient, pendant que la guerre peut éclater sur d'autres points, non loin peut-être de nos frontières ? Les rapports du général Niel ont dû l'éclairer. Je compte sur l'effet qu'ils ont dû produire. »

Mais si le projet assez grandiose d'ailleurs, formé par Napoléon III, provoquait, en France et en Europe, des réflexions fort sombres, il n'en était pas de même au palais du Sultan. Abd-ul-Medjid et le grand vizir Réchid-Pacha, prévenus des desseins de l'empereur des Français par un télégramme de l'ambassadeur de Turquie à Paris, Vély-Pacha, après un moment de vive surprise, donnèrent cours à leur joie. Quand la nouvelle commença à circuler dans Constantinople, l'effet fut immense, et l'arrivée du colonel de Béville, chargé de régler les détails matériels de l'installation impériale, mit en révolution toutes les imaginations orientales.

Le Sultan accueillit M. de Béville, en lui témoignant le plus vif désir « de recevoir l'Empereur dans son propre palais, de partager ses appartements avec lui, de le traiter en frère ». M. de Béville, à la simple inspection des lieux, ne jugea pas ce projet praticable, et il soumit de respectueuses observations, qui lui valurent l'invitation de se transporter dans les diverses habitations du Sultan ou de sa famille, avec ordre de tout visiter et de choisir. M. de Béville donna, pour l'installation éventuelle de l'Impératrice, la préférence au palais de Balta-Liman, construit en pierres, et occupé, pendant l'été, par la princesse Fatmé, fille du sultan, et mariée à Ali-Ghalib-Pacha, fils de Réchid-Pacha. Ce palais avait été bâti par ce grand dignitaire, qui, après y avoir dépensé des sommes fabuleuses, n'avait eu d'autre ressource que de le vendre au Sultan.

Aussitôt ce choix fait, Abd-ul-Medjid donna lui-même des ordres pour la construction d'écuries destinées à recevoir les

chevaux des cent-gardes; fit aménager deux kiosques voisins pour la suite impériale, et désigna sa ferme d'Ayaz-Pacha, pour loger le bataillon de la garde affecté au service intérieur du palais. Dans une nouvelle audience, Abd-ul-Medjid renouvela au colonel de Béville l'expression de la joie que lui causait « la visite d'un si grand souverain, et le prix qu'il attachait à l'honneur de le recevoir, et de voir son nom associé au sien dans l'histoire ».

Des considérations historiques, le Sultan redescendit aux détails de la réception, et annonça à M. de Béville qu'après avoir envoyé le grand vizir et tous les ministres jusqu'aux Dardanelles, il irait, en personne, à la rencontre de son auguste allié dans la mer de Marmara, où il passerait à bord du navire impérial de France, pour conduire, lui-même, son hôte au palais de Balta-Liman; « que l'Empereur serait accueilli au bruit des salves d'artillerie et des feux de mousqueterie de l'armée turque rangée sur les rives du Bosphore, et que le soir, la splendeur d'une illumination générale remplacerait l'éclat du jour ». En outre, un camp de quarante mille hommes fut ordonné sur les plateaux s'étendant de Balta-Liman à Maslak.

La courtoisie, chez Abd-ul-Medjid, s'alliait au goût du luxe le plus raffiné. Sa grâce nonchalante, sa politesse, son élégance répandue sur les moindres détails, l'ont fait surnommer le Louis XV de la Turquie. Le voyage des souverains français à Constantinople était une admirable occasion pour donner libre cours aux plus coûteuses fantaisies. Abd-ul-Medjid entendait « que la réception de l'empereur et de l'impératrice des Français rappelât les temps de la fable ». Il surveilla lui-même l'exécution de ses ordres. La chambre à coucher destinée à l'impératrice Eugénie reçut une tenture ornée d'une incroyable profusion de perles fines. Le Trésor fut mis à contribution pour en retirer les plus gros diamants, et le garde-meuble bouleversé de fond en comble, ce qui permit, d'ailleurs, de retrouver d'admirables spécimens du vieil art turc remontant à l'époque du sultan Murad, et dont personne, au palais, ne soupçonnait l'existence. M. Benedetti écrivait à M. Thouvenel : « Nous aurons une véritable page des *Mille et une Nuits*. »

Une seule question n'était pas encore résolue, qui mettait en émoi les Dangeau du Bosphore : c'était la réception de l'impératrice des Français au Harem, et la visite qui devait être rendue. « Quand on en arrive à ce chapitre, mandait M. Schefer à M. Thouvenel, les idées se brouillent, et, pour toute réponse, on lève les yeux au ciel. » — Et pourtant, chose qui ne s'était jamais vue jusqu'alors, le Sultan avait décidé d'offrir le bras à l'impératrice pour la conduire à son palais et au dîner de gala qu'il comptait donner à ses augustes hôtes.

Mais la féerie rêvée par Abd-ul-Medjid allait s'évanouir comme un mirage. Ce n'est que quatorze ans plus tard, au lendemain de l'inauguration du canal de Suez, que son frère et successeur, Abd-ul-Aziz, devait réaliser le songe de 1855. On sait d'ailleurs que le fastueux Abd-ul-Medjid n'aurait pas désavoué le programme réglé et exécuté par le non moins fastueux Abd-ul-Aziz. Mais alors l'astre impérial de France ne se levait plus à l'horizon, il se couchait dans une apothéose dernière !

***

Cependant le moment était venu de pourvoir enfin à la vacance du poste de Constantinople, que M. Benedetti gérait depuis de longs mois avec autant de mérite que d'habileté. A la suite des incidents que nous avons relatés dans une précédente étude[1], l'Empereur avait nommé, le 6 mai, M. Thouvenel son ambassadeur auprès du Sultan.

Moins de trois mois plus tard, le nouveau représentant de la France arrivait à Constantinople. Il raconte à son beau-frère, M. Cuvillier-Fleury[2], ses premières impressions :

« Tout me paraît encore trop confus, écrit M. Thouvenel le 21 juillet 1855, pour que je me permette d'avoir un avis. Je crains cependant, si nous parvenons à sauver la Turquie sur les champs de bataille, qu'il ne nous soit encore plus difficile de l'empêcher de mourir dans son lit. Les races chrétiennes ne

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1895.

2. Depuis membre de l'Académie française, où il remplaça M. Dupin.

sont pas mieux portantes que la race musulmane, et je vous avoue que les articles de M. Saint-Marc Girardin, lus à Constantinople, produisent un singulier effet.

» C'est hier qu'a eu lieu ma grande cérémonie d'installation. J'ai descendu le Bosphore à neuf heures du matin, sur l'*Ajaccio*, et, à dix heures et demie, j'arrivais au palais de Péra. J'ai reçu, dans la grande salle, les hommages de « la nation » et j'ai prononcé un discours. Sont venus ensuite : le général Larchey et son état-major, et tous les chefs des divers services. Les communautés religieuses, capucins, lazaristes, trinitaires, etc., ont clos le défilé qui a duré plus d'une heure.

» J'avais quelques instants devant moi avant de me rendre à la Porte, et j'en ai profité pour visiter le palais de l'ambassade, qui n'est pas d'un goût excellent, mais qui, par sa masse, le nombre et l'étendue de ses appartements, est une demeure de souverain.

» Mon caïque de gala, avec dix rameurs dans le costume le plus pittoresque, m'attendait à l'Échelle. Il m'a débarqué à Stamboul, où j'ai trouvé la garde assemblée, une trentaine de cavas qui devaient m'accompagner, et des chevaux magnifiquement caparaçonnés, pour me conduire à la Porte. Ma monture, choisie exprès, était fort douce, et j'ai caracolé sans encombre aux yeux de la population accourue sur mon passage. Tous les postes prenaient les armes. A la Porte, qui est la réunion de la plupart des ministères, j'ai vu successivement le grand vizir[1], le ministre des affaires étrangères[2] et le président du grand conseil de justice. Les deux premiers de ces personnages parlent notre langue à merveille et ne seraient déplacés nulle part dans leur position. J'ai, à chaque pose, dégusté un chibouque, une tasse de café et un sorbet à la rose. Mes politesses terminées, je suis remonté à cheval et l'on m'a conduit avec la même pompe au séraskiérat ou ministère de la guerre.

» Ma réception y a été splendide. Cinq cents hommes m'ont présenté les armes, et une musique militaire a joué pendant

1. Aali-Pacha.

2. Fuad-Pacha.

tout le temps de ma visite. Le séraskier[1], simple soldat qui s'est élevé lui-même, a une figure franche et ouverte qui m'a séduit au possible. Nous nous sommes déclaré nos sympathies réciproques, et, pour lui témoigner mon amitié, j'ai fumé *deux* chibouques, honneur inouï de la part d'un ambassadeur. Pour ne pas demeurer en reste, il a ajouté au menu de ses collègues des glaces excellentes, et j'ai quitté le séraskier au son de tous les tambours et de toutes les trompettes de Constantinople. De chez lui j'ai été chez le capitan pacha[2], petit vieillard très joyeux, de la vieille école turque. Ce sont des *muets* qui font son service. La marine de la garde, tout habillée de rouge et fort bien tenue, formait la haie. Les caïqdjis du capitan pacha ressemblaient à autant de cardinaux. C'était tout un sacré-collège. J'ai clos mes visites par le grand maître de l'artillerie[3], beau-frère du Sultan, dont l'arsenal a été vidé en Crimée, et l'*Ajaccio* m'a ramené à six heures du soir à Thérapia. C'est, comme vous le voyez, une journée bien employée. Demain mardi, j'aurai mon audience du Sultan. »

***

Cependant, en Crimée, la nomination du général Pélissier au commandement en chef avait donné une impulsion décisive à nos opérations contre Sébastopol : « L'affaire du 16, au pont de Traktir, est magnifique, écrit M. Thouvenel, le 20 août 1855, à M. Cuvillier-Fleury. Le général Pélissier est plein de confiance. Personne ne met plus en doute la prise de la ville du sud, et les Russes eux-mêmes se disent perdus pour le jour de l'assaut. Rien ne tient contre nos troupes corps à corps! Quand l'artillerie aura fini son œuvre, qu'elle accomplit péniblement, l'infanterie commencera la sienne, et l'achèvera vite. »

Enfin, le 8 septembre 1855, la formidable forteresse était

1. Le séraskier (ministre de la guerre) était alors Riza-Pacha.

2. Le capitan pacha (grand amiral) était alors Méhemmet-Ali-Pacha; il était beau-frère du Sultan.

3. Ahmet-Fethi-Pacha, qui avait épousé une sœur du sultan Abd-ul-Medjid.

prise d'assaut. M. Thouvenel mandait à M. Cuvillier-Fleury, le 13 septembre 1855 :

« La prise de Sébastopol vaut une année d'occupation. Quel triomphe ! Ici la joie est au comble. Le canon triomphal retentit sans relâche, pavois, illuminations, coups de fusil, c'est un admirable tintamarre ! Les Turcs vengent deux siècles de revers. Nous, nous avons nos morts à compter et nos blessés à soigner, et je descends à Péra pour faire disposer l'ambassade en ambulance. J'y recevrai *treize* généraux ! Cinq sont tués : MM. de Pontevès, Rivet, Breton, Saint-Pol et Marolles. Les blessés grièvement sont MM. Bosquet, Trochu, Bourbaki, Lamotte-Rouge, Brisson et Coustou. Le pauvre général de la Hitte a perdu son neveu ! Notre perte totale est de six mille hommes ; celle des Anglais est de deux mille. Les honneurs de la journée ne nous sont pas disputés. »

Partout, à Constantinople, l'enthousiasme débordait. L'évanouissement complet du prestige de la Russie en Orient, toutefois, frappait d'une véritable stupéfaction les Grecs établis dans l'empire turc, qui avaient tant compté, comme leurs frères d'Athènes, au lendemain surtout de la mission du prince Menchikoff, sur l'invincible force de l'empereur Nicolas. « Les Grecs d'ici ont frété un bâtiment à vapeur pour s'assurer, *de visu*, de l'authenticité de la chute de Sébastopol », écrivait le 24 septembre 1855 M. Thouvenel à M. Benedetti.

Cependant la chute de Sébastopol ne devait pas mettre immédiatement fin à la guerre.

« Nous avons pris Kinburn et Ocsakoff, mandait M. Thouvenel à M. Cuvillier-Fleury à la fin du mois d'octobre 1855, mais la campagne de Crimée est finie pour cette année. Les armées resteront en présence l'hiver. J'attends toute l'escadre et toute la garde ! Quelle fatigue et quelle dépense ! »

C'était une ambassade fort occupée que celle de Constantinople.

« Deux courriers pour Paris, écrivait M. Thouvenel à M. Cuvillier-Fleury, deux pour la Crimée, deux pour les consulats relevant de Constantinople, deux conférences avec lord Stratford de Redcliffe (il n'y a pas à se rejouir du nombre pair), voilà mon menu de chaque semaine, sans oublier les

visites à recevoir et à rendre. J'ai chaque jour table ouverte. Pas un commandant de bâtiment en rade, pas un colonel du camp de Maslak ne se présente à l'ambassade sans y dîner. De plus, je reçois deux fois le soir et j'ai deux grands dîners par semaine. Et tout cela ne serait rien si les affaires que j'ai à traiter n'excitaient pas mes plus sérieuses préoccupations comme citoyen et comme fonctionnaire. Je croyais cependant avoir expié mes péchés à la Direction politique, et je tâche de suffire, autant que mes forces le permettent, à cette écrasante besogne. Ce qu'en aucun cas je ne saurais partager, c'est la responsabilité morale d'un poste comme celui-ci !

» Mais l'esprit se fatigue et s'irrite à une tension perpétuelle, et lord Castlereagh ne se serait peut-être pas coupé la gorge, s'il eût fait accepter, au congrès de Vienne, en 1815, son idée d'avoir des « vacances diplomatiques » comme on en a de parlementaires et de judiciaires.

» Je ne suis pas, au surplus, de ceux qui désespèrent, *a priori*, du salut de la Turquie, mais la cure ne réussira que si les médecins y mettent une extrême prudence, et vous n'êtes pas à savoir que l'un des docteurs assis au chevet du malade le traite avec une impitoyable rudesse. L'alliance anglo-française offre, somme toute, un spectacle étrange, sur le théâtre principal de son action, et, si mes efforts parviennent à éviter un éclat, j'en rendrai grâce à Dieu. Si la paix me paraît difficile, il me semble, par contre, impossible que, la guerre durant, elle ne sorte pas du théâtre de la Crimée, où elle a produit tout ce qu'on pouvait en attendre. La question de l'évacuation des Russes est devenue une question d'intendance. On ne les délogera pas sans lutte, mais pourront-ils vivre dans leurs formidables positions? C'est le problème que l'hiver résoudra, sans l'intervention sérieuse du canon, qui ne recommencera qu'au printemps sa terrible musique. »

En Asie, la lutte continuait aussi, et ses péripéties, pour moins connues qu'elles soient que les triomphes de Crimée, n'en étaient pas moins sérieuses :

« Pauvre Turquie! écrit M. Thouvenel à M. Cuvillier-Fleury le 14 décembre 1855, voilà qu'elle perd Kars et redoute l'entrée des Russes à Erzeroum ! Ce serait une bien fâcheuse complication et la certitude de la nécessité de continuer la

guerre. Ici, sur le théâtre de l'action, je ne crois pas à la paix. La garnison turque de Kars n'a capitulé qu'après avoir perdu, la veille, quatre-vingts et quelques soldats littéralement morts de faim ! Les Turcs se sont conduits en héros. Cette race s'épuise, mais elle avait de la grandeur, et ces honnêtes chrétiens d'Orient, déjection de plusieurs peuples et de plusieurs siècles, auront fort à faire pour l'égaler. Dieu seul peut savoir comment ce chaos se débrouillera. Il y a des instants où la nuit se fait autour de moi. On peut dire, il est vrai, que la question d'Orient a commencé avec la guerre de Troie et ne finira qu'avec le monde. C'est là une vérité philosophique, mais la politique veut des solutions à chaque période, et je fatigue mon cerveau à cet exercice. »



Sur ces entrefaites, M. Thouvenel proposa à son gouvernement de conférer l'ordre de la Légion d'honneur au Sultan, et Abd-ul-Medjid se montrait disposé à accepter une distinction qu'aucun souverain ottoman, avant lui, n'avait jamais consenti à recevoir, de quelque monarchie qu'en vînt l'offre.

La cérémonie de la remise des insignes eut, d'ordre même du Sultan, un éclat inusité. L'ambassadeur et sa suite furent conduits au palais de Tchéragem dans des voitures envoyées par le Sultan. Celle où l'ambassadeur prit place était la voiture même qui avait été faite pour l'empereur des Français, tout ornée au dehors d'arabesques dorées et doublée en brocart. Elle était attelée de quatre chevaux gris richement caparaçonnés, tenus en main par des coureurs et des valets d'équipage en grande livrée.

Une compagnie de la garde, en magnifique tenue, formait la haie dans la cour intérieure du palais, et une compagnie des gardes du corps dans leur costume si riche et si pittoresque se tenait sur les marches du grand escalier, au pied duquel l'ambassadeur de France trouva réunis tous les grands dignitaires, le grand vizir Aali-Pacha en tête. Après la cérémonie obligatoire des chibouques et du café, M. Thouvenel fut introduit auprès du Sultan et prononça l'allocution suivante :

« Sire, Sa Majesté l'Empereur Napoléon, mon auguste maître,

a daigné me désigner pour remplir une mission bien agréable, celle de remettre le grand cordon de Son Ordre entre les mains de Votre Majesté. C'est la première fois que l'amitié d'un souverain de la France pour un souverain de la Turquie se manifeste d'une façon aussi éclatante et aussi personnelle. Votre Majesté verra donc, dans l'offre de ces précieux insignes, une preuve des sentiments de haute estime et de sincère attachement que l'empereur Napoléon professe pour Elle. Cette démonstration, dont je suis profondément honoré d'être l'organe, dérive encore d'une autre pensée, et emprunte aux circonstances une signification particulière. Elle est un gage nouveau de l'alliance mémorable qui place, désormais, les destinées de l'Empire ottoman sous la garantie du droit européen, comme aussi sous la sauvegarde de cette civilisation dont Votre Majesté a, dès son avènement au trône, annoncé la volonté de répandre les bienfaits moraux et matériels parmi tous les peuples soumis à son Sceptre. »

Le Sultan répondit en termes émus et élevés, et l'audience solennelle prit fin sur des paroles de la plus gracieuse bienveillance.

Cette cérémonie étonna beaucoup tout Constantinople, et elle inspira des sentiments divers, comme le montre cette lettre écrite par M. Thouvenel au comte Walewski[1] :

« Monsieur le comte, j'ai remis solennellement à S. M. le Sultan les insignes de l'ordre impérial de la Légion d'honneur. Cet éclatant témoignage d'amitié accordé par S. M. l'empereur à son allié a ici toute l'importance d'un événement politique. Le corps diplomatique se rappelle qu'à une autre époque des insinuations faites au Sultan pour le décider à accepter des décorations étrangères n'avaient point été accueillies, et que, il y a a peine quatre ans, les insignes de l'ordre de la Tour et de l'Épée, envoyés à Constantinople par le Portugal, ont même été formellement refusés. Les Turcs, flattés de la distinction dont leur souverain vient d'être l'objet de la part de Sa Majesté, reconnaissent cependant qu'il y a là une déro-

1. Le comte Walewski venait de quitter le poste d'ambassadeur de France à Londres pour remplacer M. Drouyn de Lhuys au ministère des Affaires étrangères.

gation aux anciens usages, et ils en donnent l'explication. Edhem-Pacha, premier aide de camp du Sultan, homme distingué et qui a fait son éducation en France, me disait : « Les souverains ottomans ont été, jusqu'ici, comme des » papes. Ils donnaient et ne recevaient pas. L'exception faite » aujourd'hui à cette règle devient la consécration la plus forte » de l'alliance des deux pays. La décoration française a un beau » privilège, elle est inspirée par un sentiment qui est de toutes » les religions, celui de l'honneur. Elle se trouve placée sous » le patronage direct de Dieu, sans intermédiaire, sans l'attache » d'un culte particulier. Elle se distingue par là de la géné-» ralité des ordres de l'Europe. »

» Les rayas, en revanche, qui se pressaient dans les rues sur mon passage, et témoignaient au représentant de l'Empereur une déférence qui a été remarquée, partent d'une idée différente. Ils se félicitent de ce que le Sultan se soit prêté à une cérémonie qu'ils considèrent comme essentiellement française. La manifestation de ces sentiments divers, où l'on retrouve, comme partout en Orient, les préjugés et les espérances de races juxtaposées et non confondues sur le même sol, m'a paru assez curieuse pour être signalée à Votre Excellence. Ce qui est positif, c'est que l'initiative de l'Empereur à produit un effet considérable. »

***

Quelques semaines plus tard, l'on assista à une autre manifestation plus inusitée encore. On vit ce qui ne s'était jamais vu jusqu'alors, ce qui ne s'est jamais vu depuis : le Sultan se rendit à un bal chez l'ambassadeur de France.

Et l'on eut ce spectacle inoubliable, de l'empereur des Ottomans, revêtu du grand-cordon de Légion d'honneur et d'un costume étincelant de pierreries, gravissant les degrés de la résidence d'un ambassadeur français, entre une double haie de cuirassiers, de dragons et de chasseurs d'Afrique, pendant que dans la cour illuminée de feux de bengale, des tambours français battaient aux champs, et des musiques militaires françaises exécutaient la marche impériale turque.

« Le Sultan, écrit M. Thouvenel au comte Walewski le

11 février 1856, a daigné assister à un bal chez moi, le lundi 4 de ce mois. Sa Majesté a paru satisfaite de l'accueil qu'elle a reçu au palais de France, où elle est arrivée à huit heures. Je suis resté assez longtemps avec elle, en attendant que les salons fussent remplis, et j'ai recueilli de sa bouche les expressions les mieux senties de sa reconnaissance envers la France et l'Empereur. Le Sultan parle le français sans le moindre accent et avec beaucoup plus de facilité que je ne le croyais. Sa Majesté m'a prié de recommander, en son nom, le grand vizir Aali-Pacha à l'Empereur[1]. Elle a tenu, dans le salon du trône, son premier cercle diplomatique, et y a montré, sans trop d'embarras, la plus grande affabilité. Puis elle est entrée dans la salle de bal, précédée de sa maison et avec tout le cérémonial d'usage. Les ministres ottomans et les hauts dignitaires, qui se trouvaient en grand nombre parmi les invités, prenaient un visible plaisir aux honneurs rendus à leur souverain. Sa Majesté s'est retirée à onze heures et demie et a renvoyé ensuite chez moi ses aides de camp, ses chambellans, et le Kislar-Aga[2]. »

D'autre part, et plus familièrement, M. Thouvenel mandait à M. Benedetti, qui venait d'être placé à la tête de la direction politique du département des Affaires étrangères : « J'ai reçu le Sultan, chez moi, avec une grippe affreuse. Ce qu'il faut ici, c'est l'*extraordinaire*. Sa Majesté m'a donné son Ordre et me fait préparer son portrait. Je jouis d'une faveur sans pareille au *Sérail*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Harem*. »

A Paris, la nouvelle de la remise, au Sultan, du grand-cordon de la Légion d'honneur, et du bal qui lui avait été offert par l'ambassadeur de France, donnait créance à des rumeurs que M. Thouvenel ne voulut pas laisser courir : « Je vous en prie, mandait M. Thouvenel à M. Cuvillier-Fleury le 5 mai 1856, protestez contre les « cent mille francs de diamants » que m'aurait donnés le Sultan! J'ai reçu, pour avoir remis à Sa Majesté la grand-croix de la Légion d'hon-

1 Aali-Pacha était à Paris où le Congrès allait s'ouvrir.

2 Le « *Kyzlar-Aghassi* » chef des eunuques. Traduction littérale : « *Supérieur des Filles* ».

neur, un portrait d'elle en miniature, très joliment orné, mais d'une valeur infiniment moindre. Peut-être, il est vrai, ma femme, quand elle sera arrivée ici, aura-t-elle aussi sa part dans les présents destinés aux femmes des membres du Congrès. L'usage de la Porte, en pareil cas, est de ne pas oublier les ambassadrices, et lady Stratford de Redcliffe en sait quelque chose. Bref, ne prenez pas l'intention pour le fait, et calmez un peu les imaginations. Cent mille francs ! Pardieu ! si je les avais réalisés, j'irais vivre dans ma propriété de Lamotte ! Cette ambassade-ci est un gouvernement, mais il lui manque une liste civile. »

La naissance du prince impérial, le 16 mars 1856, vint encore augmenter le prestige dont jouissait le gouvernement impérial à Constantinople. Le ministre des Affaires étrangères, l'aimable et spirituel Fuad-Pacha, écrivait à M. Thouvenel le 17 mars : « Les cent et un coups de canon m'ont fait autant de plaisir que ceux qui avaient tonné pour la prise de Sébastopol. » L'ambassadeur britannique montra moins d'empressement, car M. Thouvenel mandait à M. Cuvillier-Fleury, le 20 mars 1856 : « Lord Stratford de Redcliffe est le *seul* de mes collègues qui ne m'ait pas rendu visite à l'occasion de la naissance du prince impérial. Je l'avais fait prévenir de l'événement. Voici sa réponse *écrite* : « Mille remerciements de votre » bonne nouvelle. Il me paraît que l'enfant impérial, né sur » les bords de la Seine, et au milieu des grandes négociations, » aurait plus de droit au titre de « Prince de la Paix » que le » personnage dont la carrière en fut illustrée il y a un demi-» siècle. » C'est court, comme vous voyez, mais c'est joli et complet. Je désirerais connaître votre opinion sur le madrigal, que j'ai transmis à Paris. »

Il faut avouer que l'évocation du souvenir de don Manuel Godoï, l'une des plus tristes figures de l'histoire moderne, était, dans cette circonstance, au moins malencontreuse.

***

Par contre, lorsque l'ambassadeur alla remettre au Sultan les lettres lui annonçant officiellement la naissance du prince impérial, le Sultan, plus gracieux que jamais, après avoir dit

qu'il voyait une bénédiction du Ciel dans cette naissance, arrivée en de telles conjonctures, quitta un moment le salon, revint revêtu du grand cordon de la Légion d'honneur, et tenant à la main une boîte qu'il remit à M. Thouvenel, et qui contenait les insignes du Medjidié que lui-même avait portés.

Le Sultan était ravi de présider à tous ces événements. « Pour peu qu'on le voulût, écrivait M. Thouvenel à M. Cuvillier-Fleury, je l'amènerais à Paris; je suis, pour ainsi dire, élevé à la dignité de favori. »

***

Abd-ul-Medjid était généreux, mais il avait l'emploi de sa générosité : « C'est à qui parmi nos généraux, écrivait M. Thouvenel à M. Benedetti, le 3 avril 1856, tirera à vue sur le Sultan, et les médecins font joliment payer au malade le prix de sa guérison. Le général Larchey part, chargé de sabres, de diamants, de cachemires, de miroirs. Cette splendide exhibition a mis tout le monde en appétit, et je me demande quel est le mauvais plaisant qui a parlé, le premier, du désintéressement des braves? Ce sera un beau jour que celui de l'évacuation finale ! »

Ce jour arriva enfin :

« Notre évacuation s'est opérée avec une rapidité qui tient du prodige, écrivait M. Thouvenel à M. Cuvillier-Fleury, le 17 juillet 1856. J'ai eu le maréchal Pélissier et son état-major sous mon toit, pendant douze jours. C'est un *homme*, et qui, sous une rude écorce, est un homme d'esprit. C'est, de plus, une bonne et énergique nature. Parmi tous les généraux que j'ai vus, et je n'en excepte aucun, il n'y en a pas un qui lui aille à la cheville ! Il a un portefeuille véritablement *historique*. Je lui conseille seulement de le tenir fermé ! L'amiral Tréhouart, aussi, est en rade. C'est mon bouquet militaire ! Depuis quinze jours mes fatigues ont été purement physiques. A chaque déjeuner, seize personnes, à chaque dîner, vingt-quatre. Les Anglais, toujours en retard, sont arrivés pour le grand dîner de cent vingt couverts, offert par le Sultan. Je sors heureusement du déjeuner d'adieu. Le maréchal et l'amiral nous quittent dans une heure. Ce dernier eût bien voulu

aussi avaler un sabre d'honneur, et le Medjidié ne l'a pas consolé de sa déception. »

La France préparait un accueil chaleureux au vainqueur de Sébastopol. Le maréchal Vaillant, ministre de la Guerre, écrivait à M. Thouvenel le 25 juillet 1856 : « Le maréchal Pélissier a été votre hôte. Il sera bientôt le mien. Je lui ai offert de descendre au ministère. Il a accepté. Il m'a paru que le maréchal Pélissier ne pouvait pas descendre à l'hôtel. Je suis heureux de l'avoir toujours soutenu. Je sentais qu'il tenait entre ses mains la fortune de l'armée et de la France. »

Dans une grande cérémonie militaire, le Sultan avait passé une dernière fois en revue les troupes alliées et turques, auxquelles il avait distribué des médailles. Mais l'ordre ottoman du Medjidié allait devenir, comme dit M. Thouvenel, « l'objet des vœux de trop de Français ». Les lettres de M. le comte Walewski, de M. Thouvenel, de M. Benedetti, sont toutes remplies d'étonnants détails sur la « medjidomanie » qui sévissait à la cour, à l'armée, dans l'administration.

Le maréchal Vaillant, ministre de la Guerre, était assailli de demandes. « Ce pauvre Sultan, écrivait-il à M. Thouvenel, c'est comme un cerf aux abois !

» Tous les maréchaux me remettent des légions d'officiers pour le Medjidié ; les généraux ! les intendants ! Il n'y a pas d'infirmiers des divisions voisines de la Méditerranée qu'on ne propose pour une décoration turque. Ils n'ont rien fait pour la Sublime Porte, mais avaient bonne envie de faire ! Me laisserez-vous vous dire qu'il y a un peu de votre faute et de celle de Pélissier ? Tout cela s'est fait en dehors du ministère de la Guerre. Vous avez été trop larges. Ces décorations perdent tout leur prix en étant prodiguées. Le mal est si grand qu'un sous-intendant, M. ***, après avoir mis en mouvement je ne sais combien de personnes, y compris le maréchal Canrobert, réclame une médaille d'honneur pour s'être jeté dans l'eau, il y a vingt-cinq ans, alors qu'une femme s'y était jetée avant lui. La femme s'est noyée, il est vrai, mais c'est un détail. M. *** s'est jeté à l'eau et veut sa médaille ! Avec un peu d'esprit, on ferait une bonne comédie sur cette fièvre de décorations. Mais qui a de l'esprit aujourd'hui en France ? A l'étranger, il court les rues, à ce

qu'on m'assure. Chez nous, c'est sans doute le *macadam* qui lui fait peur, et il y a de quoi. »

Même note chez M. Thouvenel :

« Je vous dirai que les prétentions de nos héros étaient devenues intolérables, et qu'il était temps, pour l'honneur de l'uniforme et le triomphe de la discipline, que l'autorité supérieure intervînt. Madame X*** ne m'a-t-elle pas supplié de faire donner le ruban vert et rouge à son mari, sous prétexte qu'il était... décoré de l'ordre de Charles III ! Des pères et des mères ont le même dévouement pour leurs fils ! Un de ces messieurs a eu la fièvre en voyage ; l'autre a un si vif chagrin de *n*'avoir *pas* été en Crimée, qu'il lui faut une fiche de consolation. Les variétés du mal sont infinies, et, si je n'avais pris le parti de ne point répondre à ces sornettes, mon temps se fût passé à calmer les désespoirs les plus burlesques. Et les faiseurs de cantates ! Et ces drôles qui s'intitulent publicistes ! Et les inventeurs de dents oponores ! Plût au ciel, du reste, que mes ennuis se fussent bornés à cela. Ils auraient eu, au moins, un côté comique. »

Par une singulière contradiction, le gouvernement impérial se montrait aussi avare de la Légion d'honneur à l'endroit des Turcs, que ceux-ci s'étaient montrés prodigues de leurs distinctions honorifiques à l'égard des Français. M. Thouvenel, témoin du concours sans réserve prêté par les autorités ottomanes de tout rang à l'armée française, se plaignait vivement de cette parcimonie vraiment exagérée, et mandait à M. Benedetti : « Nous sommes la France, c'est vrai, et cette raison est sérieuse. Mais la manufacture de Sèvres ne peut-elle s'ouvrir si la grande chancellerie se ferme ? Dans quel pays irions-nous nous installer, brûler deux casernes comme celles de Daoud-Pacha et de l'École militaire, et cela sans dire *merci* au ministre de la Guerre ? On a tort de ne pas soutenir les hommes dont on n'a eu qu'à se louer. Il n'y a plus que nous qui traitions les Turcs... comme des Turcs. »

***

Mais nous touchons à la fin de la pièce. Comme dans une féerie, car c'en était une, chaque lampion s'éteignait succes-

sivement, et le prestigieux décor de 1856 allait bientôt retomber dans l'ombre, ne laissant plus dans les yeux de ceux qui l'avaient contemplé que l'éblouissement passager d'un étonnant spectacle. Les nécessités de la politique ne devaient pas tarder à reparaître ; alors comme aujourd'hui, elles rappelaient aux pensées graves les esprits pondérés et sérieux que n'aveuglait pas la fumée des feux d'artifice. Laissons donc encore, pour terminer cette étude consacrée aux lointaines évocations, la parole à M. Thouvenel qui nous ramène dans la réalité, et dans une réalité presque actuelle, malgré les quarante années qui nous séparent des événements d'alors, lorsqu'il écrit à M. Cuvillier-Fleury :

« Quant à la Turquie, triste et immédiat objet de mon attention, elle est au bout de son rouleau, et, si la paix ne lui permet pas d'échapper bientôt à la fois à ses ennemis et à ses amis, aux seconds plus encore qu'aux premiers peut-être, j'assisterai à la débâcle d'une nation. Six Menchikoff lui auraient fait moins de mal qu'un Stratford ! Mon office est celui d'une sœur de charité.

» Je mets des emplâtres et du baume sur les coups incessants que mon fougueux collègue porte, chaque matin, au Sultan et à ses ministres. J'use ma patience et mon esprit à faire durer l'alliance. Mes efforts, grâce à Dieu, ont réussi jusqu'à présent. »

L. THOUVENEL

UN PHILOSOPHE D'AUTREFOIS

— ADOLPHE FRANCK —

J'ai été, il y a plus de cinquante ans, l'élève de M. Adolphe Franck; j'ai trouvé l'affection fidèle de mon premier maître de philosophie dans toutes les circonstances de ma vie, à tous les tournants de ma carrière; je suis resté jusqu'à sa mort son admirateur et son ami.

On sait avec quelle surprenante précision se réveillent dans les mémoires vieillissantes les souvenirs les plus anciens. Je revois, comme au premier jour, cette longue et sombre classe de philosophie du lycée, alors collège Charlemagne, où j'entrai au mois d'octobre 1841, pour y compléter ma préparation à l'École normale. Nous étions assis déjà quand le professeur monta en chaire, vêtu de la robe, coiffé de la toque. L'intervalle qui sépare l'écolier du maître garde-t-il plus tard sa distance première, et le maître est-il vieux ou simplement sans âge, parce qu'il est le maître? Ou bien M. Franck avait-il de bonne heure une de ces physionomies qui devancent la maturité et imposent le respect? Était-ce bien un professeur de trente et un ans que nous avions sous les yeux, avec ce corps émacié, ce fin visage, anguleux et pâle, cette voix

très nette, mais grêle et légèrement voilée, éprouvée déjà par une affection du larynx, acérée pourtant et pénétrante comme une lame; avec tout cet ensemble enfin, plus ascétique encore que maladif, qui ne nous rappelait en rien les maîtres que nous avions eus jusqu'alors? Dès la leçon de début, sa parole aussi fut une nouveauté et un étonnement. Pour retrouver dans mes souvenirs de jeune homme un plus puissant effet de parole, une suggestion plus soudaine et plus émouvante, je dois me reporter à ma première année d'École normale, aux incomparables conférences de Jules Simon, cet autre maître qu'il me faut, hélas! pleurer aujourd'hui.

Nous ne savions rien de la philosophie, mes condisciples et moi : immédiatement, nous fûmes conquis à cette science, ravis de ces recherches, à peine troublés et déjà convaincus. De leçon en leçon (et je n'étais certainement pas le seul à la subir), cette prise de possession fut pleine et entière. Je n'opposais alors aucune résistance à ce dogmatisme si ardent et si généreux, où tout me paraissait incontestable, à cet enseignement exalté qui s'échappait de ces lèvres frémissantes avec une intensité de persuasion qui n'avait rien de scolaire, rien de professionnel. Tout l'homme que fut M. Franck était déjà dans cette chaire de collège; et moi-même, après tant d'années, tout en tenant compte de ce que l'étude, les leçons de l'École, la réflexion personnelle, ont pu apporter tour à tour d'éléments nouveaux chez un esprit très libre, je me retrouve encore sur les points essentiels, fidèle à ce corps de doctrines qu'aucun doute sérieux n'a pu sensiblement entamer.

Ceux qui n'ont pas connu, comme moi, M. Franck, et reçu son empreinte, diront que j'apporte dans ces souvenirs les lointaines et indulgentes illusions de l'écolier, avec le recul toujours favorable aux choses anciennes. Mais je ne crois pas qu'il y ait là rien de pareil. Et lorsque après Pâques la maladie obligea M. Franck à suspendre son cours et à partir pour Pise, quand on lui donna pour suppléant Jules Barni, tout jeune alors, combien fut sensible le changement! Pourtant Barni, qui a été un philosophe pénétrant et un politique passionné pour les plus nobles causes, était un maître déjà très distingué, dont les leçons n'étaient pas sans valeur; mais quelle différence! J'entends encore sa voix triste, traînante,

amollie au point d'en paraître nonchalante, sans accent, sans mouvement. Il nous donnait, avec plus de savoir que d'autorité, un enseignement subtil, abstrait, allemand, qui nous instruisait sans nous captiver, et qui refroidissait notre zèle.

Mon intention n'est pas de refaire ici la biographie de M. Franck. Je rappellerai seulement qu'à son retour d'Italie il ne remonta que pour peu de temps dans sa chaire du collège Charlemagne. Agrégé de Faculté, après avoir été reçu le premier à l'agrégation de philosophie, il était suppléant à la Sorbonne en 1843, et membre de l'Institut, un an après, à trente-cinq ans, à la suite de la publication de son livre fameux, *la Kabbale*.

C'est à Victor Cousin que M. Franck a dû, comme quelques autres, sa rapide fortune; et le temps n'a ni rompu, ni même relâché le lien qui les unissait, protection toujours un peu hautaine, mais franchement sympathique, d'une part, et, de l'autre, condescendance reconnaissante. Oui, c'est un trait particulier à M. Franck d'être resté fidèle jusqu'au bout, sinon à toutes les idées de M. Cousin, du moins à l'homme. Il y avait là, outre un honorable sentiment de gratitude, des affinités de goût et de principes, que l'action directe du maître entretenait par une prodigieuse fascination. C'est, d'ailleurs, une erreur de croire que M. Franck et les esprits très divers, quelques-uns supérieurs, qui gravitèrent pendant plusieurs années autour de M. Cousin, se soient aussi complètement subordonnés à lui, en réalité, qu'on le suppose. On a dit assez justement qu'il a été un chef d'école sans disciples. Il a imprimé à la philosophie un mouvement, très digne encore d'attention, vers l'histoire des systèmes; il a enrégimenté des travailleurs pour une tâche déterminée; mais une fois l'œuvre faite (et le *Dictionnaire philosophique* de M. Franck en reste le résumé durable), la dispersion s'est opérée assez vite. Quelques-uns ont pu individuellement demeurer attachés au maître et lui garder leur respect; mais tous ont, à la longue, recouvré leur indépendance. Les médiocres surtout restèrent disciplinés; les autres furent, plus ou moins, des réfractaires. Sans parler de MM. Damiron et Garnier, collègues laborieux et savants, qui étaient plutôt des contemporains que des disciples, ni de Jouf-

froy, qui fut un isolé, un rival, un chef, non un subordonné, peut-on voir des esprits plus divers, plus libres d'allure, entraînés vers des travaux plus variés en des routes plus librement frayées, que MM. Ravaisson, Barthélemy Saint-Hilaire, Vacherot, Jules Simon, Bouillier, Saisset, Bersot, Amédée Jacques, Paul Janet, Caro, et j'en passe!

La Révolution de 1848 fut, en ceci comme en beaucoup d'autres choses, le signal de l'émancipation, de la dispersion. Il s'agissait bien alors d'éclectisme! Cousin lui-même ne tarda pas à se tourner vers des travaux d'un tout autre ordre, qui firent de lui un parfait littérateur. Il soumit ses ouvrages antérieurs à une revision dont la formule dernière fut la prudence, et ne garda plus guère de son omnipotence en philosophie que le souvenir d'un prestige destiné à décroître. Presque tous ceux qui avaient un instant connu l'internement prirent la clef des champs. Le coup d'État, le refus du serment, l'exil pour quelques-uns, tout contribua au désarroi. La jeune École normale, avec Taine, inaugurait la rébellion, pour arriver à la liberté un peu troublée qui nous agite encore. Il fallut compter, d'autre part, avec des doctrines que le mouvement social et révolutionnaire avait fait éclore ou reparaître. De tous les anciens élèves de Cousin, le plus illustre, Jules Simon, entra dans la vie publique et, par la parole, puis, — quand l'Empire lui ferma la bouche, — par la plume, aborda résolument les questions vitales de ce temps, et n'a pas cessé, depuis lors, de nous dire les luttes de la conscience, du travail et du devoir.

M. Franck, de son côté, sans abandonner les problèmes de la philosophie générale, choisit d'autres sujets d'études. Deux ordres de travaux surtout, à partir de cette époque, prirent la plus large part de son temps, les questions de Droit naturel et les questions religieuses. Ces matières, auxquelles il était si bien préparé, devinrent l'objet préféré de ses méditations et de ses recherches.

Il avait esquissé un cours de philosophie sociale à la Sorbonne dès 1847; mais c'est au Collège de France, en 1854, qu'il inaugura sa remarquable carrière de professeur d'enseignement supérieur, lorsqu'il prit possession de la chaire de *Droit de la nature et des gens*, dont il fit dès lors son domaine

propre. En confiant à un philosophe un enseignement qui avait été créé pour des jurisconsultes, on en élevait le niveau, peut-être même en modifiait-on utilement le caractère. Le souvenir et l'exemple de Jouffroy n'étaient pas faits pour inquiéter sur cette transformation. Par sa façon de comprendre sa tâche, M. Franck trouvait moyen de faire entrer dans son cours toute la philosophie, toute la morale, et une bonne partie de l'histoire des idées politiques. En se consacrant avec son ardeur accoutumée aux questions de droit, il avait l'ambition de sauver tout ce qui pouvait survivre à la désorganisation politique et au désordre des esprits, en face des utopies d'abord, puis devant le réveil du despotisme. Car nul n'a plus résolument défendu les vérités de droit, même sous l'Empire; et ce philosophe, qui ne crut pas devoir être toujours insensible à certaines avances, pouvait bien livrer quelque chose de sa personne, mais jamais rien de ses principes.

Nous rappellerons seulement ici, pour mémoire, la suite de ces solides Études qui perpétueront son nom: *La Philosophie du Droit civil*, celle du *Droit pénal* et du *Droit ecclésiastique*; les fortes et saines *Études sur les réformateurs et publicistes de l'Europe* depuis le moyen âge jusqu'au XIX[e] siècle, qu'il sut rattacher si étroitement au programme de son cours. Mais où il était admirable et en avant de son temps, se séparant par là de ses propres maîtres, c'est dans tout ce qui touche à la question des pénalités. Ce grave problème du droit de punir, nul ne l'a mieux élucidé que lui, lorsqu'il substituait au droit brutal du châtiment et de la vengeance le droit légitime de préservation pour la société, et qu'il mettait en pleine lumière, avec ses conséquences les plus fécondes, le principe presque nouveau de la défense sociale.

Tout en poursuivant, dans son cours du Collège de France, ses études sur *le Droit naturel*, il n'abandonnait pas le terrain où il s'était établi, dès le début de sa carrière philosophique, avec *la Kabbale*, c'est-à-dire l'histoire de la philosophie religieuse des Hébreux. Ce livre de forte science, et qui est resté de premier ordre, malgré les polémiques qu'il a suscitées, sera toujours consulté et gardera sa place dans le grand mouvement des études religieuses qui a marqué, en France, la seconde moitié de ce siècle.

Comme le XVI[e] siècle a vu la Renaissance classique grecque et latine, le XIX[e] siècle a été marqué par une renaissance des études orientales, qui dure encore. L'humanité, curieuse enfin de ses origines religieuses, s'est tournée vers l'Orient, comme vers le foyer des grandes croyances qui se disputent le monde. C'est de ce côté qu'ont regardé les explorateurs, les savants, les linguistes, les critiques, les philosophes, les poètes mêmes. La France, après l'Allemagne, avec tous les instruments de travail que la science a pu lui fournir, a pris corps à corps ces problèmes que le XVIII[e] siècle avait si légèrement effleurés. *La Kabbale* avait paru en 1843, alors que Renan, séminariste, se débattait encore contre les assauts de sa conscience émancipée. *La Palestine*, de Munk, livre trop oublié, est de 1845. L'élan une fois donné, rien ne l'arrêta. De tous côtés, les travaux les plus importants sur le judaïsme, sur les origines du christianisme, se multiplièrent. Fouilles savantes, commentaires critiques et philologiques, études magistrales, hypothèses hardies, tout parut à la fois. Ce fut un champ tout nouveau ouvert, par l'exégèse, à la discussion des croyances. On connut des langues nouvelles, de nouvelles formes religieuses; vingt ans suffirent pour tout remuer et pour rajeunir tous les problèmes. L'histoire des religions devenait un élément même des recherches de la métaphysique. Un esprit aussi curieux, aussi clairvoyant que M. Franck ne pouvait demeurer étranger à des polémiques où tout devait l'intéresser. C'est alors que parurent successivement, dans le *Journal des Savants*, dans les *Débats* et dans divers périodiques, les articles qui ont formé la partie déjà connue des *Études Orientales*.

Ces Études ont un caractère que nous voudrions signaler en quelques mots. Tout savant et compétent qu'il était en ces matières, M. Franck n'a pas voulu faire œuvre originale. Il n'a pas, comme un Burnouf, un Mohl, ou comme, plus récemment, notre jeune et regretté James Darmesteter, creusé ou étendu le champ des découvertes philologiques et historiques; il n'a pas lui-même élucidé, comme Munk, Derenbourg ou Joseph Halévy, quelques questions spéciales que la critique religieuse rencontre, à chaque instant, sur son chemin; encore moins a-t-il, comme Renan, interprété à sa manière, avec toutes les audaces poétiques d'une imagination née pour

les grandes hypothèses, soit les textes sacrés, soit les documents nouveaux de l'histoire des religions. M. Franck est resté un philosophe surtout préoccupé d'idées générales, et un critique d'une école qui tend à disparaître, peu complaisante aux nouveautés contestables, et plus disposée à défendre les résultats acquis qu'à s'aventurer dans la mêlée des plus récents systèmes. Il a mis son rare talent d'exposition, si clair et si limpide, au service des spécialistes de l'orientalisme; il a jugé, discuté, vulgarisé leurs travaux; il les a fermement avertis; il leur a signalé certains périls; il a rapproché, comparé les solutions, fixé l'indiscutable, dégagé le vraisemblable, éliminé le paradoxe et la fantaisie. Il est difficile d'analyser avec plus de netteté, de tirer plus logiquement les conséquences des choses, de faire entre les époques et les croyances des parallèles plus suggestifs, de mieux extraire des textes la leçon philosophique ou morale.

M. Franck — faut-il l'en féliciter ou lui en faire un reproche? — n'a pas subi l'influence magique de Renan. Même sur des sujets qu'ils ont abordés tous deux, nul point de comparaison, nulle visible communion d'idées. Ils se sont tenus comme à l'écart l'un de l'autre, pour des raisons très diverses, d'origine, de tempérament, de première éducation religieuse et philosophique.

Il faut bien le dire, une autre génération de philosophes et de professeurs de philosophie s'est élevée, qui affecte de ne plus comprendre M. Franck et ses contemporains. M. Franck, du reste, leur rendait volontiers la pareille. La philosophie, pour qui l'étudiait il y a quarante ans encore, et pour qui essaie d'en suivre aujourd'hui les progrès, n'est plus reconnaissable. Les points de vue semblent avoir changé. D'autres questions se sont posées, ou les mêmes ont été posées autrement. Il est incontestable que des méthodes plus rigoureuses dans l'observation des phénomènes, des rapports plus étroits et mieux reconnus entre le physique et le moral de l'homme ont rattaché plus savamment les manifestations de la pensée à celles de la vie. La biologie est venue en aide à la psychologie; les sciences mathématiques, la géométrie, sont redevenues ce qu'elles étaient pour les plus grands philo-

sophes; on est allé plus au fond des problèmes, pour remettre, avec Kant, tout en question. La certitude s'en est-elle accrue à proportion de l'effort? La lumière ne s'est pas faite, mais les ombres se sont déplacées.

Quand j'essaie de faire revivre un homme et un philosophe, qu'on ne m'accuse pas d'être sévère et injuste pour notre jeune école philosophique, ni surtout pour les maîtres remarquables qui l'ont formée, dont il est impossible de ne pas louer le savoir étendu, la curiosité aiguisée et pénétrante, la parfaite sincérité, et cette disposition d'esprit qui les portait et qui porte encore leurs disciples à chercher le vrai par tous les moyens et dans toutes les voies nouvellement frayées, avec une obstination recueillie et tranquille, sans autre souci que de se rapprocher toujours davantage de la vérité, sans craindre même de confesser leur impuissance. Ces maîtres sont assurément d'un temps où l'on ne se paie pas de mots, et où la philosophie est tout autre chose qu'une rhétorique plus édifiante.

Quant aux plus jeunes et aux derniers venus, M. Franck les trouvait un peu subtils, obscurs, plus propres à la recherche qu'à l'enseignement, plus préparés par leurs études et leur conception de la science philosophique à compliquer les problèmes qu'à forger les volontés et à éclairer les consciences. Il avait à leur égard une inquiétude double : il en voulait aux uns de tout réduire à des abstractions sans réalité et à un criticisme sans issue; aux autres d'aller demander aux laboratoires et aux amphithéâtres le secret des choses et la notion de Dieu. Il ne croyait pas, à voir leurs tentatives de construction, que les assises de la philosophie en fussent consolidées. Il ne demandait au monde extérieur que ce qui était nécessaire pour expliquer le monde de la conscience; il tenait à sa psychologie et à sa théodicée, se défiant également des complications de la métaphysique nouvelle et des empiétements croissants de la physiologie et de la médecine. Dans certains cas, le vieux monothéiste d'origine et d'éducation se révoltait et se cabrait. Il eût considéré comme une trahison de paraître se rapprocher de ceux qui, à un degré quelconque, mettaient en péril non seulement ses doctrines, mais les procédés au moyen desquels il les avait édifiées.

En somme, réfractaire aux évolutions d'une science devenue, ce semble, plus curieuse de ses méthodes qu'appliquée à ses conclusions, il persistait à penser que la vérité philosophique était plus facile à dégager de l'ombre que les métaphysiciens d'Angleterre ou d'Allemagne et leurs disciples ne le prétendent, et qu'on faisait de bien grands détours pour arriver au même point. Dans ce nouveau vocabulaire de la philosophie, si différent de celui du *Dictionnaire* de 1844, d'autres mots représentaient-ils vraiment d'autres choses? Il ne le croyait point. Non qu'il fût hostile au progrès, ni qu'il jugeât la philosophie achevée et fixée comme en un cathéchisme officiel; mais il avait des doutes sur la valeur des démonstrations et des craintes sur leurs résultats.

En serait-il donc de la philosophie et de la morale comme de la médecine, dont on dit couramment que celle d'il y a trente ans ne compte plus, et qu'on a tout changé, les remèdes, et probablement aussi les maladies? ou comme de la littérature, dont les productions antérieures à ces vingt-cinq dernières années sont entachées de rouille et de moisissure, et hors de la beauté et du goût, parce qu'elles sont hors de la mode? M. Franck n'avait pas deux façons de poser ni de résoudre les problèmes de la vie et ceux de l'univers. Cela simplifiait beaucoup sa philosophie. Il n'y voulait ni tant de finesses, ni tant de réserves, ni tant d'obstacles accumulés, ni tant d'échappatoires. C'était un croyant à sa façon; il pratiquait sa philosophie comme on pratique une religion, pour les bons effets qu'on en doit attendre, autant que pour les lumières qu'elle projette sur le monde. Il ne trouvait pas cet état contradictoire avec les exigences de la raison la plus libre, puisqu'il y était arrivé par des méthodes exclusivement rationnelles. Et comme ni Dieu, ni l'âme, ni la vie future ne faisaient doute pour lui, il parlait, il enseignait, il agissait en conséquence. Il faisait de ses idées des instruments, de ses opinions des actes.

De là, la physionomie bien tranchée de cet intraitable spiritualiste, et de là, par suite, cette éloquence spéciale de prédicateur laïque qui, partout, dans la chaire du collège de France, aux séances de l'Institut, aux réunions du *Journal des Savants*, dans les concours où il était juge, dans les con-

férences publiques, et jusque dans les entretiens privés, éclatait en paroles fiévreuses, dont ses écrits ne suffisent pas à donner une juste idée. Cette foi dans un certain nombre de vérités incontestées, il aimait à s'en prévaloir; il ne prenait pas facilement son parti, comme d'autres, d'une opposition ou d'un désaccord; il se complaisait à pousser à fond la discussion, à dogmatiser, à batailler, tolérant par principe et cependant acharné, par habitude de polémiste. Tel je l'avais entendu, jeune maître, au début de sa carrière; tel, et plus jeune peut-être, il se montrait dans son extrême vieillesse.

Quand on a eu, toute la vie, comme M. Franck, la haute conception du droit, on doit détester la guerre, qui est la force. Ce n'est pas lui qui eût signé la fameuse page de Cousin sur la légitimité des luttes sanglantes entre les nations! Aussi était-il conséquent avec lui-même en se mettant, après 1870, avec MM. Jules Simon et Frédéric Passy, à la tête de la *Ligue pour la paix*, qui se propose de substituer, selon une conception déjà vieille, l'arbitrage à la violence. Il aimait cette œuvre de haute philanthropie, bien conforme à son caractère. Il rêvait également la paix dans l'intérieur des États, alors que le conflit des intérêts semait les germes de la guerre civile, plus détestable que la guerre étrangère. Enfin, il eût voulu la paix religieuse. Il fut président de la *Ligue nationale contre l'athéisme*; il concevait un symbole supérieur à tous les cultes positifs, avec Dieu et l'âme immortelle pour tout expliquer et tout concilier.

EUGÈNE MANUEL

LA VIE A FLORENCE[1]

I

Et il advient souvent que les choses petites et triviales expliquent les grandes, mieux que les grandes ne peuvent expliquer les petites.

So it cometh often to pass that mean and small things discover great, better than great can discover small.

BACON

Cette race toscane est très particulièrement une race de plein air. Qu'on prenne ses œuvres d'art ou sa littérature, toujours on s'aperçoit qu'un instinct dominateur l'appelle dehors. C'est une obsession de ce ciel rayonnant, de ces collines aux nuances tendres, de cette atmosphère enfin, toute de joie et d'amour. Voyez les tableaux des primitifs : il n'est pas une annonciation, pas une adoration, pas une vierge doucement maternelle qui d'une façon quelconque ne soit enveloppée d'un pan de paysages ; à travers une de ces arcades exquises qu'ils affectionnent, toujours apparaît la campagne heureuse, le fleuve paisible, les muriers verdoyants.

La vie d'intérieur n'est qu'un accessoire ; l'action, le rêve sont toujours au dehors. Si, sur la fresque de la chapelle de son palais, Côme le vieux, avec son visage grave tout plein de concupiscence, est représenté suivi des siens, et précédé de son petit-fils Laurent le Magnifique, semblable dans sa bonne grâce juvénile et fière à notre Roi-Soleil, ce sera sur une route fleurie, au milieu d'une campagne vivante et cultivée. Si, comme au Campo Santo de Pise, nous voyons de belles

1. Voir dans la *Revue* du 15 avril : *Paysages et mœurs de Toscane*.

dames et de jeunes seigneurs occupés à jouer de la viole et à deviser d'amour, ce sera dans un jardin merveilleux pareil à celui où Boccace mènera, sur la colline de Fiesole, l'aimable compagnie d'amies et d'amis qui se sont réunis pour oublier les tristesses humaines. C'est dans un jardin aussi, c'est sous des portiques, qu'ont devisé les platoniciens, amis de Laurent le Magnifique; c'est dans des cours de cloître, au pied des rosiers grimpants, que les âmes les plus austères ont médité et prié. C'est dans la rue, sur les places, qu'en toute occasion le peuple s'est répandu. C'est là qu'aujourd'hui encore il affectionne vivre. La vie privée, la vie commerciale, la vie religieuse se manifestent toutes, plus ou moins, au dehors.

La communion de cette race avec le sol qui la porte et le ciel qui l'abrite a toujours été intime et réelle. L'être humain goûte ici sans effort, et par le seul fait de l'air qu'il respire, une surabondance de vie; en jouir apparaît encore à beaucoup une occupation pleinement suffisante. Pour se rendre compte de ce qu'a été et de ce qu'est encore ce peuple, il faut avoir éprouvé la griserie subtile qui émane de cette terre, et du contraste singulier d'un ciel bleu, d'un soleil ardent et d'un vent glacial. Puis, il y a l'incomparable et ardente douceur des belles journées si fréquentes, la clarté des nuits rayonnantes d'étoiles, la beauté d'une lumière qui baigne et transforme tout. Et ainsi, non le palais, non la maison, mais la cité, mais la villa ont été la passion de ce peuple.



Les rues ici ont un cachet tout particulier, et participent à un degré inusité à la vie morale. Pour moi, je suis très frappé de l'espèce de dignité des rues. Cette physionomie ne se conservera plus longtemps sans doute, il faut la noter avant qu'elle disparaisse et que la vulgarité moderne ait tout envahi.

Les anciennes communes, dans leur discernement profond des conditions nécessaires à la prospérité et au bien-être d'un peuple, avaient sagement réglé toutes choses, parce que toutes choses sont importantes, et ce caractère si humain

et si attirant des vieilles rues est dû en partie à la législation qui demandait compte au citoyen des raisons qu'il avait de changer le lieu de son domicile. Il ne fallait pas qu'une partie de la ville contînt trop de palais pendant qu'une autre en serait privée ; de là cette magnifique harmonie : à côté du palais était la *bottega*, et la *bottega* veut dire aussi l'atelier de l'artiste.

Quand, dans une de ces rues étroites et commerçantes, entre deux rangées de maisons épaisses et hautes, surplombées de toits qui avancent, on examine les boutiques qui la garnissent, la première chose à remarquer est l'absence complète de fracas, de réclame; rien qui soit de nature à attirer les acheteurs. L'ancienne dignité des *Arti* a laissé sa trace, et le commerce compris de cette façon fait penser que M. Jourdain avait raison, lorsqu'il comparait ses transactions avec ses clients à un échange de bons procédés.

Il faut bien s'imaginer que la déclaration des Droits de l'homme, qui est pour nous une nouveauté relative, avait ici trouvé son expression clairement formulée dès le XIII[e] siècle. Un des statuts de la république disait expressément que « la liberté est un droit imprescriptible de la nature ». Ces gens sont donc majeurs depuis fort longtemps, et ne songent pas à faire le bruit et l'embarras du fils de famille fraîchement émancipé. Je ne saurais dire combien je trouve à ces boutiques florentines quelque chose d'inusité et de séduisant ; surtout dans les rues les plus retirées, et aux heures du soir, faiblement et suffisamment éclairées, elles ont un air de paix et de prospérité tranquille très remarquables.

Beaucoup de ces boutiques sont encore sans devanture fermée, occupant un rez-de-chaussée voûté et très élevé ; celles des étoffes font penser au temps où l'*arte della Lana* était la richesse et la splendeur de la ville, tant elles ont conservé encore l'air sérieux et pratique : des objets de nécessité usuelle sont là pour être vendus ; la commodité de les voir est mise à la portée du passant, mais c'est tout. Ces marchands sont des personnages très dignes et calmes, et qui paraissent plutôt indifférents à la circonstance de vendre ou de ne pas vendre. J'en regardais un, l'autre jour, appuyé sur une planchette mouvante faisant comptoir et fermeture sur la rue ; il examinait là

son grand livre : c'est exactement le spectacle que nous voyons reproduit sur les anciennes estampes.

Voici une pharmacie, de fondation très ancienne ; elle répond fort bien à l'idée que l'on se peut former de ces *Speziali*, gros bonnets de l'*Arte Maggiore* qui faisaient à grands frais venir les drogues et les épices de l'Orient. Rien au dehors que des vitres dépolies ; à l'intérieur tout est peint en blanc, relevé de dorures ; de vieilles faïences de formes diverses, aux nuances charmantes, contiennent les poudres et les herbes ; des *fiaschi* élancés, légers et élégants, sont remplis de liquides, et rangés ensemble dans une armoire vitrée. Au mur du fond, un petit tableau de sainteté avec sa lampe votive qui brûle ; sur le comptoir, un Hermès en bronze doré, le pétase à ailes éployées sur la tête, préside comme dieu de la médecine ; par une porte ouverte on aperçoit le laboratoire, peint en blanc aussi, avec le lavabo de marbre attenant au puits, qu'on trouve également dans toutes les sacristies.

L'air de netteté, de propreté est général. Les boutiques de pain et de pâtes, par exemple, sont de l'aspect le plus engageant ; dans de larges faïences, sorte de plats creux ovales, sont entassées les pâtes ; d'autres s'élèvent en pyramides, délicatement, légèrement, avec une espèce de coquetterie primitive et enfantine, mais charmante. Les fruitiers, dans leurs boutiques ouvertes, réussissent des étalages d'un goût surprenant : tout se ramasse autour de l'embrasure en de gracieux enchevêtrements ; les légumes aux couleurs diverses, les fruits accrochés et suspendus en grappes, s'étagent et se nuancent avec un art vraiment savant ; à l'intérieur sont rangées, dans un ordre de bonne ménagère, les conserves, les boîtes de raisins et de figues blanches, toutes les semences fines et sèches qui se mangent ici. Ce sont les commerces les plus simples, qui se distinguent par cette sorte d'élégance archaïque d'arrangement ; il se fait avec le bois blanc, les balais et les sacs de chanvre pour les olives, des étalages attrayants ; tout cela a un air de solidité et de bonne qualité ; il est resté quelque chose des traditions d'honnêteté scrupuleuse que les notaires des *Arti* savaient rendre obligatoires.

Ces anciennes boutiques étaient admirablement ménagées pour, en cas d'alarme, être hermétiquement fermées, et elles

ont gardé une apparence de sécurité très grande. Descendant dernièrement, le soir, une de ces rues, qui ne contient que des boutiques vieux genre, — la rue elle-même, garnie d'immenses palais, n'étant éclairée que faiblement, — j'avais néanmoins l'impression que la rue ainsi close et réservée présente autant de sécurité, si ce n'est plus, que nos étourdissantes artères modernes.

C'est un plaisir et un amusement que de voir les artisans paisiblement occupés à leur métier, le cordonnier tirant son alêne, le menuisier rabotant et sciant le bois, le doreur trempant son pinceau. Ils étaient ainsi lorsque Dante Alighieri parcourait les rues de Florence, et peut-être la rue même qui porte son nom, et lorsqu'il y remarquait le vieux tailleur dont il parle, enfilant avec peine son aiguille :

E si ver noi aguzzavan le ciglia
Come vecchio sartor fa nella cruna[1].

Il est singulier d'observer que la décadence très réelle et trop visible du goût paraît ne pas avoir atteint le bas peuple. Celui-ci, aux choses qui le concernent, fait encore preuve de bon goût. Les petites charrettes ambulantes qui parcourent Florence et stationnent dans certaines rues sont vraiment étonnantes d'agencement gracieux. J'en ai vu une qui ne contenait pour toutes marchandises, étalées sur un fond blanc, que des veilleuses, des bobines, des paquets d'aiguilles et des crayons; avec cela on avait fait quelque chose de coquet, qui donnait envie d'achalander le marchand, homme à l'air grave, bien enveloppé dans un vaste manteau. Une autre, avec un assortiment de vieilles ferrailles, de pelles, de bouts de chaîne, avait groupé tout cela avec une habileté et un art tout à fait ingénieux. Dans une charrette voisine, un fonds de revendeur, défroques de toutes sortes, payait de mine. Faute de mieux, une vieille ombrelle renversée servira d'évent. Il paraît vraiment qu'une des caractéristiques de cette race qui fut si laborieuse, est de faire quelque chose de peu. On le voit

1. Et vers nous il cligne les paupières
Comme le vieux tailleur fait au trou de l'aiguille.

bien aux petites foires locales qui se tiennent à certains jours aux portes de la ville, et où la vente de sacs de noisette, et de petites gaufres en forme d'hostie, suffit, avec des drapeaux, des lumignons et le cri strident de quelques sifflets, pour procurer un air de fête joyeuse. Les évents des marchands ambulants de fruits confits, pommes, prunes, sont tout à fait appétissants, et les boutiques mouvantes où se débitent les marrons rôtis, la polenta de châtaigne, les haricots cuits, sont installées avec un véritable soin. C'est la satisfaction pour un très grand nombre, avec une dépense insignifiante.



Il est un certain nombre de « boutiques » qui représentent pour le peuple et pour quiconque en veut profiter, l'imprévu fortuné, dans lequel plus ou moins chacun espère. Les boutiques du *Lotto*, c'est-à-dire de la loterie, sont une institution officielle, et les petits coupons de papier portant les numéros se débitent sous la sauvegarde des portraits royaux, qui s'étalent sur les murs de ces officines comme sur ceux de tous les bureaux de l'État. La loterie est entrée profondément dans les mœurs ; avec la sobriété naturelle à la race, elle contribue, je crois, à enrayer les efforts qui pourraient amener un état de choses plus prospère. Pour qui se contente de si peu, et qui, chaque semaine, moyennant la mise de quelques centimes, espère un coup de la fortune, le travail soutenu, régulier, n'est plus qu'un pis aller. C'est sur le petit peuple que le *Lotto* exerce toute son influence débilitante, car on n'imagine pas combien est grand sur lui le prestige de cette rangée de cinq numéros qui, aux portes des boutiques du *Lotto*, se renouvellent chaque samedi. Il y a quelque chose de tragique dans ce fait que tant de pauvres êtres, déjà si mal partagés, inutilement, semaine après semaine, mois après mois, année après année, viennent porter une parcelle de leur nécessaire dans le vain espoir d'un gain problématique. Le *Lotto* devient pour une foule de pauvres gens une préoccupation absorbante, tout s'y rapporte, et, comme dit Giusti :

— « S'il passe une bière, on s'informe à qui mieux mieux de ce qui regarde le mort. O pieuses gens ! un peuple de

sceptiques *ne pleure pas les malheurs*, mais joue ses pièces sur les coups apoplectiques. »

Quoi qu'il arrive, en effet, la pensée du peuple se tourne toujours vers le *Lotto*, et la première combinaison qui surgit à l'esprit dans les catastrophes privées ou publiques, est celle de l'*Ambo* ou du *Terno*. Rien de plus navrant que de voir le samedi soir cette petite foule honteuse, avide de lire les numéros sortis ; on sent dans certains visages un tel désappointement ! Des vieux pitoyables s'en vont, l'air si triste ! Des femmes s'en retournent, la mine accablée, et tous laissent là quelque chose de leur ressort et de leur vitalité.

« Ah ! vive la loi qui maintient le *Lotto*, écrit le même Giusti, et qui *donne du foin aux ânes avec le livre des songes !* »

***

Il est impossible d'avoir vécu dans une ville italienne sans avoir été frappé du nombre extraordinaire d'hommes appartenant à la classe inférieure, qui paraissent n'avoir d'autre occupation que de rester appuyés aux parapets des quais, ou de flâner sur les places. Ils demeurent là des heures entières, mettant en action le proverbe qui dit : *Non è più bel mestiere che non aver pensieri* [1]. Ces gens-là ont évidemment réduit les besoins de la vie à un minimum qui leur permet cette oisiveté qui leur est chère. Il est hors de doute que dans un pays comme la Toscane, avec des conditions matérielles d'existence encore si extraordinairement faciles, le paupérisme ne prendra jamais l'aspect formidable qu'il revêt ailleurs. Florence a été, dans le passé, mère et instigatrice de toutes les institutions que nous croyons les plus modernes ; aussi la classe nécessiteuse y diffère par des traits essentiels de notre prolétariat du nord.

D'abord, pour se placer au point de vue véritable, il faut se souvenir que l'état de la société reposait, il y a seulement trente-cinq ans, sur les bases séculaires, et que l'aumône était une des pierres fondamentales de l'organisation sociale. Dans ce pays où les couvents étaient riches et nombreux, se

1. Y a-t-il plus beau métier que de songer à rien ?

distribuait chaque jour un nombre incalculable d'aliments gratuits : pas de couvent où, sur l'heure de midi, le pauvre se vît refuser une soupe. Lorsqu'en Angleterre, au XVIe siècle, Henri VIII confisqua les biens ecclésiastiques et détruisit les monastères, le premier résultat tangible de cette spoliation fut une augmentation immense de la classe des mendiants ; et il fallut une législation, barbare dans son esprit, cruelle dans son application, pour réduire ceux que l'Église avait maternellement et efficacement tenus en bride. Il n'est pas du tout prouvé que la confiscation des biens ecclésiastiques ne doive pas avoir pour l'Italie des conséquences pernicieuses ; seulement en Angleterre l'esprit de l'Église fut étouffé ; ici il demeure, et la loi est tournée de cent façons. Le soin des pauvres a été l'œuvre capitale de l'Église, et son ingéniosité pour parer aux nécessités humaines, en alléger les souffrances, a été infinie. De sorte qu'aujourd'hui encore, si récemment arraché à la protection religieuse, le prolétaire n'a pas acquis ce levain de haine profonde contre les classes aisées qui existe ailleurs. Parcourir ici les quartiers les plus pauvres est une tâche qui attriste, mais ne désespère pas.



Voici une maison occupée par des gens besogneux parmi les besogneux ; celui qui me guide a l'habitude de les secourir ; il frappe à la porte, on se met aux fenêtres, et à sa vue tous les visages s'éclairent ; une femme descend ouvrir. Elle est jeune, arrivée au dernier terme de la grossesse, et dit sa misère, qui est grande, avec une sorte de bonne humeur. On monte l'escalier de pierre étroit, mais aéré et clair ; en haut sont deux chambres, occupées par plusieurs familles ; il y a un tas d'enfants grouillants, et six ou huit personnes dans la première pièce qui a une cheminée, autour de laquelle, sur des bancs de bois, ils sont groupés ; pour tout autres meubles, des tréteaux, sur lesquels on étend des sacs : ce sont les lits. Les femmes sont mieux tenues, coiffées plus convenablement qu'on ne l'imaginerait : presque aucune n'est débraillée.

La misère de tous ces pauvres gens est réelle, et tous sont

secourus plus ou moins par la *Congregazione di Carità* qui a fondu en elle-même plusieurs œuvres anciennes, et a perdu son caractère religieux pour n'être plus que purement secourable. On entoure le représentant de la « Congregazione » ; on lui parle abondamment, explicitement; les femmes avec une certaine gaieté ; aucun des visages n'est haineux, aucun ne porte les horribles stigmates de la misère à l'état héréditaire et chronique. C'est qu'il faut si peu de chose pour faire vivre et secourir ces êtres !

La maison dont je parle est occupée au rez-de-chaussée par une cuisine, où viennent s'approvisionner les gens les plus pauvres. J'étonnerai sans doute, en disant que cette cuisine populaire, dans une rue basse, n'est nullement répugnante. Une quantité de choux très beaux, une masse épaisse de polenta dorée, toute prête, forment le fond le plus substantiel; un demi-chou cuit coûte un demi-sou, un autre demi-sou procurera une portion de polenta, ou une soupe faite de l'eau dans laquelle ont cuit les tripes ; avec cela et un morceau de pain, un homme se trouve nourri ; et le peu qu'il faut pour se procurer cette nourriture sommaire est à la portée du plus paresseux. Il y a un tas de petits métiers, qui ne paraissent guère de nature à faire vivre leur homme, et qui cependant, dans ces conditions, y arrivent : ce sont, par exemple, les balayeurs de magasins; tous les matins, nombre d'hommes gagnent ainsi un sou. De plus, presque tous les magasins font à jour fixe l'aumône; trois, quatre sous sont récoltés de cette façon avec une quasi certitude, et suffisent. L'alcool n'a pas encore fait ses effroyables ravages dans ce peuple, qui peut donc mieux supporter la pauvreté.

Dans ces rues populeuses, les femmes sont presque toutes dehors; la plupart ont des vêtements de couleurs très claires ; elles reçoivent l'aumône avec une certaine affection, et un *Dio glielo renda*, qui, du reste, ne les empêchera nullement de blasphémer la minute d'après. Comme une distribution imprudente de sous nous a fait en un instant être entourés d'une façon un peu oppressante par une masse criarde de femmes et d'enfants, une commère plus avisée ôte son zoccoli de bois et, avec quelques taloches bien senties, parvient à nous faire ouvrir un passage ; tout se passe avec bonne humeur et des

façons qui, chez les femmes n'ont rien de grossier. Une belle fille, jeune et alerte, qui va se marier, et qui du reste est une honnête ouvrière, confesse avec une sorte d'ingénuité attirante, qu'elle n'a pas même de quoi s'acheter « sa chemise de noce ». Elle dit cela sans l'ombre d'indécence ou d'arrière-pensée, et reçoit en riant le billet de cinq francs qui lui rendra l'acquisition possible.

Dans cette classe, le « sacrement », c'est-à-dire le mariage, est le grand objectif des filles; l'immoralité n'y est pas à l'état habituel. Ceux qui les connaissent le mieux leur rendent ce témoignage, qui n'a, bien entendu, que sa valeur relative ; car, au XIV[e] siècle, Florence, avant toute autre ville d'Europe, possédait déjà son hôpital des enfants trouvés, qui existe encore aujourd'hui. Le nom qui lui a été donné, les *Innocenti*, est un indice de l'esprit dans lequel il a été fondé. Les lois de la société d'alors étaient humaines et pitoyables aux enfants naturels. Sans faire partie de la famille ils étaient pourtant légalement admis à une part relativement importante de l'héritage paternel, et la légitimation subséquente pouvait les placer sur un pied identique.

*
* *

Rien de plus exquis que cette façade des « Innocents » sur laquelle en des médaillons au fond azur, de petites créatures, enveloppées dans des langes, sont représentées en des attitudes diverses. Elles sont emmaillotées, comme on les emmaillotte actuellement, avec ces longues *fascie* qui se déroulent à l'infini, et sur lesquelles souvent sont tissées des paroles de tendresse : *Amore, mia Gioia*. Aujourd'hui encore, cet hôpital des Innocents est tout inspiré d'une maternelle pitié. Au *Foundling Hospital* de Londres, il faut venir faire une demande d'admission pendant la grossesse : nos lois françaises ne respectent plus le secret de la mère ; ici, la sage-femme, ou quiconque apporte « la créature » à l'hôpital n'a qu'à déclarer l'heure et le jour de la naissance, dire que la mère n'est pas mariée et ne consent pas à être nommée; c'est assez : l'enfant est admis, on lui passe au cou la petite chaîne en laine tressée brune, très douce, à laquelle est suspendue

une médaille d'argent, et il a sa place dans un des berceaux.

Attenant à l'hôpital, est la Maternité ; une porte pourvue d'un guichet les met en communication, et il suffit de l'appel de la cloche pour que la créature qui vient de naître soit remise aux religieuses. En même temps, les femmes mariées qui ne peuvent, pour une raison quelconque, nourrir leur enfant ont le droit de le porter aux Innocents, où on le garde pendant un an ; seule la petite médaille qu'on lui suspend au cou, et qui est dorée, indique qu'il appartient à une autre catégorie.

A l'heure actuelle, l'hôpital des Innocents reçoit environ mille enfants par an, et, pour toute la Toscane, il a la garde de six mille. L'ordre, le soin, la plus délicate propreté règnent partout ; les cornettes blanches des sœurs de charité flottent dans les grandes salles, et il y a même des sœurs françaises, car on les aime ici et on les appelle. Le dortoir des petits, qui attendent la nourrice qui doit les emporter, fait penser à une nef d'église, par sa hauteur et sa largeur ; les berceaux ont une forme particulière : en fer, carrés de la base, ils sont pourvus d'arceaux sur lesquels on jette un grand linge blanc pour protéger les enfants qui dorment, deux, quelquefois trois dans le même berceau ; l'aspect de ces berceaux a quelque chose de particulièrement triste. L'infirmerie est une merveille, pourvue de tout ce que les théories modernes demandent de mesures préservatrices à l'antisepsie. Pour les maladies infectieuses, funestes et horribles héritages, on a trouvé un moyen ingénieux de conserver à la supérieure la surveillance du personnel spécial sans danger de contaminer les autres enfants. Dans le mur mitoyen qui sépare les deux infirmeries, de loin en loin, une petite lucarne ronde vitrée établit la communication.

Sur mille enfants qui entrent chaque année, il en meurt environ deux cents ; cent cinquante sont reconnus ; deux cent cinquante, qui est la proportion des légitimes, retournent à leurs parents ; le contingent demeurant, environ quatre cents enfants, est placé en nourrice, et plus tard chez des paysans. Tout se confectionne dans l'hôpital même ; des filles y reviennent et apprennent les différents métiers nécessaires ; quand elles y sont demeurées pendant deux ans, on leur donne un trousseau de cent francs et deux cent trente-cinq francs en argent. Chaque année, le jour de la saint Jean, cinq cents

jeunes filles sont dotées sur une rente de soixante mille francs affectée à cette intention par d'anciens bienfaiteurs. Les noms des aspirantes sont mis dans une roue, et le sort décide les élues.

Il y avait là, autrefois, un grand centre charitable. L'éducation que recevaient ces enfants réussissait, nous dit un historien du XVIIe siècle, à en faire souvent des *buonomini*[1] de quelque mérite et valeur. Des femmes d'âge avaient la garde des filles; et encore aujourd'hui, les anciennes employées retraitées vivent là, sous les combles du vaste bâtiment, comme les vieilles nourrices oubliées, dans les contes de fées. En haut d'interminables escaliers, on arrive dans de grandes pièces, où de bonnes vieilles, en robe noire, avec un bonnet blanc, plissé serré, vaquent à leurs petits travaux; une d'elles compte quatre-vingt-quatre années de vie, et soixante-dix de service dans l'hôpital; elle est encore accorte et souriante. Toutes ces vieilles dorment dans un immense dortoir divisé en deux par un mur à mi-hauteur; chacune occupe une sorte de cellule sans porte, mais que plusieurs ferment avec un rideau; elles ont donc leur liberté entière sans isolement. Au fond, un autel forme une petite chapelle, et elles sont là comme dans une tour bien défendue, loin de la fatigue de la vie: c'est un lieu très doux pour mourir, il semble. L'initiative de cette admirable fondation, qui battait son plein deux siècles avant saint Vincent de Paul, est dû, dit la tradition. à un simple menuisier : Come Pollini.



C'est aussi un artisan fllorentin qui a fondé la « Miséricorde », la plus curieuse peut-être des institutions charitables laïques, inspirée de cet esprit mi-démocratique et mi-aristocratique des communes italiennes, et qui lui a permis depuis six cents ans d'être bienfaisante et utile, et de conserver intacts son principe, sa vitalité et son activité. La grosse cloche de la Miséricorde, à travers les siècles, n'a jamais sonné en vain; elle est restée un signe de ralliement auquel les frères, quelles que soient l'heure ou la saison, répondent toujours en nombre

1. Honnêtes gens.

voulu, prêts à endosser leur robe de toile noire, à la cagoule baissée. C'est un des spectacles curieux des villes italiennes que de voir l'escouade des frères de la Miséricorde portant une civière sur laquelle est couché un blessé ; ou, à la tombée du jour, charger, à la lumière des torches de résine, une bière sur leurs épaules. Cercueil de riche ou cercueil de pauvre, couvert de velours brodé ou de toile noire, ils l'emportent de leur pas régulier ; mystérieux comme la mort, ils passent le long des rues étroites, précédés du prêtre et de la croix, la fumée des torches marquant leur sillon ; ils conduisent le mort, soit à leur propre oratoire, soit à une église. Ces enterrements, le soir, ont un caractère qui surprend d'abord, mais auquel bientôt on arrive à trouver une espèce d'harmonie et de paix particulière. Ils s'expliquent par le fait que l'assistance des frères ne se peut guère fréquemment requérir qu'après les heures de travail, la plupart étant des *Grembiuli* [1], c'est-à-dire des ouvriers.

L'organisation de l'archiconfrérie de la Miséricorde est un modèle de sens pratique, et procède des principes mêmes qui réglaient le gouvernement de la République. Des hommes de tout rang, prélats, princes, nobles, prêtres, artisans, en font partie. Soixante-douze frères, dits *Capi di guardia* forment le corps principal ; ils sont nommés à vie à la majorité absolue. Ces soixante-douze frères sont divisés en quatre classes : dix prélats, quatorze nobles, vingt prêtres et vingt-huit artisans ; on voit la curieuse progression. La magistrature suprême, l'archiconfrérie, appartient, en mémoire des douze apôtres, à douze *Capi di guardia*, divisés eux-mêmes en deux sections, composée chacune de un prélat, un noble, deux prêtres, deux artisans. L'autorité véritable est entièrement entre les mains des *Grembiuli*, et toute la constitution tend à défendre l'archiconfrérie contre l'empiètement possible des nobles et des prélats. L'archiconfrérie se compose, en dehors de ces soixante-douze frères, d'une multitude d'adhérents et d'un nombre limité de *Giornanti* [2] ou novices. La « Miséricorde » est essentiellement catholique et religieuse

1. *Grembiuli*, ceux qui portent le *tablier*.

2. Journaliers.

dans son esprit; elle a été instituée, dit-on, en réparation des blasphèmes, et pour assurer à ses associés des mérites spirituels. Nul n'en peut faire partie qui ne jouit d'une réputation intacte. En sont exclus, les mimes, les bateleurs, les garçons d'abattoirs, les savetiers, les revendeurs et les bouffons, et l'adoption ultérieure d'une de ces professions disqualifierait immédiatement.

Les œuvres de charité sont : d'abord le soin et l'assistance aux malades de la ville et des faubourgs ; secours immédiat de jour et de nuit à quiconque a été frappé d'un accident ; transport des malades dans les hôpitaux. Un corps de soixante frères, choisis, est plus spécialement destiné à veiller les malades et à exercer la *mutatura*, service charitable qui consiste à aller changer de lit les infirmes, hommes et femmes. Chaque jour, deux fois, au son de la cloche, les frères de service se présentent pour recevoir leurs instructions : et ils s'acquittent de leurs tâches délicates avec une telle habileté, que les riches souvent sollicitent leurs secours. Obéissant à leur règlement, ils arrivent silencieusement, sous les ordres du *Capo di Guardia*, qui commande chaque escouade, et veille aux plus légers détails : décence, douceur, attention. Les moindres manquements possibles ont été prévus, et les recommandations les plus minutieuses prescrivent la prudence et la tenue à travers le trajet des rues ; une désobéissance ou une inconvenance quelconque de la part d'un frère est sévèrement reprimandée, et peut amener une sorte de dégradation, car les aspirants au titre de *Capo di Guardia* sont inscrits du numéro 1 au numéro 150, et ils avancent ou reculent selon leur assiduité, leur zèle, leur charité. Il faut, en tout état de cause, huit ans de services ininterrompus pour acquérir la qualité de *Capo di Guardia*. La plus exacte égalité règne entre les frères, la robe noire (elle fut rouge autrefois) l'assure extérieurement, et il leur est prescrit de tenir soigneusement leur cagoule baissée. Quand un d'entre eux entre dans la chambre d'un malade pour le veiller (il y arrive seulement le soir à onze heures), il salue d'un : « *Sia lodato Jesu Christo* », se signe et prend l'eau bénite ; puis, le matin venu, après avoir rendu au malade les plus humbles services que son état requiert, il s'en va,

sans s'attarder à recevoir des remerciements; bien entendu les frères ne veillent que les hommes, et aucune femme, eux présents, ne doit rester dans la chambre.

Lorsqu'ils placent le malade ou le blessé dans la civière ils s'en acquittent avec une habileté extraordinaire, et c'est merveille de les voir, après avoir enlevé de son lit une pauvre femme à qui la moindre secousse peut être fatale, descendre un escalier tournant, évitant, tant leur discipline est grande, le moindre heurt. En soulevant la civière ils disent : « *Iddio gliene renda merito* » et, quand ils se relaient : « *Vada in pace* ». Il est de tradition, selon les besoins du malade, et aux occasions dont ils sont juges, qu'ils fassent parmi les assistants une collecte à son bénéfice. Autrefois, en voyant passer la « Miséricorde », on jetait souvent l'obole des fenêtres, et, si c'était la nuit, on enflammait le papier qui enveloppait le sou ; et ces petites flammèches secourables tombaient ainsi devant les hommes noirs.

Encore aujourd'hui beaucoup de nobles font partie de la Miséricorde, et en remplissent les plus humbles fonctions. Lorsqu'il était de service, l'ancien grand-duc de Toscane quittait sans bruit sa table à l'appel de la cloche ; et le duc d'Aoste défunt, frère du roi, passe pour avoir souvent porté les morts. Le roi et le prince héritier sont du reste *Capi di Guardia* honoraires. D'importantes libéralités ont enrichi l'archiconfrérie; elle ne demande à ses associés qu'une cotisation à peu près fictive, puisqu'elle est de quelques centimes pour l'année entière. Sauf en cas de misère positive, les frères fournissent eux-mêmes leur robe. Leurs obsèques revêtent une certaine solennité. Pour continuer, après la mort, à faire partie de leur grande famille spirituelle, ils vont dormir leur dernier sommeil au cimetière de la « Miséricorde, » où tant d'hommes, qui furent empressés à soulager les misères de leur prochain, reposent.



Quand on se trouve sur la petite place où la tradition place la maison de Dante, en face d'une vieille tour toute brune, on voit une façade à l'aspect modeste. Sur une pierre carrée,

placée au-dessous d'une image de sainteté, sont gravés, en caractères très anciens, ces mots :

Elemosine per i poveri vergognosi di San Martino [1].

On entre, et on se trouve dans un oratoire, autour duquel une fresque de pourtour, divisée en lunettes, nous montre l'accomplissement des œuvres de Miséricorde. Voici, dans une chambre pauvre, toute nue et dégarnie, une femme en couches, avec son poupon blotti sous le bras droit; un couvre-pied rouge s'étend sur le lit; dans un renfoncement du mur sont posés une carafe et un verre. Debout, près de l'accouchée, un homme grave, coiffé du chaperon, s'empresse et s'occupe à lui bander le bras; un autre, assis au chevet, lui présente quelque chose à manger. La porte est ouverte, et une femme, coiffée d'un mouchoir disposé un peu comme le madras des Bordelaises, s'avance vers un visiteur charitable; celui-ci lui remet un chapon dans la main gauche, il tient un *fiasco* de vin; la femme tend les mains, en les creusant un peu, pour recevoir ces secours. Le tableau est intact, et les trois figures d'homme sont infiniment intéressantes, surtout celle du visiteur qui remet le chapon, et dont l'expression est d'une mansuétude remarquable.

Plus loin, le vieux Capponi, l'air attentif, la tête blanche, est représenté debout dans la rue; un homme lui parle, et tous deux regardent un adolescent habillé de blanc qui apparaît sortant d'une porte basse, et les pieds encore sur les marches d'un escalier au-dessous du sol. Cette porte s'ouvre dans le mur d'un bâtiment sombre; à travers des grillages épais, on aperçoit plusieurs figures inquiètes ; le jeune homme vêtu de blanc vient de faire la visite aux prisonniers.

Le même jeune homme, qui a une exquise figure d'éphèbe, et la grâce des jeunes fauconniers que Benozzo Gozzoli nous montre entourant Laurent de Médicis, revient encore sur la lunette voisine; il est occupé à accueillir des pèlerins mendiants. Dans le fond, sur une estrade, on aperçoit un lit, et, sur un dressoir, des cruchons et ustensiles de ménage. Lui, au premier plan, porte sur son costume charmant une sorte

1. Aumône pour les pauvres honteux de Saint-Martin.

de tablier court, divisé en *deux poches ;* les pèlerins, un homme et une femme, s'avancent, le grand bâton à la main, l'air lassé; la femme a une jupe courte, une sorte de mante misérable, et, sur la tête, un voile blanc surmonté d'un chapeau d'homme en feutre noir.

Un peu plus loin, réunis sur des marches, par un jour triste, des clercs, serrés les uns contre les autres, chantent l'office des morts; un homme couche dans une fosse, d'un mouvement qu'on sent lent et respectueux, un cadavre enveloppé d'une robe blanche, le capuchon blanc à pointe rabattu sur le visage; le brancardier, qui a aidé à porter le mort, détourne la tête et reçoit l'aumône que lui fait un spectateur au visage compatissant et triste.

Assistance des malades, soulagement des pauvres, ensevelissement des pauvres, les trois œuvres principales de la « Miséricorde » au xve siècle sont là devant nos yeux. Il ne paraît pas que la créature humaine ait découvert depuis beaucoup d'autres façons de soulager ses semblables.

Les *pauvres honteux*, comme l'indique le nom de ce petit oratoire si discret, modeste et caché, n'étaient pas oubliés; le dominicain S. Antonino, prédécesseur de Savonarole au couvent de San Marco, avait institué douze *Buonomini* pour en avoir soin et pitié. Ces pauvres prennent place là encore aujourd'hui, sur ces bancs appuyés au mur ; mais la requête ne se fait point verbalement ; une ouverture portant l'inscription *instanza*, est à la façade ; on y glisse les lettres qui tombent dans une toute petite sacristie attenant à l'oratoire. Aux côtés de l'autel, au fond, deux portes, effacées dans le mur lorsqu'elles sont fermées, laissent voir, quand elles sont ouvertes, l'épaisseur du fer qui en faisait des abris surs : l'une donne sur un petit escalier en échelle par lequel montent les solliciteurs (escalier qui les cache, il semble) : l'autre livre passage aux *Buonomini* qui quittent la salle de leurs délibérations. Rien, nulle part, des terribles humiliations de la publicité ou de la promiscuité grossière de la charité moderne, qui est une fonction, et non plus comme autrefois une œuvre d'amour, ou, si l'on veut, d'expiation intéressée.

Ce qui est admirable, dans l'histoire de ce passé charitable, c'est de voir la part efficace qu'ont toujours eue les humbles

au soulagement des souffrances et l'importance que le seul exercice des plus nobles sentiments leur a données. Il a fallu le génie de Dante pour rendre immortelle l'image de Béatrice Portinari, mais n'y aurait-il jamais eu de poème du « Paradiso », nous connaîtrions le nom et la vie de la pauvre servante qui avait tenu Béatrice enfant sur ses genoux ; l'effigie de l'humble *Monna Tessa*, dans la cour de l'hôpital de Santa Maria Nuova, aurait rappelé l'image de celle qui inspira cette fondation charitable, et en fut ainsi la véritable fondatrice. Toute droite, toute raide, avec des traits fins que l'âge a affaissés, la tête voilée, la servante des Portinari, les mains jointes, paraît encore murmurer ses oraisons.

***

Les villes italiennes étaient pour l'habitant comme une vaste cour commune où se continuait sa vie : un grand nombre de tabernacles, érigés dans les rues, lui permettaient de satisfaire ses instincts religieux avec la même aisance qu'à l'intérieur des églises. A Florence, la plupart de ces tabernacles, tableaux de bons maîtres, ou faïences des Della Robbia, sont des œuvres d'art charmantes et prêtent une grâce spéciale aux rues et aux endroits où ils sont situés. La « Signoria » en encourageait la multiplication, car la lampe votive qui les accompagnait toujours, aidait à éclairer la ville, et beaucoup de ces tabernacles se trouvent dans des impasses, parfois sous des voûtes ; il en est qui sont encadrés de feuillages, ou devant lesquels, dans l'anneau de fer à cet usage, est piqué un bouquet de fleurs. L'année dernière, au moment de la grande frayeur du tremblement de terre, on a vu à nu l'âme du peuple, et le cas qu'il fait encore de ses images protectrices : devant toutes s'organisèrent des autels, s'entassèrent les fleurs et les cierges, et du matin au soir, aux carrefours des rues, le peuple demeura en prière, demandant protection à la Madone. De tous les sanctuaires sortirent les images miraculeuses, et les choses se passèrent exactement comme il y a cinq cents ans, ce jour de mai 1325, lorsque la terre trembla, que des vapeurs de feu flottèrent sur la ville, et que le peuple reconnut là des signes infaillibles de périls futurs et de *grandes nouveautés*.

La « religion » italienne par excellence, et je dis ici « religion » dans le sens de profession d'une règle consacrée, est celle des Franciscains. Ils sont demeurés en communauté réelle avec l'âme de la race; ils n'ont pas pris l'air archaïque de certains autres moines; on ne s'étonne point de les voir dans les rues, avec leur pratique et fruste vêtement. Les Capucins sont avant tout l'ordre du plein air. Lorsque saint François restait de longues journées étendu en prière sur les roches de « La Vernia », il paraissait faire partie de la terre, et les lézards confiants grimpaient sur lui. Il lui fallait les cieux ouverts, la large respiration de l'air libre, pour vivre, prier et pleurer. Aujourd'hui encore, la vraie place de ses disciples est sur les routes et aux carrefours; ce ne sont point gens de cellule ou de contemplation, mais d'action simple et populaire. Beaucoup sont ignorants, ce qui ajoute, je me figure, à leur force; il y a une certaine naïveté, une certaine ignorance qui est éminemment favorable à l'action, et surtout à l'action spirituelle qui demande avant tout la conviction. Les grandes vérités morales tiennent après tout en un très petit nombre de formules, et, si l'esprit en est bien imprégné, elles suffisent amplement; comme une semence inépuisable, elles préparent des moissons sans fin. Pour moi, je n'ai jamais été choqué que des hommes simples fussent chargés d'enseigner, au contraire. Herbert Spencer a dit qu'il ne voyait aucune connexion entre savoir lire et être honnête, et rien au monde ne me paraît plus vrai. Une des plus tristes choses pour un peuple est que le Verbe ne se fasse plus entendre pour lui; c'est pourquoi il faut qu'il existe une classe d'hommes simples qui lui parlent sa langue, et en des images fortes et enfantines réalisent pour lui les choses invisibles, et le nourrissent de l'espérance dont toutes les créatures vivantes ont besoin. Ce ne sont pas les livres, ce sera toujours la parole qui aura une véritable influence sur les esprits et les âmes; parmi les contemporains, le moine qui a le plus remué l'âme italienne, qui a amené au pied de sa chaire les esprits les plus récalcitrants, est un simple Franciscain : fra Agostino da Montefeltro.

« Frate Venturino, dit Villani dans sa chronique, prêcha souvent à Florence (1335), et à ses prêches se trouvait le

peuple en grand nombre, l'écoutant quasi comme un prophète. Ses sermons n'étaient point *subtils*, ni de science profonde, mais étaient très *efficaces*, d'une bonne langue et de saintes paroles, et de nature à émouvoir les gens » ; — et voilà précisément comme a prêché et prêche aujourd'hui le Padre Agostino.

***

A l'embouchure de l'Arno, se trouve un petit pays, surgi à la lisière d'une *pinetta* qui descend presque jusqu'à la mer ; l'air y est pur et souffle souvent en tempête; c'est là que, la plus grande partie de l'année, au milieu de quatre-vingt-quatorze orphelines dont il s'est fait le père, ce fils de saint François vit, loin du bruit et de la gloire dont il a eu certes sa bonne part. Cet orphelinat du Padre Agostino est une institution vraiment curieuse, et, dans sa singularité, tout à fait franciscaine : je ne sais si elle aurait pu prendre naissance et exister ailleurs qu'en Italie. C'est une circonstance peut-être unique qu'un moine se trouve à la tête d'un orphelinat de filles; bien entendu, il en a été le fondateur, et aujourd'hui encore, l'orphelinat dépend uniquement, pour son existence, des contributions que le Padre Agostino peut y faire affluer. Il a bâti la maison, il a réuni les enfants, il a tout organisé à souhait, il n'a pas de dettes, et pour le reste il espère tout de la Providence. C'est une personnalité des plus intéressantes que celle de ce Frate, tout plein d'une aimable et joyeuse simplicité. Il entre dans la vieillesse ; son visage est un des plus clairs qu'on puisse rencontrer, tout transparent d'une belle et ardente flamme intérieure ; ses yeux sont les plus beaux du monde, caressants, sans l'ombre de sensualité ; l'expression en est virile et miséricordieuse. Grand, à l'aise dans sa robe brune, chaussé parce qu'il vit au milieu de ses orphelines, il apparaît infiniment paternel; il parle avec une abondance, une clarté, une spontanéité, une humilité charmantes. Dans la grande chambre qu'il occupe au rez-de-chaussée, plus de quarante cages remplies d'oiseaux sont rangées à terre: plusieurs pendent du plafond, juste au-dessus du bureau où il écrit. On lui fait présent d'oiseaux de tous côtés, et il les accueille

avec un vrai bonheur; il parle et rit à ce petit peuple ailé, et lui distribue des graines d'un air ravi. Un peu plus tard, faisant visiter avec fierté la maison de « ses filles » — car il ne les appelle point des orphelines, — il demande à la cuisine un morceau de pain, et se dirige vers l'étable; à sa voix, la vache tourne la tête et vient manger dans sa main, et lui, dans la pénombre de cette étable, avec son grand capuchon à éperon relevé sur la tête, il forme un tableau extraordinaire et d'un autre temps. Il aime sa vache comme il aime ses oiseaux, comme il aime toutes les créatures de Dieu.

Rien n'égale sa sollicitude pour les enfants dont il a la charge, et on peut lui appliquer une parole dite jadis à monseigneur Dupanloup : « Vous les aimez, non comme un père, mais comme une mère. » Dans le dortoir, dort toute seule, dernier agneau de ce troupeau, une enfant de moins de quatre ans; le Padre Agostino s'assied sur une chaise à côté du lit, rassure l'enfant qui s'éveille, lui passe le bras sous la tête, dans l'attitude et avec les paroles qui viendraient au cœur d'un véritable père.

Les enfants mangent avec le Padre. Lui s'assied à une table au milieu, entouré des six plus jeunes. On ne mange point en silence; le Père sait, dans son indulgence, qu'il faut, au moment du repas, se délasser et causer : il entre du reste dans les considérations les plus inattendues pour contenter ses enfants: à l'ouvroir, on est en train de confectionner des pèlerines, « car, dit-il avec bonté, il paraît que c'est la mode, et cela leur ferait peine d'être habillées autrement que les autres». Il respecte, non seulement la personnalité des enfants en bloc, mais leur personnalité particulière, et dirige chacune selon ses aptitudes ; plusieurs de ses assistantes, et la supérieure entre autres, sont des enfants qu'il a élevées : il a un piano, et celles qui montrent des dispositions prennent des leçons. Il a de leur santé un soin vigilant, et applique partout les meilleures règles d'hygiène. L'été, coiffé d'un immense chapeau de paille, on le voit se diriger vers la Pinetta suivi de ses quatre-vingt-quatorze orphelines ; et je ne crois pas qu'il lui vienne à l'idée que son rôle soit le moins du monde singulier ! J'avoue que je trouve là une preuve remarquable de la largeur d'esprit de ses supérieurs, qui, avec la même simpli-

cité qu'il y apporte, lui ont permis d'accomplir son œuvre.

Le Padre Agostino prêche encore, mais surtout dans le midi de l'Italie, où il exerce une très grande influence; il va dans les petites villes du Napolitain avec le même entrain qu'il apportait à prêcher dans les grands dômes de Florence et de Pise. Cet homme est en sympathie universelle, et il a des amis partout, catholiques et protestants, et son cœur va vers tous ceux qui ont l'âme droite, à quelque confession qu'ils appartiennent ; mais ses préférences sont pour les humbles et les pauvres: il parle d'eux avec une éloquence entraînante, et de leur générosité, et de tous les traits consolants qu'il a vus parmi eux. Il n'y a point de bassesse dans l'orgueil avec lequel il se réjouit d'être Franciscain, « *frère des pauvres* ». « On voulait, dit-il, quand j'ai pris l'habit, que je me fisse Jésuite, pour la culture, mais non, j'ai voulu être Franciscain : un *Franciscain ne possède rien* », — et il met sa main à sa calotte et l'enfonce d'un air content.

Eh bien, il me semble qu'un moine comme celui-là, avec ce mélange de bonhomie et de goûts cultivés (car les livres seraient sa passion, s'il osait), d'éloquence et de témérité, ne se peut rencontrer que dans une certaine civilisation, dans une ambiance spéciale. Rien de moins ingénu, de moins simple, en général, que nos moines français ; non pas par leur propre faute, mais parce qu'ils sont en désaccord avec la vie extérieure.

BRADA

VAINE RENCONTRE[1]

VI

Madame d'Ignicourt habitait avec sa fille un hôtel qui était la propriété de celle-ci, mais dont son mari défunt lui avait laissé la jouissance. Cet hôtel, situé boulevard des Invalides, avait l'air mélancolique et recueilli qui est le charme des vieilles demeures restées debout parmi tant de caravansérails flambants neufs. Avec ses hautes fenêtres couronnées de frontons et soulignées de guirlandes, son jardin rectangulaire et sa grille rouillée, il évoquait tout un passé d'aristocratique grandeur ou qui, du moins, n'avait pas uniquement reposé sur la richesse : il était noble et simple d'aspect.

L'intérieur de l'hôtel était, disait-on, en harmonie avec ces dehors plus respectables que somptueux : orné surtout de choses anciennes, auxquelles s'étaient jointes seulement certaines recherches de confortable, toutes modernes, qui s'y juxtaposaient sans s'y mêler et sans y détonner. La fortune, d'ailleurs, qu'avait laissée M. d'Ignicourt ne passait pas pour être des plus considérables ; ses missions diplomatiques, où il avait toujours déployé un certain faste, avaient dû ébrécher plutôt qu'arrondir son patrimoine. Sa veuve et sa fille ne pouvaient donc s'entourer que de ce minimum de luxe en

1. Voir *la Revue* du 1er juin 1896.

deçà duquel les femmes de la société contemporaine se trouvent misérables. Mais, si leur train de maison n'avait aucun éclat tapageur, elles étaient toutes deux d'une élégance personnelle qui ne le cédait à celle d'aucune femme en vue de leur monde et de leur milieu.

Ce milieu, c'était celui des grands premiers rôles de jadis, des grandes coquettes d'autrefois, en train de mûrir et de se faner, un milieu où l'argent, certes, avait pénétré déjà, mais qu'il n'avait pas encore envahi tout entier avec la banque et la finance cosmopolites.

Madame et mademoiselle d'Ignicourt, au surplus, — et bien malheureusement, — ne restaient pas toujours cantonnées dans ces régions, où la vulgarité, la démoralisation et le cynisme de notre société judéo-démocratique n'avaient encore exercé que des ravages assez superficiels. Elles faisaient de fréquentes incursions dans un monde plus mêlé, où elles trouvaient à se divertir en des fêtes somptueuses et bruyantes. Là, on voyait l'argent flirter ouvertement avec la naissance, et des gens dépourvus de la plus élémentaire éducation coudoyer les derniers représentants de la vieille France, — ceux-ci, par le fait de la contagion ou du vertige de la vulgarité, s'abaissant gaiement au niveau de ceux-là. — Déjà semblait entr'ouvert l'abîme de goujaterie où disparaîtront peut-être les restes de la société française. On trafiquait, spéculait, maquignonnait et tripotait partout. Et partout on devenait grossier. La *ploutocratie* et la *voyoucratie* commençaient, ainsi que deux formidables taches d'huile, à s'étendre sur le territoire même des élégances mondaines.

Le jour où l'on voudra personnifier les deux vrais dissolvants de notre société, on choisira certainement ces deux types : le brasseur d'affaires et le voyou. Non pas qu'ils aient eu par eux-mêmes, peut-être, une bien terrifiante puissance, mais parce qu'on n'a pas réagi contre eux et qu'on leur a lâchement cédé tout ce qu'ils ont voulu conquérir; l'honneur avec les honneurs, la fierté des sentiments avec la pureté du langage, on leur a tout sacrifié. On a offert à ces singuliers microbes, visibles à l'œil nu, un terrain de culture, et ils ont prospéré au détriment de leurs hôtes : c'était à prévoir. Tandis que s'opérait ce nivellement par destruction et

par abaissement, les mœurs mondaines ne pouvaient qu'empirer. Des vices honteux et bizarres, qui ont toujours existé, mais dont, autrefois, on osait à peine prononcer le nom, avaient commencé à défrayer les conversations, d'abord celles des fumoirs, puis celles des boudoirs, en attendant qu'ils fissent retentir les échos des salons. Un observateur attitré des élégances aristocratiques, — ou de ce qui en restait, — un délicat et galant romancier mondain pouvait avouer qu'il avait entendu des propos de jeunes filles « à faire rougir des singes », et qu'il avait rencontré des vices « qui n'ont de nom qu'aux enfers ».

Que pouvait donc bien être la candeur d'une vierge de vingt-deux ans, au milieu de tout cela? J'étais assez légitimement curieux, en même temps que passionnément désireux, de le savoir. Et je me le demandais, un soir de bal, chez madame de Rosembray, alors que je suivais du regard la jeune fille qui m'intéressait si fort. — Depuis notre commun retour, je l'avais vue deux ou trois fois chez elle, mais en présence de sa mère.

Elle évoluait avec aisance à travers la foule modérément compacte qui ondulait dans les deux vastes salons de madame de Rosembray, dont l'appartement, — un de ces appartements immenses et merveilleusement aménagés que l'on en vient à préférer même aux hôtels, — avait d'ailleurs ouvert toutes ses portes devant le flot des invités. Elle passait, droite et souriante, parmi les habits noirs et les épaules nues, toute blanche en sa robe de tulle, fleurie de roses mousseuses. Et je la guettais au passage, pour la saluer et lui demander de vouloir bien danser avec moi la valse dont on jouait l'introduction. Mais je n'étais pas seul à la guetter : j'eus le déplaisir de me voir devancer par un jeune homme, à l'air un peu timide, quoique très empressé, qui lui offrit son bras, après lui avoir parlé quelques instants dans l'attitude d'une respectueuse ou amoureuse humilité.

Quand elle eut fini de danser et qu'elle se fut assise, je m'approchai d'elle.

— J'arrive un peu tard, fis-je avec une moue de dépit. Le jeune homme pressé m'a soufflé ma valse.

— Bah ! il y en aura d'autres.

— Au fait, qui est-ce donc, ce jeune homme ?

— Vous ne le connaissez pas ? C'est pourtant la huitième merveille du monde... de notre monde, tout au moins : c'est un jeune homme vertueux.

— Comment faut-il entendre cela ?

— Oh ! d'une façon qui n'est pas déshonorante pour lui... Je veux dire que c'est un jeune homme qui s'occupe d'œuvres utiles, d'œuvres de bienfaisance, de bienfaisance sociale plutôt que religieuse. Il fait partie de cette jeunesse encore un peu chrétienne, grâce à ses origines et à ses attaches, mais émancipée déjà des vieilles croyances, et qui rêve je ne sais quelle régénération de la société par les anciens dogmes rajeunis...

— Enfin, il travaille dans le vieux neuf ?

— Je crois bien que c'est ça, fit-elle en riant.

Son rire me fut agréable : le jeune néo-chrétien m'avait procuré une sorte de jalousie aussi inquiète que vague. Je voulais en avoir le cœur net. Et, d'un air indifférent :

— Il n'est pas mal, du reste, ce monsieur.

Je le regardais, tout en parlant, et je ne le trouvais pas trop mal, en effet : un assez grand garçon à barbe blonde et à binocle, plutôt élégant et bien bâti, quoique, peut-être, un peu gauche et d'air un peu benêt... Encore ces restrictions mentales à l'éloge que je venais de faire insidieusement du jeune homme provenaient-elles, sans aucun doute, de ma jalousie involontaire et du ridicule qu'on attache, bon gré mal gré, à une réputation d'homme vertueux.

— Vous trouvez ? demanda mademoiselle d'Ignicourt.

Puis, avec condescendance :

— C'est vrai, il n'est pas mal.

— Vous savez qu'il est très amoureux ? lui dis-je en la regardant bien en face.

Elle sourit et répondit simplement :

— Oui, je le sais.

— Et...

Je m'arrêtai, ne sachant pas du tout comment donner un tour présentable à la question qui me montait inopinément du cœur aux lèvres.

— Et ?... répéta mademoiselle d'Ignicourt, très visiblement intéressée.

— Pardon ! Je suis absurde et presque inconvenant. De quoi me mêlé-je là, je vous le demande?

— Voyons, qu'est-ce que vous vouliez me dire? Je vous autorise à me parler comme un vieil ami.

— Eh bien ! je voulais vous prier de me dire... quel effet cela vous produit d'être aimée?

— Quelquefois rien du tout, fit-elle en haussant les épaules.

— Bah !

Alors, très douce, très calme, elle se leva et, me désignant, du bout de son éventail, l'angle de la cheminée :

— Mais vous avez vu, ici même, un des effets que cela peut me produire... Et maintenant, faites-moi danser.

L'orchestre venait d'attaquer une polka. Je crois bien que j'avais perdu la tête, car je me mis à valser. Sur l'observation de Lily, je m'arrêtai.

— Écoutez, lui dis-je, j'ai absolument besoin de vous parler... après m'être un peu recueilli. D'ailleurs, ici, maintenant, je ne pourrais pas...

Je l'aurais pu ou voulu d'autant moins que, toute émotion à part, je me souvenais fort bien que la maîtresse de la maison, ma clairvoyante amie madame de Rosembray, tenait pour suspecte ou dangereuse une intimité quelconque entre Lily et moi, et qu'elle avait même évité de m'en reparler, — ce qui me donnait à penser qu'elle n'avait pas cessé de s'en préoccuper.

— Ai-je quelque chance, repris-je, en allant chez vous, un certain jour, à une certaine heure, de vous trouver seule ? Et pourrai-je être reçu par vous sans vous causer d'ennui, sans vous gêner, sans vous imposer de cachotterie compromettante ?

Elle réfléchit une seconde, mais sans paraître en peine de ce que ma demande avait d'insolite ou d'indiscret. Puis elle me répondit, toujours simple et hardie :

— Venez un mercredi, entre deux et trois heures : ma mère est toujours sortie... Vous la demanderez, puis moi, à défaut d'elle. Et je vous recevrai.

Je la considérai longtemps avec une admiration qui n'allait pas toute à son gracieux visage, si bien auréolé par ses cheveux ambrés, ni à la blancheur nacrée de sa poitrine, de ses épaules et de ses bras, ni à la sveltesse harmonieuse de ses

formes, mais dont une bonne part était réservée à la surprenante assurance de ses paroles. Puis, l'ayant reconduite à sa place et saluée, je promenai mes regards sur l'assistance : sur ces femmes, pour la plupart audacieusement décolletées, dont cinq ou six, tout au plus, avaient une réputation intacte ; sur ces jeunes filles, guère moins déshabillées que les femmes, et dont quelques-unes passaient pour avoir reculé les limites du flirt jusqu'aux extrêmes confins des caresses sans danger; sur ces hommes aussi, ayant, tous ou presque tous, perdu cette aimable exagération de la politesse qui donnait tant de charme à la société d'autrefois et jetait un joli voile sur les turpitudes mondaines. Et je sentis que mon ivresse se dissipait, qu'une angoisse me venait, ou du moins une mélancolie terrible...

— Ah çà ! que faites-vous là, planté comme un point d'interrogation entre ces deux salons ?

La marquise de Rosembray venait à moi, rieuse, en sa toilette un peu sévère, mais endiamantée tout de même, de femme mûrissante qui ne veut ni se mettre en vedette ni s'effacer.

— Justement, lui dis-je, j'interroge, je scrute, j'analyse.

— Dieu bon ! Qui ? Mes invités ? Ou seulement Lily d'Ignicourt ?

— Pourquoi elle plutôt que les autres ? demandai-je en rougissant un peu.

— Parce que vous avez déjà pas mal causé avec elle.

— Alors, vous espionnez votre monde ?

— Mais non, mais non, mon cher ami. Je regarde partout, comme c'est mon devoir, pour m'assurer que personne ne s'ennuie chez moi... D'ailleurs, croyez bien que, si je me suis permis de vous donner un conseil, en passant, je ne me permettrais pas d'insister sur une question aussi délicate et qui ne me concerne en aucune façon.

— Vous avez dû savoir par madame d'Ignicourt ce qui s'est passé et comment...

— Oui, oui, le tremblement de terre ?

— Enfin, vous conviendrez bien que je n'ai pas pu soudoyer le bon Dieu...

— A qui vous ne croyez même pas, du reste...

— Mon incroyance n'a rien à voir là dedans.

— Peut-être... Mais, encore une fois, ça ne me regarde pas... Oh ! pas du tout... Heureusement !

— Femme terrible ! Faut-il que vous ayez, au fond, une mauvaise opinion de vos invités... de vos invités des deux sexes !

— Oh ! des mâles surtout !

— Bah ! les mâles tout seuls ne peuvent rien. Passons donc tout de suite du côté des dames... Combien estimez-vous, madame la marquise, qu'il y ait, chez vous, de femmes honnêtes, ce soir ?

— Insolent ! Elles le sont toutes, puisqu'elles sont chez moi.

— Oui, tant qu'elles y sont... Mais, une fois dehors ?

— Ça n'est plus mon affaire.

— D'accord... Mais enfin, combien, là, combien pensez-vous qu'il y en ait, en tout ?

— Une bonne demi-douzaine.

— Bien ! c'est à peu près mon évaluation... Donc, sur trente ou quarante femmes mariées, encore en âge de se mal conduire...

— Il n'y a pas d'âge pour les braves !

— Mais il y en a un pour les gens de goût... Mettons que ce soit cinquante ans... Je reprends mon petit calcul. Nous disons donc que, sur trente ou quarante femmes, il n'y en a guère que six ou sept indiscutablement honnêtes. A ce compte, qui est le vôtre, sur les quinze ou vingt jeunes filles ici présentes, il n'y en a guère plus de trois destinées à devenir et à rester honnêtes femmes.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci, que vous êtes excusable de voir ou de flairer le mal partout. Mais...

— Moi, j'ai flairé le mal ?

— Certes, oui ! Vous avez douté de moi... ce que je vous pardonne. Vous avez douté pareillement de mademoiselle d'Ignicourt... et je ne vous le pardonnerais que si vous me déduisiez par le menu des raisons plausibles et particulières légitimant vos suspicions.

— Mon cher, je ne doute de personne, et je ne réponds de

personne, pas même de moi... Mais j'ai toujours pensé que, pour exécuter sans danger des exercices d'équilibre sur la corde raide, comme nous le faisons toutes, dans le monde, avec nos flirts et nos coquetages, il faut un balancier, et que le meilleur balancier, c'est une croyance quelconque... Or, notre jeune personne est une âme inquiète, sous des dehors plutôt calmes; inquiétante par cela même. Et j'ai souvent été frappée de l'air distrait, un peu méprisant, dont elle écoute les lieux communs de notre morale... Quant à vous, sans faire étalage ni parade, le moins du monde, de votre incrédulité toute philosophique et de bonne compagnie, vous ne la cachez pas toujours... Eh bien! avec tout ça, si vous êtes fataliste, comme vous devez l'être... Car on est fataliste, n'est-ce pas? quand on est savant et incrédule...

— Oui, mais on prononce déterministe. Et je ne suis pas même tout à fait cela... Voulez-vous que je vous expose ma petite doctrine? Vous verrez, c'est très ingénieux. L'idée m'en est venue, il n'y a pas bien longtemps, alors que je lisais une explication détaillée des projets de constructions en fer pour l'Exposition ..

— Mon Dieu, je veux bien, dit madame de Rosembray. Avec accompagnement de musique de danse, ça ne sera peut-être pas désagréable... Seulement, je demande à m'asseoir.

— Au reste, repris-je quand nous fûmes installés dans un coin, c'est aussi simple qu'ingénieux... Le déterminisme absolu est une niaiserie scientifique. Il n'y a pas de lois dans la nature: il n'y a que des tendances. Les plus rigoureuses des règles de la nature physique elle-même ne laissent pas d'avoir encore une certaine élasticité, que nous ne percevons pas toujours, mais qui existe néanmoins. Et il en est de l'univers comme de ces constructions nouvelles tout en fer, où l'élasticité du métal peut s'exercer sans faire crouler l'édifice, ni même compromettre sérieusement la fixité de sa charpente. Eh bien! je dis que la volonté de l'homme est un de ces éléments ou de ces matériaux élastiques, auxquels un peu de latitude a dû être laissée, et qui, dans une certaine mesure, peuvent jouer, travailler, s'étendre... Et voilà pourquoi, croyant à une certaine efficacité du vouloir humain, je crois pouvoir me défendre toujours contre la tentation d'une sottise ou d'une

vilenie... D'ailleurs, je suis peut-être un sentimental, mais non un impulsif.

— Entre nous, murmura madame de Rosembray, je crois bien que c'est la même chose.

— Là, fis-je, vous êtes plus sceptique que moi !

— Non, mais je ne prends pas les mots pour des talismans, ni la science pour une égide.

— Enfin, vous admettez bien que, sans la moindre idée religieuse, et en se tenant sur le terrain solide des faits, on puisse croire qu'il y a une prime quelconque attribuée par la nature à la volonté, faute de quoi l'on ne verrait pas très bien de quelle utilité serait, par exemple, l'instinct de la conservation ? Or cette croyance peut suffire à nous préserver d'une foule d'entraînements et de folies... Quand on sait qu'il y a une prime attachée au ferme vouloir...

— Euh ! fit avec une moue fort spirituelle ma contredisante interlocutrice. Ne peut-il pas arriver que la prime la plus normale, attribuable par la nature à votre volonté, vous paraisse devoir être précisément l'objet de votre convoitise ?

Je changeai de conversation.

— Voulez-vous me dire le nom de ce grand, très grand monsieur à barbe blonde, qui porte un pince-nez et qui a presque une tête de Christ ?

— Un rival.

— Ce n'est pas cela que je vous demande, fis-je en haussant les épaules avec un peu d'impatience.

— Eh bien ! il s'appelle M. d'Ambleville.

— C'est une manière d'apôtre mondain, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas trop ce que vous entendez par là. Mais ce que je puis vous dire, c'est qu'il est homme de cœur et d'intelligence, qu'il fait un très bel usage d'une grande fortune, qu'il écrit par-ci par-là, et que, n'était ce dernier point, plus d'une mère serait heureuse...

— De lui donner sa fille, achevai-je. Entendu ! Un saint laïque et renté, quoi ! Et prêchant l'Évangile dans les journaux !

— Peut-être bien. Mais, si vous voulez être renseigné en détail sur lui et ses pareils, allez chez madame Bourgois, la mère Bourgois du Mesnil, vous savez bien ? l'ancienne nour-

rice du Parnasse, qui, depuis que le Parnasse est déchu, a pris successivement en sevrage tous les nouveaux produits de la Mode. Actuellement, le vent est au néo-christianisme. Et la bonne dame néo-christianise tant qu'elle peut.

— Vous pourrez me faire inviter?

— Très facilement.

— Je crois que ça m'amusera.

— Moi aussi, je le crois... Mais je vous ai donné assez de temps comme ça. Au revoir!

Elle me planta là. Mais je ne demeurai pas longtemps seul. Madame d'Ignicourt, qui traversait le salon, m'aperçut et vint me rejoindre.

Après quelques-uns de ces propos qui sont de style dans les relations du monde, j'eus l'idée de m'assurer, encore une fois, que la mère de Lily n'avait aucune arrière-pensée à mon égard et de sonder, du même coup, ses intentions ou ses ambitions maternelles. Justement, elle me fit observer que je ne dansais guère.

— C'est que je ne suis plus jeune, répliquai-je, et qu'il me paraît juste de laisser le terrain libre à mes cadets.

— Ma fille prétend que vous êtes un valseur incomparable.

— Elle est trop indulgente. Et je n'en aurai pas moins quarante ans l'année prochaine, tandis que le valseur avec lequel je la voyais tourner tout à l'heure doit en avoir trente à peine.

— Qui cela? demanda madame d'Ignicourt.

— Un monsieur... monsieur... Attendez donc. On m'a dit son nom...

— D'Ambleville, peut-être? fit la mère de Lily avec une sorte d'anxiété qui ne m'échappa point.

— Tout juste!... Un homme charmant, paraît-il.

— Oh! charmant!... charmant!

Elle en avait plein la bouche, de ce qualificatif *omnibus* et qui m'agaçait, dans la circonstance, au delà de toute expression! Exaspéré, mais souriant, j'insinuai doucereusement:

— Eh! je ne sais trop si je me trompe, mais il m'a semblé qu'il regardait mademoiselle Lily avec des yeux... prévenus.

Madame d'Ignicourt, au risque de se compromettre et de

me compromettre avec elle, — car elle était encore belle sous son maquillage discret, — me mit familièrement la main sur le bras, et, se penchant à mon oreille :

— Ah ! mon cher monsieur, c'est tout mon rêve !

— Bah !

— Oui. Mais voilà !... Ma fille ne veut pas entendre parler de ce garçon, qui est une perle pourtant, qui a tout, absolument tout pour lui : naissance, fortune, conduite... tout, sauf un peu trop de libéralisme, d'esprit novateur... et la fâcheuse manie d'écrire dans les journaux.

— Ce n'est rien, cela. Et je suis sûr que mademoiselle votre fille...

— Ah ! vous qui êtes dans ses papiers, et homme de bon conseil, si vous pouviez...

— Moi ? m'écriai-je, saisi. Mais... serait-il bien convenable ?...

— Oh ! vous êtes un homme marié, parfaitement sérieux...

— Eh bien ! madame, à la première occasion, je m'engage à tâter le terrain, comme on dit.

Là-dessus, je pris congé d'elle. Et, bientôt après, je me retirais, sans avoir cherché à rejoindre sa fille.

VII

Le mercredi suivant, à deux heures et demie, fort exactement, je me présentais à l'hôtel du boulevard des Invalides ; et, selon le cérémonial arrêté, je demandais madame d'Ignicourt, puis sa fille. On m'introduisit dans un petit salon Louis XVI, joliment, mais sobrement meublé, par l'unique fenêtre duquel on voyait les arbres défeuillés du jardin se profiler sur un ciel de fin d'hiver, bleu pâle et gris argent. Un feu clair brillait dans une haute cheminée de porphyre.

Au bout de cinq minutes à peine, Lily entrait, vêtue de lainage sombre, la taille admirablement prise dans un corsage tout simple, mais peut-être un peu trop collant. Elle me sourit tout de suite, sans le moindre embarras, et me tendit ses deux belles mains où brillaient quelques bagues qui ne me

semblèrent pas des bijoux de jeune fille. J'hésitai une seconde, assez surpris, un peu gêné même, par cet accueil très en dehors. Puis je baisai les deux mains, l'une après l'autre, posément, dévotement.

— Ma mère est sortie pour une heure, au moins. Nous pouvons causer... Asseyez-vous là.

— Mais... si madame d'Ignicourt rentrait ?

— Eh bien ! suis-je une pensionnaire ? J'ai vingt-deux ans passés, ne vous déplaise !... Vous avez demandé ma mère, puis moi, à son défaut, n'est-ce pas ? Dès lors, nous sommes en règle.

— Cependant, que dirai-je bien à madame votre mère, si elle rentre ou si, plus tard, elle apprend ma visite ?... Oui, que lui dirai-je pour expliquer... ? Quelle communication un peu importante, enfin, serai-je censé être venu vous faire ?

— Ah ! pour ça, par exemple, je n'y ai pas songé une minute, je vous l'avoue. Je me fiais d'instinct, sans doute, à votre ingéniosité... Et je m'y fie encore.

— Eh bien ! dis-je en regardant la jeune fille très attentivement, votre mère m'a dispensé d'être ingénieux : elle m'a fourni elle-même le prétexte dont je pourrai avoir besoin pour justifier ma présence auprès de vous, en tête à tête... Il me suffira de lui dire j'ai voulu lui obéir en profitant d'une occasion de vous entretenir seul à seule et de recommander à la sympathie de vos méditations la candidature matrimoniale de M. d'Ambleville...

Elle s'était assise non loin de moi. Elle se leva d'un mouvement brusque.

— Est-ce pour me parler de cela, vraiment, que vous êtes venu ?

Ses jolis yeux clairs s'étaient foncés de teinte tout à coup, devenant presque durs et méchants.

— Non, non, me hâtai-je de répondre. Mais, vraiment, madame d'Ignicourt, l'autre soir, un peu provoquée par moi, il faut le dire, m'a confié son désir maternel de vous voir épouser M. d'Ambleville et, d'un ton à moitié sérieux, m'a prié de vous endoctriner sur ce chapitre... Elle ignorait que j'étais le dernier à qui cette mission pût convenir.

— Ah ! je suis bien aise de vous l'entendre dire, au moins !

— Cependant, hasardai-je, mon devoir serait peut-être...

— Votre devoir? interrompit-elle. Vous n'avez pas de devoirs envers moi, que je sache.

— Soit. Mais je n'ai pas de droits non plus. Et alors...

— Pas de droits? Vous avez ceux qu'il plaît à mon amitié de vous concéder.

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle Lily, d'aller au fait par le plus court chemin? Vous n'avez pas plus de goût que moi, je le devine, je m'en aperçois, pour les propos interrompus... Eh bien! voici ce que j'ai à vous faire entendre. Vous m'avez offert, presque imposé votre amitié, à la suite d'un incident, ou plutôt d'un accident qui nous avait remis en présence l'un de l'autre, après une séparation que j'avais jugée nécessaire. Cette amitié est une faveur dont je ne suis pas digne. Car, tout en sachant que je ne puis disposer de l'avenir, je sens que je ne cesserai jamais de vous...

— Ne le dites pas! interrompit la jeune fille.

A quoi elle ajouta bien vite, avec un sourire que je n'ai vu qu'à elle, un sourire vraiment plein de candeur et de rouerie:

— Puisque je le sais... Et je suis si fière, si heureuse de le savoir!

— Vous aimez donc bien... qu'on vous aime?

— Je vous ai déjà dit que non. Cela m'est, en général, tout à fait indifférent, à moins que... à moins que cela ne m'exaspère, comme c'est le cas pour M. d'Ambleville, qui, avec la complicité de ma mère, m'assassine positivement de ses assiduités.

— Vous ne pouvez donc pas le souffrir?

— Absolument pas.

— Pourquoi?

— Parce qu'il veut m'épouser.

— Vous ne voulez donc pas vous marier?

— Comme ça? Je n'en suis pas pressée, tout au moins.

— Comment, alors?

— Ah! je n'en sais rien. Nulle part, autour de moi, je ne vois un seul homme dont j'accepterais, je ne dis pas avec joie, mais avec résignation, d'être la femme... Et c'est pour cela que je vous supplie, vous qui, le premier, m'avez fait comprendre ce que peut être l'orgueil de choisir et d'être choisie,

c'est pour cela que je vous conjure de ne pas me priver de votre amitié... Je n'ai personne à ma portée qui m'intéresse, dont le jugement me soit précieux à connaître, dont les idées se rapprochent, je n'ose dire des miennes, mais de celles que je voudrais avoir... Je ne vois partout que des fantoches, des mannequins animés, des êtres de convention, ruminant de vieux principes, ou rajeunissant maladroitement d'anciennes superstitions, comme M. d'Ambleville, ou donnant dans le panneau des nouveautés excentriques pour snobs et jocrisses... Je devinais bien qu'il y avait d'autres hommes que ceux-là. Mais je n'en avais jamais vu, jusqu'au jour où je vous ai rencontré. Vous m'avez parlé... je ne sais plus de quoi, au juste... de choses et d'autres, mondaines et extramondaines, mais sur un ton de liberté, d'indépendance, de tranquille scepticisme, ni enjoué ni triste, ni caracolant ni honteux. Et du fond de moi s'est élancée vers vous je ne sais quelle sympathie étrange, irraisonnée, despotique... Vous n'auriez eu qu'un mot à dire, je vous aurais suivi n'importe où... Car je ne suis pas la personne indifférente ou engourdie que je parais être quelquefois. J'ai l'esprit calme et rebelle à l'enthousiasme, soit! mais le cœur ardent et impatient... faute d'emploi, sans doute.

Elle ne s'était pas rassise. Et, toute droite, parlant sans gestes, les mains croisées, mais le regard beaucoup plus vif qu'à l'ordinaire, un hardi sourire aux lèvres, une teinte rosée sur les joues, elle semblait brûler d'une flamme intérieure qui la transfigurait.

Moi, debout en face d'elle, j'avais totalement oublié la résolution que j'avais prise de lui laisser voir quelque frayeur, pour elle et pour moi, quelque appréhension des angoisses que nous réservait l'avenir si nous nous abandonnions davantage sur cette pente où le hasard semblait vouloir nous pousser. J'étais tout à la joie de voir enfin vivre mon idéal et se réaliser mon rêve. Ce cœur ardent sous ce maintien simple et fier; cette grâce un peu hautaine, qui semblait abdiquer devant l'amour; cette beauté calme et cependant vivante, radieuse et souveraine, quoique imparfaite et discutable peut-être (je n'en savais trop rien), n'était-ce pas bien ce que j'avais souhaité, attendu, ce que j'avais désespéré de rencontrer jamais?

— Lily, dis-je à la jeune fille en lui prenant les mains, ce que vous venez de m'avouer rassure ma conscience. J'étais bien à peu près certain de ne rien avoir à me reprocher; et pourtant, je me demandais si je n'avais pas encouru quelque vague reproche en subissant la fatalité d'un rapprochement imprévu, au lieu d'en déjouer une seconde fois la traîtrise par une fuite nouvelle. Vous me prouvez que vous étiez la complice du hasard avant même que j'eusse pu me mettre en garde contre lui et contre vous... Mais sachez bien du moins que, près de moi, et toutes les fois que ce grand bonheur me sera donné d'être seul avec vous, vous devrez vous sentir en parfaite sûreté...

— Je n'ai nul besoin, interrompit la jeune fille en souriant, que vous me rassuriez.

— Cependant, fis-je, vous aimant... comme vous voyez que je vous aime, et sûr désormais que vous m'aimez, suis-je à l'abri d'un emportement de passion, d'un affolement subit?... que sais-je, moi? Je ne suis pas l'homme supérieur que, peut-être, vous avez cru deviner. Ma philosophie est très humaine, médiocrement austère... Et puis, que servent les principes et les résolutions dès qu'on est aux prises avec les passions? Autant dire: « Quand je serai ivre, ou quand je serai fou, je me conduirai de telle manière... » Enfin, je ne suis qu'un païen. Ça, vous le savez; mais il me semble que ce n'est pas fort rassurant non plus... Dites, ne m'avez-vous pas fait trop d'honneur? Ne m'avez-vous pas trop bien jugé?... Lily, ma chère Lily, si vous alliez vous apercevoir que vous vous êtes trompée?

— Je ne sais pas, me répliqua-t-elle, ce qu'il faut entendre par un homme supérieur. Ce que je sais bien, par exemple, c'est que vous êtes supérieur à tous les hommes, à tous les jeunes gens que je connais... car je ne connais guère que des jeunes gens, et je ne les aime pas. Vous, vous êtes un homme, et un homme d'esprit net, de volonté ferme. Cela me suffit. Vous avez des croyances... négatives, il est vrai. Mais vous y tenez et vous vous y tenez, tandis que les autres, les jeunes, ne savent ni croire, ni ne pas croire. Vous n'êtes pas frivole, et vous n'êtes pas ennuyeux. Vous ne faites pas, à tout propos et hors de propos, des plaisanteries de collégien en gaieté;

mais vous n'avez pas l'air non plus de prendre la vie plus au sérieux qu'il ne convient. Vous n'êtes pas entiché de vieilles idéesq ui ont fait leur temps et qui ne pourront plus jamais reprendre crédit; mais vous n'êtes pas non plus sottement féru de modernité ou de modernisme à outrance, comme tant de snobs de ma connaissance... Bref, je vous le répète, vous avez des sentiments sur toutes choses, à ce que je devine, précisément du genre de ceux que je tâche d'acquérir, au jour le jour. Le monde m'a paru déprimant et niais : je me suis émancipée, affranchie intellectuellement, comme j'ai pu. Ce qui m'a le plus gênée, le plus inquiétée dans cette évolution intime, c'est que les gens situés aux antipodes des régions mondaines ne me semblaient guère attirants... Enfin, je vous ai rencontré. Et alors, je me suis dit : « Maintenant je ne serai plus seule ! »

A écouter cette profession de foi, je redevins soucieux, malgré moi : j'étais rappelé au sentiment des dangers, des risques et des aventures qui nous guettaient tous deux, comme aussi à la conscience de ma responsabilité.

— Mais quel avenir nous est réservé? demandai-je.

J'avais abandonné ses mains : elle les remit d'elle-même dans les miennes.

— Est-ce qu'on sait jamais cela? fit-elle avec une insouciance affectée. Laissons-nous vivre, en attendant mieux.

Je cherchai à lire dans ses yeux le sens obscur de cette philosophique et optimiste conclusion. Mais je n'y trouvai que le reflet d'une émotion tendre et vaillante.

— Dois-je me retirer? demandai-je alors en regardant la pendule.

— Oui. Cela vaudra mieux... Parce que, si ma mère rentrait...

— Si votre mère rentrait?

— Eh bien ! vous ne pourriez pas revenir dans les mêmes conditions.

— Dans les mêmes conditions?... Je ne comprends pas trop...

— Voyons, c'est assez simple, pourtant... Si ma mère rentrait, vous seriez bien obligé de lui faire votre visite, tandis que, si vous vous en allez avant son retour, rien ne vous

empêchera de revenir mercredi prochain... sauf à l'attendre, cette fois-là.

— Merci de me souffler... Je suis si peu ingénieux, vous le voyez, que sans vous j'aurais laissé échapper cette occasion d'un nouveau tête-à-tête. Et n'eût-ce pas été dommage, vraiment, puisque c'est là désormais que sera toute ma félicité?

Il y avait beaucoup d'amertume involontaire dans cette réflexion.

Je passai la semaine à méditer sur mon étrange bonne fortune, — étrange et redoutable, car je ne pouvais me dissimuler que nous allions à quelque énorme incartade ou à un dénouement navrant. Mais le moyen de s'arrêter en chemin? Même épris moins profondément, je ne me serais pas senti le courage de rompre cette liaison naissante, qui s'était formé malgré moi, et qui avait tant d'attraits, en dépit de ses dangers.

Seulement, je me disais que, si mademoiselle d'Ignicourt avait eu plus d'expérience, elle n'eût pas exposé sa tranquillité, en même temps que la mienne, à de si rudes épreuves. De là à me demander quelle conscience ou quelle intuition d'un péril si spécial pouvait avoir une jeune fille comme Lily, il n'y avait pas loin. Et j'en vins à me poser, encore une fois, cette question : « Pèche-t-elle par ignorance ou par entraînement? » — Je me promis d'obtenir d'elle-même une réponse catégorique.

A huit jours d'intervalle, je renouvelai donc la petite comédie de la visite en partie double, avec une variante : je déclarai au domestique vouloir attendre le retour de madame d'Ignicourt, — ce qui n'empêcha point Lily de venir presque immédiatement me rejoindre dans le petit salon.

— Aujourd'hui, lui dis-je, je verrai votre mère : il faut donc que je me mette en règle et que je vous endoctrine... Çà! quelles sont vos idées sur le mariage, s'il vous plaît?

— Sur le mariage et sur les maris, n'est-ce pas? car j'en ai aussi sur les maris.

— Qui sont?

— Les maris?

— Non; vos idées?

— Tout ce qu'il y a de plus subversif. .

— Bah! voyons.

— L'homme marié n'est, ne peut être pour sa femme qu'un cornac ou un geôlier, selon qu'il l'exhibe ou la cache. Mais ce n'est jamais lui qui en aura les meilleurs sourires et les vraies tendresses.

— Alors, demandai-je, il ne faut décidément pas se marier?

— Vous savez par expérience qu'un homme n'a rien à y gagner. Les seuls, du moins, qui en tirent profit sont ceux qui se marient par intérêt : les maris entretenus. Quant à nous, femmes, c'est quelquefois par ignorance, par innocence même, que nous nous marions; c'est souvent aussi par intérêt, comme les hommes, ou par nécessité, pour devenir libres, puisque la liberté des femmes est à ce prix... Mais que ce soit pour moi le plus tard possible et que je m'y résigne avec un but défini, voilà ce que je souhaite!

— Un but défini?

— Oui, pour faire de cette liberté, si chèrement acquise, un usage déterminé... Quant à épouser un M. d'Ambleville, tout de suite, pour le simple plaisir de sortir seule... Non, non; le plus tard possible, je vous l'ai déjà dit.

— Pourtant, fis-je en m'approchant, si je n'avais pas été marié... vous m'auriez épousé? Il y a donc d'autres mariages que ceux dont vous parlez.

Elle secoua la tête d'un air triste et convaincu.

— Non, voyez-vous, ces choses-là, décidément, n'arrivent jamais. On n'a jamais la chance de rencontrer, juste au moment opportun, la personne, la seule personne au monde avec laquelle on voudrait... avec laquelle on pourrait vivre... Ou, si le fait se produit, cette chance inespérée coupe les ailes à l'amour... Je ne sais pas pourquoi, par exemple. Mais les mariages d'inclination ne tournent pas mieux que les autres, c'est notoire; et bien des gens même disent : au contraire!... Seulement, ça commence mieux.

Ce n'était décidément pas par ignorance qu'elle péchait. Et, si elle s'exposait au danger, elle semblait, du moins, fort renseignée.

— Mais... ce but défini, lui insinuai-je, ce but dont vous parliez comme d'une cause normale ou raisonnable de résignation au mariage, qu'est-ce donc?

A cette question directe, qu'appuyait un regard profond et interrogateur, Lily ne parut pas se troubler outre mesure.

— Ah! fit-elle. Cherchez!

— J'ai beau chercher, je ne trouve guère qu'une combinaison encore moins avouable que ne l'est un mariage de convenance ou d'intérêt... Une jeune fille qui se marie pour faire de sa liberté un usage déterminé, ce ne peut être qu'une jeune fille qui se marie pour... avoir, tout à loisir, un galant de son choix.

— J'en connais plus d'une dans ce cas-là.

— Et vous les approuvez?

— Je ne les approuve pas; mais je les juge excusables quand elles aiment quelqu'un sans pouvoir l'épouser.

J'eus un petit frisson, d'un caractère mixte : à moitié douloureux seulement, comme le frisson avant-coureur de certains accès de fièvre. — Il n'est jamais tout à fait pénible de se sentir aimé jusqu'au crime.

— Lily, ma chère Lily, vous venez de dire une grave parole... Si je m'en autorisais, pourtant?...

— Je ne l'ai pas laissée tomber pour cela, puisque j'en étais aux généralités... Mais je ne retire jamais rien de ce que j'ai dit, et je ne reprends jamais rien de ce que j'ai donné... D'ailleurs, est-il si extraordinaire qu'une femme veuille retenir auprès d'elle le seul homme qui lui ait plu?

Invinciblement, j'étais entraîné vers elle, attiré par elle. J'entourai sa taille de mon bras... Mais ma bouche hésita devant sa bouche, et, s'arrêtant à mi-chemin, mon baiser, par scrupule, alla se perdre dans ses cheveux, sans qu'elle eût fait pourtant un pas de retraite, un geste de défense.

— Lily, *my Lily*, murmurai-je, vous avez raison, tout est permis pour être à celui qu'on aime...

Elle rouvrit les yeux, qu'elle avait fermés en se prêtant docilement à ma caresse. Et elle me sourit d'un sourire parfaitement séraphique.

Un bruit nous tira de notre extase. Nous crûmes que c'était madame d'Ignicourt qui rentrait, et je repris une attitude correcte. Mais c'était simplement quelque allée et venue de domestique.

— Fausse alerte! me dit Lily. Cependant, comme vous êtes arrivé un peu plus tard que la dernière fois, il faut s'at-

tendre à la rentrée de ma mère... Vous savez que je vais samedi chez madame de Steinburg.

— Je m'en doute. Madame de Steinburg donne les plus beaux bals de Paris... On le dit, tout au moins, couramment.

— Et vous? Y serez-vous?

— Si vous l'ordonnez.

— Je ne devrais pas avoir besoin de vous l'ordonner.

— Dans cette cohue, vous verrai-je?

— En cherchant bien... Mais, dites-moi, vous irez... seul?

— Seul?... Ah! oui, vous voulez dire : sans ma femme? Certes!

— Toujours ou presque toujours seul, c'est bien commode... Mais alors... Non, j'allais dire une sottise.

— Dites.

— Heureusement, je n'en ai pas le temps. Voici ma mère.

Je me promis bien de savoir ce qu'était cette sottise, évidemment relative à ma femme ou à mon état d'homme marié. Mais, en attendant, je dus être aimable avec madame d'Ignicourt, à qui j'affirmai, sur un ton de plaisanterie, que sa fille et moi nous arriverions à nous entendre, même sur l'utilité du mariage dans la société. Puis je débitai quelques fadaises et billevesées courantes. Et je me retirai, assez mécontent de moi-même, parce que je me sentais sous le joug d'une passion déjà plus forte que ma probité de simple galant homme, — ou qui menaçait de l'être, — m'entraînant, de concession en concession, à une abdication complète de ma conscience et de ma volonté.

VIII

Tandis que l'hôtel de la duchesse de Saveuse entr'ouvre ses portes, celui de la baronne de Steinburg ouvre les siennes toutes grandes. Pour pénétrer dans l'un, il faut encore montrer patte blanche; pour fréquenter l'autre, il suffit d'avoir, à défaut d'une bonne renommée, une ceinture agréablement dorée. Chez la duchesse, flotte un parfum, à demi évaporé peut-être, mais toujours perceptible, de vieille aristocratie;

chez la baronne, règne l'odeur particulière de l'argent, — lequel en a bien une, quoi qu'on en dise.

Pour compléter ce parallèle, il convient d'ajouter que, si les opulents faiseurs d'affaires sont presque chez eux à l'hôtel de Steinburg, ils ne sont pas reçus du tout à l'hôtel de Saveuse. Ils ont pu pénétrer, à grand renfort de millions, jusqu'en des retranchements tout hérissés de préjugés et de traditions nobiliaires (comme la cour d'Angleterre et la cour d'Autriche, par exemple), mais ils ne forceront jamais la porte de la duchesse de Saveuse. Et je l'aime à cause de cela, cette originale et hautaine duchesse, tandis que je n'aime guère les somptuosités banales et frelatées de l'hospitalière et fastueuse baronne. — Celle-ci fait alterner chez elle les bals et les concerts. Et le tout serait superbe, s'il y avait seulement un peu moins de monde pour en jouir.

Ce soir-là, on dansait — ou l'on tâchait de danser — dans les beaux salons du Cours-la-Reine.

Lorsque j'y entrai, on éprouvait déjà la plus décourageante difficulté à saluer les maîtres de la maison. Et le mieux me parut être de se blottir en quelque recoin, pour éviter les écrasements douloureux par les gens gras et les coups de coude agressifs des femmes maigres. Après avoir sournoisement attiré devant moi un tabouret en forme d'X, qui, se trouvant à ma portée, me parut destiné par un hasard bienveillant à protéger mes pieds contre de redoutables escalades, je me tapis dans une embrasure de fenêtre où une draperie flottante me dissimulait tant bien que mal. Puis je promenai mon regard sur les crêtes de ces vagues vivantes qui ondulaient autour de moi, avec de brusques remous causés par les rencontres soudaines et les arrêts imprévus.

Tandis que j'examinais ainsi les visages, cherchant le seul qui m'intéressât, je sentis remuer le rideau qui abritait ma curiosité, puis le siège même qui défendait mes abords : quelqu'un venait de se glisser le long de la draperie et de s'asseoir sur le tabouret. En abaissant mon regard, je reconnus Lily. Posée sur le bord du siège, à demi tournée vers moi, s'éventant avec lenteur, la tête levée, la mine rieuse, elle avait une attitude infiniment provocante et resplendissait de bonne grâce, de jeunesse et de beauté, en sa claire toilette

qui laissait à nu la blancheur nacrée, incomparable, de ses épaules et de sa poitrine.

— La place est investie, fit-elle en continuant de s'éventer. Vous êtes bloqué... Ah çà! qui attendiez-vous? ou que craigniez-vous?

— Ce que je craignais? Qu'on ne me marchât sur les pieds, ni plus, ni moins. Qui j'attendais? Vous, indubitablement.

— Alors, je suis venue au-devant de votre espoir? Voilà qui est parfait. Causons. J'ai justement quelque chose à vous dire.

— Vous ne dansez pas?

— Où voulez-vous qu'on danse, avec une pareille cohue?... Et puis...

Elle s'arrêta, ayant comme une ombre soudaine au front. Et son regard, tout à coup terni, sembla chercher quelqu'un parmi la foule.

— Et puis, reprit-elle quand je me fus courbé pour l'entendre, si je dansais, il me faudrait bien accepter comme danseur, après vous et quelques autres, celui... avec qui je ne veux pas danser.

— Ah! il est ici, votre persécuteur?

— Hélas! il est partout où je suis. Et vous, vous qui êtes marié, vous êtes plus libre que moi, certes!... Tenez, voilà qui me ramène à cette chose hardie ou sotte que je voulais vous dire, l'autre jour, et que je ne vous ai pas dite...

Elle me lança un coup d'œil presque impérieux, ou tout au moins très résolu; puis, à l'abri de son éventail, elle murmura:

— Quand on est marié aussi peu que vous l'êtes, quand on peut aller et venir toujours seul, sans sa femme, il doit être bien facile de dénouer un lien si lâche, si flottant, si vague. Comment se fait-il donc que vous n'y songiez pas, n'ayant pas même la fameuse objection, l'objection classique, tirée de l'intérêt des enfants, à enjamber ou à combattre.

— Eh! j'y ai bien souvent songé, au contraire, tous ces temps-ci! Mais il faut être deux pour divorcer, comme pour se marier. Or, ma femme se trouve bien comme elle est: elle tient notamment à mon nom. Et je n'ai pas le moindre grief sérieux, légal, à faire valoir contre elle. En outre, si je

divorçais, ce ne pourrait être que pour me remarier... ce dont l'envie, soit dit en passant, ne me serait jamais venue avant de vous avoir rencontrée... Or, je ne crois pas que le divorce ait encore assez pénétré dans nos mœurs pour que mademoiselle d'Ignicourt ou sa famille...

— C'est vrai, interrompit Lily en refermant un peu nerveusement son éventail. J'avais donc raison de prétendre que, tôt ou tard, je serais réduite à cette extrémité d'épouser un M. d'Ambleville quelconque.

Très remué au souvenir des circonstances où elle m'avait parlé de ce mariage tant désiré par sa mère et tant recherché par le jeune d'Ambleville, je me penchai vers elle davantage encore et lui murmurai dans l'oreille ces paroles enfiévrées d'émoi :

— Vous n'avez pas oublié, je pense, quelle signification vous donniez à un tel mariage, et quelles conséquences il me serait permis d'entrevoir?...

— Je n'oublie jamais rien, sauf ce qui est de convention mondaine. Tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai senti, je suis disposée à le dire, à le penser, à le sentir encore... Je ne vous ai pas déclaré que je fusse prête à commettre d'entrain cette banale vilenie de me marier sans amour, simplement pour être plus libre que je ne le suis; je vous ai même déclaré le contraire. Mais il est bien vrai que, sous l'empire d'un sentiment très vif et très tendre, impossible à satisfaire dans les conditions de tutelle et de servage où m'enferme ma qualité de jeune fille du monde, je serais capable d'envisager avec audace une vilenie d'un autre genre, consistant à me marier pour avoir, non le droit, peut-être, mais la possibilité de fréquenter presque librement celui dont me séparerait toute autre solution...

Je l'écoutais, toujours incliné, comme subissant la fascination de son regard profond et doux, qu'illuminait l'ardeur de sa volonté, de sa passion. Le charme de sa voix me dominait au point que je ne pouvais même plus percevoir le danger des sophismes dont elle me versait le poison délicieux. Être aimé ainsi, par une jeune fille qu'on aime, et après avoir si longtemps, si vainement attendu l'amour, c'est être à la merci de l'heure et de l'occasion, c'est appartenir à autrui. Tout

cela, murmuré dans ce coin de salon, parmi les évolutions houleuses d'une foule élégante, avait pour moi mieux que l'attrait d'une nouveauté romanesque : celui d'une promesse alléchante. Et puis, n'était-il pas trop vrai que, jeune fille, Lily resterait hors de ma portée? Comment l'atteindre dans le sanctuaire de sa famille, dans cette citadelle défendue par tous les préjugés sociaux? Tandis que, femme, elle n'aurait qu'à me tendre les bras, derrière le rempart des conventions mondaines : toute l'artillerie des préjugés, au lieu de tirer sur moi à boulets rouges, deviendrait muette, sinon complaisante. Puisque mon mariage ne pouvait être rompu, le sien pouvait seul nous permettre d'entrevoir les joies rêvées.

Juste au moment où l'idée que j'avais d'abord jugée monstrueuse ou, du moins, déconcertante, achevait de s'installer en moi, sans avoir eu même à violenter sérieusement ma conscience, — tant il me paraissait naturel désormais que l'amour, à défaut de ses aises, eût partout ses franchises, —j'avisai M. d'Ambleville, qui cherchait à se frayer un passage vers mademoiselle d'Ignicourt; il venait enfin de l'apercevoir, après de longues et vaines recherches.

— Voici votre persécuteur, dis-je. Il m'a tout l'air de se diriger vers nous, ou plutôt vers vous.

— Il va m'inviter, mais cette cohue est un prétexte plus que suffisant pour justifier un refus.

M. d'Ambleville vint s'incliner devant elle avec une gravité souriante qui cachait mal un sentiment d'adoration inquiète, mais comme résignée. Puis, après les quelques paroles obligées sur la santé de madame d'Ignicourt, il formula, dans les termes sacramentels, l'invitation prévue. La jeune fille, alors, se retourna un peu brusquement vers moi. Et, me désignant, du bout de son éventail, la foule environnante :

— Voyons, n'est-il pas tout à fait impossible de danser?

Très surpris de cette apostrophe, j'en fus aussi très troublé : il me parut qu'il y avait là comme un appel qui me rendait l'arbitre de toute une destinée. — Les hommes d'imagination voient partout des symboles; et c'était bien de la promptitude peut-être à m'émouvoir : une valse symbolise assez mal l'existence et le mariage, — quoique la valse ait beaucoup influé sur mon propre mariage. — Toutefois, mon interven-

tion forcée était singulière et parut telle, sans doute, à M. d'Ambleville, qui me regarda avec étonnement lorsque je répondis :

— On peut toujours essayer... Ce qui semblait impossible de loin devient parfois très réalisable quand on s'y emploie résolument.

Je souriais, bien entendu, en émettant cet avis sentencieux. Mais Lily, elle, ne sourit pas et se leva tout de suite, comme si elle eût obéi à un ordre. Puis elle prit le bras de M. d'Ambleville, en s'inclinant imperceptiblement de mon côté. Et le couple s'éloigna. — Il m'eût déplu de le suivre, même du regard. Je m'en allai donc, désirant ne pas revoir Lily ce soir-là.

IX

Je rencontrai sa mère chez madame de Rosembray, deux ou trois jours après ce bal où il me semblait qu'une chose grave s'était décidée sans paroles.

— Madame de Rosembray a une idée charmante, me dit madame d'Ignicourt. Elle va offrir à ses amis un lunch hebdomadaire dans sa jolie propriété de Verdure, qui est à quatre lieues de Paris, comme vous savez. Beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles se rencontreront là...

— Ça va faire encore des mariages, interrompis-je distraitement.

— Espérons-le! fit madame d'Ignicourt avec un soupir qui ne me révélait rien de nouveau.

— Et les gens mariés, qu'est-ce que vous en faites? demandai-je à la marquise.

— A vrai dire, sauf les parents des jeunes, il n'y aura pas beaucoup de gens mariés... Cependant, il sera fait quelques exceptions, notamment pour les conjoints déparcillés, pour ceux qui se produisent volontiers dans le monde isolément...

— Bon ! fis-je en riant, j'ai des titres à invoquer.

— Soit ! Et je vous inscris, si ça peut vous faire plaisir.

— Comment donc !

— Mais, puisque vous paraissez en goût de réunions agrestes,

je vous présenterai à madame Bourgois du Mesnil, qui viendra, d'ailleurs, à Verdure : ça vous fera deux *meetings* champêtres par semaine.

Je sortis en même temps que madame d'Ignicourt et l'accompagnai jusqu'au fiacre qui l'attendait.

— Alors, vous désirez toujours, lui dis-je un peu brusquement et sans prendre la peine de chercher mes mots, que mademoiselle Lily épouse M. d'Ambleville ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que vous avez poussé un soupir significatif quand j'ai fait observer que le projet de madame de Rosembray était gros de menaces pour les célibataires. Me suis-je trompé en supposant que votre soupir s'exhalait en l'honneur de l'homme fortuné qui...

— Moquez-vous, mais c'est ainsi. J'y pense toujours, et de plus en plus. D'abord, Lily est tout à fait en âge de se marier. Et puis, elle est si difficile, si railleuse, je dirai même si méprisante, sous son air indifférent et détaché, que je perds courage. Si elle n'épouse pas celui-là, cet homme accompli et amoureux, qui épousera-t-elle ?

— C'est juste, fis-je, et il faut bien qu'elle épouse quelqu'un !... Elle épousera celui-là.

— Comme vous y allez !

— Je veux dire qu'il faut tâcher qu'elle l'épouse.

— Vous êtes décidément mon allié ?

— Pardon, chère madame ! Je n'ai aucune qualité pour intervenir auprès de mademoiselle votre fille. Et, malgré mon âge, presque respectable, puisqu'il est presque double du sien, je ne vois pas bien à quel titre, je vous le répète...

— Si fait, vous êtes en crédit près d'elle. Et je vous assure que ce n'est pas banal !... Mon Dieu, je ne vous demande pas de faire l'article à tout bout de champ. Mais un homme d'esprit et de ressource, comme vous l'êtes, peut bien trouver, de-ci de-là, quelques bons petits arguments à implanter dans une jeune tête qui ne se défend pas... Promettez-moi donc...

— Oh ! je ne promets rien de plus que ce dont je vous ai déjà donné des gages, chère madame : une neutralité bienveillante.

Sur ce mot hypocrite, je la quittai, après lui avoir fermé la portière de son fiacre et l'avoir saluée avec un respect légèrement ironique. — Je trouvais que la bonne dame manquait vraiment un peu trop de clairvoyance. Peut-être aussi mon amour-propre d'homme aimé était-il tout de bon froissé que l'on tînt en si pauvre estime mes chances personnelles de plaire.

J'avais besoin de voir Lily seul à seule, de causer librement avec elle. Plus que jamais notre situation me semblait fausse et dangereuse. Je songeai que, sans doute, madame d'Ignicourt était toujours appelée hors de chez elle, le mercredi, vers le milieu de la journée, par les mêmes devoirs de piété ou de bienfaisance. Je me rendis donc, le mercredi suivant, boulevard des Invalides. Et j'eus la satisfaction de trouver Lily encore seule.

— J'ai rencontré votre mère, l'autre jour, — lui dis-je sans baiser la main qu'elle me tendait, — et...

— Vous ne tenez pas, interrompit-elle, à la rencontrer aujourd'hui, puisque vous choisissez l'unique moment de la semaine où elle soit invariablement sortie.

— J'ai à vous parler... Les circonstances ont fait que nous sommes parfaitement édifiés sur nos sentiments respectifs... Des mots et des sous-entendus, qui ont peut-être dépassé vos intentions et les miennes, semblaient même pouvoir nous entraîner dans une voie suspecte où il n'y aurait eu ni joie ni orgueil pour notre affection. Or, je ne veux rien de pareil. Je ne vous conseillerai, entendez-le bien, aucune hypocrisie, aucun mensonge, aucune bassesse... Si vous vous résignez à un mariage d'affranchissement ou de convenance, que ce soit donc sans arrière-pensée pour ma personne... Je me reprocherais comme une vilenie, comme un crime, d'avoir paru vous encourager à quelque union de ce genre, dans l'espoir de compensations dont je profiterais... Je tiens même à vous citer mon exemple pour vous mieux montrer qu'il n'y a pas de compensations possibles à un mariage sans amour. Voyez! moi qui suis homme, plus libre, par conséquent, que vous ne le serez jamais, moi qui me suis affranchi de toute servitude conjugale, je traîne pourtant comme un boulet ce titre d'époux dont je me suis affublé en un jour de folie. Et j'avais l'excuse,

notez-le, d'un semblant de passion, d'un faux entraînement romanesque : je me suis marié parce que je me croyais engagé d'honneur à épouser celle que j'avais cru aimer. Pour vous, rien de tel...

— Il faudra cependant bien que je me marie, murmura mademoiselle d'Ignicourt, puisque ma mère et les usages le veulent. Et quand je serai mariée, cesserez-vous de m'aimer?

Je la saisis par le bras, en un irrésistible élan de passion, et :

— Comprenez donc, lui dis-je tout haletant, que je ne puis vous parler autrement que je le fais... Je serais un homme méprisable, odieux, si je vous poussais à un mariage hypocrite...

— Mais non, c'est entendu, vous ne m'y poussez pas : je m'y résigne.

Il y avait, dans le ton qu'elle avait pris pour prononcer ces paroles, un indéfinissable accent de pitié dédaigneuse, qui m'humilia peut-être autant qu'il m'étonna.

— Vous êtes donc irrévocablement déterminée? fis-je en hésitant.

— Eh! oui... à moins que vous ne puissiez m'épouser.

— Ah! si c'était chose possible!... Mais je vois, j'entends d'ici les scènes absurdes et décevantes qui me guetteraient, chaque jour, au logis, si je prétendais amener ma femme à un divorce... Cette poupée se mettrait en colère, et il faudrait la briser pour en avoir raison... Et au bout de combien de temps!..

— Alors, laissez-moi faire, dit-elle en se serrant contre moi tout à coup, et ne vous mêlez de rien... Ce que je ferai, d'ailleurs, c'est précisément ce que la raison me commanderait de faire, en l'absence de toute arrière-pensée. Je me marierai sans amour. Mais où voyez-vous de l'amour dans le mariage? L'argent, à la bonne heure! Et il y en aura, puisque M. d'Ambleville est riche... Ce n'est pas une considération à dédaigner, savez-vous bien?... même pour les gens qui se piquent, comme moi, d'indépendance et de fierté. Regardez autour de vous. Est-ce que les gens mariés qui sentent vraiment le poids de leurs chaînes ne sont pas des gens de fortune médiocre? Vous-même, mon ami, si vous avez souffert, si vous souffrez encore, n'est-ce pas, à tout prendre, parce

que votre état de maison est trop modeste pour maintenir entre votre femme et vous une distance salutaire? Vous ne vous ressouvenez que par intervalles de ces liens douloureux; vous ne vous en ressouviendriez jamais si, pendant vos capricieux séjours sous le toit conjugal, vous étiez logé à l'extrémité d'un vaste et somptueux hôtel, tandis que votre femme serait reléguée à l'autre bout. Je souffrirai donc à peine, car j'entends être très bien logée, et tout à fait au large...

Elle n'avait pas quitté mon épaule, où elle se tenait appuyée, pour me débiter ces petites monstruosités, qui recommençaient à me paraître acceptables et très vénielles. — Si elle se mariait, après tout, selon le vœu de sa mère et les usages du monde, qu'y pouvais-je faire? Plus tard... plus tard, nul, à coup sûr, ne savait ce qui se passerait, ni elle, ni moi... Alors?

— Eh bien! dis-je en l'éloignant de moi doucement, ne parlons plus jamais de cela, voulez-vous? Vous êtes maîtresse de votre personne : disposez-en... Rappelez-vous seulement que ma tendresse passionnée vous suivra partout, et qu'elle ne saurait assister avec indifférence aux progrès de toute autre affection dans votre cœur.

— Soit, répondit-elle, nous n'en parlerons plus... jusqu'au jour où, de vous-même, vous remettrez la conversation sur ce chapitre.

— Si ce jour-là doit venir, nous serons bien avancés! murmurai-je avec la curiosité de savoir ce qu'il y avait au fond de cette âme inquiétante.

— Peut-être, fit simplement Lily en souriant d'un air tranquille.

X

La première fois que je me rendis à Verdure, — une sorte de Petit Trianon plus ou moins copié sur celui de Marie-Antoinette, — je n'observai rien de particulier, tout d'abord, si ce n'est la complaisance avec laquelle madame de Rosembray me signala l'état de solitude momentanée où se trouvait

Lily d'Ignicourt, qui ne paraissait pas connaître grand monde parmi les invités de la marquise.

— Mon mari, me dit-elle, lui a tenu quelque temps compagnie. Mais il n'a pas beaucoup de conversation, vous savez, mon mari... surtout avec les jeunes filles! De sorte que la voilà seule. Vous arrivez à propos.

Il me parut que cette nouvelle attitude de madame de Rosembray avait bien pu lui être suggérée par la confiance en moi-même dont j'avais fait preuve ou parade devant elle : l'aimable femme, sa conscience étant en règle, n'eût pas été fâchée de voir ma volonté aux prises avec une bonne occasion de flirt. J'affectai la plus parfaite indifférence et ne me livrai, envers mademoiselle d'Ignicourt, qu'aux démonstrations polies strictement nécessaires. Mais M. d'Ambleville survint bientôt, qui me fournit, de compte à demi avec la jeune fille, ample matière à observations intéressantes

Dès qu'il aperçut Lily, l'homme qui commençait à m'inspirer une jalousie aussi profonde qu'inavouable prit une expression de visage pour ainsi dire extatique : jamais passion plus sincère ne se trahit plus visiblement. Son regard s'illumina, un sourire charmé entr'ouvrit ses lèvres, et le salut qu'il fit en abordant la jeune fille avait quelque chose de religieux, qui me parut être de nature à toucher le plus insensible des cœurs féminins. Aussi concentrai-je toute mon attention désormais sur l'attitude et la mimique de mademoiselle d'Ignicourt. Or je ne tardai pas à reconnaître que celle-ci faisait montre de dispositions infiniment plus accueillantes que par le passé. J'en conçus tout de suite une irritation très vive. « Quelle monstrueuse petite nature de femme est-ce donc là? me disais-je. Elle ne l'aime pas, elle ne voulait pas l'épouser sans compensation entrevue ou escomptée. Et, maintenant qu'elle a l'idée d'en faire le paravent de ses amours, elle lui sourit, elle l'encourage, elle va lui persuader qu'elle sera heureuse d'être sa femme!... Voilà celle dont je suis épris! »

Mais, tout en m'indignant contre une perversité qui me semblait à peine croyable, je ne pouvais détacher mes yeux de ce visage adoré, de cette silhouette charmeresse. Et puis, je me disais que ce genre de calcul, pour odieux qu'il soit,

n'en est pas moins fréquent. Des exemples même me venaient en foule à l'esprit. Que de galants et amoureux commerces, en effet, ne signale-t-on pas dans le monde comme ayant débuté avant un mariage de raison ! Et, si la clause n'a pas toujours été formulée, même entre les intéressés, d'une reprise éventuelle ou d'un épanouissement différé, combien de fois n'en peut-on deviner la tacite existence à travers les résignations inexplicables et les soudains revirements? Or la promesse d'un amour occulte et la joie de cette espérance sournoise primèrent bientôt tout le reste, même la jalousie inspirée par la présence d'un homme qui était appelé à devenir mon rival, il est vrai, mais aussi ma victime. Être celui qui trompe ou pour qui un autre sera trompé, que de vilenies cette perspective ne vous ferait-elle pas commettre ! que d'humiliations préparatoires ne vous ferait-elle pas endurer... surtout quand on commence à vieillir ! Et, quoique je fusse encore au seuil de la maturité, puisque je n'avais pas encore atteint la quarantaine, j'avais quelque dix-sept ans de plus que l'aimée et quelque dix ans de plus que son prétendant !

Je fus présenté, ce jour-là, à madame Bourgois du Mesnil, femme excellente et ridicule, qui a fait successivement profession de tous les engouements à la mode : grosse matrone accueillante et protectrice, dont le vaste giron fut toujours un lieu d'asile pour les débutants tapageurs et pour les triomphateurs timides. Elle en tenait alors pour les néo-chrétiens, et c'est à ce titre qu'elle m'intéressait, comme devant me fournir quelques occasions d'approcher M. d'Ambleville.

Tout de suite bien accueilli par elle, sous la caution de madame de Rosembray, je fus invité, séance tenante, aux prochaines assises du Mesnil. Et mes vœux, de ce chef, étant comblés, je ne cherchai pas à épier davantage le prétendant de Lily.

Au jour sacramentel, je n'eus garde d'être en retard : j'arrivai des premiers au Mesnil, où se tenait un raout hebdomadaire assez suivi. Là se rencontraient les gens les moins faits pour se fréquenter : car madame Bourgois, — *Nounou Hortense*, comme l'appelaient entre eux ses familiers, — invariablement éprise de toutes les nouveautés et de tous les novateurs, patronnant les unes et nourrissant, au besoin, les autres, prenant les idées jeunes en sevrage et les jeunes philosophes ou les

jeunes poètes ou les jeunes artistes en pension, ne reniait pas pour cela ses anciens dieux et juxtaposait, en un pêle-mêle étrange, les vieilles et les nouvelles idoles.

Après avoir été promené par la dame du lieu à travers ce qu'elle appelait, un peu emphatiquement, ses « gloires », après avoir constaté, une fois de plus, qu'artistes et gens de lettres ne gagnent pas grand'chose à être vus de près et que ces professionnels de l'esprit n'en ont guère à dépenser hors de leur métier, j'eus la bonne fortune de me trouver nez à nez avec M. d'Ambleville, ce qui me valut une présentation immédiate. Et, comme nous nous mîmes à parler tout naturellement de nos amis communs, — parmi lesquels madame et mademoiselle d'Ignicourt figuraient en bon rang, — madame Bourgois du Mesnil nous laissa bientôt tête à tête.

Cinq minutes de conversation suffirent à me convaincre que le prétendant de Lily n'était point un homme vulgaire. Naïf, certes, il l'était, mais seulement comme il faut l'être pour vouloir le bien et pour essayer de l'accomplir : l'absence totale de naïveté, c'est le scepticisme et, par suite, l'inertie. M. d'Ambleville n'admettait pas l'inaction résignée ; il considérait comme un devoir très strict de mettre son intelligence, son savoir, sa fortune et ses relations au service de la bonne cause, laquelle était, selon lui, celle du christianisme élargi, rajeuni par les idées modernes ; et c'était pour cela qu'il avait accepté d'abord qu'on le rangeât parmi les néo-chrétiens, d'éphémère et ridicule mémoire. Mais il n'avait pas tardé à s'apercevoir que cette petite phalange piétinait sur place, comme un chœur d'opéra, au milieu des « en avant » platoniques. Et il combattait maintenant, non pas isolé, mais un peu en tirailleur, payant beaucoup de sa personne, — et pas seulement de sa bourse, — dans les revues, dans deux ou trois journaux, dans quelques bonnes œuvres d'une portée sociale indiscutable, — l'œuvre des *Logements ouvriers*, par exemple. — Bref, il faisait de son mieux, sans grande illusion désormais sur l'importance des résultats prochains, mais sans aucun affaissement de sa droite et saine notion du devoir individuel et du devoir social. « On ne saurait supprimer le dol ni l'injustice, me dit-il, mais on peut mettre des institutions de réparation sociale à côté des iniquités sociales, comme on met l'ambulance à côté

du champ de bataille. » — Au demeurant, quelqu'un de fort sympathique, il me fallut bien le reconnaître.

Vers le début de l'entretien, le nom des dames d'Ignicourt avait été prononcé par moi, mais je n'y avais nullement insisté, préférant remettre à plus tard une allusion détaillée. Un hasard de la causerie, un de ces brusques détours de la parole, par où s'échappent et dévient les idées, ramena le nom de ces dames sur le tapis. Et M. d'Ambleville parut assez empressé vraiment à l'y maintenir. Une expression de curiosité, presque d'angoisse, parut même bientôt dans son regard timide et flottant d'honnête homme un peu myope.

— Vous connaissez beaucoup ces dames? me demanda-t-il en hésitant.

— Oui, fis-je, mais pas depuis bien longtemps.

Je lui racontai alors les péripéties du tremblement de terre et l'intimité qui en avait été la conséquence.

— Vous le voyez, ajoutai-je, il s'agit là d'une amitié en quelque sorte accidentelle. Car, en dépit des innombrables occasions que nous avions eues, ces dames et moi, de nous rencontrer, jamais, sans ce bénin cataclysme, nous ne nous fussions liés : il a fallu que le bon Dieu imprimât une forte secousse à une partie de la planète...

— Écoutez, interrompit-il, je vais vous faire une question saugrenue, presque déplacée... Avez-vous ouï parler de ma grande sympathie pour mademoiselle d'Ignicourt?

Cette question directe et imprévue ne fut pas sans me gêner, d'autant plus que je devinais fort bien chez mon interlocuteur le désir de s'assurer que je ne disposais d'aucun empire mystérieux sur la jeune fille qu'il aimait : faute de cette curiosité, en effet, ou plutôt de cette inquiétude assez naturelle, la prise à partie eût été sans excuse.

— Ma foi ! répondis-je avec une bonhomie calculée, je ne vois pas pourquoi je vous cacherais que madame d'Ignicourt s'est laissée aller, certain jour, à vanter vos mérites en ma présence... parmi lesquels mérites figurait, sauf erreur, votre inclination pour sa fille.

— Oui, fit M. d'Ambleville un peu rougissant, je crois savoir, en effet, que madame d'Ignicourt ne m'est pas hostile. Mais... sa fille elle-même?

— Ah ! répliquai-je en riant tant bien que mal, monsieur, vous me vieillissez trop! Je suis marié, c'est vrai, et vous êtes mon cadet de plusieurs années ; mais je n'ai pas encore l'âge voulu pour devenir le confident des jeunes filles !

— Pardon ! pardon !... Mais vous entendez assez que c'est un regret ou un vœu que j'exprime, et non une interrogation que je vous adresse...

— L'interrogation, en effet, serait peut-être plus utilement adressée à la personne qui, seule, a qualité pour y répondre.

Et j'ajoutai, toujours riant d'un rire quelque peu forcé :

— N'y avez-vous donc pas encore songé, vraiment ?

— Si. Et, de façon indirecte, j'ai sondé, plus d'une fois déjà, les dispositions de mademoiselle d'Ignicourt... Directement, par exemple, je n'ai pas encore osé, parce que, sauf l'autre jour, peut-être, chez madame de Rosembray, où l'on m'a fait un accueil plus encourageant, mes tentatives détournées n'ont pas précisément abouti au succès.

— Eh bien! moi, à votre place, j'aurais saisi la balle au bond... ou je la saisirais dès la prochaine occasion.

— Cette occasion va se présenter, tout justement, vers la fin du printemps. Des amis à moi, très liés avec la duchesse de Saveuse, ont comploté avec elle de me faire séjourner sous son toit en même temps que mademoiselle d'Ignicourt, durant quelques jours ou quelques semaines ; une tante de mademoiselle Lily, madame de Vertemont, est même du complot... ce qui le légitime.

— Bah ! vous êtes invité au Val d'Antrain ?

— Oui, depuis deux jours, pour la fin de juin.

Je ressentis une surprise pénible en apprenant ce complot et sa mise à exécution si proche, que, sans doute, Lily ignorait encore... Mais l'ignorait-elle, ou me l'avait-elle caché ? C'est ce que je me promis de savoir au plus tôt. Le reste m'intéressait peu, et les assises du Mesnil, qui n'avaient jamais eu beaucoup d'attraits pour moi, n'en avaient plus du tout.

Dès le lendemain, je m'arrangeai, au cours d'une visite, boulevard des Invalides, pour attirer mademoiselle d'Ignicourt en un coin de salon. Et, tout de suite, entre haut et bas :

— J'ai vu hier M. d'Ambleville : on nous a présentés l'un

à l'autre, et j'ai appris de sa bouche que vous et lui, vous allez vous trouver réunis, pour quelques jours, pour plusieurs semaines peut-être, au Val d'Antrain... Vous le saviez ?

— Oui, dit-elle en baissant les yeux sous la fixité de mon regard.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— D'abord, je ne vous ai vu qu'une seule fois depuis que la chose paraît décidée... Et puis, voyons, n'est-ce pas vous, vous-même, qui m'avez priée de ne plus jamais vous parler de cela... au moins jusqu'à nouvel ordre ?

— Eh ! fis-je d'un air sombre, croyez-vous que je sache encore ce que je veux, ce que j'ai le droit de vouloir ?

— Me voulez-vous, moi ?... Oui ? Eh bien ! laissez-moi faire.

— Ah ! m'écriai-je avec une violence très mal contenue, je vous aimerais mieux, je crois, moins hardie, moins audacieuse... ou, au contraire, plus entraînée... entraînée jusqu'à...

Elle me coupa la parole d'un geste.

— Où cela nous mènerait-il ? A un esclandre et à une impasse... C'est si vrai que, si je m'offrais, vous ne me prendriez pas, dites ?

Elle avait l'air, en effet, de s'offrir. Mais n'était-ce pas parce qu'elle était sûre de mes scrupules ? Le doute avait déjà pénétré en moi. Dérouté par le caractère imprévu et troublant de l'aubaine amoureuse qui m'était échue en partage, je ne savais plus ce qu'il fallait croire, et surtout je ne savais plus *croire*. Et, pourtant, si jamais amour dut être sincère et désintéressé, n'est-ce pas celui d'une jeune fille pour un homme marié, sans grande fortune ? Mais fallait-il admettre l'amour seul, comme inspirateur des actes et des paroles de mademoiselle d'Ignicourt, ou, avec lui, une perversité précoce, gage menaçant des dépravations futures ?

Quoi qu'il en fût, je répondis :

— Vous avez raison : il y a là une impossibilité morale et presque matérielle... Mais comprenez que je vais endurer mille tortures, vous sachant là-bas, loin de moi, occupée à vous laisser conquérir par l'homme qui sera votre mari. Vous allez vous faire sirène, pour le séduire !

— Ah ! non... Et puis, vous en avez pu juger par vous-même, ce serait bien inutile...

Madame d'Ignicourt vint nous interrompre. Mais ce bref entretien avait suffi pour raviver, avec ma jalousie, le désir immodéré, vraiment fou, de ne pas perdre de vue cette énigmatique et inquiétante Lily.

Mon plan fut bientôt fait. J'étais assez lié avec la duchesse de Saveuse pour obtenir d'elle, à l'aide de quelque manœuvre adroite, une invitation concordant avec celles qui allaient réunir, en un commun séjour, les dames d'Ignicourt et M. d'Ambleville : il ne s'agissait que de provoquer, avec à-propos, des instances polies et toutes pareilles à celles que la duchesse m'avait adressées deux ans plus tôt. J'avais dû, à cette époque, décliner son invitation, par suite d'un projet de voyage dont la réalisation était toute proche. Mais je l'avais fait de manière à montrer que j'attachais le plus grand prix à la bienveillante insistance de la châtelaine du Val d'Antrain, qui n'avait pu, dès lors, me garder rancune de mon refus. — Je me rendis donc chez elle sans tarder.

Là, prenant un air fort innocent, je gémis sur la tristesse de mon sort, qui me condamnait à errer toujours seul, l'été, en quête de distractions introuvables.

— Mais, que ne venez-vous au Val, mon cher Rentzau? Tout le monde, je vous assure, vous y fera bon visage...

Elle m'énuméra les personnes qu'elle allait héberger pendant la première partie de la saison.

— Vous connaissez presque tout ce monde-là, reprit-elle. Cependant, si vous préfériez être de la série d'automne...

— Non, non, interrompis-je avec trop d'empressement, puisque vous avez la bonté de prendre mon isolement en pitié, je profiterai sans délai de vos bonnes dispositions.

— Sans délai, c'est le mot, car je dois partir dans huit jours et recevoir mon monde dans quinze... Alors, c'est dit?... Mais quelle démangeaison vous a pris de vous faire inviter comme ça, impromptu et à la dernière heure?

Rencognée dans un grand fauteuil, où se perdait sa petite personne restée fort mince en dépit de la quarantaine bien sonnée, la duchesse de Saveuse me regardait, un sourire passablement sarcastique errant sur sa mine chafouine. — Cette femme est un diable en jupons pour l'astuce et l'ironie. Aussi ne me sentais-je pas fort à l'aise.

— Je vois que j'ai été indiscret, fis-je d'un air volontairement confus.

— Mais non, mon cher Rentzau : c'est moi qui viens de l'être... ou plutôt un peu méchante, pour ne pas en perdre l'habitude et ne pas faire mentir ma réputation.

— Méchante?... En quoi?

— En ceci : j'ai voulu vous faire croire que j'avais flairé un secret sous votre désir de villégiature immédiate, alors que je n'ai rien flairé du tout. Si je vous ai proposé un séjour d'automne au Val, c'est seulement parce que votre amie, madame de Rosembray, y doit venir un peu vers la tombée des feuilles.

Je respirai en acquérant l'assurance que la marquise, témoin gênant, ne serait pas là-bas en même temps que moi.

— Non, non, reprit madame de Saveuse, je n'ai pas deviné vos secrets... si vous en avez. Et j'aime à croire que vous n'en avez pas... D'abord, ça en ferait beaucoup chez moi. Car je sais qu'on va y marier quelqu'un, ou tâcher...

Savait-elle aussi quelque chose de mon histoire avec mademoiselle d'Ignicourt? Mes yeux avaient-ils parlé devant elle, à mon insu, lorsque je m'étais rencontré, à sa table, avec la jeune fille? En tout cas, elle ne m'en laissa rien voir. Et, heureux de tenir mon invitation, je ne cherchai pas à la faire causer davantage.

Pendant les quelques jours que j'avais encore devant moi, je n'essayai point de revoir Lily ; je préférais ne pas avoir à lui raconter ma démarche, dont je percevais vaguement les inconvénients et l'absurdité, — un Anglais dirait : l'*impropriété*.

HENRY RABUSSON

(La fin au prochain numéro.)

L'EXPOSITION DE BERLIN

L'Exposition actuellement ouverte à Berlin est destinée à faire connaître l'importance industrielle et commerciale de la capitale de l'Empire; elle n'est ni universelle, ni même nationale: elle est purement locale.

Berlin avait rêvé autre chose.

En 1879, un comité s'était formé sous l'impression produite par le succès d'une Exposition berlinoise tenue la même année; il se proposait de prêter éventuellement son appui à une Exposition universelle. Mais ce comité composé d'industriels et de commerçants, présidé par un conseiller de commerce, M. Kühnemann, ne chercha pas, avant la chute du prince de Bismarck, l'occasion de se manifester. Le chancelier était, on le savait, personnellement hostile à « ces foires internationales » qui, entre autres inconvénients, enchaînent pendant des années la liberté politique et économique des pays qui les préparent. Ce ne fut donc que vers la fin de 1890 et en 1891 que l'on songea sérieusement à discuter un projet d'Exposition à Berlin. En 1892, les chambres de commerce, les centres industriels s'occupaient de la question, et la presse

s'en emparait. L'association des commerçants et industriels de Berlin, présidée par M. Louis-Max Goldberger, se déclarait favorable à l'entreprise, et la municipalité de Berlin annonçait l'intention de la soutenir de toutes ses forces. Les adversaires de la future Exposition ne restaient cependant pas inactifs. Le parti conservateur s'élevait avec énergie contre tout encouragement donné à la spéculation, contre un renchérissement certain des denrées nécessaires à la vie, contre l'accroissement de la masse de ces prolétaires qui encombraient déjà la capitale, et il prédisait presque un bouleversement social. Les risques financiers commençaient d'ailleurs à préoccuper ; puis, les divers États de l'Allemagne ne paraissaient pas du tout disposés à contribuer à la glorification de la Prusse et de Berlin, à l'affirmation de la suprématie prussienne sur le reste de l'Empire. L'esprit particulariste se réveillant, l'entreprise parut décidément imprudente.

Des deux côtés, alors, on pressa le gouvernement impérial d'intervenir; on lui demanda d'exprimer officiellement un avis devant lequel chacun s'inclinerait. Mais le chancelier, le général de Caprivi, hésitait : il trouvait prématuré pour les gouvernements confédérés de prendre parti aussi longtemps qu'un courant, favorable ou non, ne se serait pas dessiné. Dans une lettre rendue publique, il insistait sur les graves inconvénients que présenterait l'échec d'une Exposition faite à Berlin, à laquelle certes l'Exposition de Chicago porterait préjudice. Malgré cet accueil assez peu encourageant, les présidents des associations continuèrent leur campagne et songèrent à fixer une date, 1900 par exemple; on apprit bientôt que la France s'était réservé cette année. Cette nouvelle éveilla le chauvinisme allemand, et le comte de Caprivi dut se résigner à adresser aux gouvernements confédérés ainsi qu'aux grands industriels un véritable questionnaire sur l'opportunité d'une Exposition universelle à Berlin. Quelque temps après, le Conseil fédéral de l'Empire se déclarait, à l'unanimité, hostile au projet. La Prusse elle-même, peut-être par politique, avait voté contre. Le 14 août 1892, le *Moniteur Officiel de l'Empire* annonçait que le gouvernement impérial refusait de s'occuper d'une Exposition universelle.

Déçus dans leurs espérances, les partisans convaincus du

projet abandonné se rabattirent sur une Exposition nationale allemande. Mais l'accueil qu'ils reçurent dans l'Empire leur fit bientôt prévoir un nouvel échec. Une seule combinaison était encore possible : on l'adopta, le 10 novembre, en décidant l'organisation à Berlin, en 1896, d'une Exposition locale. Cette date était choisie comme le vingt-cinquième anniversaire, pour l'Allemagne, d'une paix glorieuse. Le comité provisoire constitué, dans lequel figuraient MM. Kühnemann et Louis-Max Goldberger, adressa un appel aux industriels de la capitale. Dans ce manifeste où était exalté l'amour-propre local, on demandait aux Berlinois de prouver, malgré tout, leur vitalité et leur activité.

Le projet d'Exposition, ainsi réduit et transformé, n'était plus de nature à soulever d'opposition. La municipalité de Berlin s'y rallia, à contre-cœur il est vrai, mais avec l'espoir persistant de voir s'ouvrir en 1896 une Exposition nationale allemande. Elle fit en avril 1894 auprès du général de Caprivi une dernière tentative qui, d'ailleurs, fut inutile. Elle dut, en conséquence, se résigner, et l'accès de la future Exposition fut strictement réservé aux seuls Berlinois.



L'Exposition de Berlin, décidée en 1892 sans l'appui et presque contre le gré du gouvernement, est uniquement l'œuvre de l'initiative privée. Si le prince Frédéric-Léopold de Prusse a été autorisé par son cousin et beau-frère Guillaume II à accepter le titre de protecteur de l'Exposition, et si le ministre prussien du commerce, baron de Berlepsch, en est le président d'honneur, l'Exposition n'a cependant aucun caractère officiel. Ni le gouvernement impérial, ni la Prusse n'a contribué aux dépenses pour une part quelconque.

Depuis le 15 novembre 1892, date à laquelle ils ont été désignés par les notabilités du monde des affaires, MM. Fritz Kühnemann et Louis-Max Goldberger, et un grand entrepreneur, M. Felisch, membre de la Chambre prussienne des députés, ont formé une sorte de triumvirat, l'*Arbeits-Ausschuss*. Aidée et contrôlée dans sa tâche par un comité exécutif de dix-huit membres (le *Geschäftsführende Ausschuss*),

cette commission du travail a centralisé tous les projets dont elle a été saisie, les a étudiés, les a renvoyés à des commissions techniques afin de prendre leur avis, et a fait ensuite exécuter ceux qu'on avait adoptés. Elle a donc été le pouvoir supérieur, agissant et dirigeant. Cette organisation assez simple a facilité singulièrement la préparation de l'Exposition. Les commissions techniques, au nombre de sept, où siégeaient des hommes compétents, ont rendu les plus grands services en écartant tout ce qui était irréalisable; le *Geschäftsführende Ausschuss*, et enfin, le comité du travail ont assuré une unité et une fixité indispensables à la direction de toute entreprise.

Dans les circonstances exceptionnelles on a fait appel, pour trancher les difficultés, au *Gesammtvorstand*, c'est-à-dire à une assemblée composée de délégués élus par toutes les branches d'industrie, de représentants de la ville de Berlin ainsi que des sociétés d'architecture ou d'art. Enfin, les questions juridiques que pouvait soulever l'Exposition ont été confiées à l'examen de deux des meilleurs avocats berlinois. Rien n'a donc été négligé pour prendre des décisions promptes, entourées néanmoins de toutes les garanties.

La combinaison financière de l'Exposition semble avoir été l'objet d'une attention particulière. Dès que l'Exposition a été décidée, on s'est occupé de réunir un fonds de garantie, et, en juin 1894, on disposait d'un capital de 4 200 000 marks ou 5 250 000 francs qu'on jugeait suffisant. Cette somme a été produite par les dons volontaires des habitants de la capitale qui ont, selon leur condition sociale, versé de 500 à 50 000 marks. Ni les banques, ni la ville de Berlin, ni l'État n'ont contribué d'une façon quelconque à la constitution de ce fonds de garantie. Le gouvernement impérial n'a accordé aucune subvention. La Prusse s'est contentée d'imposer 1 100 000 marks à la construction de voies ferrées pour faciliter l'accès de l'Exposition, et elle a autorisé une loterie qui pourra donner un bénéfice d'environ 260 000 marks. La municipalité de Berlin s'est montrée plus généreuse : elle a fourni gratuitement le terrain de l'Exposition et 300 000 marks. Il faut ajouter à ces diverses sources de revenus 52 000 marks qui représentent le bénéfice de l'Exposition de 1879, et les

2 000 000 que paieront les exposants pour leurs emplacements. Dès lors, on calcule que 7 200 000 entrées qui produiraient 8 600 000 marks suffiraient, et au delà, à couvrir les dépenses. Dans le cas où les comptes se solderaient par un excédent, le bénéfice serait consacré au remboursement, jusqu'à concurrence de la moitié, des sommes versées par les exposants, et le surplus serait attribué à des œuvres d'utilité publique.

*
* *

Le choix d'un emplacement pour l'Exposition a été difficile. Sur sept emplacements proposés, deux seulement réunissaient les conditions nécessaires. L'un, situé à Charlottenburg, plaisait par la proximité de la ville et la facilité de l'accès; l'autre, le parc de Treptow, beaucoup plus éloigné du centre de Berlin, voisin des quartiers ouvriers, offrait, par la Sprée qui le baigne et par ses agréments naturels, l'avantage d'être plus pittoresque. La municipalité de Berlin à laquelle le parc de Treptow appartient — elle l'a créé à grands frais il y a vingt ans, — avait le désir d'attirer de ce côté le public, et elle promettait de donner gratuitement le terrain avec 300 000 marks. La lutte fut vive entre les partisans des deux emplacements. L'empereur, consulté, se prononçait pour Charlottenburg, la presse et l'opinion étaient partagées. Le *Geschäftsführende Ausschuss* et le *Gesammtvorstand* ayant repoussé la combinaison de Treptow, une crise s'ensuivit où faillit sombrer l'Exposition. A la suite d'élections nouvelles pour ces deux comités, Charlottenburg fut évincé et, le 7 décembre 1894, la ville de Berlin remettait à la commission du travail le parc de Treptow.

Les travaux ne commencèrent sérieusement qu'en juin 1895: sur les chantiers mêmes, on a employé jusqu'à 5 000 ouvriers, tandis que dans les ateliers 15 à 20 000 individus travaillaient pour l'Exposition. Quelques corps de métier seulement se sont mis en grève, ainsi les charpentiers, mais des concessions réciproques ont apaisé promptement les conflits. On n'a eu à déplorer qu'un très petit nombre d'accidents. Une dernière difficulté à propos de l'éclairage de l'Exposition, auquel on a fait une vive opposition dans l'intérêt des théâtres et cafés

berlinois, est venue encore troubler les esprits et les travaux. L'hiver exceptionnellement doux a permis de rattraper le temps perdu, et, dans les semaines qui ont précédé l'ouverture, chacun a fait de son mieux afin de présenter le 1er mai, au jugement du public, une Exposition terminée. Les Berlinois n'ont pu toutefois réaliser leur rêve de prouver par un exemple leur exactitude et leur ponctualité ; ils ont eu le chagrin de constater, le 30 avril 1896, que jamais, de mémoire d'homme, Exposition n'avait été moins prête la veille d'être inaugurée.



Le 1er mai, Berlin aurait dû prendre un aspect de fête. Un comité avait adressé aux habitants un appel chaleureux pour les prier de pavoiser leurs maisons; il espérait encore que des souscriptions volontaires lui permettraient de transformer en voies triomphales les rues conduisant au parc de Treptow. Malgré toutes les exhortations des journaux locaux, le succès n'a pas couronné tant d'efforts. Presque seuls, les monuments municipaux avaient arboré des drapeaux; quelques maisons de commerce et un petit nombre de particuliers ont suivi cet exemple. On a dû se contenter, pour décorer les rues, de mâts, très espacés, portant des oriflammes. On savait d'ailleurs que l'empereur, renonçant à traverser, le jour de la fête socialiste du 1er mai, les quartiers ouvriers, se rendrait à l'Exposition par eau, en remontant sur son yacht à vapeur, *Alexandra*, le cours de la Sprée. Aussi, dès le matin, une foule énorme, échelonnée sur les rives, attendait-elle avec la patience et le calme qui caractérisent les badauds berlinois le passage du cortège impérial.

Salués par des coups de canon, par les musiques jouant l'hymne prussien, et par les acclamations des membres des Sociétés nautiques locales, l'empereur Guillaume II et l'impératrice Auguste-Victoria ont débarqué, avec une suite nombreuse, au cœur même du parc de Treptow. Conduits par le prince protecteur, le président d'honneur et la commission du Travail de l'Exposition, ils se sont aussitôt dirigés vers le bâtiment principal où devait s'accomplir l'acte solennel d'inauguration.

Des fanfares sonnées du haut des tours qui dominent le dôme central annoncent leur approche. La marche impériale retentit et l'impératrice, puis l'empereur en grand uniforme de général, le cordon orange de l'Aigle noir en sautoir, le casque empanaché à la main, paraissent et viennent se placer sur un trône surmonté d'un baldaquin à plumes. Autour d'eux, devant eux, sont rangés, tous en tenue de gala, chamarrés d'or, couverts de broderies et de décorations, le prince Ferdinand de Bulgarie, en visite en ce moment à la cour d'Allemagne, les chefs des missions diplomatiques, les hauts dignitaires de l'Empire, de l'État prussien, de la Cour, les autorités militaires et municipales et, enfin, la foule des privilégiés qui ont pu trouver place dans la vaste rotonde. Au dehors, une compagnie d'honneur d'infanterie, en tenue de parade, donne le caractère militaire indispensable à toute grande fête prussienne. Le coup d'œil est splendide ; l'amour-propre berlinois est sauf; on ne pourrait déployer plus de pompe pour ouvrir une Exposition universelle.

Mais voici les trois membres du comité directeur qui s'avancent : leur simple habit noir surprend. Le premier, M. Kühnemann, remercie Leurs Majestés de leur présence et de leur bienveillance. A peine se permet-il quelques allusions à l'échec des projets plus grandioses ; toute récrimination serait déplacée. Puis M. Felisch, avec l'approbation impériale, exprime au prince Frédéric-Léopold de Prusse, protecteur de l'Exposition, la gratitude du comité. L'occasion est trop belle pour rappeler au fils du « prince rouge », du prince Frédéric-Charles, les victoires de son père, il y a vingt-cinq ans, et la défaite de la France : l'orateur n'aurait garde de la laisser échapper. Puis, au milieu de l'inattention générale, M. Louis-Max Goldberger prononce une dernière harangue. Plus modeste, il se contente d'adresser des remerciements à de moins hauts personnages, au président d'honneur de l'Exposition, baron de Berlepsch, et à la ville de Berlin.

L'empereur, dont la figure est restée impassible et sévère, autorise d'un signe son ministre du commerce à déclarer l'Exposition ouverte ; les machines devraient, selon le programme, entrer en activité, mais elles ne sont pas même installées. Au milieu de chœurs d'allégresse auxquels la voix puissante

d'un orgue donne un caractère religieux, Guillaume II, l'impératrice et leur suite commencent une promenade rapide à travers les galeries du bâtiment principal, où d'ailleurs peu de sections offrent un autre spectacle que celui de caisses encore fermées. Ils traversent ensuite le parc, et, après un léger lunch, regagnent le débarcadère où les a déposés leur yacht de plaisance. Des vivats enthousiastes retentissent; l'*Alexandra*, environné d'une multitude d'embarcations, suivi d'un torpilleur (dont la présence à cette fête du travail pacifique reste inexpliquée), descend lentement la rivière. Seul, à l'avant du bateau, au pied du mât où flotte le pavillon pourpre du roi de Prusse, — Guillaume II, suivi des regards de toute la foule, répond par de brefs saluts militaires aux ovations que soulève son passage.

***

Au-dessus des arbres du parc de Treptow s'élève, visible de très loin, un dôme rond, étincelant par son toit en aluminium, et flanqué de deux hautes tours minces. Le bâtiment dont il est le centre, conçu dans un style hispano-mauresque, évoque, chez un Français, le souvenir du Trocadéro. La colonnade demi-circulaire qui orne la façade complète l'analogie. Mais, comme dans la plupart des monuments berlinois, la largeur est exagérée pour la hauteur, et l'ensemble est lourd. Une abondance excessive d'enjolivements, de balcons, de galeries aériennes couvertes, disperse l'attention et diminue l'effet produit. La couleur blanche de l'édifice donne un aspect clair et gai, et s'harmonise assez bien avec les toits rouges des galeries. Une succession de bassins, des pelouses et des parterres de fleurs descendent vers un grand lac rectangulaire, animé par des gondoles et des embarcations de tout genre, et dont l'extrémité est dominée par un vaste hémicycle exécuté dans le même goût que le bâtiment principal et qui lui fait face. C'est le restaurant élégant de l'Exposition. A la partie centrale s'élève une large tour qui, par sa structure, ne dissimule pas le rôle qu'on lui a assigné, celui de masquer un réservoir.

Les architectes berlinois ont, dans cette partie de l'Exposi-

tion, déployé toutes les ressources de leur imagination, mais, sauf le bâtiment réservé aux industries physiques et chimiques, d'un genre assez nouveau, les autres constructions ne marquent aucun progrès sur ce qu'on a pu voir dans les Expositions de ces dernières années.

Le bâtiment central contient la plupart des groupes entre lesquels sont répartis les divers objets exposés, comme par exemple les porcelaines, les tissus, les cuirs, les arts décoratifs, les machines, etc. Un pavillon spécial est affecté aux industries physiques, chimiques et photographiques ; un autre à l'alimentation ; l'hygiène, l'instruction, l'assistance publique sont également à part ; les diverses branches d'industrie auxquelles le développement des sports à la mode a donné naissance sont réunies dans le « Palais des sports ».

A côté de cette partie technique qui, à Berlin comme ailleurs, attire peu le public, le parc de Treptow contient deux expositions spéciales, l'exposition des pêcheries et l'exposition coloniale. Le comité directeur n'a pas manqué de saisir cette occasion de donner un caractère national à une œuvre purement locale. Le gouvernement impérial, sortant ici de sa réserve, a contribué largement à l'installation des deux sections. Le désir personnel de l'empereur est, comme on sait, de développer chez ses sujets le goût des entreprises lointaines et des choses maritimes. L'éclat dont l'inauguration du canal Empereur-Guillaume a été entouré, la bienveillance inaccoutumée alors témoignée aux membres du *Reichstag*, les évolutions et les manœuvres que les bâtiments allemands ont exécutées, en quelque sorte, pour les députés, tout était destiné à intéresser le parlement d'Empire à la marine, pour préparer l'adoption des projets d'accroissement de la flotte. Comme l'effet a été médiocre sur le parlement, on cherche maintenant à gagner le public et à diriger son attention sur tout ce qui touche à la mer. Sous la rotonde du bâtiment central ont été placées les reproductions des divers types de la marine impériale ; on a cherché à faire du pavillon des pêcheries une véritable attraction par sa décoration pittoresque de filets et par les objets exposés. On a songé, en outre, à prendre le Berlinois par son faible, par l'estomac, en annexant à la section maritime, sur les bords de la Sprée,

un restaurant où sont dégustées, à des prix très modiques, toutes les sortes de poissons de mer, au son de la musique d'une des divisions navales de la flotte.

L'exposition coloniale est destinée à prouver l'existence réelle des colonies allemandes. Placée sous le protectorat du président d'honneur de la Société coloniale allemande, duc Jean Albert de Mecklembourg-Schwerin, elle a nettement un caractère officiel. L'organisateur principal, le comte de Schweinitz, s'est distingué en Afrique, il y a quelques années, et passe pour un des plus chaleureux partisans de l'expansion coloniale; il a donc mis tous ses soins à présenter au public un ensemble complet et curieux. A grands frais ont été amenés des indigènes du Cameroun, du Sud-Ouest africain, de l'Afrique orientale allemande et de la Nouvelle-Guinée, c'est-à-dire de toutes les régions protégées ou annexées par l'Allemagne. On a reproduit des villages du Cameroun et de la Nouvelle-Guinée, on a reconstruit enfin une partie d'une forteresse indigène prise d'assaut, en 1892, par le comte de Schweinitz, dans l'Afrique orientale; c'est le « Tembe Quikurru qua Sikki », dont les hautes palissades surmontées d'imitations de crânes humains offrent un coup d'œil assez nouveau. La vie des Européens dans les régions tropicales est représentée sous les aspects les plus favorables. Une habitation, destinée à devenir le palais du gouvernement à Togo, est livrée, avec tous ses aménagements intérieurs, à la curiosité du public; elle est fort séduisante. L'exposition des produits les plus riches des colonies et des échantillons variés de la faune et la flore tropicales, devant des peintures de paysages charmants, achève de démontrer l'utilité des expéditions coloniales.



Telles sont les parties instructives de l'Exposition. Elles ne couvrent qu'une surface restreinte du parc de Treptow, et les attractions proprement dites ont presque plus d'importance. Il en est une, très réussie, où l'on se propose encore d'instruire en amusant : c'est la reproduction, sur un lac artificiel, des manœuvres et combats de la flotte allemande. Les divers types de vaisseaux, cuirassés, croiseurs, torpilleurs, etc., sont très

exactement figurés par de petits bâtiments de trois à quatre mètres de longueur, mus par l'électricité. Cette flottille en miniature échange des signaux et des coups de canon, et ses évolutions sont amusantes. Le prince amiral Henri de Prusse n'a pas manqué d'assister à ce spectacle nautique, lors de sa visite à l'Exposition, et l'empereur Guillaume, plus marin encore que son frère, a déjà passé l'inspection de ces nouvelles forces navales.

Une reconstitution, dans leurs véritables dimensions, du yacht de l'empereur, le *Hohenzollern*, et de la moitié d'un transatlantique, complète la partie maritime de l'Exposition industrielle de Berlin.

Depuis le succès obtenu, il y a des années, à Turin, par un village moyen âge, et en 1889, à Paris, par la Bastille et la rue Saint-Antoine, toutes les Expositions ont cru devoir offrir à leurs visiteurs quelque chose d'analogue. Le « vieil Anvers » à fait le charme de l'Exposition belge de 1894; Prague, en 1895, Cardiff et Rouen, en ce moment même, ont eu soin, pour leurs expositions locales, de flatter le goût du public pour ce genre de résurrection du passé; Berlin a suivi ces exemples. Mais le « vieux Berlin » est fort peu réussi. Le style des maisons et des monuments du milieu du XVIIe siècle n'a rien de gracieux ni d'original, et la reconstitution ne présente pas même d'intérêt historique. Rien, en effet, n'a subsisté, dans cette ville de briques, de l'époque du Grand Électeur, et comme les documents conservés ne fournissent que des indications incomplètes, on a dû chercher des modèles à travers le Brandebourg. La reproduction des intérieurs berlinois et des industries locales étant impossible, les maisons sont occupées d'une façon quelconque : on y vend des écrans japonais et des bibelots indiens, on y débite surtout de la bière. Seuls, les costumes des marchands, garçons et filles de brasserie, donnent un peu de couleur locale.

Si le *vieux Berlin* présente un agrément médiocre, *le Caire* obtient le plus légitime succès; ce coin d'Égypte plaît chaque jour davantage au public par son pittoresque et son animation. On y retrouve tout naturellement la rue devenue classique, avec ses maisons à moucharabiés, ses bazars, et ses cafés où des bayadères exécutent la danse du ventre. On voit

aussi, et cela pour la première fois, des copies exactes de certains monuments égyptiens : les portes d'El Tout et de Bab-es-Zuweleh, les mosquées Kait-Bai et El Maai-Jad, les temples d'Edfu et d'Isis, même une pyramide en réduction contenant le tombeau d'un Pharaon, ont été imités avec le plus grand soin. Des palmiers, ou plutôt des troncs de sapins revêtus d'écorce de palmier, et portant des feuilles expédiées sèches d'Égypte et peintes à l'huile, sont plantés de-ci de-là, et donnent l'illusion d'une oasis, d'autant plus complète que le sol de Brandebourg fournit le sable naturel. Et dans ce cadre crient, dansent et courent des marchands, des derviches tourneurs, des âniers et des chameliers. Le khédive s'est intéressé à cette entreprise : il a envoyé ses collections particulières d'armes anciennes, autorisé ses musiciens personnels à donner des concerts à Berlin, et favorisé le recrutement d'une centaine d'indigènes. L'empereur Guillaume, passé maître en ces sortes de manifestations, n'a pas négligé de remercier, par télégraphe, le 1er mai, Abbas-Hilmi de son obligeance.

Pour l'amusement plus grossier de la foule, le comité directeur de l'Exposition a réuni, comme on l'a fait pour la première fois à Chicago, sur un terrain compris dans l'enceinte de l'Exposition, des manèges, des ménageries, des panoramas et tous les agréments d'une fête foraine. Il a enfin multiplié, sûr de flatter ainsi le goût public, le nombre des endroits où l'on peut se désaltérer et satisfaire son appétit. Jamais Exposition n'a renfermé autant de restaurants, cafés, brasseries et débits de toute sorte et d'un aspect extérieur aussi varié.

Les tavernes bavaroises, les cabarets du Tyrol, les hôtelleries du Spreewald se disputent les consommateurs, avec leurs servantes en costume national et leurs aménagements coquets et confortables. Partout, en somme, on mange et on boit : de tous côtés s'élèvent des pavillons de dégustation. On a même installé une cuisine populaire qui, pour dix pfennig ou dix centimes et demi, fournit une portion de soupe, poisson, viande ou légumes. Et puis, comme toutes les joies du monde ont une fin, et comme cette fin doit être représentée, dans une exposition, aux yeux d'un peuple philosophe, il y a quelque part un petit musée de cercueils, où le visiteur peut

choisir, selon ses goûts et sa bourse, le modèle du lit d'éternel repos. Les plus beaux cercueils sont ceux qui ont pour pieds des pattes de lion.

***

Que faut-il penser de l'Exposition et quelles en sont les chances de succès?

L'Exposition de Berlin produirait une toute autre impression si elle était moins dispersée; plus originale, elle plairait davantage. On a cru en grossir l'importance en lui attribuant une superficie de plus de 900 000 mètres carrés, et l'on espérait lui donner un charme particulier en l'organisant dans le parc de Treptow. Mais, qu'est-il arrivé? Dans un cadre trop vaste, même pour une Exposition universelle, l'Exposition berlinoise est perdue. Ses diverses parties sont éloignées les unes des autres par des distances exagérées. La végétation abondante du parc de Treptow, une rareté assurément dans les environs de Berlin, a contribué à l'éparpillement. Pour respecter les plantations, il a fallu soit accumuler les bâtiments de toute sorte dans les clairières, soit les isoler au milieu de la verdure : dans les deux cas, on les découvre difficilement.

L'Exposition, enfin, n'offre rien de nouveau à ses visiteurs. On y chercherait vainement une idée originale ou la mise en œuvre originale d'une idée ancienne. Les Berlinois ne se sont pas mis en frais d'imagination, ils n'ont pas su donner leur marque personnelle. La reconstitution du « vieux Berlin » et du « Caire » est une adaptation ou une imitation de ce qu'on a fait ailleurs. L'exposition coloniale ressemble beaucoup à ce que les Parisiens ont vu en 1889 sur l'esplanade des Invalides. La naumachie, si appréciée à Treptow, et qui attire la foule, est une invention anglaise, connue déjà à Londres depuis des années. En somme, rien ne procure une sensation imprévue.

A vrai dire, ces deux défauts frappants de l'Exposition contribueront à son succès local. Les Berlinois sont flattés de posséder à leur tour, chez eux, ce que le monde entier a déjà vu ailleurs, et surtout les attractions qui ont fait courir tout

Paris. La superficie même de leur Exposition, la plus grande que l'on ait jusqu'ici connue en Europe, satisfait leur amour-propre. Ils goûtent les agréments naturels du parc de Treptow, qui donnent une bonne impression des environs de la ville. Charmés et très surpris d'avoir achevé avec leurs seules ressources et malgré tant de difficultés une œuvre qu'ils ne se croyaient pas capables d'entreprendre, ils pensent volontiers que l'univers s'en occupe : les commentaires les plus indifférents des journaux étrangers leur procurent une joie, mais cette joie ne se manifeste pas d'une manière bruyante ni gênante. Le calme est encore plus grand à l'Exposition que dans la ville. Chacun se recueille dans la contemplation muette de ce qui l'entoure, et n'exprime que par des interjections discrètes les sentiments qu'il éprouve. Dans la foule qui se presse dans les rues du Caire, autour des nègres des colonies, pas un bruit, pas une explosion de gaieté. On regarde en silence, on passe sans mot dire. Seules les musiques militaires jettent quelque animation ; qu'elles se taisent brusquement, on se croirait dans un cimetière. Il semble, pourtant, que les Berlinois s'amusent, bien qu'ils soient aussi graves, juchés sur le dos d'un chameau, que devant les cercueils à pattes de lion.

***

Les Berlinois, depuis le 1er mai, ont montré un réel empressement à se rendre au parc de Treptow ; mais cela durera-t-il? Il est probable que le mouvement se ralentira, l'Exposition ayant l'inconvénient de coûter fort cher : si l'entrée dans l'enceinte même est bon marché (elle est fixée à soixante centimes environ), une taxe particulière, assez élevée, est toujours perçue pour chaque « attraction ». La visite complète des curiosités peut coûter de douze à quinze francs par personne. Le Berlinois, économe comme tout bon Allemand, viendra une ou deux fois à l'Exposition, et ne se dérangera plus.

Les organisateurs de l'entreprise espèrent que les provinciaux et les étrangers assureront le succès financier de l'Exposition industrielle de Berlin. Les dépenses ont été très élevées : elles dépassent huit millions de francs, somme considérable si l'on songe que des Sociétés privées ou des entrepreneurs ont

supporté les frais de toutes les attractions. On a compté, pour assurer le remboursement des avances et du fonds de garantie, principalement sur le produit des entrées. Des calculs faits sur les résultats des expositions antérieures de Berlin, de Paris et de Chicago ont établi qu'une moyenne de 48 000 visiteurs serait nécessaire pendant cent cinquante jours : pour l'atteindre, on escomptait les dimanches et jours de fête qui pourraient amener chacun 240 000 personnes, et rétablir éventuellement l'équilibre. Ce chiffre de 48 000 visiteurs quotidiens ne semblait pas exagéré : on attendait, à Berlin, pendant la durée de l'Exposition, 20 000 voyageurs par jour. Un bureau spécial centralise les renseignements relatifs aux logements ; malheureusement jusqu'ici toutes ces espérances ont été déçues. Le chiffre d'entrée le plus fort qu'on ait relevé pendant les fêtes de la Pentecôte, par un temps magnifique, a été de 200 000. 6 000 individus seulement sont arrivés à Berlin en une semaine entière, au lieu de 20 000 par jour.

On s'est donc fait bien des illusions sur les bords de la Sprée. Assurément les Prussiens, les habitants des États de l'Allemagne du Nord, Hambourgeois, Mecklembourgeois, Saxons, viendront à l'Exposition. Mais l'Allemagne du Sud pourrait bien s'abstenir. L'Exposition ouverte, il y a peu de semaines, à Nüremberg, et dont l'inauguration a donné lieu à des manifestations particularistes significatives, retiendra sans doute Bavarois, Badois et Wurtembergeois.

Berlin exerce, il est vrai, un certain prestige sur l'Allemagne. Le désir de connaître la capitale de l'Empire, le besoin d'en étudier l'importance et le développement économiques décideront bien des gens à entreprendre le voyage de l'Exposition. Une réclame savante a éveillé la curiosité ; des réductions considérables de tarifs ont été consenties, sur les instances de la Prusse, et après de pénibles négociations, par les chemins de fer des divers États allemands. Il est donc possible que l'Exposition industrielle de Berlin attire les Allemands, mais cela n'est pas absolument sûr. Il est très douteux qu'elle attire les étrangers. Berlin n'est pas une ville de plaisirs. On ne parle pas de la « vie berlinoise » comme on parle de la vie parisienne. Ni la gaieté des habitants, ni la beauté des environs, ni la magnificence des monuments, n'ont rendu célèbre

la capitale de l'Empire. Et qu'on vienne, après tant d'expositions plus belles, plus imposantes, moins locales, pour admirer seulement les produits industriels berlinois, cela n'est guère vraisemblable. Ceux que leurs intérêts appellent en Allemagne profiteront peut-être de la circonstance pour passer par Berlin, tels les Anglais, les Belges. Les Américains, que fascine de plus en plus l'Allemagne impériale, seront certes les plus nombreux. Russes, Danois, Suédois, s'arrêteront peut-être au passage. Les races latines ne se dérangeront pas.

Autant donc qu'il est possible de préjuger, plusieurs mois avant la clôture, les résultats de l'Exposition, on a le droit de supposer qu'ils seront peu brillants. Que les circonstances soient défavorables, que l'été soit pluvieux, la débâcle financière est inévitable. Devra-t-on, même dans ce cas, regretter à Berlin de s'être lancé dans cette aventure? Sans doute l'amour-propre local sera blessé, mais l'impulsion donnée depuis quatre ans à l'industrie berlinoise ne demeurera pas sans effet utile. Et, tout compte fait, il est très honorable pour l'industrie berlinoise et pour la ville de Berlin d'avoir conçu cette entreprise, et de l'avoir exécutée avec leurs seules forces.

X X.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin 1896

LIVRAISON DU 1ER MAI

LIVRAISON DU 15 MAI

LIVRAISON DU 1er JUIN

LIVRAISON DU 15 JUIN



LA REVUE DE PARIS. — 15 Juin 1896.

Dans la REVUE DE PARIS paraîtront :

ROMANS

Le Feu
PAR GABRIEL D'ANNUNZIO

Quinze ans de Mariage
PAR ALPHONSE DAUDET

L'Ile d'Amour
PAR ANATOLE FRANCE

Deux Jeunes Filles
PAR LUDOVIC HALÉVY

Ramontcho
PAR PIERRE LOTI

Le Jardin secret
PAR MARCEL PRÉVOST

L'Ange et la Sphinge
PAR ÉDOUARD SCHURÉ

Les Deux Rives
PAR FERNAND VANDÉREM

NOUVELLES

Le Procès Larroque
PAR HENRY BECQUE

Le Nostalgique
PAR GUSTAVE GEFFROY

Éric
PAR ABEL HERMANT

Ivraie humaine
PAR PAUL HERVIEU

Le Carnaval de Nice
PAR PAUL MARGUERITTE

M. de Boistulbé
PAR HENRY MEILHAC

Le Passé
PAR GEORGES DE PORTO-RICHE

La Tentatrice
PAR J.-H. ROSNY

BULLETIN D'ABONNEMENT A « LA REVUE DE PARIS »

Je déclare souscrire à un abonnement de ____________,
à dater du __________, *pour la somme de* __________,
que je joins ci-inclus.

SIGNATURE :

Nom ____________________,

Adresse ____________________

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
Paris	48. »	24. »	12. »
Départements.	54. »	27. »	13.50
Étranger (Union postale)	60. »	30. »	15. »

Mettre ce Bulletin sous enveloppe à l'adresse de
M. le Gérant de la **Revue de Paris**, 85 *bis*, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

CANAL DE SUEZ

Assemblée du 2 juin 1896

Extrait du Rapport du Conseil d'administration

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, rue Charras, 9, à Paris.

L'année 1895 a été prospère au point de vue du transit. Les recettes de la navigation sont en amélioration de 4.299.054 fr. 34 c., comparées à celles de l'année précédente. Contrairement à une opinion souvent exprimée, le trafic commercial fournit la plus grosse part de cette augmentation, soit 2.173.054 fr. 34 c., tandis que le mouvement spécial occasionné par l'expédition de Madagascar et par l'envoi des troupes italiennes en Abyssinie a produit 2.126.000 fr.

La recette totale de l'exercice s'est élevée à 80.702.787 fr. 35 c. Ce résultat favorable nous a permis, tout en vous proposant une amélioration appréciable de revenu, d'effectuer un prélèvement de 3 o/o en faveur de la réserve et d'augmenter la dotation du fonds de renouvellement du matériel. La répartition du solde bénéficiaire fait ressortir un revenu net de 92 fr. 50 c. par action.

3.434 navires ont transité. La navigation de nuit à l'aide de la lumière électrique a été effectuée par 3.266 navires, soit 95,1 o/o du total. La moyenne du séjour des navires dans le canal a été de 19 h. 18 m. : c'est, relativement à 1894, une diminution de 37 minutes.

La ligne entière du canal et ses gares, la rade et le chenal de Port-Saïd ont été entretenus en bon état de navigabilité, à la profondeur normale, par les dragages ordinaires. Les travaux de la première phase d'amélioration ont suivi leur progression ; pour les terminer, il reste à faire l'élargissement sur 24 kil. 300, dont 11 kil. 600 sont déjà dragués à demi-profondeur.

L'augmentation constatée du trafic commercial résulte d'une situation économique meilleure. Les importations en Angleterre des principaux articles sont en progression de 305.000 tonnes ; les exportations en Orient des principaux produits d'Angleterre marquent une plus-value de 102.000 tonnes. Les compagnies de navigation entre l'Europe, la Chine et le Japon et surtout les sociétés de grand cabotage sur les côtes chinoises ont considérablement augmenté leurs flottes. Le nombre des vapeurs ajoutés aux lignes régulières dont les navires effectuent au moins vingt-quatre traversées du canal par an, n'a pas été moindre de 44, d'une jauge nette totale de 135.000 tonneaux. Une nouvelle ligne espagnole entre Liverpool, Barcelone et Manille a été inaugurée et une ligne, sous pavillon japonais, est en voie d'organisation entre le Japon et l'Europe. Les *Messageries Maritimes* ont créé un nouveau service de cargo-boats.

Nous avons à vous demander de ratifier la nomination de M. J. Cambefort, de lord Rathmore et de sir Charles Fremantle en qualité d'administrateurs, et à vous soumettre la réélection de quatre membres du conseil, dont le mandat est expiré : MM. Th. Desbrière, le vicomte de Bresson, le prince d'Arenberg et C.-J. Monk.

L'assemblée a approuvé toutes les résolutions présentées par le Conseil d'administration.

[redacted]

OFFICIERS MINISTERIELS

Les Annonces sont reçues exclusivement à l'OFFICE MODERNE DE PUBLICITÉ, 1, Place du Louvre.

Vente au Palais, le 24 juin 1896, à deux heures, en trois lots :
1° PROPRIÉTÉ à Paris, rue Louis-Blanc, 46. Cont. 255 m. env. Rev. b. 8.344 f. M. à p. 80.000 fr.; 2° PRORIÉTÉ à Paris, rue Polonceau, 56, et rue des Poissonniers. Cont. 269 mètr. env. Rev. br. 11.853 fr. environ. Mise à prix 100.000 fr.; 3° PROPRIÉTÉ à Paris, r. des Abbesses, 32. Cont. 167 mèt. env. Rev. br. 8.290. M. à prix 80.000 fr. S'adr. à Me Ferté, avoué à Paris, 36, rue des Petits-Champs; à Me Allain, avoué; à Me Bourquet, notaire à Paris.

MAISON rue du Faub.-Poissonnière, 10. Cont. 908 m. Louée p. bail exp. le 1er avril 97. Rev. net 21.600 f. M. à p. 350.000 fr. Ent. jouiss. 1er juill. 96. A adj. sur 1 ench. Ch. not. Paris, 30 juin 96. S'adr. à Me A. Morel d'Arleux, 82, rue de Rivoli.

HOTEL à Paris, boul. Suchet, 17. Cont. 548 m. 45. Libre de loc. M. à pr. 75.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 30 juin 1896. S'ad. à Me Champetier de Ribes, not., 10, r. de Castiglione.

MAISON rue Buffault, 25. Cont. 285 m. Rev. br. 16.410 fr. M. à pr. 200.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. des not. Paris, le 23 juin 1896. S'adr. à Me Panhard, notaire, rue Rougemont, 4.

MAISON rue Ballu, 12. Conten. 475 mètr. Rev. 5.000 fr. Mise à prix 120.000 francs. A adjuger sur 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 23 juin 1896. S'adresser à Me Panhard, not. rue Rougemont, 4.

MAISON à Paris, rue Dauphine, no 25. br. 15.070 fr. M. à pr. 150.000 fr. A adj. s ench. Ch. des not. Paris, le 23 juin 1896. S' aux not. Mes Robineau, 20, quai de la Mégis et G. Robin, 5, rue du Louvre, dépos. de l'e

MAISON d'angle, rue du Louvre, 38. Supe 457 mètres. Revenu annuel 67.790 fr. Mise à 950.000 fr. A adj. sur 1 enc. Ch. not., 30 juin S'ad. à Me Robineau, not., 20, q. de la Mégiss

Étude de Me Bertinot jeune, avoué à Paris rue de Provence. — Vente au Palais de Justi Paris, le samedi 27 juin 1896 : 1° MAISON à ris, r. de Charenton, 22. Rev. net 10.000 fr. pr. 75.000 fr.; 2° MAISON à Malakoff (Seine pass. d'Arcole. M. à pr. 1.000 fr.; 3° TERRA et CONSTRUCTIONS à Neuilly-sur-Seine, 10, Beffroy, 412 m. M. à p. 12.000 fr.; 4° TERR à Neuilly-sur Seine, 12, r. Beffroy, 301 m. M. 10.000 fr.; 5° TERRAIN à Neuilly-sur-Seine, 1 r. Beffroy, 301 m. M. à p. 10.000 fr.; 6° TERR à Neuilly-sur-Seine, 14, r. Beffroy, 302 m. M. 10.000 fr.; 7° TERRAIN à Neuilly-sur-Seine r. Beffroy, 300 m. M. à pr. 10.000 fr.; 8° P PRIÉTÉ à Neuilly-sur-Seine, 18, r. Beffroy, mèt. Rev. 12.000 fr. M. à pr. 15.000 fr. MAISON de rapport à Neuilly-sur-Seine, 20 r. Beffroy, 357 m. Rev. 3.000 fr. M. à pr. 2 fr.; 10° MAISON de rapport à Neuilly-sur-S 42, r. Ibry, 232 m. Rev. 2.350 f. M. à p. 15.00

[redacted]

BB.

[redacted]

Table

3e Année. N° 12. 15 Juin 1896.

LA
REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1896

